



LA

REVUE OCCIDENTALE

PHILOSOPHIQUE

SOCIALE ET POLITIQUE

VERSAILLES. — IMPRIMERIE AUBERT

6, avenue de Sceaux, 6

LA

REVUE OCCIDENTALE

PHILOSOPHIQUE, SOCIALE ET POLITIQUE

ORGANE DU POSITIVISME

PARAISSANT TOUS LES DEUX MOIS

DIRECTEUR : PIERRE LAFFITTE

ORDRE ET PROGRÈS

Tome 15.

SECONDE SÉRIE ~~[illegible]~~

109 — 1897

PREMIER SEMESTRE

PARIS

SOCIÉTÉ POSITIVISTE

10, RUE MONSIEUR-LE-PRINCE, 10

1897

1er Moïse 109. 20e ANNÉE. — N° 1. 1er Janvier 1897

LES SOUVENIRS DE M. JOSEPH BERTRAND

SUR AUGUSTE COMTE

La grave *Revue des Deux-Mondes* vient de publier, sous ce titre, un article aussi surprenant que perfide. A en juger par la presse quotidienne, l'opinion s'est fort peu émue des insinuations malveillantes et des révélations de M. Bertrand. Il faut reconnaître que cette attaque porte sur des faits tellement secondaires qu'il ne pouvait en être autrement.

Pour le public, de plus en plus nombreux, qui suit avec attention la marche du Positivisme, il y aurait eu quelque chose d'infiniment plus intéressant : la discussion sérieuse de l'œuvre philosophique et sociale de Comte. Le secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences a mieux aimé initier ses contemporains à quelques détails sur la prime jeunesse et sur les malheurs domestiques du grand philosophe. Les lectures qui ont eu ses préférences sont les *Lettres à Valat* et le *Testament;* M. Bertrand n'a cherché, là comme ailleurs, que des renseignements propres à satisfaire un genre de curiosité excusable chez une portière, inexplicable pour le successeur (où en sommes-nous, hélas!) de Fontenelle et de Condorcet. Une curiosité plus relevée était pourtant de mise; mais M. Bertrand n'a lu, vraisemblablement, que le premier volume de la *Philosophie positive*, et encore avec le dessein bien arrêté d'y trouver l'occasion d'exercer sa verve critique avec autant de mesquinerie que de puérilité. Nous en reparlerons tout à l'heure.

Quant à l'œuvre capitale d'Auguste Comte, la *Politique*

positive, « il m'a été physiquement impossible de surmonter la fatigue et l'ennui de sa lecture », avoue ingénument M. Bertrand. A ce certificat de paresse intellectuelle nous n'avons rien à ajouter... Un rédacteur du *Temps* dit, à ce propos : « J'en connais qui ont lu Auguste Comte et qui n'en sont pas morts ». Nous pouvons dire qu'il y a beaucoup de personnes qui ont lu, compris et qui, cérébralement, se portent très bien.

Malgré l'insuccès évident de la tentative de déconsidération que notre académicien vient de commettre, il y aurait peut-être, dans ses *Souvenirs*, quelques indications à conserver pour les futurs biographes de Comte ; mais la récente mésaventure arrivée à M. Bertrand au sujet de Cornélius Herz pourrait faire douter de la fidélité de ses souvenirs. N'insistons pas... A une certaine période de la vie, les événements anciens sont plus facilement retenus que les événements récents. Nous accepterons donc l'ensemble des menus faits que M. Bertrand signale, nous bornant à relever quelques inexactitudes frappantes, pour nous occuper principalement des questions philosophiques soulevées par cet incident.

A propos de Saint-Simon, M. Bertrand réédite une fable grotesque : Auguste Comte aurait été la cause de sa tentative de suicide, et cela parce qu'un article promis n'était pas prêt à temps ! Cet article, il nous semble, Saint-Simon pouvait le faire, à défaut d'Auguste Comte, puisque, d'après l'opinion, toujours défavorable, vers laquelle semble pencher M. Bertrand, Saint-Simon était le véritable initiateur. Explique qui pourra cette contradiction. Heureusement que nous avons le témoignage direct de Saint-Simon et que nous connaissons les véritables motifs de son acte de désespoir.

M. Bertrand s'étend, avec un plaisir non dissimulé, sur tous les événements qui ont précédé et suivi le mariage de Comte et, on le devine, ce n'est pas précisément la bienveillance qui domine dans l'énumération des infortunes du philosophe. Bien renseigné, ou peu s'en faut, M. Bertrand est ici tout simplement inconvenant. Précisons et complétons ses renseignements.

Auguste Comte épousa, en février 1825, une femme indigne; c'est ce qu'il a appelé lui-même : « la seule faute vraiment grave de ma vie ». Ce mariage n'aurait probablement jamais eu lieu sans un événement que le regretté Joseph Lonchampt a raconté dans un opuscule publié il y a quelques années, mais non intégralement, et dont nous avons le manuscrit complet. J'ai entendu, et je ne suis pas le seul, M. Lonchampt faire le récit de cet événement. Il avait été le confident de Comte et d'un autre témoin; je me rappelle à ce sujet que le narrateur insistait sur la nécessité de faire connaître toute la vérité sur le mariage de Comte. On doit avouer maintenant qu'il avait raison.

Au moment où se place l'événement, Caroline Massin essayait, cela n'est pas douteux, de se relever de l'état d'abjection dans lequel Comte l'avait trouvée lors de leur première rencontre. Il faut dire aussi que cette femme était victime d'une éducation morale déplorable : sa mère elle-même l'avait poussée au vice presque dès son enfance. A l'époque donc où Caroline Massin, devenue libraire, améliorait sa conduite, elle fut rencontrée dans un restaurant, en compagnie de Comte et du témoin dont j'ai déjà parlé, par un agent de la police des mœurs, qui lui intima l'ordre de se rendre, sur-le-champ, chez le commissaire de police. Il fallait qu'elle vînt se justifier d'une infraction aux règlements qui concernent les filles soumises. Pleurs de Caroline Massin, supplications de Comte et de son compagnon... rien n'y fit et, chez le magistrat, Comte apprit qu'il n'y avait qu'un seul moyen d'obtenir la radiation du registre odieux : le mariage. Comte n'hésita pas et, généreusement, mais inconsidérément, il épousa Caroline Massin.

Plus tard, Auguste Comte a fait allusion à ce fait quand il a dit : « Ne m'étant jamais considéré comme beau ni même comme agréable, je pensais qu'en rendant un *grand service* à une femme, je pouvais compter sur son affection ». Comte s'était trompé, mais son erreur n'a rien que de très honorable pour son caractère, et s'explique par sa jeunesse et les circonstances diverses au milieu desquelles il vivait. Outre les circonstances qui lui étaient personnelles, il faut noter le mou-

vement d'opinion qui commençait déjà à se manifester en faveur de la femme déchue, mouvement en partie déterminé par les exagérations catholiques. On réagissait contre cette conception fausse d'après laquelle la femme *pure* peut être dispensée de toute autre qualité. D'ailleurs notre jeune philosophe n'était point seul à participer à cet entraînement, nous pourrions citer d'autres exemples parmi ses camarades de l'Ecole polytechnique. Cette émancipation des préjugés bourgeois était évidemment exagérée; mais, avouons que, pour la pousser à un tel degré, il fallait être doué d'une certaine énergie. L'action n'était point banale... Moralement, faut-il préférer la poursuite d'une riche dot?

En essayant de ridiculiser un homme de génie par le complaisant récit de ses infortunes privées, on court le risque d'attirer sur soi autre chose que le ridicule. Molière est-il moins grand parce qu'il épousa la Béjart, et ne serait-il pas méprisable celui qui prendrait plaisir à rappeler ses malheurs domestiques?

Il n'y a pas grand'chose à dire au sujet de Clotilde de Vaux (ou Devaux, peu nous importe), là encore M. Bertrand est malveillant et plus encore... Si quelque chose est évident après la lecture des lettres de Comte et de celles de madame de Vaux, c'est la nature de leurs relations. Comte a été pressant, c'est clair, mais il était amoureux. Elle avait 30 ans et lui 47... C'est profondément humain. Clotilde de Vaux a résisté, c'est encore parfaitement compréhensible; ce qui l'est moins, ce sont les insinuations et la délicatesse douteuse de M. Bertrand qui essaie de déconsidérer la sœur de son ami Maximilien Marie, et cela sans aucune espèce d'utilité.

Examinons maintenant les événements relatifs à la situation de Comte à l'Ecole polytechnique. Nous ne pouvons nous rencontrer ici avec M. Bertrand, sa manière de concevoir l'enseignement, ses habitudes de spécialiste sont trop opposées à l'esprit fondamental du Positivisme. Auguste Comte avait raison de comprendre l'enseignement en général et celui de l'Ecole en particulier comme ayant pour mission de développer les facultés les plus élevées de l'intelligence.

Faire penser ses élèves, tel était son but, et cela constituait son originalité et sa supériorité incontestées. Pourquoi, en effet, vouloir rétrécir l'intelligence de ces jeunes gens déjà fortement préparés par des études analytiques et arrivés à l'âge où les conceptions générales sont accueillies avec empressement ? Cette préférence de la part des élèves pour un enseignement philosophique tient à un besoin naturel ; car c'est au moment même où nous arrivons à notre complet épanouissement physique que se développent les facultés supérieures de généralisation et de coordination. Des leçons que nous avons écoutées ce qui reste, ce sont les conceptions fondamentales, les habitudes logiques ; ce qu'on oublie, ce sont les détails et les notions accessoires. Pourquoi insister sur ce qui sera ordinairement oublié et négliger ce qui sera toujours applicable? D'autant plus que, ces notions secondaires, nous pourrons facilement y revenir et au besoin les compléter lorsque des nécessités professionnelles ou autres l'exigeront.

Au lieu d'être ce qu'on a appelé un « séminaire algébrique » il vaudrait mieux que l'Ecole polytechnique devînt le centre d'une culture scientifique générale et complète, conçue dans le plus large esprit philosophique. Auguste Comte était dans le vrai en réglant son enseignement d'après cette exigence très vivement sentie par lui. Le succès indiscuté de ses leçons auprès de ses élèves ne nous surprend donc pas, l'animosité de ses collègues ne nous surprend pas non plus. M. Bertrand, qui s'est trouvé placé dans ces deux situations vis-à-vis de Comte, a subi la loi commune, tant pis pour lui. Il aurait certainement mieux valu, pour l'opinion qu'on se formera sur le caractère de notre savant, qu'il s'en tînt aux sentiments généreux de sa jeunesse, alors qu'il était le porte-parole de ses camarades. Dans tous les milieux quelconques, les médiocres jalousent et oppriment les hommes supérieurs ; pour faire apprécier l'équité des rivaux et des juges de Comte nous n'aurions qu'à redire les noms de tous ceux qui lui ont été préférés ; la plupart sont maintenant plongés dans le définitif oubli. En évoquant toutes ces misères, M. Bertrand s'est chargé, à son insu, de faire

la lumière sur l'un des côtés douloureux de l'existence de Comte. Si le grand rénovateur n'est pas mort de faim, ce n'est pas la faute de ses persécuteurs...

A une autre question maintenant; celle-ci paraît être la grosse affaire pour le détracteur systématique de notre maître. Comte a commis des erreurs en mécanique ! Eh bien oui ! Comte a commis une erreur, plusieurs erreurs, si vous voulez... et après ! Lagrange aussi a commis des erreurs et tant d'autres que nous pourrions citer et non des moindres. Comme nous sommes peu disposés à croire aux miracles, nous ajouterons que cela nous tranquillise de savoir que Auguste Comte a pu se tromper. Il s'est pourtant beaucoup moins trompé que M. Bertrand paraît le croire, par exemple il n'a jamais attribué à Newton le principe de d'Alembert, il a dit que la loi de Newton rentrait dans le principe de d'Alembert, ce qui n'est point du tout la même chose. « Ce célèbre principe général auquel l'accord unanime des géomètres a donné, *avec tant de raison,* le nom de principe de d'Alembert » (Philosophie, p. 679), Auguste Comte ne l'a pas plus attribué à Newton qu'à Jacques Bernouilli qui l'avait d'abord entrevu.

Plus loin, M. Bertrand insinue sournoisement : « On a pu reprocher à Comte d'ignorer l'histoire de la science ». Qui : on? Voilà une plaisanterie un peu trop forte; — non, jamais un tel reproche n'a pu être sérieusement formulé et je mets notre critique au défi de dire nettement que c'est son opinion et surtout de la motiver. Mais passons, et accordons que Comte a commis des erreurs, M. Bertrand n'en a-t-il jamais commis, même dans le cercle étroit où il s'est confiné ?

M. Bertrand n'a pas vu que la *Philosophie positive* n'était point un traité spécial et que, pressé d'arriver à l'objet important : l'étude des faits sociaux, l'auteur a rédigé rapidement la partie préliminaire; nous en avons la preuve. Plus tard, Auguste Comte a regretté sa précipitation, jusqu'à déconseiller la réimpression de sa première œuvre et ici nous sommes loin de partager ces scrupules; nous pensons, au contraire, que la lecture de la *Philosophie* sera toujours la

meilleure introduction à l'étude des œuvres postérieures plus complètes et plus mûries.

Combien est courte la vue de notre académicien ! Des vétilles l'ont arrêté, et il n'a pas compris tout ce qu'il y avait de génial dans l'œuvre du grand penseur. Et la classification des sciences, et la méthode positive, à la fois uniforme pour toutes les sciences et variée selon leur caractère propre, et la loi des trois états, — tout cela n'est donc rien ? Et, si nous entrons un peu dans le détail, quelle richesse et quelle originalité ! Partout on sent l'empreinte géniale de l'homme extraordinaire; il se passera encore bien du temps avant qu'on ait épuisé la fécondité du champ défriché par Comte.

En mathématique, là où il semblait que tout avait été dit, nous devons au grand philosophe des conceptions de premier ordre. Qui donc avant lui avait mieux coordonné les diverses parties de cette science ? Qui donc avant lui avait indiqué les bases d'observation de la mécanique, de la géométrie et même du calcul ? Loin de présenter une exception par rapport aux autres sciences, la mathématique s'est trouvée ainsi rattachée au tronc commun. Sous le rapport de la coordination et de l'enseignement, son dernier ouvrage la *Synthèse subjective* est un véritable chef-d'œuvre. Que M. Bertrand médite sur cette belle définition de la géométrie préliminaire : « elle a pour but de ramener les rectifications, quadratures et cubatures à des mesures de lignes droites ». Tout le plan de cette branche de la mathématique est dans ces quelques mots. Signalons encore la profondeur de cette vue de Comte relativement au mode d'enseignement : nous devons réduire de plus en plus l'emploi des signes et des figures pour que l'enchaînement des idées reste la chose prépondérante. Logiquement, cette méthode d'enseignement a, de plus, l'avantage de nous accoutumer à une salutaire gymnastique. Forcément soumis à ce régime, les géomètres grecs ont pu acquérir la vigueur intellectuelle qui fait notre admiration et résoudre des questions aussi difficiles que la cubature de la pyramide ou la quadrature de la sphère. De pareils efforts ne peuvent être communs, mais ce qui est à

la portée de tous, c'est d'adopter la meilleure méthode pour fortifier nos aptitudes mentales.

En physique, Comte n'a été ni moins profond ni moins original, je rappelle seulement cette idée capitale que la physique devrait se composer d'autant de branches que nous avons de sens. Cette idée a porté ses fruits en biologie et, à présent, la plupart des biologistes acceptent la théorie positive et admettent l'existence des sens de la musculation, de la calorition èt de l'électrition, autrefois confondus avec le sens du toucher proprement dit. J'ai cité cet exemple pour montrer l'utilité des vues philosophiques — l'impulsion pour les sciences spéciales vient toujours de là, ainsi que l'avait reconnu depuis longtemps Diderot.

Parlons encore d'une autre théorie que nous devons à Comte, et qui, également, ne pouvait émaner que d'un philosophe : la théorie des fonctions du cerveau, déjà si utile pour tous ceux qui l'ont acceptée et qui deviendra de plus en plus féconde quand elle dominera l'étude des phénomènes si captivants de la vie de relation. On y viendra sûrement, que dis-je ? on y vient... Nous n'en sommes plus au temps où l'œuvre de Gall était universellement décriée; — à la suite de Comte, on commence à rendre justice à Gall et bientôt on acceptera la théorie plus complète de Comte, comme on a accepté sa loi hiérarchique et ses vues sur la méthode.

Voilà ce qu'on doit à Comte indépendamment de son œuvre capitale, la création de la sociologie. Mais faut-il parler de sociologie à M. Bertrand ?... Je ne sais; mais à la distance dédaigneuse où il se tient par rapport au mouvement des idées, cela doit lui apparaître comme une chose étrange et bizarre. Tout le monde sait maintenant à quoi s'en tenir, sauf le secrétaire de l'Académie des sciences. Je ne parlerai pas non plus de la construction religieuse de Comte, de son calendrier, de son système de fêtes. de sa morale privée, domestique et sociale, toutes choses pour lesquelles se passionneront plus tard et les foules nombreuses et les véritables hommes d'Etat, mais pour lesquelles le cerveau étroit d'un savant spécial restera constamment muré.

Finissons. La réputation de Comte n'aura pas beaucoup à souffrir de cette attaque inconsidérée; il n'en sera probablement pas de même de la réputation de M. Bertrand. A quel mobile a-t-il obéi en nous dévoilant, sur le tard, tout ce qu'une âme académique pouvait renfermer de fiel ? On ne serait peut-être pas loin de la vérité en attribuant cette haine à la vanité blessée. M. Bertrand, en effet, a pris naguère connaissance du jugement porté sur lui par Auguste Comte. Voici la conclusion de ses notes d'examen d'admission à l'Ecole polytechnique, en 1839; elle mérite d'être citée :

« Quoique sensiblement inférieur à ce que j'en avais es-« péré et d'ailleurs déjà gâté évidemment par la flatterie et « la suffisance, il a cependant, à en juger par ce seul exa-« men, témoigné certainement une véritable force intellec-« tuelle et une très remarquable justesse. Il montre surtout « une très heureuse aptitude ultérieure à l'enseignement, « s'il peut devenir assez sévère envers lui-même, et ne plus « viser mal à propos à un vicieux étalage d'instruction supé-« rieure. Décidément il y a là l'étoffe d'un esprit supérieur, « *s'il n'avorte point par excès de culture et surtout d'encoura-« gement* ».

(Dimanche 1er septembre, Bertrand, 16 ans, de 11 heures 1/2 à 1 heure 1/4).

M. Bertrand aurait, sans doute, accepté les compliments, mais la fin... c'est autre chose. Pour nous, c'est la fin que nous acceptons comme la plus vérifiée de toutes les prophéties.

Camille MONIER.

Paris, 15 décembre 1896.

LA FÊTE DE L'HUMANITÉ [1]

MESDAMES, MESSIEURS,

Le premier jour de l'année a depuis longtemps ceci de particulier que, presque en tous pays, il est célébré par tout le monde comme une véritable fête, mais qu'il n'a plus le caractère d'une solennité publique. Tout se borne, en effet, à des effusions essentiellement privées, ne dépassant guère le cercle de la famille et des relations personnelles.

Auguste Comte s'est proposé de lui restituer pleinement le caractère religieux qu'il avait autrefois et que ni le temps, ni les commotions politiques, ni les changements de croyances n'ont pu lui faire perdre entièrement. A cette date, on n'entend que des paroles affectueuses ; petits et grands, jeunes et vieux, humbles et puissants, échangent gaiement des félicitations et des vœux ; il semble que les rivalités et les haines, tant collectives qu'individuelles, que les soucis et les chagrins se soient évanouis pour faire place à des sentiments d'universelle sympathie et de confiance dans un meilleur avenir. C'est bien là une fête vraiment humaine, dégagée de tout particularisme de classe, de nationalité, ou de culte, mais à laquelle manquent ces émotions collectives qui élèvent les hommes au-dessus d'eux-mêmes et les rendent meilleurs.

Auguste Comte, en proposant de consacrer le premier jour de chaque année à honorer l'Humanité, et M. Pierre Laffitte, en inaugurant, il y a déjà plus d'une génération, cette cérémonie, n'ont fait, l'un que formuler explicitement et l'autre qu'accomplir sciemment une heureuse généralisation de ce

(1) Discours prononcé par M. Ch. Jeannolle, le 1er Moïse 109 (1er janvier 1897), au siège de la Société positiviste, 10, rue Monsieur-le-Prince.

que tout le monde fait par habitude et sans y penser. Tout en continuant à resserrer les liens habituels, notre fête de l'Humanité a cela de précieux, qu'elle nous rattache, en même temps qu'à nos contemporains de tous pays, à nos ancêtres de toute époque, comme à nos plus lointains successeurs et nous fait, pour ainsi dire, communier avec le genre humain tout entier.

Cette fête est maintenant une tradition positiviste; elle se célèbre chaque année, non seulement ici, mais partout où nos coreligionnaires ont pu constituer un centre de groupement, et nous avons le ferme espoir que, dans un avenir moins éloigné qu'il ne semble, cette solennité, actuellement si modeste, n'aura rien à envier, ni en affluence, ni en splendeur, aux plus belles cérémonies des cultes encore existants. Nous sommes, d'ailleurs, résolus à faire pour cela tous nos efforts : les résultats déjà obtenus, si infimes qu'on veuille les trouver, sont le signe d'un développement graduel, d'une vitalité persistante et une garantie de succès. Les grandes choses, nous a dit souvent M. Laffitte, ont de petits commencements.

La réunion d'aujourd'hui nous offre une occasion toute naturelle de jeter un regard en arrière pour mesurer le chemin parcouru et apprécier les évènements accomplis, et aussi de déterminer, au moins d'une manière générale, l'attitude qu'il nous convient de prendre dans la situation actuelle, afin de nous rapprocher encore un peu de la limite idéale marquée par Auguste Comte et vers laquelle tend, de moins en moins confusément, l'ensemble des efforts humains.

Avant d'aller plus loin, je tiens à déclarer que, bien que j'aie l'honneur de tenir pour le moment la place de M. Laffitte empêché, ce n'est pourtant pas en son nom que je parle, car il ne m'a donné aucune instruction spéciale. Si donc il m'arrivait d'émettre des idées qui ne fussent pas conformes à l'esprit général du Positivisme, c'est à moi seul qu'en incomberait la responsabilité.

Je serai très bref en ce qui concerne la situation politique, soit extérieure, soit même intérieure.

Au point de vue des relations internationales, on peut constater qu'il n'est plus aujourd'hui de portion du globe

complètement en dehors du mouvement général dont l'Occident européen est l'agent le plus actif. On peut sans doute penser, avec raison, qu'il eût été préférable que tel ou tel peuple restât quelque temps encore isolé; on peut regretter qu'en certains cas, l'intervention des nations européennes, sans en excepter la France, se fasse trop brusquement, sans prendre assez de souci des intérêts réels des populations avec qui elles prennent contact; tout irait assurément bien mieux si les rapports de peuple à peuple étaient toujours empreints de bienveillance, de modération et de justice, au lieu de s'inspirer de convoitises à peine dissimulées. Mais peut-il en être autrement? La nature humaine, fondamentalement égoïste et faiblement intelligente, comporte-t-elle assez de perfection pour qu'on puisse jamais espérer que les relations humaines n'aient lieu qu'à propos et dans la juste mesure, sans violence et sans abus? Evidemment non. Et d'ailleurs, qui donc aujourd'hui aurait assez de compétence pour juger sainement les divers cas, et assez de puissance pour empêcher les fautes et réparer les abus? A coup sûr, ce ne sont pas les positivistes. Notre rôle, en matière de politique planétaire, se trouve ainsi réduit, comme presque en tout autre cas, à proclamer des principes généraux, sans prétendre les appliquer aux divers incidents que fait surgir la pratique. Quand la sociologie positive, enfin reconnue comme une science réellement existante, aura reçu de nouveaux développements, notre intervention pourra s'exercer plus souvent et avec plus d'efficacité.

Bornons-nous, pour le moment, à constater que, toutes les populations de la terre se trouvant maintenant ou devant être à bref délai en relations les unes avec les autres, et ces relations devant être de plus en plus grandes, quel qu'en ait été le caractère initial, il viendra nécessairement un moment où le besoin de règlementation se fera impérieusement sentir. C'est à donner satisfaction à ce besoin que les positivistes doivent dès maintenant se préparer. Puissent-ils être alors à la hauteur de la tâche!

Si nous considérons plus spécialement l'Europe, nous pouvons constater avec satisfaction que l'équilibre, rompu

en 1870, s'est reconstitué sur de nouvelles bases qui, sans garantir absolument la paix, la rendent cependant moins précaire et donnent à la France une sécurité relative que, depuis longtemps, elle ne connaissait plus.

L'alliance ou, pour parler le langage diplomatique, l'entente franco-russe a eu pour effet, en France, de consolider la République, et d'enlever tout prétexte à une restauration monarchique, tout en rendant plus manifeste le caractère dominant de la fonction présidentielle qui est d'incarner, pour ainsi dire, la France en face des représentants des autres nations. C'est là un premier pas vers la constitution d'un pouvoir central vraiment prépondérant. On ne conteste déjà plus la nécessité de cette prépondérance en ce qui concerne les affaires étrangères : on la reconnaîtra de plus en plus à l'égard des autres attributions du gouvernement. A la suite de M. Laffitte, les positivistes ont un rôle utile à jouer, en discréditant de toutes leurs forces la conception erronée et dangereuse du gouvernement par les assemblées et surtout par la Chambre des députés, qui ne représente que des intérêts locaux, tandis que le gouvernement, abstraction faite des hommes qui peuvent, à un moment donné, en être les organes, représente nécessairement l'intérêt supérieur de la nation. Ce n'est que dans le cas où la demande de revision de la Constitution se ferait nettement dans le sens d'une puissance et d'une stabilité plus grandes à donner au pouvoir central que nous pourrions appuyer cette proposition, faite jusqu'à ce jour dans un esprit essentiellement révolutionnaire, à la fois rétrograde et anarchique. Nous sommes, en effet, avant tout, des républicains conservateurs : nous poursuivons sans doute le progrès, mais pour nous il ne saurait y avoir, quand l'ordre est menacé, de progrès plus urgent que de le garantir; car l'ordre est la santé du corps social, la révolution en étant une maladie dont il faut évidemment le guérir par les remèdes appropriés.

La maladie révolutionnaire a pris en France un caractère chronique qui finirait par devenir dangereux si le bon sens de la nation et les nécessités de la vie journalière ne tendaient spontanément à rétablir l'équilibre. En fait, l'agitation est

restée superficielle : elle tend à décroître en matière politique, mais elle semble prendre quelque extension en matière sociale. C'est, du moins, sous le couvert du socialisme que se manifeste l'opposition au régime actuel. Et cela est naturel, car ce n'est qu'en France que la question sociale peut être traitée isolément de toutes les questions religieuses, politiques et autres qui la compliquent dans les autres pays. La France aura donc l'initiative de la solution de ce problème qui s'y trouve mieux préparée que partout ailleurs. La population se dégage, en effet, de plus en plus des croyances théologiques, sans se laisser pénétrer profondément par la métaphysique démocratique ni par les paradoxes subversifs des docteurs en révolution sociale. Les institutions en relation trop étroite avec le droit divin des rois et la religion d'Etat ont disparu, celles qui résultent d'une application rigoureuse du dogme de la souveraineté du peuple, de celui de l'infaillibilité du suffrage universel, etc., tombent dans le discrédit et sont appelées à disparaître à leur tour dans un avenir prochain. Il ne restera debout que les institutions indispensables à l'existence normale de la société, telles que la propriété et la famille, et il est nécessaire de les défendre contre les attaques de l'esprit révolutionnaire.

Notre attitude ne saurait être douteuse ; mais il importe qu'elle ne puisse donner lieu à aucune équivoque, et peut-être y a-t-il utilité à l'expliquer ici, au moins sommairement.

Les prédications socialistes ont pour base un fait incontestable, à savoir qu'il y a des riches et des pauvres, que les premiers abusent plus ou moins de la puissance que leur confère nécessairement la possession du capital, et que les seconds, plus ou moins mécontents de leur sort et s'efforçant de l'améliorer, se heurtent à des résistances généralement supérieures aux forces individuelles. Ces résistances, dit-on, sont dues à l'aveuglement et au mauvais vouloir des capitalistes et aux défauts de l'organisation sociale qui laisse le faible à la discrétion du fort. Et l'on conclut à la nécessité d'une révolution qui aurait pour but de faire disparaître la classe odieuse et inutile des capitalistes, et d'une réorganisation de la société qui rendrait impossible la reconstitution de la richesse privée.

Ces idées ne sont pas nouvelles. Elles ont toujours trouvé d'éloquents apôtres et même des martyrs; aujourd'hui encore elles sont l'évangile d'une partie de la population ouvrière, séduite par la perspective de s'emparer de la puissance politique et économique pour réaliser le bonheur universel. Il n'y a, au fond, de divergence entre les écoles socialistes que sur la tactique : les uns estimant qu'il faut d'abord viser à la conquête du pouvoir politique afin d'opérer ensuite légalement les réformes ; les autres affirmant qu'il vaut mieux poursuivre directement la réformation économique, par la constitution de syndicats ouvriers, reliés entre eux sous forme de fédérations corporatives et d'unions locales, centralisées ensuite de manière à constituer une puissance capable de faire la loi aux capitalistes, le reste devant venir par surcroît, comme une conséquence naturelle.

Les uns et les autres se trompent, parce qu'ils ne voient pas que les obstacles dont ils s'irritent tiennent, pour une bonne part, à la nature même des choses et sont absolument invincibles. Ils ne distinguent pas entre ce qui est possible et ce qui ne l'est pas. N'ayant pas la notion précise de lois immuables règlant l'organisation et l'évolution des sociétés humaines, ils croient que tout peut être obtenu par l'action convergente de volontés suffisamment énergiques et se préparent ainsi de cruelles déceptions. Le mouvement syndical ouvrier ne ferait que préparer des catastrophes s'il devait garder le caractère révolutionnaire. Mais il sera un puissant moyen de pacification et de progrès quand il s'inspirera, grâce aux efforts de prolétaires positivistes, d'une connaissance suffisante des conditions réelles de l'existence collective, et que son but déclaré sera le perfectionnement intellectuel et moral des travailleurs, et non pas seulement l'amélioration matérielle de leur sort; ces deux faces de la question étant inséparables.

L'action des socialistes, tout illusoire qu'en soit le résultat, a cependant l'avantage d'appeler l'attention sur les maux dont ils se plaignent, et de pousser à la recherche de moyens propres à les atténuer. Malheureusement les remèdes proposés ont le défaut de ne consister qu'en moyens purement matériels ne s'appliquant qu'à un seul côté de la question et encore dans

une mesure trop restreinte. On parle de caisses de retraites, d'assurances contre les accidents, la maladie, le chômage, d'assistance par le travail, de règlementation des contrats de travail, etc. On agit, en réalité, comme le médecin quand il ignore la nature du mal ou qu'il juge le cas désespéré ; il adoucit les souffrances, tâche de parer aux accidents, fait, en un mot, la médecine des symptômes sans remonter à leur source et le mal persiste. Tous ces procédés, d'autres encore que l'on pourra préconiser, sont de simples expédients pouvant, en certains cas, rendre des services provisoires ; mais ne constituent pas une solution véritable.

Il y a, pour les positivistes, une attitude assez délicate à prendre en face de ces questions. Combattre les solutions partielles, sous prétexte qu'elles seront finalement inefficaces, c'est s'opposer au soulagement immédiat qu'elles peuvent donner et mériter dans une certaine mesure le reproche de sacrifier l'individu à la collectivité, reproche adressé à notre doctrine par des critiques superficiels. D'autre part, en recommandant à l'attention publique et étudiant nous-mêmes dans le détail ces divers projets, nous risquons de rendre le Positivisme solidaire d'une foule de conceptions qui lui sont étrangères et même parfois contraires, et de perdre de vue notre office principal, qui est de faire accepter notre propre solution, laquelle est générale, et non spéciale.

On pourrait, à la vérité, tenter un moyen terme, consistant à faire un choix parmi ces projets divers, pour appuyer ceux qui sont en harmonie avec notre doctrine et repousser les autres. Mais il ne faut pas oublier que la science sociale est encore de trop fraîche date pour que l'on puisse dès maintenant l'invoquer en toute circonstance ; il serait souvent téméraire d'affirmer que telle ou telle proposition est, ou n'est pas, en contradiction avec la science positive et l'on tomberait inévitablement dans de fréquentes erreurs.

En tant que positivistes, nous sommes tenus de garder dans la plupart des cas une réserve prudente ; mais, comme simples particuliers, nous avons le droit de nous prononcer et d'agir, sous notre responsabilité personnelle, dans tel ou tel sens. Nous ne faisons alors, il ne faut pas nous le dissimuler, que de

l'empirisme proprement dit, et, dans ce rôle, les aptitudes individuelles et l'expérience acquise, jointes à une situation favorable permettent de rendre plus d'une fois d'incontestables et importants services spéciaux. La connaissance de la doctrine positiviste peut utilement guider ce genre de travaux, car, si elle est encore muette sur beaucoup de points, elle s'applique cependant à quelques-uns qui, précisément, sont les plus importants et qu'il est nécessaire de faire pénétrer dans l'esprit public. Telle est, notamment, la distinction capitale entre les entrepreneurs et les travailleurs et la nécessité, pour les uns comme pour les autres, de la propriété personnelle ; telle est encore l'incompatibilité, pour la femme, entre son office normal de ménagère et d'éducatrice et les fonctions d'entrepreneuse ou d'ouvrière ; telle aussi la nécessité de modifier les opinions et les mœurs avant d'opérer la réforme des institutions. Je pourrais en citer d'autres. En dehors de ce cercle, notre action ne peut avoir pour le Positivisme qu'une utilité indirecte, difficilement appréciable.

La solution positiviste, en matière sociale comme en matière politique, comme en toute autre matière, est encore très générale et doit être considérée bien plus comme l'indication du but vers lequel il faut tendre que comme la règle du présent. Il nous est souvent difficile de ne pas commettre de confusion à cet égard. Comment, en effet, ne pas être tenté de penser que telle ou telle réforme, constituant une amélioration manifeste, en harmonie avec l'ensemble de notre doctrine, doive être immédiatement poursuivie par nous avec toute l'énergie dont nous sommes capables? Comment ne pas s'irriter de la tiédeur, de l'indifférence et surtout de l'opposition des autres à l'égard d'une chose qui nous tient à cœur et qui nous paraît être à la fois capitale et urgente? Cette confusion a donné lieu, dans le sein du Positivisme, à bien des malentendus et même à des conflits regrettables, et il en sera longtemps ainsi, sinon toujours.

Chacun de nous a été attiré vers le Positivisme par quelque côté répondant plus particulièrement à sa nature, à sa situation, à ses aspirations les plus chères, et il a été retenu par l'harmonie qu'il a constatée entre la synthèse

totale et cet aspect préféré. Mais il a gardé une disposition à voir les choses sous un certain angle, et, comme cet angle varie d'un individu à l'autre, l'accord à propos de la conduite à tenir en tel cas spécial serait à peu près impossible à réaliser et surtout à maintenir, si nous ne faisions pas sur nous-mêmes un effort, parfois très grand et dont tous ne sont pas capables, pour dominer nos tendances personnelles et nous élever à la considération de l'ensemble. De ce point de vue commun, les choses se ramènent pour ainsi dire d'elles-mêmes à leurs véritables proportions, l'entente devient possible et même facile, la dispersion et le gaspillage des efforts ne sont plus à redouter. C'est ainsi que les prolétaires positivistes, à qui cependant les imperfections de l'état social dont ils subissent directement les effets fâcheux rendraient l'impatience excusable, sinon légitime, savent, sans se décourager, ajourner leurs espérances par la considération du trouble et du retard qu'apporterait leur action trop précipitée à la solution générale dont dépend l'amélioration du sort du prolétariat. Il y a là un exemple de sagesse pratique à méditer par ceux d'entre nous qui souffrent et s'irritent de la lenteur de la marche du Positivisme, lenteur inévitable, si l'on compare la grandeur du but à la faiblesse des moyens, et même indispensable à la consolidation des résultats obtenus. Il ne faut pas confondre l'agitation tapageuse avec l'action effective, plus silencieuse et plus calme.

Il convient, à ce propos, de remarquer que la régénération à laquelle Auguste Comte et, après lui, M. Pierre Laffitte ont consacré leur vie, est avant tout une régénération mentale. Ce n'est qu'après la réforme des opinions que se fera celle des habitudes, que viendra sanctionner ensuite celle des institutions. Dès le début de sa carrière philosophique, Auguste Comte s'est élevé contre cette prétention de vouloir agir avant d'avoir suffisamment pensé. Or, dans un problème intellectuel aussi vaste que celui qu'il s'est proposé, la logique prescrit de mener de front tous les éléments de la solution, sans chercher à donner à l'un d'eux une prépondérance qui serait perturbatrice, et une précision qui serait nécessairement illusoire, puisqu'elle ne pourrait être obtenue qu'à la condition de faire

abstraction, volontairement ou non, du consensus qui existe entre tous les éléments.

Cette précision outrée conduirait à des erreurs fâcheuses; elle ferait concevoir des espérances irréalisables et pousserait à une action pratique immédiate qui aboutirait à des échecs certains. Elle nous rendrait, en outre, intolérants et injustes les uns envers les autres et compromettrait l'existence même de notre groupement. Il ne faut pas moins éviter l'absolu en pratique qu'en théorie; c'est pour nous le grand ennemi. Enfin n'oublions pas que les découvertes scientifiques, de quelque nature qu'elles soient, résultent d'un nombre restreint d'observations bien faites, et nullement d'une accumulation de matériaux sous laquelle succomberait l'esprit le plus vigoureux. L'érudition spéciale ne peut être qu'une source de vérifications de lois déjà trouvées, d'éclaircissements dans l'exposé d'une théorie difficile, ou de renseignements spéciaux que la pratique utilise; seule, elle n'a jamais abouti à une découverte de quelque portée, vu notre impuissance à combiner simultanément un grand nombre d'objets; c'est même de cette faiblesse de notre intelligence qu'est résulté le besoin de classer et de généraliser.

Au surplus, si l'habitude des spéculations abstraites et générales dispose à l'illusion théorique et à l'indécision dans l'action pratique, la préoccupation constante des détails rend, dans les natures vulgaires, l'esprit étroit, les sentiments mesquins et soupçonneux, et le caractère pointilleux et intolérant. Or, c'est là, précisément, ce qui convient le moins aux positivistes, qui ont à agir autant par persuasion que par conviction et ont pour cela besoin de conquérir des sympathies effectives.

Je ne vois donc pas que les positivistes, même prolétaires, aient à jouer un rôle actif dans l'examen et la discussion des innombrables propositions que fait surgir la tactique des partis, l'imagination trop déductive des hommes à principes absolus, ou le désir généreux, mais souvent inconsidéré, de soulager des maux réels : nous nous y épuiserions sans aucun profit. Restons à ce point de vue de l'ensemble des choses où s'est placé Auguste Comte pour fonder sa doctrine et où nous

a placés M. Laffitte dans son active propagande. C'est seulement ainsi que nous aurons la certitude de pouvoir juger sainement, quoique peut-être d'un peu trop haut, les évènements qui se déroulent. Le temps de mettre nos idées en pratique n'est pas encore venu ; il faut qu'elles aient pénétré davantage dans l'esprit public. Considérons-nous donc comme n'ayant aucune chance de faire prévaloir nos idées autrement que par la propagande et efforçons-nous seulement de la rendre plus active et plus féconde. Cette propagande peut d'ailleurs revêtir les formes les plus variées et il appartient à chacun de l'instituer suivant ses aptitudes et sa situation.

La pénétration des conceptions positivistes se fait depuis quelques années d'une façon beaucoup plus rapide et plus étendue. Elles sont, en réalité, incomparablement plus connues que nous ne le supposons, non seulement en France, en Angleterre et dans les pays où existent des groupes positivistes comptant parmi leurs membres des personnalités en vue; mais, pour ainsi dire, en tous pays. Il se publie des articles de journaux, de revues, des livres même où le Positivisme et son fondateur sont étudiés et appréciés, et jusqu'à des thèses pour l'obtention des grades universitaires. La philosophie positive est enseignée dans les écoles d'une façon de plus en plus sérieuse, et les préventions qu'elle rencontrait se dissipent graduellement. Que dis-je? il y a, — c'est, il est vrai, à l'étranger, — des universités et des collèges qui se recommandent ouvertement du Positivisme.

Ne nous réjouissons cependant pas trop et ne chantons pas encore victoire. Il ne s'agit que de la *Philosophie positive* et nous devons reconnaître qu'elle est souvent singulièrement défigurée par ceux qui disent s'y rallier. Quant à la *Politique positive*, elle continue à être tenue pour suspecte ; il paraît même qu'elle est d'une lecture tellement pénible qu'il faudrait une puissance d'attention et de compréhension vraiment surhumaine pour en venir à bout. Ceux d'entre nous qui l'ont lue, relue et se la sont assimilée en totalité ou seulement en partie, peuvent donc sans vanité se considérer comme des génies exceptionnels dépassant de beaucoup le niveau mental

de tel académicien des plus titrés; cette conclusion n'a rien de trop désagréable et nous en donnons acte volontiers à celui qui nous la suggère. Mais alors que doit-on penser de l'auteur lui-même? Rien de plus qu'auparavant, et rien de moins. Rappelons-nous la fable du bon La Fontaine : *Le serpent et la lime.*

Cette sorte de vogue qui s'attache maintenant aux idées positivistes, ou, du moins, à celles d'entre elles auxquelles on consent à reconnaître le caractère scientifique et philosophique, s'explique aisément. Le discrédit croissant des anciens dogmes et, par conséquent, de la morale théologique, laisse un vide immense que la métaphysique est manifestement impuissante à combler. Le scepticisme n'est pas un état normal; l'homme est fait pour l'action et l'action demande des règles assurées. Ces règles, la science les fournit dans la plupart des cas et inspire une confiance grandissante; l'annonce de l'existence d'une synthèse scientifique est ainsi pour un grand nombre d'esprits que tourmente le doute et qui ne savent où se prendre un motif puissant de chercher à connaître cette synthèse. De là la faveur croissante de notre doctrine, ou du moins de sa partie fondamentale, seule assez répandue. Le nom de Positivisme que lui a donné Auguste Comte est maintenant en honneur et beaucoup de personnes se targuent d'être positivistes qu'il nous est bien difficile de reconnaître pour des confrères, mais qui, aux yeux du public, passent pour des disciples et même des continuateurs d'Auguste Comte.

Si l'on considère que cette efflorescence plus ou moins positiviste se produit depuis que, par suite de l'état de santé de M. Laffitte, notre propagande, au moins en France, s'est notablement ralentie, on est autorisé à penser que la tâche essentielle qui incombe aux groupes positivistes est, non plus la prédication par voie de conférences faites en divers lieux sur des sujets particuliers, mais bien la constitution d'un enseignement régulier de l'ensemble de notre doctrine. Il est indispensable, en effet, de maintenir l'homogénéité de notre groupe au point de vue intellectuel et de déterminer des convictions fortement motivées, de manière à résister à l'action dissolvante des positivistes incomplets, sans pour-

tant nous les aliéner par une intransigeance doctrinale pédantesque. Le concours persistant dans l'action est assurément plus important pour nous qu'une rigoureuse communauté d'opinions ; mais encore faut-il que nous soyons complètement d'accord sur les points essentiels si nous voulons, comme c'est notre devoir, marcher avec fermeté dans la voie suivie jusqu'à ce jour et qui, seule, peut mener au but. Or, l'enseignement complet et régulier tel que M. Laffitte s'est efforcé de le constituer, notamment par ses cours du dimanche, poursuivis sans interruption pendant 36 ans et qu'il s'est vu naguère contraint de cesser, cet enseignement, repris dans des proportions plus modestes par M. Monier, doit recevoir une plus grande extension par l'adjonction de nouveaux professeurs. Soyons sûrs qu'il ne tardera pas à en être ainsi et qu'il viendra bientôt un moment où le besoin d'un local unique et convenablement approprié à cette destination se fera énergiquement sentir.

Ce qui a été la caractéristique de l'œuvre de Comte et de l'enseignement de M. Laffitte, c'est, d'une part, la notion de loi naturelle étendue à toutes les catégories de phénomènes observables et notamment à la constitution et à l'évolution des sociétés humaines ; d'autre part, celle d'êtres collectifs naturels par qui et pour qui nous vivons en réalité, souvent à notre insu, et au service desquels notre vie doit être sciemment et volontairement destinée. En y joignant la distinction capitale entre la théorie et la pratique et l'étude des travaux scientifiques spéciaux déjà accomplis en vue de passer avec sécurité de la première à la seconde en matière sociologique et morale, nous aurons toute la substance de l'enseignement qu'il convient d'effectuer et dont M. Laffitte nous a fourni le type.

Je n'ai pas à parler ici de l'existence des lois sociologiques. Cette démonstration a été faite en 1822 par Auguste Comte, relativement à l'évolution sociale, par sa découverte de la loi dite des trois états, que tout le monde connaît aujourd'hui, mais qui est loin d'être comprise au degré suffisant. Mais il en est de même pour un grand nombre des vues d'Auguste Comte et je n'insiste pas. Cependant cette loi

des trois états étant la base même du Positivisme, on ne saurait trop l'approfondir ni l'entourer de trop de vérifications et de preuves. C'est, d'ailleurs, ce qui s'est fait jusqu'à présent et continue à se faire.

Je crois utile, notamment en ce jour, consacré au plus grand d'entre eux, d'insister sur la notion d'être collectif, car c'est l'une de celles qui ont le plus de peine à pénétrer dans les esprits. On s'obstine à ne voir là qu'une pure abstraction sans réalité extérieure; de sorte que le culte que nous leur rendons semble n'être qu'une nouvelle manifestation théologique : « Dieu, nous dit-on, se trouve simplement remplacé par l'Humanité, un concept par un autre concept, c'est tourner dans le même cercle et il ne vaut pas la peine de changer ; il y a même avantage à garder les anciennes croyances qui, par la perspective de l'au-delà, aident à supporter les maux de la vie terrestre. » Voilà ce que chacun de nous a pu entendre maintes fois.

Savoir si une religion est plus avantageuse qu'une autre n'est pas une question que l'on doive agiter ; car il pourrait y avoir lieu de distinguer entre les pratiques extérieures d'un culte et la pensée intime de celui qui en fait profession. Nous admettons néanmoins que nous ne devons pas chercher à faire naître le doute dans l'esprit de ceux qui sont sincèrement attachés à une croyance que nous ne saurions partager. Il nous suffit, en pareil cas, d'obtenir pour nos opinions la tolérance que nous accordons à celles des autres. Toute religion, quels qu'en soient les dogmes, a pour effet de moraliser ses fidèles ; tandis que le scepticisme tend à livrer l'homme à ses seules passions. Quand donc nous nous abstenons de propagande directe à l'égard des croyants d'une autre religion, ce n'est pas seulement dans l'intérêt de ceux-ci, c'est surtout dans l'intérêt de la société. Les temps de Voltaire sont passés : il ne s'agit plus de démolir, mais d'organiser. Aussi, lorsqu'il nous arrive de rencontrer une personne qui, détachée des anciennes croyances, manifeste le regret de n'avoir plus dans la vie de boussole directrice, nous regardons-nous comme obligés de faire effort pour

l'amener à penser comme nous et à concourir à l'œuvre que nous poursuivons. C'est alors que nous rencontrons l'objection que je citais il n'y a qu'un instant. Et il nous faut démontrer que la Famille, la Patrie, l'Humanité ne sont pas des termes généraux pour représenter la collection des individus qui entrent actuellement dans la composition de chaque famille, de chaque patrie, ni de tous les hommes qui vivent à un moment donné sur la terre.

Ce que nous appelons une famille, ce ne sont pas nécessairement tous les membres de cette famille ; car il peut y en avoir d'indignes que les autres renient; de même que nous ne regardons pas comme appartenant à une patrie ceux qui ont été séparés d'elle par des condamnations infamantes et définitives. Nous allons même plus loin, nous retranchons non seulement les malfaiteurs, ceux qui sont nuisibles, mais jusqu'aux inutiles, aux parasites qui sont volontairement pour les autres une charge sans compensation. La condition essentielle pour faire partie d'un être collectif, c'est la *convergence*, c'est-à-dire la coopération à l'œuvre commune, pourvu que cette coopération soit possible. Grâce aux progrès de la civilisation, les sociétés actuelles ne sont plus forcées, comme aux époques primitives et comme il arrive encore dans certaines contrées sauvages, d'abandonner les vieillards, les infirmes et les malades ; nous nous faisons honneur de les secourir et nous y trouvons une compensation précieuse, notre propre amélioration morale.

Mais cette condition de convergence ou de concours n'est pas remplie seulement par des êtres humains, elle l'est aussi par les animaux que nous associons à notre vie, à nos travaux, à nos plaisirs, même par ceux que nous destinons uniquement à notre alimentation ou à la production de substances utilisables. Elle l'est aussi par les plantes qui servent à nos besoins, à notre agrément. Elle l'est enfin par les objets inanimés qui nous entourent et jouent un rôle dans notre vie : la maison où nous sommes nés et qui nous abrite, le lit, la table commune, mille menus objets à notre usage, le cimetière où sont les tombes des ancêtres et de ceux qui nous ont été chers, l'école, le temple, le sol enfin sur lequel

tout cela repose et se fixe, ce sol que nous aimons au point de souffrir lorsqu'il nous faut le quitter et que nous revoyons toujours avec joie.

Ce n'est pas tout. Cette énumération, qu'il serait facile d'allonger et qui gagnerait à être embellie d'images propres à réveiller en nous des souvenirs parfois éteints et à raviver des émotions effacées, cette énumération est incomplète, parce qu'elle ne se rapporte qu'au présent. La convergence ne se fait pas sentir seulement sous la forme de coopération actuelle, de solidarité dans l'espace, c'est aussi la continuité dans le temps ; elle embrasse tout le passé, elle comprend aussi tout l'avenir humain.

C'est ainsi qu'Auguste Comte a pu définir l'Humanité en disant qu'elle est *l'ensemble continu des êtres convergents*. Et dans ces êtres, il faut voir avant tout, mais non exclusivement, l'ensemble des générations humaines successives. Chacune travaillant essentiellement pour la suivante en même temps que pour elle-même, il en est résulté une amélioration graduelle de notre nature et de nos conditions d'existence ; c'est-à-dire la situation où nous nous trouvons aujourd'hui et que nous acceptons comme point de départ pour réaliser de nouveaux progrès, sous l'impulsion irrésistible de tous les efforts antérieurs accumulés. Outre l'ensemble des hommes, sous les réserves que j'ai indiquées, Auguste Comte associe à l'Humanité les animaux et les végétaux utiles, la terre et tout ce qu'elle renferme de substances propres à satisfaire à nos divers besoins ; le soleil, les astres, en un mot tout ce qui a sur nous une influence favorable.

Mais, objecte-t-on, cette convergence n'existe pas ; on peut, à la rigueur, l'admettre pour une patrie, pour un empire plus ou moins vaste, pendant un temps plus ou moins considérable, mais non pour la terre tout entière, qui a toujours été et reste encore divisée en nations distinctes et souvent hostiles.

Ici, il faut distinguer entre la conception idéale de l'Humanité, qui suppose réalisable et pousse à réaliser effectivement l'unité humaine sur toute l'étendue de la terre, et le

spectacle que nous offrent l'histoire du passé et la contemplation du présent.

Au point de vue de la notion que nous pouvons nous en former, l'Humanité se présente comme étant l'ensemble coordonné et concourant des patries, chacune de celles-ci exécutant volontairement sa partie spéciale dans le concert universel; ce qui, naturellement, implique une harmonie analogue entre les éléments constitutifs de chaque patrie. Il est bien évident qu'un tel état serait préférable aux luttes qui ont jusqu'à ce jour ensanglanté et déchiré le monde; car l'activité humaine serait exclusivement dirigée vers l'exploitation industrielle du globe, au lieu de se dépenser en conflits ruineux. Et comme cela ne pourrait se concilier qu'avec la subordination habituelle des sentiments personnels ou égoïstes de notre nature morale, qui sont la source des rivalités et des haines, aux sentiments bienveillants ou altruistes, qui poussent à l'entente et au concours, l'espèce humaine jouirait de tout le bonheur compatible avec les fatalités du monde extérieur et de notre organisation.

Hâtons-nous d'ajouter qu'il s'agit jusqu'à présent d'une conception idéale qui, bien certainement, ne se réalisera jamais, mais qui n'est pas néanmoins une utopie. C'est une *limite*, au sens mathématique du mot, ou, si l'on veut, une asymptote, dont on approche de plus en plus avec le temps sans pouvoir jamais l'atteindre. Tout pas accompli vers cette unité, finalement inaccessible d'une manière absolue, sera manifestement un progrès, c'est-à-dire une amélioration, relativement à nous, de ce qui existait antérieurement et, par conséquent, nous sommes intéressés à marcher dans ce sens. Mais, et c'est là ce qui enlève à la notion d'Humanité tout caractère utopique, le passé tout entier nous y conduit et nous y pousse invinciblement.

L'histoire, considérée d'un point de vue philosophique, nous montre les tribus primitives en état d'hostilité continuelle et tendant chacune à détruire d'abord et plus tard à subjuguer ses plus proches voisines, des nations se constituer ainsi sur les différents points de la surface terrestre, et, toujours par ce même procédé de la conquête militaire, de grands empires se

fonder, mais s'arrêter ensuite dans leur extension qui d'abord semblait devoir être indéfinie. Aucun d'eux n'a pu dépasser des limites assez restreintes comparativement aux dimensions totales de la surface terrestre habitable qui, aujourd'hui, doit être considérée comme trop vaste pour comporter un gouvernement unique. S'il se trouvait, par hasard, un génie politique assez puissant pour régir et administrer toute la terre, il serait absurde d'imaginer une succession ininterrompue d'anomalies aussi invraisemblables. L'unité politique, si elle parvenait jamais à s'établir, durerait à peine quelques années, pour aboutir à une dislocation. Irréalisable en fait, elle ne saurait désormais être tentée par aucun esprit sensé.

Cette tendance à l'unité s'est aussi produite, sans plus de succès, sous forme religieuse. Il s'est rencontré, de temps en temps, un homme d'une intelligence et d'une moralité supérieures qui, fortement ému des imperfections de l'ordre de choses existant, et dans le but d'y remédier, s'est livré à de profondes méditations sur le monde et la nature de l'homme; d'où est résultée pour lui une conception déterminée de la destinée humaine et de la conduite que chacun doit suivre pour conformer sa vie à cette destinée, en un mot une doctrine directrice. Cette doctrine, il s'est mis à la propager autour de lui, sa parole a été écoutée, il a formé peu à peu des disciples qu'il a su grouper, qui l'ont reconnu comme leur guide et leur juge et ont obéi à ses instructions. Et, grâce à un concours de circonstances favorables, la doctrine s'est répandue, la morale a été acceptée et mise en pratique et une religion nouvelle s'est fondée, remplaçant les anciennes croyances et les cultes correspondants, religion semblant convenir à tous les hommes, quelles que fussent leur patrie et leur époque, être en un mot susceptible d'une universalité complète. Tels sont le catholicisme, le mahométisme, le bouddhisme. En fait, ces religions se sont limitées mutuellement dans leur expansion, et, chacune étant en décadence sur son propre terrain, nulle ne peut raisonnablement se flatter de l'emporter finalement sur ses rivales. On peut donc les considérer comme des tentatives avortées de religion universelle.

La tentative analogue d'Auguste Comte aura-t-elle le même

sort? On n'a pas le droit de l'affirmer *à priori*; car tout semble présager le contraire. La tendance à l'unité continue, en effet, à se faire jour spontanément, mais d'une manière confuse, par voie de tâtonnements empiriques dans lesquels on voit employer simultanément, pour répondre aux nécessités du temps présent, les méthodes anciennes, c'est-à-dire la conquête militaire et le prosélytisme religieux, et les procédés nouveaux consistant dans le développement véritablement prodigieux des moyens de communication et de transport, dans la création de nouvelles routes et de nouveaux marchés faisant pénétrer dans chaque coin du monde les productions de tous pays, dans les missions exploratrices ayant pour but de connaître de mieux en mieux notre terre, les ressources qu'elle tient en réserve, les peuples divers qui l'habitent et qui présentent une variété de mœurs, d'institutions, de langages et de croyances dépassant de beaucoup tout ce que l'imagination la plus fantaisiste aurait pu d'abord concevoir.

Les voyages de plus en plus fréquents, les séjours de plus en plus prolongés dans les pays étrangers, les publications auxquelles ils donnent lieu, rendent maintenant familière la notion de cette diversité pour ainsi dire infinie, et il s'en dégage un sentiment de tolérance de plus en plus large ; car, si différents de nous que soient les habitants des autres pays, ce sont néanmoins des hommes. L'étranger n'est plus, comme jadis, un ennemi qu'il faut détruire ou maîtriser, envers qui tout est permis. Non seulement il n'est plus un objet d'horreur, mais on ne le trouve plus ridicule. On ne dirait plus aujourd'hui, comme au temps de Montesquieu : « Comment peut-on être Persan? » On ne soutiendrait plus que « Dieu ne peut avoir mis une âme immortelle, faite à son image, dans un corps tout noir ». On permet maintenant aux autres d'être et de rester ce qu'ils sont et, si l'on est parfois surpris de leur manière d'agir ou de penser, du moins on n'en est plus choqué. La sympathie triomphe des préventions et des répugnances : « Le cœur, a dit Auguste Comte, est plus grand que l'esprit ». Le sentiment d'humanité se dégage de plus en plus du particularisme étroit de nationalité ou de secte, au point de faire concevoir le désir d'une entente commune et d'une coopération

mutuelle entre les nations pour le plus grand avantage de chacune et de toutes.

Ce désir, malheureusement, ne s'est guère traduit jusqu'à présent que par de vagues et stériles déclamations sur la fraternité humaine et sur les avantages que les populations attardées retireront de leur participation à une civilisation supérieure. En fait, on songe beaucoup moins à leur bonheur qu'aux profits matériels qu'ils pourront procurer à telle ou telle catégorie de fabricants, de commerçants ou de banquiers de telle ou telle contrée. On s'est bien aperçu que nos usages et nos produits ne sont pas bien reçus partout, qu'il faut, pour les faire accepter, un temps d'autant plus long qu'il s'agit de populations plus arriérées, et que certaines de celles-ci ont disparu déjà ou tendent à disparaître faute d'avoir pu s'assimiler autre chose que nos vices et nos produits frelatés. Mais l'on a prétendu qu'il est finalement plus avantageux à l'Humanité que ces races inférieures disparaissent et soient remplacées par d'autres plus vigoureuses, plus actives, plus intelligentes, capables de mieux utiliser un sol qui serait resté, peut-être pendant des siècles, à peu près infécond, et pouvant nourrir désormais un plus grand nombre d'hommes. — Cette thèse n'est autre chose que l'extension à la sociologie du célèbre principe de la lutte pour la vie, principe qui, au point de vue purement biologique, est vrai relativement aux végétaux, comporte certaines réserves en ce qui concerne les animaux et les sociétés rudimentaires qu'ils forment ; mais qui est faux ou, du moins, ne doit pas seul intervenir à l'égard des sociétés humaines, dont la réaction est de moins en moins négligeable. La civilisation consiste à affranchir de plus en plus l'homme de la nécessité initiale de pourvoir exclusivement à ses besoins organiques, pour l'élever à un mode de vitalité supérieur, consistant à employer les loisirs croissants dont il dispose à cultiver son intelligence et les instincts bienveillants de sa nature morale. Ce n'est pas du brutal écrasement des faibles que peut résulter pour l'homme le bonheur et le mérite, mais bien du dévouement à tous.

Au reste, il est des populations que nous regardons comme arriérées et qui, sous certains rapports, le sont véritablement

par rapport à l'Occident enropéen, mais qui présentent une masse assez compacte pour résister aux causes de destruction que détermine notre intervention, et qui resteront manifestement réfractaires à nos tentatives prétendues civilisatrices. Telles sont notamment l'Inde et la Chine. A la politique d'assimilation, condamnée d'avance à l'insuccès, on a substitué, pour l'Inde et d'autres contrées moins vastes, la politique dite coloniale, consistant en une exploitation industrielle de la population au profit de la métropole, exploitation s'exerçant à la faveur d'une domination militaire préalablement établie. Mais ce système n'a pu et ne pourra jamais être suivi à l'égard de la Chine; à moins d'une conquête et d'un partage consécutif de cet immense empire par les nations européennes; ce qui devient de moins en moins vraisemblable, la difficulté de ce partage allant en augmentant, tandis que le profit en est de moins en moins tentant. Il est, d'ailleurs, à prévoir que l'Inde et les autres colonies européennes d'exploitation, et même d'assimilation, s'affranchiront tôt ou tard de la tutelle plus ou moins oppressive et ruineuse qu'elles subissent actuellement ou vont subir bientôt. L'unité ne pourra donc s'établir par l'établissement violent d'une uniformité artificielle, mais par la combinaison volontaire et éclairée des diversités naturelles.

On peut ainsi affirmer que, si la tendance à l'unité finale du genre humain persiste, et cela me paraît incontestable, la politique égoïste suivie par les peuples européens à l'égard des autres n'est pas de nature à seconder cette tendance, qu'elle l'empêche au contraire d'aboutir.

C'est que la politique est incompétente en pareille matière. Les intérêts communs à la planète entière ne peuvent être représentés par une nation particulière qui serait invinciblement portée à les sacrifier aux siens propres, à moins qu'elle ne se soit définitivement subordonné toutes les autres, ce que nous avons reconnu être impossible. Et l'on peut en dire autant d'une fédération, accidentelle ou permanente, entre un certain nombre de nations, à moins qu'on n'imagine cette fédération embrassant tous les peuples de la terre, c'est-à-dire à moins qu'on ne suppose atteint le résultat que précisé-

ment il s'agit d'obtenir. L'entente doit nécessairement précéder le concours. Or l'entente suppose des principes généraux sur lesquels tous les intéressés soient d'accord et qui puissent servir de base à leurs décisions. L'établissement de principes généraux propres à diriger la conduite n'est pas affaire de politique; puisque la politique normale consiste uniquement à exécuter en vertu de règles déjà établies. Ç'a été de tout temps la tâche des fondateurs de religion et des sacerdoces religieux et l'on ne voit pas qu'il puisse jamais en être autrement. La question se ramène donc à la formulation de principes que nul ne puisse contester sans démontrer par cela même son ignorance ou sa mauvaise foi, et de règles générales de conduite contre lesquelles nul ne puisse s'insurger sans soulever l'indignation publique et s'exposer à une répression violente. Si donc les sacerdoces religieux n'ont pas, comme cela n'est que trop manifeste, réussi à déterminer l'entente universelle, c'est que leurs doctrines respectives ne sont pas de nature à entraîner l'adhésion de tous les esprits. Et, en fait, comme l'a remarqué Auguste Comte, chacune d'elles compte beaucoup plus de détracteurs que de partisans.

Ce que la théologie n'a pu faire, la science est naturellement apte à le réaliser. Etendue par Auguste Comte à toutes les catégories de phénomènes observables, elle nous fournit une conception générale et positive du monde, de l'homme et de la société, c'est-à-dire de tout ce qui influe réellement sur nous; elle nous montre que la société s'interpose entre le monde et nous, qu'elle en adoucit l'action sur nos organes, en même temps qu'elle augmente, dans une proportion constamment croissante, l'intensité de notre réaction sur lui; elle nous apprend enfin que notre destinée, purement terrestre, est de connaître, d'aimer et de servir la Famille, la Patrie et l'Humanité, en faisant sur nous-mêmes un effort constant de perfectionnement moral, intellectuel et physique.

De cet exposé, si long et pourtant encore si incomplet, il résulte, je crois, qu'il y a lieu de distinguer entre l'Humanité abstraite ou idéale, et l'Humanité concrète où réelle, que celle-ci est un être encore en voie de formation, mais dont l'exis-

tence est déjà manifeste; car, selon l'expression d'Auguiste Comte, elle se compose beaucoup plus de morts et de non-nés que de vivants. Si l'unité n'a pu encore être obtenue objectivement pour ceux-ci et ne doit jamais l'être que par approximations successives, elle existe subjectivement relativement à nos ancêtres et à nos descendants. Nous supprimons naturellement toute incompatibilité entre les premiers, par l'oubli des imperfections et des particularités de temps et de lieu qu'ils devaient nécessairement présenter ; de sorte que leur influence sur nous devient convergente et que, par l'organisation corporelle et cérébrale et les aptitudes que nous tenons d'eux, par la langue, les institutions, les mœurs, les procédés et les résultats de toute nature qu'ils nous lèguent en nous les imposant, ils nous gouvernent réellement de plus en plus. Quant aux seconds, que nous ne connaissons pas et ne connaîtrons jamais, mais pour qui nous nous efforçons en réalité d'accroître le patrimoine que nous tenons de nos ancêtres, afin que la vie soit plus douce pour eux qu'elle ne l'a été pour nous, et de nous améliorer nous-mêmes afin qu'ils soient meilleurs que nous ne sommes, il est bien évident que nous ne saurions faire entre eux aucune différence, mais que nous les unissons dans notre commune sollicitude et dans le secret espoir qu'ils prononceront peut-être notre nom avec reconnaissance et respect.

Voilà l'Humanité que nous honorons ; elle se compose de la masse énorme de ceux qui ont vécu pour nous et de ceux pour qui nous aurons vécu, comme aussi de la terre qui a reçu et s'est incorporé les premiers et à la surface de laquelle travailleront un moment, avant de s'y coucher à leur tour, tous ceux par qui, que nous soyons ou non oubliés d'eux, nous continuerons à vivre de la même façon que nos pères revivent en nous.

Au fond, la notion d'Humanité est, pour nous, essentiellement subjective. Sans doute, elle correspond à une réalité extérieure, puisque l'évolution sociale consiste en pas successifs vers la réalisation d'une complète unité objective de l'espèce humaine, prenant enfin systématiquement possession de la planète à laquelle son existence est indissolublement

unie et qu'elle façonne de mieux en mieux à son usage. Mais cette Humanité se compose pour chacun de nous, beaucoup plus d'absents que de présents. Aux ancêtres et aux successeurs s'ajoute, en effet, la foule immense des contemporains dons nous ignorons l'existence, qui n'ont avec nous aucun rapport direct, et dont cependant nous ne pouvons méconnaître la solidarité avec notre propre vie. Et de même, nous ne connaissons en réalité notre terre que par la pensée; puisque nous n'en voyons jamais qu'une partie extrêmement réduite, presque négligeable, pendant un temps souvent très court. Mais l'ensemble s'impose à notre intelligence et détermine en nous un sentiment profond de gratitude et de respect.

De gratitude, parce que c'est aux morts que nous devons certainement d'exister et d'être ce que nous sommes; aux contemporains, connus ou inconnus, que nous devons de pouvoir agir et continuer à vivre; aux successeurs que nous devons la destination et, par suite, l'efficacité de nos pensées, de nos sentiments et de nos actes; à la terre enfin que nous devons les matériaux indispensables à notre conservation, à nos travaux, à nos plaisirs.

De, respect, parce que, devant cette immensité qui le domine en le protégeant, l'homme se sent d'une petitesse infinie : il voit que, quels que puissent être ses efforts, il ne pourra jamais rendre qu'une infime proportion de ce qu'il a reçu. Cette constatation serait même de nature à le décourager, s'il n'était poussé à l'action par les nécessités matérielles et aussi par le sentiment de l'utilité actuelle ou future de ses actes, sentiment qui l'oblige à faire pour les autres ce qui a été fait pour lui. S'il ne lui est pas toujours donné d'augmenter sensiblement le capital humain, il pourra du moins contribuer à le conserver pour les successeurs et mériter ainsi d'être incorporé à l'Humanité qu'il aura servie.

Qu'on ne vienne donc plus nous accuser de rendre hommage à une simple conception de notre esprit! L'Humanité est une réalité vivante et tangible; car enfin la terre existe, nous existons, nos ancêtres ont existé et nous ont fait ce que nous sommes en nous traçant la voie, d'autres après nous existeront qui feront plus facilement et mieux ce que nous faisons

nous-mêmes. En quoi, si ce n'est par son immensité et sa durée, l'Humanité se distingue-t-elle d'un homme, d'un être vivant quelconque? N'y retrouve-t-on pas aussi la persistance et le développement du type se combinant avec le renouvellement continu des éléments constituants? N'en est-il pas de même pour les familles et les patries dont l'Humanité se compose et qu'elle tend de plus en plus à unir? Où donc est l'illusion?

Poursuivons donc notre œuvre avec confiance, sans nous laisser émouvoir par les sarcasmes, les anathèmes et les calomnies que lancent contre nous des adversaires d'un jour ou les adeptes scandalisés de religions qui ne peuvent plus se faire croire et dont les masses se détournent de plus en plus. Certes, à ne considérer que notre petit nombre, que la faiblesse presque dérisoire de nos moyens d'action, notre tentative doit paraître à beaucoup absolument insensée. Mais n'a-t-on pas dit la même chose des premiers chrétiens? L'islamisme a-t-il mis à se constituer quelques années seulement? Avons-nous jamais prétendu que nous changerions du jour au lendemain la face du monde? Nous savons que notre œuvre sera très longue et hérissée de difficultés sans nombre; mais nous savons aussi que le temps combat pour nous, que nous allons dans le sens même de l'évolution de l'Humanité, et que nous sommes, pour ainsi dire, portés par le courant irrésistible créé par tout le passé. Pour réussir finalement, une seule condition est nécessaire, c'est que le petit noyau de fidèles qu'avait groupés Auguste Comte et qui, sous la direction de son successeur, M. Pierre Laffitte, s'est maintenu et agrandi malgré les vides déjà nombreux que la mort y a causés et malgré des défections regrettables, acquière assez de consistance pour résister victorieusement aux causes de destruction, tant intérieures qu'extérieures, que l'avenir tient en réserve. Il est nécessaire que notre association, dont le caractère international est aujourd'hui bien manifeste et qui comprend des personnes de toutes les conditions sociales, devienne de plus en plus homogène, afin de constituer un corps véritablement perpétuel, d'où puisse surgir le pouvoir spirituel de l'avenir.

La formation d'un nouveau pouvoir spirituel, a proclamé M. Laffitte après Auguste Comte, est la première condition d'une régénération non moins indispensable à l'ordre qu'au progrès. C'est à cette tâche difficile et délicate que doivent tendre tous nos efforts, c'est elle que nous devons avoir toujours devant les yeux, parce que c'est d'elle seule que dépendent les destinées futures de l'Humanité. Nous n'y faillirons pas.

LE TRAITEMENT DES RACES ARRIÉRÉES

PAR LES OCCIDENTAUX

(Traduction par André RICHER.)

Nous avons souvent blâmé, ici et autre part, les principales raisons parfaitement méprisables des agressions incessantes, pendant les quatre derniers siècles, des Européens, contre les populations arriérées des autres continents. Personne ne voudrait nier cependant que le désir de répandre les bienfaits de la civilisation ait été pour quelque chose dans ces procédés violents. Bien des hommes sont ainsi bâtis que, s'ils se laissent aller à faire mal, ils cherchent cependant à donner à leur action un mobile honorable et à se persuader eux-mêmes, plus ou moins complètement, que leur conduite peut être justifiée. Je ne cherche même pas à contester que ces races arriérées aient pu être quelquefois conquises par des gens animés d'une bienveillance toute pure, bien que je confesse ne pouvoir me souvenir, pour le moment, d'aucun exemple très caractérisé de ce cas. Mais, s'il s'en est présenté de semblables, ils sont trop rares et insignifiants pour infirmer l'opinion générale que le motif déterminant de ces conquêtes a toujours été l'avantage du conquérant, avantage qui se présentait le plus souvent sous forme d'acquisition de richesse matérielle, autrement dit, sous forme de pillage, terme tout aussi applicable à la terre qu'à la propriété mobilière, quand elle est injustement enlevée à son possesseur. Sans le stimulant de l'avidité personnelle, la conquête aurait été lente. Celle-ci entraîne toujours, en effet, de lourdes dépenses prélimi-

naires que les conquérants ne recouvrent jamais en tant qu'Etat, quoique certains d'entre eux puissent, en tant que particuliers, en tirer parti directement et d'autres indirectement.

Il ne nous suffit pas de protester contre l'injustice, la rapacité et la cruauté qui ont caractérisé nos relations avec les races arriérées. Nous devons réfuter un argument qu'on prétend baser sur des principes plus élevés et plus généreux que ceux qui sont applicables aux mutuels rapports des Etats dans la situation toute particulière de la civilisation occidentale. On dit ceci : la Planète, prise en bloc, est l'héritage de la race humaine et doit être occupée de la façon la plus avantageuse pour cette race. De plus, il est incontestable que nous autres, Occidentaux, sommes les pionniers de la civilisation. Nous l'avons portée bien au-delà des désirs ou conceptions des Asiatiques et des Africains. C'est notre devoir de la leur communiquer et s'ils résistent de la leur imposer. En poursuivant ce but, nous ne devons pas plus reculer devant la nécessité de faire souffrir une ou même plusieurs générations que nous ne reculons, dans le cas d'un individu, devant l'extraction d'une dent ou l'amputation d'un membre. De plus, s'il est vrai que les nations occidentales ne se montrent guère empressées à remplir cette tâche civilisatrice, tant que leurs citoyens les plus avides ne sont pas attirés par l'appât du gain personnel, nous devons logiquement nous réjouir de l'existence de cette avidité.

Voici bien, il me semble, le principe essentiel qu'on invoque pour justifier la domination des noirs, bruns ou jaunes, par les blancs. Les mots qui l'exposent peuvent parfois différer. Les publicistes théologiens, par exemple, disent que c'est le dessein de Dieu et que toutes choses marchent harmonieusement pour le plus grand bien « *de ces hommes qui sont les élus selon son dessein* ». Les Darwiniens, comme le professeur Karl Pearson, déclarent que « c'est faire preuve d'une fausse solidarité humaine, d'un faible humanitarianisme, et non d'un véritable humanisme, que de regretter de voir une race capable et vigoureuse

d'hommes blancs remplacer une tribu à la peau noire qui ne peut ni utiliser son sol pour le plus grand avantage de l'espèce humaine, ni apporter sa quote-part au bien commun de la science humaine ». (« *Grammaire de la Science,* » page 438.) La conclusion pratique des théologiens et des Darwiniens est la même : nous ne devons pas avoir de scrupules pour broyer les hommes de couleur.

Toutes démoralisantes et inhumaines que soient de telles idées propres à excuser des tendances qui, pour être collectives, n'en sont pas moins égoïstes, elles contiennent un élément de vérité que nous devons soigneusement démêler et examiner.

Le Positivisme, aussi, proclame qu'il incombe à l'élite de la race humaine de travailler pour l'utilisation de la planète tout entière et l'amélioration des races arriérées, cette dernière chose étant une condition indispensable de la première. Tout autre point de vue serait inconciliable avec le principe de la solidarité de l'Humanité sur lequel Comte insiste si fermement. Cependant, la solidarité n'est pas l'identité. Elle implique la responsabilité mutuelle des sociétés fonctionnant individuellement, et cette séparation dans les fonctions n'est pas moins essentielle que la responsabilité mutuelle à l'idée de solidarité. Il doit y avoir une certaine convergence dans les efforts, mais aussi une certaine indépendance dans la vie : concilier ces deux conditions contraires est le principal problème de la politique pratique.

Le professeur Pearson n'admet pas ce principe dans toute son étendue : il reconnaît seulement une solidarité « entre les hommes civilisés de la race européenne en présence de la nature et de la barbarie humaine. » Entre l'Humanité et la « nature », la ligne séparative est assez claire. Mais qui la déterminera entre la civilisation et la barbarie ? La qualification de « race européenne » exclut la grande majorité de l'espèce humaine, d'immenses populations possédant des types de civilisation en vérité plus bas, en moyenne que les nôtres, mais pas inférieurs à tous les points de vue, et peut-être mieux adaptés à leur milieu que

n'importe quel type que les Européens, même les mieux intentionnés, pourraient leur imposer. Il est facile de parler de leur donner une civilisation européenne. Mais quelle civilisation européenne ? Celle du Pape ou du professeur Pearson ? De l'empereur d'Allemagne ou de M. Hyndman ? Jamais, à aucune époque, l'Europe n'a été en proie, autant qu'aujourd'hui, à des croyances discordantes. Et cependant, voici des gens prêts à imposer « notre civilisation » aux hommes de couleur ! Nous devrions nous entendre au moins approximativement sur cette question avant de réclamer le droit d'imposer nos idées aux autres.

« Nous devrions », voilà un mot que le professeur Pearson semble vouloir exclure de la sociologie. A son point de vue, la lutte pour l'existence, amenant la survivance des plus aptes et l'élimination des moins aptes, est la seule et suffisante explication du progrès humain. L'altruisme, ou sentiment social, apparaît seulement quand la lutte passe des individualités aux groupes, où il figure comme une sorte d'arme perfectionnée au moyen de laquelle un groupe en « élimine » un autre. Par une extension de ce sentiment, une solidarité peut naître entre les nations de la civilisation européenne. Mais, apparemment, avec les races inférieures, la lutte doit être poussée à toute extrémité. Le professeur Pearson ne dit pas en propres termes qu'on doive les exterminer ou les réduire à une sorte d'esclavage, mais son argumentation paraît l'impliquer. Les voleurs de terres, chercheurs d'or et acheteurs d'esclaves, accueillent chaudement cette conclusion, car elle constitue pour eux une sorte de théorie qui donne un air respectable à leurs procédés. Il est vrai qu'il condamne « une destruction brutale de la vie humaine », mais seulement, autant qu'il semble, pour ce motif que « les effets antisociaux d'une telle manière d'accélérer la survivance des plus aptes peuvent aller jusqu'à altérer l'aptitude prépondérante des survivants ». C'est pourquoi la restriction est introduite dans l'intérêt de la race dominante, non dans celui de la race inférieure. Envers cette dernière, il ne paraît pas exister de devoirs.

C'est assurément un principe d'une espèce très arbitraire que celui qui reconnaît que la lutte pour l'existence est modifiée par l'esprit social avec des avantages pour la famille, la tribu, la nation et la race européenne, mais qui n'arrive pas à conclure que cette modification peut s'appliquer, avec des avantages analogues au cas de l'Humanité considérée dans son ensemble. Le professeur Pearson se sépare de ces biologistes qui voient dans l'individualisme le seul facteur de l'évolution : « Ils ont proposé une politique sociale qui nous mettrait dans la situation d'un fermier dépensant toute son énergie à produire quelques modèles de bétail gras et oubliant que son but doit être d'améliorer son troupeau tout entier......... Une nation n'a pas seulement besoin de quelques individualités hors ligne, il lui faut aussi un système social parfaitement ordonné dont les membres, pris en bloc, doivent faire face à toute violence extérieure par une réaction organisée — si elle doit survivre dans la lutte pour l'existence. » Excellemment écrit. Mais pourquoi ne pas développer ce principe d'une façon complète et logique? Les principaux antagonistes des hommes et des nations, dans leur lutte pour l'existence sont, après tout, non leurs semblables ni les nations similaires, mais ces nombreux phénomènes du monde extérieur qui sont défavorables à l'homme. L'Humanité n'a pas seulement besoin de quelques nations hors ligne ; il lui faut aussi une organisation sociale, parfaitement réglée, de toutes ses unités nationales, pour pouvoir triompher de la lutte avec son milieu. Qu'une telle organisation, embrassant toute chose, serait d'un grand avantage à l'Humanité au point de vue matériel, voilà qui paraît évident. Mais l'avantage moral même serait plus grand. Si, comme le professeur Pearson l'admet, une destruction brutale des races arriérées peut abaisser dans une large mesure le niveau moral d'une nation hautement civilisée, ne s'ensuit-il pas qu'un traitement plein de bienveillance envers elles l'élèvera également dans une large mesure? Tout progrès moral de l'Humanité, aussi petit soit-il, a infiniment plus de valeur que n'importe quel progrès matériel, aussi grand soit-il.

Ces déductions logiques des principes posés par le professeur Pearson lui-même ne peuvent être éliminées par son assertion arbitraire que « le Positivisme exagère l'influence du sentiment de l'Humanité comme facteur de l'évolution. » Un facteur dont on a bien plus exagéré l'influence, c'est la fameuse lutte pour l'existence. En ce qui concerne les organismes inférieurs, la lutte pour l'existence peut être d'une importance supérieure ; mais pour expliquer les relations humaines qui, n'en déplaise au professeur Pearson, ont toujours été réglées dans une certaine mesure par la prudence et la bienveillance, on en fait aujourd'hui trop de cas ; véritablement, nous avons souvent à nous méfier de cette formule, dans les discussions, comme d'une simple pétition de principe. Par exemple, nous admettons la force irrésistible qui pousse un homme mourant de faim à voler un pain. Mais peut-on véritablement prétendre que M. Rhodes, Herr Beit, ou le duc d'Abercorn aient été poussés à envahir le Matabeleland par le besoin terrible de lutter pour l'existence?

La solidarité de l'Humanité, telle que l'a prêchée Comte, est une idée suggestive et fructueuse, de laquelle découlent naturellement toutes les règles qui doivent présider aux relations des races dans les différents états de la civilisation. En exclure une certaine portion de l'espèce humaine, c'est enlever à cette belle conception toute valeur et, à la vérité, toute signification. Les différences qui séparent l'homme moderne de ses ancêtres primitifs, ou l'Européen du Matabélé, sont accidentelles et non essentielles. Le moindre sauvage qui échange quelque produit naturel de son pays contre les bibelots ou les poisons du trafiquant blanc coopère déjà, *pro tanto*, au profit de l'Humanité entière et le ferait plus efficacement s'il était traité avec un peu de sagesse et d'équité. Les nations européennes elles-mêmes ne contribuent pas toutes au même degré au progrès de la civilisation. Une fois qu'on a commencé à établir ces limites arbitraires de la solidarité humaine, il est facile d'en jouer pour légitimer toutes les aventures qui peuvent tenter la cupidité des hommes d'Etat ou des flibustiers. Ce n'est pas là un danger imaginaire : il y a déjà des publicistes anglais qui contestent

aux républiques Sud-Américaines le droit de posséder un continent qui pourrait être exploité plus fructueusement par les nations d'origine teutonne et de foi protestante.

Personne n'a vu plus clairement que Comte que les nations qui, par une hérédité plutôt sociologique que biologique, ont hérité de la civilisation occidentale, doivent remplir un rôle spécial dans le progrès de l'Humanité. Il fit remarquer qu'elles possédaient déjà une certaine organisation vague, désignée sous des appellations analogues à : « Concert Européen », lesquelles nous sont devenues tout-à-fait familières. C'est pour cette organisation qu'il inventa le nom de « République Occidentale » ou, plus brièvement « Occident », y comprenant ses nombreux rejetons dans d'autres continents. Il prévoyait l'époque où les divers éléments constitutifs de l'Occident abandonneraient cette lutte, que les Darwiniens considèrent non seulement comme inévitable mais aussi comme indispensable au progrès, pour adopter une coopération systématique dans une union, non politique mais spirituelle, sous la direction d'un enseignement éclairé par un réel savoir et inspiré par un véritable esprit social.

Si cette régénération était déjà atteinte, l'attitude de l'Occident à l'égard de tribus comme les Matabélés et les Ashantis serait très différente de ce qu'elle a été et de ce qu'elle est. Agissant dans un ensemble systématique et sans aucune pensée de conquête, les diverses nations de l'Occident ne seraient plus entraînées par une mutuelle jalousie à opérer de violentes invasions. Elles se contenteraient d'établir des comptoirs de commerce à certains points de contact au-delà desquels elles ne tenteraient aucune occupation. Là, elles pratiqueraient le commerce, se fiant avec patience pour son développement aux avantages manifestes que les indigènes en retireraient.

Pendant ce temps, de dévoués missionnaires pénétreraient à l'intérieur, comme ils le font maintenant, envoyés par des compagnies spirituelles, mais équipés très différemment de leurs confrères chrétiens. Ils n'outrageraient pas les religions indigènes, mais les respecteraient cordialement, reconnaissant que les croyances sur lesquelles elles sont basées

sont vraies, relativement à l'état intellectuel atteint par ces populations. N'ayant pas à sauver des âmes du feu de l'enfer, ils n'auraient aucun empressement à renverser la foi établie. Ils commenceraient par enseigner les arts utiles et les éléments, non pas de la théologie chrétienne, mais du savoir réel. Par ces services facilement appréciés et leur conduite bienveillante, ils obtiendraient rapidement la confiance et le respect des naturels et deviendraient peu à peu capables de leur faire abandonner les coutumes grossières et cruelles, qui se rattachent à leur religion et leur gouvernement. Jamais ils n'attaqueraient la religion des indigènes. Ses théories irréelles — pas plus ir-réelles que celles du christianisme — disparaîtraient graduellement devant la science positive. Par exemple, les éléments de discipline morale qu'elle contient, et qu'on retrouve dans toutes les religions, seraient soigneusement respectés et utilisés. En particulier, le culte des Morts, que les missionnaires chrétiens attaquent vigoureusement à cause de son incompatibilité avec le monothéisme, serait sympathiquement approuvé et cultivé par les missionnaires du Positivisme, les morts étant les représentants réels de l'Humanité et, en vérité, constituant collectivement l'Humanité.

C'est ainsi que pourrait croître, dans tout pays occupé actuellement par les barbares, un état politique et religieux semblable à celui de l'Occident dans tous les principes essentiels de la civilisation, mais avec des différences dues aux antécédents historiques et au milieu physique. L'Occident, aussi, gagnerait doublement par ce qu'il ferait et ce qu'il ne ferait pas ; gagnerait moralement tout de suite et matériellement à la longue. Un certain nombre de bêtes de proie produites par l'anarchie moderne, « chercheurs d'or, tripotiers, joueurs et fripons », comme les appelait dernièrement M. Harrison, « qui n'ont pas de patrie et n'obéissent à aucune loi morale », verraient se réduire leur chance de « travailler » ; mais, pour la majorité d'entre nous, ce serait un énorme soulagement que de voir des hommes de notre espèce et parlant notre langue renoncer à ces boucheries périodiques et à ces brutalités incessantes sur de malheureux êtres dont nous volons les terres.

J'ai ainsi montré que non seulement le Positivisme blâme le traitement actuel des races arriérées, par les Européens, mais qu'il propose une politique différente, dont la supériorité à tous les points de vue est incontestable. Ce n'est là qu'un idéal ? Sans aucun doute, mais doit-on renoncer à atteindre des idéaux, parce qu'on ne peut les réaliser tout de suite complètement ? C'est en reconnaissant des idéaux et en s'efforcant d'en approcher plus ou moins que la nature humaine accomplit les améliorations. Malheureusement, dans nos rapports avec les races arriérées, les conducteurs les plus populaires de la conscience publique, qu'ils soient chrétiens ou athées, affichent des idéaux ignobles et faux, et encouragent ainsi les hommes d'action à lâcher complètement la bride à leurs instincts personnels les plus bas.

Cet article a paru en anglais dans la « **Positivist Review** » du 16 Gutenberg an 108.

Edward Spencer Beesly.

BULLETIN D'ANGLETERRE

I. — SOCIÉTÉ POSITIVISTE DE NEWTON HALL

(FLEUR DE LIS COURT, FETTER LANE, E. C. LONDON)

Les Conférences du dimanche soir, interrompues pendant les vacances, ont été reprises, le 4 octobre, par le professeur E.-S. Beesly, qui a fait, durant tout le mois, un cours sur la *Civilisation Gréco-Romaine*.

Les dimanches 1er, 8, 15, 22, 29 novembre, 6 et 13 décembre, M. Frédéric Harrison a traité de la *Réaction morale et sociale des divers Systèmes religieux*.

Le 31 décembre (jour des saintes femmes, dans le Calendrier positiviste, *année bissextile*), M. Frédéric Harrison a prononcé le discours d'usage.

Des *Social Meetings*, avec thé et musique, ont eu lieu le 12 octobre, le 9 novembre et le 14 décembre.

La Société positiviste s'est réunie sous la présidence du professeur Beesly, pour la discussion des questions politiques et sociales, le dernier vendredi d'octobre, de novembre et de décembre.

II. — SOCIÉTÉ POSITIVISTE DE MANCHESTER

PROGRAMME DE DOUZE CONFÉRENCES PUBLIQUES DE M. HIGGINSON (données le dimanche soir, à 7 heures, à la Memorial Hall, Albert Square).

LA RELIGION DE L'HUMANITÉ

Ce qu'elle est, 6 décembre 1896.
Comment elle s'est développée, 13 décembre 1896.
La tâche qu'elle a à remplir, 20 décembre et 25 décembre 1896.
Son opportunité, 3 janvier 1897.
Sa moralité et ses sanctions, 10 janvier 1897.
Son appel aux riches, 17 janvier 1897.
Son appel aux savants, 24 janvier 1897.
Son appel aux femmes, 31 janvier 1897.
Son appel aux ouvriers, 7 février 1897.
Son appel aux chrétiens, 14 février 1897.
L'avenir, 21 février 1897.

BULLETIN DE BELGIQUE

I. — L'UNIVERSITÉ NOUVELLE DE BRUXELLES

A propos du dernier discours que prononça M. Hector Denis, comme recteur de l'Université libre, nous avons été amené à parler de l'Université nouvelle de Bruxelles ; mais les tendances que cette institution représente, l'effort qu'elle a donné et les espérances qu'elle fait surgir méritent une étude particulière d'autant plus intéressante qu'elle montre un développement spontané dans le sens du Positivisme et qu'elle affirme la vitalité des doctrines que nous représentons.

En effet, la formation et la constitution de l'Université nouvelle se rattachent au mouvement de diffusion et de pénétration universelle des idées positives. La liberté de l'enseignement, proclamée par la Constitution en Belgique, est évidemment le facteur premier qui permit la constitution d'une Université se réclamant hautement des doctrines positives ; mais, si, d'autre part, un milieu plus ou moins préparé, apte, en tout cas, à comprendre ce mouvement et à le suivre, n'avait pas existé à Bruxelles, la tentative n'eût pas dépassé un petit groupe de savants et de philosophes. Au contraire, lorsqu'un conseil d'administration, guidé par des intérêts mesquins et des idées rétrogades parvint à s'emparer de l'Université libre, l'enthousiasme qui jaillit du milieu lui-même et les dévouements qui se manifestèrent vinrent donner aux hommes de cœur qui avaient pris l'initiative du mouvement l'appui le plus complet et le plus sûr.

L'Université nouvelle eut ce rôle, dès les premiers moments de son existence, de mettre en évidence le plus important, peut-être, des devoirs d'ordre général : je veux parler du rôle social de la richesse. Faire ici l'historique de cette action nous conduirait à mettre en évidence des personnalités qui ont agi simplement, dans la modestie confiante d'un rôle compris sous ses aspects supérieurs. Il convient de n'y faire allusion que pour marquer com-

ment les bases de la Morale positive pénètrent peu à peu dans les milieux qui semblent au premier abord devoir être les plus réfractaires.

Quant aux idées qui président à l'organisation de l'enseignement, cet extrait du programme pourra en indiquer la nature.

« Les promoteurs de l'œuvre pensent que les quatre facultés légales des universités sont loin d'embrasser l'ensemble des matières que doit comprendre un enseignement vraiment universitaire. Ces facultés, organisées en vue de préparer à certaines carrières libérales déterminées, ne peuvent, sans perdre entièrement leur délinéature actuelle, faire une place suffisante aux sciences qui, comme la sociologie, la biologie abstraite, les mathématiques supérieures et bien d'autres, ne présentent aucune utilité professionnelle immédiate. Celles-ci doivent cependant occuper une place éminente dans une école supérieure répondant aux exigences de la société moderne. Aujourd'hui le savoir positif tend à exercer une action de plus en plus considérable sur toutes les branches de l'activité humaine, depuis la production industrielle jusqu'à l'élaboration des lois et à l'organisation politique des sociétés, et les liens qui unissent toutes les sciences particulières apparaissent de plus en plus nettement. Une vue d'ensemble synthétique, à la fois spéculative et pratique, du domaine intellectuel, est donc indispensable à ceux qui veulent exercer une action sociale réfléchie, comme à ceux qui veulent aborder d'une façon pleinement rationnelle l'étude d'une branche particulière des connaissances humaines.

« C'est l'acquisition de ce savoir synthétique que l'*Université nouvelle* veut, par son Institut des Hautes Etudes, faciliter à quiconque participera à son activité scientifique. Son programme embrasse à la fois les sciences descriptives, préparatoires, leurs résultats les plus généraux et leurs méthodes ; l'exposé philosophique des sciences abstraites, depuis les mathématiques jusqu'à la sociologie ; enfin l'aspect pratique du savoir, la philosophie et l'histoire des beaux-arts, des arts libéraux et des arts industriels.

« Quant aux *sciences descriptives*, l'observation directe des phénomènes formant le point de départ de toute étude positive, les sciences descriptives, d'observation doivent se trouver à la base du nouvel enseignement. L'étude des méthodes rigoureuses qui rendent dans chaque domaine scientifique spécial l'observation fructueuse, leur maniement pratique, un exposé général de l'état actuel de l'accumulation des faits et l'indication des directions dans lesquelles des recherches nouvelles pourraient surtout être utilement dirigées, formeront l'objet de l'enseignement dans ce premier groupe. Les cours embrasseront à la fois le domaine des sciences naturelles (zoologie, botanique, minéralogie et sciences auxiliaires : paléontologie, stratigraphie, etc.), et celui des sciences sociales descriptives (ethno-

graphie, anthropologie, Folklore, histoire proprement dite, archéologie, etc.).

« Quant aux *sciences abstraites*, la mise en œuvre des matériaux réunis par les sciences précédentes, la recherche des lois qui régissent les phénomènes, et les méthodes qui permettent de les découvrir formeront l'objet de l'enseignement de ce deuxième groupe. Un cours au moins y sera consacré à chacune des sciences abstraites. Pour les sciences sociales, à côté d'un cours général de sociologie, l'on organisera des cours spéciaux exposant chacune des sciences sociales particulières et les principales méthodes qu'elles emploient. S'inspirant de la réflexion d'Auguste Comte qu'une conception quelconque ne peut être bien connue que par son histoire, l'on s'efforcera de compléter l'enseignement dogmatique de chaque science par un enseignement historique correspondant. Un cours général de philosophie des sciences sera consacré à l'étude des rapports réciproques des sciences entre elles, des méthodes et des résultats généraux que chacune d'elles fournit aux autres. Un cours d'histoire générale des sciences, retraçant l'évolution d'ensemble du savoir positif abstrait, devra compléter cet enseignement.

« Quant aux *beaux-arts, arts libéraux et arts industriels*, l'ensemble, déjà vaste, des sciences descriptives et des sciences abstraites n'épuise pas le domaine du savoir positif que le haut enseignement doit encore examiner sous l'aspect pratique. La philosophie et l'histoire des beaux-arts ont, depuis longtemps, conquis une place (trop restreinte, il est vrai) dans plusieurs universités ; la philosophie et l'histoire des arts libéraux n'ont pas moins d'importance ; il convient de faire une large part à l'histoire et à la philosophie des arts industriels à une époque où le relèvement de la dignité du travail manuel et l'incorporation des *artisans*, des travailleurs manuels, à la société occupe la première place dans toutes les préoccupations. Depuis Diderot, les arts manuels ont du reste définitivement pris rang dans le savoir encyclopédique.

« L'enseignement qu'on se proposait de donner est donc à la fois encyclopédique et philosophique. Mais le but d'éducation générale qu'il poursuit n'exclut pas les études détaillées relatives à une portion restreinte du domaine scientifique. On désire, au contraire, organiser à côté de l'enseignement philosophique de chaque science une série d'enseignements spéciaux. Il faut que l'auditeur puisse trouver à l'*Institut des Hautes Etudes* à la fois une éducation générale, mais précise, et les moyens d'acquérir les connaissances approfondies qui lui permettront de se spécialiser dans une science particulière. »

Cet Institut des Hautes Etudes a affirmé encore le développement que prenait l'Université nouvelle dans le sens des doctrines positives. Citons parmi les professeurs inscrits au programme de cette année, MM. Ferri, de Roberty, Tarde, dont les tendances

philosophiques sont bien connues, signalons aussi le cours que notre confrère M. Paul Boell doit y développer l'année prochaine sur « l'Histoire contemporaine de l'Extrême-Orient. « Cela montre la participation effective du Positivisme au haut enseignement universitaire de Bruxelles. Peut-être me sera-t-il permis de rappeler à cette place que j'y ai participé moi-même par un cours d'*Esthétique positive.*

Nous souhaitons que ces tendances, sans se borner aux simples méthodes positives en science et en philosophie, trouvent justement dans cet Institut des Hautes Etudes le germe d'un développement plus étendu qui donnerait au Positivisme la possession d'une université organisée, non plus sur le plan académique et en seule vue de l'obtention des diplômes, mais en vue surtout de cette culture générale, de cette éducation morale et sociale que nous poursuivons, afin de préparer les générations nouvelles au grand travail de l'avenir humain.

Comme complément à ces lignes, nous croyons intéressant de donner quelques extraits du discours que M. de Greef prononça comme recteur à la séance de rentrée de l'Université nouvelle.

Sans doute, il convient de faire des réserves ; cependant il convient d'envisager, non pas seulement les points qui nous séparent, mais aussi ceux qui nous unissent. Or, dans les idées exprimées plus loin, il en est de fondamentales sur lesquelles l'entente est faite. De plus, nous pensons que les positivistes auront toujours intérêt à se tenir au courant de ce qui se passe au dehors.

R. PETRUCCI.

L'ENSEIGNEMENT INTÉGRAL ET LA PHILOSOPHIE POSITIVE

Discours de M. GUILLAUME DE GREEF

Je dois à la place occupée traditionnellement par la Philosophie parmi les quatre Facultés universitaires, au privilège de l'âge dans la Faculté de philosophie même, à des nécessités officielles et administratives et, j'aime cependant aussi à le croire, surtout à leur affection, l'honneur d'avoir été choisi par mes collègues ainsi que par nos étudiants, pour remplir le premier ces fonctions de recteur qui, dans notre libre et égalitaire organisation, n'impliquent du reste aucune autorité, mais imposent seulement à leur titulaire des obligations plus étroites et des relations plus continues avec l'ensemble de notre organisme scientifique.

Représentant plus spécialement ici la Faculté de philosophie et

l'Ecole de sociologie, je me propose de vous soumettre quelques vues concernant deux grandes questions qui méritent d'arrêter un instant notre attention. Quel est l'idéal de la démocratie au point de vue de la généralisation de l'enseignement? Quelle est la fonction de la philosophie dans ce dernier, et spécialement dans l'enseignement supérieur?

L'organisation de l'enseignement est toujours en corrélation avec l'ensemble de la structure des sociétés. Chez les populations fétichistes, idolâtriques, la culture intellectuelle repose sur le plus grossier empirisme; l'imitation, la tradition sont les grands instruments de fixation et de transmission des acquisitions mentales et professionnelles; le progrès est, dès lors, inévitablement lent; dans les sociétés à structure inégalitaire, malheureusement les plus nombreuses, dès l'origine, à raison de la néfaste influence des relations hostiles et de la concentration économique qui s'y produit, le chef est à la fois directeur militaire et sorcier; les plus forts, consacrés à la guerre et à la chasse qui en est l'image, dominent les femmes, les prisonniers, les faibles en général; ceux-ci exercent principalement les professions industrielles et pacifiques; les enfants mâles de la classe supérieure, et spécialement ceux des chefs, reçoivent une instruction en rapport avec leurs fonctions sociales directrices; cette instruction est considérée comme plus élevée; avant de prendre rang parmi les guerriers et les maîtres, les adolescents sont soumis à des épreuves souvent terribles destinées à prouver leur capacité et leur force de caractère au point de vue physique et moral. Au contraire, chez les inférieurs on peut dire que, dès l'origine, l'enseignement professionnel et dès lors aussi mental est surtout spontané et mutuel. Tandis que chez les supérieurs il est imposé de haut en bas par des maîtres, chez les humbles, il est égalitaire et libre, du moins relativement. Or, nous verrons, qu'avec les progrès de l'évolution, ceci tuera cela et les formes égalitaires et pacifiques l'emporteront sur les formes hiérarchiques et militaires aussi bien dans l'enseignement que dans les sociétés en général. La guerre et l'inégalité, telle semble être en effet la double origine historique des grandes divisions surannées qui partagent encore aujourd'hui l'enseignement en supérieur, moyen et inférieur d'un côté, scientifique ou théorique et professionnel et manuel de l'autre.

Ces divisions fondamentales se développent, se subdivisent et se différencient de plus en plus suivant les lois générales d'évolution des sociétés inégalitaires, par exemple là où, comme dans l'Inde et ailleurs, se forme le régime des castes. L'enseignement supérieur y devient naturellement la fonction de la caste sacerdotale, mais surtout, notons-le bien, dans sa partie théorique; en outre, chaque caste supérieure a son enseignement professionnel spécial, par exemple celle des guerriers, dans l'Inde, dans l'ancien Pérou, au

Mexique, à Sparte, etc. Chaque caste est héréditaire et de même les professions dans les castes inférieures le sont également. Les castes et leurs subdivisions successives en professions spéciales sont un des aspects de la différenciation progressive des fonctions sociales, c'est-à-dire de cette division organique du travail qui s'accomplit dans les sociétés en voie de développement comme dans les organismes quelconques et doit toujours rester subordonnée à l'ensemble de la structure. Dans les sociétés inégalitaires, cette différenciation s'accomplit toujours suivant un ordre hiérarchique et dès lors aussi les castes et les professions considérées comme inférieures sont exclues de l'enseignement théorique et spécial exclusivement réservé aux castes et aux professions considérées comme nobles.

Même après la transformation des castes en classes, la structure hiérarchique persiste; l'enseignement théorique reste le monopole de la classe sacerdotale, mais l'enseignement professionnel lui échappe nécessairement de plus en plus parce que, là, elle est incompétente; tout au plus le clergé peut-il formuler des théories et de vagues synthèses religieuses et sociales. Dès les temps les plus reculés, nous pouvons constater cette double supériorité réelle des classes inférieures en apparence : elles représentent une organisation pacifique, et de plus la conservation, la transmission et le développement des acquisitions pratiques et même théoriques y sont, plus que partout ailleurs, indépendants des pouvoirs religieux et même laïques. Cette supériorité réelle permanente est le gage assuré de l'émancipation future.

En Grèce, surtout à Sparte, l'enseignement destiné aux classes supérieures est encore surtout militaire et sacerdotal; cependant déjà, dans la démocratie athénienne, l'enseignement revêt des formes nouvelles; il est plus libre; avec les progrès de la philosophie et malgré les réactions et les persécutions, il s'affirme jusque dans l'enseignement supérieur. Cependant, n'oublions pas que la démocratie grecque n'était qu'apparente; c'était une démocratie de privilégiés basée sur l'esclavage; de Laveleye reconnaît que l'inégalité économique fut la cause principale de sa ruine. Toutefois, ce fut l'aube pure et resplendissante des civilisations futures; là, pour la première fois peut-être, l'Humanité prit conscience de sa nature et de ses destinées, la raison s'émancipa de la tutelle religieuse, les hauts sommets de l'Olympe s'éclairèrent, les brouillards s'y dissipèrent emportant avec eux les divinités poétiques. Cependant toujours le divorce continua à subsister et même à s'accentuer entre l'enseignement supérieur de Socrate, de Platon, de Xénophon, d'Aristote réservé à l'élite sociale et l'enseignement inférieur destiné à la masse des citoyens et dont restaient exclus les esclaves. Les jardins d'Akadémus n'étaient en fait pas accessibles à tous; les maîtres de la pensée humaine avaient pour auditeurs les maîtres futurs de la cité; la plupart, y compris Socrate et le communiste

Platon, étaient conservateurs. Nous savons comment l'inégalité profonde existant entre leurs populations et leurs classes facilita l'effondrement des États grecs et leur absorption dans une civilisation plus vaste et malheureusement plus militaire encore dont nous continuons à subir les traces profondes, spécialement dans notre structure juridique et politique. N'oublions pas cependant que la civilisation grecque s'était répandue dans tous les sens; que le peuple, par le théâtre, les fêtes publiques, les lectures également publiques de ses poètes et de ses historiens, par ses assemblées, etc., y participa de plus en plus à une culture intellectuelle et morale supérieure ; n'oublions pas que la Grèce fut en réalité l'institutrice de Rome ; que le résultat de son absorption fut une civilisation non plus étroite, mais gréco-romaine, à la fois européenne, africaine et orientale. En outre, déjà en Grèce et plus tard à Rome, nous voyons les esclaves exercer les professions dites libérales, les arts, la littérature, la médecine, la philosophie même. Alors, surtout avec les stoïciens, se dégage l'importance d'une éducation morale et philosophique comme complément de l'instruction scientifique. « L'âme, dit Plutarque, est un foyer qu'on échauffe, non un vase qu'on remplit. » Les anciens cadres sociaux trop étroits se brisent; les classes supérieures dégénèrent physiquement, intellectuellement et moralement. Il arrive, en effet, toujours un temps où les classes priviligiées, par le fait même de l'exercice du pouvoir et de leur oisiveté professionnelle, perdent la capacité mentale et la direction morale des sociétés. A ce moment, cette capacité et cette direction tombèrent entre les mains de la masse profonde des humbles. Malheureusement, le christianisme échoua devant le problème économique et aussi devant les conquérants militaires et par là même il se confina dans un idéalisme moral qui finit par se plier aux formes sociales nouvelles nées de la conquête et de l'état économique du temps. Une société très vaste, il est vrai, le catholicisme féodal et médiéval, se reconstruit avec les ruines de l'ancienne et des éléments nouveaux, société sacerdotale, militaire, hiérarchisée, inégalitaire, où l'enseignement devint encore une fois le lot à peu près exclusif du clergé, mais, remarquons-le bien encore une fois, surtout au point de vue théorique et dogmatique et non pas professionnel et pratique, malgré l'influence considérable exercée par le clergé sur les formes extérieures des corporations et des métiers. En outre, la société nouvelle, malgré ses imperfections, constitue une internationalité moralement supérieure à l'ancienne par le fait même de la prépondérance du pouvoir spirituel. Cette internationalité avait du reste été préparée par la Rome païenne qui avait instauré à un certain moment la grande paix romaine, développé le *jus gentium* et introduit dans l'enseignement l'étude des langues étrangères. L'œuvre de saint Thomas d'Aquin représente l'apogée de l'effort intellectuel du catholicisme au moyen âge, au

moment où la raison commence à s'affranchir de la foi. Insensiblement, la théologie perdit le monopole de l'enseignement théorique supérieur. Cependant, même en France, en Belgique, en Italie, en Espagne et en Allemagne jusqu'au XVIe siècle, on n'a guère encore la conception d'un enseignement public et général. Seulement, en Italie, où les lettres renaissent tout d'abord, une puissante protestation s'élève contre le lourd et vain enseignement théologique et aussi contre la discipline de fer des écoles. Cette bienfaisante réaction humanitaire est indiquée par le titre même, *La Maison joyeuse*, du célèbre ouvrage de pédagogie publié vers 1425 à Mantoue, par Victorin de Feltre. Rabelais, dans son *Abbaye de Thélème*, Erasme, Ramus, suivent la même voie libératrice; l'Humanité aspire à plus de liberté, à plus de vie; elle sent croître ses ailes; elle monte vers des idéaux plus élevés et plus purs. Plus de scolastique, plus de pédantisme; plus de ces pseudo-savants que Montaigne assimile à « des ânes chargés de livres »; il faut un « conducteur qui ait plustost la teste bien faiste que bien pleine ». Déjà R. Bacon n'a-t-il pas fondé la science expérimentale? Les mêmes aspirations s'affirment de mieux en mieux avec B. Palissy, A. Paré, Fr. Bacon, G. Bruno, Galilée, Campanella, Kepler, Césalpin et Harvey. Bien que sa pédagogie soit avant tout destinée à l'éducation des jeunes nobles, notre grand Marnix de Sainte-Aldegonde entrevoit les rapports de la pédagogie avec la psychophysiologie : « Le régime que l'on doit suivre pour rendre la mémoire sûre et l'augmenter doit se tirer des écrits des médecins (1). »

Au XVIIe siècle, J. A. Comenius (1592-1671) peut être considéré comme le fondateur d'une pédagogie générale. Il avait eu pour précurseurs, en Allemagne, Christophle Helvicus (1581-1617) et Wolfgang Radtke (1571-1635) ainsi que l'espagnol Vivès (2). Les grands Etats modernes se sont ou seront bientôt constitués ; en même temps sont soulevés les principaux problèmes relatifs à l'enseignement public, qui se présentent encore à nous dans des conditions en partie semblables, en partie différentes. A ce moment, la monarchie absolue sévit en France, en Espagne et ailleurs; l'aristocratie des princes et des nobles est encore bien puissante; jusque-là, c'était pour elle que les pédagogues de partout avaient publié et continuaient à publier leurs livres d'éducation. Comenius entrevoit l'idéal nouveau dont la réalisation s'impose, mais il n'en distingue pas encore suffisamment les conditions sociales et notamment économiques. Il proclame d'abord la nécessité de l'instruction pour toutes les classes de la société : « Que sont les riches sans science, sinon des porcs engraissés avec du son? Que sont les

(1) PH. DE MARNIX. *Ratio instituendæ juventutis.*

(2) *La Vie et les Œuvres de J. A Comenius* par A. SLUYS et J. VERXOYEN, 1896.

pauvres auxquels manque la connaissance des choses, sinon des ânes chargés de fardeaux? » Il faut donc que tous participent aux bienfaits de l'instruction. Mais le travail a pour limite naturelle la fatigue; cela est vrai aussi bien pour le travail physique que pour celui que nous appelons intellectuel; celui-ci est lui-même un travail physique, mais spécial. Alors, devançant ainsi de plusieurs siècles les légitimes aspirations du socialisme contemporain, Comenius, comme Th. Morus, en fixe la formule : « Le jour a 24 heures que nous devons diviser en trois parties égales : 8 heures pour le sommeil, 8 heures pour les loisirs et 8 heures pour les opérations sérieuses. Il démontre que l'instruction n'est qu'une branche de l'éducation; celle-ci doit être morale. Parlant des sciences, des langues et des arts, Sénèque avait dit : « Ce ne sont là que les premiers commencements et non des travaux achevés. » Comenius ajoute : « Le couronnement de l'œuvre, c'est l'étude de la sagesse »; nous dirions la formation du caractère, de la moralité. Tel est précisément l'un des objectifs de notre Université : c'est le plus élevé et malheureusement le plus négligé surtout dans l'enseignement supérieur; c'est une des raisons de notre existence.

Comenius observe aussi fort bien que le développement intellectuel procède *pari passu* avec le développement corporel; celui-ci, d'après lui, s'opère en 24 ans; l'instruction doit se poursuivre jusqu'au même âge et il la divise en quatre périodes : jusqu'à 6 ans, l'école maternelle où dominera la méthode intuitive; de 6 à 12, l'école primaire ou populaire où s'exerceront davantage la réflexion et le jugement; de 12 à 18, l'école latine ou gymnase où s'enseigneront les sciences et se fortifiera la raison par les méthodes comparatives; de 18 à 24, l'Académie ou Université avec son complément nécessaire, les voyages; on y enseignera la théologie, la philosophie, la médecine, le droit; là se formeront définitivement la volonté, le caractère.

. . . .

C'est surtout Diderot qui émet les vues les plus larges et les plus fécondes. Dans son *Plan d'une Université pour le gouvernement de Russie ou d'une éducation publique dans toutes les sciences*, il commence par déclarer qu'il veut aussi et tout d'abord des « petites écoles ouvertes à tous les enfants du peuple au moment où ils peuvent parler et marcher » et dans lesquelles « ils doivent trouver des maîtres, des livres *et du pain*... du pain qui autorise le législateur à forcer les parents les plus pauvres d'y envoyer les enfants ». Ainsi, la question de l'enseignement universel et intégral était subordonnée non plus seulement à la forme politique du gouvernement, mais au problème économique; pour étudier, pour penser, il faut tout d'abord du pain, c'est-à-dire alimenter le corps et le cerveau; il voulait que, dans ces conditions, l'instruction primaire fût gratuite et obligatoire; mais déjà ne pouvons-nous pas

entrevoir que la contrainte sera inutile le jour où la capacité économique, avec ses conséquences morales, existera? « L'Université, ajoutait Diderot, est une école dont la porte est ouverte indistinctement à tous les enfants d'une nation et où des maîtres stipendiés par l'Etat les initient à la connaissance élémentaire de *toutes* les sciences »; il est « cruel et absurde de condamner à l'ignorance les conditions subalternes de la société, car il y a dix mille à parier contre un que le génie, les talents et la vertu sortiront plutôt d'une chaumière que d'un palais ». Nous exprimerions aujourd'hui cette pensée si juste d'une façon plus exacte en disant que la sélection donne des résultats plus avantageux et plus certains lorsqu'elle agit sur des masses et non sur un petit nombre d'individus. En 1768, le président Rolland demandait de son côté, qu'au moyen de bourses prises sur les dotations locales, les élèves pauvres reconnus aptes à de plus fortes études fussent admis à compléter leur instruction dans les grands collèges.

Nos pères de 1789 et de 1793, au milieu de la tourmente révolutionnaire, essayèrent de réaliser ces idéaux et y réussirent en partie. On comprit qu'à régime nouveau il fallait éducation nouvelle. En octobre 1790, Talleyrand, chargé de la rédaction, du rapport et du projet de loi sur l'instruction publique, dit que « le travail du Comité de Constitution doit embrasser toutes les branches de l'instruction pour faire pénétrer dans toutes l'esprit de la Constitution et appeler au grand bienfait de l'instruction publique tous les citoyens indistinctement ». Il confiait la direction de l'instruction au gouvernement, mais Mirabeau protestait, disant « qu'aucun pouvoir permanent ne doit avoir entre les mains des armes aussi redoutables »; nous pouvons ajouter que le pouvoir est incompétent et doit se limiter à garantir à tous un enseignement intégral.

Ce fut l'illustre ami des encyclopédistes, Condorcet, qui, le 20 avril 1792, présenta au Comité d'instruction de l'Assemblée nationale le *Projet de décret sur l'organisation générale de l'instruction publique*. Nul mieux que lui n'était désigné pour aborder ce problème redoutable; déjà, en 1791-1792, il avait publié 5 mémoires relatifs à l'instruction publique; son rapport en était le résumé, bien que ses idées personnelles y fussent parfois modifiées par celles du comité d'instruction dont il était le rapporteur. Le savant précurseur d'Auguste Comte et de la Philosophie positive fonde tout d'abord son plan d'organisation pédagogique sur la psycho-physiologie dont la pédagogie n'est évidemment qu'une application concrète. Au lieu de classer l'enseignement des sciences selon « une division philosophique peut-être embarrassante et presque impraticable dans l'application », il préfère imiter « la marche que l'esprit humain a suivie dans ses recherches ». Il prévoyait cinq degrés d'instruction et non trois, comme il est communément de règle

aujourd'hui; le troisième degré, formé par les Instituts, tenait à la fois de notre enseignement moyen et de notre enseignement supérieur. Ces Instituts servaient de préparation élémentaire aux professions libérales, l'enseignement y était surtout professionnel; à tous les degrés inférieurs, dans les Instituts et aux degrés supérieurs, il avait pour bases les sciences mathématiques, physiques et naturelles; de même à tous les degrés, la seconde classe comprenait les sciences morales et politiques et la troisième, l'application des sciences aux arts. Ainsi à tous les degrés l'enseignement était intégral et conforme à la classification et à l'ordre méthodique des connaissances humaines. La quatrième classe comprenait la littérature et les beaux-arts proprement dits; là il y avait, outre un cours général et élémentaire des beaux-arts, un cours de grammaire générale, de langue latine, de langues étrangères et dans quelques instituts seulement un cours de grec. Il considérait du reste l'étude des langues mortes, y compris le latin, « comme plus nuisible qu'utile », sauf pour les spécialistes. Dans chaque salle des instituts, il réservait des places « à ceux qui, sans être élèves, sans être par conséquent assujettis aux questions qu'on leur fait, aux travaux qu'on leur impose, voudraient suivre un cours d'instruction ou assister à quelques leçons ».

Le IVe degré d'enseignement était représenté par neuf lycées qui, dans son projet, représentent plus particulièrement l'enseignement supérieur. Encore une fois, l'enseignement y est intégral comme pour tous les degrés inférieurs, mais « l'enseignement des sciences y sera conduit pour chacune au point où elle s'arrête et où chaque pas que les étudiants peuvent faire au-delà de ce qu'ils ont appris serait une découverte ». Les bases de la classification des cours y sont toujours conformes à celles des degrés précédents, c'est-à-dire parallèles à la marche de l'esprit humain depuis les mathématiques jusqu'aux sciences sociales, en finissant par l'application des sciences aux arts, la littérature et les beaux-arts. L'enseignement y est donc encore une fois intégral, théorique et professionnel. « Toutes les sciences, dit-il, y sont enseignées dans toute leur étendue; c'est là que se forment les savants, ceux qui font de la culture de leur esprit, du perfectionnement de leurs propres facultés, une des occupations de leur vie, ceux qui se destinent à des professions où l'on ne peut obtenir de grands succès que par une étude approfondie d'une ou de plusieurs sciences. C'est là aussi que doivent se former les professeurs. C'est au moyen de ces établissements que chaque génération peut transmettre à la génération suivante ce qu'elle a reçu de celle qui l'a précédée et ce qu'elle a pu y ajouter. » On ne saurait mieux définir la fonction sociale de l'enseignement supérieur. Notons également que, dans le plan de Condorcet, la division de chaque degré en quatre classes est purement administrative et que les étudiants conservent le

droit de régler à leur convenance le nombre et la nature des cours qu'ils désirent suivre.

Ce n'est pas tout. Les grands établissements scientifiques, laboratoires, cabinets d'histoire naturelle, jardins botaniques, bibliothèques, etc., et aussi les musées de peinture, de sculpture et autres devaient se rattacher aux lycées; tous ainsi que les cours étaient publics. Dans chaque lycée, le professeur est maître absolu de son enseignement, sans autre obligation que de donner le cours dont il est titulaire. Pas plus que dans les instituts, il n'est question pour les lycées de diplômes, ni de certificats, ni d'examens.

L'instruction était gratuite à tous les degrés; Romme en calculait le coût à 25 millions de livres. Le projet attribuait aussi une pension aux *élèves de la patrie*, c'est-à-dire « aux enfants qui, s'étant distingués par leurs aptitudes, devaient être admis à suivre les cours supérieurs en vue des sciences, des arts et même du commerce et de l'industrie ».

Condorcet, comme couronnement de son plan, proposait ensuite la création d'un cinquième degré d'instruction sous le nom de *Société nationale des sciences et des arts;* elle était destinée à remplacer les anciennes académies. Cet organe supérieur était surtout consacré à la recherche scientifique et au progrès, à la surveillance, à la direction de l'instruction générale ainsi qu'aux rapports internationaux. Il se divisait également en quatre classes correspondant exactement à celles des autres degrés. Dans le *Fragment sur l'Atlantide ou efforts combinés de l'espèce humaine pour le progrès des sciences,* il développait sur les mêmes bases un plan de travail intellectuel et collectif réalisé depuis par divers instituts internationaux et dont notre Institut des Hautes Etudes est lui-même une application : ainsi se précisait de mieux en mieux la *Pansophie* préconisée par Comenius.

Le plan d'instruction publique de Condorcet était donc à la fois pratique et théorique, intégral et universel à tous les degrés. Nous pouvons dire universel sans restriction ni réserve, car il était gratuit à tous les degrés. Chaque année, pour chaque degré d'instruction, on désignait un certain nombre d'enfants qui, s'étant distingués dans les études du degré immédiatement inférieur, étaient entretenus aux frais du trésor public pendant le temps nécessaire pour parcourir le degré d'étude plus élevé. Telle était la délicatesse exquise de ses sentiments égalitaires que ces enfants ne devaient pas être uniquement choisis parmi ceux d'une fortune médiocre, ce n'étaient pas des boursiers, mais le titre d'élève de la patrie était au contraire une récompense honorifique accessible à tous sans distinction ; ce n'était pas un acte de bienfaisance ; c'était pour la société l'acquit d'une dette et pour l'étudiant un droit. Tous, du reste, pouvaient poursuivre leurs études jusqu'au bout, sans examens, ni diplômes. J. Bentham ne proposait-il pas à peu près vers

la même époque de remplacer les jurys d'examen composés de maîtres par des jurys d'élèves qui, d'après lui, seraient tout aussi aptes et bien plus impartiaux ?

Ce n'était pas seulement à ce point de vue que, dans le plan de Condorcet, l'instruction était universelle, mais encore parce qu'il proclamait l'égalité des sexes devant le droit au savoir : « L'instruction, dit-il, doit être la même pour les femmes et pour les hommes ; elles ont les mêmes droits. Toute instruction se bornant à exposer des vérités, à en développer les preuves, on ne voit pas comment la différence des sexes en exigerait une dans le choix de ces vérités ou dans la manière de les prouver. Le défaut d'instruction des femmes introduirait dans les familles une inégalité contraire à leur bonheur. Les hommes qui auront profité de l'instruction publique en conserveront bien plus aisément les avantages s'ils trouvent dans leurs femmes une instruction à peu près égale. L'enseignement doit être commun et confié à un même maître, qui puisse être choisi indifféremment dans l'un ou l'autre sexe. Cette réunion est utile aux mœurs, loin de leur être dangereuse. Elle est favorable à l'émulation et en fait naître une qui a pour principe des sentiments de bienveillance et non des sentiments personnels comme l'éducation des collèges. »

N'est-ce pas là aussi l'idéal pratique de notre Université Nouvelle, où les cours sont suivis par autant d'étudiantes que d'étudiants et dont l'enseignement fait appel à toutes les capacités sans distinction aucune ? Pleine liberté des vocations pour l'élève et le professeur, voilà notre idéal, celui que nous réalisons du reste, sauf pour les diplômes professionnels à raison des défenses de l'Etat. A ce point de vue, notons que l'organisation de l'enseignement par l'Etat n'était pas la pensée ultime de Condorcet. « Il viendra sans doute un temps, disait-il, où les sociétés savantes instituées par l'autorité seront superflues et dès lors dangereuses, où même tout établissement public d'instruction deviendra inutile. » Je pense aussi que l'organisation syndicale des artistes, des professeurs et savants en général et celle des professions suffiront parfaitement dans un avenir peut-être prochain à assurer l'enseignement théorique et pratique ; là est sans doute la conciliation future de l'Etat moderne et de la liberté, c'est-à-dire dans une constitution plus vaste, plus parfaite et plus coordonnée de la force collective dans toutes les branches de son activité.

. . . .

N'oublions pas non plus que parmi beaucoup d'autres institutions scientifiques, la Convention, par décret du 10 juin 1793, créa le Muséum d'histoire naturelle avec douze chaires ; les professeurs eurent le droit de nommer eux-mêmes les administrateurs et les titulaires aux places vacantes ; parmi les premiers professeurs figurèrent Daubenton, Fourcroy, Jussieu, Lamarck et, comme sous-dé-

monstrateur, Etienne Geoffroy Saint-Hilaire qui donne en France le premier cours de zoologie ; l'étude du transformisme animal va y préparer celle du transformisme social. Lamarck et Cabanis montreront que la morale dépend des milieux et de l'hérédité ; le premier appliquera en outre à la série des êtres les idées du second relatives spécialement à l'homme (1).

En Allemagne, Goëthe, Kant et puis Fichte s'attachent également aux progrès de la pédagogie (2), mais c'est surtout dans les ouvrages de Niemeyer, dans les travaux de Basedow et de son collaborateur D'Olivier au Philanthropinum de Dessau, que nous voyons apparaître la conscience de l'importance capitale de l'éducation morale dans l'enseignement ; le même caractère se révèle dans les œuvres pédagogiques du célèbre psychologiste Herbart et dans celles de ses élèves, spécialement de Ziller et de Stoy ; la psychologie de l'enfant est de mieux en mieux étudiée et ainsi sont perfectionnées les méthodes (3).

Déjà en Belgique, Desroches avait très intelligemment réorganisé l'enseignement sous Marie-Thérèse. Pendant la période de réaction qui précéda, accompagna et suivit l'ère napoléonienne, nous voyons naturellement un recul correspondant se produire dans l'organisation de l'enseignement ainsi que dans la science et l'idéal pédagogiques. C'est ainsi que malgré les services incontestables rendus par Pestalozzi à l'éducation de l'enfance, cet homme de cœur en arrive de nouveau à admettre qu'il faut trois degrés séparés d'enseignement : 1° celui des gens de la campagne qui ont surtout besoin d'avoir le corps solide et à toute rigueur pourraient se passer de savoir lire et écrire et doivent dans tous les cas ignorer la géographie et l'histoire ; 2° celui des bourgeois et artisans des villes formant une classe moyenne ; 3° celui des savants. D'après lui ,la transgression de ces principes introduit la confusion dans la cité. Or, ces principes il les déduisait du phénomène purement historique et transitoire de la distinction des classes et des prétendues « limites que la nature prescrit au développement des facultés » ; il conçoit ces limites comme « tracées par la sphère de développement dans laquelle l'homme vit et dont il ne peut sortir sans faire tort à son bonheur ». C'est véritablement le retour au régime des castes par

(1) Lamarck, *Système analytique des connaissances de l'homme*. Id., *Philosophie zoologique*. — Cabanis, *Rapports du physique et du moral*.

(2) E. Kant, *Traité de pédagogie*. Trad. J. Barni, préface et notes pa R. Thamin. — Paul Duproix, *Kant et Fichte et le problème de l'Education*, 1895. J. G. Fichte, *Discours à la nation allemande*. Trad., Léon Philippi, 1895.

(3) Niemeyer, *Grundsätze des Erziehung und des Unterrichts*, 1796. — *Herbarts padagogische schriken*. — A. Pinloche, Herbart, principales œuvres pédagogiques, 1894. — Stoy, *Encyclopédie de la pédagogie*, 1861.

persuasion et démonstration. S'il est vrai que « les forces qu'on dépense en dehors de sa vocation sont perdues pour celle-ci », en résulte-t-il que, si ma vocation est d'être agriculteur, je doive ignorer les mathématiques, la météorologie, la géologie, la chimie inorganique et organique, la biologie qui a tant de rapports avec l'élève du bétail et dois-je être un citoyen étranger aux sciences sociales ?

A l'exemple de Pestalozzi, de Fellenberg consacrait la distinction de l'enseignement des *classes supérieures*; pour celles-ci le grec, le latin, le français, l'allemand, les sciences mathématiques et physiques, le dessin et la musique; aux *classes inférieures* est réservée l'école rurale; on y prend les enfants dès six ans; on les nourrit, on les habille, on les instruit, ce qui est bien, tout en les laissant travailler aux champs ou à la maison; mais si de Fellenberg admettait qu'un élève pauvre pouvait, s'il s'était distingué, passer dans l'école des riches, ce n'était plus qu'un simple transfuge de ses frères, un peu de sang nouveau infusé dans l'aristocratie et la division en classes restait le type immuable de la structure sociale et de l'organisation pédagogique. Dans le système de Condorcet, non seulement la division scolastique et métaphysique de l'enseignement supérieur en quatre facultés était supprimée, mais la distinction entre les classes sociales l'était également; l'enseignement était gratuit, commun et intégral à tous les degrés.

. . . .

Poursuivant l'instauration de cette philosophie positive si dignement représentée au XVIIIe siècle par Turgot et Condorcet, A. Comte réagit alors heureusement contre la spécialisation scientifique, qui était dès lors un des aspects désolants d'une spécialisation industrielle non moins incoordonnée ; tout en reconnaissant la nécessité de cette différenciation croissante, il vit fort bien que le remède n'était pas dans une rétrogradation de l'esprit humain « vers l'antique confusion des travaux, d'ailleurs aujourd'hui heureusement impossible ». Il veut qu'on continue à perfectionner la division du travail ; à cet effet « il suffit de faire de l'étude des généralités scientifiques une grande spécialité de plus. Qu'une classe nouvelle de savants, préparée par une éducation convenable, sans se livrer à la culture spéciale d'aucune branche particulière de la philosophie naturelle, s'occupe uniquement... à déterminer exactement l'esprit de chacune d'elles, à découvrir leurs relations et leur enchaînement, à résumer, s'il est possible, tous leurs principes propres en un moindre nombre de principes communs en se conformant sans cesse aux maximes fondamentales de la méthode positive. Qu'en même temps les autres savants (spécialistes), avant de se livrer à leurs spécialités respectives, soient rendus aptes désormais, par une éducation portant sur l'ensemble des connaissances positives, à profiter immédiatement des lumières répandues par ces savants, voués à l'étude des généralités et réciproquement à rectifier leurs résultats ». Tel est

aussi le but que nous poursuivons, tel est aussi le principe, c'est-à-dire la méthode, qui dans le sein de notre Université sert de trait d'union entre les diverses doctrines et les diverses spécialités qui y sont librement enseignées et discutées; la philosophie positive nous unit tous par un lien commun, sa méthode (1). Auguste Comte montrait aussi la nécessité d'adopter la marche dogmatique dans l'étude des sciences et l'importance, à cet égard, de leur classification hiérarchique; il avouait que le catholicisme avait réalisé au moyen âge un plan d'éducation générale, mais que, au point de vue de l'évolution actuelle, l'éducation doit toujours être dirigée par la sociologie qui est le couronnement de toutes les sciences; il attribuait en outre aux savants généralisateurs la direction spirituelle et morale de la société. Il rattachait cette fonction spéculative à l'éducation populaire et universelle; il lui attribuait ainsi une influence considérable dans les conflits sociaux, influence toute morale résultant de son désintéressement. Il prévoyait l'éclosion d'institutions telles que notre Université, en ajoutant que, bien avant l'organisation sociale de cette haute fonction philosophique, une « noble ardeur privée, à laquelle les gouvernements européens ne voudront ni ne pourront s'opposer (acceptons-en l'augure), entraînera spontanément la plupart des esprits spéculatifs à faciliter déjà la systématisation ultérieure de l'éducation universelle ».

A partir du grand effort philosophique de Comte, l'idéal social en matière d'éducation se dégage d'une façon de plus en plus nette. Après la sociologie générale et sous l'influence de la philosophie purement scientifique, la physiologie et la psychologie interviennent à leur tour pour préciser les conditions du problème. H. Spencer et A. Bain s'accordent à baser la pédagogie sur ces deux sciences immédiatement antécédentes, ils réagissent, à raison de leurs doctrines utilitaristes, contre le classicisme des classes supérieures « qui ont sacrifié le nécessaire à l'agréable »; mais sans doute, pouvons-nous dire, cet amour exclusif de l'agréable et de l'antique est en rapport avec l'inévitable décadence de ces classes qui leur fait préférer la mort à la vie et les mène ainsi au tombeau par un chemin semé de fleurs. Tandis que Vainhinger, en Allemagne, A. Fouillée, en France, continuent à défendre les études classiques, Preyer, Haeckel, Goering les combattent; mais, chose remarquable, les deux écoles se basent également sur les doctrines évolutionnistes. Comte n'avait-il pas dit déjà que « l'évolution individuelle doit être en conformité avec l'évolution collective »? Or, nous venons de parcourir sommairement l'évolution de la pédagogie. Ne voit-on pas

(1) A. Comte, *Cours de philosophie positive*, I, p. 27-28; VI, p. 507-508; — Ch. Robin, *L'Education et l'Instruction*; — A. Sabatier, *Programme d'éducation positive*; — Bréal, *Quelques mots sur l'instruction publique en France.*

que le latin et le grec font dès à présent partie de la linguistique? Ils constituent des branches spéciales du savoir; dès lors, en dehors de leur enseignement élémentaire général et commun, ils ont droit à un enseignement approfondi dans les Universités, mais pour les spécialistes.

Nous venons donc de le voir, les progrès mêmes de l'esprit humain dans toutes les directions et spécialement ceux de la science pédagogique proclament que l'enseignement doit être intégral et universel à tous les degrés, c'est-à-dire comporter indistinctement pour tous l'accès à la série hiérarchique des connaissances humaines, depuis les mathématiques jusqu'à la sociologie et la philosophie générale des sciences (1). Cet enseignement doit toujours évidemment, dans ses méthodes et son objet, être gradué relativement au développement physique et psychique des élèves; il doit être commun, c'est-à dire, ne pas tenir compte de la différence des sexes, ni au point de vue des vocations professionnelles ni à celui des connaissances enseignées; il doit être gratuit, c'est-à-dire entretenu exclusivement par les subsides de la collectivité et les dons volontaires; il doit à tous les degrés être à la fois théorique et professionnel; même au degré le plus élevé, c'est-à-dire dans cette classe qui, suivant le vœu de Comte, se destinera particulièrement à l'étude des généralités les plus hautes, à la science pure et à la philosophie, le côté professionnel existera encore, car il aura pour objet l'enseignement même, la direction intellectuelle et morale de la société, les recherches et découvertes qui suscitent le progrès. L'enseignement sera universel, c'est-à-dire que chacun, s'il en a le goût et la vocation, pourra poursuivre jusqu'au degré le plus élevé la série de ses études et cela, s'il le veut, pendant toute sa vie, grâce au système du demi-temps, qui ne doit pas être réservé seulement aux enfants et aux adolescents, mais, par la réduction de la durée du travail professionnel, pourra de mieux en mieux s'étendre aux adultes. Alors le champ de culture sera véritablement fécond en raison de l'extension et de l'intensité de la culture même. Malheureusement jusqu'ici la sélection humaine s'est opérée de la façon la plus grossière et sans la moindre méthode. Chez les prolétaires elle s'effectue tout d'abord par un excès de mortalité attribuable à des conditions héréditaires et sociales désavantageuses, aggravées encore par nos holocaustes au dieu sanglant de la guerre; dans nos classes inférieures, la proportion des enfants mort-nés est même plus élevée qu'ailleurs. Chez les riches, la sélection se fait au contraire à rebours par la conservation des moins aptes et des plus faibles; de là une dégénérescence des classes supérieures, favorable à ce progrès continu qui tend sans cesse vers l'égalité de

(1) Prudhomme, *Théorie de l'instruction intégrale*, 1865. — A. Sluys, *L'instruction intégrale*, 1890.

l'espèce; cette dégénérescence est favorisée par l'hérédité, par ces mariages qui sont bien moins des unions physiologiques, intellectuelles et morales que des associations et des fusions de capitaux et de coffres-forts. La richesse n'est ni la vérité, ni la beauté, ni le bonheur; les générations futures auront à modérer leurs appétits et à équilibrer de plus en plus notre utilitarisme égoïste et mortel par le désintéressement scientifique et ces sentiments altruistes qui sont la plus pure efflorescence de la socialité et dont le développement est un des grands idéaux de la philosophie positive.

Le problème pédagogique est donc, comme le montrait déjà Coménius, intimement lié au problème économique et par lui à la question morale; la réalisation de notre idéal d'éducation exige avant tout un loisir suffisant de la classe la plus nombreuse, celle des travailleurs. Ecole, chez les Grecs, ϛχολη, ne signifiait-elle pas le temps de loisir, de repos? L'enseignement universel et intégral n'est du reste qu'un des aspects de l'unité philosophique même. Une éducation complète, et tout être humain y a droit dans l'intérêt de la société et en vue de ses devoirs envers elle, comporte un côté professionnel et un côté théorique; toute éducation doit, en outre, recevoir son couronnement moral, social, philosophique; tout homme, en un mot, doit se former finalement une conception synthétique et rationnelle du monde physique, moral et social, c'est-à-dire une philosophie. C'est ce que réalisait grossièrement le catéchisme; c'est ce que doit réaliser la philosophie des sciences dans nos civilisations dont les croyances ne peuvent plus être que positives. J'ajoute que cette conquête de notre idéal est nécessaire pour assurer les progrès futurs de l'Humanité. Ce progrès s'opère par la sélection continue de toutes les variations avantageuses à l'individu et à l'espèce, par leur fixation et par leur transmission par l'hérédité et l'éducation. Il convient dès lors d'organiser socialement cette sélection d'une façon méthodique. Ne l'a-t-on pas fait pour l'amélioration et même pour la création des espèces végétales et animales? Il faut donc, par une sélection intelligente et continue, favoriser la production de toutes les capacités professionnelles et scientifiques. Dès lors, l'enseignement intégral et universel s'impose en vertu des principes mathématiques mêmes du calcul des probabilités. Plus le champ de culture sera vaste, plus les variations favorables auront chance d'éclore, plus le choix, le progrès seront considérables. L'Allemagne a 200 écoles commerciales et plus de 100 écoles industrielles, la France 15 fois moins; la conclusion m'attriste pour la France, pour les descendants des conventionnels, des hommes de 1848 et de 1870. Ne craignons pas de former des déclassés; ils sont le fruit de notre antagonisme des classes, de notre organisation vicieuse; ils sont le prolétariat intellectuel, mais les ferments de la rénovation future. Dans la société que nous rêvons, la science sera riche beaucoup plus que les savants; les

capacités les plus hautes, nous le voyous dès à présent, seront aussi les plus désintéressées. Ne le constatons-nous pas déjà dans cette magnifique œuvre de dévouement qui, dans un effort sublime et persistant, a réuni plus de cent professeurs daus notre jeune et vivante Université, sans autre mobile que la conscience du devoir? Alors aussi la dignité des travaux manuels sera plus élevée ; le travail physique deviendra de plus en plus socialement inséparable de celui de la pensée, comme il l'est du reste dans tout organisme individuel. L'équilibre des professions se rétablira au fur et à mesure des progrès de l'égalité sociale.

. . . .

Or, c'est ici que nous avons à indiquer brièvement quels doivent être le rôle et la place de l'enseignement philosophique dans l'éducation publique.

La fonction sociale de l'enseignement a pour objet d'abord l'instruction, puis, on l'oublie trop, l'éducation. Ses moyens sont la *conservation* des acquisitions, c'est-à-dire de l'héritage ancestral, tant intellectuel que moral, ensuite la *transmission* régulière de cet héritage aux jeunes générations, de manière à assurer la continuité et l'hérédité des conquêtes collectives ; sa dernière fonction, la plus haute, est le *progrès*, c'est-à-dire le développement et le perfectionnement des acquisitions fixées et transmises. Les deux premiers objets sont la fonction fondamentale de l'enseignement public ; le troisième n'en est pas nécessairement exclu, mais il appartient surtout à la science libre, à l'esprit de découverte. « Par la culture des générations présentes, disait excellemment Condorcet, on prépare les générations futures et celles-ci naissent alors avec une facilité plus grande à recevoir l'instruction et plus d'aptitude à en profiter. » De même on peut, ajoutait-il, « découvrir dans nos opinions, dans nos habitudes, les restes de vingt peuples oubliés »... « L'homme ne doit donc plus se regarder comme un être borné à une existence passagère et isolée, il devient une partie active du grand tout et le coopérateur d'un ouvrage éternel. »

L'homme est une synthèse coordonnée de l'ensemble du monde ; dès lors, de même qu'il n'y a pas en nous, au point de vue psychique, des facultés distinctes, de même il ne doit pas en exister dans l'enseignement et spécialement dans l'enseignement supérieur. La philosophie, la logique, la morale ne sont pas nécessaires uniquement à ceux qui se destinent au barreau ou aux lettres et à la philosophie même, mais à tous les hommes, à tous les stades de leur développement théorique et pratique ; toutes les sciences, aussi bien abstraites que concrètes, dégagent une philosophie. Il y a une philosophie des arts manuels et libéraux, comme il y a une philosophie mathématique, astronomique, physique, chimique, biologique, psychique et une sociologie. Or,

comme nous espérons l'avoir prouvé, l'enseignement doit être intégral pour tous, à tous les âges et à tous les degrés; dès lors, l'enseignement de la philosophie doit l'être également, bien entendu, suivant les méthodes appropriées à ces diverses conditions.

Chaque branche pratique et théorique possède donc sa philosophie spéciale qui y introduit l'unité et la synthèse, qui en coordonne les éléments et en dégage l'idée et l'idéal. Cependant, il n'y a pas que des philosophies particulières; tous les arts, toutes les sciences sont reliés entre eux par des rapports mutuels, par une interpendance qui fait d'eux un véritable système organique. Dès lors, il y a aussi une philosophie générale des sciences et des arts, philosophie qui doit également, à chaque degré de l'enseignement, être dégagée de l'ensemble des branches et de l'ensemble de leurs philosophies spéciales. Cette philosophie générale, essentiellement positive, recevra son plein épanouissement naturel à la fin et non, comme aujourd'hui, au commencement des études universitaires. La religion l'avait bien compris : elle prenait l'enfant dès le berceau; dès les premières années elle lui apportait une conception physique, morale et sociale du monde, conception fictive sans doute, mais soigneusement entretenue à tous les âges de la vie et à laquelle la mort même ne pouvait apporter de démenti.

Ce fut une des folies de la Métaphysique de se cantonner dans l'enseignement supérieur et, ce qui est plus insensé encore, dans une seule de ses divisions; elle parvint à s'abstraire de toute réalité au point de faire de son étude le lot d'une minorité infime d'élèves dans les universités et cela toujours en vertu de la division artificielle de ces dernières en Facultés.

Ainsi, le vice radical de notre enseignement en général et de nos Universités en particulier, c'est d'abord que toutes les sciences sociales n'y sont pas enseignées a tous et couronnées par un enseignement sociologique général, ensuite que l'éducation de tous n'y est pas philosophique. Cependant, la sociologie et la philosophie générale sont la synthèse coordonnée de toutes les études; à défaut de cette coordination on ne peut produire que des spécialistes et j'ajoute des spécialistes d'ordre inférieur, car un spécialiste ayant, en outre, une éducation et un esprit synthétiques sera toujours, dans toutes les professions et dans toutes les sciences, mais surtout comme professeur, supérieur à un spécialiste dépourvu de sociologie et de synthèse philosophique.

Ch. de Brouckère l'avait compris; il réclamait, en effet, dès 1829, « la suppression des facultés et la centralisation de tous les objets d'enseignement universitaire sous une dénomination commune ». « La philosophie, écrivait-il, n'appartient pas plus à la littérature qu'aux mathématiques... L'histoire est une étude qui convient aux élèves de toutes les facultés... Mieux vaudrait se

borner à bien organiser les cours dont la réunion composerait l'Université et à spécifier les connaissances que l'on exigerait pour l'admission aux grades ou à l'exercice de certaines professions. »

Effectivement, la division des Universités en Facultés distinctes est d'origine scolastique et métaphysique ; l'opposition entre la Faculté de philosophie et des lettres et la Faculté des sciences dérive de ce que les lettres et la philosophie étaient devenues purement formelles; mais aujourd'hui, comme le montre fort bien Anguilli (1), les bases de tout enseignement littéraire sont aussi devenues scientifiques. Ces bases sont la linguistique, la philologie, l'esthétique, l'histoire; or, ces sciences sont toutes fondées sur les sciences de la nature. En Allemagne, avec raison, sciences et lettres forment la Faculté de philosophie, montrant bien par là qu'elles sont inséparables et que la philosophie doit toujours coordonner et dominer les unes et les autres. A notre Conservatoire de musique, m'assure-t-on, on n'enseigne ni la théorie du son, ni l'anatomie et la physiologie de l'oreille, ni la psychologie des sensations auditives ! Dans nos Universités, celui qui se destine au doctorat en Histoire n'aura pas même suivi de cours d'histoire de l'économie politique, d'histoire du droit, d'histoire des sciences. Il ignorera donc ce qui est l'explication primordiale des faits sociaux aussi bien que ce qui en est l'expression la plus haute (2) !

Toutes ces aberrations pédagogiques, maintenues par la seule force d'inertie d'une routine inconsciente, bien que condamnées depuis longtemps par la psychologie et la philosophie positives, sont des résidus de cette scolastique stérile née elle-même de l'union de la métaphysique antique et du catholicisme médiéval. En effet, les superstitions religieuses et les entités métaphysiques enserrent et dominent tout d'abord nos connaissances ; les sciences spéciales s'en détachent successivement en commençant par les plus simples, les mathématiques, la mécanique, l'astronomie, la physique pour finir par les plus complexes, la chimie, la biologie, la psychologie, la sociologie. C'est ainsi que, d'après la loi de 1835, la psychologie n'était pas encore mentionnée comme cours spécial; c'est seulement plus tard qu'elle se glissa dans les programmes comme annexe de la métaphysique.

La sociologie est déjà par elle-même une synthèse philosophique. Aujourd'hui, la philosophie générale, à son exemple, ne peut plus être que la coordination et l'unification systématiques des sciences et de leurs philosophies spéciales. Chaque branche

(1) Anguilli, *La filosofia et la Scuola;* — Liard, *Universités et Facultés;* — Fornelli, *La Pedagogia et l'Insegnamento classico.*

(2) Boutmy, *Quelques observations sur la réforme de l'enseignement supérieur.* — Lire aussi le remarquable Rapport publié en 1895, par la Commission du Conseil de l'Ordre des Avocats à la Cour d'appel de Bruxelles sur l'*Enseignement du droit et le stage.*

particulière du savoir doit être l'objet d'une étude à la fois pratique, théorique et philosophique et toutes réunies doivent se confondre dans une philosophie générale, laquelle doit imprégner tous les degrés de l'enseignement et finalement servir de couronnement à l'édifice entier des études, sans exception.

Est-il raisonnable que les Facultés des sciences et de médecine n'aient aucun cours de philosophie générale ni même spéciale, aucun cours d'économie politique, ni d'histoire, ni de sociologie? Est-il supportable qu'il en soit encore plus ainsi dans l'Ecole polytechnique? Quels hommes peut-il sortir d'un pareil enseignement? En fait, à moins d'un concours exceptionnel de circonstances et de vocations énergiques, telles que nous avons vu heureusement s'en affirmer à l'occasion de la création de notre Université nouvelle, il n'en sort pas des hommes, mais des médecins, des ingénieurs. La vérité est que toutes les études sont, à proprement parler, scientifiques; mais, dans tous les cas, celles auxquelles on a réservé cette dénomination doivent toujours être vivifiées par les sciences sociales et la philosophie. Celle-ci ne peut plus être que positive; toutes les religions, toutes les métaphysiques sont tombées dans un juste discrédit; les unes et les autres sont étroites, insuffisantes et intolérantes; elles n'ont engendré qu'un scepticisme dissolvant; en mourant elles laissent la conscience collective désagrégée, comme pulvérisée, et ainsi favorisent les convulsions incohérentes de notre particularisme à outrance. « L'organisation de l'enseignement, dit fort bien M. A. Fouillée, ne pouvant plus être religieuse comme jadis, doit être philosophique. Une éducation qui ne joint pas la synthèse à l'analyse a pour nom *dissolution*. La vie ne procède que par l'intime organisation des matériaux empruntés au dehors, par leur réduction à une unité de type, de but et de fonction. »

Il faut donc que les sciences mathématiques, physiques, naturelles, morales et sociales aient chacune leur philosophie et qu'en outre toutes se coordonnent pour aboutir à une conception cosmologique, c'est-à-dire universelle. Dès lors aussi, cette conception ne doit pas se contenter d'être scientifique ou plutôt purement intellectuelle, mais aussi émotionnelle, esthétique, morale; de même pour les sciences de la vie individuelle et collective ; il faut aussi lier l'ordre moral et l'ordre social, c'est-à-dire les règles de notre conduite aux lois statiques et dynamiques de l'univers en général. Un théorème mathématique est non seulement vrai, mais il est beau ; de même toute démonstration, toute vérité ; par conséquent l'enseignement, pour mériter le nom d'éducation, doit être à la fois pratique et théorique, scientifique et esthétique, moral et social; alors il devient véritablement philosophique (1).

(1) MM. MAHAIM et G. HULIN, dans *Réforme de l'enseignement supé-*

C'est ainsi que, parmi les applications du binome, la théorie des probabilités, par exemple, a des rapports avec la logique, le jeu, les assurances, la statistique, la science des sociétés, la vie familiale et le bonheur, en un mot avec notre vie entière, intellectuelle, morale et sociale, avec le beau et le vrai.

En réclamant un enseignement philosophique intégral, nous travaillons ainsi à la constitution de l'ordre et du progrès social, nous réconcilions la pratique avec la théorie, la science analytique avec la science synthétique, nous unissons indissolublement l'ordre intellectuel à l'ordre esthétique et moral. Mon cher collègue M. de Brouckère vient de vous montrer que le progrès des sciences théoriques dépend de celui de la pratique; rien n'est plus vrai, mais le contraire l'est également. C'est pourquoi nous pouvons conclure comme suit avec M. Ziller : « Si la philosophie est à la base des sciences, la Faculté de philosophie doit être à la base des autres Facultés. Aussi, dans une meilleure organisation des études, le cours de philosophie devrait être obligatoire pour les jeunes gens de toutes les Facultés qui y trouveraient la raison et le complément des études spéciales auxquelles ils s'appliquent. Quand la division des études n'était pas parvenue à ce degré extrême qui est maintenant un péril pour les progrès de la culture, la fréquentation des cours de philosophie était l'habitude. Puisqu'il est aujourd'hui démontré qu'une philosophie n'est plus possible sans le soutien des sciences spéciales et que celles-ci, d'autre part, trouvent leur vraie signification et leur concordance dans l'unité de la philosophie, on sent le besoin de revenir, sous une forme plus explicite, à l'harmonie primitive (1). » C'est là un bel exemple de cette loi de retour apparent aux formes anciennes dont j'ai parlé ailleurs. Nos pères avaient donné à leur enseignement le beau nom d'*Humanités*, nous y revenons mais d'une manière plus ample, plus compliquée et plus haute. Les Humanités! Ce noble idéal pédagogique, en rapport avec le cosmopolitisme croissant de la structure sociale, ne peut en effet être réalisé que par un enseignement intégral ayant pour couronnement la philosophie positive. Les sciences seules et leur philosophie, de même que le travail, ne connaissent pas de frontières, et voilà pourquoi nous pouvons et devons proclamer hautement partout et toujours que notre Université nouvelle est à la fois positive dans ses méthodes et internationale dans ses aspirations; c'est pourquoi elle est ouverte à toutes les intelligences, à toutes les bonnes volontés, à tous les

rieur proposent, au même point de vue, de placer dans la Faculté de philosophie le cours de Philosophie du Droit; cela n'est désirable que si les cours de cette Faculté sont rendus obligatoires pour toutes les autres.

(1) Ziller. *Vortrage und Abhandlungen*, II, 454, 465.

dévouements; c'est pourquoi elle est tolérante et ne s'irrite ni contre les superstitions surannées, ni contre ses adversaires; elle les englobe dans une pitié fraternelle; rien ne sert de se fâcher contre les dieux ni contre les hommes; ils sont nous-mêmes, nos propres créations; toute religion, même la plus inhumaine, est humaine dans sa source, toutes ont un fonds d'Humanité et par conséquent de moralité. Ainsi, la philosophie positive reconcilie le présent avec le passé en montrant leur lien de continuité organique; les religions et les métaphysiques étant œuvre humaine, leur morale est humaine; elle n'est révélée et transcendante que par une illusion collective de l'esprit; nous pouvons accorder à leurs représentants attardés une sereine commisération et même leur concéder qu'il n'y a pas véritablement de morale indépendante, puisque toute moralité est relative, sociale, mais dès lors aussi progressive et idéale. Respectons donc, sans nous y arrêter, ces erreurs, ces détours historiques du développement progressif de l'Humanité comme nous respectons la vieillesse, avec bonté et beaucoup de pitié, mais portons nos regards en avant et aimons avant tout la science et la jeunesse, les sources vives de l'éternelle genèse du monde!

Qu'on ne vienne pas dire aussi que la philosophie positive est dépourvue d'idéal; non, cet idéal, comme nous venons de le voir en suivant l'évolution de la pédagogie même, elle le poursuit sans cesse, elle l'atteint toujours mais sans jamais s'y arrêter, car à mesure qu'elle le fixe elle le développe, le recule et l'élève; elle le subordonne, en effet, constamment à la science, laquelle repose sur l'observation et l'expérimentation du phénomène naturel. Ainsi l'idéal devient de plus en plus défini et lumineux tout en se projetant vers des horizons de plus en plus étendus et lointains.

Par le fait même que toute instruction doit être philosophique et intégrale, elle s'élève donc à la dignité d'une fonction sociale éducatrice. En ce sens, elle exige encore un complément indispensable. L'idée, le sentiment, l'émotion tendent naturellement à se transformer en acte; dès lors, l'enseignement en général et surtout l'enseignement supérieur, lequel mène la jeunesse aux portes de la vie active, peuvent et doivent exercer une influence nécessaire et considérable sur la formation de la volonté et du caractère.

. . . .

Or, c'est précisément l'enseignement intégral et philosophique à tous les degrés qui, dans un milieu social corrélatif et approprié, est particulièrement destiné à former le caractère des générations à venir. Des siècles de superstitions religieuses et de despotisme politique ont créé des variétés étonnantes et innombrables de rachitiques moraux, dont la colonne vertébrale se plie à toutes les bassesses et dont la tête girouette à tous les vents. Nous ne savons plus assez vouloir et oser; sans doute, c'est la fin d'un monde ou

plutôt d'une classe, mais la philosophie est éternelle; attentive, elle jette le cri d'alarme. Déjà, il y a plus d'un siècle, elle nous criait par la bouche du grand lutteur humanitaire qui en fut l'incarnation superbe : « Il faut savoir oser : la philosophie mérite bien qu'on ait du courage; il serait honteux qu'un philosophe n'en eût point, quand les enfants de nos manœuvres vont à la mort pour quatre sous par jour. Nous n'avons que deux jours à vivre, ce n'est pas la peine de les passer à ramper sous des coquins méprisables. » Puisse le testament moral de Voltaire ne pas rester lettre morte pour la jeunesse! Il dominera, dans tous les cas, notre enseignement; car il est le dernier mot, le but le plus élevé de la philosophie.

L'enseignement doit donc embrasser non seulement l'instruction, mais l'éducation; celle-ci a pour objet spécial la formation de la volonté et du caractère, elle ne peut atteindre ce but que par un enseignement philosophique complet, bien que proportionné à tous les degrés des institutions scolaires.

. . . .

Tel est en résumé l'idéal scolaire et spécialement celui de l'enseignement supérieur, qui me semble résulter de la marche même de son évolution, conforme aussi, du reste, à celle de l'esprit humain; une étude attentive de notre corps professoral et du public en général en tracera, mieux qu'il n'appartient à une individualité, le tableau plus complet et plus parfait. Toutefois, même aussi défectueusement apprécié et envisagé, l'idéal pédagogique de notre chère Université nous apparaît et doit apparaître à tous comme un fécond instrument de progrès, dont l'heureuse création était devenue d'autant plus légitime et nécessaire, on pourrait même dire inévitable, que l'avènement politique et social des couches les plus larges et les plus profondes du peuple exige un enseignement, et, ce qui plus est, une éducation correspondants; à une situation sociale et politique nouvelle, qu'on me permette d'y insister, il faut une éducation nouvelle. C'est ici, mais toujours sous le contrôle et la direction des méthodes positives, que seront utilement et sans autre préoccupation que la pure recherche de la vérité, étudiés et discutés tous les besoins, *tous les idéaux modernes;* ici se fera, avec le désintéressement scientifique le plus absolu, l'appréciation de tous les systèmes réformateurs et, autant que possible, leur exposition par leurs partisans eux-mêmes. N'est-ce pas là aussi le moyen régulier d'aboutir à la coordination sociale et philosophique qui doit être le dernier mot des idées communes à notre siècle, malgré toutes les divergences particulières? Ainsi comprise, notre Université n'est donc pas seulement un organe légitime et nécessaire du Progrès, mais un instrument de régularisation et de pacification de l'évolution sociale; le progrès n'est que l'aspect dynamique de l'ordre social; au lieu donc de susciter des obstacles

à notre œuvre et d'essayer de la dénigrer, il conviendrait au contraire de nous aider et de nous encourager.

. . . .

Etudiants, vous n'avez jamais vu et ne verrez jamais en nous le magister, le maître, mais des conseillers intellectuels et moraux. Ainsi comprise, qu'elle est noble et bienfaisante la fonction sociale de l'éducation : se donner tout entier, s'épandre, vivre de la vie des générations nouvelles à qui nous confions nos idéaux sacrés et les armes pour les défendre et les conduire au triomphe; les rattacher et les attacher au passé si lamentable souvent, mais déjà si glorieux et si encourageant; par elles se relier de même à l'avenir, vivre au moins par la pensée, fût-ce en un beau rêve, l'idéal entrevu et incarné dans la jeunesse; ainsi nous perpétuer, prolonger notre vie dans la vie collective! Alors la mort même ne nous apparaît-elle pas comme la condition bienfaisante de toute floraison et de toute fructification, c'est-à-dire du progrès et de la vie nouvelle chez les êtres supérieurs? Ne se présente-t-elle pas à nous comme l'heureux couronnement de la vie de l'individu par sa fusion dans la vie éternelle, comme le salaire et la récompense promérités d'un labeur où nous nous sommes dépensés tout entiers au profit des formes sociales supérieures déjà en gestation et dont la synthèse, depuis longtemps préfigurée par ces beaux mots « république des lettres et des sciences » sera, permettez-moi de le proclamer, car c'est ma foi, ma religion, la république universelle et pacifique du genre humain!

II. — COURS D'ESTHÉTIQUE POSITIVE

Professé par M. PETRUCCI

DEUXIÈME LEÇON.

Vendredi soir, à 8 h. 1/2, M. Petrucci donnait la seconde leçon du cours d'Esthétique positive.

Il a traité de la production des émotions et principalement des émotions esthétiques. Il s'est attaché à démontrer que les émotions esthétiques étaient une simple évolution des émotions normales et que celles-ci avaient leurs premières origines dans l'irritabilité des tissus élémentaires qui composent les animaux inférieurs. De telle sorte que l'évolution de l'émotion suit l'évolution

de l'animal et que les particularités physiologiques comme psychologiques sont étroitement liées.

M. Petrucci montre comment, dans le monde primitif, les émotions esthétiques se sont produites par la simple simulation de faits réels comme la guerre ou la chasse, ce n'est qu'avec les moyens d'expression et les diverses formes d'art que l'émotion esthétique a pu se constituer d'une façon définitive et prendre des formes très variées. M. Petrucci voit même dans l'époque moderne une nouvelle émotion esthétique se formuler. C'est le sublime qui, d'après lui, n'est qu'une évolution du sentiment de peur. Les anciens craignaient l'orage, redoutaient la pleine mer en tempête; les gens du moyen âge avaient peur des landes désertes et de la nuit peuplées de démons et de sorciers. Enfin, aujourd'hui encore beaucoup d'entre nous, surtout parmi les femmes, ont une peur irréfléchie, indominable de l'orage. Cela tient tout simplement à ce que le réflexe de la peur n'est pas encore dompté, le cerveau est dominé par lui et ne le règle pas, tandis que lorsque nous sommes les spectateurs d'un orage et que nous trouvons la nature sublime, les centres cérébraux supérieurs sont, alors, assez puissants pour dominer le réflexe, l'homme est conscient d'être en dehors d'un danger où son existence serait menacée, et les troubles organiques dans la circulation et la respiration, les mutations viscérales, au lieu d'arriver à prendre la forme intellectuelle de peur, prennent une forme intellectuelle bien supérieure, l'homme se sent dominé par l'immensité des forces de la nature, l'émotion dépressive instantanée devient le sublime.

Enfin, tandis qu'il considère les émotions normales comme ayant un *rôle biologique de protection*, M. Petrucci considère les émotions esthétiques comme ayant un *rôle biologique d'évolution*. L'homme recherche l'émotion parce qu'elle représente une plus grande activité de vie et en même temps une culture du cœur et de l'esprit. C'est pourquoi l'artiste n'a aucun droit à se retirer de la vie, c'est pourquoi il doit rester dans un contact constant avec ceux pour lesquels il est un véritable facteur de progrès nouveau. « Puisque c'est dans l'art, dit M. Petrucci, que les émotions les plus élevées résident, puisque c'est le pur domaine d'une intellectualité plus haute, il faut qu'il nous comprenne et qu'il nous aime celui qui va jeter dans nos âmes la semence des futures récoltes, les germes d'un développement nouveau dont nous aurons joui pour une heure. Alors, nous reviendrons à la peine avec l'éclat de ces rêves et le souvenir de leur beauté et ces pures lumières de l'esprit jetteront leurs rayons d'intelligence et de bonté dans la lutte inéluctable, dans la dure nécessité du grand travail social. »

Ajoutons que, si les auditeurs ont prodigué leurs appluudissements au travail du jeune savant et à la grandeur des pensées, une partie des applaudissements sont allés à la transformation que

M. Petrucci a fait subir à la présentation de son sujet. Si les auditeurs ont pu, à la première leçon, reprocher une diction trop rapide et une certaine monotonie, ces défauts avaient complètement disparu hier soir et le fond et la forme étaient en si parfaite harmonie que le succès de M. Petrucci n'aurait pu être plus complet ni les applaudissements plus mérités. Emile VINCK.

Extrait du journal « **Le Peuple** », du 9 novembre 1896.

TROISIÈME LEÇON.

Mercredi soir, troisième leçon du cours d'esthétique positive, M. Petrucci traite cette fois : *De la Nature de l'Artiste.*

Après avoir étudié la production de l'émotion en général, et celle de l'émotion esthétique en particulier, il faut étudier le mécanisme spécial de l'artiste. Le premier domaine expliquait comment tous ressentent, le second explique comment quelques-uns créent; c'est une spécialisation des éléments examinés dans la leçon précédente. M. Petrucci examine les trois ensembles principaux de la production intellectuelle qui sont, selon lui, la science, la philosophie et l'art. Le savant constate le fait et l'enregistre en le classant dans un ensemble donné, le philosophe agit sur la série des faits de façon à dégager les lois générales et à les systématiser dans leurs relations abstraites, l'artiste exprime. Voilà les caractéristiques de chacun de ces genres d'activité intellectuelle.

On voit que le premier de ces domaines est la base nécessaire du second et que ces deux-ci sont la base nécessaire du troisième. Pour exprimer, l'artiste doit constater le fait d'abord, et en dégager les lois générales et la série des relations qu'il exprime ensuite.

Mais M. Petrucci insiste sur ce point que la classification n'est que théorique, qu'il est nécessaire d'affirmer les caractères différentiels pour en avoir une vue précise, mais que dans la réalité des choses les relations se pénètrent et que ces trois domaines sont loin d'être aussi tranchés qu'on pourrait le croire au premier abord.

Il y a toujours du philosophe et de l'artiste chez le savant, de même qu'il y a toujours du savant et de l'artiste chez le philosophe; il en est de même pour l'artiste. C'est seulement la dominante de la tendance à la constatation, aux spéculations abstraites ou à l'expression qui font que l'homme créé dans tel ou tel domaine.

M. Petrucci examine ensuite l'artiste en particulier; sa caractéristique est dans la tendance à l'expression. Il s'ensuit que par l'usage spécial que l'artiste fait de ses organes, et par la tendance première qui est en lui, la sensibilité devient de plus en plus af-

finée. Là où un homme ordinaire ne voit rien de saillant, l'artiste découvre des caractères qui s'affirment et des combinaisons de relations qui le choquent ou qui l'intéressent. Par suite de la spécialisation qui se produit dans la constitution des diverses formes d'art, il arrive que tel ou tel organe, l'œil ou l'ouïe, est plus spécialement employé et que sa sensibilité s'exaspère. Or, cela suppose une tension constante de l'innervation et du sens musculaire et cela crée tout un ensemble de phénomènes physiologiques qui, ayant leur siège dans le système nerveux, se répercutent sur l'organisme entier et créent ces tendances morbides que l'on peut observer à des degrés divers chez le producteur et le créateur, au point de vue intellectuel.

M. Petrucci étudie ensuite la spécialisation qui se produit chez l'artiste selon qu'il exprime sous telle ou telle forme d'art. Il voit une tendance plus grande à l'objectivation dans l'artiste qui exprime par les arts de la forme, tandis que dans les arts du son, le contact avec la nature étant moins immédiat, la tendance à l'objectivation est plus faible et l'idée se trouve moins définie.

Enfin, M. Petrucci revient sur les particularités physiologiques de l'artiste pour montrer que la production intellectuelle entraîne une dépense considérable et que, dans les œuvres d'art dont nous jouissons, c'est, avec la pensée du créateur, un peu de sa vie, de sa santé et de ses forces qui s'est dépensé. Il proteste contre la tendance moderne, qui consiste à voir des malades ou des demi-fous dans tous les hommes supérieurs au point de vue de la pensée.

La nature morbide de l'artiste est une conséquence de son activité beaucoup plus souvent qu'elle en est une cause, et il finit en montrant par quelles douloureuses souffrances, par quelles dépenses généreuses de l'esprit et du corps l'évolution s'accomplit.

E. V.

Extrait du journal « **Le Peuple** », du 13 novembre 1896.

QUATRIÈME LEÇON.

L'auteur traite de l'art dans ses origines, dans sa nature et dans son but. Contrairement aux théories admises jusqu'à présent, il voit le caractère essentiel de l'Art, non pas dans l'imitation, mais dans l'expression.

L'homme subit dès l'origine le besoin d'objectiver ses idées et de rendre permanente cette objectivation. Or, ceci présente au plus haut degré la qualité de l'expression. L'imitation est une relation dans laquelle l'objectif domine sur le subjectif, tandis que l'expression présente au contraire une prédominance sur l'objectif.

M. Petrucci indique ensuite les origines premières dans l'activité confuse et générale des phénomènes intellectuels aux premiers âges.

Ce n'est qu'à mesure que des développements nouveaux et des observations nouvelles se constituaient qu'une différenciation dans le domaine primitif put s'établir.

L'homme systématisa et théorisa les formes pour faire l'écriture, à l'origine simplement figurée, comme il systématisa et théorisa le son pour faire le langage proprement dit, c'est-à-dire la parole. Mais en dehors de ces domaines précis répondant au besoin de la circulation de l'idée, subsista le désir d'exprimer les sentiments et les idées générales qui se développaient dans le domaine émotionnel. C'est ainsi que les formes pures d'art continuèrent leur évolution et se constituèrent comme de véritables langages répondant à des besoins d'expression où les formes spéciales de l'écriture et de la parole étaient insuffisantes. L'Art dans ses origines, comme dans sa nature, comme dans son but est donc une expression, c'est une *forme supérieure de langage qui tend à introduire les relations les plus parfaites dans les divers éléments d'expression d'une idée ou d'un sentiment.*

M. Petrucci considère ensuite l'Art au point de vue de son évolution. Il montre d'une façon générale comment l'architecture se constitue dans sa forme explicite et supérieure chez les Egyptiens, la sculpture chez les Grecs, la peinture dans l'Occident de la Renaissance, présentant une expression évoluée avec les besoins sociaux, les mœurs, les idées et les sentiments. On ne peut pas plus dire que Homère fut inférieur à Gœthe ou à Byron, que l'on ne peut dire qu'Aristote le fut à Descartes. Mais pour Homère comme pour Aristote, le caractère d'évolution est dans les éléments moins riches et moins complexes dont ils disposèrent comparativement à Descartes ou à Gœthe.

Le domaine de l'expression est plus étendu, plus complexe, l'accumulation de l'effort social a créé des domaines plus riches, plus puissants et caractérise par une évolution évidente la formation des diverses périodes. Enfin, ne voyons-nous pas la musique surgir à la fin du XVIIIe siècle et grandir au XIXe comme correspondant à tout l'ensemble des idées inquiètes, des désirs imprécis et passionnés de notre époque ? L'évolution de l'Art se marque là d'une façon évidente et par un exemple concret.

Il faut donc cesser de voir dans le passé des modèles, il faut y chercher seulement des indications et marcher vers l'avenir nouveau que les efforts présents préparent. E. V.

Extrait du journal « **Le Peuple** », du 17 novembre 1896.

CINQUIÈME LEÇON.

Le professeur traite cette fois des *diverses formes d'art et de leur classification*.

Il y a deux ensembles généraux de sensations qui sont parallèles aux formes de l'expression, ils correspondent aux deux sens qui ont eu chez l'homme l'activité la plus intense et qui, par conséquent, ont acquis le développement le plus complet, c'est la vue d'une part, l'ouïe de l'autre. Cette considération a le mérite de poser la classification sur une base essentiellement physiologique et de déterminer de part et d'autre des caractères essentiels.

Cela posé, M. Petrucci étudie d'abord les arts de la forme, puis les arts du son. Pour les arts de la forme, il se trouve en premier lieu une forme d'art qui exprime, en même temps qu'un caractère artistique, un caractère purement industriel, c'est l'architecture qui est basée sur le besoin de l'abri. L'architecture exprime des idées générales et des sentiments, et M. Petrucci en dégage le caractère d'expression par une série de considérations qu'il serait trop long de suivre ici. L'architecture exprime par des volumes simples et par des proportionnalités de volumes; si l'on passe à la sculpture, on voit qu'elle s'identifie davantage à la particularisation de la forme et qu'elle peut exprimer par la statue ou le groupe en choisissant ses éléments d'expressions dans la nature et prenant soit l'animal, soit l'homme.

Mais la sculpture présente encore un certain caractère théorique, elle ne s'identifie pas à la substance vivante, de plus elle est limitée tandis que la peinture, développant ses formes dans un milieu figuré et non pas réel, comme la sculpture, et ajoutant de plus la préoccupation de la couleur, arrive à s'identifier à la substance et peut s'élever à des expressions plus complètes.

D'où une classification dans les arts de la forme qui donne le premier rang à la peinture, le second à la sculpture, le troisième à l'architecture.

M. Petrucci passe ensuite aux arts du son. La littérature proprement dite présente une structure analogue à l'architecture, en ce que cette forme de langage, ayant été adoptée pour l'employer à la circulation de l'idée et aux échanges entre les divers hommes, elle a revêtu un caractère *industrieux* qui trouble les qualités absolument pures de l'art. M. Petrucci place la littérature proprement dite à la base et la considère comme le langage dans les arts du son qui fournit les ressources les moins riches. La poésie apporte déja le rythme et élargit l'idée ou le sentiment exprimés par le rythme poétique qui accompagne l'expression de la pensée. Enfin la musique emploie le son libéré des lisières du mot, le son pur qui prend un accent particulier suivant son intensité ou son élévation,

et elle dispose de la plus grande richesse de rythmes. D'où une classification dans les arts du son qui met en premier lieu la musique, en second lieu la poésie, en troisième lieu la littérature proprement dite.

M. Petrucci compare ensuite ces deux ensembles, il considère que ce dernier présente un ordre de subjectivité croissante tandis que le premier, celui des arts de la forme, présente un ordre d'objectivité croissante.

Les qualités et les défauts sont opposés et ne peuvent se comparer. M. Petrucci conclut en disant que l'on ne peut attribuer la première place à l'un ou à l'autre et qu'il faut les placer sur le même rang. E. V.

(Extrait du journal « **le Peuple** » du 22 novembre 1896)

SIXIÈME LEÇON.

La VI[e] leçon porte sur *la nature de l'œuvre d'art*. M. Petrucci rappelle que c'est en spécialisant certaines lois de la production de l'émotion qu'il a pu déterminer ensuite le caractère spécial qui résidait dans la nature de l'artiste. De même, c'est après avoir analysé les caractères essentiels des diverses formes d'art, les points par lesquels ces divers langages accomplirent leur mouvement de différenciation que l'on peut aborder maintenant l'œuvre d'art dans sa nature.

L'œuvre d'art présente deux faces et, par conséquent, prend deux caractères nettement distincts. C'est une affirmation personnelle où l'artiste agit avec sa nature propre et sa façon de subir les influences extérieures. Ce premier caractère va se marquer d'une façon très intense pendant toute la période d'élaboration et de réalisation. Ensuite l'œuvre d'art prend contact avec le spectateur ou l'auditeur et alors c'est une nouvelle personnalité qui intervient : dans ce second domaine ce n'est plus la façon dont l'œuvre d'art est créée que l'on étudie, mais la façon dont elle est comprise.

M. Petrucci étudie la période d'élaboration de l'œuvre d'art. Il la sépare en plusieurs moments distincts. Une première période, d'abord, où l'élaboration est inconsciente, l'artiste amasse des séries d'observations et d'impressions qui ne se sont pas encore assez complétées pour former un tout conscient. Mais quand, enfin, une impression ou une pensée, quelquefois secondaire, surgit, qui met en relation étroite toute la série de ces impressions enregistrées par le cerveau, l'artiste conçoit alors l'œuvre d'art et en a la vision précise. Jusqu'ici il a suivi une marche synthétique.

Il entre maintenant dans l'élaboration consciente. Il part de ce

tout qu'il a conçu d'une façon générale et incomplète, examine les parties qui le composent, les évalue à leur rang d'importance, les classe, bref, se livre à tout un travail analytique. Il rentre dans une nouvelle période synthétique dans la réalisation de l'œuvre d'art.

L'œuvre d'art une fois réalisée se détache de l'artiste, elle représente son esprit et sa vie jusqu'au moment où l'artiste s'est arrêté sur telle œuvre pour y formuler tout cet ensemble. L'œuvre d'art entre maintenant en relation avec le spectateur ou l'auditeur.

On perçoit d'abord une œuvre d'art par une impression synthétique. Pour les œuvres réalisées dans les arts de la forme, l'œil embrasse d'abord d'une façon très rapide et presque instantanée tous les détails de l'ensemble, et le spectateur suivant une marche synthétique très rapide a une première sensation du tout. Il part de cette impression d'ensemble et rentre ensuite dans l'examen intime des détails et des parties du tout, il suit alors une marche analytique, enfin, il revient à une impression de l'ensemble avec une connaissance plus grande de l'œuvre et il la comprend mieux.

Pour les arts du son la marche est la même. Seulement comme ils se développent dans le temps et non dans l'espace, les périodes sont mieux marquées. Quand on lit un roman, une poésie, ou qu'on écoute un morceau de musique, on voit d'abord les divers détails se succéder et on n'arrive à avoir l'impression complète de l'ensemble que lorsque l'œuvre est définitivement connue. On a une tendance d'esprit à revenir alors sur les différentes parties, on en voit la place et l'importance réelle avec le tout et si l'on relit ou que l'on écoute de nouveau l'œuvre d'art, on revient à la marche synthétique, mais avec une connaissance plus intime et qui donne une compréhension plus complète.

Enfin, M. Petrucci revient avec l'élaboration de l'œuvre d'art et, en l'étudiant chez l'artiste, il y voit une prédominance marquée de l'image intérieure sur l'image extérieure : c'est ce qu'on appelle une hallucination. L'hallucination est permanente tant que l'artiste ne l'a pas objectivée dans l'œuvre d'art, et l'artiste qui cherche des documents dans la nature ne cherche que des moyens d'entretenir l'intensité de l'hallucination. L'œuvre d'art dépend d'une construction subjective, c'est, dit M. Petrucci, *une construction subjective, objectivée.* E. V.

(Extrait du journal « **le Peuple** » du 22 novembre 1896)

SEPTIÈME LEÇON.

Avec la septième leçon, M. Petrucci traite de la *Théorie du Beau*. Il considère que le Beau est un phénomène purement subjectif et

qu'il représente le terme dernier d'un processus intérieur extrêmement complexe. Ce processus peut se diviser en deux parties.

La première est purement sensorielle. L'œil comme l'oreille sont des organes dans lesquels se réalise tout un travail musculaire et tout un travail nerveux. L'œil, par exemple, lorsqu'il voit une scène quelconque soit réelle, soit figurée, doit s'adapter à des séries de distances et de formes.

Si les mouvements musculaires sont tels qu'ils se développent harmoniquement, en suivant la même marche à laquelle l'organe est habitué, l'innervation a lieu sans secousses et il se produit une impression agréable dans le sens musculaire ; si, au contraire, les formes se présentaient de telle sorte qu'elles demandent de la part de l'organe une série d'adaptations brusques et heurtées, l'innervation se déploierait par à coups, les conséquences s'en établiraient de suite dans l'innervation constante ou périodique qui se distribue dans les fonctions essentielles de la vie, et il s'en suivrait une impression désagréable dans le sens musculaire.

Pour l'oreille le même raisonnement se répète, sauf que l'organe enregistre des sensations d'une autre nature et que là ce sont les sons qui agissent.

Mais des sons ou des formes ne se limitent pas à une impression purement sensorielle, ils éveillent dans le cerveau une série d'idées ou de sentiments. Alors, le même phénomène qui avait donné l'impression agréable ou désagréable, jolie ou laide, dans le domaine purement sensoriel, se transpose ici dans un domaine plus élevé. Si les formes ou les sons provoquent un travail cérébral qui se développe sans effort dans une série d'idées que l'œuvre d'art ou le spectacle de la nature relient entre elles, la même impression de satisfaction sera ressentie au point de vue purement intellectuel.

Si la série des formes ou des sons nécessitait un travail cérébral violent et si les idées ne se manifestaient pas dans une succession harmonique, la sensation de beau ne se produirait pas parce que les forces intellectuelles seraient concentrées dans l'effort pour la compréhension de l'œuvre et que leur activité n'aurait pas été spontanément et harmoniquement provoquée.

M. Petrucci examine ensuite le Beau dans la Nature et il montre que les significations générales et élevées que l'homme en dégage sont propres à sa façon de concevoir. Il serait trop long de le suivre dans ces développements qui sont d'ailleurs basés sur des éléments très techniques et très complexes. Qu'il nous suffise d'insister sur cette opinion qui forme la base du raisonnement de M. Petrucci : C'est que le Beau est un *phénomène d'ordre essentiellement subjectif.* E. V.

(Extrait du journal « **Le Peuple** », du 29 novembre 1896)

BULLETIN DE BOHÊME

Sur l'initiative de M. François Drtina, professeur à l'Université tchèque de Prague et qui fut, il y a quelques années, un auditeur assidu des cours de M. Pierre Laffitte à Paris, le troisième centenaire de la naissance de Descartes a été célébré avec éclat le 6 décembre 1896, par l'ASSOCIATION PHILOSOPHIQUE et la SOCIÉTÉ DES MATHÉMATICIENS TCHÈQUES de Prague.

Le programme se composait essentiellement :

1° D'une Allocution de M. Pokorny, président de la Société des mathématiciens tchèques ;

2° D'une Conférence de M. J. Durdik, docteur en philosophie, professeur de philosophie à l'Université tchèque « *Sur l'influence de la doctrine philosophique de Descartes* »;

3° D'une Conférence de M. Fr. Studnicka, docteur en philosophie, professeur de mathématiques à l'Université, « *Sur l'importance de l'œuvre de Descartes pour les sciences exactes* ».

Une invitation spéciale ayant été adressée à la *Société positiviste d'enseignement populaire supérieur*, son président avait répondu par la dépêche suivante :

Association philosophique et *Société des mathématiciens tchèques* à Prague :

« La Société positiviste, reconnaissante de votre invitation, s'associe de cœur à votre commémoration du grand Descartes, glorieux précurseur d'Auguste Comte. »

Pierre LAFFITTE, *Président.*

M. Drtina nous écrit, à ce sujet, que « la célébration a eu un succès complet ». Il ajoute : « On a accueilli avec de vifs et chaleureux applaudissements les nombreuses lettres de félicitations envoyées de la France et surtout le télégramme de M. P. Laffitte, au nom de la Société positiviste. Tout le monde savant, chez nous, a participé à cette fête, et tous nos journaux ont en-

tretenu le public de l'importance de l'œuvre de votre Descartes, le grand précurseur de Comte. »

Ajoutons que la pénétration des idées de notre Maître dans le milieu tchèque a été favorisée par la publication, à Prague, en 1889, de la traduction du *Résumé de la Philosophie positive*, de Jules Rig, et grandement activée par une série de conférences de M. Drtina sur « *L'Etat actuel de l'enseignement secondaire et supérieur èn France, et surtout sur le Positivisme et son rôle dans l'éducation* ». En outre, notre éminent confrère, en tant que membre de l'*Association philosophique* et de l'*Association pour l'étude des sciences morales et politiques*, a souvent l'occasion d'appeler l'attention de ses collègues sur le *Positivisme français*.

Nous terminerons en rappelant que MM. Drtina, Josef Durdik, Josef Kaizl, Masaryck, professeurs à l'Université tchèque, font partie du *Comité international* institué par M. Pierre Laffitte, pour l'érection d'une statue à Comte. C. H.

BULLETIN DE HONGRIE

ADRESSE DU CERCLE POSITIVISTE DE BUDAPEST

à M. le Docteur Wekerle, ancien Président du Conseil des Ministres

EXCELLENCE,

Les soussignés s'empressent d'exprimer à Votre Excellence leurs félicitations les plus sincères, à l'occasion de votre nomination au poste de premier Président de la Haute Cour administrative.

Comme l'opinion publique de la Hongrie en général, nous avons accueilli avec un profond regret l'ordre du monarque qui vous a relégué, avec vos principaux collaborateurs, dans la vie privée, précisément au moment où la grande œuvre de la réforme, sans précédent dans les annales de notre nation, cette grande conquête de la liberté des consciences, de l'humanisme et — last not least — de la consolidation de notre patrie bien-aimée, allait devenir une réalité, malgré tant d'attaques hostiles et de ténébreuses intrigues.

Nous avons appelé une réforme sans précédent celle instituée par les lois dites politico-ecclésiastiques. Et cette expression n'est point une phrase sonore; au contraire, nous sommes convaincus qu'à part l'action du grand Saint Etienne constituant la Hongrie, jamais aucune législation n'a produit une œuvre approchant celle-ci en importance sociale et morale. Et nous sommes convaincus que tous les patriotes éclairés seront de notre avis.

Car l'Assemblée de 1848 a, sans aucun doute, fait de belles et grandes choses. Elle a proclamé l'abolition du servage, l'égalité politique de tous les citoyens sans différence d'origine et de langue, l'égalité devant la loi. Elle a refondu notre constitution avitique, en la posant sur de nouvelles bases mieux en rapport avec les idées modernes. Elle a enfin rétabli la souveraineté nationale compromise par des luttes séculaires. Mais, d'un autre côté, il n'est pas moins certain que l'issue funeste de la guerre d'indépendance et du mouvement révolutionnaire a rendu non seulement problématiques tous les résultats obtenus, mais elle a encore gravement compromis l'autonomie nationale à peine acquise, et nous avons eu à subir en plus toutes les horreurs de l'oppression réactionnaire et étrangère.

Tandis qu'au contraire, la réforme à laquelle le nom de Votre Excellence restera à jamais attaché a été réalisée après une lutte acharnée — sans doute — mais avec des moyens pacifiques, loyaux et honnêtes ; et elle fonctionne en ce moment d'une façon normale au grand avantage de la liberté de conscience et de l'amélioration morale de notre peuple.

C'est un exemple à jamais mémorable du progrès pacifique, que tout homme d'Etat, méritant ce nom, devra s'efforcer d'imiter dans l'avenir. En tout état de cause, il a conquis à Votre Excellence l'amour et l'estime de tout citoyen sérieux de notre pays.

Les soussignés ont vu spécialement dans cet évènement mémorable l'application pratique de la devise politique de la doctrine positiviste « *Ordre et Progrès.* » Nous concevons en effet le progrès comme le développement organique de l'ordre fondamental, et c'est en raison de l'application — peut-être simplement instinctive ou inconsciente — de notre devise que nous tenons à saluer Votre Excellence comme un digne champion de l'état final de l'Humanité, dont un des principes cardinaux peut se résumer ainsi : l'action politique doit être soumise aux exigences des préceptes moraux.

D'après ces prémices aussi heureuses que pleines de promesses, il nous a été d'autant plus pénible de voir Votre Excellence obligée de quitter la direction des affaires politiques de ce pays. Mais il n'en pouvait guère être autrement, étant donnée la constitution politique actuelle de notre patrie. Car, déjà le grand penseur de l'antiquité, Aristote, donne ce conseil motivé aux monarques de son temps : « Une précaution utile à la conservation de toute monarchie, c'est de n'agrandir jamais un citoyen tout seul, mais d'en élever plusieurs à la fois, car ils s'observeront les uns les autres. Et, dans le cas où on voudrait en rendre un puissant, que ce ne soit pas un de ces hommes d'un caractère audacieux, toujours prêts à tout entreprendre. » (*Politique* d'Aristote l. V, ch. IX, a. 16.) Un autre grand philosophe moderne : Montesquieu, émet à ce sujet l'avis suivant (*Esprit des Lois* l. III, ch. V. et VI.) : « Dans les monarchies, la politique fait faire les grandes choses avec le moins de vertu qu'elle peut ; comme dans les plus belles machines, l'art emploie aussi peu de mouvements, de forces et de roues qu'il est possible... Les lois y tiennent la place de toutes ces vertus dont on n'a aucun besoin ; l'Etat vous en dispense... Tant il est vrai que la vertu n'est pas le ressort de ce gouvernement. Certainement elle n'en est point exclue ; mais elle n'en est pas le ressort... *L'honneur*, c'est-à-dire le préjugé de chaque personne et de chaque condition, prend la place de la vertu politique et la représente partout. »

Quoi qu'il en soit, il fallait nous résigner et accepter les choses que nous ne pouvions changer. La résignation nous a été plus facile par la considération que, en dehors de la carrière politique proprement dite et spécialement de l'action parlementaire, notre

pays aura besoin encore longtemps de champions ardents du libéralisme, de patriotes convaincus, aux idées élevées. Nous ignorons ce que nous réserve l'avenir, mais quoi qu'il nous apporte, la présence dans de hautes fonctions d'hommes de la trempe de Votre Excellence nous rassure sur les destinées de notre pays.

C'est dans cette vue que nous considérons la réactivation de Votre Excellence dans une autre sphère d'action, moins bruyante, mais non moins utile, comme un évènement heureux et de bon augure.

Agréez, Excellence, l'expression de notre profond respect.

Le Président du Cercle positiviste de Budapest,
S. KUN.

(*Suivent les autres signatures*).

Budapest, le 8 décembre 1896.
(Traduit du hongrois.)

BULLETIN DE FRANCE

I. — ENSEIGNEMENT

1° Cours de Sociologie, par Camille Monier.

M. C. Monier continuera son *cours de sociologie*, 10, rue Monsieur-le-Prince, le dimanche, à 3 heures, à partir du 24 janvier.

L'objet du cours de cette année sera l'étude du *Polythéisme conservateur*, essentiellement représenté par l'ancienne civilisation égyptienne.

Voici le résumé du programme de ce cours.

I. *Appréciation générale de la civilisation égyptienne.*

1. Son rôle dans l'évolution de l'Humanité.
2. Situation géographique.
3. Situation historique.
   - *a.* Sources, écrivains de l'antiquité classique. Etudes modernes (archéologie, philologie).
   - *b.* Temps fabuleux. Temps incertains.
   - c. Période historique.

II. *De l'organisation de la société égyptienne.*

1. Religion.
2. Propriété.
3. Famille.
4. Gouvernement.
5. Langage. Langue. Beaux-Arts.

III. *Evolution de la civilisation égyptienne.*

1. Fétichisme primitif, — secondaire, — astrolâtrique, — prépondérance des prêtres.

2. Polythéisme nettement caractérisé à partir de ce qu'on appelle le *moyen empire*.

Gouvernement militaire.
   - *a.* Conquête.
   - *b.* Défense.

3. Simplification du Polythéisme.
   - Trinité.
   - Dualité.

Conservation populaire des croyances fétichiques et astrolâtriques.

Le monothéisme ne devient point usuel, même dans la caste sacerdotale.

4. Résultats généraux de la civilisation égyptienne.
   - *a.* Matériels.
   - *b.* Sociaux et moraux.
   - *c.* Intellectuels.

5. Conclusion.
   a. L'étude de l'Egypte ancienne confirme la théorie positive.
   b. Elle permet de comprendre la civilisation gréco-romaine qui, intellectuellement et politiquement, a préparé la civilisation occidentale.

2° Histoire générale des Sciences, par Pierre Laffitte. — *Evolution de la Physique et de la Chimie*, les mardis et samedis à 2 heures, au *Collège de France*, de Décembre à fin Mai.

M. Pierre Laffitte a fait une conférence, le 4 Décembre 1896, au *Collège libre des Sciences sociales*, 8, rue de Tournon, sur *Le Socialisme et la Sociologie.*

II. — CULTE. FÊTE GÉNÉRALE DES MORTS

DISCOURS DE M. PETRUCCI

Messieurs,

Lorsque le grand Comte eut construit l'œuvre qui établissait enfin la philosophie positive, et qu'il eut introduit dans la science la systématisation normale et raisonnée de l'intelligence, il sentit un vide immense qu'il n'avait pas comblé ; il vit qu'à la grande construction intellectuelle les hommes opposeraient un jour cette activité sentimentale où les émotions les plus douces, les plus lointaines tendresses pouvaient seules se satisfaire. Muré dans la première partie de l'œuvre, absorbé par la préoccupation de ce qui était le plus immédiatement nécessaire, il fût resté peut-être le type rigide d'un avenir scientifique si la passion la plus pure et la plus sainte, si l'un de ces amours rêvés, trop rares, hélas ! dans la vie des hommes, n'eût dévoilé à son cœur l'éternelle source où l'Humanité a puisé les inspirations de l'évolution bienfaisante, la bonté sereine, la calme indulgence qu'elle étendit malgré tout sur le domaine entier de la vie.

Alors, ce qui avait été une conception purement philosophique devint une conception religieuse. Là où la raison seule avait agi, le cœur intervint, plus puissant facteur de culture idéale ; l'homme prit enfin conscience du grand travail humain.

Car la Religion n'est pas nécessairement théologique, une doctrine de ralliement et de culture morale n'est point basée par nécessité sur une révélation quelconque ou sur une création métaphysique.

Si les religions à forme théologique ont pu mouvoir le monde, c'est qu'elles n'étaient faites après tout que d'Humanité. Que la tendance soit explicite ou implicite, il n'en est pas moins vrai que, depuis ses origines, l'Humanité n'a pas cherché autre chose dans les vastes systématisations religieuses que des règles morales et des moyens d'action convergente. Si, aux époques de sa naissance, elle a trouvé dans son berceau les légendes et les révélations des premiers prophètes, si son éducation fut faite par des croyances basées sur des entités insaisissables et sur des révélations qui échappaient au contrôle, elle trouve au moins dans ces vastes ensembles ce qui provoquait en elle un peu de ces émotions d'affection mutuelle et de bonté ; l'éducation du cœur se fit avant celle de l'esprit et ce fut la force qui mena l'homme jusqu'aux sommets modernes. Que serait donc devenue l'intelligence pure ? Il fallait l'amour et le dévouement, il fallait la solidarité qui, malgré tout, relie les âges pour donner à l'esprit le temps et les moyens d'établir son triomphe.

Mais à travers tout, même à travers ce culte égoïste et sec de l'esprit qui semble dominer à cette heure, toujours ce fut l'activité du cœur qui enfanta les plus grandes choses et qui fournit les premières forces d'évolution à l'ensemble des Hommes. Aujourd'hui les Dieux sont morts, ils s'éloignent, se perdent dans la brume épaisse des légendes ; l'Humanité seule bien plus vivante, bien plus réelle et bien plus proche, domine les conceptions de l'homme et lui montre la voie de l'avenir. Et le bonheur ne sera réalisé pour la masse des individus qui composent l'espèce que le jour seulement où chacun d'eux, échappant à l'influence des anciennes croyances, aura compris enfin que le premier but de l'homme, c'est l'homme lui-même, et que tous les efforts n'existent dans un sens de progression et de santé morale qu'à la condition d'être subordonnés à l'Humanité et de concourir à son complet épanouissement.

Alors, Messieurs, nous sommes loin des conceptions révolutionnaires, nous échappons à ces négations faciles et violentes du passé, nous pouvons concevoir cet être immense qui absorbe nos vies comme il a absorbé celle des ancêtres, comme il absorbera celle de ceux qui viendront. Nous pouvons voir l'immense travail, la conquête lente et trop souvent douloureuse qui furent réalisés par l'Humanité, à travers l'espace et à travers le temps. Nous pouvons concevoir cette Humanité se mouvant victorieusement par l'accumulation de nos faibles efforts et marchant vers le développement radieux des âges avec la puissance et le calme souverain des grandes forces cosmiques. Alors le sentiment de l'Humanité se départage en ses deux grandes faces, en deux aspects qui dominent les deux formes principales de notre activité sentimentale. Si nous songeons à l'immensité de l'œuvre accomplie, au mouvement de

victoire qui nous entraîne vers de nouvelles réalisations de bonheur, si nous voyons toutes les vies individuelles se confondre dans l'éternelle vie de l'être total, plus rien n'est trop haut pour notre rêve, plus rien n'est trop lent pour nos désirs, et dans la contemplation des rayonnantes lueurs qui éclairent le monde notre esprit est envahi par la plus sublime joie.

Si, au contraire, nous pensons à cette accumulation de morts, au nombre incommensurable des êtres disparus à chaque pas de cette marche triomphale, si nos propres souvenirs et nos propres douleurs nous rappellent l'amas des souffrances qui à chaque instant ont agi, c'est la mélancolique contemplation des choses mortes qui sera notre pensée : à tout ce monde disparu nous donnerons la vénération recueillie de nos âmes.

Ce n'est pas en vain que Comte rapprocha la célébration de l'Humanité de la Fête des Morts, et l'époque même à laquelle s'arrête son choix, tout en correspondant à des habitudes séculaires, introduisit même dans la vie quotidienne une conception qui prend plus d'intensité parce qu'elle se base sur la mesure même du temps : pour le premier jour de l'année nouvelle l'exaltation des joies et des gloires, pour l'avenir les visions d'avenir ; mais au dernier jour de l'année qui finit, aux heures expirantes d'une période vécue, le recueillement attendri et la religieuse contemplation du passé.

Et quelle ampleur, quel vaste et effrayant domaine se dévoile ! Ce n'est plus aujourd'hui l'un des grands types, l'un des génies d'évolution et de science que nous admirons, ce n'est pas l'homme solitaire se dressant au-dessus de la masse humaine, mais au contraire la succession innombrable des générations tout entière, l'immense foule anonyme, qui, dans son dur labeur, à travers ses peines et ses joies, a construit, après tout, notre histoire.

Nous les voyons partant de nous, parents et amis, vieillards qui peuplèrent notre jeunesse et que la mort a couchés dans la demeure dernière. L'immense Humanité touche à notre propre cœur, à nos propres sens par l'image et par l'affection de ceux que nous avons connus ; elle nous enlace par de fins réseaux faits de souvenirs, de joies et de larmes, et elle s'étend dans l'immensité du passé, s'éloigne de nous peu à peu, jusqu'à ce que dans la pénombre brumeuse des anciens âges, aux époques à peine retrouvées des efforts premiers de l'homme, nous voyons l'Humanité surgissant du monde de la bête apparaître sauvage et terrible, malheureuse et tourmentée, asservie encore par les pesantes influences qui ont agi dans le noir chaos de sa formation.

C'est là la grande leçon que nous donnent les morts ; ils représentent l'Histoire de la Terre et de l'Homme, ils nous racontent la lente évolution des caractères qui ont perfectionné l'espèce, ils nous disent comment ils ont durement conquis, à travers des

siècles d'essais informes et de continuelles tentatives ces facultés dont nous sommes si fiers et que nous possédons sans efforts. Ils nous montrent d'abord leurs faces de bête, crâne de Cro-Magnon ou squelette du Neanderthal, ils sont les témoins éloquents des époques enfuies, les premiers ouvriers de l'œuvre immense dont nous jouissons et que nous devons perfectionner. Venus en un temps où l'action devait immédiatement suivre la pensée, où celle-ci même, gênée dans sa production, basée sur des matériaux trop pauvres et sur une intelligence débile, ne pouvait fournir aux grandes systématisations nécessaires, ils nous montrent, ces primitifs, une chose que nous avons trop de tendance à oublier. Par eux, par la reconstruction de ce monde obscur et désordonné, nous voyons pourtant chaque action de l'homme se répercuter sur le groupement humain. Agissant par compréhension implicite et par simple sentiment, ils ont pu échapper au monstrueux égoïsme qu'ont engendré trop souvent les systèmes théologiques et métaphysiques,

Puis, à travers les générations qui se succèdent, dans la foule inconnue, les idées se fixent et l'évolution s'accomplit ; chaque nouvelle conquête s'étend lentement sur les parties de l'ensemble, pénètre l'individu et le rattache à la lente action du tout ; et après cette obscure période qui s'étend sur une succession de siècles, nous voyons enfin surgir les systèmes d'ordre et de réglementation à l'abri desquels l'esprit humain put se constituer et se développer. Les grandes théocraties qui apparaissent à l'aurore des civilisations nous révèlent ce lent travail de la foule, cette continuelle action des petits et des humbles, qui ont recueilli ou créé les traditions, qui ont légué aux enfants l'instruction qu'ils avaient reçue et les faits qu'ils avaient observés. Les hommes ont tous travaillé en commun à cette grande œuvre et les Manou, les Hermès, ces énigmatiques figures qui restent dans la pénombre du passé, au seuil des systèmes nouveaux, ne représentent pas autre chose, après tout, que cet être à mille têtes et à mille vies, cette foule immense des morts qui accomplit le dur travail à travers le temps. Et si nous suivons l'histoire de l'Humanité à travers l'âge moderne, lorsque nous arrivons enfin à la formule explicite qui marque l'ère de l'âge positif, c'est dans l'innombrable succession des morts, dans la poussière des choses oubliées que nous pouvons observer le long travail par lequel les caractères biologiques, sociologiques et moraux se sont fixés. Cela, c'est la constitution de l'Humanité future à travers l'Humanité présente, c'est la lente formule de l'œuvre que nous n'avons pas achevée.

Et c'est alors que la mort prend ce grand caractère par lequel elle devient une des choses les plus saintes et les plus grandes ; elle est la filiation des efforts, la marque la plus évidente de l'altruisme, du travail des uns portant ses fruits pour les autres. A

quoi bon des efforts, à quoi bon des conquêtes nouvelles, des désirs et des bonheurs nouveaux si tout doit disparaître de l'individu ! Mais, c'est que rien ne disparaît de l'homme que la forme unitaire et momentanée de son organisme, c'est que l'affection, le sentiment ou la pensée se répercutent dans l'espace et dans le temps, chez les contemporains et dans l'avenir. A la vie objective succède la vie subjective, ceux qui sont morts revivent en nous. Ils pèsent de toutes leurs pensées sur nos conceptions et sur nos désirs, ils dirigent notre développement dans le sens même où ils le voulurent, ils nous lèguent les traditions anciennes et les habitudes de pensées qu'ils avaient eux-mêmes recueillies. Chacun n'aurait-il agi que sur le groupe le plus limité et le plus restreint, comme chaque individu de ce groupe exerce fatalement une influence autour de lui, et comme fatalement il procrée, l'action se multiplie et s'étend à l'infini dans l'ensemble de l'Humanité. Nous sommes tous le point de convergence d'une série d'influences de ce genre, c'est en nous que l'œuvre des morts se combat, se détruit ou reprend une force nouvelle par de nouvelles combinaisons, et ceux qui viendront de nous recevront encore l'héritage pour le léguer à l'avenir. Comme il y a une hérédité pour les tares physiques et les maladies, il y a une hérédité tout aussi puissante pour les idées. Si nous soignons le corps de façon à le rendre vigoureux et fort, ce n'est pas seulement notre propre santé que nous assurons, mais encore celle de la race ; de même, lorsque par une culture de nous-mêmes, de notre cœur et de notre esprit, nous essayons d'arriver à une beauté morale plus pure, c'est pour nos enfants, c'est pour l'Humanité de l'avenir que nous travaillons. Il nous faut éliminer de ce que nous avons reçu du passé tous les germes mauvais pour ne conserver que les bons. Chacune des pensées, chacune des actions qui se sont accomplies dans le passé, chacune des vies individuelles qui l'ont fourni, nous la portons en nous ; il est une éducation qui se fait à notre insu, avant même que nous entrions dans la vie et qui vaut, certes, par son ampleur et par sa portée, l'éducation que nous allons chercher dans les écoles. Cette éducation, c'est l'hérédité que les parents immédiats nous transmettent, mais ils l'ont reçue eux-mêmes de tout le prolongement antérieur de la race. Ils nous lèguent des tendances et des desirs qu'ils n'ont reçus que pour les transmettre plus complets et plus normaux à l'avenir. Les choses pour lesquelles les ancêtres ont pleuré et souffert, ce qu'ils ont désiré, ce qu'ils ont réalisé, tout cela vient revivre dans la forme frêle et misérable de l'enfant naissant. L'enfant n'est pas seulement un organisme humain qui recommence son évolution en partant toujours du même point, il est aussi un creuset immense où tous les efforts du passé sont venus concentrer leur action pour marcher vers l'avenir. L'homme n'existe que par l'Humanité, et ce qui fait

notre force, le meilleur, le plus pur de nous-même, c'est encore l'œuvre silencieuse des morts.

En ce jour où l'année qui finit vit ses dernières heures, dans la mélancolie des choses expirantes et des souvenirs qui s'enfuient, dans la plainte triste du vent, dans le bruissement obscur de la ville, écoutez-la parler, la grande voix des morts.

« O vous, les vivants, vous qui dans l'agitation des jours et des « heures, avez redonné vie à ce que nous fûmes par l'effort de « votre pensée, écoutez-nous et croyez-nous. Nous sommes, seuls, « la voix aimée de la conscience, c'est nous qui parlons en vous « dans les moments troublés de la vie ; ce sont nos conceptions, « nos affections et nos idées qui viennent revivre et qui vous « gardent de l'égoïsme par la puissance accumulée de nos efforts. « Notre chair est morte, mais notre esprit revit en vous, nous vous « avons manifesté nos désirs, nos espoirs et nos douleurs; les « génies que vous admirez et que vous aimez sont faits de notre « voix, et de notre cœur ; ils ont exprimé ce que nous avons senti; « lorsqu'ils ont construit les sciences, ils vous ont seulement trans- « mis des matériaux que nous leur avions donnés. Tout ce qui est « de l'Humanité, tout ce qui forme ce capital intellectuel que « vous rendrez plus riche à vos enfants, tout a été construit avec « notre sang, notre chair et nos larmes. Pour vous, nous avons « souffert, pour vous, pour l'avenir, nous avons tout donné. Sou- « venez-vous que l'œuvre immense, c'est une œuvre de vie; les « théories ont l'apparence froide d'un système, mais dans chaque « partie, dans chaque loi, dans chaque signe réside un peu de « notre âme. Et lorsque vous irez vers l'avenir, lorsque vous « agirez dans le présent, souvenez-vous que rien n'existe en « dehors de l'homme : la connaissance, les sciences et les philo- « sophies ne sont grandes et durables que si elles servent à « réaliser le bonheur premier. L'homme n'est pas un isolé, un « organisme sauvage ou révolté, il a sa part de responsabilité « dans les souffrances qu'endurent ses frères, il a sa part de « bonheur dans les joies qu'éprouvent les hommes ; les morts « qui vivent en vous, cette foule ignorée et innombrable, tout « ce passé de l'histoire, demandent par vous ce bonheur qu'ils « n'ont pas eu et qu'ils ont pourtant cherché. Ils veulent l'Huma- « nité radieuse de l'âge nouveau, et des bonheurs réalisés : des « souffrances enfin détruites, de l'immensité des joies futures, « avec vous, par vos fils, ils prendront leur légitime part. »

BIBLIOGRAPHIE

INTRODUCTION A LA TRADUCTION HONGROISE

DE L'EXPOSÉ POPULAIRE DU POSITIVISME

De Camille MONIER, par Samuel KUN.

I

Les vues et les principes du Positivisme, ainsi que les différentes applications aux problèmes de toute nature qui ont été tentées depuis quelque temps, occupent à juste titre une place de plus en plus importante dans les préoccupations des penseurs modernes. Dans les discussions, soit scientifiques, soit philosophiques, politiques et religieuses, on s'en rapporte fréquemment aux enseignements du Positivisme, les adhérents, pour y puiser des arguments, les adversaires pour le combattre. L'indifférence à son égard n'est plus de mise, la conspiration du silence qui a si longtemps entravé sa marche et son expansion est dissipée irrévocablement. Pour nous rendre compte de ce fait incontestable, point n'est besoin de citer le témoignage des auteurs favorables à notre doctrine. Une preuve bien plus convaincante à l'appui de notre thèse nous est fournie par les déclarations franches et loyales de nos adversaires, tant dans le camp catholique que dans celui des métaphysiciens. Voyons quelques-unes de ces opinions.

La *Revue philosophique* de Paris (1881, II, p. 542) s'exprime de la sorte : « Qu'on en soit le partisan ou l'adversaire, il est, à chaque époque, des doctrines dont la connaissance s'impose à tous les esprits cultivés. Tel fut au XVIIe siècle le Cartésianisme : tel est au XIXe siècle le Positivisme. A son égard, la lutte se comprend, les dissidences s'expliquent, l'ignorance ne se conçoit plus.

Le P. Gruber, jésuite, qui, malgré ses convictions, évidemment contraires, a écrit des ouvrages consciencieux, pleins de renseignements sur le Positivisme, apprécie ce dernier dans ces

termes (1) : « Les temps modernes ont produit une manière de penser spéciale qui a nom Positivisme. Celui-ci prétend être la philosophie du XIXe siècle et des temps à venir. La philosophie positive, selon le dire de ses partisans..., reste toujours et exclusivement sur le terrain des faits. Il applique seule la méthode qui mérite le nom de scientifique : l'observation; voilà pourquoi il mérite seul le titre de philosophie scientifique. Comme d'un côté il n'admet que des faits et des choses démontrables, et d'un autre côté il embrasse le domaine des sciences dans son entier, par ce fait seul toute autre philosophie devient superflue, et il doit être considéré comme philosophie finale, qui domine toutes les autres et qui ne sera jamais réfutée par aucune autre philosophie. Le Positivisme représente la pleine maturité de l'esprit humain. Ayant incorporé dans sa doctrine toutes les vérités accessibles à l'homme et fournissant au moyen de sa méthode infaillible le moyen le plus sûr pour trouver des vérités nouvelles et fertiles : pour toutes ces raisons la philosophie positive n'est autre chose que l'épanouissement de l'aurore de l'âge d'or de l'Humanité. » Il ressort clairement des exagérations mêmes de ce passage que le savant jésuite l'entend évidemment dans un sens ironique; mais le fait d'avoir consacré deux volumes, très bien faits du reste et remplis de renseignements précieux, à l'appréciation judicieuse du Positivisme prouve d'une façon évidente que le P. Gruber a dû prendre au sérieux au moins une partie du passage cité. Autrement on ne comprendrait pas le motif qui l'aurait poussé à s'en occuper, comme l'observe très bien le docteur Buday (2). Les Romains l'ont déjà dit : *De minimis non curat Prætor.*

M. Jules Kozary, curé catholique de Német-Boly, qui paraît avoir étudié assez consciencieusement les ouvrages d'Auguste Comte, bien qu'il manque quelque peu de jugement et de compétence, a publié dernièrement un ouvrage intitulé : *La Philosophie contemporaine* (3), très confus du reste et indigeste replâtrage des idées du P. Gruber, dont nous extrayons les passages suivants : « Le Positivisme s'est chargé de la tâche de mettre fin à l'anarchie de l'esprit moderne. Il prétend donner satisfaction aux naturalistes

(1) Voy. *Auguste Comte, der Begründer des Positivismus. Sein Leben und Wirken.* Freiburg i. Breisgau, 1889, Herder, Introduction, p. 1.

(2) Esquisse d'une histoire du Positivisme. *Athenæum,* 1893, p. 561. Budapest.

(3) *Korunk bölcselete*, Cinq Eglises, 1892.

en attribuant le privilège de la philosophie aux généralisations des résultats scientifiques obtenus par l'investigation de la nature; puis réduire au silence le matérialisme, en affirmant que les problèmes des causes originelles et efficientes sont inaccessibles à l'intelligence humaine, que ceux qui s'occupent de spéculations de cette nature retombent forcément dans les rêveries de la théologie et de la métaphysique. Il offre aux cœurs épris de religion, comme consolation et édification, le culte et le service de l'Humanité. » (Introduction, p. VI.) Et ailleurs : « Ce système, du moins en tant que tendance générale, est actuellement bien plus vivace qu'il n'a jamais été et il a marqué de sa signature la pensée moderne. Les idées du Positivisme ont pétri et jeté dans un moule nouveau la manière de penser des contemporains et elles règnent en maître, pour ainsi dire, en dehors du camp catholique, tant de ce côté de l'Océan que de l'autre; elles ont pénétré dans l'enceinte de toutes les sciences, les belles-lettres même n'ont pu se soustraire entièrement à ce tourbillon. » (*Ibid.*, p. VII.) « Pourtant nous apprécions à sa juste valeur les hautes capacités de Comte et nous ne contestons même pas le mérite de son œuvre; la philosophie tirée des six (*recte: sept*) sciences fondamentales qu'il a le premier constituées, ainsi que la méthode positive, méritent l'attention de tous les penseurs; nous reconnaissons la profondeur de sa philosophie des sciences et la justesse de sa critique méthodique. Nous reconnaissons également que le maître dépasse tous ses disciples et tous ses adhérents en sagacité philosophique, en génialité et en puissance coordinatrice. » (*Ibid.*, p. 357.)

De ces quelques citations, tirées presque au hasard d'ouvrages critiques publiés récemment, il appert clairement que les auteurs catholiques, sans être précisément sympathiques au Positivisme, reconnaissent volontiers son importance et sa grande portée; il en est de même de quelques métaphysiciens qui daignent s'en occuper. Mais il y a une chose bien évidente : c'est que peu de personnes connaissent le Positivisme à fond. Ceux qui en parlent restent habituellement à la surface des choses, sans pénétrer plus avant dans la matière. On se contente de quelques lieux communs, d'approximations très vagues et très indéterminées; on confond le plus souvent le Positivisme avec une foule d'autres doctrines philosophiques, voire de courants littéraires, esthétiques et autres qui ne s'y rapportent que de très loin ou même point du tout, telles que : le naturalisme, l'agnosticisme, l'évolutionnisme et beaucoup d'autres.

Il faudrait donc, avant d'aller plus loin, tâcher de savoir au

juste ce que c'est que le Positivisme. Ici surgit une première difficulté : il est presque impossible de trouver une définition qui, en quelques formules, en donne une idée même approximative. Et la raison, c'est que le Positivisme n'est pas une chose aussi simple que beaucoup de personnes s'imaginent. Bien au contraire, nous sommes en face d'un système — ou si vous aimez mieux d'une synthèse — très compliqué, assez difficile à saisir dans tous ses recoins, formant un ensemble complet, organique et rigoureusement déduit et coordonné. En effet, le Positivisme embrasse toutes les manifestations de l'existence humaine, individuelle et collective : les pensées, les sentiments et les actes ; en d'autres termes c'est une philosophie, une politique et une religion. Et dans ce triple domaine, les nouvelles conceptions originales, les idées suggestives, les vues générales pullulent, reliées par une méthode *sui generis*, ou plutôt par tout un ensemble de méthodes rigoureuses. A telle enseigne que quiconque négligerait un seul chaînon de cette chaîne de raisonnements, de vues et de principes ne pourrait guère se flatter d'avoir une idée juste de l'ensemble du Positivisme.

A cette difficulté déjà considérable s'en ajoute une autre non moins embarrassante. C'est celle-ci : le Positivisme ne possède pas encore l'avantage d'être constitué en un corps de doctrine — en un canon, s'il est permis de se servir de ce terme — définitif ; mais on est obligé de recourir, pour chaque problème qui surgit, aux ouvrages du fondateur, d'Auguste Comte, surtout aux derniers en date, ou bien encore à s'aider de quelques traditions verbales transmises aux disciples de la première heure. Car il n'est peut-être pas inutile d'observer ici que le Positivisme n'est point sorti d'emblée — comme jadis Minerve de la tête de Jupiter selon la mythologie — du puissant cerveau d'Auguste Comte ; mais, au contraire, comme toute création humaine, il est le produit d'une évolution individuelle, aussi bien que collective, et ce n'est qu'à force d'améliorations, de modifications successives qu'il est devenu cette construction admirable, unique dans l'histoire de la pensée humaine. Il était inévitable, indispensable même, qu'au cours de l'évolution individuelle de son illustre auteur, certaines conceptions subissent des modifications ; que d'autres, d'un plan secondaire, s'accentuassent davantage. Pendant le passage décisif de la Philosophie à la Politique positive, notamment tout un ensemble d'idées, de vues, d'applications et de conclusions s'est dégagé, qui a donné, avec le fonds, la forme définitive à la doctrine. Il s'ensuit, en somme, qu'il est extrêmement difficile de s'assimiler

l'esprit, la méthode et surtout l'habitude de penser positivistes ; et la difficulté devient encore plus grande pour celui qui voudrait donner de l'ensemble de la doctrine un résumé populaire. Quand on se rend bien compte de cette série de difficultés à surmonter, on saura gré à l'auteur de cet *Exposé,* que nous soumettons au lecteur, d'avoir entrepris cette tâche écrasante qui mérite tous les éloges, s'il a réussi à donner une idée même approximative de l'ensemble de la doctrine positiviste.

II

Nous avons dit que, pour connaître à fond le Positivisme, il faut, à côté de la doctrine, avoir une idée de l'évolution individuelle de son illustre fondateur et de son principal disciple. Avant tout il nous faut donner une esquisse de la vie et de l'œuvre de l'illustre penseur dont le puissant génie coordonnateur a créé ce monument unique de la sagacité humaine. (Ici suivent quelques détails biographiques sur Auguste Comte et M. Pierre Laffitte, que nous supprimons comme étant suffisamment connus des lecteurs de cette *Revue*.) . . . .

III

Voilà l'ébauche aussi sommaire que possible de l'évolution propre du Positivisme envisagé en quelque sorte comme le développement personnel d'Auguste Comte et de son premier successeur. C'est dans les ouvrages cités que se trouvent les matériaux où ceux qui éprouvent le désir de connaître le Positivisme, comme ceux qui ont la prétention de le critiquer, devront principalement, pour ne pas dire exclusivement, puiser.

Il serait pourtant injuste de passer sous silence entièrement les travaux de l'école positiviste « orthodoxe », tant du groupe français que des groupes anglais, suédois, etc. Ces travaux visent en général à développer certains côtés de la doctrine ou bien à vulgariser les enseignements du Positivisme. Ces travaux ont paru soit en forme de volumes ou de brochures, ou bien dans la *Revue Occidentale* et la *Positivist Review,* organes des groupes français et anglais. Il va sans dire que les auteurs de ces ouvrages, dont il nous est impossible de donner ici l'énumération, sont trop imbus de la piété due à la construction monumentale du maître, pour se permettre des modifications essentielles ou une critique irrévérencieuse.

Il faut donc envisager comme une erreur capitale — volontaire ou involontaire, peu importe — le procédé de certains auteurs, surtout de l'école catholique, qui enveloppent sous le manteau commun de Positivisme toutes sortes de systèmes et de tendances, principalement ceux qui, à quelque titre que ce soit, se mettent en opposition avec le catholicisme. Certains de ces antagonistes de l'Eglise ont beau protester contre cette assimilation forcée, bien que souvent sans fondement, il faut bien le dire ; n'importe, ils sont stigmatisés positivistes quand même. Nous citerons comme exemples parmi nos compatriotes, MM. Ch. Böhm, Ch. Pulszky et Pickler, à l'étranger, M. Spencer, Huxley, Taine et autres. Qu'on crie anathème contre ces auteurs, il n'y a rien à dire, mais qu'on ne veuille pas à toute force les faire passer pour positivistes. Il était inévitable, étant donné la masse énorme d'idées qu'a remuées le fondateur de notre doctrine, que des philosophes modernes ne s'appropriassent certaines conceptions d'Auguste Comte, celles qui convenaient le mieux à leur genre d'esprit et à leurs dispositions morales, et qu'ils les arrangeassent à leur façon ou bien qu'ils en fissent le point de départ de nouvelles spéculations. En agissant ainsi, ils n'ont fait que ce qui s'est fait de tout temps. De là à les assimiler au Positivisme, il y a loin. Car au même titre devraient y être admis les inventeurs de toutes les lois positives d'ordre géométrique, astronomique, physique, etc., depuis le commencement de l'évolution grecque. Or, ce qui forme l'essence du Positivisme, c'est la coordination des sciences abstraites en un corps de doctrine, autrement une philosophie et une méthode, puis la synthèse construite sur cette base philosophique et les applications tirées en politique et en morale de ces prémisses : le but étant, après la réformation préalable des opinions et des mœurs, la régénération du genre humain et l'établissement du régime final, pacifique et industriel, de l'Humanité. Voilà pour nous le seul et unique critérium qui distingue le Positivisme de toute autre école et système — auraient-ils puisé leurs principes dans Auguste Comte même, — comme aussi de toute recherche spéciale de l'ordre économique, social, scientifique, pédagogique, etc.

Il suit de ce qui vient d'être dit qu'il faut éliminer sans retour de la série des ouvrages positivistes non seulement tout ce qu'a produit l'école Littré-Stuart-Mill dont il a été question plus haut, mais encore une foule d'auteurs qui, ayant accepté et développé certaines conceptions du Positivisme, en ont constitué des systèmes et des doctrines plus ou moins solides. Tels sont : parmi les

Anglais, Herbert Spencer, Buckle, Bain, Romanes; parmi les Français, Liard, Taine, de Roberty ; en Italie, Ardigo, Siciliani, etc. On peut dire la même chose de certaines doctrines que le R. P. Gruber, — soit dit en passant, le seul qui dans le camp catholique et en Allemagne connaisse à fond le Positivisme et l'apprécie à sa juste valeur, bien que, en raison de son habit, non sans prévention — énumère comme procédant du Positivisme. Il nous faut donc renier toute communion avec les systèmes philosophiques qui, sous le nom de néokantisme, monisme, agnosticisme, évolutionisme, matérialisme, etc, alimentent l'anarchie moderne. De même il faut rayer de la liste des auteurs positivistes ceux que, d'après le P. Gruber, MM. Kozary et Buday, et les écrivains catholiques en général, veulent faire passer pour les nôtres, notamment : Guyau, Letourneau, Renan, Fouillée, Ribot, Darwin, Huxley, Tyndall, Vogt, Büchner, Laas, Dühring, Helmholtz, Moleschott, Wundt, Lombroso, etc., bien que nous ne contestions pas le mérite des travaux de certains d'entre eux. On en peut dire autant de *La vraie philosophie positive* du bon vieux Brassai, professeur à l'Université de Kolosvar.

Nous avons cru insister sur la tendance, un peu enfantine, d'assimiler de toute force au Positivisme des éléments étrangers et l'en rendre en quelque façon responsable. En voici la raison. Il arrive fréquemment que certains théologiens, entre autres des cardinaux de l'Eglise catholique (1), prennent à parti l'un ou l'autre des auteurs cités plus haut, réfutent avec plus ou moins de succès leurs idées, après quoi ils se flattent d'avoir triomphé du Positivisme; tandis que, en réalité, ils ne l'ont pas seulement effleuré et l'ignorent même complètement. Etant donné l'enseignement spécial ou plutôt la dressure en vigueur dans les facultés de théologie et les séminaires et qui se borne, comme bagage philosophique, à la *theologia moralis* et *fundamentalis* flanquées des subtiles distinctions de la philosophie scholastique et thomistique archi-surannée, — il nous paraît bien peu probable qu'un homme ainsi préparé soit capable de suivre une démonstration scientifique quelque peu compliquée. Si nous avions à donner un conseil à messieurs les théologiens, ce serait de les exhorter à rester sur leur terrain propre. Qu'ils s'occupent donc de la direction spirituelle et morale des âmes qui leur sont confiées; il y a là une tâche assez vaste et assez difficile pour qui la prend au sérieux. Mais qu'ils ne mettent pas des bâtons dans les roues et

(1) Voir certains discours des cardinaux Simor et Schlauch.

qu'ils ne s'avisent pas à arrêter la marche fatale de l'émancipation intellectuelle du genre humain au moyen d'arguments tirés de l'arsenal scholastique.

Il faut dire quelques mots au sujet d'une exagération d'une autre sorte, dans laquelle sont tombés, toujours à la suite du P. Gruber, M. Buday et d'autres critiques du Positivisme, quand ils traitent des dissensions graves qui déchirent, selon eux, le sein du Positivisme « orthodoxe ». Il existe effectivement une scission, occasionnée par des considérations purement personnelles, mais la doctrine n'y est pour rien. MM. Congreve et Audiffrent, auteurs de ce schisme d'un nouveau genre, s'escriment sur la manière de voir et sur certains actes de M. Laffitte, chef du Positivisme et successeur d'Auguste Comte. Deux apôtres fougueux de l'Amérique du Sud ont depuis, avec une verve toute méridionale, renchéri sur les griefs des mécontents cités plus haut, dans une foule innombrable de brochures et autres publications. Mais ils n'ont guère réussi à se faire prendre au sérieux, malgré cette avalanche de pamphlets. Tout au plus, nos adversaires catholiques et autres s'y sont laissé prendre. Le R. P. Gruber, tout le premier. Basant l'appréciation de cette campagne critique et insurrectionnelle, sans aucune portée du reste, sur la quantité d'écrits, le seul critérium dont il dispose, il constate avec une satisfaction malicieuse que la nouvelle religion, aussitôt créée, commence à se désagréger et à s'abîmer dans les disputes byzantines. Or, il n'en est rien, et les quelques malentendus, exagérés outre mesure par des ambitions personnelles — sans que le fonds même de la doctrine y soit intéressé — s'évanouiront promptement, les promoteurs disparus, et n'entraveront point l'expansion de la synthèse régénératrice.

IV

Il est temps de nous occuper de l'ouvrage que nous offrons au public et du but qu'il se propose. Il va sans dire qu'il ne faut pas s'attendre à trouver, dans un résumé tellement succinct, l'exposition complète d'une doctrine aussi compliquée et aussi importante comme l'est le Positivisme. L'auteur s'est borné à donner un aperçu de la méthode positive et de la philosophie des sciences, en appuyant surtout sur les applications sociales et morales du Positivisme. Il a pensé que dans l'état de désarroi où se débat l'Occident depuis si longtemps, dans la confusion inextricable des opinions, des croyances, des idées se choquant et se détrui-

sant mutuellement sans relâche, le plus urgent c'était d'indiquer les solutions des problèmes les plus ardus, fournies par la religion de l'Humanité. Et nous sommes entièrement de son avis.

Sans doute, dans notre petite société nationale, le doute, l'ennui et l'indétermination, les trois symptômes caractéristiques de l'état anarchique des âmes occidentales, ne se manifestent pas encore avec l'intensité qu'elles ont atteint dans les pays occidentaux plus avancés; mais les signes précurseurs de la crise mentale et morale ont fait leur apparition parmi nous. Or, il est de toute évidence que les vieux systèmes théologiques et métaphysiques sont incapables d'enrayer la marche du mouvement critique et anarchique des esprits chez nous. La théologie ne s'était-elle pas montrée impuissante d'arrêter, depuis le déclin du moyen âge, la fermentation des idées et la désagrégation sociale qui marquent l'aurore des temps modernes?

L'opinion publique, en Hongrie, n'a pas tardé à se rendre compte de cette vérité, et dans ces derniers temps, cédant à la force des choses, le gouvernement a fait des efforts louables pour mettre notre pays au niveau des peuples plus avancés de l'Occident. Il a réussi notamment à imposer à la couronne et à faire accepter aux deux chambres du Parlement, après une lutte acharnée, les lois qui consacrent la liberté des cultes, le mariage civil obligatoire et l'état civil, fruits glorieux de la grande Révolution française. En établissant ainsi sur des bases solides la suprématie de l'Etat sur les églises dans ce qu'elle a de légitime, il lui faut savoir gré de ce qu'il s'est borné là sans aller jusqu'à entamer les cadres mêmes de l'organisation spirituelle, — d'abord parce que le pouvoir temporel, selon les règles d'une saine logique, est incompétent dans ces matières, puis parce que les cultes théologiques sont encore appelés à rendre de grands services dans l'éducation morale des masses populaires. L'essentiel ç'a été de donner la possibilité aux esprits émancipés de toute théologie d'échapper aux entraves confessionnelles et de suivre librement l'inspiration de leur conviction.

Il est donc juste de rendre un hommage de respect et de reconnaissance aux membres du ministère Wekerle, à ces hommes courageux qui, bravant les assauts d'un bigotisme farouche et aveugle et les sourds agissements de la réaction féodale et de l'esprit de caste, et sacrifiant généreusement leur ambition personnelle, ont mis les choses à ce point que l'hypocrisie, l'adhésion forcée à une religion officielle n'est plus de mise chez nous. Ceux qui ne se trouvent plus à leur aise dans l'enceinte d'un des cultes

reçus peuvent en sortir librement et s'arranger comme ils l'entendent. Il est bien entendu que ce petit ouvrage s'adresse en première ligne à cette dernière catégorie d'hommes; nous voudrions les grouper sous un nouveau drapeau, dans une communion d'idées et de sentiments différant radicalement de celle à laquelle ils tournent le dos. Nous voudrions les préserver de l'écueil, plein de périls, de la négation pure, de la libre-pensée, de l'état sans religion. C'est dans cette intention que nous nous efforçons de démontrer que l'abandon des préjugés théologiques n'implique pas forcément ni la négation stérile de toute religion, ni l'athéisme dogmatique, ni le matérialisme; que, comme la moralité existe en dehors et indépendamment des religions anciennes, de même il peut y avoir, il y a même, une religion basée sur la science, sans superstition d'aucune sorte, religion qui est en état — bien mieux qu'il n'a été possible à celles qui l'ont précédée — de remplir les hautes visées qu'une véritable synthèse doit se proposer : de conseiller, de consacrer et de consoler, et cela sans illusions hyperterrestres, sans intervention surhumaine et sans terreur superstitieuse, — attributs indispensables, avec l'intolérance, de toute religion à base théologique sans exception.

Rien n'est plus loin de notre pensée que d'attaquer les convictions religieuses de qui que ce soit. Nous ne voulons pas non plus ébranler ou saper les bases de l'ordre social établi, bien au contraire nous nous proposons de fortifier ces bases en les étayant sur des fondements plus solides empruntés à la science positive. Ce serait, du reste, une entreprise aussi inutile qu'irrationnelle de vouloir gagner par la persuasion les croyants. Car la marche de l'évolution individuelle ne peut guère être accélérée, encore moins précipitée. A ceux qui ne sont parvenus à l'émancipation individuelle de leur propre mouvement (*sua sponte*), toute démonstration, toute argumentation devient inutile. Toute religion qui s'occupe sérieusement de l'éducation morale de ses adhérents, du salut de leurs âmes, est bonne en soi et digne de respect, quels que soient d'ailleurs les moyens employés pour arriver à ce résultat. Nous ne nous proposons donc nullement de détourner de leurs croyances ceux qui croient sincèrement dans l'intervention d'une puissance surhumaine, dans les récompenses et les peines après cette vie terrestre. Au contraire, si nous avions un conseil à leur donner, ce serait de ne regarder ni à droite ni à gauche, de n'écouter ni les railleries, ni les arguments des libres-penseurs, mais de rester attachés à leur croyance, à leur religion quelle qu'elle soit. Car nous sommes fermement convaincus que toute

religion — ne fût-ce que le fétichisme le plus primitif, — vaut mieux, au point de vue social, que l'irreligion, que la négation pure, fût-elle éclairée. Nous ne marchandons pas le juste tribut de vénération et d'une sympathie respectueuse dû à chaque phase de l'évolution humaine. Nous nous inclinons particulièrement devant les grandes synthèses polythéiques et monothéiques qui ont abrité pendant une longue suite de siècles d'innombrables générations d'hommes de leur tutelle salutaire. Nous ne cachons nullement notre admiration enthousiaste envers le culte et le régime catholiques qui, pendant les splendeurs du moyen âge tant calomnié, ont évoqué, comme dans une vision suprême, l'image prématurée de l'état final de l'Humanité tel que nous le rêvons et tel qu'il sera sans aucun doute : l'état pacifique et industriel.

Mais, d'un autre côté, nos sympathies sont acquises au même degré à ceux qui ne se trouvent pas à leur aise dans l'enceinte quelque peu vermoulue de la vieille théologie ; qui ont secoué, bon gré mal gré, les vieux préjugés dont on a nourri leur enfance ; aux émancipés qui aspirent vers un nouvel ordre, vers une synthèse plus vraie, plus solide, basée sur les vérités de la science. Le travail que nous présentons au public s'adresse donc exclusivement aux émancipés. On s'est proposé de démontrer à ces derniers qu'il est possible de construire sur la science abstraite une philosophie, une politique et, ce qui est plus, une *synthèse*, une *religion*, lesquelles conviennent, à un degré dont rien n'a approché jusqu'ici, aux trois aspects de la nature humaine : l'intelligence, le sentiment et l'activité. Les plus hautes aspirations dont la nature humaine est susceptible trouvent dans cette synthèse un aliment substantiel, de sorte qu'on peut dire, sans s'exposer à être taxé d'exagération qu'elle correspond réellement mieux à l'état viril, à la maturité du genre humain que les constructions analogues léguées par le passé et qui sont par cela même quelque peu surannées. Encore une fois : nous nous adressons aux intelligences, aux cœurs disponibles. Nous leur offrons la religion de l'Humanité en guise de fanal, pour les aider à sortir de l'isolement individuel, des divagations sans bornes, de l'anarchie intellectuelle et morale. S'ils veulent bien prendre pour guide la doctrine positiviste, il leur sera facile d'éviter tous ces écueils et d'atterrir dans le port, de poser le pied sur la nouvelle terre promise, — exempte d'illusions décevantes, de fantasmagories oppressives, — dans le règne du Vrai, du Beau et du Bon.

Cette religion ne se propose qu'un but terrestre, réalisable exclusivement sur cette terre et par des moyens purement humains.

Ce but c'est, d'un côté, de rendre cette planète plus habitable et de la mieux approprier à nos besoins, et de l'autre, de perfectionner la race humaine au point de vue matériel, intellectuel et moral. Quels sont les moyens à employer et comment les mettre en œuvre? A ces questions le lecteur trouvera la réponse dans le petit ouvrage que nous lui soumettons ici. Nous lui dirons avec le grand saint Augustin : « *Tolle, lege* : prends et lis. »

A ceux qui, après avoir lu et médité, voudront se joindre à nous, on ne leur promet ni avantages matériels ou autres, ni distinctions, ni autorité. Bien au contraire, on leur demandera un léger sacrifice en rapport avec l'état de leur fortune. Car l'intérêt qu'on porte à une doctrine quelconque se mesure en première ligne par le sacrifice matériel qu'on accepte volontairement. Par contre, ils auront la conscience de soutenir de leurs deniers une tentative d'apaisement social et moral de premier ordre. Car quoi qu'en disent ceux qui sont intéressés dans le maintien de l'ordre actuel, les champions de la morale religieuse, il est de toute évidence que les émancipés de toute théologie, les mécréants voués à l'anathème et aux peines éternelles, sont en possession d'une morale et d'une religion qui ne le cède à aucune des vieilles croyances. Bien au contraire, la morale positiviste est bien plus vigoureuse et plus stricte, quoique relative, que ne l'ont été ses prédécesseurs et avant tout bien plus désintéressée. Car ce n'est pas l'appât des récompenses posthumes, ni la peur de l'enfer et du purgatoire qui pousse ses adhérents à faire le bien et à fuir le vice, mais des considérations sociales et morales de l'ordre le plus relevé. Sous l'inspiration des bons sentiments et des penchants altruistes, éclairés par une raison solide, nous nous efforçons, autant que la fragilité de la nature humaine le permet, de vivre par et pour la Famille, la Patrie et l'Humanité.

Le Positivisme ne se répand pas en récriminations aussi injustes qu'inutiles ; il ne reproche aux siècles écoulés ni leur barbarie, ni leur fanatisme, ni l'obscurantisme. Au contraire, nous sommes intimement convaincus que les anciennes synthèses ont toutes eu leur utilité à leur moment. Nous reconnaissons volontiers que les sentiments désintéressés, altruistes, les hautes pensées et les aspirations et les actes salutaires ont de tout temps existé sur cette terre au moins dans une infime minorité de la race humaine. Il s'agit maintenant de systématiser selon les indications d'une saine science les bons penchants existant naturellement dans la nature humaine et de faire converger vers un seul but, inaccessible aux passions mesquines, tous les efforts isolés, selon la méthode et avec

les moyens que l'évolution humaine, remontant à trente siècles, nous a démontrés comme les plus justes et les plus efficaces. Avec cela nous recommandons et nous exerçons la plus large tolérance envers les partisans sincères des croyances arriérées, y compris les plus intolérantes. Ce n'est pas un nouveau ferment qu'il faut à notre nation déjà partagée en tant de camps différents et hostiles les uns à l'égard des autres, mais une doctrine de conciliation et de tolérance qui puisse raffermir la paix et l'union dans les âmes.

Que tout ceci n'est pas un simple artifice oratoire : quiconque lira avec quelque attention et bienveillance ce petit ouvrage, s'en convaincra aisément. Nous le soumettons avec une entière tranquillité au jugement éclairé du public. Nous sommes convaincus qu'il ne le lira pas sans intérêt et sans fruit. Peut-être même quelques-uns de nos lecteurs éprouveront-ils le besoin de s'initier davantage dans la doctrine régénératrice et de joindre leurs efforts aux nôtres pour aider, dans la mesure de leurs moyens, à la réalisation du grand but qu'elle se propose. Le grand Hippocrate, médecin et philosophe, l'avait déjà dit, il y a plus de vingt-cinq siècles : *Consensus unus, concursus unus, conspiratio una.*

Enfin, pour terminer, il faut que nous rassurions le lecteur que la division de la matière selon les différentes sciences fondamentales qui forment le dogme du Positivisme ne provient point de la prétention — qui serait tout-à-fait déplacée ici — de faire montre d'érudition et d'effrayer les simples par l'aspect rébarbatif de l'exposition. La division par sciences en vaut bien une autre, et si aucune idée essentielle n'est restée en dehors du cadre de l'exposition, — elle a parfaitement rempli son but. La chose essentielle, à notre avis, c'est qu'après les appréciations critiques et peu bienveillantes qui ne manquent pas dans notre littérature (voyez l'*Histoire de la Philosophie* de Lewes, traduction Banoczi, les travaux de MM. Palagyi, Kozary, Gruber-Buday, etc.), notre public ait enfin à sa disposition une exposition du Positivisme faite par un positiviste. Car comme on ne puiserait pas la connaissance du catholicisme, par exemple, dans un ouvrage fait par un protestant ou un grec orthodoxe, ainsi on n'aurait guère une idée plus juste du Positivisme si on voulait le juger d'après les travaux plus ou moins hostiles ou simplement indifférents de ses adversaires.

Budapest, le 3 Moïse 108.

Samuel KUN.

(*Traduit du hongrois et résumé.*)

MATÉRIAUX

POUR SERVIR A LA

BIOGRAPHIE D'AUGUSTE COMTE

BIBIOTHÈQUE D'AUGUSTE COMTE

Je commence la publication du catalogue de la bibliothèque d'Auguste Comte aussi détaillé que possible. J'y ajoute des notes, où je fixe tous les souvenirs que je puis avoir à ce sujet, résultant surtout de conversations à diverses époques avec Auguste Comte.

Le catalogue de la bibliothèque d'un homme supérieur est certainement, comme l'a fait justement observer Joseph de Maistre, un document important. J'espère qu'on me saura gré de cette publication.

Cette première publication porte sur les bibliothèques situées dans le cabinet de travail d'Auguste Comte. Ces bibliothèques sont en acajou, s'ouvrant par une porte à deux vantaux vitrés dans le haut. Les dimensions de ces bibliothèques sont les suivantes :

Hauteur $2^{m},20$; largeur $1^{m},28$; profondeur $0,37^{cm}$.

Paris, le 15 mars 1896 (19 Aristote, 107).

P. LAFFITTE.

BIBLIOTHÈQUE SCIENTIFIQUE (*faisant face à la cheminée*)

1er RAYON (supérieur).

Œuvres complètes de Buffon, mises en ordre et précédées d'une notice historique par M. A. Richard, professeur à la Faculté de médecine de Paris. — Paris, Pourrat frères, éditeurs, rue des Petits-Augustins, 5. — Roret, libraire, rue Hautefeuille, 10, 1835. — 22 volumes in-8° reliés.

Ornée d'un portrait de l'auteur, cette édition de Buffon a été rachetée par moi à la vente de Mme Auguste Comte, le samedi 17 mars 1877... Lors de la vente de la bibliothèque et des livres d'Auguste Comte après sa mort, provoquée par sa veuve, je me proposais de racheter tous les livres de sa bibliothèque, mais comme Mme Auguste Comte me paraissait, dans ses enchères qu'elle soutenait contre moi, un peu trop exploiter le désir que j'avais d'acquérir tout ce qu'avait laissé Auguste Comte, je pris le parti de lui en abandonner un certain nombre, comme la *Synthèse subjective* et les œuvres de Buffon. A la vente qui suivit le décès de Mme Comte, je rachetai le Buffon; quant à la *Synthèse subjective*, elle m'offrit elle-même de me la revendre ; nous échangeâmes, à ce sujet, une correspondance qui, au fond, est assez plaisante et caractérise bien l'esprit de cette dame. Ennuyée d'un tel achat qui ne pouvait lui servir à rien, elle offrit de me la revendre en insistant que c'était pour me faire plaisir ; de mon côté, je m'obstinais à affirmer que je le faisais pour lui rendre service. Ce rachat se fit du reste dans des conditions raisonnables. P. L.

Nouveau dictionnaire d'Histoire naturelle, appliquée aux arts, à l'agriculture, à l'économie rurale et domestique, à la médecine, etc., par une Société de naturalistes et d'agriculteurs. Nouvelle édition presque entièrement refondue et considérablement augmentée ; avec des figures tirées des trois règnes de la nature. — De l'imprimerie d'Abel Lanoe, rue de la Harpe, à Paris. — Chez Deterville, libraire, rue Hautefeuille, 8, MDCCCXVI. — 36 volumes in-8° reliés.

2e RAYON.

Caroli Linnœi, Medic. et Botan. in acad. Upsaliensi Professoris Acad. imperialis, Upsaliensis, Stockholmensis et Monspeliensis Soc. *Systema naturae*. In quo proponuntur Naturae regna tria secundum Classes, Ordines, Genera et Species. Editio quarta ab Auctore emendata et aucta. Accesserunt nomina Gallica. — Parisiis, Sumptibus Michaelis-Antonii-David, Bibliopolae, viâ Jacobeâ, sub signo Calami aurei, MDCCXLIV, cum privilegio regis. — 1 volume in-8° relié.

Théorie élémentaire de la Botanique, ou Exposition des principes de la classification naturelle et de l'art de décrire et d'étudier les végétaux, par M. A.-P. de Candolle, professeur d'Histoire naturelle à l'Académie de Genève, directeur du Jardin botanique, correspondant de l'Institut de France, des Académies royales des sciences

de Munich, de Turin, du Gard, des Sociétés phytographique de Gorenki, helvétique des Sciences naturelles, physique de Zurich, philomatique de Paris, physiographique de Lund, de physique et de chimie d'Arcueil, des arts, des sciences physiques, des naturalistes et médico-chirurgicale de Genève, de la Faculté de médecine de Paris, de médecine de Marseille, d'agriculture de la Seine et de l'Hérault, des sciences, lettres et arts de Montpellier et de Rouen, du Lycée d'Histoire naturelle de New-York, etc. Seconde édition, revue et augmentée. — A Paris, chez Deterville, libraire, rue Hautefeuille, n° 8. — Imprimerie de Leblanc, rue de l'Abbaye, n° 3, 1819. — 1 volume in-8° relié.

Traité élémentaire d'Histoire naturelle, par A.-M.-Constant Duméril, docteur en médecine, professeur d'Anatomie et de Physiologie à l'Ecole spéciale de médecine de Paris, etc. Ouvrage composé par ordre du gouvernement pour servir à l'enseignement dans les Lycées. Seconde édition, avec 33 planches qui représentent plus de 500 objets. — De l'imprimerie de Crapelet, à Paris. — Chez Deterville, libraire, rue Hautefeuille, n° 8, au coin de celle des Poitevins, 1807. — 2 volumes in-8° reliés.

On raconte que MM. Constant Duméril et Bichat, candidats à une même place, firent ensemble les visites aux professeurs qui devaient les nommer.

Traité d'Anatomie descriptive, par Xav. Bichat, médecin du grand Hospice d'humanité de Paris, professeur d'Anatomie et de Physiologie. — A Paris, Gabon et Cie, libraires, place de l'Ecole de Médecine. — Brosson, imprimeur-libraire, rue Pierre-Sarrazin, n° 7, an X (1801). — 5 volumes in-8° reliés.

Chaque volume porte sur la couverture en lettres dorées les mots : M. Le Monnier.

Nouveaux éléments de Physiologie, par M. le chevalier Richerand, professeur à la Faculté de médecine de Paris, chirurgien en chef de l'hôpital Saint-Louis, chevalier de l'Ordre de Saint-Michel et de plusieurs autres soit nationaux, soit étrangers, membre des Académies de Saint-Pétersbourg, Vienne, Dublin, Madrid, Naples, Turin, etc. Huitième édition revue, corrigée et augmentée.

Γνωθι σεαυτον
Connais toi toi-même.

A Paris, chez Caille et Ravier, libraires, rue Pavée-Saint-André-des-Arcs, n° 17. — De l'imprimerie de Crapelet, 1820. — 2 volumes in-8° reliés.

Principes fondamentaux de l'équilibre et du mouvement, par L.-N.-M. Carnot, de l'Institut national de France, de l'Académie des sciences, arts et belles-lettres de Dijon, etc. — Imprimerie de Crapelet, à Paris. — Chez Deterville, libraire, rue du Battoir, n° 16, quartier Saint-André-des-Arcs, an XI (1805). — 1 volume in-8° relié.

Réflexions sur la métaphysique du calcul infinitésimal, par M. Carnot, membre de la Légion d'honneur, de l'Institut impérial de France, des Académies de Dijon, Munich, Corcyre, etc. Seconde édition. — Mme veuve Courcier, imprimeur-libraire pour les mathématiques, quai des Augustins, n° 57, 1813.

Essai de statique chimique, par C.-L. Berthollet, membre du Sénat, conservateur, de l'Institut, etc. — Imprimerie de Demonville et Sœurs, Paris, rue de Thionville, n° 116. — Chez Firmin-Didot, libraire pour les mathématiques, l'architecture, la marine et les éditions stéréotypes, an XI (1805). — 2 volumes in-8° reliés.

Abrégé d'astronomie ou *Leçons élémentaires d'astronomie théorique et pratique*, par M. Delambre. — Paris, Mme veuve Courcier, imprimeur-libraire, quai des Augustins, n° 57, 1813. — 1 volume in-8° relié.

De la Physiologie du système nerveux et spécialement du cerveau (Recherches sur les maladies nerveuses en général et en particulier sur le siège, la nature et le traitement de l'hystérie, de l'hypocondrie, de l'épilepsie et de l'asthme convulsif), par M. Georget. — Paris, chez J.-B. Baillière, rue de l'Ecole-de-Médecine, n° 16, 1821. — 2 volumes in-8° reliès.

Dédicace : Offert par l'auteur à M. le professeur Richerand. — Hommage de respect. *Signé :* GEORGET.

L'Art de prolonger la vie de l'homme, par C.-F. Hufeland, traduit de l'allemand sur la seconde édition, par A.-J.-L. Jourdan. — A Paris, chez J.-B. Baillière, rue de l'Ecole-de-Médecine, n° 14, MDCCCXXIV. — 1 volume in-8° relié.

Cours de Phrénologie, par F.-J.-V. Broussais. — Paris, chez J.-B. Baillière, rue de l'Ecole-de-Médecine, n° 13 *bis*, 1836. — 1 volume in-8° relié.

Sur les fonctions du cerveau et sur celles de chacune de ses parties, par F.-J. Gall. — Paris, chez J.-B. Baillière, rue de l'Ecole-de-Médecine, n° 14, 1825. — 6 volumes in-8° reliés.

Traité de chimie, minérale, végétale et animale, par J.-J. Berzélius, traduit par A.-J.-L. Jourdan, sur les manuscrits de l'auteur. — Paris, Firmin Didot frères, rue Jacob, n° 24, MDCCCXXIX. — 9 volumes in-8° reliés.

Traité élémentaire de chimie, par Lavoisier, 2e édition. — Paris, Cuchet, libraire, rue et hôtel Serpente, MDCCXCIII. — 2 volumes in-8° reliés.

Manuel de Physiologie, par J. Muller, traduit de l'allemand sur la 4e édition, par A.-J.-L. Jourdan. — Paris, J.-B. Baillière, rue de l'Ecole-de-Médecine, n° 17, 1845. — 2 volumes in-8° reliés.

La Géométrie de M. Descartes, divisée en trois livres. — A Paris, chez la veuve Barbin, au Palais sur le perron de la Sainte-Chapelle, MDCCV. — 1 volume in-12 relié.

A Synopsis practical Phylosophy by the Rev. John Carr, M. A. Seconde édition. — London, Printed for Baldwin and Cradock, 1832. — 1 volume in-12, en anglais, relié.

3e RAYON.

Cours d'Etudes médicales, ou Exposition de la structure de l'homme comparée à celle des animaux; de l'histoire de ses maladies; des connaissances acquises sur l'action régulière de ses organes. Ouvrage destiné aux jeunes médecins, aux vétérinaires, aux savants, et à toutes les personnes qui désirent acquérir facilement, sur la science de l'homme physique, des notions assez étendues pour en faire des applications utiles. — A Paris, chez L. Duprat, Letellier et Cie, libraires, rue Saint-André-des-Arcs, no 46, MDCCCIII. — 5 volumes in-8o reliés.

Pas de nom d'auteur.

Nosographie philosophique ou la méthode de l'analyse appliquée à la médecine, par Ph. Pinel, médecin consultant de Sa Majesté l'Empereur et Roi, membre de l'Institut national et de la Légion d'honneur, professeur à l'Ecole de médecine de Paris, et médecin en chef de l'hospice de la Salpêtrière. Cinquième édition, revue, corrigée et augmentée. — A Paris, chez J.-A. Brosson, libraire, rue Pierre-Sarrazin, no 9, 1813. — 3 volumes in-8o reliés.

Orné d'un portrait de l'auteur. De l'imprimerie de Feugueray, rue Pierre-Sarrazin, no 11.

Cours de Physiologie générale et comparée, professé à la Faculté des sciences de Paris, par M. Ducrotay de Blainville. membre de l'Institut, publié par les soins de M. le docteur Hollard, et revu par l'auteur. — Paris, Rouen frères, libraires-éditeurs, rue de l'Ecole-de-Médecine, no 13 ; Crochard, libraire, rue de Sorbonne, no 3. — A Bruxelles, au dépôt de la librairie médicale française, 1829. — 3 volumes in-8o reliés.

Everat, imprimeur, rue du Cadran, no 16.

Anatomie générale précédée des recherches physiologiques sur la vie et la mort, par Xav. Bichat, avec des notes de M. Maingault, docteur de la Faculté de médecine de Paris, professeur particulier d'anatomie et de physiologie, ancien interne des Hôpitaux civils de Paris, ancien élève de l'Ecole-pratique, ancien médecin du Bureau de bienfaisance du Xe arrondissement, membre de plusieurs Sociétés médicales, etc. Nouvelle édition ornée d'un très beau portrait. — A Paris, chez : Ladrange, libraire, quai des

Augustins, n° 19; Lheureux, libraire, quai des Augustins, n° 27, 1818. — 2 volumes in-8° reliés.

Rapports du physique et du moral de l'homme, par P.-J.-G. Cabanis, membre du Sénat, de l'Institut national, de l'Ecole et Société de médecine de Paris, de la Société philosophique de Philadelphie. Troisième édition, précédée d'une table analytique, par M. D*** T***, membre de l'Institut, et suivie d'une table alphabétique, par M. Sue, professeur et trésorier de la Faculté de médecine de Paris.

The proper study of mankind, is man.
Pope's Essay on man.

A Paris, chez Caille et Ravier, libraires, rue Pavée-Saint-André-des-Arts, n° 17, 1815. — 2 volumes in-8° reliés.

Nouveaux éléments de la science de l'homme, par P.-J. Barthez, médecin de S. M. l'Empereur et Roi et du gouvernement, ci-devant chevalier de l'Université de médecine de Montpellier, professeur honoraire de l'Ecole de médecine de Montpellier; ci-devant membre de l'Académie royale des Sciences de Paris, et de l'Académie royale des Inscriptions et Belles-Lettres de Paris, membre des Académies des Sciences de Berlin, de Stockholm, de Gottingue, de Lausanne, etc., correspondant de l'Institut national de France, associé des Académies et Sociétés de médecine de Madrid, de Paris, de Montpellier, de Toulouse, de Bordeaux, etc. Seconde édition, revue et considérablement augmentée. — A Paris, chez Goujon, libraire, rue du Bac, n° 34 et Brunot, libraire, rue de Grenelle-Saint-Honoré, n° 15, MDCCCVI. — 2 volumes in-8° reliés.

De l'organisation des animaux ou *principes d'anatomie comparée*, par H.-M Ducrotay de Blainville, D. M. P., professeur d'anatomie, de physiologie comparées. — Paris, chez F.-G. Levrault, rue des Fossés-M.-le-Prince, n° 31, et rue des Juifs, n° 33, à Strasbourg, 1822. — 1 volume in-8° relié.

Philosophie zoologique ou Exposition des considérations relatives à l'Histoire naturelle des animaux ; à la diversité de leur organisation et des facultés qu'ils en obtiennent ; aux causes physiques qui maintiennent en eux la vie et donnent lieu aux mouvements qu'ils exécutent ; enfin à celles qui produisent les unes le sentiment et les autres l'intelligence de ceux qui en sont doués, par J.-B.-P.-A. Lamarck. Nouvelle édition. — Paris, J.-B. Baillère, libraire, rue de l'Ecole-de-Médecine, n° 13 *bis*, 1830. — 2 volumes in-8° reliés.

Histoire des phlegmasies ou inflammations chroniques, fondée sur de nouvelles observations de clinique et d'anatomie pathologique. Ouvrage présentant un tableau raisonné des variétés et des com-

binaisons diverses de ces maladies, avec leurs différentes méthodes de traitement, par F.-J.-V. Broussais. — Seconde édition. — Imprimerie de J. Moronval, Paris. — Chez : Gabon, libraire, place de l'Ecole-de-Médecine, n° 2 ; Crochard, libraire, rue de l'Ecole-de-Médecine, n° 3, 1816. — 2 volumes in-8° reliés.

De l'irritation et de la folie, ouvrage dans lequel les rapports du physique et du moral sont établis sur les bases de la médecine physiologique, par F.-J.-V. Broussais.

Lisez.

Paris, chez Mlle Delaunay, libraire, place et vis-à-vis de l'Ecole-de-Médecine, mai 1828. — 1 volume in-8° relié.

Examen des doctrines médicales et des systèmes de Nosologie, ouvrage dans lequel se trouve fondu l'Examen de la doctrine médicale généralement adoptée, etc. ; précédé de propositions renfermant la substance de la médecine physiologique, par F.-J.-V. Broussais.

Qu'est l'observation, si l'on ignore là où siège le mal ?
BICHAT, *Anat. gén^le^*

Paris, chez Méquignon-Marvis, libraire, rue de l'Ecole-de-Médecine, n° 3, 1821. — 2 volumes in-8° reliés.

Observations sur la Phrénologie ou la connaissance de l'homme moral et intellectuel fondée sur les fonctions du système nerveux, par G. Spurzheim, M. D. — Paris, chez Treuttel et Wurtz, libraires, rue de Bourbon, n° 17, 1818. — 2 volumes in-8° reliés.

Eloges historiques, par Vicq-d'Azyr. Recueillis et publiés avec des notes et un discours sur sa vie et ses ouvrages, par Jacq. L. Moreau (de la Sarthe). — A Paris, chez L. Duprat-Duverger, rue des Grands-Augustins, n° 24, an XIII (1805). — 6 volumes in-8° reliés.

Histoire des sciences de l'organisation et de leurs progrès comme base de la Philosophie, par M. H. de Blainville, rédigée d'après ses notes et ses leçons faites à la Sorbonne de 1839 à 1841 avec les développements nécessaires et plusieurs additions, par F.-L.-M. Maupied.

Philosophia veritatem quærit,
Theologia invenit,
Religio sola possidet.
PIC DE LA MIRANDOLE.

Nec vero pietas adversus deos, nec
Quanta his gracia debeatur, sine
Explicatione naturæ intelligi potest.
CICÉR., *De Finibus*. III. 21

Paris, Perisse frères, libraires, rue du Pot-de-Fer-Saint-Sulpice, 8, 1845. — 3 volumes in-8° reliés.

Dédicace : A Monsieur Comte, de la part de Monsieur de Blainville et de l'abbé Maupied.

Signature : F.-L.-M. Maupied, p^tre^ d^r^ ès-sc.

« Dans cet ouvrage, page 338, tome 1er,

Nous trouvons la phrase suivante : « Dès lors, pour rentrer dans la vérité des choses et des expressions (il s'agit de Pline), l'absence la plus complète de toute véritable philosophie est remplacée par une verve d'acrimonie, bien naturelle sans doute, à l'époque où il a vécu, au cœur d'un homme individuellement, sinon socialement vertueux, s'il est permis, faute d'autre expression, d'employer celle-ci pour un athée. »

Il ne faut pas rendre M. l'abbé Maupied seul responsable de cette phrase parfaitement stupide, tout le monde sait que M. de Blainville était tombé dans les dernières années de sa vie dans une véritable dégénérescence théologique, néanmoins, quand l'ouvrage parut M. Comte à qui de Blainville en fit remettre un exemplaire crut devoir, et il fit bien, faire des observations à M. de Blainville sur une telle phrase plus digne d'un capucin que d'un biologiste éminent. L'abbé Maupied vint chez Auguste Comte faire à celui-ci de véritables excuses. L'abbé Maupied s'excuse en disant qu'il prenait le mot homme vertueux dans le sens chrétien. Comte lui fit observer que c'était là en fait de langage faire de la fausse monnaie et que les mots honnêteté et vertueux avaient des sens bien déterminés et bien précis en dehors de tout acception théologique. M. de Blainville était d'autant moins excusable qu'outre sa haute valeur mentale il avait connu des hommes franchement athées; non seulement Auguste Comte, mais aussi et auparavant le fameux Lamarck, que je lui ai toujours entendu dans ses cours qualifier de : « *Notre vénérable maître Monsieur de Lamarck.* » Je possède l'exemplaire du *Traité des animaux* par M. de Blainville, donné par l'auteur à Lamarck; il porte la suscription suivante : « *A Monsieur de Lamarck, témoignage du profond respect de l'auteur.*

Du reste Auguste Comte trouvait avec raison que l'ouvrage de Blainville sur l'*Histoire des sciences naturelles* n'était vraiment pas digne de lui, il l'avait engagé à le mettre au pilon et à le refondre, il reprochait surtout à l'ouvrage de Blainville de ne pas avoir suffisamment conçu et exposé la filiation des conceptions... à la série des travaux biologiques. Je possède l'exemplaire personnel de M. de Blainville de son ouvrage de l'*Histoire des sciences de l'organisation*, que j'ai acheté à la vente Pol Nicard, le lundi 21 mars 1891. Cet exemplaire interfolié est rempli de notes, de corrections et d'observations de la main même de M. de Blainville, et, à la page 388, il n'y a aucune correction quelconque à la phrase ridicule de l'abbé Maupied, malgré que M. de Blainville eût accepté les observations d'Auguste Comte; il y a même la phrase suivante de la main de M. de Blainville : « *S'il est même permis malgré Platon d'employer cette expression pour un homme qui ne croit pas en Dieu.* »

Décidément le théologisme au XIXe siècle n'élève ni l'esprit ni le cœur. P.-L.

Eléments de Physiologie végétale et de Botanique, par C.-F. Brisseau-Mirbel, de l'Institut. — A Paris, chez Magimel, libraire, rue de Thionville, n° 9, 1815. — 3 volumes in-8° brochés.

Discours de la méthode pour bien conduire sa raison et chercher la vérité dans les sciences, par Descartes. — A Paris, chez Antoine-Augustin Renouard, MDCCCXXIV. — 1 volume in-12 relié.

Traité philosophique d'Astronomie populaire, ou exposition systématique de toutes les notions de philosophie astronomique soit scientifiques, soit logiques, qui doivent devenir universellement familières, par M. Auguste Comte, ancien élève de l'Ecole polytechnique, répétiteur d'analyse transcendante et de mécanique rationnelle à cette école, et examinateur des candidats qui s'y destinent. Auteur du système de Philosophie positive. — Paris, Carilian-Gœury et Vve Dalmont, éditeurs, libraires des corps royaux des ponts et chaussées et des mines, quai des Augustins, n°s 39 et 41, 1844. — 1 volume in-8° relié.

Ce volume porte en dédicace à la 1re page :
A mon éminent ami M. de Blainville.
Paris, le 15 septembre 1844. A^te^ COMTE.
Cet exemplaire a été acquis par moi. P. L.

4° RAYON.

Traité de mécanique céleste, par M. le marquis de Laplace. Seconde édition conforme à la première. — Paris, Bachelier, successeur de Mme veuve Courcier, libraire pour les mathématiques, quai des Augustins, n° 58, 1829. — 5 volumes in-4° brochés.

Aperçu historique sur l'origine et le développement des méthodes en géométrie, particulièrement de celles qui se rapportent à la géométrie moderne, suivi d'un mémoire de géométrie sur deux principes généraux de la science, la dualité et l'homographie, par M. Chasle, ancien élève de l'Ecole Polytechnique. — Bruxelles, M. Hayez, imprimerie de l'académie royale, 1837. — 1 volume in-4° cartonné.

En dédicace, à la première page : A Monsieur Auguste Comte, examinateur pour l'admission à l'Ecole Polytechnique, offert par son ancien camarade.

Traité de géométrie supérieure, par M. Chasles. — Paris, Bachelier, quai des Augustins, 55, 1852. — 1 volume in-8 broché.

Dédicace : A Monsieur Auguste Comte de la part de l'auteur.
Note placée au bas de la couverture : Reçu le 8 Charlemagne 64.

Cours de géométrie supérieure, séance d'ouverture le 22 décembre 1846, M. Chasles, professeur. — Paris, Bachelier, rue du Jardinet, 12, 1847. — Fascicule in-4° broché.

A Monsieur Comte, répétiteur d'analyse à l'Ecole Polytechnique, de la part de l'auteur.
Note : Reçu le mardi 19 janvier 1847.

Mémoire de géométrie sur les propriétés générales des coniques sphériques, par A. Chasles. — Paris, Bachelier, 1831. — Fascicule in-4° broché.

Offert à M. Auguste Comte, professeur de mathématiques.

Mémoire de géométrie pure sur les propriétés générales des cônes du second degré, par M. Chasles. — Paris, Bachelier, 1830. — Fascicule in-4° broché.

A Monsieur Comte de la part de son ancien camarade.

Recherches de géométrie pure sur les lignes et les surfaces du second degré, par M. Chasles. — Paris, Bachelier, 1829. — Fascicule in-4° broché.

A Monsieur Comte, de la part de son ancien camarade.

Remarques générales sur l'application des principes de l'analyse algébrique aux équations transcendantes, par M. le baron Fourier. — Lu à l'Académie royale des sciences le 9 mars 1829. — Fascicule in-4° broché.

Histoire de l'astronomie ancienne, par M. Delambre. — Paris, veuve Courcier, 1817. — 2 volumes in-4° brochés.

Histoire de l'astronomie du Moyen-Age, par M. Delambre. — Paris, veuve Courcier, 1819. — 1 volume, in-4° broché.

Histoire de l'astronomie moderne, par M. Delambre. — Paris, veuve Courcier, 1821. — 2 volumes in-4° brochés.

Mécanique analytique, par J.-L. Lagrange. — Paris, veuve Courcier, 1811. — 2 volumes in-4° reliés.

Théorie des fonctions analytiques, par J.-L. Lagrange. — Paris, veuve Courcier, 1813. — 1 volume in-4° relié.

Principes mathématiques de la Philosophie naturelle, par feüe Madame la marquise du Chastelet. — Paris, Desaint et Saillant, rue Saint-Jean-de-Beauvais; Lambert, rue et à côté de la Comédie Françoise, au Parnasse, MDCCLVI. — 2 volumes in-4° reliés.

Théorie analytique de la chaleur, par M. Fourier. — Paris, chez Firmin Didot, 1822. 1 volume in-4° relié.

Œuvres d'Archimède, traduites littéralement par F. Peyrard suivies d'un mémoire du traducteur sur un nouveau miroir ardent et d'un autre mémoire de M. Delambre sur l'arithmétique des Grecs. — Paris, chez François Buisson, rue Git-le-Cœur, n° 10, MDCCCVII. 1 volume in-4° relié.

Application de l'analyse à la géométrie, par M. Monge, 4e édition. — Paris, veuve Bénard, quai des Augustins, n° 25, MDCCCIX. — 1 volume in-4° relié.

Traité de la résolution des équations numériques de tous les degrés, par J.-L. Lagrange, 3e édition. — Paris, Bachelier, quai des Augustins, 55, 1826. — 1 vol. in-4° relié.

Résumés des leçons d'analyse données à l'Ecole Polytechnique, par M. Navier, 1re année, 1832-1833. — 1 volume in-4° autographié et relié.

Résumés des leçons de Mécanique donnéés à l'Ecole Polytechnique, par M. Navier, 1re année, 1832. — 1 volume in-4° autographié et relié.

Introductio in analysim infinitorum, auctore Leonhardo Eulero, Lugduni, 1797. — 2 volumes in-4°, en latin, reliés en un seul.

Du calcul de l'effet des machines, par Coriolis. — Paris, Carilian-Gœury, quai des Augustins, 41, 1829. — 1 volume in-4° broché.

Géométrie descriptive, par G. Monge, 4e édition augmentée d'une théorie des ombres et de la perspective extraite des papiers de l'auteur par M. Brisson. — Paris, veuve Courcier, 1820. — 1 volume in-4° broché.

Traité élémentaire des machines, par M. Hachette, ancien professeur de l'Ecole Polytechnique, etc., seconde édition. — Paris, veuve Courcier, 1819. — 1 volume in-4° broché.

Note : Offert par l'auteur. H.

Idem. — 1re édition, sans date. — 1 vol. broché.

5e RAYON (1er rang).

Les Martyrs ou le Triomphe de la Religion chrétienne, par F.-A. de Chateaubriand. — Paris, Le Normant, 1809. — 2 volumes in-8° reliés.

Eloges des Académiciens de l'Académie royale des sciences, morts depuis l'an 1666 jusqu'en 1790, suivis de ceux de L'Hopital et de Pascal, par Condorcet. — Brunswick et Paris, chez Frédéric Vieweg et Fuchs, libraires, 1799. — 5 volumes in-12 brochés.

Eloges des Académiciens, par Condorcet. — 4 volumes in-12 reliés, 1799.

Note : le premier volume porte l'inscription suivante : Acquis le samedi 16 octobre 1847, cet exemplaire dépourvu du tome 3, trente ans après celui où manque le tome 2.

Eléments d'algèbre, par Clairaut, sixième édition, avec des notes et des additions très étendues, par le citoyen Garnier, professeur d'analyse à l'Ecole polytechnique (avec figures), précédés d'un traité d'arithmétique, par Theveneau, avec une instruction sur les nouveaux poids et mesures. — A Paris, chez Courcier, rue Poupée-André-des-Arts, n° 5, an X, 1801. — 2 volumes in-8° reliés.

Eléments de géométrie, par M. Clairaut, des Académies des sciences de France, d'Angleterre, de Prusse, de Russie, de Bologne et d'Upsal. — A Paris, chez Nyon l'aîné, libraire, rue du Jardinet, près de l'imprimeur du Parlement, MDCCLXXV, avec approbation et privilège du roi. — 1 volume in-8° relié.

Cours de physique de l'Ecole polytechnique, par G. Lamé, deuxième édition. — Paris, Bachelier, imprimeur-libraire de l'Ecole polytechnique, etc., quai des Augustins, n° 55, 1840. — 3 volumes in-8° reliés.

Traité élémentaire de calcul différentiel et de calcul intégral, par S.-F. Lacroix, troisième édition, revue, corrigée et augmentée. — Paris, Mme veuve Courcier, libraire pour les sciences, rue du Jardinet-Saint-André-des-Arcs, 1820. — 1 volume in-8° relié.

Eléments de statique, suivis de quatre mémoires sur la composition des Moments et des Aires ; sur le plan invariable du système du monde; sur la théorie générale de l'équilibre et du mouvement des systèmes et sur une théorie nouvelle de la rotation des corps, par L. Poinsot, pair de France, membre de l'Institut et du bureau des Longitudes, conseiller titulaire au Conseil royal de l'Université, grand officier de la Légion d'honneur, etc. Ouvrage adopté pour l'Instruction publique, neuvième édition, revue, corrigée et augmentée. — Paris, Bachelier, imprimeur-libraire de l'Ecole polytechnique et du bureau des Longitudes, quai des Augustins, n° 55, 1848. — 1 volume in-8° broché.

Note écrite sur la couverture : (Reçu, chez l'auteur, le dimanche 9 avril 1848.)

Essai sur l'homme, poème philosophique, par Alexandre Pope, en cinq langues, savoir : Anglais, Latin, Italien, Français et Allemand, nouvelle édition. — A Strasbourg, chez Amand Konig, libraire, MDCCLXXII, avec permission des supérieurs. — 1 volume in-8° relié.

ΑΡΙΣΤΟΤΕΛΟΥΣ ΤΑ ΠΟΛΙΤΙΚΑ. The politics of Aristotle with English nôtes, by Richard congreve M. A. Late fellow and Tutor Wadham college Oxford. — London, John W. Parker and Son West Strand, 1855. — 1 volume in-8° relié.

Note écrite sur la première page : Reçu le 21 saint Paul 68.

The Positive Philosophy of Auguste Comte. Freely translated and condensed, by Harriet Martineau in two volumes. — London, John Chapman, 142, Strand, MDCCCLIII. — 2 volumes in-12 reliés.

Note écrite sur la première page : Reçu le 25 Bichat 65.

Dédicace : From the Translator.

3e RAYON (2e rang).

Histoire du règne de l'empereur Charles-Quint, précédée d'un tableau des progrès de la société en Europe, depuis la destruction de l'Empire romain jusqu'au commencement du seizième siècle, par M. Robertson, docteur en théologie, principal de l'Université d'Edimbourg et historiographe de Sa Majesté Britannique pour l'Ecosse. — Ouvrage traduit de l'anglais, imprimé à Amsterdam. Se trouve à Paris chez Saillant et Nyon, rue Saint-Jean-de-Beauvais; Pissot, quai de Conty; Desaint, rue du Foin-Saint-Jacques; Pankoucke, rue des Poitevins, à l'hôtel de Thou, MDCCLXXI. — 3 volumes in-12 comprenant 6 tomes reliés deux à deux.

De l'Esprit des Loix, ou du rapport que les loix doivent avoir avec la constitution de chaque gouvernement, les mœurs, le climat, la religion, le commerce, etc. A quoi l'auteur a ajouté des recherches nouvelles sur les loix romaines touchant les successions, sur les loix françaises et sur les loix féodales. — A Genève, chez Barillot et fils (sans nom d'auteur et sans date). — 3 volumes in-12 reliés.

Lettres Persanes de Monsieur de Montesquieu, nouvelle édition. — A Londres, chez Nourse, MDCCLXIX. — 1 volume in-12 relié.

Considérations sur les mœurs de ce siècle, par M. Duclos, historiographe de France, l'un des quarante de l'Académie françoise et de celle des belles-lettres, de l'Académie de Berlin et de la Société royale de Londres, cinquième édition. — A Paris, chez Prault, imprimeur, quai de Gèvres; Durand-Neveu, libraire, rue Saint-Jacques, MDCCLXVII, avec approbation et privilège du roi. — 1 volume in-12 relié.

Testament politique de Messire Jean-Baptiste Colbert, ministre et secrétaire d'Etat, où l'on voit tout ce qui s'est passé sous le règne de Louis le Grand, jusqu'en l'année 1684, avec des remarques sur le gouvernement du royaume, nouvelle édition, revue et corrigée. — A La Haye, chez Henry van Bulderen, marchand libraire dans le Pooten, à l'Enseigne de Mézeray, MDCXCIV. — 1 volume in-12 relié.

Testament politique d'Armand du Plessis, cardinal, duc de Richelieu, pair et grand amiral de France, premier ministre du Conseil d'Etat sous le règne de Louis XIII, roi de France et de Navarre, commandeur des Ordres de Sa Majesté, évêque de Lusson, confondateur et bienfaiteur de la maison et société de Sorbonne, dernière édition. — A Amsterdam, chez Henry Desbordes, dans les Kalver-Straat, près le Dam, MDCLXXXVIII. — 1 volume petit in-8° relié.

Considérations sur les causes de la grandeur des Romains et de leur décadence, nouvelle édition, à laquelle on a joint un dialogue de Sylla et d'Eucrate (sans nom d'auteur). — A Lyon chez Bruyset aîné et Buynand, an XIII, 1805. — 1 volnme in-12 relié.

Œuvres philosophiques et dramatiques de M. Diderot. — A Amsterdam, MDCCLXXII. — 6 volumes in-8° reliés.

Les vies des hommes illustres de Plutarque, traduites en françois, avec des remarques historiques et critiques, par M. Dacier, de l'Académie royale des inscriptions et belles-lettres, etc., nouvelle édititon, revue et corrigée. — A Paris, chez Nyon aîné, libraire, rue Saint-Jean-de-Beauvais, MDCCLXXVIII, avec approbation et privilège du roi. — 12 volumes in-12 reliés.

6e ET DERNIER RAYON.

Dictionnaire historique et critique, par M. Pierre Bayle, quatrième édition, revue, corrigée et augmentée avec la vie de l'auteur, par M. des Maizeaux. — A Amsterdam, chez : P. Brunel, R. et J. Wetstein et G. Smith ; H. Waesberger ; P. Humbert ; F. Honoré. — A Leide, chez Samuel Luchtmans, MDCCXXX, avec privilège. — 4 volumes grand in-4° reliés.

Joh Alphonsi Borelli Neapolitani Matheseos Professoris *de Motu Animalium,* pars prima, editio altera, correctior et emendatior. — Lugduni in Batavis apud Cornelium Boutesteyn Danielem à Gaesbeeck, Johannem de Vivie et Petrum Vander, A a, — Anno MDCLXXXV. — Un volume petit in-4° relié.

Della Natura de Fiumi, Trattato Fisico-Matematico, del dottore Domenico Guglielmini, primo Matematico dello studio di Bologna e del l'Accademia Regia delle Scienze. — In cui si manifestano le principali proprieta de Fiumi se n'indicano molte sin'hora non conoscuite e si dimostrano d'una maniera facile le cause delle medesime. — In Bologna, MDCXCVII, Per gl. Eredi d'Antonio Pisarri con lic de sup. A spesé di Lodouico Maria Ruinetti Libraro al Mercurio. — Un volume petit in-4° relié.

Du Dialecte de Tahiti, de celui des îles Marquises et, en général, de la langue polynésienne, ouvrage qui a remporté en 1852 le prix de linguistique, fondé par Volney, par P.-L.-J.-B. Gaussin, ingénieur-hydrographe de la marine. — Paris, Firmin-Didot frères, libraires, imprimeurs de l'Institut de France, rue Jacob, n° 56, 1853. — Un volume in-8° broché.

Note écrite sur la couverture : Reçu le 5 Shakespeare 66.

M. Gaussin adoptait les principes de la Philosophie positive ; il appartenait au corps des ingénieurs-hydrographes qui, comme lui, à cette époque, acceptait les principes fondamentaux du Positivisme. P. L.

Résumé des leçons données à l'Ecole polytechnique sur le *Calcul infinitésimal*, par M. Augustin-Louis Cauchy, ingénieur des ponts et chaussées, professeur d'analyse à l'Ecole royale polytechnique, membre de l'Académie des sciences, chevalier de la Légion d'honneur. — A Paris, de l'imprimerie Royale, chez Dubure frères, libraires du roi et de la bibliothèque du roi, rue Serpente, n° 7, 1823, tome 1er. — Un volume in-4° broché.

M. Cauchy succéda à Poinsot et, d'après Auguste Comte, était comme professeur très inférieur à celui-ci. Auguste Comte eut donc comme professeur à l'Ecole polytechnique Augustin Cauchy.

Auguste Comte, voué à l'enseignement mathématique comme moyen d'existence, fut prier son ancien professeur de lui procurer des leçons quand cela serait possible. Il fut très bien reçu par Cauchy qui au fond était un excellent homme, mais qui voulut lui démontrer l'existence de Dieu en s'appuyant sur ce que la série des nombres premiers est infinie.

Je tiens l'anecdote d'Auguste Comte lui-même; il m'en parla à propos d'une visite qu'il avait reçue d'un parent de Blainville qui lui avait appris que Cauchy, professeur du comte de Chambord, avait inculqué à celui-ci un véritable goût pour l'analyse indéterminée. Auguste Comte, n'estimant pas que l'amour de l'analyse mathématique fût bien convenable aux politiques, qualifiait ce goût d'habitude vicieuse. P. L.

Discours sur la nature des grandeurs négatives et imaginaires, par Maximilien Marie, ancien élève de l'Ecole polytechnique, deuxième édition. — Paris, Carillan-Gœury et Victor Dalmont, éditeurs, libraires des corps royaux des ponts et chaussées et des mines, quai des Augustins, nos 39 et 41, 1844. — Un volume in-8° broché.

Traité d'anatomie générale (théorie de la structure embrassant les substances organiques et les éléments des tissus, les membranes et les parenchymes, par L. A. Segond, professeur agrégé à la Faculté de médecine de Paris, membre de la Societé de biologie. — Paris, librairie de Victor Masson, place de l'Ecole-de-Médecine, MDCCCLIV. — Un volume in-8° broché.

Note écrite sur la couverture : Reçu le 2 Guttemberg 66.

En dédicace à la première page : « A Monsieur Auguste Comte, hommage respectueux ». *Signé* : SEGOND.

Memoire of John Dalton, D. C. L., F. R. S., instit. (acad. sc.), Paris, socius., Président of the literary and philosophical society of Manchester, etc., etc., *and History of the atomie théory up to his time*, By Robt. Augus. Smith, Ph. D., F. C. S., sec. to the lit, and phil. soc. (Published also as vol. XIII, new series, of the memoire, of the litherary and philosophical society of Manchester). — London : H. Baillière, 219 ; Regent street and, 290 ; Broadway New-York. — Paris, J.-B. Baillière, libraire, rue Hautefeuille, 1856. — Un volume petit in-4° relié.

Note écrite première page : Reçu le 17 Bichat 68.

To Master, Auguste le Comte, with compts of the author. Orné d'un portrait de l'auteur avec autographe.

Lettres sur les mathématiques et l'enseignement.

III. Il faudrait hélas! l'esprit de Rivarol et la grâce de Chénier pour rendre ce sujet acceptable aux gens du monde.

V. Aimer avec le cœur et non croire avec lui.

VII. La science est un fleuve qu'il faut traverser pour arriver à l'art.

Paris, Victor Dalmont, éditeur, successeur de Carillan-Gœury et veuve Dalmont, libraires des corps royaux des ponts et chaussées et des mines, quai des Augustins, n° 49, 1855. — Un volume broché.

(Sans nom d'auteur).

Note sur la couverture : Reçu le 20 Archimède 67.

ΗΣΙΟΔΟΥ ΤΟΥ ΑΣΚΡΑΙΟΥ ΕΡΓΑ ΚΑΙ ΗΜΕΡΑΙ HESIODI ASCRAEI opera et dies, di Esiodo Ascreo i lavori e le giornate, opera con L codici riscontrata emendata la versione Latina aggiuntavi l'italiana in terze rime con annotazioni, Firenze, 1808. — Nella Stamperia carli e C°, in Borgo ss apostoli, con approvazione. — Un volume grand in-4° relié.

Constitution des Etats-Unis de l'Amérique. — A Philadelphie, et se trouve à Paris, chez : Ph.-D. Pierres, imprimeur ordinaire du roi, rue Saint-Jacques; Pissot père et fils, libraires, quai des Augustins, 1783. — Un volume in-4° relié.

De la navigation intérieure du département du Nord et particulièrement des travaux du port de Dunkerque, par H.-J. Cordier, inspecteur divisionnaire des ponts et chaussées, chevalier de la Légion d'honneur. Lorsqu'on fait et qu'on entretient les grands chemins, les ponts, les canaux, etc..., avec le commerce même qui se fait par eux, on ne peut en établir que dans les endroits où le commerce en a besoin, et où il est, par conséquent, à propos d'en faire (Adam Smith, Richesse des nations). — A Paris, chez Carillan-Gœury, libraire des corps royaux des ponts et chaussées et des mines, quai des Augustins, 1828. — 2 volumes in-4°, le premier relié, le second broché.

Second supplément de la *Géométrie descriptive*, par M. Hachette, professeur-adjoint de la Faculté des sciences, chargé de l'enseignement de la géométrie descriptive, ancien professeur de l'Ecole polytechnique, suivi de l'analyse géométrique de John Leslie (1), professeur de mathématiques à l'Université d'Edimbourg. — A Paris, chez Firmin-Didot, imprimeurs du roi, de l'institut et de la marine, rue Jacob, n° 24, 1818. — Un volume in-4° broché.

(1) La traduction de cet ouvrage est due à Auguste Comte; — on lit en effet à la page 38 la note suivante : « Le problème analogue, dans la géométrie à trois dimensions, dans l'intérieur d'un tétraèdre, un point tel que les tétraèdres qui ont pour sommet ce point et pour base les quatre faces des tétraèdres, soient équivalents; ce point est centre de gravité du tétraédre. » (Note du traducteur, M. Comte).

Atti della prima riunione degli scienziati italiani Tenuta in Pisa Nell' ottobre del 1839. — *Pisa, Tipografia Nistri*, 1840. — Un volume in-4° broché.

BIBLIOTHÈQUE PHILOSOPHIQUE

(*Placée dans le cabinet de travail d'Auguste Comte, à droite de la cheminée*).

1er RAYON (supérieur).

Théorie du Beau dans la Nature et les Arts, ouvrage posthume de P.-J. Barthez, médecin de l'empereur et du gouvernement, ancien chancelier de l'Université de médecine de Montpellier et conseiller d'Etat, membre de la Légion d'honneur et de presque toutes les célèbres académies d'Europe. Mis en ordre et publié par son frère avec la vie de l'auteur. — A Paris, chez Léopold Colin, libraire, rue Gît-le-Cœur, n° 14. — De l'imprimerie de Crapelet, MDCCCVII. — 1 volume in-8°, relié.

The History of England from the invasion of Julius Cæsar to the revolution in 1688. In eight volumes. — By David Hume Esq : A New Edition corrected London. — Printed for T, cadell, in the Strand, MDCCLXXIII. — 8 volumes in-8° reliés.

Orné d'un portrait de l'auteur.

Histoire de l'Art chez les Anciens, par M. Winckelmann, traduite de l'allemand par M. Huber, nouvelle édition revue et corrigée. — A Paris, chez : Barrois l'aîné, libraire, quai des Augustins, n° 19; Savoye, libraire, rue Saint-Jacques, n° 12, MDCCLXXXIX. — 3 volumes in-8° reliés.

Histoire de la décadence et de la chute de l'Empire romain, traduite de l'anglais d'Edouard Gibbon. Nouvelle édition entièrement revue et corrigée, précédée d'une notice sur la vie et le caractère de Gibbon et accompagnée de notes critiques et historiques relatives pour la plupart à l'histoire de la propagation du christianisme, par M. F. Guizot. — A Paris, chez Lefèvre, libraire, rue de l'Eperon, n° 6, 1819. — 13 volumes in-8° reliés.

Trattato della Pittura di Lionardo da Vinci. — Milano. Dalla Societa typografica de classici Italians, contrada di S. Margherita, n° 1118, anno 1804. — 1 volume in-8° relié, illustré et orné d'un portrait de l'auteur.

La Sainte Bible, qui contient le vieux et le nouveau testament, revue sur les originaux, par David Martin, ministre du Saint Evangile à Utrecht. — A Paris, chez J. Smith, imprimeur-libraire, rue Montmorency, n° 16, 1827. — 1 volume in-8° relié.

Les commentaires de César, traduits par J.-B. Varney, ancien professeur de l'Université de Paris. — A Paris, chez Deterville, libraire, rue Hautefeuille, n° 8, MDCCCX. — 1 volume in-8° relié comprenant les tomes 1 et 2.

Tacite, traduction nouvelle avec le texte latin en regard, par Dureau de Lamalle, de l'Académie française. Troisième édition, augmentée de la vie de Tacite, des notes et des suppléments de Brotier, traduits par Dotteville ; revue et corrigée par M. Dureau de Lamalle fils, correspondant de l'Académie des Inscriptions, des Académies de Naples, Turin, etc. — A Paris, chez L.-G. Michaud, imprimeur-libraire, rue des Bons-Enfants, n° 34, MDCCCXVIII. — 6 volumes in-8° reliés.

Œuvres de Bossuet, évêque de Meaux. Abrégé de l'Histoire de France. — Paris, Beaucé, libraire, rue Guénégaud, 1821. — 1 volume in-8° relié.

2° RAYON.

Satires de D.-J. Juvénal, traduites en vers français avec le texte en regard, et accompagnées de notes explicatives, par V. Fabre, de Narbonne, professeur à l'institution Sainte-Barbe. — Paris, Theophile Berquet, libraire, quai des Augustins, n° 29, MDCCCXXV. — 2 volumes in-8° reliés.

Collection of ancient and modern British Authors. Quentin Durward, volume XXIV; *The Abbot*, being the sequel to the Monastery, volume XX, with the author's last notes and additions.

La guerre est ma patrie,
Mon harnois, ma maison,
Et en toute saison,
Combattre, c'est ma vie.

Paris, Baudry's European Library, rue du Coq, near the Louvre. Sold also by Amyot, rue de la Paix; Truchy, boulevard des Italiens; Théophile Barrois, Jun., rue Richelieu; Heideloff and Campe, rue Vivienne; and by all the principal Booksellers on the continent, 1838. — 1 volume in-8° relié en anglais.

Lettres provinciales et Pensées, par Blaise Pascal. Nouvelle édition, augmentée : 1° d'un examen des Lettres provinciales et des sources de la perfection du style de Pascal; 2° d'une introduction aux Pensées, par M. le comte François de Neufchateau; 3° d'une nouvelle Table analytique des Pensées. Tome second. — A Paris, chez Lefèvre, libraire, rue de l'Eperon, n° 6, 1821. — 1 volume in-8° relié.

Esquisse d'un Tableau historique des progrès de l'esprit humain, ouvrage posthume de Condorcet, troisième édition, ornée d'un portrait de l'auteur. — A Paris, chez Agasse, rue des Poitevins, n° 18, an V (1797). — 1 volume in-8° relié.

Collezione de migliori Autori Italiani antichi e moderni, volumes IV et V. Opere poetiche di Dante Alighieri con note di diversi. Tomo primo : Le Poesie liriche, La Divina Comedia : Inferno. Tomo secundo : La Divina Comedia; Purgatorio, Paradiso. — Parigi, Presso Baudry, libreria Europea, 9, rue du Coq, près le Louvre, 1836. — 1 volume in-8° relié et orné d'un portrait de l'auteur.

Politique d'Aristote, traduite du grec, avec des notes et des éclaircissements par Charles Millon, professeur de législation et de langues anciennes à l'Ecole centrale du Panthéon, à Paris, et membre de plusieurs sociétés littéraires. On a joint à cet ouvrage une notice sur Aristote et sur ses écrits, une liste chronologique des éditions de ses œuvres; plusieurs extraits de Platon, et les deux Traités de Xénophon sur les Républiques de Sparte et d'Athènes. Edition ornée du portrait d'Aristote.

Magna animi contentio adhibenda est in explicando Aristotele
Cicér. *Fragment philosoph.*

A Paris, chez Artaud, libraire, quai des Augustins, n° 42, MDCCCIII. — Tomes I, II et III reliés en 1 volume in-8°.

Note : Le portrait d'Aristote n'existe pas dans ce volume.

Œuvres de Descartes, publiées par Victor Cousin. — A Paris, chez F.-G. Levrault, libraire, rue des Fossés-Monsieur-le-Prince, n° 31 et à Strasbourg, rue des Juifs, n° 33, MDCCCXXIV. — 11 volumes in-8° reliés.

Cours de Philosophie positive, par M. Auguste Comte, ancien élève de l'Ecole polytechnique, répétiteur d'analyse transcendante et de mécanique rationnelle à ladite Ecole. — Paris, Bachelier, libraire pour les mathématiques, quai des Augustins, n° 55, 1830. — 6 volumes in-8° reliés.

De la Philosophie positive, par E. Littré, de l'Institut. — Paris, librairie philosophique de Ladrange, quai des Augustins, n° 19, 1845.

Discours sur l'esprit positif, par M. Auguste Comte, auteur du *Système de Philosophie positive*.

Ce discours vient d'être prononcé à l'ouverture du cours annuel d'Astronomie populaire que l'auteur professe gratuitement, depuis 1831, à la mairie du III° arrondissement de Paris : il va former le préambule philosophique de l'ouvrage didactique résulté de cet enseignement oral.

Paris, Carillian-Gœury et V^or Dalmont, éditeurs. Editeurs de la Géométrie analytique, par M. Auguste Comte, des Nouvelles annales de mathématiques, etc., etc., quai des Augustins, n°s 39 et 41, février 1844.

Note : Ces deux ouvrages sont reliés en un volume in-8°.

République occidentale. Ordre et Progrès. Vivre pour autrui. *Système de Politique positive* ou *Traité de sociologie, instituant la Religion de l'Humanité*, par Auguste Comte, auteur du *Système de Philosophie positive*.

L'Amour pour principe ;
L'Ordre pour base,
Et le Progrès pour but.

Paris, à la librairie scientifique industrielle de L. Mathias, 15, quai Malaquais et chez Carillian-Gœury et V^or Dalmont, libraires des corps des ponts et chaussées et des mines, 49, quai des Augustins, juillet 1851. Soixante-troisième année de la grande Révolution. — 4 volumes in-8° reliés.

Note. — Les tomes II, III et IV contiennent les rectifications suivantes faites par Auguste Comte.

Tome II, page 15, 18e ligne : on sent *ainsi* au lieu de *aussi*.
page 99, 11e ligne : L'*épuisement* au lieu de l'*existence* de l'activité...
page 114, 12e ligne : et *pourtant* au lieu de *partout*.
page 126, 20e ligne : *adaptés* au lieu de *adoptés*.
page 160, 16e ligne : *constatée* au lieu de *constituée*.
page 182, 20e ligne : le mot *vraiment* est biffé.
page 208, 28e ligne : *consistance* au lieu de *constance*.
page 211, 12e ligne : *ainsi* au lieu de *aussi*.
Tome III, page 179, 10e ligne : *divination* au lieu de *divinisation*.
page 197, 26e ligne : *indications* au lieu de *inductions*.
page 248, 29e ligne : *Ses* richesses au lieu de *Les* richesses
page 267, 31e ligne : *distinction* au lieu de *destination*.
page 347, 2e ligne : *le* propager au lieu de *la* propager.
id. 16e ligne : *domination* au lieu de *dénomination*.
page 460, 16e ligne : *destination* au lieu de *distinction*.
page 494, 31e ligne : *le* diriger au lieu de *la* diriger.
page 496, dernière ligne : *que* au lieu de *qui*.
page 551, 6e ligne : *régénération* au lieu de *génération*.
Tome IV, page 6, 12e ligne : *sa* au lieu de *la*.
page 25, dernière ligne : *appliqua* au lieu de *applique*.
page 29, 22e ligne : *primitivement* au lieu de *positivement*.
page 94, 21e ligne : *sa* au lieu de *la*.
page 104, 7e ligne : *ainsi* au lieu de *aussi*
page 139, 13e ligne : lire : des mœurs théocratiques.
page 150, 25e ligne : *Sa* tendance au lieu de *La* tendance.
page 170, 4e ligne : *reproduire* au lieu de *produire*.
page 215, 9e ligne : *signalant* au lieu de *signalent*.
page 243, 28e ligne : *aussi* au lieu de *ainsi*.
page 338, dernière ligne : *appropriation* au lieu de *appréciation*.
page 422, lire : 17e, *Poitiers* au lieu de *Rochefort*.
page 483, 12e ligne : *spéciale* au lieu de *sociale*.
page 524, 14e ligne : *insuffisance* au lieu de *influence*.
page 526, 31e ligne : *appliqua* au lieu de *applique*.
page 553, 10e ligne : *comment* au lieu de *combien*.

Appendice. — Bibliothèque positiviste au dix-neuvième siècle, 3e page, 7e ligne : les mots « *et la Physiologie de Ch. Bernard* » sont biffés.

Religion de l'Humanité. L'Amour pour principe et l'Ordre pour base ; le Progrès pour but. *Synthèse subjective* ou Système universel des conceptions propres à l'état normal de l'Humanité, par Auguste Comte, auteur du *Système de Philosophie positive* et du *Système de Politique positive*. Tome premier, contenant le *Système de Logique positive* ou *Traité de Philosophie mathématique*.

Induire pour déduire,
Afin de construire.

Omnis ratio, et naturalis investigatio
Fidem sequi debet, non praecedere, nec infringere.

L'homme doit, de plus en plus,
se subordonner à l'Humanité.

Prix de ce volume : 9 francs.

Paris, chez l'auteur, 10, rue Monsieur-le-Prince et chez Victor Dalmont, libraire, 49, quai des Augustins, novembre 1856. Soixante-huitième année de la grande crise. — Un volume in-8° relié.

Discours sur l'esprit positif, par M. Auguste Comte, auteur du *Système de Philosophie positive*. — Paris, février 1844.

De la Philosophie positive, par E. Littré, de l'Institut. — Paris, 1845. — 1 volume in-8° relié.

Système de Politique positive, par Auguste Comte, ancien élève de l'Ecole polytechnique. Tome premier, première partie (Plan des travaux scientifiques nécessaires pour réorganiser la société). — A Paris, chez les principaux libraires, 1824. — 1 volume in-8° relié.

Note : La mention Elève de Henri Saint-Simon a été biffée à l'encre.

A System of logic, ratiocinative and inductive being a connected view of the Principles of evidence, and the Methods of scientific investigation, by John Stuart Mill. — London, John W. Parker, West Strand, MDCCCXLIII. — 2 volumes in-8° reliés, en anglais.

Appel aux Conservateurs, par Auguste Comte, auteur du *Système de Philosophie positive* et du *Système de Politique positive*.

Ordre et Progrès.
La Famille, la Patrie, l'Humanité.

Prix : 3 francs.

Paris, chez l'auteur, 10, rue Monsieur-le-Prince et chez Victor Dalmont, libraire, 49, quai des Augustins, août 1855. Soixante-septieme année de la grande crise, — 1 volume in-8° relié.

3° RAYON.

Collezione de Migliori autori italiani antichi e moderni. *Storia d'Italia*, di Francesco Guicciardini, alla miglior lezione ridotta dal professor Giovanni Rosini ; con una prefazione di Carlo Botta. — Parigi, Presso Baudry, Libreria Europea, 9, rue du Coq, près le Louvre, 1837. — 6 volumes in-8° reliés.

Le premier volume est orné d'un portrait de l'auteur.

Collection of ancient and modern British novels and romances. vol. IV. *The history of Tom Jones*, a foundling, by Henry Fielding, Esq, with a life of the author by sir Walter Scott. — Paris, Baudry's foreing library, rue du Coq-Saint-Honoré; Sold also by Théophile Barrois Jun., rue Richelieu; Truchy, Boulevard des Italiens; Amyot, rue de la Paix, and librairie des étrangers, rue Neuve-Saint-Augustin, 1831. — Tomes I et II reliés en un volume in-8°.

Œuvres complètes de Molière avec des notes extraites des meilleurs commentateurs, par M. J. Simonnin, et ornées d'un beau portrait. — Paris, Mame et Delaunay-Vallée, éditeurs, rue Guénégaud, n° 25; — Charles Gosselin, libraire de S. A. R. Monseigneur le duc de Bordeaux et de S. A. R. Mademoiselle, rue de Seine, n° 12, MDCCCXXV. — un volume in-8° relié.

Histoire de Gil Blas de Santillane, par Le Sage. — A Paris, chez Lefèvre, libraire, rue de l'Epéron, n° 6, MDCCCXXXVI. — Un volume in-8° relié et orné d'un portrait de l'auteur.

Coleccion de los mejores autores españoles. Tomo XX. Coleccion de Poesias Castellanas anteriores al siglo XV, publicadas, por D. T. A. Sanchez. Nueva edicion, hecha bajo la direccion de D. Eugenio de Ochoa, con notas al pie de las paginas, una introduccion y un vocabulario de voces anticuadas, y aumentada con un supplemento que contiene tres poemas nuevamente descubiertos. — Paris, Baudry, libreria europea n° 3, quai Malaquais, cerca del Pont des Arts; y Stassin, y Xavier, 9, calle du Coq, cerca del Louvre, 1842. — Un volume in-8° en espagnol, relié.

Coleccion de los mejores autores españoles. Tomo XVI. *Tesoro de los Romanceros y cancioneros espanoles, historicos, caballerescos moriscos y otros*, recogidos y ordenados, por Don Eugenio de Ochoa. — Paris, en la libreria europea de Baudry, calle du Coq-Saint-Honoré, 7, cerca del Louvre, 1838. — Un volume in-8° en espagnol, relié.

Même collection que ci dessus. Tome X. *Tesoro del Teatro espanol, desde su origen* (año de 1356) hasta nuestros dias, arreglado y divido en cuatro partes, por Don Eugenio de Ochoa, origenes del Teatro español, por D. L. F. de Moratin, Piezas dramaticas anteriores à Lope de Vega. — Paris, 1838. — Un volume in-8° en espagnol, relié et orné de deux portraits.

Même collection. — Tome XI. — *Teatro escogido de Lope de Vega.* — Un volume in-8° en espagnol relié et orné d'un portrait de l'auteur.

Classica Biblioteca italiana antica e moderna, *Discorsi di Niccolo*

Machiavelli sopra la prima deca di Tito Livio Milano, per Nicolò Bettoni, MDCCCXXIV. — Tomes I et II en italien, reliés en un volume in-8°

Historia de la dominacion de los Arabes en Espana, sacada de varios manuscritos y memorias arabigas, por el doctor Don José Antonio Conde. — Paris, Baudry, libreria europea, n° 3, quai Malaquais, 1840. — Un volume in-8° en espagnol, relié.

Coleccion de los mejores autores españoles. Tomes XXV et XXVI. *Obras de Miguel de Cervantes Saavedra*, nueva edicion, con la vida del autor, por D. M. F. de Navarette. Galatea, Viaje al Parnàso y obras dramaticas Trabajos de Persiles y Sigismunda historia setentrional por Miguel de Cervantes Saavedra. — Paris, Baudry, 3, quai Malaquais, 1841. — Reliés en un volume in-8°.

Même collection, tome II. *Obras de Miguel de Cervantes Saavedra*, novelas ejemplares. — Paris, Baudry, 1841. — Un volume in-8° en espagnol, relié.

El ingenioso hidalgo Don Quijote de la Mancha, compuesto por Miguel de Cervantes Saavedra, nueva edicion, con la vida de Cervantes por D. M. F. de Navarette. — Barcelone, en la imprenta de Ramon Fernandez y hermanos, 1839. — Un volume in-8° en espagnol, relié.

Collection des auteurs espagnols, tome. V. *Compendio de la historia de Espana*, por Ascargorta. — Paris, Baudry, 1838. — Un volume in-8° en espagnol, relié.

Même collection, tome XII. *Teatro escogido de Calderon de la Barca*. — Paris, Baudry, 1838. — Un volume in-8° en espagnol, relié et orné d'un portrait de l'auteur.

An Essay on the history of civil Society, by Adam Ferguson. LL. D., professor of moral philosophy in the University of Edimburg a new edition. — Basil : Printed by J. J. Tourneisen. — Paris : sold by Pissot, bookseller, quai des Augustins, MDCCLXXXIX. — Un volume in-8° en anglais, relié.

Du Pape, par l'auteur des *Considérations sur la France*.

ΕΙΣ ΚΟΙΡΑΝΟΣ ΕΣΤΩ (Homère, *Iliad.* II, v. 204).

Seconde édition augmentée et corrigée par l'auteur. — A Lyon, chez Rusard, libraire, imprimeur du Roi. — A Paris, à la librairie ecclésiastique, rue de l'Abbaye, n° 3, 1821. — Tomes I et II reliés en un volume in-8°.

Manuel historique du système politique des Etats de l'Europe et de leurs colonies depuis la découverte des deux Indes, par M. Heeren,

professeur d'histoire en l'Université de Gœttingue, membre de diverses sociétés savantes, associé de l'Institut, etc.

Und das Band der Staaten wardgehoben
Und die alten Formen stürzten ein!
(Le lien des Etats a été rompu et l'antique edifique s'est écroulé.) Schiller.

Traduit de l'allemand sur la troisième édition. — A Paris, chez Barrois l'aîné, rue de Seine, n° 10, F. S. G., 1821, tomes I et II reliés en un volume in-8°.

Delle Rivoluzioni d'Italia Libri vinticinque di Carlo Denina con giunte e correzioni inedite dell'autor. — Milano, Della Societa tipografica de'classici Italiani, 1820. — 3 volumes in-8°, en italien, reliés et ornés d'un portrait de l'auteur.

Dell'istoria delle guerre civili di Francia, di Arrigo Caterino Davila. — Firenze, Presso Guglielmo Piatti, MDCCCXXIII. — 6 volume in-8°, en italien, reliés deux à deux et ornés d'un portrait de l'auteur.

L'Europe au Moyen-Age, traduit de l'anglais de M. Henry Hallam par MM. P. Dudouit, avocat à la cour royale de Paris et A. R. Borghers. — A Paris, chez Delestre-Boulage, libraire de l'Ecole de Droit, rue des Mathurins-Saint-Jacques, n° 1, MDCCCXX. — 4 volumes in-8° reliés.

Réflexions synthétiques au point de vue positiviste sur la Philosophie, la Morale et la Religion.

Diis extinctis, Deoque, successit Humanitas.

Sans nom d'auteur. — Paris, imprimé par E. Thunot et Cie, rue Racine, 26, 1856. — Un volume grand in-8°, relié et orné d'un portrait d'Auguste Comte.

Note écrite sur la première page : M. B. de Constant Rebecque, Paris, jeudi 17 Archimède 68, et au-dessous de la main d'Auguste Comte, *reçu le 17 Archimède* 68.

Les Commentaires de saint Augustin sur le sermon de Notre-Seigneur sur la montagne qui contiennent toutes les règles de la morale chrétienne. Traduits en françois. — A Paris, chez André Pralard, rue Saint-Jacques, à l'occasion, MDCLXXXIII, avec privilège du Roi. — 1 volume in-12 relié.

La Gerusalemme liberata di Torquato Tasso, publicata da A. Buttura. — Parigi, Baudry, Libreria Europea, 3, quai Malaquais, 1840. — 2 volumes petit in-8°, en italien, reliés et ornés d'un portrait de l'auteur.

Orlando furioso, di Ludovico Ariosto. — Londres, MDCCLXXXIII. — 4 volumes in-12 reliés et ornés d'un portrait de l'auteur.

Gramatica filosofica de la lengua Espanola, obra basada principalmente en la que escribiò el Br. D. A. de Noboa, la cual ha sido

correjida, mejorada, refundida en sus partes mas esenciales i considerablemente aumentada, por D. José, Secundo Florez, Antiguo Catedratico de Filosofia en los Estudios Nacionales de San Isidro, Universidad de Madrid, etc. — Paris, 1853, A. Lefevre, editor i librero, Administracion. — Sres. D. Ing. Boix i compañia, calle Richelieu, 102. — Un volume in-18 relié.

Note de la main d'Auguste Comte : Reçu le 5 *Shakespeare* 65.

Discours sur l'esprit positif, par M. Auguste Comte, auteur du *Système de Philosophie positive*. — Paris, février 1844. — Un volume in-8° relié.

Note écrite sur la première page : Acheté à la vente de Madame Auguste Comte le samedi 17 mars 1877.
20 mars 1877. P. LAFFITTE.

Catéchisme des Industriels, III° cahier, *Système de politique positive*, par Auguste Comte, ancien élève de l'Ecole polytechnique, élève de Henri Saint-Simon. Tome premier, 1re partie. — A Paris, chez les principaux libraires, 1824. — Un volume in-8° relié (même note que le volume ci-dessus).

Catéchisme positiviste ou sommaire exposition de la Religion universelle, en onze entretiens systématiques entre une femme et un prêtre de l'Humanité, par Auguste Comte. — Paris, octobre 1852. — Un volume in-12 relié (même note que ci-dessus).

Algemeene Grondslagen der Stellige Wijsbegeerte, door Auguste Comte, Oud-Kweekeling der Polytechnische school, Leeraar der hoogere analysis en der rationele mechanica bij dezelve, en examinator dergenen die wensehen aldaar te worden toegelaten. Uitgegeven door eenige voorstanders van de Stellige Wijsbegeerte. — 's Gravenhage, bij Gebroeders Belinfante, 1846. — Un volume in-8° relié.

Dédicace : A Monsieur Auguste Comte, de la part des Editeurs, note écrite au-dessous (*Reçu le mercredi* 15 *avril* 1846).

Remarque : Une traduction française de la préface a été ajoutée à ce volume et porte la mention suivante, écrite par Auguste Comte : Mercredi 6 mai 1846 (Traduit du Hollandais par M. Littré).

4° RAYON.

Voyage pittoresque autour du Monde, résumé général des voyages de découvertes de Magellan, Tasman, Dampier, etc., publié sous la direction de M. Dumont d'Urville, capitaine de vaisseau, accompagné de cartes et de nombreuses gravures en taille douce sur acier, d'après les dessins de M. de Sainson, dessinateur du voyage de l'Astrolabe. — A Paris, chez L. Tenré, libraire-éditeur, rue du Paon, 1 et chez Henri Dupuy, rue de la Monnaie, 11, MDCCCXXXIV. — 2 volumes in-4° reliés.

Goethe's auserlesene Werke, sæmmtliche Gedichte und eine Auswahl seiner dramatischen und seiner übrigen Werke enthaltend, mit Kupfern und Portraits. — Paris, Baudry's europæische Buchhandlung, quai Malaquais, n° 3, 1841. — Un volume grand in-8° relié.

Abrégé de Géographie universelle ou voyage descriptif dans toutes les parties du monde, par Malte-Brun, précédé d'une introduction historique et suivi d'un aperçu de la Géographie ancienne, par MM. Larenaudière, Balbi et Huot, nouvelle édition. — Paris, Furne et Cie, rue Saint-André-des-Arts, 55, 1840. — Un volume grand in-8° relié.

Œuvres dramatiques de Schiller, traduites de l'allemand, par M. Horace Meyer, nouvelle édition précédée d'une notice biographique et littéraire et ornée du portrait de Schiller, gravé sur acier. — Paris, Amédée Saintin, imprimeur libraire-éditeur, rue Saint-Jacques, 38, 1837. — Un volume grand in-8° relié.

The complete works of Lord Byron, reprinted from the last London edition containing besides the notes and illustrations, by Moore, Walter Scott, Campbell, Jeffrey, etc., with a most complete index ; to wich is prefixed a Life, by Henry Lytton Bulwer in one volume. — Paris, published by A. and W. Galignani and C°, n° 18, rue Vivienne, 1841. — Un volume petit in-4° relié.

Tragédies d'Eschyle, par M. De Pompignan de l'Académie française.

Docuit magnumque loqui, nitique cothurno.
Hor., *Art. Poet.*

A Paris, chez Saillant et Nyon, libraires, rue Saint-Jean-de-Beauvais, MDCCLXX, avec approbation et privilège du Roi. — Un volume in-8° relié.

L'Amérique septentrionale et méridionale ou description de cette grande partie du monde avec un précis de la découverte, de la conquête et de l'origine des anciens peuples, de leurs mœurs, usages, coutumes et religions. Les arts, sciences, commerce, manufacture et gouvernements divers dans leur état actuel; les productions naturelles, les curiosités, etc., par une Société de géographes et d'hommes de lettres, un seul volume orné de gravures. — Paris, chez Etienne Ledoux, éditeur, rue Guénégaud, n° 9, 1835. — Un volume petit in-4° relié.

Coleccion selecta del antiguo teatro espanol, publicada el eco Hispano-Americano. — Paris, Libreria Española de Doña C. Denné Schmitz, rue de Provence, 12, 1854. — Un volume grand in-8° relié.

Dédicace : Al eminente y simpatico filosofo Auguste Comte. — Gratitud homenaje y afeccion Por la Sociedad de « El Eco Hispano-Americano ». Jose SEGUNDO FLOREZ.

Note d'Auguste Comte : Reçu le 27 *Descartes*, 66.

History of the conquest of Mexico, with a preliminary view of the ancient mexican civilization, and the life of the conqueror, Hernando Cortès, by William H. Prescott, author of « The history of Ferdinand and Isabella ».

« Victrices aquilas alium laturus in orbem »
Lucan. — *Pharsalia*, lib. V., v. 238.

Paris, Baudry's European library, n° 3, quai Malaquais, 1844. — 3 volumes in-8° reliés en un seul.

Note d'Auguste Comte : Donné par M. John Fisher, le jeudi 18 César 67.

La jolie fille de Perth, ou le jour de Saint-Valentin (St Valentine's Dan), traduction de M. Defauconpret, avec des éclaircissements et des notes historiques. — Paris, Furne, libraire-éditeur, quai des Augustins, n° 39, MDCCCXXX. — 1 volume in-8° relié.

Les puritains d'Ecosse (old Mortality), traduction de M. Defauconpret, avec des éclaircissements et des notes historiques. — Paris, Furne, MDCCCXXX. — 1 volume in-8° relié.

Panthéon littéraire. — Choix de chroniques et mémoires sur l'histoire de France avec des notices biographiques, par J.-A.-C. Buchon. Philippe de Commines : *Mémoires sur les règnes de Louis XI et Charles VIII;* — Guillaume de Villeneuve : *Mémoire sur l'expédition de Naples;* — Olivier de La Marche : *Mémoire sur la Maison de Bourgogne*; — Georges Chastelain : *Chronique de J. de La Lain;* — J. Bouchet : *Chronique de La Trémouille.* — Paris, A. Desrez, libraire-éditeur, rue Saint-Georges, 11, MDCCCXXXVI. — 1 volume grand in-8° relié.

Panthéon littéraire. — Choix des historiens grecs avec notices biographiques par J.-A.-C. Buchon. Hérodote : *Histoire. Vie d'Homère*; — Ctésias : *Histoire de Perse, Histoire de l'Inde;* — Arrien : *Expéditions d'Alexandre*; — suivis de l'essai sur la chronologie d'Herodote et du canon chronologique de Larcher, avec une carte des expéditions d'Alexandre, servant à l'éclaircissement de la géographie de l'Asie. — Paris, A. Desrez, imprimeur-éditeur, rue Neuve-des-Petits-Champs, 50, MDCCCXI. — 1 volume grand in-8° relié.

Panthéon littéraire. — *Œuvres complètes de Thucide et de Xénophon*, avec notices biographiques, par J.-A.-C. Buchon. — Paris, A. Desrez, MDCCCXXXIX. — 1 volume grand in-8° relié.

Panthéon littéraire. — *Œuvres philosophiques, morales et politiques* de François Bacon, baron de Verulam, vicomte de Saint-Alban, lord chancelier d'Angleterre, avec une notice biographique par J.-A.-C. Buchon. — Paris, A. Desrez, MDCCCXXXVI. — 1 volume grand in-8° relié.

Panthéon littéraire. — *Les Mille et une Nuits*, contes arabes, traduits en français par Galland. — Nouvelle édition augmentée de plusieurs contes, et accompagnée de notes et d'un essai historique sur les *Mille et une Nuits*, par A. Loiseleur Deslongchamps; publiée sous la direction de M. Aimé Martin. — Paris, A. Desrez, MDCCCXXXVIII. — 1 volume grand in-8° relié.

The dramatic Works of W. *Shakespeare*, from the text of Johnson, Steevens, and Reed with a Biographical Memoir, summary remars on each play, copious glossary, and variorum notes embellished with a portrait of Shakespeare. — Paris, Beaudry's European Library, 1838. — 1 volume in-8° relié.

Remarque : La table des matières de ce volume porte le mot « onze » écrit par Auguste Comte et les pièces suivantes sont marquées d'un point à l'encre : *Tempest*; — *Twelfth Night*; *or. What you Will*; — *Merchant of Venice*; — *Winter's Tale*; — *Macbeth*; — *Henry VIII*; — *Coriolanus*; — *King Lear*; — *Romeo and Juliet*; — *Hamlet, prince of Denmark*; — *Othello, Moor of Venice.* La pièce intitulée *As You Like It* avait été primitivement marquée, puis cette marque a été biffée.

La prison d'Edimbourg (The heart of Midlothian), traduction de M. Defauconpret, avec des éclaircissements et des notes historiques. — Paris, Furne, libraire-éditeur, MDCCCXXXIV. — 1 volume in-8° relié.

Œuvres de Walter Scott, traduites par A.-J.-B. Defauconpret, avec les introductions et les notes nouvelles de la dernière édition d'Edimbourg. Tome septième : *Contes de mon hôte*: — 3e série, *La Fiancée de Lamermoor*; — *L'officier de Fortune*. — Paris, Furne, MDCCCXXXVI, 1 volume in-8° relié.

Œuvres de Walter Scott. — *Kenilworth*. *L'Antiquaire*, traduction nouvelle, par M. Albert Montémont, revue et corrigée d'après la dernière édition d'Edimbourg. — Paris, Firmin-Didot frères, MDCCCXXXV. — 2 volumes in-8° reliés en un seul.

I Promessi Sposi Storia Milanese del secolo XVII scoperta e Rifatta da Alessandro Manzoni. — Parigi, presso Baudry, 1836. — 1 volume in-8° relié et orné d'un portrait de l'auteur.

Publii Virgilii Maronis Bucolica Georgica et Æneis. — Apud societatem litterariam-typographicam, 1784. — 1 volume in-8° relié.

Histoire des mathématiques, dans laquelle on rend compte de leurs progrès depuis leur origine jusqu'à nos jours; où l'on expose le tableau et le développement des principales découvertes dans toutes les parties des mathématiques, les contestations qui se sont élevées entre les mathématiciens, et les principaux traits de la vie des plus célèbres. — Nouvelle édition, considérablement augmentée et prolongée jusque vers l'époque actuelle, par J.-F.

Montucla, de l'Institut national de France. — A Paris, chez Henri Agasse, libraire, rue des Poitevins, n° 18, an VII. — 4 volumes in-4° reliés (le 1er est orné d'un portrait de l'auteur).

Histoire du Droit romain au Moyen Age, par M. de Savigny, traduite de l'allemand sur la dernière édition et précédée d'une notice sur la vie et les écrits de l'auteur, par M. Charles Guénoux, docteur en droit. — Paris, chez : Charles Hingray, éditeur, 10, rue de Seine; Aug. Durand, libraire, rue des Grès, 1839. — 3 volumes in-8° reliés, le 1er comprenant les tomes I et II.

Recherches sur la nature et les causes de la richesse des Nations, traduit de l'anglais d'Adam Smith par le citoyen Blavet. — A Paris, de l'imprimerie de Laran et Cie, an IX, 1800. — 4 volumes in-8° reliés.

Essai sur le principe de population ou Exposé des effets passés et présens de l'action de cette cause sur le bonheur du genre humain; suivi de quelques recherches relatives à l'espérance de guérir ou d'adoucir les maux qu'elle entraîne, par T.-R. Malthus, maître ès arts, ancien associé du collège de Jésus à Cambridge, professeur d'histoire et d'économie politique au collège des Indes Orientales dans le comté d'Hertford. Traduit de l'anglais par Pierre Prévost. Pr. de Ph. à Genève, c. de l'I. N. de l'Acad. R. de Berlin, des Soc. R. de Londres et d'Edimbourg, etc. — A Paris, chez J.-J. Paschoud, lib., quai des Grands-Augustins, n° 11; à Genève, chez le même libraire, 1809, — 3 volumes in-8° reliés.

Recherches sur la population et sur la faculté d'accroissement de l'espèce humaine, contenant une réfutation des doctrines de M. Malthus sur cette matière, par William Godwin, traduit de l'anglais par F.-S. Constancio D. M., etc. — Paris, J.-P. Aillaud, libraire, quai Voltaire, 1821. — 2 volumes in-8° reliés.

De la liberté du travail ou simple exposé des conditions dans lesquelles les forces humaines s'exercent avec le plus de puissance, par Charles Dunoyer, membre de l'Institut. — Paris, chez Guillaumin, libraire, 14, rue Richelieu, 1845, 3 volumes in-8° reliés.

Essais philosophiques, par feu Adam Smith, docteur en droit de la Société royale de Londres, de celles d'Edimbourg, etc, etc., précédés d'un précis de sa vie et de ses écrits, par Dugald Stewart, de la Société d'Edimbourg, traduits de l'anglais par P. Prévost, professeur de philosophie à Genève, de l'Académie de Berlin, de la Société des curieux de la Nature et de la Société royale d'Edimbourg. — A Paris, chez H. Agasse, imprimeur-libraire, rue des Poitevins, n° 18, an V de la République (1797, vieux style). — 2 volumes in-8° reliés et ornés d'un portrait de l'auteur.

Manuel de l'histoire ancienne, considérée sous le rapport des constitutions du commerce et des colonies des divers états de l'antiquité, traduit de l'allemand de A.-H.-L. Heeren, professeur d'histoire à l'Université de Gottingue, membre associé correspondant de l'Institut de France (Académie des Inscriptions) et de plusieurs sociétés savantes de l'Europe, par Al. Thurot, troisième édition. Paris, chez Firmin-Didot, frères, libraires, rue Jacob, n° 24, 1836. — 1 volume in-8° relié.

Histoire du gouvernement de Venise, par le sieur Amelot de la Houssaie. — A Paris, chez Frédéric Léonard, imprimeur ordinaire du Roy et du clergé de France, MDCLXXVI. — Avec privilège du Roy.

Histoire des progrès et de la chute de la République romaine, par Adam Ferguson, professeur de philosophie morale à l'Université d'Edimbourg, orné de cartes et traduit de l'anglais. — A Paris, chez Nyon l'aîné, MDCCLXXXIV, avec approbation et privilège du Roi. — 7 volumes in-8° reliés.

Ivanhoé ou le retour du croisé par sir Walter Scott, traduit de l'anglais par le traducteur des romans historiques de sir Walter Scott. — Paris, à la librairie de Charles Gosselin, rue de Seine, 12; Ladvocat, libraire, Palais-Royal, galerie de bois, n° 195, MDCCCXXII. — 2 volumes in-8° comprenant 4 tomes reliés deux à deux.

Le Rime di Messer Francesco Petrarca, edizione formata sopra quella di Rovillio del 1574 con Aggiunte indicate nel seguente awiso. — Venezia, 1820, Molinari. — 2 volumes petit in-8° reliés et ornés d'un portrait de l'auteur.

Exposition de la doctrine de l'Eglise catholique sur les matières de controverse, par M. Jacques Benigne Bossuet, évêque de Meaux, ci-devant évêque de Condom, etc. — A Saint-Brieuc, chez L.-J. Prud'homme, imprimeur libraire, place du Martrai, 1801. — 1 volume in-12 relié.

La cité de Dieu de saint Augustin, traduction nouvelle par L. Moreau. — Paris, Charpentier, libraire-éditeur, rue de Seine, 29, 1843. — 2 volumes in-12 reliés.

De la félicité publique ou considérations sur le sort des hommes dans les différentes époques de l'histoire.

Nil desperandum.
HORAT.

Sans nom d'auteur. — A. Amsterdam, chez Marc Michel Rey, MDCCLXXVI. — Tomes I et II reliés en un vol. in-8°.

Dictionnaire des Beaux-Arts, par A.-L. Millin, membre de l'Institut, conservateur des Médailles, des Antiques et des Pierres gravées de la bibliothèque impériale, professeur d'antiquités, etc., etc. Cet

ouvrage fait partie de ceux adoptés par le Gouvernement pour la formation des bibliothèques des lycées. — De l'imprimerie Crapelet. — A Paris, chez Desray, libraire, rue Hautefeuille, 4, MDCCCVI. — 3 volumes in-8° reliés.

Pausanias, ou voyage historique de la Grèce, traduit par Gedoyn avec des remarques, notes, etc. — A Paris, chez Jean-François Bastien, l'an II de la République françoise. — 4 volumes in-8° reliés.

5e RAYON (2e rang).

Le Théâtre de Pierre Corneille, nouvelle édition. — A Paris, chez Denully, Grand-salle du Palais ; à l'Ecu de France et à la Palme, MDCCXLVII. Avec approbation et privilège du roi. — 6 volumes in-12 reliés et ornés d'un portrait de l'auteur.

Note : La table générale porte le mot « treize » écrit par Auguste Comte et les pièces suivantes sont marquées d'un point à l'encre : *Le Cid* ; — *Horace* ; — *Cinna* ; — *Polyeucte* ; — *La mort de Pompée* ; *Rodogune* ; — *Héraclius* ; — *Nicomède* ; — *Perthavite* ; — *Œdipe* ; *Sertorius* ; — *Othon* ; — *Pulchérie*.

Œuvres d'Homère. — *L'Odyssée*, avec des remarques, précédées de réflexions sur Homère et sur la traduction des poètes, par P.-J. Bitaubé, membre de l'Institut et de la Légion d'honneur. A Paris, chez L. Tenré, libraire, rue du Paon, 1, 1822. — 2 volumes in-12° reliés et ornés de 2 gravures.

Histoire des variations des Eglises protestantes, par Messire Jacques-Benigne Bossuet, évêque de Meaux, conseiller du Roy en ses conseils, ci-devant précepteur de Monseigneur le Dauphin, premier aumônier de Madame la Dauphine. — A Paris, chez : Guillaume Desprez, impr.-lib. ; — Jean Desessartz, rue Saint-Jacques « à Saint-Prosper et aux Trois-Vertus », MDCCXXX. Avec approbation et privilège du Roy. — 4 volumes in-12 reliés.

Instructions générales en forme de catéchisme, où l'on explique en abrégé, par l'Ecriture Sainte et par la tradition, l'histoire et les dogmes de la religion, la morale chrétienne, les sacrements, les prières, les cérémonies et les usages de l'Eglise, imprimées par ordre de feu Messire Charles-Joachim Colbert, évêque de Montpellier, à l'usage des anciens et des nouveaux catholiques et tous ceux qui sont chargés de leur instruction, avec deux catéchismes abrégés à l'usage des enfants. — Paris, chez Simart, libraire, imprimeur de Monseigneur le Dauphin, rue Saint-Jacques ; au Dauphin, MDCCXXXIX, avec privilège du Roy. — 2 volumes in-12° reliés.

L'Alcoran de Mahomet, traduit de l'arabe par André Duryer, sieur de la garde Malezair. — A Amsterdam, chez Pierre Mortier, MDCCXLVI. — 2 volumes in-12 reliés.

Mémoires pour servir à l'histoire d'Anne d'Autriche, épouse de Louis XIII, roi de France, par Madame de Motteville, une de ses favorites. — A Amsterdam, chez François Changuion, MDCCXXIII. — 4 volumes in-12 reliés (le tome Ier de cet ouvrage manque).

Esprit de Leibnitz ou Recueil de pensées choisies sur la philosophie, la religion, la morale, l'histoire, etc., extraites de toutes ses œuvres latines et françoises. — A Lyon, chez Jean-Marie Bruyset, imprimeur-libraire, rue Saint-Dominique, MDCCLXXII. Avec approbation et privilège du Roi. — 2 volumes in-12° reliés.

Note manuscrite d'Auguste Comte : Acheté le mercredi 29 septembre 1847.

Les confessions de saint Augustin, traduites par le R. P. de Ceriziers de la compagnie de Jésus. — A Paris, au Palais, chez Nicolas Le Gras, au troisième pilier de la grande salle, à l'L couronnée, MDCLXXXXII. Avec approbations et privilège du Roy. — 1 volume in-12 relié.

Système physique et moral de la Femme ou tableau philosophique de la constitution, de l'état organique, du tempérament, des mœurs et des fonctions propres au sexe, par M. Roussel, docteur en médecine de l'université de Montpellier. — A Paris, chez Vincent, imprimeur-libraire, rue des Mathurins, hôtel de Clugny, MDCCLXXV. Avec approbation et privilège du Roi. — 1 volume in-12° relié.

Aminta, favola pastorale di Torquato Tasso in Orléans, Nella Stamperia di C. A. I. Jacob Primogenito, nella strada di Burgogna, E si vende alla continuazione della Raccolta di Cazin, MDCCLXXXV. Con licenza e privilegio. — 1 volume in-18 relié.

M. Annei Lucani, *Pharsalia*. Recognovit, et ad Burmanniani textus, fidem revocavit, Joa. Aug. Amar, e præfectis Biblioth. Mazarineæ, nec non Human. Litter. in Regio Henrici Quarti Colleg. Professor. Addidit et supplementum auct. Thoma Maio, anglo; et Tit. Petronii arbitr. Specimen Belli Civilis. — Parisiis, e typis Augusti Delalain, Bibliopolæ, via Mathurinensium, 5, 1816. — 1 volume in-12° relié et orné d'une gravure.

Note manuscrite d'Auguste Comte : Reçu de M. Laffitte, le 1er Saint-Paul 67.

Catechismus concilii tridentini, Pii V. Pontif. Max. jussu promulgatus. Sincerus et integer, mendisque repurgatus operâ P. D. L. H. P. A quo est additus apparatus ad catechismum, in quo ratio, auctoritas, approbatores et usus declarantur. Editio novissima. — Coloniæ, apud Balth ab Egmond, et socios, MDCCLXIX. — 1 volume in-12 relié.

Introduction à la vie dévote de saint François de Sales, évêque et prince de Genève, fondateur de l'Ordre de la visitation de Sainte-

Marie. — Nouvelle édition par le R. P. Jean Brignon de la compagnie de Jésus, augmentée des maximes de saint François de Sales, d'un exercice spirituel durant la messe, de l'office, litanies et abrégé de la vie du même saint, etc. — Tours, chez A. Mame et Cie, impr-libraires, 1832. — 1 volume in-12 relié.

J.-B. Bossuet. — *Politique tirée des propres paroles de l'Ecriture sainte.* — Paris, librairie monarchique de N. Pichard, quai de Conti, n° 5, près du Pont-Neuf, MDCCCXXI. — 1 volume in-12 relié.

Remarque : le 1er cahier de cet ouvrage manque.

Orlando furioso, di Ludovico Ariosto, Passo passo riscontrato con lunga e scrupolosa diligenza su i Testi delle più approvate Edizioni antiche e moderne e da ogni tipografico neo terso ed emendate da G. B. Boschini. — Londra, presso Berthoud e Wheatley, 28, Soho Square e presso J. Cumming a Dublino, 1815. — 6 volumes petit in-8° reliés.

Remarque : le tome 2 de cet ouvrage manque.

Le Prince, par Machiavel, nouvelle traduction augmentée de notes historiques et politiques. — A Paris, chez Chassériau, libraire, rue Neuve-des-Petits-Champs, n° 5, 1822. — 1 volume in-12 broché.

Vita di Benvenuto Cellini, scritta da lui medesimo tratta dall' autographo per cura del Dott. Francesco Tassi. — Firenze, e si trova in Parigi, alla libreria europea di Baudry, 9, rue du Coq, 1834. — 1 volume in-12 relié.

Paradise lost, a poem in twelve books the author John Milton. — London : Printed for W. Straban, J-F. and C. — Rivington, L. Davis, etc. MDCCLXXVIII. — 1 volume in-12 relié, orné du portrait de l'auteur et de plusieurs gravures.

De la connaissance de Dieu et de soi-même composé pour l'instruction de Monseigneur le Dauphin par Bossuet, évêque de Meaux. — Paris, Auguste Delalain, imprr-libraire, rue des Mathurins-Saint-Jacques, n° 5, 1822. — 1 volume in-12 relié.

Œuvres complètes de Vauvenargues, revues et augmentées sur les manuscrits communiqués par sa famille ; accompagnées de notes et terminées par une table analytique des matières. — A Paris, de l'imprimerie de Delance. L'an V, 1797. — 2 volumes in-12 reliés.

Lettres sur les animaux. — Nouvelle édition augmentée (sans nom d'auteur). — A Nuremberg, et se trouve à Paris, chez Saugrain jeune, quai des Augustins, MDCCLXXXI. 1 volume in-12 relié.

6ᵉ ET DERNIER RAYON.

Histoire du concile de Trente, écrite en italien par Fra Paolo Sarpi, de l'Ordre des Servites, et traduite de nouveau en françois, avec des notes critiques, historiques et théologiques, par Pierre-François Le Courayer, Docteur en théologie de l'Université d'Oxford et chanoine régulier et ancien bibliothécaire de l'abbaye de Sainte-Geneviève de Paris. — A Amsterdam, chez J. Wetstein et G. Smith, MDCCXXXVI. — 2 volumes in-4° reliés, ornés du portrait de l'auteur et de plusieurs gravures.

Œuvres complètes de Voltaire, édition dédiée aux amateurs de l'art typographique. — Paris, Jules Didot, aîné, impʳ-libraire, rue du Pont-de-Lodi, n° 6, Dufour et Cⁱᵉ, libraires, rue du Paon, n° 1, 1827. — 4 volumes petit in-4° reliés.

Remarque : la table du tome 1ᵉʳ contenant les œuvres poétiques porte le mot (neuf) écrit par A. Comte et les pièces suivantes sont marquées d'un point à l'encre : *Brutus; — Zaïre; — Alzire; — Mérope; — Semiramis; — Oreste; — Rome sauvée; — L'orphelin de la Chine; — Tancrède.*

Tibulli et Propertii opera, ex editione J. Broukhusii fideliter expressa Glasguae, excudebant Robertus et Andéas Foulis, MDCCLIII. — 1 volume in-8° relié.

La princesse de Clèves. — A Paris, chez : Lemierre, libraire, rue Jacob, n° 12; — Raphel et Bertrandet, impʳ-lib., rue du Faubourg-Saint-Honoré, n° 47, an VII. — 2 volumes in-18 reliés.

Le Presbytère suivi de Elisa et Widmer, par Rodolphe Topffer. — Paris, Pessard, lib.-éditeur, 7, rue des Grands-Augustins, 1852. — 2 volumes petit in-8° brochés.

Note d'Auguste Comte : Reçu de M. Laffitte, le 21 Bichat 68.

Réflexions synthétiques au point de vue positiviste sur la Philosophie, la morale et la religion. Court aperçu de la religion positive ou religion de l'Humanité; la plus religieuse et la plus sociale de toutes les religions, la seule susceptible de devenir générale et qui, par conséquent, le deviendra un jour, systématisée ou fondée par Auguste Comte. Seconde édition : La Haye, les frères Van Cleef, 1856 (soixante-huitième année de la grande crise). — 1 volume grand in-8° cartonné.

Dédicace : A Monsieur Auguste Comte, à Paris, de W. Bⁿ de Constant Rebecque. La Haye, 22 octobre 1856 (16 Descartes 68).

Note d'Auguste Comte : Reçu le 19 Descartes 68.

The Roman Empire of the West, four lectures delivered at the philosophical institution, Edimburgh, february 1855, by Richard

Congrève M. A. late fellow and tutor of Wadham college, Oxford. — London : John W. Parker and Son, West Strand, 1855.

Note d'Auguste Comte : Reçu le 21 Saint-Paul 68.

Caroline de Lichtfield ou mémoires d'une famille prussienne par Mme la baronne Isabelle de Montolieu, cinquième édition ornée de jolies figures et de la musique des romances.

Idole d'un cœur juste et passion du sage,
Amitié ! que ton nom soutienne cet ouvrage !
Règne dans mes écrits ainsi que dans mon cœur !
Tu m'appris à connaître, à sentir le bonheur.

Paris, Artus Bertrand, libraire, rue Hautefeuille, n° 23, 1828. — 2 volumes in-8° brochés.

Note d'Auguste Comte : Reçu de M. Audiffrent, le 22 César 68.

Almanaque universal Hispano-Americano, para todos los años. Obra utilisima y entretenida, de instruccion y de recreo a la vez, compuesta espresamente con ese fin, y con destino a los pueblos todos de raza española por una reunion de literatos bajo la direccion de D.-J. Segundo-Florez. — Paris, imprenta española y americana del Sr Dubuisson, calle Coq-Héron, 5. Enero de 1853. — 1 volume in-18 relié.

Note d'Auguste Comte : Reçu le 19 Aristote 65.

Histoire et systématisation générale de la Biologie principalement destinée à servir d'introduction aux Etudes médicales, par le D L.-A. Segond, bibliothécaire à la Faculté de médecine de Paris, secrétaire de la Société de Biologie. — Paris, chez J.-B. Baillière, rue Hautefeuille, 19, 1851. — 1 volume in-12 broché.

Note d'Auguste Comte : Reçu le mardi 21 Homère 63.

La Monarchia di Dante Allighieri col volgarizzamento di Marsilio Ficino tratto da codice inedito della mediceo-Laurenziana di Firenze con illustrazioni e note di diversi per cura del dottore Alessandro Torri Veronese. — In Livorno. Coi tipi degli tipografi, MDCCCXLIV. — 1 volume in-8° broché.

Note d'Auguste Comte : Reçu le lundi 26 Aristote 64.

Les quarante codes des Français composés des Chartes de 1830, Code civil, de procédure civile, de commerce (nouveau), etc. — Paris, chez Béchet, libraire, rue de la Harpe, 19, 1845. — 1 volume in-12 relié.

Monde primitif analysé et comparé avec le monde moderne, considéré dans les origines françoises ; ou dictionnaire étymologique de la langue françoise avec des figures en taille douce par M. Court de Gebelin, de la Société Econom. de Berne, des Aca-

démies royales de La Rochelle, Dijon et Rouen. — A Paris, chez l'auteur, rue Poupée, maison de M. Boucher, secrétaire du Roi. Chez Boudet, Imp. rue Saint-Jacques, etc., MDCCLXXVIII, avec approbation et privilège du Roi. — 1 volume in-4° relié.

Nouveau dictionnaire François-Italien composé sur les dictionnaires de l'Académie de France et de la Crusca; enrichi de tous les termes propres des sciences et des Arts qui forment une augmentation de plus de trente mille articles sur tous les autres dictionnaires qui ont paru jusqu'à présent. Ouvrage utile et même indispensable à tous ceux qui veulent traduire ou lire les ouvrages de l'une ou de l'autre langue, par M. l'abbé François d'Alberti de Villeneuve, dédié à Son Altesse Royale Monseigneur le duc de Savoie. — A Marseille, chez Jean Mossy, imprimeur du Roi et de la marine, et libraire au Parc, MDCCLXXII, avec approbation et privilège du Roi. — 2 volumes in-4° reliés.

Dictionnaire universel de la langue françoise, avec le latin, Manuel de grammaire, d'orthographe et de néologie, extrait comparatif des dictionnaires publiés jusqu'à ce jour. Ouvrage classique adopté pour les bibliothèques des Lycées, offrant, en abrégé, l'exécution des plans de dictionnaires tracés par d'Alembert, Fénelon, etc., et pouvant tenir lieu des dictionnaires dont il est l'extrait et le supplément, par P.-C.-V. Boiste.

Le premier livre d'une nation est le dictionnaire de sa langue.
VOLNEY.

Troisième édition augmentée d'un tiers. — A Paris, chez l'auteur, rue Hautefeuille, n° 30, 1808. — 2 volumes grand in-8° reliés en un seul.

Dictionnaire usuel et scientifique de Géographie, contenant les articles les plus nécessaires de la géographie ancienne, ce qu'il y a de plus important dans la géographie historique du Moyen-Age, le résumé de la statistique générale des Grands Etats et des villes les plus importantes du globe, et un grand nombre d'articles pris dans les voyages publiés ou inédits de l'auteur, par G.-L. Domeny de Rienzi, orné de neuf cartes coloriées, deuxième édition.

La nature, semblable en toutes choses, est la même en tous pays. Trad. de PYTHAGORE, vers dorés.

Les institutions expliquent les principales différences qui existent entre les peuples.
RIENZI. — *Frag. de l'orig. des peup. de l'Asie centr.*

Paris, Langlois et Leclercq, libraires-éditeurs, rue la Harpe, 81, 1841. — 1 volume in-8° relié.

Nouveau dictionnaire de poche Français-Italien, par le chevalier Briccolani, 16e édition. — Paris, 1844. — 1 volume in-12 relié.

Dictionnaire Français-Italien et Italien-Français, par J.-Ph. Barberi et A. Ronna, édition diamant. — Paris, 1838. — 1 volume petit in-8° relié.

Dictionnaire Français-Espagnol et Espagnol-Français, par D.-G. Trapani, édition diamant. — Paris, 1838. — 1 volume petit in-8° relié.

Dictionnaire Français-Espagnol et Espagnol-Français, par D.-G. Trapani, édition diamant. — Paris, 1843. — 1 volume petit in-8° relié.

Nouveau dictionnaire de poche Français-Anglais et Anglais-Français, par Th. Nugent et J. Ouiseau, 24e édition. — Paris, 1832. — 1 volume in-18 relié.

Nouveau dictionnaire de poche Français-Anglais et Anglais-Français, par Th. Nugent et J. Ouiseau, 37e édition. — Paris, 1844. — 1 volume in-12 relié.

Livre de poste ou état général des postes aux chevaux du royaume de France, des relais des routes desservies en poste conduisant des frontières de France aux principales capitales de l'Europe ; précédé d'un extrait de la nouvelle instruction sur le service des postes et suivi de la carte géométrique des routes desservies en poste, avec désignation des relais et des distances pour l'an 1837. — Paris, de l'Imprimerie royale, 1837. — 1 volume in-8° relié.

Livre de poste pour l'an 1843. — Paris, Imprimerie royale. — 1 volume in-8° broché.

Annuaire pour l'an 1857, publié par le bureau des longitudes, prix 1 franc. — Paris, Mallet-Bachelier, gendre et successeur de Bachelier, imprimeur-libraire, quai des Augustins, 55. — 1 volume in-12 broché.

Remarque : Le calendrier de ce volume contient en tête l'annotation « an 69 » écrite par Auguste Comte ainsi que des initiales et des chiffres placés en marge et se rapportant au calendrier positiviste.

Almanach des Postes à l'usage de Paris, 1857.

Atlas classique et universel de géographie ancienne et moderne, publié par J. Andriveau. — Goujon, éditeur, rue du Bac, n° 6, près le Pont-Royal, Paris, 1837.

Nouveau plan illustré de la ville de Paris, avec le système complet des fortifications et forts détachés et des communes de la Banlieue, dressé par A. Vuillemin, collé sur toile. — Paris, 1846.

Paris illustré et ses fortifications, plan publié par Auguste Logerot. — Paris, 1847.

Carte topographique des environs de Paris, par N. Maire, revue en 1829, collée sur toile.

Plan de Paris fortifié et des communes environnantes, publié par J. Andriveau-Goujon. — Paris, 1846, collé sur toile et accompagné d'une nomenclature des rues de Paris et des communes environnantes.

Carte générale des routes de France, par J. Andriveau. — Paris, 1837, collée sur toile.

Cruchley's new plan of London, improved to 1838, including the East and West India Docks. — Engraved published by G.-F. Cruchley, map-seller, n° 81, Fleet street, London, collé sur toile.

Note manuscrite d'Auguste Comte : Lundi 10 août 1846.

Plan topographique de Rome moderne avec les changemens et accroissemens nouveaux, publié par Pl. Letarouilly, architecte. — Paris, 1841, collé sur toile.

NÉCROLOGIE

Au moment de paraître, nous avons le regret d'apprendre la mort de notre coreligionnaire M. Eugène Deullin, banquier à Epernay, décédé le 10 janvier, dans sa soixante-dixième année.

C. H.

Le Proprietaire, Gérant responsable : P. Laffitte.

PASTEUR ET LE POSITIVISME

L'apothéose de Pasteur commencée de son vivant se continue après sa mort. Il a été donné à bien peu de savants, à bien peu de grands hommes de recueillir autant d'hommages et d'avoir des journées comparables à celle du 14 novembre 1888, où fut inauguré l'Institut de la rue Dutôt et à celle du 27 décembre 1892, où la Sorbonne vit l'imposante cérémonie de son jubilé.

La translation de ses cendres a été une nouvelle occasion d'éloges officiels et la réception de son successeur à l'Académie française a permis de répéter, sans grandes variations, ces oraisons funèbres d'une uniformité un peu trop rituelle. Enfin, le livre de M. Duclaux, *Histoire d'un esprit*, retraçant le tableau des découvertes pastoriennes, force l'attention et par le nom de l'auteur et par le titre fort alléchant.

Histoire d'un esprit! quelle promesse de la part d'un homme qui vécut dans l'intimité de celui qu'il étudie et partagea ses travaux !

Nous avons ouvert d'une main impatiente ce volume, espérant y trouver des révélations nouvelles sur l'homme que fut Pasteur, sur sa philosophie, le degré réel de sa croyance, ses jugements sur les événements contemporains, ses idées générales. Si spécialisé qu'il soit sur un champ restreint de la science, l'homme n'échappe pas à la nécessité d'avoir sa théorie de la vie, sa conception du monde, plus ou moins consciente et même ses vues politiques.

M. Duclaux est muet sur ces matières. *Histoire d'un esprit* est le tableau chronologique des découvertes. M. Duclaux a refait avec plus d'autorité personnelle, mais pas avec plus de

talent, le livre de M. Valery-Radot, *Histoire d'un savant par un ignorant* qui reste, même après lui, un modèle d'élégante vulgarisation.

En prenant ce titre très modeste en apparence, mais très vaste en réalité, et si peu rempli, M. Duclaux n'a sans doute pas voulu nous dire que ce que pensait Pasteur, en dehors du laboratoire, était sans importance. Il n'a pu supposer non plus que l'homme tout entier ne nous intéressait pas. Quoi qu'il en soit, ce titre donnera une déception à tous ceux qui s'attendaient à faire une plus intime et moins officielle connaissance avec Pasteur.

Imaginez un livre qui, avec le même titre, ne nous donnerait à propos de Pascal ou à propos de Lavoisier que l'histoire de leurs découvertes !

De son vivant, Pasteur sut bien se défendre contre les importunités et les indiscrétions ; mort, il appartient à la postérité qui demandera toujours à être aussi complètement renseignée que possible sur la vie des grands hommes. Ce n'est pas là une vaine curiosité, c'est une forme du respect et de plus ces documents accumulés ne seront pas inutiles à l'étude des fonctions cérébrales, à la théorie du génie en particulier.

Ce n'est pas ici que l'on saurait se montrer scandalisé des hommages rendus aux grands hommes, aux utiles serviteurs de l'Humanité parmi lesquels comptera certainement Pasteur. Un des symptômes les plus réconfortants de notre époque, au point de vue de l'évolution des idées et des sentiments, est assurément le culte spontané rendu aux grands hommes ou à ceux que nous croyons tels. Il est vrai que notre discernement n'est pas toujours très sûr, ni dans le choix de l'objet ni dans le degré des hommages.

Ils vont parfois à des idoles consacrées par la mode, le snobisme ou seulement la réclame organisée à grand orchestre. Mais l'intention est bonne, la vénération et la reconnaissance ne sont pas mortes, cette piété nouvelle préconisée par le Positivisme grandit peu à peu, jusqu'au jour où, sous son impulsion, elle s'organisera systématiquement avec plus de justice et une critique plus clairvoyante.

Il est bien loin de notre pensée de contester que Pasteur

ait mérité les hommages magnifiques qui lui ont été décernés à diverses reprises; mais, quand nous pensons à d'autres grandes mémoires si complètement méconnues, il nous vient plutôt cet étonnement que, ayant mérité sa gloire, il en ait recueilli les témoignages sitôt et de façon si unanime.

Il a eu la rare fortune, pour un mort récent et de cette valeur, de concilier sur son nom les opinions les plus contradictoires. Les esprits émancipés et les esprits rétrogrades s'accordent également à le louer, aussi bien ceux qui crient à la banqueroute de la science et qui invoquent ses discours académiques, que ceux auxquels ses découvertes fournissent la preuve de la puissance de la science.

Aux uns il a donné l'appui de ses professions de foi, aux autres tous les résultats solides et irréfutables de son labeur de savant. Il a protesté avec une grande énergie contre l'abandon des croyances spiritualistes et il n'est pas sans leur avoir porté par ses découvertes quelques coups très sensibles.

En détruisant l'hypothèse des générations spontanées, il donna au déterminisme scientifique une base plus solide. En éclairant l'étiologie des maladies virulentes, des contagions, des épidémies qui ont toujours frappé si fortement l'imagination des hommes, il a fermé un de leurs derniers domaines aux explications métaphysiques ou surnaturelles et par lui sera tarie dans un avenir donné une des grandes sources de la superstition.

Longtemps encore le nom de Pasteur servira d'argument pour la défense des opinions philosophiques que l'Université lui inculqua. Il devait donc recevoir les éloges officiels sans aucune de ces restrictions dont on use envers les hommes qui ont ébranlé le dogmatisme régnant. Quant aux savants, son œuvre enseigne une autre philosophie que ses discours et cela suffit.

Ce contraste entre son œuvre scientifique et sa profession de foi est momentanément favorable à sa mémoire, après l'avoir été à sa fortune. Pasteur n'a pas suscité les haines qui réduisirent Lamarck à la misère et s'acharnent encore sur la mémoire d'Auguste Comte. Il n'attendra pas son monument comme Lavoisier.

Outre cette ferveur particulière dans le culte posthume qui lui est rendu, il faut constater encore que pas un savant n'a joui de son vivant d'une pareille popularité.

Elle tient au caractère utile de ses découvertes, à leurs résultats pratiques promptement réalisés dans certaines industries, surtout aux conséquences heureuses qu'en ont tirées la médecine, la chirurgie, l'hygiène publique et privée ; enfin à la grande et rapide extension que ses collaborateurs et ses émules ont donnée à ses idées par la découverte de la phagocytose, de la sero-thérapie, par le perfectionnement des procédés d'immunisation et de cure antitoxique, par le progrès de la technique microscopique (1).

La valeur des découvertes de Pasteur s'est affirmée rapiment, mais non toutefois sans une gradation croissante, heureusement quoique fortuitement mesurée pour imposer la conviction aux esprits même prévenus par d'autres idées et d'autres habitudes.

C'est ainsi qu'on a pu, en quelques années, voir naître ses théories, assister à l'inévitable lutte de l'idée ancienne contre l'idée nouvelle et à la victoire définitive du pastorisme. Si l'on envisage la profondeur de la révolution qui s'est opérée dans les conceptions médicales, loin de s'étonner des oppositions qui se sont produites, on admirera la rapidité d'un tel triomphe.

On en sera moins surpris si l'on se souvient que les applications à la médecine humaine avaient été précédées de démonstrations éclatantes sur le terrain de l'art vétérinaire ; que celles-ci avaient été amenées et préparées par l'étude des maladies des vers à soie dont les éleveurs bien avisés avaient fait leur profit ; que cette étude déjà complexe avait été précédée par les travaux sur la question plus générale des fermentations, si suggestifs en théorie et si bien démontrés pratiquement par les résultats qu'en tirèrent les industries du vin, du vinaigre et de la bière. Je passe sous silence les discussions brillantes et les élégantes démonstrations

(1) Et des théories médicales sous l'impulsion surtout de M. Bouchard et de son école.

auxquelles donna lieu la génération spontanée. Elles étaient propres à frapper le monde savant, mais elles auraient certainement laissé très froid le grand public.

Que l'on suppose Davaine démontrant d'emblée, comme il faillit le faire, par la découverte de la bactéridie du charbon, le caractère microbien des maladies infectieuses, la lutte pour le triomphe de son idée eût été autrement longue et incertaine. Il eût succombé sans doute, au moins pour un temps (1), devant la résistance de la science officielle fortement hiérarchisée.

Pasteur envahit la médecine, ce champ de bataille jonché de tant de théories tour à tour florissantes, avec tout un cortège de belles œuvres qui avaient déjà confirmé sa maîtrise et préparé insensiblement les esprits attentifs à ses travaux, en leur faisant suivre les mêmes étapes par lesquelles sa bonne étoile le guidait.

Voilà une raison de son heureuse et prompte fortune. Il en est une autre qui abrégea beaucoup pour lui le stage obligatoire de toute idée nouvelle. L'extension et le progrès de la civilisation ont créé, en beaucoup plus grand nombre qu'autrefois sur la planète, des laboratoires, des foyers scientifiques, des centres de vérification et de recherche. En même temps la presse scientifique établit entre ces foyers une communication presque immédiate.

De sorte que toute découverte ou prétendue découverte est rapidement divulguée, soumise à de nombreuses vérifications ou applications. Elle va partout suggestionner les hommes de science ou d'industrie pour qu'ils lui donnent l'extension qu'elle comporte. Mal accueillie ici, elle trouve ailleurs des adeptes et très rapidement (si l'on compare au temps où l'Europe occidentale avait seule quelques centres d'études, sans communications rapides), elle est étudiée, classée définitivement comme viable ou caduque.

Il en fut ainsi pour Pasteur. Nos chirurgiens ne se hâtant pas assez, même Guérin qui touchait de si près le but avec

(1) Comme Duchesne de Boulogne dont le succès sur un autre terrain a été surtout posthume.

son pansement ouaté, se laissèrent ravir par Lister la gloire des principales applications chirurgicales.

La France tardant trop à instituer, d'après les idées nouvelles, son hygiène publique, elle s'est vue dépassée par des pays dont les statistiques prouvèrent qu'il fallait marcher dans cette voie, et la routine fut, sinon vaincue tout à fait, au moins fortement ébranlée.

Pour le dire en passant, c'est là une des causes de la rapidité croissante de l'évolution humaine. On ne verra plus des découvertes d'une vérification aussi facile que celle de la circulation du sang rester contestées cent ans après les expériences de Harvey. Espérons aussi qu'on ne verra plus une découverte telle que celle de Jenner s'imposer à la pratique avec tant de difficultés, si peu de rigueur et de conviction que la variole put nous enlever en 1871 plus d'hommes que dix combats malheureux.

Il est impossible, au reste, de ne pas être frappé de ce fait que 25 années apportent maintenant dans les conditions de notre existence plus de changements qu'un siècle entier autrefois. La prévision en sociologie devient bien difficile pour les longues échéances, pour ne pas dire impossible, en présence de ces modifications rapides. La variété et la puissance des moyens d'action de l'homme s'accroissent avec une vitesse énorme. Malheureusement, le développement de l'intelligence, de la moralité et de l'esthétique ne se fait pas avec la même vitesse.

La lenteur avec laquelle se font adopter les plus hautes conceptions intellectuelles et les déductions morales qui en découlent en est une preuve trop indéniable. Les découvertes de Pasteur contrariaient tout au plus la routine professorale, elles apportaient de grands bienfaits matériels, sans blesser directement aucune des puissances de la conservation, ni les intérêts, ni les croyances, ni les conventions morales ; elles ont passé triomphantes et nous ont donné la sécurité de notre vie mieux préservée et l'orgueil de la nature domptée.

La victoire du réformateur de nos pensées et de nos cœurs sera plus disputée. L'avance qu'il avait sur son temps était beaucoup plus grande qu'il ne le pensait lui-même.

II

Notre principal document pour l'appréciation des idées philosophiques de Pasteur est son discours de réception à l'Académie française, discours qui préparait des circonstances atténuantes à M. Bertrand et que sur tant de points approuverait M. Brunetière. Pasteur y traite avec beaucoup de dédain la hiérarchie scientifique établie par Auguste Comte.

« On ne peut vraiment, dit-il, attribuer l'idée d'invention « à la loi dite des trois états de l'esprit humain, pas plus qu'à « la classification hiérarchique des sciences qui ne sont l'une « et l'autre que des à peu près sans grande portée. Le Posi- « tivisme ne m'offrant aucune idée neuve me laisse réservé « et défiant. »

Dans ce même discours, Pasteur accuse Auguste Comte et Littré d'avoir confondu la méthode de l'expérimentation avec *la méthode restreinte de l'observation.* « Etrangers tous « deux à l'expérimentation, ils donnent au mot expérience « l'acception qui lui est attribuée dans les conversations du « monde où il n'a point du tout le même sens que dans le lan- « gage scientifique. Dans le premier cas, l'expérience n'est « que la simple observation des choses et l'induction qui « conclut plus ou moins légitimement de ce qui a été à ce « qui pourrait être. La vraie méthode expérimentale va jus- « qu'à la preuve sans réplique.

« Les conditions et le résultat quotidien du travail de « l'homme de science façonnent en outre son esprit à n'at- « tribuer l'idée de progrès qu'à l'idée d'invention . . . . » Il reconnaît que « la science expérimentale est essentielle- « ment positiviste en ce sens que, dans ses conceptions, ja- « mais elle ne fait intervenir la considération de l'essence des « choses, de l'origine du monde et de ses destinées. Elle sait « qu'elle n'aurait rien à apprendre d'aucune spéculation « métaphysique. »

Et plus loin il proclame que la grande, la visible lacune du système de Comte consiste en ce que dans la conception

positive du monde il ne tient pas compte de la plus importante des notions positives : *celle de l'infini.*

Il faut un lien spirituel à l'Humanité ; ce lien, que le Positivisme place dans *une religion inférieure de l'Humanité*, ne saurait être ailleurs que dans la notion *supérieure de l'infini, parce que ce lien spirituel doit être associé au mystère du monde.*

On voit, par ces extraits de son discours, que Pasteur auquel la méthode expérimentale avait, dans des études auxquelles elle est parfaitement appropriée, procuré de grands succès, pousse l'enthousiasme pour cette méthode jusqu'à méconnaître complètement les autres méthodes scientifiques. Ses expériences l'ayant conduit à des découvertes d'une immense portée pratique, il en arrive à confondre l'idée du progrès avec l'idée d'invention !

Très positif tant qu'il reste dans le domaine de sa compétence particulière, il déclare en bannir la préoccupation des causes premières, les hypothèses métaphysiques ; mais, comme l'occasion se présente pour lui d'aborder les questions sociologiques où il est incompétent, il ne s'aperçoit pas de l'inanité de ces mêmes spéculations, sur ce terrain, plus difficile, d'un horizon plus vaste et plus compliqué.

Le ton dédaigneux dont il parle d'Auguste Comte révèle une irritation contre ce philosophe qui, sans avoir à son actif une expérience (au sens de Pasteur), ou une invention, a la prétention de régenter les diverses catégories de savants. Son orgueil de savant spécialisé se révolte évidemment contre les prétentions d'une science synthétique, supérieure à toutes les sciences particulières, les classant, les hiérarchisant, faisant la théorie de leur évolution.

On a dit que Pasteur était humble. La modestie est méritoire quand elle nous amène à saluer dans un autre homme un génie supérieur et d'une plus vaste portée. L'humilité que Pasteur a pratiquée semble bien avoir été différente, c'est l'humilité *devant l'infini* qui ne saurait être bien lourde à notre amour-propre, le point de comparaison étant inaccessible. A ses yeux, ce n'est pas une recommandation pour la religion de l'Humanité d'être démontrable, au contraire,

elle lui semble une idée d'une *évidence superficielle et suspecte*, tandis que *l'égalité de tous les hommes devant l'infini* est une vérité supérieure à toute discussion et *la vraie source de la dignité humaine*.

Certes, la réponse de Renan à Pasteur fut, sur bien des points, un modèle du genre. A côté de la louange du savant, louange sans réserve et avec justice, son discours contient bien des traits de fine ironie auxquels Pasteur ne prêtait que trop le flanc par son incursion sur le domaine philosophique. Renan manqua de la préparation scientifique, mais l'étude de l'histoire et l'exégèse développèrent chez lui l'esprit d'observation et le septicisme.

Il flotta en proie à un dilettantisme incapable de diriger et de stimuler, et pour cela dangereux au point de vue social, peu enviable du reste au point de vue personnel, mais il fit preuve, en ses idées, d'une belle indépendance d'esprit et de caractère.

Sa réponse à Pasteur n'a pas la fadeur des éloges que nous avons tant entendus. La louange académique y est tempérée par d'académiques restrictions. Il cherche à voir au-dessus et autour de Pasteur, à déduire de lui, de la marche de ses travaux, autre chose que des compliments sans portée.

Pour recevoir un Pasteur, pour lui marquer sa place dans la série des grands hommes dont les noms indiquent les étapes de l'Humanité, il eût fallu un Comte ou tout au moins un homme s'inspirant de lui, pénétré des lois de la filiation historique, capable de lui répondre sur la question des méthodes scientifiques, et de lui montrer à lui-même comment ses travaux rentraient dans la théorie générale de la marche de l'esprit humain.

L'Académie n'aurait pas entendu les belles périodes où des idées différentes et même contradictoires se tiennent en savant équilibre, mais elle eût trouvé des compensations dans la surprise des idées nouvelles, dans le solide enchaînement des pensées, dans la beauté d'une morale qui, ayant sa base sur terre, ne le cède à aucune autre en élévation.

Aujourd'hui personne n'ignore tout à fait le Positivisme, il coule à pleins bords, il a pris place dans les programmes

officiels de l'Université et les manuels du baccalauréat en contiennent un résumé (1). Quand il sera devenu tout à fait classique et que les travaux d'Auguste Comte fourniront à leur tour des textes aux commentaires des professeurs et aux compositions des élèves, j'imagine que ce sera un beau sujet de dissertation et de discours que la réponse d'un positiviste à M. Pasteur venant de prononcer le discours de réception dont nous avons donné quelques extraits.

Depuis que le Positivisme est fondé et que la hiérarchie des sciences est constituée par Auguste Comte, Pasteur est certainement l'homme qui a fait le plus de découvertes. Ces découvertes intéressent à la fois la chimie et la biologie ; elles ont imprimé aux arts qui en dépendent une impulsion d'une importance considérable. Le cas de Pasteur rentre-t-il ou non dans la théorie générale de Comte, en est-il la confirmation ou la ruine? Voilà ce qu'il eût fallu méditer. Voilà pour un positiviste ce qu'il eût été profondément intéressant d'étudier, et, si le résultat, à l'insu de Pasteur lui-même, était favorable à Comte, ce qu'il eût été piquant d'exposer à l'Académie.

Tel est le point que nous nous proposons d'examiner, certain d'être non pas égal à la difficulté du sujet, mais du moins impartial, en raison de l'admiration très inégale sans doute mais sincère que nous ressentons pour ces deux grands hommes. L'un est le type du savant concret traçant pas à pas un sillon magnifique dans le domaine des faits et l'autre réalise le plus noble exemple d'intelligence synthétique.

Que Pasteur ait avancé dans ses découvertes, sans plan préconçu, sans savoir où il serait conduit, qu'il ait trouvé ce qu'il ne cherchait pas, que ses panégyristes aient raison, à ce point de vue, de comparer sa vie à un merveilleux roman, cela n'est pas douteux. Raison de plus de dégager la méthode spontanée, l'enchaînement des découvertes, la logique profonde des succès.

Elève brillant de l'Ecole normale supérieure dans la section des sciences, il s'adonna particulièrement à la physique et à

(1) M. Bertrand a fait preuve d'une grande humilité qui a surpris même les adversaires du Positivisme en confessant qu'il était incapable de lire la *Politique positive*.

la chimie. Il réalisait donc la première condition exigée par Auguste Comte pour étudier ces sciences et s'élever ensuite à la biologie : une bonne préparation scientifique. Il avait dû apprendre les mathématiques, l'astronomie, les sciences abstraites placées au bas de la hiérarchie, qui sont la préparation nécessaire à des travaux plus complexes, et qui, dans l'histoire de la conquête des lois, ont précédé les autres.

Il était donc bien préparé pour marcher en avant. L'écueil auquel il risquait de se heurter, c'était d'aborder tout d'abord un problème trop compliqué. Il débuta par des études sur la cristallographie, la dyssimétrie et la polarisation. Elles exigeaient surtout beaucoup de patience et de méthode, l'exacte connaissance de tout ce qui avait été fait sur ce sujet et la notion des points qui méritaient d'être vérifiés. Ces travaux dans lesquels il fit preuve d'une grande exactitude dans l'observation, et commença à expérimenter, le familiarisèrent avec le maniement des instruments d'optique, et c'est là certainement un premier résultat qui ne fut pas sans influence sur ses découvertes postérieures.

Il fut amené à comparer, au point de vue de la dyssimétrie, les sels d'origine organique aux produits d'origine inorganique, et par analogie à envisager comme produits de la vie certains produits de la fermentation. — La fermentation! Cette question était précisément un des principaux *desiderata* de la science. L'instabilité des matières organiques, les phénomènes surtout de la fabrication du vin, de la bière, de la panification, avaient depuis bien longtemps éveillé l'attention des savants, des médecins et des philosophes, sans que le mystère en pût être pénétré.

Le phénomène a deux faces : un côté chimique et un côté biologique qui est primordial. La transformation chimique est déterminée par la nutrition de micro-organismes invisibles à l'œil nu, mais visibles au microscope ; elle se fait en fonction de leur nutrition, de leur calorification, de leur multiplication.

Leuwenhoeck, dès 1680, et depuis, plusieurs observateurs, parmi lesquels il faut citer Cagniard-Latour, avaient observé les cellules de ferment de la bière. Ce dernier observateur avait noté leur caractère d'êtres vivants se reproduisant par

bourgeonnement et n'agissant probablement sur le sucre que par leur végétation. La cellule de la bière est un micro-organisme relativement gros, visible avec de médiocres instruments et un peu d'attention.

Malgré ces constatations capitales, malgré la création d'un outillage perfectionné, la question continuait a être envisagée comme dépendante de la chimie seule, et les chimistes donnaient, comme il arrive toujours quand une science inférieure prétend imposer sa méthode dans le domaine d'une science supérieure (Auguste Comte), une solution mauvaise.

Méconnaissant le caractère vital du phénomène et le considérant comme simplement dynamique, ils l'assimilaient aux décompositions des corps inorganiques. Sous l'impulsion de Gay-Lussac, l'oxygène fut un moment considéré comme l'agent provocateur du phénomène. Au moment où parut Pasteur, la théorie dominante soutenue de la grande autorité de Liebig était qu'une substance organique en putréfaction reporte sur d'autres corps l'état de décomposition dans lequel elle se trouve elle-même. Elle imprime aux substances fermentescibles le mouvement moléculaire qui les disloque et les détruit. D'après cette théorie si la levure agissait c'était à titre de corps mort.

Telle était la solution chimique (1). Lorsque Pasteur eut observé, à l'aide du microscope, la pullulation de divers ferments, il découvrit l'explication véritable. Il poursuivait ses études sur le pouvoir rotatoire et la dyssimétrie, problème

(1) M. E. Duclaux (et chose étonnante, quand il vient de faire le tableau *si vivant* de la phagocytose) termine son livre par ces mots : « Avec Pasteur, la chimie prenait possession de la médecine. On peut « prévoir qu'elle ne la lâchera pas ».

Cette conclusion nous semble doublement fausse. C'est par la biologie et non par la chimie que Pasteur a exercé une action si directe sur la médecine. Les microbes font partie de notre milieu extérieur en qualité d'êtres vivants. Il en a ébauché l'histoire naturelle et c'est là la source de ses meilleurs succès.

Sans doute leur action sur notre milieu intérieur et leur conflit avec nos organites donnent lieu à des réactions d'ordre physico-chimique et la médecine attend des services nouveaux de la chimie pour l'étude des substances par l'intermédiaire desquelles se produit l'infection ou se réalise l'immunité.

Mais la médecine restera ce qu'elle est, c'est-à-dire avant tout fonction de la biologie.

autant physique que chimique, problème restreint à la solution duquel les théories régnantes en chimie étaient indifférentes. Il n'était donc nullement prévenu, son esprit était libre, ou plutôt il avait une tendance, une hypothèse (1) préalable, et elle était précisément favorable à la théorie vitaliste.

C'est ainsi qu'il fut amené à étudier la fermentation lactique à cause des propriétés de l'alcool amylique et de l'idée préconçue, d'après son pouvoir rotatoire, qu'il était d'origine vitale, « qu'entre l'alcool et le lait s'interposait un être vivant. » (Duclaux.) Telle était l'induction résultant logiquement des faits observés antérieurement par lui.

Un fait qui nous paraît digne d'être noté c'est que le ferment lactique est de dimension bien plus petite que les cellules de levure et cette circonstance qui nous paraît minime aujourd'hui est peut-être ce qui a entravé longtemps les observations. Je ne vois guère d'autre explication à ce fait que les cellules de levure étaient presque seules connues et décrites. La description du ferment lactique avec les anciens microscopes aurait été impossible ou aurait exigé tout au moins une grande éducation de l'œil observateur. Ce n'est qu'aux environs de 1830 que furent construits de bons instruments donnant un grossissement distinct de 350 à 500 diamètres. Avant cette époque l'étude des petits ferments eût été autrement difficile et les observateurs des XVIIe et XVIIIe siècles paraissent avoir vu ce qu'ils pouvaient réellement voir.

Il n'en est pas moins vrai que Pasteur n'eut pas un microscope supérieur à celui dont se servaient ses contemporains ou

Après les découvertes de Lavoisier, la chimie donna aussi l'illusion qu'elle prenait possession de la physiologie et de la médecine.

Cette prétention d'une science inférieure dans la hiérarchie à imposer sa méthode dans le domaine d'une science supérieure et à méconnaître les méthodes propres à celle-ci s'est produite bien des fois dans l'histoire de la science. C'est en quoi consiste essentiellement le matérialisme, suivant une conception d'A. Comte qu'on ne saurait trop admirer.

(1) L'expérimentation suppose une hypothèse préalable plus au moins consciente résultant de l'observation antérieure, comme l'indique Claude Bernard, après Auguste Comte.

L'*Introduction à l'étude de la médecine expérimentale* est particulièrement intéressante pour un positiviste. Il y retrouve en beaucoup d'endroits les pensées d'Auguste Comte.

ses immédiats prédécesseurs. Il eut donc cette supériorité d'être un observateur plus précis, plus attentif, plus exercé, il eut le mérite ou la chance d'être un observateur préparé, par l'ensemble des renseignements qu'il avait recueillis, à former et à vérifier l'hypothèse conforme à la réalité.

Nous sommes à un des points culminants de sa carrière, il va bifurquer vers la biologie par l'étude des ferments et des autres microbes.

C'est à l'*observation* qu'il doit la découverte primordiale qui l'entraîne dans cette voie nouvelle. Il est donc bien surprenant qu'il ait traité cette méthode d'inférieure lui qui lui doit tant !

Quand Auguste Comte fait remarquer que l'observation acquiert en biologie une nouvelle extension et une particulière intensité, puisqu'elle s'arme des instruments d'optique qui augmentent notre pouvoir visuel, il répond d'avance aux dédains de Pasteur pour la méthode d'observation (1).

C'est encore elle qui servit, quoi qu'il en eût, Pasteur, dans l'étude des micro-organismes, de leurs caractères distinctifs, du milieu qui leur est favorable, des conditions de chaleur, de lumière, d'alcalinité ou d'acidité qui leur conviennent, de leur caractère aérobie ou anaérobie.

On comprend qu'il ait été plus fier de ses expériences, car la part d'ingéniosité personnelle et d'invention y est plus grande. Il n'en doit pas moins à l'observation sa conquête essentielle, ce monde nouveau de très petits êtres, jusque-là invisibles ou méconnus qu'il a suivis, étudiés, classés, cultivés et pour ainsi dire domestiqués sous son ferme regard d'observateur imperturbable. Là est sa première et belle gloire, par là il a étendu le domaine de la biologie. Avant d'expéri-

(1) La science astronomique n'a-t-elle pas été constituée à l'aide de l'observation seulement ? En médecine, l'investigation repose surtout sur l'observation, non seulement parce que l'expérimentateur lui-même doit être, avant tout, bon observateur, mais parce qu'une foule de lésions pathologiques sont de véritables expériences dont le médecin tire profit, sans cependant qu'il y ait de sa part aucune préméditation pour provoquer ces lésions qui sont le fait de la maladie. Ainsi la médecine possède de véritables expériences spontanées (Claude Bernard, *loc. cit.* et avant lui Auguste Comte).

menter sur ces agents de vie et de mort, de décomposition et de synthèse, il fallait les découvrir !

Auguste Comte a donc raison, même dans le cas de Pasteur, et contre Pasteur lui-même, quand il dit qu'en biologie l'observation pure doit nécessairement tenir le premier rang, comme éclairant préalablement l'ensemble du sujet qu'on se propose d'examiner ensuite, d'une manière spéciale, sous un point de vue déterminé, par voie d'expérimentation.

C'est précisément ce que fit Pasteur. Il exerça sur ce nouveau terrain les incomparables qualités d'expérimentateur dont il était doué et que ses études chimiques avaient développées sur un terrain encore plus favorable ordinairement à cette méthode. Au reste les êtres placés au dernier degré de l'échelle biologique se prêtent mieux, en raison de leurs organismes plus simples, de leurs milieux mieux définis et moins complexes, à l'expérimentation. C'est encore Auguste Comte qui en fait la juste remarque.

C'est ainsi que Pasteur détruisit irrévocablement, à l'encontre de divers contradicteurs, par des expériences réitérées, d'une rigueur absolue, telles qu'il serait difficile d'en faire en d'autres questions de biologie, l'hypothèse des générations spontanées. Elle importait à la constitution de cette science bactériologique qu'il avait créée et qui sans cela aurait pu être conçue comme n'ayant pas de limites précises, subordonnée à une continuité de création, à une inéité indéfinie et indéterminée.

Ces disputes célèbres prirent fin par la conclusion si positive que Pasteur imposa à cette question ; elles eurent aussi le mérite de le forcer à créer un outillage de laboratoire et en particulier de stérilisation. Elles le retinrent sur l'étude des phénomènes généraux, d'une moindre complexité, étude qui constituait à la fois le meilleur apprentissage intellectuel, et la base indispensable de ses recherches dans des questions d'application à la fois plus spéciales et plus complexes où l'entraînait son esprit plus pratique que théorique (1).

(1) Personne, que je sache, n'a discuté la question de savoir s'il n'eût pas été préférable que Pasteur restât dans la théorie laissant à d'autres le soin des inventions industrielles ou thérapeutiques qu'elle contenait

Dans cette phase nouvelle de sa carrière, il s'attacha à étudier non seulement théoriquement mais industriellement la fermentation du vin, de la bière, du vinaigre ; puis il accepta une mission du gouvernement et alla étudier les maladies des vers à soie et s'y acharna pendant plusieurs années.

C'est ici qu'il faut non seulement admirer la beauté de ses travaux d'où jaillissent à la fois de grandes lumières et de grands bienfaits, mais saluer aussi, au point de vue positiviste, la bonne chance qui le guida dans l'ordre de ses travaux.

Cet ordre est absolument conforme à la marche naturelle de l'esprit humain, telle que l'a découverte Auguste Comte, car il va du général au particulier, du simple au complexe.

L'étude de la fermentation où tout se passe pour ainsi dire sous l'objectif du microscope, dans un milieu bien défini, est le noviciat nécessaire pour connaître les microbes, leur vie, leur reproduction, leur réaction sur les milieux organiques et leurs concurrences vitales.

Les *maladies* du vin n'étaient au fond que des fermentations diverses, mais le mot paraît avoir été suggestif, puisqu'on désigna Pasteur comme l'homme capable de donner un avis compétent sur la maladie des vers à soie.

Ce fut une heureuse inspiration. Elle fournit à Pasteur non seulement l'occasion de remporter un triomphe sur cette question d'un grand intérêt industriel, mais aussi celle d'aborder le rôle des microbes dans la pathologie en commençant par un cas relativement facile chez un organisme peu compliqué

Il n'est pas douteux que, s'il eût eu alors la claire lumière du rôle que ses découvertes allaient avoir dans la rénovation de l'art médical, il se fût porté de ce côté-là, avec l'ardeur et

en germe, cultivant pour la science pure le nouveau domaine qu'il venait d'explorer, sans s'empresser aux réalisations pratiques. L'esprit d'invention et d'application, la vocation d'ingénieur sont beaucoup moins rares que la véritable vocation scientifique et la valeur théorique.

On ne saurait, en présence des résultats, blâmer Pasteur d'avoir obéi aux tendances concrètes de son esprit, mais il est désirable qu'à côté des nombreux médecins qui, sous son impulsion, et avec tant de succès, étudient la bactériologie et sa technique uniquement en vue de l'application à la médecine, la bactériologie soit étudiée pour elle-même par des savants spécialisés dans cette étude.

la passion qu'il y mit plus tard, pressé d'y faire la moisson de gloire que d'autres pouvaient lui ravir.

De plusieurs côtés déjà, l'art médical s'encourageait à tirer parti de la découverte des ferments. Des déductions étiologiques et pratiques en résultaient. La question sortait des pures spéculations qui avaient eu parfois un véritable caractère de divination, stériles puisque indémontrées. (Henle, 1840. — Hameau, 1836.)

Traube expose en 1864 une nouvelle doctrine de la fermentation ammoniacale de l'urine. Ce n'est pas le mucus vésical qui en est l'agent, c'est un vibrion.

Lister, en 1865, commence l'application de l'antisepsie à la chirurgie et reconnaît noblement l'inspiration qu'il doit à Pasteur.

Dès 1850, la nature de la pustule maligne, son identité avec le charbon, le sang-de-rate, etc., est déterminée par des inoculations. Davaine et Rayer découvrent la bactéridie du charbon. Cette découverte, qui pouvait être capitale, reste à peu près indifférente jusqu'aux travaux de Pasteur.

C'est en 1863 que Davaine reprend la question, et, stimulé par les faits nouveaux émanés de Pasteur, examine si la bactéridie n'est pas l'unique cause de la maladie. Il proclame qu'elle est l'agent visible du mal. « Par sa présence et sa « multiplication rapide dans le sang, cet agent apporte dans « la constitution de ce liquide, sans doute à la manière des « ferments, des modifications qui font promptement périr « l'animal infecté. » On le voit, il ne manquait à Davaine ni le don d'observer, ni l'esprit d'induction.

Koch, en 1875, découvre le rôle des spores dans la reproduction de la bactéridie de Davaine. Il perfectionne ainsi que Weigert les procédés d'exploration.

Les découvertes de microbes pathogènes se multiplient.

Evidemment la question mûrit, et pendant ce temps Pasteur s'attarde en ces travaux que nous avons énumérés, travaux très honorables, très utiles et très suggestifs mais qui n'avaient ni l'urgence ni la haute portée pratique du problème pathogénique qui se posait de toute part.

Il s'attarde! en apparence seulement, car en réalité il suit

le bon chemin. Quand, sollicité par le mouvement des idées, il s'avance à son tour sur le terrain médical, il est l'homme du monde qui connaît le mieux les microbes, dont l'œil s'est le mieux exercé à les observer, qui a créé le meilleur outillage de culture, l'homme enfin qui a gravi un à un, dans l'ordre de leurs superpositions naturelles, tous les degrés de l'initiation nécessaire.

Aussi va-t-il rattraper le terrain perdu et c'est à lui que reviendra l'honneur d'avoir tranché, en 1877, la question du charbon d'une façon irréfutable ne donnant plus lieu à la discussion.

En observant le choléra des poules et le charbon, en multipliant ses expériences sur les variations de la virulence, par des inoculations et des cultures, il découvre, et c'est là le sommet de sa gloire, l'atténuation des virus, les vaccins.

En même temps que des horizons nouveaux sont ouverts à l'espérance humaine, par cette découverte, non pas d'un fait isolé, comme celle qui immortalisa Jenner, mais d'une méthode à extension indéfinie, une grande lumière jaillit sur la médecine. L'immunité conférée par certaines maladies contre leur récidive ne reste plus un fait inexpliqué, ni tant d'autres problèmes fermés qui rendaient la médecine si peu satisfaisante à un esprit logique. Il suffit d'être médecin et surtout d'avoir pratiqué avant Pasteur pour avoir conscience de l'immense dette de reconnaissance que nous lui devons (1).

Un grand sujet d'étonnement a été que ce ne soit pas des médecins qui aient fait ces beaux travaux par lesquels s'est réalisé un grand progrès en médecine, et qu'un homme étranger à cet art ait réussi à porter la lumière là où les plus illustres praticiens avaient échoué.

Ceux qui ont lu les considérations d'Auguste Comte sur la

(1) La bactériologie a été la terre inexplorée, le filon neuf, propices aux riches découvertes. L'éclat de ces découvertes a voilé aux yeux du grand public, mais non pas à l'admiration plus consciente des médecins, les progrès non moins importants que la médecine a réalisés par le fait de son évolution intrinsèque, par l'accumulation séculaire des documents, par les travaux d'analyse et de synthèse dus à tant de beaux génies à la tête desquels il faut citer, parmi les contemporains, Charcot et M. Bouchard.

biologie s'en étonneront moins. Il y montre la nécessité de séparer la théorie de la pratique et en particulier il enseigne de ne pas trop compter sur les médecins pour l'étude de la physiologie et des autres branches de la biologie. Si l'on rejette comme absurde la pensée de confier l'étude de l'astronomie aux navigateurs, il pense qu'il n'est pas moins étrange d'abandonner ces sciences aux loisirs des médecins. Non seulement ils manquent ordinairement d'une suffisante préparation scientifique, mais leurs occupations quotidiennes sont trop importantes pour ne pas absorber la plus grande part de leur activité.

Les découvertes de la science contribuent aux progrès de l'art et le rôle de la médecine et des autres arts est d'appliquer à la pratique ces découvertes et d'y utiliser toutes les connaissances de leur temps. A la science pure incombe une tâche toute différente, elle n'a qu'à gagner à ne point avoir le souci trop immédiat de l'application pratique.

La médecine a pressenti les découvertes de Pasteur, elle les a suivies pas à pas, elle s'est empressée d'en tirer les conséquences qu'elles comportaient pour une meilleure prophylaxie et une meilleure thérapeutique. On ne saurait lui dénier ces mérites.

Nous avons parlé de Davaine voyant le but, y touchant; mais il manquait des loisirs nécessaires pour faire un homme de laboratoire. Le médecin passe sa vie à examiner des cas particuliers, d'une variété infinie; il est tenu de les résoudre sur le champ. Il n'a ni le temps, ni l'entraînement cérébral nécessaires aux longues et hésitantes recherches de l'expérimentation. Celle-ci n'étudie guère qu'un phénomène à la fois, s'attachant à l'isoler, à l'abstraire des autres phénomènes vitaux, pour le mieux connaître. Le travail cérébral d'un médecin au lit du malade est absolument différent, car c'est l'observation rapide de très nombreuses circonstances qui va lui inspirer sa prescription.

Voilà pourquoi, outre Davaine, de grands praticiens, tels que Trousseau et Alphonse Guérin, pressentaient le rôle des micro-organismes et n'en pouvaient ni donner la démonstration, ni déduire les conséquences.

Dans sa leçon sur la contagion (1), Trousseau, rappelant les théories de Pasteur sur les fermentations, se demande « s'il n'existe pas aussi des spores morbides? Ne pourrait-on « pas, de cette façon, se rendre compte des fermentations « morbides dont parlent les auteurs?

« La spore répandue dans l'atmosphère peut n'y vivre que « d'une façon latente, à la façon des grains de blé enfermés « dans les tombeaux. Mais si, comme ces derniers, vous « placez telle spore dans un lieu convenable à sa vie, alors « cet être se développera, se multipliera aux dépens des « éléments qu'il rencontre dans un milieu favorable et don- « nera lieu au phénomène des diverses fermentations suivant « son espèce. N'en serait-il pas de même pour les spores « morbides qui, libres dans l'atmosphère, n'attendraient que « certaines circonstances déterminées pour révéler leur exis- « tence, se multiplier et donner naissance à la prétendue « fermentation morbide? etc. » Ainsi, Trousseau, dans cette admirable leçon où il apparaît si bien informé des travaux de ses contemporains sur les ferments et la fermentation, non seulement se montre prêt à accepter la théorie de la contagion et de l'infection microbiennes (2), mais pressentait les variations de la virulence et de la réceptivité!

Longtemps avant Pasteur, Alphonse Guérin, pour expliquer l'infection des plaies, incriminait les miasmes de l'atmosphère. Il admettait que l'air servait de véhicule à une substance qui n'était ni visible, ni tangible, mais dont les effets dénonçaient l'existence. Ces effets, qui aboutissaient à une infection, se produisaient principalement à la suite de l'absorption exercée par la plaie.

Son pansement ouaté, qu'il inaugura en 1870 et qui constituait « une découverte de premier ordre » (3), fut inventé en raison d'une théorie déjà ancienne chez lui et non pas seulement sous l'impulsion des expériences de Pasteur sur les germes répandus dans l'air.

(1) *Clinique de l'Hôtel-Dieu*, t. 1, page 525, édition de 1868. Voir la leçon d'ouverture du professeur Dieulafoy.

(2) Nous nous servons du mot microbe et de ses dérivés, bien que d'une création postérieure.

(3) Eloge d'A. Guérin par le professeur Guyon.

La médecine ne faillit pas à sa tâche. Elle était mûre pour accueillir et féconder les faits nouveaux et même pour suggestionner à son tour les hommes de laboratoire.

Pasteur qui, par ses études, s'approchait de plus en plus de la médecine, fut attiré lui aussi par cet art digne de tenter le plus haut génie.

Fidèle à ces tendances pratiques qui s'étaient déjà manifestées par ses interventions directes dans les applications industrielles, il entreprit de traiter la rage. Son laboratoire de la rue d'Ulm devint la clinique universelle de tous les mordus par animaux suspects.

Cette période de sa vie a beaucoup fait pour sa célébrité e ses panégyristes l'ont exaltée. Pourtant, et toujours à la lumière des principes posés par Auguste Comte, on peut dire qu'en cette circonstance il dévia encore plus de la ligne scientifique. Ses travaux antérieurs avaient une autre importance que la guérison de la rage. Ce point de pratique pouvait être laissé par lui aux médecins.

Les obstacles auxquels se heurta sa démonstration lui prouvèrent que les difficultés de l'expérimentation croissent avec la complexité des organismes. Il n'obtint que des résultats approximatifs et non plus ces preuves sans réplique dont il parle, avec une juste fierté, dans son discours à l'Académie.

III

En analysant le génie de Pasteur, on trouve chez lui à la fois, comme conditions de ses succès, la bonne préparation scientifique et les qualités de l'observateur, deux points sans lesquels il ne pouvait rien faire d'important. Il fut de plus un expérimentateur que nul n'a surpassé et aussi un inventeur, un homme menant sa découverte jusqu'à l'application industrielle ou thérapeutique. Il y avait chez Pasteur un Edison servi par un savant.

Ce n'est pas le savant, c'est l'inventeur très fier de ses résultats pratiques qui disait à l'Académie : « Les conditions et les « résultats quotidiens de l'homme de science façonnent son « esprit à n'attribuer l'idée de progrès qu'à une idée d'in- « vention. Pour juger la valeur du Positivisme, ma première

« pensée a donc été d'y chercher l'invention. Je ne l'y ai pas « trouvée. »

C'est là une conception trop *personnelle* et partant bien incomplète du progrès. Ainsi les seuls auteurs du progrès seraient les inventeurs, ceux qui enseignent à utiliser quelque force naturelle, ceux qui découvrent un phénomène nouveau dont ils arrachent le secret à la nature, surtout si l'invention se prête à d'importantes applications.

Mais, s'il faut classer les esprits par leurs succès d'inventeurs, soyons logiques. Ceux qui édifièrent le microscope, celui qui trouva les verres achromatiques permettant d'accoître les grossissements sans que la vision cessât d'être distincte, ceux-là conditionnèrent les découvertes de Pasteur et méritent donc une reconnaissance égale. Quelle part de gloire leur faites-vous ? Quelles récompenses promettez-vous à ceux qui perfectionneront encore leur œuvre ?

Celui qui remarqua l'invariable direction de l'aiguille aimantée et en fit un instrument de direction, dans la nuit, dans la forêt, sur les flots, rendit possibles les communications des peuples, la conquête de la planète, la découverte de l'Amérique. C'est à lui qu'en revient le mérite autant qu'à Christophe-Colomb. Le placez-vous au-dessus d'Archimède ?

Nous assistons en ce moment aux développements d'une intéressante découverte : les rayons invisibles de Röntgen. Elle rend déjà des services en médecine et en chirurgie. Avec les perfectionnements techniques qu'il est permis d'espérer, elle sera peut-être dans quelque temps prépondérante pour une foule de diagnostics et sera pour l'art de guérir une source nouvelle de lumière et d'efficacité. Cette découverte prouve que son auteur est un habile physicien, un subtil et heureux expérimentateur (1). Il a déjà droit à la gloire et à notre grati-

(1) L'habileté consiste souvent à savoir profiter d'un hasard heureux. Le professeur Röntgen a été servi dans la découverte des rayons X par un de ces hasards. Un tube de Crookes enfermé dans une boîte de carton fut mis en action, au fond d'un laboratoire obscur, et une plaque fluorescente qui se trouvait là s'illumina. Ce fait n'est pas isolé dans l'histoire des inventions. Des expérimentateurs guidés par des hypothèses absurdes, bizarres, ont pu faire de belles découvertes. On prête à Faraday ce mot : Si je vous racontais comment j'ai fait mes découvertes, vous me prendriez pour un imbécile.

tude. Peut-être est-il un grand savant et un penseur de premier ordre, mais il y faudra d'autres preuves.

L'invention de la balance qui fournit à Lavoisier l'indispensable instrument de ses vérifications précises n'est probablement pas due à un grand génie spéculatif. La poudre à canon a révolutionné le monde. Elle n'est qu'un mélange de substances assez banales et il n'était pas nécessaire d'avoir de grandes connaissances chimiques pour la découvrir. Le simple hazard y a peut-être plus servi que l'intelligence.

Que demain soit résolu d'une façon satisfaisante le problème de la navigation sous-marine ou celui des ballons dirigeables et la politique peut être profondément modifiée par l'œuvre d'un ingénieur, d'un inventeur. Sera-t-il pour cela l'égal d'un Richelieu ou d'un Frédéric ?

Les phénomènes étant d'autant plus modifiables qu'ils sont plus compliqués, une découverte a ses conséquences absolument sans proportion avec sa valeur intrinsèque et d'une nature souvent très différente de ce qu'on pouvait supposer tout d'abord (1).

C'est un des côtés intéressants de la civilisation que ces inventions qui se succèdent, apportant à l'homme un accroissement de puissance et de vie et réagissant sur l'état social comme facteur d'instabilité. Mais ce n'est pas, il s'en faut, le point de vue le plus important à considérer dans notre évolution.

On peut imaginer une civilisation très pauvrement douée de ces moyens d'action et atteignant néanmoins un haut degré de connaissance, de moralité, d'esthétique et de bonheur. L'hypothèse inverse n'est que trop facile à construire.

Les inventions qui ont été réellement indispensables à l'Humanité et qui assurèrent l'essor de la civilisation sont les premières en date. Tels furent les premiers outils et les armes de pierre qui donnèrent la victoire à l'homme sur les animaux,

(1) C'est ainsi que la constatation de l'efficacité des mesures prophylactiques contre les contagions conduit à l'organisation d'un service public d'hygiène mieux armé pour agir et pour contraindre au besoin les familles et même les municipalités récalcitrantes. Mais cette nécessité est en contradiction avec les théories si fort à la mode sur la décentralisation, elle entraînera la création de nouveaux fonctionnaires, elle sera méconnue par les intérêts électoraux, elle touchera à l'indépendance des médecins, etc., etc.

l'invention de la culture qui lui permit d'avoir la nourriture assurée et des loisirs ; la domestication des animaux, le feu surtout ! qui assouplit les métaux et contenait en germe toute sa puissance future. Si notre reconnaissance est raisonnée, elle doit remonter à travers les siècles vers les auteurs à jamais anonymes de ces premières et fondamentales acquisitions.

Lorsque la prépotence de l'homme fut établie, qu'il eut conquis la sécurité et le loisir, il réalisa dès lors les conditions matérielles suffisantes pour assurer l'évolution de ses facultés les plus nobles, et la lutte contre le monde extérieur passa au second rang de ses besoins et de ses préoccupations.

Assurément il n'y aura jamais trop d'inventions utiles (1), bien que l'Humanité paraisse aujourd'hui être, à ce point de vue, comparable à un homme qui, ayant débuté par être sans un sou vaillant, travaillé pour assurer au jour le jour sa subsistance, finit par avoir une belle aisance et veut l'augmenter par ambition plus que par nécessité.

Notre reconnaissance pour les inventeurs reste très vive, mais elle n'a pas un caractère d'admiration aussi complet s'ils n'ont comme certains, comme Pascal, Galilée ou Lavoisier, donné la preuve qu'ils comptaient parmi les cerveaux les plus complets de leur temps.

Les hommes que l'Humanité révère pour l'avoir guidée dans l'organisation de la vie sociale, ou pour avoir dégagé les lois des phénomènes, pour s'être élevés aux généralisations les plus complexes, pour lui avoir appris sa propre histoire, pour avoir créé les méthodes, ces outils suprêmes de la pensée, et perfectionné ainsi son appareil cérébral, pour avoir élevé sa moralité ; ces hommes sont d'un autre ordre, et parmi eux, au sommet de la hiérarchie, se trouvent les génies synthétiques, ceux qui, pour emprunter la belle expression de Renan, ont été à un moment donné les consciences les plus complètes de l'univers.

C'est à ce titre qu'Auguste Comte a partout des admirateurs.

Ce qu'on peut dire encore sur cette question des inventions si mal à propos mêlée par Pasteur à la critique du Positivisme c'est que les inventions les plus importantes, les plus grosses

(1) Surtout en thérapeutique et en prophylaxie.

de conséquences pour les progrès postérieurs de la connaissance sont celles qui apportent à nos sens un accroissement de force, d'étendue ou de précision.

Celui qui trouve à appliquer un de nos sens à l'exploration des phénomènes ou qui invente un instrument perfectionnant un de nos sens réalise ou prépare de réels progrès pour la science.

La balance, le thermomètre, les chronomètres et les autres appareils qui mieux que nos sensations donnent la mesure exacte des phénomènes ont été indispensables aux progrès de la physique et de la chimie.

Laennec appliqua l'oreille à l'exploration des malades, c'est la cause de ses succès, car le stéthoscope lui donna plutôt l'illusion que la réalité d'une invention. Il fit faire un pas immense à la médecine bien qu'il n'eût pas la puissance cérébrale d'un Cabanis ou d'un Broussais.

Tout ce qui a augmenté nos moyens d'exploration visuelle : lunette astronomique, microscope, ophtalmoscope, analyse spectrale, rayons de Röntgen a marqué une étape nouvelle dans la science.

Le microscope était inventé avant Pasteur, on l'appliquait, surtout depuis qu'il était perfectionné, à l'étude des éléments anatomiques. Cette étude n'exige pas les mêmes grossissements que l'étude des microbes, ni la même éducation de l'œil. Pasteur eut la bonne fortune d'être le premier à observer les agents de la fermentation avec de suffisants grossissements et assez de persévérance pour que son œil devînt habile à ce genre d'observation.

Ce que d'autres pressentaient, devinaient, *il le vit*, ce qui est tout différent. Tous les raisonnements sur l'invisible sont exposés à être renversés par d'autres raisonnements, tandis que l'intelligence peut construire définitivement avec les éléments objectifs que lui fournissent les sens. Le vieil axiome aristotélique de nouveau reçut une sanction de l'œuvre de Pasteur (1).

Si nous y revenons, ce n'est pas pour insister de nouveau sur la priorité nécessaire de l'observation, ni pour opposer

(1) Il n'y a rien dans l'intelligence qui ne provienne de la sensation.

encore une fois l'œuvre du savant à la conception du penseur. Nous voulons dire que si le progrès doit, comme l'indique Pasteur, se confondre avec l'invention, les inventions qui doivent être le plus encouragées, sollicitées, récompensées, saluées sont celles qui perfectionneront nos investigations sensorielles, parce qu'elles en présagent d'autres (1).

Nous voyons aussi que derrière une invention il y a toujours des inventions qui l'ont préparée, une filiation qui l'explique. Non seulement elle a ses origines dans le passé, mais le milieu contemporain n'est pas étranger à sa production. Les exemples que nous avons cités, Davaine, Trousseau, A. Guérin, et d'autres encore que nous avons omis tel que Raspail, prouvent bien que la question était, comme on dit, à l'ordre du jour de la science.

Quand on aperçoit de loin une haute montagne, il semble parfois qu'elle s'élève comme un cône isolé. A mesure qu'on approche, on est surpris de voir qu'il faut gravir des étages successifs de plateaux, qu'elle fait partie d'une chaîne où d'autres monts rivalisent de hauteur et qu'elle est superposée à une base énorme, de sorte qu'une faible fraction de sa hauteur totale se dégage seule des massifs qui la supportent.

Ainsi en est-il des grands hommes qui portent plus haut la connaissance humaine. Derrière eux, il y a le travail de l'Humanité, eux aussi font partie d'une série et émergent d'un grand effort collectif (2).

Si importants que soient les services que Pasteur a rendus, ils ne sont rien comparés à ceux qu'il a reçus lui-même de l'ensemble de ses prédécesseurs. Voilà ce que n'eût pas manqué de rappeler un orateur imbu de la doctrine positiviste, non certes pour rabaisser son mérite et tout en lui ren-

(1) Il est surprenant que de telles inventions ne soient pas davantage sollicitées par les corps savants qui promettent des prix à des études de moindre importance. On abandonne le perfectionnement de l'outillage optique à la concurrence industrielle. L'exemple et l'autorité personnelle de Pasteur auraient dû, semble-t-il, pousser dans une autre direction.

(2) Tout en reconnaissant la supériorité des grands hommes, je pense néanmoins que dans l'influence particulière ou générale qu'ils ont sur les sciences, ils sont toujours nécessairement plus ou moins *fonction de leur temps* (Claude Bernard).

dant justice pleine et entière. Il eût loué ses qualités de travailleur persévérant, énuméré les apports considérables faits par lui au trésor de nos connaissances, il eût surtout montré en lui le digne continuateur des grands travailleurs passés.

Il eût loué, comme nous l'avons entendu faire, les parents de Pasteur pour l'éducation et les exemples qu'ils lui donnèrent, car il est juste, à l'inverse de ce qui se passe, que la gloire des enfants rejaillisse sur les parents, mais il n'eût pas oublié cette autre famille : les ancêtres intellectuels et les prédécesseurs immédiats.

Il n'eût pas oublié Davaine et ceux qui appliquèrent le microscope aux ferments et aux bactériés, Robin Wirchow et ceux qui observèrent les éléments anatomiques, Villemin qui inocula la tuberculose, Jenner qui institua la vaccine, ni les constructeurs du microscope et des instruments optiques. Peut-être, car la circonstance était solennelle, après l'étape que vient de parcourir la science concrète, se fût-il laissé entraîner à esquisser, après Condorcet, le tableau historique des progrès de l'esprit humain, en remontant jusqu'à ceux qui firent émerger l'homme de l'animalité primitive. Il eût loué Pasteur d'avoir cueilli des fruits sur des arbres depuis longtemps germés, et non seulement dans les découvertes de Pasteur, mais dans Pasteur lui-même, il eût montré les produits de l'évolution humaine.

Rien n'est plus irrationnel, plus contraire à la justice et à la vérité, à la loi de filiation, à nos conceptions aujourd'hui banales à force d'être prouvées, que de placer un homme sur un piédestal, isolé de l'histoire et du milieu contemporain. Il attend sa gloire des générations futures : que justice soit donc d'abord rendue devant son cercueil aux générations passées.

Il est vrai que l'humble début de la civilisation n'est pas encore matière à propos académiques. Il fut si humble, si lent à accumuler la première mise de fonds du progrès, le premier capital d'invention et de travail dont les intérêts accumulés nous enrichissent aujourd'hui, que beaucoup d'esprits distingués en conçoivent, en y pensant, un malaise de parvenus.

On peut à la rigueur en parler scientifiquement. Le sujet,

après de vaines excommunications, est désormais classique. Mais, si à ce spectacle d'un passé de misère et de labeur qui nous permet aujourd'hui de cueillir toutes les fleurs de la civilisation le cœur s'émeut de reconnaissance, s'il s'exalte en une prévision de bonheur, de justice et de paix pour l'avenir, qu'on prenne garde aux dédains et aux railleries!

On veut bien louer l'amour de la famille, on s'élève jusqu'à celui de la patrie, mais le culte de l'Humanité, au fond plus motivé encore, on l'abandonne aux *âmes inférieures*. Il faut l'infini à une âme académique, elle ne saurait se satisfaire à moindre prix.

Mais les opinions académiques évoluent aussi, comme tout le reste, heureusement. Un temps viendra où les hommes et les faits de ce siècle seront jugés avec une suffisante perspective pour qu'apparaissent les grandeurs relatives.

D'autres découvertes se feront qui dépasseront celles de Pasteur. Croire que nous savons quelque chose de définitif, que les forces de la nature nous ont livré tous leurs principaux secrets, que le domaine de l'invisible ne sera pas exploré par de nouveaux et plus puissants microscopes, c'est une erreur commune que l'expérience de chaque jour dément. Les découvertes de ce siècle en auront engendré d'autres, et telle qui nous paraît insignifiante aujourd'hui sera peut-être capitale aux yeux de la postérité.

Nous ne doutons pas que le nom de Pasteur grandisse encore par le résultat développé de ses découvertes.

Quant à ses opinions, elles seront certainement un objet d'étonnement pour la postérité. Il n'est pas besoin, pour oser faire ce présage, de recourir à un parallèle avec un génie de l'envergure d'Auguste Comte, il suffirait de rappeler le nom des savants, qui, par l'esprit philosophique, furent supérieurs à leur spécialité.

Dans ces commémorations futures, il se trouvera, n'en doutons pas, des auditoires d'élite préparés à entendre dire, même et surtout devant un illustre cercueil, que l'Humanité seule est grande! Dr CANCALON.

L'ART AU POINT DE VUE SOCIOLOGIQUE [1]

Messieurs,

Nous avons débuté dans ce cours par l'étude des conditions sociologiques de la production esthétique, et nous avons considéré l'art comme une fonction qui avait ses origines directes dans le milieu social; nous avons traversé le domaine de ses conditions anthropologiques en passant par une étude du mécanisme de l'émotion et par un examen de la nature propre de l'artiste; nous avons ensuite considéré les caractères particuliers à l'art et l'étude d'une esthétique proprement dite nous a conduit jusqu'à une théorie du beau. Cette fonction sociologique que nous pouvions concevoir d'une façon générale au début de notre étude, nous en connaissons maintenant tous les rouages et nous pouvons la voir agir. Nous sommes partis de la sociologie, nous allons y revenir pour considérer maintenant l'art dans le jeu de sa fonction même et pour voir non seulement son œuvre passée, mais aussi ce que le déploiement majestueux des facultés humaines lui réserve dans l'avenir.

Par tout ce qui précède vous avez pu voir avec quelle intensité l'art provoque l'activité sentimentale. Vous avez vu que ces expressions sublimes, dans lesquelles l'artiste met son âme et sa propre vie, ces systématisations qui frappent notre esprit du suprême rayonnement de la beauté, ces œuvres raffinées et puissantes où la pensée la plus haute comme la tendresse la plus sainte s'expriment dans une complexité supérieure par des hommes qui ont atteint la culture la plus

(1) VIIIe et dernière leçon du *Cours d'Esthétique positive*. Voir les numéros du 1er novembre et du 1er janvier.

élevée, vous avez vu que ces produits d'une civilisation évoluée s'adressent aussi bien à la partie riche et instruite de la société qu'à l'immense troupe des humbles qui dans le silence et l'obscurité de leur vie réalisent pourtant le dur travail et la lente évolution des âges. Ainsi l'art affirme sa supériorité et marque son rôle, c'est un moyen de culture intense et de perfectionnement général. Justement parce qu'il se base sur l'activité sentimentale, parce qu'il ne demande aucune étude technique, aucun effort cérébral pour être, au moins implicitement, compris, il est la langue universelle qui s'adresse à tous et qui bien plus rapidement que la diffusion des études scientifiques, nécessairement restreintes, peut provoquer cette éducation morale qui remplacera les systématisations théologiques et donnera la base la plus stable et la plus pure aux sociétés de l'avenir.

Jusqu'ici, il faut l'avouer, l'art n'a pas été explicitement compris dans sa fonction sociologique. Les applications en ont été faites empiriquement, et quelquefois d'une façon supérieure, mais les artistes, même parmi les plus grands, n'ont fait qu'entrevoir confusément la grande place que l'avenir leûr réservait. C'est la théorie explicite que je vais en tenter ici. Les lacunes sans doute seront graves et nombreuses, mais dans ce domaine où presque tout reste à édifier, le plus hardi ne peut prétendre qu'à des indications incomplètes, à des essais que d'autres chercheurs mieux armés compléteront.

Nous avons vu que l'art c'était une expression et nous venons de voir que son but c'était d'être une expression assez parfaite et assez élevée pour que l'idée ou le sentiment soient mis dans la plus grande évidence et pour que le travail de compréhension arrive à se résumer dans l'impression générale du beau. Mais celui qui exprime pour le seul but d'exprimer traverse la vie avec une telle force d'égoïsme que toutes ses préoccupations gravitent autour de lui seul. Son œuvre peut nous être plus ou moins sympathique, elle nous laissera toujours dans une certaine indifférence. L'admiration des hommes ne va jamais que vers ceux qui sont assez grands par l'intelligence comme par le cœur pour avoir profondément senti les problèmes douloureux qui agitent l'Humanité

à chaque période de son histoire et qui ont laissé ou le cri désespéré des angoisses communes ou l'affirmation éclatante et glorieuse de la solution trouvée. Plus les préoccupations de l'art sont personnelles, plus elles se restreignent à un petit groupe; mais, au contraire, là où nous trouvons remuées et exprimées les idées qui nous travaillent tous, les impatiences ou les désirs qui touchent à tous les hommes parce qu'ils touchent à l'Humanité entière, alors nous sommes profondément frappés et nous nous sentons tous solidaires dans une émotion commune. L'art est une expression dont le but est d'atteindre au beau. Mais ce beau, quel sera donc son but?

Quel il sera? Mais l'histoire entière des âges, l'accumulation des efforts, le long travail des siècles sont là pour le lui formuler. Ce qui exprime explique, et cette langue qui permet d'atteindre le grand nombre et de le remuer profondément, c'est l'arme que la pensée trouve en elle-même pour réaliser ces rêves de bonheur qu'elle fait éclore et qu'elle entrevoit. L'art est un éducateur dans le sens le plus large du mot. Ceux à qui le hasard des circonstances a donné le pouvoir de l'esprit ont en lui l'arme la plus puissante pour accomplir le travail d'évolution et de progrès pour lequel la nature les a désignés, nous allons voir comment ils s'en sont servis et comment dans l'avenir ils s'en serviront.

Chez l'homme primitif l'art est un éducateur dans ses résultats, puisqu'une expression quelconque suppose un travail plus ou moins implicite de systématisation et de raisonnement, et puisque l'expression c'est l'objectivation permanente d'une idée. Cependant, dans ce domaine ondoyant et troublé où l'acte réflexe prend une importance prédominante sur l'acte raisonné, le rôle d'éducation qui peut être attribué à l'art reste vague et sans définition possible. On peut bien voir confusément que c'est par lui que l'Humanité apprit à s'élever dans un monde d'idées supérieures à la nature, puisque l'art, même dans ses débuts informes, fut un des plus puissants leviers par lequel le sentiment évolua vers ses formes intellectuelles et par lequel des activités émotionnelles qui appartenaient au monde de la bête tendirent peu à peu à se produire, à s'étendre dans le monde des rapports sociaux

et des manifestations purement humaines. Cependant une première systématisation de ce rôle, une première application empirique ne se formulèrent d'une façon assez précise pour être clairement observées que dans des différenciations ultérieures qui amenèrent la constitution des civilisations théocratiques. Le rôle du schamane et du sorcier, du prêtre encore isolé et non constitué en caste avait préparé les applications supérieures de l'art lorsque se constituèrent les grandes religions primitives. Le sorcier avait déjà commencé à se servir de l'art pour terrifier et dominer. Il avait sculpté des masques étranges et s'était composé un costume dont l'ensemble devait fortement frapper l'imagination. De plus, il avait élaboré des rites élémentaires, réglé des danses et des chants religieux; toutes les formes qui succédèrent dans l'application de l'art comme éducateur ont leurs germes dans la période directement inférieure. Mais lorsque la caste se fut constituée, lorsque des observations et un petit noyau de connaissances permirent aux prêtres de recueillir les légendes anciennes et de les systématiser dans une doctrine dogmatique, dans une théologie élémentaire, lorsque les prêtres eurent une arme suffisante pour dominer et pour classer le groupement humain encore instable et mal constitué, alors il y eut une première systématisation générale des activités de l'homme et une première constitution sociologique où les fonctions furent définies. Plus on remonte vers les formes primitives des anciennes religions, plus on y retrouve les traces d'une philosophie élémentaire et d'une poétisation évidente des premières connaissances. Les hommes qui les premiers purent jouir d'un loisir considérable furent les premiers aussi à assembler les éléments d'une connaissance qui pouvait embrasser le milieu extérieur et le milieu humain. Ce fut la constitution primitive du pouvoir spirituel. Les prêtres conçurent donc la société théocratique suivant les connaissances qu'ils avaient pu assembler. Ils classèrent les diverses fonctions sociologiques, celles qui étaient directement destinées à la nutrition, à la protection et à la défense du corps social, et ils se réservèrent celles qui avaient trait à son éducation et à son développement. Les fonctions d'évolution

restèrent entre leurs mains, et avec ces fonctions, ils gardaient la haute main sur la production artistique et scientifique et sur leurs applications. Les théories religieuses ne devinrent pas autre chose qu'un moyen plus ou moins parfait de culture morale. Il se trouva des hommes dès l'origine pour sentir que la vie et l'évolution de l'espèce dépendaient de la possibilité d'une stabilité sociale et d'une restriction de la lutte animale. Des lois religieuses se formulèrent qui ne représentaient pas autre chose que des règles sociologiques, correspondant à des besoins sociaux. L'homme tend à remplacer sur la planète les actions divergentes par des actions convergentes et toute l'évolution sociologique n'est pas basée sur autre chose que sur une systématisation de plus en plus harmonique et de plus en plus étendue des diverses activités et des divers besoins au sein du groupement humain. Pour imposer les règles morales qui seules pouvaient garantir une première réalisation des fonctions sociologiques et une première stabilité de leur action, les prêtres des premiers âges se servirent des sentiments de crainte qui venaient de l'état fétichique antérieur où le monde était conçu comme une réunion de dieux bons ou mauvais dont il fallait se concilier les bonnes grâces. L'observation des lois qui seules pouvaient garantir l'évolution sociale dépendait de l'intensité avec laquelle ils pouvaient les imposer, et nulle base n'était plus générale et plus solide que cette exploitation des sentiments de crainte et de terreur. Mais il fallait un moyen pour frapper fortement l'imagination des hommes, il fallait que la loi rituelle, le dogme révélé trouvât un moyen d'expression constante et que l'impression par laquelle la caste théologique avait pu conquerir le pouvoir fût renouvelable pour que ce même pouvoir pût être conservé. Alors en même temps qu'ils avaient systématisé les observations élémentaires et cet essai informe de philosophie poétique, en même temps qu'ils déifiaient les phénomènes qu'ils avaient pu observer et qu'ils transposaient symboliquement les observations astronomiques et la division du temps, en même temps qu'ils édictaient comme obligations religieuses de simples soins hygiéniques qui évitaient la propagation de maladies propres au pays, en même temps qu'ils

jetaient la malédiction divine sur les misérables, qui, comme les lépreux, devenaient un danger social, les prêtres systématisèrent aussi les formes d'art par lesquelles ils pouvaient toujours exprimer ces systèmatisations réfléchies sous une forme qui provoquait les impressions les plus puissantes, mettait en jeu les sentiments les plus profonds, et renouvelait constamment chez l'homme la pensée du monde religieux où les entités divines lui dictaient des lois quelquefois pénibles. L'art fut le moyen par lequel les religions purent se perpétuer et en entretenant aux premiers âges la cohésion et la puissance de cette socialisation élémentaire, mais seule possible, l'art fut le grand éducateur par lequel se consolidèrent les plus générales et les plus nécessaires des idées morales et par lesquelles le sentiment cultivé, ramené toujours en somme à des formes supérieures, put réagir dans les relations sociales pour créer des habitudes de vie qui se rapprochaient davantage d'une conception purement humaine et qui échappaient de plus en plus à l'influence terrible des lois animales et des luttes féroces de la vie inférieure.

Ce furent donc les systématisations théocratiques qui lui définirent ce rôle ; mais, avant d'aller plus loin, il sera bon de faire quelques réserves et de corriger le caractère absolu de ce qui précède. Je viens de vous montrer le travail réel que les prêtres fournirent dans la construction primitive du milieu social, et j'ai été entraîné pour la clarté de l'exposition à vous le représenter comme une œuvre consciente et voulue. Dans la réalité des choses il en fut tout autrement. L'homme n'agit que dans une série de relativités. Ce n'est que vers la fin des théocraties, c'est-à-dire dans la période égyptienne que l'on pourrait entrevoir ce caractère explicite dans l'œuvre des prêtres. Mais toute cette élaboration ne put être que spontanée. Toute supérieure qu'ait été la culture des premiers ouvriers de l'organisation sociale, ils étaient malgré tout les éléments d'un milieu qui agissait sur eux d'une façon fort puissante. Les fondateurs des sociétés théocratiques étaient simplement des hommes auxquels les longues méditations et le loisir donnaient une puissance d'objectivation et de régle-

mentation supérieure à celle de leurs contemporains, mais ils étaient dans le phénomène et ils le subissaient. Les formes de conceptions durent prendre chez eux le caractère de véritables hallucinations de telle sorte qu'ils étaient les premiers convaincus du caractère religieux et révélé des systématisations qu'ils créaient. Une sorte d'exaltation de toutes leurs facultés les conduisait véritablement à se croire les êtres choisis par les dieux, les serviteurs premiers de la puissance éternelle. Ils ne furent, en somme, pas autre chose que les quelques individus en lesquels se résuma dans un résultat dernier l'accumulation inconsciente, mais réelle, provoquée au sein du groupement social. A nos yeux ils semblent agir comme des forces extérieures au milieu, le recul des siècles leur donne seul cette supériorité. Ils furent en réalité l'élément de progression et d'évolution exprimé par le milieu. Ils le résumèrent, l'ordonnèrent et conçurent alors les formes uouvelles, mais dans un travail implicite où ils furent les premiers à accepter toutes les convictions qui pouvaient en naître.

Ces réserves faites, revenons à l'étude plus particulière qui nous préoccupe. On a souvent observé, vous le savez, que l'art débute avec la religion elle-même. C'est là qu'il subit une première systématisation, c'est là que sont contenues les origines de tous ses développements ultérieurs. A la foule primitive qui sortait à peine de la constitution en tribus, qui avait encore le souvenir de la vie nomade, libre et déréglée des ancêtres, il était impossible d'offrir comme moyen d'évolution l'étude laborieuse et attentive des sciences. Les observations élémentaires et les connaissances d'ailleurs très rares étaient loin de dessiner ce domaine majestueux qui se révèle à l'intelligence de l'homme moderne et où celui-ci peut trouver les lois de la morale la plus pure et les enseignements qui le conduisent à l'idéal le plus haut. L'application des connaissances ne pouvait guère s'accomplir que dans un domaine empirique d'industrie primitive et surtout, pour les observations astronomiques, dans la division raisonnée et explicite du temps; c'est-à-dire dans un ordre trouvé, dans une périodicité formulée qui enlevait au monde primitif ce

caractère de désordre et d'instabilité si pénible pour l'esprit.

Mais il fallait que ces premières connaissances échappassent à la discussion, il fallait que ces principes puissent fixer d'abord l'organisme social dans un ordre plus consolidé; et livrer les observations encore isolées, difficiles à comprendre et à démontrer, c'était détruire par la discussion ce que l'observation et le travail supérieur avaient pu conquérir. Il fallait donc réaliser le premier pas des destinées futures à l'insu du plus grand nombre. Il fallait que la pensée éclose dans le cerveau de quelques-uns plaçât ces œuvres au-dessus de la discussion de la masse qui n'aurait pu rien y comprendre et qui les aurait rejetées avec mépris, il fallait présenter aux hommes les règles nécessaires à leur développement sous une forme indiscutable et dominatrice, en un mot il fallait édifier une première systématisation de l'organisme social avec des éléments ignorants, violents et inconscients dont la participation raisonnée n'eût jamais été possible. Il fallait construire avec eux et malgré eux : c'est l'art seul qui pouvait résoudre le problème.

L'homme s'est expliqué le monde en le comparant à sa propre structure, son esprit traversa deux périodes successives dans l'élaboration des premières formes religieuses, il accomplit une première opération qui consiste en une abstraction de ses propres tendances et de ses propres sentiments. Il personnifie les activités principales de son être, il conçoit la colère comme une divinité qui exerce à certains moments sa puissance en lui, l'amour ou l'intelligence ou la force ; bref, tous les sentiments élémentaires subissent le même travail et c'est ainsi que nous pouvons en voir les dernières conséquences et la dernière évolution dans la mythologie grecque où certaines déesses, où certains dieux sont la simple personnification des sentiments humains : Minerve pour la Raison, Vénus pour l'Amour, par exemple. Une seconde opération de l'esprit consiste ensuite à interpréter la nature d'après l'homme et à personnifier les forces élémentaires du monde extérieur. Le fleuve devient dieu, le feu devient sous diverses formes la puissance par excellence, c'est le domiuateur, le dieu favorable ou terrible qui trouble le plus et qui

appelle l'adoration craintive. C'est par une combinaison de ces deux opérations distinctes que s'établissent les premières formes religieuses. En même temps, on poétisa la connaissance; les diverses périodes de temps qui divisait le mouvement solaire ou le mouvement lunaire devinrent l'action de certaines divinités, l'astre devint dieu, les formes naturelles furent incorporées à la systématisation religieuse et les sentiments eux-mêmes y furent personnifiés; il y eut les dieux de bonté, de dévouement; les dieux protecteurs qui sourient aux hommes et s'attachent aux familles; il y eut les dieux mauvais, les sentiments de colère et de lutte, d'égoïsme et de haine. La poétisation de toutes ces entités, considérées comme agissant les unes contre les autres, dans le monde réel et dans un monde rêvé, appelait alors comme expression les moyens d'art les plus variés et les plus propres à frapper la foule. C'est dans des édifices où tout était calculé pour dominer l'homme, dans des cérémonies où se déployaient la richesse et la puissance, devant des figurations mystérieuses et troublantes que l'on célébrait la force ou le sentiment divinisé dans un langage où la haute poésie des images s'adaptait à la grandeur de la chose exprimée, c'est dans tout cet ensemble sacré que la culture de l'Humanité était réalisée par les prêtres. Alors dans ces rêves où les facultés les meilleures s'exaltaient encore, tous les sentiments, toutes les émotions qui ne trouvaient d'abord leur jeu que dans les hasards de la nature et dans la brutalité de la vie quasi animale se trouvaient provoqués cette fois en dehors de toute circonstance qui pouvait directement intéresser la conservation et la défense de l'individu; ils étaient produits par les images les plus puissantes et mis en rapport avec les préoccupations de la plus haute morale; les sentiments produits évoluaient vers leur forme esthétique, c'est-à-dire vers leur formule la plus purement intellectuelle, et ils habituaient peu à peu le peuple entier à des contemplations et à des méditations qui, réagissant à leur tour dans la vie sociale, y introduisaient peu à peu tout ce monde de dévouements et de sacrifices, toutes ces conceptions de solidarité et d'action commune dont nous sommes les héritiers et que nous devons

développer. Les célébrations cultuelles revêtant la forme artistique la plus intense étaient une véritable *gymnastique des sentiments*, un exercice réglé et continu des activités mentales, et elles préparaient peu à peu l'homme à sentir se développer en lui d'autres besoins et de meilleurs désirs. L'art agissait dans son rôle de fonction sociologique d'évolution et il devenait un des facteurs de progression continue qui, s'emparant des tendances inférieures et de l'activité primitive, dirigeait ces forces vers des destinées idéales et des formes meilleures.

Mais l'art correspondant à la civilisation théocratique était hiératique, c'est-à-dire immobile. La systématisation religieuse, par le fait même qu'elle s'appuyait sur la révélation et qu'elle se recommandait de l'affirmation des dieux, n'était susceptible d'aucune évolution et d'aucun changement. Ce cadre qui fit à une époque la puissance de l'Humanité devint vite trop restreint pour elle : les fonctions de nutrition et de conservation de l'organisme social comme l'agriculture, le commerce ou la guerre, protégés et systématisés par la conception primitive, avaient évolué et s'étaient constituées dans une nouvelle puissance; de plus la culture intellectuelle et sentimentale produite par l'emploi de l'art avait aussi déterminé une progression de l'intellectualité et avait fixé pour toujours dans le capital social certaines conceptions morales; enfin, la culture scientifique elle-même s'était spontanément développée en dehors de la caste religieuse par la simple extension de l'activité cérébrale, l'état social s'était consolidé dans des formes stables et sur les principes premiers qui guideront pour jamais son évolution; de telle sorte que la systématisation théocratique était vaincue par son œuvre dès que celle-ci devenait assez forte dans ses résultats pour dépasser la valeur du cadre primitif. Des formes nouvelles naquirent et vous pouvez assister déjà en Egypte à une élaboration de l'art considéré en tant que moyen d'expression et de culture indépendant de la forme religieuse de même que vous pouvez y assister à un premier dédoublement du pouvoir gouvernant et à une constitution politique qui, quoique soumise encore à la règle religieuse, manifestait son indépen-

dance et tendait à se dresser en face du pouvoir spirituel comme une force égale.

Quoi qu'il en soit, l'art hiératique, correspondant à une civilisation théocratique, prend un rôle bien nettement défini d'éducateur public, et sa fonction sociologique se caractérise plutôt dans le sens d'une culture morale principalement basé sur l'adaptation de l'activité sentimentale aux conceptions purement humaines. Il travaille dans cette période à fixer dans la constitution sociologique et dans le domaine intellectuel les principes élémentaires qui peuvent permettre l'évolution vers des formes élevées en restreignant de plus en plus l'emploi des sentiments et des facultés dans un sens divergent et brutal, et en les dirigeant au contraire dans un sens où ils s'emploient vers les formes altruistes, dans l'extension à la communauté entière de sentiments d'abord individuels. L'activité psychologique qui chez l'animal joue le rôle de protection et de défense, mais restreint à l'individu, s'étend alors à l'organisme social tout entier.

Si nous passons à la Grèce, nous observerons des caractéristiques bien différentes. Là, ce n'est plus le système théocratique que nous trouvons à l'origine, c'est, je l'ai dit déjà, une civilisation militaire avortée. Déjà dans ses époques primitives la séparation entre les activités générales et l'activité religieuse était évidente. La caste sacertotale a une puissance restreinte et subordonnée au groupement militaire.

La distribution géographique de la Grèce tendait à constituer une série d'états égaux en étendue, à peu près égaux par le chiffre de leur population, participant à la même culture générale, de telle sorte que partout surgissaient des capacités égales et qu'il devenait impossible à l'un de ces goupements d'absorber tous les autres. L'activité militaire devait donc se trouver restreinte. Elle n'était pas suffisamment soutenue par un exercice continuel et par une action intéressant le développement du corps social. Quand les divers groupements se furent établis d'une façon solide dans le pays conquis, lorsque le grand danger des guerres médiques eut été conjuré, l'activité militaire, ne trouvant plus d'emploi, n'eut plus les aliments suffisants pour persister dans sa prédominance

primitive. D'autre part, l'évolution qui s'était produite et les habitudes de pensée qui s'étaient formées ne permettaient pas la formation d'une caste religieuse assez unifiée et assez puissante pour tout absorber, le loisir créé par l'activité intelligente de ces peuples, la certitude d'une stabilité relative de l'ensemble social et la production de beaucoup supérieure à la consommation, permirent à ces hommes de recevoir d'Egypte les premières observations élémentaires de la science et de prendre vers la culture intellectuelle cet essor admirable qui fait d'eux nos ancêtres directs, les précurseurs glorieux de notre âge.

L'art prend alors une toute autre forme d'activité dans l'accomplissement de sa fonction sociologique d'évolution, il reste par certains côtés lié à la religion, mais il n'est plus hiératique et, au lieu d'être subordonné, c'est lui qui domine. De plus il s'applique d'une façon directe à l'éducation privée comme à l'éducation publique, dans les écoles comme dans les grandes cérémonies religieuses il joue le premier rôle et tient le premier rang. Vous savez quelle importance les Grecs donnaient à l'enseignement des arts dans les écoles; pour eux l'exercice du gymnase représentait la *culture physique* comme l'exercice de l'art représentait la *culture morale.* Leurs philosophies abstraites et métaphysiques, leurs observations scientifiques encore insuffisantes ne permettaient pas encore de développer la jeune intelligence par l'étude purement scientifique, c'est l'art qui devint alors le moyen d'éducation. Il en résulte qu'il prit chez eux une forme plus intellectuelle. En Egypte où la systématisation religieuse présente de si nombreuses traces de fétichisme, l'art reste encore déréglé et se maintient presque exclusivement dans l'activité sentimentale. En Grèce où l'esprit fut libéré du joug théocratique, l'intellectualité se déploya d'une façon plus énergique et caractérisa les expressions et la qualité de culture de l'art.

Enfin, le moyen âge, à travers ses conditions complexes et confuses, représente une culture presque exclusive du sentiment. La religion ajoute alors à l'élaboration antique une certaine évolution morale qui lui ramène l'art comme un allié presque exclusif jusqu'à ce que la renaisssance, retour-

nant aux traditions grecques, le dégagea de nouveau et le sépara de l'influence religieuse et c'est alors qu'il fut conçu comme indépendant dans sa fonction. Mais cet isolement lui fut fatal, car dans les siècles qui suivirent l'on perdit de vue son véritable rôle sociologique, le véritable but de son action; cette connaissance que les anciens avaient implicitement sentie fut perdue, et ce n'est qu'à travers une longue élaboration où son action heurtée fut tantôt heureuse, tantôt néfaste que les époques modernes semblent enfin lui réserver un rôle explicite d'éducation pour l'avenir.

Nous venons de traverser dans une étude rapide les caractéristiques que l'art posséda à certaines époques de son évolution, dans le passé, et vous avez pu voir qu'elles dépendent toujours de la forme religieuse dominante. Et cela devait être car la religion après tout ne représente pas exclusivement une doctrine théologique, mais bien au contraire une doctrine où viennent se rallier toutes les consciences, où se formulent les règles morales et où la dominante des caractères sociologiques et des besoins humains vient s'exprimer. L'art, étant une expression générale de tous ces phénomènes, est, par conséquent, dans une si étroite dépendance avec la systématisation religieuse que, si la séparation a pu s'accomplir jadis, c'est que, tandis que la religion restait théologique, l'art devenait humain; que l'une, ne subsistant plus que par la force de son organisation et par l'ancienneté de sa formule, devenait négative et rétrograde, tandis que l'autre, né dans les cœurs les plus grands et les intelligences les plus hautes, ne pouvait marcher que vers l'avenir. Si les doctrines de ralliement ont été jusqu'ici théologiques, cela ne veut point dire qu'elles doivent l'être toujours, l'immense développement des sciences, le monde de relations qu'elles nous ont découvert et la formule, enfin, d'une philosophie positive, montrent aujourd'hui que les lois morales ne sont pas dans la révélation, que la culture normale n'est pas basée sur la crainte d'une punition en dehors de la vie. Elles formulent à l'homme que ce qui l'a si douloureusement remué depuis les premiers âges, c'est le désir du mieux, l'instinct de perfection qui n'est autre chose que la tendance au développement de plus en plus élevé

de l'espèce, enfin, le désir du bonheur qui n'est autre chose que la perfection des rapports et des relations de tous les actes de la vie individuelle ou sociale. Alors, la doctrine de ralliement, la formule des règles morales et l'expression du caractère sociologique, nous les découvrons dans tout cet ensemble que l'homme lui-même a construit et qui a, peu à peu, chassé la divinité de la nature. Il n'y a d'autre Dieu que l'homme et c'est l'Humanité qu'il nous faut aimer et servir parce que c'est par elle seule que nous avons réalisé l'âge moderne et que c'est par elle seule que se prépareront les perfections futures.

L'art devient donc religieux par essence, il est une culture de l'instinct de perfection, il est un des facteurs qui entretiennent le désir de développement dans l'espèce et il est l'éducateur qui toujours travaille à réaliser l'idéal d'aujourd'hui et à faire naître celui de demain. Nous l'avons vu dans le jeu de sa fonction implicitement comprise, il nous reste à le voir dans la systématisation explicite qu'il prendra dans l'avenir.

L'art peut être considéré à deux points de vue, à un point de vue général comme éducateur de tout l'ensemble, comme expression supérieure d'émotions qui entraînent l'Humanité entière dans un même sens, puis à un point de vue particulier comme éducateur privé, comme moyen de culture intellectuelle et sentimentale de l'enfant. Comme ce dernier point de vue va nous faire traverser en raccourci toute son histoire, c'est par là que nous commencerons.

Je vous disais tout à l'heure que les Grecs ne disposant pas comme nous d'un domaine scientifique très étendu et très riche, et n'en pouvant faire, par conséquent, la base immédiate de l'éducation, avaient attribué ce rôle à l'art. Il nous reste fort peu de documents sur la systématisation qu'ils avaient pu introduire dans cet emploi des moyens d'art, cependant elle ne pouvait être qu'empirique et elle ne devait pas présenter un classement bien défini. De plus, à ce moment de l'histoire, l'activité émotionnelle, moins travaillée par la culture esthétique, ne donnait que quelques types simples de sentiments et l'effort s'opérait, en somme, sur un domaine restreint. Cependant, malgré toutes les imperfections, malgré le manque d'ordre et

les variations arbitraires qui durent s'y produire, les Grecs avaient eu par là une vue nette et précise de ce que l'avenir systématiserait. Ils sont encore une fois les précurseurs et les premiers génies.

En effet, il se produit, dans l'évolution de l'individu, de l'enfance à l'âge mur, une sorte de répétition abrégée de l'histoire antérieure. Ce n'est pas seulement dans les organes de l'embryon que les formes animales reproduisent la succession de leurs types généraux, mais dans l'évolution mentale, dans la lente constitution du cerveau de l'homme adulte, les formes antérieures de l'Humanité répètent aussi les divers stades que traverse l'intelligence. L'individu, à tous les points de vue, répète l'espèce.

L'enfant commence par entrer dans la vie sans la moindre notion des choses du monde extérieur, il ne connaît ni l'espace ni la forme, et ses sensations obscures résident encore dans l'équilibre et la périodicité que doivent conquérir les fonctions organiques elles-mêmes. Il faut d'abord que le corps arrive à s'établir dans un état d'équilibre stable, que l'innervation musculaire se répartisse également et qu'elle ait lieu d'une façon permanente, il faut que les divers muscles qui concourent à opérer un même mouvement arrivent à ordonner leur action de façon à ce qu'elle soit harmonique et non plus rompue et désordonnée, il faut, enfin, que les organes de la respiration et de la circulation arrivent à cet état de tension constante qui fait que leur jeu reste dans le domaine de l'inconscience et n'exige plus de nous aucun effort. Les forces nerveuses de l'enfant sont d'abord employées à ce labeur intérieur qui va lui permettre ensuite d'entrer en rapport avec ce qui l'entoure; mais, après cette éducation du corps en général, une éducation formelle des organes spécifiques des sens doit aussi se produire. Il faut que l'œil conquière la liberté de ses mouvements et qu'il apprenne à distinguer entre deux impressions différentes; il faut que l'oreille fasse pour les sons ce que l'œil fait pour les formes, qu'elle sache établir la différence entre des sons articulés et des sons inarticulés, et qu'elle arrive ensuite à être diversement frappée par des sons diversement articulés. Il faut enfin que l'enfant apprenne à émettre des sons, à pro-

voquer par des mouvements musculaires telle ou telle vibration des cordes vocales et telle ou telle articulation de son. En un mot, les organes se développent lentement et ce n'est qu'après une assez longue période d'essais constants que le fonctionnement normal parvient enfin à s'établir.

Mais ce n'est pas tout, lorsque l'éducation du corps en général et des organes spécifiques des sens est faite, il faut encore que le cerveau apprenne à allier entre elles ces différentes impressions et ce n'est que par ces combinaisons que les notions élémentaires peuvent naître. Lorsque l'enfant commence à marcher, il prend une première notion du monde extérieur en touchant les objets qui peuvent se présenter comme obstacles. Il prend une première notion de l'espace et de la forme en associant l'impression tactile à l'impression visuelle et c'est ainsi qu'il parvient à conclure de certaines impressions visuelles qu'il est devant une forme d'une consistance compacte qui lui donne l'impression d'un volume et d'un corps existant complètement en dehors de lui ; enfin, il fait une première éducation élémentaire de ses sens et de son cerveau et il arrive ainsi à ces conceptions fondamentales de l'espace, de la forme et du mouvement, qui ne peuvent être acquises que par l'expérience et qui sont la base nécessaire de tous les raisonnements ultérieurs.

Déjà dans ce domaine l'art peut intervenir comme éducateur. L'activité de l'enfant est spontanée. Pourquoi ne pas systématiser la présentation des objets et l'ordre dans lequel le monde extérieur va se révéler à lui? Pourquoi ne pas corriger le hasard et ne pas graduer les sensations de l'enfant de telle sorte que l'incorporation se fasse suivant un ordre raisonné qui économiserait une énorme perte de forces et aurait pour conséquence une évolution plus rapide de l'intelligence? L'Humanité a si profondément senti cette nécessité qu'elle a, en somme, implicitement ébauché la pratique. Vous êtes-vous jamais demandé pourquoi les mots de « papa » et de « maman » sont toujours et dans toutes les langues des articulations simples, les premières que puisse prononcer l'enfant? Il y a là une tentative d'une éducation systématique de l'oreille. On a inventé pour l'enfant toute

une série de sons simples qui lui permettent de s'élever à la distinction et à la reproduction d'articulations plus complètes. Le *dada* pour le cheval, *bébé* pour l'enfant, *lolo* pour le lait, tout cela n'est pas autre chose qu'un essai systématique de présentation des sons. Et ce besoin a été si profondément senti que dans toutes les langues les mères qui parlent à leurs enfants défigurent chaque parole de façon à en simplifier l'articulation et à porter l'enfant, par une série graduée de difficultés, jusqu'à la distinction et à la reproduction des sons les plus complexes. Croit-on que l'observation intervevenant ici pour dégager les sons les plus simples et formuler la gradation la plus facile à parcourir pour l'enfant n'amènerait pas des résultats énormes dans la rapidité de son évolution? Et pourquoi ne pas faire pour les formes ce qu'on a implicitement tenté pour les sons? Pourquoi ne pas mettre dès le début en contact avec l'enfant un de ces animaux domestiques, chien ou chat, dont nous sentons vaguement l'emploi et le rôle dans notre vie. L'organisme animal présenté aux perceptions de l'enfant en même temps que des formes simples qui, comme les formes géométriques, affirment d'une façon très nette le volume, donnerait à son cerveau des moyens de distinguer d'abord le monde extérieur de lui-même, puis dans ce monde extérieur de distinguer la nature organique de l'inorganique; enfin, il aurait une représentation concrète du mouvement, de telle sorte que l'élaboration des notions élémentaires de forme, d'espace et de mouvement serait facilitée dans son cerveau.

Mais dans ce premier domaine, l'art n'interviendrait que pour choisir et graduer des sons et des formes, il ne servirait qu'à répéter d'une façon systématique l'éducation empirique de l'animal supérieur, l'activité artistique serait renfermée encore dans un domaine quasi industriel : à mesure que l'enfant grandit ces applications deviennent supérieures et la culture, le développement de l'intellectualité par l'art se rapprochent de plus en plus d'un rôle plus élevé.

Lorsque l'enfant a dépassé ce premier domaine de son évolution, il quitte les formes d'activité psychologiques propres aux mammifères supérieurs et à l'homme, et il entre

dans d'autres formes plus complexes et plus étendues qui reproduisent les caractères du primitif. L'enfant est doué d'une activité spontanée, impatiente et qui a besoin de se dépenser physiquement plutôt qu'intellectuellement. De plus, il ne sait pas abstraire, sa compréhension ne se produit que sous des formes concrètes, et l'activité de son intelligence est provoquée beaucoup plutôt par des faits qui se manifestent violemment que par des idées intérieures. L'assimilation des matériaux du monde extérieur n'est pas assez étendue et assez complète pour provoquer ce travail d'élaboration inconsciente qui vient se résoudre sous sa forme dernière en idée ou en sentiment. L'enfant est dans une période de croissance intellectuelle comme de croissance physique, et les phénomènes de nutrition priment, à tous les points de vue, ceux de la production. Dans cette période il déploie les sentiments dans leur forme primitive et déréglée, ses besoins d'activité sont désordonnés et demandent à se dépenser sans contrainte. Et c'est ce moment que nous choisissons pour l'engager dans la voie d'une série d'études morcelées et isolées les unes des autres où le côté abstrait des sciences le choque d'autant plus que celles-ci, n'étant pas présentées sous leur aspect philosophique, sont d'autant plus fastidieuses que l'esprit le plus ouvert n'en peut discerner les relations étendues et les caractères supérieurs. De plus, cette activité sentimentale dont il faudrait se servir, nous la réprimons au contraire.

Nous lui marchandons le temps pour les exercices du corps et nous ne lui fournissons rien qui alimente son imagination rêveuse et la spontanéité de ses conceptions. De telle sorte qu'arrivés à la jeunesse sans avoir su ni réprimer complètement l'activité sentimentale, ce qui est impossible, ni l'ordonner, ce dont il n'a pas eu les moyens, l'enfant devenu homme sent tous ces besoins psychologiques qui n'ont pas été satisfaits se développer en lui et qu'il est entraîné par les vices fondamentaux de son éducation première à se disperser dans des moyens d'émotion violente comme le jeu et tous les excès imbéciles que la frivolité de la vie moderne a mis à la mode. Et il lui semble trouver ainsi la satis-

faction de dépenser toutes ces expansions comprimées dès l'enfance.

L'enfant n'a pas une structure d'esprit analogue à celle de l'adulte, il comprend par manifestation concrète et par activité sentimentale, il faut se servir de ces tendances pour provoquer systématiquement en lui cette élaboration qui conduit aux formes supérieures de l'intelligence, et les qualités qu'il aura acquises sur une base aussi naturelle et aussi solide ne seront plus à la merci du moindre milieu dépravateur ou du moindre désir capricieux. L'homme n'est arrivé à l'intellectualité de l'âge moderne qu'en traversant toute une période où les qualités actuelles se sont lentement constituées, cette même évolution se reproduit dans le passage de l'enfance à la jeunesse et il appartient à l'éducation de la développer systématiquement et normalement. Dans l'époque moderne où les idées théologiques ne sont plus senties, où l'enfant ne trouve nulle part autour de lui ce milieu religieux où l'on voudrait que se poursuive son évolution, le maintien de l'éducation religieuse pour fournir un débouché à ses activités sentimentales n'est plus qu'une grosse erreur ou une vulgaire plaisanterie. A chaque pas de son éducation, le maître vient lui enseigner un principe scientifique qui s'oppose au dogme religieux et qui le nie, son intelligence vit dans une lutte constante et dangereuse, car elle tarit les sources de la production intellectuelle et l'accompagne quelquefois toute sa vie. Puisque les deux formes d'éducation ne s'adaptent plus l'une à l'autre, il faut simplement supprimer celle qui ne représente que la persistance d'un état antérieur et la remplacer par une systématisation qui, au lieu de s'opposer à la culture scientifique, la prépare d'abord et la développe ensuite.

C'est à l'art que ce rôle est dévolu. L'enfant commence à concevoir sous des formes concrètes, il faut lui présenter les idées sous cette forme ; il a une spontanéité d'action et une puissance émotionnelle très grande, loin de la réprimer, il faut s'en servir, et qui ne voit que c'est justement par ces deux caractères que l'art s'impose comme éducateur. Il se manifeste toujours sous une forme concrète puisque c'est

l'objectivation d'une construction subjective, et il appelle l'activité émotionnelle la plus grande, puisque c'est là la particularité la plus grande des moyens d'expression qu'il renferme.

L'enfant présente d'abord les émotions sous leurs formes primitives et brutales, la peur et la colère ; nous avons vu, il y a quelques jours, comment, dans l'Humanité primitive, ces deux formes élémentaires de l'émotion avaient évolué vers les sentiments les plus élevés et les plus grands. Nous avons vu comment la pitié, la vénération et toute une série de sentiments sociaux, avec le sublime comme sentiment esthétique, étaient l'évolution de la première et comment le dévouement et le sentiment du beau étaient une évolution de la seconde. C'est là que l'art doit intervenir dans l'éducation. Il faut se servir de cet amour de l'enfant pour les représentations concrètes pour lui présenter sous une série de formes choisies et systématiquement ordonnées des connaissances empiriques. Il faut lui faire concevoir le monde de la nature dans sa grandeur poétique et se servir à chaque instant de l'émotion produite pour graver dans la mémoire la connaissance d'un phénomène ; il faut, d'autre part, se servir de cet amour qu'ont tous les enfants pour les contes mystérieux des fées et des génies, pour les aventures les plus mouvementées et les plus étranges, pour les représentations de scènes et les dessins qui reproduisent des actes simples et souvent violents, afin de provoquer l'émotion d'une façon systématique et de diriger la spontanéité de l'enfant dans tel ou tel sens. L'art fournit le moyen de produire les émotions les plus violentes et nul ne les subit plus que l'enfant, il faudrait donc classer les œuvres qu'on lui présentera dans un certain ordre qui amène insensiblement le sentiment à se développer, non plus sous sa forme primitive, mais sous sa forme intellectuelle ; il faudrait de plus l'entretenir dans ce dernier résultat par la répétition constante de l'émotion. Alors, l'activité sentimentale ne sera plus réprimée, mais ordonnée. Cette activité spontanée sera réglée à l'insu de l'enfant lui-même, de telle sorte que, les circonstances étant calculées pour qu'elle se dirige dans tel ou tel sens, on préparera dans

l'enfant la plus haute valeur morale de l'homme, et on posera la première base sur laquelle les sciences comprises dans leur aspect philosophique et non plus dans leur valeur restreinte ajouteront la culture intellectuelle à la culture sentimentale. Alors ces deux domaines de l'activité de l'homme n'étant plus opposés mais réunis et pouvant librement se développer l'un à côté de l'autre, on aura produit ce résultat immense d'être arrivé par la connaissance scientifique et esthétique à créer cet état nouveau où, toutes les fonctions sociologiques devenant explicites, les convulsions douloureuses qui accompagnent la chute des systèmes temporaires auront enfin disparu de notre âme. La valeur morale se joignant à la valeur scientifique pourra préparer pour l'avenir une évolution plus facile et plus harmonieuse ; enfin, l'éducation donnera aux générations nouvelles les qualités nécessaires pour réaliser l'état explicite et réfléchi de l'activité humaine.

Si vous transportez maintenant dans le milieu sociologique tout entier l'action intense que l'art peut avoir sur le développement de l'enfant, vous aurez ainsi défini d'un mot le nouvel ensemble. Pour les hommes en général comme pour l'enfant en particulier, l'art représente une *véritable gymnastique des sentiments*, il conduit à une perfection morale supérieure par l'activité de l'émotion et par l'intensité avec laquelle il exprime pour tous, il est l'éducateur du peuple comme les théocrates l'avaient si bien entrevu aux origines de l'histoire et c'est le rôle qui lui appartient dans l'avenir. L'art représente, comme l'a dit Comte, « une véritable culture de l'instinct de perfection ». L'instinct de perfection, le désir du mieux, c'est la loi biologique de la tendance au développement continu, c'est la plus haute expression de la vie de l'espèce, c'est la force qui conduit l'Humanité dans la voie d'une constante évolution. Aujourd'hui que les lois de la morale sont l'expression même d'une vie plus harmonique et plus élevée, aujourd'hui que les sciences livrent à l'homme seul le monde où peuvent se déployer ses activités, l'art peut se séparer de ces formes théologiques dont la décadence est si forte qu'elles ont oublié

même la puissance qu'il leur donna. Il devient une fonction sociologique d'évolution comprise explicitement, il nous reste à voir quelle situation nouvelle est alors réservée à l'artiste.

L'art a donc en main ce pouvoir d'être un éducateur ou un dépravateur. Nous avons vu que le beau était la forme dernière d'un processus complexe, c'est la jouissance qu'il y a à déployer d'une façon normale et harmonique toute la série des actes qui vont depuis la sensation jusqu'à l'idée. C'est une expression qui se manifeste d'une façon très énergique et qui, par conséquent, donne le plus haut caractère à la chose exprimée. L'artiste a donc la puissance de provoquer une action mentale qui se dirige dans tel ou tel sens. C'est à lui de trouver dans des considérations qui le rattachent au milieu et qui règlent sa propre vie quel est le devoir social auquel il doit obéir.

Dans les périodes d'épanouissement et d'activité réglée que l'Humanité traverse, la cohésion des diverses fonctions sociologiques est plus ou moins parfaitement réalisée ; mais, en tout cas, le système social est équilibré de telle sorte que les diverses formes de son activité sont réglées vers un sens convergent. Dans ces âges qui ont correspondu à la perfection momentanée, à la réalisation temporaire de toute une hérédité d'idées et de causes qui arrivaient enfin à formuler un résultat, l'homme a toujours senti son rôle au milieu de l'ensemble et il avait une conception claire des mille liens qui le rattachaient au milieu. Mais dans les périodes comme la nôtre qui sont des périodes de transition, où les anciennes doctrines livrent leur dernière lutte à ces systématisations qui ont mûri en elles, mais qui les ont quittées pour aller plus haut encore, dans ces moments d'élaboration où les règles nouvelles ne se définissent pas clairement et où les règles anciennes ne sont plus satisfaisantes, un mouvement réel de décomposition se produit. Les fonctions sociologiques s'entremêlent dans un désordre évident, les relations nécessaires qui s'étaient établies en elles disparaissent et chacun s'isole sans plus rien soupçonner de la fonction de l'ensemble. C'est ainsi que l'artiste a perdu toute notion de

son rôle social et c'est ainsi que les jeunes écoles ne faisant que se livrer à des contemplations bysantines sur telle ou telle forme d'art en sont arrivées à voir le triomphe d'un art nouveau dans un simple changement de procédé et dans une confusion des moyens souvent des plus contraires à un élémentaire bon sens.

Cependant si, d'une part, l'activité de l'artiste piétine dans des emplois inutiles, d'autre part, les esprits, assez énergiques et assez puissants pour échapper à l'incertitude de l'époque, élaborent des œuvres qui marquent un retour de toutes les fonctions sociologiques vers une nouvelle coordination. Les problèmes qui se posent pour la socialisation de certaines fonctions et pour l'action plus ordonnée de l'activité industrielle, ces nouvelles conceptions d'une forme sociale qui ont créé toute la différenciation politique des partis républicains ont aussi leur contre-coup dans les nouvelles directions de l'art moderne. Il est un littérateur que l'on a beaucoup discuté et que l'on n'a jamais, que je sache, apprécié à ce dernier point de vue : je veux parler de M. Emile Zola. Une rapide évaluation de son œuvre va nous permettre de raisonner sur un exemple et de fixer, par conséquent, d'une façon plus précise les doctrines générales que nous avons exposées jusqu'ici.

On a beaucoup cherché dans des points secondaires les qualités ou les défauts qui permettaient de nier ou de louer son œuvre. Les combats des écoles modernes ont eu là leur contre-coup. En réalité, ce n'est ni le naturalisme, ni l'idéalisme qui sont en jeu. Les tendances et les moyens d'expression, les particularités de l'œuvre et le choix de sa forme sont des choses qui appartiennent au créateur lui-même et dont il n'a pas à fournir les raisons. Si M. Zola s'est servi de paroles qui choquent ce que l'on est convenu d'appeler la « bonne société », il n'a pas fait autre chose que se servir des particularités du réel pour exprimer une philosophie qui lui est propre. Je ne sais pas s'il a explicitement senti la valeur sociale de son œuvre, mais je sais que tout y indique une préoccupation généreuse et une claire vision des problèmes qui se posent et que le siècle nouveau devra résoudre. C'est une des tendances de ceux qui ignorent la souffrance que de vouloir

l'ignorer toujours, le bonheur personnel ou une tranquillité relative n'ont que trop d'influence sur les conceptions optimistes ou pessimistes que l'on se fait du monde. Aujourd'hui, surtout, que la richesse a perdu la conscience de son devoir social, aujourd'hui que les favorisés du sort se contentent si simplement de leur seul bonheur matériel sans chercher à faire un emploi raisonné du superflu qu'ils amassent, leur activité se dépense dans les inutilités les plus évidentes, l'oisiveté qu'engendre un pareil état de choses engendre aussi des habitudes d'esprit et des mœurs malsaines. Le monde romain nous offre un exemple des fatales conséquences qu'un semblable état de choses peut produire. L'accumulation de la richesse concentrée en quelques mains tend à détruire toute la systématisation antérieure des activités et tend, en même temps, jointe à une oisiveté qui n'est que la conséquence d'une ridicule éducation, à énerver par la débauche les classes qui pourraient le plus fournir de forces intellectuelles et d'œuvres intelligentes réalisées en dehors de toute préoccupation matérielle. Le romancier Zola, comprenant par son grand cœur d'artiste autant que par son esprit de philosophe, a su entrevoir ce problème et il est allé chercher dans la vie les domaines où l'homme, plié à des travaux qui l'épuisent et l'abaissent, vit dans l'effroyable misère qui enfante tous ces phénomènes de pathologie sociale si longs à guérir. Il a pris hardiment ces milieux que l'homme des classes aisées refuse de voir, et donnant, par la systématisation de l'œuvre d'art, plus d'intensité encore à ces tristesses et à ces tares, il a montré aux hommes ce que l'état social contenait encore de misères, il lui a montré les colères qui grondent dans le monde obscur des pauvres, il a formulé comment la pauvreté matérielle produisait la pauvreté morale et il a indiqué vers quelles actions brutales et violentes toute cette force dédaignée marcherait un jour si les intellectuels, les savants et les riches ne trouvaient dans leur cœur assez d'amour et de pitié pour se préoccuper des solutions urgentes. Ce sont les suppliciés effroyables des mines qui crient justice dans *Germinal*, ce sont les influences de la grande ville et l'envers de ces beautés que nous aimons à considérer seules qui montrent

dans l'*Assommoir* ce chancre de vices et de colères qui ronge la masse populaire où, pourtant, les fonctions sociales vont recruter le plus clair de leurs forces, c'est le monde immense de ceux qui souffrent et qui pleurent qui, dans *Lourdes*, se meut vers les rêves mystiques, enfin, ce que le sceptique, le snob et l'égoïste modernes ne veulent pas voir dans la vie, un grand artiste est là pour le leur montrer dans l'art, et, si nous voulions rechercher ses conclusions, nous verrions qu'il crie de sa puissante voix les causes de décadence, nous verrions qu'il accomplit une œuvre de charité et de morale humaine que la religion théologique est devenue incapable d'accomplir, et qu'il montre ce qui mine l'édifice et ce qui compromettra l'œuvre entière du siècle si ceux que le hasard des circonstances a placé au faîte ne cherchent dans le dévouement à l'œuvre commune les joies véritables de leur vie. Un problème s'est posé à une époque, si grave et tel qu'il a préoccupé les plus grands. L'artiste est venu, conscient de son rôle et de sa puissance, il a conçu qu'il devait être celui qui jamais ne ferait oublier les nécessités présentes et les besoins de l'avenir. Il a montré que nous avons partout une immense éducation morale à accomplir et il a courageusement apporté son effort, montrant la voie supérieure à ceux qui seraient assez grands pour le suivre.

La préoccupation du rôle social de l'art est là très évidente et non seulement cette fonction est indiquée, mais elle est encore réalisée. « L'art, a dit Comte, est destiné à cultiver notre instinct de la perfection », c'est non seulement la perfection intellectuelle de l'individu que le grand philosophe désignait, mais encore la perfection du cœur, la perfection du milieu, le désir du mieux réalisé pour tous et conduisant les hommes vers la conquête des forces normales que l'avenir réalisera.

Nous avons vu que l'art et que le beau pouvaient résider aussi bien dans des doctrines dépravatrices que dans des doctrines morales, nous voyons maintenant qu'ils sont intimement liés à la culture de l'Humanité entière et que leur fonction ne peut devenir progressive que dans un certain sens. L'art ne doit plus devenir autre chose par conséquent

qu'une morale non plus théorique mais concrète et réalisée pratiquement. Il n'appelle pas la raison que quelques-uns possèdent, mais le sentiment qui vibre chez tous les hommes, il doit donc être le moyen par lequel se réalise la culture générale et par lequel la foule est incorporée aux conquêtes de la philosophie et de la science. Ce n'est pas en vain que le suprême génie de Comte sépara le domaine de la morale de celui de la sociologie en plaçant la première au-dessus de la dernière. Si celle-ci est l'observation des phénomènes qui constituent la vie de cet organisme abstrait représenté par le groupement des hommes, la morale, elle, n'est pas autre chose que la formule des règles et des lois qui peuvent diriger l'évolution de cet organisme dans tel ou tel sens. Il y a une science d'éducation pour l'organisme social comme il y en a une pour l'homme lui-même. La morale, c'est l'expression des principes supérieurs qui s'affirment dans la constitution de plus en plus parfaite d'une systématisation sociale. C'est le domaine où les tendances instinctives, qui dans la biologie conduisent l'espèce à capitaliser de nouvelles acquisitions, viennent évoluer et se manifester sous une forme nouvelle où l'activité, au lieu d'être implicite et simplement liée à des relations d'organes, devient explicite et liée aux progressions continues du milieu social et aux perfections que permet d'atteindre la richesse des capitaux scientifiques, philosophiques et esthétiques.

Vous voyez alors que l'art devient sa forme de manifestation immédiate. La morale reste science tant qu'elle se borne à l'observation des phénomènes et au classement des faits qui peuvent conduire à formuler de nouvelles lois, elle devient l'art l'orsqu'elle se manifeste et que l'action de quelques-uns tend à étendre à tous le bénéfice de ses découvertes. L'artiste est un éducateur, ce n'est plus un homme qui cultive un moyen d'expression pour la simple jouissance d'exprimer, mais il cherche dans son œuvre à apporter à l'Humanité l'effort de son intelligence et de son cœur. Il seconde, avec la science et la philosophie, l'évolution du système entier, l'incorporation du plus grand nombre à de nouvelles conditions de la vie morale et matérielle. Si sa mission n'a jusqu'ici été

sentie qu'implicitement rien ne prouve qu'elle ne doive pas devenir explicite. On a forgé le fer avant de savoir pourquoi on pouvait le forger, pourquoi la chaleur pouvait l'amollir, la raison de sa résistance et celle de son oxydation. De même pour l'art on a réalisé par lui tout un travail sociologique avant même de savoir ce que pouvait être un travail sociologique. Mais ce que l'état implicite entraîne de perte de forces, d'efforts qui se répètent et de doubles emplois, l'état explicite le corrige. Les forces sont économisées et calculées de façon à donner leur résultat le plus considérable et à classer le travail; la constitution de la morale comme science et la classification de ses lois amènera dans la conception même de l'art une évolution profonde et puissante qui le guidera vers son emploi explicite et normal dans l'activité future.

Messieurs, je suis maintenant arrivé au terme de ma tâche, nous avons traversé un domaine complexe, coupé de particularités essentielles et où toutes les sciences sont en somme venues apporter leurs méthodes et leur puissance. Il nous reste à jeter un coup d'œil sur tout l'ensemble qui a fait l'objet de ce cours et à tirer de cette hâtive étude une conclusion qui reste définitive dans votre esprit.

Nous sommes partis de la sociologie elle-même pour concevoir les conditions de production de l'activité esthétique, et dès le début nous arrivions à constater que l'art était une fonction sociologique d'évolution. Les études les plus particulières qui ont suivi n'étaient pas destinées à autre chose qu'à nous conduire vers une conclusion générale. Par une étude de l'émotion, nous avons vu que l'art était basé sur l'activité sentimentale la plus grande et nous pouvions déjà observer son rôle puissant d'éducateur puisque c'est par lui que les formes émotionnelles inférieures ont traversé toute cette évolution qui les conduit à l'état intellectuel le plus haut. L'artiste lui-même nous a livré les secrets de sa nature, les caractères qui en faisaient une grande intelligence et un cœur assez sensible aux douleurs humaines pour les sentir et les exprimer. L'œuvre d'art nous a montré comment la pensée de son auteur se manifestait à l'ensemble des hommes, et une théorie du beau nous a expliqué ce désir inné de l'art comme

une satisfaction donnée à l'instinct de perfection et comme une des jouissance intellectuelles des plus hautes et des plus pures. Enfin, toute la série de nos études particulières nous a ramenés à notre point de départ. Nous sommes partis de la sociologie et nous y rentrons, mais alors qu'à notre premier début nous étions amenés à définir l'art comme une fonction sociologique d'évolution, nous pouvons maintenant étendre notre définition plus loin encore et considérer *l'Esthétique comme une partie intégrante de la Morale.*

Arrivés à cette formule dernière, nous pouvons alors entrevoir l'emploi raisonné de ces moyens supérieurs d'expression dans un sens de culture de plus en plus développée de l'intelligence et du sentiment. Par l'éducation explicitement conduite de l'enfant et du peuple, nous pouvons espérer en des générations nouvelles qui auront oublié la pesante influence qui nous réduit à cette activité désordonnée et à cette pénible impuissance. Fils de la raison moderne et de la morale positive, ils iront vers l'avenir avec l'éclat des pensées généreuses et dans le monde immense de demain où l'Humanité occidentale fraternisera dans des directions convergentes, ils seront les premiers constructeurs de l'idéal nouveau.

Messieurs, c'est un des désirs les plus glorieux du Positivisme que de vouloir comme conclusion dans la science une maxime morale, et de placer à côté de l'intelligence satisfaite le besoin du cœur; je voudrais que de ces leçons où vous m'avez suivis dans des points de vue souvent spéciaux, une grande leçon se dégage et qu'une idée supérieure reste gravée en votre esprit. Je voudrais que l'art, ce langage qui réunit tous les hommes dans de mêmes émotions, vous montre les désirs et les besoins du sentiment que la science ne suffit pas à satisfaire, et qui fournissent pourtant le levier puissant par lequel tout ce monde obscur des ignorés et des humbles sera incorporé aux jouissances supérieures que l'avenir réserve et que les hommes doivent conquérir. Quelles que soient les discussions que cet exposé rapide et incomplet appelle nécessairement, quelles que soient les imperfections des théories que j'ai pu construire, je croirai avoir

fourni un travail utile si elles ont dégagé la solidarité profonde, les dépendances indestructibles qui constituent la fraternelle union des hommes. Tous les efforts ne trouvent leur forme dernière que dans leur adaptation normale à la systématisation sociale, le savant, le philosophe et l'artiste comme l'industriel ou l'ouvrier travaillent à préparer la réalisation d'idéaux qui, quelquefois les divisent, mais qui sont toujours la base d'un avenir meilleur. Que l'art où cette destination sociale s'affirme plus énergiquement encore soit donc le langage par lequel nous pourrons comprendre et réaliser les espoirs qui travaillent le monde moderne, qu'il soit celui qui nous fera concevoir les actes de la vie intellectuelle comme des actes d'une portée incalculable et qu'il pénètre enfin les hommes du suprême devoir que formule la grande devise : « Pour et par l'Humanité ». Raphaël PETRUCCI.

INTRODUCTION SPÉCIALE

A L'ÉTUDE DE LA BIOTAXIE [1]

SOMMAIRE. — I. Considérations générales sur la classification biologique. — II. Coup d'œil sur la nomenclature biologique. — III. Qu'est-ce que l'espèce en biologie ? Sa définition, et sa détermination pratique. — IV. Des caractères de différents ordres. Principe de la subordination des caractères. — V. Des divers modes de concevoir et de présenter l'arrangement des êtres organisés : Modes stratiotique, linéaire, phylogénétique et parallélique. Tableaux synoptiques et dichotomiques.

I. CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES SUR LA CLASSIFICATION BIOLOGIQUE.

Comparer, abstraire et classer sont des modes élémentaires de toute activité intellectuelle. Ils sont manifestés par l'enfant et par l'animal, aussi bien que par l'homme adulte. Quand un enfant, apprenant à penser en même temps qu'à parler, bégaye le même nom pour désigner son père et tous les autres hommes, qu'il ne confond cependant pas avec le premier, il doit nécessairement, quoique plus ou moins confusément, comparer entre eux les différents objets qui l'entourent, concevoir abstraitement certains attributs de ceux-ci, et classer dans une même catégorie tous les êtres qui lui présentent un ensemble de caractères observés chez son père. De même, le chien, qui sait distinguer tous les chiens de tous les loups, par exemple, doit faire, nécessairement, des opérations intellectuelles semblables.

Nos sens, en effet, ne nous révèlent l'existence que d'êtres concrets, d'*individus*, en prenant ce mot dans son acception

(1) Leçon d'ouverture d'un *Cours de Zoologie médicale* professé à la Faculté de médecine de Santiago du Chili.

la plus large et la moins précise. Mais, dès que nous appliquons notre esprit à l'examen de ces individus, nous constatons qu'ils se ressemblent par certains attributs et diffèrent par d'autres. Nous trouvons aussi que certains de ces individus se ressemblent plus entre eux qu'ils ne ressemblent aux autres. Nous concevons alors, pour représenter le groupe des individus qui se ressemblent le plus, un être abstrait, auquel nous donnons un nom et auquel nous attribuons la somme des qualités communes aux individus qui le composent. C'est ainsi que nous pouvons dire, sans désigner aucun être concret particulier : un caillou, un fleuve, une montagne ; ou, s'il s'agit d'êtres vivants : un homme, un chien, un rosier.

Nous pouvons, d'ailleurs, traiter les êtres abstraits et collectifs comme les êtres concrets, et les réunir de même en groupes d'ordre supérieur, qui peuvent à leur tour fournir les éléments de groupes encore plus compréhensifs, et ainsi de suite. Nous avons ainsi deux procédés distincts, nécessairement équivalents quant au résultat, pour concevoir les êtres collectifs d'ordre supérieur. Par exemple, le mammifère peut être conçu soit comme un ensemble d'êtres concrets, dont les femelles sont pourvues de mamelles, dont la peau présente des poils, etc., soit comme la réunion d'un certain nombre d'êtres collectifs doués de ces mêmes attributs, tels que l'homme, le chien, le chat, etc. Il est d'ailleurs évident que ce dernier procédé est plus avantageux que le premier ; car il restreint le champ de la comparaison à un plus petit nombre d'objets, aussi est-il exclusivement employé dès qu'il peut l'être, c'est-à-dire dans l'établissement de toutes les catégories supérieures à celle du premier degré.

Nous pouvons, enfin, au lieu de rechercher parmi tous les êtres de la Nature ceux qui présentent un certain nombre d'attributs communs, n'opérer que dans l'intérieur d'un groupe préalablement défini, que nous subdivisons ainsi en groupes d'ordre inférieur. En réalité, nous n'agissons jamais autrement : en biologie, par exemple, l'opération est tout au moins comprise dans les limites de l'empire organique, sinon dans celles d'une catégorie plus ou moins inférieure.

De telles opérations intellectuelles, aboutissant au moins à des ébauches de classification, ont été spontanément effectuées par les hommes de tous les temps et de tous les lieux, car elles sont indispensables à l'établissement du langage. Jamais, en effet, l'homme n'arriverait à créer, encore moins à retenir, un nombre de mots comparable à celui des êtres concrets avec lesquels il se trouve en rapport, qu'il lui faut nécessairement connaître au moins sous quelques aspects, et que, par conséquent, il devrait individuellement nommer, s'il ne pouvait les classer en catégories susceptibles, chacune, d'une appellation collective ; sans compter qu'une langue dont tous les mots seraient exclusivement appliqués à la désignation d'êtres concrets ne pourrait qu'étouffer la pensée, bien loin de la servir, la ramenant sans cesse aux contemplations purement concrètes, au lieu de lui faciliter l'accès des idées abstraites et générales.

Donc les naturalistes, dans leurs classifications, n'ont fait qu'employer une méthode universelle et spontanée. Mais, en systématisant et perfectionnant peu à peu ce qui n'était d'abord qu'empirique, ils ont obtenu des résultats de plus en plus étendus et précis.

Dès que, s'étant mis à recueillir systématiquement des productions naturelles, ils ont voulu dresser un inventaire des êtres organisés, ils ont dû d'abord préciser la notion de l'*espèce*, c'est-à-dire de la catégorie directement fondée sur la considération des êtres concrets. Ils se sont alors efforcés de donner, à cette catégorie, une valeur fixe et indépendante de tout arbitraire, en déterminant le degré de ressemblance des individus susceptibles de la composer, d'après une mesure puisée dans certains phénomènes de la reproduction. L'espèce biologique a été ainsi radicalement distinguée de toutes les catégories d'ordre différent, dans l'un ou l'autre empire, ainsi que des catégories de même ordre, dans l'empire des corps inorganisés.

Bientôt, les espèces connues se multiplièrent à tel point qu'il devint nécessaire d'opérer sur elles comme on avait fait sur les individus : on les réunit en catégories d'ordre supérieur, sous le nom de *genres*.

Mais, la planète étant de plus en plus explorée, les genres se multiplièrent à leur tour : on les réunit en *familles*.

D'ailleurs, en même temps que par sa base, le monde organique était également attaqué par son sommet. Bien avant les spéculations des naturalistes, les plantes avaient été distinguées des animaux. Chaque règne fut divisé et subdivisé. Procédant, à la fois par division, de haut en bas, et par groupement, de bas en haut, on aboutit finalement à un système complet de classification.

On se mit alors d'accord sur le nombre des degrés essentiels à considérer dans la hiérarchie des catégories diverses, et sur le nom à donner à chacune d'elles. L'*empire* organique s'est ainsi trouvé définitivement divisé en *règnes*, les règnes en *embranchements*, les embranchements en *classes*, les classes en *ordres*, les ordres en *familles*, les familles en *genres*, les genres en *espèces*. Cette indispensable convention a, d'ailleurs, laissé toute liberté de multiplier, à l'occasion, le nombre des catégories : des catégories nouvelles, en nombre quelconque, pouvant toujours êtres intercalées aux anciennes, sans altérer leurs valeurs relatives.

De la sorte, l'ensemble des êtres organisés, que la nature nous présente pêle-mêle, en un chaos au premier abord inextricable, fut désormais conçu comme ordonné à la façon d'une vaste armée, dans laquelle le moindre soldat occupe un rang parfaitement défini et peut être immédiatement retrouvé.

On conçoit aisément les avantages d'une telle coordination des êtres. Si, par exemple, chaque fois que l'on veut reconnaître un être vivant, il fallait le comparer à tous les êtres organisés, la tâche serait absolument au-dessus de nos forces ; mais, dès que tous ces êtres sont compris dans une hiérarchie de divisions et subdivisions successives, chacune *nommée* et *caractérisée*, l'opération devient relativement facile, car elle se décompose en une série d'opérations élémentaires, dans chacune desquelles la comparaison ne porte que sur un nombre limité d'objets ; on détermine ainsi successivement le règne, l'embranchement, la classe, l'ordre, la famille, le genre et, finalement, l'espèce de l'être en ques-

tion. Les descriptions se trouvent également simplifiées, car celles de chaque catégorie peuvent désormais se limiter à l'indication des particularités propres à la faire distinguer des catégories de même ordre; une espèce, par exemple, sera parfaitement déterminée par la description des dispositions organiques qui la distinguent des autres espèces du même genre, sans qu'il y ait lieu de rappeler explicitement les caractères du genre, de la famille et des autres catégories supérieures qui la comprennent, caractères qu'elle présente nécessairement aussi.

Mais ce n'était pas assez.

Une classification est dite *artificielle* quand elle ne tient compte que de quelques caractères, arbitrairement choisis; elle est *naturelle*, quand elle est fondée sur l'ensemble des ressemblances spontanément présentées par les objets à classer.

Les classifications artificielles sont d'une élaboration facile : quoi de plus aisé, par exemple, que de ranger des mots d'après leur ordre alphabétique ? Mais le seul avantage qu'elles présentent, c'est d'assigner, aux objets ainsi classés, des places déterminées, où nous puissions aisément les retrouver; elles ne nous apprennent rien sur leur nature ni sur leurs rapports réciproques.

Les classifications naturelles, au contraire, ne peuvent résulter que d'une analyse généralement longue et difficile, chacun des objets à classer devant être, préalablement, connu sous tous ses aspects essentiels; mais, en revanche, la place d'un objet quelconque, justement parce qu'elle est déterminée, exclussivement, d'après la considération des propriétés principales de celui-ci, suffit à nous renseigner sur sa nature.

Vous voyez que toute classification naturelle équivaut, en somme, à une formule générale appliquée à la solution de ce double problème : trouver la place d'un objet dont les caractères sont connus, ou réciproquement; qu'elle doit nécessairement résumer l'ensemble de nos connaissances sur les êtres classés, et qu'elle est incessamment perfectible, comme ces connaissances elles-mêmes. Le but des efforts

des naturalistes systématiques est de rendre la classification des êtres vivants de plus en plus naturelle.

Quant aux *caractères*, c'est-à-dire aux propriétés présentées par les êtres d'une catégorie quelconque et susceptibles de les faire distinguer des êtres des autres catégories, il est évident qu'ils doivent être tels que l'être les porte constamment avec lui. Ils doivent donc être puisés, non dans la considération de ses manifestations dynamiques, toujours plus ou moins intermittentes, fugaces et variables, mais dans celle de ses propriétés statiques, plus constantes et plus nettement appréciables. En fait, ils sont fournis par sa constitution morphologique, soit par sa forme extérieure soit par sa structure.

Ils sont dits *externes* ou *internes*, suivant qu'ils parviennent de la première ou de la seconde de ces deux sources.

Les plantes ayant généralement tous leurs organes à l'extérieur, la classification botanique repose principalement sur la considération des caractères externes.

Au début, il en a été plus ou moins de même de la classification zoologique ; mais, avec le progrès de l'anatomie, les choses ont changé de face. Les problèmes zootaxiques sont, par eux-mêmes, assez difficiles et compliqués, pour qu'on doive accepter tous les secours susceptibles de favoriser leurs solutions ; et, les animaux étant essentiellement caractérisés par le développement interne, rejeter *a priori* l'emploi des caractères internes serait se priver, bénévolement, du plus puissant de ces secours.

Mais il est clair que, toutes choses égales d'ailleurs, les caractères externes, plus facilement accessibles, doivent être préférés aux autres : on ne peut évidemment admettre, que comme pis-aller, la nécessité de sacrifier et parfois de détruire un animal pour arriver à déterminer son nom !

La transformation des caractères internes en caractères externes reste donc un *desideratum* de la zootaxie. Il est d'ailleurs permis de croire qu'une telle transformation n'est généralement pas impossible, et que les progrès de la science finiront par l'effectuer. Une telle opinion s'appuie, *a priori*, sur cette considération que, l'animalité étant principalement ca-

ractérisée par son action sur le milieu ambiant et par la réaction correspondante, c'est à la surface de séparation entre l'organisme et le milieu que doivent nécessairement se passer les plus importants phénomènes relatifs à la vie animale, et, *a posteriori*, sur ce fait que, malgré le grand développement interne des animaux et malgré les progrès effectués par l'anatomie, c'est encore leur enveloppe qui fournit effectivement la plupart de leurs vrais caractères distinctifs.

II. NOMENCLATURE BIOLOGIQUE.

Quand on ne connaissait encore qu'un petit nombre d'espèces vivantes, un nom trivial suffisait à les désigner : on disait le lion, le tigre, le chat, le chien, etc. Mais, avec les progrès des sciences naturelles, il devint de plus en plus difficile de trouver autant de noms différents que l'on enregistrait d'espèces distinctes. D'ailleurs, le procédé primitif avait le grave inconvénient de séparer les unes des autres, au même degré que les plus disparates, des espèces qui présentaient entre elles les plus grandes affinités : le lion du chat, par exemple, ou le loup du chien, ou le rat de la souris, autant que le lion de la souris, autant que l'un de ces animaux du chêne !

Dès qu'on eût conçu le genre, les espèces furent désignées par le nom générique, suivi d'une courte phrase indiquant ses principaux attributs spécifiques : *rana fusca terrestris*, disait Rœsel, pour désigner une espèce de grenouille, commune en Europe, aujourd'hui connue sous le nom de *rana temporaria* Linné. Les genres étant naturellement moins nombreux que les espèces, il fallait ainsi moins de noms pour désigner celles-ci ; en outre, la répétition du nom générique, dans toutes les espèces d'un même genre, indiquait bien leurs affinités ; mais, quand on voulait citer une espèce, il était peu commode d'avoir à transcrire toute sa phrase caractéristique.

Pour atténuer cet inconvénient, on faisait la phrase aussi courte que possible : parfois elle était réduite à un seul mot. On généralisa ce dernier cas et on systématisa le procédé,

en distinguant du *nom*, avec lequel elle avait été précédemment confondue, la *diagnose*, c'est-à-dire l'indication sommaire des caractères spécifiques.

Vers le milieu du siècle dernier, LINNÉ formula une sorte de code de la nomenclature biologique, qui fut aussitôt généralement accepté. Revu, il est vrai, et complété, il est encore en vigueur aujourd'hui. Je n'ai pas à vous exposer en détail, ni ce qu'il fut d'abord, ni ce qu'il est à présent; d'ailleurs, les naturalistes sont encore loin de s'entendre absolument à son sujet, certains admettant des règles que les autres rejettent. Je dois seulement vous indiquer quelques-unes de ses dispositions les plus importantes et les plus universellement admises.

La nomenclature des êtres organisés est *binominale* : c'est-à-dire que chaque espèce est désignée par deux noms : un nom générique, et un nom spécifique, accolé au premier.

Dans un même genre, pour éviter la confusion, tous les noms spécifiques doivent être, nécessairement, distincts; mais le même nom spécifique peut se reproduire dans un nombre indéfini de genres. Quant aux noms génériques, tous doivent être distincts, au moins dans un même règne.

Chacun des deux noms, générique ou spécifique, doit consister en un seul mot, d'ailleurs simple ou composé. Il doit être formulé dans la langue universelle, c'est-à-dire qu'il doit être latin ou latinisé, ou considéré et traité comme tel.

Ainsi, par exemple, dans le genre rat, le surmulot, le rat et la souris s'appellent respectivement : *mus decumanus*, *mus rattus* et *mus musculus*.

Régulièrement, le nom de l'*auteur de l'espèce*, c'est-à-dire de celui qui l'a le premier décrite sous le nom spécifique cité, doit être écrit à la suite de ce dernier, mais en caractères différents : d'ordinaire, on imprime les deux noms latins en italique, et le nom de l'auteur en petites capitales. Ainsi : *mus decumanus*, PALLAS. On conçoit, d'ailleurs, l'utilité de cette règle pour désigner une espèce avec précision, des espèces distinctes ayant trop souvent été décrites sous un même nom, par des auteurs divers.

Il n'est pas moins fréquemment arrivé qu'une même espèce, au contraire, ou qu'un même genre ait reçu plusieurs noms distincts : bien des auteurs décrivant, sous des noms nouveaux, des genres ou des espèces déjà connus, souvent faute d'avoir pris la peine de les rechercher ou d'avoir su les reconnaître dans les descriptions anciennes. En pareil cas, le plus ancien des noms, soit générique, soit spécifique, reste seul valable. Cette règle est connue sous le nom de *loi de priorité*. Elle a pour but d'amener tous les naturalistes, présents et futurs, à constamment désigner la même espèce par les mêmes noms générique et spécifique, ceux-ci se trouvant ainsi déterminés, du moins en apparence, en dehors de tout choix arbitraire. Malheureusement, dans la pratique, l'arbitraire n'est pas aussi complètement éliminé qu'on pourrait le croire au premier coup d'œil : par exemple, on ne peut l'empêcher d'intervenir, sinon dans la constatation d'une date, du moins dans l'appréciation de la suffisance ou de l'insuffisance d'une description; et, en fait, il arrive qu'une même diagnose est rapportée à une espèce par un naturaliste, à une autre par un second, et qu'elle paraît impropre, aux yeux d'un troisième, à en déterminer aucune ! En outre, la loi de priorité a le grave inconvénient de pousser outre mesure à l'encombrement du terrain zootaxique, obligeant les naturalistes classificateurs à tenir compte de toutes les publications, bonnes ou mauvaises, susceptibles de contenir la description d'une espèce valablement et pour la première fois nommée, et fournissant ainsi un stimulant à la vanité, souvent mesquine, mais généralement énergique, des auteurs peu consciencieux ou inhabiles. Néanmoins, cette loi doit être, et elle est effectivement de plus en plus universellement acceptée, son avantage, au point de vue du but important qu'il s'agit d'atteindre, faisant passer sur ses imperfections.

III. Qu'est-ce que l'espèce, en biologie ?

1° *Considérations générales.*

Il est évident, *a priori*, que la définition de l'espèce doit

être indépendante de toute idée préconçue sur l'origine des différentes formes présentées par l'être organisé, puisque cette question d'origine, qui est le nœud de la théorie transformiste, reste hypothétique comme celle-ci. D'ailleurs, la possibilité d'une telle définition nous est démontrée *a posteriori* par ce fait, que les adversaires comme les partisans de la théorie transformiste, dans leurs travaux de zoologie concrète, décrivent, classent des espèces et spéculent sur elles, sans que nous puissions dire que les travaux d'une école, sous ce rapport, soient généralement supérieurs à ceux de l'autre.

Il n'est pas besoin de recherches laborieuses, pour se convaincre que la notion d'espèce, plus ou moins vague ou plus ou moins précise, est de tous les temps et de tous les lieux. Partout, en effet, dans les langues les plus anciennes comme dans les idiomes des peuples les moins avancés en civilisation, il existe des mots pour désigner collectivement soit l'homme, soit certaines espèces d'êtres organisés, plantes ou animaux. D'ailleurs, cette notion, toujours très vague à l'origine, se modifie ensuite et se précise progressivement. Il est certain que, même de nos jours, elle n'est pas la même dans le cerveau d'un paysan illettré et dans celui d'un naturaliste, et qu'elle présente même des différences d'un naturaliste à l'autre. Par conséquent, le problème que nous devons nous proposer ici, c'est de chercher, de l'espèce, non pas une définition absolue, mais la définition la plus exacte et la plus précise, en rapport avec l'état de nos connaissances actuelles.

Remarquons, avant tout. que l'idée d'espèce est une idée complexe, essentiellement fondée sur la convergence de deux éléments distincts : d'une part, une certaine ressemblance morphologique et physiologique, et, d'autre part, un lien généalogique entre les individus compris dans cette catégorie.

Le plus général de ces deux éléments, c'est l'élément morphologique : c'est lui qui rattache la notion d'espèce biologique à la notion absolument générale de catégorie ou d'être collectif quelconque. Il est aussi l'élément primordial et

fondamental : il suffit, seul, à une première notion approximative de l'espèce. N'est-il pas, en effet, évident que, par exemple, lorsque nos ancêtres primitifs avaient à lutter contre les animaux féroces, ils n'ont pas attendu, pour englober dans une appellation commune tous les *lions* ou tous les *ours des cavernes* auxquels ils avaient affaire, les vérifications lentes et difficiles qu'eût nécessité l'usage de l'élément *généalogique ?* Et, de nos jours, ne voyons-nous pas les enfants, bien avant d'avoir aucune idée des lois de la reproduction, distinguer et désigner un certain nombre d'espèces d'animaux, avec lesquels ils se trouvent en rapports journaliers ?

Ce n'est, même, qu'à une époque relativement très récente, que l'élément généalogique s'est définitivement introduit et a pu être formellement admis dans la notion de l'espèce. Jadis, Deucalion et Pyrrha, trop pressés de besogne, sans doute, pour s'en tenir au procédé sexuel, repeuplaient la terre d'hommes qu'aucun lien généalogique ne rapprochait les uns des autres ni d'aucun ancêtre, et que les traits d'une ressemblance commune pouvaient seuls rattacher à l'espèce humaine. L'évènement est, sans doute, un peu vieux. Mais, plus récemment, ne croyait-on pas que des souris pouvaient naître de vieux chiffons ? Redi n'a-t-il pas dû démontrer, au XVII[e] siècle, que la pourriture n'engendre pas des vers ? Et, au milieu du XVIII[e], Rœsel ne combattait-il pas l'opinion qui faisait provenir des grenouilles, par les temps orageux, du contact de grosses gouttes de pluie avec la poussière échauffée au soleil ? Enfin, il y a trente ans environ, une partie des naturalistes n'admettaient-ils pas encore la génération spontanée, au moins chez les infusoires ? Or, supposer qu'un individu quelconque puisse appartenir à une espèce déterminée, sans lui être rattaché par aucun lien généalogique, c'est, évidemment, admettre qu'un pareil lien ne joue aucun rôle essentiel dans la constitution de l'espèce.

Cependant, dès les débuts de l'Humanité, on a dû s'assurer, dans bien des cas, que les descendants des êtres organisés ressemblent généralement à leurs parents à peu près au même degré que ceux-ci ressemblent aux autres indivi-

dus de leur espèce, de telle sorte que les uns et les autres sont finalement désignés par le même nom collectif : que les fils des hommes sont des hommes, que les produits des chevaux sont des chevaux. C'est ainsi, grâce à cette hérédité de la ressemblance, que, dans la notion d'espèce, put s'insinuer l'élément généalogique. Il n'y prit d'abord qu'une place tout à fait accessoire ; mais il s'y développa peu à peu, à mesure que les observations s'étendirent et se multiplièrent, et, quand, en élargissant et précisant l'aphorisme d'HARVEY, on put proclamer que tout être vivant provient d'êtres vivants de la même espèce, certains auteurs s'exagérèrent tellement l'importance de cet élément généalogique, qu'ils ne voulurent voir que lui dans la notion de l'espèce ! Quoi qu'il en soit, c'est par lui que la catégorie spécifique se trouve désormais radicalement distinguée de toutes les autres catégories, aussi bien de celles du même degré dans l'empire inorganique que de celles de degré supérieur dans le monde organisé : une certaine ressemblance entre les individus qui la composent caractérisant toute catégorie quelconque, cette ressemblance est équivalente, dans la catégorie spécifique, à celle qui s'observe entre parents et descendants.

En somme, les deux éléments, l'un général, l'autre spécial, sont également indispensables à une notion exacte et précise de l'espèce. Tant qu'elle s'est suffisamment appuyée sur l'élément spécial, c'est-à-dire jusqu'aux progrès modernes des sciences naturelles, cette notion est restée vague ; comme elle l'est encore de nos jours dans le cerveau des personnes illettrées, qui confondent les espèces soit avec les simples variétés, soit avec les genres, les familles ou les classes, aussi facilement qu'elles admettent l'existence de liens généalogiques entre les êtres les plus disparates ! Quand, au contraire, on a voulu réduire outre mesure ou même supprimer l'élément général, on a faussé cette notion, comme nous l'allons voir tout à l'heure.

Remarquons, ici, que l'introduction de l'élément généalogique, en précisant la notion de l'espèce, ne l'a pas restreinte ; mais qu'elle l'a, au contraire, agrandie. Après cette

modification, en effet, l'espèce ne cesse pas de comprendre tous les êtres qui présentent la ressemblance commune; et elle comprend, en outre, tous leurs descendants. Alors même que ceux-ci s'écarteraient du type spécifique, soit par suite de *monstruosités*, soit parce que l'espèce est *polymorphe*, un même parent donnant le jour à plusieurs séries de formes distinctes, ou à *génération alternante*, chaque parent produisant des êtres qui ressemblent seulement à celui dont il provient lui-même : peu importe ! Désormais tous les descendants *authentiques* d'une espèce lui appartiennent !

D'ailleurs, quelle que puisse être son importance pour fixer le degré de la ressemblance et déterminer l'extension de la catégorie spécifique, l'élément généalogique n'en demeure pas moins subordonné à l'élément morphologique, non seulement, comme nous l'avons indiqué, au point de vue de la notion abstraite de l'espèce, mais encore au point de vue de sa constitution concrète; car, le plus souvent, les rapports généalogiques des êtres organisés sont en dehors de notre atteinte, tandis que nous pouvons toujours apprécier leurs ressemblances réciproques. En fait, c'est à peu près exclusivement d'après ses ressemblances, qu'un individu donné est rapporté à son espèce. Même les monstres se laissent généralement ainsi reconnaître, la monstruosité étant presque toujours assez limitée pour ne pas masquer l'ensemble des caractères. C'est uniquement dans les cas de métamorphose, de polymorphisme ou de génération alternante que la constatation de l'origine généalogique est vraiment indispensable.

2° *Considérations plus précises.*

Ainsi, la notion complète de l'espèce biologique résulte du concours de deux sortes de considérations essentielles, relatives, les unes à la ressemblance commune, les autres au lien généalogique qui rattachent entre eux les différents individus compris dans cette catégorie. Il ne nous reste plus qu'à déterminer la part qui doit incomber à chacune d'elles, pour donner au résultat le maximum d'exactitude et de précision dont il soit actuellement susceptible.

Notons, d'abord, que la ressemblance des divers individus d'une même espèce ne saurait jamais aller jusqu'à l'identité. Il n'existe pas, dans la nature, deux êtres concrets qui ne puissent être distingués l'un de l'autre, sinon d'un premier coup d'œil, au moins par un examen suffisamment attentif et éclairé : c'est là une vérité banale, et elle est surtout évidente, quand on considère les êtres organisés, qui, étant les plus complexes de tous, offrent le plus grand nombre d'aspects, et doivent présenter, par suite, à notre analyse, la plus grande somme de différences, les uns par rapport aux autres. Chaque homme, par exemple, a ses traits particuliers. Il n'y a pas de berger, si nombreux que soit le troupeau qu'on lui confie, qui n'apprenne, en quelques jours, à connaître individuellement chacun de ses moutons. D'ailleurs, de telles dissemblances, entre les divers individus d'une même espèce, se laissent également voir, qu'ils soient unis, ou non, par des liens de consanguinité. Elles ne sont même pas, toutes, purement individuelles ou accidentelles. Dans la plupart des cas, au-dessous des caractères communs à tous les individus de l'espèce, et au-dessus de ceux qui sont purement individuels, on en peut constater d'autres, qui sont présentés à la fois et exclusivement par un certain nombre d'individus, et qui peuvent, par conséquent, servir à décomposer la catégorie spécifique en catégories inférieures : tels sont, par exemple, ceux qui correspondent à l'*âge*, au *sexe* ou à la *variété*.

Ainsi, dans la définition de l'espèce, l'élément *ressemblance* ne doit entrer qu'avec une certaine relativité. Du reste, il est inutile d'insister davantage à cet égard, cette condition du problème étant très évidente *a priori*, et n'ayant jamais été méconnue dans la pratique.

L'élément *généalogique* est d'une appréciation plus délicate. Aussi, depuis son introduction systématique dans la notion de l'espèce, a-t-il vu son rôle démesurément exagéré par les uns, nié complètement par les autres.

C'est que l'admission de cet élément dans la notion de l'espèce dépend, comme nous l'avons vu, d'un phénomène qui le lie à l'autre élément, mais qui fournit aussi le champ

de bataille des deux Ecoles qui, depuis Lamark, se partagent le monde des naturalistes : le phénomène de la transmission héréditaire de la ressemblance. Or, nous avons déjà remarqué que la ressemblance ne va jamais jusqu'à l'identité : on observe donc, constamment, une divergence plus ou moins grande entre les parents et les descendants. Les transformistes, — supposant qu'une partie au moins de ces divergences se produit toujours dans le même sens et envisageant en outre un nombre infini de générations, — concluent, le produit d'une quantité finie par une quantité infinie étant infini, à la divergence indéfinie des formes dans la même lignée généalogique : ce qui revient, finalement, à nier la transmission héréditaire de la ressemblance spécifique. Leurs adversaires supposent, au contraire, que les divergences partielles, produites pendant un nombre quelconque de générations, sont nécessairement de sens inverses et se compensent indéfiniment, de telle sorte que la divergence totale soit à chaque instant, et qu'elle ait dû se trouver de tout temps, comprise entre des limites finies, les limites de la variation spécifique.

Sommes-nous donc condamnés à opter entre l'une ou l'autre de ces deux hypothèses, pour longtemps du moins également invérifiables ? Non, sans doute, mais à condition de ne pas remonter à l'origine des choses, de borner nos regards aux limites du temps qui nous est accessible.

Que nous apprend l'observation ?

Sous nos yeux, les êtres vivants se reproduisent avec leurs caractères spécifiques, la chose est incontestée et incontestable : les hommes donnent naissance à des hommes, les chevaux produisent des chevaux. Il en a été de même, au moins dans les cas observés, durant toute l'étendue des temps historiques, les monuments et les momies de l'antique Egypte sont là pour en témoigner.

En a-t-il été de même encore aux époques géologiques ? Nous l'ignorons, et nous n'avons aucun moyen de le savoir. La paléontologie ne peut rien nous apprendre à cet égard. Nous voyons bien que des espèces ont disparu et ont été remplacées par d'autres ; mais il reste toujours à démontrer

que les plus récentes descendent ou ne descendent pas des plus anciennes ; et, pour ma part, je ne conçois pas comment une telle démonstration pourrait être faite à l'aide de documents paléontologiques, assez rigoureuse pour entraîner la conviction. Les formes intermédiaires révélées par la paléontologie ne font qu'intercaler quelques nouveaux échelons dans la série organique, sans supprimer sa discontinuité.

Il nous est, donc, également interdit d'affirmer que les espèces biologiques sont *absolument* fixes ou *indéfiniment* variables ; mais il est certain que, dans les limites du temps que peuvent embrasser nos observations actuelles, les variations présentées par la descendance d'une espèce ne dépassent pas, d'une façon appréciable, celles qui peuvent s'observer entre les individus qui composent cette espèce à un moment donné.

C'est-à-dire que, comme l'élément morphologique, l'élément généalogique ne doit entrer dans la définition de l'espèce, qu'avec une certaine relativité. Or, cette condition du problème a été très généralement méconnue. D'une part, les transformistes, faisant un article de foi de la variabilité indéfinie et générale des êtres vivants, ont purement et simplement nié l'espèce, et se sont mis, par conséquent, dans l'impossibilité de la définir ; tandis que, du côté opposé, on a fondé sa définition sur la croyance *a priori* à la fixité absolue de certains caractères, dits spécifiques, et d'ailleurs plus ou moins arbitrairement distingués des autres.

3° *Aperçu historique.*

LINNÉ, dans une telle définition, ne se contente même pas d'admettre l'immutabilité éternelle de l'espèce ; il intervertit, en outre, l'ordre de ses deux éléments, subordonnant l'élément morphologique à l'élément généalogique. Bien plus ! Sortant ainsi du domaine scientifique, il va jusqu'à recourir à l'intervention de la Divinité ! « *Species tot sunt, quot diversas formas ab initio produxit Infinitum Ens : quæ formæ, secundum generationis inditas leges, produxere plures, at sibi sempèr similes. Ergo species tot sunt, quot diversæ formæ seu structuræ hodiernum occurrunt* ».

LAURENT DE JUSSIEU élimine toute considération surnaturelle, et il remet au deuxième rang l'élément généalogique ; mais il admet, aussi absolument que LINNÉ, l'immutabilité de l'espèce. Ne considérant, d'ailleurs, que le règne végétal, il s'exprime ainsi : « *In unam speciem colligenda sunt vegetantia sen individua omnibus suis partibus simillima et continuata generiationum serie semper conformia, ita ut quodlibet individuum sit vera totius speciei præteritæ et presentis et futuræ effigies* ».

Dans la formule de CUVIER les deux éléments de la définition se retrouvent intervertis, de sorte que le seul attribut de l'espèce qui soit pleinement et constamment accessible à notre examen, la ressemblance des individus qui la composent, est subordonné à l'hypothèse de la fixité spécifique absolue. Pour CUVIER, l'espèce est « la réunion des individus descendus l'un de l'autre ou de parents communs, et de ceux qui leur ressemblent autant qu'ils se ressemblent entre eux ».

Le botaniste DE CANDOLLE remet à leurs places légitimes les deux éléments de la définition ; mais il admet toujours l'immutabilité de l'espèce. En outre, dépassant de beaucoup les données de l'observation et de l'expérience, il admet, au moins implicitement, que l'accouplement de deux individus d'espèces différentes est nécessairement infécond ou ne produit jamais que des individus stériles, et il introduit dans sa formule cette nouvelle considération. Il désigne sous le nom d'espèce : « la collection de tous les individus qui se ressemblent plus entre eux qu'ils ne ressemblent à d'autres ; *qui peuvent, par une fécondation réciproque, produire des individus fertiles ;* et qui se reproduisent par la génération de telle sorte qu'on peut, par analogie, les supposer tous sortis originairement d'un seul individu ».

DE BLAINVILLE maintient à leurs places légitimes les deux éléments de la définition ; mais il admet encore la fixité spécifique indéfinie. Il met en pleine évidence la notion abstraite du *type spécifique*, laquelle se rencontre, d'ailleurs, plus ou moins explicite, dans toutes les définitions précédentes. D'après lui : « l'espèce est un type d'organisation,

de forme et d'activité plus ou moins déterminé, qui se perpétue dans le temps et l'espace par génération ».

La définition de DUGÈS, en partie calquée sur celle DE BLAINVILLE, est plus correcte qu'aucune des précédentes ; on ne peut, à mon sens, lui reprocher que d'être insuffisamment précise. L'espèce, d'après cet auteur, est « un type de forme, d'organisation, de mœurs, auquel on peut rapporter tous les individus qui se ressemblent beaucoup et se propagent avec les mêmes formes ».

FLOURENS, au contraire, laisse complètement de côté l'élément primordial et fondamental de la notion d'espèce, le seul qui soit pleinement et constamment susceptible de vérification ! Poussant jusqu'au fanatisme la foi à l'immutabilité de l'espèce, il ne peut admettre que les types spécifiques soient susceptibles d'être altérés même par des accouplements hybrides ! et c'est uniquement sur cette considération accessoire et pour le moins hypothétique, précédemment introduite par de CANDOLLE, qu'il fonde sa définition ! « Le caractère de l'espèce, dit-il, est la fécondité continue ; le caractère du genre est la fécondité bornée ».

4° Définition de l'espèce.

Ces citations suffiront pour vous montrer la nature des difficultés du problème que nous avons à résoudre. D'ailleurs, l'ensemble des considérations précédentes a, déjà, tellement avancé notre tâche que nous pouvons la conclure par un dernier offort ; et, d'autre part, elles nous ont si clairement montré la cause de l'insuccès de nos prédécesseurs que la conscience de notre infériorité personnelle ne saurait nous enlever l'espoir de réussir, au moins en partie, là où ils ont échoué.

Résumons brièvement ces considérations.

Une certaine ressemblance, c'est-à-dire un certain nombre de traits communs à tous les êtres qui la composent, tel est le caractère général et fondamental de toute catégorie, quel que soit son degré, et quelle que soit la nature des êtres qu'elle comprend, organisés ou bruts, matériels ou même purement rationnels. La transmission héréditaire de cette

ressemblance : tel est le caractère particulier de l'une de ces catégories, de l'espèce biologique, ce caractère nous donnant la mesure du degré de ressemblance propre aux divers individus qui la composent, en même temps qu'il délimite exactement son extension.

Voilà les deux notions essentielles sur lesquelles nous fonderons notre définition de l'espèce. Nous aurons soin, d'ailleurs, de ne considérer la deuxième, c'est-à-dire la transmission héréditaire de la ressemblance, que dans un nombre limité de générations. Notre définition restera, de la sorte, indépendante de toute hypothèse, soit de fixité absolue, soit de variabilité indéfinie des caractères spécifiques.

Nous n'attacherons qu'une importance très accessoire à l'impossibilité ou aux difficultés de la fécondation entre individus d'espèces distinctes, ainsi qu'à la stérilité habituelle des produits hybrides ; car c'est uniquement par le degré de fréquence, que cette stérilité ou fécondité limitée se distingue, dans l'état actuel de nos connaissances, de la stérilité, réciproque ou absolue, qui s'observe aussi, quoique beaucoup moins généralement, dans les limites d'une même espèce. Plus tard, peut-être, en devra-t-il être autrement ; il est, en effet, vraisemblable que les phénomènes de l'hybridation se rattachent, à titre de conséquences directes, aux différences d'organisation qui caractérisent les espèces distinctes ; mais, actuellement, ces phénomènes nous sont encore trop imparfaitement connus pour que nous puissions leur attribuer un rôle majeur, dans une définition qui doit reposer exclusivement sur des notions positivement acquises.

En revanche, nous devrons faire intervenir, dans cette définition, une considération dont il n'a pas encore été question ici, et qui, bien qu'accessoire par rapport aux deux considérations essentielles, dont elle n'est au fond qu'un simple corollaire, a néanmoins trop d'importance pratique pour n'être pas mentionnée explicitement. C'est elle, en effet, qui joue le rôle dans la distinction effective des espèces. Il s'agit de la liaison que de nombreux individus intermédiaires établissent entre les individus les plus différents d'une-même espèce ; tandis que, au contraire, les individus les plus voisins de

deux espèces distinctes sont séparés par un certain intervalle. La constatation de ces transitions, entre les individus les plus divers d'une même espèce, est, généralement, l'unique critérium qui permette aux biologistes de fixer ses limites. Sauf dans ces cas particuliers qui vont être indiqués ci-dessous, *il faut et il suffit*, à leurs yeux, qu'une forme organisée quelconque se montre tout à fait isolée des formes les plus voisines, pour qu'elle prenne rang d'espèce indépendante ; dans le cas contraire, cette forme est rapportée à l'espèce à laquelle la rattachent des intermédiaires. On conçoit, d'ailleurs, que l'existence de tels intermédiaires, nombreux et gradués, entre deux individus quelconques d'une espèce, résulte directement de la facilité normale des reproductions entre deux individus quelconques, inversement sexués, de cette espèce ; et que, en sens invers, l'impossibilité ou la difficulté des reproductions hybrides ait pour effet de maintenir les distances entre les espèces.

Dans certains cas, cependant, l'espèce se compose de deux ou plusieurs collections de formes distinctes et nettement séparées les unes des autres.

Ainsi, un très grand nombre d'espèces, parmi lesquelles toutes les supérieures, sont *bisexuées;* et, entre les deux formes correspondant aux deux sexes, quelques intermédiaires ne s'observent qu'exceptionnellement, dans des cas de monstruosité.

Il existe aussi des espèces dites *polymorphes*, dans lesquelles, sans qu'il s'agisse du polymorphisme sexuel indiqué ci-dessus, plusieurs formes naissent normalement d'une forme unique, et des espèces dites *à génération alternante*, dans lesquelles plusieurs formes alternent régulièrement dans la série des générations.

Dans les espèces *à métamorphoses*, comme sont les insectes, chaque individu et par suite l'espèce, composée de tous les individus, présentent également un certain nombre de formes distinctes. Même dans les cas les plus simples et en l'absence de métamorphoses proprement dites, l'être vivant subit des *transformations*, de telle sorte que la ressemblance entre parents et descendants n'existe, rigoureusement,

qu'autant que les uns et les autres sont considérés aux mêmes phases de leur développement. Mais ces deux cas, de métamorphoses et de transformations, ne nécessitent pas une mention spéciale; car le dernier, dans lequel la forme se modifie insensiblement d'une phase à l'autre, nous ramène à celui des formes diverses reliées par des intermédiaires; et, dans les deux, les diverses formes se présentent chez un même individu, qui ne saurait, évidemment, appartenir à plusieurs espèces à la fois.

Mais la division en deux catégories sexuelles est si générale, et elle est si intimement liée à la constitution de l'espèce, qu'elle doit être mentionnée explicitement et prendre place parmi les considérations accessoires les plus importantes. En fait, on ne peut concevoir l'espèce, sans évoquer aussitôt l'idée de la sexualité, qui assure son existence dans les cas qui nous sont les plus familiers; et cette idée entraîne à sa suite, dans l'esprit des biologistes, l'idée complémentaire d'asexualité.

Quant aux cas de polymorphisme et de génération alternante, ils sont, au contraire, relativement exceptionnels. Leur considération ne joue, en réalité, qu'un rôle modificateur et complémentaire dans la notion de l'espèce. Elle interviendra, mais secondairement, dans notre définition.

Reste une dernière série de cas, dans lesquels une forme organisée peut différer notablement de l'espèce à laquelle elle appartient, sans lui être rattachée par des intermédiaires : les cas de *monstruosité*. Nous les engloberons aussi dans notre définition, mais sans perdre de vue qu'ils sont absolument exceptionnels, et que leur considération n'exerce, sur la notion de l'espèce, qu'une influence purement et faiblement modificatrice.

Nous avons ainsi, je le crois du moins, passé en revue et apprécié toutes les notions élémentaires, essentielles et accessoires, dont l'ensemble compose, actuellement, la conception générale de l'espèce biologique. Nous n'avons plus qu'à grouper et formuler convenablement ces notions, pour obtenir la définition cherchée.

Il ressort, d'ailleurs, des considérations précédentes, que

l'objet à définir est excessivement complexe. Il est évident que la définition doit le suivre et l'embrasser dans toute sa complication. On ne saurait donc exiger d'elle une simplicité qu'elle ne saurait, nécessairement, obtenir qu'au détriment de l'exactitude et de la précision.

Voici cette définition :

« La catégorie d'êtres organisés désignée sous le nom « d'*espèce* se compose, dans l'espace et dans le temps :

« 1° Soit de deux collections d'individus inversement « sexués, l'une quelconque des femelles étant, générale- « ment, susceptible d'être fécondée par l'un quelconque des « mâles, soit d'une collection unique d'individus asexués ou « hermaphrodites : les individus de chaque collection, d'une « part, présentant les uns avec les autres les mêmes rap- « ports de ressemblance qu'avec tous les descendants nor- « maux, semblablement sexués ou asexués, de l'un quel- « conque d'entre eux (cas général), ou tout au moins avec « une partie de ces descendants (cas de polymorphisme et « de génération alternante); et, d'autre part, l'intervalle « morphologique entre les individus les plus distincts de « chaque collection étant comblé par des individus inter- « médiaires, de façon qu'on passe effectivement de l'un à « l'autre par une série insensiblement graduelle de modifi- « cations ;

« 2° Et de tous les individus qui proviennent *authentique-* « *ment* de ceux compris dans la collection unique ou dans « les deux collections ci-dessus définies, à quelque degré « d'ailleurs qu'ils en puissent différer, soit normalement et « collectivement (dans les cas de *polymorphisme* et de *géné-* « *ration alternante)*, soit accidentellement et individuelle- « ment (dans les cas de *monstruosité).* ».

5° Notions complémentaires. Distinction de l'espèce et de la variété.

Les divers individus d'une espèce, comme nous l'avons vu, ne sont jamais identiques. Il est donc possible de concevoir, dans la catégorie spécifique, des catégories d'ordre inférieur : chacune d'elles comprenant des individus qui se ressemblent

plus entre eux qu'ils ne ressemblent aux autres individus de leur espèce. Ces catégories s'appellent *sous-espèces, races* ou *variétés*. Le mot *sous-espèce* est réservé aux catégories les plus nettes. La *race* désigne de préférence les catégories obtenues et conservées artificiellement par les soins de l'homme, c'est-à-dire les subdivisions des espèces domestiques ou cultivées. L'expression *variété* a un sens plus vague, et d'ailleurs double : elle s'applique, soit, d'une façon générale, à toute catégorie quelconque inférieure à l'espèce, soit, plus particulièrement, aux moins caractérisées de ces catégories, à celles qui ne méritent ni le nom de sous-espèce, ni celui de race.

On conçoit d'ailleurs que, en vertu de la loi d'hérédité, les produits de deux individus d'une même variété ressemblent, généralement, plus à leurs parents qu'à d'autres individus de leur espèce, et que, par suite, ils présentent d'ordinaire les caractères de cette variété. Sous ce rapport la variété tend, nécessairement, à se comporter comme l'espèce.

Mais elle en diffère par deux caractères. D'une part, les diverses formes que peut présenter une espèce se montrent reliées les unes aux autres par des séries d'intermédiaires, tandis qu'elles sont nettement et brusquement séparées des formes présentées par les espèces voisines; et, d'autre part, dans l'intérieur de l'espèce, les accouplements sont également normaux et féconds, qu'ils aient lieu entre individus de la même variété ou de variétés distinctes, tandis que les accouplements hybrides sont plus ou moins difficiles, et, généralement, demeurent inféconds ou ne produisent que des sujets stériles, des mulets.

En pratique, par suite des difficultés et des lenteurs des expériences nécessaires à sa vérification, et même en théorie, vu l'imperfection actuelle de nos connaissances sur l'hybridation, le dernier de ces deux caractères n'a, pour le moment du moins, qu'une importance relativement accessoire ; mais il en est tout autrement du premier. C'est lui qui, dans la pratique, nous l'avons vu plus haut, fournit le criterium de la valeur, spécifique ou non, des différentes formes organisées : deux individus, même assez différents,

entre lesquels on observe des formes de passage, sont rapportés à la même espèce, tandis que, avec des différences moindres, si le vide n'est pas comblé par des formes de transition, ils sont regardés comme d'espèces distinctes.

En somme, le grand problème pratique, dans les constitutions des groupes spécifiques, c'est la recherche des solutions de continuité dans la série des modifications organiques, ou, ce qui revient au même, la détermination des limites de variation de chacune des diverses formes affectées par l'être organisé. L'espèce occupe et ne dépasse pas l'intervalle de deux solutions de contuinité consécutives; elle embrasse, absolument et exclusivement, les formes comprises entre ces limites.

6° *Determination pratique des espèces.*

Cependant, je ne dois pas vous laisser ignorer que ce critérium lui-même n'est pas aussi absolu que vous pourriez le croire, et que, récemment encore, l'admettaient les naturalistes, quand le monde organisé n'était représenté, dans nos collections, que par un nombre relativement restreint d'individus. A mesure que la planète a été plus soigneusement fouillée, que nos collections se sont accrues, et que ces matériaux plus nombreux ont été plus minutieusement examinés, des vides, qui séparaient des formes d'abord parfaitement tranchées, se sont comblés peu à peu, et les espèces se sont montrées de plus en plus difficiles à distinguer et caractériser; et, comme ce sont généralement les groupes les plus abondamment représentés dans nos collections et les plus soigneusement étudiés qui se montrent les plus rebelles aux efforts des classificateurs, il est permis de croire que beaucoup d'autres, à mesure qu'ils seront mieux connus, nous présenteront les mêmes difficultés.

En présence de pareils faits et malgré la tendance naturelle à l'esprit humain, force nous est bien de renoncer à tout critérium absolu de l'espèce.

La nature, en réalité, ne nous présente ni espèces, ni genres, ni groupes d'aucune sorte, mais une confusion d'êtres concrets, reliés les uns aux autres par des rapports

très complexes. Nos classifications mettent de l'ordre dans ce chaos des êtres, afin que nous puissions plus aisément aborder leur connaissance, et tirer de celle-ci les avantages qu'elle est susceptible de nous procurer ; mais nous devons reconnaître qu'elles ne sont, au fond, si naturelles qu'on les suppose, qu'un compromis entre la complexité naturelle des choses et la simplicité dont notre esprit a besoin.

Ainsi placés à un point de vue purement relatif, il ne nous en coûtera pas de voir et d'avouer le rôle joué, dans la constitution des espèces, par deux coefficients jusqu'ici méconnus par la théorie, quoique fréquemment et heureusement employés par les praticiens.

Pour qui croit que l'espèce a une existence réelle, que les individus qui la composent ne sont que les représentants accidentels d'un type préexistant, il est clair que ce type est absolument indépendant du nombre et de l'habitat de ses représentants. Mais, aux yeux de ceux qui se trouvent au point de vue indiqué ci-dessus, il est, au contraire, évident que, toutes choses égales d'ailleurs, une forme abondamment reproduite et largement répandue a plus d'importance qu'une forme représentée seulement par quelques individus dispersés à la surface de la planète. C'est pourquoi tout groupe d'individus présentant un certain nombre de caractères communs, s'il est suffisamment nombreux et s'il occupe un territoire suffisamment étendu, est, en fait, considéré comme espèce distincte, alors même que l'on rencontrerait, par ci, par là, quelque intermédiaire le reliant à une espèce voisine. Un tel procédé n'est légitime, cela va sans dire, qu'autant que les intermédiaires constatés sont rares, isolés, et en quelque sorte exceptionnels : tel est, par exemple, le cas de trois anciennes vipères d'Europe, *v. berus, v. aspis* et *v. ammodytes*. Mais ce serait, évidemment, méconnaître la notion d'espèce, telle que nous l'avons caractérisée plus haut, que de distinguer spécifiquement deux formes qui se montreraient reliées par des transitions nombreuses et graduelles.

En somme, dans la pratique, la valeur d'une espèce est appréciée à trois points de vue, relatifs, respectivement,

aux *caractères* proprement dits, à la *distribution géographique* et à l'*abondance* de ses représentants. Ces trois points de vue sont, d'ailleurs, d'importance très inégale; celle-ci décroît dans l'ordre suivant lequel ils viennent d'être énumérés.

Le premier point de vue reste essentiel. Tout le monde est d'accord à cet égard. En pratique, il est vrai, les espèces nouvelles sont le plns souvent décrites d'après un très petit nombre d'échantillons, parfois d'après un sujet unique; c'est-à-dire dans des conditions telles qu'il est absolument impossible de connaître *a posteriori*, même approximativement, les caractères communs à tous les individus de l'espèce. Mais, en pareil cas, l'auteur juge, *empiriquement* et *a priori*, de la valeur des caractères présentés par les sujets qu'il examine; en se laissant guider par l'analogie, et avec plus ou moins de *flair*, il fait un triage de ces caractères, et en choisit un certain nombre qu'il suppose communs à tous les autres individus de l'espèce. Dans ces conditions, la création d'une espèce nouvelle n'est autre chose que la formulation d'une hypothèse, plus ou moins habilement déduite des données du problème, mais toujours facilement vérifiable, et, sous ce rapport, parfaitement scientifique. De nouvelles observations viendront bientôt la confirmer ou l'infirmer.

Quant aux deux autres points de vue, c'est sans doute ici qu'ils sont, pour la première fois, explicitement et systématiquement indiqués. Mais, en fait, si une forme peu tranchée et de valeur douteuse par rapport à une espèce affine, se rencontre çà et là dans l'aire de celle-ci et pêle-mêle avec elle, ou si elle occupe une localité restreinte et continue avec cette aire, un praticien exercé le regardera plutôt comme une simple variété de l'espèce en question; tandis que, si elle s'étend sur un territoire parfaitement distinct de cette aire, il n'hésitera pas à l'élever au rang d'espèce distincte. D'autre part, n'est-il pas évident que quelques sujets isolés dans l'espace et dans le temps ne sauraient constituer une espèce? Qu'ils ne peuvent être que des sujets aberrants d'une espèce voisine? Et que, lors-

qu'une espèce est décrite d'après quelques sujets, il est toujours implicitement admis que beaucoup d'autres individus, doués des mêmes caractères, vivent ou du moins ont vécu dans la région d'où proviennent les premiers ?

7°. *Conséquences pratiques et philosophiques du mode de détermination des espèces.*

Des considérations qui précèdent découlent quelques indications intéressantes, relatives, soit aux qualités requises du biologiste-classificateur, soit à certaines imperfections inévitables de nos classifications, soit, enfin, à certaines conditions que doivent remplir nos musées et collections biotaxiques, pour s'adapter convenablement à leur but :

1° Quant au premier point, ces considérations suffisent à vous donner une idée des difficultés que présente le problème le plus élémentaire et le plus fréquent de la biotaxie, celui de la *détermination des espèces ;* ainsi qu'à vous faire entrevoir quelle somme de connaissances acquises et quelle sûreté de jugement ce problème exige, pour être habituellement résolu d'une façon convenable, de la part du praticien, qui doit, presque exclusivement, raisonner par analogie et procéder par induction ;

2° Mais, admettre que le biologiste-classificateur ne peut s'appuyer sur aucun critérium absolu dans la détermination des espèces ; qu'il doit être bien préparé et doué de qualités particulières pour remplir convenablement sa tâche : c'est, évidemment, reconnaître qu'il entre une certaine part d'empirisme, une certaine dose d'appréciation personnelle, dans la constitution effective des catégories spécifiques. C'est là un inconvénient inévitable ; car il est lié à la nature même du problème. L'espèce varie, en effet, d'un auteur à l'autre, et cela de deux façons : soit par la différence de hauteur à laquelle chacun place un même groupe, semblablement caractérisé, les uns l'élevant au rang d'espèce ou même de genre, quand d'autres ne voient en lui qu'une variété, soit par la différence de valeur que chacun attribue à un même caractère, les uns le considérant comme spéci-

fique ou même générique, quand d'autres ne lui accordent qu'une importance plus ou moins inférieure.

De ces deux sortes de divergences, la première, à elle seule, n'a pas grande importance ; car, si les rapports réciproques des différentes formes étudiées par le même auteur ont été bien vus et bien indiqués, une quelconque de ces formes, convenablement appréciée par un autre auteur, servira de jalon pour lever ou abaisser, dans la juste mesure, le niveau de toutes.

Il est à remarquer, à ce propos, que l'une et l'autre des deux théories contradictoires mais également absolues, relatives à l'origine des espèces, détermine les mêmes abus, conduisant ses partisans à abaisser sans cesse le niveau de l'espèce, par la multiplication indéfinie de nouvelles formes soi-disant spécifiques et l'émiettement des anciennes. Toute catégorie est divisible et subdivisible en sous-catégories, de moins en moins étendues et tranchées, jusqu'à ce qu'elles ne comprennent plus, chacune, qu'un individu ; or, ceux qui croient aux types spécifiques préexistants, croient trouver ce type dans chacune de ces sous-catégories, tandis que ceux qui admettent la transformation des espèces les unes dans les autres voient, à travers ce prisme, dans la moindre modification de forme, les divergences considérables de l'avenir. Je pourrais vous citer telle publication, sur les mollusques bivalves d'une localité, dans laquelle se trouvent décrites autant d'espèces nouvelles que l'auteur avait reçu de moitiés d'individus, c'est-à-dire de valves, de cette localité !

Le point de vue relatif auquel nous nous sommes placés, en considérant le but de nos classifications, est éminemment propre à nous garantir de semblables excès.

Les divergences de la seconde sorte, dans l'appréciation des espèces, sont infiniment plus nuisibles. Il y a des auteurs qui *voient juste,* il y en a d'autres qui *voient faux ;* et, quand ils sont féconds et quand, en outre, faute de préparation, de conscience ou de perspicacité, ils caractérisent chaque espèce de telle sorte qu'il soit absolument impossible de la reconnaître dans leurs descriptions, ces derniers

deviennent un véritable fléau pour la science; car ils encombrent le terrain biotaxique, et posent à leurs successeurs de véritables énigmes, dont la *loi de priorité* les contraint de chercher les sens: chacun à tour de rôle, ceux-ci s'efforceront de les deviner, n'étant autorisés à quitter la partie qu'après s'être personnellement convaincus qu'ils y perdraient leur temps et leurs efforts.

3° Pour résoudre convenablement, dans un seul cas, le plus élémentaire et le plus usuel des problèmes de la zootaxie, c'est-à-dire pour déterminer avec certitude l'espèce à laquelle appartient un être organisé quelconque, il faut, au préalable, connaître l'extension morphologique exacte de chacune des espèces auxquelles il peut être rapporté, avoir, par conséquent, déterminé les limites de variation de chacune. Il faut donc en pouvoir examiner de très nombreux sujets, des deux sexes, de tous âges, de toutes provenances, capturés aux différentes époques de l'année, appartenant aux variétés les plus diverses. Vous voyez quel nombre d'échantillons devrait être réuni, avec quel soin ils devraient être étiquetés, dans un musée destiné aux recherches biotaxiques, alors même que ce musée se proposerait exclusivement l'étude d'une partie restreinte de la faune d'un pays: celle des vertébrés du Chili, par exemple ! La plupart de nos musées, tout en visant un but infiniment plus vaste, puisqu'ils prétendent embrasser le monde organisé dans toute son étendue, sont loin, hélas! d'être adaptés à une telle fin.

(A suivre.) Fernand LATASTE.

BULLETIN DE HONGRIE

RAPPORT DU CERCLE POSITIVISTE DE BUDAPEST

pour l'année 1896.

Le Cercle a continué de fonctionner dans le courant de l'année passée. Il y a une légère augmentation : nous avons à enregistrer une nouvelle adhésion.

Les réunions hebdomadaires consacrées à la lecture des œuvres d'Auguste Comte n'ont pas eu lieu cette année, faute de participants. Les membres se sont réunis une fois par mois, le premier vendredi. Dans ces réunions, on s'est surtout occupé de la préparation d'une traduction allemande de l'*Exposé populaire* de M. Monier, que nous nous proposons de publier comme *Festschrift* pour le centenaire de la naissance d'Auguste Comte, l'année prochaine.

Des réunions solennelles ont eu lieu, selon l'habitude, le 1er janvier et le 5 septembre. Le Jour de l'An, le président a donné lecture d'un travail sur les Dehors du Positivisme. Ce travail est destiné à servir d'introduction à la traduction hongroise de l'*Exposé* de M. Monier, qui est actuellement sous presse (1).

Le discours du 5 septembre a porté sur l'appréciation de l'évolution matérielle et intellectuelle de la Hongrie par rapport aux fêtes millénaires de cette année.

Le Cercle a envoyé une adresse de félicitations à M. Wekerle, ancien président du Conseil des ministres et promoteur principal de la législation progressive, instituant la liberté des cultes, l'état civil, le mariage civil, etc. (2).

Il a été fourni au subside positiviste de 1896 par 7 souscripteurs la somme de 27 florins.

Budapest, le 31 décembre 1896.

Le Président du Cercle,
Samuel Kun,
Correcteur d'imprimerie,

1, Losonczi-Utza-Budapest.

(1) Voir le numéro de janvier de la *Revue occidentale*, p. 92.
(2) Voir le même numéro, p. 82.

BULLETIN DE FRANCE

LE POSITIVISME ET L'OPINION

1° UN PEU DE PHILOSOPHIE

Extrait du « **Lyon Républicain** », du 23 janvier 1897.

Elle est la mal venue à cette heure. Les jeunes hommes de notre temps affectent pour elle un dédain souverain. Encore de la philosophie, disent-ils, des idées générales, des formules, des mots... Nous en avons assez. Nous sommes revenus de tout. Eh ! jeunes gens, si vous êtes ainsi revenus de tout, ne serait-ce pas que vous n'êtes allés nulle part ? Vous avez la prétention — légitime dans un pays de suffrage universel — de dire votre mot sur les affaires et de leur imprimer une direction. Ne voyez-vous pas qu'en des phénomènes aussi compliqués que ceux de la politique, et pour les diriger ou les modifier, il faut avoir des idées, des vues, une science ; en un mot, une philosophie...

C'est une manie chez les ignorants de trancher sans étude et de parler de tout. La politique, à coup sûr la plus difficile des sciences, est justement celle-là même dont on disserte avec le plus de facilité.

Les journaux, du reste, ne sont guère à ce sujet d'une mentalité supérieure à celle des bavards de café ou de table d'hôte. Ils réduisent pour la plupart, à Paris surtout, la discussion des affaires publiques à des querelles de personnes, à des commérages, à des invectives. Quant à examiner, quant à faire sur toute question ces énumérations complètes que recommandait feu Descartes, à déterminer les rapports, à formuler les lois : Bonsoir. Il est plus commode de se faire une réputation avec quelque sobriquet ou quelque injure. Et c'est avoir démontré l'inutilité du Sénat que de traiter les sénateurs de ramollis ou de béquillards.

A l'honneur de l'espèce, il se trouve encore des cerveaux pour penser, et dont le fier dédain des popularités les préserve de la contamination.

De ce nombre est M. Pierre Laffitte. Je ne sais pas d'âme plus haute, d'esprit plus viril, de cœur à la fois plus généreux et plus aimant.

Il vient de publier le troisième volume de ses leçons sur les Grands Types de l'Humanité. Cet ouvrage, qui ne contient pas moins de 700 pages grand in-octavo, est consacré au catholicisme, à saint Paul, saint Augustin, Hildebrand, saint Bernard, Bossuet, à d'autres encore, qui ont contribué à l'institution du catholicisme ou ont présidé à sa décadence.

On dira un mot de l'auteur et de l'œuvre.

Une des idées fondamentales de la philosophie positiviste et sur laquelle Auguste Comte a le plus insisté, c'est la séparation du domaine spirituel d'avec le domaine temporel.

Dans sa conception, les deux pouvoirs doivent être organisés et coexister sans se confondre.

De là le souci du maître relatif à l'institution de l'apostolat.

De là la mission confiée à M. Pierre Laffitte au lendemain de la mort de l'illustre philosophe que Gambetta a appelé : « Le plus grand penseur du siècle. »

M. Pierre Laffitte, son disciple de prédilection et sans doute aussi le plus attractif parmi les dépositaires de sa pensée, est devenu le directeur du Positivisme.

On connaît les ambitions de cette philosophie. Elle embrasse l'ensemble du savoir humain. Elle prétend à la direction de l'Humanité désormais soumise aux déterminations de la raison, à la loi scientifique et démontrable.

Elle se présente comme le couronnement de tous les efforts de l'esprit pour s'émanciper des fatalités de la matière, des tyrannies transitoirement nécessaires et des vaines terreurs de l'ignorance.

Mais pour conduire le monde il faut le comprendre. Il faut examiner les problèmes de la vie dans la famille, dans la patrie, dans l'Humanité; non seulement à la lumière de toutes les sciences, depuis les plus simples jusqu'aux plus compliquées, et dans l'ensemble des conditions actuelles où ils se posent; mais encore dans leur développement à travers le temps, dans l'histoire : aux deux points de vue de la statique et de la dynamique.

M. Pierre Laffitte a porté son apostolat sur toutes les questions à l'ordre du jour. Il les a illuminées de toutes les lumières du passé. Depuis la mort d'Auguste Comte, il a institué comme un Enseignement supérieur positiviste à l'adresse de la démocratie. Ses cours à la salle Gerson d'abord, puis au Collège de France, en outre de ceux qu'il donne au siège du culte positiviste, rue

Monsieur-le-Prince, nº 10, ont joui d'une légitime popularité. Enfin, la situation de M. Pierre Laffitte comme savant a été officiellement consacrée par sa nomination à une chaire d'Histoire générale des sciences au Collège de France.

Il faut avoir entendu, dans ses cours, ce vieillard de haute et fière stature, aux larges épaules, à la tête vigoureuse, et dont les cheveux drus et taillés ras accentuent la virilité, pour se faire une idée de l'ampleur et de la force de son enseignement.

On n'imagine pas une telle accumulation de renseignements et de lumières, une telle aptitude à combiner les idées, à leur donner la chaleur et la vie par des trouvailles de formules vraiment incomparables. Et quelle verve ! — Cette parole alerte et familière sait comme se jouer au milieu des problèmes les plus abstraits.

Il a tout : le bon sens aiguisé et la hauteur de l'âme, l'ironie tranchante et la chaleur de l'éloquence !... C'est bien de M. Pierre Laffitte que l'on peut dire qu'il a ce regard « ferme et clair » qu'exigeait Montesquieu pour l'étude des questions sociales.

J'ai dit l'importance que le Positivisme attache aux enseignements de l'histoire.

« Nous sommes plus gouvernés par les morts que par les vivants. » « Le progrès n'est que le développement de l'ordre. » Ces deux vues d'Auguste Comte suffisent à expliquer la prédominance accordée par lui aux études historiques.

Bannissant tout mysticisme, Auguste Comte a attribué à l'intervention des types supérieurs, des intelligences pénétrantes et des volontés fortes, la marche ascendante de l'Humanité et plus particulièrement de la civilisation européenne-occidentale. Comme il dit : ils sont à ses yeux les plus puissants agents du progrès.

De là le culte des grands hommes et l'institution du Calendrier positiviste.

On me pardonnera de ne pas en donner ici la philosophie.

Je n'en ai parlé que pour expliquer la nature et la portée de l'œuvre de M. P. Laffitte.

Le mois du Calendrier positiviste qui va du 21 mai ancien style au 17 juin porte le nom de saint Paul.

Il est consacré à la commémoration et au culte des grands types du catholicisme. M. P. Laffitte a fait de l'examen de chacune de ces personnalités éminentes l'objet de ses cours d'abord, et de son livre.

C'est le propre de la vaste construction d'Auguste Comte de tenter de comprendre tout dans les manifestations de l'activité

humaine et de chercher à un phénomène tel que l'établissement d'une religion, d'une discipline mentale et morale, avec un dogme, un culte, un régime, une hiérarchie sacerdotale, une pénétration dans tous les actes de la vie individuelle, familiale ou politique, comme le catholicisme en a présenté le type, des raisons autres que celles que lui ont assignées l'esprit critique du XVIIIe siècle et une ironie plutôt frivole.

Si l'on veut suivre les actes des hommes à travers les âges c'est sans doute une œuvre méritoire que de les noter et de les raconter, c'en est une surtout de les expliquer.

Or, on n'explique bien que par la classification. Sérier les faits, les grouper d'après leurs caractères de ressemblance ou de différence ; établir entre eux des relations de variations ou de succession ; éliminer les résidus pour ne retenir que les rapports constants et formuler la loi : tel est l'office essentiel de l'historien digne de ce nom. Celui-ci n'est pas seulement l'érudit qui cherche le document et l'apprécie d'après les règles de la critique, — le chartiste, — il n'est pas non plus l'artiste qui par la force du récit évoque le passé, lui donne la vie, charme et émeut; il est le philosophe qui juge et instruit et qui, par le savoir, permet de prévoir et de pourvoir et par là accroît le pouvoir, la volonté et la liberté.

M. Pierre Laffitte paraît avoir à merveille compris ainsi le rôle de l'historien.

Il a donné la raison des choses en décrivant le milieu, en définissant la doctrine, en montrant à l'œuvre les hommes qui, par la doctrine définie, le dogme promulgué, la discipline instituée, la hiérarchie et le pouvoir suprême établis, ont modifié le milieu et finalement se le sont approprié. L'espace ferait défaut pour analyser une œuvre aussi touffue et toutefois d'une méthode aussi impeccable. On me permettra d'insister sur la grande leçon qui se dégage de ces pages magistrales. Avant d'essayer d'agir sur un état mental, religieux ou social, il faut en avoir l'intelligence.

En rendant à Gambetta et à Jules Ferry uu hommage mérité, M. Pierre Laffitte a marqué qu'à ses yeux il ne saurait y avoir d'autre méthode politique efficace que celle de ces deux grands hommes d'Etat. Ils ont su former dans les rangs républicains, naguère empreints de l'esprit révolutionnaire, un parti éminemment conservateur, à la fois, et progressiste.

Le mot de Danton est toujours vrai : On n'élimine bien que ce que l'on remplace. Du jour où le parti républicain renonçant aux

vaines agitations voudra s'appliquer par l'étude, un constant apostolat, la diffusion de l'instruction, et une série d'organismes appropriés à donner à la démocratie une discipline mentale et morale et des satisfactions esthétiques plus hautes que celles que présente le catholicisme, celui-ci n'aura plus rien à prétendre dans la direction des consciences.

Mais jusque-là il faut en tenir le compte qui convient. Sans doute, et de plus en plus, il faut ramener les conceptions religieuses à l'état des choses d'ordre privé. Mais ce n'est pas les avoir remplacées qu'affecter de les ignorer ou pis encore de les railler ou de les persécuter.

L'idée maîtresse du beau livre de M. Pierre Laffitte se pourrait donc formuler en deux mots : comprendre et tolérer.

DELUNS-MONTAUD.

2° A. COMTE ET JOSEPH BERTRAND DEVANT L'OPINION

Extrait de la « **Revue des Revues** » du 15 décembre 1896, p. 598.

Revue des Deux-Mondes (1er décembre). — Les *Souvenirs académiques* sur Auguste Comte et l'Ecole polytechnique, par J. Bertrand, souvent cruels et méchants et presque toujours injustes. L'auteur oublie les grandes souffrances de cet homme supérieur, ses misères inénarrables, la femme qui a su empoisonner toute sa vie, sa soif de justice et surtout son amour de l'Humanité. Il ne se souvient que des petites misères qui ne contribueront qu'à le rendre plus sympathique à ceux qui, tout en ne partageant pas ses doctrines, gardent leur admiration intacte pour une des plus grandes intelligences de notre siècle. D'après l'illustre académicien, Comte « fut la cause occasionnelle de la tentative de suicide de Saint-Simon » ; sa vie « aurait été peu édifiante », « il aimait une femme qui aurait pu être sa mère », etc. Il enseignait mal les mathématiques (à 3 francs l'heure!). Pauvre grand homme et comme il rappelle sous ce rapport Spinoza qui — on le lui reprocha — fut un fabricant de verres à lunettes des plus détestables. Et comme la destinée de Comte semble sous certains rapports analogue à celle de Spinoza. Celui que Malebranche traitait de « misérable » fut considéré plus tard à l'égal d'un saint. L'avenir réserve peut-être à certaines doctrines de Comte une revanche non moins éclatante.

Un détail navrant sur le mariage de Comte :

« Un jour, il rencontre dans les galeries de bois du Palais-Royal

une dégoûtante beauté, la fille Massin, inscrite sur les registres de la police. Comte la suivit chez elle, et la visita pendant plusieurs mois. Par un funeste hasard, il la retrouva dirigeant un cabinet de lecture, que son protecteur Cerclet lui avait acheté; elle pria Comte de lui donner des leçons de tenue de livres et pour mieux les prendre, pour les payer peut-être, elle alla demeurer chez lui. Après un an de vie en commun, et la connaissant bien, Comte se décida à l'épouser. Le mariage se fit malgré la famille de Comte, dont les *préjugés* s'y opposaient. M[me] Comte *continua sa vie licencieuse...* »

De là à soupçonner Comte d'avoir vécu sur les fruits de l'inconduite de M[me] Comte il n'y a qu'un pas, l'auteur ne nous interdit pas d'y croire!

Nous avons déjà parlé du danger des révélations qui nous envahissent et qui menacent de couvrir de boue tout ce que la France à d'illustre et de glorieux. Cette maladie du « document malsain » née sur le terrain des journaux boulevardiers, après avoir traversé le domaine des petites revues, s'étale à présent dans les grands périodiques. Elle vient de trouver sa consécration suprême dans les pages du secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences, publiées dans une revue « académique » des plus respectables. Le pire est que les appétits du public, surexcités et aiguisés par toutes ces révélations sur les gloires à peine éteintes, vont en demander sous peu sur les célébrités vivantes.

A. Comte et J. Bertrand a l'Académie française.

Extrait de « l'**Indépendance Belge** », du 31 janvier 1897.

Je suis d'autant plus libre pour vous parler de la réception de M. Gaston Pâris à l'Académie française que vous avez déjà consacré à ce grand érudit un article où les traits principaux de son caractère et de sa méthode ont été mis en lumière avec un juste discernement. J'ai lu avec surprise — n'ayant pu assister à la séance — la réponse de M. Joseph Bertrand. Vous connaissez la haute valeur de celui-ci, aussi bien comme vulgarisateur que comme mathématicien émérite. *Mais il a dépassé les bornes de l'ironie académique en parlant des ouvrages de M. Pâris sans les avoir lus, et en ne profitant du nom de Pasteur que pour donner aux disciples d'Auguste Comte une leçon déplacée, car enfin le siège de Pasteur fut celui de Littré, dont le nom est encore assez illustre et les services demeurent assez éclatants.*

Si M. Bertrand — au lieu d'être le brillant élève de mathématiques supérieures qui a toujours seize ans, de la virtuosité et un

remarquable talent d'exposition dans les idées de ses maîtres — avait porté son ambition jusqu'à penser par lui-même, il n'afficherait pas aujourd'hui, en fin de carrière, la prétentieuse mièvrerie de passer surtout pour un homme spirituel, expert dans l'art épigrammatique. En général, le calcul intégral est une mauvaise école pour un vaudevilliste; les mots d'auteur que M. Bertrand à risqués, et que M. Gaston Pâris a dû subir en s'estimant vengé par les sourires même de l'auditoire, prouvent bien que pour débuter à soixante-dix ans passés dans le comique à froid des grimes marqués, il faut avoir fréquenté le répertoire du Palais-Royal et non les austères demeures ou x se combine avec d'autres lettres d'une consonance peu recommandable pour égaler zéro.

M. Gaston Pâris avait droit à une autre réception. Il n'a pas été gâté par la popularité. Si les philosophes de l'Europe entière l'avouent pour leur maître, sa fière et tranquille renommée n'est point sortie de quelques temples. Et cependant son effort, dans le domaine des sciences du langage, équivaut, comme œuvre d'art désintéressé repandant autour d'elle des applications pratiques, à l'effort régulier et victorieux de Pasteur dans le domaine de la médecine, de la chimie et de l'agriculture. Comme Pasteur, Pâris est un logocien, d'imagination puissante et d'expérimentation ingénieuse et rigoureuse. Il a poussé l'analyse des mots jusqu'à la pénétration de ces détails du son et des successions sonores qui rappellent par beaucoup de côtés la dissociation moléculaire des corps. Il a trouvé les cellules de la lettre, et pour lui l'évolution d'un *c* ou d'un *d* latins, devenus à travers les langues romanes, par un jeu continu de leurs facultés propres, des formes variables selon les régions, les races, les climats et les mouvements civilisateurs, cette évolution, dis-je, naturelle et obligée, représente une solution spéciale du problème général de la sociologie aussi parfaite, aussi exacte qu'a pu l'être, aux yeux de son illustre prédécesseur, celle des modifications organiques par les ferments et par la culture microbienne.

M. Pâris a appliqué la méthode expérimentale à l'histoire du parler humain, et obtenu des résultats précis. . . . .
Quiconque, à l'exemple de M. Gaston Pâris, empiète sur l'immense friche des hypothèses pour labourer un champ de vérité, mérite, en rattachant une nouvelle dépendance à la science, de recevoir en son nom l'hommage de tous les savants sincères, en dehors de toute préoccupation de primauté, et sans que l'on s'inquiète de savoir si tel ou tel genre d'études peut avoir sur tel ou tel autre le pas dans la hiérarchie illusoire. Or, M. Pâris a incorporé à l'expérience, aux recherches de laboratoire, aux méthodes seules contrôlées et sûres, des travaux qui jusqu'à lui n'étaient que du caprice, de l'érudition individuelle, sans ordre et sans discipline. L'Académie l'a accueilli, sur l'invite de son admirateur et ami,

M. Sully-Prudhomme. Elle a su qu'il viendrait siéger auprès d'elle comme un conseiller presque infaillible dans le choix et le classement des mots. Ecrivain, il l'est par essence, par conséquence, par nécessité; il a notre dialecte dans les moelles, et la moindre parole offre à son oreille exercée une multiplicité de sensations intimes qui lui permettent de fixer immédiatement, la plume en main, une idée, sans se perdre dans l'embarras des insuffisances du verbe. *On en conviendra, cette stature de créateur est autrement accentuée et énergique que celle de M. Joseph Bertrand, toujours jeune, aigrelet, clairet, dans sa chanson un peu sûrette de source officielle, qui verse le connu, l'archi-connu, et s'alimente d'acidités et de glouglous dans le réservoir des programmes ponctuels, d'une étanchéité absolue contre les aspirations neuves. Entre ce fort en sinus et ce joaillier en vocables, il ne pouvait y avoir rencontre. Mais les esprits chagrins garderont rancune à l'éminence vieillotte de M. Bertrand, qui n'a su même calculer la parallaxe d'un bon paradoxe, et qui a semblé se complaire à mettre dans son style plus d'aplatissement que n'en comportent les pôles de la sphère...*

Extrait des « **Annales politiques et littéraires** », du 31 janvier 1897.

RÉCEPTION DE M. GASTON PARIS.

M. Gaston Pâris a très noblement loué le génie et les travaux de Pasteur... Cet érudit a du style. Je voudrais adresser le même éloge à M. J. Bertrand. *Mais la vérité m'oblige à déclarer que sa réponse est fort médiocre.* L'illustre mathématicien ne s'est pas mis en frais de coquetterie... Pourtant il eut beaucoup d'esprit. Ses amis assurent qu'il en a encore. Serait-ce que le « sujet » ne l'inspirait point? Souhaitons-lui de se piquer d'honneur la prochaine fois. Il a besoin d'une revanche... A. BRISSON.

Extrait de « l'**Echo de Paris** », du 30 janvier 1897.

..... Peut-être, M. J. Bertrand a-t-il été un peu raide vis-à-vis de l'Ecole positiviste et des idées d'Auguste Comte sur la méthode et l'évolution scientifique? *Quoi qu'on en pense, c'est incontestablement à Comte qu'on doit le rapprochement de la science et de la philosophie, restée avant lui trop volontiers exclusivement métaphysique?* Mais, à l'Académie, on tient essentiellement, quand on fait l'éloge de la science, à ne pas vouloir qu'on puisse lui faire le reproche ou le

compliment d'être, par essence, matérialiste. On veut qu'elle s'accommode avec le déisme, voire même avec l'orthodoxie catholique. C'est là une tendance que l'Académie a en commun avec les prédicateurs chrétiens quand ils passent pour être dans le mouvement de la modernité, ainsi que, jadis, Lacordaire et, de nos jours, le père Didon. HENRY FOUQUIER.

II. — CONFÉRENCE DE M. KEUFER A REIMS

M. Keüfer, délégué de la Fédération nationale des travailleurs du Livre, membre du Conseil supérieur du travail, a fait, hier après midi, à la salle Vanny, devant environ quatre-vingts personnes appartenant à l'industrie du livre: imprimeurs, typographes, lithographes, papetiers, relieurs, etc., une très intéressante conférence sur les syndicats patronaux et ouvriers et les moyens de combattre l'avilissement des salaires, en partie déterminés par l'emploi de la femme dans les imprimeries et par le système défectueux des adjudications.

M. Keüfer, dont nous avons déjà eu l'occasion de parler ici, connaît à fond la question ouvrière et il sait en parler avec tant de netteté de langage, tant de conviction et d'énergie qu'il doit facilement conquérir des adeptes à ses idées.

C'est un orateur et un apôtre.

L'amélioration du sort de tous les travailleurs en général et en particulier de ceux du Livre, dont il est, l'intéresse plus que tout. Il a voué sa vie, son intelligence à l'étude et à la réalisation de cette grande question sociale.

Les Syndicats, selon lui, sont en ce moment le meilleur moyen que l'on puisse employer pour résoudre ce grave problème.

Mais, contrairement à certains esprits qui ne voient dans ces associations que des instruments de combat, des moyens de mieux fomenter la discorde entre patrons et ouvriers, M. Keüfer, tout en reconnaissant et en proclamant même qu'ils peuvent et doivent être au besoin des groupements de résistance à des prétentions injustes ou exagérées, déclare qu'ils doivent être surtout des éléments de concorde, de conciliation.

C'est grâce à leur action pondérante que les différends entre patrons et ouvriers devraient être aplanis, après une discussion courtoise, une étude en commun.

Diverses écoles prétendent pouvoir résoudre la question sociale grâce à leurs théories.

Ce sont : l'école coopérative ; l'école du socialisme d'Etat ; l'école collectiviste ; l'école anarchiste ; l'école économiste ; l'école positiviste ; l'école du socialisme chrétien.

Mais aucune de ces écoles n'a les moyens d'appliquer ses théories. Le prolétariat, ainsi livré à lui-même, doit donc s'organiser en syndicats pour pouvoir lutter contre la situation précaire que lui a faite l'industrie moderne avec ses outillages et sa concurrence. De plus, ces syndicats doivent être locaux, nationaux et aussi internationaux. Ils doivent avoir surtout pour but de provoquer l'étude des questions sociales, économiques et professionnelles. Et s'ils veulent avoir de l'autorité et être écoutés, ils doivent faire preuve de compétence dans les questions qu'ils traitent : telles celles des tarifs des salaires de la réduction des heures de travail ; des adjudications ; du travail des femmes ; du développement de l'esprit de solidarité chez les travailleurs.

Quant à ceux qui font partie de ces syndicats, dit M. Keüfer, plus que tous autres ils doivent remplir consciencieusement leurs devoirs professionnels ; être par excellence de bons ouvriers, c'est l'un des moyens les plus sûrs de faire apprécier par les patrons la valeur des syndicats ouvriers.

Pour répondre à ces organisations ouvrières, pour entrer en relations avec elles, M. Keüfer voudrait voir les patrons se syndiquer de leur côté. Certainement, de ces groupements d'hommes qui ont tant d'intérêts communs et ne devraient pas vivre sur le pied d'hostilité, comme tendent de le faire croire certaines personnalités bruyantes, qui n'envisagent pas assez souvent les conséquences désastreuses des mouvements qu'ils provoquent ; de ces groupements mis en contact, étudiant ensemble, de bonne foi et sans arrière-pensée, les questions qui peuvent les diviser, naîtrait une concorde profitable à tous.

Les syndicats ne doivent pas avoir pour but de creuser encore le fossé qui sépare le patron de l'ouvrier ; ils doivent, au contraire, le combler, en ayant le courage de dire la vérité aux ouvriers, de les éclairer sur les conséquences des mouvements qu'ils provoquent.

Dans une très belle période oratoire, M. Keufer a fait appel à la solidarité des travailleurs rémois du livre, il les a engagés à se syndiquer tous ; il a répudié ceux qui se tiennent à l'écart en profitant cependant des avantages obtenus grâce aux efforts, aux sacrifices faits et librement consentis par les syndiqués. De même, il a conspué les meneurs et les fomenteurs de grèves. Il a fait un pressant appel à la solidarité de tous, à la bienveillance, à la reconnaissance qu'ils doivent avoir pour ceux qui se dévouent pour eux et qui ne sont généralement payés que par l'envie et le dénigrement systématique et cruel.

En terminant sa causerie, qui n'a pas duré moins de deux heures et quart, M. Keüfer a surtout parlé de la cohésion, de l'initiative

des travailleurs qui sont pour lui les meilleurs moyens de résoudre les questions qui les préoccupent.

L'assemblée l'a vigoureusement applaudi.

On allait lever la séance, quand M. Pérot, typographe, a demandé la parole pour retorquer une partie des arguments présentés par M. Keüfer et exposer une théorie collectiviste et une thèse politique qu'il a terminée aux cris haineux de : Vive la lutte des classes !

M. Keüfer lui a victorieusement répondu sur tous les points ; sur le dernier surtout, quand il a dit avec bon sens et probité, que tout citoyen digne de ce nom devait avoir une opinion politique ; mais que cette opinion il devait la laisser à la porte dès qu'il entrait en séance de syndicat.

Introduire la politique dans les syndicats, c'est leur verser le poison qui les conduirait à la mort.

De nouveau l'assemblée a fait une ovation au conférencier et la séance a été levée à cinq heures et demie.

Ernest Arlot.

Extrait de l'**Indépendant Remois** du 18 janvier 1897.

L'anniversaire de la naissance d'Auguste Comte a été commémoré, le 19 janvier, par une soirée familiale, 10, rue Monsieur-le-Prince, sous la présidence de M. Pierre Laffitte.

VARIÉTÉS

I. — PIERRE LAFFITTE

J'aime à croire que les lecteurs d'une revue cosmopolite qui s'adresse aux intérêts intellectuels communs à l'Europe en général s'intéresseront au récit fait par un Anglais de la vie d'un savant français qui est, dans un sens spécial, cosmopolite.

Pierre Laffitte, de Paris, actuellement professeur d'Histoire générale des sciences au Collège de France, réunit en sa personne des talents, une influence, des disciples, qui ne sont nullement nationaux, mais qui appartiennent à la pensée avancée de notre époque, sans aucune restriction à un pays déterminé ou à des recherches d'un genre spécial. Il occupe ainsi une position particulière — je dirai même unique — comme un Maître qui prend un intérêt également vif aux sciences physiques, aux sciences morales et sociales, à l'histoire, à la philosophie, à la littérature et à la religion et dont l'influence est due beaucoup plus au mouvement qu'il imprime à la pensée en général qu'à ses recherches originales ou à son éruditiou spéciale. Il est original, il est érudit — et d'une manière remarquable et continue — mais son originalité et son érudition ne se sont pas fixées sur une seule science et elles ne s'adressent pas à une catégorie unique d'étudiants. Le talent de Laffitte est plutôt du même genre que celui de Diderot et de Condorcet, qui consacrèrent leur vie autant à la science qu'à la philosophie, qui furent des écrivains politiques et des historiens autant que des moralistes et des savants. Les hommes de ce genre sont très rares de nos jours, trop peu à la mode peut-être, et cependant, ils sont absolument indispensables, même à notre époque. Parmi les encyclopédistes

actuels de l'Europe, je crois que Pierre Laffitte occupe le premier rang.

Bien que Laffitte ait publié un assez grand nombre d'ouvrages, des articles innombrables, des brochures et des discours de toutes espèces, il est difficile de le considérer comme un écrivain. En effet, en dehors de ce fait qu'il n'a jamais prêté une grande attention au style en lui-même, presque tous les écrits qu'il a publiés ont été compilés par d'autres que lui, d'après ses leçons orales. En outre, bien qu'il soit un mathématicien de profession et qu'il ait enseigné cette science pendant plus de trente ans, il n'est nullement un pur physicien, car son attention a été autant attirée par l'histoire du moyen âge que par le calcul différentiel. Positiviste, il n'est jamais plus éloquent que lorsqu'il parle du génie de Bossuet et de la pureté de saint Bernard. Il est grand lorsqu'il parle de Danton et de saint Paul, de Cromwell et de saint Louis, de Molière et de Hume, d'Archimède et d'Homère, et il serait difficile de dire s'il a été plus profondément intéressé par l'Église du moyen âge, par la Géométrie de Descartes ou par la Révolution française. Il n'est pas tant un écrivain, un professeur ou un savant qu'un *causeur*, un peu au sens où Socrate, le Dr Johnson ou Lessing furent des *causeurs*. Son influence, comme la leur, est, d'une part, critique et dissolvante, de l'autre, synthétique et reconstructive.

Pierre Laffitte est né à Béguey, près de Cadillac (Gironde), petite ville située sur la Garonne, à environ trente milles de Bordeaux et sur les confins du pays vignoble de Sauterne. Il appartient à une famille de petits cultivateurs établie depuis plusieurs générations dans cette région, où son grand-père, au siècle dernier, était maître de forges, alors que le commerce local du fer n'avait pas encore disparu. Laffitte, qui passe encore l'été et l'automne au milieu des siens, dans une maison de village construite à l'ancienne mode et ombragée par des vignes en treillis, est Gascon jusqu'à la moelle des os, un Gascon du type d'Henri IV, vif, plein d'entrain, vigoureux et jovial, avec la simplicité d'autrefois, l'esprit, la ténacité et même l'accent des vignerons de la Gironde. Il est né sous la Restauration, le 21 février 1823, et il a exactement

74 ans, grand, robuste, alerte, un homme solide, maintenant vénérable, avec une barbe courte, crépue et blanche comme la neige.

Laffitte, comme Auguste Comte, fut élevé par sa mère dans le catholicisme et sa sympathie avec l'Eglise de ses pères est encore assez vivace pour qu'il souscrive au fonds destiné à restaurer l'église du village de Béguey. Il assiste lui-même aux offices et il est l'ami intime du pieux curé de la paroisse. A ceux de ses amis qui s'en montrent surpris, il répond que, s'il répudie la théologie, il ne repousse pas la religion. Mais Laffitte ne devait pas rester longtemps dans les liens de ce catholicisme rural. Jeune encore, il entra au collège de Bordeaux, qu'il quitta pour l'Université de Paris où il arriva en 1839, à l'âge de 16 ans, au milieu même de l'insurrection de Barbès. Il fit sa philosophie au collège Charlemagne et au concours général sur la thèse métaphysique — « que la logique présuppose la psychologie » — Laffitte obtint le second prix. Ce prix lui fut remis par Victor Cousin, alors ministre de l'Instruction publique (1840), — le jeune métaphysicien n'avait que 17 ans.

Ce ne fut pas cependant à la métaphysique que le jeune étudiant se consacra, mais aux mathématiques. A l'âge de 21 ans, il choisit comme carrière l'enseignement de cette science et il a consacré la plus grande partie de sa vie à travailler dans cette voie, soit comme répétiteur, soit comme professeur dans les grandes écoles de Paris. Mais, de très bonne heure, Laffitte ne borna pas ses études scientifiques aux mathématiques. Il consacra plusieurs années à l'étude de la biologie et de la médecine, sous l'illustre de Blainville, dont il suivit assidûment les cours, jusqu'à la mort de ce philosophe en 1850. Laffitte suivit ensuite les cours de Dr Segond, de Ch. Robin et de Claude Bernard et consacra trois années aux démonstrations cliniques du Dr Gendrin à l'hôpital de la Pitié.

Le jeune Laffitte fut chaudement encouragé à poursuivre cette éducation d'un caractère si extraordinaire et si encyclopédique par Auguste Comte dont les six volumes du « Système de philosophie positive » avaient fini de paraître en 1842

et qui commencait à exercer une puissante influence sur son jeune disciple. Leur intimité date de 1844 — Comte avait 46 ans et Laffitte juste 21, — bientôt même le philosophe consacra à son élève ses soirées du lundi, du mercredi et du samedi. Cette étroite association intellectuelle se continua pendant treize ans, jusqu'à la mort de Comte en 1857. Dans son testament, écrit deux ans avant sa mort, Auguste Comte avait reconnu en Pierre Laffitte son disciple le plus éminent et l'avait désigné comme le président de ses treize exécuteurs testamentaires :

« Parmi ces exécuteurs testamentaires, je choisis pour re-
« présenter leur ensemble et présider à leurs opérations col-
« lectives M. Laffitte, avec qui, je suis, depuis l'année 1844,
« en intimité continue. »

Laffitte était encore jeune à la mort de Comte, puisqu'il n'avait que 34 ans; néanmoins les treize exécuteurs le nommèrent Directeur à l'unanimité et il a, depuis, été reconnu, tant en Europe qu'en France, comme le successeur de Comte. Voilà près de trente-neuf ans maintenant qu'il exerce cette fonction et on peut dire qu'il lui a consacré toute sa vie. Mais je n'ai nullement l'intention de faire ici un exposé du Positivisme, je m'occupe de Pierre Laffitte, non d'Auguste Comte, et il sera suffisant de pouvoir esquisser la position intellectuelle de Laffitte, sans autres allusions à Comte ou à son œuvre propre.

Pendant trente-cinq ans, Laffitte continua à faire des cours publics et gratuits, à Paris et dans beaucoup d'autres parties de la France sur une vaste série de sujets scientifiques : géométrie, astronomie, physique, biologie, sociologie et morale — s'occupant à la fois de l'histoire de ces sciences et des grands initiateurs dans chacune de ces branches de la connaissance : de la philosophie de l'histoire, de la poésie, de l'art, de l'économie politique, de la politique et de la religion. Ses vastes connaissances et son dévouement à la cause de l'éducation générale furent enfin publiquement reconnus. Par un décret du 30 janvier 1892, M. Carnot, Président de la République française, créa une nouvelle chaire au Collège de France, celle d'Histoire générale des sciences

et choisit Pierre Laffitte comme le premier titulaire. L'histoire de cette chaire est assez curieuse. C'est en 1832 qu'Auguste Comte demanda à M. Guizot, alors ministre de Louis-Philippe, de fonder pour lui une chaire d'Histoire générale des sciences physiques et mathématiques. Cet épisode a été relaté par Guizot dans ses Mémoires, mais peu exactement et d'après les souvenirs vagues qu'il en avait retenus. Comte persista dans sa demande jusqu'en 1849, bien que M. Guizot ni ses successeurs ne fussent hommes à entrer dans ses vues. Sous la troisième République, elle fut renouvelée à maintes reprises par M. Antonin Dubost, et enfin, en novembre 1891, M. Léon Bourgeois, alors Ministre de l'Instruction publique, adopta la proposition, créa la chaire et nomma M. Laffitte comme professeur.

La nomination fut accueillie avec une approbation générale dans les Chambres et dans la Presse, mais souleva une vive opposition dans le monde théologique. Après quelques commentaires violents dans la presse cléricale, un débat eut lieu au Sénat le 25 mars 1892 au cours duquel M. Léon Bourgeois, le ministre qui avait fait la nomination, prononça un discours important. Il disait :

« J'ai choisi pour professeur au Collège de France M. Pierre « Laffitte, parce qu'il m'a semblé réunir les conditions de com- « pétence étendue que l'enseignement de cette histoire géné- « rale des sciences exige au plus haut degré. Cette nomina- « tion était, permettez-moi de le dire, attendue; il est certain « que, parmi les auteurs de l'amendement, parmi tous ceux « qui, dans les deux Chambres, se sont préoccupés de la « création de cette chaire, aucun nom n'a été prononcé que « celui de M. Pierre Laffitte. Il s'est trouvé qu'une sorte d'ac- « cord unanime s'est établi entre tous ceux qui désiraient « voir se fonder cet enseignemett au Collège de France, et « que le seul candidat porté par l'opinion publique à mon « choix a été M. Pierre Laffitte.

« Pourquoi cela? Parce que précisément — je laisse de « côté dans ce moment les doctrines philosophiques de « M. Pierre Laffitte — parce que précisément M. Pierre Laf- « fitte a consacré sa vie à l'étude de l'histoire des sciences;

« que le nombre de ses travaux sur les sciences mathéma- « tiques — ce sont celles auxquelles il a voué le plus de « temps et de soin — aussi bien que sur l'histoire des sciences « biologiques et sociologiques est déjà très grand.

« Dans les sciences mathématiques, il a publié des travaux « sur l'invention du calcul infinitésimal, du calcul différen- « tiel.

« Ailleurs, on trouve, entre bien d'autres études, un ex- « posé de toute l'évolution scientifique, depuis l'antiquité « jusqu'à nos jours : astronomie, physique, chimie, bio- « logie, etc.; des études sur Thalès, Pythagore, Archimède, « Hipparque, Copernic, jusqu'à Lavoisier, Bichat, etc. Si « bien que, en vérité, *c'est un véritable tableau encyclopé- « dique des différentes sciences humaines que présentent les « ouvrages de M. Pierre Laffitte,* homme à la vie modeste, « s'il en fut, vie de travail, vie de bénédictin, passez-moi le « mot, Messieurs *(Applaudissements).*

« C'est la vérité. S'il y a un homme modeste, un homme « simple, un homme qui n'ait jamais cherché à faire parler de « lui et qui soit arrivé à sa 70e année sans avoir rien de- « mandé à son pays, c'est bien M. Pierre Laffitte. Par consé- « quent, ce savant modeste et consciencieux, ce savant ren- « fermé dans l'étude désintéressée durant toute une longue « existence, nous a paru présenter à la fois les caractères « moraux et intellectuels nécessaires pour cette haute dignité « de professeur au Collège de France. » *(Vive approbation.)*

Nous avons cité ce chaleureux tribut à Laffitte, prononcé au Sénat par un ancien Président du Conseil des ministres, comme la reconnaissance officielle par son pays de son talent et de sa noble vie. Chaque mot de cet *éloge* était vrai et dit en pleine connaissance de cause.

Le ministre ajouta que, avant de faire la nomination, il avait consulté M. Renan, qui approuva complètement le plan et qui avait, dans une belle lettre, expliqué à quel point chaque professeur du Collège de France est dégagé de toute respon- sabilité dogmatique ou officielle : — « Il n'est d'aucune secte : « il est l'homme de la vérité. — Liberté ! telle est en effet la « loi fondamentale d'un pareil établissement, de la part de

« l'auditeur et de la part du professeur. » — Et, en conséquence, sur la proposition de M. Berthelot, ancien ministre des Affaires étrangères, le Sénat, à une très forte majorité, approuva la nomination de M. Laffitte à cette chaire du Collège de France qu'il a, depuis cinq ans, occupée avec tant de distinction et au milieu de la sympathie générale. Dans son discours d'ouverture prononcé le 26 mars 1892, devant un vaste auditoire, où se trouvaient MM. Renan, Berthelot, Deschanel et un grand nombre d'hommes politiques, Laffitte fit un résumé brillant de la marche encyélopédique de l'évolution des sciences.

Nous nous proposons actuellement de donner une idée de l'œuvre de M. Laffitte, non comme chef d'école et successeur d'Auguste Comte, mais comme l'apôtre d'une conception encyclopédique de la science et comme influence philosophique et sociale. C'est là la qualité spéciale qui lui a été reconnue par M. Bourgeois, par M. Berthelot et par M. Renan et nous allons essayer de montrer, avec preuves à l'appui, combien est juste le jugement qu'ils ont émis.

Nous avons déjà parlé de l'étendue peu commune des études de jeunesse de M. Laffitte, comprenant depuis les mathématiques et l'astronomie, passant par les sciences inorganiques, jusqu'à la biologie, l'histoire et la philosophie. Mais, en réalité, son éducation n'a jamais été suspendue ou interrompue depuis le jour où il se fit inscrire à l'Université de Paris, il y a cinquante-huit ans. Michel-Ange, dans sa quatre-vingt-neuvième année, écrivit sous un portrait symbolique de lui-même la fameuse devise : « *Ancora impara* » « J'apprends encore » ; nous pouvons appliquer cette devise à Laffitte. A soixante-treize ans, même avec une vue délabrée, il « apprend encore » et chacune de ses leçons est pour lui l'occasion de l'extension continuelle d'une érudition toujours plus vaste. Il m'est souvent arrivé de le rencontrer dans son appartement de la rue d'Assas encombré de livres, pendant qu'il préparait son cours ; et je l'ai toujours trouvé enfoui au milieu de ses livres, pour la plupart ouvrages de la dernière génération du siècle dernier, sur une grande variété de sujets parmi lesquels il n'est pas toujours facile d'apercevoir le fil

qui les relie. C'est ce fil qui relie, ce génie de la coordination qui est le secret de Laffitte. Il possède la magie de la synthèse qui lui permet, dans un cours sur les sections coniques d'Archimède, de placer un *mot* lumineux sur le socialisme, ou bien, tout en racontant l'enthousiasme social d'Ignace de Loyola et de saint François-Xavier, de donner une leçon de modération et de bon sens aux républicains sincères, en ce qui concerne leurs devoirs politiques.

Laffitte est essentiellement un encyclopédiste. Sa force est dans son génie pour la coordination et sa faculté de tracer l'évolution de sciences absolument disparates. Il serait difficile à ses amis de le présenter comme un grand écrivain, ou même comme un orateur classique. Ce qui intéresse en lui, c'est la pensée et non la forme, il aime mieux stimuler la pensée qu'écrire des passages éloquents. En réalité, il a personnellement écrit très peu de chose et ses cours oraux sont presque invariablement des improvisations spontanées, en ce qui concerne du moins le tour de la phrase. Ils gagnent ainsi en force et en vigueur, mais leur rédaction abrégée ne donne aucune idée de la conversation improvisée. Et c'est ainsi qu'il n'est nullement singulier qu'en France, pays du style achevé et de l'élocution académique, Laffitte ait dû attendre si longtemps pour voir apprécier ses rares facultés à leur juste mérite.

Le plus caractéristique des ouvrages qu'il a publiés est « *Les Grands Types de l'Humanité* », appréciation systématique des principaux agents de l'évolution humaine (2 vol. 1875-76). Ce n'est pas un livre écrit, mais ce sont des leçons rédigées par le Dr Dubuisson. Le premier volume renferme des études sur Moïse et le Judaïsme, sur le Brahmanisme, le Bouddhisme et l'Islamisme; le second des études sur l'art, la philosophie, la science et la politique de l'antiquité, avec des appréciations sur Homère et les poètes grecs, sur Thalès, Aristote, Socrate et Platon, sur Archimède, Scipion et Jules César. Voici en quels termes il explique, dans sa préface, le plan du livre :

« Fonder la politique sur l'histoire, introduire dans l'ordre « social et moral la conception des lois naturelles, en le

« rendant plus frappant par l'appréciation des types les plus « importants de l'évolution humaine. »

Les études qui suivirent sur le Moyen Age et les temps modernes sout éparses dans les volumes de la *Revue occidentale*. Les autres ouvrages publiés par Laffitte sont :

Considérations générales sur l'ensemble de la civilisation chinoise (1 vol. in-8°, 1860).

Considérations générales à propos des Cimetières de Paris (1874).

Toussaint Louverture (1882).

Le Positivisme et l'Economie politique (1876).

La Révolution française (1881).

La morale positive (1 vol. in-8°, 1880).

Plan d'un Cours de biologie (1883).

Célébration du Centenaire de Diderot (1884).

Inauguration de la statue de Gambetta (1884).

Cours de Philosophie première (2 vol., 1889-1894).

Calcul Arithmétique (1880).

La plupart de ces ouvrages ne sont en général que des résumés de conférences faites dans presque tous les quartiers de Paris, dans les bibliothèques ou les salles publiques et aussi dans beaucoup de centres de province, depuis le Havre jusqu'à Pau et Antibes. Ce système de conférences publiques, continué sans interruption depuis quarante ans et, jusqu'en 1892, sans aucun caractère officiel, représente un labeur énorme et une extraordinaire étendue de questions.

Mais c'est seulement dans les pages de son propre organe, la *Revue occidentale* (1878-1896) que l'on peut pleinement comprendre l'œuvre de Pierre Laffitte. Il en est le fondateur, le directeur, l'éditeur et le principal rédacteur. Elle paraît tous les deux mois, formant chaque année deux volumes de 450 pages chacun environ. Trente-cinq volumes de cette série ont déjà paru. Ceux qui voudraient se faire une idée de l'énergie intellectuelle de Laffitte devront se reporter aux pages de cette Revue, qui renferment de très nombreux résumés de ses diverses leçons et les textes originaux de ses conceptions sur les questions publiques. Cet enseignement embrasse un champ vraiment encyclopédique. Il comprend

l'arithmétique, la géométrie, la mécanique, le calcul différentiel, l'astronomie, la physique, la chimie, un cours de biologie générale, la géographie physique et la théorie des climats. Puis viennent la statique et la dynamique sociales, la philosophie de l'histoire, la morale théorique et pratique, l'économie politique, un système d'éducation générale et un cours de « Philosophie Première » ou des lois générales de la pensée.

Mais le programme de l'enseignement de Laffitte ne se borne nullement aux questions abstraites. Il consacre presque la moitié de son labeur aux questions concrètes et aux démonstrations historiques et biographiques. C'est ainsi que dans ses *Grands Types* il s'occupe non seulement de Moïse, mais aussi de prophètes hébreux et de l'évolution de l'Hébraïsme; de même il traite de l'évolution du Brahmanisme, des lois de Manou, de la théologie, de la poésie et des rites hindous. A propos de la biographie de Bouddha, il traite du développement et de l'histoire du Bouddhisme en Asie; à propos de Mahomet, il raconte la carrière du prophète, la naissance et la chute de l'Islamisme. Dans le second volume du même ouvrage, il parle non seulement d'Homère, mais encore des poètes dramatiques grecs, du développement de la philosophie grecque, des faits principaux de l'évolution de la science antique, de l'histoire romaine considérée dans son ensemble depuis la première République jusqu'à l'Empire. Il s'est également occupé de l'œuvre de saint Paul et des fondateurs de l'Eglise catholique, des grands papes, des ordres religieux et des fondateurs de celui des Jésuites; il s'occupe aussi de Descartes, Spinoza, Leibnitz, Hume, Diderot, Condorcet, Kant et Comte — à moins qu'il ne traite des héros de la féodalité ou de la monarchie française — ou bien de la science moderne depuis Roger Bacon jusqu'à Bichat, et finalement de l'histoire de la Révolution française et des chefs ou des idées des trois Républiques françaises.

Un enseignement aussi large et aussi varié, comprenant la philosophie abstraite, la science exacte, l'histoire, la poésie et l'art serait inévitablement devenu un simple mélange d'idées discursives, sans la cohésion élaborée et systématique qui lui sert de base. Si Laffitte n'était qu'un pur érudit ayant

beaucoup de lecture et l'esprit ingénieux, la diversité des sujets dont il a coutume de traiter pourrait être intéressante, curieuse et suggestive, mais il ne serait alors ni un savant ni un philosophe. Il n'y a absolument rien de discursif ou de mélangé dans ce qui touche l'ordre même de ses idées. Le plan fondamental de ses leçons est, dès le début, dessiné dans son esprit avec une précision que rien ne peut altérer et cela est devenu partie intégrante des habitudes instinctives de sa pensée. De même que Darwin pouvait passer des récifs de corail et des vers de terre aux singes anthropoïdes et à la descendance de l'homme, sans perdre de vue un seul instant l'idée centrale de l'évolution, de même Laffitte, qu'il parle du calcul différentiel, des comédies de Molière ou du génie de Bossuet comme polémiste, ne perd jamais de vue la coordination des sciences et la synthèse qui domine et relie inextricablement les unes aux autres toutes ses connaissances.

Laffitte est donc essentiellement un philosophe, si l'on entend par là un penseur qui coordonne un vaste ensemble de savoir disparate, qui découvre des analogies entre les diverses sciences et les réunit en une synthèse unique. En ce sens, Herbert Spencer est un philosophe, bien que ses connaissances spéciales, dans chacune des diverses sciences qu'il traite, soient de beaucoup surpassées par celles de plusieurs de ses contemporains. Il en est de même de Laffitte. Personne, évidemment, ne revendique pour lui le style enchanteur de Renan, l'éloquence châtiée de Jules Lemaître, ni la vaste érudition de Sainte-Beuve en fait de littérature générale, ni les recherches originales d'un Dumas ou d'un Pasteur. Il n'est ni un érudit, ni un homme de lettres, ni un critique, ni un découvreur au sens spécial du mot, il est encore moins un candidat à l'Académie ou à l'Institut de France. Rien de tout cela n'est de son ressort. Il a beaucoup vécu au milieu du peuple, il entretient des rapports cordiaux avec celui de la ville comme avec celui de la campagne ; il a été pendant toute une génération un des plus ardents orateurs du café Voltaire, comme Gambetta et beaucoup d'autres avant lui ; il n'a pas dédaigné même de pénétrer de temps en temps dans la bohême et il n'a jamais hésité à donner de la vie à ses confé-

rences en y introduisant les plaisanteries du jour et l'argot du Quartier Latin. Ce qu'il est par dessus tout, c'est un *causeur* infatigable et son véritable élément est un cercle restreint d'auditeurs bien préparés auxquels il s'adresse comme l'humeur le pousse, sans liens de convention et sans préparation élaborée; c'est un *causeur* né, un *causeur* philosophique comme le furent quelques-uns de ceux qui ont le plus profondément influencé leur génération, et, par ce mot, nous entendons un homme qui inculque dans l'esprit de ses auditeurs un véritable outil philosophique, qui pénètre en eux, non pas tant d'une manière dogmatique que par une suggestion improvisée.

A première vue, il paraît difficile de comprendre comment un esprit quelconque peut apprendre à fond tant de sciences et prendre un intérêt si vif à des études qui présentent entre elles tant de disparité. Mais il faut se rappeler que Laffitte a toujours été un travailleur systématique et insatiable pendant cinquante-six ans, depuis le jour où il obtint un prix de philosophie à l'Université de Paris. Pendant treize ans il reçut, dans la plus étroite intimité, les leçons d'Auguste Comte, il avait étudié sous des maîtres comme de Blainville, Ch. Robin et Claude Bernard et il avait été en relations constantes avec des hommes comme Sainte-Beuve, Littré et Gambetta. Rien n'est venu interrompre ou contrarier son dévouement à son œuvre. Il n'a ni femme, ni famille, ni propriété, ni charge publique, ni les distractions de l'ambition ou du plaisir. Il n'a pas gaspillé son temps à faire de la littérature à bâtons rompus, ni épuisé ses forces à la recherche de la fortune. Pendant cinquante-six ans, il a travaillé avec une infatigable énergie d'après un plan de culture personnelle intégrale, en commerce continuel avec quelques-uns des plus grands esprits de la France moderne. Voilà la raison secrète pour laquelle il est un véritable encyclopédiste du XIXe siècle.

C'est une classe d'hommes restreinte, et qui va en diminuant tous les jours, que celle de ceux qui se consacrent à rassembler les résultats de la science, à tracer la marche de l'évolution des sciences, à les coordonner dans leurs rapports

avec la vie humaine. C'est une carrière où il y a peu d'honneurs à attendre, aucun succès matériel, et l'attention sérieuse d'un petit nombre de disciples seulement. Mais elle n'en demeure pas moins une fonction indispensable, sans laquelle nous risquerions tous de nous enfoncer dans les marécages d'un spécialisme incohérent.

Jusque dans ses manières et son tempérament, Laffitte rappelle quelques-unes des qualités les plus attrayantes des savants du XVIII[e] siècle. Il a leur curiosité inépuisable pour le savoir en général, qu'il s'agisse de faits physiques ou moraux, de la science ou de l'art. Il a leur optimisme et leur confiance, leur gaieté et leur esprit, leur génie pour la *causerie*, leur humanité, leur bon sens pratique. Nous sommes certes bien loin aujourd'hui des salons littéraires et philosophiques de madame de Staël, de d'Holbach, de madame Du Deffand et de madame de Goeffrin; mais, lorsque, en compagnie d'esprits aptes à le comprendre, Pierre Laffitte peut causer à sa guise, un *salon* se forme de nouveau spontanément, et nous pouvons ainsi nous faire une idée de la manière dont Diderot aurait expliqué une règle de philosophie par une anecdote ou *illustré* une loi morale en critiquant une pièce de comédie ou un roman.

Personne ne ressemble moins que Pierre Laffitte à l'idée que l'on se fait en général d'un philosophe. Gai, enjoué, sympathique, parfois même presque véhément, indifférent à la forme et à la règle, toujours prêt à convertir l'abstrait en concret, le côté dogmatique en côté personnel, le point de vue scientifique en artistique, Laffitte, qui a été professeur toute sa vie, est le moins pédagogue des hommes. Successeur d'Auguste Comte, rempli du système de ce penseur, il n'est nullement son pur disciple ou son vulgarisateur. A quelques égards même, il est l'antithèse de Comte dans sa façon de s'exprimer et dans ses manières d'être personnelles. Comte fut le plus exact, le plus rigide, le plus systématique, le plus solitaire des hommes — absorbé en de silencieuses méditations, surchargeant volontairement ses écrits de propositions abstraites, d'adjectifs laborieux et d'allusions indirectes qui détournent de ses pages le lecteur frivole. Laffitte est un

Gascon plein de verve, un ami jovial, un compagnon plein de ressort, répandant sans cesse les épigrammes, les anecdotes, les sympathies personnelles, les souvenirs et les portraits avec une vivacité et une gaieté inimitables.

Je n'ai pas la prétention d'épuiser dans cet article tout ce que l'on peut dire de Laffitte comme l'une des personnalités de France, et encore moins comme chef de l'École positiviste. Il laissera à nos descendants du vingtième siècle un souvenir singulièrement vivant. La France a enfin reconnu en lui un de ces esprits de premier ordre, et Pierre Laffitte peut maintenant envisager l'avenir avec une confiance aussi grande que la sympathie avec laquelle il a coutume de se rappeler le passé.

Frédéric HARRISON.

(Traduit de la Revue « **Cosmopolis** », de mai 1896, par Louis BARADUC.)

II. — THÉODORE WECHNIAKOFF.

L'Homme et l'Œuvre.

Il y a quelques années déjà les lecteurs de cette Revue ont trouvé dans ses pages le nom de Théodore Wechniakoff et la plupart, sans doute, connaissent ses ouvrages : lorsque l'on peut citer parmi les amis scientifiques et les premiers lecteurs de cette œuvre des hommes comme Charles Robin, Haeckel et le grand anatomiste Gegenbauer, Pruner-bey, Sanson et Broca, il semble que l'importance des théories qui y sont émises soit assez grande pour justifier une étude bibliographique un peu étendue. Il faut bien le reconnaître, en dehors d'un milieu de savants qui l'estimèrent à sa véritable valeur, l'œuvre n'eut pas de contacts suffisants avec un public assez étendu pour provoquer des recherches nouvelles et actives dans la même direction. Il est regrettable que les circonstances se soient montrées contraires à sa diffusion,

l'étude impartiale de l'avenir montrera en Théodore Wechniakoff un véritable précurseur, et l'histoire des sciences désignera en lui le fondateur d'une science nouvelle et synthétique, celui qui conçut d'une façon explicite et qui posa les bases d'une anthropologie générale où les lois de la biologie, de l'anthropologie proprement dite et de la sociologie viennent s'allier dans de vastes conceptions philosophiques pour éclairer les conditions de la production intellectuelle et livrer à l'Humanité le secret de sa propre évolution.

A certaines époques, dans l'histoire des sciences, se manifestent des besoins généraux et vagues qui appellent l'attention des chercheurs et les conduisent vers de nouvelles formules. Car c'est une singulière erreur que de croire à la possibilité permanente de résoudre tous les problèmes. Lorsque l'homme poursuit ses recherches dans un domaine restreint de l'inconnu, avant que la solution soit possible et que l'œuvre soit mûre, il doit traverser des périodes souvent longues et obscures, où l'esprit tâtonne et où l'intelligence disposant de trop faibles bases s'égare en des rêveries sans fin. C'est la lente accumulation des efforts, les recherches patientes et obstinées qui construisent peu à peu le nouvel édifice; les matériaux s'accumulent jusqu'à ce qu'un génie, un esprit synthétique et puissant embrassant tous les phénomènes connus, les associant et pénétrant clairement leurs dépendances, formule au monde étonné la loi nouvelle et la nouvelle conquête. Alors tout un monde se dévoile à l'activité du savant. Des domaines infinis déroulent leur immensité aux yeux de l'esprit, si la loi est lente à formuler, ses conséquences apparaissent nombreuses et immédiates et viennent aussitôt lui former cortège. Le premier effort ouvre la voie à une série d'efforts nouveaux, qui viennent féconder l'ensemble des sciences par des idées plus larges et des connaissances plus étendues.

Lorsque Auguste Comte eut fondé la sociologie, un phénomène de ce genre se produisit dans l'histoire contemporaine des sciences. Entrevoyant les avantages que l'avenir retirerait de son œuvre et prévoyant le sens des recherches qui allaient surgir, le grand philosophe affirma que l'homme,

ne serait connu dans tous les aspects de ses phénomènes intellectuels que le jour où l'on aurait traversé le domaine sociologique pour en bien comprendre les lois, en un mot, que la psychologie, loin d'être une simple addition à la physiologie, ne pouvait être clairement et fructueusement abordée qu'après la sociologie. Le besoin scientifique qui naquit de la nouvelle systématisation se définit aussitôt et c'est sans doute parce qu'il pensait, comme nous, que Wechniakoff en était le représentant le plus considérable que le grand Allemand Dürhing considéra le savant russe comme un dérivé partiel de Comte.

Taine, reprenant dans Montesquieu les idées des influences du milieu sur les productions intellectuelles, appliqua à l'histoire et à l'art les théories agrandies par le grand effort de Comte. Lombroso, d'autre part, se basant surtout sur des observations biologiques, tenta de donner la théorie du génie et d'expliquer les phénomènes de la criminalité. A travers ces efforts restreints, l'anthropologie faisait des progrès rapides et considérables, ses diverses branches se constituaient dans chacun des domaines spéciaux qui pouvaient surgir et c'est ainsi que les systématisations hâtives et hasardées de Lombroso conduisaient par l'anthropologie criminelle à la sociologie criminelle de Ferri où le problème prenait corps dans toute sa complexité et sur des bases plus positives.

Mais le travail scientifique fut accompli avec trop de hâte et par des esprits trop aventureux : il est bien difficile de ne pas voir dans Taine un esprit singulièrement limité à quelques conceptions par trop simplistes, qui semblent dessécher et raccornir le vaste ensemble abordé. Il est bien difficile aussi de ne pas voir dans Lombroso un esprit manquant d'une véritable et rigoureuse méthode scientifique. Il accumule des observations imparfaites, sans les contrôler suffisamment, avec une tendance un peu trop exclusive à ne vouloir retenir des documents amassés que ceux-là seuls qu'il peut citer en faveur de sa thèse. Il faut dire, d'ailleurs, que ces théories furent singulièrement défigurées par des polémiques de presse. La foule comprit que l'homme de génie était un fou, un épileptique, un malade là où Lombroso

tenta seulement d'établir que le génie était une dégénérescence. Quoi qu'il en soit, le nouveau domaine ne fut qu'entrevu, et, comme il arrive pour les sciences non constituées encore, il se produisit un appel de travaux plutôt littéraires que purement scientifiques.

Pendant ce temps, hors des grands fracas et des succès académiques, Théodore Wechniakoff édifiait silencieusement son œuvre : il publiait à Saint-Pétersbourg en 1865 le premier fascicule des *Recherches sur les conditions anthropologiques de la production scientifique et esthétique*; en 1868, il en publiait à Paris le second fascicule (1). En 1870, paraissait l'*Introduction aux recherches sur l'économie des travaux scientifiques et esthétiques*, en 1872, à Moscou, une *Contribution à une histoire générale et encyclopédique des sciences, considérées au point de vue anthropologique* et en 1873, enfin, le troisième fascicule des *Recherches*. La *Typologie* est en cours de publication dans la Revue universitaire (2) et la *Biologie comparée des savants et artistes originaux* ne tardera pas, sans doute, à voir le jour.

On voit par cette simple énumération que Théodore Wechniakoff fut des premiers à se diriger vers les nouvelles conceptions de la science anthropologique; mais, comme ses travaux étaient basés sur une éducation biologique et sociologique très profonde, comme il se borna à donner les indications premières d'une théorie générale et qu'il fut beaucoup plus préoccupé de formuler de nouveaux aperçus destinés à provoquer des travaux analogues et parallèles aux siens que de délayer dans une langue agréable les idées maîtresses qu'il produisait, comme il ne souleva pas la curiosité inconstante de la presse et que, dédaigneux de l'intrigue, il se confia à la valeur seule de sa pensée, son œuvre resta ignorée du plus grand nombre, n'eut qu'une influence bien restreinte sur les milieux scientifiques et fut loin de produire les résultats qu'elle aurait pu donner déjà.

Quoi qu'il en soit, le véritable esprit scientifique, la mé-

(1) Masson, éditeur.
(2) Lamertin, éditeur, Bruxelles.

thode et la vue synthétique, on les trouvera dans ces livres. C'est là qu'il faudra revenir lorsqu'on voudra se dégager des théories hasardées et des documentations incomplètes, et c'est là aussi que l'on trouvera un cadre suffisant pour donner toute leur valeur aux travaux déjà produits.

Je me suis proposé, dans l'étude qui va suivre, d'appliquer cette même méthode générale que Wechniakoff a définie, et, avant d'entrer dans l'exposé de la théorie pure et des idées particulières à ce savant, je vais tenter de déterminer, d'après les documents très complets qui me sont fournis, les éléments premiers et les facteurs biologiques, sociologiques et moraux qui peuvent agir pour constituer en Wechniakoff la caractéristique de son esprit, et par conséquent aussi celle de sa production scientifique. En un mot, je me propose d'appliquer à l'auteur lui-même la méthode qu'il définit dans son œuvre et le lecteur sera peut-être ainsi mieux préparé à entrer dans le domaine que j'exposerai ensuite en analysant l'ensemble de l'œuvre. D'autre part, on trouvera ici un essai de biographie générale telle que Wechniakoff le demandait dans son œuvre et dont il donne d'ailleurs des exemples en insistant surtout sur ce fait que de semblables travaux peuvent seuls fournir des documentations suffisantes pour développer les théories nouvelles et les asseoir sur des bases positives.

I

Théodore Wechniakoff ou Weschniakof (1) est né le 16-18 janvier 1828 dans les possessions qu'habitait sa famille, au centre de la Russie d'Europe, gouvernement de Penza, district d'Inzar, dans la région de la Terre Noire. L'ensemble de sa vie marque des caractères tellement particuliers et une convergence d'effets héréditaires tellement saillants qu'il est impossible de ne pas considérer en lui l'aboutissant d'une race et le produit dernier d'une série d'influences. L'homme et l'œuvre présenteraient des traits inexplicables s'ils n'étaient

(1) Cette orthographe a été usitée dans la notice biographique du « Lexicon der hervorragenden Arzte ». Tome VI, page 250.

éclairés par l'étude de leurs antécédents directs, on peut dire de l'un et de l'autre que leur caractère d'originalité s'affirme avec une intensité indéniable. Quel que soit le point de vue où l'on se place quant aux théories que ce savant a fournies, on ne saurait lui contester une puissance de pensée et une structure de caractère tout à fait exceptionnelles. Les circonstances nous permettent ici d'apporter à l'étude de l'hérédité et à la théorie positive de l'intelligence un document aussi précieux que rare.

C'est surtout dans l'ascendance paternelle que se marque avec le plus d'évidence l'hérédité des caractères, et de la lecture des documents, de l'examen attentif des notes, on sort avec cette conviction de plus en plus nette que l'individu n'est rien, considéré en lui-même et isolé de tout, mais qu'il appartient à l'espèce, à la race, et que l'existence subjective prolongée dans l'ensemble de la vie de l'Humanité domine de l'immense splendeur des siècles la vie objective, individuelle et momentanée. L'homme de génie est alors le résultat d'un travail immense et obscur, il représente une œuvre gigantesque, il donne toute sa valeur au travail séculaire et formule tout ce qu'ont accumulé les ancêtres; les influences de l'ambiance s'ajoutent à celles de l'hérédité, le rôle de l'ensemble humain marque son action féconde, éternelle et patiente, pour affirmer l'idée de l'espèce agissant et de l'Humanité se concentrant en un être pour s'exprimer.

L'étude de ce que Wechniakoff appela *les milieux civilisateurs*, mot charmant, fait de reconnaissance et de souvenir, jointe à un tracé rapide des caractères héréditaires, mettront ici ce grand phénomène en évidence et marqueront dans un cas particulier le grand mécanisme qui s'étend sur l'ensemble des hommes.

Nous n'avons aucun document quant aux particularités spéciales de caractère ou de structure biologique qui se marquèrent chez les ancêtres de Wechniakoff avant son aïeul paternel. Celui-ci, fils d'Alexis Wechniakoff, qui fut longtemps ambassadeur à Constantinople, profita de la loi affranchissant les nobles du service militaire pour se retirer à la campagne avec son fils. Le premier mourut paraplégique à 30 ans, le second

vers 50 ans ; le père de Théodore Wechniakoff vécut de 1792 à 1849. Il prit, comme son frère aîné, une part active et brillante à la campagne de 1812. Après avoir quitté le service en qualité de capitaine de l'infanterie de la garde, las du séjour monotone de la campagne, il revint pour quelque temps à ses anciennes occupations et prit du service dans un régiment de hussards bleus. Il y resta fort peu; d'une nature active et inquiète, ne trouvant pas dans la vie quotidienne des éléments suffisants pour satisfaire son esprit d'initiative et son amour du changement, il mena une vie irrégulière qui dut exagérer les prédispositions nerveuses qu'il avait reçues de ses ancêtres, prédispositions d'autant plus évidentes qu'elles se marquèrent aussi chez son frère aîné, quoique, comme nous le verrons tout à l'heure, la direction de sa vie ait été toute différente. Il faut d'ailleurs remarquer que, dans les notes dont nous avons disposé, la prédominance de troubles nerveux n'est signalée ni pour Alexis Wechniakoff, l'ambassadeur, ni pour son père André. C'est l'aïeul de Wechniakoff qui marque l'apparition précise de ce caractère par la paraplégie. André Wechniakoff, comme son fils Alexis, eurent une vie active dans laquelle leur désir de l'action et leur esprit d'initiative trouvèrent toujours à se satisfaire. Le caractère morbide acquis n'apparaît que lorsque l'aïeul se retire à la campagne et se confine ainsi dans une vie monotone, vide de tout imprévu et de toute activité. L'influence du milieu paraît avoir été considérable pour développer, sans doute, les germes de tendances maladives acquises dans sa vie luxueuse et brillante par Alexis Wechniakoff. La Russie présente d'ailleurs bien des conditions qui pouvaient plus spécialement faciliter ce phénomène. Dans des campagnes séparées entre elles par de vastes distances, peuplées à cette époque de serfs dont l'existence quasi-animale, reproduisant chaque jour l'identique répétition des mêmes actes, ne fonrnissait aucun spectacle d'action ni aucune variété, des esprits instruits, habitués au luxe et aux idées du XVIIIe siècle qui mania dans un mélange souvent confus tout un ensemble d'idées philosophiques, devaient se trouver immédiatement plongés dans un milieu barbare où tout devait les choquer. Il y avait là un manque

d'équilibre évident entre le milieu et l'individu, et l'activité de son esprit, n'étant plus alimentée par les préoccupations habituelles, celui-ci ne pouvait éprouver que du dégoût pour les conditions nouvelles de sa vie. Si l'on songe que cette torture morale était continuelle, qu'elle se prolongeait sans la moindre distraction, sans la moindre accalmie, sans qu'aucun contact avec le dehors vînt rompre l'insupportable égalité des jours et des années, on comprendra l'exaspération et l'apparition de troubles morbides, venus du développement de germes anciens.

Quoi qu'il en soit, ce même caractère se retrouve chez le père de Théodore Wechniakoff, Wladimir Fédorowitch ; il était d'une nervosité soudaine qui le conduisait à des emportements subits ; de ces explosions de colère, il passait sans transition à des attendrissements qui allaient jusqu'aux larmes ; très habile cavalier et grand chasseur, il renonça à ce plaisir par affection pour son fils dont l'amour des bêtes fut une des caractéristiques les plus saillantes. Depuis sa 40e année, il fut de plus en plus affecté de congestions subites et saccadées à la tête et aux yeux ; il éprouvait souvent des éblouissements et des étourdissements. Lorsque son fils le vit pour la dernière fois en 1847, il lui confia à quel point il avait conscience de sa décadence physique, il avait alors l'apparence alourdie, les chairs flasques et molles ; il fut, dans ses derniers moments, porté à la mélancolie et à l'isolement. Le 19 septembre 1843, un domestique le trouva mort dans son lit : il avait succombé sans agonie, durant son sommeil.

Cet homme eut incontestablement une valeur propre, et ne put se développer, faute de milieu convenable. Il fut un père admirable, et il commande le respect par la puissance d'affection qu'il manifesta. Il semble que tous ses désirs, toutes ses satisfactions se soient concentrés sur son unique enfant, et dans sa vie monotone, privée de tout intérêt, de toute préoccupation supérieure, ce fut sa seule consolation et sa seule joie.

Tout autre fut, dans son ensemble, la vie de son frère aîné, l'oncle de Théodore Wechniakoff. Après la campagne de 1812, celui-ci se retira dans la propriété paternelle où il de-

meura jusqu'à sa mort survenue à l'âge de 80 ans après un marasme sénile de peu de durée. Il eut une vie curieuse et originale, il marchait fort peu, et pendant les 20 dernières années ne sortit jamais de la maison : « Ce sont les paysans ivres qui se promènent pendant le carnaval », disait-il avec un hautain mépris. D'un caractère entier et indépendant, il vivait avec ses deux sœurs qui, comme lui, ne se marièrent point. Ses goûts d'artiste et une pondération plus grande dans le caractère lui firent éviter les tristesses d'une longue oisiveté. Il fut peintre et sculpteur, il dépensait une imagination et une intelligence supérieures à échafauder projets sur projets. Il les réalisait fort peu, étant d'humeur impatiente, ce qui lui faisait mépriser l'exécution de ce qu'il avait conçu.

De ses deux sœurs, l'ainée, intelligente, mais renfermée dans un cercle d'idées restreintes, ne supportant aucune contradiction, vivait renfermée dans ses deux chambres. Les dimanches et les fêtes étaient journées exceptionnelles : elle revêtait une robe de soie, ample et large, un col et des manchettes de dentelles, elle allait à l'église en traversant le jardin, et, rentrée chez elle, faisait une visite dans toutes les chambres qu'elle traversait comme en une procession solennelle. La cadette, douce de caractère, très subordonnée à sa sœur aînée, ne quittait la maison que pour s'occuper des bêtes de la basse-cour qu'elle chérissait et gâtait.

Car les animaux tenaient une large place dans cet intérieur de repos monotone et uniforme, les principales préoccupations de la maison entière étaient concentrées sur eux. Il y avait là un chat couleur d'or que l'on trouvait toujours moyen de remplacer par un successeur identique et qui en était le chef incontesté. Il se nommait d'un mot russe qui signifie : Le *prince lui-même*, et était entouré de toute une cour de chiens et de chats que surveillaient deux jeunes serfs, domestiques spécialement préposés à la garde et à l'entretien de tout ce petit peuple. Cet amour des bêtes était tellement accentué que l'oncle eut en horreur le décret qui prononçait l'abolition du servage, ces deux domestiques ayant disparu à son annonce et avec eux le chat doré, son favori.

Dans la famille même de Wechniakoff, la chienne *Fidèle*

jouait un rôle analogue, tout pivotait autour d'elle, et elle était l'idole de la maison. Si nous relevons ces particularités, c'est que, se répétant chez les ascendants de Wechniakoff et chez Wechniakoff lui-même elles montrent une sorte d'état morbide plutôt concentré dans l'ensemble des facultés affectives, et qui aboutit en Wechniakoff à une crise des plus aiguës et des plus tragiques.

Quoi qu'il en soit, on voit que, si l'on examine la vie de l'oncle et des tantes de Wechniakoff, on trouve moins apparents peut-être les caractères purement physiques de l'hérédité morbide, mais que les caractères psychologiques en sont très évidents. Théodore Wechniakoff devait devenir le point de convergence de cette hérédité nerveuse développée dans sa famille; dès l'enfance, il en présenta tous les symptômes, il fut d'une sensibilité, d'une susceptibilité excessives; il ne pouvait ni voir, ni entendre parler de souffrances, il vouait sa sympathie à tous les êtres, depuis les insectes les plus infimes jusqu'aux chiens et aux chats, les camarades affectionnés de son jeune âge.

Son père tenait surtout à régler son développement physique et à assurer sa santé, il prenait grand soin de son bien-être et fut pour son fils un camarade et un ami. Sa mère, au contraire, tenait à en former un type accompli d'intelligence, de morale et de bon ton. Chacun des deux parents apportait une passion un peu exclusive dans son éducation, c'était là une cause de heurts continuels qui donnaient souvent lieu à de longues discussions. A part le milieu familial, les goûts spontanés de Wechniakoff enfant furent sollicités et cultivés par trois influences différentes, mais qui agirent puissamment sur son développement futur. C'est là ce que Wechniakoff appela plus tard *les milieux civilisateurs*. Il eut la conception explicite de l'action de ces milieux sur son développement propre. Nous avons décrit plus haut l'un de ces milieux, la maison de son oncle et de ses tantes où la famille faisait des séjours fréquents. Il nous reste à en décrire deux autres, le couvent de Sarof et la campagne de la famille Toutschkoff, puis nous passerons à l'étude du caractère propre de Wechniakoff et le suivrons alors dans ses travaux et dans sa vie.

Le couvent de Sarof était situé à 100 verstes du lieu de résidence de la famille, à la frontière des gouvernements de Tambof et de Nijny, dans la mélancolique solitude des sapins et des sables. Lors de la première enfance de Théodore Wechniakoff, vivait en ce couvent un homme qui fut une étrange figure de moine et d'ermite, le père Séraphim. C'était un type de haute morale et de singulière intelligence, son esprit pénétrant et fort lui faisait attribuer des dons prophétiques, sa présence au couvent y attirait une grande affluence de visiteurs. Lorsque naquit Théodore Wechniakoff, le père Séraphim ordonna à sa mère de nourrir l'enfant elle-même, et cela pendant trois années consécutives. Wechniakoff attribue même à cette hygiène spéciale le fait d'avoir échappé à la décadence physiologique précoce dont le germe existait dans son ascendance paternelle. Le père Séraphim eut une affection toute particulière pour l'enfant et prévoyait en lui une grande intelligence. Il lui apprit les langues occidentales en le faisant jouer avec des lettres découpées, peintes de diverses couleurs, qu'il combinait pour former des mots ; la compagnie constante des religieux, la splendeur des offices, la richesse des ornements sacerdotaux frappèrent fortement son esprit d'enfant. Le souvenir du père Séraphim, surtout, fut si puissant que vingt-cinq ans plus tard, vers la fin d'une crise violente et douloureuse, il se voyait couché dans une pièce haute et longue, assisté et consolé par le père Séraphim, très agrandi de taille, et constamment assis auprès de son lit. La maladie avait réveillé le souvenir pour lui donner l'intensité d'une hallucination permanente.

Mais c'est surtout dans la famille Toutschkoff que des circonstances décisives mettent en évidence le caractère dominant dans la structure mentale de Wechniakoff. Il se distingua, en effet, par un véritable état pathologique des sentiments émotifs et affectifs, de plus faut-il concentrer la pathologie de ces sentiments dans la passion où ils deviennent le plus actifs, c'est-à-dire dans l'amour. Dès l'enfance, des signes précoces de sexualité se marquent chez lui, et fournissent la confirmation objective de l'état pathologique de la mentalité que nous venons de signaler : il y avait dans la bibliothèque des

Toutschkoff, parmi de nombreuses gravures de tableaux de maîtres, une planche représentant la *Vénus peignant ses cheveux*, tableau attribué à Palma le vieux. Malgré une imagition d'enfant que l'austère moralité de sa mère avait complètement sauvegardée, Théodore Wechniakoff, alors âgé de neuf à dix ans, adorait cette planche ; il la contemplait en rougissant, sans en comprendre la cause, et lorsqu'il entendait marcher dans les chambres voisines, par un mouvement automatique, spontané, dont il disait plus tard ne s'être jamais rendu compte, il savait toujours retrouver une planche représentant un christ couronné d'épines, avec laquelle il masquait aussitôt la nudité de la Vénus.

Théodore Wechniakoff se trouvait là dans un milieu d'indulgence et de bonté qui ne pouvait que cultiver ses tendances maladives vers des sentiments d'universelle affection. Madame Toutschkoff était d'une bienveillance si prodigieusement naïve qu'elle se refusait à croire que l'ivresse existât, elle affirmait que c'était un vertige dont les ivrognes étaient irresponsables, une maladie qu'il fallait soigner. Chaque jour, elle visitait les chaumières de ses paysans, distribuant aux faibles et aux malades des médicaments, du pain blanc, du bouillon et des provisions de toute sorte. Après sa mort, survenue en 1839, ces mêmes fonctions charitables furent remplies par sa belle-fille.

Mais les deux centres d'influence qui agirent surtout dans ce milieu furent, d'une part, l'atelier de Mlle Toutschkoff et le cabinet de travail de M. Alexis Toutschkoff. Mlle Marie avait reçu une instruction technique des plus soignée, elle peignait avec distinction et c'est dans son atelier que Wechniakoff pouvait consulter ces collections de gravures parmi lesquelles se trouvait la *Vénus* de Palma dont nous avons parlé plus haut. Son frère aîné, Alexis Toutschkoff, était un homme d'une intelligence vive, souple, brillante, un véritable esprit d'inventeur. Il était porté à des démonstrations dogmatiques et se passionnait pour l'étude de perfectionnements techniques et d'invention nouvelle. Il fut d'ailleurs la victime de ce tempérament inquiet et chercheur, car ses tentatives nombreuses d'expérimentations le ruinèrent.

Même enfant, Théodore Wechniakoff jouissait de la faveur exceptionnelle d'entrer dans son bureau de travail, de feuilleter ou de lire les nombreux livres de sa bibliothèque. Wechniakoff éprouvait surtout un plaisir particulier à manier les ouvrages de mathématiques, hérissés de formules qu'il ne comprenait pas. Il s'essayait à les lire et trouvait grand plaisir aux développements historiques dont il pouvait saisir le sens.

Alexis Toutschkoff avait trois enfants dont l'aînée, Annette, eut sur Théodore Wechniakoff une profonde influence. Celui-ci était porté à l'isolement et à la rêverie, les garçons de son âge lui étaient surtout antipathiques, les principales amies de son enfance furent Mlle Marie Toutschkoff dont nous avons déjà parlé et sa nièce Annette. Plus uniformément sérieuse que sa tante, tout aussi douce et tout aussi studieuse, celle-ci fut, dès son plus jeune âge, d'une gravité singulière. Ayant les mêmes goûts et les mêmes aspirations, Mlle Marie Toutschkoff, sa nièce Annette et Théodore Wechniakoff vivaient à l'écart, dans une vie imaginaire, peuplée d'images subjectives ; ils dessinaient ensemble et c'était à Wechniakoff qu'était dévolu le rôle de composer et d'ébaucher les dessins. Celui-ci avait, à la longue, conçu un véritable amour pour Annette Toutschkoff, et cet amour n'était même pas exempt des germes inconscients de l'amour physique. Lorsqu'il se trouvait seul avec elle, il ressentait un bien-être nerveux, une activité de la circulation qui en sont les premiers signes ; la conversation devenait décousue et lente, il lui semblait vivre dans un rêve délicieux et rare.

Annette Toutschkoff présentait un charme tout particulier, des traits réguliers, estompés dans leur contour, un teint pâle, un regard superbe qui donnait à sa physionomie douce et pensive une expression inexprimable de lointaine splendeur. Elle mourut à quatorze ans, et cette mort prématurée fut longtemps cachée à l'ami affectionné de son enfance.

Il faut en convenir, Wechniakoff, par sa sensibilité maladive, se prêtait à toutes les actions curieuses que ces divers milieux pouvaient avoir sur son développement futur. Il semble que les singularités et les anomalies se soient concen-

trées autour de lui. Le père Séraphim, avec sa réputation de prophète, l'oncle, avec son caractère entier, ses goûts d'art, sa vie sédentaire et son amour des bêtes, Marie Toutschkoff et surtout la physionomie touchante d'Annette, étaient peu faits pour contenir le développement des hérédités et les tendances morbides du caractère ; dans son propre intérieur, les influences ne furent pas différentes. Le seul qui paraît s'être rendu, au moins implicitement, compte des nécessités spéciales de son éducation fut son père. Dans son désir de voir son fils attribuer beaucoup d'importance à l'exercice physique, dans sa volonté de lui construire un corps solide et résistant, il faut voir non pas des vues bornées et étroites, mais la conception claire et nette de besoins spéciaux. Il sentait fort bien la pesée des influences que lui-même avait transmises à son fils et que, aux tempêtes morales, à la maladie probable, il fallait opposer un organisme vigoureux, puissamment développé, entretenu par l'exercice. Cette vue était des plus sage, l'amour maternel qui rêva pour l'enfant les supériorités de l'Intelligence et la morale austère fut trop porté à négliger ce point capital qui contient en germe tous les événements ultérieurs de cette vie.

Chez lui, Théodore Wechniakoff s'était arrogé les droits de grâce et de protection à l'égard des serfs pour lesquels il fut toujours bon et affectueux, on lui avait même permis d'accorder des audiences sous la surveillance d'un domestique. Il aimait beaucoup la nature. Il était plus attentif, d'ailleurs, à ses apparences fugaces, modifiables et transitoires qu'à la couleur locale, plus ou moins constante du paysage. Il aimait à déchiffrer le jeu métamorphique des nuages, il se complaisait à y lire des formes d'animaux réels ou fantastiques. Jusqu'à la période qui suivit sa grande crise cérébrale, il fut très impressionnable aux différents états atmosphériques. Il en ressentait les variations d'une manière agréable ou pénible. Il était affecté d'un développement exagéré de ce sentiment que Comte appela le sentiment d'*électrition*. Les temps d'orage surtout provoquaient en lui une insurmontable terreur.

Il avait une imagination active et inquiète ; plus il se sen-

tait heureux, plus il était torturé par la crainte de dangers imminents, prêts à atteindre ceux qui lui étaient le plus chers, il avait de véritables hallucinations ; dès qu'il éprouvait une impression agréable, il perdait une notion exacte du milieu réel et vivait dans une espèce de rêve. Il fut péniblement affecté, pendant toute son enfance, de phrases courtes, entrecoupées, comme prophétiques, souvent décourageantes ; elles lui paraissaient être prononcées en dehors de lui mais sans aucun timbre caractéristique ; c'était là des *paroles mentales intérieures à apparence objective.*

Les parents, dont la fortune était en décroissance, voulant garantir l'avenir de leur fils et lui épargner surtout les soucis et les luttes de la vie, songèrent à lui créer dès le début de sa jeunesse une situation privilégiée. On se décida à le placer dans l'un des établissements publics qui accordaient le plus d'avantages à leur sortie et Wechniakoff dut quitter vers 15 ans l'intérieur de la famille pour entrer à l'Institut de la noblesse de Moscou. La mort de sa tante et la mort surtout d'Annette Toutschkoff, en lui apportant les secousses violentes de la douleur, vinrent aussi faciliter ce brusque changement d'existence.

Ici se termine l'ensemble des influences qui agirent dans sa première adolescence ; à Moscou, d'abord, et à l'Ecole de droit de Pétersbourg, ensuite, les conditions de sa vie, la nature du travail et des préoccupations quotidiennes forment un domaine nouveau assez tranché pour qu'on puisse le séparer de celui-ci. Avec cette nouvelle étude, nous entrons d'ailleurs dans l'histoire et la genèse des travaux que réalisa Wechniakoff, et, aussi, dans l'épisode le plus tragique de sa vie.

(A suivre.) Raphaël PETRUCCI.

III. — LA PSYCHOLOGIE POSITIVISTE

Ce serait une besogne interminable que d'essayer de redresser les fausses interprétations des vues positivistes qui

se répètent par des ignorants. Mais quand un homme influent passe pour avoir pris au sérieux une déclaration formellement contraire à la vérité, sur un point d'importance capitale, il est peut-être bon de mettre nos lecteurs en garde. Au cours de quelques anecdotes assez décousues de la vie de feu le professeur Huxley, par un écrivain catholique, on lui fait dire ceci, à propos du mauvais emploi que faisait M. Balfour du mot *phénomène* dans ses « Foundations of Belief » : « Les seuls gens exposés à son attaque seront les comtistes qui nient que la psychologie soit une science. On peut les laisser de côté. Ils prônent le plus stupide matérialisme du XVIII[e] siècle. »

On peut se demander si ce passage représente bien ce qu'a dit M. Huxley ; c'est probablement une méprise de l'écrivain lui-même. Mais, qu'il l'ait dit ou non, qu'il ait voulu ou non énoncer quelque chose de sérieux, la remarque n'est qu'une simple absurdité.

M. Huxley se plaignait très naturellement de la mauvaise compréhension, par M. Balfour, du mot phénomène. Cette *Revue* en fit autant, à l'époque. Un article écrit par moi-même (1[er] mai 1895, p. 81), contient ces mots : « Dans la philosophie moderne, et certainement dans la philosophie positiviste, *phénomène* s'applique à tous les faits quelconques dont nous pouvons prendre connaissance, que nous percevons, sur lesquels nous raisonnons ou méditons, ou dont nous avons conscience ». « Le *phénomène* comprend toutes les choses que nous pouvons percevoir, auxquelles nous pouvons penser, que nous pouvons sentir, ou dont nous avons conscience. C'est un stratagème très vieux et presque suranné des théologiens que de limiter les « phénomènes » aux choses que les sens perçoivent et d'appeler « phénoménistes » ceux qui soumettent tous les phénomènes quelconques à une vérification logique. »

Cependant, M. Huxley, si l'on s'en rapporte du moins à ce que dit le théologien catholique, enploie ce très antique procédé au moment où cette *Revue* émet précisément les mêmes objections que M. Huxley lui-même, et prend position de la même façon que lui vis-à-vis de la psychologie et des phéno-

mènes, et de la tentative peu sincère ou ignorante faite par M. Balfour pour considérer tous les empiricistes comme matérialistes.

Dans l'article précité, je montrais justement que la psychologie, — « les faits de la volonté humaine, de la connaissance, de l'imagination et de la conscience », — était avant tout le sujet de la Philosophie positiviste ». « Dire que le Positivisme place hors de sa portée le champ tout entier de semblables spéculations, c'est apprécier avec une mauvaise foi manifeste des faits notoires ». Mon assertion concordait parfaitement avec ce que le Dr Bridges écrivait dans son essai sur « L'Unité de la vie et de la doctrine de Comte ». Il faisait remarquer qu'en 1842, époque à laquelle Comte parlait des « psychologistes », celui-ci voulait désigner une école contemporaine en France de métaphysiciens qni sont à présent complètement oubliés, mais qu'il reconnaissait l'importance de la psychologie, exactement comme le firent Spencer, Mill, ou Huxley. « Si par psychologie on doit entendre l'étude, accomplie par tous les moyens possibles, des fonctions morales et intellectuelles de l'homme, il est très certain que Comte était un psychologue ». Prétendre, comme on le fait dire à M. Huxley, que Comte « nie que la psychologie soit une science » est jouer sur les mots. Comte n'en faisait pas l'une des six grandes sciences fondamentales.

Mais il ne niait pas que le but de la recherche scientifique fût l'étude des fonctions cérébrales. Il pensait que la Géologie n'était pas une science indépendante, mais non pas que les phénomènes théologiques eussent rien à voir avec la science. Comme la Géologie, il estimait qu'une Psychologie complète devait être constituée par plusieurs de ces sciences fondamentales ; qu'elle était surtout une partie de l'éthique, aidée et préparée par la biologie, mais guidée, dans ses généralisations plus élevées, par la sociologie, c'est-à-dire l'étude des éléments et de l'évolution de la race humaine.

Dire, à l'époque où nous sommes, que « les comtistes nient que la psychologie soit une science », n'est plus qu'une vieille plaisanterie. Les positivistes ne sont pas « Comtistes » au point d'adopter toutes les opinions émises par Comte. Si

Comte n'estimait pas assez Cousin, s'il n'a pas assez apprécié l'observation interne ; bref, s'il se refuse à classer la « Psychologie » parmi les sciences fondamentales ; voilà des questions de détail que nous n'avons pas besoin d'aborder. Ce qui est certain, c'est que les positivistes attribuent la plus haute importance à l'étude scientifique des lois de l'entendement et de la conscience, et les étudieraient volontiers par des procédés pas très différents de ceux de M. Huxley ; seulement, ils examineraient plutôt la *race* que l'*individu*. Nommer cette étude « le pur matérialisme du XVIII[e] siècle », « l'étude de la simple sensation », — voilà un simple mensonge répété avec une singulière méfiance de faits notoires.

Les calomnies ridicules, émises ordinairement au sujet du Positivisme, ne sont que le résultat de l'ignorance et de la frayeur, quelque chose d'analogue aux accusations portées au Moyen-Age contre les juifs. Le plus populaire (et le plus bête) roman du jour attribue aux positivistes des vues matérialistes en ce qui concerne l'Origine de l'Univers et de l'Homme ; vues que ceux-ci ont été les premiers et les plus actifs à réfuter, ce qui leur a attiré l'amère hostilité de tous les matérialistes et de beaucoup d'évolutionnistes. Le livre par lui-même *A Mighty Atom* (une vulgaire publication de boulevard), n'aurait pas été plus remarqué que les réclames du sirop de la mère Seigel, si le clergé rural n'avait découvert en lui un antidote à l'éducation populaire, ce qu'un élégant écrivain appelle « faire des pauvres, des cochons savants ». En conséquence, il administre aux paroissiens le remède charlatanesque de la mère Seigel contre le matérialisme. On attribue aux positivistes précisément ces idées que les positivistes s'accordent avec les chrétiens à juger philosophiquement absurdes et moralement dégradantes.

Frédéric HARRISON.

(Traduit de la « **Positivist Review** » du 23 Shakespeare 108.)

AVIS

Depuis le 2 février 1897, le journal « **La Paix** » publie, chaque jour, sous la rubrique « VARIÉTÉS RÉTROSPECTIVES », un *Extrait* emprunté tantôt aux œuvres d'Auguste Comte et de P. Laffitte, tantôt au « Nouveau Calendrier des Grands Hommes », édité par M. Harrison, tantôt aux principaux ouvrages de ceux qui figurent dans le Calendrier positiviste, etc...

Signalons parmi les « *Extraits* » parus durant le mois de février : *La question sociale* (2 articles), *Du Rôle des Individus en politique* (2 articles), par Pierre Laffitte; *Les Biographies de Descartes* (2 articles), *Giordano Bruno*, *Newton* (2 articles), par le Dr Bridges ; *Les qualités de l'Homme d'Etat*, par Richelieu ; *Le Soldat et l'Artiste*, par Diderot ; *Considérations sur les mœurs,* par Duclos ; *Dépendance des Individus vis-à-vis du milieu social*, par d'Alembert ; *Intolérance chrétienne*, *Tolérance musulmane*, par W. Robertson ; *Réflexions et Maximes*, par Vauvenargues ; *La maison de Robespierre*, *Le législateur Saint-Just,* par A. de Vigny, etc...

Ces divers « *Extraits* » parus, et ceux qui doivent paraître en mars, ont été recueillis avec l'aide de MM. F. Rousseau, Charles Saint-Domingue, R. Pergot, F. Fagnot, A. Jabely, Auguste Granjon, Brochier.

Ceux de nos confrères qui voudraient concourir à cette entreprise de propagande et, dans une certaine mesure, d'Enseignement populaire supérieur, sont priés d'adresser leurs offres de collaboration au Dr Hillemand (rue de Rennes, 115), qui a pris l'initiative de cette publication.

Nous rappelons que, pour s'abonner à « **La Paix** », durant 3 mois, il suffit d'adresser à l'Administrateur, 33, Faubourg-Montmartre, un mandat-poste de 5 fr. pour Paris, de 6 fr. pour les départements, de 10 fr. pour l'étranger. C. H.

Le Propriétaire, Gérant responsable : P. LAFFITTE.

9 César 109. 20e ANNÉE. — N° 3. 1er Mai 1897.

ENCORE L'INCOGNOSCIBLE

I

ARGUMENT

Voilà un mot rébarbatif qui, avec son pendant : agnostique, agnosticisme, a fait vite son chemin depuis son introduction relativement récente dans le domaine philosophique, où il a suscité pas mal de débats entortillés, et où il est même encore en train, semble-t-il, de mettre tant soit peu les cervelles à l'envers.

Auparavant, quand il s'appelait simplement l'absolu, par opposition au relatif, il faisait moins de bruit, tout en mettant plus facilement les esprits d'accord. Fortune variable des mots ! depuis qu'il a fait peau neuve en se travestissant en un vocable nouveau, qui a évidemment la prétention d'être plus simple et plus intelligible, bien qu'il ait la signification d'incompréhensible, personne ne s'entend plus, tout est remis en question, la confusion et le désarroi règnent au camp philosophique ; et, comme si le mot seul ne suffisait pas à la besogne, on s'est ingénié à lui trouver encore un certain nombre de synonymes ou de succédanés plus corsés : l'Inscrutable, l'Inconditionné, l'Indistinct, le Continu sous-jacent, l'Inconscient, etc.

L'absolu, au temps passé, paraissait suffisamment clair à la spéculation la plus abstruse, qui s'en contentait, bien qu'à vrai dire elle n'eût jamais pris la peine de le définir bien

nettement, et que, par suite, il fût resté quand même une dénomination assez vague, une étiquette quelque peu conventionnelle, sous laquelle on mettait des existences purement imaginaires, l'entité divine et ses congénères ou dérivés : l'infini, la causalité spiritualiste, la substance immatérielle, l'âme, et d'où l'on excluait, par contre, toute une catégorie de choses parfaitement réelles, qui en font certainement partie et qui, avec une meilleure interprétation, y ont indubitablement leur place.

C'est que l'hypothèse divine alors était la clef de voûte de toute systématisation philosophique, et qu'étant la raison suffisante de tout, elle était censée rendre compte de tout et, par le fait, ainsi englobait tout. A part le matérialisme pur, abstrait ou concret, assez peu répandu en somme, et les groupes sceptique et sensualiste (Hume, Condillac et leur école), qui commençaient à poindre, pour toute la philosophie aux siècles derniers, par un accord à peu près unanime, l'absolu se résumait en Dieu, source unique et indiscutable de tout ce qui est ; l'absolu, c'était Dieu et rien autre. Dieu était le point de convergence où se rencontraient les grands esprits, malgré leurs théories en apparence les plus disparates. A cet égard, le sentiment était le même quasiment chez tous, chez le panthéiste Spinoza et chez le criticiste Kant aussi bien que chez Leibnitz et chez Descartes.

Dans les propositions qui ouvrent l'Ethique, Spinoza définissait Dieu : « un Être absolument infini, c'est-à-dire une substance constituée par une infinité d'attributs, dont chacun exprime une essence infinie et éternelle. » Pour lui, une substance ne pouvant être produite par une autre substance, et toute substance existant ainsi par elle-même et étant nécessairement infinie, Dieu existe nécessairement et, en dernière analyse, il ne peut exister et l'on ne peut concevoir aucune autre substance que Dieu. Tout ce qui est, est donc en Dieu et rien ne peut être ni être conçu sans Dieu. Dieu est la *nature naturante*, et la *nature naturée*, c'est-à-dire l'univers, résulte nécessairement de l'existence et des attributs de Dieu.

Pour Leibnitz, qui est le père de toutes les théories mo-

dernes si fort en faveur sur la force et son évolution, consistant à réaliser l'unité par l'absorption de la matière et de l'étendue dans l'activité, du concret dans l'abstrait, la véritable substance, c'est la force, telle que la conscience nous la révèle en nous-mêmes et telle que l'analogie nous conduit à la supposer en toutes choses. La force, ainsi comprise, est d'ailleurs nécessairement immatérielle ; les substances sont des âmes. L'univers est l'ensemble des monades ; elles forment une hiérarchie, dont les échelons correspondent aux différents degrés de perfection dont leur activité est susceptible, depuis la monade nue jusqu'à l'âme humaine, et qui se continue sans doute sans interruption, par une série d'intermédiaires encore supérieurs, jusqu'à Dieu. Toutes dépendent d'une même cause, d'un être qui porte en soi la cause de son existence, Dieu, raison dernière de l'existence et de l'harmonie des choses.

Pour ce qui est de Kant, après avoir établi dans la *Critique de la raison pure,* conformément à la doctrine empirique, que toute connaissance se rapporte nécessairement à l'expérience, que la science est possible et légitime, mais seulement à la condition d'être tout entière relative aux phénomènes et non aux choses en soi, aux *noumènes ;* après s'être accordé avec les sceptiques pour refuser toute certitude aux idées, dès qu'elles prétendent dépasser la sphère de l'expérience, et avoir ainsi formulé l'impuissance de la raison pure et, du même coup, l'illégitimité de la métaphysique ; après avoir enfin montré que la raison transcendante s'efforce d'élever la connaissance à la plus haute unité possible, à l'unité *inconditionnée* ou *absolue*, et est ainsi amenée à concevoir trois idées : âme, monde et Dieu, qui sont comme les trois foyers imaginaires, où viennent converger tous les rayons de l'intelligence humaine ; mais qu'aucune réalité saisissable ne correspond à ces idées, expression de notre besoin subjectif d'unité, qu'elles n'ont aucune valeur objective, que ce sont des hypothèses, dont la vérification est à tout jamais impossible ; et, après avoir appuyé toute cette critique en mettant la raison aux prises avec elle-même dans des antinomies insolubles, Kant revient

sur ses pas dans la *Critique de la raison pratique*, pour relever en partie ce qu'il avait démoli. L'incompétence de la raison spéculative, dit-il, laisse, en quelque sorte, le champ libre à la raison pratique. Or, ni la parfaite moralité ni la félicité qui doit en être la conséquence ne sont possibles dans les limites de cette vie, et la raison pratique affirme cependant qu'elles doivent être. Elle nous autorise donc à croire à l'immortalité de l'âme et à l'existence de Dieu, condition de leur possibilité finale. L'âme, Dieu, le monde, ne deviennent pas pour cela des objets de connaissance ; ils demeurent des objets de foi : ces idées subsistent donc pour celle-ci (1).

On sent, toutefois, que l'édifice des vieilles croyances se lézarde : son analyse impitoyable a porté. Ces idées ne sont plus données comme des conclusions indéfectibles de la raison, mais comme des postulats du sentiment, des supports indispensables à la morale. Dans le conflit entre l'intelligence et le cœur, c'est le cœur qui l'emporte et qui doit en effet l'emporter. Les nécessités impérieuses de la morale dictent cette résolution. C'est l'idée du devoir qui nous ouvre une perspective sur le monde des réalités, où la raison spéculative ne pénètre pas. Le devoir est, désormais, la seule base inébranlable de toutes les croyances qui dépassent l'expérience. Le grand ressort philosophique devient donc l'*impératif catégorique*, le commandement de la conscience, mais qui, en somme, reste en l'air et n'a, malgré tout, qu'une valeur empirique, puisque Kant, après avoir virtuellement détaché le devoir du système théologique par le doute jeté sur ses principes essentiels, n'a pas su explicitement le rattacher à l'autre système réel et prépondérant, celui des êtres collectifs humains. Kant a résumé lui-même toute son œuvre philosophique par cette confession : « J'ai dû abolir la science pour édifier la foi, » témoignage éclatant de l'insuffisance de sa philosophie et de la fragilité de sa conception-mère, puisque la science est désormais inséparable de toute

(1) Consulter le *Cours élémentaire de Philosophie*, suivi de *Notions d'histoire de la Philosophie*, par Emile Boirac; Félix Alcan, éditeur, 1894.

foi humaine, sous peine de rétrogradation théologique insupportable ; mais que, d'autre part, la foi contient aussi implicitement une adhésion religieuse, et que Kant n'a eu ni l'intuition ni la force de transformer la philosophie en religion, issue normale de cette régénération mentale, en faisant succéder, comme Auguste Comte, l'apostolat de saint Paul à la carrière d'Aristote.

Grâce à cette suprématie incontestée du principe divin, dans tout le domaine de la pensée abstraite, il s'opérait spontanément une distinction bien tranchée, permettant une classification *absolue* aussi, qui faisait le compte de l'esprit, toujours en quête de simplification systématique pour arriver à l'unité théorique dans chaque partie et envers le tout. Dans un compartiment se rangeaient toutes les croyances qui avaient Dieu pour principe et qui aboutissaient à Dieu « espoir suprême et suprême pensée », c'est-à-dire toutes les doctrines théologiques et la métaphysique déiste, tout le fictif humain, condensé en dogmes et en entités. L'autre était le siège du relatif : y prenaient place toutes les connaissances réelles, ce qui a depuis constitué la positivité. C'était le compartiment de la science, du savoir acquis et consolidé par l'expérience, la sphère des phénomènes et des lois coordonnés sans assistance directe de la révélation et des vérités surnaturelles. Sans se pénétrer mutuellement, les deux domaines, de l'absolu et du relatif, n'étaient cependant pas irrévocablement séparés et radicalement incompatibles, comme ils le sont devenus depuis à la suite d'une analyse plus rigoureuse des fondements de la connaissance.

L'unité se rétablissait dans la région transcendante, par le trait d'union universel, Dieu, en qui tout se rejoignait. Comme tout émanait de lui, tout se ramenait à lui et la série universelle des êtres se trouvait rattachée par une chaîne ininterrompue à son existence suprême.

La science, à peine émancipée et cantonnée dans l'élaboration préliminaire des phénomènes cosmologiques, osait à peine affirmer son indépendance et ne soupçonnait pas encore ses hautes destinées ni son hégémonie future. En dehors de la spécialité de leurs études, l'immense majorité

des savants se réclamaient dans leur for intérieur du plus pur déisme, s'en remettant à la religion ou à la philosophie du soin d'éclairer leur conscience sur les hauts problèmes des origines du monde et de la destinée humaine ; et la philosophie régnante, dans son propre sein, réservait une branche particulière, la métaphysique, pour l'approfondissement de ces questions supérieures. Car l'absolu, alors, n'était pas réputé inaccessible à la raison humaine ; en vertu du préjugé traditionnel, que la contradiction kantienne avait seulement effleuré, elle prétendait pouvoir l'atteindre par la connaissance *a priori*, ou les facultés transcendantes de l'entendement.

Dans sa généralité théorique, cette division entre le divin et l'humain, entre la métaphysique et la science, recouvrait en somme, sous le voile des fictions surnaturelles, une idée rationnelle et une part de vérité essentielle. Elle était la reconnaissance implicite de la distinction fondamentale, que rien ne saurait abolir, entre l'absolu et le relatif. Dans les anciennes théories de l'absolu, il n'y avait que Dieu de trop ; mais Dieu, c'était tout alors et, sans Dieu, il eût semblé qu'il n'y eût plus rien.

A force de rapporter finalement tout à Dieu, on s'était habitué à se persuader que Dieu expliquait réellement tout ; on ne s'apercevait pas que Dieu n'explique rien, pas même sa propre nature, radicalement inintelligible et contradictoire. On ne se rendait pas compte que le recours à Dieu, au fond, est un refus d'explication, la pétition de principe par excellence. Quand on a enfin compris que la soi-disant connaissance de Dieu par la révélation était de l'idéologie pure, et l'existence même de Dieu un simple postulat anthropomorphique ; qu'au lieu d'être fait à l'image de Dieu, l'homme qui, suivant la spirituelle réplique de Voltaire, le lui avait bien rendu, avait en réalité fait Dieu à son contraire ; que les prétendus attributs divins n'étaient que le contre-pied imaginaire des caractères réels et bien définis de l'Humanité, c'est-à-dire une négation, le mot d'absolu, vu son identification constante avec Dieu, s'est trouvé équivoque et insuffisant. Puis la philosophie s'est aperçue que,

Dieu éliminé, non seulement le relatif n'en subissait aucune atteinte, mais que l'absolu lui-même n'en continuait pas moins à subsister; qu'en dehors de l'idée fictive de Dieu, elle restait en présence de tout un ordre essentiel de choses, de tout un domaine extra-phénoménal ou extra-perceptible, *absolument* inaccessible dans son fond à la connaissance humaine par aucune révélation ni autrement; et c'est pour désigner cette région naturellement soustraite à son exploration qu'elle a eu recours au vocable nouveau d'incognoscible, d'agnostique, où ce caractère d'irréductibilité à la raison humaine est nettement prononcé.

Ce néologisme correspond donc à un besoin réel et il a légitimement conquis droit de cité dans la langue philosophique, sans exclure pour cela définitivement, comme une locution surannée, son congénère, l'absolu, que son aptitude traditionnelle à personnifier le contraste avec le relatif suffirait à faire conserver, une fois débarrassé de l'excroissance parasite du pseudo-principe divin. Les deux termes peuvent subsister côte à côte et se suppléer mutuellement pour les besoins de l'interprétation spéculative, comme exprimant des nuances spéciales et correspondant à des idées entre lesquelles on peut saisir subjectivement une distinction. L'incognoscible, en effet, dans sa généralité indivise, comprend tout le domaine de l'absolu. L'absolu proprement dit, c'est-à-dire l'inconditionnel, l'idée de ce qui est en soi et par soi, incarne plus expressément les notions de causalité originelle et de substance qu'elle évoque, sur lesquelles aucun effort de la mentalité humaine ne peut avoir prise, tandis que des investigations plus profondes, des analyses plus pénétrantes de la science moderne ont montré que, au lieu de cette fixité inaltérable, la délimitation tout au moins de l'incogoscible pouvait sembler moins rigoureuse, ses contours plus indécis; qu'il n'était pas impossible de soulever par endroits un peu du voile qui le recouvre, et de prolonger ainsi à ses dépens, dans une certaine mesure, le domaine du relatif, par quelques appendices qui constituent des acquisitions positives précieuses ou, plus exactement, correspondent à une rectification de frontières plus précise.

II

LA CRISE AGNOSTIQUE

Si je crois à propos d'insister davantage sur cette dénomination, qui en elle-même n'est qu'un mot de plus, une variante dans le glossaire philosophique, c'est que depuis sa propagation, et à la suite de certaines attaques contre la doctrine d'Auguste Comte dont elle a fourni le prétexte, il paraît s'être déclaré, au sein même du Positivisme, chez quelques consciences timorées, une sorte de malaise, un certain état d'âme particulier, quelque chose comme une crise latente d'émotivité morbide, qu'on pourrait qualifier de névrose agnostique, s'il fallait lui créer un nom dans la pathologie, et contre laquelle il importe de réagir; car cette angoisse morale, née d'une susceptibilité extrême à l'endroit de critiques plus superficielles en somme que solides, cette frayeur à tout propos et hors de propos d'être accusé de côtoyer la métaphysique ou même d'y verser inconsidérément, a pris un caractère d'acuité qui l'a fait dégénérer presque en panique et paraît avoir altéré, chez les esprits auxquels je fais allusion, la ferme assiette de la pondération et de l'équilibre positifs. Il en est résulté certains partis-pris de circonspection outrée, certaines tendances à une restriction mentale excessive, qui, pour vouloir resserrer plus étroitement le nœud de l'orthodoxie, pourraient avoir le tort, dans leur exagération même, de forcer la doctrine positive et de l'étriquer, de donner quelque prise à la malignité de ceux qui, en se proclamant avec quelque jactance « citoyens de l'infini », s'autorisent de leurs sublimes clartés pour dénigrer l'étroitesse de nos vues et nous reprocher d'être une petite église fermée, un cul-de-sac étranglé.

Ce courant d'esprit s'est traduit, dans plusieurs appréciations particulières de la *Revue occidentale*, par un essai de révision scrupuleuse de conscience, de déclarations de principes et d'articulation de foi positive, visant à une sorte de

condensation du dogme, de promulgation de *Credo* rigoureux, qui, avec de très louables intentions, me paraissent néanmoins dépasser le but et n'être pas l'expression exacte de la raison positiviste.

La peur du mal est quelquefois pire que le mal lui-même. Ne soyons pas plus comtistes que Comte; efforçons-nous de ne prêter aucune apparence de crédit, si injustifiée qu'elle puisse être, aux épithètes malsonnantes qu'on ne se fait pas faute de nous prodiguer, de négativistes intransigeants, d'emmurés du relatif et de bonzes sourds-muets.

Disons tout d'abord comment ce vertigo de l'incognoscible a pris naissance dans le Positivisme. C'est le philosophe italien Angiulli qui a attaché le grelot en prenant directement le Positivisme à partie et en prétendant l'enfermer dans un dilemme sans issue. Sa thèse a été reprise pour leur propre compte et amplifiée par M. Alfred Espinas et, en dernier lieu, par M. de Roberty, qui s'en est fait le commentateur fécond dans ses traités de l'*Agnosticisme* et de la *Recherche de l'unité*.

J'examinerai spécialement, à la fin de cet article, l'objection d'Angiulli, en me proposant de montrer qu'elle se réduit, ainsi que l'argumentation subséquente qui s'y est greffée, à un simple paralogisme. Je me borne à rappeler ici que l'idée première a été fournie à Angiulli lui-même par W. Hamilton, le maître en dialectique de Stuart Mill et de Herbert Spencer et le précurseur immédiat de l'école psychologique anglaise contemporaine, à qui en remonte effectivement la paternité.

Pour Hamilton, l'idée de l'absolu est une pseudo-idée. Dépassant Kant, dont la critique s'était bornée à la démonstration que nous ne connaissons pas l'absolu, il a soutenu que « nous ne le concevons même pas, que le mot absolu est un mot vide de sens, un faisceau de négations; dès qu'on essaie de concevoir l'absolu en lui appliquant quelqu'une des formes de la pensée, unité, causalité, etc., on le supprime. Toutes ces formes sont nécessairement des modes de relation : penser, c'est établir une relation entre une chose et une autre; penser, c'est *conditionner;* le relatif est le seul objet possible de notre intelligence. Dès lors, l'absolu ne peut être que la négation du relatif, c'est-à-dire du concevable. Comme

les choses ne sont intelligibles que par leurs relations, essayer de concevoir l'absolu, c'est essayer de concevoir l'inintelligible. L'idée de l'absolu, c'est l'idée du néant de la pensée. » Voilà le dilemme en germe. Angiulli et ses partenaires n'ont fait qu'en incorporer la formule dans leur polémique, en prenant directement le Positivisme pour cible :

« Positivistes, nous disent-ils en substance, votre dogme fondamental consiste à condamner comme illusoire la recherche des causes premières et dernières de l'absolu ; mais cette proposition vous met en flagrant délit de contradiction avec vous-mêmes. Si l'absolu est inaccessible, comme vous l'affirmez, il ne peut pas même exister dans la pensée. Pour être conséquents avec vos principes, vous ne devriez pas même en soupçonner l'existence, vous devriez l'ignorer *absolument.* »

Là-dessus, plusieurs de nos coreligionnaires emballés, saisis d'un pieux scrupule, hypnotisés par le spectre de l'incognoscible, de le renier à qui mieux mieux comme un reproche d'inconséquence dogmatique. Sans entrer pour le moment dans la discussion de principe de la controverse suscitée par la proposition d'Hamilton, faisons observer seulement que c'est une gageure insoutenable de prétendre que nous n'avons aucune idée de l'absolu, puisque l'existence des métaphysiques et des religions prouve pertinemment le contraire. Il ne servirait à rien d'arguer que les créations des religions et des métaphysiques sont des abstractions réalisées, des entités objectivées; car ces fictions du sentiment ou de la raison logique sont, le Positivisme l'a surabondamment démontré dans l'examen critique des grandes phases d'évolution spéculative de l'Humanité, et particulièrement des dogmes et des institutions du Christianisme, des ébauches provisoires, des symboles recouvrant un fond de réalités permanentes, transfigurées ou travesties, des processus naturels du développement de la mentalité humaine. Ajoutons qu'Hamilton lui-même ne paraît pas avoir fait grand fond sur la valeur de son syllogisme; car, après l'avoir posé et développé, il en détruit lui-même toute la portée logique par cette conclusion inattendue, que « l'absolu s'identifie avec Dieu et que nous

devons croire à l'absolu, bien que nous ne le connaissions pas. »

La première considération qui doit nous arrêter, c'est l'examen de la position prise, à propos de ces escarmouches, par l'*hyperpositivisme* (dans le sens d'exagération de la doctrine positiviste); c'est le nom par lequel nous désignerons ce système intérieur d'épuration dogmatique. Par sa plume, le Positivisme se défend énergiquement de tomber dans « l'erreur agnostique, » de justifier l'imputation « d'hypocrisie agnostique. » Il repousse comme un blasphème le soupçon d'être une doctrine agnostique, le qualificatif d'agnosticiste que M. de Roberty persiste à attribuer à Auguste Comte. Ce qu'il y a de piquant, c'est que c'est l'avènement du Positivisme qui a provoqué la création du mot, pour mieux caractériser l'ordre d'idées nouvelles auquel correspondait sa systématisation; c'est dans son propre sein que la dénomination de doctrine agnostique a pris naissance et pour se l'appliquer à lui-même, par opposition aux autres modes de philosopher, qui concluent à la possibilité soit de découvrir l'essence même des choses, soit de constituer l'unité du savoir universel par la recherche objective. Feu M. Léon Say ne s'y est pas mépris. Avec la perspicacité de son esprit pratique, il a bien vite reconnu l'état civil, en même temps que la portée du déterminisme agnostique, cette coupe sombre pratiquée dans la végétation parasite du subjectivisme absolu et l'influence que cette démarcation philosophique du savoir réel était appelée à exercer, comme règlement de la pensée, à l'encontre des divagations spéculatives que maintient le sous-théologisme officiel; et il a dénoncé le Positivisme comme le parrain et l'éditeur responsable de l'agnosticisme. Cette flétrissure académique n'a rien qui puisse offusquer le Positivisme, venant d'un des coryphées du déisme sous sa forme en apparence la plus atténuée, mais en réalité la plus persistante, comme résidu métaphysique, le protestantisme. Il était naturel qu'un doctrinaire spiritualiste vît avec déplaisir s'introniser un principe destiné à déplacer le courant d'idées auxquelles il restait attaché, en supplantant la vieille métaphysique.

Si incognoscible veut dire : d'une part, qu'il y a au-delà de

l'expérience sensible un domaine invinciblement réel, en vertu d'inductions incoercibles de la conscience, entrevu comme postulat logique sous une terminologie plastique, réalité ultime, cause première, substance, auquel se réfère plus particulièrement la notion d'absolu, mais soustrait absolument à toute investigation du fait de notre organisation ; et, d'autre part, qu'il coexiste un domaine adjacent comprenant les modes de l'activité propre des choses et leurs rapports essentiels, c'est-à-dire les phénomènes et les lois de l'*objectivité réelle*, par opposition aux phénomènes et aux lois de notre *subjectivité*, tels qu'ils sont présentés au sujet d'après la sensation spécifique; domaine également fermé, dont nous pouvons seulement saisir par échappée quelques aperceptions fragmentaires, au degré le plus élémentaire, parmi les phénomènes les plus simples et leurs rapports, vu leur corrélation effective, d'après une adhérence quelconque, sous les deux régimes; mais sans que jamais ces acquisitions précaires et partielles puissent être le point de départ d'aucune systématisation d'ensemble ni prendre place dans la conscience, autrement qu'à titre de simples amorces ou inférences logiques, dont il appartient à la positivité supérieure de décider l'opportunité et de régler l'emploi ; si c'est ainsi qu'il faut entendre l'incognocible, et c'est là en effet sa vraie signification, le Positivisme est au premier chef une doctrine agnostique, et il n'a ni à le désavouer ni à en rougir; car c'est ce qui lui assigne sa place et sa vraie marque, celle de la philosophie du relatif, ce qui n'est d'ailleurs nullement synonyme d'éclectisme.

La prétention de la censure hyperpositiviste de frapper l'absolu, l'incognoscible, d'excommunication majeure et d'interdit, de le déraciner de la conscience, de l'expulser de la mentalité humaine et un peu plus, s'il se pouvait, du monde extérieur lui-même (car c'est là que vise en somme l'hyperpositivisme en décrétant par un véto apodictique, par un *nescio vos* inflexible, l'inexistence de l'inconnaissable), est inconséquente et fallacieuse. Sous prétexte de ne laisser dépasser en aucun cas à la conscience le cercle des faits sensibles, du savoir contrôlé, verifié, on arriverait à la priver d'air et d'espace, à l'emprisonner dans une sorte de cloître

scolastique, où la lumière du dehors ne lui arriverait plus que soigneusement tamisée par des barreaux discrets, où le monde extérieur rapetissé ne lui serait accessible que sous forme d'édition soigneusement expurgée par une commission de l'index rigide. On en viendrait finalement à l'hébéter, pour la mieux discipliner. Discipline n'est pas castration. Le Positivisme n'est pas la momification de la pensée abstraite, mais une doctrine vivante et compréhensive. Faut-il rappeler que là, comme ailleurs, la lettre tue et l'esprit vivifie?

C'est d'ailleurs une illusion que de croire s'absoudre de toute connivence agnostique, de la prétendue *inconséquence* de l'agnosticisme, en répétant que la philosophie positive « a déclaré non avenus certains problèmes, celui de l'existence ou de la non existence d'un inconnaissable, d'un noumène sous le phénomène apparent » et en partant de là pour conclure « qu'un positiviste conséquent ne peut savoir s'il existe des causes premières au-delà des causes secondes »; c'est être dupe d'une véritable logomachie, puisque le seul énoncé de cette proposition assertorique est contradictoire, qu'il affirme précisément ce qu'elle entend nier. Cet effort pour se tromper soi-même ne trompe personne, et l'illogisme de cette thèse extrême se trahit de lui-même. Des causes *secondes* supposent nécessairement des causes *premières*. Il n'est pas exact non plus de dire que « la philosophie positive ne postule point l'existence de l'inconnaissable. » C'est le contraire qui est vrai; elle se refuse à entreprendre d'expliquer l'inexplicable, voilà tout. L'aphorisme d'Auguste Comte qu'il y a inconséquence pour l'esprit à continuer de poursuivre la recherche de la cause, quand on a reconnu la loi, n'a pas d'autre sens. S'il n'existe pas d'inconnaissable pour la conscience, alors la pensée humaine peut tout aborder, tout pénétrer et la positivité n'est plus qu'un vain mot. S'il existe des limites à l'investigation humaine, alors c'est qu'il y a un domaine où elle n'a pas accès; ce domaine c'est précisément l'incognoscible. C'est un dilemme inexpugnable.

Quant à soutenir ensuite que « poser des limites à la pensée et les déterminer n'est pas postuler l'existence de l'inconnaissable, que le concept de limite, éclos dans les

spéculations mathématiques, n'implique pas la connaissance ni la *reconnaissance* de l'au-delà », c'est une articulation d'une témérité évidente. Qu'il n'en implique pas la connaissance, d'accord ; mais la reconnaissance, manifestement si, puisqu'on convient plus loin que « cette limite, aboutissant idéal d'une évolution, d'une série, d'une forme, d'une opération de l'esprit, *montre l'inaccessible* au-delà. » Qu'est-ce que l'inaccessible, sinon une variante de l'inconnaissable? Tout l'hyperpositivisme repose ainsi sur l'abus de comparaisons empruntées aux mathématiques, qui peuvent avoir leur utilité accessoire, à titre d'images, quand elles sont bien appropriées, mais qui, hors de leur domaine essentiellement abstrait et analytique, ne résolvent rien. Qu'on nous présente le problème de l'incognoscible comme rentrant dans la catégorie de ce que les mathématiciens appellent problèmes impossibles, ne comportant que des solutions nulles ou infinies, soit; mais le problème n'en existe pas moins, il dépasse seulement la portée de l'intelligence humaine, comme l'équation générale du cinquième degré et la résolution générale des équations algébriques. Voilà la conclusion vraiment rationnelle; et, encore, comme nous le verrons tout à l'heure, cette forclusion n'est pas de tous points absolue, elle comporte équitablement quelque atténuation.

L'imputation d'agnosticisme n'avait par elle-même rien de bien compromettant pour le dogme positiviste, puisque l'agnosticisme, à tout prendre, est simplement l'expression d'une vérité philosophique courante, presque un axiome du sens commun. Pascal l'avait pressenti quand il a dit : « La dernière démarche de la raison est de reconnaître qu'il y a une infinité de choses qui la surpassent. » Ainsi compris, positivisme et agnosticisme ne font qu'un. C'est l'*Unknowable* de Spencer qui a tout gâté. L'unknowable est bien littéralement le synonyme en anglais d'incognoscible; seulement, tel que Spencer l'a entendu et incorporé à sa philosophie, il exprime tout autre chose. Grâce à la diffusion des idées de Spencer et à l'autorité de son patronage, l'incognoscible a pris dans la métaphysique contemporaine une signification

particulière, bien différente de sa simple acception grammaticale : il est devenu l'équivalent, la doublure, l'identification de l'*Unknowable spencérien*. Dupés par la myopie des mots, des critiques superficiels, plus lettrés que philosophes, qui se piquent de juger couramment le Positivisme, dont ils ont seulement une teinture très vague et des notions par à peu près, ont confondu les spéculations de Spencer avec la doctrine positiviste, et mis sur le compte de celle-ci tous les méfaits qui sont imputables à celle-là. C'est ainsi qu'on a accusé le Positivisme d'avoir créé et mis au monde, outre sa lignée légitime, l'agnosticisme, l'évolutionnisme et le monisme, dont on a fait une trilogie solidaire et indissoluble, parce que l'évolutionnisme spencérien vise en effet à la synthèse universelle qu'il rattache finalement à ce vocable devenu pour lui la personnification de l'Unité. Les trois idées se tiennent dans son système ; mais ce système n'a rien de commun avec le Positivisme dont il est l'antipode.

La systématisation de Spencer est une reprise de l'ontologie leibnitzienne combinée avec la tendance spinoziste. A vrai dire, c'est une tentative de galvanisation abstraite du matérialisme à l'aide d'un agent plus souple, plus malléable que la matière, mais qui n'est au fond que la matière spiritualisée : la *force*, dont la nature subjective prête mieux à l'illusion et qu'il s'agit d'ériger en principe universel des choses, après y avoir fait rentrer l'étendue, évaporée par un artifice de prestidigitation logique. Nous sommes ici en plein avatar théologique ; car, si Dieu, analysé dans son concept original, n'est que l'abstraction force divinisée sous forme de volonté arbitraire, la force génétique, autonome, ordonnatrice, à son tour, n'est que l'entité divine retournée et travestie. Mais, comme il est impossible, en dépit de tous les subterfuges, d'attribuer à la force le sentiment, l'intelligence et la volonté, de faire accepter la force qui pense, qui sent et qui veut, force a bien été de rétablir en dernier lieu, derrière cette entité factice, la causalité suprême qu'elle était intentionnellement destinée à supplanter, et alors reparaît quand même la fiction divine sous une autre formule : « la Substance infinie, » protée à double face pour maintenir l'unité,

qui se révèle à nous subjectivement et objectivement, comme esprit et comme matière, « la source inconnue des choses, qui continuera d'être, comme elle l'a toujours été, l'objet du sentiment religieux. » Voilà le système ; on voit qu'il avorte radicalement. Est-ce la faute du Positivisme s'il a plu à Herbert Spencer de ressusciter cette abstraction panthéiste, mi-théologique, mi-naturaliste, et de l'identifier avec l'incognoscible? Ce que Spencer n'a garde de dire, c'est que cette « Unité fondamentale », condition préalable de toute pensée, cet indistinct primitif, d'où émane on ne sait comment, par un mystère aussi inexplicable que celui de la création biblique, la force, dont l'évolution consiste dans le passage d'une homogénéité indéfinie à une hétérogénéité définie, se réduit à un fantôme idéologique ; car l'homogénéité parfaite qu'elle suppose, vu le principe immédiat de différenciation inhérent à toute activité spontanée, ne saurait consister que dans la complète immobilité : et c'est cette pseudo-idée, image du vide infini, qu'on nous sert pour l'incognoscible avec un grand *I* (l'Infini Incognoscible), quand son vrai nom serait l'Absurde majuscule.

Tâchons, à notre tour, de nous rendre compte de ce que nous devons entendre proprement par l'incognoscible, cette formule élargie, cette généralisation de l'absolu. L'incognoscible étant par essence le nom relatif, l'interrogation du relatif doit nous l'apprendre *a contrario*. Comme en tout autre sujet, c'est au connu à nous éclairer sur l'inconnu, et même ici, en une certaine mesure, sur l'inconnaissable.

Mais cet examen doit se doubler nécessairement de certaines considérations psychologiques, pour mieux en faire ressortir l'esprit et la conclusion. Nous les emprunterons, en partie, à Herbert Spencer qui, dans ses Principes de Psychologie, a le mieux approfondi l'étude analytique de la genèse de la connaissance, sous le rapport de la qualité des phénomènes, pendant que la psycho-physique allemande attaquait les mêmes problèmes au point de vue quantitatif (méthodes psychométriques de Weber, Fechner, Wundt et son école).

III

ANALYSE PSYCHOLOGIQUE SUBJECTIVE-OBJECTIVE.

Connaître, c'est établir dans la pensée des rapports déterminés. Notre connaissance résulte d'une collaboration entre notre cerveau et la réalité extérieure, par l'intermédiaire des structures sensorielles, notre seule communication avec le dehors, fonction analytique discrète, chargée de fournir les matériaux de l'élaboration cérébrale, c'est-à-dire de découper sur la trame obscure de l'objectivité, et de simplifier par intégration spécifique, la portion de réalité accessible et assimilable à notre réceptivité organique ; étant entendu que notre propre corps et les phénomènes de l'activité psychique, chez le sujet, font eux-mêmes partie, en tant qu'objets de la connaissance, de l'objectivité réelle, en vertu du dédoublement de la personnalité et de l'extériorisation *post-factum* des faits psychiques pour la conscience, par la réaction de l'organe méditatif sur les autres fonctions de l'appareil cérébral et sur sa propre fonction à lui-même. C'est la méconnaissance de ce mécanisme physiologique de la pensée intérieure qui provoque l'erreur de la prétendue méthode introspective, où l'agent psychique, croyant s'observer directement en acte, n'opère en réalité que sur des résultats finis de sa propre activité, sur la représentation de modes du fonctionnement cérébral déjà passés, mais objectivés par rappel immédiat dans le sensorium, sans aucune différence intrinsèque de qualité, comme opération de l'esprit, avec les autres matériaux de la phénoménalité extérieure, qui se résument et se traduisent aussi pour nous en états de conscience.

Il suit de ce qui précède, que le rapport conçu dans la pensée et qui constitue la connaissance n'est pas établi directement entre l'entendement et la réalité externe, mais qu'il est établi directement entre la sensation, qui est la matière brute de l'intelligence, ou ses représentations, et notre

cerveau ; et qu'ainsi de la double face de tout phénomène nous n'en percevons effectivement qu'une seule, son aspect subjectif.

Nous savons, en effet, depuis Berkeley (1), que nous ne connaissons du monde et de nous-mêmes que nos impressions, c'est-à-dire des rapports entre des sensations. Aussi s'est-il formé à sa suite une école, mélange bâtard de sensualisme radical (croyance à la réalité objective du contenu de nos sensations) et de subjectivisme pur, l'Idéalisme transcendant, qui n'admet pas d'autre réalité en dehors de nos affections subjectives, de notre conception abstraite des choses.

C'est bien un peu la version que nous réédite à son tour l'hyperpositivisme par sa conclusion superlative, qui prétend nous interdire « d'admettre qu'il y a une réalité inconnaissance » et qui « au contraire prétend le phénomène *abstraitement réel* », propositions qui, prises à la lettre, seraient implicitement la justification du procédé mental par lequel nous réalisons les abstractions et constitueraient un retour indirect à la métaphysique, pour la mieux éviter. Car la métaphysique consiste à altérer la vérité de l'ordre naturel par n'importe quel procédé, aussi bien par sa mutilation arbitraire, en vertu d'une restriction mentale abusive, que par sa contrefaçon subjective.

La vérité positive, à laquelle il faut nous tenir et dont le préjugé hyperpositiviste tendrait à oblitérer la notion, c'est qu'en fait l'objectivité est double : il y a l'objectivité réelle et l'objectivité sensationnelle, qu'il ne faut pas confondre et qui ne sont nullement équivalentes. La réalité extérieure est le fondement de toute connaissance ; elle est la base de toutes nos idées. Mais notre représentation du spectacle extérieur n'en est pas la reproduction exacte, le miroir fidèle, ne nous en donne pas la conscience adéquate. Elle n'en est qu'une symbolisation, l'hypothèse suffisante pour nos besoins, qui ne peut jamais en fonder la connaissance ; car avoir une représentation d'une chose n'est pas en avoir la connaissance.

(1) *Principes de la connaissance.*

Et cette inaptitude fondamentale de l'esprit à pénétrer la réalité originale ne porte pas seulement sur le fond même des choses, la substantialité, mais aussi bien sur les modes intimes de leur activité réelle et sur leurs lois propres, qui diffèrent essentiellement de la phénoménalité et des lois, telles qu'elles nous sont révélées dans la traduction des sens. C'est en cela que consiste la relativité de la connaissance.

Il ne s'ensuit pas du tout que nous n'ayons aucun rapport véritable avec la réalité objective, inconnaissable en soi. Ce rapporte existe. Ce n'est pas notre intelligence qui le crée ; elle ne fait que le saisir, l'enregistrer sous la forme unilatérale qu'il revêt dans nos sensations spécifiques. La nature de ce rapport est dans la dépendance de notre organisation sensorielle. Mais ce mécanisme sensoriel, en lui-même, nous échappe dans son mode de relation objectif, aussi bien d'ailleurs que le mécanisme physiologique interne qui y est lié, aboutissant au métabolisme subjectif, dont nous n'avons pas davantage la clef ; nous savons seulement que la substance nerveuse en est, de part et d'autre, l'agent essentiel.

La conscience subjective, bien que déterminée effectivement par le concours de la réalité objective, n'est, en raison de la constitution du sujet et de ses états particuliers, comme aussi de la complexité naturelle des choses, qualitativement ni quantitativement, la mesure de l'existence objective. Pour emprunter la métaphore pittoresque de Spencer : « l'action objective ne ressemble pas plus à l'état subjectif qu'elle cause, que le mouvement qui rabat la détente d'un fusil ne ressemble à l'explosion qui suit. » Et il ajoute : « nous sommes ainsi conduits à cette conclusion : c'est que, ce dont nous avons conscience comme propriété de la matière, même la pesanteur et la résistance, ne sont que des affections subjectives, produites par des agents objectifs inconnus et inconnaissables. Toutes les sensations déterminées en nous par les objets environnants ne sont que des symboles d'actions hors de nous, dont nous ne pouvons même pas concevoir la nature. »

Ce n'est pas tout. Non seulement l'espèce et la quantité des sensations n'existent, telles que nous les connaissons, que

dans la conscience et n'ont aucune ressemblance avec ces agents situés hors de la conscience et qui les causent; mais, comme l'état de conscience, quel qu'il soit, n'est connu par personne que dans sa propre conscience, ce n'est qu'indirectement, en vertu d'une série de raisonnements et de preuves logiques, que nous croyons que ces états existent en dehors de nous, chez d'autres êtres qui les éprouvent pareillement, et qu'ils ont de plus une contre-partie commune dans la réalité objective du monde.

Toutefois, ne perdons pas non plus de vue, un seul instant, la seconde alternative, indispensable pour reconstituer la vérité d'ensemble. « N'oublions pas de reconnaître l'hypothèse inévitable de tout raisonnement employé pour prouver la relativité des rapports : c'est qu'il existe hors de la conscience des conditions de manifestation objective, qui sont symbolisées par les rapports, tels que nous les concevons. Tout argument prouvant que nos conceptions sont relatives tombe en pièces, si l'on retire l'hypothèse qu'il existe quelque forme des choses dont nos sensations, comme moule de la pensée, sont dérivées. Quoique les rapports dont est constituée le conscience ne puissent être identifiés avec quelque chose hors de la conscience, cependant ils sont dus à quelque chose hors de la conscience; et c'est une conclusion inévitable, puisque penser autrement c'est penser qu'un changement a lieu sans un antécédent. L'existence de formes non relatives est donc plus certaine que la relativité des rapports telle que nous la connaissons, puisque prouver la seconde ne se peut sans supposer perpétuellement la première. »

Nous ne percevons pas qualitativement et nous ne modifions pas intensivement une phénoménalité *abstraite*, qui, destituée du support de l'existence objective, n'est plus qu'un *flatus vocis*, une illusion de la pensée, mais une phénoménalité réelle sous-jacente. D'autre part, c'est par une somme complexe d'inductions que nous sommes arrivés à reconnaître cette existence du monde extérieur, indépendante de la représentation sensitive, et ses connexions avec notre organisation physique et mentale, et à instituer par voie de conséquence le principe général de la relation entre les lois logiques et les

lois physiques. Ainsi, la conception de l'ordre universel, de l'arrangement inaltérable des phénomènes, résulte d'une immense induction, jamais démentie par les vérifications partielles à notre portée. Là-dessus, l'accord est complet entre Herbert Spencer et Auguste Comte.

Enfin, le même processus de l'esprit, une induction non moins impérative et non moins concluante nous révèle à son tour, sous la physionomie mouvante de cette activité externe des choses, dont les lois objectives elles-mêmes, les lois concrètes, si elles nous étaient connues, ne nous exprimeraient que la constance de leurs relations, rien de plus, un principe de permanence inaltérable à la fois comme *nexus* de cette variabilité indéfinie et comme condition de cette harmonie fondamentale, sans que nous soyons tenus pour cela de descendre jusqu'au sujet un par *essence*, jusqu'à l'unité absolue de la métaphysique moniste, et de dépasser les limites que la science et la philosophie posent à la divisibilité des corps. Ce principe c'est celui de substance, qui s'identifie avec la simplicité des éléments de la matière, seule symbolisation permise à l'homme de la nature inaccessible des choses.

Notre conscience, en effet, a besoin d'adhérer à quelque chose de stable et de définitif en dehors d'elle, comme notre corps d'être retenu au sol par la pesanteur. Mentalement et moralement, aussi bien que physiquement, nous ne pouvons vivre et nous développer que dans un milieu plus fixe que nous-mêmes. La réalité substantielle de l'existence objective est liée indissolublement à notre propre existence, puisque celle-ci en dépend. La garantie suprême de cette réalité objective, comme de cet ordre constitutif du monde, repose sur le principe matériel, c'est-à-dire sur l'incorporation des phénomènes aux substances, qui est un des dogmes cardinaux du Positivisme et sans laquelle toutes choses et nous-mêmes nous évanouirions aussitôt dans une insaisissable abstraction.

Cette conclusion en faveur de l'existence objective de la matière, comme une réalité physique, non comme un simple concept métaphysique ou subjectif, a-t-elle quoi que ce soit de contraire à l'orthodoxie positive? En aucune façon, puis-

qu'elle est à la base de sa systématisation, ainsi qu'il est facile de le justifier par des citations géminées du Maître :

Bien que « l'intime structure des substances réelles nous demeure nécessairement inconnue, tout phénomène ayant un siège, chaque notion d'activité, même inorganique, doit toujours se rattacher à une *substance* quelconque (1) » suivant l'esprit de l'abstraction cosmologique « toujours relative aux molécules, même en étudiant les masses. ».

« Que la philosophie inorganique conçoive les corps comme composés de molécules indivisibles, cette notion est conforme à la nature des phénomènes étudiés, qui, constituant le fond de toute existence *matérielle*, doivent appartenir d'une manière identique aux plus petites particules (2). » « En considérant que chaque groupe de phénomènes ne peut jamais être entièrement fixe, on reconnaît que l'immuabilité des lois naturelles ne saurait convenir aux événements composés et reste toujours bornée à leurs *éléments irréductibles*. Il est clair que les propriétés essentielles sont directement relatives aux molécules dont l'assemblage influe non seulement sur l'intensité des résultats, mais aussi sur leur production. Mieux appréciée, l'existence du grand Fétiche est donc réductible, comme celle du grand Etre, à des organes indivisibles, qui ne peuvent développer leurs attributs que sous l'ascendant de l'ensemble, seul réel des deux parts. Alors, la diversité des deux cas se borne à la *perpétuité des éléments* de l'un contrastant avec le renouvellement continu de ceux de l'autre (3). »

« Le régime normal représente la *matière* et même l'espace, sous l'impulsion continue de la sympathie fondamentale, concourant *activement* ou passivement à perfectionner l'harmonie universelle d'après la providence graduelle du Grand Etre (4). »

Le voilà suffisamment caractérisé l'incognoscible, le non relatif, l'absolu. L'incognoscible, c'est l'antécédent inconnu et inconnaissable dont la sensation est le conséquent, causalité double, puisqu'on peut y distinguer à la rigueur, bien que ne

(1) *Système de Politique positive*, t. 1er, p. 520 et 644.
(2) *La Philosophie positive*, Résumé par J. Rig, t. 1er, p. 496.
(3) *Synthèse subjective*, Introduction, p. 7 et 50.
(4) *Synthèse subjective*, Introduction, p. 25.

faisant qu'un au fond, l'être de ses modes d'être, la substance de ses activités, et il embrasse ainsi par le fait tout le domaine de l'objectivité réelle, sur laquelle tout repose, par opposition au domaine des faits sensibles.

Ne nous montrons donc pas si intraitables envers l'absolu, puisqu'en fait nous transigeons avec lui, puisque la condition de notre existence est un perpétuel accommodement, une composition indirecte avec l'inconnaissable par l'entremise des facteurs sensitifs et opératifs, seuls directement connus et connaissables, et destinés à transformer pour nous, dans la mesure qui convient à notre organisation, l'absolu en relatif; puisqu'en définitive la communication des sens est un pont jeté sur l'absolu.

Il est inévitable que nous ayons quelque adhérence avec l'absolu, puisque nous en faisons partie à certains égards nous aussi, que nous le portons en nous-mêmes, dans notre propre substance, dans notre chair et dans notre esprit. Car la nature intime de notre être nous reste aussi inconnue que celle de l'ensemble des corps extérieurs. La matière, dont nous sommes aussi formés, est non moins inconcevable qu'elle n'est méconnaissable, et rien d'autre part ne saurait nous dévoiler « l'éternel mystère de la subordination du subjectif à l'objectif. »

Si l'absolu nous domine, nous le dominons à notre tour dans les limites de variabilité qu'il comporte, S'il nous affecte nous réagissons sur lui par le concours des deux agents fondamentaux de la vie de relation, la sensibilité et la contractilité. Comment donc nierions-nous un rapport patent et réciproque, puisqu'il en résulte une double modification de nous-mêmes et des choses, traduite dans la sensation et vérifiée aussi par elle ?

Pour essayer d'éclairer par une comparaison imagée, par une illustration expressive, autant que le comporte la difficulté du cas, ce que nous pouvons soupçonner du rôle fonctionnel de ce rapport, parfaitement inexplicable en soi, entre l'objectivité réelle et nous, Herbert Spencer a recours (1) à un dia-

(1) *Principes de Psychologie*, t. 2, p. 515 et suivantes : *le Réalisme transfiguré.*

gramme ingénieux, emprunté à la théorie de la perspective, dont voici un aperçu :

« Si, en jetant les yeux par une fenêtre sur un objet, par exemple un coffre placé à la surface du sol, on marque sur la vitre, en tenant son regard fixé sur cet objet, des points disposés de telle sorte que chacun d'eux cache un coin du coffre, et qu'on joigne ensuite ces points par des lignes dont chacune cache un des bords de ce coffre, on a sur la surface de la vitre une représentation au trait ou une vue perspective du coffre, une représentation de sa forme, non telle qu'elle est, mais telle qu'elle est vue réellement.

« Si maintenant on considère la relation qui existe entre cette figure et le coffre lui-même, on trouve que les deux objets diffèrent de diverses façons :

« Le coffre occupe un espace à trois dimensions, l'image un espace à deux dimensions seulement. Les relations entre les lignes du premier ne sont pas les mêmes qu'entre les lignes du second, l'espace du sommet et du côté latéral visible étant bien plus grands dans la réalité que dans la représentation. Les directions dans l'espace des lignes représentatives sont entièrement différentes des directions des lignes réelles, obliques dans la représentation, droites dans la réalité; les angles qu'elles font sont dissemblables, aigus dans la représentation, droits dans la réalité : et, néanmoins, la représentation et la réalité sont tellement unies que la position des yeux, la vitre et le coffre étant donnés, aucune autre figure n'est possible; et si le coffre change de situation ou de distance, les changements correspondants dans la figure sont tels que par eux on peut connaître les changements survenus dans le coffre. En un mot, il y a là un cas de symbolisation tel que, malgré l'extrême différence entre le symbole et la réalité, il y a une correspondance exacte, quoique indirecte, entre les *relations changeantes* qui surviennent dans les éléments de l'un et les *relations changeantes* qui surviennent dans les éléments de l'autre, ou une proportionnalité définie de l'un à l'autre.

« Dans le cas plus compliqué de la projection de l'image d'un cube sur un cylindre, outre les dissemblances notées précédemment, il y en a d'autres encore plus particulières :

les lignes qui sont droites dans le cube sont courbes dans l'image; les surfaces planes du cube sont représentées par des surfaces courbes dans l'autre. Bien plus, les variations des lignes de l'image sont devenues extrêmement compliquées. Si le cube est mû latéralement, de manière à projeter plus avant l'image sur la surface en retrait du cylindre, quelques-unes d'entre les lignes représentatives commenceront à s'allonger bien plus que les autres et même les parties les plus éloignées de chaque ligne s'allongeront beaucoup plus que les parties les plus proches. Ainsi, ni les éléments du symbole, ni leurs relations, ni les lois suivant lesquelles ces relations varient ne sont les mêmes que dans le cube. Et pourtant, il y a entre le symbole et la réalité un système de correspondance si bien défini, ils sont si bien liés l'un à l'autre que, pour tout réarrangement possible du plexus qui constitue l'un, il y a un réarrangement exactement équivalent du plexus qui constitue l'autre. L'analogie qu'on peut en tirer s'explique d'elle-même : Chaque changement dans la réalité objective cause pareillement dans l'état subjectif un changement exactement correspondant au premier, correspondant si bien qu'il en permet une interprétation satisfaisante. »

Cette correspondance indirecte entre le symbole et la réalité, entre l'existence objective et nous, si elle ne nous révèle pas la nature et les relations exactes des modes de l'existence réelle, ni leurs lois, qui diffèrent essentiellement des relations phénoménales et des lois symbolisées par la relativité, nous donne du moins une mesure suffisamment exacte ou approchée de leurs variations, et nous fournit ainsi la variable indépendante, qui peut nous permettre d'agir sur l'intensité et la vitesse de ces relations ; en même temps que la constance de la proportionnalité de ces variations nous confirme dans la certitude de l'existence de la réalité objective, qui résulte pour nous du triple verdict affirmatif de la conscience, touchant : l'immuabilité de la substance, d'où dépend tout le reste comme siège inaltérable des propriétés essentielles, l'immuabilité des modes de relation de l'activité objective correspondant à la permanence

de nature des phénomènes de la relativité spécifique, enfin l'immuabilité des lois de leurs variations ; dans lesquelles consiste l'immuabilité fondamentale de l'ordre naturel, en tant que soustrait absolument à notre action modificatrice, toujours superficielle et temporaire, puisque les lois du monde dominent celles de l'homme et n'en sont pas modifiées.

Complétant le parallèle, supposez que, par une interversion des rôles actifs du symbole et de la réalité, tels qu'ils se présentent dans la théorie de la perspective et dans l'application qui vient d'en être faite, où ils correspondent à la genèse de notre connaissance, nous ayons, par réciprocité, le pouvoir, en modifiant les relations des éléments du symbole, de produire par correspondance une modification, non pas identique, mais proportionnelle aussi, dans les relations des modes de l'activité réelle (1), nous avons dans sa totalité la représentation du cas humain, actif et passif. Pour la modificabilité humaine, qui ne s'exerce que sur des rapports d'intensité et de vitesse, des relations de quantité, des compositions et des coëfficients de force, cette équivalence dynamique suffit.

IV

DU PRINCIPE DE SUBSTANCE

Toutefois, dans cette image, ce spectre de l'incognoscible, réfracté par le prisme de nos sens suivant les lois de l'optique particulière de notre organisation spécifique, qui nous donne, au lieu de la reproduction conforme, du moins une transposition de l'objectivité réelle, il y a, pour continuer la métaphore, une lacune, une brèche, quelque chose comme la tache aveugle de la rétine, mais qu'aucune accommodation

(1) Nous avons identiquement sous les yeux la reproduction schématique de ce second cas dans le parallélisme des variations proportionnelles que produit l'accompagnement de nos mouvements naturels par notre ombre, vis-à-vis de laquelle nous sommes le type actif.

ne peut combler ni suppléer : elle a trait à la substantialité. Nous pouvons à la rigueur nous figurer quelque chose de la phénoménalité objectivement réelle et de ses lois concrètes, par comparaison avec notre phénoménalité et nos lois subjectives, au moyen d'une complication imagée des rythmes supposés de l'activité moléculaire et de leurs associations ; nous pouvons même exceptionnellement, comme dans le cas du son, sous l'impression de la sensation spécifique, démêler le mécanisme original de sa production d'après une appréciation plus profonde fournie par le contrôle d'un autre sens, qui nous révèle, dans son rythme spécial, un de ces modes d'activité primaire. Pour la substantialité, rien de pareil ; le déficit est entier, irréductible. C'est que, même dans ces occurrences heureuses, où nous dérobons à l'incognoscible quelque parcelle de vérité, nous ne parvenons toujours à ces informations isolées que par le concours de notre seul interprète possible, la communication des sens, et que ces équations partielles portent sur l'élément relationnel de la réalité objective, la variabilité intensive de ses activités et ses lois, sur laquelle a prise à quelque degré le déterminisme sensoriel. Au contraire, la substance, c'est l'élément non relationnel. C'est une notion qui n'a rien de sensible, parce que l'esprit humain n'a pas de mode d'interprétation approprié à un tel objet. Et pourtant, nous ne pouvons pas plus l'abstraire de notre entendement que nous ne pouvons nous en abstraire nous-mêmes. Quand nous essayons de le faire, nous donnons inconsidérément dans le travers du philosophe pyrrhonien du *Mariage forcé*, qui, pour ne rien affirmer d'incertain, avait pris le parti de douter de tout, même de sa propre existence et de celle d'autrui.

C'est un peu, malgré des intentions différentes et toute exagération mise à part, la tendance philosophique de l'hyperpositivisme avec ses prédilections exclusives, qui nous convient presque à ne voir rien de plus dans le monde que la méthode abstraite et ses résultats abstraits, à ne considérer d'autre existence que l'existence abstraite, et à borner toute la réalité au domaine abstrait ; l'hyperpositivisme, qui n'est pas bien fixé sur le point de savoir si la phénoménalité

apparente n'est pas au fond la seule réalité, toute la réalité, et c'est même ce dernier parti qui serait la vraie conclusion logique, la conclusion forcée de son système. « Rien ne nous assure, en effet, que la représentation que nous nous faisons du monde soit autre chose qu'une image peut-être infidèle ; mais rien ne prouve non plus que cette image n'est pas conforme à la réalité et peut-être est-elle la réalité même. » L'aveu est significatif. Mais ce n'est pas le vrai Positivisme, cela, si catégorique sur le principe de la subordination universelle de l'abstrait au concret, et qui ne prend l'abstraction que pour un procédé, recommandable surtout par sa généralité supérieure. Ce qu'on nous donne pour la pure essence du Positivisme, pour l'or fin de sa doctrine, frise le scepticisme et, un peu plus, se confondrait avec le *phénoménisme absolu*, qui mène tout droit à l'*illusionnisme absolu*. Il ne faudrait pourtant pas, par prévention contre l'absolu, créer à son tour une nouvelle catégorie d'absolu, le *relativisme absolu*.

L'hyperpositivisme nous somme de tenir le phénomène pour « abstraitement réel », ce qui équivaudrait à considérer l'ordre abstrait comme effectivement réel. La vérité, c'est que nous devons tenir le phénomène et ses lois, non pour *abstraitement* réels, mais comme *subjectivement* réels, en tant que produit direct de la réceptivité sensorielle et de l'élaboration cérébrale du sujet, avec le concours indirect de la réalité objective, et, par suite, comme susceptibles de révision, d'amendement, de rectification, sous le contrôle de cette réalité extérieure dont ils émanent. Si le phénomène, tel qu'il nous est donné dans la sensation était *abstraitement réel*, nous devrions le tenir pour l'expression intégrale de la vérité, et nous n'aurions pas été conduits, par exemple, à rechercher derrière le phénomène abstrait identifié dans la sensation subjective de son l'explication mécanique concrète qui nous en dévoile l'antécédent réel. Si les lois connues de nous étaient *abstraitement réelles*, elles échapperaient à toute discussion ; elles seraient définitives, irréductibles, imperfectibles, et la définition positiviste, qui les reconnaît seulement pour des hypothèses suffisamment vérifiées, serait un non-sens.

Quand on me dit que mon corps est une combinaison particulière d'événements communs à tous, cela s'entend, abstraitement parlant. Mais, si l'on veut par surcroît me persuader qu'il n'est que cela et rien autre, que toute considération finit là, tout mon être se révolte ; l'instinct inaliénable de la réalité proteste en moi par la voix du bon sens, et je suis tenté de m'écrier comme Sosie, dépouillé de sa personnalité par Mercure, qui prétend de plus le convaincre logiquement de son propre néant :

« Pourtant quand je me tâte et que je me rappelle,
Il me semble que je suis moi......
Car, enfin, faut-il bien que je sois *quelque chose*. »

Le témoignage, en faveur de la notion de substance, de la cœnesthésie, ce sentiment intime de notre individualité vivante, qui ne récapitule pas seulement pour la conscience la somme des phénomènes vitaux, mais qui identifie leur trame permanente, l'unité synthétique de notre être, pourrait être récusé à la rigueur, comme n'étant encore qu'un faisceau de sensations et ne se référant d'ailleurs qu'à un consensus temporaire et dissoluble. Mais la déposition de la chimie qui le complète ne saurait l'être, quand elle nous montre les éléments primaires dissociés subsistant dans leur intégrité après la vie phénoménale qui était le résultat de leur combinaison, allant refaire d'autres existences sous des formes et une phénoménalité nouvelles, et ainsi de suite indéfiniment, en conservant leur individualité indéfectible de corps simples.

Bien que les affections chimiques indiquent toujours la diversité matérielle, malgré cette confusion d'identité, l'intégrité des éléments physiques constituants n'en est pas abolie, puisqu'elle peut toujours être restituée. Bien que la pesanteur terrestre soit d'ordre phénoménal et relatif, ce qui est pesé dans la balance, ce ne sont pas des phénomènes abstraits qui n'ont par eux-mêmes, ni masse, ni volume, ni figure et ne sont que l'expression sensible de ces réalités, mais des molécules agrégées de matière pesante, c'est-à-dire la quantité de substance spécifique contenue dans chaque

corps, rapportée à des unités de poids déterminées. Le soufre, le mercure, l'hydrogène ne sont pas des phénomènes abstraitement réels, mais des substances simples.

L'abstention systématique, où l'hyperpositivisme, cette surenchère de la relativité, prétend se retrancher, l'attitude de négativisme indolent qu'il affecte envers tout ce qui ne tombe pas immédiatement sous nos sens et qui justifierait le reproche de *philosophie paresseuse,* jeté parfois inconsidérément à notre doctrine, n'est donc pas exactement vraie au fond, parce qu'elle n'est pas exactement possible. L'agnosticisme, en tant que notion générale, n'est pas plus incompatible avec le Positivisme qu'avec notre propre nature, agnostique aussi au premier chef. Mieux inspiré, le docteur Bridges, dans un article intitulé l'*Inconnaissable*, reproduit dans la *Revue occidentale* du 1er juillet 1896, n'hésite pas à en reconnaître l'existence : « La science admet l'inconnaissable. »

C'est qu'en effet, même au point de vue de la vraie orthodoxie dogmatique, l'hyperpositivisme s'abuse. La substantialité, le principe d'identité spécifique par incorporation des phénomènes aux *substances*, n'est pas seulement le postulat le plus direct et le plus satisfaisant de la conscience. Elle est de plus une affirmation inséparable de la systématisation positiviste : elle tient aux entrailles même de la doctrine ; elle est la cheville ouvrière de son dogme.

Ce n'est pas seulement en vertu de ce truisme d'expérience universelle que, si nous percevons et si nous modifions des phénomènes, ce n'est jamais que dans des corps. Non : la raison est plus profonde ; l'articulation de la foi positiviste porte plus loin. Si elle repousse l'expression de propriétés *immanentes,* prise au sens propre, comme une dernière forme de l'ontologisme dissimulée sous le vague des mots, c'est qu'elle affirme implicitement, par là même, que les propriétés ne signifient pas autre chose que les *substances réelles en action.*

C'est qu'en effet les phénomènes généraux *objectivement réels,* dans leur permanence de nature et de relations, que reflètent la phénoménalité sensible et ses lois, ne sont et ne

peuvent être que les activités mêmes inhérentes aux éléments des êtres, spécialisées d'après un arrangement primitif et inaltérable, qu'ils recèlent en puissance virtuelle, et qui préside à l'ordre de tous les systèmes d'évènements ultérieurs, dont ils peuvent devenir le siège, en sorte que l'essor dynamique se trouve régi et sérié par les conditions statiques, déjà en germe dans les éléments, tout comme la croissance organique et le développement de la structure spécifique sont en quelque sorte préformés dans la substance embryonnaire.

C'est ainsi qu'en physique, qui concerne les modes d'activité les plus simples, les changements de forme et de position n'affectent jamais que l'état et non la substance des corps. Celle-ci au contraire est toujours altérée dans les combinaisons chimiques, en corrélation avec une complication supérieure des modes de l'activité objective pour cette catégorie. C'est ainsi que la formation des composés organiques est réservée aux éléments quaternaires, qui seuls possèdent cette propriété à un degré éminent. Elle appartient aussi, mais à un degré moindre, au fer, au phosphore, au calcium, sans que nous puissions savoir ni la raison de cette inégalité, ni pourquoi d'autres corps élémentaires ne sont pas capables de vivre, ni pourquoi la vitalité ne persiste pas indéfiniment chez les matériaux susceptibles de l'acquérir.

C'est sur cette base que repose le dogme de l'ordre fondamental du monde, tel qu'il est formulé dans la troisième loi de Philosophie première, d'après laquelle l'immuabilité borne ses modifications naturelles ou artificielles (consistant toujours à développer l'ordre naturel) à ne pouvoir affecter que le degré, même idéalement, sans troubler l'arrangement, « ce qui constitue la définition la plus précise de l'ordre universel » (1).

Résumons d'abord les vues conformes de Littré sur ce sujet délicat : « Que, isolée, une molécule ne manifeste pas certaines propriétés qui pourtant lui sont essentielles, c'est ce qui se voit dans toutes les actions où il y a réciprocité. A l'état d'isolement, les molécules ne montrent aucune activité élec-

(1) *Synthèse subjective*, p. 171 et 173.

trique; pour que cette activité se manifeste, il suffit de créer les conditions d'influence qui sont nécessaires à cet effet. A l'état d'isolement, une molécule ne paraît douée d'aucune affinité de combinaison; qu'on lui fournisse les contacts dont elle a besoin, et on la verra douée aussitôt de la force chimique. Le phénomène est tout à fait le même pour les molécules et leurs activités vitales. Dans tous ces cas, la dualité met en évidence des propriétés inhérentes à la matière et ne les créé pas, » en vertu du principe invariable que, de même qu'aucune intervention humaine ne saurait créer dans un milieu quelconque les aptitudes spéciales qu'il révèle, et qu'elle se borne à utiliser, aucun milieu ni aucun contact approprié non plus ne sauraient créer de toutes pièces chez les êtres, quels qu'ils soient, des aptitudes spéciales dont ils seraient naturellement dépourvus.

« On objectera peut-être, pour les corps vivants, que les éléments venant en composition organique (les substances alimentaires indispensables à leur renouvellement perpétuel) et auxquels les activités vitales sont inhérentes, au même titre que la gravitation, la chaleur, etc., prennent, par le fait de leur combinaison même, des propriétés nouvelles qui n'étaient pas dans chacun d'eux en particulier. C'est ainsi qu'on voit l'acide sulfurique montrer des propriétés toutes différentes de l'oxygène et du soufre. L'objection serait bonne, si le composé, acide sulfurique, témoignait de propriétés d'un autre ordre que l'ordre chimique. Mais ces propriétés nouvelles, ne dépassant pas cet ordre, montrent une simple transformation, par complication, des activités chimiques élémentaires. Semblablement, les éléments qui entrent en combinaison organique, témoignant de propriétés vitales, montrent une simple transformation par complication des activités vitales élémentaires, à moins de retomber dans le dogme des créations et des destructions contraires à toute la philosophie scientifique. Entre les activités vitales inhérentes aux éléments et la génération, telle qu'elle entretient la production des êtres vivants, il y a un abîme. Les travaux de l'avenir en diminueront l'intervalle et permettront de serrer de plus près un problème, dont la solution absolue restera toujours impénétrable. Tout

ce qu'on peut entrevoir pour le moment, c'est que, dans l'ordre vital, la sexualité est la forme que revêt la dualité, caractère essentiel de tant de phénomènes physiques et chimiques » (1).

Écoutons maintenant parler Auguste Comte :

« Il n'y a pas de question qui ne puisse être conçue comme consistant à déterminer des quantités les unes par les autres d'après certaines relations et, par conséquent, comme réductible, en dernière analyse, à une simple question de nombres. On objecterait vainement la division des idées humaines suivant les deux catégories de Kant, la quantité et la qualité; la conception de Descartes sur la relation du concret à l'abstrait en mathématique a prouvé que toutes les idées de qualité sont réductibles à des idées de quantité. Cette conception, établie par son auteur pour les phénomènes géométriques, a été étendue pas ses successeurs aux phénomènes mécaniques; elle vient de l'être de nos jours aux phénomènes thermologiques. Toute question est donc réductible à une pure question de nombres. Mais la difficulté d'effectuer une telle transformation est d'autant plus grande que l'on considère des phénomènes plus compliqués.

La première condition pour que des phénomènes comportent des lois mathématiques, c'est que les quantités qu'ils présentent puissent donner lieu à des nombres fixes. La physique organique tout entière et les parties les plus compliquées de la physique inorganique sont inaccessibles à notre analyse mathématique, en vertu de l'extrême variabilité numérique des phénomènes correspondants.

On ne doit pas cesser néanmoins de concevoir, en thèse philosophique, les phénomènes de tout ordre comme étant soumis à des lois mathématiques, que nous sommes condamnés à ignorer dans la plupart des cas, à cause de la trop grande complication des phénomènes. Il n'y a en effet aucune raison de penser que les phénomènes les plus complexes des corps vivants soient d'une autre nature que les phénomènes les plus simples des corps bruts. Ce qui engendre la variabi-

(1) *La Sociologie et la Biologie.*

lité irrégulière des effets, c'est le grand nombre d'agents divers déterminant un même phénomène. Il en résulte que, dans les phénomènes très compliqués, il n'y a peut-être pas deux cas rigoureusement semblables. Ces difficultés se présentent même dans les phénomènes les plus complexes des corps bruts, par exemple dans les phénomènes météorologiques. On ne peut douter que chacun des nombreux agents qui concourent à leur production ne soit soumis séparément à des lois mathématiques. Mais leur multiplicité rend les effets observés aussi irréguliers que si chaque cause n'était assujettie à aucune condition précise (1). »

« Malgré les subtilités métaphysiques sur la qualité et la quantité, il n'y a pas de phénomènes, même très compliqués, qui repoussent en principe une telle transformation (en question de nombres), sauf la difficulté de l'y réaliser. Les idées géométriques de forme ou de situation ne sont pas naturellement plus semblables aux notions numériques que les autres conceptions réelles. C'est pourquoi la transformation accomplie à leur égard peut être légitimement conçue envers une science quelconque, ce qui érigerait l'algèbre en une sorte de logique universelle, si les conditions de réalisation ne devaient pas restreindre beaucoup cette utopie mathématique. Tout phénomène, même social, aurait certainement son équation, comme une figure ou un mouvement, si sa loi pouvait nous être connue avec assez de précision. *Une telle appréciation mathématique ne constitue au fond que le sens le plus rigoureux du dogme fondamental du Positivisme sur l'invariabilité des relations naturelles.* »

« Etudiant les propriétés générales de l'ordre matériel, il convient de les attribuer aux *moindres particules* que nous puissions concevoir. *Ce siège inaltérable* représente mieux la fixité *essentielle* de ces divers attributs fondamentaux, qui n'offrent jamais que des différences de degré (2). »

« Toujours bornées, comme partout ailleurs, au simple degré, les modifications quelconques concernent seulement

(1) *La Philosophie positive*, Résumé par J. Rig, t. 1er, p. 41 et 42.

(2) *Politique positive*, t. 1er, p. 481, 482 et 520.

l'intensité en sociologie statique et la vitesse en sociologie dynamique, sans altérer jamais *ces conditions immuables du dogme positif*. En un mot, le véritable esprit scientifique doit constamment y tendre à réduire les variations apparentes de qualité à de simples différences de quantité. *L'invariabilité de l'ordre naturel serait directement incompatible avec toute autre appréciation des modifications qu'il comporte*. Si la qualité était radicalement irréductible à la quantité, comme le répètent, d'après Kant, les penseurs littéraires et ontologiques, il n'existerait réellement aucune règle générale et la notion des lois naturelles se trouverait bouleversée (1). »

« Toute modification artificielle ou naturelle de l'ordre réel concerne seulement l'intensité des phénomènes correspondants. Si l'on réduit le mot *ordre* à signifier *arrangement*, suivant sa véritable acception philosophique, cette règle générale devient une *conséquence nécessaire du dogme fondamental de la religion positive*, *l'invariabilité des lois quelconques*. Car elle consiste à reconnaître que, malgré les variations de degré, les phénomènes conservent *toujours le même arrangement, tout changement de nature proprement dite, c'est-à-dire de classe, étant d'ailleurs reconnu contradictoire*. *En supposant la disposition mutuelle aussi variable que la propre quantité, la fixité d'espèce deviendrait insuffisante* pour constituer une économie susceptible de prévision rationnelle et par suite de modification volontaire. Toute notre existence exige donc que les variations de l'ordre universel se bornent toujours à l'intensité des phénomènes, sans affecter jamais leur succession, pas plus que leur nature (2). »

« La réaction théorique du principe de la troisième loi de Philosophie première tend à réduire toutes les questions réelles aux spéculations de quantité, quoique cette transformation ne puisse assez s'accomplir qu'envers les phénomènes inférieurs (3). »

Enfin, nous avons vu dans la *Synthèse subjective* la dernière pensée de Comte (4), que, par une appréciation défini-

(1) *Politique positive*, t. 2, p. 444 et 445.
(2) *Politique positive*, t. 3, p. 71.
(3) *Politique positive*, t. 4, p. 175.
(4) *Synthèse subjective*, Introduction, p. 7 et 50.

tive, les propriétés essentielles de tout ordre, sans distinction ni réserve eu égard à l'universalité nécessaire de l'existence matérielle, y sont rattachées directement aux éléments irréductibles, organes indivisibles des existences composées, qui ne peuvent toutefois développer leurs attributs que sous l'ascendant de l'ensemble des divers systèmes, l'assemblage des molécules influant non seulement sur l'intensité des résultats, mais aussi sur leur production, conclusion exactement conforme aux idées que nous avons développées plus haut.

Remarquons que cette théorie, absolument légitime, puisqu'elle est indispensable à la coordination positive pour concilier l'immuabilité de l'ordre fondamental avec la modificabilité secondaire, la fatalité avec la liberté relative, échappe naturellement à l'insurmontable difficulté inhérente à toute doctrine monistique, et qui consiste, après avoir posé *a priori* le concept abstrait d'une substance une, infinie, homogène, toujours identique à elle-même, conséquemment neutre et indifférenciée, à expliquer ensuite le passage de cette entité vide à l'existence, de ce noumène à l'activité. Orientés vers la *Synthèse subjective,* nous ne postulons pas l'unité objective, l'unité de substance matérielle ou immatérielle ; nous prenons la matière comme elle est, multiple, constituée d'un nombre défini d'éléments simples hétérogènes, que « nous nous bornons à déclarer indécomposés, sans les proclamer indécomposables », telle en un mot qu'elle se peint à nous dans l'analyse sensorielle ; mais éminemment active, douée d'activités spécifiques spontanées, dont les actions et réactions, liées par des rapports constants, constituent la phénoménalité universelle et ses lois : voilà le fait patent, indéniable, qui se suffit à lui-même et nous dispense de toute explication causale, vouée infailliblement à la tautologie métaphysique, et que le Positivisme seul est en mesure d'éluder, grâce à la relativité de son principe. La spécificité essentielle des corps simples, seule capable d'individualiser la notion des corps et, par suite, de fournir la base de l'ordre concret, voilà le dernier principe des choses, autour duquel doivent se cantonner hermétiquement la philosophie et la science, en admettant seulement l'atomicité, comme artifice logique, comme simple prolongement hypothétique, indispensable à la systématisa-

tion chimique. La nomenclature chimique des corps simples et le principe des équivalents de combinaison, d'ailleurs, s'ils ne concordent pas exactement, quant au degré du terme final de la décomposition élémentaire, n'en concourent pas moins respectivement au même résultat dogmatique : maintenir l'esprit à égale distance de l'unité absolue et de la divisibilité infinie de la substance, adoptée par Pascal, qui ne laissait plus rien subsister de fixe ni de saisissable pour l'intelligence. La loi des combinaisons en proportions définies s'accorde, ainsi que l'a fait remarquer le chimiste Dumas, avec l'hypothèse des philosophes grecs sur les limites de la décomposition des corps.

Un document pris en quelque sorte sur le vif, chez la moindre complication d'existence que présente l'ordre naturel, apporte à l'appui des mêmes vues une confirmation explicite :

D'après M. Faye, toute la masse du soleil se trouve à l'état gazeux. Aucune combinaison chimique n'y est encore possible en raison de la chaleur excessive qui dépasse infiniment les températures maxima des fourneaux électriques, où M. Moissan, réalisant un pronostic d'Auguste Comte, achève de rendre fusibles tous les oxydes métalliques, puisque dans la masse solaire tous les corps sont à l'état de substances volatilisées, de vapeurs métalliques, qui conservent leur chaleur et n'émettent pas de lumière. Les propriétés chimiques des substances qui composent le soleil sont seulement en puissance. Vers la surface externe seulement, la température s'abaisse assez pour rendre possible la condensation, sous forme de matières liquides ou solides, des vapeurs qui se précipitent et qui, rendues incandescentes, constituent la photosphère de l'astre, douée de pouvoir émissif. Mais cette condensation partielle à la surface n'est jamais complète ni durable. Pendant que la chaleur dégagée par elle maintient une partie des vapeurs à l'état gazeux et en conserve ainsi une couche mince enveloppant les particules liquides ou solides déjà formées, celles-ci, entraînées par leur poids, sont ramenées vers les couches centrales, où elles retrouvent la température de volatilisation ; mais elles sont remplacées dans les couches superficielles par de nouvelles vapeurs qui, à leur tour, donnent

lieu à la répétition des mêmes phénomènes et ainsi de suite. Les courants de sens contraire ainsi produits ont pour résultat de faire concourir la masse entière à la formation de l'énorme quantité de chaleur, qui s'échappe à chaque instant du soleil, et ainsi s'explique comment l'éclat ni le pouvoir échauffant de la photosphère n'ont éprouvé de diminution sensible depuis des milliers d'années.

On est donc ici en présence d'un cas naturel vraiment primitif du monde avant la chimicité, où la nature élémentaire des corps s'accuse en quelque sorte à l'état natif, un cas tel en un mot que la fameuse utopie de la substance matérielle infinie, une et homogène, devrait y trouver sa réalisation ou jamais.

On sait, d'autre part, relativement à la photosphère gazeuse du soleil, d'après la combinaison de l'hypothèse de M. Faye avec l'expérience d'Arago sur l'absence de polarisation dans la lumière qui provient des bords de l'astre, que, en concordance avec les phénomènes, bien connus en physique, d'analyse spectrale prismatique des corps gazeux incandescents, la lumière de la photosphère, qui ne nous parvient qu'après avoir traversé la couche de vapeurs superficielles, produit au spectroscope un spectre discontinu, formé de raies obscures correspondant aux raies brillantes et colorées des substances volatilisées, et dont chacune est ainsi caractéristique, par la place qu'elle occupe, d'une substance déterminée.

Or, on a pu constater par ce moyen la présence dans le soleil d'une vingtaine des corps simples sur les 64 qui composent notre nomenclature terrestre, sans qu'on doive conclure pour cela que les autres métaux et métalloïdes, dont la présence n'y a pas été accusée jusqu'ici, n'y existent pas réellement. Les expériences spectroscopiques ont même révélé, par surcroît, l'existence sur notre globe de corps simples qui n'y étaient pas soupçonnés et qui y a été vérifiée, ce qui achève de donner à ces observations un caractère d'authenticité indiscutable. C'est-à-dire, en résumé, que, dans ce milieu exceptionnel de décomposition intégrale, de pulvérisation substantielle, l'individualité des corps primaires ne se trouve en aucune manière dénaturée ni abolie.

Malgré leur diversité, les spectres des étoiles sont aussi

sillonnés de raies noires, comme celui du soleil ; quelques-unes offrent en petit nombre des raies brillantes. De même pour les nébuleuses, dont les unes, les nébuleuses résolubles, ne sont autre chose que des amas d'étoiles assez rapprochées les unes des autres pour produire la sensation d'une lumière continue. Parmi les nébuleuses non résolubles, beaucoup doivent être aussi des amas d'étoiles, que le défaut d'instruments assez puissants nous empêche seul de résoudre ; mais d'autres, ce dont on ne peut plus douter depuis que l'analyse spectrale a mis en évidence la nature particulière de leur lumière, sont constituées par une matière cosmique diffuse, telle que celle dont les comètes ont révélé l'existence, c'est-à-dire d'une ténuité extrême, dont les gaz les plus dilatés ne sauraient nous donner aucune idée, ne réfractant pas la lumière et ne diminuant en rien l'éclat des étoiles, même lorsque les rayons qui émanent de ces astres ont à la traverser dans toute son épaisseur pour arriver jusqu'à nous.

Tandis que les nébuleuses résolubles donnent des spectres discontinus, zébrés de raies obscures comme le spectre solaire, il y a des nébuleuses non résolubles, dont le spectre est seulement formé de quelques raies brillantes, comme celui d'un gaz lumineux ; la position des raies semble indiquer l'hydrogène, l'azote et une substance encore inconnue. D'autres nébuleuses non résolues ont fourni des spectres continus ; mais il est vraisemblable que ce sont celles que leur grande distance et le défaut d'instruments assez puissants nous empêchent de reconnaître comme des amas d'étoiles. Si ces résultats d'expérience scientifique ne décident pas absolument en soi la question de la divisibilité ou de l'indivisibilité ultime des corps réputés simples, ils doivent être considérés au moins comme la tranchant irrévocablement par rapport à nous, comme assignant la spécificité des corps primaires classés pour limite infranchissable à l'entendement humain, puisqu'ils nous font toucher au point extrême de la réalité saisissable, et qu'aucune investigation positive ne saurait aller au-delà.

(A suivre)

LE POSITIVISME ET COMTE

(Traduit de l'anglais par A. RICHER.)

On a maintes fois essayé de forger une définition succincte du Positivisme. Mais toutes celles qui ont été produites, tout en contenant une part plus ou moins grande de vérité, sont nécessairement entachées de l'un de ces deux défauts : le vague ou l'incomplet. Chacune d'elles peut avoir le mérite d'appeler l'attention sur un point de vue important, mais à mesure qu'elles atteignent une généralité compréhensive, elles deviennent forcément plus vagues, jusqu'à perdre toute valeur pratique. Leur manque de précision les rend insuffisantes pour constituer la formule d'une association religieuse, un groupe quelconque, petit ou grand, de personnes qui songeraient à s'unir dans une semblable idée par l'acceptation commune d'une phrase, aussi bien tournée et indéniable qu'elle soit, verrait sa cohésion péricliter. Evidemment, plus la formule est vague, plus est grand le nombre de gens susceptibles de l'accepter, chacun d'eux l'interprétant à sa manière propre ; mais leur union n'aura aucune espèce de solidité, ni de durée, ni de valeur. Pour le prouver, nous n'avons qu'à examiner les différents groupes religieux non dogmatiques qui, autour de nous, essayent constamment de se constituer.

Pour une association religieuse, une doctrine définie est indispensable. L'association aura une solidité et une durée proportionnelles et à la cohésion et à l'étendue de la doctrine ; elle sera d'autant mieux assise que cette doctrine se préoccupera davantage de tous les intérêts humains, et le fera sans se contredire elle-même d'une manière trop frap-

pante. Si elle remplit ces conditions, elle pourra remplir pendant longtemps le rôle de lien, même si elle est loin d'être d'accord avec la réalité. Doctrine veut dire enseignement : on n'a jamais vu de société religieuse qui n'ait pas été à son début un groupe de disciples du même maître. Il se peut qu'ils ne soient pas tous parfaitement d'accord avec lui, mais ils s'entendent sur les principales lignes et pensent que le mieux est de « le confesser devant les hommes », de se rallier autour de lui, comme autour de leur maître.

Je me qualifie moi-même positiviste et non comtiste. Non pas que je récuse le titre de disciple de Comte, mais parce que « positiviste » est le nom qu'il inventa pour se désigner lui-même, lui et ses adeptes. Du reste, je n'en voudrais nullement à qui m'appellerait Comtiste, à moins qu'on ne cherche par là à insinuer que j'accepte toute doctrine par la seule raison que Comte l'a établie : ce serait là une imputation fausse et insultante. Dans son ensemble, et dans toutes ses parties essentielles, la théorie de Comte suffit à ma conviction. Il me semble que je doive le dire aussi et le dire publiquement, pour avoir le droit de me dire positiviste : pour moi, le Positivisme sans un accord essentiel avec Comte ne peut être qu'un mot creux sans signification.

Profondément redevable à l'enseignement de Comte, et honorant l'homme comme je le fais, il me répugne d'appeler l'attention sur les points — très secondaires — où je ne puis le suivre. Mais j'estime qu'il vaut encore mieux le faire au nom de la clarté plutôt que d'émettre un désaveu général de responsabilité pour ses opinions, comme si son nom devait être préjudiciable au Positivisme et ne tendait qu'à éloigner le public. En conséquence, si mes lecteurs trouvent qu'il est impertinent de ma part de les ennuyer avec les questions où je suis en désaccord personnel avec Comte, j'espère qu'ils me pardonneront, en considération de mon désir d'être parfaitement sincère.

Je confesse ma sympathie pour le veuvage perpétuel qui est un développement idéal de la monogamie, j'espère qu'il sera plus généralement pratiqué dans l'avenir, surtout par les femmes ; mais je condamne l'idée de Comte de faire de sa

promesse une condition indispensable du sacrement de mariage, et, par conséquent, son refus de la consécration religieuse aux seconds mariages. La proposition d'établir un intervalle de trois mois entre les cérémonies civile et religieuse me paraît également fâcheuse. Tout en approuvant sa condamnation générale du divorce, je considère la seule exception qu'il fasse à cette règle comme injustifiable et même déplorable, si l'on songe aux circonstances personnelles où il s'est trouvé. Quoique ce qu'il appelle « l'utopie de la Vierge-Mère » ne soit qu'une manière de présenter un idéal précieux, j'estime que c'est une mauvaise manière de le présenter et je regrette profondément qu'il y soit revenu avec tant d'insistance et de redites dans son quatrième volume de la « *Politique positive* ». Quant à sa condamnation de la littérature périodique, l'existence de cette *Revue* montre que je ne la trouve pas raisonnable. Je ne vois pas d'autres propositions de Comte que je puisse distinctement rejeter et blâmer ; mais il en existe peut-être auxquelles j'attache moins d'importance que lui. Par exemple, pour son institution des sacrements, bien que j'apprécie hautement cette idée, je ne puis m'empêcher d'en trouver, parmi les neuf, deux ou trois qui ne me paraissent guère nécessaires et qui me semblent moins susceptibles que les autres de prendre racine. Quant à sa conduite personnelle, j'en ai parlé d'une manière assez étendue dans une brochure intitulée : « *Comte considéré comme type moral* », brochure que je republierai peut-être dans la « *Positivist Review* ».

Telle est, autant que je puis l'exposer brièvement, la nature de mon adhésion à l'œuvre de Comte. Je sais parfaitement qu'il n'en aurait pas été satisfait. Si j'avais fait partie du groupe de disciples qui l'entouraient, il m'aurait probablement repoussé et défendu de paraître à ses obsèques. Mais cela ne m'empêche pas de me considérer comme son disciple reconnaissant et dévoué et d'estimer qu'il est de mon devoir de le regarder publiquement comme mon maître.

S'imaginer que le progrès du Positivisme en Angleterre se développerait en le séparant de son fondateur et en tenant le nom de celui-ci dans l'ombre, est, à mon avis, commettre

une erreur. Ses doctrines sont encore trop peu connues. Mais la réputation de Comte a toujours été en grandissant depuis quarante ans qu'il est mort et le public a enfin appris à l'apprécier comme un penseur de premier ordre pouvant se comparer aux plus éminents de n'importe quelle époque. L'intérêt qu'il peut accorder aux choses du Positivisme est dû, non à l'influence ou aux efforts de ses disciples anglais, mais à la conviction que ce qu'ils enseignent est la doctrine de Comte. Cette conviction est assurément bien fondée. Nous avons passé la meilleure partie de notre existence à étudier, traduire, commenter ses œuvres. Nous tenons régulièrement des réunions à Newton Hall et ailleurs pour enseigner et expliquer ses doctrines. En formant notre groupe, nous avons recherché et obtenu l'approbation de M. Pierre Laffitte, parce que nous reconnaissons en lui le disciple et le successeur de Comte. Sans le lien simple et facilement reconnu qui est constitué par l'acceptation générale des doctrines de Comte, telles qu'elles sont exposées dans sa « *Philosophie positive* » et sa « *Politique positive* », notre groupe ne serait jamais né ; pour moi, personnellement, il perdrait tout intérêt s'il abandonnait ou négligeait son principe originel de cohésion.

Si jamais le public anglais en arrive à penser que nous, Positivistes anglais, ne tenons pas à être regardés comme des disciples de Comte, il cessera naturellement et avec raison d'accorder quelque attention à ce que nous disons. Nous n'avons ni l'appui numérique, ni l'influence, ni les qualités, ni l'instruction qui nous rendraient propres à former une société religieuse. Comme adeptes dévoués, mais non aveugles ni serviles, de Comte, nous pouvons nous faire écouter et accomplir d'utile besogne. Son enseignement nécessite beaucoup d'éclaircissements, et même la plus grande partie n'en sera jamais mise à la portée du public anglais, à moins que ses adeptes ne le traduisent. A mon avis, c'est là notre vraie tâche, c'est presque la seule utile que nous ayons à remplir. Peut-être aurait-il mieux valu n'en jamais sortir.

Rien n'a plus contribué à discréditer le Positivisme auprès

du public anglais que la croyance, partout répandue, que Comte a institué un culte public accompagné d'un appareil complet de formalités liturgiques et de rites devant être passivement pratiqués par ses disciples. Pour la majorité des Anglais, même religieux, de tels procédés sont peu goûtés, même lorsqu'ils sont le résultat de l'évolution naturelle d'une vénérable antiquité. Le protestant non conformiste, aussi bien que le libre-penseur, les considère comme de superstitieuses mômeries. Le catholique romain ou l'anglican, bien qu'habitué à ces cérémonies, est, non pas attiré, mais indigné, quand il entend dire que le promoteur d'une croyance athée singe les manières des adeptes de la religion chrétienne. Il considère ces démonstrations comme un méprisable stratagème dont le but est d'entraîner les sottes brebis loin du troupeau théologique.

En ce qui concerne Comte lui-même, toutes ces imputations ne reposent sur rien. Jamais il ne fixa ni rites, ni liturgies, ni formalités d'aucune espèce. Incontestablement, il envisagea une époque où le Positivisme devra avoir son culte public : dans le quatrième volume de sa « *Politique* » et dans son « *Catéchisme positiviste* », il expose le genre d'expression publique qui serait le mieux approprié à une religion basée sur la philosophie positive. Ce serait, dit-il, une série de fêtes hebdomadaires ayant pour but « d'idéaliser, d'abord, les liens fondamentaux qui constituent notre existence, puis les préparations essentielles qu'elle exige, et enfin les fonctions normales dont elle se compose ». Cette idéalisation serait mise en pratique avec toute la splendeur possible au moyen de processions, représentations dramatiques, musique, sculpture, peinture ; bref, en utilisant toutes les ressources de l'art. En dehors de ces indications très générales, il ne fit rien dans le but de donner une forme au culte public de l'avenir. Il laissa aux générations positivistes futures le soin de créer les manifestations les plus convenables pour ce culte. Il n'était évidemment pas lui-même dans une position propre à lui suggérer de semblables essais et il n'en tenta jamais. Bien plus, il prétendait que le culte public ne pouvait être utile et conduisait forcément à l'hypo-

crisie, à moins cependant qu'on ait déjà pris l'habitude du culte privé — condition qui me semble insuffisamment remplie jusqu'ici. Je considère nos réunions du dimanche à Newton Hall comme instituées simplement pour l'exposition populaire des doctrines positivistes et pas du tout comme des tentatives de célébration de culte public. Si le chant d'hymnes avant et après les conférences a donné naissance à une impression contraire, je regrette qu'ils y aient été introduits. Le titre du livre qui les contient, et qui est un admirable choix non théologique (je puis ainsi parler, n'y ayant participé en rien), est : « *le Service de l'Homme ;* » il paraît que ce titre a conduit les non initiés à penser que nous possédions une espèce de « livre de messe ». C'est là une erreur complète dont on n'avait même pas prévu l'éventualité, j'en suis persuadé, lors du choix de ce titre. En ce qui me concerne, j'ai plus d'une fois, dans mes conférences à Newton Hall, combattu l'opinion que nous nous réunissions en cet endroit pour un culte public.

A mon avis, il est presque aussi impossible pour nous qu'il l'était pour Comte, il y a quarante ans, de prendre aucune mesure utile dans cette voie. Je dis « presque » parce que j'ai encore présentes à l'esprit deux occasions exceptionnelles où nous fîmes des expériences tout à fait précieuses et encourageantes, bien qu'elles se rapportassent à des commémorations concrètes plutôt qu'à ces idéalisations abstraites que Comte considérait comme du ressort du culte public. Je veux faire allusion à notre célébration des centenaires de Mozart et de Burns, à laquelle de délicieuses exécutions musicales donnèrent un caractère entièrement artistique. Dans l'idée de Comte, le charme ne devait jamais manquer d'accompagner le culte public, de sorte que la fête de chaque semaine pût laisser sur les assistants « le regret de voir s'écouler une année avant son retour ».

Tout homme qui lira avec soin et impartialité ce que Comte a écrit sur le culte public dans la « *Politique* » et le *Catéchisme* » sera forcé d'admettre que, bien loin de faire preuve d'une fâcheuse tendance à inventer ce qu'on appelle généralement le rituel, il fit exprès de n'en point du tout parler. Je

cite textuellement ce qu'il dit des Fêtes du premier mois. C'est un spécimen impartialement choisi : tout autre ferait aussi bien.

« Nos descendants (remarquez le mot) ouvriront l'année par la plus auguste des solennités, en adorant directement le Grand-Être, dont ils se reconnaîtront les enfants et les serviteurs. Sa nature composée et subjective, son existence fondée sur l'amour, et sa soumission à l'ordre qu'il améliore, se trouveront esthétiquement caractérisées dans cette fête initiale, où toutes les âmes renouvelleront dignement leur active consécration au perfectionnement universel. Ce début synthétique, qui ne négligera point d'honorer convenablement les espèces auxiliaires, se développera par la célébration spéciale des divers modes en degrés propres à l'union humaine, pendant les quatre dimanches du mois initial. Le premier glorifiéra l'association universelle, fondée sur la foi démontrable, seule pleinement religieuse, mais issue d'une préparation à laquelle concoururent toutes les croyances fictives. On célèbre ensuite la plus vaste des unions partielles, celle qui, devenue essentiellement subjective, reste objectivement caractérisée par une langue commune, entre des populations jadis soumises au même gouvernement. Dans le troisième dimanche, la fête de la Patrie glorifie la plénitude du lien politique, afin de mieux cultiver l'affection civique, alors profondément suivie chez des nations suffisamment restreintes. Enfin, le dernier jour du mois de l'Humanité honore l'association élémentaire des familles par la Commune proprement dite, dont l'heureuse dénomination exprimera réellement le degré le plus intime de l'union active ».

Y a-t-il là aucune prescription d'un rite ? Naturellement, la fête ne peut être célébrée sans accomplir des actes ou prononcer des paroles. Mais le rituel n'est pas créé — selon l'acceptation du mot ou sa signification étymologique — tant que certaines formalités spéciales en actes ou en paroles ne sont pas, par règlement ou coutume, régulièrement appliquées. Dans les religions théologiques, l'observation exacte de la forme tend à devenir aussi importante que la chose qu'elle représente. S'il est permis de conclure quelque chose du

silence accentué de Comte, c'est qu'il considérait les règles rituelles et liturgiques comme prématurées et ne désirait nullement leur donner quelque impulsion. Il savait forcément que dans la suite des temps, et quand la religion de l'Humanité comptera un grand nombre d'adhérents, les formalités d'un certain genre auront une tendance à s'accroître et à obtenir l'acceptation générale. Ceci est inévitable, et, avec une religion exempte de toute trace de superstition, les résultats ne sauraient être mauvais.

Mais de ce qu'un corps important et assez ancien de croyants puisse s'occuper de développer naturellement et spontanément des cérémonies d'usage, il ne s'ensuit pas forcément qu'un groupe modeste et récemment constitué doive avoir hâte de les inventer artificiellement et systématiquement. C'était là, je crois, l'opinion de notre maître, et s'il n'a pas voulu employer son influence et son autorité sans égales à prôner de semblables tentatives, je pense que la première génération de ses disciples ferait preuve de sagesse et de modestie en se contentant de suivre son exemple : son honoré successeur, M. Pierre Laffitte, a ainsi jugé et pratiqué la chose. Nous ne l'avons que légèrement outrepassée à Newton Hall, mais peut-être aurions-nous aussi bien fait de ne pas la dépasser du tout. Je n'ai nullement l'intention de faire la moindre allusion aux autres groupes positivistes, en Angleterre ou ailleurs. Je ne connais pas leurs pratiques, et si je les connaissais, il ne m'appartiendrait pas de les critiquer.

E. S. Beesly.

Extrait de la « **Positivist Review** » du 4 Homère, 109.

INTRODUCTION SPÉCIALE

A L'ÉTUDE DE LA BIOTAXIE (1)

IV. DES CARACTÈRES DE DIFFÉRENTS ORDRES (PRINCIPE DE LA SUBORDINATION DES CARACTÈRES.)

1° *Des familles naturelles.*

La distribution des individus en catégories spécifiques devait forcément et exclusivement se faire dans le sens de la méthode naturelle, les ressemblances, dans ce cas, étant assez étendues et assez frappantes pour être saisies d'emblée, et la notion d'espèce, comme nous l'avons vu, surgissant précisément de la constatation spontanée de telles ressemblances.

Il en est du genre à peu près comme de l'espèce.

Mais, dans la catégorie supérieure suivante, dans la *famille*, les ressemblances sont beaucoup moins nombreuses et moins apparentes, surtout en botanique. Aussi est-ce dans la classification du règne végétal, et dans l'établissement de cette catégorie, que l'art taxonomique a rencontré les plus grandes difficultés et qu'il a donné son plus grand effort. D'ailleurs, les résultats acquis ont aussitôt réagi sur la classification zoologique et sur la théorie générale des classifications. C'est pourquoi il ne me paraît pas inutile de vous donner quelque idée des difficultés du problème et de sa solution.

(1) Leçon d'ouverture d'un *Cours de Zoologie médicale*, professé à la Faculté de médecine de Santiago du Chili (*Suite*).

Le système de Linné était généralement adopté. Dans ce système, basé sur la considération exclusive et arbitraire des organes reproducteurs de la plante, étamines et pistils, les espèces et les genres, spontanément surgis, comme nous venons de le dire, étaient seuls naturels; les catégories supérieures étaient artificielles.

Linné, d'ailleurs, avait parfaitement conscience des défauts de son système. Sous le nom de « *Fragments de méthode naturelle* », il publia un autre essai de classification botanique, dans lequel les genres se trouvaient réunis par familles; mais ce fut une simple liste de noms, établie d'après une intuition purement empirique.

Vers la même époque, un botaniste français, Bernard de Jussieu, essaya, de son côté, dans la plantation du jardin botanique du Trianon, une classification naturelle; mais ce fut encore un simple catalogue, sans aucun éclaircissement.

Un peu plus tard, un autre français, Adanson, publia des familles de plantes; et, le premier, il indiqua les caractères de ces familles, en développant les principes qui avaient présidé à leur formation. Il avait commencé par établir une série de systèmes artificiels, basés, chacun, sur la considération d'un caractère unique; puis, comparant les uns aux autres tous ces différents systèmes, il avait réuni en familles les plantes qui présentaient la plus grande somme de caractères communs, c'est-à-dire les plus nombreuses ressemblances.

Mais les caractères ainsi additionnés étaient de valeurs fort inégales, et leur somme arithmétique donnait un résultat comparable à celui qu'on obtiendrait en faisant le total d'objets hétérogènes, de pièces d'or, d'argent et de cuivre, par exemple, estimées uniquement d'après le nombre, et non d'après leurs valeurs respectives.

Pour qu'une méthode aussi directe pût aboutir effectivement à la classification naturelle, elle devrait remplir des conditions qui sont absolument irréalisables : il faudrait qu'on pût opérer sur tous les êtres que comprend le règne végétal, tenir compte de tous les organes ou parties d'organes que présentent ces êtres, et passer en revue, sans en omettre

aucun, tous les divers aspects sous lesquels chacun de ces organes peut être envisagé. On conçoit, en effet, que la valeur propre de chaque caractère serait, alors, exactement appréciable d'après sa persistance à travers un plus ou moins grand nombre de genres; et, comme aucun caractère ne serait oublié, on pourrait toujours éviter de rapprocher des plantes d'après un certain nombre de ressemblances accessoires, quand elles seraient séparées par des différences de premier ordre, ou réciproquement.

Antoine Laurent de Jussieu admit, comme Adanson, que l'examen de toutes les parties d'une plante est nécessaire pour la classer; mais il s'y prit autrement pour déterminer, parmi l'infinité des caractères possibles, lesquels devaient être pris en considération dans l'établissement des familles.

Les botanistes, frappés par la ressemblance manifeste de certains individus, les avaient réunis en espèces; puis, d'après une ressemblance également très apparente, quoique moins étendue, ils avaient groupé les espèces en genres. Or, on connaissait aussi plusieurs grands groupes de végétaux liés entre eux par les traits d'une ressemblance tellement évidente qu'il n'est même pas besoin d'être botaniste pour les apercevoir. Jussieu comprit que l'étude de ces familles, incontestablement naturelles et universellement admises comme telles, devait lui livrer les clefs de la méthode naturelle, en lui montrant : quels caractères, persistants à travers les espèces d'un même genre mais variables d'un genre à l'autre, n'avaient qu'une valeur générique; quels autres étaient communs à tous les genres d'une famille; et, parmi ces derniers, lesquels, variables d'une famille à l'autre, ne pouvaient caractériser que cette catégorie, et lesquels, enfin, persistants à travers un certain nombre de familles distinctes, devaient être considérés comme supérieurs et d'ordre d'autant plus élévé qu'ils se montraient constants dans un plus grand nombre de familles. Il prit donc les sept familles connues sous les noms de *Graminées*, *Liliacées*, *Labiées*, *Composées*, *Ombellifères*, *Crucifères* et *Légumineuses*. Il vit ainsi que l'embryon présente le même nombre de cotylédons dans toutes les plantes d'une même famille, étant *monocotylédoné*

dans les Graminées et les Liliacées, *dicotylédoné* dans les cinq autres; et il rencontra des caractères analogues dans la structure de la graine, dans le mode d'insertion des étamines... Ces caractères ainsi découverts, il les appliqua, par analogie, à l'établissement de nouvelles familles, qui, à leur tour, lui permirent de découvrir d'autres caractères. Ainsi, en étendant progressivement le champ de ses observations, il parvint à établir une classification générale des plantes qui obtint peu à peu l'assentiment de tous les botanistes, et qui n'a plus eu à subir, depuis, que des perfectionnements accessoires.

Si vous comparez, maintenant, les deux méthodes, d'ADANSON et de JUSSIEU, vous voyez qu'elles diffèrent essentiellement par ce fait, que les caractères étaient simplement *comptés* dans la première, tandis qu'ils sont *pesés* dans la seconde. On reconnaît à chacun, dans celle-ci, une valeur propre, appréciée d'ailleurs sans aucun arbitraire, puisqu'elle est déterminée par son degré de *constance*. Les caractères sont d'un ordre d'autant plus élevé qu'ils sont les plus constants, c'est-à-dire qu'ils demeurent invariables dans une plus grande étendue du règne végétal, qu'ils s'appliquent à un plus grand nombre et une plus grande diversité de plantes. Tel est le *principe de la subordination des caractères*, pour la première fois proclamé et systématiquement employé par JUSSIEU.

D'autre part, de la façon même dont sont déterminées, *a posteriori*, les valeurs relatives des différents caractères, il résulte nécessairement que les caractères supérieurs entraînent à leur suite un certain nombre de caractères inférieurs, et en excluent, au contraire, un certain nombre d'autres; car ils ne sont, en quelque sorte, que la marque, nettement reconnaissable et formulable, de tout un ensemble d'affinités, d'autant plus importantes, quoique parfois peu évidentes *a priori*, qu'ils sont d'un ordre plus élevé. C est ainsi, par exemple, que, chez les plantes, suivant que l'embryon présente un ou plusieurs cotylédons, la tige affecte une structure et un mode d'accroissement tout-à-fait différents; et qu'une fleur à corolle monopétale est incom-

patible avec un embryon monocotylédoné. C'est encore ainsi que, chez les animaux vertébrés, la présence d'une allantoïde et d'un amnios dans l'embryon entraîne la respiration pulmonaire et exclut la respiration branchiale dans l'être devenu libre de l'organisme maternel.

J'ai choisi le cas le plus typique, pour vous faire bien saisir ce que sont et comment on détermine les caractères biotaxiques de tel ou tel degré ; et j'ai voulu vous montrer aussi comment l'esprit humain, franchissant le pas le plus difficile dans l'établissement de la méthode naturelle, a été conduit à formuler le principe de la subordination des caractères. Nous terminerons ici cette petite excursion dans le domaine de la botanique.

2° *Usage et dangers de l'analogie en biotaxie.*

Mais, avant d'abandonner le sujet, je dois vous mettre en garde contre certains dangers que présente l'emploi de *l'analogie* dans les recherches ou dans l'appréciation des caractères zootaxiques. Nous avons vu que JUSSIEU, après avoir constaté *a posteriori*, dans un nombre restreint de familles naturelles, la valeur de certains caractères, s'était ensuite servi de ceux-ci pour établir, *par analogie*, de nouvelles familles. Or, il arrive, et fréquemment, que telle conformation organique, constante dans tous les genres d'une même famille et par conséquent susceptible de caractériser celle-ci, se montre très variable dans une famille voisine, n'y présentant même pas, parfois, une valeur générique. C'est-à-dire qu'il n'y a pas, en biotaxie, de caractère absolument *bon* ou absolument *mauvais a priori*, et qu'on ne peut affirmer la valeur d'aucun *qu'a postériori* et seulement dans tel ou tel cas particulier. Vous voyez par là que, si l'analogie, comme l'a senti JUSSIEU, est le seul guide à suivre dans la recherche des caractères propres à définir de nouveaux groupes, elle ne peut, cependant, ici comme ailleurs, que suggérer des hypothèses qui doivent être soumises à une vérification ultérieure, et nullement fournir des résultats définitifs.

Il est d'ailleurs évident que, par cela seul qu'ils sont cons-

tants dans une plus grande étendue d'un règne, les caractères supérieurs sont bien moins sujets que les inférieurs à présenter de ces valeurs diverses ; mais, par la même raison, ils offrent aussi moins de prise à l'analogie. Par exemple, dans le règne végétal, les caractères tirés de l'absence, de l'unité ou de la multiplicité des cotylédons ont une valeur absolument fixe ; mais ils ne sont aussi susceptibles d'aucune extension analogique, puisque toutes les plantes sont nécessairement comprises dans l'une ou l'autre des trois catégories qu'ils servent à définir.

Si, au lieu de considérer les caractères eux-mêmes, nous envisageons les organes ou les parties dont la structure ou la disposition fournissent ces caractères, l'analogie devient plus incertaine encore. Ainsi, dans le règne animal, la considération de la présence ou de l'absence de certaines annexes fatales, allantoïde, amnios, placenta, a fourni d'heureux caractères pour grouper les vertébrés en allantoïdiens et anallantoïdiens, les mammifères en placentaires et aplacentaires; mais, quand on a voulu, par analogie, fonder la classification des mammifères sur la considération de leurs divers modes de placentation, on est arrivé à des résultats tout-à-fait inacceptables.

Quant à vouloir déduire la valeur d'un caractère biotaxique de considérations purement physiologiques, comme on le faisait jadis, et comme le font encore quelquefois des biologistes insuffisamment familiarisés avec les recherches systématiques, il n'y faut pas songer ; car l'observation nous démontre qu'il n'y a aucun lien précis entre ces deux ordres de considérations : tel organe rudimentaire, telle disposition organique sans aucun rapport apparent avec les fonctions de l'être organisé, ayant souvent une grande importance zootaxique ; ou inversement. Il serait même plus généralement vrai de dire que les caractères distinctifs les plus importants sont ceux qui présentent le moins de relation avec les manifestations fonctionnelles de l'être vivant, celles-ci étant essentiellement variables d'un être à l'autre. C'est seulement dans l'établissement de la hiérarchie des groupes de même ordre, préalablement constitués, c'est-à-dire dans la cons-

truction de l'échelle biotaxique, que le point de vue physiologique doit être pris en considération.

Les indications de l'embryologie sont ici meilleures que celles de la physiologie. On peut admettre, comme règle générale, que les caractères les plus précoces sont les plus importants. Et cela se conçoit aisément. Les organismes les plus dissemblables à l'état adulte sont toujours plus ou moins semblables dans leurs premiers stades, puisqu'ils ont tous le même point de départ ; leurs divergences n'apparaissent et ne s'accentuent que dans le cours de leur développement. Une différence précoce est donc, généralement, corrélative de profondes différences ultérieures ; c'est-à-dire que les êtres qui présentent un caractère commun précoce sont profondément séparés de tous les êtres qui ne présentent pas ce caractère, ou, ce qui revient au même, intimement rapprochés entre eux.

Il ne s'agit là, d'ailleurs, que d'une règle générale, mais nullement absolue. En biotaxie, aucune indication *a priori*, pas même celles de l'embryologie, ne doit être acceptée les yeux fermés. D'une part, en effet, la convergence des êtres divers, quand on remonte la série de leurs états successifs, ne se traduit à aucun terme par une identité absolue ; et, d'autre part, il y a des conformations embryonnaires tout à fait fallacieuses au point de vue biotaxique ; car elles sont purement accidentelles, n'étant pas corrélatives d'un système général d'organisation et n'indiquant pas des affinités naturelles, mais se reliant exclusivement aux états ultérieurs de l'organe qui les présente. Telles paraissent être, par exemple, les diverses dispositions de la lame dentaire, chez les mammifères.

V. Des divers modes de concevoir l'arrangement des êtres organisés

1° *Préliminaires.*

a. Remarques générales.

Tout système scientifique a une destination *subjective*,

c'est-à-dire relative au sujet qui l'établit et doit en tirer profit, en même temps qu'il est fondé sur des réalités *objectives*, c'est-à-dire relatives aux objets qu'il considère. Nos classifications ont pour but de mettre de l'ordre dans le chaos des êtres que nous présente la nature, afin que nous puissions plus aisément aborder leur connaissance et tirer de celle-ci tous les avantages qu'elle est susceptible de nous procurer : c'est là leur côté subjectif. Quant à leur base objective, elle est établie sur les rapports naturels des objets à classer.

Mais les êtres vivants présentent, les uns par rapport aux autres, des ressemblances et des différences tellement multiples et complexes que, si nous voulions, par exemple, dans un musée, les représenter absolument toutes, il nous faudrait y réunir tous les individus qui vivent et ont vécu jusqu'à nos jours. D'ailleurs, une semblable collection, fût-elle possible, ne serait pas scientifique ; car elle ne ferait que déplacer le chaos naturel des êtres, sans nous rendre plus abordable la conception de leurs rapports ; et c'est seulement au point de vue d'un tel résultat, plus ou moins complètement atteint, qu'une collection d'histoire naturelle peut être jugée plus ou moins scientifique.

Les forces de l'esprit humain sont absolument insuffisantes à concevoir d'emblée et dans sa totalité un système de rapports aussi inextricable. Nous pouvons, il est vrai, saisir le plan général de ce système, déterminer les plus essentiels de ces rapports, mais à condition de les isoler et de les mettre en relief, en faisant abstraction de ceux qui sont purement accessoires. C'est là un sacrifice absolument nécessaire. C'est-à-dire que toutes nos classifications, même celles que nous appelons naturelles, ne sont que des compromis entre une réalité objective et une nécessité subjective, entre la complexité effective des choses et la simplicité dont notre esprit a besoin.

La difficulté, c'est de savoir quelles doivent être les parts respectives de l'objectif et du subjectif, dans la meilleure classification.

b. Mode fondamental ou stratiotique.

Au point de vue purement objectif, la moins imparfaite de toutes les classifications, c'est la classification habituelle des naturalistes, celle que nous avons développée dans les chapitres précédents et qui consiste à concevoir l'ensemble des êtres organisés comme décomposé, à la façon d'une armée, en divisions et subdivisions successives telles, que les supérieures comprennent les inférieures. Si vous le voulez bien, nous désignerons cette disposition par l'épithète de *stratiotique* (de στρατιωτικος, relatif à l'armée).

Il ne faudrait cependant pas se faire d'illusions : même dans ce mode de classification, la pleine réalité objective des choses est, inévitablement, plus ou moins entamée pour les besoins du système. Chaque fois qu'une forme est classée quelque part, son rang est déterminé seulement, comme je l'ai expliqué tout à l'heure, d'après ses affinités principales ; et il est fait nécessairement abstraction de quantité d'autres ressemblances, parfois assez importantes quoique relativement accessoires, qui lui assigneraient des places plus ou moins différentes. A un autre point de vue, dans le tracé des lignes de démarcation entre des groupes voisins, l'art doit parfois venir en aide à la nature : nous avons déjà constaté le fait dans les cas des deux catégories extrêmes, que nous avons étudiées d'assez près, dans la distinction des deux règnes organiques comme dans celle des espèces ; et nous le constaterons ultérieurement encore dans des cas de catégories intermédiaires. Il arrive, enfin, nous le verrons aussi, que, à côté de groupes parfaitement homogènes, on doit en admettre d'autres, composés d'êtres plus ou moins disparates, d'êtres qui ne présentent en commun que des caractères purement négatifs, et que cependant on est forcé de réunir, sous peine de multiplier le nombre des catégories et de compliquer démesurément le système.

Malgré ces imperfections inévitables, le mode stratiotique n'en est pas moins, de tous les modes de classification, le plus approché de la réalité objective ; car il est le seul di-

rectement calqué sur cette réalité, chacun des autres modes n'étant qu'une transformation ultérieure de celui-ci, et devant nécessairement joindre les infidélités de la traduction à celles de l'original.

Mais, au point de vue subjectif, le mode stratiotique est loin d'être aussi satisfaisant qu'au point de vue objectif; car l'image sous laquelle il se présente à notre esprit, celle d'une armée divisée et subdivisée en nombreuses catégories de divers ordres, n'est pas des plus simples; et, d'autre part, il se prête mal à l'analyse comparative soit des organes, soit des fonctions organiques, qui constitue un des buts les plus immédiats de la classification biotaxique.

En outre, et surtout, il nous présente tous les soldats comme ayant une valeur égale.

2° *Modes spécialement affectés à la représentation figurée.*

a. Remarques générales.

Quels sont les autres modes susceptibles de lui être préférés ?

Aucun ne pouvant serrer de plus près que lui la réalité objective, c'est, exclusivement, au point de vue subjectif que nous devons chercher le perfectionnement.

Or, tout système scientifique a nécessairement une double destination : l'une, immédiate et transitoire, celle d'être saisi et retenu par notre esprit; l'autre, définitive, celle de nous rendre certains services. La perfection subjective d'un tel système doit donc être appréciée, séparément, à deux points de vue secondaires, d'après son aptitude à remplir plus ou moins complètement l'une et l'autre de ces deux destinations.

Au premier de ces deux points de vue, les systèmes les plus parfaits sont évidemment les plus simples, ou, s'il s'agit de systèmes de représentation figurée, comme c'est ici le cas, ceux qui nous présentent les images les plus simples.

En appréciant à ce critérium les diverses figures qui ont

été proposées ou qu'il serait possible de concevoir pour représenter l'arrangement des êtres organisés, nous jugerons très imparfaites et nous éliminerons immédiatement toutes celles à trois dimensions; et, parmi les figures planes, susceptibles d'être tracées sur une feuille de papier, nous rejetterons de même les figures irrégulières et même les figures géométriques courbes, telles que cercles, ellipses, spirales ; nous ne retiendrons que la ligne droite et ses combinaisons les plus simples. Il ne nous restera plus alors à examiner que trois modes de classification, qui sont : le rectiligne ou *sérial,* le ramifié ou *phylogénétique* et le *parallélique.*

b. Mode sérial.

Le mode sérial (série biotaxique) est évidemment le plus simple qui se puisse concevoir. Sous ce rapport, il est, soit dans l'ordre strictement scientifique, soit dans l'ordre philosophique, le plus apte à rendre les services que nous pouvons demander à la classification biologique. Nous avons vu, dans une leçon précédente, quel usage on en peut faire dans l'analyse anatomique et physiologique et quelle lumière il peut répandre sur cette analyse.

Ajoutons ici que, quelles que soient les manières diverses d'envisager l'ensemble des êtres organisés, on doit toujours en venir, finalement, à les concevoir comme disposés en une série unique, naturelle ou artificielle ; puisqu'ils ne peuvent jamais être décrits, ou seulement énumérés, que successivement et l'un après l'autre.

Nous avons également vu comment la construction de la série biotaxique naturelle s'appuie sur la formation préalable des catégories diverses ; l'arrangement sérial étant appliqué d'abord à l'ensemble des catégories semblables d'ordre supérieur, puis, dans l'intérieur de chacune de celles-ci, aux catégories immédiatement inférieures, et ainsi de suite, jusqu'aux espèces ; et comment une telle construction est rendue possible par la concordance spontanée du perfectionnement physiologique et de la complication anatomique.

Malheureusement, nous l'avons aussi remarqué, la multiplicité des points de vue auxquels il est possible de se placer, pour apprécier cette complication et ce perfectionnement, rend souvent difficile de fixer, sans arbitraire, le rang de chaque forme. Si, par exemple, nous nous placions au point de vue de la locomotion, ou à ceux de la respiration et de la calorification, les oiseaux devraient être regardés comme supérieurs aux mammifères. On les considère cependant comme inférieurs et avec raison : la supériorité incontestable du type humain mettant les mammifères en tête de la série. Mais tous les cas ne sont pas aussi nets.

Si nous faisons abstraction de ces difficultés d'appréciation, il est certain qu'un être organisé quelconque, considéré dans l'ensemble de son organisation, atteint un degré de perfection qui le place au-dessus des uns et au-dessous des autres ; et que, par conséquent, à ce point de vue général, il est possible de les concevoir tous disposés en une série unique. Mais, ainsi conçue, la série est une construction purement philosophique. Elle ne tient aucun compte des affinités naturelles des êtres, affinités dont la considération constitue le vrai point de vue biotaxique.

Nous plaçons-nous à ce dernier point de vue ? Nous constatons alors qu'un certain nombre de formes ne peuvent réellement pas être considérées comme intermédiaires à deux autres, sans pouvoir être davantage placées en tête ou en queue de la série ; que d'autres se montrent assez exactement intermédiaires à deux autres entre lesquelles il en existe déjà d'intercalées et ne se rapprochent cependant pas de ces dernières ; que d'autres, enfin, présentent des affinités à peu près égales avec plus de deux autres. De telles formes refusent absolument d'entrer dans la série. Nous devrons les laisser en dehors du système.

Si nous cherchons, maintenant, à adapter au point de vue philosophique la série biotaxique ainsi obtenue, nous voyons que cela n'est possible qu'au prix d'un nouveau sacrifice, celui de la précision. Dans la plupart des groupes naturels, en effet, il existe des formes élevées et des formes

dégradées; de sorte que, considérés au point de vue de la perfection organique générale, ces groupes devraient être disloqués, leurs formes élevées s'intercalant à des formes des groupes supérieurs, et leurs formes dégradées prenant place dans des groupes inférieurs. On ne peut éviter cet inconvénient qu'en faisant abstraction des formes particulières, pour ne considérer que les groupes eux-mêmes auxquels on attribue un vague degré de perfection moyenne; ou, ce qui revient au même, en ne considérant que les formes moyennes de chaque groupe.

En somme, comme un navire entre deux écueils, la série linéaire louvoie entre le vague et l'arbitraire; et elle doit jeter par dessus bord une bonne partie de sa cargaison. Au point de vue philosophique du perfectionnement organique, elle évite difficilement l'arbitraire; au point de vue scientifique des affinités naturelles, elle doit laisser de côté une partie des organismes; et la conciliation des deux points de vue n'est possible qu'à la condition de se borner à la vague considération des principaux échelons.

Construite dans ces conditions et ainsi réduite, la série n'est plus qu'une sorte de série moyenne. Dans l'ordre philosophique, elle conserve à peu près toute son efficacité; mais, dans l'ordre strictement scientifique, son rôle se borne à fournir les jalons essentiels à l'anatomiste et au physiologiste. Dans chacune de leurs recherches spéciales, ceux-ci doivent construire à leur usage une série particulière, en se plaçant exclusivement au point de vue de l'organe ou de la fonction étudiés. C'est-à-dire que, au point de vue anatomique et physiologique, on doit considérer, au lieu d'une série unique, autant de séries particulières que l'on peut envisager d'organes ou de fonctions.

La tâche de l'anatomiste et du physiologiste peut être, d'ailleurs, facilitée et réduite au minimum, par l'arrangement sérial préalable, dans chaque catégorie, des catégories immédiatement inférieures qu'elle comprend : l'insuffisance de la série générale se trouvant, ainsi, plus ou moins compensée par le secours de ces nombreuses séries partielles. Or, l'ensemble de ces séries partielles constitue un système

équivalent, comme nous l'allons voir, au système phylogénétique.

Mais faisons d'abord une remarque. Si l'on rapproche les séries partielles fournies par des catégories de même ordre, on observe qu'elles ne se raccordent généralement pas par leurs extrémités, mais par des points intermédiaires quelconques. On peut ainsi se convaincre *a posteriori* qu'elles ne peuvent se confondre en une série unique.

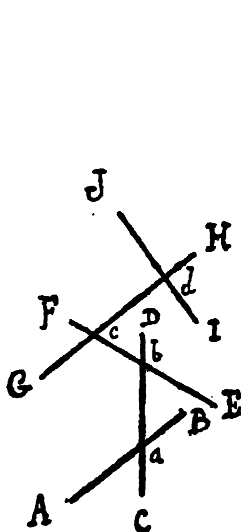


Fig. 1.

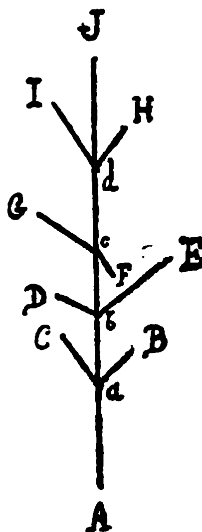


Fig. 2.

Cette remarque faite, supposons que, dans chaque classe du règne animal, par exemple, on ait ainsi disposé les ordres en séries. Représentons, sur le papier, par les lignes *AB*, *CD*, *EF*, *GH*, *IJ*, etc., ces séries partielles, dans leurs parports réciproques, et appelons *a*, *b*, *c*, *d*, etc., leurs points de raccord, deux à deux. Nous obtenons ainsi une sorte de figure ramifiée, la ligne brisée *Aa bcd J* correspondant au tronc, les fragments de ligne *aC*, *aB*, *bE*, *bD*, *cG*, *cF*, *dI*, *dH*, aux rameaux (fig. 1).

Supposons, maintenant, que, dans la figure générale, on remplace chacune des lignes droites *AB*, *CD*, etc., par une

figure ramifiée analogue, fournie par l'arrangement sérial, dans chacun des ordres représentés par cette droite, des familles qu'il comprend; puis, qu'on procède de même à l'égard de chacune des nouvelles droites représentant la série des familles de chaque ordre; et ainsi de suite. Nous obtiendrons de la sorte une figure de plus en plus touffue, le tronc commun portant des rameaux de premier ordre, qui porteront des rameaux de second ordre, etc. Le tronc commun, c'est la série générale ou linéaire; les rameaux des divers ordres, ce sont les catégories de différents degrés qui refusent de se laisser intercaler dans cette série; et le système entier, si l'on suppose le tronc redressé et les rameaux libres de recevoir des directions quelconques (fig. 2), c'est le système phylogénétique que nous allons maintenant examiner

c. Mode phylogénétique.

Le mode ramifié a été appelé phylogénétique par les transformistes, qui prétendent représenter avec lui la parenté effective des êtres vivants. Bien entendu, nous ferons abstraction de cette hypothèse, et nous apprécierons le procédé en lui-même.

Il consiste à représenter l'ensemble des êtres organisés sous la figure d'un arbre plus ou moins ramifié et étalé dans un plan, chaque forme se rapprochant d'autant plus de la base ou du sommet qu'elle est plus simple ou plus parfaite, les formes susceptibles d'être disposées en série directe formant le tronc commun, et celles qui ne peuvent s'intercaler à la série se détachant de ce tronc, sous forme de rameaux, aux niveaux correspondant, à leurs affinités. Ces rameaux peuvent d'ailleurs, à leur tour, jouer le rôle de troncs par rapport à des rameaux secondaires, et ainsi de suite; ils peuvent être plus ou moins volumineux, suivant le nombre et la diversité des formes qu'ils représentent, et prendre même plus d'importance que le tronc primitif; ils peuvent, enfin, se diriger plus ou moins verticalement, soit en haut (rameaux ascendants), soit en bas (rameaux récurrents), suivant la rapidité du perfectionnement ou de la dégradation de la série partielle qu'ils représentent.

On voit que ce mode de représentation ne diffère pas, au fond, du système des séries partielles raccordées, que nous avons exposé tout à l'heure. Par cet intermédiaire, il se rattache au mode sérial, dont il n'est en quelque sorte qu'une modification.

Mais cette modification est assez importante, pour présenter ses avantages et ses inconvénients propres.

Apprécions-la, d'abord, au point de vue objectif.

Pour les transformistes, comme nous l'avons dit, le mode phylogénétique ne serait pas seulement une création de notre esprit, une représentation plus ou moins exacte de l'ensemble et des rapports réciproques des êtres organisés. Ce serait le procédé suivi par la nature elle-même dans la création de ces êtres, ce serait leur arbre généalogique réel. Laissant de côté cette hypothèse, nous devons cependant reconnaître que, au point de vue objectif, sans atteindre la perfection relative du mode stratiotique, le mode phylogénétique se montre supérieur au mode simplement sérial.

Et, d'abord, il présente sur ce dernier l'avantage très appréciable de prendre en considération absolument toutes les formes organisées, les plus divergentes trouvant toujours leurs places dans les rameaux, dont le nombre, le point d'émergence, la longueur et la direction sont indéterminés *a priori*.

Indépendamment de cet avantage, qui résulte de sa très grande élasticité et qui s'accompagne, comme nous le verrons tout à l'heure, d'inconvénients corrélatifs, le mode phylogénétique en présente un autre, qui lui est absolument propre.

Comme nous l'avons remarqué dans une leçon précédente, les divers organismes, si divergents qu'ils soient à l'état de plein développement, doivent se montrer d'autant plus semblables qu'ils sont plus voisins de leur point de départ et qu'ils n'ont encore atteint qu'un moindre degré de complication; dans l'état de simplicité originelle, ils doivent être à peu près identiques. Or, cette coïncidence, entre certaines limites, du développement biotaxique avec l'ensemble des développements embryogéniques, coïncidence nécessaire *a*

priori et vérifiée par l'observation, s'offre spontanément à notre esprit sous la figure d'un arbre, dont le tronc représente, dans sa longueur totale, tous les états successifs du développement de l'organisme le plus élevé, et, dans une partie plus ou moins grande de sa hauteur, tout ou partie des états de développement de chacun des autres organismes : chacun de ces organismes, dans le premier cas, atteignant son point d'arrêt sur le tronc même, au niveau correspondant à cette hauteur, ou bien, dans le second cas, divergeant du tronc à ce niveau, sous forme de rameau primaire, pour se terminer dans celui-ci, ou s'en écarter encore sous forme de rameau secondaire, et ainsi de suite. C'est-à-dire que, sous un certain aspect, le mode phylogénétique s'adapte assez exactement à la réalité des choses, se montrant, sous cet aspect particulier, supérieur même au mode stratiotique. Ajoutons que le développement paléontologique coïncide à son tour, dans une certaine mesure, avec les développements embryologique et zootaxique, ce qui accroît encore la valeur objective du mode phylogénétique.

Il importe, cependant, de ne pas s'exagérer cette valeur. Les trois développements, zootaxique, embryogénique et paléontologique, ne coïncident, en effet, que dans leurs lignes générales. Comme nous le verrons plus tard, presque toute ressemblance s'évanouit, dès qu'on veut approfondir la comparaison, et l'adaptation effective de l'arbre généalogique à ces trois points de vue, ou même seulement à deux d'entre eux, présente, au fond, les mêmes difficultés et ne comporte pas plus de précision que l'adaptation de la série linéaire au point de vue purement zootaxique. C'est toujours, en somme, le mode stratiotique qui nous présente la traduction la plus fidèle de la nature.

Quoi qu'il en soit et malgré ce défaut de précision, si nous passons maintenant au point de vue subjectif, il résulte de ce qui précède que le mode phylogénétique serait le plus favorable à la triple comparaison et à l'éclaircissement réciproque des faits zootaxiques, embryologiques et paléontologiques.

Quant à l'analyse anatomique et physiologique, elle réclame absolument, comme nous l'avons vu plus haut, des séries linéaires multiples, aussi nombreuses qu'elle peut envisager d'organes ou de fonctions. Le système phylogénétique, sous ce rapport, est apte seulement, comme les séries partielles, à ajouter des renseignements accessoires aux premières indications puisées dans la considération de la série générale.

Mais, à côté de ces avantages, le mode phylogénétique présente deux graves inconvénients.

En premier lieu, il manque de simplicité. Non seulement il se montre, sous ce rapport, très inférieur au mode sérial; mais l'image touffue qu'il fournit est même plus difficile à saisir, et surtout à retenir, que l'image résultant de la considération directe du mode stratiotique. En fait, et sauf dans quelques cas particuliers, sa complication le rend absolument impraticable.

En outre, et c'est là peut-être son défaut le plus grave, son excessive élasticité, résultant à la fois de la complication et de l'indétermination de sa forme, rend la biotaxie tout à fait instable, en facilitant outre mesure son incessant remaniement. Depuis que, sous l'influence des doctrines transformistes, ce mode a été très généralement adopté, quiconque écrit un mémoire de zoologie descriptive se croit obligé d'apporter un nouvel arbre, ou, tout au moins, un nouveau rameau généalogique.

d. Mode parallélique.

En biotaxie, le mode parallélique, ou des séries parallèles, n'est utilisable et utilisé qu'accidentellement, l'ensemble du monde organisé se refusant encore plus énergiquement à une telle disposition qu'à la disposition linéaire. Du reste, dans la plupart des cas, l'emploi du mode parallélique suppose l'établissement préalable de la série linéaire.

Si l'on applique le mode sérial, successivement, à la biotaxie, à l'embryogénie et à la paléontologie, on obtient ainsi trois séries parallèles.

En géographie biologique, quand deux espèces du même

genre ou de genres voisins ont une distribution très étendue, il arrive que les types spécifiques, sans se confondre, se modifient graduellement dans le même sens, de manière à représenter des séries de variétés qui se correspondent plus ou moins exactement l'une à l'autre, selon les altitudes et les latitudes.

En tératologie, il se produit, à partir de divers types spécifiques, des séries correspondantes, mais partout distinctes, de déviations; si bien que, la série des anomalies humaines, celles des monstruosités du chien, du chat, et des autres espèces zoologiques étant entre elles comparables terme à terme mais jamais identiques, nous n'arrivons à concevoir la série tératologique comme *une* que par une pure abstraction de notre esprit, et en la composant de termes dont chacun est l'expression générale, et pour ainsi dire la *somme* de tous les termes de même rang dans chaque série partielle.

Nous voyons, par ces trois exemples empruntés à Isidore Geoffroy-Saint-Hilaire que, dans l'esprit de cet auteur, qui l'a préconisé, le mode parallélique était plutôt un procédé d'application du mode linéaire qu'un mode propre. Cependant, il est aussi, parfois, partiellement utilisé comme moyen direct de représenter l'arrangement des êtres organisés. Dans la classe des mammifères, par exemple, les marsupiaux sont quelquefois disposés en une série parallèle à celle des placentaires.

Mais nous n'avons pas à insister davantage ici sur un mode aussi restreint. Il nous suffira de l'avoir mentionné et d'avoir constaté que son usage est exceptionnel.

e. Résumé.

En somme, chacun des quatre modes examinés ci-dessus présente ses avantages et ses inconvénients. Ils se complètent réciproquement l'un l'autre, étant tous, plus ou moins susceptibles d'être utilisés, simultanément ou successivement, suivant les circonstances.

Le mode stratiotique, serrant de plus près la réalité objective, est préférable quand on se propose directement d'arranger les êtres organisés suivant leurs affinités naturelles.

Le mode sérial est d'un usage indispensable en zootaxie.
La série naturelle générale est plus particulièrement adaptée aux spéculations philosophiques; mais de nombreuses séries linéaires, construites chacune au point de vue d'un seul organe ou appareil ou d'une seule fonction, sont exigées par l'analyse anatomique et physiologique.

L'arbre phylogénétique peut rendre des services quand il s'agit d'éclairer les recherches embryologiques ou paléontologiques par les résultats strictement biotaxiques, ou réciproquement.

Enfin, dans quelques cas particuliers, la disposition par séries parallèles peut présenter des avantages.

D'ailleurs, aucun de ces modes ne traduit, et l'on n'en peut concevoir aucun qui traduise, avec une fidélité absolue, et dans toute leur complexité, les rapports naturels des êtres organisés. Sans doute, comme toute science ou fragment de science, la biotaxie est indéfiniment perfectible; mais une telle limite de perfection est incompatible avec les données du problème.

3° *Complément. Mode analytique : tableaux synoptiques et dichotomiques.*

Après avoir ainsi successivement envisagé le mode fondamental et les trois modes dérivés principaux sous lesquels nous pouvons concevoir l'arrangement des êtres organisés, nous allons compléter cette étude sommaire par l'examen d'un mode transitoire, spécialement adapté à la communication des résultats biotaxiques acquis. Ce mode, depuis longtemps désigné sous l'épithète d'*analytique*, se traduit effectivement par la construction de tableaux *synoptiques* et de tableaux *dichotomiques*.

Le problème à résoudre, c'est d'amener, par la voie la plus facile, un étudiant, auquel on suppose seulement l'indispensable connaissance des termes techniques, à déterminer successivement les catégories de plus en plus étroites d'un être concret quelconque, qu'il a entre les mains, jusqu'à la catégorie spécifique inclusivement, alors, il aura obtenu le nom

de cet être, c'est-à-dire la clef de toutes les connaissances acquises à son sujet.

Le moyen le mieux adapté à ce but, c'est l'emploi des tableaux synoptiques, dans lesquels sont présentés, en regard, les caractères les plus nets, les plus faciles à vérifier, et les plus contradictoires des diverses catégories de chaque ordre. L'étudiant n'aura, alors, qu'à choisir, d'abord parmi les catégories de premier ordre, celle dont il constate les caractères sur l'être à déterminer ; puis, ce premier pas fait, il procédera de même pour la détermination de la catégorie immédiatement inférieure ; et ainsi de suite.

Etant donné le but proposé, peu importe, on le conçoit, que les caractères adoptés pour chaque catégorie soient naturels ou artificiels : l'essentiel, c'est qu'ils soient le plus nets possible, et qu'ils s'appliquent absolument et exclusivement à tous les êtres compris dans cette catégorie. Des catégories artificielles, en nombre quelconque, peuvent même s'intercaler et même se substituer aux catégories naturelles, si elles doivent conduire plus sûrement ou plus rapidement au but ; car, une fois le nom spécifique connu, il sera facile de trouver la place, dans la classification naturelle, de l'être qui le porte. Cependant, pour que l'analyse de l'être à déterminer ne reste pas absolument sans fruit, pour qu'elle apprenne quelque chose des caractères vraiment importants et des affinités naturelles de cet être, il convient, soit dans le choix des caractères, soit dans la constitution générale du système, de se rapprocher autant que possible de la méthode naturelle. En fait, de tels systèmes sont généralement mixtes. Dans le règne animal, où, par suite de la plus grande diversité des êtres, les catégories naturelles sont plus nettement caractérisées, ils s'écartent habituellement assez peu de la méthode naturelle.

D'ailleurs, un tableau synoptique peut être, ou non, dichotomique.

Comme l'a fait remarquer Lamarck, l'inventeur du mode dichotomique en histoire naturelle, l'esprit humain n'est apte à comparer directement que deux objets à la fois ; quand la comparaison paraît en embrasser un plus grand nombre,

elle se décompose, en réalité, en plusieurs opérations élémentaires. D'autre part, du moment qu'une catégorie quelconque ne se confond avec aucune des autres catégories de même ordre, elle se distingue, évidemment, de toutes, considérées en bloc, par certains caractères, positifs ou négatifs, qu'il est toujours possible d'indiquer. De là, d'une part, l'avantage, et, d'autre part, la possibilité de substituer les tableaux dichotomiques aux tableaux simplement synoptiques.

Supposons, pour fixer les idées, les quatre catégories, *A*, *B*, *C*, *D*. Dans un tableau simplement synoptique, ces catégories seront placées sur un même rang, chacune avec ses caractères propres; tandis que, dans un tableau dichotomique, *A* sera d'abord opposé à une catégorie artificielle composée de *B*, *C* et *D*; puis *B* sera, à son tour, opposé de même à *C* et *D*; et, enfin, *C* sera opposé à *D*. Or, dans ce dernier système, la tâche de l'étudiant sera, de toute évidence, plus facile et plus sûre; car il n'aura jamais à choisir qu'entre deux voies diamétralement opposées. Quant à l'auteur, il ne peut être bien sûr d'avoir convenablement délimité et caractérisé ses catégories qu'après avoir comparé chacune d'elles à toutes les autres : il n'a donc, en somme, pour aboutir au tableau dichotomique, qu'à rendre manifestes les résultats d'un travail que, s'il est consciencieux, il n'a pu se dispenser d'accomplir.

Il importe, d'ailleurs, de remarquer que les tableaux synoptiques ne sont pas seulement adaptés aux déterminations systématiques. Même en biotaxie, ils peuvent avoir une autre destination, par exemple celle de faire saisir, d'un coup d'œil, l'ensemble d'un système. En pareil cas, il est clair que leur transformation en tableaux dichotomiques n'aurait aucune raison d'être et même ferait manquer leur but. Une telle transformation n'est avantageuse, cela va sans dire, qu'autant que leur destination est analytique et non synthétique.

Dans ce cours, les exemples de tableaux soit synoptiques, soit dichotomiques, ne vous feront pas défaut.

Fernand LATASTE.

BULLETIN DE HONGRIE

RÉCIT SUCCINCT

DE LA CAMPAGNE DITE POLITICO-ECCLÉSIASTIQUE

EN HONGRIE (1893-1894) (1).

I. — *Considérations historiques.*

La Hongrie, comme élément complémentaire du système politique de l'Occident, disparaît — au moins comme État souverain — de la carte de l'Europe vers le milieu du seizième siècle. A la suite du grand cataclysme de Mohàcs où la fleur de la nation périt avec le roi Louis II, et de la contestation pour la succession entre les candidats nationaux (les deux Szapolyai) et les premiers Hapsbourgs, le pays est déchiré en trois tronçons, dont le premier, la partie nord-ouest, reconnait pour son chef la maison d'Autriche; l'est, la Transylvanie et les comtés avoisinants, se constitue en principauté indépendante sous le protectorat du Sultan et tout le midi reste sous la domination des Turcs.

Cet état de choses persiste pendant 150 ans, parmi des luttes incessantes pour secouer le joug turc. L'affranchissement ne s'accomplit définitivement qu'à la fin du XVII[e] siècle et au début du XVIII[e], sous la haute direction de la maison d'Autriche.

Un siècle entier s'écoule dans des efforts pour la reconstitution matérielle du pays, totalement épuisé d'hommes et ruiné. Jusqu'à la fin des guerres de Napoléon, la nation n'est guère en état de

(1) Ces quelques notes qui devaient simplement servir de matériaux à son travail projeté d'un positiviste anglais n'ont pas d'autre prétention que de fournir un commentaire à l'Adresse du Cercle positiviste de Budapest, publiée dans le numéro de janvier de cette *Revue*.

songer à l'idée de recouvrer l'ancienne indépendance ou seulement un régime plus libéral (les essais isolés faits dans ce but, tels que la conspiration de Martinovics, en 1794, sont réprimés avec une rigueur féroce). En somme, la Hongrie est considérée au dehors comme une province autrichienne, bien que sa constitution fonctionne et que les diètes s'assemblent et délibèrent comme avant.

La tendance à reconquérir l'autonomie perdue commence à s'accentuer dès la diète de 1825, et sous les auspices d'un homme d'État remarquable, le comte Széchenyi, elle gagne de plus en plus en intensité. Mais la direction des revendications nationales étant tombée dans la main d'un pur démagogue, de L. Kossuth, ces dernières se réalisent un instant en 1848. Alors sous le coup de la révolution de Février, la dynastie autr. consent à reconnaître l'autonomie politique du pays. Mais ce résultat est aussitôt compromis par la violence de la démagogie et les intrigues de la cabale aulique. La guerre d'indépendance finit par l'invasion des Russes et par un échec complet. La confiscation de toutes les acquisitions faites jusque-là en est la suite nécessaire ; la constitution est abolie et le pays devient effectivement une province autrichienne.

Mais l'Autriche centralisée et autocratique court d'échec en échec. Elle perd successivement ses provinces italiennes et sa prépondérance en Italie et en Allemagne, et après la bataille de Sadowa le pouvoir absolu et centralisateur se trouve acculé à une banqueroute complète. On cherche alors une nouvelle orientation politique, et sous l'égide de François Deàk un compromis est établi entre la Hongrie et la dynastie. La constitution modernisée de 1848 est rétablie et le pays reprend, avec un gouvernement autonome, la disposition de ses affaires. L'Autriche, ce boulevard redouté de toutes les réactions, disparaît de la scène du monde et à sa place surgit la monarchie austro-hongroise, composée de deux pays politiquement congénères et autonomes. La Hongrie reparaît comme élément dualistique de la monarchie sur le théâtre du système politique de l'Europe.

Les premières années de l'ère nouvelle sont consacrées tout naturellement à la réorganisation, dans le sens national, de toutes les branches de l'administration et à la consolidation des institutions politiques. Ce n'est que depuis vingt ans qu'on commence à songer à élargir les vieux cadres théologiques. En 1884, le ministère, présidé alors par M. Tisza, essaie de faire passer une loi autorisant les mariages entre chrétiens et juifs, mais il échoue devant la résistance de la Chambre des Seigneurs.

II. — *Précédents de la législation dite politico-ecclésiastique.*

Ce premier échec ne découragea pas le gouvernement dans la poursuite du programme de la liberté de conscience et du refoulement du théologisme débordant et entravant l'action gouvernementale. Le programme de l'hégémonie de l'Etat sur les églises était un legs précieux de François Deak, l'auteur principal du compromis, qui l'avait proclamé dans un discours resté célèbre, en 1873, un an avant sa mort.

Le gouvernement songea, avant tout autre chose, à écarter le grand obstacle, et à briser la résistance des seigneurs inféodés au clergé et réactionnaire. On commença donc par réorganiser la Chambre haute. Un cens (3,000 florins d'impôt foncier direct), fut établi pour les magnats qui avaient siégé jusque-là par droit de naissance. On élimina tous les évêques titulaires (*in partibus*) catholiques et on admit à leur place les dignitaires des églises protestantes. Le gouvernement se réservait le droit de nommer 50 membres à vie, pour compenser l'élimination des préfets qui avaient été jusque-là son appoint le plus sûr dans cette Chambre.

Ces préparatifs faits, les questions politico-ecclésiastiques ne tardèrent pas à devenir actuelles. La bigoterie et le zèle outré du clergé catholique devaient donner le branle-bas au mouvement réformateur. Voici dans quelles circonstances.

Après d'interminables querelles remontant jusqu'à l'époque de la réforme, un compromis avait été conclu concernant la religion des enfants issus de mariages mixtes, c'est-à-dire conclus entre catholiques et protestants. Une loi votée en 1868 avait décidé que les enfants mâles devaient suivre la religion du père, les filles celle de la mère, jusqu'à leur majorité.

Cette solution — en quelque sorte une cote mal taillée — mit fin pour quelque temps aux contestations des théologiens. Mais les curés catholiques (et aussi quelques ministres protestants) trouvant à la longue qu'ils perdaient trop d'âmes au moyen de la prescription légale, s'avisèrent de demander aux fiancés qui se présentaient devant eux pour conclure le mariage (il faut savoir qu'avant la réforme dont il est ici question les ecclésiastiques seuls étaient autorisés à conclure les mariages et à tenir les registres de l'état civil), une promesse écrite comme quoi ils élèveraient leurs enfants dans la religion catholique. En outre, beaucoup d'entre eux avaient pris l'habitude de baptiser les enfants selon leur rite et de les soustraire ainsi aux décisions de la

loi. Le ministre des Cultes, le comte Csaky, pour couper court aux cris d'alarme des protestants, fit publier en 1891 une circulaire ordonnant, pour que force fût à la loi, de traduire devant les tribunaux tous les ecclésiastiques contrevenants. La suite de cette mesure fut une série interminable de procès suivis de condamnations d'un grand nombre de curés catholiques à des amendes pécuniaires et même à la prison. Ces derniers, suivant leur habitude invétérée de crier à l'oppression quand on les empêche d'opprimer les autres, firent des pieds et des mains pour remuer l'opinion publique en leur faveur, afin d'obtenir l'abrogation de la circulaire ministérielle, voire même de la loi de 1868.

Ils furent servis à souhait, mais la solution ne fut guère à leur goût. Car le gouvernement, lassé des querelles byzantines des sectes, se décida, après de longues hésitations, de trancher d'une façon radicale et d'un seul coup toutes les contestations, d'affermir pour une bonne fois l'autorité légitime de l'Etat et d'obvier aux empiètements incessants des clergés de toute observance. Voilà l'origine immédiate des lois sur le mariage civil obligatoire, sur l'état civil et, couronnement forcé, de la liberté des cultes.

Il faut savoir que le gouvernement, en dehors des importunes clameurs des théologiens, avait d'autres raisons très sérieuses qui le déterminèrent à mettre sur le tapis la réforme. Le maintien du *statu quo* en ces matières était devenu impossible, à moins d'abandonner les prérogatives légitimes de l'Etat. Les registres de l'état civil — base de la conscription militaire — étaient tenus par les curés de sept religions différentes, irresponsables et indépendants du pouvoir temporel, et quelques-uns, comme les popes serbes et roumains, franchement hostiles à l'Etat et conspirant ouvertement contre l'autorité civile établie. Quant au mariage, cette base de la famille et de la société civile, le gâchis était encore plus complet. Car, outre que chaque religion avait ses rites et ses procédés particuliers, il existait autant de jurisprudences particulières en cette matière que de sectes, dont les complications défiaient les efforts des légistes les plus habiles. C'était, dans le vrai sens du terme, un labyrinthe inextricable, obligeant les légistes — juges et avocats — d'entrer dans les subtilités dogmatiques et canoniques de sept religions différentes. La multiplicité des droits matrimoniaux était devenue en outre une source d'inconvénients moraux très graves. Car les catholiques, par exemple, dont le droit matrimonial se réglait par le droit canon, qui défend le divorce, quand ils voulaient divorcer quand même, s'empressèrent de troquer leur religion contre une de

celles qui leur donnaient cette faculté. L'indécence de ces changements de religion par intérêt était devenu un abus offusquant sérieusement la morale publique, sans parler du scandale incessant des mariages dits transylvains. Les sociniens de cette contrée avaient établi une sorte de Gretna Green (1) international, où pour une certaine somme les libertins du monde entier venaient faire casser et consacrer leurs mariages. Il fallait donc de toute nécessité mettre fin à cet état de choses intenable, établir un droit matrimonial unique et charger les tribunaux civils de son application, laissant les clergés différents s'arranger avec leurs ouailles comme ils l'entendaient.

De nouvelles sectes théologiques étaient surgies, surtout dans le sein des religions luthérienne et calviniste, telles que les nazaréens, les baptistes, etc., dont les adhérents étaient réclamés à cor et à cris par la communion-mère, qui perdait par cette désertion une partie considérable des taxes ecclésiastiques établies. Et comme ces sectes ne se soucièrent pas de demander l'autorisation du pouvoir temporel (ce en quoi elles firent très bien) elles furent contraintes par le bras séculier de payer des taxes à des ecclésiastiques qu'elles détestaient. En outre, les libres penseurs et les personnes qui n'adhéraient à aucune religion, les *inconfessionnels* firent leur apparition. De sorte que la nécessité d'une réglementation nouvelle s'accentuait de plus en plus dans ces matières.

Mais avant d'aborder la réforme, il fallait régler une question personnelle, c'est-à-dire éliminer du sein du gouvernement l'élément réactionnaire et clérical. Cette crise ministérielle menaça de dégénérer en une crise du parti gouvernemental ou libéral lui-même (par une anomalie singulière, chez nous, c'est le parti gouvernemental qui professe des tendances libérales, toutes les nuances de l'opposition sont plus ou moins réactionnaires). Les élections de 1892 avaient été conduites par le comte Szapary, le successeur de M. Tisza dans la présidence du ministère, dans un sens aristocratique, c'est-à-dire rétrograde. Elles amenèrent à la Chambre, outre un nombre exorbitant de magnats (comtes et barons, au nombre de 72), une forte minorité oppositionnelle, soit 180 membres sur 413. Ce résultat doublement fâcheux mit le comble au mécontentement du parti

(1) Cette ville frontière de l'Angleterre vers l'Ecosse figure beaucoup dans les romans du commencement du siècle comme ressource suprême des jeunes couples amoureux.

libéral, qui se sentit ainsi menacé dans son existence même par les tendances hautement avouées de son leader et par toute une série de maladresses et d'échecs subis par M. de Szapary en différentes circonstances auparavant. Une crise éclata donc qui finit par donner raison au parti et à la majorité du ministère. M. de Szapary fut renvoyé et on plaça à la tête du ministère M. Wekerle, qui en avait déjà fait partie comme ministre des finances. Cette nomination était assez significative et elle annonça clairement qu'on allait marcher dans un sens démocratique et libéral. Effectivement, bientôt après, la Chambre des députés entama la discussion des lois dites politico-ecclésiastiques.

III. — *Les promoteurs de la réforme.*

Avant de passer au récit des luttes épiques auxquelles donnait lieu la discussion des lois en question, il faut dire quelques mots des hommes qui avaient pris courageusement l'initiative de ces mesures progressives et qui les avaient menées au triomphe.

Le plus remarquable parmi eux, celui en qui les tendances libérales et démocratiques s'étaient pour ainsi dire incarnées, est M. le docteur Alexandre Wekerle. Voici quelques détails biographiques sur cet homme d'État éminent. Il est né en 1848, à Moor, un bourg du comté de Fejervar, d'une famille bourgeoise d'origine germanique, mais établie depuis longtemps dans le pays. Après de brillantes études au gymnase d'Albe-Royale et à l'Université de Budapest, il passa son doctorat en droit et entra bientôt après comme surnuméraire au ministère des finances. Connu et apprécié comme travailleur acharné, il grimpa petit à petit les échelons de la hiérarchie administrative. En 1886, M. de Tisza, qui gérait à ce moment par intérim les fonctions de ministre des finances, s'aperçut, avec un coup d'œil qui lui fait honneur, de la puissance de travail extraordinaire et de l'esprit singulièrement lucide du jeune chef de bureau et le fit nommer sous-secrétaire d'État aux finances. Quelque temps après, la circonscription de Nagybanya l'envoya siéger à la Chambre des députés, où il se révéla comme orateur *disert*. Après la démission de M. de Tisza, il fut nommé ministre des finances en 1888. Dans ces hautes fonctions, il se signala par l'exécution brillante de plusieurs opérations financières d'une très grande portée, telles que des conversions d'anciennes dettes contractées à un taux d'intérêt très élevé, mais principalement

par la préparation de la reprise des payements en espèces, autrement la valute, qui devait mettre fin au cours forcé des billets de banque, — et qui est en train de s'exécuter de la façon la plus normale. Mais son principal titre de gloire est la campagne en faveur de la réforme dont il est question ici, et qui lui valut une popularité sans précédents, mais qui réveilla en même temps la jalousie de la Cour et les rancunes inextinguibles tant du haut clergé que de leur séquelle temporelle, l'aristocratie féodale et bigotte. Du reste, c'est un « self-made man » dans la bonne acception du terme, qui a conquis la position éminente qu'il occupe dans l'estime publique par son travail, sans protections et sans connexions de famille, — ce qui n'est pas peu de chose dans un pays aristocratique comme le nôtre. Brillant orateur, caractère intègre, homme aimable et serviable, mais dans les circonstances difficiles inépuisable en ressources de toute sorte, sans sacrifier un iota de ses convictions, doué d'une force de travail rare, — qui lui promet encore de nouveaux titres à la reconnaissance du public. Comme premier président de la Cour administrative nouvellement créée, il siège de droit dans la Chambre haute.

Le second rôle dans la lutte mémorable pour la réforme appartient à l'ancien ministre de la justice, dans le cabinet Wekerle, M. Désiré Szilagyi. C'est à lui qu'incombait la rédaction des lois réformatrices et leur défense devant le Parlement, fonction qu'il a remplie d'une façon brillante. Il est né à Nagyvarad en 1840. Ses études finies, il a fait un assez long séjour en Angleterre. Rentré dans le pays, il entra au ministère de la justice, qu'il quitta bientôt après pour se lancer dans la mêlée politique. Nommé député et professeur à l'Université, il fut longtemps le second chef de l'opposition modérée qui reconnut pour leader le comte Apponyi. Mécontent des velléités réactionnaires de son chef de file, il rentra dans le giron du parti libéral et fut nommé ministre de la justice dans les dernières années de M. Tisza. Orateur puissant, de convictions libérales inébranlables, il porta dans la lutte pour la réforme toute l'ardeur de ses convictions et tout le poids d'un sens droit et d'une érudition immense. Sa force de caractère, quelque peu rustique et puritaine, n'a pas contribué pour peu au succès définitif. Après le renvoi du ministère Wekerle, il fut nommé par acclamation président de la Chambre des députés.

Le troisième champion de la réforme, le comte Albin Csaky, ancien ministre des cultes et de l'instruction publique, a eu le

courage assez rare d'être inconséquent avec ses opinions affichées au début de sa carrière administrative et de défendre ses nouvelles opinions avec une ténacité et une chaleur au-dessus de tout éloge. Connu comme conservateur et nommé successeur pour cette qualité du ministre Tréfort, décédé, il lui est arrivé de déclarer à la tribune que, « grâce à Dieu, la libre-pensée et l'inconfessionalisme sont chose inconnue dans ce pays ; » pour devenir peu après le promoteur le plus hardi de la liberté des cultes et de l'abolition des entraves confessionnelles. Aussi c'est lui qui a dû supporter en premier lieu les attaques violentes des rétrogrades, aristocrates et prêtres, qui ne lui pardonneront jamais d'avoir déserté (il est vrai, par des considérations politiques d'un ordre plus élevé) à la fois les intérêts de sa caste et ceux de sa secte.

IV. — *Exposé succinct des lois établissant la réforme.*

Elle se compose de cinq lois, dont voici la teneur en résumé :

1° L'article 32 de l'an 1894 qui établit les registres de l'état civil, tenus par des laïques, nommés à cet effet par l'administration, à l'exclusion, *expressis verbis*, des ecclésiastiques de toute robe, qui continueront, comme avant, d'enregistrer les changements survenus parmi leurs fidèles, mais sans authenticité publique aucune. Cette loi institue et sauvegarde l'autorité suprême de l'État dans un ordre de choses auquel il est intéressé au premier chef. Il fait enregistrer, désormais, par ses organes propres, à lui responsables, les naissances, les mariages et les décès, en général, tous les changements survenus dans l'état civil des citoyens de tout rang, de toute langue et de toute croyance indistinctement et à l'abri de toute ingérence de l'autorité spirituelle, plus ou moins hostile à sa prépondérance. C'est cette loi qui a soulevé le moins d'objections, elle n'a été combattue que par les prêtres qui perdaient une partie de leur influence *et de leur revenu*, et par les bigots aveuglés au point de méconnaître la raison d'Etat qui exigeait impérieusement le renforcement de l'autorité du pouvoir temporel en ces matières.

2° L'article de loi 31 de 1894 sur le droit matrimonial prescrit l'obligation du mariage civil devant l'organe de l'État, préalablement à la consécration religieuse qui, par lui-même, sans le premier, est déclarée nulle et de nulle valeur. Cette loi institue en outre l'autorité exclusive de l'État en fait de droit matrimonial et investit les tribunaux civils de la compétence en ces

matières, à l'exclusion des autorités ecclésiastiques; ces dernières continuant de régler les mariages de ceux de leurs fidèles qui voudront bien avoir recours à elles, sans que leurs décisions aient une valeur légale quelconque. Il est à regretter seulement, au point de vue social et moral, que les auteurs de cette loi n'aient pu résister assez au courant d'idées modernes. Ils se sont laissé entraîner, notamment, à proclamer le divorce, en le restreignant, il faut le dire, à quelques cas bien circonscrits. Néanmoins, sous ce rapport, il y a, en tout cas, un véritable recul relativement au droit canon et au régime catholique. D'un autre côté, il faut concéder aussi que les dispositions de la nouvelle loi, sous ce rapport, sont bien plus rigoureuses que la jurisprudence des autres confessions : protestants, juifs, etc. C'est donc, en tout état de cause, un progrès relatif, qui est susceptible d'améliorations ultérieures, mieux en rapport avec les vraies tendances de la civilisation.

3° L'article 32 de 1894 s'occupe de la religion dans laquelle devront être élevés les enfants issus de mariages mixtes jusqu'à leur majorité. Cette matière qui a donné lieu à tant de contestations a été réglée — par égard aux jalousies des différents clergés plutôt qu'à la raison simple qui indiquait la liberté absolue des parents — en ce sens que ces derniers sont libres, après accord préalable, d'élever leurs enfants dans la religion de l'un ou de l'autre des conjoints. On a eu tort, selon nous, d'attacher à cette disposition des formalités encombrantes, telles que déclaration de l'intention des parents devant un notaire, etc., qui rendront les intentions de la loi inefficaces dans bien des cas.

4° L'article 43 de l'an 1895 institue la liberté des cultes. Elle autorise l'exercice de toute religion reconnue par l'Etat ou qui a demandé l'autorisation du gouvernement. Ce n'est pas encore la liberté de conscience complète qui exclue toute ingérence du pouvoir temporel dans le for intérieur, mais c'est un grand pas fait dans ce sens. La même loi abolit, en outre, l'obligation d'appartenir à une religion quelconque et admet l'inconfessionalisme, en réglant pourtant la sortie d'une communauté quelconque d'une façon trop minutieuse et vexatoire. C'est bien là, pourtant, le pivot autour duquel toute la législation tourne. Les cléricaux avec leur flair habituel l'ont bien jugé ainsi; car c'est contre cette loi que toute leur rage s'est tournée. Il est à remarquer encore que le texte ne parle pour ainsi dire que du service divin de telle ou telle religion. Le législateur ne semble pas avoir eu connaissance de cultes qui se passent de ce service-là.

5° L'article 42 de l'an 1895 proclame la réception — c'est-à-dire l'égalité complète avec les sectes chrétiennes — des israélites. Cette égalité implique la liberté d'embrasser le judaïsme, qui était défendu jusqu'ici. C'est là une concession purement théorique ou plutôt une mesure d'équité, qui pourtant mit le comble aux fureurs des ultramontains, tous quelque peu teintés d'antisémitisme.

V. — *Les lois devant le Parlement.*

Les débats sur les lois réformatrices, et en premier lieu sur celle qui concerne l'Etat civil, s'ouvrirent devant la Chambre à la session d'automne de 1893. Ils furent précédés par une vaste manifestation libérale, une sorte de meeting, qui indiquait bien l'intérêt profond que soulevait la réforme dans tous les rangs de l'opinion publique. Il serait trop long de donner une idée même approximative de la brillante joute oratoire, à laquelle ces lois fournirent la matière. Ce qui est plus important, c'est que dans le courant des débats passionnés il se produisit une foule d'incidents imprévus et d'une puissante spontanéité, qui bouleversèrent pour un moment l'équilibre des partis politiques non seulement, mais contribuèrent à créer une situation parlementaire plus saine en tant que basée sur des considérations sociales et morales d'un ordre plus élevé. Le parti gouvernemental donna le premier signal à ce procédé épuratoire. Le leader de la veille de ce parti, le comte Szapary, s'en sépara avec fracas, emmenant avec lui ses partisans et quelques réactionnaires et aristocrates *ejusdem farinæ*, et affaiblissant la majorité gouvernementale d'une trentaine de voix. La confusion était encore plus grande dans le camp de l'opposition, notamment dans l'extrême gauche ou le parti de l'indépendance, qui, rallié autour du nom de l'ancien dictateur Kossuth, est resté hostile au compromis de 1867 et au nouvel ordre des choses établi depuis. Bien que le « grand exilé » eût dans une lettre-manifeste pris, dans cette occurrence, le parti du gouvernement et eût recommandé à ses fidèles de voter les lois qu'ils n'avaient cessé de réclamer depuis 25 ans, la grande majorité de l'extrême gauche, mettant l'échec éventuel du gouvernement au-dessus des considérations libérales et patriotiques, combattait avec sa violence habituelle les projets de loi. Mais une fraction de ce parti, sous la conduite de Ch. Eötvös, restant fidèle à la parole du maître et à ses traditions, se rallia franchement au gouvernement et forma ainsi, avec une fraction

du parti national (nuance Apponyi) un appoint précieux pour le ministre et la réforme. Le comte Apponyi lui-même, après avoir tergiversé pendant quelque temps, finit par voter contre, laissant à ses partisans la liberté de s'arranger comme ils l'entendaient. Finalement cette première loi ainsi que celle sur le mariage civil et la religion des enfants furent votées à une très grande majorité, de 150 voix environ, par la Chambre des députés.

Mais la passe la plus difficile se trouva être dans la Chambre haute, qui avait été jusqu'ici le grand *impedimentum* à toute mesure libérale en matière de religion. Il y avait là une opposition compacte et solidement organisée, féroce et intransigeante. Elle se composait de 34 prélats catholiques flanqués de quelques évêques orthodoxes avec une grande partie de la haute noblesse aveuglément dévouée au clergé et plus encore à leurs prérogatives particulières et aux intérêts de caste. Le parti libéral dans cette chambre, composé de quelques magnats libéraux, des dignitaires protestants et les membres nommés à vie par le gouvernement, se trouva effectivement trop faible et les projets de loi furent repoussés à une majorité de 25 voix environ.

Le gouvernement ne se laissa pas intimider par ce premier échec et présenta de nouveau les lois à la Chambre des députés. Après de nouveaux débats approfondis elles passèrent une seconde fois avec une grande majorité et furent renvoyées sans changement aucun aux Seigneurs. Entre temps l'opinion publique, émue de la résistance opiniâtre des évêques et de l'aristocratie et attribuant — non sans quelque raison — les tendances rétrogrades des seigneurs aux intrigues ourdies à la cour de Vienne, une agitation profonde s'empara des esprits. Les adresses et les pétitions affluèrent de tous côtés, de la part des comitats, des villes, des corps constitués et d'une foule de sociétés, demandant impérieusement la réformation et quelques-uns même l'abolition de la Chambre haute. Sous la pression de l'opinion publique irritée qui menaça de tourner à des extrémités plus fâcheuses, on se ravisa enfin en haut lieu, et on enjoignit a quelques dignitaires de la cour hostiles à la réforme, qu'ils auront à s'abstenir du vote. La majorité dans cette Chambre finit ainsi par se déplacer et les trois lois, après avoir été votées en première lecture par des majorités très faibles, de une à trois voix, furent finalement acceptées en seconde lecture — malgré toutes les subtilités casuistiques mises en œuvre par les évêques catholiques — sans changement, dans le texte du gouvernement.

Pendant les débats se produisit un incident qui faillit compro-

mettre tout, la réforme aussi bien que le gouvernement. Louis Kossuth, le dictateur de 1849, qui avait vécu depuis dans un exil volontaire à Turin, était mort au commencement de mars 1894 à l'âge de 92 ans. Cet événement jeta le gouvernement dans un très grand embarras. Il se trouva acculé à ce dilemme : ou de contenter l'opinion publique qui demandait à cor et à cri des honneurs funéraires dignes des grands services rendus par cet homme politique entouré d'une vénération presque superstitieuse, et alors il s'exposait à Vienne au soupçon d'illoyalisme; ou bien de résister au courant de l'opinion publique, mais alors il risquait sa popularité dont il avait plus besoin à ce moment que jamais. Mais M. Wekerle se trouva être à la hauteur de la situation; en véritable homme d'Etat il sut concilier la pression populaire et sa propre conviction avec les susceptibilités de la dynastie, sans froisser ni l'une ni l'autre. Il fut convenu que la municipalité de Budapest prendrait à sa charge l'arrangement et les frais de l'enterrement du grand patriote, et que ni le gouvernement, ni les corps constitués n'y prendraient part officiellement. On écarta la motion de l'extrême gauche qui demandait un enterrement aux frais de la nation et l'expression du deuil national dans une loi spéciale, comme cela s'était fait pour François Deàk, en remarquant d'une manière très juste que ni la Chambre haute ne la voterait, ni le roi ne la sanctionnerait. L'enterrement eut lieu effectivement de la façon convenue avec un concours de la population immense. Mais bien que les procédés du gouvernement fussent, dans cette occurrence, aussi irréprochables que possible, les prêtres et les aristocrates ne manquèrent pas l'occasion (en renchérissant encore sur leur loyalisme habituel envers la dynastie) pour dénigrer le gouvernement et l'accuser de tendances démagogiques et subversives, selon l'adage antique : *calumniare audacter*, etc.

Les menées ténébreuses de la cabale aulique ne tardèrent pas à produire leur effet. Car lorsque les trois premières lois, après le vote par les deux Chambres, furent soumises, selon l'habitude constitutionnelle, à la sanction du roi, cet acte, qui d'habitude n'est qu'une pure formalité, se fit attendre tellement cette fois-là que le ministère, interprétant ce délai inusité comme une marque de la défiance du souverain, offrit sa démission. Mais pour cette fois la crise ministérielle fut conjurée par un remaniement partiel. Un seul des promoteurs de la réforme, le comte Csàky, fut sacrifié à la vindicte implacable de la cabale réactionnaire. Il fut remplacé par le baron Eœtvœs, professeur de physique à l'Uni-

versité, savant distingué et d'un libéralisme à toute épreuve. M. Wekerle, qui, après le dénouement heureux de la crise, rapporta de Vienne la promesse formelle de la sanction royale, fut reçu par la population de Budapest avec un enthousiasme et des ovations indescriptibles.

Les résistances seigneuriales, n'ayant pas réussi à renverser le ministère, se tournèrent alors contre les deux lois restées en souffrance, celle sur la liberté des cultes et celle sur la réception des juifs. Votées à une forte majorité par la Chambre des députés, elles furent repoussées par la Chambre haute. Le ministère alors, pour sortir de l'impasse qui menaça de perpétuer la discussion et l'agitation de l'opinion publique, et pour briser la résistance, autrement irréductible, de la coalition rétrograde du clergé et de l'aristocratie, demanda au roi une promotion de nouveaux membres perpétuels, en conférant les titres de comte et de baron à quelques familles d'une ancienne noblesse satisfaisant d'ailleurs à la condition du cens exigé. Mais la Cour jugeant que ce serait là prendre un parti trop ouvertement, et se mêler dans le débat, contrairement à l'adage providentiel que « le roi règne, mais ne gouverne pas », — refusa. Le ministère Wekerle donna alors sa démission en bloc qui fut acceptée cette fois.

Après une crise très prolongée qui faillit disloquer tous les ressorts du gouvernement et menaça de dissoudre le parti libéral qui avait géré les affaires du pays depuis 28 ans et qui possédait la majorité dans la Chambre, on se décida enfin en haut lieu de passer par les fourches caudines de la réforme, en en sacrifiant toutefois les promoteurs et les auteurs. Le nouveau ministère fut pris dans la majorité libérale. Le baron Banffy, jusqu'alors président de la Chambre, fut chargé de constituer le nouveau cabinet, en prenant l'engagement formel d'exécuter intégralement le programme légué par le ministère Wekerle. Il prit pour collaborateurs des doublures du cabinet précédent, c'est-à-dire pour la plupart des hommes qui en avaient fait partie comme sous-secrétaires d'Etat. M. Banffy, avec des convictions libérales avérées, joignit l'avantage d'être rompu aux intrigues parlementaires et au métier de courtisan; d'une force de volonté rare, du reste, il obtint des seigneurs et de la Cour tout ce qui avait été refusé aux roturiers du ministère Wekerle. Les deux lois restantes furent votées par la Chambre haute, et tout l'ensemble des lois entra en vigueur le 1er octobre 1895.

VI. — *Conséquences politiques de la discussion.*

La lutte acharnée qui avait duré presque deux années entières finit donc par un triomphe éclatant pour les idées de progrès et pour le parti libéral. Les conséquences multiples de l'effervescence des esprits ne tardèrent pas à se faire sentir. Parmi celles d'une nature négative, il faut noter la déconfiture des chefs de la cabale réactionnaire : notamment la chute du comte Kalnoky, ministre des affaires étrangères et le rappel du nonce apostolique auprès de la Cour de Vienne, Mgr Agliardi, suivit de près l'avènement de la réforme. Une autre conséquence, positive celle-là, fut un regain de popularité immense pour les idées de tolérance et aussi pour le parti libéral. Les dernières élections, qui eurent lieu à la fin de l'année dernière, en sont une preuve palpable. Le parti libéral y gagne une centaine de voix environ et tous les partis de l'opposition en sortent affaiblis. Et ce qui est significatif, les fractions hostiles à la réforme se ressentent surtout de la mauvaise humeur des électeurs. Ainsi la fraction cléricale de l'extrême gauche, de 60 voix, est réduite à 8, et laisse tous ses chefs sur le carreau. La fraction Szapary disparaît entièrement. Le parti national (Apponyi) est réduit à la moitié, de 60 à 30 voix. La réaction, et surtout le clergé catholique, avait fait d'immenses efforts pour faire arriver un fort parti révisionniste à la Chambre, mais l'agitation sectaire n'aboutit qu'à réunir une vingtaine de « populistes » sans chef, le comte Ferd. Zichy, le meneur clérical ayant subi une défaite contre un avocat obscur.

VII. — *Conclusions.*

L'initiative prise par le gouvernement hongrois pour la création de la réforme politico-ecclésiastique mérite à plusieurs points de vue une prise en considération plus générale. Nous voyons là un gouvernement, qui met en avant de son propre mouvement tout un ensemble complexe de dispositions d'un caractère franchement progressif, le fait accepter — en alléguant des considérations supérieures sociales et morales et la raison d'Etat — par l'opinion publique (car il serait téméraire et contraire à la vérité de prétendre que celle-là avait demandé la réforme ou s'en était seulement souciée), le fait ensuite agréer par le souverain et voter par les deux Chambres après une lutte acharnée et au prix du sacrifice de ses membres. Il me semble que c'est là un type de gouverne-

ment, en avance sur son public, tel que nous positivistes le réclamons, éclairés par les enseignements sociologiques de notre Maître, et sous ce rapport digne de remarque. A un autre point de vue, la Hongrie, en faisant triompher ainsi l'esprit de progrès et de tolérance, et marchant résolument sur les traces de la grande Révolution française, a pris une position qui contraste avantageusement avec les tendances réactionnaires, étroites et haineuses qui semblent l'emporter en Autriche et s'agitent en Allemagne et ailleurs. Toute cette campagne a dû nous conquérir quelques sympathies dans le public éclairé de l'Occident, et compense en tout cas, dans une certaine mesure, l'étalage stupide de la vanité nationale auquel ont donné lieu les fêtes dites millénaires.

Budapest, le 2 février 1897.

Samuel Kun, *correcteur d'imprimerie.*

1, Losonczi-Uteza.

BULLETIN DE FRANCE

I. — ENSEIGNEMENT

1° Bibliothèque populaire des Amis de l'Instruction du XIX° arrondissement

78, rue de Flandre, à 8 h. 1/2 du soir.

Samedi 16 janvier, M. le Dr Delbet, député, directeur du Collège libre des Sciences Sociales : *Théorie et Fonction de la Propriété.*

Samedi 6 février, M. Keufer, ouvrier typographe, membre du Conseil supérieur du Travail : *Le Travail industriel de la Femme.*

Samedi 20 février, M. Raphaël Petrucci, professeur à l'Université nouvelle de Bruxelles : *Culture morale du Peuple.*

Samedi 20 mars, M. Raphaël Petrucci : *Les Bases de la Morale positive.*

II. — ALLIANCE DES SAVANTS ET DES PHILANTHROPES

(*Procès-verbal de la réunion du 1er avril 1896*).

PROTECTION ET MORALISATION DE L'ESPÈCE HUMAINE EN OCCIDENT.

Le 1er avril a eu lieu, à la mairie de l'Opéra, une séance de l'Alliance des Savants et des Philanthropes qui a été particulièrement intéressante pour les positivistes. Cette séance, à laquelle la *Paix*, la *Justice* et l'*Agence Nationale* ont consacré chacune un article sympathique (1), était présidée par M. Dumontpallier, membre de

(1) Voir l'*Agence Nationale*, la *Paix* et la *Justice* des 2, 12 et 15 avril.

l'Académie de médecine, assisté de MM. Jules Pinard, adjoint au maire du IXe arrondissement, Paul Strauss, conseiller municipal de Paris, Tridon, fondateur et secrétaire général de l'Alliance, Henri Bonnet, H. Savornin, secrétaires, et Numa Raffin, secrétaire adjoint.

Après la lecture et l'adoption du procès-verbal de la séance précédente, il a été procédé au dépouillement de la correspondance, comprenant des lettres de MM. Paul Strauss, Raphaël Petrucci, Constant Hillemand, Elie Ducommun, Gaston Moch, du docteur Legrain, du docteur Cancalon, Henri Deloncle, Auguste Vodoz, Albert Garrigues, Henri Savornin, etc.

Le dépouillement de la correspondance terminé, M. le secrétaire général a accusé réception du numéro du mois de mars de la *Revue occidentale*, organe du Positivisme, contenant des articles intéressants de MM. Petrucci et Cancalon, et de plusieurs numéros de la *Correspondance bi-mensuelle*, bulletin du Bureau international permanent de la Paix, qui siège à Berne; le dernier de ces numéros, en date du 25 mars, mentionne en première page l'adhésion de l'Alliance à ce Bureau.

Ensuite, sur la prière de M. Tridon, l'Assemblée a adopté à l'unanimité le vœu suivant, proposé en substance, par le Bureau français de la Paix, auquel l'Alliance a donné l'adhésion qu'il lui demandait :

Considérant que la conclusion de traités d'arbitrage permanents entre nations paraît la voie la plus sûre et la plus courte pour parvenir à l'état de paix; — considérant que les gouvernements des Etats-Unis et de la Suisse se sont montrés partisans de ces traités, dont ils ont expérimenté les bienfaits; — attendu la résolution unanime votée par la Chambre des députés le 8 juillet 1896; — considérant que l'union de la France et de la Russie facilite l'établissement entre elles d'un mode pacifique général pour la solution de leurs différends éventuels;

L'Alliance des Savants et des Philanthropes émet le vœu que le gouvernement français négocie sans retard des *traités d'arbitrage permanents* avec les nations amies de la France, et notamment avec la Russie, les Etats-Unis et la Suisse (1).

Ce vœu adopté, M. Dumontpallier a donné la parole à M. Paul Strauss, membre de l'Alliance, qui a fait une conférence très intéressante sur « l'Assistance maternelle. »

Il s'est défendu de vouloir faire une conférence; il ne s'agit pour lui que d'une simple causerie sur le « Rétablissement des tours », qui ne divise l'opinion que par suite d'une confusion primordiale. On prétend, par le tour, assurer le secret aux mères qui ont à cacher leur faute; voilà le but qu'on se propose et il est possible de l'atteindre autrement et par des moyens beaucoup moins primitifs.

Sans vouloir faire ici l'histoire du tour, dont la forme a varié avec les temps et les pays, depuis la simple exposition connue chez les Romains et dans les premiers siècles de l'Eglise, jusqu'à la boîte tournante de 1811, on peut dire que le tour n'a jamais été un ins-

(1) Voir à ce propos, dans le *Radical* du 14 avril 1897, l'article intitulé : « Vœux de l'Alliance des Savants et des Philanthropes en faveur de la paix européenne. »

trument perfectionné, mais seulement un moyen commode de recevoir un enfant nouveau-né sans avoir une porte ou une fenêtre à ouvrir.

Au moment même où le décret de 1811 donnait au tour une consécration officielle, il ne s'agissait pas de favoriser les abandons, mais, au contraire, on pensait en restreindre le nombre en supprimant tous les secours aux filles-mères institués par la Révolution et en prenant des mesures rigoureuses à l'égard des enfants « trouvés, abandonnés et orphelins »; c'est ainsi qu'à 12 ans les enfants mâles étaient mis à la disposition du ministre de la marine. Cette législation n'a pas atteint, d'ailleurs, le but qu'elle se proposait. De 1811 à 1833, période pendant laquelle le tour a fonctionné à peu près partout en France, la masse des abandons, bien loin de diminuer, n'a fait au contraire que grossir, et c'est seulement en 1837 que M. Gasparin a eu l'honneur de recourir au rétablissement des secours aux filles-mères pour combattre un mal toujours plus menaçant.

Aujourd'hui, les partisans du rétablissement des tours désirent, par ce moyen, assurer la réception des enfants que leurs parents ne peuvent conserver. Or, il est bon de faire remarquer que le tour, par définition même, reçoit, sans faire aucune distinction, tous les enfants qui lui sont apportés, qu'ils soient légitimes ou naturels, en bonne ou en mauvaise santé, même des enfants morts. Ce régime des tours a laissé une histoire effrayante; il a provoqué une mortalité épouvantable, et des faits monstrueux ont été par lui rendus possibles. Il est bon de rappeler aux partisans du tour cette histoire lugubre connue sous le nom de « bourriche de Pithiviers ».

Plusieurs fois par mois, et d'une manière régulière, un voiturier du Loiret se chargeait d'amener à Paris, moyennant salaire, les enfants destinés au tour; le convoyeur emportait ainsi et recueillait sur sa route plusieurs de ces colis vivants qu'il entassait dans un panier pour les déposer à l'hospice dépositaire de Paris. Ce que devenaient ces pauvres petits êtres, en hiver, par des froids rigoureux, les témoins nous l'ont appris : le tour aveugle recevait tous les abandonnés, tous les moribonds, tous les cadavres.

Le bureau secret d'abandon, tel qu'il fonctionne rue Denfert-Rochereau, offre autrement de garanties pour la vie des enfants et la sécurité des familles. M. Strauss se félicite d'avoir contribué pour sa part à l'organisation de ce service qu'il recommande comme un exemple à suivre dans toutes les villes qui n'ont pas encore adopté un système analogue.

Le bureau est ouvert jour et nuit, et les enfants sont reçus par des fonctionnaires tenus au secret professionnel. Dans un endroit apparent se trouve apposée une affiche rédigée à peu près en ces termes :

« Toute personne qui présente un enfant, en vue de l'abandonner, est prévenue que des questions vont lui être posées dans l'intérêt de l'enfant, mais qu'il lui est loisible de n'y pas répondre ou de ne fournir qu'une partie des renseignements demandés. La production du bulletin de naissance n'est pas obligatoire, etc. »

. . . .

En prenant la défense du bureau secret ouvert qu'il a fait établir

en 1887, rue Denfert-Rochereau, M. Strauss s'est montré hostile à l'adjonction du tour réclamé en 1891 par l'Académie de médecine et en 1896 par le deuxième Congrès pour protéger et accroître la population.

M. Tridon a félicité M. Paul Strauss de sa remarquable causerie, qui a dû obtenir l'assentiment d'une grande partie de l'assemblée; puis il lui a fait observer que l'Académie de médecine et le deuxième Congrès de la population n'avaient nullement demandé le rétablissement pur et simple de l'ancien tour, qui a soulevé tant de légitimes protestations; ils ont ajouté à leur vœu les mesures d'assistance énumérées et soutenues par M. Strauss.

M. Raphaël Petrucci, professeur à l'Université nouvelle de Bruxelles, a succédé à la tribune à M. Paul Strauss. Il a fait une conférence très applaudie sur « le Problème sociologique et l'éducation populaires ». Voici le résumé de cette conférence :

Si l'on considère, a dit l'orateur, l'ensemble de l'Evolution occidentale durant le cours de ce siècle, il est impossible qu'on ne soit pas frappé des phénomènes qui s'y accusent. Les grandes doctrines de ralliement qui créaient dans une portion de l'Humanité une mentalité commune, devenues trop étroites pour les formes nouvelles, se trouvent brisées autant par l'évolution de l'esprit que par celle des besoins et des fonctions de l'organisme social tout entier. La religion théologique devenant insuffisante, le domaine social échappe à son influence avant qu'une nouvelle mentalité ne soit reconstruite sur l'ancienne, et l'on assiste alors à un conflit de théories et de systèmes qui se contredisent, divisent le monde occidental, et qui sont les premières causes des désordres politiques ou économiques qui se manifestent.

Le problème sociologique est donc un problème moral et l'on peut même par les considérations de l'Histoire le voir se poser sous une forme plus simple, à une époque antérieure, lors de la chute de l'Empire romain et de la formation du monde chrétien.

Comme à cette époque, une doctrine nouvelle se dresse aujourd'hui en face de l'ancienne, prétendant à constituer une mentalité nouvelle et définitive, en arrachant l'esprit de l'homme aux conceptions théologiques et métaphysiques, et en le ramenant à toute cette évolution de la Philosophie et de la Science qui constitue l'âge positif. Il s'agit ici du Positivisme, dont les conceptions fondamentales constituent la doctrine de ralliement nécessaire à l'élaboration d'un monde nouveau.

Il reste maintenant à étudier les moyens de provoquer cette mentalité nouvelle. A une situation développée par le lent effort des siècles, on ne peut opposer une solution violente et instantanée. Le temps seul peut continuer l'œuvre du temps. C'est pourquoi le premier facteur de cette action, c'est l'Education qui « *améliore l'action en améliorant l'agent* ».

On a implicitement senti la valeur de l'Education, mais on l'a trop confondue avec l'Instruction. L'Education n'est pas seulement la Connaissance; elle est surtout constituée d'une « *Hygiène physique et d'une Hygiène morale* ». Il ne faut donc pas compter sur des vulgarisations, souvent incomplètes et par cela mêmes fausses, mais au contraire sur la constitution d'une mentalité nouvelle, qui réunisse dans de mêmes préoccupations et dans de mêmes devoirs les humbles et les petits aussi bien que les puissants et les riches.

Il convient de finir sur ces considérations générales et de rappeler comment, par la conception de l'Humanité, chaque individu se trouve agir dans un ensemble où les échanges sont constants et où il emploie tout le travail accumulé par les ancêtres dans des actes qui ont une portée incalculable, car ils se répercutent aussi sur la descendance. Les responsabilités sont donc assez grandes et assez hautes pour formuler de véritables devoirs » (*Nombreux applaudissements*).

« M. le Président et M. le Secrétaire général, dit la *Paix*, ont remercié et félicité M. Raphaël Petrucci de son intéressante et éloquente conférence. En levant la séance, M. Dumontpallier a fait observer au brillant orateur que le christianisme avait tout fait pour atteindre l'idéal éducateur et unitaire que vise le Positivisme. M. Petrucci a répliqué que le christianisme, qui a rendu de grands services et auquel il rend justice, n'avait pas bien réussi dans sa mission et que le Positivisme, en s'y prenant mieux, espère avoir plus de succès.

« L'Alliance des Savants et des Philanthropes a pour but de protéger, améliorer et moraliser la vie humaine. Elle reçoit les adhésions à son siège social, rue Saint-Lazare, 100, et envoie, contre timbres-poste, tous les renseignements qu'on lui demande. » (**Paix** du 12 avril.)

Ajoutons que le Dr Cancalon fera le 3 juin prochain, à la mairie de la rue Dronot, une conférence sur l'*Education médicale de la femme*. La conférence aura lieu à neuf heures.

VARIÉTÉS

Les devoirs de l'Homme vis-à-vis des Animaux inférieurs.

CONFÉRENCE DE FRÉDÉRIC HARRISON A LA LIGUE HUMANITAIRE

(Traduction par A. Richer)

Les relations de l'homme avec les animaux inférieurs sont intimement liées avec une saine compréhension de l'Humanité elle-même; de bonnes idées sur ce chapitre sont d'une importance vitale pour l'avenir de notre propre race. Nous ne saurons comprendre, respecter ou éduquer comme il faut l'espèce humaine, tant que nous n'aurons pas compris, respecté et fait notre devoir vis-à-vis des espèces animales. J'ajouterai que toute notre éthique est destinée à être minée, pervertie, empoisonnée, si nous n'apprenons pas à placer les relations de l'homme avec les bêtes sur une base saine, scientifique, sociale et religieuse. Pour moi, la nature humaine est inintelligible en dehors d'une saine conception de la nature animale prise dans son ensemble; le devoir humain entraîne le devoir à l'égard du royaume animal, dont nous ne sommes qu'une partie; la religion, comme je la comprends, implique la vénération religieuse et une idée de sympathie religieuse à l'égard du vaste monde animal, dont nous sommes les chefs naturels.

Cette déclaration faite, je n'ai pas à prouver que je suis des vôtres et que j'approuve entièrement votre agitation en faveur de la complète reconnaissance de justes relations avec les bêtes. Nous disons bêtes et non pas animaux, parce que nous n'excluons pas l'homme des animaux. L'homme est un animal, et seulement le premier des animaux, et pas même le premier dans un sens absolu. Je ne sais pas ce que sont les « droits de l'homme »; tant qu'aux « droits des animaux », j'en par-

lerai encore bien moins. Le seul droit moral de l'homme que je reconnaisse est le droit de faire son devoir. Les seuls droits des animaux que je connaisse sont les devoirs mutuels de l'homme et des bêtes.

Nous prétendons que la moralité de l'homme à l'égard des bêtes est une partie vitale et, en vérité, fondamentale, de sa moralité à l'égard de ses semblables. Nous nous refusons à la considérer comme une addition extra, un appendice complémentaire à notre croyance éthique. J'ignore ce que l'éthique peut signifier, si ce n'est la sage réglementation de notre propre nature complexe (dont une grande et indispensable partie est animale) par rapport au vaste monde organique dans lequel nous sommes placés. De ce monde organique, le royaume animal est la partie prédominante; de même, l'homme n'est qu'un membre prédominant du royaume animal. En d'autres termes, l'homme ne diffère pas des bêtes au même degré que les bêtes diffèrent des végétaux, ou que les végétaux diffèrent des minéraux. Zoologiquement parlant, il est classé parmi les primates, comme faisant partie de l'ordre le plus élevé des mammifères. Sa nature physique, morale, intellectuelle, et par conséquent spirituelle, ne diffère pas d'une manière absolue de celle des mammifères les plus élevés. Elle en diffère seulement en degré et par une vaste évolution séculaire et héréditaire. Lui, l'homme, ne diffère pas même en degré d'une manière absolue et invariable.

L'éthique scientifique est basée sur l'analyse des qualités complexes de l'homme — qualités affectives, pratiques, intellectuelles — et sur l'harmonie qui règne entre elles, ainsi qu'avec le monde organique et inorganique qui nous environne et qui est le mieux adapté pour assurer le complet développement de notre nature tout entière. Je ne connais que cela comme base de l'éthique. Les mammifères les plus élevés partagent avec nous, dans une mesure perceptible, nos diverses qualités, de sentiment, d'action, d'intelligence. Ils partagent toutes ces qualités dans une certaine mesure, quelques-uns dans une très grande mesure. Non-seulement les mammifères les plus élevés les manifestent, mais même certains mammifères inférieurs, même tous les vertébrés montrent des germes

de ces qualités. Et même aussi, on découvre parfois des traces de ces germes dans le monde des invertébrés.

Considérons les instincts essentiels ou tendances de l'homme. Nous avons les instincts de : 1. nutrition; 2. sexualité; 3. parenté; 4. destruction; 5. construction; 6. besoin de domination; 7. besoin d'approbation; 8. attachement; 9. vénération; 10. bonté ou amour. Personne ne nie que tous ces instincts ne puissent se trouver à un degré accentué chez quelqu'une des bêtes. Evidemment, toutes les bêtes possèdent les instincts de nutrition, de sexualité, de maternité, de destruction. Naturellement, beaucoup de bêtes possèdent ces qualités sous des formes bien plus accentuées que chez l'homme. Personne ne nie que quelques bêtes ne fassent preuve d'instincts constructifs, du désir du pouvoir, ou de l'approbation : les castors, les oiseaux, les fourmis, les abeilles, ont les premiers de ces instincts; les éléphants, les chiens et les singes ont certainement les deux autres caractères. Quant à l'attachement, les chiens le possèdent à un degré même rare chez l'homme. De la vénération on peut dire la même chose. Bien des animaux domestiques témoignent de la bonté et de l'amour. Bien des mammifères les plus nobles offrent des germes faibles de tous nos caractères moraux.

Quant aux qualités de caractère de l'homme : 1. courage; 2. prudence; 3. fermeté, les bêtes les possèdent toutes. Beaucoup de bêtes sont aussi braves que l'homme, si bien qu'on dit : brave comme un lion, comme un léopard, comme un coq de combat, comme un aigle. Les chiens, chevaux, renards, éléphants, rats, hirondelles, truites, sont extrêmement prudents au milieu du danger, et la plupart de ces mêmes animaux, particulièrement les chiens, les chats, les renards, les porcs et les éléphants, déploient une résolution merveilleuse, une persévérance et une volonté indomptables à ne pas se laisser battre. C'est seulement dans les qualités intellectuelles que le doute peut exister si les bêtes les partagent. Personne ne méconnaît la puissance d'observation de bêtes comme les chiens, les chats, les renards, les singes et les éléphants. Les qualités d'abstraction, de réflexion, de généralisation, sont souvent refusées aux bêtes. Mais on peut en trouver des traces

caractéristiques chez certains chiens, singes ou éléphants. Ceux-ci ont montré quelques légères aptitudes pour le raisonnement, le comptage, la classification. Personne ne refuse aux bêtes la faculté de pouvoir s'exprimer par le geste, la mimique et le bruit.

Nous voyons donc que toutes les qualités affectives, actives et intellectuelles de l'homme se trouvent représentées chez d'autres mammifères; mais, naturellement, les qualités plus élevées ne se peuvent découvrir qu'en faibles germes; de plus, chez aucun mammifère on ne constate quoi que ce soit qui ressemble à la perfection et à l'exacte coordination des qualités existant chez l'homme. Non seulement toutes les qualités de l'homme peuvent être reconnues chez les bêtes, mais aussi toutes les institutions et habitudes qui découlent desdites qualités — en faibles germes, chez quelques espèces ou chez de rares spécimens des espèces. Les bêtes ont certainement une vie de famille accentuée, parfois même belle; elles sont susceptibles de mener la vie de tribu; les singes, castors, abeilles et fourmis sont capables d'activités et d'industries organisées. Beaucoup de bêtes se munissent pour un avenir lointain; beaucoup savent s'amuser; beaucoup ont la curiosité développée; beaucoup sont extrêmement sociables et communicatives. Je crois que certains groupes de singes et de chiens peuvent parler. Quelques-uns ont constitué des moyens d'éducation pour leurs petits, et nous pouvons même découvrir les germes de la conscience et de l'éducation.

Il résulte de tout cela que les bêtes ne sont séparées de nous par aucun abîme absolu, mais se trouvent être, pour ainsi dire, nos frères plus faibles, plus jeunes, moins développés; au-dessous de nous en degré, en développement, en éducation, en aptitude à l'éducation, elles ne sont pas absolument au-dessous de nous comme genre animal. Quelques bêtes exceptionnelles sont supérieures en intelligence à certains êtres humains très dégradés; quelques hommes dépravés sont bien plus brutaux que certaines bêtes. Ni moralement, ni intellectuellement, ni par le caractère, les hommes ne sont autant au-dessus des chiens que les chiens sont au-dessus des reptiles ou des poissons. Dans certains états plus inférieurs de la ci-

vilisation, dans une grande partie de l'Europe méridionale actuelle, l'homme se considère comme le seigneur absolu et le maître de toute la partie de la planète qui l'environne; il empile en un seul tas le monde organique et inorganique, et il estime qu'il a le droit de traiter toutes les « bêtes » avec cette même absolue autorité et ce manque de sympathie dont il fait preuve à l'égard d'une forêt d'arbres ou d'une mine de charbon. Il réclame le droit de couper, hacher, brûler également tout : minéraux, bois, ou bêtes. Rien de tout cela, dit-il, ne possède d'âme. *Non sono Cristiani*, dit le cocher Napolitain.

Aucune éthique rationnelle ou philosophie générale ne peut être bâtie sur un aussi monstrueux sophisme. Véritablement considérés, les mammifères les plus élevés, certainement ce que nous appelons les animaux domestiques, constituent une partie de l'Humanité, ou forment un appendice à l'Humanité; ce sont les dociles esclaves qui marchent à la suite de son camp et se montrent ses auxiliaires dans la tâche colossale de gouverner, améliorer et utiliser le vaste monde extérieur à l'homme — le milieu et le royaume organique et inorganique de l'homme. Ces nobles bêtes partagent le glorieux devoir de l'homme et l'aident immensément à triompher de la nature, car, sans elles, beaucoup de ses meilleures créations seraient paralysées ou annihilées. Ces nobles bêtes partagent aussi ses qualités morales et il n'est pas rare de les voir lui offrir de très baux exemples que, seuls, les plus tendres mères et les plus héroïques martyrs pourraient égaler. Les meilleures des bêtes qui nous sont très familières, très utiles, très attachées, ne serait-ce qu'un oiseau favori, font partie de notre intérieur, sont des membres de notre foyer, de notre famille, et occupent cette même place que les plus sages des philosophes grecs assignaient à l'esclave dans l'ancien monde. Il ne peut y avoir d'Etat, disaient-ils, sans famille, ni de famille sans esclaves. Nous pouvons dire, avec beaucoup plus de vérité : « Il ne peut y avoir d'Humanité, au sens le plus élevé, sans les bêtes, et cette Humanité ne peut être réelle, tant qu'elle n'a pas en partie incorporé les plus nobles et les plus serviables des amis et compagnons, animaux de l'homme. »

Parmi les triomphes de la civilisation humaine, la soumission, la civilisation, la domestication des bêtes, furent des plus précoces et des plus brillants. Tant que l'homme n'eut pas domestiqué le chien, le chat, le bœuf et la vache, le cheval et l'âne, le coq et le pigeon, le mouton et le porc, la chèvre et le daim, le chameau et l'éléphant, son royaume sur cette terre ne fut pas finalement établi. Qu'on s'imagine l'homme absolument privé des services de tous ces animaux, c'est-à-dire que tous nos animaux utiles seraient restés à l'état sauvage : alors l'homme serait subitement redescendu au niveau du sauvage australien.

Nos rapports avec les bêtes, au moins avec les mammifères plus nobles, ne forment pas un appendice à notre moralité humaine, encore moins forment-ils une branche distincte de l'éthique, ou une moralité indépendante par elle-même. Non ! ils font partie intégrale de notre moralité humaine. Nos devoirs envers nos compagnons animaux forment une partie de nos devoirs envers nos semblables. Les bêtes les plus élévées sont nos semblables. L'homme ne peut que se considérer comme l'avant-garde, ou le chef d'une grande armée d'êtres vivants, sensibles et moraux, dont la fonction naturelle est d'user de cette planète merveilleuse et complexe, de l'améliorer et d'en tirer le meilleur parti possible.

Nous ne voulons nullement dire cependant que cette indivisible moralité humaine nous contraigne à traiter de la même façon toutes les bêtes, ni même tous les animaux domestiques, ou à traiter toutes les bêtes comme nous traitons les hommes. C'est là qu'est le sophisme et le point de vue altéré de quelques excellentes personnes qui défendent à l'homme de faire à une vache ou à un mouton ce qu'il ne trouverait pas juste de faire à son voisin. Dans ces conditions, il ne peut manger un œuf ni boire une tasse de lait, ce qui entraîne la mort d'un poulet ou la privation du lait du pauvre veau ; il ne lui est pas permis de tondre un mouton pour se faire un habit, ce qui fait grelotter la pauvre bête ; ni de châtrer un cheval ou un bœuf, ce qui réduit au minimum l'utilité des races chevaline et bovine et entraîne un grand sacrifice de la vie humaine. Il ne peut non plus noyer une chatte ou une

souris — ce qui forcera l'espèce humaine à se retirer à brève échéance dans une autre planète. La moralité humaine ne nous contraint pas à traiter un enfant en bas âge comme nous traitons nos fils adultes ; ni un fils comme un mari ou une épouse, un père ou une mère ; ni un sauvage inculte exactement comme un Français ou un Allemand cultivés. Tout ce que la moralité scientifique et humaine nous enseigne et nous demande, c'est de traiter le monde, sensible et parfois sympathique, des bêtes, comme l'instrument vivant et, dans une large mesure, comme l'allié conscient de l'Humanité, dans sa tâche vaste et ardue qui consiste à développer sa propre nature la plus élevée et à améliorer la belle planète sur laquelle son existence doit accomplir sa glorieuse destinée.

Ces vues sur l'éthique humaine dans ses rapports avec les bêtes impliquent un immense ensemble de détails et d'applications pratiques dans lesquels il est impossible de pénétrer ici. Chacune de ces choses, pour être bien maniée, exige une masse de connaissances spéciales et de déductions très prudentes des faits. Que de violentes doctrines prêche-t-on et que de furieuses invectives lance-t-on, sans connaissances ni réserves, avec une complète indifférence de toute philosophie ou science cohérente ! Je n'ai pas l'intention d'ajouter quelque chose à de semblables décisions hâtives provenant de détails compliqués ou à d'aussi véhémentes conclusions tirées d'hypothèses confuses et non prouvées. Je suis venu ici pour parler des principes éthiques et je m'en tiens à cette idée générale.

La moralité humaine et scientifique nous oblige à nous considérer comme liés au monde animal tout entier et comme compagnons de travail des bêtes plus élevées et des espèces apprivoisées, pour la tâche commune qui consiste à développer sur la planète le type le plus noble de la vie animale. Ce type le plus noble n'est pas exclusivement la vie humaine, dans tout sens absolu. L'homme, dans sa vaste évolution séculaire, s'est incorporé d'une façon tellement inextricable une partie du monde des bêtes qu'il serait impossible de les en séparer ou même de les replacer dans leur condition de naissance. L'homme a transformé l'état physique, les habitudes,

les besoins, la nature morale et émotionnelle de beaucoup de bêtes d'une manière si irrévocable et à un degré si merveilleux qu'on ne pourrait les ramener à leur état naturel. Agir ainsi serait dégrader leur civilisation et ruiner la nôtre.

Mais cette moralité scientifique et humaine nous interdit-elle absolument de faire quoi que ce soit pour détruire la vie, mutiler ou causer des douleurs aux bêtes, même aux bêtes plus élevées, aux bêtes apprivoisées? Certainement non! Etablir une règle aussi absolue serait mettre fin aux espèces domestiques et par suite à la civilisation des bêtes — leur sympathie pour l'homme et leur alliance avec lui; ce serait, de plus, replonger l'homme dans la plus basse sauvagerie. La civilisation s'est lentement constituée à la suite de terribles et séculaires combats avec les autres races animales. Il est même possible que l'homme ait gagné la longue bataille par un heureux accident, si ce n'est pas par les articulations de ses doigts et de ses pieds. C'est possible même qu'il a écrasé certaines espèces qui étaient autrefois ses dangereux rivaux. En tout cas, il est certain que la victoire de l'homme a donné lieu à de terribles massacres, à d'incessants combats et à une agonie indescriptible et inappréciable.

Le maintien et le développement de la civilisation humaine — et dans la civilisation humaine est comprise la civilisation animale — exigent une continuation de combat, une perpétuation de terribles massacres et de beaucoup de douleurs inévitables. C'est le lot de l'Humanité et nous n'avons aucun talisman pour en exempter les bêtes, ni même celles qui nous servent, encore moins celles qui nous combattent, nous importunent ou nous détruisent. D'innombrables espèces animales inutiles à l'homme, et hélas! un assez grand nombre d'utiles, ont disparu de la planète pendant les longues luttes entre l'homme et la bête, et, sans aucun doute, beaucoup d'espèces nuisibles et importunes devront disparaître dans l'avenir. La nature n'est qu'un vaste tourbillon de guerre, de mort et d'agonie: l'homme, qui ne l'a pas créé et ne le peut contrôler, est impuissant à modifier cette loi fondamentale de combat.

Ce que nous pouvons et devons faire, c'est réduire au mi-

nimum cette inévitable douleur, arrêter tout meurtre inutile, éviter l'indifférence volontaire devant la souffrance. Que, si nous sommes cause de mort ou de douleur, les nécessités de la civilisation en soient au moins strictement dépendantes, ainsi que la définitive protection et l'amélioration de l'avant-garde du monde animal pris dans son ensemble — dont l'homme n'est que le gardien. Mais surtout, si nous provoquons la mort et la souffrance chez les bêtes qui nous entourent, n'oublions pas de veiller le plus attentivement possible à nos âmes : qu'il ne s'y trouve aucune trace de plaisir infligeant ces traitements, aucune insensibilité brutale dans nos actions, aucune curiosité libertine, aucune passion diabolique de vanité ou d'ambition. Autrement, ce serait faire maudire l'une des plus nobles prérogatives et l'un des devoirs les plus élevés de l'homme.

Il n'y a pas de place ici pour traiter toutes les questions pratiques qui découlent de ces principes — questions excessivement compliquées et subtiles — questions de nourriture, d'habillement, de travail, de science et d'amusement. Je les réserve toutes : chacune d'elles est assez importante et difficile pour occuper une conférence distincte, ou plutôt un travail tout entier, une nuit de discussion, nous pouvons dire toute une existence. Pour conclure, je vous demanderai de considérer dans quelle large mesure la meilleure poésie et pensée du monde a été renforcée et inspirée par une juste compréhension des droits des bêtes, par leur sympathie et leur intelligence et la communion de l'homme avec elles, depuis la noble peinture faite par Homère, d'Ulysse et de son chien Argus jusqu'aux lièvres du poète Cowper, la souris des champs du poète Burns, les bêtes favorites de Mathieu Arnold, en passant par toutes les légendes du monde animal depuis Esope jusqu'à Lafontaine, et toutes les belles leçons de notre littérature depuis Chaucer jusqu'à Walter Scott.

Frédéric HARRISON.

(Extrait de la « **Positivist Review** » du 5 Aristote 108).

BIBLIOGRAPHIE

MANUEL DE PATHOLOGIE GÉNÉRALE

par Léon MOYNAC

5e Edition (1897), revue et augmentée

par

Constant HILLEMAND et Raphael PETRUCCI

(G. Steinheil, éditeur à Paris, rue Casimir-Delavigne, 2.)

Nous extrayons de cette 5e édition, en cours d'impression, les chapitres suivants qu'y ont introduits MM. Hillemand et Petrucci, et dans lesquels se trouvent confirmées les vues d'Auguste Comte sur l'importance primordiale du Système nerveux en physiologie et sur son rôle prépondérant en pathologie.

Tout en abandonnant au lecteur le soin d'apprécier les pages qui suivent, La Rédaction ne saurait cependant laisser passer, sans d'expresses réserves, les arguments transformistes invoqués par les auteurs, et qui vont à l'encontre des opinions du fondateur de notre Ecole et de son Directeur actuel. *L. R.*

HÉRÉDITÉ

De tous les facteurs qui agissent comme causes pathologiques, prédisposantes et individuelles, le plus important, sans contredit, est l'hérédité.

Sous ce terme, simple en apparence, on comprend en réalité non seulement les influences du ou des générateurs immédiats sur les procréés, mais aussi celles de leurs innombrables ancêtres, c'est-à-dire un ensemble très complexe d'influences diverses.

Envisagée ainsi dans toute sa généralité, l'hérédité, non seulement impose fatalement à l'homme, comme à tous les êtres

vivants, les caractères statiques et dynamiques de l'espèce à laquelle il appartient, presque fatalement ceux de race et de variété, mais encore, dans l'intérieur de la race, de la variété, elle traduit à chaque instant son influence par les multiples ressemblances que les enfants présentent avec leurs ascendants, dans l'état de maladie comme dans l'état de santé.

En admettant même, avec Van Tieghem, Weismann, etc..., que, lors de la naissance d'un être vivant, engendré par deux individus de sexe différent, il se produise nécessairement quelque chose d'analogue à ce qui se passe en chimie lorsque deux corps se combinent pour donner naissance à un troisième, c'est-à-dire en admettant qu'il y ait apparition d'attributs nouveaux, commandés cependant par ceux des ascendants, il faut reconnaître que la part de ces caractères nouveaux, *innés*, que nous apportons ainsi est bien petite, si on les met en balance avec l'ensemble des caractères qui se trouvaient déjà réalisés chez les ancêtres et qu'ils nous ont transmis. On peut dire que nous tenons directement de ceux-ci la presque totalité de nos caractères statiques, de nos aptitudes physiologiques et pathologiques, selon la saisissante formule d'Auguste Comte : « les vivants sont gouvernés par les morts et ils le seront de plus en plus. »

« Mais si l'on considère de près les influences que ses innombrables ancêtres exercent sur l'enfant, on se rend compte que les unes sont convergentes, tandis que d'autres sont plus ou moins divergentes.

« Les influences *convergentes* sont celles qui, étant communes à un très grand nombre de générations, déterminent les caractères de classe, de genre, d'espèce, de race, de variété » (C. H.), et font que les diverses espèces, les diverses races ou les diverses variétés se comportent différemment vis-à-vis des mêmes variations de milieu ou des mêmes causes morbides ; que, par exemple, les moutons de France succombent aux inoculations charbonneuses auxquelles résistent ceux appartenant à la variété algérienne.

Les influences *divergentes* sont celles qui sont spéciales à chacun des ancêtres familiaux. Leur manifestation représente ce qu'on appelle l'hérédité *individuelle*. Cette hérédité des caractères individuels peut d'ailleurs être partielle, c'est-à-dire se limiter à un tissu, à un appareil, à un organe, et la pathologie fournit à chaque instant des exemples de prédispositions héréditaires ainsi limitées. « On est forcé, déclare Hallopeau, d'en admettre la réalité quand on voit dans certaines familles des néoplasies de même nature se développer dans les mêmes organes

et cela pendant plusieurs générations. » Il en est souvent ainsi pour le cancer.

Chez les êtres asexués, et même chez les sexués doués de l'hermaphroditisme complet, les influences ancestrales individuelles se confondent presque avec les influences ancestrales convergentes et sont aussi peu divergentes que possible. L'action modificatrice du milieu étant chez eux à peu près la seule cause de variation, elle ne permet que des variations très légères, subordonnées elles-mêmes dans leur réalisation à l'ordre structural transmis par l'hérédité, et constituant des différences individuelles presque insensibles, comparées aux ressemblances héréditaires.

Chez ces êtres, l'hérédité tend donc à réaliser, au maximum, sa tendance essentielle à la *similarité*, c'est-à-dire à la ressemblance parfaite du procréé avec le procréateur, tendance qui, d'après une vue audacieuse de Pierre Laffitte, reprise par C. Lombroso, ne serait que la manifestation, contingente en biologie, de cette loi mécanique de Képler « que tout état statique ou dynamique tend à persister spontanément sans aucune altération, en résistant aux perturbations extérieures. »

Chez les êtres sexués, incapables de se féconder eux-mêmes, les influences spéciales à chacun des ancêtres familiaux sont susceptibles d'apparaître plus ou moins distinctes des influences ancestrales convergentes, le fait de la conjugaison d'une cellule mâle et d'une cellule femelle plus ou moins différentes étant, par lui-même, un facteur important de variation, une cause d'apparition de proprietés qu'on peut considérer comme nouvelles, bien que sous la dépendance de l'hérédité, et qui sont elles-mêmes susceptibles d'être transmises aux descendants. — Mais l'influence que chacun des générateurs transmet au produit étant toujours plus ou moins gênée par celle de l'autre, l'hérédité dite *similaire* ne peut plus jamais se réaliser, car, quelque grande qu'on suppose la ressemblance entre les deux générateurs, elle ne peut aller jusqu'à l'identité. On comprend donc que l'hérédité ne se rencontre guère en pathologie humaine que sous la forme *hétéromorphe*, et on ne peut que s'étonner de l'étonnement de tant de pathologistes en présence d'un phénomène si compréhensible. — Cependant l'hérédité similaire peut se rencontrer encore, à l'état d'ébauche plus ou moins nette, dans les cas de consanguinité où la convergence plus grande des influences héréditaires tend à accentuer, chez les enfants, aussi bien les tares que les qualités des parents.

En dehors de ces cas, tantôt l'influence du père et de la mère se manifeste à peu près également, on dit alors que l'hérédité est *bilatérale*; tantôt l'influence de l'un des générateurs prédomine sur celle de l'autre et l'on a l'*hérédité unilatérale* ; tantôt enfin, c'est l'influence de tel ou tel ancêtre éloigné, qui, pour une cause quelconque, se trouve rappelée et l'on a l'*hérédité en retour* ou *atavique*.

« Ajoutons que les influences *individuelles* qui s'exercent sur le produit de la conception sont infiniment moins puissantes que les influences *convergentes*. Celles-ci créent la fatalité héréditaire, la *prédestination* ; celles-là peuvent simplement créer le déterminisme héréditaire, la *prédisposition* » (1).

Sans doute, les influences ancestrales individuelles se présentent chez le nouveau-né dans un certain état d'association entre elles et de combinaison avec les influences ancestrales convergentes, qui représente précisément la personnalité de l'enfant.

Mais cet état de combinaison, d'association, n'est pas stable ; il varie spontanément, comme on peut le voir par l'exemple de tant d'enfants qui, ressemblant physiquement et au point de vue des aptitudes pathologiques à l'un de leurs parents, dans leurs premières années, prennent un peu plus tard la ressemblance physiologique et pathologique de l'autre, et peuvent même, à l'époque de la maturité, ressembler à l'un de leurs grands-parents paternels ou maternels.

L'état de combinaison des influences propres à chacun des coefficients héréditaires étant susceptible de varier spontanément, on comprend que l'Éducation, tant physique que morale, et l'hygiène soient capables de le faire varier dans un sens ou dans l'autre. En renforçant certaines influences héréditaires ancestrales qui existent à l'état latent chez l'individu et en réprimant les influences héréditaires opposées, l'Education physiologique peut substituer à l'état d'association spontanément prédominant une nouvelle combinaison dans laquelle des tendances héréditaires, naturellement très faibles, deviennent prépondérantes, grâce au concours de l'Education qui les stimule et qui gêne le développement des influences contraires.

Si donc l'Education, envisagée dans son action sur une seule génération, ne peut presque rien contre les influences ances-

(1) Voir l'*Hérédité et l'Education* (Compte rendu analytique d'une conférence de C. Hillemand), in Rev. Occid. de juillet 1895.

trales convergentes, contre la *prédestination*, elle peut, au contraire, en s'appuyant sur l'hérédité, modifier l'hérédité *individuelle*, la *prédisposition*.

Après ces considérations indispensables, nous pouvons passer à l'exposé des principales théories qui ont été proposées pour expliquer l'hérédité.

Théories de l'Hérédité. — Elles sont fort nombreuses, car depuis la plus haute antiquité la sagacité humaine s'est exercée sur ce problème dont l'importance majeure n'a jamais cessé d'être sentie, au moins implicitement. Nous ne rappelons que pour mémoire les théories animistes représentées entre autres par Platon et Aristote et la fameuse théorie de l'emboîtement des germes dont Buffon démontra l'absurdité. Nous nous contentons de citer Buffon, Haacke, Spencer, Haeckel et Darwin sans accumuler ici des résumés que l'on retrouvera dans des ouvrages spéciaux (1). Nous retiendrons simplement les théories de Weismann, de Bard et de Bouchard, auxquelles nous consacrerons une courte appréciation.

Théorie de Weismann. — Weismann considère le noyau de la cellule comme le facteur universel de tous les phénomènes vitaux ; il lui attribue, avec raison, le rôle prépondérant et lui donne le nom d'*idioplasma*. Mais le point fondamental de sa théorie est dans la conception de la *continuité du plasma germinatif*, esquissée avant lui par Jaeger et Nussbaum. Le plasma germinatif est, pour Weismann, l'idioplasma des cellules sexuelles: il se transmet invariable et immuable de génération en génération. Lorsqu'un nouvel organisme se développe, une partie du plasma germinatif que renferme l'ovule fécondé ou *oosperme* n'est pas employée à la formation du nouvel être, elle reste en réserve, ne subissant aucune mutation, aucune transformation, pour former ensuite par division homogène les cellules sexuelles ; Weismann reconnaît cependant que cette dernière partie s'accroît par nutrition. La fécondation c'est la combinaison de deux plasmas germinatifs, et Weismann admettant qu'ils demeurent transmis dans toute leur complexité, chaque être n'est, à ses yeux, que le dépositaire des plasmas ancestraux. Il considère alors les différences spécifiques introduites dans l'évolution comme la conséquence de la génération sexuelle et de la combinaison des plasmas germinatifs. Il regarde l'individu comme un simple bour-

(1) Voir Delage, *l'Hérédité*.

geon latéral, dépositaire et protecteur du plasma ancestral, mais sans action directe sur lui. Il repousse donc l'hérédité des caractères acquis et prétend réduire tous les faits de ce genre à une action directe du milieu extérieur sur le plasma germinatif.

Critique. — Par la négation de l'hérédité des caractères acquis, Weismann se met en désaccord avec tout ce que l'on sait de la phylogénie, de l'ontogénie physiologique et pathologique, et avec nombre de faits d'expérimentation.

Sans caractères acquis et transmis héréditairement, fait observer fort justement Delage, il né peut y avoir de plasmas ancestraux différents. On est alors obligé de considérer le plasma germinatif comme identiquement le même que celui reçu par les métazoaires des protozoaires leurs ancêtres. « Cela établi, à qui fera-t-on admettre que les caractères des mollusques, des insectes, des poissons, des oiseaux, des mammifères, que l'hectocotyle du poulpe, la main de l'homme et l'œil de l'aigle puissent résulter d'une combinaison quelconque des caractères des protozoaires ».

Il est vrai que l'argumentation suppose admise la théorie transformiste, et ne saurait, par conséquent, avoir de valeur démonstrative auprès des adversaires de cette théorie.

Il est donc préférable de restreindre la discussion dans le cadre de l'espèce. A ce point de vue, sans la transmission héréditaire, à la génération qui suit, des caractères acquis par celle qui précède, et en vertu de l'hérédité de l'espèce seulement les acquisitions individuelles périraient avec l'individu. Comment, dès lors, expliquer le cas du jeune chien de chasse qui, mis pour la première fois en présence du gibier, se comporte immédiatement comme chien d'arrêt ou comme chien courant ? Il ne saurait être question ici d'éducation et, d'autre part, il est certain que les aptitudes innées des chiens de chasse ne sont pas des aptitudes faisant naturellement partie des attributs de l'espèce canine. De même, si l'on repousse l'hérédité des caractères acquis, « l'homme naissant de nos jours devrait être capable de parcourir, par le fait seul de l'éducation et de l'exemple, les chemins que l'Humanité a mis tant de siècles à aplanir. Or, si l'éducation et l'influence du milieu avaient la haute puissance qu'on leur prête, on aurait vu des nations arriérées, mises en contact avec des peuples plus civilisés, se modifier en très peu de temps, et se laisser gagner en quelques années à des habitudes et à des croyances qui ont mis ordinairement des siècles à les conquérir. La lenteur de ces transformations prouve que l'influence du milieu et celle de l'éducation ne sont pas seules à agir, il y a quelque chose en plus qui est la

part de l'hérédité. Le progrès n'est en partie qu'une éducation accumulée par l'hérédité. » (Marc Lorin.) — Mais c'est surtout en pathologie que se manifeste avec évidence la transmission héréditaire de certains des caractères acquis par les générateurs. A chaque instant les enfants de syphilitiques, d'alcooliques, de saturnins, de tuberculeux, etc... fournissent l'illustration la plus saisissante de ce mode d'hérédité.

Du reste, il a été expérimentalement démontré par Brown Sequard obtenant la transmission héréditaire, pendant plusieurs générations, de l'épilepsie artificiellement provoquée sur des cobayes par une hemi-section de la moelle.

Théorie de Bard. — En poursuivant ses travaux sur la spécificité cellulaire, M. Bard, après s'être occupé des cellules somatiques, devait être nécessairement amené à s'occuper des cellules germinatives. Quoiqu'il arrive à certaines conclusions semblables à celles de Weismann, la marche qu'il a suivie est complètement opposée à celle du naturaliste allemand. On connait la théorie de *l'arbre histogénique* de Bard, par laquelle cet auteur admet deux modes de prolifération cellulaire, la multiplication et le dédoublement : « les cellules reproductrices, dit-il, naissent directement de l'ovule fécondé par une multiplication qui a lieu avant tout dédoublement. » Comme pour Weismann, l'individu est pour Bard un bourgeon latéral destiné à protéger et à soutenir les cellules reproductrices qui représentent la véritable cellule ancestrale. L'hérédité des propriétés ancestrales est donc assurée par filiation directe. Il reste à expliquer l'hérédité des caractères acquis que Bard admet, contrairement à l'opinion de Weismann. Bard explique cette hérédité par une action à distance, sans conducteur spécial, une influence des cellules les unes sur les autres, au sein de l'organisme, influence qui englobe nécessairement dans son action les cellules germinatives. Pour cela il suppose une *force vitale*, propriété spéciale de la matière vivante et qui consiste essentiellement en un mode particulier de mouvement. Cette force vitale « présente des variétés multiples dues aux variations des longueurs d'onde, de rythme, de direction ou de tous autres éléments de ce mouvement que l'on pourra découvrir ». A cette influence réciproque des espèces cellulaires les unes sur les autres et par comparaison avec celle qu'exercent les uns sur les autres les courants électriques, M. Bard donne le nom *d'induction vitale*. Cette induction vitale va tout expliquer, l'hérédité des caractères acquis, l'hérédité par imprégnation, les faits consécutifs à la castration, etc...

Critique. — Nous nous étonnons de voir un savant de la valeur de M. Bard, si clairvoyant et si précis dans l'ensemble de ses beaux travaux, tomber ici en pleine métaphysique. Prise en elle-même, la théorie de l'induction vitale n'explique rien, car elle se borne à formuler le problème en termes différents. Il s'agit précisément d'expliquer l'influence que des cellules peuvent avoir sur d'autres plus ou moins éloignées : appeler cette influence *induction vitale* n'est pas une explication. La seule chose positive qu'on puisse entrevoir dans cette théorie est le rapprochement que M. Bard établit entre cette influence des cellules les unes sur les autres et celle qu'exercent les uns sur les autres les courants électriques.

Nous nous trouvons ici en présence d'une nouvelle tentative de cette forme d'esprit métaphysique, dans laquelle versent facilement les savants, qui consiste à vouloir réduire l'explication des phénomènes les plus complexes à celle des phénomènes les plus simples. Sans entrer dans la discussion philosophique de cette forme d'esprit métaphysique, nous nous bornerons à faire observer que toutes les tentatives qu'elle a inspirées ont misérablement avorté, et que c'est en vain, par exemple, qu'on a cherché à ramener le phénomène de la pénétration des liquides à travers une membrane organique vivante aux lois de l'osmose à travers une cloison minérale ou une membrane organique non vivante (1). Or, si les lois de la physique et de la chimie sont incapables d'expliquer le phénomène vital le plus simple, comment veut-on qu'elles soient capables d'expliquer les phénomènes biologiques les plus complexes, ceux de l'hérédité ! Nous n'insistons pas d'avantage, notre théorie (que nous exposons plus loin) comportant par elle-même la critique de celle du savant Lyonnais.

Théorie de Ch. Bouchard. — Paul Le Gendre, dans le remarquable chapitre *Hérédité* du « Traité de Pathologie générale » de Bouchard, expose la théorie émise par celui-ci dans ses leçons à la Faculté. L'éminent professeur voit « le secret de l'hérédité dans la généalogie ininterrompue des différentes parties de la cellule : sphères directrices, filament nucléaire, protoplasma, depuis le spermatozoïde et l'ovule du premier être mâle et de la première femelle de l'espèce jusqu'à l'être actuel. Chacune de ces parties a son rôle déterminé. Ce sont les sphères directrices qui ont l'initiative de la multiplication, puisqu'elles précèdent les noyaux dans leur marche convergente et vont l'une au devant de

(1) Voir *Auguste Comte médecin*, in Rev. Occid. de juillet 1892.

l'autre. — Le filament nucléaire chromatique représente la matière du mâle et de la femelle. Après son dédoublement par fissuration suivant toute sa longueur en deux moitiés dont chacune comprend le même nombre de granulations chromatiques disposées de la même façon, il se reconstitue dans l'ovule fécondé, de manière que chacune des granulations s'y retrouve, chacune d'elles étant la moitié d'une unité et non d'une chose complexe. Les granulations de la moitié du filament mâle et de la moitié du filament femelle se ressoudent en vertu de la loi de Geoffroy Saint-Hilaire qu'on appelle l'affinité des parties similaires ou de soi pour soi. — En réalité, malgré la division du filament qui s'opère à chaque fécondation, il n'y a pas formation d'êtres successifs, il n'y a jamais qu'un seul filament mâle et femelle, complet avec toutes ses activités, condensant tout ce qui est dans l'espèce, dans la race et dans l'individu du générateur. La série des individus qui constitue toute une espèce doit être envisagée comme une arborescence. On est amené à considérer que le filament nucléaire a pour rôle de faire la forme et de régler l'activité des parties ; l'activité, c'est ce qui fait la différenciation des cellules et des organes ; la fonction, c'est ce qui prime tout dans les choses biologiques. Forme et fonction semblent appartenir aux granulations du filament nucléaire chromatique. Aux sphères directrices appartient la multiplication, la génération. — Les sphères directrices, le filament chromatique sont noyés dans le protoplasma, auquel appartient la nutrition, qui a la propriété d'attirer la matière, de l'élaborer pour faire vivre le filament nucléaire et les sphères directrices, plus haut placés que lui dans la hiérarchie physiologique. Le protoplasma a pour origine une portion du protoplasma qui entourait le noyau de la cellule génératrice. Il se renouvelle sans cesse. Mais si sa matière se renouvelle, ce qui est stable c'est sa formule chimique, qui est définitive et héréditaire. Ce qui se transmet, c'est le type nutritif. Ainsi la vie est alimentée par le protoplasma, la multiplication est commandée par les sphères directrices, la différenciation des cellules et des diverses parties de l'individu est dévolue aux granulations chromatiques du filament nucléaire. » Ce sont donc ces granulations qui font l'individu engendré semblable à son générateur; que l'on en retranche une partie, ou que l'on modifie l'une d'elles et l'on aura des monstres,des variétés et des espèces nouvelles. Le filament nucléaire se perpétue donc tel qu'il était dans le premier ancêtre. M. Bouchard explique alors la transmis-

sion des caractères acquis par l'action de substances solubles qui, introduites dans l'organisme ou fabriquées en lui, vont modifier les cellules sexuelles. « Supposez, dit-il, que les produits solubles d'un organe aient une plus grande affinité pour celle des granulations qui, dans la cellule génératrice, est destinée à régler la formation de l'organe similaire chez le produit, et vous comprendrez que l'exagération de fonction, ou que la maladie, ou que la suppression d'un organe puisse avoir pour conséquence des anomalies physiques ou fonctionnelles dans l'organe similaire de l'individu engendré. »

Critique. — Cette théorie, exclusivement humorale, est insuffisante. Elle pourrait rendre compte tout au plus de l'hérédité des maladies de la nutrition acquises par un organisme, mais elle ne rend pas compte de la transmission héréditaire des caractères différentiels complexes, acquis par l'individu et qui se fixent chez les descendants soit spontanément, soit sous l'influence de l'élevage. Aucune action de substances solubles sur les cellules sexuelles ne peut expliquer clairement le cas si frappant, mentionné ci-dessus, de la transmission héréditaire des caractères psychologiques acquis par les chiens de chasse, pas plus qu'elle ne peut expliquer clairement l'hérédité incontestable de la tendance au vol ou aux obsessions, de la recherche angoissante du mot, de la manie du discours nocturne, de la manie des achats, du besoin involontaire de rire, de l'impulsion au suicide, de l'absence de sens moral, et de tant d'autres particularités du caractère et de l'intelligence.

Théorie Hillemand-Petrucci. — Il est curieux d'observer que parmi tous les auteurs qui se sont occupés de la question de l'hérédité, aussi bien ceux dont nous venons d'exposer les théories qu'un grand nombre d'autres dont nous n'avons pu parler faute de place, aucun n'a eu l'idée d'invoquer l'action du système nerveux, et spécialement du névraxe pour expliquer la transmission aux enfants des caractères acquis par les parents. Et pourtant, l'importance biologique du système nerveux n'a pas cessé d'être mise en lumière par toutes les découvertes scientifiques, depuis le jour (1838) où Auguste Comte est venu apporter à la fameuse formule de Milne-Edwards, — que le progrès organique s'accomplit par la division croissante du travail — le correctif important que cette division du travail, cette spécialisation des fonctions, corrélative d'une différenciation organique croissante, est elle-même en rapport avec le développement de plus en plus caractérisé d'un appareil chargé d'assurer le con-

cours fonctionnel de tous les éléments différenciés et qui n'est autre que le système nerveux.

Dans le domaine physiologique sa prépondérance a été démontrée par les travaux de Magendie, de Claude Bernard, de Schiff, de Vulpian, etc. Et il est admis de nos jours que c'est lui qui maintient le *consensus* organique, qui régit les diverses fonctions de la vie végétative, et qui préside à toutes celles de la vie de relation.

Dans le domaine de la pathologie générale, si l'importance du système nerveux a pu naguère être partiellement méconnue par Virchow, l'illustre apôtre de l'autonomie cellulaire, si son influence a été, dans ces derniers temps, presque entièrement méconnue par le chimiste Pasteur et ses élèves directs, son rôle a été réhabilité, quoique d'une façon, à notre avis, encore insuffisante, par les travaux des aliénistes, puis par ceux de l'Ecole de la Salpêtrière et enfin par ceux de l'Ecole de Ch. Bouchard.

Charcot, Lancereaux, Bouchard et bien d'autres auteurs ont plus ou moins insisté sur son rôle dans la genèse des diathèses *scrofuleuse* ou *arthritique* et des diverses maladies dues aux troubles de la nutrition cellulaire. Le second de ces auteurs a même déclaré explicitement que l'herpétisme (c'est-à-dire l'arthritisme) ne peut avoir sa source que dans un désordre primitif de l'innervation, et que partant il constitue une névrose complexe : névrose vaso-motrice et trophique. D'autre part, Le Gendre, élève de Bouchard, interprétant sans doute la pensée du Maître, déclare que « beaucoup de raisons militent en faveur de l'origine centrale médullaire névrotrophique du rhumatisme chronique ». — Il nous serait facile de reproduire quantité de citations analogues pour les autres maladies de la nutrition.

Les expériences de Charrin et Ruffer ont démontré à quel point les lésions expérimentales du système nerveux favorisent l'infection. Dans le même ordre d'idées, Henri Meunier a réuni toute une série d'observations cliniques, on ne peut plus démonstratives à cet égard, puisque sur 30 cas de lésions unilatérales des centres nerveux, accompagnés d'hémiplégies et terminées par une maladie infectieuse de l'appareil respiratoire (tuberculose, pneumonie, grangrène, etc.), 25 fois l'infection a frappé le poumon du côté paralysé, 4 fois les deux poumons, et une seule fois le poumon du côté sain.

On a encore été plus loin, car de nombreux auteurs (1) ont pris

(1) J. Déjerine, l'*Hérédité dans les Maladies du Système nerveux*, 1886.

soin d'attirer l'attention sur la transmission héréditaire toute spéciale de certaines maladies du système nerveux — comme l'épilepsie, l'hystérie, la maladie de Friedreich, l'atrophie musculaire progressive, la paralysie pseudo-hypertrophique, le tremblement essentiel héréditaire, la névrite optique, etc... — et sur l'influence prépondérante de l'hérédité névropathique générale dans le développement de beaucoup d'autres — comme la paralysie générale, l'ataxie locomotrice, l'hérédo-ataxie-cérébelleuse, la myopathie primitive, la maladie de Thomsen, l'hémorragie cérébrale, le ramollissement cérébral, la diplégie cérébrale, la paralysie agitante, le goitre exophtalmique, le ptosis familial coïncidant ou alternant avec la neurasthénie, l'épilepsie, le bégaiement, les tics, les chorées, la tétanie, la crampe des écrivains, l'appétit de l'alcool, les troubles sensoriels, les vésanies, etc...

Certains cliniciens ont même partiellement entrevu l'importance non moins prépondérante de l'hérédité névropathique dans le développement de toutes les manifestations nerveuses qui se produisent au cours de la grossesse (folie puerpérale), et de diverses maladies : albuminurie (éclampsie puerpérale, scarlatineuse, etc...), maladie de Bright (folie brightique), saturnisme (encéphalopathie saturnine) ; rhumatisme articulaire aigu (rhumatisme cérébral) ; dothiénentérie et fièvres éruptives (convulsions et autres complications cérébrales) ; dans la localisation de certaines infections sur les méninges (méningites tuberculeuses, à pneumocoques, à streptocoques); dans les troubles intellectuels de toute espèce que l'on peut observer au cours de diverses intoxications, etc.

La puissance de transmission héréditaire attachée aux lésions du système nerveux a, de plus, été illustrée de la façon la plus saisissante par les travaux de Brown-Sequard sur l'hérédité, précédemment mentionnée, durant plusieurs générations, de l'épilepsie expérimentalement provoquée par l'hémisection transversale de la moelle chez les cobayes.

Quelques auteurs ont même présenté à ce sujet des remarques particulièrement suggestives et qui indiquent chez eux comme un vague soupçon de l'importance du système nerveux dans l'hérédité en général : — Trélat appelle l'hérédité nerveuse « la cause des causes » ; — Le Gendre, en parlant de la famille neuro-arthritique, dit : « ces conditions héréditaires s'expliquent par l'influence qu'exerce sur les actes nutritifs le système nerveux dont les désordres *héréditaires* ou acquis peuvent rendre plus ralenties les phases de la matière ». — Mais c'est surtout Bard qui paraît

avoir effleuré de plus près la solution du problème lorsque, traitant spécialement de l'hérédité des caractères acquis, il ajoute : « L'influence du bourgeon latéral, c'est-à-dire de l'individu, sur la chaîne atavique dont il émane et qui continue à se dérouler localement dans un des recoins de son organisme n'en est pas moins réelle. Infiniment moins puissante que celle de la race, elle s'exerce cependant tous les jours sous nos yeux d'une façon incontestable. Elle résulte des liens de solidarité intime, *réflexes* ou autres, inexpliqués d'ailleurs, qui unissent le bourgeon latéral, c'est-à-dire l'organisme individuel, à la chaîne ancestrale dont il porte en lui un fragment, c'est-à-dire à ses organes génitaux. » On peut s'étonner, après avoir lu ces lignes, que M. Bard soit allé ensuite si malencontreusement chercher sa fameuse *force d'induction vitale* alors qu'une étude plus attentive et tant soit peu générale aurait dû le conduire à s'expliquer ces phénomènes justement par l'action nerveuse.

On voit donc que l'importance du système nerveux dans le domaine de l'hérédité n'a pas été complètement méconnue ; mais les vues émises à cet égard sont restées fragmentaires, plus ou moins confuses, limitées à certaines catégories de faits, sans que, à notre connaissance, personne ait jusqu'ici songé à faire du système nerveux l'agent essentiel de la transmission héréditaire des caractères acquis par l'individu. Les remarques précédemment citées n'acquièrent donc d'importance, de valeur scientifique et philosophique, au point de vue d'une théorie générale de l'hérédité, que parce que nous venons en indiquer la place et la liaison. Elles sont, d'ailleurs, restées stériles pour tous ; et nous n'avons pu, nous-mêmes, les utiliser qu'en les incorporant, après coup, à nos conceptions systématiques. Seul, Auguste Comte nous semble avoir posé le problème dans toute sa complexité, car, pour lui, le cerveau n'est pas seulement, chez les animaux supérieurs, le point de départ et l'aboutissant de tous les phénomènes vitaux, il est en outre « *l'appareil de l'action des morts sur les vivants* ».

A nos yeux, le rôle du système nerveux ne se borne pas, en effet, à assurer la solidarité organique (rôle mis en évidence par la pathologie), mais son influence est beaucoup plus étendue. Il devient, dans notre théorie, l'agent principal de l'action de chaque organisme sur sa descendance, ou, si l'on veut, de chaque individu sur l'espèce, et c'est par son intermédiaire nécessaire que celui-là exerce son action modificatrice sur celle-ci. L'hérédité des caractères acquis, et, par conséquent, les adaptations et les différenciations fonctionnelles de l'organisme se réduisent, pour nous,

à une action réflexe spéciale du système nerveux sur les cellules germinatives; et c'est par son intermédiaire que toutes les modifications réactionnelles, acquises et développées par l'individu, sont transmises à ces cellules. Nous concevons que les impressions, subies ou reçues par l'organisme, et enregistrées dans le névraxe, déterminent de sa part deux modes de réflexes : l'un comprenant les réflexes destinés à assurer l'adaptation de l'organisme aux influences extérieures, l'autre comprenant les réflexes destinés à préparer l'adaptation de la descendance, représentée ici par les cellules germinatives, vis-à-vis de ces mêmes actions extérieures. Cela veut dire que les modifications de l'organisme, quelles qu'elles soient, retentissent sur les cellules germinatives et sont susceptibles, par conséquent, de se marquer dans la descendance. Si ces modifications sont avantageuses à la conservation de l'espèce, elles se transmettent avec leurs qualités, de même que si elles constituent des phénomènes morbides, elles offrent les cas, si nombreux, de l'hérédité pathologique. C'est justement par l'action de modifications avantageuses sur des tares fixées dans la race, par suite de modifications désavantageuses, que l'on peut expliquer l'*hérédité régressive*, indiquée par Charpentier, et dans laquelle les traits pathologiques s'atténuent de plus en plus, de telle sorte qu'il y a finalement retour à l'équilibre nerveux.

En ce qui concerne le mode par lequel le système nerveux assure la transmission des caractères, nous pensons que les impressions ressenties et réagies par les centres réflexes de la substance grise du cerveau ou de la moelle sont transmises par l'intermédiaire des cordons nerveux centrifuges dans le centre génital de la moelle, condensées et concentrées par lui, et enfin réfléchies sur les cellules mères des spermatozoïdes et des ovules par les filets nerveux qui, partant de ce centre, se distribuent aux testicules ou aux ovaires.

Les nerfs testiculaires ou ovariques n'ont été jusqu'ici l'objet que d'études très imparfaites.

On sait, cependant, que le plexus hypogastrique se résout en quatre plexus secondaires dont un plexus vésico-séminal qui se distribue aux vésicules séminales. Ce plexus envoie autour du canal déférent un *plexus déférentiel* qui se fusionne au niveau de l'orifice supérieur du canal inguinal avec le *plexus spermatique*. Ce dernier provient du plexus solaire, il reçoit très près de son origine des filets du plexus rénal, plus bas, des filets du plexus lombo-aortique, et au niveau de l'ouverture interne du canal inguinal, des filets du plexus hypogastrique. Il continue

son trajet avec l'artère qu'il entoure et se termine dans l'épididyme et dans la glande séminale.

Chez la femme, le plexus vaginal et le plexus utérin remplacent le plexus vésico-séminal de l'homme, et le plexus utéro-ovarique remplace le plexus spermatique. Il accompagne l'artère utéro-ovarique et se termine dans l'ovaire, la trompe et la partie supérieure du corps de l'utérus.

La question du mode de terminaison de ces filets dans le testicule et dans l'ovaire n'a pas encore été élucidée. Cependant Luschka, en 1864, a vu des fibres nerveuses isolées atteindre la paroi des follicules de Graaf et y pénétrer. En 1876, J. Elischer, cité par Rouget, a publié le résultat de ses recherches sur le mode de terminaison des nerfs dans l'ovaire chez la lapine, la brebis et la vache. D'après lui, les fins rameaux des nerfs à moelle, entrant dans le hile avec les vaisseaux, se divisent en deux groupes, dont l'un forme un réseau à grandes mailles qui entoure les vaisseaux, dont l'autre pénètre en multipliant ses ramifications dichotomiques jusqu'à la couche des follicules périphériques. Là, les fibres nerveuses se divisent en fibres de plus en plus fines, dépourvues de couche médullaire, qui enveloppent les follicules de filaments, tantôt droits, tantôt en arcade, formant un réseau en contact avec la couche externe de la membrane granuleuse ; des fibrilles qui se détachent de ce premier réseau en forment un second plus serré et à ramifications plus fines, portant des nodosités et des varicosités caractéristiques des fibrilles nerveuses terminales, comme l'ont montré les observations de Hoyer sur les nerfs de la cornée et celles de Rouget sur le développement des nerfs de la membrane natatoire des larves de batraciens. Elischer dit avoir vu, dans quelques cas, ces fibrilles se terminer dans les cellules allongées de la membrane granuleuse et paraître se confondre avec le noyau de ces cellules. — Rien ne s'oppose donc et tout conduit plutôt à considérer ces nerfs comme contenant, en plus des vaso-moteurs, des fibres nerveuses allant aboutir au protoplasma des spermatogemmes et des ovogemmes, le pénétrant à la manière des fibres nerveuses qui se distribuent dans certaines cellules glandulaires (Pflüger, Boll, Kuppfer, etc.) et qui interviennent directement dans leur sécrétion, non seulement pour augmenter ou diminuer la quantité des liquides secrètes, mais aussi pour modifier leur nature et leur composition chimiqne (Ludwig, Weis Mitchell, Gubler, J. Lagarrigue, etc.). A la lumière de ce que l'on sait relativement aux glandes, on peut concevoir comment le système nerveux intervient

dans la fonction des cellules mères des spermatozoïdes et des ovules, comment il préside à la maturation des uns et des autres et détermine leur constitution relativement à la distribution et à la combinaison de leurs propriétés héréditaires. Grâce à cette donnée, on entrevoit enfin comment toute la vie individuelle se répercute sur les cellules germinatives; et on peut comprendre que, sous l'action variable du système nerveux de l'individu, toutes les variations dans le groupement des tendances héréditaires, ou, si l'on veut, dans le groupement des granulations qui composent le spermatozoïde ou l'ovule, puissent se produire.

Justification. — En faveur de notre manière de voir, nous invoquerons d'abord les faits fournis à son appui par la phylogénie qui représente en quelque sorte le grossissement de l'évolution embryologique, celle-ci n'étant, suivant l'heureuse formule d'Haeckel, qu'un résumé rapide, « une brève récapitulation de l'évolution paléontologique, de la longue existence des espèces antérieures ».

On sait que le système nerveux apparaît relativement assez tard dans la série animale et qu'il y représente les caractères de la différenciation la plus grande. Lorsque chacune des parties de l'organisme se spécifie de telle sorte qu'aucune ne possède plus de caractères suffisamment communs à toutes, capables de maintenir l'unité qui fait l'animal, lorsque, par conséquent, il y a tendance à une dissociation de l'organisme par suite de différenciation excessive des parties, alors seulement apparaît, comme l'a si magistralement indiqué Auguste Comte, la nécessité d'un système spécialement chargé de maintenir ces relations réciproques et cette cohésion unitaire auxquelles de simples affinités suffisaient au début.

Dans l'animal inférieur, toutes les parties de l'organisme sont aptes à la reproduction; à cette première période *d'indifférence fonctionnelle* succède une période d'*adaptation*, c'est-à-dire que les diverses parties de l'organisme tendent à se spécifier dans une fonction déterminée, mais elles n'ont pas encore pris le caractère spécifique et, sous l'influence d'une cause quelconque, elles peuvent faire face à des fonctions totalement différentes. Le meilleur type de ce genre nous est offert par le règne végétal : des cellules sous forme de pollen et d'ovules sont adaptées à la reproduction, mais toutes les parties de la plante conservent le pouvoir de régénérer un individu total si elles y sont sollicitées par les conditions ambiantes; la bouture met le fait en évidence. Chez certains animaux inférieurs et notamment chez les *Asté-*

rides la fissiparité coexiste avec la reproduction sexuelle ; dans le monde animal tout ce que l'on connaît sous le nom de *fissiparité accidentelle* se rattache à cet ensemble d'*adaptation fonctionnelle*. Enfin, à l'adaptation fonctionnelle succède la *spécificité* : c'est là le terme dernier de la différenciation, et il n'apparaît qu'avec une constitution relativement supérieure du système nerveux.

A mesure qu'on se rapproche de ce dernier état, le système nerveux s'affirme comme se spécifiant dans la fonction de maintenir le *consensus* des diverses parties de l'organisme et de favoriser les différenciations en devenant le véhicule spécial et commun de toutes les relations intraorganiques, en même temps que le centralisateur de toutes les impressions, actions et réactions de l'individualité composée. Tant que l'unité de l'organisme a pu se maintenir par la simple cohésion de ses parties, les cellules reproductrices sont restées en rapport avec le tout par les conditions de la vie commune ; mais, dès qu'un système, spécialement chargé des relations générales et assurant l'*individualité* des organismes composés, est apparu, les cellules reproductrices comme toutes les autres parties du corps sont nécessairement tombées sous sa dépendance. Si l'on voulait séparer la partie somatique de la partie germinative, on ne pourrait nullement comprendre pourquoi, malgré l'évolution de plus en plus différenciée de la partie somatique, les cellules germinatives ne persisteraient pas à reproduire indéfiniment un même organisme inférieur. S'il n'en est pas ainsi, c'est que cette considération du *soma* et du *germen* est une simple vue de l'esprit, commode à employer dans certains cas, mais à laquelle il serait absurde de prêter une réalité objective. La vérité, c'est que autant, plus même que les autres, les cellules germinatives participent aux variations de l'individu ; elles le suivent dans ses qualités acquises et les reproduisent. Cette intimité de relations si précise, si délicate qu'elle détermine l'hérédité de qualités extrêmement complexes, n'est assurée et ne peut l'être que par un intermédiaire, le seul qne l'on puisse invoquer pour tous les faits de ce genre : le système nerveux (1).

(1) Nous ferons remarquer ici que nous nous séparons tout à fait de la conception généralement admise et qui consiste à ne considérer l'individu que comme un bourgeon latéral de l'espèce. Nous nous refusons à admettre, avec M. Bard, que « les individus successifs ne procèdent qu'indirectement les uns des autres ». Pour nous, ils procèdent directement les uns des autres : le père apparent est bien le père réel de l'enfant, et non son frère. L'espèce ne saurait, à nos yeux, avoir d'existence propre,

On voit donc que, si son apparition est relativement tardive en phylogénie, il n'en est pas moins le facteur le plus considérable de la différenciation en assurant le concours des éléments différenciés, et que, assumant toutes les fonctions de protection, de défense, d'actions et de réactions de l'individualité composée, il domine puissamment tous les autres facteurs invoqués ; la production des humeurs et les phénomènes de la nutrition tombent même sous sa dépendance immédiate et se subordonnent à lui. Rien ne peut mieux mettre en évidence l'imperfection des théories humorales que la considération du rôle du système nerveux dans la phylogénie où se trouve si nettement dégagée son écrasante influence. Ce développement, dilaté dans l'échelle animale, se résume dans l'embryologie de l'homme où son importance ne reste pas moins certaine bien qu'elle soit plus difficilement démontrable.

La pathologie vient confirmer ce que la phylogénie met en lumière. A la bien considérer, l'hérédité d'un grand nombre de maladies, autres que les maladies nerveuses, est liée elle-même, subordonnée à une hérédité névropathique se traduisant par des stigmates propres, physiques ou psychiques, que les aliénistes ont indiqués : — asymétrie crânienne ou faciale ; voûte palatine étroite et ogivale, irrégularités dans l'implantation des dents, prognathisme ; strabisme, daltonisme, déformations de la pupille, etc... ; oreilles sans ourlet marginal, anomalies de l'hélix, absence ou adhérence du lobule ; vices de prononciation, bégaiement, blésité ; tics ; émotivité ; perversions du sens moral, de l'instinct sexuel ; intelligence deséquilibrée, faiblesse du jugement, etc...

Nous voyons, par exemple, les diverses manifestations héré-

indépendante, qui soit représentée par une matière protoplasmique distincte, dès l'origine, de celle de l'individu : par quoi cette différence de nature entre la matière de l'individu et celle de l'espèce serait-elle représentée, par exemple, dans le cas de bouture où une partie quelconque de la plante régénère un individu complet portant ses graines? A nos yeux, et tout en admettant la belle théorie de M. Bard (celle d'un double mode de division cellulaire, par multiplication et par dédoublement), aussitôt que la conjugaison complète du spermatozoïde et de l'ovule est accomplie, le nouvel individu existe, et il est constitué, représenté par toute la substance de l'oosperme et non par une partie seulement : lors de la première division de l'oosperme par dédoublement, ce n'est donc pas une partie du plasma ancestral qui se sépare de celui de l'individu, c'est l'individu lui-même qui met de côté, en quelque sorte, une partie de sa propre substance non différenciée, pour donner ultérieurement naissance, par des multiplications successives, aux spermatogemmes ou aux ovogemmes.

ditaires de l'arthritisme se présenter constamment chez des individus offrant tous les stigmates de l'hérédité névropathique. Les rapports entre les maladies nerveuses et les maladies arthritiques ont même semblé si étroits à Charcot qu'il a créé le mot de *neuro-arthritisme*, aujourd'hui adopté par toute l'école neuro-pathologique.

La fréquente combinaison des troubles nerveux avec la goutte et le diabète, soit chez le même sujet, soit dans une même famille, avait conduit déjà Dyce Duckworth à admettre que la goutte est une affection du système nerveux et aussi le diabète. De son côté, Lancereaux n'hésite pas à attribuer un rôle prépondérant au système nerveux dans les maladies constitutionnelles *héréditaires* telles que « la goutte, l'obésité, le diabète gras, la gravelle urique, la carcinose ». — Il est évident, en effet, que, si les faits confirment l'opinion de ces deux auteurs (comme cela semble ressortir d'une étude récente de F. Toussaint sur « les Théories pathogéniques de la goutte »), l'hérédité de la goutte et du diabète se réduit simplement à de l'hérédité névropathique.

Ecoutons maintenant les aveux significatifs de Paul Le Gendre dans son consciencieux article *Hérédité* du « Traité de pathologie générale » : — « La goutte et le diabète, dit-il, se montrent plus fréquemment dans les familles où domine l'hérédité névropathique que dans les autres. Ces maladies alternent avec les névroses dans ces mêmes familles ; elles sont précédées, accompagnées, suivies de troubles nerveux multiples. » — « La combinaison du rhumatisme et de l'hystérie est fréquente, ajoute-t-il plus loin, ainsi que l'association du rhumatisme et de l'épilepsie. » Et encore : « Le rhumatisme chronique se montre souvent chez des individus ayant la tare nerveuse héréditaire, ou alterne dans certaines familles avec d'autres névroses vaso-motrices et trophiques ou des psychoses. » — Ajoutons que la prédisposition héréditaire au rachitisme qui, aux yeux de Trousseau, ne semblait pas contestable, est toujours, elle aussi, subordonnée à l'hérédité névropathique, comme le prouve la présence constante des stigmates de cette hérédité chez les enfants atteints de cette affection.

Mais le rôle de l'hérédité nerveuse en pathologie ne se borne pas là. Ses actions indirectes, c'est-à-dire les prédispositions morbides déterminées par un vice de conformation ou par une fonctionnalité anormale du système nerveux, jouent un rôle tout aussi considérable. « On peut aussi bien, dit Le Gendre, faire rentrer la purpura dans les affections auxquelles prédispose l'hé-

rédité nerveuse ; car souvent l'instabilité du système vaso-moteur en est la cause fondamentale. » — Et plus loin, le même auteur poursuit : « Parmi les maladies des muscles, les amyotrophies de cause périphérique et la paralysie pseudo-hypertrophique sont très souvent des maladies familiales ou résultant d'une hérédité névropathique par transformation. »

Il en est de même pour le rhumatisme articulaire aigu ; quoiqu'il doive, évidemment, être rangé dans la catégorie des maladies infectieuses, sa fréquence répétée chez les membres d'une même famille ne permet pas de méconnaître, dans sa production, le rôle qu'y joue, en tant que cause prédisposante, l'hérédité. Or, cette hérédité de prédisposition se montre associée elle-même aux stigmates de l'hérédité nerveuse. « Cette infection, déclare Le Gendre, survient avec prédilection chez des sujets à hérédité névropathique. »

Ce n'est, d'ailleurs, pas le seul domaine où celle-ci joue le rôle de cause prédisposante vis-à-vis de l'infection.

« On a noté, dit toujours Le Gendre, que la prédisposition aux maladies générales qui s'associent le plus souvent aux névropathies (phtisie, goutte, rhumatisme chronique, diabète), est commandée par un état héréditaire ou congénital de dégénérescence, et l'on trouve souvent des stigmates morphologiques de dégénérescence ou des malformations......... chez les tuberculeux ou dans leurs familles (Ricochon, H. James) ; dans les familles où sévissent le diabète, l'obésité, le rhumatisme chronique, la goutte. »

Ce n'est pas tout, les résultats de la pathologie expérimentale viennent encore à l'appui de notre manière de voir ; ils montrent que les seules modifications expérimentalement produites chez les animaux, dont on ait pu observer la transmission héréditaire, sont celles qui s'accompagnent d'altérations du système nerveux et qu'elles ne peuvent se concevoir autrement que comme subordonnées à l'hérédité nerveuse. Aux faits déjà cités de la transmission héréditaire de l'épilepsie expérimentalement provoquée chez des cobayes par l'hémisection de la moelle, nous pouvons ajouter ceux, constatés par Brown-Séquard, de transmission héréditaire d'altérations des yeux et des oreilles provoquées par lésion du sympathique cervical ; l'hérédité de l'exophtalmie produite par les lésions des corps restiformes ; l'absence de phalanges ou d'orteils entiers à l'une des pattes postérieures chez des descendants de cobayes ayant perdu ces orteils accidentellement, à la suite de la section du nerf sciatique.

Il est probable que dans tous les cas cités d'hérédité de mutilations non expérimentales c'est encore le système nerveux qui intervient. Dans le cas typique d'une vache qui, ayant accidentellement perdu une corne (accident suivi d'une longue suppuration), donna ensuite naissance à trois veaux auxquels la corne du même côté de la tête manquait, on peut supposer que cette mutilation, suivie de suppuration prolongée, a déterminé la destruction plus ou moins complète, ou tout au moins l'atrophie des cellules médullaires correspondantes à l'organe malade. C'est cette particularité de structure du système nerveux qui s'est probablement répétée dans la descendance.

Aussi, la conclusion de M. Delage, formulée après une attentive et minutieuse discussion des principaux faits connus, est-elle singulièrement caractéristique : « Des caractères anatomiques ayant la forme de mutilations *peuvent être héréditaires lorsqu'ils s'accompagnent de troubles ou de lésions du système nerveux.* » — Et plus loin : « Certaines maladies générales acquises, *surtout parmi celles qui touchent au système nerveux*, sont sûrement héréditaires par démonstration expérimentale (1). »

A côté des résultats de la pathologie expérimentale, il convient de citer les observations des anomalies et des monstruosités. La plupart des malformations congénitales héréditaires — bec de lièvre, anomalies dentaires, anomalies de la voûte palatine, rétinite pigmentaire, cataracte congénitale, aniridie bilatérale, coloboma de l'iris, corestopie, micropthalmie; fistules congénitales du pavillon de l'oreille, fistules branchiales du cou; hernies inguinales ou ombilicales par laxité congénitale des orifices, spina bifida; ectrodactylie et brachydactilie, doigts palmés, polydactylie; gigantisme, acromegalie; hypospadias, ectopie testiculaire, pseudo-hermaphrodisme; anomalies du système vasculaire, malformations du cœur, hémophilie, taches pigmentaires et érectiles, alopécie congénitale, etc... — se rencontrent surtout, déclare Le Gendre, « dans des familles où existent des maladies du système nerveux et chez des individus porteurs de tares névropathiques ou psychopathiques », c'est-à-dire chez les individus présentant l'hérédité nerveuse. — Le même auteur ajoute : « On pourrait trouver, si l'on y regardait de près, un grand nombre de *familles névropathiques*, dans lesquelles l'hérédité des malformations est attestée par de nombreuses tares dissemblables. »

(1) Voir Delage, *les Problèmes de la biologie générale et l'hérédité.*

Beaucoup d'autres observations et citations pourraient être invoquées à l'appui de notre thèse; nous nous en tiendrons là, l'énumération qui précède nous paraissant suffisamment éloquente.

Il nous reste seulement à insister sur les faits connus sous le nom d'hérédité par imprégnation et qui viennent apporter une confirmation nouvelle à notre théorie.

« De quelque chien qu'une lyce sera couverte, a écrit le vieux Jacques de Fouilloux, la première fois qu'elle sera en chaleur et de sa première portée, soit de mastin lévrier ou chien courant, en toutes les autres portées qu'elle aura après, il s'en trouvera toujours quelqu'un qui ressemblera le premier qui l'aura couverte.» — On connaît le fait observé par les éleveurs : une jument de race pure, saillie par un étalon de race commune, donne, par la suite, même saillie par un étalon de race pure, des rejetons à caractère indécis. Si elle a été saillie par un âne, les poulains ultérieurement obtenus par la monte d'un étalon de race pure se rapprocheront toujours plus ou moins du mulet, c'est-à-dire de l'âne. — Des faits analogues ont été cités à propos des races ovines et bovines. — Le même phénomène a pu être aperçu dans l'espèce humaine : Dechambre et Lereboullet rapportent le cas d'une femme de race blanche, veuve d'un premier mari nègre et remariée à un blanc, ayant eu de celui-ci des enfants qui présentaient sur certaines parties de la peau la pigmentation caractéristique de la race nègre. Alfred Lingard (in Lancet de 1884) rapporte le cas curieux de la veuve d'un hypospade, contractant, 18 mois après la mort de celui-ci, un second mariage avec un époux qui non seulement n'était pas hypospade, mais encore n'offrait aucun hypospade chez ses parents, et ayant de lui 4 fils, tous hypospades.

Diverses théories ont été proposées pour expliquer ces faits. Les principales sont les suivantes : — celle qui fait intervenir l'imagination de la mère, *indépendamment de toute influence atavique* ; — celle de l'imprégnation imparfaite, par le sperme, d'ovules voisins de l'ovule fécondé (admise par Cl. Bernard et en harmonie avec l'opinion de Darwin sur l'influence que l'élément mâle exerce par les germnules non seulement sur l'ovule, mais sur tout l'organisme de la femelle) ; — celle d'une imprégnation si parfaite, dès la première fécondation, qu'il suffit du stimulus d'un rapprochement ultérieur pour donner naissance à un sujet antérieurement procréé; — celle de l'imprégnation maternelle par l'intermédiaire du fœtus qui, ayant dans son sang des propriétés spéciales, les communiquerait à sa mère dont le sang

agirait plus tard sur des ovules destinés à être fécondés par un autre mâle (Cornevin) ; — celle de M. Bard qui invoque, pour expliquer l'imprégnation, qu'il appelle aussi « mésalliance initiale» l'induction vitale exercée par les cellules somatiques de l'embryon, en voie de développement, sur les cellules germinatives qui sommeillent près de lui dans les ovaires maternels (hérédité fraternelle); » — celle proposée par M. Bouchard : ce n'est pas, dit-il, une imprégnation par le liquide spermatique, mais toutes les cellules du père avaient un taux nutritif déterminé, qui était le même dans la cellule génératrice, dans le spermatozoïde, et dans chacune des granulations du filament nucléaire de ce spermatozoïde. Ces granulations, en se dédoublant toutes pour se retrouver toutes dans toutes les cellules de l'embryon et dans toutes les cellules qui se forment ultérieurement dans l'embryon et dans le fœtus, ont donné à toutes les cellules du nouvel être la même activité nutritive qui les animait dans les cellules du générateur. La même activité nutritive donne les mêmes produits solubles qui imprègnent, grâce aux échanges liquides de la circulation utéro-placentaire, toutes les cellules maternelles. Ces produits solubles du fœtus imposent aux cellules maternelles une modification nutritive qui sera durable, qui se perpétuera dans toutes les cellules, dans tous les noyaux, dans toutes les granulations nucléaires, y compris celles de l'ovule, qui se trouve ainsi recevoir indirectement une part de l'activité nutritive du premier père. Ces granulations de l'ovule, en se fusionnant avec les granulations similaires du spermatozoïde d'un nouveau père, garderont leur activité nutritive et la transmettront aux cellules du nouveau produit, lequel recevra, pour une part et par ces procédés indirects, l'activité nutritive du premier père et reproduira dans son ensemble ou dans quelques parties les caractères du père dont il n'est pas issu. »

Aucune de ces théories ne supporte la discussion.

C'est à M. Sanson que revient le mérite d'avoir cherché à ramener les faits d'imprégnation à des cas méconnus d'atavisme. Il a, le premier, tenté de démontrer que les faits invoqués se réduisaient à la réapparition chez les produits de caractères ayant existé chez les ancêtres, plus ou moins éloignés, des procréateurs. Pour A. Sanson, cette réapparition est accidentelle et il l'attribue à de simples coïncidences. Mais il n'explique pas et ne cherche même pas à expliquer pourquoi cette réapparition de caractères ancestraux est consécutive à un premier accouplement avec un conjoint les présentant lui-même, soit naturelle-

ment, soit par atavisme. Il ne s'agit pour lui, nous le répétons, que de simples coïncidences.

Or, cette manière de voir n'est pas admissible : les faits sont trop nombreux pour qu'on puisse se dispenser d'admettre un rapport de cause à effet, entre le phénomène de la réapparition de ces caractères ancestraux et le fait du rapprochement antérieur de la femelle avec un mâle possédant naturellement ces mêmes caractères.

Dans une conférence sur « l'Hérédité et l'Éducation », faite le 31 mai 1895, à « l'Alliance des Savants et des Philanthropes », en présence des docteurs Dumontpallier, J. Albarran, Seglas, E. Delbet, de M. Jeannolle, etc..., Hillemand en a fourni une interprétation que nous reproduisons textuellement et qui fut communiquée quelques jours après, par lettre, au Dr Paul Le Gendre : « Si la jument dite pur sang a produit des poulains rappelant l'âne, c'est qu'elle même compte des ânes au nombre de ses ancêtres plus ou moins lointains. Si la femme blanche que nous avons prise pour second exemple a eu des enfants noirs d'un second mari blanc, c'est qu'elle-même compte parmi ses ancêtres plus ou moins éloignés des nègres : *son premier mari, dont l'image était probablement présente à son esprit au moment des conceptions postérieures, n'a pas exercé d'autre influence que celle de faire sortir la série noire, en quelque sorte, de ses antécédents à elle* ». Hillemand continuait en rattachant aux faits d'imprégnation les cas d'envies.

Grâce à cette *conciliation* entre l'influence de l'imagination de la mère, admise exclusivement par certains auteurs, et l'influence atavique, admise exclusivement par A. Sanson, le problème se trouvait mieux posé ; mais il n'était pas résolu, puisque la relation admise entre l'état psychique de la femme au moment de la maturation des ovules ou de la conception et le rappel de ses antécédents noirs restait indéterminée, sans explication intermédiaire. C'est cette lacune que notre théorie vient combler : dans le cas de Dechambre, la sensation du coït se trouvant associée à l'image du premier mari nègre, les coïts ultérieurs avec le mari blanc réveillent ce souvenir et l'état psychique de la mère (qui, ne l'oublions pas, est supposée compter dans sa famille des ascendants nègres), retentit, par l'intermédiaire des communications nerveuses entre le cerveau et l'ovocyte, sur le mode de groupement des influences ancestrales, en donnant la prédominance à certaines d'entre elles sur les autres.

Le fait même que le phénomène se reproduit constamment là

où il est incontestable, en zootechnie, où il est même simplifié par la complexité moindre du cerveau de l'animal, conduit à penser que son action est beaucoup plus prolongée qu'on ne pourrait le penser au premier abord : — Dans la mentalité restreinte de l'animal, la sensation du premier coït s'associe également à l'image du mâle par lequel il est réalisé, et se prête beaucoup moins que chez la femme à être effacée par des impressions ou des préoccupations ultérieures ; les époques du rut, mettant en activité les organes génitaux, rappellent cette première sensation du coït, sollicitent les images sexuelles et dirigent naturellement l'activité cérébrale vers l'image de l'animal par lequel il a été accompli pour la première fois. Cet état psychique dure autant que la période du rut, il influe donc directement sur la maturation de l'ovule et réveille des caractères ancestraux qu'une longue sélection avait atténués.

Les faits d'imprégnation résultent donc de l'action d'une influence nerveuse psychique provoquant la mise en évidence d'influences ancestrales latentes, l'apparition de caractères ataviques antérieurement indiscernables. La véritable cause des faits d'imprégnation se trouve par conséquent dans l'ascendance et le premier mâle n'a fait que provoquer la sortie continue de caractères indiscernables avant lui.

Faisons remarquer, toutefois, que, d'après le dire de M. Bard, « la mésalliance initiale, pour produire des effets, exigerait une *conception* et une *gestation* » ; le simple rapport sexuel ne suffirait jamais. S'il en était ainsi, le phénomène de l'imprégnation devrait donc être attribué à l'influence du germe fécondé, plutôt qu'à celle du premier mâle.

En ce qui concerne la fécondation, il est incontestable en effet que dans la plupart des cas cités, mais non dans tous, elle est mentionnée. On peut cependant se demander si cette fréquente mention de la coexistence des faits d'imprégnation avec la fécondation a l'importance primordiale que lui attribue M. Bard ; il est permis d'en douter puisque la plupart des faits observés ont été recueillis chez les animaux où le coït est presque constamment suivi de fécondation. On peut penser qu'il s'agit là d'une simple coïncidence dont la fréquence s'explique par l'extrême rareté des coïts non suivis de fécondation, d'autant plus que les éleveurs, qui ont recueilli les principaux faits, prennent, dans leur intérêt même, toutes les précautions (choisissant l'époque du rut, etc.), pour que la fécondation suive le rapprochement sexuel.

L'expérience qui consisterait à faire saillir pour la première

fois une jument de race pure par un cheval de race commune (chez lequel on aurait préalablement pratiqué la ligature des deux canaux déférents), et à observer ensuite très exactement les caractères des produits (dans les fécondations ultérieures) n'a pas été faite. De même, on n'a jamais essayé de féconder artificiellement avec du sperme d'âne une jument de race pure, tandis qu'on présenterait à ses yeux et qu'on attacherait auprès d'elle un étalon de race pure; il y aurait pourtant intérêt à observer dans ce cas dans quelle mesure les caractères de l'hybride produit seraient affirmés du côté du cheval et si l'imprégnation pourrait se marquer chez des produits ultérieurs.

Quoi qu'il en soit, en ce qui concerne la gestation, l'affirmation par M. Bard de sa nécessité dans les cas d'imprégation est démentie par les faits, car, d'après les Drs Chapuis et F. Régnault, l'influence du premier mâle se manifeste aussi chez les oiseaux. Ce dernier auteur (1) rapporte le fait suivant : « Dans un but d'expérience un leghorn brun fut placé dans un poulailler, pendant trois jours, avec huit poules brahmas âgées d'un an; séparées du leghorn, elles n'eurent plus de rapport qu'avec des coqs brahmas purs et, deux ans après, elles donnèrent encore des poulets tachetés de brun comme le leghorn ». L'imprégnation se produit donc chez des animaux dont la nature ovipare ne comporte pas de gestation. Alors que l'œuf ne subit qu'un premier phénomène de division avant son expulsion, alors que l'embryon ne commence à apparaître sous la forme d'une tache blanche que de 12 à 14 heures après le début de l'incubation, comment veut-on qu'il puisse exercer, sur les cellules ovulaires, qui ne mûriront que deux ans plus tard, une influence d'induction capable de graver chez eux des caractères complexes, non encore apparus dans l'embryon lui-même! Ce simple fait nous parait ruiner l'interprétation de M. Bard, et compromettre singulièrement sa théorie de l'induction vitale.

Il nous reste enfin à rappeler ici les phénomènes de la castration. Quoique l'état général déterminé par la période du rut soit assez accusé pour montrer l'intensité du réflexe psychique que peut provoquer l'état de l'ensemble de l'appareil génital, cette affirmation pourrait encore paraître discutable. Mais la castration vient établir expérimentalement cette dépendance. Si, d'une part, la pathologie tout entière démontre l'influence du système nerveux sur les cellules germinatives, d'autre

(1) *Gazette des Hôpitaux*, 22 septembre 1894.

part, l'imprégnation et la castration révèlent l'influence réflexe des cellules germinatives sur le système nerveux. La castration surtout démontre l'intime liaison qui existe entre l'épithélium germinatif et le reste de l'économie; les théories humorales ne nous semblent pas suffire à expliquer son action à distance; pour bien comprendre que l'ablation des cellules germinatives puisse arrêter le développement du larynx, des poils, provoquer un élargissement du bassin, *modifier profondément les caractères psychologiques de l'individu*, il nous paraît nécessaire de faire intervenir un trouble local du système nerveux se généralisant et se répercutant sur l'ensemble du corps. — Le même fait se marque d'ailleurs cliniquement avec autant d'évidence dans les maladies qui touchent à l'appareil génital de la femme; on sait les troubles nerveux, surtout psychiques, qui en sont la conséquence. — Cette relation des cellules germinatives avec l'ensemble du système nerveux s'accuse encore, en sens inverse, par l'infécondité caractéristique des idiots et des microcéphales.

Nous aurions encore nombre de considérations à ajouter à ce chapitre : les dimensions forcément restreintes de ce manuel nous l'interdisent. Cependant il est un reproche que l'on ne manquera pas de nous faire; nous n'avons apporté, dira-t-on, à l'appui de notre thèse, aucun fait observé ou expérimentalement provoqué par nous. Nous répondrons à cela que c'est avec intention, ceux qui ont été relevés par les auteurs et dont nous ne citons que les principaux nous paraissant d'autant plus significatifs qu'ils ont été observés ou provoqués sans idées *à priori*. Nous estimons, d'ailleurs, avec Auguste Comte, que, dans le partage du travail scientifique, les architectes doivent abandonner aux cliniciens et aux expérimentateurs le soin de ramasser les matériaux de la science.

IMMUNITÉ

L'immunité est la propriété que présentent certains organismes — et qu'ils ont soit héritée, soit acquise — de résister à l'action de tels ou tels agents infectieux, d'être pour eux un terrain de culture défavorable.

L'immunité peut être congénitale ou acquise.

Comme exemples d'immunité congénitale ou héréditaire, on peut citer les observations, maintes fois répétées, de l'immunité relative de la race nègre à l'égard de la fièvre jaune, et les expériences

de Chauveau qui démontrent que les moutons d'Algérie, même transportés en Europe, sont presque absolument réfractaires au charbon. Ce sont des exemples topiques de l'immunité de certaines races vis-à-vis de la réceptivité d'autres races de la même espèce en présence d'une maladie infectieuse identique. Dans le même ordre d'idées, quoique, en sens opposé, on peut rappeler la réceptivité particulière des Anglo-Saxons et des Slaves vis-à-vis du typhus, la prédisposition toute spéciale des Anglais, aussi bien ceux habitant l'Angleterre que ceux fixés sur le continent, à contracter la scarlatine qui revêt chez eux un tel caractère de gravité que Darwin a pu comparer les ravages des épidémies scarlatineuses à ceux des épidémies de peste.

Comme exemples d'immunité acquise, on peut citer les immunités professionnelles qui protègent les médecins et le personnel des hôpitaux contre une foule de maladies très contagieuses. Il semble qu'il y ait dans ces cas une certaine accoutumance de l'organisme vis-à-vis des causes morbides infectieuses. Ajoutons que ces immunités sont d'ailleurs très relatives, et qu'il suffit, par exemple, pour les faire disparaître, de quelques excès de fatigue ou de plaisir, plaçant momentanément l'organisme en état de dépression nerveuse.

On peut encore rapprocher de cette immunité professionnelle celle que présentent, contre la fièvre typhoïde, les Parisiens ou même, au bout de deux ou trois ans de séjour, les provinciaux qui sont venus habiter Paris et qui ont échappé à l'infection durant ce laps de temps. Ils peuvent, au milieu des plus violentes épidémies, boire impunément de l'eau de Seine qui n'a été soumise à aucune pratique de stérilisation. Ces cas peuvent s'interpréter, soit par une sorte d'accoutumance, soit par l'immunité relative qu'ont pu conférer de légères infections antérieures ayant avorté et ne s'étant manifestées que sous forme d'embarras gastro-intestinaux fébriles.

Mais les exemples d'immunité acquise les plus caractéristiques sont fournis par l'observation de certaines maladies infectieuses généralisées et ayant intéressé l'organisme dans son ensemble, telles que la scarlatine, la variole, la fièvre typhoïde, les oreillons, etc... La plus légère atteinte de l'une de ces maladies suffit à conférer une immunité *relative* ou *absolue* contre leur récidive, même quand les conditions de contage se trouvent de nouveau réalisées. Tantôt elles ne récidivent jamais, tantôt elles ne sont susceptibles de récidiver qu'au bout d'un certain nombre d'années; dans ce dernier cas, la récidive est en général bénigne, et

c'est l'observation de cette bénignité qui avait conduit, dans certains pays, à l'inoculation de varioles bénignes pour préserver des varioles graves, avant que Jenner fût venu préconiser l'inoculation du contage du cow-pox.

Comme exemples caractéristiques d'immunité acquise, on peut encore citer les diverses pratiques de vaccination.

La première en date est celle de Jenner vaccinant contre la variole par l'inoculation préventive des contages du cow-pox et du horse-pox. Dans ce cas, la résistance à un virus provient d'un virus distinct; car, malgré tant de tentatives faites pour démontrer l'identité de la vaccine et de la variole, ces maladies continuent à être considérées comme des maladies différentes, bien que voisines. Ce fait d'un germe vaccinant vis-à-vis d'un germe différent n'est pas d'ailleurs isolé : il a été d'abord confirmé par Pasteur établissant que le virus du choléra des poules vaccine à l'égard du bacillus anthracis, par Zagari, et postérieurement par Bouchard observant que les lapins, rendus réfractaires au bacille pyocyanique par des injections à doses faibles et répétées des cultures de ce microbe, étaient de même réfractaires aux streptocoques.

Ensuite sont venues les vaccinations par inoculation de virus atténués, soit par l'action d'influences physico-chimiques, soit par la réaction d'organismes peu favorables à leur développement. Dans cette méthode due au génie de Pasteur, on modifie l'une des fonctions d'un microbe pathogène, on rend cette modification durable, transmissible par hérédité, et on amène ce microbe à créer une maladie légère, capable cependant de conférer l'immunité contre la maladie grave.

On a pu également vacciner par l'inoculation de virus non atténués, en usant de doses infimes successives; et Charrin a réussi, de cette manière, à conférer aux cobayes une immunité d'abord imparfaite, puis complète, vis-à-vis du microbe de la maladie pyocyanique.

On a pu encore obtenir la vaccination en changeant par un artifice la voie habituelle d'introduction du virus non atténué et en l'obligeant, de cette manière, à donner une maladie légère au lieu d'une maladie grave. Ainsi l'agent infectieux du charbon symptomatique, très actif quand on l'introduit chez le bœuf sous forme d'injection sous-cutanée, n'agit plus que comme vaccin lorsqu'on l'injecte dans les veines. Il en est de même pour le virus rabique, pour celui de la septicémie gangréneuse et pour celui de la péripneumonie contagieuse des bêtes à corne.

La dernière en date des méthodes de vaccination, mais la plus

en faveur, à cause de son innocuité relative, ou mieux de ses dangers moindres, est celle de l'introduction dans l'organisme des produits solubles engendrés par les microbes. La possibilité de conférer ainsi l'immunité avait été affirmée par Chauveau, dès 1880 ; elle avait été soupçonnée en 1881, par Pasteur, dans sa « Note sur le choléra des poules »; et, peu de temps après, Toussaint avait essayé de la démontrer. Mais ce n'est que dans les années suivantes que la démonstration en fut faite d'une façon irréfutable, et que divers expérimentateurs ont pu, en se servant de matières secrétées par les microbes, conférer l'immunité à certains animaux vis-à-vis de certaines maladies : — immunité conférée aux pigeons contre le choléra des porcs avec la culture stérilisée de son microbe (Salmon et Smith 1886) ; — immunité conférée aux lapins contre le bacille pyocyanique avec des cultures, stérilisées par filtration, de ce microbe (Charrin 1885-1887), ou avec l'urine filtrée des lapins atteints de la maladie (Ch. Bouchard, 1888) ; — vaccination contre le charbon avec du sang charbonneux privé de bactéridies vivantes; et immunité conférée aux cobayes contre le vibron septique par des injections répétées, dans l'abdomen, de la culture de ce microbe, stérilisée par la chaleur ou la filtration (Roux et Chamberland 1888-1889) ; — immunité relative conférée aux souris contre le bacille typhique, par absorption préalable des produits solubles, non vivants, élaborés par ce microbe (Chantemesse et Widal 1888) ; immunité contre le choléra (Gamaleia), contre la pneumonie (Foa), etc...

Du reste, pour la généralité des auteurs, l'inoculation des microbes atténués n'agirait dans la détermination de l'immunité que par les substances solubles qu'ils secrètent.

Il semble, en outre, qu'on puisse augmenter la résistance d'un organisme à l'infection, et peut-être même vacciner, c'est-à-dire conférer une immunité durable, avec des substances nullement microbiennes. Behring et Kitasato se sont servis avec succès du trichlorure d'iode contre le tétanos, en l'ajoutant dans la proportion de 1/500ᵉ à une culture âgée de 4 semaines et en le laissant agir durant 16 heures ; de même l'emploi de l'eau oxygénée leur a permis d'obtenir des augmentations manifestes de résistance. Du reste, Foa avait déjà obtenu des succès en utilisant, dans ce but, la neurine. Peyraud de Libourne aurait conféré l'immunité contre la rage à des lapins par l'injection d'essence de tanaisie, substance toxique donnant lieu à des effets très semblables à ceux de la maladie, et aussi l'immunité contre le tétanos en faisant usage de la strychnine.

L'opinion d'Hallopeau que l'action de ces poisons vaccinants. « doit nécessairement être tout à fait différente de celle des matières solubles, fabriquées par les microbes », ne nous paraît en rien justifiée, ni démontrée.

« Quant aux accroissements de résistance conférés par le sang et par le sérum d'animaux réfractaires, ils sont passagers, leurs effets sont ceux d'une vertu curative, non prophylactique » (Charrin).

Il reste maintenant à voir par quel mécanisme on peut expliquer l'immunité congénitale ou celle acquise soit à la suite d'une autre maladie (vaccin et variole), soit à la suite d'une première atteinte de la maladie (fièvre typhoïde, variole, scarlatine, etc...), soit à la suite de vaccinations.

Disons de suite que la question n'a guère été étudiée qu'au point de vue de l'immunité expérimentalement ou thérapeutiquement conférée par vaccination.

Chauveau a tenté d'expliquer l'immunité consécutive à la vaccination chimique, en supposant que les substances vaccinales introduites restent d'une façon permanente dans le milieu organique qu'elles modifient, y jouent le rôle de substances bactéricides et empêchent le développement et la pullulation du microorganisme à la manière des antiseptiques introduits dans un bouillon de culture.

A cela, Charrin objecte judicieusement que les choses ne se passent pas aussi simplement dans l'économie que dans un tube de culture. « Sans contester, dit-il, le rôle indéniable des changements humoraux, nous ne pensons pas que, dans l'immunité, les modifications chimiques dépendent uniquement, directement, de la présence des toxines. Lorsqu'on étudie *in vitro* pourquoi, à un moment donné, la végétation du microbe s'arrête, on voit que cet arrêt n'est attribuable qu'en partie à des empêchants; il a, en outre, pour cause principale la diminution des matériaux de nutrition. Or, il est, d'une part, aisé de concevoir que, dans l'organisme du lapin, l'alimentation, la respiration, remplaceraient bien vite les éléments nutritifs si, par supposition, les produits solubles pouvaient les altérer, les supprimer, comme le fait le germe dans le bouillon inerte; d'autre part, dans ce bouillon inerte, dans ce vase clos, le principe ou les principes nuisibles s'accumulent au maximum puisque rien ne s'échappe, sauf, parfois, des parcelles volatiles. L'inverse de ce phénomène se réalise précisément chez le lapin; les importantes expériences de M. Bouchard établissent en effet que ces principes s'éliminent; nous avons constaté, M. Ruffer

et moi, qu'à partir du quatorzième jour après l'inoculation, le liquide urinaire n'en contenait plus, au moins, d'une façon appréciable (1). — On pourrait, à la rigueur, objecter que, ces substances si mal connues chimiquement n'étant pas plus dosées à leur entrée qu'à leur sortie, on ignore si une partie, minime, assurément, pourtant capable de vacciner, n'a pas été retenue, transformée; la chose est peu vraisemblable. Un dosage précis est impraticable à l'heure actuelle; en revanche, les recherches tentées à l'aide des urines constituent une sorte de dosage physiologique; elles montrent que l'on retrouve dans ces urines une puissance vaccinante qui rappelle celle des produits injectés. — Avec une pareille théorie, il deviendrait nécessaire d'admettre que l'infime fraction de la matière retenue, et retenue par hypothèse, suffit dans le corps de l'animal à s'opposer à la pullulation efficace de l'agent pathogène, alors que dans un ballon, dans un milieu inerte, restreint, où de plus les corps capables de soutenir la vitalité du bacille ne sont pas renouvelés, des quantités plus considérables de cette matière sont impuissantes à anéantir la germination. Enfin, la chaleur ne détruit pas le principe ou les principes vaccinants des cultures, tandis qu'elle fait disparaître l'état bactéricide, état qui, dès lors, paraît dû à des éléments différents de ceux introduits par cette culture » (in *Traité de médecine* Charcot-Bouchard).

On ne saurait davantage admettre que l'immunité soit due à l'épuisement du milieu par le microbe ou ses produits. Si, à la rigueur, cette théorie peut rendre compte de ce qui se passe pour les cultures *in vitro*, elle ne peut s'appliquer à un être vivant dont l'organisme répare à chaque instant ses pertes. D'ailleurs, il a été démontré que « les tissus de moutons rendus réfractaires au charbon, par l'inoculation de la maladie atténuée, restent un excellent milieu de culture pour les bactéridies. » (Hallopeau.) — Enfin, pas plus que la précédente théorie, elle ne saurait expliquer la possibilité incontestable de la transmission héréditaire de l'immunité complète ou incomplète.

Pour d'autres auteurs, la vaccination rentrerait dans la propriété acquise par l'organisme d'être insensible aux poisons bactériens. D'après M. Roux (The proceedings of the Royal Society 1889), les cellules s'accoutument aux poisons fabriqués par les microbes. A l'appui de cette opinion, on a invoqué les faits d'accoutumance à certains poisons comme la morphine, ou aux venins

(1) Frankel a assigné le même délai de 14 jours aux toxines diphtéiques.

(Kaufmann), et aussi ce fait que la résistance de certaines espèces animales à l'infection, par un agent déterminé, est parfois parallèle à leur résistance à l'intoxication par les produits solubles de cet agent (cobayes et pigeons vis-à-vis du vibrion de Metchnikoff). Mais, contrairement à cette manière de voir, Chauveau, Gamaleia et Charrin ont prouvé que des animaux, à immunité héréditaire ou à immunité acquise par vaccination, peuvent se montrer aussi sensibles vis-à-vis des poisons bactériens que les animaux non réfractaires à l'infection.

En réalité, l'ensemble de nos connaissances actuelles démontre les points suivants : — 1° l'immunité acquise peut être due à ce que les micro-organismes pathogènes secrètent des substances nuisibles à leur propre vie et qui, en s'accumulant dans l'organisme, peuvent entraver leur prolifération ou même amener leur mort. Dans ce cas l'immunité est purement passive, elle est limitée au temps que mettent à s'éliminer les substances bactéricides sécrétées par les microbes; — 2° elle peut provenir aussi de ce que les corps cellulaires versent, dans les plasmas, des substances nuisibles à l'évolution du parasite (bactéricides) ou capables de neutraliser ses sécrétions (antitoxiques); — 3° elle peut provenir enfin de ce que les corps cellulaires détruisent ce microbe (phagocytose). — Dans les deux derniers cas, l'immunité est active, elle est durable et elle peut se transmettre héréditairement. Ces divers modes d'immunisation sont d'ailleurs susceptibles de se combiner en proportions variées.

Rappelons que c'est à Mechnikoff que revient la gloire d'avoir démontré la phagocytose et son rôle dans l'immunité. C'est sur la Daphné d'eau douce qu'il fit ses premières observations à ce sujet. Il vit la pénétration de végétaux parasitaires dans le tube digestif de ce crustacé être suivie de la formation de spores traversant la paroi intestinale et passant dans le mésoderme. Alors se produisait un afflux de cellules blanches qui s'attaquaient aux spores parasitaires, et qui, tantôt triomphaient d'elles en les détruisant, tantôt, au contraire, succombaient entraînant dans leur défaite l'animal tout entier.

Poursuivant ces investigations, il retrouva chez les animaux plus élevés en organisation ce qu'il avait observé chez la Daphné.

Chez ces êtres, la fonction phagocytaire est remplie par deux ordres de cellules, de petites ou *microphages* et de grandes ou *macrophages*; — les microphages sont représentées par les globules blancs et les leucocytes à noyaux multiples; — parmi les *macrophages* figurent, non pas les cellules fixes du tissu con-

jonctif, comme on l'a dit à tort, mais les cellules plus ou moins *fixées* dans le tissu conjonctif, les cellules de la moelle osseuse, de la rate, une partie de celles qu'on rencontre dans les amygdales, dans les follicules clos isolés de l'intestin, dans les plaques de Peyer, dans les ganglions lymphatiques, dans les alvéoles pulmonaires, etc.... Macrophages et microphages s'attaquent aux bactéries. Tantôt celles-ci sont vaincues, absorbées et digérées par les cellules phagocytaires; tantôt elles sont victorieuses et ce sont alors les phagocytes dont le protoplasma se désagrège et se dissout. Les sécrétions réciproques des micro-organismes et des éléments anatomiques paraissent d'ailleurs jouer un rôle dans cette lutte.

Les macrophages exécutent donc une besogne analogue à celle des microphages. Toutefois une différence importante résulte de ce fait que les macrophages sont plus sédentaires que les microphages, et combattent dans les territoires mêmes qu'elles habitent, tandis que les microphages représentent en quelque sorte l'armée active de l'organisme, toujours prête à se mobiliser et à se porter sur l'ordre du gouveruement, c'est-à-dire du système nerveux, partout où l'organisme collectif a subi une offense.

Aussi le fait essentiel de la phagocytose est-il la sortie des leucocytes des vaisseaux, et la mobilisation des cellules blanches, hors des espaces où elles sont naturellement enfermées. Ajoutons qu'à l'état normal il existe une phagocytose rudimentaire au niveau des alvéoles pulmonaires où les cellules épithéliales jouent le rôle de macrophages, au niveau des amygdales, à la surface de la muqueuse intestinale, etc.

A Nuttal, à Charrin et à Roger revient le mérite d'avoir démontré l'état bactéricide des humeurs chez les animaux vaccinés. Les travaux de Függe, de Nuttal et de Nissen avaient établi que les micro-organismes, semés dans du sang, subissent une dégénérescence incontestable. Charrin et Roger ont opéré non plus avec du sang, mais avec du sérum sanguin et ont établi par leurs expériences que la nocuité du sérum pour les microbes est plus forte chez les animaux vaccinés que chez les non vaccinés, cette augmentation de la nocuité s'étendant même aux tissus. L'état bactéricide des humeurs joue donc un rôle indépendant de la phagocytose, celle-ci semblant plutôt agir dans des infections de faible virulence ou lorsque la lésion reste locale.

Du reste, le rôle réciproque de l'état bactéricide et de la phagocytose dans la production de l'immunité a été bien mis en lumière par les expériences suivantes de Charrin : « A deux

séries de lapins, les uns vaccinés par injections sous-cutanées de toxines pyocyaniques, les autres sains, Charrin inocule dans le tissu cellulaire une même quantité d'une même culture du bacille pyocyanogène, puis, de 15 en 15 minutes, il recueille un peu de sérosité dans les points d'inoculation, au même instant sur un lapin immunisé et sur un lapin normal. Avec cette sérosité, convenablement diluée dans une égale quantité de bouillon, sont faits des ensemencements parallèles sur agar; et en même temps des préparations colorées au violet de méthyle permettent de constater que, dès la deuxième, dès la première heure, même quelquefois plus tôt, les tubes qui ont reçu l'œdème des vaccinés apparaissent moins riches, soit en colonies, soit en matières colorantes. Fréquemment on constate ces différences à un moment où l'examen histologique ne révèle aucune phagocytose. Plus tard, les leucocytes affluent chez les lapins rendus impropres à la maladie; on en compte 1,000 quand il en existe 100 chez les êtres non préparés; quelques-uns, parmi ces leucocytes, englobent des bacilles dont on saisit aisément les phases de destruction » (Le Gendre).

Enfin, à Behring et à Kitasato, la science est redevable de cette découverte, que l'immunité est due dans certains cas à la propriété acquise par les humeurs de l'animal vacciné de rendre inoffensives, de neutraliser les toxines sécrétées par le microbe pathogène. De plus, ils ont montré que cette propriété est suffisamment durable pour persister à la suite de la transfusion dans l'organisme d'autres animaux.

Mais c'est à Ch. Bouchard qu'il appartient incontestablement d'avoir montré que les propriétés bactéricides ou antitoxiques des humeurs étaient elles-mêmes sous la dépendance prochaine de la vie cellulaire. « Quelle que soit la théorie qu'on adopte », conclut cet auteur, « l'immunité paraît se réduire à une propriété que les cellules ont, soit reçue de leurs ascendants, soit acquise par voie d'éducation. Les plasmas sont en partie ce que les cellules les font; il en résulte que le pouvoir bactéricide aussi bien que le phagocytisme se trouve être une dépendance de la vie des organites. Dès lors, les diverses conditions visant l'état réfractaire se ramènent à un seul point : l'activité cellulaire modifiée par la vaccination chimique ou figurée, modifiée par une infection. »

Dans la pensée de M. Bouchard, l'immunité est donc un mode d'activité que les cellules ont acquis ou hérité directement, sans aucune participation nécessaire du système nerveux à cette acquisition.

Il est curieux de constater que, dans sa théorie de l'immunité, ce Maître n'accorde pas plus d'importance au rôle du système nerveux, lui qui a tant insisté sur le rôle qu'il joue dans l'état normal, pour assurer les défenses de l'organisme.

Et cependant, si l'on considère de près les deux phénomènes principaux qui caractérisent le mode de réaction des animaux en état d'immunité, vis-à-vis d'une infection donnée, on ne peut faire autrement que de les ramener à une action nerveuse.

En ce qui concerne la modification du type nutritif des cellules engendrant l'état bactéricide ou antitoxique des humeurs qui gêne la prolifération, trouble ou neutralise les sécrétions et entrave la vitalité des micro-organismes, on peut si difficilement se dispenser de faire entrer en cause l'action du système nerveux qu'un brillant élève de Bouchard, qui a eu, il est vrai, la bonne fortune d'être en même temps l'élève de Charcot, est amené à faire cette déclaration singulièrement significative : « Nous n'avons garde de « vouloir restreindre l'importance de l'autonomie cellulaire... mais « nous pensons que cette autonomie fonctionnelle des cellules de « l'organisme n'exclut pas une certaine ingérence du système « nerveux dans la régulation de leur vitalité propre : les échanges « qui assurent leur nutrition, les propriétés spéciales dont elles « sont douées, telles que leur résistance aux agents extérieurs « ou leur pouvoir proliférant, l'activité de leurs vibrations « ciliaires, la qualité et l'abondance de leurs sécrétions et par « suite les *propriétés chimiques, chimiotaxiques* (1), *anti-« toxiques, bactéricides* des humeurs qu'elles élaborent, tout ce « rouage complexe de la physiologie cellulaire peut-il être ima-« giné sans la collaboration plus ou moins directe du système « nerveux ? » (H. Meunier.)

Pour ce qui est de la phagocytose, d'aucuns ont supposé naguère que, chez les animaux vaccinés, les leucocytes étaient accoutumés aux sécrétions du microbe et que, par suite, ces sécrétions deviennent impuissantes à les maintenir à distance, à empêcher

(1) Pfeffer a désigné sous ce nom la propriété que possèdent certaines bactéries pathogènes de sécréter des substances exerçant une sorte d'attraction chimique et spécifique sur les leucocytes. Ceux-ci peuvent être ainsi attirés à grande distance par la diffusion de très petites quantités de ces produits solubles. Cette propriété est considérée comme un des facteurs de la phagocytose. Massard et Bordet ont démontré qu'elle est neutralisée par l'anesthésie qui arrête la diapédèse. Suivant qu'elles repoussent ou attirent les cellules, les substances chimiotaxiques sont dites négatives ou positives.

la phagocytose; d'autres ont supposé au contraire que les cellules blanches des vaccinés, plus familiarisées avec les poisons microbiens correspondants, étaient davantage attirées par eux, d'où diapédèse et phagocytose plus active. D'ingénieuses expériences de Charrin et Gamaleia ont prouvé que ni l'une ni l'autre de ces hypothèses n'étaient fondées.

On sait aujourd'hui que la phagocytose suppose une diapédèse préalable, car, selon l'expression de Charrin, « pas de phagocytose active sans leucocytes, pas de leucocytes abondants sans diapédèse » ; or le premier stade de cette diapédèse est une vaso-dilatation, et « cette vaso-dilatation se produit en règle générale, déclare Le Gendre, par voie réflexe partout où l'introduction d'un microbe impressionne les terminaisons nerveuses, ce réflexe ne se produisant pas chez les animaux non vaccinés. »

De l'aveu même de ces élèves de Bouchard, l'état bactéricide des humeurs et la phagocytose sont donc sous la dépendance indirecte ou directe du système nerveux.

Mais il y a plus, dans de récentes expériences entreprises au laboratoire de pathologie générale, Charrin et de Nittis ont cherché à déterminer la part que prend le système nerveux dans les actes de défense de l'organisme, et surtout dans les processus de résistance qui font suite à l'introduction des sérums d'animaux vaccinés. Des lésions nerveuses (section du sciatique ou de la moelle lombaire) leur fournissent des régions comparables, « les unes soustraites à l'influence du système nerveux, les autres soumises à son influence ». D'une part, ces auteurs injectent dans les veines du sérum de cobaye, vacciné contre le *proteus vulgaris* suivant un procédé indiqué par de Nittis (1), de l'autre, ils inoculent une même dose de culture vivante, virulente, du *proteus vulgaris*, dans la patte normale et dans la patte énervée. L'injection du sérum est tantôt antérieure à l'innervation, tantôt postérieure, tantôt faite en même temps que l'inoculation du virus. Nous rapportons ici les trois expériences typiques, plusieurs fois reproduites par Charrin et de Nittis. — « I. Le 16 décembre on injecte 0^{cc}, 5 de sérum de cobaye vacciné à un lapin, sur lequel on opère le lendemain la section du sciatique droit. Le 20, inoculation de 1^{cc} de culture vivante de *proteus* dans chaque patte. Un abcès se forme à droite, déjà notable le 26, alors que la patte gauche paraît intacte. — II. Un lapin, auquel on avait réséqué

(1) Compte rendu de la Société de Biologie, 13 juin 1896.

quelques jours avant le sciatique gauche, reçoit le 6 décembre 1cc de sérum. Le 21, il reçoit à la partie inférieure de chaque cuisse une égale quantité de virus. Les abcès, symétriquement placés, déjà dissemblables le 18, se différencient de plus en plus, celui de gauche envahissant toute la région articulaire et présentant bientôt une fistule à la partie déclive; celui de droite n'étant représenté que par une induration à peine grosse comme une noisette. — III. Paralysie de la patte postérieure droite, par section du sciatique, datant de plusieurs jours. Le 17 novembre, on introduit simultanément 1cc de sérum thérapeutique dans la circulation de l'animal et 1cc de *proteus* dans chaque patte. Le 30 novembre, un abcès fistuleux s'était formé à droite; une palpation attentive n'a rien révélé à gauche. »

« L'enseignement qui se dégage de ces faits, concluent Charrin et de Nittis, c'est que les lésions du système nerveux qui, en général, favorisent l'infection s'opposent aussi à la plénitude de la défense de l'organisme secouru par les sérums. Ces sérums mettent en jeu des processus variés, font apparaître des modifications et statiques et dynamiques; ils interviennent en partie en stimulant le système nerveux qui, à son tour, stimule les cellules. Là où le système nerveux a subi une détérioration, ces réactions font défaut, sont atténuées ou ne sont qu'imparfaitement transmises; les éléments anatomiques énervés offrent trop de prises au virus, réagissent insuffisamment, opposent moins de résistance. »

Il s'agit ici, on le voit, de sérothérapie, cependant le mécanisme de la vaccination ne laisse pas que d'être singulièrement éclairé par ces expériences. Elles montrent que l'immunité n'est pas un phénomène purement humoral, « la lutte entre bacilles et cellules se produit ailleurs que dans le sang, dit M. de Nittis; quand un sérum curateur intervient, il met en jeu des réactions nerveuses ».

Cependant ces auteurs ne généralisent pas les résultats de leur expérience; ils n'arrivent pas à se dégager de la théorie trop humorale et trop cellulaire du professeur Bouchard, témoin cet aperçu de pathologie générale que nous trouvons dans les « Leçons cliniques « de Charrin, publiées en 1897 : « Lorsqu'on isole le substratum des divers états pathologiques, on découvre que ce substratum n'est autre que la cellule.... Les causes ne s'élèvent à la dignité d'agents étiologiques véritables que dans les cas où, favorisées par les prédispositions, par la durée, la zone de leur application, elles troublent les éléments anatomiques dans leur structure, leur fonctionnement, leurs sécrétions, les conduisant

ainsi au manque de résistance. C'est en définitive le triomphe de la pathologie cellulaire de Virchow ». Et de son côté, M. de Nittis termine ainsi un intéressant article de la « Revue générale des sciences » (février 1897) : « En définitive, les études semblent s'orienter à nouveau vers la Pathologie cellulaire; à côté de la Bactériologie, la Chimie, l'Histologie, la Physiologie reprennent leur place. Quelle que soit sa cause, infectieuse, autotoxique ou diathésique, la maladie, c'est le trouble fonctionnel ou anatomique de la cellule. »

Pour nous, comme on le verra plus loin, au chapitre « Pathogénie », le trouble fonctionnel ou anatomique de la cellule, dans les maladies générales, est lui-même consécutif à un trouble fonctionnel ou anatomique du système nerveux, et les causes — y compris les microbes — ne s'élèvent à la dignité d'agents étiologiques véritables que lorsqu'elles troublent le système nerveux dans sa structure ou l'un des modes quelconques de son fonctionnement, vaso-moteur, trophique, etc...

Mais sans anticiper davantage sur des questions de pathogénie qui seront ultérieurement développées, et pour en revenir à l'immunité, nous irons plus loin que les auteurs précités et nous ajouterons que l'immunité acquise par la vaccination ou conférée par la première atteinte d'une maladie infectieuse se réduit à l'acquisition par le système nerveux d'un mode d'action réflexe vaso-moteur et trophique spécial vis-à-vis d'une cause spéciale, agissant sur les vaso-moteurs pour amener la diapédèse et sur la nutrition cellulaire pour créer l'état bactéricide ou anti-toxique des humeurs. Cette théorie de l'immunité a d'ailleurs le mérite d'expliquer non seulement l'immunité acquise par l'individu, mais aussi l'immunité de race dont la poule et les moutons d'Algérie vis-à-vis du charbon, le mangouste vis-à-vis du venin de serpent, offrent de frappants exemples. L'immunité, dans ce cas, n'est pas acquise à la suite d'une infection ou d'une vaccination; elle est due à un mode de fonctionnalité nerveuse agissant sur la circulation et sur l'ensemble de la vie cellulaire, s'opposant à l'infection et faisant partie des caractères physiologiques normaux spéciaux à l'espèce ou à la race. De telle sorte que l'on s'explique fort bien les causes qui agissent dans l'expérience de Pasteur rendant la poule sensible au charbon en la maintenant les pattes plongées dans l'eau froide. L'innervation, et spécialement l'innervation vaso-motrice, comme l'ont démontré Bouchard puis Holm, subit ici un trouble, et ce trouble retentit sur la diapédèse qu'il compromet et sur la phagocytose qu'il entrave; l'un des modes réactionnels de l'orga-

nisme se trouvant ainsi modifié ou supprimé dans une certaine mesure, la porte est ouverte à l'infection.

En résumé, l'immunité acquise est due à un mode de réaction nerveuse *acquis* à la suite de l'infection ou de la vaccination, tandis que l'immunité de race est due à un mode de réaction nerveuse *faisant partie* de la fonctionnalité *normale* de la race ou de l'espèce. En conséquence, lorsque l'on peut observer une immunité capable de se fixer par hérédité dans une série de générations, cette hérédité se ramène à une hérédité purement nerveuse.

(*La suite au prochain numéro.*)

ERRATUM

Page 270, ligne 28, du numéro de mars 1897, au lieu de : *phénomènes théologiques*, lire : *phénomènes géologiques*.

NOUVELLES

DÉSIGNATION PAR M. PIERRE LAFFITTE

DE SON SUCCESSEUR ÉVENTUEL

Cérémonie du 3 César 109 (25 Avril 1897)

Un évènement important vient de se produire.

M. Pierre Laffitte, se conformant aux indications d'Auguste Comte, qui prescrit à tout chef d'instituer à l'avance son successeur, a réuni les positivistes au siège de la Société, pour leur faire connaître son choix. — C'est à M. Charles Jeannolle qu'est réservée, après M. Laffitte, la direction du Positivisme.

Les mérites personnels de M. Jeannolle, la dignité de sa vie, la sagesse et la prudence qui le caractérisent, sa profonde connaissance du Positivisme, son assimilation complète des enseignements de M. Laffitte, qui a reconnu en lui le meilleur dépositaire de sa pensée, l'indiquaient tout naturellement pour occuper la haute fonction illustrée pendant quarante ans par notre cher Directeur.

La décision de M. Laffitte a, du reste, été longuement mûrie, puisque son choix était arrêté depuis plus de dix ans. En le rendant public, il a répondu aux secrets désirs de ses disciples qui le lui ont témoigné par la manifestation caractéristique dont la solennité du 3 César 109 a été l'occasion.

Il est à peine besoin d'indiquer ici que M. Pierre Laffitte n'abandonne pas la direction du Positivisme. Ses conseils, sa haute autorité nous sont plus nécessaires que jamais. Il a

seulement voulu, par un acte décisif, faciliter, pour l'avenir, la transmission de sa fonction, en donnant à son futur successeur le temps et les moyens de s'y préparer dignement.

Nous sommes certains que les positivistes de tous les pays se réjouiront avec nous de la conduite prudente et ferme de M. Laffitte qui, par l'accomplissement d'un haut devoir, fortifie notre confiance dans les destinées du Positivisme en ouvrant à notre activité un champ nouveau.

La convocation adressée par M. Laffitte était ainsi conçue :

Paris, le 23 Archimède 109 (17 avril 1897)

ORDRE ET PROGRÈS

Monsieur et cher coreligionnaire,

J'ai l'honneur de vous informer que, le 3 César prochain (dimanche 25 avril), à 2 heures après-midi, 10, rue Monsieur-le-Prince, je procèderai à la désignation solennelle de mon futur successeur à la direction du Positivisme.

Je juge le moment venu de rendre public le choix que j'ai fait de M. Jeannolle pour cette indispensable fonction, et j'ai la conviction que ce choix sera ratifié par l'ensemble des positivistes.

Je vous prie instamment de vouloir bien assister à cette cérémonie, dont l'importance ne saurait vous échapper.

Salut et Fraternité,

Pierre LAFFITTE,
Directeur du Positivisme, 10, rue Monsieur-le-Prince.

Plus de cent personnes avaient répondu à cet appel et se pressaient dans l'appartement d'Auguste Comte pour féliciter M. Laffitte de sa décision et M. Charles Jeannolle du grand honneur qu'il recevait.

M. Pierre Laffitte, prenant la parole, exprime sa profonde satisfaction de se retrouver au milieu de ses amis et collaborateurs qui l'ont constamment soutenu dans la difficile tâche de la propagation du Positivisme. Il leur renouvelle sa reconnaissance de l'appui qu'ils lui ont prêté depuis tant d'années et, retraçant à grands traits la carrière qu'il a parcourue, se

félicite d'avoir trouvé chez tous une subordination nécessaire, non à ses mérites, mais envers l'autorité doctrinale dont il était le dépositaire, et qui sera justement continuée à son successeur.

C'est grâce à ce sentiment de subordination qu'ont pu être accomplies les différentes œuvres d'enseignement et de propagande, la fondation de la *Revue Occidentale*, le développement du fonds typographique, enfin l'achat de la maison d'Auguste Comte qui termine l'exécution du testament, en allant au-delà même des prescriptions du Maître. Ce sont ces œuvres qu'il faut consolider et développer, en plaçant chacune d'elles sous la direction d'un fonctionnaire responsable, assistant le futur directeur dans ses attributions temporelles.

M. Laffitte prémunit les positivistes contre l'esprit critique et dissolvant qui compromettrait infailliblement le succès de notre œuvre. Il faut suivre, à cet égard, les enseignements d'Auguste Comte qui, professant jusqu'au scrupule le respect de la personnalité, demeurait inflexible sur le terrain des principes. Sous ce dernier aspect, M. Laffitte n'a jamais cédé, lorsque de longues méditations l'avaient conduit à un résultat philosophique. Il faut, en effet, considérer que les bases du Positivisme sont aussi inébranlables que celles de la science et qu'aucun principe essentiel ne sera jamais infirmé. L'unité du dogme doit être invariablement maintenue, sauf à développer les aspects secondaires, en se référant toujours à la décision du chef spirituel compétent.

M. Jeannolle devra donc se considérer comme le successeur philosophique et social de M. Laffitte et d'Auguste Comte. Il organisera plus systématiquement que n'a pu le faire M. Laffitte l'enseignement et le culte, sans qu'il y ait lieu de l'enfermer dès à présent dans un ensemble de prescriptions déterminées. M. Laffitte laisse à son successeur le choix entier des moyens. Il exprime, en terminant, l'espoir, en partie réalisé par la sympathie unanime qui a accueilli son choix, que son successeur s'assurera le même concours qu'il a obtenu. M. Jeannolle en est digne par sa profonde connaissance du Positivisme et par les éminentes facultés

que ses confrères lui reconnaissent et que M. Laffitte a pu apprécier dans le cours d'une longue intimité.

M. Jeannolle se lève et fait la déclaration suivante :

« Mesdames, Messieurs,

« Ce sera le grand honneur de ma vie d'avoir été jugé, par notre cher et vénéré Maître, digne de veiller après lui sur les destinées du Positivisme. C'est là pour moi, dès maintenant, une récompense dépassant de beaucoup le mérite des services que j'ai pu rendre.

« Mon ambition n'est jamais allée jusqu'à une telle distinction, et je n'ignore pas qu'en l'acceptant aujourd'hui, je peux être taxé de présomption coupable ; mais on voudra bien remarquer que la redoutable fonction à laquelle M. Laffitte croit devoir me destiner est loin d'être vacante, qu'il ne s'agit en ce moment pour moi que d'un stage préparatoire, et que la désignation dont je viens d'être l'objet n'est que conditionnelle.

« Il convient néanmoins de considérer qu'à mon âge on n'est plus guère modifiable et l'on ne doit pas espérer que ma préparation aboutisse à une sorte de métamorphose. Ce n'est plus à acquérir de nouvelles aptitudes et de nouvelles forces que je dois m'appliquer désormais ; ce serait évidemment peine perdue, mais bien à tirer le meilleur parti possible des qualités, et même des défauts, que je peux avoir actuellement.

« J'aurai naturellement le plus grand besoin des conseils de M. Laffitte ; il ne me les refusera certainement pas et j'espère en profiter longtemps encore. D'autre part, si j'en juge par les témoignages de sympathie qui m'ont été adressés, je crois pouvoir compter sur le concours d'un grand nombre de mes confrères, en France et aussi à l'étranger, et cela m'encourage à penser que le groupement positiviste, condition à mes yeux indispensable du succès final de notre œuvre, ne se dissoudra pas entre mes mains. C'est essentiellement à conserver cette union que j'entends consacrer le reste de ma vie ; le progrès, j'en ai la ferme espérance, viendra par surcroît. »

M. Emile Antoine prend ensuite la parole en ces termes :

« Cher et vénéré Maître,

« Notre assistance témoigne de l'importance que nous attachons à l'acte qui vient de s'accomplir.

« Dans une circonstance décisive, répondant à ceux qui contestaient votre autorité, vous disiez, il y a vingt ans de cela : « Je ne suis plus le directeur provisoire, mais le chef reconnu et « définitif du nouveau pouvoir spirituel. Je suis le successeur « d'Auguste Comte, destiné à transmettre, un jour, la haute fonc- « tion qu'il fut obligé de laisser vacante. » Ce jour-là est venu. Vous venez de donner la manifestation de votre autorité suprême. Nous sommes heureux d'en avoir été témoins.

« Au nom de nos confrères, c'est-à-dire au nom des disciples d'Auguste Comte participant au subside sacerdotal, qui vous reconnaissent comme son successeur, nous vous remercions d'avoir pris une décision nécessaire au développement de cette force spirituelle, dont la constitution a été le but, et la raison d'être, de toutes vos pensées et de toutes vos actions, comme elle l'avait été pour Auguste Comte, votre Maître.

« Vous nous avez tracé notre devoir. Nous donnerons à M. Jeannolle, lorsqu'il nous le demandera, le concours qui vous est acquis, et nous nous efforcerons, par notre attitude organique et convergente, de lui rendre moins pénible une tâche si lourde et si difficile, et de faire en sorte que la confiance que vous et lui mettez en nous ne soit pas déçue. Ce sera la meilleure manière de témoigner à M. Jeannolle notre reconnaissance de l'avoir acceptée.

« Nous souhaitons qu'il ait encore de longues années devant lui pour se préparer à la grande fonction que vous lui réservez. Plus que jamais vos conseils nous seront utiles, et nous ne nous lasserons jamais de vous rendre en affection les lumières dont nous vous sommes redevables.

« Cher Maître,

« La succession philosophique et sociale à laquelle vous appelez M. Jeannolle entraînera aussi la succession matérielle, qui est une partie de votre héritage et de l'héritage d'Auguste Comte, que vous possédez au même titre que lui. Nous tous qui, à des degrés divers, comme vos auxiliaires administratifs, sommes comptables envers vous de ce trésor matériel, — fonds typographique, subside, archives, *Revue occidentale*, — nous prenons l'engagement de le remettre, après vous, à M. Jeannolle, pour qu'il en dispose, à son tour, comme vous l'avez fait vous-même, pour le service de la religion de l'Humanité.

« Messieurs et chers Coreligionnaires,

« La signature que nous vous demandons d'apposer sur l'acte dont il va vous être donné lecture doit être considérée comme une adhésion au choix que M. Laffitte vient de proclamer. C'est à ce titre que nous allons la donner. »

Le procès-verbal de la cérémonie est ainsi conçu :

RELIGION DE L'HUMANITÉ.

L'Amour pour principe, et l'Ordre pour base; le Progrès pour but.

Désignation par M. Pierre Laffitte de son futur successeur.

Le 3 César 109 (dimanche 25 avril 1897), en présence des positivistes réunis, 10, rue Monsieur-le-Prince, dans l'appartement d'Auguste Comte, à la suite d'une convocation spéciale,

M. Pierre Laffitte a désigné M. Charles Jeannolle comme son futur successeur à la direction du Positivisme.

M. Charles Jeannolle a déclaré accepter.

Signé :

P. LAFFITTE,
Directeur du Positivisme,
10, rue Monsieur-le-Prince.

Ch. JEANNOLLE,
10, rue Monsieur-le-Prince,
né le 31 août 1842, à Vellexon (H.-Saône).

Après la lecture du procès-verbal, qui a été accueillie par d'unanimes applaudissements, les positivistes présents ont apposé leurs signatures à la suite de celles de MM. Laffitte et Jeannolle.

La séance est levée à 4 heures et demie.

Lucien MOMENHEIM.

Nous signalons avec plaisir l'apparition du « *Pensico Moderno* » (La Pensée Moderne), organe de la Société Positiviste Italienne, et dont nous venons de recevoir le premier numéro. Nous y relevons les noms des professeurs Sergi, Sciamana, de Sanctis, Cermenati, etc.

Le Propriétaire, Gérant responsable : P. LAFFITTE.

TABLE DES MATIÈRES DU TOME QUATORZIÈME

(SECONDE SÉRIE)

N° 1

N° 2

N° 3

Versailles. — Imp. AUBERT, 6, avenue de Sceaux.

LA

REVUE OCCIDENTALE

PHILOSOPHIQUE

SOCIALE ET POLITIQUE

VERSAILLES. — IMPRIMERIE AUBERT

6, avenue de Sceaux, 6

LA

REVUE OCCIDENTALE

PHILOSOPHIQUE, SOCIALE ET POLITIQUE

ORGANE DU POSITIVISME

PARAISSANT TOUS LES DEUX MOIS

DIRECTEUR : PIERRE LAFFITTE

ORDRE ET PROGRÈS

16

SECONDE SÉRIE — ~~TOME [illegible]~~

109 — 1897

DEUXIÈME SEMESTRE

PARIS

SOCIÉTÉ POSITIVISTE

10, RUE MONSIEUR-LE-PRINCE, 10

—

1897

15 Charlemagne 109. 20e ANNÉE. — N° 4. 1er Juillet 1897.

ENCORE L'INCOGNOSCIBLE

V

LE MOUVEMENT ET LA FORCE

Il est instructif de retracer succinctement les diverses phases par lesquelles a passé la matérialisme abstrait jusqu'à sa dernière incarnation, la *force*, sans pouvoir jamais parvenir à l'unité, depuis la systématisation universelle de Pythagore, par le moyen du nombre qui a partout un accès spontané, la plus satisfaisante de toutes..... si elle était possible.

En effet, le perfectionnement capital apporté à ces vues primitives, grâce à l'institution de la géométrie générale par Descartes et du calcul transcendant par Leibnitz, semblait devoir ouvrir une perspective indéfinie au procédé mathématique, en préludant à la transformation universelle de la qualité en quantité.

Mais quand il a été dûment constaté que, bien que les phénomènes de tout ordre doivent être considérés en théorie comme susceptibles d'équation en vertu de l'aptitude logique de l'algèbre envers toutes les recherches qui peuvent être transformées en questions de nombres, cette prétendue universalité de la méthode algébrique ne pouvait pas dépasser, comme application directe, les phénomènes les plus généraux de l'ordre cosmologique, seuls en mesure, vu leur simplicité, de fournir pour leur appréciation quantitative des nombres fixes, exprimant la relation de lois assez pré-

cises, force a bien été de se rabattre sur un autre expédient, le mouvement, non moins général que l'étendue et le nombre dans une économie essentiellement active, puisqu'il constitue avec eux l'attribut inséparable de toute substance ; ce qui tendrait à ériger à son tour la dernière branche du domaine mathématique, la mécanique ou l'étude des lois physiques du mouvement, en principe universel de systématisation.

Le domaine théorique des trois grandes lois de la mécanique rationnelle est en effet indéfini, ce qui a permis leur incorporation à la philosophie première. Considérant les modes d'existence supérieure comme assujettis partout, par une dépendance objective, envers les modes des existences élémentaires, le positivisme conçoit bien les lois les plus générales de l'ordre cosmologique et, parmi elles, les trois grandes lois mécaniques comme applicables, sous une convenable extension, à l'ensemble de l'ordre supérieur, mais sans en altérer l'indépendance : là est la différence essentielle avec l'empirisme métaphysique qui, introduisant partout l'idée étroite d'un mécanisme brutal et poussé par l'ascendant de l'objectivité mathématique vers la recherche analytique de l'unité dans la succession continue, accrédite l'utopie matérialiste, laquelle consiste toujours et sous toutes les formes à faire prévaloir les études inférieures sur les supérieures, en invoquant l'universalité des lois les plus grossières. De là les systèmes qui visent à substituer à la théorie scientifique de l'équivalence de certaines catégories d'activité physique avec le travail mécanique, pris comme type et comme commune mesure de comparaison pour les déterminations numériques, l'identité de tous les phénomènes naturels quelconques et leur réduction uniforme à un seul, le mouvement.

Mais le mouvement, vu sa physionomie concrète trop accusée, ne pouvait pas répondre encore aux conditions exigées par l'unitarisme objectif, qui revêt nécessairement un caractère absolu.

Le mouvement, en effet, n'est pas un vrai principe, se suffisant à lui-même. Il n'est qu'un phénomène, c'est-à-dire

un rapport dans la sensation, exprimant les positions successives d'un point mobile le long d'une trajectoire rectiligne ou curviligne et la vitesse de son parcours. Le mouvement suppose donc l'étendue, comme inséparable de la double représentation d'espace et d'un corps mû. Aussi le matérialisme cartésien était-il obligé de conserver juxtaposés les deux principes, l'étendue et le mouvement, qui s'opposaient ainsi à la coordination de l'unité. Si nous pouvons à la rigueur concevoir la matière sans le mouvement, réduite aux seuls attributs géométriques, fiction à laquelle correspond l'abstraction de l'inertie, par contre il nous est impossible de concevoir le mouvement sans un mobile, c'est-à-dire sans la *matière*. Bien que les mouvements ne soient pas perceptibles en eux-mêmes, mais seulement les impressions subjectives par lesquelles ils nous sont manifestés, le mouvement n'en restait pas moins ainsi trop manifestement entaché d'une adhérence matérielle gênante.

D'ailleurs, depuis Newton, un nouveau rapport, la masse, que tout point matériel possède outre les dimensions et le mouvement, avait introduit l'idée d'une cause efficiente à côté de la simple considération du mouvement géométrique ou cinétique. Le mouvement ne pouvait donc être pris que pour un principe dérivé, un mécanisme secondaire, incapable de produire spontanément les effets dynamiques qu'il suscite ou qui le modifient lui-même ; d'où la nécessité d'une autre cause supérieure, directement active et génératrice du mouvement même. Cette cause, capable de produire le mouvement ou d'en modifier la forme, c'est la *force*, la véritable substance, type universel de l'être, qui est l'être même, tandis que les corps, l'étendue, n'ont qu'une existence purement phénoménale, que la matière, le mécanisme, ne sont que l'apparence extérieure des choses, qu'au fond tout est vivant et animé. Telle est du moins la conception de Leibnitz, rajeunie par Spencer.

Mais, même avec cette intervention, les difficultés ne sont qu'esquivées et non résolues. D'abord l'origine psychologique de la force ainsi conçue n'est aucunement douteuse ; elle n'est évidemment qu'une abstraction. C'est l'activité dissociée des

corps, les mouvements actuels ou possibles séparés abstraitement des moteurs correspondants. Le mouvement devient dans cette doctrine une sorte de substance, distincte de l'étendue même, à qui l'étendue sert de théâtre, et c'est le mouvement ainsi *substantifié* qu'on appelle force. Mais, tandis que pour la science cette considération analytique reste un simple artifice logique, un procédé de simplification destiné à obtenir un système général de représentation, par un ensemble convenu d'éléments dynamiques ou de forces, du monde cosmologique, considéré dans les variations d'intensité des principaux phénomènes de l'activité inorganique, cette fiction, dans les doctrines de l'évolutionnisme transcendant, est prise pour une réalité ; elle est objectivée, personnifiée.

La méconnaissance de l'origine sensorielle spécifique (sens de la musculation) et exclusivement humaine de l'idée de force a évidemment beaucoup contribué à cette aberration ontologique. Le sentiment d'effort ou de contraction musculaire est tellement lié à la notion de force que nous l'étendons instinctivement aux actions et réactions des corps inanimés et à la mécanique tout entière, et que, par un effet persistant de la tendance fétichiste, nous arrivons à personnifier la force en lui prêtant même la conscience et la volonté, comme le fait Leibnitz. Rien ne justifie mieux la remarque profonde de Gœthe, que l'homme ne saura jamais à quel point il est anthropomorphiste.

Sous peine de perdre sa valeur comme principe originel transcendant, et de retomber dans l'orbite de la matière qu'il s'agit d'éliminer, la force est tenue de rester une unité immatérielle, c'est-à-dire simple, inétendue, indivisible, non composée de parties, inaltérable dans son essence, etc., comme les entités âme et Dieu dont elle est la réduction en effigie. Le mouvement, lui, au moins, était une cause connaissable, puisqu'il est phénoménal. La force est un agent inconnaissable. Ce n'était vraiment pas la peine d'évincer la matière, sous prétexte que son existence est hypothétique parce que sa nature intime est inaccessible à nos sens, pour lui substituer une notion radicalement subjective, non moins

impensable en soi, et destituée en plus de toute existence réelle. Et puis, quand on s'avise d'écarter le nuage métaphysique où s'enveloppe ce pseudo-principe, d'en adapter la fonction à l'explication des cas concrets qu'il est tenu d'assister d'après son universalité logique, la scène change, l'illusion disparaît, l'auréole s'évanouit : la force redevient alors ce qu'elle est prosaïquement, une notion non pas simple et primitive, mais composée et relative, l'expression d'un rapport mathématique intégrant le produit de la masse par la vitesse ou la quantité de mouvement : bref, la *force vive :* l'équivalent théorique ou le substitut abstrait du mouvement par la construction d'un type de représentation uniforme, applicable à tous les mouvements indistinctement, en vue de simplifier l'étude des lois de leur composition et décomposition ou de leur équilibre et d'y faciliter les équations numériques.

Appréciée dans son mode sensible le plus universel, la résistance, la force se rapproche même de plus en plus de la matière, au point de finir par se confondre avec elle. La réalité objective, en effet, n'est pas la résistance, qui est une affection subjective, mais la cohésion moléculaire, qui est la structure matérielle même. Le monisme mécaniste est obligé de concevoir la force, dans sa réduction géométrique extrême, comme atomo-mécanique, c'est-à-dire comme inséparable de la plus petite étendue imaginable, celle de l'atome. La preuve enfin que nous n'agissons pas avec des énergies immatérielles, mais avec des corps actifs sur d'autres corps actifs, c'est qu'après l'action les deux corps sont modifiés réciproquement par équivalence de leurs réactions mutuelles, ce qui n'aurait pas lieu avec des forces virtuelles, des symboles idéaux vidés de leur contenu réel.

Ce qui achève de démontrer l'inanité de cette prétendue formule d'explication universelle, c'est, nous le répétons, que, dans toutes les philosophies qui en font le pivot de leur systématisation, la force retombe invariablement au rang de cause seconde subordonnée, d'agent subalterne ; son simulacre d'autonomie n'est qu'un trompe-l'œil, un vain détour pour rebrousser finalement jusqu'à Dieu, le Dieu pur de

Leibnitz et de la chiquenaude initiale de Descartes, ou la Substance infinie de Spinoza et de Spencer, qui en est la contrefaçon panthéiste : la métaphysique est le cercle vicieux de l'Absolu.

L'abstraction force échoue donc, non moins que la notion de mouvement mécanique dont elle était destinée à universaliser le type et la fonction par généralisation subjective, dans la mission de synthétiser la substance active des choses. Le recours à ce principe ambigu, amalgame d'idées disparates et même diamétralement contradictoires, qui accouple une notion phénoménale avec un concept surnaturel, le relatif et l'absolu, l'a-priorisme avec la science, ne remplit donc pas l'attente de la métaphysique et l'échec est constant.

Nonobstant, l'idée de ramener toute la philosophie naturelle à la mécanique rationnelle, par l'entremise de l'unité force, obtient un incontestable crédit et occupe une place considérable dans le mouvement de la pensée moderne. Rattachée par des liaisons confuses aux données non moins hypothétiques du transformisme darwinien, qui prolonge son domaine, elle s'évertue à englober tout le champ spéculatif dans sa synthèse nominale et se donne ouvertement pour la doctrine-mère de l'avenir. Elle a des partisans fervents parmi les savants spéciaux ; mais surtout elle règne à peu près en maîtresse dans les divers systèmes de philosophie contemporaine, fondés, telle est du moins leur prétention, sur l'application des méthodes expérimentales, qui aspirent à prendre la direction de la science au nom du principe de l'unité objective qu'ils proclament. En Allemagne, la théorie atomo-mécanique a pour représentants ou pour alliés les savants et les penseurs les plus éminents, Helmholtz, Hœckel, Wundt ; en Angleterre, Herbert Spencer est le grand pontife de la divinité nouvelle : la *Force*.

Ces tendances ont même gagné la philosophie universitaire en France, peu encline par tradition au réalisme matérialiste, et elles s'y sont rapidement acclimatées. C'est ainsi que des professeurs de philosophie qualifiés y enseignent couramment et quasi officiellement dans leurs cours et leurs écrits que, « d'une part, la science a prouvé

que les phénomènes physiologiques sont explicables par les lois physico-chimiques de la matière, et que, d'autre part, les phénomènes physico-chimiques sont eux-mêmes réductibles à des phénomènes de mouvement. » Ce mélange d'audace révolutionnaire plaquée sur les formules surannées du spiritualisme scolastique fait penser involontairement à l'*assuitur pannus* d'Horace. La témérité de ces innovations a lieu de surprendre chez une philosophie vieillote, dont toute la psychologie repose sur Dieu et sur l'immortalité de l'âme, source immatérielle de la pensée, du sentiment et de la volonté. Si la propriété vitale se laisse si aisément résorber dans la mécanique générale, il ne subsiste aucune raison plausible pour ne pas appliquer les mêmes principes aux fonctions psychiques elles-mêmes, qui ne sont que la forme la plus haute de la vie, et pour continuer à les maintenir, contre toute logique, sous le régime des fictions surnaturelles.

Les extraits suivants de Wundt donneront un aperçu des vues et de la direction de ces théories unitaires du mouvement :

« La chaleur, l'électricité, le magnétisme, la lumière, qui sont capables de produire du travail mécanique, c'est-à-dire de changer dans l'espace la position de masses pondérables, et qui sont ainsi appelés forces naturelles, ne sont que des formes de mouvement, parmi lesquelles la chaleur est la forme la plus répandue et la plus générale. Les différents états d'agrégation des corps reposent aussi sur différents états de mouvement des molécules, le repos apparent de la matière n'étant qu'un état stationnaire de mouvement, où les divers éléments physiques et chimiques d'un système oscillent autour de positions d'équilibre plus ou moins fixes. Dans le cas, par exemple, de la transformation d'un liquide en gaz, le travail des molécules, augmenté par l'addition croissante de chaleur, porte la désagrégation à ce degré que les parcelles quittent les sphères de leur attraction réciproque, et il se produit un nouvel état d'équilibre qui est occasionné par la consommation d'une grande quantité de travail moléculaire, c'est-à-dire de chaleur. Si l'on soustrait

de nouveau la chaleur à la vapeur, le travail interne de celle-ci est diminué et les distances réciproques des molécules deviennent si petites qu'elles rentrent dans la sphère de leur attraction réciproque. Les compositions et décompositions chimiques sont dues pareillement au mouvement d'atomes qui ont rompu leurs combinaisons pour s'unir de nouveau avec d'autres atomes devenus également libres, et ces dissociations d'équilibre de mouvement s'opèrent avec plus ou moins de facilité, suivant que les combinaisons chimiques sont plus fixes ou plus relâchées. »

De même en physiologie. Laissant de côté la question de la nature spéciale des forces nerveuses, Wundt pose en principe, dans la proposition suivante, que leurs relations internes et externes sont régies par les lois de la mécanique moléculaire : « Les phénomènes, qui ont pour siège les parties élémentaires du système nerveux, sont des processus de mouvement d'une espèce quelconque, et la connexion qui les relie entre eux et avec les forces de la nature extérieure est déterminée par les principes de la mécanique, applicables à toute sorte de mouvements. L'analyse des fonctions physiologiques complexes nous a déjà amenés au concept de l'irritation. Ce que nous appelons ainsi ou excitation est seulement le processus inconnu de mouvement que les irritants sensoriels externes engendrent dans les éléments nerveux. Une mécanique physiologique de la substance nerveuse a pour objet de ramener aux lois générales de la mécanique les lois de l'irritation établies par l'expérimentation ».

« Les processus extérieurs qui, agissant comme irritants sur nos organes sensoriels, engendrent l'impression sensorielle, et qui sont la condition physique de cette dernière, sont en effet des mouvements. Parmi les formes si multiples de mouvements de la nature extérieure, un petit nombre seulement est capable d'agir sur nos organes sensoriels. Quatre espèces de mouvements, d'après l'état actuel de la science, obligent, dans des circonstances appropriées, chaque organe sensoriel à produire la sensation. Ce sont : 1° la pression mécanique ou le choc (impulsion); 2° l'électri-

cité; 3° les variations du calorique; 4° les effets chimiques. Les irritants de chaque sens constituent une série continue; ils remplissent la condition requise pour l'homogénéité des sensations. Entre les formes des irritants des divers sens il n'existe généralement nulle espèce de passage continu; mais il y a des formes de mouvement intermédiaires, qui n'excitent pas nos organes sensoriels. Ainsi, nous percevons comme tons les vibrations de 16 à 36,000 à la seconde, et comme lumière ou couleurs, celles de 450 à 790 billions. Entre ces deux vibrations extrêmes s'intercalent les sensations de température. Elles dépassent encore la limite inférieure des sensations de lumière; mais elles commencent bien au-dessus de la limite supérieure des vibrations sonores. Les formes de mouvement extérieur, que nous appelons les irritants sensoriels physiques, excitent la sensation par l'intermédiaire d'un mouvement interne, qui produit dans les appareils sensoriels l'irritation sensorielle physiologique. Les seuls mouvements extérieurs qui soient des irritants sensoriels sont ceux auxquels correspondent, dans un organe sensoriel quelconque, des mécanismes qui permettent une transmission du mouvement, une conversion de l'irritant physique en irritant physiologique.»

Wundt divise les impressions sensorielles en deux classes principales : 1° les sensations des sens mécaniques qui sont les plus simples. Ce sont les sens de pression et le sens de l'ouïe, où l'excitation physiologique est, par la durée de son parcours, une image assez fidèle du mouvement mécanique extérieur qui agit sur les appareils terminaux des organes sensoriels; 2° les sensations des sens chimiques, sens de la température, de l'odorat, de la gustation, de la vue, où l'on n'aperçoit nulle espèce de correspondance entre les formes physiques et physiologiques de l'irritant, et où s'accomplit donc probablement une transformation chimique très profonde. Wundt place la vue dans le groupe des sens chimiques, tout en reconnaissant les difficultés que cette classification soulève.

« Malgré ces désignations, il ne faudrait pas croire que des processus chimiques ne participent pas, même dans les

sens mécaniques, à l'irritation physiologique. Les termes de mécanique et de chimique ne marquent pas sans doute une différence radicale. Car les processus chimiques doivent être finalement regardés comme des processus de mouvement. Mais la structure de divers organes sensoriels comparés, surtout de l'oreille et de l'œil, démontre que, dans les sens mécaniques, l'appareil sensoriel extérieur transmet aux nerfs sensoriels le mouvement physique, sans en modifier la forme autant que possible, tandis que, pour les sens chimiques, il s'opère déjà dans les épithéliums sensoriels une transformation en mouvements moléculaires chimiques (1). »

Malgré l'autorité du nom de Wundt et la netteté de ses affirmations, nous avons pleinement conscience que nous sommes ici sur un terrain essentiellement conjectural, en présence d'aperçus généraux suggérés par des convenances mentales systématiques, mais condamnés *ab ovo* à rester indéfiniment platoniques et nuageux, faute d'une vérification expérimentale jamais possible pour des problèmes aussi ardus; en face d'un peut-être qui ne sortira jamais du point d'interrogation posé dans l'esprit.

Sans doute, suivant une observation parfaitement juste « en thèse générale, l'existence de sensations *sui generis* ne suffirait pas à faire repousser *a priori* l'idée de l'identité finale des phénomènes; l'exemple du son qui donne lieu à des perceptions si caractéristiques et dont les moindres nuances dépendent exclusivement des lois du mouvement vibratoire, est là pour nous montrer que rien ne s'oppose, en effet, à ce que telle autre sensation spéciale résulte également d'un simple mouvement d'un milieu convenable ». Mais, malgré cette concession, outre que l'existence d'un tel milieu reste à démontrer pour les autres sens, le monisme interscientifique a tort d'escompter prématurément et trop aisément les promesses fondées sur les résultats obtenus dans l'analyse du son. On ne doit pas oublier qu'ils l'ont été

(1) *Éléments de Psychologie physiologique*, par W. Wundt, traduction du Dr Elie Rouvier de Pignan, Félix Alcan, 1886, t. 1er; Mécanisme physiologique de la substance nerveuse.

surtout grâce au concours simultané de deux sens et à l'assistance spéciale de la vue, le plus relationnel de tous et le plus riche en informations variées, mais dont la contribution ailleurs ne présente pas la même efficacité ni les mêmes succès, même dans son propre domaine, et dont les ressources ne sauraient être multipliées ni étendues indéfiniment. Malgré les recherches de haute précision, qui permettent d'évaluer la vitesse de la lumière et même la longueur d'onde de chaque couleur en fractions de *micron*, c'est-à-dire d'une quantité presque invisible, correspondant à un millième de millimètre, on est toujours aussi indécis sur la nature intime du phénomène lumineux et sur la qualité du mouvement à lui attribuer, émissif ou vibratoire, ce qui suffit pour juger combien le fond même du système est hasardé et aléatoire. Les mêmes réserves s'imposent à fortiori à l'égard de déclarations encore plus aventurées, comme celle de M. Saigey *(La Physique moderne, p. 52)*, suivant laquelle, tandis que les vibrations sonores sont longitudinales, c'est-à-dire se produisent dans le sens du rayon partant du corps, les vibrations lumineuses seraient transversales, c'est-à-dire se produiraient normalement à ce rayon.

Ajoutons que les phénomènes vibratoires, qui donnent naissance à la production du son, étaient déjà suffisamment connus et analysés, depuis la fondation de l'acoustique, sous leur mode spécifique de mouvement, et leurs propriétés utilisées couramment d'après l'application de leurs lois mécaniques essentielles classées par la science. Les investigations plus récentes de ce côté n'ont donc fait que poursuivre avec profit des études dans une direction déjà donnée, que perfectionner encore une branche de connaissance déjà approfondie. Rien de pareil à présumer ni pour les sens du goût et de l'odorat, qui sont des sens non développés, ni pour le sens tactile, dont la discrimination obtuse est incapable spontanément de discerner assez pour les ramener à leurs originaux sensoriels les diverses sensations amalgamées sous son homogénéité supposée et confondues dans sa fonction d'agent de la sensibilité générale ; ni enfin pour

le sens thermique non encore délimité, et pour le sens optique, vu leur nature bien plus complexe que celle des sens dits mécaniques. A plus forte raison doit-on exclure de toute assimilation avec la fonction mécanique, tant que des preuves décisives ne seront pas fournies, la nature des processus des ordres supérieurs, chimiques et biologiques.

Une réflexion analogue pourrait convenir aussi à propos des espérances immodérées suscitées chez beaucoup d'esprits par le rapide développement de la science électro-magnétique dans les derniers temps, par les applications merveilleuses écloses sous les doigts de la fée moderne, la fée électricité, et par les perfectionnements qu'on pressent encore. Ces résultats, se succédant dans une période rapprochée, et qui éblouissent la raison, seraient de nature à accréditer l'illusion que le domaine cosmologique est encore à peine effleuré, qu'il recèle dans ses profondeurs des horizons illimités, qui réservent pour l'avenir des surprises incalculables et la possibilité de la création d'un nombre indéfini de sciences nouvelles, insoupçonnées comme l'étaient l'électricité avant Franklin et le magnétisme avant Ampère. La raison de la fécondité actuelle de l'électricité, qui saisit si vivement les imaginations, est bien simple : elle est une science toute moderne, la dernière venue, par ordre de constitution, des cinq branches des sciences physiques, dont chaque département se rapporte à l'un de nos cinq sens correspondants. Or, à moins de l'apparition improbable de nouveaux sens spécifiques, dont aucun indice organique quelconque ne nous aurait jusqu'ici décélé l'existence contrairement aux pressentiments plus ou moins définis, mais réels, qui ont existé pour les sens spéciaux les plus récemment reconnus, on est conduit à considérer comme définitivement constitué le cadre de la science cosmologique, où il n'y a plus désormais place pour l'accession d'une science véritablement nouvelle, mais seulement pour le développement de celles qui y sont classées, où les investigations ont atteint un degré d'avancement, dont il ne faut ni exagérer la portée dans le sens de leur complet achèvement, ni déprécier non plus la très réelle maturité.

Malgré l'attraction qu'exercent les théories mécanistes par le semblant d'unité de leurs vues, il faut bien se pénétrer de ceci : c'est que, en sus des considérations précédentes, il y a une raison majeure qui s'oppose à ce qu'elles puissent jamais réaliser les *desiderata* ambitieux de leur programme systématique et que, par suite, au demeurant, elles ne sauraient guère dépasser la portée d'un exercice philosophique plus ou moins transcendant.

Ce serait, en effet, grandement s'abuser que d'y voir un trésor d'inductions et de déductions, capable de guider les explorations scientifiques dans des voies nouvelles, d'inaugurer une doctrine vraiment féconde pour éclairer les recherches dans tous les sens. Il serait parfaitement illusoire de croire que le principe d'identification universelle avec le mouvement qu'elles préconisent, soit susceptible de fournir à la science des ressources réelles, comme méthode d'unification et comme procédé de simplification. La théorie expérimentale de la convertibilité en fonction de travail mécanique des principales activités physiques y pourvoit déjà dans une mesure satisfaisante pour nos besoins théoriques et pratiques.

Ce préjugé méthodologique provient d'une incomplète appréciation des conditions du problème qu'il suppose : c'est retomber *indirectement* dans l'utopie algébrique aspirant à la présidence encyclopédique, à laquelle un tel essor reste étroitement lié et effectivement subordonné. La mobilité constituant une propriété matérielle non moins essentielle que l'étendue, il est bien vrai, *théoriquement*, que la mécanique abstraite qui adjoint le temps à l'espace, comporterait une extension aussi universelle, répétons-le, que les conceptions géométriques et même que les conceptions numériques. Comme ces dernières, en effet, les notions d'activité, dont la fonction mécanique est l'expression la plus simple, concernent non seulement tous les êtres, mais aussi tous les phénomènes, même statiques, puisque l'équilibre doit être considéré comme une neutralisation d'activités, et que la théorie générale de l'équilibre repose sur celle du mouvement, ce qui ramène inversement l'étude du

mouvement d'un système quelconque à celle de l'équilibre correspondant. La géométrie et la mécanique constituent les deux sciences fondamentales, en ce sens que tous les effets naturels peuvent être conçus comme des résultats nécessaires des lois de l'étendue ou des lois du mouvement. Or l'étendue, n'existant que par une attraction ou une répulsion, qui, sous les noms de cohésion ou d'élasticité, constitue toutes les étendues véritablement existantes sous forme solide, liquide ou gazeuse, rentre ainsi, par ce côté, sous la dépendance des résultantes mécaniques et dans la théorie générale des équivalences, c'est-à-dire des intensités d'action mesurées. Enfin, « les spéculations de la mécanique rationnelle se bornant aux circonstances extérieures du mouvement, quelle qu'en soit la source intérieure, leur domaine normal embrasse également tous les moteurs possibles, sans excepter les influences vitales, malgré de vains sophismes biologiques » (1). Ajoutez à cela « qu'une équation pourrait être autant représentée par un mouvement que par une figure, n'était que cette image trop compliquée ne comporterait aucune efficacité logique. »

Mais alors, force est bien de revenir aux notations des signes algébriques et au calcul des relations, qui coordonne suivant les sujets, indépendamment des objets, et qui reste ainsi la science vraiment placée au seul point de vue objectivement universel. En effet, l'étude rationnelle du mouvement et de l'équilibre ne comporte aucun essor décisif, sans le secours continu du calcul et de la géométrie *dont l'algèbre à son tour développe les lois.* Mais nous avons vu aussi combien étaient surfaites les prétentions de l'algèbre à s'ériger en méthode générale des sciences, au nom de son universalité logique, plus nominale qu'effective.

Résumons les conclusions d'Auguste Comte et de Pierre Laffitte à cet égard : Les fonctions abstraites, les seules qui puissent entrer dans les équations, sont celles qui expriment entre des grandeurs un mode de dépendance qu'on peut concevoir entre des nombres. Donc cette aptitude logique

(1) *Politique positive*, t. 1er, p. 493.

de la science des formules ne peut exercer un office direct qu'envers les phénomènes assez simples pour comporter immédiatement de vraies équations, et la conversion échoue aussi bien, lorsque les lois précises ou équations proprement dites se trouvent être trop compliquées, que lorsque nous ne pouvons pas les découvrir. Or, c'est là précisément, sous les deux modes, le cas le plus général et, en définitive, un tel perfectionnement logique ne conviendra jamais qu'à nos moindres spéculations.

L'ensemble des tentatives modernes a confirmé la restriction essentielle de la rationnalité algébrique aux seules études géométriques. L'entière généralité de ses théories la destine aussi à la mécanique; mais déjà elle y convient beaucoup moins. La majeure partie de la physique inorganique est inaccessible à notre analyse mathématique, en vertu de l'extrême variabilité numérique des phénomènes correspondants. Le seul cas important de son application précise y concerne les lois de l'équilibre et du mouvement des températures, ramenées par Fourier à une élaboration algébrique. Dans les phénomènes les plus spéciaux, les résultats sont tellement variables que nous ne pouvons y saisir de valeurs fixes. De plus, quand même nous pourrions connaître un jour la loi mathématique à laquelle est soumis chaque agent pris à part, la combinaison d'un aussi grand nombre de conditions rendrait le problème supérieur à nos faibles moyens.

En chimie, où la loi de l'égalité entre l'action et la réaction n'a pu encore se dégager avec précision et où la loi même de l'équivalence se présente seulement d'une manière indirecte et encore bien imparfaite, les difficultés sont encore bien plus grandes à cause du nombre croissant des variables qui concourent à la production des phénomènes chimiques: conditions déterminées de température, de lumière, d'électricité, de pression, d'affinités spécifiques. Il s'ensuit que si, philosophiquement, on peut concevoir une certaine relation d'équivalence entre les quantités mesurées des divers ordres de phénomènes physiques, correspondant chacun à un équivalent de travail mécanique, et les quantités des phé-

nomènes chimiques, de même qu'entre deux ordres de phénomènes chimiques distincts, il resterait encore, après avoir établi ainsi toutes ces diverses sortes d'équivalents, un dernier problème plus ardu, consistant à trouver les résultantes exactes de toutes ces dépendances particulières, à voir si tous ces phénomènes mesurés ne peuvent pas être représentés par quelques équivalents qui se combinent entre eux d'après certaines lois mathématiques, permettant d'en dégager les équations caractéristiques; et il est douteux qu'on parvienne jamais à une solution aussi compliquée.

Toute idée précise de nombres fixes est déplacée dans les phénomènes des corps vivants, où nous ne savons pas instituer deux cas qui ne diffèrent qu'en un seul point, quand on veut l'employer autrement que comme moyen de soulager l'attention ; à plus forte raison pour les phénomènes sociaux.

Ces restrictions, en fait, de l'indépendance théorique de la quantité envers la qualité, et l'avortement avéré des usurpations algébriques en dehors des plus simples problèmes, font perdre de prime-abord aux théories unitaires atomo-mécaniques la principale efficacité qu'on pouvait concevoir de l'universalisation du principe et des lois du mouvement, tant comme méthode générale que comme doctrine. Ces spéculations n'offrent donc pas un intérêt véritablement sérieux pour la science, à laquelle elles n'ouvrent pas des perspectives de perfectionnement défini. La loi de l'équivalence des forces naturelles avec le travail mécanique, choisi pour étalon parce que les mensurations le précisent de la manière la plus directe, suffit, là où son application est possible, aux exigences réelles de la science, et son service ne peut être aucunement suppléé, simplifié, ni étendu, par ces théories qui n'y ajoutent rien d'essentiel. C'est là évidemment la direction dans laquelle il faut rester pour parvenir à des découvertes utiles, l'orbite où commandent de se maintenir la raison philosophique et la positivité, fidèle à l'esprit des notions inductives, toujours fondées sur la comparaison sans identité.

Il n'est pas indifférent au surplus, comme appréciation

subsidiaire, de remarquer que le principe de l'identité essentielle des phénomènes de tous ordres avec ceux du mouvement, fût-il admis en thèse philosophique, ne serait pas, à la rigueur, précisément subversif du dogme positif et que la hiérarchie encyclopédique des sciences n'en serait pas nécessairement détruite, tandis qu'avec l'universalité du réalisme mathématique et du procédé algébrique où, toutes qualités étant définitivement écartées, les quantités peuvent offrir une succession ininterrompue, la distinction naturelle des phénomènes et des lois se trouverait radicalement confondue. Mais les partisans les plus décidés du monisme atomo-mécanique ne vont pas jusqu'à supposer l'indistinction complète de la qualité même dans la réalité objective, où la quantité règnerait sans partage, où le nombre serait tout, combiné et recombiné de mille manières, comme l'avait rêvé Pythagore. L'unité fondamentale, pour eux, c'est le mouvement, dont sont dérivées toutes les formes par différenciation et intégration, et la quantité est seulement le coëfficient principal des modalités de cette activité substantielle. Déjà, dans sa simplicité naturelle élémentaire, le mouvement présente des variétés de formes géométriques essentielles, dues à des combinaisons diverses du mouvement simple, originairement rectiligne et de translation, suivant la loi de Képler.

La pensée ne conçoit pas les deux propriétés de la sensation, qualité, intensité, séparées l'une de l'autre. Pour être sensible, c'est-à-dire perçue, la qualité doit posséder une certaine intensité et l'intensité se rapporter à une qualité quelconque. Bien qu'il n'y ait aucune parité de nature entre les antécédents objectifs des sensations et leurs conséquents subjectifs, qui permette d'affirmer aucune assimilation certaine hors de la conscience avec ces processus dévoilés dans la concience, cependant on ne fait nulle difficulté de reconnaître l'existence d'une correspondance réelle, quoique indirecte, entre ces qualités distinctes dans la sensation et certaines qualités distinctives aussi dans la réalité objective. Autrement dit, on admet que les différences entre les phénomènes, accusées par la diversité spécifique des sensations.

bien que se rapportant toujours invariablement; comme type unique, à des phénomènes de mouvement, sont produites par des variétés objectives dans la forme et les associations de ces mouvements, par des combinaisons de leurs rythmes d'une complexité croissante, se différenciant ainsi profondément les uns des autres, et accentuant leur individuation au degré d'hétérogénéité équivalent à la stabilité spécifique; ce qui revient, en résultat, sous une optique seulement particulière, à maintenir au fond des choses des qualités fondamentales caractéristiques, et, par suite, les divisions et subdivisions naturelles d'espèces, qui diversifient les phénomènes et correspondent à leur classement méthodique.

Résumons-nous. Le mouvement ou l'élément dynamique apparaît partout comme une relation subordonnée à l'élément statique ou la substance, intégrée dans la spécificité des corps simples, et il ne sert à rien de chercher à conférer au mouvement une consistance essentielle indépendante, par incorporation au principe générique de force, qui n'en est que la systématisation abstraite, mais sans pouvoir aucunement en changer la nature.

L'élément constant, dans la réalité, en tant que coëfficient de la quantité de mouvement communiqué ou reçu, c'est la masse, ou la quantité de matière occupant à chaque instant, sous forme d'étendue résistante, à l'exclusion de tout autre objet, une portion localisée de l'espace en rapport avec chacune de ses particules infiniment petites; quantité de matière qui reste invariable à travers les transformations quelconques des corps, d'après l'égalité constatée entre le poids de départ et le poids total ou d'arrivée, et qu'on peut supposer éternellement invariable aussi dans la nature; car, si l'ordre est quelque part, il doit être partout, vu l'impossibilité que l'ordre se maintînt au milieu du désordre.

VI

DU PRINCIPE DE CAUSALITÉ

A l'idée de substance se rattache, par une adhérence

naturelle, l'idée de cause, ainsi que l'idée complémentaire de finalité ou d'adaptation à un but. Nous sommes ainsi amenés incidemment à apprécier dans sa généralité la notion de cause, en laissant pour le moment de côté celle de finalité, et en réservant à un chapitre spécial l'examen de l'interprétation normale que toutes les deux comportent sous le régime positif, par application du dogme subjectif. Car les trois principes de substance, de causalité et de finalité, en dépit de tous les exorcismes, forment ensemble une trinité indissoluble, qui se retrouve invinciblement au fond de l'alambic de la pensée humaine, comme un résidu qu'aucune philosophie ne parvient à évaporer complètement, et qu'il lui reste ainsi à systématiser, en dernière analyse, par la méthode qui lui est propre.

Rappelons tout d'abord, pour prévenir toute équivoque qui tendrait à se glisser dans un pareil sujet, vu la connexité des deux notions-mères, qui, abstraitement, permet de les ramener à l'équivalence par substitution vicariante, que la loi n'est pas la cause.

« La loi, dans sa stricte acception, est simplement la liaison qui permet de saisir la constance au milieu du changement; elle exprime la dépendance régulière d'un phénomène par rapport à un autre, ou plus précisément la mesure suivant laquelle les variations d'un phénomène sont gouvernées par les variations d'un autre. Elle atteint son état parfait en mathématique, où la notion de loi se confond avec celle d'équation, qui est une relation d'égalité entre deux fonctions abstraites de grandeurs considérées, parce que là seulement on peut mesurer exactement les phénomènes, c'est-à-dire trouver leur rapport avec une grandeur précise prise pour unité, et que, outre que, là, les phénomènes étudiés peuvent être exprimés en nombres, la relation même, établie entre eux, est susceptible d'être formulée par des combinaisons numériques » (1).

Les lois ne commandent pas aux faits, puisqu'elles ne sont

(1) Pierre Laffitte, *Cours de Philosophie première*, t. 1er, p. 168 et suiv. De la notion de loi.

que les faits eux-mêmes généralisés; la loi régissant un phénomène est seulement la forme abstraite d'une cause par laquelle ce phénomène est déterminé.

« Les lois naturelles ne sont pas la cause de l'ordre dans la nature, mais seulement notre façon d'établir ce que nous avons pu découvrir de cet ordre. La loi n'est pas cause que tel phénomène se produit; elle est simplement l'affirmation qu'il se produira infailliblement dans telles circonstances déterminées, et, à part l'influence que cette affirmation adressée à notre intelligence peut produire sur elle, elle n'est qu'une parole en l'air » (1).

En un mot, ce n'est pas la loi de la gravitation qui maintient la terre dans son orbite, ni les lois de l'organisation qui produisent la vie.

D'un autre côté, il est bien clair qu'aucun phénomène ne peut non plus en appeler un autre à l'existence, puisque les phénomènes eux-mêmes ne sont que les modes variés de l'activité propre aux corps ou à la matière, c'est-à-dire aussi des coordinations abstraites de rapports.

La loi fixe les rapports de l'activité; le principe actif lui-même, c'est la cause, la substance.

Il était nécessaire d'insister sur cette distinction, parce que sous le régime de la positivité scientifique, où la recherche des causes ne tient aucune place, comme étant inaccessible, l'habitude de tout rapporter aux lois, de considérer toute existence comme leur étant assujettie directement, et l'indépendance que ce privilège leur confère, à la faveur du divorce permanent, objectivement irréductible, qui existe entre la cause et la loi, ont une tendance à faire illusion et à convertir la fonction de déterminisme abstrait qui est propre aux lois en un pouvoir effectif, une sorte d'hégémonie universelle, qui ne leur appartient pas.

Cette propension à dénaturer le vrai caractère de la loi est si forte qu'Auguste Comte a cru devoir spécialement mettre en garde l'esprit positif contre cet écueil de la raison trop systématique, et qu'il a prescrit, pour y obvier, de ne

(1) Huxley, *Premières notions sur les Sciences.*

pas « instituer l'étude des lois pour une destination purement objective, qui tendrait bientôt à reproduire l'absolu. » Cette recommandation est destinée à « empêcher l'étude des lois d'aspirer à la systématisation objective, vers laquelle tendit la recherche des causes, rechute qu'il faut toujours regarder comme immanente, parce qu'elle résulte d'une disposition naturellement liée à l'essor abstrait » (1).

Ce point éclairci, nous pouvons aborder les considérations qui se rapportent à la cause en elle-même.

Il faut d'abord distinguer la cause phénoménale, c'est-à-dire la subordination de tout phénomène à un antécédent, la seule dont la science ait à tenir compte pour la découverte et l'organisation des lois, mais qui n'est pas la vraie cause. Il n'est pas exact de dire que la science et la philosophie positive suppriment effectivemement celle-ci par simple prétérition ; elles l'intègrent uniformément dans un concept qui, pour ne pouvoir être identifié à une notion sensible dans la conscience, n'en correspond pas moins pour elles à une existence réelle, le concept de substance ou la matière : autrement, si la matière n'avait aucune signification propre, le mot ne devrait figurer ni dans la Philosophie ni dans la Science.

L'idée de la cause est primordiale dans la constitution mentale; sa reconnaissance date des premières expériences de l'humanité naissante sur l'homme même et sur les choses. C'est dans la conscience de son activité volontaire que l'esprit puise la notion de causalité, qu'il applique ensuite aux êtres et aux évènements du dehors par assimilation à sa propre nature, dans cette conclusion synthétique et sympathique, que tout ce qui commence d'exister, tout ce qui arrive, a une cause ; et le monde ambiant de son côté lui en offre la vérification plus ou moins bien interprétée, plus ou moins rationnelle, mais constante.

L'enfant, qui est le meilleur truchement rétrospectif pour interroger, à ses débuts, la psychie de l'espèce, qu'il répète, ne sait pas ce que c'est que le principe de causalité;

(1) *Politique positive*, t. 1er, p. 579, et synthèse subjective, p. 60.

mais il demande la cause de tout ce qu'il voit, et si vous lui dites que tel évènement s'est produit tout seul, c'est-à-dire sans cause, il ne vous croira pas, quelle que soit sa crédulité native.

De ces prémisses se dégage, après une lente élaboration, l'idée de causalité ordonnée, de la constance dans les relations des effets aux causes, déterminée par la loi et permettant la prévision rationnelle, qui est l'attribut décisif du véritable esprit scientifique. Généralisant par abstraction, « l'intelligence tend de plus en plus à concevoir les causes, non comme des forces actives, mais comme des phénomènes antécédents et déterminants liés à leurs effets par une loi; la cause n'est plus seulement ce qui *hic* et *nunc* détermine un phénomène ; c'est ce qui, partout et toujours, l'entraîne invariablement à sa suite. La science sort de l'universelle application de ce principe à l'expérience » (1).

Finalement, pour la science, le principe désigné sous le nom de principe de causalité trouve sa systématisation précise dans la loi de l'égalité de l'action et de la réaction, formule du dualisme dynamique universel, d'où dérive l'alternation de deux états, le rythme le plus caractéristique des activités physiques, qui se retrouve dans le mécanisme de la plupart des fonctions vitales et dans le processus psychologique intime qui préside à la formation de tous les états de conscience.

Telle est l'évolution de la notion relative d'antécédent et de conséquent substituée à celle de cause proprement dite.

Mais, même avec cette simplification, une difficulté subsiste. Tout étant lié dans la nature, un phénomène quelconque est, pour le présent, le passé et l'avenir, en fonction de tous les autres, ce qui constitue une équation colossale, au moins idéalement. Dès lors, il faudrait, pour expliquer un seul phénomène, passer en revue la totalité de ceux qui l'ont précédé ou qui l'accompagnent, dans l'espace et dans le temps, où ils sont en nombre illimité, épuiser l'inépuisable. La science ainsi serait impossible. Comme, au fond,

(1) Boirac, *Cours élémentaire de Philosophie*; du Principe de Causalité.

une comparaison ne comporte jamais que deux termes immédiats, l'esprit humain ne pouvant s'attaquer à plus de deux variables à la fois, ne pouvant directement apprécier qu'une source unique de changement ou de fixité, force est donc de ramener là multiplicité des causes d'un phénomène à une seule, de considérer la pluralité d'antécédents qui le déterminent comme un antécédent unique, de sorte que nous pouvons dire, avec Stuart Mill, que la cause d'un phénomène, c'est un autre phénomène suffisant *sans autre condition* à déterminer le phénomène envisagé, ou encore un *antécédent inconditionnel.*

Rien ne fait mieux ressortir que ce défilé à l'infini des connexions de la cause phénoménale l'illusion essentielle de la réductivité abstraite, dans sa tendance à faire considérer soit les simples rapports entre les phénomènes, les lois, soit les phénomènes eux-mêmes, comme les véritables principes d'activité.

David Hume est le premier qui ait donné une systématisation précise de cette notion de la cause phénoménale, c'est-à-dire envisagée uniquement dans la relation du conséquent à un antécédent. Il l'a fait en vue surtout d'organiser philosophiquement le principe de la relativité à l'encontre des dogmes absolus de la théologie et du spiritualisme métaphysique. Mais, comme il arrive presque toujours en pareil cas, par suite des exigences de la logique controversiste et par besoin de dogmatiser à son tour, il s'est laissé entraîner à dépasser sensiblement le but. Prise à la lettre, sa dialectique n'irait à rien moins, pour échapper au dilemme de la préordination providentielle, qu'à saper le dogme de l'immuabilité de l'ordre fondamental et, par contre coup, à ébranler l'autorité des lois qui en dépend. Pour vouloir trop pouver, il arrive à compromettre la vérité même de sa thèse, en versant, par excès de relativisme, dans un autre abus, le scepticisme et l'empirisme accouplés sous l'égide de l'associationnisme.

« Hume réduit la causalité à la simple et inévitable succession des phénomènes. Pour lui, le principe de causalité, qui exige que tout ce qui se produit ait une cause, ne possède

aucun caractère intrinsèque de nécessité, excluant la possibilité de supposer le principe contraire. Il est le résultat de l'expérience ou de la répétition fréquente d'une succession d'un certain ordre qui force l'esprit à passer de l'antécédence à la conséquence. Ce passage, à force d'habitude, devient une indissoluble association. Nous ne pouvons plus nous représenter un phénomène sans un phénomène précédent et, comme tout phénomène est toujours un effet relativement à d'autres, nous finissons par ne plus concevoir un fait quelconque sans une cause quelconque. Il y a plus. Peu à peu, sous l'influence de cette illusion de l'esprit, qui s'appelle l'anthropomorphisme, nous attribuons à l'antécédent *nécessaire* une *force* particulière; nous lui reconnaissons le pouvoir de produire une conséquence; arrivés là, nous voyons l'effet dans la cause. C'est la conclusion fausse : *post hoc, ergo propter hoc,* devenue, par un acte automatique de l'esprit, un rapport constant, invariable, entré dans la substance de notre organisme psychique et provoquant une association d'idée » (1).

Suivons maintenant, dans cet ordre d'idées, le développement de sa pensée. Partant de ce principe fondamental de l'empirisme, qu'il n'y a que des faits et point de nécessité *a priori* faisant dépendre les faits les uns des autres, Hume en conclut que ce que nous appelons les lois de la nature ne peuvent être que des *connexions constantes* de faits. Mais quelle assurance pouvons-nous avoir, avant l'expérience faite, que l'antécédent A sera suivi du conséquent B? Aucune évidemment, puisqu'aucune nécessité ne rattache B à A; c'est-à-dire que la constance de la succession de A et de B a été jusqu'ici un heureux hasard ou, si l'on aime mieux, une sorte de faveur de la nature, sur la continuité de laquelle nous pouvons compter encore pour quelque temps, mais dont la perpétuité est absolument incertaine.

Peut-on infirmer plus explicitement le principe de l'invariabilité essentielle des lois naturelles, par crainte d'émettre aucune affirmation absolue?

(1) E. de Roberty, *Le Passé de la Philosophie.*

« Hume, au surplus, voit cette conséquence sceptique de sa théorie, et il l'accepte ; mais il cherche à expliquer comment, dans ces conditions, nous pouvons encore avoir l'idée de causalité. Suivant lui, cette idée n'est qu'un résultat des lois générales de l'association des faits de conscience. Nous constatons deux phénomènes donnés simultanément ou en succession immédiate. Les idées de ces phénomènes s'associent dans notre esprit et même elles y contractent des associations inséparables ; d'où il suit que, l'un des phénomènes venant à réapparaître, nous attendons l'autre, et que ce qui est lié dans notre esprit nous apparaît comme lié dans la nature, bien qu'il n'en soit rien ou, tout au moins, que nous n'en puissions rien savoir. Ainsi, ce que Hume explique, ce n'est pas l'ordre constant et nécessaire que gardent entre eux les phénomènes, et auquel du reste lui-même ne croit pas ; c'est la croyance que nous avons de cet ordre constant et nécessaire. Pour lui, l'idée de cause n'a qu'une valeur subjective. Transportée aux choses de la nature, elle est une pure illusion ; mais c'est une illusion utile, puisque sur elle repose ce que nous appelons notre connaissance des lois naturelles » (1).

Par une inconséquence assez étrange avec cette audace sceptique, Hume, qui ne croyait qu'à ses sensations, avait cru devoir laisser aux mathématiques le caractère de vérités absolues, dont il n'y a point à chercher la justification dans l'expérience. Stuart Mill, sur ce point, a rectifié le jugement de son prédécesseur. Il a montré, à la suite d'Auguste Comte, que les notions mathématiques ne sont pas dépourvues du caractère concret, mais nous viennent également de l'expérience, puisque toute notion de nombre émane du monde extérieur même envers le monde intérieur, et qu'il en est de même des composantes de toute surface, les deux lignes, droite et courbe, immédiatement fournies par le spectacle de la nature, et portées ensuite par la rationnalité géométrique, dans la parfaite régularité de leurs types, aux limites idéales que nous instituons partout pour diriger nos médi-

(1) *Cours de Philosophie*, par Ch. Dunan, Delagrave, 1893.

tations quelconques. Il a fait voir que les vérités générales, qui se rattachent aux notions mathématiques, ne sont que des lois de la nature au même titre que les lois physiques ou chimiques, et qu'enfin ces lois sont obtenues par induction, c'est-à-dire qu'elles sont fondées simplement sur des connexions constantes de faits. Mais allant plus loin, et renchérissant à son tour sur son maître, il nous croit à ce point façonnés intellectuellement par l'expérience, que si, toutes les fois que deux objets se joignent à deux autres, un cinquième objet surgissait tout-à-coup, nous jugerions nécessairement, à ce qu'il prétend, que *deux et deux font cinq*. Cet empirisme est certainement le plus complet et le plus radical qui ait jamais existé, puisqu'il ne recule pas devant l'absurde et l'hétéroclite.

De telles théories, qu'on le veuille ou non, mènent tout droit (nous avons recueilli implicitement l'aveu de Hume lui-même), à l'abolition du dogme de la permanence des lois naturelles et à la consécration du hasard. Car la croyance au hasard (ainsi du reste qu'au libre-arbitre), suppose la conviction que le conséquent n'est pas *rigoureusement* déterminé par son antécédent. Cette inconséquence achève de mettre en relief le vice radical, la contradiction intime de cette doctrine qui, pour saper la cause métaphysique, détruit l'ordre physique.

Absolument parlant, le hasard n'existe pas dans le système du monde, où il serait la négation de l'ordre, de la loi. Rien n'arrive par hasard; il ne se produit réellement aucun accident, dans le sens d'évènement sans cause. Le hasard, a dit Auguste Comte, n'est plus qu'un mot pour désigner les phénomènes dont les lois restent inconnues.

Toutefois, sans altérer la vérité fondamentale de cet axiome, dont la validité reste entière, le hasard peut être envisagé à un point de vue tout relatif, auquel correspond plus particulièrement la locution familière de chance. Ainsi entendu, sa notion prend une consistance réelle, parce que, entre les évènements ou circonstances ainsi dénommés et nous, il s'établit, en effet, une certaine corrélation qui explique la persistance de cette idée dans la conscience.

Littré a émis sur ce sujet des considérations intéressantes à rappeler : Dans cette acception, le hasard devient non point un effet sans cause, mais un effet produit par la rencontre de causes, qui n'ont entre elles aucune interdépendance. « L'idée de hasard est celle de l'indépendance actuelle et de la rencontre accidentelle de diverses chaînes ou séries de causes, soit que l'on puisse trouver, en remontant plus haut, l'anneau commun où elles se rattachent et à partir duquel elles se séparent; soit que l'on suppose (car ce ne peut être qu'une hypothèse) qu'elles conserveraient leur mutuelle indépendance, si haut que l'on remontât. » Il y a plus : « Le déterminisme absolu n'exclut point la notion de l'indépendance des causes ni, par suite, de l'accidentel et du fortuit. Par exemple, l'extinction de la vie par le refroidissement final de la planète est une cause interne liée à la constitution de notre système. Mais l'existence, par delà notre système solaire, d'une comète, destinée à rencontrer un jour la terre et à l'anéantir, serait une cause accidentelle, quand même les astronomes seraient dès à présent en mesure de prévoir la rencontre et d'en calculer l'époque. »

Des faits d'une autre nature peuvent rentrer aussi dans le même ordre d'idées. C'est ainsi que Comte a signalé, parmi les fatalités les plus douloureuses de l'ordre naturel, la disparition prématurée de natures éminentes par l'intelligence et par le cœur, dérobées ainsi à la fonction sociale supérieure, à laquelle elles étaient destinées par leur organisation privilégiée.

Nous sommes amenés par là, en fait, à faire la part du hasard. Nous nommons journellement accidentels, fortuits, des évènements qui sont bien déterminés en eux-mêmes, dont la production se relie à des causes assignables, mais dont la rencontre avec d'autres évènements aurait pu se produire ou ne pas se produire avec un changement indifférent, soit dans les conditions accessoires de leur combinaison, soit dans les dispositions de la constitution congénitale individuelle, soit même avec un simple retard, puisque leur coïncidence ne portait pas en elle-même un caractère étroit de fatalité, de nécessité inflexible, comme l'interdépendance

des lois abstraites, mais qu'un simple coëfficient concret aurait suffi à tout changer.

La considération du hasard doit donc entrer, en une certaine mesure, dans nos prévisions réfléchies, où l'on doit, autant que possible, tout peser. Il faut surtout en tenir compte dans les évènements sociaux, où il a une part indiscutable, quelquefois même d'une importance capitale. « L'épidémie qui enleva Périclès changea tout le cours de la guerre du Péloponnèse et toute la fortune d'Athènes. De même la pathologie trancha la question entre Hoche et Napoléon, et les conséquences en ont été incalculables pour la France et pour l'Europe. »

La véritable conclusion synthétique de cet examen philosophique s'éclaicira davantage en remontant encore plus haut.

Dans la dispersion du groupe ancestral de la race indoeuropéenne hors de son berceau primitif sur les plateaux de l'Asie centrale, l'ordre et la direction de l'exode des diverses tribus ou peuplades, qui se sont ainsi séparées, ont tenu bien évidemment à des causes purement accidentelles et secondaires, n'ayant aucune nécessité en soi, où toute idée préconçue de finalité ultérieure serait déplacée et doit être rigoureusement écartée. Or, avec un simple changement dans l'ordre de l'arrivée successive en Europe, les résultats des migrations eussent été tout autres au point de vue de la répartition définitive du territoire européen entre les races qui s'y sont établies. Les Latins auraient pu occuper la Grèce ; les Hellènes, l'Italie. L'attribution de leurs patries respectives aux trois grandes races, gauloise, germanique, slave, aurait pu se trouver intervertie et la poussée barbare et ses remous se comporter différemment : les Germains en tête passant le Rhin, les bandes slaves se cantonnant au centre, les rameaux de la souche gaëlique s'appropriant, comme derniers venus, le sol de la Russie.

Sans exagérer plus qu'il ne convient l'importance des influences mésologiques, ni rabaisser outre mesure non plus celle des prédispositions de race, il est indubitable que les destinées de l'Europe et celles du monde en eussent été pro-

fondément modifiées, au moins dans leur histoire et dans la trame concrète des évènements politiques, en tant que physionomie originale du passé, et même, dans une certaine mesure, comme altération partielle des idiosyncrasies ethniques. Mais les grands faits généraux de l'espèce, les lois immanentes du développement de l'humanité, la loi des trois états, par exemple, n'en auraient subi vraisemblablement aucune atteinte. L'évolution du genre humain, sous la conduite supérieure de la fraction la mieux douée pour l'avance du progrès, se serait opérée, quand même, dans la direction qu'elle a suivie et aurait pareillement abouti ; l'intégrale se serait dégagée, par une équation équivalente, des différences partielles dans la combinaison des facteurs. La réflexion de Pascal sur la portée politique des petites causes, qui peuvent changer la face de l'univers, à propos de la longueur du nez de Cléopâtre et du grain de sable logé dans l'urétère de Cromwell, vraie relativement, cesse de l'être absolument.

Le continent européen ne présentant pas de contrastes trop accusés ni de variations extrêmes, soit comme nature du sol, soit dans les conditions climatériques, nous n'avons aucune raison de penser que l'état actuel de la civilisation se fût trouvé changé radicalement, ni même sensiblement altéré. En tous cas, comme la modificabilité naturelle ou artificielle ne porte jamais que sur le degré d'intensité, et, en sociologie dynamique, où elle est surtout fonction du temps, sur la vitesse, il ne pourrait s'agir dans l'espèce que d'une avance ou d'un retard relativement peu accusé, sans perturbation profonde. Dans les grandes lignes de l'ordre fondamental et de la vie de l'Humanité, le hasard n'a point d'effet.

Il est notable que les doctrines philosophiques destinées à ruiner les providences fictives, faute de pouvoir ou de savoir se rallier à la vraie providence naturelle, l'Humanité, seule base d'unité synthétique par convergence subjective, et dont le service résume l'ensemble des devoirs humains, aboutissent en dernier ressort à glorifier une providence encore plus paradoxale que toutes celles qu'elles ont contri-

bué à détrôner : l'optimisme du hasard. Tel le système d'Epicure et de Lucrèce ; tel le scepticisme doctrinaire de Hume ; tel aussi le dernier mot du phénoménisme évolutionniste d'Ardigo, quand il essaie de conclure.

LA RÉALITÉ OBJECTIVE

(*envisagée en tant que principe d'influence directe sur la sensation.*)

Après ces considérations générales touchant l'absolu proprement dit, le principe de substance, nous sommes ramenés à la région de l'incognoscible qui concerne plus spécialement la phénoménalité (modes d'activité sous-jacents) et les lois de la réalité objective.

Bien que cette division du domaine agnostique soit nominale et puisse paraître paradoxale, puisque toute appréciation sur ce qui est inconnaissable en soi reste nécessairement conjecturale en thèse absolue, cependant un certain contraste se dessine en gros sur ce fond obscur, qui justifie ce parti pris subjectif. Cette disparité s'accuse en ceci, que, de l'absolu proprement dit, nous ne pouvons rien appréhender, sauf la probabilité de son existence, probabilité qui, pour notre constitution mentale, revêt même le caractère de la certitude, comme reposant sur une induction universelle, par impossibilité de concevoir le contraire. Car la réalité ultime, sous une forme ou sous une autre, est un article de foi insurmontable pour la conscience ; elle a son nom dans toutes les langues capables d'exprimer des pensées : Dieu, matière, ou plus génériquement, substance.

L'absolu proprement dit, la substance, demeure inexorablement réfractaire au contact avec l'individualisation des sens ; l'asymptotisme est complet. Avec l'incognoscible phénoménal, l'asymptotisme est discret ; la courbe agnostique devient effectivement tangente à notre organisation sensorielle par une fonction de relation dont le mode essentiel nous échappe d'ailleurs, de manière que ce second régime

reste aussi, dans son ensemble, *terra incognita* pour l'entendement. Il résulte toutefois de ce contact sans pénétration que, là du moins, si peu que ce soit, nous pouvons apprendre et retenir quelque chose.

Nous *savons* que notre connaissance des choses est la résultante d'un concours, d'un consensus, entre l'objectif et le subjectif, lequel ne pourrait s'établir sans une certaine harmonie relative, de part et d'autre; entre les lois physiques et les lois logiques, où se résument les rapports des deux phénoménalités naturelles, matérielle et spirituelle. Nous savons aussi qu'il n'y a de perceptible pour nous que les faits sensibles ; que, ce que nous percevons, c'est seulement nos impressions c'est-à-dire que notre réceptivité objective est encore une affection subjective ; que ce que nous croyons percevoir comme telle n'est pas la réalité objective proprement dite, mais un rapport subjectif conditionné objectivement dans la sensation. Dès lors, nous sommes contraints, à moins de supposer que cette contribution normale de l'objectif n'est qu'un vain mot, une chimère de notre imagination, de conclure à l'existence, hors de la conscience et de la sphère des sens, d'agents inconnus qui impressionnent nos sens ; et c'est cette conviction que nous formulons dans le dogme caractéristique de l'activité de la matière. Nous savons ainsi que le monde est actif, qu'il agit sur nous et qu'à notre tour nous réagissons sur lui dans une certaine mesure attestée par la sensation. Voilà un premier point acquis.

Ainsi tombe d'elle-même cette argumentation par l'absurde de W. Hamilton : « Nous ne pouvons concevoir l'absolu que comme la cause du relatif. Or qui dit cause dit relation, puisque la cause n'est cause que par rapport à son effet. En devenant cause du relatif, l'absolu devient donc relatif lui-même ». Que l'absolu soit la cause du relatif, c'est de toute évidence. Qu'il existe une relation d'un ordre quelconque entre les modes d'activité de l'absolu et nous, c'est une vérité non moins inconstestable. Nous essaierons de montrer, à la fin de cet article, comment nous pouvons soutenir ainsi un certain rapport avec l'existence de l'absolu, sans pour-

tant qu'il en fonde pour nous la connaissance actuelle ni possible. Mais, dès à présent, nous voyons qu'il n'y a là nul paralogisme, puisqu'en fait cela est ainsi. C'est la condition fondamentale de la vie réelle, dont la notion systématique consiste dans une intime corrélation permanente entre la spontanéité intérieure et la fatalité extérieure.

Mais il faut aller plus loin et préciser davantage. A mesure que la complexité de l'objectivité naturelle décroît et que par là même l'incognoscible se rapproche de nous, qu'il s'humanise en quelque sorte, la frontière qui nous en sépare devient plus indécise; il y a même des points où la limite est effacée et n'existe plus que théoriquement; où les bornes ne sont plus apparentes et peuvent être franchies sur un certain espace, où elles le sont en réalité.

Il y a d'abord des cas de cette espèce sans nulle équivoque ni restriction, où la communication des sens ne se borne plus à fournir simplement la matière brute d'une interprétation symbolique, par le cerveau, de la réalité extérieure, mais où la traduction devient directe et littérale, adéquate au texte, sans métabolisme subjectif appréciable autre que la production de l'idée, que l'accomplissement normal de la fonction psychique elle-même ; en un mot, où le nexus objectif et le nexus subjectif de rapports concorde exactement.

C'est le cas des vérités les plus simples du domaine mathématique, telles que les pures notions numériques et l'application dans l'ordre naturel des notions les plus élémentaires de la géométrie et de la mécanique abstraite et concrète. C'est ainsi qu'il est indubitable pour tout homme dans son bon sens, que n'aveugle pas la monomanie de l'esprit de système, que, pour parler comme Don Juan, dont le raisonnement a plus de profondeur que son apparence simpliste : dans la réalité objective aussi bien que dans notre connaissance, « deux et deux *sont* quatre, et quatre et quatre *sont* huit »; que le soleil et la lune sont chacun un, comme nous les voyons, et non doubles ou triples ; que leur disque a la forme ronde et non carrée; que notre globe est un sphéroïde aplati vers les pôles et animé d'un mouvement de rotation autour de son axe ; que les relations statiques des

positions respectives, occupées dans l'espace par les astres les mieux connus de nous, correspondent bien à des distances réelles, telles que nous les mesurons exactement ou approximativement ; que la trajectoire du mouvement de translation de la terre est bien celle d'une orbite elliptique, dont le soleil occupe l'un des foyers, etc., etc. Tout cela est absolument certain et formule un verdict unanime de la conscience, fondé sur l'accord de l'observation avec l'expérience. Ce sont là des vérités axiomatiques, des truismes, à l'encontre desquels la dénégation ou le doute serait jugée insupportable. Dans tous ces faits et d'autres similaires, qui s'y rattachent ou en dépendent, l'absolu et le relatif coïncident.

De même pour la loi de la gravitation. Si nous ne pouvons la considérer comme l'expression absolue de la vérité dans l'univers, nous avons la preuve que, dans notre système solaire au moins, le rapport mathématique en est suffisamment exact, puisque son principe a permis de rendre compte de tous les faits qui se rapportent au mouvement et à la figure des corps célestes qui en font partie, et d'en établir la théorie, en s'appuyant sur les lois de la mécanique ; et que ce principe est vérifié en outre par l'identité de son action avec la pesanteur terrestre, qui n'en est qu'un cas particulier, mesurée dans ses intensités par les expériences du pendule.

Cette homotypie dans la correspondance tient à une condition : la simplicité des cas. Réduit à l'examen des questions de quantité simple (nombre, intensité, vitesse élémentaire), l'incognoscible devient abordable et les mesures s'accordent ; voilà le fait indéniable.

Mais si l'objectivité réelle présente ainsi, à son extrémité mathématique, abstraite et concrète, quelques traits accessibles à notre intuition directe, et où l'identité s'accuse formellement, elle replonge immédiatement dans l'incognoscible, qui est sa vraie nature, et la limite reparaît inexorable. Dès que la complication surgit, les faits, quoique toujours du même ordre, reprennent aussitôt leur rang avéré dans la catégorie de l'inconnaissable. Tels le problème des trois

corps, non encore résolu en mécanique, l'équation générale du cinquième degré, la recherche d'un procédé unique d'intégration du calcul, etc. Tel le mystère de la pesanteur, dont les savants, depuis un siècle, sont dispensés de pénétrer la cause. Le cas de Lesage, de Genève, obsédé toute sa vie par le problème de l'attraction solaire, et se torturant l'esprit pour trouver une explication mécanique à substituer aux anciens systèmes des bras du soleil et des tourbillons de Descartes constituerait aujourd'hui une véritable aberration pathologique. Là même où nous distinguons le mieux, nous ne voyons jamais qu'en gros, sans étreindre la réalité autrement que dans ses linéaments superficiels et dans leur sommation très générale. Nous ne connaîtrons jamais, et nous n'avons pas d'ailleurs besoin de connaître, avec une exactitude absolue, la forme précise de notre globe ni les altérations de son orbite elliptique, que nous avons lieu seulement de soupçonner plus irrégulière que nous ne le supposons.

Des réflexions analogues s'appliquent à l'ensemble des phénomènes astronomiques qui, aussitôt que les influences se compliquent, contredisent nos préjugés optimistes sur leur simplicité naturelle : les relations alors saisies deviennent excentriques à l'ordre établi d'après la considération des cas réputés normaux, et affectent un caractère perturbateur. Il est en effet parfaitement concevable que les phénomènes astronomiques, qui s'offrent à nous comme les plus généraux et les plus simples après les propriétés mathématiques, et qui le sont effectivement dans le cadre de notre économie particulière, puissent être en réalité plus complexes, dans l'objectivité universelle, que les faits sociaux eux-mêmes.

Nos instruments de précision, qui sont des extensions et des rectifications artificielles de l'imperfection native de nos sens, en agrandissant le domaine de la sensation, soit par l'accroissement de portée de sens spéciaux, soit par le perfectionnement des méthodes d'investigation qu'ils assistent, constituent par le fait des empiètements sur le champ de l'incognoscible, qu'ils rétrécissent d'autant; pour emprunter une métaphore à la psychométrie, ils abaissent le seuil de

la perception à un niveau où, d'incognoscibles qu'ils étaient jugés, certains aspects de la réalité objective deviennent cognoscibles. Mais, là encore, la limite se dresse bientôt, en vertu de contrastes, dont Auguste Comte a fait ressortir la loi philosophique. A mesure que les phénomènes deviennent plus compliqués, ils sont susceptibles, il est vrai, de moyens d'exploration plus étendus et plus variés ; mais il n'y a pas une exacte compensation entre l'accroissement des difficultés et l'augmentation des ressources. Les sciences des phénomènes les plus complexes restent donc les plus imparfaites, et, pour les phénomènes les plus simples, à leur tour, les moyens d'exploration sont les plus bornés. Les observations, en effet, pour répondre aux vues théoriques trop ambitieuses, exigeraient des instruments d'un diamètre tel que la construction et l'utilisation en deviendraient impossibles.

En outre, l'expérience a montré que, même au-dessous de dimensions si impraticables, on ne peut faire dépasser aux instruments certaines limites sans nuire à leur précision, à cause de leur déformation par le poids, la température, etc. C'est ainsi que les grands télescopes actuels ne servent qu'à procurer de forts grossissements, et seraient impropres à toute mesure exacte. La précision des mesures angulaires astronomiques a été obtenue avec des lunettes moyennes, à l'aide d'ingénieux procédés accessoires de simplification artificielle (1).

D'autre part, il arrive même qu'en essayant de serrer de trop près la réalité, nous dépassons le but et compromettons la coordination, devenue impossible avec des résultats trop variables pour nos faibles moyens. Il y a un degré de précision, pour l'analyse, au-delà duquel l'exploration scientifique devient perturbatrice : « Il faut reconnaître, en effet, suivant l'esprit relatif de la philosophie, que les lois naturelles, véritable objet de nos recherches, ne sauraient demeurer rigoureusement compatibles, en aucun cas, avec une investigation trop détaillée. Il serait, par exemple, impossible de maintenir, en thermologie, aucune règle fixe, si

(1) *La Philosophie positive*. Résumé par J. Rig, t. 1er, p. 198 et 206

l'on y explorait communément les phénomènes avec ces thermomètres métalliques, auxquels les physiciens ont eu le bon sens de renoncer tacitement, et dont la susceptibilité exagérée dévoilait d'immenses et perpétuelles oscillations dans des mouvements de température que nous supposons, et avec raison, continus » (1).

Parmi les quelques dérogations exceptionnelles au principe général de l'incognoscibilité objective, l'exemple le plus frappant, qui mérite un examen particulier, est fourni par le cas si caractéristique du son, où, pénétrant sous la qualité subjective, la qualité objective du phénomène hétérogène qui l'engendre, et constatant en outre, d'après l'organisation des parties profondes de l'oreille et le jeu des mécanismes diversement situés qui président à la fonction auditive, la répétition à l'intérieur de processus de même forme que celle des processus extérieurs, l'analyse expérimentale a pu rétablir les irritants spécifiques sensoriels de l'ouïe, physiques et physiologiques, comme étant tous les deux des modes d'un phénomène de même espèce, le mouvement vibratoire. Le son, en effet, est dû aux mouvements périodiques de l'air, qui, dans l'organe de l'audition, se transforment en mouvements excitatifs.

C'est une règle de la discipline positiviste, que l'investigation scientifique doit se borner à l'étude des circonstances concomitantes des évènements, qu'elle doit porter seulement sur les conditions, non sur le mode de production des phénomènes. Mais l'esprit relatif du Positivisme répugne naturellement au dogmatisme absolu, et c'est ici un cas typique, où la rigueur des principes se trouve obligée de fléchir sans nul détour et sans porter atteinte d'ailleurs à la vérité générale. Il est clair, en effet, que, dans la théorie mécanique du son, c'est le mode même de production qui est atteint et déterminé.

Les expériences modernes sur l'acoustique ont confirmé que l'ouïe est un sens *analyseur* très subtil sous certains rapports, construit, d'après la disposition de certaines struc-

(1) *Cours de Philosophie positive*, par Auguste Comte.

tures internes (la membrane basilaire suivant Wundt), graduellement accordées pour toutes les hauteurs de ton accessibles à l'oreille humaine, de manière à faire l'analyse de l'irritant, à percevoir, sous l'unité de la sensation, des différences de qualité plus simples, correspondant à certains modes de ses activités constitutives. L'ouïe ne se borne pas, en présence de divers sons, à effectuer des sensations qualitativement différentes; mais elle décompose une masse de sons directement en ses éléments primaires; elle décide si les sensations sont simples quant à leur qualité, ou composées, ce que ne fait pas l'œil, ni le sens du toucher, dont le pouvoir de discernement est bien moindre encore.

Dans la sensation auditive, nous percevons une excitation complexe comme étant une certaine somme d'excitations simples. Bien que nous sentions ordinairement le son comme une qualité définie, l'attention et un exercice plus considérable nous permettent de reconnaître la nature complexe du son.

Le mécanisme physiologique concomitant est le suivant : les parties, diversement accordées de la membrane basilaire, isolent d'un mouvement sonore complexe divers éléments simples, correspondant chacun à un degré de l'échelle de ses tonalités propres et, après en avoir renforcé les vibrations, les transmettent aux filets du nerf auditif qui reposent sur elles, et qui reçoivent ainsi dans l'unité de temps un nombre de secousses correspondant aux vibrations de chaque ton distinct.

Cette faculté caractéristique est déjà sensible pour les sensations provoquées par les vibrations irrégulièrement périodiques, provenant de mouvements de tons qui se troublent, lesquelles nous donnent la sensation spécifique de bruit; dans la plupart des bruits, en effet, nous distinguons nettement plusieurs sons. Mais elle s'accuse avec bien plus de précision pour les vibrations sonores régulièrement périodiques, qui engendrent la sensation de son proprement dit.

Dans le mouvement de son irrégulièrement périodique, les diverses vibrations ont une durée et une forme extrême-

ment variées, qui lui impriment le caractère de bruit discontinu. Par la pensée, nous nous représentons que toutes les vibrations, même irrégulièrement périodiques de l'air, sont composées de vibrations régulièrement périodiques des ondes sphériques, successivement condensées et dilatées par alternation rapide. En effet, chaque particule matérielle, dont l'équilibre est ébranlé par une secousse momentanée, vibre en exécutant des périodes régulières autour de sa position d'équilibre. Si des secousses nombreuses se succèdent dans une direction quelconque, le mouvement résultant ne sera plus régulier, mais il se résoudra toujours en un certain nombre de mouvements régulièrement oscillatoires, parce que la série totale des secousses successives irrégulières se compose justement de diverses secousses, dont chacune occasionnerait des oscillations régulièrement périodiques. Ceci nous aide à comprendre comment la même unité de forme ou de mouvement peut, par des combinaisons multiples, engendrer la plus grande variété et la plus extrême complexité, sans que sa nature au fond soit changée.

La période de la forme de la vibration totale se détermine constamment, pour les vibrations régulièrement périodiques, d'après cette vibration partielle qui possède la plus grande longueur d'onde. Dans chaque son, le ton s'unit à un autre ton plus faible d'un nombre double, triple, etc., de vibrations.

Il y a le son simple ou le ton (1), et le son ordinaire composé (2). Dans un son ordinaire composé, on distingue généralement avec netteté plusieurs tons qui résonnent simultanément. Le plus grave de ces derniers est constamment caractérisé par une grande énergie : c'est le ton fondamen-

(1) Qui est, à proprement parler, plutôt un objet d'abstraction; car il n'y a pas de ton absolument dépourvu de timbre, mais certains sons, ceux des diapasons, par exemple, se rapprochent seulement, à un haut degré, de cette simplicité parfaite.

(2) Qu'il ne faut pas confondre avec la consonnance de l'accord, ou le son résultant engendré par la production simultanée de plusieurs sons.

tal; il détermine donc la hauteur de ton du son. Chaque son se compose ainsi d'un certain nombre de tons simples, du ton fondamental et d'un certain nombre d'harmoniques ou tons supérieurs, auxquels correspond le nombre double, triple, quadruple, etc., de vibrations. L'énergie diverse et le nombre de ces harmoniques décident de la couleur du son ou du timbre des sons musicaux et d'autres sons (1). L'oreille résout donc le son complexe en sons simples ou

(1) Pour plus de clarté, nous reproduisons l'analyse de la composition du son, résumée par Herbert Spencer dans ses *Principes de Psychologie*, au chapitre intitulé : *La substance de l'Esprit*.

« On donne le nom de son musical à un état de conscience simple en apparence, mais qui est clairement résoluble en états plus simples. Des expériences bien connues montrent que, quand on frappe successivement des coups égaux de façon à ne pas dépasser 16 par seconde, l'effet de chaque coup est perçu à titre de bruit séparé. Mais si la rapidité avec laquelle les coups se suivent dépasse ce taux, alors les bruits ne sont plus reconnus dans la conscience comme états séparés, et il se produit à leur place un état de conscience continu appelé un son. Si la rapidité des coups augmente encore, le son subit ce changement de qualité qu'on appelle élévation en degré, et cette élévation augmente à mesure que la rapidité des coups augmente, jusqu'à ce qu'elle atteigne une acuité telle qu'au-delà elle n'est plus appréciable comme son (36,000 vibrations à la seconde, suivant le chiffre communément adopté pour la limite supérieure, 40,360 d'après les déterminations expérimentales de Preyer, exécutées avec la dernière précision au moyen de diapasons très petits). En sorte que, d'unités d'états de conscience de même espèce, résultent plusieurs états de conscience, qui se distinguent qualitativement les uns des autres, selon que les unités sont plus ou moins intégrées. Ce n'est pas tout. Les recherches du professeur Helmholtz ont montré que, si avec une série de bruits se produit une autre série dans laquelle les bruits sont plus rapides, quoique moins élevés, l'effet est un changement dans cette qualité du son qu'on appelle son *timbre*. Comme nous le montrent divers instruments de musique, des sons qui sont semblables en degré et en force se distinguent par leur rudesse ou leur douceur, leur caractère coulant ou retentissant; et il est prouvé que toutes ces particularités spécifiques naissent de la combinaison d'une, deux, trois ou plusieurs séries supplémentaires de bruits avec la série principale. En sorte que, tandis que les différences de sensations connues comme différences de *degrés* sont dues à des différences d'intégration entre les bruits d'une même série, les différences de sensations connues comme différences de *timbre* sont dues à l'intégration simultanée avec cette série d'autres séries ayant d'autres degrés d'intégration. Ainsi un nombre énorme d'états de conscience différents, et dont chacun semble élémentaire, sont en réalité composés d'un seul état de conscience, combiné et recombiné avec lui-même de mille manières. »

tons, de la même manière que le processus vibratoire objectif se compose d'un certain nombre de vibrations simplement pendulaires.

Elle perçoit la plus forte de ces vibrations pendulaires comme étant le ton fondamental, et, comme harmoniques, les vibrations plus faibles.

Il résulte de cet examen que le sens auditif est bien supérieur à tous les autres sens pour distinguer qualitativement les irritants qui lui sont homogènes. Tant qu'elle n'est pas séparée dans l'espace, notre sensation lumineuse est constamment indivise sous le rapport de la qualité. Nous sommes en état de décider si diverses impressions lumineuses sont plus ou moins analogues, mais non si les sensations sont simples quant à leur qualité ou composées. L'œil, en observant par exemple une onde liquide, ne perçoit rien de cette sorte d'addition des vibrations qu'opère l'ouïe et n'introduit dans le phénomène considéré rien de la complexité qui y est renfermée. Ainsi l'œil n'est pas capable comme l'oreille de faire l'analyse de l'irritant.

Entre les limites assignées, la sensation de ton se nuance d'après la loi qui sert de fondement à l'échelle musicale. Nous mettons les sensations de ton dans une série, où nous désignons par le terme de *hauteur de ton* la place de chaque sensation. Les hauteurs de ton sont en relation constante avec le nombre objectif de vibrations des tons, puisque des différences égales absolues de hauteur de ton correspondent à des différences égales relatives des nombres de vibrations ; donc, pour que la hauteur de ton croisse ou diminue des mêmes grandeurs absolues, le nombre des vibrations doit être augmenté ou diminué dans la même proportion : telle est la loi.

L'échelle musicale emprunte certains degrés à la série continuellement graduée des sensations de tons ; elle substitue, de cette manière, au continuum ininterrompu des hauteurs de tons, un *continuum discret*. Notre sensation de ton n'est pas continue ; elle n'opère pas, il est vrai, de soubresauts, mais elle passe graduellement d'une hauteur de ton à une autre hauteur, en franchissant les passages ou tran-

sitions existantes entre les diverses gradations de tons choisis par elle. Mais la loi de relation entre la hauteur de ton et le nombre de vibrations trouve son expression dans l'échelle musicale, puisque toujours des rapports égaux des nombres de vibrations répondent à des gradations égales de ton ; et ces rapports proportionnels fixes, constitués par les intervalles musicaux ou consonnances de l'octave, la quinte, la quarte, etc., restent immuables malgré les variations des nombres absolus de vibrations.

Nous reconnaissons dans l'octave et le ton fondamental, dans la quinte et le ton fondamental, etc., toujours les mêmes différences de sensations, n'importe la hauteur absolue des tons. Nous sommes en état de reconnaître très exactement et sans grande préparation les intervalles de hauteur des tons ; mais un long exercice est nécessaire pour déterminer la hauteur absolue des tons. Ceci nous amène à la conclusion que nous sentons directement et uniquement *les rapports* des nombres de vibrations et non leurs différences absolues. Nous ne percevons pas réellement la somme des unités complexes du son ou la somme des harmoniques ; mais à des rapports égaux des nombres de vibrations correspondent des différences égales absolues de la sensation. La sensation de hauteur de ton est un produit de la perception directe des rapports de ton ; des conditions accessoires, par exemple, des tons partiels concomitants de hauteur correspondante ne peuvent l'engendrer. Ces sortes de conditions accessoires sont susceptibles de varier, sans que la détermination des intervalles de ton en soit modifiée.

Ainsi l'oreille, qui est un instrument si imparfait pour l'appréciation de l'intensité des sons, comporte au contraire une grande précision dans l'appréciation de la hauteur des sons ; nous possédons dans notre sensation auditive une mesure pour la graduation qualitative des tons. Il n'en est pas de même en optique. La ligne des couleurs simples, qui permet d'arriver sans discontinuité, par des passages graduels, d'une sensation colorée déterminée à une autre sensation colorée, se distingue de la ligne des tons, en ce que une série de sensations correspondant aux graduations de l'irritant

extérieur ne peut être démontrée ; une échelle chromatique analogue à celle des tons n'existe pas. Si nous voulions graduer quantitativement la série chromatique, à l'exemple de la série des tons, nous ne pourrions pas employer à cet effet des intervalles finis, mais seulement des différences minima, comme lors de la mensuration d'intensité de la plupart des sensations (1).

Ce fait, saisi sur le vif, que la qualité spécifique de son, avec ses modalités et ses degrés, se révèle comme le produit intégré de rapports de proportionnalité constante entre les valeurs variables de combinaisons numériques des éléments d'un même phénomène physique et d'associations complexes simultanées de ces mêmes rapports, est l'explication démonstrative la plus saisissante de la relativité organique de la sensation, en même temps que la garantie la plus décisive de la relativité essentielle de la connaissance, dont la sensation est l'élément constitutif, puisque les sensations sont la matière des représentations (2).

(1) *Eléments de Psychologie physiologique*, par M. Wundt, traduction du Dr Elie Rouvier de Pignan ; Félix Alcan, 1886, t. 1er. *Développement des fonctions sensorielles : Sensations sonores.*

(2) La simple affection physique de l'organisme ne constitue pas une sensation proprement dite. L'esprit humain n'a à sa disposition d'autre instrument pour la connaissance que la comparaison, laquelle porte sur des rapports. Le jugement, qui est l'acte essentiel de l'intelligence, consiste, par définition, à affirmer quelque chose de quelque chose, c'est-à-dire à établir un rapport entre deux termes. C'est l'opération par laquelle l'esprit s'applique à comparer les rapports et à les classer, et, quand nous modifions notre estimation, c'est que nous reclassons autrement le rapport. Le jugement s'étend à toutes les formes de l'intelligence, qui sont des modes variés de la connaissance. Percevoir, c'est *juger* qu'une sensation est produite par un objet; se souvenir, c'est *juger* qu'une idée correspond à un événement passé. La théorie de la relativité de la connaissance, aujourd'hui bien élucidée, repose en dernière analyse sur ce principe, que la connaissance est une coordination de rapports.

Tous les objets de la connaissance se traduisent pour nous en états de conscience. Mais ils ne sont pas distingués et reconnus comme tels en eux-mêmes, mais seulement par leurs rapports avec d'autres états de conscience, qui les limitent dans le temps et dans l'espace, et déterminent leur nature par comparaison. Tous les objets de la perception, figurés par des états de conscience, nous sont ainsi connus par des rapports d'identité ou de non identité, de ressemblance ou de diffé-

Mais, sera-t-on peut-être tenté d'objecter, si l'incognoscible laisse ainsi pénétrer par quelque fissure la recherche humaine, il n'y a pas de raison pour qu'elle n'arrive pas à surprendre tous ses autres secrets. S'il se laisse entamer par quelque endroit, il n'est plus irréductible ; il cesse d'être l'incognoscible : ce n'est plus qu'une périphrase, le pseudonyme de la réalité inaperçue, l'inconnu d'hier ou d'aujourd'hui,

rence qualitative ou quantitative : la première, lorsque les rapports se produisent entre états de conscience de différente nature ; la seconde, lorsqu'ils se produisent entre états de conscience de même nature, mais différant en degré ; et toutes nos comparaisons ne deviennent précises que si nous arrivons à des comparaisons d'égalité, qui trouvent leur expression la plus parfaite au degré mathématique, dans les équations algébriques.

Les états de conscience se divisent en états de conscience primaires ou vifs et en états de conscience faibles ou ravivés, et, par une association spontanée, chaque sensation vive s'unit aux formes faibles des sensations semblables, qui l'ont précédée dans le temps, dont elle diffère non en qualité, mais en intensité.

C'est de cette loi de composition que dépend l'ordre dans la structure de l'esprit, et c'est en vertu de cette tendance, que les états de conscience vifs ont à s'attacher chacun aux formes faibles des états de conscience, semblables et antérieurs, que se forme ce que nous appelons les *idées*. Un état de conscience vif ne constitue pas par lui-même une unité de cet agrégat d'idées que nous appelons connaissance. Un seul état de conscience faible ne le fait pas davantage. Mais une idée ou unité de conscience se produit, quand un état de conscience vif s'assimile et s'attache à un ou plusieurs états de conscience faibles, résidus des états de conscience vifs précédemment éprouvés.

Il en est des rapports entre les états de conscience, comme des états de conscience eux-mêmes. Les rapports se distinguent des couples particuliers d'états de conscience ou des groupes d'états de conscience qu'ils unissent, et vont ainsi se séparant continuellement. Les rapports se distinguent les uns des autres par le *degré* ou l'*espèce* de contraste existant entre leurs termes ; et chaque rapport ainsi distingué des rapports concourants est assimilé à des rapports semblables et antérieurs. De là résultent les *idées* de rapport. A chaque instant, les divers états qui constituent la conscience se séparent ; chacun se fond avec la série entière des états semblables qui l'ont précédé. Ce que nous appelons connaître un objet, c'est assimiler ces groupes combinés d'états de conscience qu'il excite à un ou plusieurs groupes idéaux antérieurs qu'ont excités des objets de même espèce, c'est-à-dire établir des rapports entre des états subjectifs, et la connaissance n'est claire qu'autant que la série des rapports idéaux est longue.

Déterminer ce qu'une chose est ou n'est pas, c'est déterminer à quelles impressions antérieurement éprouvées elle ressemble ou ne ressemble pas, à quelle classe elle appartient. Le plus petit degré appré-

vérité reconnue de demain? Non, ce serait verser dans l'utopie du devenir perpétuel, de la progression humaine illimitée suivant la devise d'Angiulli, pour qui « la vraie science, la vraie philosophie, n'est pas, mais devient; n'est pas un dogme, mais une recherche ». Un tel idéal n'est pas celui du progrès réel, essentiellement relatif, mais du progrès métaphysique, inconditionnel ou absolu. Le progrès ainsi imaginé est une chimère, qui, si elle n'est pas conçue

ciable de connaissance, la perception, qui est la conscience de la mise en activité des cellules cérébrales, et qui, par ce côté, est un discernement conscient, pour la distinguer de ce qui n'est que faiblement ou à peine senti et des sensations qui restent au-dessous du seuil de la conscience, est en même temps une opération automatique complexe, qui rentre dans le cas des autres jugements, sur lesquels se fonde la connaissance, à quelque degré qu'elle appartienne; c'est aussi une classification, une consolidation de rapports, devenue réflexe et indissoluble par répétition individuelle accumulée et par intégration héréditaire. Parmi ces cas de transmission organique, passés à l'état spécifique, on peut citer l'évolution du sens des couleurs. La perception, si elle confine par l'une de ses extrémités à la sensation, devient de l'autre raisonnement, seulement inconscient.

De même, observer et comparer ne font qu'un. Nous n'observons que pour comparer, afin de classer, d'après la conclusion de l'examen, qui implique nécessairement une intuition de ressemblance ou de dissemblance de rapports. L'observation, qui n'aboutit pas à la comparaison, n'en mérite pas le nom; elle n'est qu'un simple exercice de curiosité désœuvrée, de contemplation banale, où l'intelligence n'a qu'une part distraite, et des milliers d'observations de ce genre ne constituent que l'enregistrement indifférent de *faits morts* dans la conscience.

Enfin, le raisonnement, qui est la formation d'une série cohérente d'états de conscience par inférence du connu à l'inconnu, consiste, depuis sa forme la plus simple jusqu'à sa plus complexe, qu'il s'agisse d'une seule conclusion ou d'une longue chaîne de conclusions, dans des comparaisons de rapports. Le contenu de toute proposition rationnelle, c'est quelque rapport, et raisonner ou comparer des rapports, c'est au fond chose identique, tout acte de raisonnement consistant à établir un rapport défini entre deux rapports définis; et, d'autre part, à chaque pas d'un raisonnement complexe rigoureusement conduit, on vérifie la force de toutes les connexions affirmées et impliquées, c'est-à-dire la série composée des rapports de manière à faire accepter la conclusion, d'après la cohésion indirecte établie ainsi entre des états de conscience qui n'étaient pas cohérents directement, ou dont la cohérence directe était moindre que la cohérence indirecte établie par le raisonnement. Sous un point de vue encore plus général, le progrès de la raison humaine montre que les découvertes des sciences, depuis les plus anciennes jusqu'à la plus récente, consiste à établir l'égalité de certains rapports dont l'égalité n'avait pas été aperçue auparavant, conclusion

tout à fait hors du temps et de l'espace, l'est tout au moins hors des conditions normales de l'essor humain, assujetti, dans tout le cours de son évolution, à se mouvoir entre des *minima* et des *maxima*, également infranchissables, et dont l'état le plus primitif contient le germe de tous les perfectionnements ultérieurs. La véritable notion de progrès s'identifie avec celle de programme, de développement d'un ordre fondamental, basé sur les lois de notre organisation et sur sa dépendance étroite envers les influences ex-

équivalente au principe de Comte, qu'on ne peut expliquer une loi qu'en la faisant rentrer dans une loi plus générale.

Lorsque le rapport peut être connu immédiatement, nous avons une observation, c'est-à-dire une comparaison et une classification directes, un acte simple de raison, un raisonnement abrégé. Si le rapport ne peut pas être connu directement, s'il n'est révélable à l'esprit que médiatement, alors nous avons le raisonnement proprement dit, où la comparaison, par un procédé indirect de rapprochement entre les deux rapports à unir ou à désunir, qui ne sont pas comparables entre eux, consiste à les mettre en relation par l'intermédiaire d'autres rapports directement connaissables ou déjà connus, avec lesquels ils sont ou peuvent être reconnus séparément égaux ou inégaux, semblables ou dissemblables. Toutefois, depuis la démonstration la plus compliquée jusqu'à l'observation la plus simple, le caractère direct ou indirect, avec lequel le rapport s'établit, n'est, à vrai dire, qu'une question de degré. Car, dans l'observation et même dans la perception, il y a des rapports qui sont inférés indirectement, qui ne sont connus que médiatement, comme la solidité d'un corps vu à distance, la supposition nécessaire de quelque chose de mobile jointe à la perception d'un mouvement, de l'étendue d'après la résistance et réciproquement ; mais le processus d'interprétation de nos sensations est devenu si rapide, par la répétition et l'association constantes des mêmes impressions, que nous paraissons percevoir directement leurs objets. C'est donc relativement et non absolument que le raisonnement se distingue de l'observation par son caractère indirect, et, comme l'a avancé Auguste Comte, il n'y a pas de différence essentielle entre observer et raisonner.

La considération que tout raisonnement quelconque, inductif ou déductif, consiste à atteindre l'inconnu par le moyen du connu, et que, là où l'on n'atteint rien d'inconnu, il n'y a pas de raisonnement, n'est pas décisive non plus pour motiver la séparation classique établie en psychologie. L'observation, procédé conscient et volontaire de l'esprit, se propose aussi d'atteindre l'inconnu, et, par là, elle est véritablement un raisonnement.

D'après la synergie cérébrale et la liaison des opérations des facteurs intellectuels, il n'y a pas de concentration possible de l'appareil contemplatif sans un certain concours de l'organe méditatif, comme aussi des impulsions sentimentales.

(Herbert Spencer, *Principes de Psychologie*, *passim*).

térieures qui régissent sa condition. En un mot, elle éveille l'idée d'un déterminisme fonctionnel, d'une destination en voie de son accomplissement, au lieu de l'extension illimitée rêvée par les métaphysiciens. Si nous ne sommes pas en mesure de préciser rigoureusement les limites théoriques et pratiques imposées ainsi à notre esprit par cette double subordination, il n'en est pas moins certain que ces limites existent en fait, et le véto agnostique se trouve par là justifié dans son principe.

Nous ne pouvons pas forcer notre nature, ni modifier la situation absolue de notre milieu ou y créer des aptitudes autres plus favorables. Il en est de cela comme de l'habitude qui a ses limites aussi, c'est-à-dire qu'il vient un moment où elle ne peut plus s'accroître. La répétition perfectionne chaque genre d'exercice physique jusqu'à un certain degré qu'il est interdit à l'organisme de dépasser. La raison en est que la vie suppose un certain équilibre des forces et que, par conséquent, il n'est pas possible que l'énergie vitale s'accumule tout entière dans un seul organe et au profit d'une seule fonction. L'équilibre et, par suite, la mesure en tout, est la loi d'airain de notre nature.

Ce témoignage de l'insuffisance de nos moyens théoriques à aborder certaines solutions, de l'impossibilité générale pour les forces de notre intelligence de dépasser un certain niveau, se révèle déjà assez ostensiblement à nous dans plusieurs branches de l'activité intellectuelle, où la stagnation des doctrines et le piétinement sur place des méthodes accusent désormais une irrémédiable impuissance, à la place de l'expansion indéfinie, que leur généralité semblait d'abord devoir autoriser. Tel l'ensemble du domaine mathématique, où ce jugement comporte une netteté qui ne saurait autant exister ailleurs, parce que cette même fatalité reste plus latente et est moins sentie en vertu d'une complication supérieure. Le contraste croissant entre l'activité des travaux et la stérilité des résultats indique pertinemment que le régime préliminaire de l'esprit scientifique, destiné à l'initiation logique, se trouve radicalement épuisé. L'abus de la méthode algébrique, notamment, vicieusement exagérée en

raison du nombre illimité des fonctions analytiques susceptibles d'entrer dans les équations, qui semble y permettre une fécondité en quelque sorte inépuisable, ne sert plus guère qu'à improviser un système d'exercices didactiques, où la complication purement abstraite des formules est prise pour la culture de connaissances réelles.

Cet aveu de l'infirmité naturelle de notre raison se traduit avec un caractère de généralité plus significatif encore dans l'abandon progressif des questions d'origine, révolution déjà accomplie pour le régime scientifique, où le déterminisme relatif tend à se substituer partout à la recherche de la cause proprement dite, d'après la conclusion impérative que nous ne pouvons remonter au principe de rien. C'est précisément à ce règlement philosophique de l'esprit positif que correspond l'agnosticisme.

Et puis, il y a, au fond de toutes les appréciations sur ce sujet, un malentendu préjudiciel à signaler, qui fausse le raisonnement. Il n'est pas exact, autant qu'on serait porté à le supposer, que le progrès décisif de nos théories abstraites, que la systématisation rationnelle de nos lois, soient liés directement, ni intimement, à la révélation des modes de production objectifs des phénomènes considérés, qui nous échappe dans presque tous les cas, non plus qu'à la découverte des lois essentielles de la concrétion objective, également situées hors de notre atteinte. Tout cet ensemble de notions absolues reste, dans son principe, réfractaire à l'assimilation théorique, et, sauf quelques exceptions très limitées, la consigne agnostique est aussi inviolable en ce qui les concerne qu'à l'égard de la cause elle-même. Mais, heureusement, nous n'avons pas besoin de pénétrer jusque-là pour l'institution systématique de nos lois. Nos méthodes scientifiques y suppléent et uue symbolisation convenable y suffit partout, sans qu'il soit démontré que le succès même de quelques tentatives nouvelles de pénétration de ce côté dût ouvrir nécessairement à la philosophie et à la science les perspectives ultra-fécondes que l'on est trop facilement enclin à escompter. Il n'y a pas tout au moins, d'après la comparaison des résultats qu'on a pu obtenir, l'exacte pro-

gression proportionnelle, la corrélation étroite, qu'on aurait été tenté de conclure, sans doute parce que ces aperçus partiels et sommaires, qui restent toujours superficiels en somme, vu l'extrême complexité de l'existence naturelle, pour intéressants qu'ils soient comme documentation philosophique et de science pure, n'augmentent pas sensiblement le degré de précision mathématique correspondante que nous possédions déjà, et qui est immuablement subordonné à la simplicité absolue de chaque cas. C'est ainsi que, tout compte fait, la théorie du son est moins avancée que celle de la pesanteur, et que la positivité de la barologie, de la thermologie, même de l'optique, est aussi parfaite que celle de l'acoutisque, bien que nous ne connaissions pas la nature de la chaleur, de la gravitation, ni de la lumière, alors que nous avons pu qualifier l'antécédence objective du son.

Les hégéliens du progrès à outrance ne s'aperçoivent pas que leur type de progrès, ainsi conçu comme indépendant des conditions constitutives d'un ordre fondamental et s'engendrant mécaniquement lui-même par la vertu de son dynamisme transcendant, n'est plus qu'une formule abstraite, qui a le tort de substituer l'idée de métamorphoses indéfinies, de changement radical à chaque période nouvelle de l'évolution, à celle de développement régulier d'une structure stable, à laquelle correspond la notion d'organisation sociologique. Ils ne se rendent pas compte qu'ils retombent par là, incidemment, dans le préjugé théologique des créations renouvelées ou dans l'erreur métaphysique équivalente de la *palingénésie* spontanée. La positivité, telle que l'entend l'école directe d'Aug. Comte, ne vise pas, ainsi qu'on l'a insinué, à immobiliser, comme définitif et invariable, un type d'organisation sociale, dont les formes et les traits principaux seraient stéréotypés d'après l'état présent de la société, et à le cristalliser dans une formule rigide soustraite à l'action du temps. Elle assigne au progrès toute son élasticité, mais en le subordonnant aux conditions de notre immuable nature et de son milieu fixe, ainsi qu'aux principes statiques de l'existence sociale, à la perpétuité de ses organes essentiels et de ses institutions vitales, qui ne sont pas davantage ra-

dicalement transformables. Elle admet la perfectibilité de la société humaine, progressive, organique, relative, non la perfectibilité indéfinie qui est synonyme de métabolisme illimité. Elle reconnaît une identité générique entre les divers états successifs de l'Humanité, qui constituent les diverses étapes vers la réalisation d'un dessein, où la complexité n'exclut pas l'unité.

Dans cette métaphysique soi-disant progressiste, il n'y a pas place pour l'institution religieuse du dogme de l'Humanité, vers lequel tend tout le passé de l'espèce et qui constitue sa vraie destination, d'après « la réduction normale de la loi d'évolution à notre tendance croissante vers l'unité » (1), attendu qu'il n'y a pas plus de morale sans religion que de religion sans providence, et que la providence naturelle, l'Humanité, est la seule qui puisse être substituée aux providences fictives. Or, dans ces systèmes, caractérisés par la prédominance de l'individualisme intellectuel, l'Humanité est prise pour une simple abstraction, au lieu de l'organisme vivant qu'elle identifie réellement par sa perpétuité effective et par le renouvellement permanent de ses unités concrètes. Avec l'évolutionnisme absolu, ce type synthétique de l'Humanité ne pourrait être fixé à aucun moment, ni par suite concrété dans un symbole de foi religieuse, puisqu'il serait perpétuellement à l'état d'incubation, de simple idéalité conceptuelle, de perfectibilité indéfinie en puissance, dont la réalisation ne serait atteinte qu'au terme même de son existence. Cette lacune capitale laisserait le genre humain, dans l'intervalle, destitué de toute coordination morale en dehors de la direction théologique, restée seule maîtresse du terrain et investie à perpétuité, en qualité de seul organe d'une foi définie, de seul pivot d'une culture systématique du sentiment.

Rien ne montre mieux le vice d'une telle conception, vouée infailliblement à la rétrogradation continue et à l'avortement *indéfini*. D'ailleurs, dans ces spéculations hyperboliques, la contradiction est partout. La métaphysique,

(1) *Politique positive*, t. IV, p. 89.

qui suppose l'univers infini, déclare en même temps la quantité de matière ou de force, qui le constitue, invariable dans sa somme, par conséquent fixe, limitée : l'infini dans le fini. Enfin, si nous remontons à la vue d'ensemble qui domine toutes ces considérations particulières, la pensée directrice, le but tacite ou avoué de toutes ces recherches analytiques, de cette philosophie absolue, c'est la synthèse monistique, la constitution de l'unité objective universelle, à la fois logique et physique. Or, pour reprendre le cas du son, il est bien clair que cette décomposition du phénomène de la sensation auditive en unités de mouvement nous laisse tout aussi loin qu'auparavant de la question finale ainsi posée, et qu'il n'y a véritablement aucun pas de fait vers cette intégration ultime de la réalité objective qu'on caresse. Même en étendant par la pensée la réduction ainsi opérée aux autres modes d'activités naturelles différenciées, cette assimilation abstraite au type du mouvement ne nous révèlerait pas la complexité des rythmes profonds dont cette hétérogénéité est issue, ni les lois intimes de leurs combinaisons. Or, c'est cela qu'il nous faudrait savoir ; mais tout cela dépasse évidemment la conscience et ne saurait tenir dans notre entendement. Et, d'autre part, le mouvement lui-même n'est qu'un mot comme un autre, une image sensible ; ce qu'il nous resterait à pénétrer, c'est l'essence du mouvement, sa nature propre, extra-phénoménale. Or, nous ne pouvons former aucune notion qu'au moyen des attributs tirés de nos expériences sensorielles, qui ne peuvent rien nous apprendre en dehors de leur contenu. Nous voilà donc ramenés, en dernière analyse, à la même conclusion que celle d'Herbert Spencer sur le résultat invariable des recherches humaines au-delà d'un certain cercle :

« A quelque limite qu'on les pousse, les recherches du psychologue ne sauraient révéler la nature ultime de l'esprit pas plus que les recherches du chimiste la nature ultime de la matière, ni celles du physicien la nature ultime du mouvement..... Tout ce que la science peut ravir de mystère aux anciennes interprétations s'ajoute aux nouvelles. Il serait même plus vrai de dire qu'en passant des anciennes aux

nouvelles, le mystère devient plus profond. En effet, la science substitue à une explication qui semblait plausible une explication qui ne fait que nous reporter un peu plus loin, pour nous mettre en présence d'un fait incontestablement inexplicable. Quoique l'analyse ramène nos croyances primitives au point de montrer que, derrière chaque groupe de manifestations phénoménales, il y a toujours un *nexus*, réalité permanente au milieu des apparences variables, nous voyons que ce *nexus* de réalité est pour jamais inaccessible à la conscience. » (1).

Pacal a dit de même : les sciences finissent en éblouissements.

Ed. HUSSON.

(A suivre).

(1) Herbert Spencer, *Principes de Psychologie*, t. Ier, p. 679 et *Principes de Sociologie*, t. IV : *L'Idée religieuse*.

L'INCORPORATION DU PROLÉTARIAT

A LA SOCIÉTÉ MODERNE

(Traduction par A. Richer.)

> « *En suscitant la révolution occidentale, l'ensemble du moyen âge lui légua deux problèmes inséparables : incorporer à la société moderne le prolétariat spontanément surgi ; substituer la foi démontrable au théologisme irrévocablement épuisé.* »
>
> Comte, *Appel aux conservateurs*, p. 84.

Nos ancêtres qui nous ont légué, à nous de la génération actuelle, leurs richesses et leurs dettes, leur science et leurs préjugés, nous ont aussi laissé des problèmes sociaux qu'ils n'ont pas eu le temps de résoudre. Nous reconnaissons tous que les religions ont une mission à l'égard des individus, mais nous devons aussi comprendre que chaque religion a, de plus, une certaine mission à remplir à l'égard de la société au milieu de laquelle elle grandit, ayant l'importante tâche de présider à certaines réformes sociales assez mûres pour être appliquées. Ainsi donc, quel qu'ait été le rôle que le christianisme devait remplir auprès de l'âme de chacun, il y avait deux réformes sociales auxquelles il était tenu de présider : le raffermissement de la situation de la femme au foyer et la transformation de l'esclavage en travail libre, deux problèmes sociaux transmis aux chrétiens par leurs ancêtres païens. Actuellement, d'une manière analogue, nos ancêtres catholiques nous ont légué les deux difficiles problèmes indiqués par Comte, dont le premier seul sera examiné ici. Cependant, Comte les déclare inséparables, et nous

sommes, en effet, autorisés à croire qu'il est excessivement difficile de résoudre n'importe quel problème pratique social de grande importance sans une active renaissance religieuse.

Nous dirons quelques mots du mécontentement de l'ouvrier, de ses illusions et de ses succès.

D'une manière générale, le mécontentement est une disposition d'esprit absurde et vainé qui remplit de fiel la vie de celui qui en est affligé; mais parfois il a son rôle, car nous n'avons pas lieu d'être très satifaits quand nous voyons l'Humanité mal traitée à l'encontre de toute justice. Le déplorable état du prolétariat est l'un des principaux malheurs de l'Humanité : si l'ouvrier reste apathique, sa position ne s'améliorera pas. Cependant, nos ouvriers sont profondément mécontents et n'ont pas été précisément encouragés par les mesures les plus sévères que, de temps à autre, les capitalistes, les seigneurs et les gouvernements ont jugé bon de prendre contre eux. D'un autre côté, il est parfaitement clair que nos gouvernements anglais font volontiers des efforts en ce moment pour enlever ou même retarder les chances d'explosion de ce mécontentement. Les raisons de ce mécontentement général sont multiples; en voici quelques-unes : — 1° abaissement des salaires. Par exemple, les travailleurs des champs, puissants à la charrue, peuvent être amenés à quitter la campagne et à accepter des emplois réguliers dans les villes, au prix de 20 shillings (25 francs) par semaine; — 2° incertitude d'avoir du travail; — 3° rareté des loisirs pendant le travail; — 4° mauvais logement et mauvais air; — 5° travaux malsains; — 6° perspective de la vieillesse à passer à l'hospice; — 7° l'insolence des supérieurs, ce que Shakespeare, appelant cela « l'outrage de l'orgueilleux », expose, dans le monologue d'Hamlet, comme l'un des grands excitants au suicide.

Une des illusions que possèdent fréquemment les ouvriers, c'est qu'il y a assez de richesses dans le monde pour que chacun en ait en abondance. Ils voient les kilomètres de villas sans percevoir nettement les kilomètres carrés de bicoques. Il y a une douzaine d'années, le lord-maire de Londres parvint

à réunir un fonds de 2,500,000 francs pour soulager la misère et plus d'un pauvre mendiant vint de loin jusqu'à Londres, dans l'idée qu'il y avait pour lui une part importante à tirer de tout cet argent. Jamais il ne vint à l'esprit de ces pauvres gens qu'il ne revenait que dix sous pour chacun des cinq millions des habitants de Londres, ou tout juste assez pour un repas. Le fait brutal est que la vie de l'Humanité sur la terre est certainement, en la considérant même sous son plus beau jour, une lutte fort pénible : cette constatation, en nous invitant à une sage économie, devrait nous éviter de fâcheuses illusions. — L'autre illusion de l'ouvrier, qu'il faut mentionner ici, est qu'il accueille trop favorablement les grossiers idéaux du riche. Celui-ci n'est pourtant guère digne de son admiration ni de son imitation, car il y a des choses meilleures que le luxe et l'orgueil.

En ce qui concerne les succès de l'ouvrier, on peut dire qu'ils sont économiques et politiques. — 1° Son grand succès économique a été de parvenir au droit légal d'association ; le résultat de l'union a été la puissance et une augmentation des gages. Les unions d'ouvriers ont beaucoup de petits défauts ; le plus important est qu'elles ne sont ni assez vastes, ni assez puissantes. Néanmoins, elles permettent de résister bien plus efficacement aujourd'hui qu'autrefois aux entreprises oppressives des patrons. —2° Les succès politiques des ouvriers, dont le résultat a été de les faire admettre à voter, sont très importants ; car, par là, le prolétariat a été incorporé à la société moderne, en ce qui concerne le côté politique de cette société. Naturellement, la Chambre des Lords réserve son véto sur tous les actes de la Chambre des Communes, et quand on en arrive à une lutte électorale, les riches peuvent acheter, dans différentes circonscriptions électorales, autant qu'ils veulent de conditions requises et fournir facilement sept ou huit votes par tête. Cependant, d'une certaine façon, l'ouvrier est admis au vote et ses intérêts sont ainsi réellement pris en considération de la façon la plus sérieuse par tous les politiciens. De plus, l'ouvrier s'étant aidé lui-même, a montré qu'il était capable de profiter de l'aide des autres ; c'est ainsi que bien

des mouvements philanthropiques de bon augure ont été commencés avec un beau courage et sont parvenus à se maintenir solidement au centre de la réforme sociale.

La phrase, l'*incorporation du prolétariat à la société moderne,* indique que Comte songeait plutôt à un relèvement du pauvre qu'à un abaissement du riche. Les privilèges politiques des riches ayant été étendus aux pauvres par l'incorporation du prolétariat à la politique moderne, nous pouvons espérer voir un jour tous les autres privilèges du riche également vulgarisés. Il est à remarquer que cela entraînerait quelques pertes pour le riche, d'abord parce que tout privilège cesse d'être un privilège à mesure qu'il s'étend ; ensuite, parce que toute augmentation dans les salaires entraîne généralement une baisse de l'intérêt et, par suite, du revenu. Mais je ne vois pas à cela d'inconvénients sérieux ; j'estime que les riches sont, le plus souvent, des hommes courageux et audacieux qui ont pu jouir de la jeunesse dans une École publique ; une vie plus simple que celle qui leur est échue sera, non seulement bonne pour eux, mais encore accueillie par leurs sœurs et par eux-mêmes comme un agréable moyen d'échapper à certains soucis mesquins et ennuyeux qu'entraîne la richesse.

Toutefois, malgré la possession de la franchise politique, le prolétariat n'est pas encore complètement incorporé à la société moderne. Quelle est donc la pierre de touche qui nous permettra de reconnaître que cette incorporation a été réellement accomplie ? On peut en indiquer deux : l'une qui est en relation directe avec le choix d'une profession et le sacrement positiviste de la destination, l'autre avec le contrat et le sacrement du mariage. A notre époque — bien que tous les jeunes gens, qui ont quelque noblesse au cœur, aient conscience de l'honneur qu'on récolte à servir, soi-même, l'Humanité et de la honte que recueillent ceux qui éludent leur part de travail corporel — de nombreux parents de la classe moyenne s'éloignent avec horreur de l'idée d'élever leur fils comme des ouvriers, parce que d'abord c'est les exposer à « l'outrage de l'orgueilleux », et ensuite parce qu'ils savent que la vie de l'ouvrier ordinaire est trop

pénible et précaire, même pour un jeune homme vigoureux. Mais, dès que, sous un meilleur régime, il sera devenu tout à fait fréquent parmi les gens de la classe moyenne d'élever leurs fils pour en faire des ouvriers, une de nos pierres de touche aura répondu d'une manière satisfaisante. De plus, les mêmes parents font aujourd'hui tout ce qu'ils peuvent pour empêcher leurs filles de se marier à des ouvriers ou même leurs fils de s'unir à des filles d'ouvriers; mais, dès que de tels mariages seront devenus communs, l'autre pierre de touche aura aussi répondu d'une manière satisfaisante. Le prolétariat pourra être considéré comme incorporé à la société moderne dès que son travail sera jugé suffisamment convenable pour être entrepris par les gens de la classe moyenne, et dès que ceux-ci jugeront que l'union matrimoniale avec lui est assez honorable pour qu'ils puissent y consentir.

En Angleterre, le système des castes est très élastique. Toutes les fois que la pairie a senti le besoin de recruter du personnel, elle a incorporé dans son propre sein des manufacturiers et des commerçants; les parvenus sont, en vérité, très communs dans tous les rangs; il est donc parfaitement possible que le prolétariat tout entier arrive, sans effort exagéré, à être admis dans notre vie sociale comme il l'a réellement été dans notre vie politique. C'est le désir de tout vrai républicain que tous les citoyens soient socialement égaux. Aucune inégalité naturelle ne peut être supérieure à cette aspiration, et, d'ailleurs, les inégalités les plus évidentes ont été, dans beaucoup de cercles, négligées devant nos propres yeux. Nous avons vu la plus grande inégalité de richesse parmi les « messieurs » d'un cercle composé d'inégalités sociales: la pauvreté n'empêchait nullement d'en faire partie et le pauvre vicaire, par exemple, pouvait très bien y tenir sa place. L'intelligence non plus n'est pas nécessaire pour un « monsieur », la stupidité étant tout à fait ordinaire; l'éducation non plus, car bien des « messieurs » sont absolument ignorants; une haute moralité non plus, car, dans le monde des égalités sociales, on accepte les échantillons les plus variés de la moralité. L'égalité sociale chez les

« messieurs » comporte des inégalités considérables en âge, en moralité, en intelligence, en éducation et en richesse; aucune de ces différences n'est un empêchement aux mariages entre eux, ou au choix, par l'un d'eux, de la profession d'un autre. Ainsi, l'avocat et le clerc d'avoué, le curé et le vicaire, le maître de lycée et le sous-maître sont encore, en dépit de leur grande et frappante inégalité officielle, des égalités sociales, pour parler, en accord avec les deux pierres de touche, déjà mentionnées, de la destination et du mariage. Même le père et le fils sont des égalités sociales. De semblables inégalités, ayant été vaincues dans la société des « messieurs », peuvent être également vaincues au-delà des limites de cet ordre. Quand les Américains proclamèrent que tous les honmes étaient nés égaux et quand la France fit de l'égalité son idéal (en même temps que de la liberté et de la fraternité), ils ne voulaient pas avoir la prétention de dire que tous les hommes étaient égaux en intelligence, santé, force, ou moralité ; mais ils visaient à accuser leur ardent désir de voir tous les citoyens égaux devant la loi et aussi possesseurs de cette égalité sociale que les « messieurs » ont si admirablement conservée parmi les membres éminemment disparates et remarquablement inégaux de leur ordre propre. Cette précieuse possession est aisément conciliable avec la reconnaissance de l'inégalité officielle comme entre patron et employé, entre professeur et élève ; ou de l'inégalité morale, comme entre saint et pécheur. En réalité, un sous-maître d'école, par exemple, inférieur officiellement à son chef, peut lui être socialement égal et moralement supérieur et ces trois genres de relations peuvent être franchement reconnus par les deux parties et par le monde extérieur. Le sort de l'ouvrier, même dans la société la mieux gouvernée, sera toujours pénible; cependant, on peut le rendre raisonnablement heureux et stable, de façon qu'aucun homme courageux ne puisse en avoir peur, ni pour lui ni pour sa famille. L'exemple de Comte mérite d'être cité. Son genre de vie était frugal, même ascétique ; il fut très pauvre pendant les quinze dernières années de sa vie ; il se comporta toujours avec beaucoup de dignité et d'affabilité

dans toutes les sociétés ; il avait un sincère respect pour le rang officiel et un respect plus grand pour la supériorité morale. Il avait incorporé le prolétariat à sa propre société et adopté, en vérité, comme sa fille, une prolétaire qui s'était montrée fille dévouée à son égard, en dirigeant sa maison.

Finalement, nous pouvons dire que, au point de vue du bon sens, le prolétariat n'est pas encore incorporé à la société moderne, en dépit de ses succès politiques et économiques, mais qu'il peut l'être dans un délai raisonnablement court par le développement de l'esprit républicain, apportant ainsi dans notre vie sociale une unité qu'elle n'a jusqu'ici jamais connue.

Charles-Gaskell HIGGINSON.

BULLETIN DE FRANCE

I. — LE DISCOURS DE M. BRISSON.

La *Revue occidentale* s'est fait depuis longtemps une règle de ne pas traiter les questions de politique courante. Son caractère, principalement philosophique et social, ne lui permet pas d'intervenir efficacement dans les démêlés quotidiens où s'exercent la verve des journalistes et la sagacité des politiciens; il n'y aurait, pour nos lecteurs, aucun fruit à retirer du spectacle incohérent qu'offrent le plus souvent les discussions parlementaires ou les polémiques violentes dont se repaît la curiosité publique. L'œuvre que nous poursuivons est une œuvre de longue haleine; et, tout au plus, pouvons-nous indiquer une direction d'ensemble et saisir les rares occasions où se posent des questions d'une haute généralité, pour montrer comment elles se lient à l'évolution historique et vers quelles solutions le Positivisme entend diriger leur marche.

Notre Directeur est ainsi intervenu à propos de quelques problèmes primordiaux, à l'égard desquels l'unanimité de l'opinion ne pouvait nous illusionner sur le danger des solutions préconisées.

Soit qu'il s'agit de la politique financière ou administrative, de la diplomatie, des questions coloniales, de la liberté de la presse, de la représentation de la France, de la décentralisation, etc., la doctrine d'Auguste Comte, maniée, avec la relativité qu'elle comporte, par son meilleur interprète, a pu fournir aux hommes politiques, à la hauteur de leur redoutable fonction, de vives lumières, et influer favorablement sur leurs conceptions ou sur leurs actes. Nous pourrions en citer de nombreux exemples.

Mais notre action ne s'exerce pas toujours d'une façon directe, et nous ne devons pas moins nous réjouir si, par des voies détournées, ou si même spontanément, les manifestations de la poli-

tique journalière se trouvent en parfait accord avec les principes que nous défendons.

C'est parce que l'éclatante manifestation du président de la Chambre, en réponse au discours prononcé à Notre-Dame par le P. Ollivier, dépasse, par la profonde inspiration dont elle émane, le niveau ordinaire de nos agitations politiques; c'est parce qu'on y peut voir, dans un saisissant raccourci, la pensée même qui a fait la Révolution française et la revendication impérieuse des résultats de la mentalité nouvelle, qu'il nous plait de la dégager des incidents dont elle est née; ou, du moins, de n'en retenir que ce qui marque le progrès, désormais irrévocable, accompli dans ces dernières années, principalement en France.

Du reste, l'approbation de la Chambre et l'affichage ordonné par elle dans toutes les communes de France du discours de son président fait participer directement le pays à une telle manifestation, en lui donnant sa meilleure consécration.

La vive émotion produite par l'exposé brutal, presque farouche, de théories tenues depuis tant de siècles par les meilleurs esprits comme l'expression la plus élevée de la sagesse divine, et contrastant si profondément avec les exigences les plus élémentaires de la conscience moderne, a brusquement dévoilé le formidable écart qui sépare, suivant le mot d'Auguste Comte, « *les esclaves de Dieu* » des « *serviteurs de l'Humanité* ».

A ceux qui rêvent d'une impossible conciliation; à ceux qui, dans le tourbillon de la vie pratique, s'en remettent aux docteurs du soin de réaliser l'accord entre une providence omnisciente, omnipuissante et une Humanité qui se cherche; à ceux mêmes dont l'idéal moral se borne à respecter les lois humaines et à éviter leurs justes sanctions; à ceux aussi chez qui la « *folie de Dieu* » n'a pas entièrement éteint ce minimum de moralité spontanée et de rectitude mentale, réservé à notre ordinaire médiocrité, cette conception d'un Dieu faisant, d'innocentes victimes, la rançon de notre désobéissance à ses ordres et réservant le plus cruel des supplices à ses plus fidèles adorateurs, ne pouvait inspirer qu'un sentiment de révolte indignée.

Nous sommes loin du sentiment de résignation passive et de soumission absolue qu'inspirait Dieu à ses créatures; la protestation émanée de ceux-là mêmes qui ne peuvent se résoudre à rompre le lien qui les unit à un créateur suffirait à indiquer la nature de l'évolution, réalisée à leur insu par ceux qui la manifestent.

Mais il faut élever le débat plus haut que l'individu et faire re-

marquer que le problème qui a surgi dans les consciences individuelles se pose à son tour dans l'ordre collectif. Si les conceptions théologiques sont impuissantes à régler chaque homme, comment pourraient-elles désormais rallier les hommes entre eux, ce qui est le signe certain de l'efficacité d'une doctrine? Si Dieu reste encore, pour beaucoup d'hommes, la notion dans laquelle ils symbolisent leurs aspirations, s'il est encore et pour longtemps *d'ordre privé*, il n'est plus désormais *d'ordre public*. Seules, les notions démontrables s'imposent à l'assentiment des hommes réunis en société, et peuvent régler leurs rapports réciproques. L'accomplissement de cet immense progrès a été la raison d'être de la Révolution française et jusqu'ici le plus certain et le meilleur de ses résultats.

Remercions M. Brisson de l''avoir proclamé du haut de son siège présidentiel en constatant, à la face de l'Eglise et de ses représntants, que, désormais, la France, ayant depuis longtemps répudié la prééminence intellectuelle du catholicisme et sa direction politique, est prête à s'affranchir d'un joug moral aussi contraire à l'amélioration de la personnalité humaine que funeste à l'accomplissement de nos destinées collectives.

Lucien MOMENHEIM.

II. — CONFÉRENCE DE M. FAGNOT A L'UNION DES SYNDICATS DE CLERMONT-FERRAND

Hier, à 2 h. 1/2, a eu lieu la conférence organisée par l'Union des syndicats ouvriers, au local habituel de ses réunions, bâtiment du théâtre. 200 personnes au moins y étaient présentes parmi lesquelles MM. des Essarts, Gautrez, Ehrard et Desdevises du Dézert qui avaient tenu à donner aux travailleurs et au conférencier un nouveau témoignage de leur sympathie.

Disons de suite que le conférencier, M. Fagnot, ancien président de l'Union des Syndicats, a obtenu un très réel succès en traitant avec autant de conviction que de chaleur un sujet qu'il connaît à fond : « Les syndicats, leur but, leur rôle et leurs attributions. » L'auditoire lui a manifesté sa vive satisfaction en même temps que sa vive et profonde sympathie, par les chaleureux applaudissements dont il a sans cesse entrecoupé son intéressant exposé.

En quelques mots aimables, M. Fonfraid, qui présidait la réu-

nion, a ensuite remercié le conférencier, puis les assistants se sont rendus à la salle Villebesseix où un punch populaire réunissait autour de M. Fagnot ses nombreux amis et camarades, membres des divers syndicats, des invités parmi lesquels MM. Gautrez, des Essarts, Ehrard, les membres de la presse, etc.

Toutes les personnes présentes ont exprimé à l'ancien président, fondateur de l'Union des syndicats de notre ville, le plaisir qu'ils avaient eu à l'entendre et, se faisant les interprètes des camarades absents, les présidents des deux syndicats ont cordialement toasté à celui que tous les ouvriers clermontois considèrent comme un ami et qu'ils sont toujours heureux de revoir.

En résumé, belle conférence et joyeuse et cordiale réunion. La journée a été bonne pour l'Union des Syndicats ouvriers.

FIN DE LA GRÈVE DES OUVRIERS PLATRIERS-PEINTRES

La grève s'est terminée à l'amiable après entente entre les patrons et les ouvriers. Quelques concessions mutuelles ont mis fin au conflit, dont bientôt il ne restera plus trace, nous l'espérons. Nous devons ajouter qu'une part du mérite de cette heureuse solution revient à M. Fagnot, qui, à la réunion tenue hier matin par les ouvriers, a donné à ceux-ci les plus sages conseils qu'ils ont d'ailleurs suivis séance tenante. Le travail sera repris aujourd'hui même dans tous les chantiers.

Extrait du **Moniteur du Puy-de-Dôme** du 3 mai 1897.

BULLETIN DE BOHÊME

CÉLÉBRATION DU TROISIÈME CENTENAIRE DE DESCARTES, A PRAGUE.

La *Revue occidentale* a publié, dans son numéro de janvier dernier (p. 80), le programme de la fête célébrée à Prague, le dimanche 6 décembre 1896, sur l'initiative de notre confrère M. François Drtina, en l'honneur du troisième centenaire de la naissance de Descartes. Nous donnons ci-après la traduction d'un article du journal *Politik* (n° du 8 décembre 1896), qui donne un compte rendu assez détaillé de cette cérémonie. Il y a lieu de regretter que la France n'ait pas saisi cette occasion de rendre hommage à l'un de ses plus illustres enfants, par exemple, en faisant transférer ses cendres au Panthéon où serait leur véritable place. Mais laissons la parole au journal tchèque :

« La fête organisée par la « *Jednota ceskych mathematiku* » et la « *Ceska filosofika jednota* », en l'honneur du troisième centenaire de la naissance du philosophe et mathématicien René Descartes, a réuni dimanche, dans la grande salle des séances de la municipalité, une foule de membres des sociétés scientifiques et d'étudiants, ainsi qu'un nombre très élevé de dames; c'était une société vraiment choisie remplissant entièrement la vaste salle. Le Dr Joh. Podlipny, second bourgmestre, représentait la municipalité; les différentes corporations scientifiques et l'Institut national étaient représentés par MM. les conseillers professeurs docteurs Randa et Karl Ritter de Koristka, le professeur Muller, recteur de la « *Bœmischen Tecknik* », le professeur Hejrosky, le Dr Joh. Palacky, Tilser, Kral, Goll, le Dr Pastrnek, Hostinsky, Dr Sykora, Dr Domalip, Dr Mattus, Dir. R. Kheil, F. M. L. Freiherr von Friedberg-Mirohorsky, l'ingénieur J. O. Materna, etc. Sur l'estrade, où se trou-

vait le siège du président, était exposé, dans un petit bosquet de plantes exotiques, le portrait à l'huile de Descartes, peint par Joseph Zenisek pour la « *Jednota ceskych mathematiku.* »

« A dix heures, le président de cette « *Jednota ceskych mathematiku* », M. le directeur Martin Pokorny, monta sur l'estrade et, après avoir souhaité la bienvenue aux assistants, il saisit la circonstance pour montrer comment l'histoire attache une gloire éclatante aux noms de grands conquérants et de grands capitaines, alors que d'autres grands esprits, qui n'ont apporté au monde que du bonheur, tombent dans l'oubli pendant des siècles. C'est le devoir des successeurs de conserver le souvenir de tels hommes, d'élever leur gloire et leur grandeur.

« Le Dr Joseph Durdik, professeur de l'Université, prend ensuite la parole pour tracer une esquisse biographique de Descartes et analyser sa philosophie. Le 8 novembre 1620 il prit part, en qualité de jeune officier, au combat du Mont-Blanc (*Weissen-Berge*) et, le 9 novembre, entra avec les vainqueurs dans Prague, où il séjourna quelques mois. Ce fut la passion de l'étude, le désir de voir par soi-même, qui poussa ce jeune gentilhomme, né en Touraine, le 31 mars 1596, et élevé dans l'école latine de La Flèche, à entrer dans les rangs de l'armée, où il pouvait, comme volontaire, le mieux observer les phénomènes multiples et changeants. C'est ainsi qu'il fut en 1617 au service de Maurice de Nassau, puis en l'année 1619, dans l'armée bavaroise, sous Maximilien. En 1620, Descartes quitta le service, voyagea, se fixa en Hollande en 1629, cherchant toutefois la solitude pour pouvoir se livrer à ses études. Grâce à sa nombreuse correspondance, qui manifeste un grand esprit et un savoir étendu, il fut bientôt connu en Europe. A la Haye, il se lia avec Elisabeth, la savante fille aînée du prince palatin Frédéric, et, plus tard, entretint avec elle une correspondance scientifique très suivie. Appelé, en l'an 1649, à Stockholm par la reine Christine, fille de Gustave-Adolphe, il y fut l'objet de l'attention générale; mais il y mourut par suite de la dureté du climat après quatre mois de séjour, le 11 février 1550. Ses restes furent transférés en France dix-sept ans après et enterrés dans l'église de Sainte-Geneviève, voisine du Panthéon français qui porte inscrit à son fronton : Aux grands hommes la patrie reconnaissante. Comme philosophe, Descartes commença par le doute et n'admit aucun principe qui ne fût basé sur la vérité absolue. Dans une autre partie de son discours, l'orateur montre Descartes philosophe et mathématicien, tendant à appliquer dans la suite les résultats de ses recherches à la démonstra-

tion de l'existence de Dieu et, là encore, ne perdant jamais de vue l'étude de la nature.

« Ce discours fut couvert d'applaudissements; puis le professeur de l'Université, M. François Studnicka prit la parole pour parler de Descartes, mathématicien, créateur de la géométrie analytique qui, comme tel, amena l'union de la géométrie et de l'étude de la nature, et ouvrit des voies nouvelles qui conduisirent à de plus importantes découvertes.

« Après ce discours qui obtint le meilleur accueil auprès du public attentif, M. Pokorny remercia les assistants pour leur présence à la cérémonie, et exprima sa reconnaissance à la municipalité de Prague d'avoir bien voulu accorder la salle, ornée avec tant de goût. Le président annonça ensuite qu'il avait reçu des télégrammes d'adhésion à la fête, des professeurs de l'école réale de Loun et de ceux du Gymnase de Beneschau ; une adresse de l'Académie royale des arts et des sciences de Belgique, à Bruxelles, qui a délégué M. le professeur Hôfler pour la représenter ; des adhésions de l'Académie des sciences d'Amsterdam, du Dr Schwarz, de l'Université de Halle-sur-la-Saale, des professeurs du Gymnase réal de Wittingau, de la Société positiviste de Paris et de l'Académie des sciences de Budapest. Il termina enfin en donnant communication des lettres d'excuse de MM. le bourgmestre Gregor, du bourgmestre-adjoint Dr Srb, du *rector magnificus* Dr Hanel et Zabasch, vice-président du Conseil scolaire. »

Ant. Ritti.

BULLETIN DU MEXIQUE

AUGUSTE COMTE ET JOSEPH BERTRAND

HAINES ACADÉMIQUES

L'un des Secrétaires perpétuels de l'Académie des sciences de Paris, membre de l'Académie française et professeur au Collège de France, J. Bertrand, vient de publier dans la *Revue des Deux-Mondes* (numéro du 1er décembre dernier) sous le titre de « Souvenirs académiques — Auguste Comte et l'Ecole polytechnique » un article qui semble écrit dans l'exclusif but de souiller la mémoire de l'éminent fondateur du Positivisme.

« *Haines* » plutôt que « Souvenirs » devrait être l'épigraphe de l'article susdit, car les faux souvenirs de Bertrand ne remontent certes pas au-delà de sa nomination à l'Institut et ne décèlent autre chose que de la haine.

D'après ce que l'on m'a dit, l'illustre successeur d'Auguste Comte, le distingué philosophe Pierre Laffitte, répondra en France au malveillant article de Bertrand. Mais comme l'organe du Positivisme est moins lu au Mexique que la *Revue des Deux-Mondes*; comme l'on connaît Comte plutôt par les appréciations, souvent fausses, que d'autres ont faites de son œuvre, plutôt que par ses propres travaux, je me suis cru le devoir de rectifier les imputations calomnieuses du Secrétaire de l'Académie des sciences de Paris.

On s'explique parfaitement le caractère de l'article de Bertrand rien qu'à se rappeler que Comte démontra dans sa *Philosophie positive* l'inéluctable décadence où aboutissent toujours les corporations officielles destinées, comme l'Académie des sciences de Paris, à l'étude de la science et qu'il fit voir qu'un certain élément délétère existe en elles qui les fait languir rapidement.

Le caractère rétrograde qu'acquièrent partout les assemblées scientifiques composées de spécialistes purs, et jouissant d'une

protection officielle, fut signalé par Comte avec une précision admirable; et c'est parce qu'il a présenté les académiciens français comme étant hostiles au progrès que ces derniers ne peuvent pardonner au créateur de la religion de l'Humanité, Bertrand encore moins que tout autre, lui qui appartient à deux académies, et qui, selon l'expression de Pasteur, a substitué la littérature à la science, ayant lutté plusieurs années pour devenir un des « quarante » de l'Académie française.

Comte ne fut pas d'ailleurs le seul mathématicien pris en grippe par l'Académie des sciences de Paris; l'éminent philosophe n'a pas été le seul esprit aux vastes conceptions pour lequel ait manqué d'égards l'Académie, non; tous les esprits élevés qui, de son temps, réclamaient le progrès de la science accouplé à celui de la philosophie eurent à endurer les rancunes de cette corporation. Témoin, Vallès, qui attendit patiemment 18 mois un rapport relatif à ses « Etudes philosophiques sur la science du calcul » sans avoir rien obtenu.

Quelques paragraphes publiés dans *la Capitale* en 1892 au sujet du centenaire, alors prochain, de la fondation de l'Ecole polytechnique de Paris témoignent de la haine qui existe encore pour Comte. Ils furent écrits par Duguet, ancien capitaine d'artillerie et juge impartial dans cette affaire. Les voici :

« Le nom d'Auguste Comte figurera-t-il dans l'histoire complète des élèves de l'Ecole polytechnique? On ne peut nier à la vérité que ce ne soit un « homme considérable sorti de l'Ecole ».

« Je sais qu'il déplaît fort aux académiciens, anciens élèves de l'Ecole polytechnique; mais il ne déplaît pas à d'autres membres de l'Académie, tels que M. Berthelot, par exemple; il y a de nombreux anciens élèves qui ont du goût pour la philosophie positive. »

« Le nom de Comte, qui est si souvent cité dans tant d'ouvrages français et étrangers, se trouvera-t-il dans l'histoire complète de l'Ecole polytechnique ? »

« J'ai peur que Comte, qui ne fut ni officier, ni magistrat, ni financier (comme le Saint-Simonien Michel Chevalier), ni membre du clergé, ne figure pas parmi les anciens élèves illustres; et, s'il y figure, qui rédigera la notice sans hostilité manifeste, sans dénaturer le but de la philosophie positive, étant donnée l'absolue soumission de notre Ecole à l'Académie et la haine de quelques meneurs académiciens pour tout ce qui touche à Auguste Comte ? »

Bertrand tombe dans l'erreur très commune d'appeler Littré le

premier des disciples de Comte, quand il est bien sûr que le principal disciple du rénovateur est Pierre Laffitte désigné par Comte depuis 42 ans comme son successeur et comme Directeur du Positivisme. L'erreur de Bertrand est d'autant plus blâmable qu'il connaît bien l'illustre Laffitte, mathématicien distingué comme lui et son collègue au Collège de France où il occupe la chaire de *l'Histoire générale des sciences* avec une rare maîtrise.

L'académicien français, qui a pris à sa charge l'ignoble tâche de calomnier Comte, pense que, pour bien connaître ce philosophe, les biographies écrites par le Dr Robinet et par Littré, et les articles publiés dans la *Revue occidentale* (que d'ailleurs il avoue n'avoir pas lus) ne comptent pour rien; mais il ne nous dit pas ce qu'on doit consulter pour connaître le caractère d'Auguste Comte, à moins qu'il n'ait l'immodérée prétention d'être le meilleur connaisseur du génie immortel qui créa la *Politique positive*. Bertrand ne connaît pas les articles de la *Revue occidentale* et il ose les qualifier sans les avoir lus; cette simple considération suffit pour mettre à nu la mauvaise foi du détracteur de Comte.

Bertrand affirme que seul le nombre des admirateurs du philosophe préservera le nom de Comte de l'oubli. Le renommé académicien se trompe, à n'en pas douter, car le nom de Comte commence à remplir le monde entier et devient chque jour plus connu partout. Contrairement à la gloire toujours croissante qui ceint le front du philosophe, ses ennemis moururent à jamais après leur mort, car c'est à peine si on se les rappelle aujourd'hui.

Auguste Comte occupera dans les siècles à venir la prééminence dans l'histoire de la philosophie qui sera écrite pendant ces siècles, comme il l'occupe déjà dans celle qui a été écrite de notre temps. L'ouvrage de Lewes en est un témoignage éloquent, en dépit de Renan et ses prosélytes.

Bertrand s'occupe avec une mauvaise foi extraordinaire de la carrière polytechnique de Comte et je démontrerai successivement la fausseté de ses assertions en considérant Comte dans ses trois périodes; comme élève, comme répétiteur et comme examinateur d'admission à l'Ecole polytechnique.

— En 1814, Auguste Comte entra à l'établissement sus-nommé et en sortit en 1816 lorsqu'il y faisait la deuxième année de ses études. Dans la première année il avait étudié, entre autres choses, avec un avantage notoire, sous la direction de Poinsot, le calcul infinitésimal, Reynaud étant le répétiteur.

Lefébure de Jourcy était répétiteur de calcul infinitésimal en 1816 lorsque Comte avait déjà passé cette matière. Cette simple considération suffit à renverser la fable de Bertrand, forgée sans doute pour expliquer à sa manière le licenciement qui eut lieu à l'Ecole en 1816, et dans le but de mettre Comte en mauvaise posture. Lefébure était une personne aux manières brusques et qui, par son manque de tact, avait offensé les élèves de la première année qui étaient les assistants à sa classe. L'union qu'il y avait entre les élèves de l'Ecole donna naissance à ce que tous firent cause commune pour punir l'impoli répétiteur ; et Comte, qui était respecté de tous ses camarades fut désigné pour rédiger une lettre comminatoire adressée au malencontreux répétiteur. Cette lettre qui lui parvint était ainsi qu'il suit : « Monsieur, quoiqu'il nous soit pénible de prendre une telle mesure envers un ancien élève de l'Ecole, nous vous enjoignons de ne plus y remettre les pieds. »

La lettre était signée par Comte en première ligne et puis par tous les élèves de l'Ecole. Lefébure présenta sa plainte et un licenciement général en résulta. Bertrand, en racontant le cas, n'y voit qu'une faute de Comte purement, sans se douter que tout lecteur sensé de la *Revue des Deux-Mondes* peut lui opposer cette grave objection : comment se fait-il qu'une faute individuelle ait pu causer le licenciement de tous les élèves? Bertrand est très mal informé à ce sujet, malgré ses 75 ans et la connaissance qu'il dit avoir des plus menus détails de la vie de Comte.

— Auguste Comte fut un répétiteur très distingué de l'Ecole polytechnique et Bertrand en convient, malgré sa haine. Pendant les deux mois qu'il occupa la chaire à la suite de la mort de l'infortuné Navier, il eut la satisfaction de voir son cours honoré de la présence du célèbre Dulong, physicien distingué et directeur d'études à l'Ecole, et d'obtenir l'approbation éclatante de tous ses élèves y compris Bertrand qui fut leur délégué en 1840 pour influer dans l'esprit de Poinsot afin que le philosophe fût nommé professeur d'analyse et de mécanique. Comte perdit ses fonctions de répétiteur par suite des machinations de ses ennemis et tout particulièrement de quelques académiciens. Bertrand explique le fait d'une toute autre manière, en le rapportant en somme au calendrier positiviste. L'académicien n'est pas bien informé; Comte ne songea pas du tout à quitter Paris en 1851 et ce ne fut que vers les derniers mois de sa vie qu'il eut l'idée de faire un voyage à Montpellier. Le général Bonnet, qui commandait l'Ecole polytechnique en 1851, se crut le devoir d'adresser à Auguste

Comte, d'une manière affectueuse et sympathique, quelques remarques sur ses opinions philosophiques, et, à cet effet, il lui écrivit une lettre datée du 30 novembre de l'année susdite. Comte y répondit le lendemain. Je copie à la suite deux paragraphes remarquables de la réponse du philosophe : « Votre loyale sollicitude envers moi me touche profondément et j'accueille, avec une respectueuse gratitude, vos bienveillants conseils dont je m'efforcerai de profiter, autant que le permettent mes convictions et mes sentiments. Mais je n'hésite point à refuser au pouvoir purement matériel, que l'on qualifie encore de *gouvernement*, la faculté d'ordonner ou d'interdire aux fonctionnaires scientifiques des opinions et des formules étrangères à leur office spécial... » Et un peu plus loin : « Mais hors de l'Ecole j'ai toujours considéré mon langage, oral ou écrit, comme devant rester aussi libre que ma pensée, sous ma seule responsabilité civique. Quand cette juste indépendance ne sera plus respectée, je saurai quitter sans hésitation tout poste qui m'imposerait un tel esclavage. »

La lettre adressée au général Bonnet a l'en-tête que voici : *Paris, le lundi 1er décembre* 1851 et non pas 13 Aristote 63 comme dit Bertrand. Il n'y eut pas d'autres relations épistolaires que celles que je viens de mentionner, entre le général Bonnet et Comte. La spoliation, inaugurée contre Comte le 27 mai 1844, se consomma en l'an précité 1851 (vers la fin, je crois), après 19 ans de services irréprochables.

— Comme examinateur d'admission la carrière de Comte fut vraiment remarquable. Bertrand même l'avoue et c'est qu'il se rappelle, peut-être, les notes brillantes qu'il lui décerna en 1839 en rendant justice à ses connaissances et à son talent. Poinsot, le maître préféré de Bertrand, qualifia toujours de « bien remplies » les fonctions de Comte comme examinateur d'admission ; et une fois il raconta à son ami le philosophe qu'une dame distinguée et de grande valeur eut la curiosité d'assister aux examens de Comte et s'y rendit en effet déguisée en homme. La nature des examens surprit agréablement cette dame qui confia ses impressions à Poinsot en lui disant : « M. Comte a l'air, à chaque question, d'inventer les mathématiques. » Bertrand affirme que les examens du philosophe dégénérèrent en comédie par la nature des questions qui étaient toujours les mêmes, les élèves s'exerçant à y répondre. Cette imputation est banale. D'abord les questions étaient très variées et nombreuses, et embrassaient tous les cours. Ensuite, ce qui caractérisa les examens de Comte ce fut son habitude de demander aux élèves les parties dont la solution exige

la connaissance des théories diverses qui forment l'ensemble de la branche de la science exigée pour l'admission des candidats. Quelque connues qu'elles soient, si les questions embrassent un champ vaste, jamais une préparation superficielle ne peut suffire, quoi qu'en dise Bertrand.

Les professeurs de mathématiques se plaignaient de ce que Comte posait des questions difficiles aux élèves et quelques-uns d'entre eux portèrent plainte à l'Ecole polytechnique, Catalan par exemple. Comte promit à Coriolis, qui était alors Directeur d'études, de supprimer les questions que ce dernier déclarerait difficiles. Coriolis eut la déférence de se rendre deux fois chez Comte où il fut décidé de n'éliminer que trois questions, et encore sur ces trois, deux furent réservées pour les élèves distingués.

Bertrand cherche à justifier Arago et les membres du Conseil de l'Ecole polytechnique des imputations dirigés contre eux par Comte et ses disciples, et pour les exempter de responsabilité il présente Comte comme un professeur qui méritait d'être révoqué. Malgré cela, Bertrand, qui blâma la conduite tenue à l'égard de Comte, n'ose pas la louanger à présent; c'est ce qu'il avoue dans la *Revue des Deux-Mondes*. Mais Bertrand oublie qu'il tombe dans une contradiction quand il affirme que, si Comte n'eût pas publié la préface du VI[e] vol. de la *Philosophie positive*, où il censure justement la manière dont on procédait alors pour nommer les professeurs de l'Ecole polytechnique, sa place n'aurait pas été menacée. Ainsi donc Bertrand avoue que l'on procéda contre Comte par haine et en vue de tirer vengeance de lui; haine et vengeance injustes, attendu que Comte censurait l'institution et non pas ceux qui individuellement la représentaient.

— Pas un seul des passages de Comte, transcrits dans l'article de Bertrand, n'est textuel. Il s'écarte de l'original même quand il nous annonce qu'il va copier textuellement. On ne saurait attribuer cette inconformité qu'à la mauvaise foi du pamphlétaire qui n'est vraisemblablement pas sans savoir que le style précis de Comte et le scrupule qu'il apportait dans l'élection des termes dont il faisait usage rendent toute altération dangereuse.

Il y a des paragraphes dans le réquisitoire de Bertrand (tel me semble son travail) où l'académicien fait preuve de son manque de connaissance de l'affaire, et où l'on voit qu'il parle seulement par ouï-dire. Il affirme, par exemple, que Comte condamna énergiquement la conduite observée envers lui par l'illustre mathématicien Poinsot en 1840, au sujet de l'élection de professeur d'analyse et de mécanique pour l'Ecole polytechnique, dans la

préface du VI[e] vol. de la *Philosophie positive* ; et le lecteur de la *Revue des Deux-Mondes* qui voudrait voir la condamnation serait désappointé, car c'est à la page 406 où l'on trouve cette censure aussi énergique que juste.

— Bertrand établit des comparaisons dans son article concernant la valeur de Comte comme professeur. Dans celle qui se rapporte à Sturm, n'ayant pas de titres pour superposer l'algébriste au philosophe, il finit par dire que les élèves bâillaient dans la classe du compétiteur de Comte, tandis qu'ils auraient applaudi Comte au commencement et à la fin des leçons ; mais que, malgré cela, pour l'honneur de l'Ecole et la conservation de ses traditions, la préférence donnée à Sturm sur le grand rénovateur fût juste. En se référant à Duhamel, Bertrand dit : « Très supérieur à Comte comme géomètre, il croyait l'être encore plus comme professeur. » Des juges aussi compétents que Laffitte ne partagent pas cet avis, et le successeur de Comte a dit en parlant de Duhamel : « C'était un professeur distingué, quoique inférieur à M. Navier et encore plus à Auguste Comte. » Quelques lecteurs diront : Le jugement de Laffitte est passionné à cause de son intimité avec Comte et de son adhésion à ses doctrines, mais on peut présenter la même observation au sujet de Bertrand qui est neveu de Duhamel.

— Bertrand qui, d'après sa propre confession, a accepté cette fois le rôle d'avocat du diable, dit que la *Géométrie Analytique* de Comte renferme des erreurs indiscutables. Il n'en signale aucune, et il est curieux de remarquer que, tandis qu'il cherche avec ardeur dans le premier volume de la *Philosophie Positive* pour trouver des erreurs et les faire connaître, il n'en signale pas une seule dans la *Géométrie Analytique* et se contente d'une affirmation vague.

— Avant de répondre aux imputations que fait Bertrand à Comte en raison de quelques paragraphes de sa Philosophie de la mécanique, je vais m'occuper d'autres calomnies très graves.

L'académicien soutient que Comte n'est pas véridique, et en preuve de cela, il cite ce qu'il appelle *académiquement* des contradictions entre deux récits. Littré dit dans sa biographie de Comte, que le philosophe fut pendant trois semaines secrétaire de Casimir-Perier et Comte dit à Valat, dans une de ses lettres, qu'il fut sollicité comme précepteur chez Casimir-Perier et dédaigna cette place après y avoir jeté un coup d'œil. Bertrand en tire cette conséquence que Comte manque de vérité, et cette affirmation étonne vraiment, car il n'y a qu'une interprétation casuistique qui puisse induire le détracteur de Comte à lancer une si

étrange assertion, et que précepteur et secrétaire sont des choses différentes.

Lors du licenciement des élèves de l'Ecole polytechnique, à la suite de la lettre adressée à Lefébure de Fourcy, l'autorité envoya Comte à Montpellier et l'y fit surveiller par la police. Comte resta dans sa ville natale jusqu'au mois de septembre 1816, retournant alors à Paris contre le désir exprès de ses parents. Ceux-ci, néanmoins, furent soulagés par l'espoir qu'il pût finir ses études d'une manière ou de l'autre. On permit aux élèves licenciés d'entrer aux concours des services publics. Comte était sûr qu'on ne le laisserait point prendre part à ces concours, 1° parce qu'il avait écrit et signé le premier la lettre adressée au répétiteur et ayant entraîné le licenciement; 2° parce que l'on avait imposé la condition de bonne conduite observée à l'Ecole, et qu'il n'était pas bien annoté à cet égard à cause de son indiscipline. Il écrit à ses parents qu'il tâche de finir sa carrière, parce qu'il veut qu'on le laisse en liberté de se livrer à ses spéculations philosophiques; tandis qu'il dit à Valat qu'il n'a fait aucune démarche pour atteindre ce but, et ce sont ces différences, parfaitement explicables et que Comte explique dans sa correspondance à Valat, qui font dire à Bertrand : Comte n'est pas véridique. Encore une déduction *sui generis* de Bertrand.

Comte se maria contre la volonté de ses parents (Bertrand en convient) et dit à Valat, dans une de ses lettres : «..... je suis sur le point de me marier avec une jeune femme fort spirituelle dont les capitaux sont exactement équivalents aux miens. » Bertrand soutient que Comte n'est pas véridique par ce simple fait, qu'il se maria sans la volonté de ses parents et qu'il dit à Valat ce que je viens de transcrire.

— Je prolongerais cet article outre mesure, en abusant par là de l'hospitalité qui m'est accordée dans les colonnes de *El Universal*, si je me proposais de signaler une à une toutes les contradictions et calomnies de Bertrand. Je terminerai donc par l'examen de deux points capitaux, savoir : 1° celui qui a rapport aux erreurs que Bertrand croit avoir trouvées dans le vol. Ier de la *Philosophie Positive* et qui pouraient impressionner les esprits purement scientifiques qui ne connaissent pas l'œuvre de Comte, parce que l'affirmation sort de la bouche d'un mathématicien; 2° celui qui se rapporte aux relations de Comte avec Clotilde de Vaux. — Mais il est opportun et convenable, ce me semble, d'indiquer auparavant que, si, pour Bertrand, les preuves ne prouvent pas, Bertrand est une exception, et qu'on peut voir dans les col-

lections de la *Revue Occidentale* quantité de documents authentiques sur la vie glorieuse du fondateur du Positivisme que Bertrand, exprès, n'a pas voulu consulter.

— La calomnie la plus grossière de Bertrand est celle qui se rapporte aux relations entre Comte et Clotilde de Vaux. Jamais affection n'a été ni plus pure ni plus tendre ! Bertrand ne saurait jamais ternir la mémoire de la sublime nature féminine à laquelle Comte fut attaché par les liens indestructibles de la plus noble affection ! Des juges aussi sévères que le père Gruber, de la Compagnie de Jésus, n'ont rien vu à ces relations qu'un amour sublime et parfaitement spirituel. Bertrand manque de vérité et tout en se croyant bien informé il tombe en plusieurs inexactitudes. Comte connut Clotilde de Vaux en octobre 1844 et pas en 1845, comme dit son détracteur. Les relations entre le philosophe et l'incomparable sœur de Maximilien Marie avaient duré près d'un an, lorsque ce dernier engagea Comte à être le parrain de son premier né. Le baptême eut lieu le 28 août 1845 et il n'est pas croyable que Marie, haïssant Comte, comme Bertrand le laisse voir, l'eût engagé à être son compère. Il n'est pas certain que Comte écrivit tous les jours à Clotilde de Vaux, leur correspondance en près d'un an se composant de 181 lettres et non pas de plus de 300 de Comte sans compter celles de Clotilde de Vaux, comme Bertrand l'affirme en tâchant de dénaturer la plus pure des passions et de présenter la vie de Comte comme peu édifiante. Heureusement les lecteurs de Comte possèdent assez de renseignements pour déclarer calomnieuses les affirmations de l'académicien.

Comte ne songea jamais à se donner pour un homme exempt d'imperfections et de défauts. Bien au contraire, fidèle à son programme de *vivre au grand jour*, il ne cacha rien de sa vie et voulut être jugé tel qu'il était. Voilà pourquoi il ordonna à ses exécuteurs testamentaires de publier toute sa correspondance.

Laffitte a fidèlement exécuté l'ordre de son vénéré maître, et n'a pas craint de le présenter comme un grand homme doué d'une nature noble, mais réelle et effective, ayant par conséquent sa part des faiblesses humaines inhérentes à notre organisation et que seuls les hypocrites cherchent à dissimuler. L'idée n'est jamais venue aux positivistes de présenter Comte comme un type exempt de sexualité, d'instinct conservateur, etc. C'est pourquoi obéissant à ses ordres et se rappelant les mots attribués au grand Cromwell : « Peignez-moi tel que je suis, avec toutes

mes verrues, » ils ont fait connaître le grand philosophe dans tous ses détails, sans rien cacher de sa vie.

Depuis 1846, Auguste Comte ne sortait plus que les mercredis pour se rendre au cimetière du Père-Lachaise et déposer des fleurs sur la tombe de sa Clotilde. « Ce fut là que — dit Lonchampt — agenouillé un jour devant la froide pierre qui recouvrait les restes de son amie, il sentit une main vigoureuse serrer la sienne. C'était le père de son amante. A la vue d'Auguste Comte, abîmé dans sa muette douleur, le vieux soldat s'émut : il comprit alors cette passion sainte qu'il avait méconnue, faute d'en saisir le caractère; il regretta ses rudesses envers le philosophe; il voulut parler — mais ses sanglots furent la seule réparation arrachée à son orgueil. »

— Bertrand croit trouver Comte en erreur, parce que celui-ci dit dans sa Philosophie de la mécanique que le principe des vitesses virtuelles se vérifie « distinctement par rapport à tous les mouvements élémentaires que le système pourrait prendre en *vertu des forces dont il est animé.* » Il juge les mots soulignés oiseux et redondants. Ce reproche de Bertrand me paraît injustifié parce qu'on gagne de la clarté avec l'énoncé de Comte, et une preuve qu'il énonça correctement le théorème est que les plus modernes spécialistes l'énoncent comme lui (Voy. Flamant, *Mécanique générale*, p. 406).

A la page 496 du tome 1er de la *Philosophie Positive* Comte dit, en parlant des équations de l'équilibre : « En supposant que les forces soient entièrement quelconques, et qu'elles soient appliquées aux divers points d'un corps solide, qui ne soit d'ailleurs assujetti à aucune condition particulière, on parvient ainsi immédiatement et de la manière la plus simple aux six équations générales de l'équilibre, rapportées ci-dessus, d'après la méthode dynamique. Si le solide, au lieu d'être complètement libre, doit être plus ou moins gêné, il suffit d'introduire au nombre des forces du système les résistances qui en résultent après les avoir convenablement définies, ce qui ne fera qu'ajouter quelques nouveaux termes à l'équation fondamentale ». Le dernier paragraphe transcrit renferme une erreur, au dire de Bertrand. Je ne comprends pas comment un mathématicien aussi distingué a pu donner à la presse une telle affirmation. Les conditions universelles de l'équilibre, nécessaires à tous les systèmes, ne suffisent aux corps solides que dans le cas où les forces qui y soient appliquées ne fassent pas changer d'une manière perceptible les distances réciproques de leurs points. L'application de forces aux solides

produit des déformations dont il faut tenir compte dans l'équation fondamentale pour résoudre le problème. Les lecteurs intéressés à cette question peuvent consulter le livre de Flamant cité ci-dessus, pages 414 et suivantes, et ils trouveront la plus complète conformité entre les affirmations de Comte et celle du moderne ouvrage qu'on étudie à notre Ecole d'ingénieurs.

« Après avoir établi la théorie du mouvement curviligne d'une molécule libre, — dit Comte — il est aisé d'y faire rentrer le cas où cette molécule est assujettie, au contraire, à rester sur une courbe donnée. Il suffit, comme je l'ai indiqué, de comprendre alors, parmi les forces continues auxquelles la molécule est primitivement soumise, le résistance totale exercée par la courbe proposée, ce qui permettra évidemment de considérer le mobile comme entièrement libre. » Bertrand soutient qu'il y a encore une erreur dans ce paragraphe. On ne connaît cependant pas, en mécanique, un procédé différent de celui montré par Comte, pour étudier le mouvement d'un point forcé de rester sur une courbe donnée.

Tous les auteurs procèdent de la manière indiquée par Comte, et les paragraphes qui, dans son ouvrage, vont à la suite de ceux que j'ai transcrits prouvent éloquemment. par suite de leur accord avec les paragraphes correspondants de Flamant, par exemple, que le philosophe connaissait la mécanique.

Bertrand réfute, à propos de ce que Comte dit sur la percussion, une proposition que le philosophe ne songea jamais à énoncer.

Ni la nature de ce journal, ni la limite que je dois nécessairement mettre à ces observations ne me permettent de suivre Bertrand pas à pas. La lecture de la philosophie de la mécanique de Comte et celle d'un traité quelconque de mécanique démontrent que le fondateur du Positivisme ne fit aucune erreur dans ses appréciations. J'ai déjà fait remarquer que toutes les citations de Bertrand s'écartent de l'original, et j'ajouterai que des paragraphes isolés et détachés de l'ensemble ne peuvent donner aucune idée claire à un lecteur sensé.

Dans quelques-unes des soi-disant erreurs que Bertrand cite, Comte fait rapport à des démonstrations données par l'immortel Lagrange, dans sa *Mécanique analytique*, qualifiée de chef-d'œuvre par le philosophe et même par Bertrand, dans son étude sur d'Alembert. Pourquoi l'académicien n'a-t-il pas démontré la fausseté de ces démonstrations ? C'est que, sans doute, il n'a pas pu le faire.

Le désir de censurer Comte pousse l'académicien à l'extrême de nier que Kepler ait été l'auteur de la loi des aires, une paternité que personne ne conteste ni n'a jamais contestée à l'éminent perfectionnateur de la géométrie solaire. Il est incompréhensible que l'auteur des *Fondateurs de l'astronomie moderne* ignore la réalité de l'affirmation de Comte, et seul l'immodéré désir de calomnier a pu le conduire à une telle aberration. Comte parle de *force accélératrice* quand il s'occupe du théorème des aires ainsi que le font tous les auteurs de mécanique (voyez Flamant, p. 147), et ne commet pas d'anachronisme, ainsi que Bertrand l'affirme, puisqu'il ne met pas ces mots dans la bouche de Kepler. Si quelque auteur a bien caractérisé les lois de ce célèbre astronome et répété que leur découverte fut purement géométrique, ce fut Auguste Comte.

— Le fondateur de la religion de l'Humanité a beaucoup de titres pour être admiré, et n'a pas besoin de cette défense pour la vénération croissante de sa mémoire ; pas un de ses titres n'est usurpé, et si Bertrand lui refuse, en se servant de la calomnie, celui d'illustre mathématicien, Poinsot, Dulong, Laffitte et autres le lui accordent à l'envi.

Je me plais à croire que ce qui vient d'être exposé suffira pour mettre en garde les lecteurs mexicains de la *Revue des Deux-Mondes* contre la mauvaise foi qui a inspiré l'académicien dans ses attaques contre Comte et le manque de raison qu'il y a dans ses affirmations.

Un article de cette nature ne suffit ni par son étendue ni par son caractère à faire connaître Comte ; son œuvre est colossale et il faut y recourir pour savoir ce que fut le plus grand des philosophes.

Bertrand ne s'est occupé que d'une fraction du premier tome de la *Philosophie positive* et il croit avoir déjà jugé la première partie de l'œuvre du maître. Il importe de bien signaler cette sotte prétention.

Mexico : 2 Moïse, 109, Hercule — 2 janvier 1897.

Agustin ARAGON.

VARIÉTÉS

I. — LE SALON DE MADAME HELVÉTIUS ET LES IDÉOLOGUES

L'histoire des salons du XVIIIe siècle est encore à faire. J'entends par là, non pas seulement leur histoire anecdotique, pourtant si curieuse à connaître pour une appréciation exacte des mœurs et des caractères de l'époque, mais aussi et surtout celle qui, s'élevant plus haut, étudierait leur influence sur le progrès et la propagation des idées. A ces réunions mondaines périodiques, présidées presque toutes par des femmes éminentes par le cœur et l'esprit, on voyait fréquenter les hommes les plus distingués de leur temps : savants, philosophes, littérateurs, y venaient chercher cette liberté qu'ils ne trouvaient ni à la Cour ni dans les Académies ; ce qu'il leur était interdit de publier, ils trouvaient le moyen, sans crainte d'être embastillés, de le discuter dans ces salons d'où semblaient bannis tous les préjugés, ceux de caste comme les autres. Sans doute, pour employer un terme cher à la classification politique d'aujourd'hui, il en était de plus avancés les uns que les autres ; mais, en général, on y trouvait une émancipation moyenne, bien supérieure au milieu ambiant.

A les passer tous en revue, depuis le salon de la marquise de Lambert, qui ouvre le siècle, jusqu'à celui de Mme Helvétius, qui le clôt en quelque sorte ; à étudier la vie et les idées des nombreux hôtes de ces réunions, on arriverait à écrire l'histoire la plus vivante, la plus animée de ce grand XVIIIe siècle qu'on admire de plus en plus à mesure qu'on entre davantage dans son intimité. Il fut, en effet, de tous ceux qui l'ont précédé, le plus actif remueur d'idées : il a, sinon résolu, du

moins posé avec une remarquable netteté la plupart des grands problèmes sociaux et moraux qui tourmentent encore notre époque et s'imposent à notre sollicitude.

A défaut de ce tableau d'ensemble si digne de tenter la plume d'un écrivain à la fois érudit et philosophe, il existe d'intéressantes monographies, à l'aide desquelles on peut s'introduire dans tel ou tel salon, se mettre en rapport avec les maîtres de la maison et avec leurs invités, s'initier à leurs manières et à leurs habitudes, écouter leurs « propos de table », en un mot vivre de leur vie, goûter le charme pénétrant de cette société qui n'eut et n'aura peut-être jamais sa pareille.

Les lecteurs de la *Revue occidentale* connaissent tous l'excellent ouvrage de M. C. Avezac-Lavigne sur *Diderot et la Société du baron d'Holbach* (Paris, Ernest Leroux, 1895), après lequel il reste peu à dire sur la fameuse *Synagogue* qui réunissait les esprits les plus scientifiques du parti philosophique, où se faisait en somme la besogne la plus utile au progrès des connaissances humaines. C'était le véritable salon de l'*Encyclopédie*, où le cerveau fumeux de Diderot et l'immense savoir d'Holbach se rencontrant (1), purent, associés, porter des coups si rudes à ce qu'on appelait alors les préjugés, à l'ordre de choses établi, comme nous dirions aujourd'hui.

La *Synagogue* se dispersa après la mort de Diderot et de d'Holbach ; mais l'esprit qui y régna pendant plus d'un quart de siècle ne disparut pas avec eux. La semence encyclopédique avait germé : une nouvelle génération de penseurs et de savants surgit, qui devaient développer l'enseignement de leurs maîtres dans toutes les branches des connaissances humaines. Aussi heureux que les commensaux de l'auteur du *Système de la nature*, ils trouvèrent un centre de ralliement dans cette attirante maison d'Auteuil dont Mme Helvétius et Cabanis furent l'âme.

M. Antoine Guillois s'est fait l'historien — et l'historien

(1) « Quelque système que forge mon imagination, disait Diderot, je suis sûr que mon ami d'Holbach me trouve des faits et des autorités pour le justifier. »

très documenté — de cette société d'Auteuil (1). Son livre, d'une lecture tout particulièrement attachante, nous fait entrer dans l'intimité de plusieurs générations de grands esprits, qui se sont succédé, depuis les directeurs et principaux collaborateurs de l'*Encyclopédie* jusqu'aux derniers idéologues. Il y a là une période de plus d'un demi-siècle de l'histoire intellectuelle et morale de la France, que la grandeur des événements politiques a trop fait oublier, ou que l'esprit de parti s'est appliqué à défigurer.

M. Guillois essaie de remettre les choses en leur vraie place, et il y réussit : il sait faire aimer tous ces hommes — savants, littérateurs, philosophes, — dont un grand nombre ont été indignement calomniés ; ils ont eu, certes, leurs défauts, — c'est le lot de l'humaine nature, — mais on peut dire de la majorité d'entre eux qu'ils ont vécu pour la propagation de leurs idées, sachant au besoin souffrir et mourir pour elles.

L'histoire de la société d'Auteuil présente plusieurs phases distinctes. Mme Helvétius, en s'installant à la campagne, en 1772, après la mort de son mari, y transplanta, en quelque sorte, son salon de Paris, toujours si fréquenté. Tous les amis de l'auteur de l'*Esprit* se retrouvèrent ainsi à Auteuil : d'Alembert et Diderot, Condillac et d'Holbach, Turgot et Franklin, Morellet et La Roche, bien d'autres encore ; ils purent continuer à échanger leurs idées qui, bientôt, allaient entrer dans le domaine des faits.

C'est cette première phase que M. Emile Antoine a particulièrement mise en lumière dans l'excellent discours qu'il prononça, il y a quatre ans, à la cérémonie d'inauguration du monument de Mme Helvétius au cimetière d'Auteuil (V. *Revue Occidentale*, n° du 1er juillet 1893, p. 107). Notre savant confrère a fait œuvre de justice en associant à l'hommage rendu à la femme le nom de son illustre mari, en prouvant que l'œuvre de ce penseur, plus original qu'on ne veut le dire, ne mérite ni la réprobation, ni le dédain dont elle est l'objet.

(1) *Le salon de Madame Helvétius. Cabanis et les idéologues*, par Antoine Guillois, 2e édition, 1 vol. in-18, orné de deux portraits d'après des originaux inédits. Paris, Calmann Lévy, 1894.

La deuxième phase commence vers 1789, à l'époque où Cabanis devint l'hôte assidu de Mme Helvétius, puis son fils adoptif. Ce fut la période la plus brillante, la plus utile aussi. Pendant près de vingt ans, on vit se réunir dans cette maison d'Auteuil, tout ce que Paris contenait d'esprits libres, ceux que, dans la suite, on devait appeler les *idéologues*. Cette réunion était, comme l'a si bien dit Damiron (1) : « une académie intime et un institut d'entre-soi, dans lequel, par pur zèle, par pur amour pour la science, on venait poursuivre des études pour lesquelles on avait besoin du commerce familier de la pensée. Cabanis en était l'âme, Volney y assistait, M. de Tracy y était assidu et y prenait une part très active. Garat, Maine de Biran, M. de Gérando, La Romiguière et plusieurs autres y apportaient aussi leur tribut de lumières. On y discutait, on y lisait, on s'y donnait des tâches, des directions et des secours ; on y philosophait véritablement... »

C'est de cette « académie intime » que sortirent toutes les grandes œuvres philosophiques et même quelques-unes des grandes réalisations politiques qui illustrèrent la Révolution et les premières années de l'Empire. A ce dernier point de vue, il est toujours bon de rappeler que l'importante réforme du traitement et de l'assistance des aliénés y prit naissance, qu'elle se trouve développée tout au long dans les rapports que Cabanis présenta, pendant les années 1791 à 1793, à la Commission des hôpitaux de Paris, dont il était un des membres les plus actifs (2). C'est Cabanis qui introduisit Pinel dans le cénacle d'Auteuil et, plus tard, le fit nommer médecin de l'hospice de Bicêtre, où, pour la première fois, les chaînes furent enlevées aux aliénés. Dans la glorification de ce grand acte de justice et de bienfaisance, les noms de ces

(1) *Essai sur l'histoire de la philosophie en France au* XIXe *siècle*, 3e édition, t. Ier, p. 43. — Cf. Peisse. Notice historique et philosophique sur la vie et les travaux de Cabanis, in *Rapports du physique et du moral de l'homme,* par Cabanis. Paris, 1844, p. XXIII.

(2) *Quelques principes et quelques vues sur les secours publics*, ch. VII. Des maisons publiques et charitables de fous. In *Œuvres complètes*, de Cabanis, t. II, p. 275 et suiv. Paris, 1823. — Cet ouvrage, comme dit l'auteur, « est extrait de différents rapports faits à la Commission des hôpitaux de Paris, pendant les années 1791, 1792 et 1793. »

deux grands esprits méritent de rester intimement unis ; car, si Pinel l'a exécuté, Cabanis eut l'honneur de le concevoir.

Quant à l'œuvre scientifique et philosophique des idéologues, elle est considérable. Longtemps mise sous le boisseau, ou violemment attaquée par la réaction religieuse et philosophique de la première moitié du siècle, elle est aujourd'hui plus sainement jugée, même par ses adversaires. Nous n'en voulons pour preuve que les livres récents de M. Ferraz (1) et de M. Picavet (2), tous deux membres distingués de l'Université, qui, quoique spiritualistes, rendent pleinement justice aux idéologues. Que les temps sont changés ! Nous sommes loin de l'époque où Victor Cousin (5) et ses disciples accablaient d'invectives et de dédain, avec une sorte d'indignation factice, les *doctrines sensualistes*, c'est-à-dire toutes ces idées scientifiques du XVIIIe siècle, dont ils méconnaissaient la portée sociale, que la société d'Auteuil nous a transmises en les développant et qui ont été commme le ferment de la pensée d'Auguste Comte.

L'histoire de la troisième phase commence à la mort de Cabanis. La maison d'Auteuil que Mme Helvétius avait léguée à son fils adoptif, qui avait, pendant quarante ans, donné l'hospitalité à tant d'illustrations de la France et même de l'étranger, fut définitivement fermée. A quelques pas de là habitait le sage Destutt de Tracy ; il fit de son salon le centre de réunion des derniers idéologues, leur offrant ainsi « un endroit écarté » où de philosopher en paix ils eussent la liberté.

Tel est le cadre, ou plutôt le *schéma*, du livre de M. Guillois. Mais une sèche analyse ne saurait rendre tout ce qu'il

(1) M. Ferraz, correspondant de l'Institut, *Histoire de la Philosophie pendant la Révolution (1789-1804)*, 1 vol. in-12. Paris, 1889.

(2) Fr. Picavet, docteur ès lettres, *les Idéologues, Essai sur l'histoire des idées et des théories scientifiques, philosophiques, religieuses, etc., en France depuis 1789*, 1 vol. in-8° de la *Bibliothèque de philosophie contemporaine*. Paris, 1891.

(3) Victor Cousin, visitant un jour la propriété de Tracy, à Auteuil, qu'on appelait, même dans le peuple, la *Maison des Idéologues*, dit à ceux qui l'accompagnaient : « Oui, c'est là qu'en 1810 on soutenait que l'âme n'est qu'un piston ! » — C'est peut-être une boutade spirituelle, mais qui n'a pas le sens commun, appliquée aux idées de Tracy.

y a de vie et d'animation dans ce petit volume de trois cents pages, qui ne se contente pas de nous faire entrer dans l'intimité de nombreux personnages, mais nous place au milieu même des événements auxquels ils ont pris part. De nombreux extraits de lettres inédites permettent de se rendre un meilleur compte du tour d'esprit et du caractère de ces savants, de ces philosophes, qu'on juge trop exclusivement d'après leurs œuvres. Il ne nous déplaît pas de retrouver, sous le penseur, l'homme, avec ses passions, ses ambitions, ses préoccupations personnelles; il n'en paraît que plus grand lorsqu'on le voit subordonner toutes ces tendances égoïstes à un sentiment supérieur, au progrès de la science et de l'humanité.

Au milieu de cette foule de femmes et d'hommes de mérite dont il nous parle, il est deux philosophes pour lesquels M. Guillois marque une sympathie particulière ; et en cela je suis absolument d'accord avec lui. Ces deux penseurs sont Cabanis et Destutt de Tracy.

Cabanis fut un puissant esprit et, aussi, un grand cœur ; c'était l'opinion de tous ses contemporains, et le poète Andrieux, avec raison, le comparait à Fénelon. Je ne résiste pas au plaisir de reproduire le beau portrait que M. Guillois trace de cet excellent homme; il nous le peint le lendemain de la mort de Mme Helvétius.

« Cabanis avait dépassé la quarantaine, écrit-il (p. 189) ; il « était très grand, ses cheveux noirs encore, sa taille restée « mince, ses yeux bleus, qui avaient gardé toute leur vivacité, « n'accusaient pas l'âge mûr qu'indiquaient seulement et que « soulignaient, pour ainsi dire, l'élévation de ses épaules et « l'alanguissement de sa démarche.

« Son cœur, en revanche, et son esprit avaient gardé cette « fraîcheur d'impressions, cette fleur de bonté, de douceur et « d'affection qui le faisait appeler, par Manzoni « l'angélique « Cabanis ». Toujours, disait Droz, « il rendait meilleurs « ceux avec lesquels il conversait, parce qu'il les supposait « bons comme lui; parce qu'il avait une entière persuasion « que la vérité se répandra sur la terre; et parce que nul soin, « pour la cause de l'Humanité, ne pouvait lui paraître pé-

« nible. Ses paroles, doucement animées, coulaient avec une « élégante facilité. Lorsque, dans son jardin d'Auteuil, je « l'écoutais avec délices, il rendait vivement, pour moi, un « de ces philosophes de la Grèce qui, sous de verts om- « brages, instruisaient des disciples, avides de les entendre. »

« Cabanis adorait la nature jusque dans ses plus secrètes « manifestations. La poésie, charme de sa jeunesse, se mon- « trait à nouveau dans les heures de sa maturité qui, hélas! « allaient être les dernières de son existence. « La nature, « disait-il, se plaît à parer les végétaux des plus belles et des « plus riches couleurs, à les imprégner des parfums les plus « doux. Nous respirons une vie nouvelle, avec les émana- « tions des jardins et des bosquets », et il rappelait, avec « amour, ces prestiges de l'imagination, ces souvenirs les plus « chers au cœur qui, souvent, se confondent avec ceux des « fleurs et de la campagne..... » On ne saurait mieux dire.

Au point de vue scientifique, Cabanis doit être considéré comme un précurseur. Son immortel traité des *Rapports du physique et du moral de l'homme* a définitivement placé sur le terrain positif cette difficile question de l'étude de la nature humaine, et jalonné la route à ceux qui creuseront le problème plus à fond (1).

« Cabanis ne spécialisait pas la science dans la seule et « unique expérimentation et c'est là ce qui lui permettait ces

(1) Il n'est pas sans intérêt de reproduire ici le jugement porté sur ce traité par Benjamin Constant : « Je lis le livre de Cabanis, écrivait-il, et j'en suis enchanté. Il y a une netteté dans les idées, une clarté dans les expressions, une fierté contenue dans le style, un calme dans la marche de l'ouvrage qui en font, selon moi, une des plus belles productions du siècle. Le fond du système a toujours été ce qui m'a paru le plus probable, mais j'avoue que je n'ai pas une grande envie que cela me soit démontré (Guillois, p. 173). » — Cette dernière phrase ne semble-t-elle pas comme une variante du célèbre mot de Fontenelle, disant que, s'il tenait toutes les vérités dans sa main, il se garderait bien de l'ouvrir?

Voici, d'autre part, l'opinion de Napoléon Ier, émise par lui dans une de ses conversations avec M. de Narbonne : «... Je n'aime pas le livre du sénateur Cabanis ; mais, j'en conviens, le physique est pour beaucoup dans l'homme ; et il y a bien des choses qui s'expliquent mieux par là que par la métaphysique creuse et par les distinctions entre l'*âme grande* et l'*âme haute*, comme en fait Montesquieu. » (V. Villemain, *Souvenirs contemporains d'histoire et de littérature,* 3e édit., Paris, 1855, Tome I, p. 156.)

« hypothèses, ces vues d'avenir, intuition du génie dont « l'histoire fournit de si nombreux exemples. » Et à l'appui de ce qu'il avance là, M. Guillois cite le passage suivant d'un manuscrit inédit de Cabanis qui prouve que ce profond penseur avait, dès 1798, entrevu les théories microbiennes. — « La fièvre jaune, écrivait-il, est, sans aucun doute, une maladie produite par un *miasme animal.* »

Nous serions incomplet si nous ne rappelions encore que Cabanis fut un initiateur dans les questions d'éducation, d'enseignement médical, d'assistance publique. La plupart des grandes réformes faites, depuis lui, sur ces divers points sont développées dans ses œuvres, et il ne serait que justice de lui en faire remonter une part d'honneur.

Quant à Destutt de Tracy, « qui, de tous les métaphysiciens, fut néanmoins, d'après les paroles de Comte (1), incontestablement le plus rapproché jusqu'ici de l'état positif, et qui d'ailleurs manifesta toujours une disposition éminemment progressive et une admirable candeur philosophique, trop rares l'une et l'autre aujourd'hui chez de tels esprits », — il mérite à tous égards, et comme homme et comme penseur, la place importante que M. Guillois lui donne dans son livre et qu'il doit occuper, en réalité, dans l'histoire de la philosophie moderne. Il fut un original dans toutes les acceptions du mot.

« Enthousiaste de Voltaire qu'il se faisait lire et dont il ai-« mait à réciter les chefs-d'œuvre, Tracy était resté, dans « une période avancée du dix-neuvième siècle, l'homme de « qualité du règne de Louis XVI, imbu déjà des idées de la « Révolution. C'est ainsi qu'il n'admettait pas, dans ses « terres, qu'une cloche annonçât l'heure des repas, « parce « qu'il ne voulait pas humilier ceux qui n'en avaient pas ». « Mais, en revanche, il aimait à montrer les portraits de ses « ancêtres et les cordons bleus de sa famille, sans songer « qu'il pouvait blesser ainsi ceux qui n'étaient pas d'aussi « bonne race que lui.

« Tracy ne comprenait pas les modes nouvelles qui per-

(1) *Cours de philosophie positive,* 2e édit. Paris. 1864, t. III, p. 541.

« mettent aux hommes de porter des gants devant les dames « et d'aller, le soir, en bottes, dans leurs salons. C'était là « pour lui des choses indécentes et bonnes seulement pour « des valets d'écurie.

« Un seul jour, il essaya de mettre un pantalon et il en fut « tellement gêné qu'il y renonça. C'est ainsi qu'on put le « voir, lors de la Révolution de 1830, s'engager seul, en bas « de soie, le visage surmonté d'un vaste abat-jour vert, une « longue canne à la main, au milieu des barricades... »

Telles sont quelques-unes des petites *manies*, bien inoffensives d'ailleurs, que Tracy conserva jusqu'à la fin de ses jours. M. Guillois, qui nous les raconte, rappelle aussi que, en véritable philosophe, il « était humilié de croire. Il voulait savoir ». Aussi on comprend aisément qu'il répétât avec une certaine humeur : « On m'assure que j'ai une âme immortelle ; cela se peut bien, mais je n'en sais rien ».

Destutt de Tracy a été dignement loué par Mignet (1) dans l'intéressante notice qu'il lut sur ce philosophe à la séance publique de l'Académie des sciences morales et politiques du 28 mai 1842 ; voici la péroraison de ce bel éloge, qui nous peint en raccourci, mais en traits précis, l'auteur des *Eléments d'idéologie* et du *Commentaire sur l'Esprit des lois*.

« M. de Tracy est du petit nombre de ces hommes rares « qui ont donné le beau spectacle d'une parfaite harmonie « entre l'intelligence et le caractère, entre la raison et la con- « duite. Il n'a pas agi autrement qu'il n'a pensé, et sa vie a « été le pur reflet d'une longue idée. Pendant quatre-vingt- « deux ans il a eu le même amour pour la liberté, la même « foi dans la vérité, et il a marché avec courage dans les voies « droites où il était d'abord entré, sans autre ambition que « celle de voir la raison triomphante et l'humanité heureuse. « Ayant fait partie de cette généreuse noblesse qui avait « coopéré à une révolution d'égalité, n'ayant pas voulu « quitter le sol de la patrie dans les moments du plus extrême « péril, sans crainte en prison, sans faiblesse au Sénat ; dans « ses livres, inspiré par le désir d'être utile ; avec ses amis,

(1) Mignet. *Notices et portraits historiques et littéraires*, 3e édit., tome I, p. 377. Paris, 1854.

« dévoué ; dans ses actions irréprochable, M. de Tracy a « été un grand philosophe, un excellent citoyen et un homme « de bien ».

On se laisse volontiers entraîner à la suite d'un guide aussi agréable et bien renseigné que M. Guillois ; on fait même quelque peu l'école buissonnière ; mais il faut savoir s'arrêter. Et cependant que de bons esprits il y aurait encore plaisir à passer en revue avec lui, Volney et Daunou, J.-M. Chénier et Andrieux (1), sans compter des écrivains moins connus mais non sans mérite, hôtes assidus de la maison d'Auteuil, qui travaillèrent tous à l'œuvre commune ; tels les petits, les modestes affluents dont les apports n'en contribuent pas moins à donner au cours du fleuve son ampleur et sa majesté.

Après la lecture d'un livre qui n'est, tout au long, qu'une preuve de l'utilité de réunions intimes, telles que la société d'Auteuil, pour le travail fructueux de la pensée, pour la propagation des idées, on se sent pris d'un regret, c'est que tout cela est du passé, et un passé qui semble définitivement clos. Notre société actuelle, si affairée, si hâtive, ne sent plus le besoin de ces « académies intimes » où l'on trouvait autrefois le « commerce familier de la pensée », qui permettait de mettre à l'essai les doctrines, les théories, avant de les lancer dans la circulation, de les discuter avec des esprits compétents, de profiter de leurs lumières et de leur expérience. Les mœurs ont changé, dira-t-on ; mais tout optimiste qu'on soit pour les choses du présent, on ne peut s'empêcher de déplorer que le progrès, dans sa constante marche en avant, rejette comme un lest encombrant, toute une série d'institutions, d'habitudes, aimables et utiles, sans que rien ne les remplace.

Dr Ant. Ritti.

(1) A propos d'Andrieux, rappelons que la tradition veut que ce soit à lui qu'est dû le mot *altruisme*, et que Comte aurait entendu ce poète s'en servir dans son cours à l'Ecole polytechnique où il enseignait la littérature française. Ce terme *altruisme* qui a eu le don d'effaroucher si longtemps le pédantisme académique aurait donc été forgé par un membre de l'Académie française (V. Célestin de Blignières. *Lettre sur la morale à M. l'évêque d'Orléans, l'un des quarante de l'Académie française*. Paris, 1863, p. 27).

II. — L'ÉDUCATION MÉDICALE DE LA FEMME (1)

I

Au commencement de l'année 1885, l'éminent hygiéniste Rochard faisait, en pleine Académie de médecine, la prédiction que, si la situation se prolongeait, la France était appelée à tomber, en 50 ans, au rang de 7e puissance.

Or, la situation se prolonge et malgré les progrès incontestables, mais bien insuffisants de l'hygiène, nous nous acheminons vers la réalisation de cette prophétie fondée sur l'implacable statistique.

Il existe dans chaque mairie française deux registres destinés à inscrire l'un les naissances et l'autre les décès. L'un est le doit et l'autre l'avoir, et la balance se solde par un déficit !

Voilà un des plus urgents problèmes de l'heure présente, celui à la solution duquel doivent s'appliquer tous les hommes compétents, et même simplement (c'est ma seule prétention auprès de vous), tous les cœurs ouverts aux préoccupations patriotiques.

A l'anémie croissante de notre organisme national on oppose deux thérapeutiques différentes qui ne sont heureusement pas contradictoires.

Les uns pensent qu'il faut s'attacher à augmenter le chiffre des naissances ; les autres soupèsent le registre des décès et le trouvent beaucoup trop lourd.

Les économistes s'en prennent presque exclusivement au défaut de natalité. Il leur semble plus facile d'obtenir un accroissement des naissances qu'une réduction des décès. La maladie et la mort sont volontiers regardées comme des phé-

(1) Ce sujet a été l'objet de deux conférences par l'auteur, l'une à la mairie de la rue Drouot et l'autre à la Société d'Enseignement positiviste, 10, rue Monsieur-le-Prince.

nomènes inévitables, d'un caractère fatal et presque divin. Les naissances, au contraire, paraissent dépendre de la seule bonne volonté, du caprice même.

Nous craignons que ce ne soit une erreur, et que, malgré de patriotiques exhortations, malgré l'appât de primes, et bien que le remède paraisse tout d'abord simple et facile, les couples français persistent à être de parcimonieux reproducteurs.

La préoccupation n'est pas nouvelle et l'histoire nous démontre que c'est là un phénomène social difficile à diriger, car il dépend de circonstances très complexes (1)

Tout en faisant des vœux pour la réussite des efforts qui sont dirigés dans ce sens, nous pensons qu'il faut s'adresser surtout au phénomène le plus modifiable, c'est-à-dire faire tout le nécessaire pour restreindre la maladie et la mort. Sur ce terrain, on aura du moins pour alliés l'intérêt personnel de chacun et aussi le grand amour des parents pour les enfants. . . . . . . quand ils sont venus.

Il ne faut pas que les mesures d'hygiène publique prises dans les villes, depuis une dizaine d'années, et les résultats fort remarquables qui ont été obtenus par la diminution des maladies contagieuses fassent illusion. Il reste encore beaucoup à faire, trop à faire pour que nous partagions, malgré sa grande autorité, l'opinion de M. le Dr Bertillon quand il affirme (2) que la mortalité française n'est plus guère réductible. Il en donne comme raison qu'elle est la plus favorable sous la même latitude. Mais peut-il en être autrement, en raison du nombre moindre des naissances, la mortalité portant surtout sur le premier âge ?

Il suffit de se reporter au mémoire que M. Monod, alors préfet du Calvados, publia en 1884, après une visite à l'exposition d'hygiène de Londres, sur l'*Administration de l'hygiène publique en France et à l'étranger*, pour avoir la con-

(1) Sans la concurrence des races et des peuples ce problème devrait être envisagé tout autrement. Comme on l'a montré ici-même, une famille, un peuple ne ferait pas preuve d'infériorité, en limitant avec prévoyance le nombre de ses enfants, à condition de ne jamais aller jusqu'à la dépopulation progressive.

(2) *Temps*, 17 mars 1897.

viction que l'organisation de l'hygiène est encore à l'état d'ébauche.

Ni le pouvoir central n'est armé pour contraindre les municipalités, ni les municipalités pour triompher de l'ignorance et de l'insouciance individuelle.

Quand il s'est agi d'hygiène internationale, la France a été la première parmi les nations initiatrices ; quand il s'agit de son seul intérêt, elle vient après les autres.

Dans ce grand péril où nous sommes de voir notre pays ne compter bientôt plus que comme un appoint dans la politique planétaire, nous hésitons à imiter les pays de Self Government qui n'ont pas craint eux d'attenter à la liberté de la maladie pour combattre et faire reculer l'ennemi commun : la mort. La désinfection n'est pas encore obligatoire (1)! Après l'exemple de la Suède et de la Norwège, nous attendons encore celui de la Russie, avant de prendre contre l'alcoolisme des mesures de salut public.

Non pas qu'il faille compter exclusivement sur l'intervention des pouvoirs publics et croire que tout sera sauvé lorsqu'on aura édicté des décrets et créé de nouveaux fonctionnaires. Je suis, au contraire, et depuis longtemps, convaincu que la réforme de l'hygiène est une question de persuasion, d'éducation, de mœurs. Il y faut la simultanéité des mesures et la connivence des volontés.

Il faut surtout instruire, convaincre et gagner les femmes. L'ignorance dans laquelle nous laissons la jeunesse et en particulier les jeunes filles des vérités les plus utiles à la conservation de l'individu et de la famille est un facteur considérable de la mortalité collective.

J'ai depuis longtemps formulé cette opinon dans des écrits, je l'ai mise en pratique dans mon modeste milieu, en donnant sous toutes les formes des leçons publiques. J'ai donc quelque expérience de la question et j'espère que ce ne sera pas abuser de votre attention que d'essayer de vous gagner à ma conviction.

(1) Elle n'est même plus gratuite, dans le département de la Seine, pour les indigents.

II

Qu'il existe un programme d'éducation sans qu'un chapitre important de ce programme ait pour objet d'enseigner à chaque individu à protéger sa vie, à éviter les maladies, à améliorer par l'hygiène la constitution qu'il a reçue de ses parents et qu'il a le primordial devoir de transmettre sans déchéance à ses descendants, c'est assurément une des meilleures preuves que notre espèce est encore bien éloignée de la maturité et de la raison.

La question est une de celles qui ne peuvent être bien posées que si on les envisage au point vue de la famille. C'est dans la famille (qui est le véritable élément ou, pour emprunter à la biologie une expression, le microorganisme social), que se fait la première et essentielle division du travail, que s'établit la convergence nécessaire des fonctions, sans lesquelles il n'y a ni ordre ni progrès.

Si nous avons une idée claire du rôle qui incombe à la femme au point de vue de l'hygiène comme de la médecine, dans le groupe familial, nous serons par cela même fixés sur l'étendue et les limites des connaissances qui lui sont nécessaires et que nous demandons pour elle. Car, il ne s'agit pas, bien entendu, de faire de chaque femme un médecin, il s'agit simplement de donner à chaque femme, autant que la science le permet, des notions simples, claires et précises sur le rôle qu'elle est appelée à remplir et qu'elle remplira forcément bien ou mal, selon qu'elle sera bien ou mal informée.

Si l'on peut faire davantage, tant mieux ! et peut-être la médecine se condensera-t-elle un jour en des formules plus générales et plus simples ; mais pour le moment, elle est infiniment trop complexe, pour, qu'à moins d'en faire une étude qui absorbe la vie, on puisse avoir l'ambition raisonnable d'empiéter sur le médecin.

Je ne nie pas, bien entendu, que beaucoup de femmes puis-

sent devenir des médecins et acquérir autant de science que les hommes. Les exemples en sont notoires. Je salue en de telles femmes des confrères distingués et je les plains de se vouer à notre dur labeur. Mais ce sont là des exceptions et je parle de la mère de famille en général.

Celle-ci a des devoirs nombreux et complexes, mais qui s'exercent dans le cercle de la famille dont elle est la providence active et cachée. Dans une société bien ordonnée, elle ne devrait jamais, suivant le principe posé par Auguste Comte, avoir besoin d'exercer une profession. Son rôle est assez grand ponr absorber toute son activité et assez beau pour satisfaire toutes ses ambitions : il est conforme à sa vocation de dévouement et d'amour et jamais aucun succès intellectuel ne saurait lui donner d'aussi vives satisfactions.

Mais, bien que la femme ne puisse ni ne doive, en général, viser à être médecin, elle n'en a pas moins, qu'on le veuille ou non, un rôle médical à remplir.

A moins de rester dans le vague des généralités nous devons définir avec exactitude ce rôle nécessaire de la mère de famille, en énumérer les divers actes et il nous sera facile ensuite, nous l'espérons du moins, de démontrer qu'il est indispensable et possible de donner aux femmes l'instruction qu'il comporte.

On peut résumer en quatre ou cinq chapitres ce que toute femme doit savoir :

1° Elle doit d'abord être à même de trancher la question suivante : quand faut-il prendre des mesures de précaution et appeler le médecin, et par conséquent pouvoir reconnaître l'état de maladie ?

2° Dans les cas de réelle urgence, elle doit pouvoir suppléer le médecin et donner les premiers soins ;

3° et 4° Elle doit savoir exécuter correctement les ordonnances et pouvoir soigner elle-même les maux sans importance pour lesquels il serait exagéré d'appeler le médecin ;

5° Elle doit posséder de suffisantes notions d'hygiène.

C'est une question préjudicielle de la plus haute importance que celle de décider si l'on appellera le médecin.

Ce premier et indispensable diagnostic, je l'ai appelé *le*

diagnostic de la mère de famille (1) et c'est un problème qui revient souvent dans un groupe un peu nombreux. Je voudrais que la mère de famille sût le trancher sans trop d'erreurs. C'est peut-être le point de son rôle qui exige le plus de tact et il ne fait pas partie du programme des études d'une jeune femme, même très cultivée!

La guérison dépend souvent de la solution qui intervient, et cette solution, vous le savez, est donnée par l'entourage au gré des erreurs, des préjugés et de l'ignorance traditionnels. Tantôt on s'affole pour une apparence de maladie et tantôt on méconnait un danger réel.

Pourquoi les femmes ne savent-elles pas toutes appliquer le thermomètre et prendre exactement une température? Ce seul point éclaircirait une foule de cas. On ne laisserait pas s'établir peu à peu et sans défiance une fièvre typhoïde (2).

Pourquoi ne compteraient-elles pas les pulsations du pouls avec exactitude et n'en constateraient-elles pas les irrégularités?

Pourquoi n'exploreraient-elles pas la gorge de leurs enfants?

Pourquoi ignorent-elles la valeur de certains signes précoces des maladies chroniques à marche insidieuse, tels que l'amaigrissement, l'essoufflement, l'œdème?

Si la maladie ne se manifeste pas par des symptômes douloureux ou certains signes bruyants, elle est méconnue : la pleurésie, sans point de côté, la phtisie pulmonaire, sans hémioptysie, la diphtérie, sans douleur à la gorge, l'alcoolisme sans *delirium tremens* ne sont pas ou sont trop tardivement soignés.

Voilà donc un premier chapitre de notre programme d'enseignement dont, je l'espère, on ne contestera pas l'utilité :

(1) Voir la *Nouvelle Revue* du 1er janvier 1897. Le diagnostic de la mère de famille par le Dr Cancalon.

(2) Il n'est pas au dessus de l'intelligence d'une enfant de 14 à 15 ans de prendre avec exactitude la température d'un malade et même d'établir la courbe de la fièvre, renseignement très important non seulement comme diagnostic de l'état de maladie, mais aussi comme commémoratif de la marche de la fièvre.

apprendre dans la mesure du possible comment débutent les maladies. On peut, on doit dégrossir un peu sur ce point l'gnorance, car il restera toujours une foule de cas douteux. Mais dans ces cas douteux, dont nous ne méconnaissons ni la fréquence ni la difficulté et qui échapperont toujours à la compétence des personnes étrangères à la profession, on enseignera qu'il est prudent d'appeler le médecin, car c'est une fatale erreur que d'attendre pour cela *que la maladie soit bien déclarée;* notre art est bien mieux armé pour prévenir que pour guérir.

Un deuxième chapitre que la critique la plus difficile ne saurait retrancher de notre modeste programme embrasse les nombreux accidents dans lesquels il faut porter un prompt secours au malade en attendant le médecin. En ces circonstances critiques, où le besoin d'agir, de porter secours est irrésistible, il est tout à fait nécessaire que chacun sache avec précision ce qu'il doit faire et ce qu'il doit éviter de faire, en chaque cas particulier.

Les accidents : contusions, entorses, luxations, fractures, les morsures d'animaux suspects, les brûlures, les hémorragies, les syncopes, les convulsions, les asphyxies, les empoisonnements forment autant de paragraphes de ce chapitre.

Il ne faut pas, comme cela arrive journellement, qu'on relève un blessé qui s'est fait une fracture de façon à compromettre l'avenir de cette fracture, qu'on panse une blessure au mépris de la propreté, qu'on perde, en cas de morsure par un chien suspect, 24 heures en soins pharmaceutiques ; il ne faut pas qu'en présence d'un noyé on ignore la pratique de la respiration artificielle.

Je n'insiste pas et ne ferai également qu'indiquer les chapitres suivants.

Une jeune femme ne sait en général ni soigner les petits maux et les indispositions, ni même exécuter les ordonnances du médecin. Si elle n'a pas sa mère ou une femme plus âgée pour la conseiller elle est le plus souvent dans le plus grand embarras. Elle n'apprend que peu à peu, au hasard des circonstances et d'après les inspirations d'un entourage souvent

imbu des plus sots préjugés, tout ce qui concerne son rôle de garde-malade.

Les femmes aussi avaient leur petite médecine traditionnelle, legs des autres âges et cette médecine a été ou doit être remplacée par des pratiques conformes aux découvertes récentes. La charpie qu'elles effilaient, les bandes qu'elles ourlaient, les pommades et les collyres de leur recette, tout cela doit être abandonné au nom de l'antisepsie, et remplacé par des substances nouvelles dont elles doivent connaître l'action.

Elles doivent être initiées, pour cette médecine familiale à la grande réforme de l'asepsie et de l'antisepsie.

Ce programme n'est certes pas ambitieux, c'est tout simplement de l'instruction primaire et tout au plus le strict nécessaire.

Mais il est une partie de la science qui fort heureusement a pris une extension considérable et à laquelle il importe peut être encore plus que les femmes soient initiées; c'est l'hygiène. Comment pourrait-on hésiter à leur inculquer une notion des principes sur lesquels se fonde aujourd'hui la prophylaxie des maladies, à leur apprendre ce qu'est la contagion, l'infection, l'importance de l'isolement et des désinfections?

Il y a une hygiène collective de la famille qui a bien elle aussi sa frontière à défendre contre les contagions.

Dans le choix d'une installation, elle doit apporter des préoccupations d'ordre sanitaire : l'aération, la lumière.

La mère de famille fait le menu des repas, elle le fait avec la juste préoccupation de l'économie nécessaire et du confort possible. — Ce serait parfait si on lui avait appris à y joindre le souci de l'hygiène. Il se commet, sur ce point, bien des erreurs, même à la table de famille (1).

La mère serait profondément intéressée par l'hygiène propre à chaque âge, depuis l'enfant qui lui tient par toutes

(1) Voir l'*Hygiène nouvelle dans la famille*, par le Dr Cancalon préface du Dr Dujardin-Beaumetz (Société d'Éditions scientifiques).

les fibres jusqu'au vieillard que l'âge a rendu aussi fragile que l'enfant.

L'utilité de cette éducation de la femme dépasse le but immédiat d'une préservation actuelle, puisqu'elle est non seulement la providence des siens dans le présent, mais l'éducatrice des générations futures.

Par elle seront habitués les enfants aux pratiques de l'hygiène en attendant qu'on leur en démontre le bien fondé.

Cette première éducation qui crée les habitudes et les bons préjugés ne peut venir que d'elle.

Prenons un exemple. Tous les hygiénistes savent combien l'habitude de cracher partout peut être meurtrière. Pour que la réforme s'établisse, il faut que l'acte de cracher par terre soit puni dès l'enfance et qu'il disparaisse comme d'autres gestes toujours réprimés.

Les contagions, les abus de régime ne sont pas les seules portes par où la maladie entre dans les familles. — Jeunes gens et jeunes filles devraient avoir une notion claire des lois de l'hérédité et savoir que dans le mariage il y a autre chose que l'association de deux situations et de deux fortunes, mais l'alliance de deux sangs, de deux santés, de deux moralités, de deux hérédités et qu'il faut se marier en vue d'avoir des enfants sains, bien doués, sans tare morale ou physique (1).

C'est par ignorance, encore plus que par pudeur que la mère ne donne pas à son fils les avertissements nécessaires, avant qu'il ait commis d'irréparables fautes et ne le prévient pas des conséquences directes de ces fautes et de leurs conséquences prolongées. Combien de jeunes gens ignorent que bien avant le mariage nous portons en nous la responsabilité de notre descendance et que tels vices, telles imprudences sont un crime contre notre race !

(1) Le dogme si fondamental de l'hérédité donne une base scientifique au respect du passé qui se perd et à l'amour de l'enfant qui dévie en une imprévoyante idolâtrie.

III

Ceux à qui le titre de cette conférence pouvait faire craindre que je voulusse faire sortir la femme de son rôle de mère de famille peuvent être rassurés. Nous prétendons simplement l'y fortifier, l'y rendre encore plus prépondérante, armer de science pratique son affection d'épouse, sa tendresse de fille, son dévouement et sa prévoyance de mère. Nous pensons que c'est là un préambule nécessaire pour la réforme de l'hygiène et des mœurs et la réduction de la mortalité.

Mais demander une réforme n'est rien, si elle n'est que désirable, il faut encore qu'elle soit possible, et le meilleur moyen de démontrer qu'elle est possible, c'est de prouver qu'il existe une tendance spontanée des esprits à sa réalisation, qu'il ne reste pour ainsi dire qu'à systématiser ce qui se fait sans conscience précise du but à atteindre.

Un des traits caractéristiques de notre époque, est la curiosité du public pour les choses de la médecine, il écoute, il interroge volontiers, il lit les comptes rendus des académies, il dévore les nombreux articles de journaux où trop souvent sous des apparences scientifiques et désintéressées se dissimule une réclame habile. Des thèses médicales sont discutées au théâtre et les romans en sont pleins.

Cette curiosité est, en somme, parfaitement légitime. On doit l'utiliser et lui donner des satisfactions moins illusoires que celles qui lui sont offertes.

Cette disposition de l'opinion publique nous est une garantie qu'elle approuverait de voir introduire dans le programme des études primaires de filles quelques notions pratiques de médecine. On les proportionnerait, bien entendu, à l'intelligence des enfants de 12 à 14 ans et dans le programme dont nous avons donné ci-dessus les grandes lignes il ne serait pas difficile de trouver matière à un enseignement primaire d'une sérieuse portée pratique, et à quelques *leçons de*

choses pleines d'intérêt (1). C'est de tout l'enseignement qu'on donne à ces fillettes la partie qui correspondrait le mieux à leurs instincts si précoces de compassion et de dévouement maternels.

Mais, on m'objectera que le programme des études primaires est déjà trop chargé pour y ajouter encore. En effet, je le crains (et même), j'en suis sûr, mais ce dont je suis sûr aussi, c'est que ce programme pourrait être allégé de choses superflues. Il en est de l'instruction des jeunes filles, comme de leur vêtement, c'est beaucoup une toilette, on sacrifie à l'ornement. — Ne nous en plaignons pas trop, mais réclamons en faveur de ce qui serait une force et une sauvegarde.

Pour que les maîtresses puissent donner cet enseignement aux enfants de l'école primaire, il faut qu'elles-mêmes l'aient reçu. Le corollaire de notre proposition est donc que des cours de médecine pratique soient faits par des médecins aux élèves des écoles normales de filles.

Nous avons vu récemment l'Administration faire appel à la fois aux médecins et aux instituteurs pour la lutte contre l'alcoolisme. C'est un de ces symptômes dont nous parlions plus haut qui indiquent qu'une réforme plus générale est possible, qu'elle est mûre.

L'enseignement que les jeunes filles pourraient recevoir à l'école primaire serait bien insuffisant, s'il n'était continué, après leur sortie de l'école, dans la longue période qui s'étend jusqu'au mariage.

Elles n'ont pas, comme les jeunes gens (elles ne devraient du moins jamais avoir) d'instruction professionnelle à acquérir, elles n'ont pas non plus de service militaire à faire, leurs loisirs sont considérables. Il ne m'appartient pas d'analyser et encore moins de critiquer la façon dont elles les remplissent, mais certainement elles ne failliraient à aucune obligation

(1) Mon distingué confrère et ami, le Dr Courgey (d'Ivry), proposait récemment à la délégation cantonale dont il fait partie de placer dans chaque école une boîte de secours qui serait fort utile en cas d'accident et servirait, en outre, à d'utiles démonstrations pratiques. L'idée est excellente.

sérieuse en consacrant à l'enseignement, que je préconise, quelques heures par semaine.

Pour cette seconde période d'enseignement, je crois ne pas exagérer le dévouement social des médecins en affirmant que l'on pourrait compter sur leur concours le plus actif.

Comment ! protesteront quelques personnes, les médecins vulgariseraient leur art, ils contribueraient eux-mêmes à rendre leur ministère moins souvent utile, ils travailleraient à diminuer leurs ressources ! Cela n'est pas possible. — Je réponds que cela est possible, puisque cela est.

Personne n'ignore que la France est couverte de comités fondés par les diverses sociétés de femmes ayant pour but de secourir les militaires blessés en cas de guerre et les civils dans les calamités publiques. Non seulement ces comités réunissent des fonds importants, préparent des ambulances, confectionnent des objets de pansement, mais ils ont organisé un enseignement médical.

Cet enseignement est donné par des médecins de bonne volonté et nulle part les professeurs n'ont fait défaut pour cette œuvre patriotique.

Une très généreuse inspiration a présidé à la naissance de ces Associations, mais le résultat dépasse de beaucoup le but et je trouve que l'on n'a pas assez souligné l'importance sociale de ce phénomène.

Ce n'est pas un fait banal que ces femmes de conditions diverses, le plus grand nombre mariées, réunies dans une commune pensée de prévoyance patriotique, suivant des cours de médecine, subissant des interrogatoires, passant des examens pour obtenir le titre d'ambulancières. La guerre, par les souvenirs qu'elle a laissés, par les craintes qu'elle éveille se montre encore une fois la dure et peut-être nécessaire initiatrice du progrès.

Il est bon de remarquer que l'enseignement dont je parle ne se limite nullement, suivant l'idée primitive, aux soins chirurgicaux et médicaux à donner aux soldats malades. Les professeurs l'étendent à tout ce qui intéresse la famille ; les maladies de l'enfance et l'hygiène des vieillards n'en sont pas exclues. On peut lui faire précisément le reproche de n'être

pas limité à un but précis, de contenir des parties inutiles au rôle de garde-malades.

Tel qu'il est, enseigné par les uns et étudié par les autres avec une persévérante bonne volonté, il est la démonstration la plus irréfutable qu'il n'y a rien d'utopique à vouloir faire entrer des notions de médecine pratique dans l'instruction de toutes les femmes, et que les professeurs ne manqueront pas.

Au reste, je suis absolument convaincu que la profession médicale n'a rien à perdre à cette vulgarisation, faite avec sincérité, conscience, clarté, et limitée à ce qui est possible et réellement utile. Ce serait une grande erreur de croire que le médecin est appelé plus souvent dans les milieux où règne l'ignorance.

C'est l'ignorance, au contraire, qui lui crée toute espèce de concurrences qui attentent encore plus à la santé publique qu'elles ne lèsent ses intérêts en restreignant son action.

Ce que le public sait le moins c'est discerner les compétences. Le médecin est le dernier consulté, après qu'on a épuisé les petites juridictions qui s'interposent entre le malade et lui.

Et d'abord, chacun est médecin, c'est un don de naissance, commun à tous les français, comme de savoir la politique. Quel est l'ami qui ne veut pas nous imposer la méthode qui lui a réussi ? Votre mal dont vous lui faites confidence, mais il l'a précisément éprouvé, il en sait le remède.

Quel est le marchand qui, en sus de ses offres de service professionnel, n'ajoute, s'il en a l'occasion, un bon avis médical ?

Votre journal ne vous suggestionne-t-il pas, tous les matins, jusqu'à ce que vous ayez acheté le précieux flacon qui vous infusera une force herculéenne ou dirigé vos pas vers un de ces instituts où, grâce à la complicité de la presse, s'édifient de scandaleuses fortunes escroquées à la bêtise publique.

Les sages-femmes apprennent à faire des accouchements et rien de plus. Toutes donnent des consultations pour des maladies dont on ne leur a pas appris le premier mot, etc.

Je ne parle pas des rebouteurs, sorciers, magnétiseurs, marchands de spécialités secrètes et de tous les guérisseurs qui trouvent des esprits crédules dans toutes les classes de la société et aussi bien à la ville qu'à la campagne.

Chaque région a ses préjugés et ses superstitions. La fortune, l'instruction même n'en exemptent pas les classes dirigeantes. La confiance en son médecin, quand on l'a judicieusement choisi, est une question de bon sens et le bon sens est aussi rare en haut qu'en bas de l'échelle sociale.

Toutes ces crédulités sont tôt ou tard punies, tous ces charlatanismes sont meurtriers. Enorme est le tribut d'ignorance que nous payons ainsi à la mort.

Malgré les imperfections de la médecine, que le progrès de la science atténue chaque jour du reste, le médecin représente dans la maladie la seule compétence réelle. Qu'il prenne partout le rôle d'éducateur dans la limite de son art, il agrandira sa sphère d'action et son autorité.

Dût-il résulter pour lui quelques inconvénients de cet apostolat, il aurait la conscience d'avoir rendu un service de plus à ses semblables et élevé sa profession à la hauteur qu'elle doit atteindre.

Pendant de longs siècles de tâtonnements l'art médical s'entourait de mystère et cachait par la solennité des formes le vide des doctrines. Aujourd'hui la science est plus réelle, elle a une base plus solide, des prévisions plus longues, elle n'a aucun intérêt à se soustraire aux curiosités, car elle reste extrêmement compliquée.

Je serais bien incomplet dans le développement de ma thèse, si je restais placé au seul point de vue de la mortalité à réduire. Certes, ce point de vue est d'une immense importance pour nous autres Français qui sommes à un de ces moments de cruelle anxiété où un peuple prend conscience de la décadence de ses forces en présence de rivaux qui grandissent.

Mais enfin, le nombre n'est pas tout. Si nous ne pouvons être le nombre, tâchons du moins de ne pas décheoir en qualité. Nous le devons à notre passé de gloire, à notre longue hérédité de culture morale et intellectuelle.

Non seulement le nombre des unités qui forment l'espèce doit s'augmenter, mais chaque unité peut accroître sa force, sa capacité de travail et sa longévité.

Les mêmes causes qui font que nous mourons trop font aussi que nous avons une moindre santé, une vieillesse plus précoce. La réforme de l'hygiène, mais surtout de l'hygiène dans la famille, celle qui ne saurait triompher sans la coopération de la femme, peut seule faire surgir une France nouvelle plus nette d'esprit, plus saine de corps.

Parmi les obstacles qui s'opposent au succès de cette réforme, il en est un dont je ne méconnais pas l'importance : c'est l'imprévoyance particulière à notre race, son mépris de la mort, le point d'honneur que nous mettons à ne pas paraître la craindre. Une idée aura plus de chance de gagner des adhésions généreuses et efficaces si elle paraît parfaitement désintéressée, si elle fait appel aux instincts de protection et de pitié que si elle se recommande de son utilité directe.

Nous avons vu les femmes françaises qui ne mettraient peut-être pas grand zèle à étudier l'hygiène et la médecine dans un intérêt personnel ou simplement familial, y être entraînées par la perspective d'avoir à soigner des soldats blessés. Nous adorons les sauveteurs et les sauvetages, mais nous n'en sommes pas pour les précautions. Pour ne citer qu'une œuvre à laquelle je rends hommage, du reste, nous souscrirons plus volontiers à l'œuvre des enfants tuberculeux que nous ne travaillerons aux réformes qui diminueraient le nombre de ceux qui le deviennent. Notre sensibilité se dépense volontiers à propos des condamnés ou des aliénés, mais nous n'opposons aucun obstacle sérieux à l'alcoolisme qui peuple les prisons et les asiles.

La réforme de l'éducation de la femme dans la mesure que nous avons cherché à définir ne se recommande que par des raisons de bon sens et d'intérêt public. Elle se fera, elle se fait déjà, mais elle risque de se faire trop tard, trop incomplètement, après les autres peuples. Nous sommes pourtant le peuple qui a le plus grand intérêt à la faire. Cette réforme consoliderait la famille qui tend à se dissocier, elle viendrait puissamment en aide à la lutte contre l'alcoolisme, elle pré-

parerait la voie aux innombrables bienfaits d'une meilleure hygiène. Est-ce une illusion de croire que ce but est assez élevé pour attirer et grouper, sans distinction de partis, les cœurs de bonne volonté ?

Dr CANCALON.

III. — THÉODORE WECHNIAKOFF.

L'Homme et l'Œuvre (*Suite*) (1).

Le nouveau milieu dans lequel se continua l'éducation de Wechniakoff fut tout différent par sa nature et par ses influences. Les tendances spontanées de son esprit le conduisirent à s'attacher surtout au groupe des sciences mathématiques et physiques, la nature toute spéciale de ces sciences l'entraînait même à concevoir qu'une théorie mécanique analogue à la théorie générale des perturbations pourrait suffire à embrasser toute la complexité des phénomènes naturels. Sans doctrine suffisamment générale, sans base philosophique qui lui permît de coordonner et de diriger l'activité de son esprit, Wechniakoff était alors attiré par une érudition dogmatique et stérile. Le mysticisme mathématique, dû à la spéculation théorique abstraite des phénomènes naturels, à l'exclusive considération d'un mécanisme logique, d'une part, et d'autre part, cette tendance au travail fragmentaire de l'esprit l'amenèrent à concevoir les phénomènes naturels comme rentrant dans le cadre rigide d'une mécanique atomique subjective.

Pour ce qui est des sciences historiques, il fut séduit par le détail dissocié d'une érudition remarquable, mais fragmentaire et, par conséquent, peu féconde. Cependant ses tendances positives s'affirmaient malgré tout, et il est curieux de les voir surgir spontanément, s'affirmer dans ses jugements : la philosophie Hégélienne, alors fort en honneur, lui parais-

(1) Voir le numéro de mars dernier de la *Revue occidentale*.

sait un simple assemblage de mots sans aucune image, sans aucun fait correspondant et il ne se trompait point sur la valeur purement littéraire des ouvrages de philosophie et de droit que la vogue du moment signalait à son attention.

Le dogmatisme scientifique vers lequel le menaient ses premières études mathématiques aurait pour longtemps gêné l'essor de son intelligence si Wechniakoff n'avait rencontré à l'Ecole de droit de Saint-Pétersbourg un homme qui eut sur lui une influence des plus heureuses. Le professeur Sagorsky (1808-1888) fit partie de l'Ecole de droit depuis 1846. C'était un esprit d'une haute valeur scientifique et dont les points de contact avec le Positivisme ont été nombreux; peut-être même avait-il eu déjà connaissance de l'œuvre de Comte lorsque Wechniakoff prit rang parmi ses élèves. D'une instruction encyclopédique étendue et profonde, le professeur Sagorsky inaugura dans ses cours de biologie une méthode qui parut nouvelle et qui était, certes, supérieure. Il s'appliquait à développer chez ses élèves le goût des méthodes positives et lui-même leur en donnait un haut exemple par ses travaux continuels. Il était surtout attiré par l'étude des phénomènes physiologiques de l'innervation; il aborda même l'étude du somnambulisme provoqué et de la suggestion, qui, alors bien plus qu'aujourd'hui, étaient considérés comme extraordinaires; il s'efforça de les expliquer en se basant sur la connaissance de phénomènes nerveux plus simples et mieux connus les dégageant ainsi du mystère qui les entourait. Même dans ses tentatives les plus audacieuses, il ne manqua jamais de mettre en garde ses élèves contre cette tendance, alors générale, qui consiste à transporter dans un domaine moins connu et plus complexe les lois d'un ensemble plus général et plus simple. On sait avec quelle énergie Comte signala le danger de ce qu'il appelait le *matérialisme scientifique* et lorsque l'on songe à quel point ces méthodes inférieures entraînaient alors les esprits, on peut mieux caractériser encore la valeur scientifique de l'enseignement de Sagorsky. Ce fut là que Wechniakoff trouva les premières indications explicites des méthodes positives; les relations d'amitié qu'il eut ensuite avec son professeur accentuèrent

encore cette influence en rendant les échanges plus constants. C'est ainsi que l'activité de son intelligence rompit le cadre étroit dans lequel elle risquait de s'immobiliser et c'est là aussi ce qui représente le germe d'une première impulsion vers des travaux qui devaient se réaliser plus tard.

A sa sortie de l'Ecole commencent les premières désillusions et les premiers drames qui devaient s'accumuler dans le cours de son existence. Le prince Pierre-Georges d'Oldembourg, fondateur et directeur de l'Ecole de droit, avait choisi quelques-uns de ses élèves pour en former des professeurs. Théodore Wechniakoff qui avait constamment tenu le premier rang dans sa promotion devait occuper une chaire de *Droit administratif historique et comparé*, mais les secousses politiques de 1848 et la réaction qui s'ensuivit dans le régime de l'Ecole firent avorter le grand projet du prince d'Oldembourg. Cette sortie eut lieu dans une période singulièrement troublée. A l'agitation politique s'ajoutait alors l'effroyable épidémie de choléra qui terrorisa la ville ; le prince d'Oldembourg n'avait pu assister au dernier examen de médecine légale, son cocher étant mort en route, atteint de façon foudroyante par la maladie. Au commencement de juin, il y avait, selon les annonces officielles, jusqu'à mille nouveaux cas par jour ; on ne rencontrait dans les rues que convois funèbres ; dans l'église luthérienne de Sainte-Anne s'amoncelaient des cercueils attendant leur sépulture ; la maison de Weichniakoff elle-même fut frappée.

C'est alors qu'il entra comme chef de bureau au premier département du Sénat ; il ne tarda pas d'ailleurs à en être nommé secrétaire, mais l'impression lugubre du choléra, l'avortement de la grande idée du prince d'Oldembourg, l'impossibilité d'aller se reposer dans la campagne où s'était écoulée son heureuse enfance et que, depuis trois ans, il n'avait pas revue, la monotonie de son service, la mort foudroyante de son père, tout cela joint à la fatigue générale, au surmenage excessif, conséquences de ses efforts intellectuels durant la dernière période des examens à l'Ecole, formait, certes, un ensemble de conditions dépressives et caractérisait l'aurore de sa vie par de bien tristes présages. Cet ensemble

de circonstances ne fut certes pas sans influence sur sa santé, toujours faible et chancelante, pour déterminer la crise mentale sur laquelle nous aurons à insister plus loin.

En 1853, Théodore Wechniakoff fut nommé vice-président de la Cour criminelle d'appel du gouvernement d'Iaroslav. Cette Cour, abolie depuis l'introduction de la réforme judiciaire, etait composée d'un président élu par la noblesse, d'un vice-président choisi par le Ministre de la Justice et confirmé par ordre impérial, et de quatre membres dont deux élus par la noblesse et deux par la corporation des marchands.

Le président de la Cour criminelle d'Iaroslav était alors un vieillard de Goans, Anton Vassiliewitch Mjasoiedof, et qui avait été exceptionnellement nommé par le gouvernement. Intelligent, fin et rusé, mais avec l'apparence voulue d'une simplicité naïve; d'une ignorance complète en matière judiciaire, il savait néanmoins imposer aux secrétaires ses propres décisions. Des quatre membres du tribunal, un seul, élu par la noblesse, prêtait une attention minutieuse aux affaires courantes, l'autre, ancien militaire de 1812, ne manquait pas d'esprit, mais signait sans les lire les décisions soigneusement écrites et recopiées par les secrétaires. Quant aux deux représentants de la corporation des marchands, bons enfants, gras et bien nourris, ils considéraient leur magistrature gratuite comme une corvée pénible et dangereuse. Ils se bornaient à signer après avoir fait le signe de la croix et poussé un soupir profond et prolongé. Leur cauchemar était surtout fait de la responsabilité financière considérable qu'ils encouraient si un condamné à une peine infamante était plus tard reconnu innocent par le Sénat. Le tribunal faisait tout au monde pour éviter une condamnation grave et laissait au gouvernement le soin d'exiler, à ses frais, par mesure administrative, les prévenus dont les rapports de la commune signalaient la mauvaise conduite.

Le personnel de ce tribunal provincial causa une impression singulière au nouveau et très jeune vice-président, venu de Saint-Pétersbourg, où il était habitué à la compagnie des esprits éminents qui siégeaient au Sénat, entre autres Lanskoï qui fut plus tard Ministre de l'Intérieur, et le général Moura-

vief, mathématicien distingué, esprit précis et tranchant. Cependant, il trouva autour de lui un milieu d'hommes instruits et d'esprits charmants de nature à effacer le contraste très accusé entre ses nouvelles et ses anciennes fonctions. Wechniakoff fut surtout lié avec le professeur Cienkowsky qui enseignait l'histoire naturelle et que ses études sur les protistes firent connaitre plus tard, avec le docteur Nedzwjetzky qui fut son ami dévoué, son médecin dans l'époque de maladie qu'il traversa plus tard.

L'hiver le retrouvait assez souvent dans la campagne de Mme B***, femme du maréchal de la Noblesse. D'un esprit pétillant et d'une conversation spirituellement enjouée, elle était considérée non, sans envie, comme la personne la plus brillante du lieu. Wechniakoff était pour elle une « boîte à intelligence ». Il s'y trouvait attiré par une charmante enfant, fillette encore, mais dont la présence était un contre-poids à la passion alors naissante qui devait provoquer chez lui une si douloureuse crise.

C'est au cours de l'été de 1855, passé à la campagne de sa mère, que se place une période décisive dans l'évolution de son intelligence. Ce fut chez son voisin, le poète Ogaref, qu'il trouva les œuvres de Comte. Il y avait là le *Cours de Philosophie positive* et le *Traité philosophique d'astronomie populaire*. L'attention de Wechniakoff avait déjà été attirée sur cette œuvre par les citations qu'en fait Charles Robin, dans le *Traité de chimie anatomique et physiologique* (1853). Il lut d'un trait les six volumes de la *Philosophie positive*, et son attention fut surtout attirée par la lecture des cinq derniers chapitres qui forment la matière du sixième et dernier volume. Spontanément porté à l'encyclopédisme abstrait et synthétique, préparé à ces idées supérieures par l'enseignement du professeur Sagorsky, Wechniakoff fut immédiatement séduit par cette puissante synthèse vers laquelle le conduisait la nature même de son intelligence. La lecture de Comte acheva de lui faire abandonner ses tendances matérialistes et le dégagea complètement de l'influence qu'il avait subie dès sa première jeunesse.

Nous verrons, dans la deuxième partie de cette étude,

comment cette période fut décisive sur l'ensemble de son activité intellectuelle et sur l'esprit de ses propres travaux.

En décembre 1856, Théodore Wechniakoff fut nommé procureur général de la province d'Iarosslaw, fonction qu'il remplit durant neuf années jusqu'à l'introduction de la réforme judiciaire d'après l'organisation italo-française. L'ancien procureur général avait un tout autre rôle que celui que lui confère la loi présente ; c'était une fonction mixte, judiciaire et administrative, qui embrassait le contrôle de toutes les institutions provinciales, l'administration des postes et le pouvoir religieux exceptés.

Quant au pouvoir judiciaire, Wechniakoff fut bien moins un accusateur public qu'un défenseur continuel des pauvres et des faibles. Il introduisit dans la province l'usage d'une sorte d'*habeas corpus*, en exigeant de chacun des procureurs du district, de lui faire un rapport nominal et détaillé sur chaque prévenu dès le lendemain de son arrestation. Tenu à ne jamais quitter le chef-lieu du gouvernement sans l'autorisation du ministre, il devait se borner à inspecter et surveiller lui-même les seuls lieux de détention d'Iarosslaw, ce qu'il faisait avec beaucoup de zèle et ce qui lui attira une inimitié sourde mais croissante de la part des autorités militaires et du personnel des prisons. Il connaissait bien les principaux abus qui pouvaient se produire et tenta de les supprimer ou de les restreindre. Du moins, parvint-il à éviter aux prisonniers les coups et les mauvais traitements, leur assurant aussi des vêtements suffisants et une nourriture abondante. On retrouve là, dans un domaine plus normal, les mêmes singularités relatives à l'ensemble des facultés affectives et qui caractérisent si étrangement Théodore Wechniakoff. Dans cette préoccupation constante des faibles et des opprimés, il faut voir le jeu des mêmes particularités qui, dans son enfance, l'avaient conduit à se faire le grand protecteur des serfs, le dispensateur des pardons, et qui toute sa vie s'affirma plus encore dans une affection exagérée, de nature certainement morbide, vis-à-vis des animaux. Mais le jeu anormal de ses facultés affectives devait surtout devenir évident dans ce phénomène où elles arrivent au paroxyme et

où elles s'emploient dans toute leur activité : je veux parler de l'amour.

Une passion malheureuse et contrariée, survenue dans un moment de surmenage où le repos de la campagne dans les souvenirs familiaux, dans la paix du passé, était impossible, mit en évidence la maladie acquise par les ancêtres et qui éclata sous la forme aiguë chez Théodore Wechniakoff.

Mlle X***, la personne qui fut la cause première et involontaire de cette crise, était une jeune fille d'un remarquable caractère. Très brune, d'une taille au-dessous de la moyenne, les traits accentués et corrects, elle avait une physionomie expressive et variable, mais surtout un regard d'une extraordinaire beauté où se gravait toute la fougue de son âme.

Des raisons spéciales et d'une nature qui nous sont restées inconnues rendaient un mariage impossible. La timidité de Wechniakoff dans l'expression de sa passion et la concentration de son caractère lui faisaient cacher en lui seul ses souffrances comme ses désirs. La prédisposition défavorable que créait la fatigue d'un énorme labeur accompli vint se joindre aux causes de nature purement subjective pour provoquer une crise mentale très courte, mais aussi très intense.

Durant tout le mois de mai 1858, Wechniakoff avait souffert d'une douleur unilatérale intense avec congestion active et brûlante dans les régions innervées par le trijumeau. Au mois de juin, il eut l'occasion de se rencontrer avec Mlle X***, qui revenait d'un voyage à l'étranger ; le 15 de ce mois, après une entrevue de courte durée et tout à fait banale, il éprouva, contrairement à sa disposition habituelle, une excitation motrice automatique et excessive qui le poussa à traverser avec rapidité et sans raison des distances énormes. Le 16 juin, les douleurs du trijumeau s'étaient amorties, il semblait calmé lorsqu'il reçut une lettre que, malgré tous ses efforts, il ne put déchiffrer. Wechniakoff perdit alors l'usage de la parole et la conscience de ce qui pouvait advenir. Il ne reprit connaissance qu'après une application de sangsues à la tête; il se trouvait alors dans un état de faiblesse excessive. Le soir, vers le coucher du soleil, il eut une première hallucination optique

sous l'apparence d'une peinture murale d'un coloris conventionnel dans la genre des peintures décoratives de Pompeï. Il eut ensuite une série d'hallucinations complexes et agitantes ; il éprouvait à la région pariétale une pression écrasante, excessive, et un ensemble d'impressions viscérales aiguës mais extrêmement pénibles ; les objets réels lui semblaient avoir des contours estompés et indécis, une couleur verdâtre et livide.

La réapparition de ses forces physiques et les violences qu'il était porté à exercer contre les gardes qui s'opposaient à son désir de quitter la chambre, décidèrent son ami le Dr Nedzvetzky à l'interner dans une chambre particulière de l'hôpital général. Cette réclusion lui causa une impression des plus pénibles : tantôt il se croyait muré dans une sorte de chapelle ardente, tantôt livré à des hommes qui lui faisaient subir des supplices raffinés et qui faisaient passer des courants électriques à travers son corps. Des douleurs fulgurantes, analogues à celles produites au moyen de fils métalliques brûlants le confirmaient dans ces illusions. Les accès d'obnubilation des sens, de pesanteur de la tête, d'illusions optiques et auditives prenaient de plus en plus le caractère hallucinatoire, oscillant en une hallucination franche et consolidée et un état de représentation sensorielle mentale plus ou moins fixe. Parmi les principales illusions optiques qui avaient d'abord commencé par le tyranniser, il faut citer l'interprétation métamorphique des objets réels. Les personnes qui l'approchaient et qu'il reconnaissait lui semblaient des géants ou des nains, enlaidies, déformées de manière monstrueuse, nuancées de cette même teinte livide qui caractérisait ses hallucinations.

Il lui semblait éprouver lui-même des dilatations et des contractions considérables de son cerveau. Ces sensations étaient fort douloureuses, elles lui causaient une alarme, une anxiété des plus grandes. Il finit par se croire mort, subissant les tortures infernales les plus horribles ; rien ne peut donner une idée, même lointaine, de ces supplices, l'état maladif le plus douloureux, la souffrance la plus aiguë n'approchent point de l'effroyable terreur de ces sensations ; il y a, dans le

récit de cette crise subie et observée par un savant, le terrible poème, les abîmes vertigineux de la folie.

D'après le récit du médecin qui soignait Wechniakoff, cet état coïncida avec une période pendant laquelle on lui administrait des remèdes excitant l'innervation et la suractivité de l'appareil intestinal. Cependant, même pendant cette phase douloureuse, lors des grandes défaillances, de l'affaiblissement inévitable qui suivait les crises, Wechniakoff traversait des intervalles de repos, d'un bien-être passif, de lassitude et de langueur : dans un espace blanc et vide il voyait se succéder une file de beaux anges blonds qui passaient lentement.

A mesure que sa faiblesse devenait plus grande, alors qu'on le croyait incurable, ses hallucinations, de plus en plus coupées par des intervalles lucides, prenaient un caractère franchement optimiste; elles se rapprochaient davantage de la nature réelle des choses, toujours modifiées pourtant, dans un sens de chimère et de rêve. Il était convaincu alors qu'il avait surmonté tous les obstacles, qu'il avait Mlle X*** pour toujours auprès de lui, que pendant une longue période de deux ou trois siècles il était resté dans un état de léthargie, de vie latente, pour se réveiller dans un monde nouveau. Mlle X*** lui paraissait très embellie, douée de beautés singulières; il admirait surtout en elle une immense chevelure d'une abondance et d'une longueur tellement exceptionnelle qu'il s'étonnait de voir son cou frêle et délicat pouvoir en supporter le poids énorme. Il s'imaginait la voir passer dans l'espace, assise dans un coquillage marin capitonné de mousse. Il se croyait alors lui-même dans un fourré épais ou dans une grotte humide; cette hallucination semblait coïncider et être provoquée d'ailleurs par l'administration des douches froides au malade.

Il croyait voir revivre ceux qu'il avait le plus aimés : son père, Annette Toutschkoff; il n'est pas jusqu'à ses chiens et ses chats favoris qui ne se trouvèrent alors rappelés à son souvenir.

Puis, à part la période des rêves et du sommeil, il n'eut plus d'hallucinations proprement dites. Il interprétait le

moindre bruit, le moindre chant du dehors dans le sens le plus optimiste, il était convaincu que ses parents, ses amis les plus chers ne se montraient point pour ne pas troubler sa convalescence. Il voyait pourtant, de temps en temps, au pied de son lit comme des ombres transparentes, à contours colorés, mais livides, des visions démoniaques, semblables à celles qui avaient caractérisé la première phase de son délire, mais dont les grimaces et les gestes comiques l'amusaient plutôt qu'elles ne lui faisaient peur.

A mesure que sa faiblesse augmentait, ces hallucinations finirent par perdre tout caractère de contact avec la réalité. Wechniakoff n'eut plus alors ni la conscience ni le sentiment de son corps. Il était convaincu d'être irrévocablement mort. Ses sensations devinrent purement optiques ou acoustiques d'ordre tout subjectif. Le fond de ces visions, d'ailleurs monotones, était constitué par la vue d'un espace indéfini, d'un rouge orangé éclatant, mais d'une nuance toute particulière. Il croyait avoir découvert une nouvelle couleur élémentaire du spectre et qui, par elle seule, suffisait à provoquer une délicieuse extase. Sur ce fond se détachait une image de femme, mais de type complexe et sans dessin précis. L'hallucination optique lui semblait invariable et indéfinie; lorsqu'elle faiblissait, le malade croyait entendre des sons monotones, des accords sublimes d'une imposante puissance, comparables au chant des grandes orgues (1).

L'un des premiers jours de juillet, dans l'éblouissante lumière d'un jour d'été, Wechniakoff accoudé à la fenêtre regardait la campagne qui s'étendait au loin, lorsque son attention fut subitement attirée par l'apparence brillante d'une surface métallique, dorée par les reflets d'un soleil ardent. On lui dit que c'était là l'image de la Vierge du couvent de Tolga que l'on portait en procession à travers la campagne. Ce fut à ce moment qu'il reprit une entière conscience de lui-même, il cessa d'avoir des hallucinations, il recouvra ses

(1) Sur les bruits musicaux du cours du sang, qui semblent avoir provoqué cette forme d'hallucination, voyez *Fucke — Corps et Esprit — 1886.*

forces avec une étonnante rapidité ; dès le lendemain il pouvait regagner sa propre maison où sa mère accourue de loin venait le combler de soins et assurer sa complète guérison. Cette crise mentale avait duré du 16 juin au 2 juillet 1858, alors qu'il était dans la première moitié de sa trentième année.

Si nous avons insisté sur cette courte période, c'est qu'elle prend réellement une grande importance.

Une crise mentale de 16 jours ne représente pas, en soi, un élément bien caractéristique, mais si l'on veut la rapprocher de ce que nous avons exposé dans la première partie (1) de cette étude, à propos des parents immédiats de Wechniakoff et de Wechniakoff lui-même, on verra qu'elle représente au contraire l'explosion inévitable de tendances accumulées par l'Hérédité, que par conséquent elle est de nature à éclairer singulièrement la nature et le mécanisme intime de l'intelligence chez le savant que nous étudions. On n'a pas toujours cette occasion de pouvoir rapprocher de l'activité intellectuelle normale l'activité intellectuelle morbide chez un même individu.

Nous serons amenés dans la dernière partie de cette étude à traiter plus amplement ce sujet.

Le médecin de Wechniakoff, son ami le docteur Edouard Nedzvetzky, dans son rapport au ministre de la Justice, chef direct et immédiat de Wechniakoff, désigne cette crise mentale comme une *irritation du cerveau* sans donner aucune appréciation plus précise ni se prononcer davantage sur la nature de la maladie. Il l'attribue à un surmenage intellectuel et émotif, associé à des conditions hygiéniques insuffisantes, défavorables et d'ordre dépressif. Il exigeait un repos physique et mental prolongé, un séjour à la campagne pendant au moins 4 mois. A part les antipéristaltiques et les drastiques, le traitement consista en une application permanente à la région pariétale du crâne d'une vessie remplie de glace, et de douches fréquentes d'une colonne épaisse d'eau froide appliquée le long de la colonne vertébrale.

(1) Voir *Revue occidentale*, mars 1896.

Au point de vue psychologique, cette crise mentale se trouve caractérisée surtout par l'esprit fragmentaire, le manque d'unité des diverses manifestations hallucinatoires. Celles-ci se trouvent soumises au hasard d'un contact avec un objet extérieur, ou bien au hasard d'une idée ou d'un souvenir. Ce caractère n'est pas un caractère isolé, spécial à la période morbide, mais lorsque nous aurons à parler de l'œuvre scientifique de Wechniakoff, nous verrons le même esprit très actif, entravé dans sa production par le manque d'une synthèse réalisée assez tôt.

Son intelligence se développa dans les premières tendances d'érudition et de connaissances trop insuffisamment coordonnées; si à l'origine de ce grand effort, de ce travail intellectuel qui fut considérable, on avait pu placer plus tôt la base solide des méthodes positives, certes, l'œuvre dont nous allons esquisser les grandes lignes eût été plus qu'une ébauche, une véritable et définitive formule.

(A suivre.) Raphaël PETRUCCI.

BIBLIOGRAPHIE

EXTRAIT DU MANUEL DE PATHOLOGIE GÉNÉRALE

DE MOYNAC

(5e édition, revue et augmentée par C. Hillemand et R. Petrucci)

PATHOGÉNIE GÉNÉRALE (*suite*) (1).

La pathogénie est cette partie de la pathologie qui traite de la manière dont les maladies se développent, tandis que la physiologie pathologique s'occupe plus spécialement des phénomènes qui se passent au sein de l'organisme malade : l'une a principalement trait à l'installation des maladies et étudie surtout le mécanisme qui préside à leur développement; l'autre a trait au mode d'action de la maladie sur l'organisme et au mode de réaction de l'organisme contre elle, ce qui suppose évidemment celle-ci déjà installée.

Il ne saurait être question, dans les limites restreintes de ce Manuel, d'aborder la pathogénie et la physiologie pathologique des diverses maladies, nous nous bornerons donc à l'étude des conditions générales communes qui président à leur développement, à celle des modifications fondamentales que, une fois installées, elles impriment à l'organisme, et à celle des principaux modes de réaction de cet organisme après leur invasion.

Pathogénie.

Naguère encore, les opinions relatives à ce sujet se groupaient autour de **trois théories** différentes et basées sur l'importance prédominante que l'on attribuait au rôle de l'un des trois éléments premiers, considérés comme nécessaires à la vie.

(1) Voir *la Revue occidentale* du 1er mai 1897.

Ces trois éléments comprenaient : 1° des *tissus*, c'est-à-dire des *éléments solides*, agents des divers actes de la vie ;

2° Des *liquides*, apportant à ces tissus les éléments nécessaires à leur entretien et les débarrassant des produits usés ;

3° Une *force vitale* commandant aux deux autres éléments.

De là étaient nées trois Écoles :

L'*école solidiste*, pour qui toute maladie commençait par une altération des tissus de notre organisme ;

L'*école humoriste*, qui en plaçait le point de départ dans les humeurs (sang, lymphe) ;

L'*école vitaliste*, pour qui toute maladie était une déviation de la force vitale, les altérations des solides et des liquides n'en étant qu'une conséquence.

Chacune de ces trois écoles se basait en somme sur des faits incontestables, et représentait un point de vue juste, en soi, mais beaucoup trop restreint. Cependant, les vitalistes, malgré leur métaphysique, avaient le mieux posé le problème, car ils avaient compris que les altérations des humeurs et des tissus ne sont qu'une conséquence et que la cause fondamentale de la maladie résidait dans une rupture du consensus organique, quoiqu'ils eussent le tort de faire dépendre ce consensus de l'influence extérieure d'une force vitale existant en soi.

En substituant à la force vitale le système nerveux, la science moderne peut formuler le problème sous sa forme positive.

De l'importance du rôle du Système nerveux en physiologie.

Nous avons vu, dans le chapitre *Hérédité*, comment le système nerveux s'est différencié en phylogénie pour assurer le concours des divers éléments et des divers organes spécialisés au sein de l'individualité composée.

Chez les vertébrés supérieurs et spécialement chez l'homme, le système nerveux est le grand centralisateur de toutes les actions produites sur l'organisme, et il commande aux réactions, soit conscientes, soit inconscientes qui s'opposent à ces actions ou se combinent avec elles.

Les physiologistes ont démontré que c'est lui qui assure la solidarité organique, le concours des divers organes de la vie de l'ensemble, et qui gouverne le mode de réaction de chaque organisme vis-à-vis des actions du monde extérieur. « Il est, dit Cl. Bernard, le passage obligé entre l'animal vivant et le monde qui l'entoure, non seulement pour les fonctions de la vie animale,

mais aussi pour les phénomènes de la vie de nutrition. C'est lui qui préside aux relations des agents physiques avec les organes internes ; la condition physiologique domine ici la condition physique. Et cela est vrai, en général, de tous les animaux supérieurs. »

— Pour la *vie de relation*, tous les organes des sens sont sous sa dépendance immédiate, et il n'y a point de sensation sans son intervention. C'est lui qui préside à la vie intellectuelle et qui met en activité l'appareil locomoteur. Les mouvements réflexes ne sont autre chose qu'un processus nerveux. Le système nerveux intervient même pour assurer une répartition des forces de l'organisme donnant le summum des résultats pour la moindre dépense effective : c'est ainsi que certaines modalités fonctionnelles sont acquises par lui et fixées dans son action générale ; que, par exemple, des actes instinctifs qui, à l'origine, nécessitaient l'intervention des centres conscients, ont été transportés dans le domaine des réflexes sous l'influence de la répétition constante et de l'habitude; celles-ci, en imposant toujours la même réaction vis-à-vis d'une même série de phénomènes, ont déterminé une modalité fonctionnelle automatique, en quelque sorte, et ont ainsi rendu inutile l'intervention de la volonté.

— Dans le domaine de la *vie végétative*, c'est encore le système nerveux qui préside au fonctionnement des divers appareils, en tenant sous sa dépendance la contractilité de leurs fibres musculaires lisses, les sécrétions de leurs glandes, etc... qui commande aux contractions de l'utérus, à la fin de la gestation, qui préside aux divers actes de la digestion stomachale ou intestinale, à l'entrée ou à la sortie de l'air dans les poumons, aux phénomènes de la circulation, à ceux de la sécrétion et de l'excrétion urinaires, etc..., qui assure le jeu harmonique des divers appareils et des divers organes, leurs synergies et leurs suppléances fonctionnelles, établissant l'équilibre entre l'activité du rein et celle de la peau, par exemple, entre la respiration et les mouvements du cœur, etc...

Il n'est pas jusqu'aux actes de la vie cellulaire dont il ne soit le régulateur par ses fonctions trophiques :

« Les transformations nutritives de la matière azotée sont sous sa dépendance, comme on peut le constater par la quantité d'urée, dernier degré de leur oxydation, trouvée dans les urines. Boecker (cité par Bouchard) constata, après avoir ressenti une grande joie, que le poids de son corps perdit 1195 gr. en 24 heures et que, dans ce même espace de temps, ses urines renfermèrent 87 gr. de matériaux solides parmi lesquels 40 gr. d'urée, c'est-à-dire le double

de l'état normal. C'est-à-dire que les métamorphoses nutritives s'étaient considérablement augmentées à la suite d'une agréable impression morale. Dans le même cas, Beneke élimina 900 cent. cubes d'urines dans l'espace de 6 heures (presque le triple qu'à l'état normal) et la densité de l'urine, loin d'avoir diminué, s'élevait à 1,029 et à 1,041 ; les matériaux solides étaient donc augmentés et ils indiquaient l'accélération des mutations chimiques de l'économie. Ceci est tout à fait d'accord avec l'observation de tous les jours : que la joie, la gaieté, le contentement d'esprit développent l'appétit, et que la tristesse, la mauvaise humeur, la diminuent, au contraire; l'augmentation de l'appétit signalant la plus grande activité des métamorphoses nutritives et sa diminution, leur ralentissement (J. Lagarrigue). »

Un des exemples les plus remarquables de l'influence que peuvent avoir certains états nerveux sur la vie cellulaire est celui de la nutrition chez quelques hystériques. Elles peuvent passer des semaines et même des mois, à jeun, en ingérant à peine quelques aliments; le mouvement d'assimilation est presque complètement arrêté comme le prouve la petite quantité d'urée excrétée qui peut tomber à 3 gr. et 0,74 centigr. par jour.

D'autre part, les travaux de Samuel, de Charcot, de Erb, de Brown-Séquard, de Duchenne de Boulogne, de Bouchard, de Vulpian, de Hayem, de Schiff, de Weir Mitchell, de Romberg, etc., ont surabondamment démontré que toutes les fois que le système nerveux est troublé dans son rôle trophique, il s'ensuit des désordres qui frappent la peau ou ses annexes, les articulations, les muscles, les os, et qui se traduisent par des éruptions diverses, par des arthropathies, des atrophies, des ostéites, etc... Certains faits d'expérimentation mettent encore davantage en évidence les relations de cet ordre : c'est ainsi que l'on peut produire par la suggestion, chez des hystériques, des troubles trophiques, aussi nettement caractérisés que la vésication, et il n'est guère douteux que les stigmates de certains saints aient été provoqués par la suggestion religieuse.

Enfin, c'est au système nerveux qu'est due, chez les animaux dits à sang chaud, la fixité relative de la température du milieu intérieur dans lequel vivent tous leurs éléments anatomiques. C'est lui qui, contrairement à ce qui se passe chez les animaux à température variable (dits à sang froid), possède une force de réaction suffisante non seulement pour maintenir intacte la vie végétative, mais encore pour préserver la vie de relation des modifications que pourrait lui faire subir la température extérieure. — En agissant sur les glandes sudoripares pour activer

leurs sécrétions, et en restreignant les combustions organiques, il réussit à neutraliser l'élévation de la température ambiante, pourvu que cette élévation ne dépasse pas un certain degré. — En excitant d'une façon réflexe l'activité de la circulation, de la respiration, de la digestion, de la nutrition cellulaire et des combustions organiques, il fait produire à l'organisme suffisamment de chaleur pour lui permettre de neutraliser l'abaissement de la température extérieure. « Des expériences, déclare Vulpian, ont démontré d'une façon très nette que, chez les mammifères et les oiseaux, les combustions, qui ont lieu dans tous les tissus, augmentent, lorsque la température de l'air extérieur diminue, qu'elles diminuent lorsque la température augmente. L'organisme se trouve donc, pour ainsi dire, averti qu'il doit activer ou, au contraire, modérer les combustions qui ont lieu dans son intérieur, et les avertissements de ce genre ne peuvent être transmis, nous semble-t-il, que par le système nerveux. »

De l'importance du rôle du système nerveux en pathologie et spécialement en pathogénie.

De cette importance du système nerveux en physiologie, on peut déjà déduire son importance en pathologie : les phénomènes pathologiques n'étant, selon la profonde remarque de Broussais, illustrée par Claude Bernard, que des phénomènes physiologiques perturbés dans leur intensité.

Et, en fait, le système nerveux qui régit en somme tous les actes physiologiques, depuis la pensée et le mouvement musculaire jusqu'à la sécrétion des humeurs, régit aussi tous les actes pathologiques ou, plus exactement, tous les modes, tous les procédés de réaction de l'organisme vis-à-vis des causes morbides et vis-à-vis des agents infectieux.

C'est un trouble du système nerveux qui, dans la généralité des cas, permet l'installation de la maladie dans l'organisme, et c'est encore le système nerveux qui détermine et qui gouverne le mode de réaction de l'organisme vis-à-vis de la maladie installée.

En effet, les causes prédisposantes générales ne peuvent agir sur l'ensemble de l'organisme que par son intermédiaire ; toutes les influences du milieu cosmique agissent d'abord sur lui pour se répercuter ensuite sur l'ensemble du corps, et c'est, guidé par cette vue, que Ch. Bouchard a été conduit à considérer la peau comme une immense membrane nerveuse, interposée entre le milieu extérieur et l'organisme et chargée de recueillir et de transmettre aux centres cérébro-spinaux l'action de la chaleur,

du froid, de l'humidité, de la pression atmosphérique, ou de la tension électrique de l'atmosphère. C'est par son intermédiaire que les causes prédisposantes individuelles agissent elles-mêmes : l'hérédité, la diathèse, l'âge, etc... ayant pour première conséquence de modifier les réactions nerveuses. C'est encore en s'adressant à lui que peuvent agir les causes occasionnelles, et c'est par une défaillance du système nerveux que s'expliquent l'entrée et la prolifération des agents microbiens.

— L'analyse des faits montre avec évidence que la CHALEUR, par exemple, n'agit sur l'ensemble de l'organisme, ne devient cause prédisposante ou cause déterminante de maladie que par son action sur le système nerveux. Les premiers troubles causés par l'action de l'air chaud en été ou dans les climats torrides sont, en effet, des désordres de l'innervation : augmentation de l'excitabilité nerveuse, puis dépression, troubles du sommeil, etc. On a d'ailleurs, de tout temps, remarqué la fréquence toute spéciale en été, des crimes, des suicides, des affections mentales. L'augmentation de la sécrétion des glandes cutanées sous les tropiques ou dans nos contrées, en été, est elle-même un phénomène réactionnel commandé par le système nerveux. C'est seulement, lorsqu'il y a absence ou insuffisance du réflexe nerveux commandant le fonctionnement compensateur des glandes sudoripares, que s'installent les divers accidents de ce qu'on a appelé le coup de chaleur (1). Quant à l'insolation, elle est attribuable à l'action directe de la chaleur sur les centres nerveux (méninges).

Les expériences sur les mammifères ont prouvé que, quand la température intérieure du corps atteint 45 degrés, la mort arrive infailliblement dans le coma. « L'action de la chaleur dans ce cas, déclare Beaunis, paraît *anéantir principalement les fonctions nerveuses* et secondairement les fonctions du cœur ».

On a souvent observé des bronchites, des broncho-pneumonies ou des pneumonies à la suite des brûlures du tégument externe. Ballonius et Jessof ont même cité des cas de pneumonie consécutifs à des insolations. Or, « bien que d'autres théories aient été proposées pour élucider le mécanisme de la pneumonie des brûlés (intoxication du sang, pyohémie, infection sanguine), la

(1) « Le coup de chaleur se développe surtout là où le pigment cutané fait défaut ; l'exposition au soleil ne suffit pas toujours. Chose curieuse, si ce pigment était absent, à la suite de l'érythème il prend naissance : le mal crée, pour ainsi dire, une immunité locale » (Charrin) qui doit évidemment être rapportée à l'action trophique du système nerveux.

plupart des auteurs acceptent la théorie nerveuse par action réflexe; elle s'impose, du reste, dans les cas où l'infection du poumon se déclare très peu de temps après la lésion cutanée, avant que la suppuration des téguments ne soit établie » (H. Meunier). Inutile d'ajouter que les ulcérations du duodénum qui viennent si fréquemment compliquer les brûlures étendues sont justiciables de la même interprétation.

— L'action du FROID sur l'organisme agit aussi en diminuant ses résistances vis-à-vis de l'agent infectieux et cela par suite des troubles nerveux qu'il détermine. Du reste, le froid, comme le remarque judicieusement Meunier, est plutôt une cause occasionnelle qu'une cause prédisposante; ce n'est pas tant son action prolongée qui provoque la maladie que son action brusque ou produite dans certaines conditions spéciales : lorsqu'il agit insidieusement sur un organisme non protégé ou inattentif, ou bien sur une région limitée du revêtement cutané ou sur des régions privées d'une défense habituelle. En un mot, c'est au refroidissement et même à un certain mode de refroidissement des téguments que se ramène toujours l'action du froid dans l'étiologie des maladies infectieuses, angines, laryngites, bronchites, pneumonies, pleurésies, entérites, nephrites, rhumatismes, etc...

Le refroidissement agit sur l'organisme en général, en le mettant en état de réceptivité, et spécialement sur tel ou tel organe, par l'intermédiaire d'une action réflexe, au même titre que le traumatisme, les irritations intestinales, la dentition, les brûlures, etc. Cette action du refroidissement ne peut en effet s'expliquer que par un réflexe anormal, dont le point de départ est constitué par l'impression, consciente ou non, du froid sur la peau ou sur la muqueuse digestive (dans les cas d'absorption d'une grande quantité de boisson glacée) : — au lieu de provoquer la réaction normale, c'est-à-dire neutralisante, comme chez les individus dont le système nerveux a été habitué par une bonne éducation hydrothérapique à bien réagir en présence du froid, l'impression de celui-ci produit chez les individus qui n'ont pas reçu cette éducation nerveuse ou qui, l'ayant reçue, se trouvent momentanément disposés à mal réagir, par suite d'un affaiblissement passager de la santé, un trouble fonctionnel dans les différentes innervations des organes internes ou des tissus.

Ces troubles réflexes de l'innervation ont pour conséquence, en affaiblissant la résistance générale de l'organisme, de favoriser la pénétration et la pullulation dans tel ou tel de ses organes des

microbes qui se trouvent en contact avec ses surfaces internes ou externes.

Aucune maladie ne montre d'une façon aussi saisissante que la pneumonie l'influence prépondérante du névraxe dans le développement des maladies même infectieuses, sous l'influence occasionnelle du froid. Cette maladie reconnaît, en effet, pour cause prochaine le développement au sein du poumon d'un micro-organisme, le pneumocoque. Or, le pneumocoque, cela est aujourd'hui prouvé, vit souvent dans notre cavité buccale, et, selon la remarque de Ch. Bouchard, est un de nos commensaux habituels ; il reste inoffensif tant que le fonctionnement du système nerveux est intact, mais vienne une perturbation dans ce fonctionnement, produite par le froid, et immédiatement, mais seulement alors, le microbe devient offensif : il pénètre dans le poumon sans y rencontrer de résistance suffisante, il y pullule, provoque la pneumonie et réalise l'infection.

— Quant au FROID HUMIDE, il n'est évidemment cause occasionnelle de névralgies, de diarrhées dites rhumatismales, de laryngites striduleuses, de douleurs rhumatismales, etc., que par le trouble nerveux qu'il provoque.

— Pour ce qui est de l'ÉLECTRICITÉ, il est évident qu'elle n'agit sur l'organisme comme cause prédisposante ou déterminante que par l'intermédiaire du système nerveux. Cela ressort de l'influence de l'électricité sur l'innervation, de la sensibilité des aliénés et des hystériques à l'égard des variations de la tension électrique, et des accidents d'ordre nerveux (paralysies générales ou partielles) provoqués par la fulguration.

— Quant aux autres facteurs qui agissent comme causes prédisposantes ou occasionnelles individuelles, leur mode d'action sur l'organisme n'est pas moins évidemment dû à leur action sur le système nerveux.

Cette liaison est incontestable pour les IMPRESSIONS MORALES, de nature toute nerveuse, par définition même. — Si les folies dépressives, si les chagrins, la nostalgie, les passions tristes, sont des causes prédisposantes vis-à-vis de certaines maladies microbiennes, comme la tuberculose, c'est que, en déprimant le système nerveux, elles enlèvent à l'organisme une partie de ses forces de résistance : l'agent microbien trouve un terrain mal défendu, frappé de stupeur et privé de sa défense normale, du fait de la dépression momentanée ou permanente du névraxe. — Si ces mêmes facteurs sont des causes prédisposantes ou occasionnelles des affections de l'estomac, du poumon, du cœur, ce n'est

que par le trouble qu'ils apportent dans le fonctionnement du système nerveux, relatif à ces organes : les émotions, par exemple, n'interviennent dans la pathogénie des affections cardiaques ou de l'angine de poitrine que par leur retentissement sur l'innervation du cœur.

— De même le TRAUMATISME (sans plaie) n'intervient comme cause occasionnelle chez le goutteux pour produire l'éclosion de l'accès de goutte ou dans les infections « que parce qu'il détermine des troubles vaso-moteurs qui affaiblissent la résistance des tissus, des cellules et qui changent le milieu chimique » (Charrin).

— L'INFLUENCE HÉRÉDITAIRE se ramène aussi, nous l'avons vu, à une action spéciale du système nerveux dans lequel se sont concentrées toutes les modalités réactionnelles de l'organisme. Si le fils du rhumatisant est héréditairement prédisposé à contracter le rhumatisme articulaire aigu, c'est que son système nerveux est héréditairement construit de telle sorte qu'il réagit mal en présence du froid humide, qu'il laisse pénétrer l'agent infectieux et qu'il ne lui oppose pas de résistance suffisante. On peut en voir la preuve dans ce fait que, si, au moyen d'ablutions froides quotidiennes, suivies d'une friction prolongée provoquant l'apparition de phénomènes réactionnels, on habitue le système nerveux d'un enfant né de parents rhumatisants à réagir en présence du froid humide, cet enfant acquerra ainsi, contrairement aux préjugés vulgaires, des chances d'échapper aux prédispositions rhumatismales que l'hérédité lui a léguées.

— De même la DIATHÈSE, lorsqu'elle est acquise, est réductible à un vice des mutations nutritives qui, lui-même, se trouve sous la dépendance immédiate d'un trouble nerveux. Le système nerveux a, en effet, dans les modifications pathologiques de la nutrition cellulaire un rôle prépondérant.

Par les grands appareils placés sous sa dépendance, ceux de la respiration et de la circulation, il augmente ou diminue la quantité d'oxygène qui entre dans le sang, et il augmente ou diminue aussi la quantité d'oxygène mise en contact avec chaque cellule du corps, facilitant ou entravant ainsi l'activité assimilatrice. — Son rôle n'est pas moins important dans le phénomène opposé. Pour que la désassimilation ait lieu d'une façon suffisante, il faut que les déchets de la cellule soient régulièrement entraînés dans la circulation générale et évacués par les organes excréteurs. Il faut donc que la circulation dans les réseaux lymphatiques, dans les capillaires et les veines, soit assez active pour entraîner les matières inutiles ou nuisibles.

Le système nerveux commande donc l'activité assimilatrice

et désassimilatrice par l'action des vaso-moteurs sur la circulation interstitielle et par l'activité des sécrétions du rein, des glandes cutanées, de l'expiration, etc.; mais en plus de cette action indirecte, il exerce une action directe non moins importante sur les échanges nutritifs et les métamorphoses de la matière, commandant par son action trophique la modalité de l'assimilation et de la désassimilation.

Brown-Séquard a montré que, en sectionnant les nerfs se rendant à un membre, on voyait passer dans les veines du sang rouge, non chargé des déchets organiques.

D'Arsonval a mis en évidence l'arrêt de la nutrition que des décharges électriques sont capables de réaliser.

D'autre part, un des principes importants des échanges nutritifs et, en même temps, l'un des plus aisés à mettre en évidence est le sucre qui circule à l'intérieur de nos vaisseaux. En franchissant les capillaires, en passant des artères dans les veines, ce sucre diminue de 0, 30 à 0,10 centigr. pour 1,000. Donc, une partie est utilisée par voie d'oxydation, de dédoublement ou autre, au sein des tissus, comme l'ont démontré Chauveau et Cl. Bernard. Or, Ch. Bouchard a démontré expérimentalement que des excitations de l'axe cérébro-spinal, des nerfs périphériques, les excitations électriques en particulier, font varier, suivant les réactions des centres et l'intensité du courant, la consommation du sucre, variation dont résultent des oscillations dynamiques, statiques, dans la composition des humeurs.

On voit donc que, en somme, « les réactions nerveuses ont des aboutissants multiples : elles conduisent à l'accélération, au ralentissement, à l'inhibition de la vie cellulaire » (Charrin). On comprend alors que l'origine des diathèses soit dans un fonctionnement vicié du système nerveux, et qu'elles se rencontrent surtout chez les névropathes.

— Les diverses particularités que l'ÂGE fait intervenir dans la pathogénie sont aussi réductibles à des modalités différentes dans la fonction nerveuse. — C'est à la sensibilité réflexe de l'enfant, liée à une activité plus grande du système nerveux qu'il faut rapporter les prédispositions spéciales à la méningite et aux troubles nerveux; c'est cette même susceptibilité nerveuse qui explique les convulsions pouvant être provoquées par la présence du moindre ver intestinal, par le moindre accès de fièvre, alors que ces mêmes causes sont incapables d'en provoquer chez le vieillard. — Au contraire, la susceptibilité des vieillards à l'égard du froid est due à la déchéance graduelle et, par suite, à la faiblesse réactionnelle du système nerveux... Cela crée chez eux

un état général de moindre défense contre les agents morbides et favorise l'installation de la maladie.

De même la DENTITION ne joue un rôle dans la pathogénie des diverses affections de l'enfant qui surviennent à son occasion, que par les troubles nerveux qu'elle engendre. — « Qu'il nous suffise, dit H. Meunier, de rappeler que les plus fréquentes et les moins contestées sont précisément des accidents purement nerveux, les convulsions. En ce qui concerne l'appareil respiratoire, nous rencontrons aussi un certain nombre de complications où les troubles nerveux tiennent une place importante : la laryngite striduleuse se manifeste si fréquemment à l'occasion d'une poussée dentaire que Ch. West la considérait presque comme une complication spéciale de la dentition... La toux qui accompagne souvent l'éruption d'une dent prend un caractère spasmodique, *toux nerveuse*, ainsi que le font remarquer Rilliet, Barthèz et Archambault. Enfin, Ch. West signale dans les mêmes circonstances des accès de spasme glottique. » De même, pour l'arbre bronchique,la membrane muqueuse étant troublée dans son innervation par une action réflexe, l'imminence morbide est réalisée ; « c'est ainsi, ajoute Meunier, qu'on peut expliquer la pathogénie de certaines inflammations bronchiques ou pulmonaires qui apparaissent au cours de la dentition. » — Tous ces phénomènes sont l'expression du développement, plus considérable chez l'enfant, de la solidarité organique, s'exerçant dans l'état pathologique comme dans l'état physiologique, par l'intermédiaire d'un système nerveux plus fortement centralisateur.

— Cette solidarité, d'ordre nerveux, s'affirme encore davantage pour toutes les SYMPATHIES qui se révèlent si souvent, dans l'état pathologique, entre l'utérus et les mamelles, les testicules et le larynx, la muqueuse nasale et l'appareil broncho-pulmonaire, etc.

— L'importance du système nerveux en pathogénie vient encore s'affirmer vis-à-vis des AGENTS INFECTIEUX ; l'expérimentation et la clinique concourent, en effet, pour démontrer d'une façon incontestable son rôle capital dans la genèse de la plupart des maladies infectieuses.

Expérimentalement, l'influence de ses lésions et de ses troubles sur le développement des infections a été établie par de nombreux travaux : — Citons d'abord l'expérience de Villemin, l'une des premières en date (1865) : un lapin auquel on a coupé un nerf sciatique reçoit dans le péritoine un fragment de substance tuberculeuse ; peu à peu, on voit s'établir une tumeur blanche de

l'articulation tibio-tarsienne du côté énervé, et lorsque l'animal est sacrifié, deux mois après l'acte opératoire, on constate qre la tuberculose s'est localisée exclusivement sur l'articulation du membre paralysé, sans qu'il y ait trace de généralisation. — En 1889, Charrin et Ruffer communiquent à la Société de biologie les résultats d'une dizaine d'expériences relatives aux effets de la section des nerfs périphériques sur l'infection pyocyanique, justifiant toutes cette conclusion que la suppression de l'innervation favorise l'infection. — Suivent les travaux de Sahli et de Frenkel montrant le rôle nocif de la section des nerfs sensitifs dans l'évolution du charbon inoculé. — Ochotine démontre de même que l'hyperhémie vaso-paralytique de l'oreille du lapin exalte l'infection érésypélateuse et aggrave son évolution. — Cherchant à dégager les causes des variétés des lésions d'un même organe, dans une même infection, chez une même espèce animale, Charrin signale l'influence du système nerveux individuel auquel il attribue le plus grand rôle dans ces phénomènes ; sur 27 lapins inoculés avec le bacille pyocyanique, 21 avaient des lésions rénales bilatérales et symétriques, tandis que les autres n'avaient aucune lésion rénale. Ces lésions, symétriques dans certains cas, et nulles dans les autres, ne peuvent s'expliquer, dit cet auteur, que par l'intervention d'une influence nerveuse individuelle. — De même Trambusti et Comba, reprenant les expériences d'Antonelli, pratiquent l'énervation de la glande rénale en détruisant quelques filets du plexus coeliaque. L'infection (streptococcique ou staphylococcique) engendrée par l'introduction de ces agents infectieux dans le sang s'est alors localisée de préférence sur les reins, tandis qu'aucun des animaux témoins ne présentait de localisation rénale. — Meunier a montré par une série d'expériences que l'infection (pneumonique ou tuberculeuse) frappait presque exclusivement le poumon énervé, le poumon sain ne présentant, dans la généralité des cas, aucune localisation infectieuse ou bien des foyers infectieux relativement très restreints.

Cliniquement, Féré a constaté, chez des individus atteints d'hémiplégie ou d'hémi-paralysie spinale infantile qu'il vaccinait, que le côté paralysé offrait un terrain beaucoup plus favorable que le côté sain à l'éclosion de la vaccine. — Dans l'ordre des faits cliniques, rappelons aussi les nombreuses observations relevées par Henri Meunier pour démontrer l'influence des lésions ou des affections nerveuses sur le développement des diverses infections pulmonaires. Ces observations ont porté — tantôt sur des cas de résection accidentelle du pneumogastrique droit au cours

d'une extirpation d'une tumeur du corps thyroïde, résection suivie d'une bronchite suppurée unilatérale droite; — tantôt sur la névrite du vague entraînant la pneumonie ou la spléno-pneumonie ou la broncho-pneumonie; — tantôt sur des névrômes pneumogastriques suivis de tuberculose pulmonaire double; — tantôt sur des affections pulmonaires diverses (pneumonie, tuberculose, bronchite suppurée, gangrène pulmonaire, broncho-pneumonie, pleurésie) consécutives à des lésions du pneumo-gastrique droit par adénopathie trachéo-bronchique et siégeant dans le poumon correspondant; — tantôt sur ces mêmes infections pulmonaires consécutives à la compression de l'un ou de l'autre des pneumogastriques ou des récurrents, par des anévrismes de la crosse de l'aorte ou par des néoplasmes du médiastin, et siégeant presque constamment du côté du nerf lésé; — tantôt sur la coïncidence des lésions de l'encéphale et de la moelle (sclérose en plaques, myélite transverse de la moelle cervicale), avec la phtisie (Schrœder Van der Kolk, Engel, Holland, Laycock, Clifford Albutt, Clouston, Mays), avec la pneumonie (Schrœder Van der Kolk, Engel, Gull, de Smeth, Calmeil, Fabre, Rosenbach, etc.), la gangrène pulmonaire (Hillairet, Germain Sée), la broncho-pneumonie : ces infections se développant sur l'organe troublé dans son innervation dans la proportion de 83 0/0; — tantôt sur des infections pulmonaires liées à des troubles nerveux sans lésions appréciables, goître exophtalmique, épilepsie, hystérie, paralysie agitante; à des psychoses, émotions, chagrins, passions tristes, folie, lypémanie (Christianie, Bayle, Lawrence, Calmeil, Bouchet, Aubanel, Thore, Grisolle, Duterque, Bergonier, Peter, Buonomo, Sépilli et Riva, Bianchi, Maudsley); — tantôt enfin sur des infections pulmonaires consécutives à des traumatismes sans lésion des parois thoraciques; sur les pneumonies des opérés; sur les rapports des infections pulmonaires avec les hernies.

De l'ensemble des observations et des expériences relatives à l'infection du poumon, H. Meunier tire les conclusions suivantes, évidemment applicables aux autres organes : — « Expérimentale-
« ment, l'influence favorisante des troubles du système nerveux
« sur l'infection pulmonaire est démontrée par un nombre consi-
« dérable de faits dont les plus caractéristiques concernent « la
« pneumonie du vague ». L'énervation du poumon consécutive à
« la section du pneumo-gastrique met l'organe en état de récepti-
« vité et le livre sans défenses aux agents microbiens éventuels,
« de là la fréquence de l'infection de l'appareil respiratoire chez
« les animaux vagotomisés; de là aussi sa gravité, lorsqu'elle s'est

« une fois établie. — En pathologie humaine, les relations entre « les infections pulmonaires et les troubles du système nerveux « sont démontrés : 1° par la localisation de l'infection (unilaté- « ralité des lésions nerveuses périphériques et des lésions infec- « tieuses, croisement des lésions nerveuses centrales et des lé- « sions infectieuses ; localisation systématique de l'infection dans « un lobe pulmonaire seul dysnervé); 2° par la fréquente coïnci- « dence d'infections pulmonaires et d'affections nerveuses géné- « rales ; 3° par la constatation journalière d'infections pulmo- « naires succédant à des troubles nerveux réflexes. — Les lésions « des nerfs pulmonaires (lésions nerveuses périphériques), qui « paraissent le plus souvent favoriser l'infection du poumon, sont « des névrites primitives (toxiques ou infectieuses) des nerfs va- « gues et des névrites secondaires par compression ou inflammation « de voisinage de ces mêmes nerfs (adénopathie trachéo-bronchi- « que, anévrisme de la crosse aortique, néoplasme du médiastin). « L'histologie démontre que, dans ces circonstances, les lésions « parenchymateuses des nerfs pulmonaires sont telles qu'elles « impliquent une perturbation grave dans leur fonctionnement. « — L'influence favorisante des troubles du système nerveux « sur l'infection pulmonaire se manifeste également : 1° dans « les lésions des centres nerveux (hémorragie cérébrale, ramo- « lissement, lésions bulbaires, sclérose en plaques, paralysie gé- « nérale, etc.); 2° dans certaines névroses (paralysie agitante, « hystérie, épilepsie); 3° dans les affections mentales ; 4° dans les « différentes circonstances morbides entraînant un état marqué « d'asthénie nerveuse (troubles psychiques, surmenage, sénilité). « — L'infection broncho-pulmonaire peut être favorisée enfin par « des troubles nerveux purement dynamiques, en particulier par « ceux qui résultent d'actions réflexes à point de départ voisin « (pneumonie contusive) ou éloigné (infections pulmonaires liées « aux traumatismes, au shock opératoire, au travail de la denti- « tion, à l'étranglement herniaire, aux brûlures, au froid, etc.). »

A la lumière des expériences de vaccination que nous avons rapportées dans le chapitre consacré à l'immunité, on peut comprendre comment se comporte le système nerveux pour protéger contre l'infection l'organisme vierge de toute maladie infectieuse antérieure ou de toute vaccination et comment, aussi, il le laisse parfois envahir par les agents infectieux.

A l'état normal, l'organisme se trouve en état de non réceptivité vis-à-vis de la plupart d'entre eux. — Sa surface externe est protégée contre eux par la présence du revêtement épidermique

qui, tant qu'il est intact, représente une barrière infranchissable aux micro-organismes. — L'épithélium qui recouvre l'estomac et l'intestin représente une protection beaucoup moins assurée mais qui est complétée par certaines sécrétions des glandes de la muqueuse digestive, soit que ces glandes fournissent au revêtement épithélial un enduit muqueux protecteur, soit qu'elles donnent naissance à des substances comme l'acide chlorhydrique de l'estomac, les sécrétions des glandes de Brunner, la bile, le suc pancréatique, suffisamment antiseptiques pour détruire ou atténuer et rendre inoffensifs la plupart des agents pathogènes susceptibles de s'introduire avec les aliments et les boissons. Il a de plus été démontré que l'épithélium entodermique s'oppose à l'absorption des principes toxiques fabriqués par les microbes pathogènes, et même, d'après Charrin et Cassin, agit sur ces principes toxiques de façon à les transformer et à atténuer leur pouvoir nocif. L'écoulement continu des sécrétions du tube digestif, par suite des contractions péristaltiques de l'intestin, est encore une condition qui, en empêchant les microbes de séjourner, tend à empêcher aussi l'infection de se réaliser ; l'importance de cette condition, en apparence secondaire, se révèle par ce qu'on sait de l'infection urinaire qui se produit rarement lorsque l'écoulement continu de l'urine est assuré, tandis qu'elle se réalise aussitôt que le cours de l'urine est gêné. — Quant aux voies respiratoires, les sinuosités des fosses nasales et leurs vibrisses, le mucus agglutinatif ou germicide que secrète leur muqueuse, les cils vibratiles de leur région respiratoire, de la cavité laryngienne, de la trachée et des bronches sont autant de conditions qui s'opposent à la pénétration des germes pathogènes. Cela est si vrai que, si, à l'exemple de Gameleïa, on dépose des pneumocoques dans une trachée saine chez le mouton, il ne s'ensuit aucun accident, tandis que si on a, au contraire, déchiré cette trachée, une inflammation broncho-pulmonaire se développe. — Ces diverses dispositions protectrices viennent-elles à manquer, et cela arrive souvent, l'organisme se trouve encore protégé par sa défense mobile de leucocytes, par son armée territoriale de macrophages, par l'état bactéricide ou antitoxique de ses humeurs, ainsi que nous l'avons vu dans le chapitre « *Immunité* », et enfin par la présence, sur les voies que suit l'infection, de certains organes aptes à arrêter les micro-organismes pathogènes, ou à modifier leurs sécrétions comme les ganglions lymphatiques, le foie, etc... — Or, il est aisé de reconnaître, dit Henri Meunier, que toutes les propriétés défensives de l'organisme (imperméabilité des téguments, ciliation des épi-

théliums, pouvoir chimiotaxique des cellules, phagocytose, état bactéricide des humeurs, immunité, etc...) subissent toutes, malgré la diversité de leur action (physique, mécanique, chimique) et de leurs sièges (tissus, cellules, humeurs), une même influence : celle du système nerveux.

Les moindres modifications du système nerveux central influencent la vie cellulaire de façon à diminuer l'intensité de ses réactions vis-à-vis du microbe, car ce qui a été dit précédemment de la suppression de l'action nerveuse peut se comprendre également d'une modification quelconque de l'innervation centrale, atténuation ou exaltation, qui pourra également retentir sur l'activité cellulaire ou sur les échanges nutritifs dans le territoire dysnervé. Le système nerveux joue, par ses défaillances, le rôle de cause prédisposante ou occasionnelle : des deux facteurs, l'organe et le microbe, qui luttent l'un contre l'autre, le premier peut être affaibli, rendu impropre à la résistance, tandis que le second conserve toute sa virulence; vienne un trouble momentané ou passager, une impression morale, l'action du froid, de la chaleur, etc., le système nerveux, à cause de sa sensibilité même et de son rôle, se trouve le premier atteint, il est influencé dans tel ou tel sens, l'innervation des différents organes devient irrégulière, et le plus troublé dans son innervation sera le premier atteint par la maladie.

Rien n'est mieux mis en évidence par les observations et les expérimentations de H. Meunier ; aussi croyons-nous devoir citer encore quelques-unes de ses conclusions : — « L'infection de l'appareil broncho-pulmonaire est toujours imminente ; elle n'est empêchée à l'état normal que par le jeu régulier de multiples actions défensives, dont le système nerveux est le moteur et le régulateur. — Lorsque l'innervation de l'appareil pulmonaire est troublée dans son fonctionnement, les perturbations nerveuses qui en résultent dans les différents systèmes de cet appareil ont pour conséquence de paralyser sa défense, de diminuer sa résistance et sa vitalité, et de préparer ainsi un terrain favorable à l'infection ; celle-ci est d'autant plus sûre et d'autant plus profonde que le trouble nerveux est plus grave. — Le mécanisme des infections pulmonaires d'origine nerveuse est extrêmement complexe. Parmi les facteurs que l'expérience et l'observation clinique ont permis d'incriminer en première ligne, on doit mentionner : 1° les troubles de l'innervation motrice déterminant, par certaines paralysies musculaires, la béance excessive des sphincters viscéraux et des conduits musculo-membraneux ; 2° les troubles de l'innervation

sensitive, supprimant certains réflexes protecteurs des muqueuses, comme l'éternuement; 3° les froubles vasculaires neuro-paralytiques, dont dépendent les perturbations de la diapédèse et de la phagocytose; 4° les troubles glandulaires qui modifient la quantité et la qualité des sécrétions bronchiques; 5° les troubles de nutrition des tissus et des éléments cellulaires (troubles trophiques), auxquels se rapportent la diminution de résistance des épithéliums, la perte de l'activité proliférante, les modifications chimiques, chimiotaxiques et bactéricides des humeurs. »

Il est évident que ce qui s'applique ici à l'appareil broncho-pulmonaire s'applique également à tous les autres appareils; le rôle physiologique du système nerveux restant sensiblement le même dans tous les territoires organiqnes et ne variant que par ses modalités.

— En ce qui concerne les POISONS, il semble bien que la plupart d'entre eux n'agissent sur l'ensemble de l'organisme que par l'intermédiaire du système nerveux. Cela est surtout évident pour les anesthésiques (chloroforme, éther, bromure d'éthyle, chloral, alcool, nitrite d'amyle, protoxyde d'azote); pour les narcotiques, (morphine, narcéine.) On sait que Claude Bernard a démontré que le curare paralyse les muscles en agissant sur les extrémités périphériques des nerfs moteurs. L'action de la strychnine paraît surtout consister en une altération des appareils réflexes de la moelle et du cerveau. Quoique l'action de la digitaline sur le cœur soit encore insuffisamment élucidée, il est vraisemblable qu'elle agit sur les nerfs de cet organe. L'action de la quinine porte de même surtout sur les organes nerveux. D'après Beaunis, l'action délétère de l'acide carbonique n'est pas due à une asphyxie par défaut d'oxygène, mais à une action spéciale du gaz sur les centres nerveux respiratoires vaso-moteurs et sur les centres d'arrêts du cœur. De même, dans l'intoxication par l'oxyde de carbone, celui-ci agit, il est vrai, en décomposant directement l'oxyhémoglobine et en chassant l'oxygène qu'il remplace volume à volume, mais il ne produit une asphyxie mortelle que par l'intermédiaire du système nerveux, et cela se marque par des crampes, de l'exophtalmie, de l'élargissement de la pupille, etc...

— Vis-à-vis des AUTO-INTOXICATIONS, le système nerveux joue un rôle direct dans celles qui sont dues à l'augmentation dans la production des poisons normalement fabriqués par les cellules, car c'est un trouble de la stimulation nerveuse qui provoque leur désordre fonctionnel. — Mais son rôle est bien plus directement évident dans le cas des auto-intoxications consécutives à la dila-

tation d'estomac, car celle-ci, selon l'idée de Charcot, et contrairement à l'opinion de Bouchard, est liée à un trouble de l'innervation : en effet, à conditions hygiéniques égales, on voit la dilatation de l'estomac ne pas survenir chez tous les individus suivant les mêmes errements dans leur régime alimentaire, ou ayant eu le même passé pathologique, mais seulement chez ceux qui ont derrière eux de l'hérédité nerveuse et qui sont porteurs des stigmates physiques ou psychiques que Morel et ses successeurs ont montrés caractéristiques de cette hérédité. — Dans les auto-intoxications qui sont dues à un trouble fonctionnel des organes chargés de l'élimination des poisons organiques, son action, pour ne pas paraître prépondérante, n'en est pas moins réelle. D'abord, c'est souvent par suite d'un trouble nerveux vaso-moteur ou d'une défaillance dans l'action trophique du système nerveux que tel ou tel organe éliminateur a reçu la lésion originelle qui le rend incapable ou moins capable de remplir sa fonction. D'autre part, c'est souvent un trouble du système nerveux qui transforme un organe fonctionnant encore à peu près, quoique anormalement, en un organe ne fonctionnant plus du tout ou presque plus, pendant un temps durable ou limité, cette transformation amenant la réalisation d'une auto-intoxication restée jusque là simplement menaçante. Beaucoup d'observations d'urémie sont typiques à cet égard.

Enfin, vis-à-vis de l'éclosion des maladies de la nutrition, le système nerveux joue un rôle non moins important.

Nous avons vu que c'est grâce à un trouble de ses modalités fonctionnelles que s'installent les diathèses. Or, l'analyse des faits nous paraît démontrer que c'est aussi à un trouble plus accentué dans son fonctionnement, agissant surtout en empêchant la consommation du sucre, des acides organiques (acides uriques, oxalyques, et gras volatils) qu'il faut imputer l'installation des maladies de la nutrition, telles que le diabète, le rhumatisme chronique, la goutte, le rachitisme, la lithiase biliaire, l'obésité, etc.

— Pour ce qui est du diabète, ou, tout au moins, du DIABÈTE GRAS, on sait que les deux principales théories qui se trouvent en présence pour l'expliquer sont celles de Cl. Bernard et de Ch. Bouchard.

La théorie de Cl. Bernard, basée sur les expériences, par lesquelles il provoquait la glycosurie, l'albuminurie ou la polyurie en piquant le bulbe entre les racines des pneumogastriques, est basée sur cette opinion que le diabète n'est que l'exagération de

la fonction glycogénique normale. Son mécanisme pathogénique réside, pour lui, dans une suractivité fonctionnelle du foie, résultant soit d'une excitation directe du parenchyme, soit d'une influence réflexe et produisant l'hyperglycémie, la glycémie ayant simplement pour but de remplacer les pertes subies par l'organisme en vertu d'un désordre inconnu.

Quant à Bouchard, il considère le diabète comme le résultat d'un défaut d'assimilation et de destruction du sucre par tous les tissus; c'est une maladie générale de la nutrition caractérisée primitivement et essentiellement par un défaut ou une insuffisance des actes de l'assimilation, et, en particulier, par un défaut de la consommation du sucre dans les éléments anatomiques.

Quelle que soit la théorie que l'on adopte, l'analyse des faits expérimentaux, anatomo-pathologiques, des observations cliniques et des conditions étiologiques nous semble démontrer avec évidence que le trouble primitif réside dans le système nerveux.

Les résultats de l'expérimentation nous paraissent surtout singulièrement suggestifs à cet égard : — « chacun sait, en effet, que, piquant le bulbe entre les racines du pneumogastrique, Cl. Bernard déterminait à volonté la glycosurie, l'albuminurie ou la polyurie. Schiff a montré que la glycosurie pouvait être obtenue par la lésion d'autres points tels que la protubérance, les pédoncules cérébraux, les faisceaux antérieurs de la moelle, depuis le bulbe jusqu'à la région lombaire, et même les faisceaux postérieurs. Le centre glycogénique, localisé primitivement par Cl. Bernard au plancher du quatrième ventricule, s'étend donc beaucoup plus loin; c'est encore ce qu'ont démontré les intéressantes recherches d'Ollivier sur la glycosurie consécutive aux hémorragies cérébrales. Ce centre glycogénique peut être excité directement par la piqûre du bulbe ou indirectement par action réflexe, comme dans l'excitation du bout supérieur du pneumogastrique après sa section. Schiff et Richter ont également produit la glycosurie par la section du nerf sciatique; Pavy par la section du ganglion cervical supérieur du grand sympathique; Eckard par celle du ganglion cervical inférieur; Cyon et Aladoff par celle du ganglion cervical inférieur et thoracique supérieur et par l'extirpation de la gaîne que l'anneau de Vieussens forme autour de l'artère sous-clavière; Munch et Klebs après l'ablation du plexus solaire et Filehne, chez le lapin, par l'excitation du nerf dépresseur. » (Demange). — Enfin, Arthaud et Butte ont cherché à élucider la pathogénie du diabète en produisant des névrites expérimentales du bout périphérique du pneumo-gastrique droit; « ils

ont déterminé de la polyurie, la polydipsie, la polyphagie avec des rémittences et des exacerbations, la glycosurie, l'albuminurie, l'azoturie, l'augmentation de poids, puis l'amaigrissement, bref un trouble profond de la nutrition qui aboutissait à la mort. Les altérations anatomiques du foie et des reins étaient identiques à celles qui ont été décrites chez les diabétiques. Aubel avait déjà obtenu par l'irritation mécanique du bout périphérique du pneumo-gastrique de la polyurie avec azoturie sans sucre, tandis que celle du bout central avait amené la glycosurie. » (Le Gendre.)

Or la plupart de ces lésions expérimentales trouvent leurs analogues dans les lésions du système nerveux si fréquemment constatées chez les diabétiques : — cerveau œdématié, congestionné avec épaississement des méninges (Saundby); anémie ou atrophie des circonvolutions; ramolissement cérébral (Luys); présence dans la substance cérébrale de corpuscules amylacés et de masses colloïdes (Abraham); sclérose de la substance cérébrale (Tardieu); kystes dans les lobes frontaux, la protubérance, le bulbe, les plexus choroïdiens, etc., — tumeurs du bulbe ou du quatrième ventricule; cysticerque adhérent au plancher ventriculaire (J. Michaël); ramolissements dans le bulbe et la protubérance; état d'hyperhémie chronique avec exsudation diffuse et dégénérescence des éléments nerveux (Luys); lésions de la moelle épinière (Scharbau et Vogel); altérations du pneumo-gastrique (Harley, Henrot, Frierichs, Lubimoff, A. de Fleury); polynévrite (Leyden); névrites périphériques disséminées ou localisées (Buzzard, Althaus et Auché); — altérations des nerfs sympathiques; épaississement du sympathique abdominal (Duncan); hypertrophie et induration du ganglion semi-lunaire et des nerfs et bachniques (Percy, Saundby); altérations du plexus cœliaque (Klebs, Munk); atrophie des ganglions sympathiques et de leurs cellules nerveuses (Lubimoff, Hale White).

Comment agissent toutes ces lésions multiples, si diverses en apparence, pour produire la glycosurie? — La plupart des physiologistes admettent que ces irritations nerveuses provoquent dans le foie, par l'intermédiaire du grand sympathique (nerf splanchnique), soit une action directe sur la cellule hépatique, soit une action indirecte par modification vaso-motrice, active ou paralytique, d'où une exagération de la glycogénie hépatique. On suppose que l'action nerveuse partie soit d'un point quelconque de la périphérie, soit du mésocépale, descend par la moelle et arrive de là au foie par le grand sympathique cervical, dorsal, ou abdominal (nerfs splanchniques). Cl. Bernard n'a-t-il pas montré

que la section des nerfs splanchniques, faite avant la piqûre du bulbe, empêche celle-ci de produire la glycosurie. — Pour Bouchard ces diverses lésions nerveuses provoqueraient la glycosurie en exerçant une action inhibitoire sur la nutrition générale ; elles agiraient peut-être aussi, ajoute Le Gendre, en imbibant la fonction glycogénique des cellules hépatiques.

Outre les glycosuries nerveuses, l'expérimentation a reproduit les glycosuries toxiques. Parmi les poisons qui ont pu ainsi provoquer la glycosurie expérimentale, certains comme le curare, le chloroforme, le nitrite d'amyle, la térébentine, la morphine et le strychnine ont une action bien évidente sur le système nerveux, et le mécanisme de leur rôle dans l'apparition du sucre s'explique surtout soit par une paralysie des nerfs moteurs (curare), soit par le ralentissement des mutations nutritives dû à l'affaiblissement des stimulations nerveuses.

Quant aux nombreux symptômes nerveux, si fréquents au cours du diabète, ils nous paraissent montrer le rôle que joue le système nerveux dans la physiologie pathologique, c'est-à-dire dans l'évolution de la maladie installée, plutôt qu'ils ne démontrent son rôle dans son installation : nous les retrouverons dans la deuxième partie de ce chapitre.

Les conditions étiologiques sont, à cet égard, beaucoup plus significatives et la plupart des cliniciens qui ont étudié le diabète ont été frappés de l'extrême fréquence des antécédents névropathiques dans le passé des diabétiques ou chez leurs ascendants.

F. W. Pavy est un de ceux qui ont le plus insisté sur les relations du diabète avec des névroses antérieures chez le même individu (paralysie agitante, épilepsie, goître exophtalmique, ataxie locomotrice) (1). — On voit apparaître le diabète, dit avec raison Durand-Fardel, chez les individus névropathiques, irritables, à affections vives, sujets à des névroses hystériformes. Parmi les exemples les plus caractéristiques, on peut citer les suivants : Andral rapporte l'histoire de deux individus qui, avant de devenir diabétiques, avaient été l'un épileptique, l'autre paraplégique. Seegen a rapporté le cas d'une femme atteinte de mélancolie, puis améliorée, présentant ensuite une grande exaltation à retours multipliés et devenant enfin diabétique ; la mère avait eu plusieurs années de mélancolie et s'était suicidée ; de ses six

(1) Il ne s'agit nullement ici des cas de tabès ou d'autres scléroses médullaires au cours desquelles on voit la glycosurie survenir par extension de la lésion au 4e ventricule et qui ont été signalées par Hoesslin, Richardière, Weichselbaum, etc.

frères ou sœurs, quatre étaient morts d'affections cérébrales, le cinquième mourut aliéné à 19 ans, le sixième, frère jumeau de la malade, est idiot. On peut citer encore l'observation, relatée par J. Cotard, et relative à un exemple de diabète ayant succédé chez un jeune homme d'une trentaine d'années (père goutteux, oncle maternel aliéné), à une vésanie grave, caractérisée par des idées de persécution, des hallucinations de l'ouïe, etc... — Pour J. Cotard, il paraît démontré « que le diabète peut, comme tant d'autres maladies nerveuses, se produire à la suite d'une violente émotion morale. Quelques pathologistes ont même pensé que, dans beaucoup de diabètes prétendus traumatiques, et où il n'y a pas eu de traumatisme céphalique direct, c'est à l'influence de l'émotion et de la frayeur plutôt qu'au traumatisme qu'il faut attribuer le début de la maladie (Griesinger, Jaccoud). » — P. Le Gendre, après tant d'autres, signale l'importance du rôle joué dans l'étiologie du diabète par les influences morales dépressives, qu'elles se manifestent brusquement ou que leur action se fasse sentir chaque jour pendant de longues années ; par la tension d'esprit que nécessitent les travaux intellectuels et les combinaisons financières ou politiques : « tous les individus, dit-il, qui subissent les alternatives incessantes de l'angoisse et de l'espérance, le savant, qui poursuit passionnément une découverte, comme le chef de parti ambitieux dans une assemblée politique, ou le spéculateur, sont des candidats au diabète, et les monuments où l'on en trouve le plus grand nombre réunis sont l'Institut, les Chambres du Parlement, et la Bourse. »

Seegen est le premier qui ait insisté sur l'extrême fréquence des maladies nerveuses dans la parenté des diabétiques : l'aliénation mentale a été souvent rencontrée non seulement par lui, mais par Zimmer, Schmidt, Westphall ; l'épilepsie a été signalée par Langiewicz, Griesinger, Lockart-Clarke, Pavy ; maints autres observateurs ont noté l'hystérie ; P. Le Gendre reconnaît que les diabétiques sont souvent des névro-arthritiques héréditaires. Ajoutons que, pour les individus chez lesquels on ne relève pas d'antécédents héréditaires névropathiques, on trouve toujours les stigmates physiques ou psychiques de l'hérédité nerveuse. Les cas où l'hérédité névropathique semble manquer sont dus, d'une part, à ce que peu de malades sont en état de rendre compte de leurs antécédents de famille, d'autre part, à ce que la plupart des médecins, sauf les aliénistes, ne savent pas la rechercher.

Ainsi donc, l'expérimentation, l'anatomie pathologique, la clinique et surtout l'étiologie se rencontrent pour établir l'impor-

tance primordiale du rôle du système nerveux dans l'installation du diabète. Nous avons vu, du reste, que Cl. Bernard inclinait à localiser dans le système nerveux la véritable cause de la maladie. De son côté, Bouchard déclare que « sa condition préalable est un trouble nutritif d'*origine nerveuse* ou de tout autre origine, quelquefois acquis, le plus souvent congénital. »

Pour nous, le système nerveux n'intervient pas seulement comme facteur principal du mécanisme pathogénique (Cl. Bernard); sa lésion ou son trouble fonctionnel ne sont pas seulement un fait contingent (Bouchard, Lancereaux, Le Gendre); mais tout ce qui précède nous semble démontrer que ce trouble fonctionnel, accompagné ou non de lésions, constitue le facteur nécessaire, primordial.

— Depuis les recherches de Lancereaux et de Lapierre, on sait qu'il existe une forme spéciale de diabète ou DIABÈTE MAIGRE, liée à des altérations du pancréas. Ces altérations ont été constatées chez des diabétiques maigres par Lancereaux, Lapierre, Baumel : elles consistaient en une destruction du pancréas par une tumeur, un carcinome, une hémorragie, une dégénérescence, un parasite. Minkowski et von Mering ont reproduit expérimentalement chez le chien le diabète maigre, en pratiquant l'ablation ou la destruction complète de la glande pancréatique. Charrin a démontré ensuite que c'est bien le vrai diabète que l'on observe chez cet animal à la suite de cette opération; on observe l'amaigrissement, l'azoturie, la polyurie, la tendance aux infections; ces mêmes résultats ont été confirmés par Lépine, Hédon, etc. Or, il paraît résulter des expériences de Chauveau et de Kaufman que les altérations du pancréas ne produisent le diabète maigre que par leur retentissement sur le système nerveux, car ces auteurs ont réussi à obtenir la glycosurie sans enlever le pancréas, rien qu'en coupant les nerfs qui unissent cette glande au névraxe. Il semble donc que la glycosurie pancréatique tient uniquement « à la disparition d'une action frénatrice que le pancréas exerce sur le foie en mettant en jeu les centres bulbaires, modérateurs de l'activité hépatique. Peut-être même existe-il une sécrétion du pancréas allant impressionner ces centres » (1) (Charrin).

— En ce qui concerne le RHUMATISME NOUEUX, la plupart des

(1) Lépine prétend que la glande produit un ferment glycolytique détruisant le sucre dans le sang; après la suppression de cette glande par son énervation ce ferment disparaîtrait et le sucre s'accumulerait. Cette théorie, pour ingénieuse qu'elle soit, est loin d'être démontrée.

auteurs qui l'ont étudié ont été frappés de ses analogies avec les arthropathies des maladies du système nerveux, de l'ataxie, de l'hémiplégie, de la paralysie agitante. « L'évolution symétrique, l'ascension graduelle des extrémités des membres vers leur racine, et des petites articulations vers les grandes, la raréfaction du tissu osseux, les spasmes musculaires qui sont les principaux agents des déformations, puis, la sclérose et l'atrophie systématique de certains groupes musculaires sont des traits communs entre les *arthropathies d'origine nerveuse* et le prétendu rhumatisme chronique déformant progressif » (Le Gendre).

Lancereaux a défendu cette opinion que toutes les altérations dans le rhumatisme chronique — changement de coloration et de consistance de la peau (aspect luisant, rouge ou pâle, épaississement, formation de durillons, desquamation pityriasiforme ou squameuse, taches pigmentaires, éruptions diverses érythémateuses, vésiculeuses ou bulbeuses); hypertrophie, cannelures, incurvation, fragilité, chute spontanée des ongles; disparition précoce du système pileux; amincissement atrophique ou état oedémateux du tissu conjonctif sous-cutané; épaississement ou rétraction des aponévroses, surtout de l'aponévrose palmaire; altérations des os, des articulations, des muscles; perturbations de la sensibilité, de la calorification, de la sécrétion sudorale — ont leur origine dans des désordres matériels ou fonctionnels du système nerveux.

Spender a observé chez des malades, atteints d'arthrite rhumatoïde, des douleurs fulgurantes, de la tachycardie sans lésions organiques du cœur, des taches blanches ou bronzées de la peau, qui lui paraissent témoigner en faveur de l'origine neuro-trophique du rhumatisme chronique. — Ch. Bouchard, relevant à son tour les nombreuses analogies entre les arthropathies du rhumatisme noueux et celles de certaines maladies du système nerveux, avait admis aussi que l'origine de cette maladie était dans une lésion fatalement progressive de certaines parties de la moelle ou des nerfs périphériqnes. P. Le Gendre déclare que la théorie qui rattache le rhumatisme chronique, déformant progressif aux trophi-névroses est une théorie évidemment très séduisante. — Signalons, à l'appui de cette opinion, l'existence constante, chez les ascendants, de maladies nerveuses et, chez les rhumatisants eux-mêmes, des stigmates physiques ou psychiques de l'hérédité névropathique. Ajoutons enfin que certains auteurs qui n'admettent point la théorie nerveuse dans la pathogénie du rhumatisme chronique, comme Vulpian et Ern. Besnier, sont obligés

cependant, en raison de la symétrie des lésions, de concéder que l'affaiblissement ou l'exaltation de l'influence trophiqne des centres nerveux favorise le développement des arthropathies.

— Venons-nous à considérer la GOUTTE et à étudier son étiologie nous voyons qu'elle se développe exclusivement chez des gens présentant des antécédents névropathiques héréditaires ou personnels, et, en tout cas, porteurs des stigmates de l'hérédité nerveuse. « Il est si peu démontré, fait remarquer Lancereaux, que l'acide urique en excès chez les goutteux soit le résultat d'une alimentation surabondante qu'on voit des gens très sobres devenir goutteux ». Il semble, au contraire, à cet auteur, que l'uricémie est subordonnée à un désordre primitif de l'innervation nutritive. « La goutte est, dit-il, l'effet d'une névrose, la manifestation d'un état névropathique tout à la fois vaso-moteur et trophique ».

De même, F. Toussaint (1), dans une excellente revue des théories pathogéniques de la goutte, aboutit à cette conclusion que « la maladie évolue dans certaines conditions étiologiques qui doivent nous la faire concevoir comme étant sous la dépendance d'un trouble primordial de la nutrition, dont l'origine semble devoir être, en dernière analyse, recherchée dans un état névropathique ».

— Si nous envisageons enfin le RATICHISME, nous aboutissons à des conclusions analogues. Le fait qu'il n'apparaît pas chez tous les enfants soumis aux mêmes conditions défectueuses d'alimentation et d'hygiène démontre déjà que ces conditions ne suffisent pas à le produire. L'étiologie banale du rachitisme par l'alimentation est insuffisante : ce qui nourrit, ce n'est pas ce qu'on ingère, mais ce qu'on assimile. Le trouble nutritif qui produit le rachitisme n'est pas dû à ce que l'enfant ne trouve pas assez de phosphate dans son alimentation pour édifier son système osseux, mais à ce que son système nerveux, par suite d'un désordre acquis ou héréditaire, communique une activité viciée à la vie cellulaire, et que les phosphates qui entrent en contact avec l'organisme ne sont pas utilisés. « Ce qui importe, dit Bouchard, dans l'interprétation pathogénique des faits de rachitisme ou d'ostéomalacie, ce n'est pas l'insuffisance de l'alimentation ou le défaut des phosphates alimentaires, c'est, surtout, le vice des mutations nutritives générales qui amène l'accumulation des acides organiques, soit qu'ils pénètrent en excès, par suite de fermentations digestives anormales, soit qu'ils résultent de fermentations intra-

(1) *Gaz. des Hop.*, 96.

organiques, soit qu'enfin la nutrition se ralentisse et diminue les oxydations ». Or, nous insistons sur ce point, le vice des mutations nutritives est dû à une fonctionnalité anormale du système nerveux. L'influence de l'alimentation sur la production de maladies telles que la goutte ou le rachitisme n'agit qu'à la condition que le système nerveux se prête à cette influence, et nous en trouverons encore la preuve dans le fait que cette maladie se rencontre exclusivement chez les enfants porteurs des stigmates de l'hérédité névropathique.

— Nous en avons assez dit, pensons-nous, pour qu'il n'y ait pas lieu de répéter notre démonstration à l'occasion du rôle primordial du système nerveux dans les autres maladies de la nutrition.

Cependant, nous citerons encore, à propos de l'obésité, cette remarque de Bouchard : « On devait s'attendre, dit l'illustre professeur, à une relation étroite entre certaines névropathies et l'obésité, étant donné le rôle prédominant que joue le système nerveux dans les mutations nutritives. Pour ce qui concerne l'hystérie, je puis rappeler ce que j'ai démontré et enseigné en 1893 lorsque j'avais l'honneur de suppléer, à la clinique de la Charité, le docteur Bouillaud : c'est que, souvent, l'hystérie s'accompagne d'un ralentissement étonnant de la nutrition qui peut faire tomber l'urée au-dessous de 3 grammes par jour et qui permet aux malades de vivre sans manger, en vomissant tous leurs aliments, et cela pendant des mois, sans que l'amaigrissement devienne notable ».

(*A suivre.*) HILLEMAND-PETRUCCI.

14 Gutenberg 109. 20e ANNÉE. — No 5. 1er Septembre 1897.

BONAPARTE

L'appréciation systématique de Bonaparte a été faite en 1842, à la fin du sixième volume du *Cours de philosophie positive*, par Auguste Comte. — Je reproduis à la fin de cet article ces pages immortelles pour les porter à la connaissance d'un grand nombre de personnes à qui il serait peut-être difficile d'aller les retrouver à leur source même. — Mais les tentatives, quoique bien superficielles, de ceux qui essaient une réhabilitation déplorable du héros rétrograde m'obligent à revenir sur un tel sujet.

L'appréciation des hommes qui ont joué un grand rôle historique peut être faite au point de vue sociologique ou au point de vue moral. Je prends ici le mot moral dans le sens spécial que lui a donné Auguste Comte. Il entend par là l'appréciation des aptitudes cérébrales individuelles, sous le triple point de vue de l'intelligence, des sentiments et du caractère. Cette appréciation est toujours la plus délicate comme la plus incertaine, mais aussi la moins importante, son utilité étant essentiellement relative à la connaissance de la nature humaine. Les types exceptionnels fournissent, en effet, un véritable mode d'expérimentation, puisqu'ils nous offrent, à un degré plus caractéristique que dans les cas ordinaires, les diverses aptitudes distinctes de notre nature. Sans éloigner absolument de telles vues, mon appréciation sera surtout sociologique, c'est-à-dire portera sur le rôle effectif que le personnage considéré a rempli dans l'évolution sociale, quelles que fussent, du reste, ses aptitudes

propres, de même que les intentions quelconques ou les mobiles qui ont influé sur sa vie, mobiles dont la nature reste le plus souvent douteuse. Ainsi la conquête des Gaules par César est un fait sociologique que nous pouvons étudier d'une manière absolument positive dans sa préparation, sa réalisation et ses conséquences, tandis que la recherche des mobiles auxquels César a obéi est nécessairement conjecturale à un très haut degré.

Dans le cas de Bonaparte, nous avons, plus que surabondamment, les documents nécessaires pour juger son rôle au point de vue sociologique. Nous savons très bien quelle était la situation française et occidentale au moment où il apparut sur la scène; nous savons aussi très bien ce qu'elle était quand il en disparut; nous connaissons ainsi le point de départ et le point d'arrivée, et cela permet de porter un jugement précis sur le rôle qu'il a joué. La dévotion singulière dont il a été l'objet de la part du peuple français est, d'ailleurs, assez refroidie maintenant pour qu'on puisse trouver un nombre suffisant de personnes capables de lire une appréciation vraiment positive de ce célèbre personnage. Nous connaissons, en outre, assez bien aujourd'hui le sens et la portée du rôle de la France dans l'évolution occidentale, pour déterminer si l'action de Bonaparte a été, et dans quelle mesure, en harmonie ou en contradiction avec la marche normale de la civilisation.

Il s'agit ici d'une appréciation générale et je dois supposer connus du lecteur les principaux événements, que je me bornerai à caractériser sommairement. Je laisserai de côté les travaux militaires de Bonaparte, me contentant de faire remarquer à ce sujet qu'il a fait la guerre en véritable dilettante et que ses campagnes si vantées ont abouti à nous faire perdre nos frontières naturelles, à la suite d'une double invasion de notre pays. Il nous présente, sous ce rapport, et ç'a été, d'ailleurs, le caractère essentiel de toute son activité, le type de l'aventurier, jouant constamment le tout pour le tout, jusqu'à la catastrophe finale qui l'envoya enfin à Sainte-Hélène terminer sa carrière dans le rôle de martyr, exemple singulier et même unique dans un homme

d'Etat et qui imprime à la vie de ce fameux personnage un caractère d'étrange niaiserie.

La campagne d'Italie, qui mit en évidence ses aptitudes militaires, montra aussi qu'elles n'aboutissaient à aucun résultat effectif et durable. L'encre avec laquelle avait été écrit le traité de Campo-Formio était à peine séchée que le traité était déjà caduc et l'on peut dire que toutes les opérations de Bonaparte ont eu ce caractère : il s'agit toujours de provisoire et jamais d'une situation acquise. C'est précisément l'inverse que nous offrent les opérations de la Convention nationale : le traité de Bâle resta immuable dans ses dispositions essentielles jusqu'au jour où les extravagances de Bonaparte vinrent tout bouleverser. Son absurde entreprise en Espagne vint rompre la paix dont la Convention avait si admirablement posé les bases avec ce noble pays. Déjà son aventureuse expédition d'Egypte n'avait eu d'autre résultat que de briser l'amitié séculaire qui nous liait à l'empire ottoman. Après les traités de Lunéville, d'Amiens, de Tilsitt, tout est chaque fois à recommencer jusqu'à l'avortement final.

Le 18 brumaire, considéré en lui-même, se comprend et s'explique, il n'était que la continuation des coups d'Etat qui avaient précédé. L'intervention de l'armée n'avait à cet égard rien d'extraordinaire, puisqu'elle avait eu lieu déjà et que, d'un autre côté, c'était surtout l'opinion de l'armée qui tenait en respect les conspirations incessantes du parti royaliste. C'est dans l'armée que le parti républicain s'était concentré et il opposait ainsi une inébranlable résistance à la rétrogradation monarchique. Sans doute, une pareille disposition est toujours dangereuse, mais l'immortel exemple de Cromwell prouve très bien que l'intervention militaire est quelquefois compatible avec une dictature vraiment progressive. Mais tandis que les Anglais eurent l'immense avantage d'avoir pour dictateur un Cromwell, qui, toujours progressif, assurait la grandeur et la puissance de l'Angleterre, nous eûmes le malheur à jamais déplorable de n'avoir qu'un Bonaparte qui, toujours rétrograde, consomma le dépècement de la France après lui avoir infligé la honte de deux

invasions victorieuses et la double présence à Paris de l'ennemi; ce qui n'avait jamais eu lieu dans le passé. Un second Bonaparte devait réaliser de nos jours le même phénomène.

Il est certain que les théories métaphysiques de la Constituante, qui n'avaient pas cessé de prévaloir, rendaient impossible l'établissement d'une situation vraiment stable, surtout en face de la terrible coalition organisée contre la France par l'Autriche et plus tard par l'Angleterre. L'erreur fondamentale qui a vicié, on peut le dire, les grandes mesures de la Constituante, consiste dans la méconnaissance de ce théorème essentiel de statique sociale, qu'il n'y a pas de fonction sans organe et que, pour toute fonction de direction ou d'exécution, l'organe doit être nécessairement individuel, les appareils collectifs étant exclusivement propres aux fonctions, non moins indispensables, de consultation, de préparation et de surveillance. La Constituante avait, au contraire, confié toutes les fonctions directrices aux assemblées élues. Cela tenait sans doute à des erreurs théoriques, mais aussi à une réaction légitime contre la royauté qui avait donné à la concentration gouvernementale, à partir de la seconde moitié du règne de Louis XIV, un caractère de plus en plus oppressif et rétrograde. C'est ce qui explique, sans pourtant les justifier, les précautions constamment prises pour s'opposer à toute concentration de cette nature. Une telle disposition équivalait à la négation de tout gouvernement, au moment même où la lutte contre l'étranger rendait le plus nécessaire la concentration de toutes les forces vives de la nation. L'empirisme révolutionnaire, sous le poids de la nécessité, remédia à cet inconvénient capital par l'organisation du Comité de salut public; mais ce ne fut là qu'un expédient, conçu comme provisoire, tandis qu'il fallait en faire un procédé définitif, en s'opposant, bien entendu, aux inconvénients d'une trop intense concentration. Néanmoins, pour être juste envers la grande Assemblée, il faut reconnaître que les erreurs qu'elle a commises sous ce rapport étaient à peu près inévitables et qu'elles ont rendu possible l'annulation définitive de la

royauté. Les principaux inconvénients auraient pu être évités si celle-ci avait été supprimée dès le début, mais l'état d'esprit de la population ne l'aurait vraisemblablement pas permis. J'ai traité ces divers points dans ma théorie de la Révolution et je ne fais que les rappeler ici plus ou moins explicitement.

Ce qui fit du 18 brumaire un véritable désastre, ce fut bien moins le coup d'Etat en lui-même que la nature déséquilibrée de celui qui en fut l'organe et qui, étranger à la France, et même à la Corse, simple aventurier italien, n'y vit qu'un moyen de satisfaire des ambitions purement personnelles et le point de départ d'une restauration d'un passé absolument mort. Ce qui le rend inexcusable dans sa rétrogradation nobiliaire et théologique, c'est qu'il sentait lui-même l'instabilité de son œuvre, dont la durée lui apparaissait justement comme ne pouvant pas dépasser celle de sa propre existence. Le coup d'Etat du 18 brumaire avait cela de légitime qu'il reconstituait la prépondérance gouvernementale, mais il était insensé d'en faire le point de départ d'un retour à la théologie et à la monarchie. L'histoire a fait plus ou moins spontanément la séparation entre ce que l'œuvre de Bonaparte avait d'utile et de durable et ce qu'elle présentait de chimérique et de passager. Au point de vue de sa politique intérieure, on peut poser la formule suivante : tout ce qui n'a été qu'une amélioration de l'organisation royale du passé complétée par l'homogénéité territoriale et sociale de la Révolution est resté, tandis que la mascarade nobiliaire, impériale et sacerdotale a finalement échoué et n'inspire plus aux esprits réfléchis qu'un profond mépris pour la substitution d'aussi ridicules fantaisies individuelles à toutes les traditions de notre histoire, auxquelles la Révolution avait donné une si décisive consécration.

Nous avons à considérer successivement la politique intérieure de Bonaparte, puis sa politique extérieure et nous terminerons par une conclusion systématique de cette double appréciation.

Nous examinerons, en premier lieu, d'une façon sommaire, l'organisation politique et administrative.

Le régime de Bonaparte comporte quatre constitutions: 1° celle du 22 frimaire an VIII (13 décembre 1799), qui attribue le pouvoir principal au premier consul (Bonaparte), nommé pour dix ans ; 2° le sénatus-consulte organique du 16 thermidor an X (4 août 1802), qui rend viager le consulat de Bonaparte ; 3° le sénatus-consulte organique du 28 floréal an XII (18 mai 1804), ou Constitution de l'Empire, qui établit l'Empire héréditaire ; 4° enfin l'Acte additionnel aux Constitutions de l'Empire, du 22 avril 1815, par lequel Bonaparte semblait vouloir se réduire au rôle de monarque constitutionnel.

Sieyès avait été chargé de préparer la première de ces Constitutions. Il y avait longuement réfléchi, se proposant de conjurer à la fois les dangers du despotisme qu'il avait contribué à détruire et ceux de la démagogie dont il avait ensuite été témoin, en combinant les avantages respectifs de ces deux régimes. Son système, très compliqué, consistait au fond en une république parlementaire. C'était l'application du principe de la division des fonctions. Mais ce principe, considéré isolément, peut conduire à de graves inconvénients. Le grand principe de statique sociale, énoncé par Auguste Comte, est celui non seulement de la division des fonctions, mais aussi de leur concours, celui-ci servant à régler celle-là. Il faut reconnaître que l'empirisme pratique de Bonaparte fit à ce moment un heureux contrepoids aux conceptions trop métaphysiques de Sieyès. Si Bonaparte a manqué d'esprit politique, on ne peut lui refuser, au point de vue administratif, une sorte de génie. Assurément ses intentions étaient profondément rétrogrades, et son but réel était de constituer entre ses mains le pouvoir personnel le plus intense ; mais ses vues, en matière d'organisation, correspondaient à des conditions vraiment normales ; car c'est un principe incontestable que les fonctions d'ordre et d'intérêt général doivent émaner de la puissance centrale, les pouvoirs purement locaux émanant, au contraire, de l'élection. Dans le projet de Sieyès, le chef de l'Etat, qu'il désignait sous le nom de proclamateur-électeur, nommait aux principales fonctions publiques, mais, cela fait, il n'avait plus

aucun pouvoir et son rôle était purement de réprésentation ; c'était, avec l'hérédité en moins, le rôle des rois d'Angleterre, qui n'ont que l'apparence du pouvoir, le gouvernement effectif appartenant au premier ministre. Bonaparte combattit énergiquement cette fiction constitutionnelle, qui fut abandonnée : on revint aux vrais principes de gouvernement en mettant à la tête un chef unique, sous le nom de Premier Consul, la nomination de trois consuls au lieu d'un, par haine du despotisme royal, masquant à peine le caractère personnel du pouvoir. Sauf ce qui aurait pu entraver l'action prépondérante de Bonaparte premier consul, le projet de Sieyès fut accepté dans ses dispositions principales.

L'électorat était diminué, mais maintenu. Tous les Français âgés de 21 ans et inscrits sur le *registre civique* de leur commune se réunissaient au chef-lieu d'arrondissement pour fournir une liste du dixième d'entre eux, dite liste de notabilité communale, sur laquelle devaient être choisis les conseillers et les fonctionnaires publics de l'arrondissement et des communes. Les citoyens actifs nommaient en outre parmi eux les électeurs départementaux, qui formaient au moyen de la liste communale une deuxième liste, composée du dixième de la première, qu'on appela liste de notabilité départementale, et sur laquelle étaient choisis les représentants et les fonctionnaires publics du département. Au moyen de cette liste, et de la même manière, se formait la liste de notabilité nationale, et c'est sur cette dernière liste qu'étaient pris les membres des grands corps de l'Etat, les consuls, les ministres, les chefs des différents services publics.

Les grands corps de l'Etat sont le Sénat, le Corps législatif, le Tribunat et le Conseil d'Etat.

Le Sénat, composé de 80 membres, nomme lui-même chacun d'eux sur une liste de trois noms présentés l'un par le Corps législatif, l'autre par le Tribunat et le dernier par les Consuls. Il nomme en outre les Législateurs, les Tribuns, les Consuls, les membres de la Cour de cassation, de la Cour des comptes, etc.

Les lois, préparées par le Conseil d'Etat, sont transmises au Tribunat qui les examine. Elles sont ensuite discutées

contradictoirement par trois membres de chacune de ces assemblées devant le Corps législatif qui les accepte ou les rejette en bloc, silencieusement.

Le premier consul nomme les ministres, les officiers de terre et de mer, les juges civils et criminels autres que les juges de paix; les commissaires du gouvernement près les tribunaux, les chefs des administrations locales, les conseillers d'Etat, les ambassadeurs. Il a l'initiative des lois, que le Conseil d'Etat se borne à préparer, celle des traités de paix et de commerce, qui sont ensuite votés comme des lois, la direction de la guerre et de la diplomatie.

Les consuls étaient élus pour dix ans ; mais Bonaparte se fit nommer à vie par le sénatus-consulte du 16 thermidor an X. Au fond, cette décision eût été supportable, si elle n'avait été un acheminement vers l'hérédité monarchique. Alors nous sommes en pleine illusion rétrograde ; on eut bientôt comme complément une noblesse héréditaire, des barons, des comtes, des ducs et même des princes. Bonaparte, dans cette mascarade mamamouchique, ne nous a fait grâce que des marquis. Il a reculé devant Molière.

La première institution capitale due à Bonaparte en matière administrative et politique est celle des préfets, qui n'émanèrent pas de l'électorat, mais furent nommés par le pouvoir central. Précédemment, les directoires exécutifs de chaque département avaient l'inconvénient capital d'annuler à peu près complètement l'action centrale. Le reproche qu'avaient fait à ce sujet les orateurs de la droite à l'Assemblée constituante, en disant que l'organisation départementale, telle qu'on allait l'établir, décomposerait la France en un certain nombre de petites républiques indépendantes, était parfaitement exact. C'était le triomphe de cette idée de décentralisation qui, de nos jours, constitue une aberration des plus dangereuses, heureusement contraire à l'énergique tendance de notre évolution historique. Cette décomposition de la France tenait à ce que les pouvoirs prépondérants, dans chaque département, étaient élus au lieu d'être nommés par le gouvernement central, dont l'action ne se faisait sentir que par un commissaire à qui n'appartenait pas la véritable

initiative. C'est comme si, actuellement, on enlevait aux préfets leur prépondérance pour la confier aux conseils généraux. Le parti rétrograde représente maintenant une telle tendance, mais elle n'est maintenue par lui qu'avec une énergie décroissante, parce que les élections aux conseils généraux donnent des résultats de plus en plus républicains et de moins en moins monarchiques et cléricaux. Aussi peut-on espérer que la déconsidération légitime qui s'attache à l'idée de décentralisation ira en croissant et que les tentatives mal conçues à ce sujet avorteront.

L'institution des préfets fut, de la part de Bonaparte, une œuvre supérieure. Elle avait tous les caractères d'une institution vraiment organique; elle était, en effet, dans la tradition même de notre évolution historique, perfectionnée par la double homogénéité territoriale et sociale que la Révolution avait enfin réalisée. Le préfet a l'avantage de diriger le département, en se mettant au-dessus des influences locales dans ce qu'elles ont de perturbateur. En outre, les conseils généraux offrent toutes les garanties possibles à la manifestation légitime des besoins locaux. Bonaparte, en leur confiant un rôle financier, leur a donné une puissance que n'avaient pas les directoires établis par la Constituante. Sauf des détails sur lesquels on peut discuter, l'institution des préfets, combinée avec celle des conseils généraux, réalise autant que possible l'heureuse coordination du pouvoir local avec le pouvoir central. Entre les mains de Bonaparte, cette Constitution put avoir souvent un caractère oppressif, mais cela tenait à des conditions passagères et il a été facile de remédier à de tels inconvénients. Il a suffi pour cela de faire élire les conseillers municipaux et d'arrondissement et les conseils généraux, par les populations elles-mêmes. Bonaparte les nommait directement ou par ses préfets, mais en les prenant dans les listes de notabilité issues du suffrage des citoyens actifs. Selon son habitude, il respectait la forme, mais dénaturait le fond dans l'intérêt de son pouvoir. Aujourd'hui, la République, grâce à une liberté aussi complète que possible de discussion et d'appréciation, fournit tous les moyens d'éviter le danger d'oppression. Suivant une loi

de la physiologie, à mesure que l'organisme croît, l'action du cerveau tend à devenir prépondérante. Cette loi se vérifie dans l'organisme collectif, où le gouvernement représente l'appareil nerveux central, bien entendu avec des modifications spéciales tenant à ce que les organes sont séparables, ce qui n'a pas lieu pour les organismes purement biologiques. Il faut donc reconnaître que Bonaparte a fait là une œuvre excellente et qu'il a perfectionné celle même de la Constituante, en permettant aux conseils généraux d'avoir un budget. L'heureuse institution des sous-préfets fut un complément nécessaire.

La réforme s'étendit jusqu'à la commune : le maire fut pareillement nommé par le pouvoir central. On doit considérer comme rétrograde autant que perturbatrice la loi qui enlève actuellement au gouvernement le choix et la nomination des maires et fait de ceux-ci des magistrats purement locaux. Il est certain que plus l'unité nationale s'est développée, et moins la vie communale a conservé de son originalité primitive ; les intérêts de l'individu en tant que Français l'ont emporté de plus en plus sur les intérêts spéciaux qu'il peut avoir comme habitant de telle ou telle localité ; aussi les fonctions de maire sont-elles beaucoup plus d'ordre général, pour l'état civil, par exemple, que d'ordre local. Il est donc irrationnel de subordonner les premières aux secondes ; c'est revenir aux errements de la Constituante et l'on sait à quelle anarchie avaient abouti ceux-ci. Il est à souhaiter qu'on revienne promptement à une conception plus normale du rôle des maires.

Bonaparte conserva et perfectionna une des plus belles institutions de l'ancienne monarchie : le Conseil d'État, dont le rôle, non seulement administratif, mais surtout législatif, devrait être augmenté afin d'opposer le contre-poids de la tradition et de l'expérience aux oscillations passagères et si souvent perturbatrices des opinions du moment.

Dans chaque département, sous le nom de conseil de préfecture, Bonaparte établit auprès du préfet une réduction du Conseil d'État, constituant un tribunal administratif jugeant en premier ressort les contestations entre les particuliers et

l'administration en matière d'impôts, de voirie, etc. C'est ce qui existe encore aujourd'hui.

En matière financière, Bonaparte continua et accomplit l'œuvre salutaire du Directoire, qui consistait à utiliser l'homogénéité établie par la Révolution en y adaptant les procédés empiriques de l'ancien régime, rationalisés et simplifiés. Il combina très bien, à cet égard, les traditions de la monarchie avec celles de la Révolution.

Les finances du Directoire étaient dans un état déplorable. Les impôts, réduits aux seules contributions directes, ne rentraient pas ; les rôles étaient pour la plupart très en retard, la confection en ayant été laissée aux administrations municipales qui étaient loin d'y tenir la main, le cadastre n'était pas commencé, la perception était adjugée au rabais, à des particuliers, très peu surveillés et qui versaient le moins possible.

M. Gaudin (plus tard duc de Gaëte) fut chargé de remédier à ce désordre. Il fut nommé ministre des finances. Il créa la direction générale des contributions directes, il y eut dans chaque département un directeur et un inspecteur, et des contrôleurs, répartis par arrondissement, durent faire eux-mêmes les rôles. Enfin on nomma des percepteurs à vie ; les receveurs généraux furent rétablis et l'on créa des receveurs particuliers ou d'arrondissement. La Banque de France fut fondée. D'autres institutions, la direction générale des domaines, celle de l'enregistrement, des eaux et forêts, vinrent compléter graduellement le régime financier. Le budget put être établi régulièrement et avec sécurité.

Sur la proposition de M. Gaudin, Bonaparte revint peu à peu au système des impôts indirects, que la Constituante avait à tort supprimés. Il y eut une régie des droits réunis (loi du 5 ventôse an XII), un impôt sur le sel, un monopole des tabacs, etc.

Le système financier établi par Bonaparte a été conservé dans ses lignes essentielles et n'a reçu que des perfectionnements de détail; c'est assurément de toutes ses œuvres celle qui prête le moins à la critique.

L'organisation du système judiciaire fut considérablement

améliorée par Bonaparte, qui fit dépendre la nomination des magistrats du pouvoir central et non plus de l'élection. Les juges, une fois nommés, furent rendus inamovibles. C'est à peu près le système actuel.

On a exagéré d'une manière ridicule le rôle de Bonaparte dans la confection des codes. La principale difficulté consistait dans la suppression des obstacles qui empêchaient l'homogénéité française, mais, cela fait, la coordination allait de soi. Elle avait été préparée par les travaux des légistes antérieurs (surtout Pothier), par les travaux de la Constituante et de la Convention. Cambacérès avait fait un projet de code ; il fut, du reste, nommé par Bonaparte ministre de la justice. Ce sont, d'ailleurs, les hommes de la Révolution qui, au Conseil d'Etat et au Tribunat, accomplirent cette codification, à laquelle Bonaparte, peu compétent en ces matières, ne prit qu'une part très secondaire. Son mérite, à cet égard, a consisté, non point à agir lui-même, mais à laisser faire ceux que leurs talents éprouvés avaient désignés pour une telle tâche ; ses flatteurs, en le représentant comme un génie universel, l'ont, dans ce cas, rendu grotesque.

Mais si nous ne pouvons que louer l'œuvre administrative de Bonaparte, il n'en est pas de même de sa tentative théologique et nobiliaire. Le Concordat fut à tous égards une œuvre aussi absurde que rétrograde et qui finit par lui créer à lui-même les plus graves difficultés. La Révolution avait finalement éliminé Dieu, sous toutes ses formes, de l'ordre public pour le réduire à sa fonction privée et personnelle. C'est là une œuvre capitale de la Révolution qui la caractérise au plus haut degré, puisque, pour la première fois dans l'histoire du monde, on n'admet plus dans l'ordre public que les choses positives et démontrées en éliminant définitivement les conceptions théologico-métaphysiques. C'est vraiment là une ère nouvelle qui commence. L'importance de cette révolution, comme je l'ai souvent dit, n'a pas été peut-être suffisamment comprise. On peut dire que le Concordat représente l'œuvre la plus caractéristique de rétrogradation de Bonaparte. De là sont résultées, pour notre

situation actuelle des difficultés spéciales, et nous n'avons pu encore arriver à cette séparation de l'Eglise et de l'Etat que la Révolution avait constituée. Nous y tendons néanmoins, et nous arriverons bientôt, il faut l'espérer, à nous délivrer de cet *impedimentum*. Quant à la mascarade nobiliaire, elle ne relève finalement que du ridicule : il ne fallut rien de moins qu'une guerre continue et une oppression intense pour en empêcher la manifestation. La politique intérieure de Bonaparte à cet égard fut donc misérable. Il n'y a d'éminent dans son œuvre que d'avoir constitué, en s'appuyant sur la Révolution, la plus parfaite unité administrative qui eût paru jusqu'alors.

Un des caractères fondamentaux de la rétrogradation de Bonaparte, c'est l'hypocrisie. On l'aperçoit partout. Tout en altérant le fond, il conserve ordinairement la forme; du reste, la prudence l'exigeait. La Révolution française avait creusé trop profond, créé des intérêts trop vivaces et trop généraux pour qu'il fût possible à Bonaparte de faire autre chose qu'une parodie passagère de l'ancien régime. Mais lorsqu'il peut se donner librement carrière, sa sottise de parvenu éclate : n'alla-t-il pas jusqu'à fabriquer un catéchisme où le respect pour sa dynastie et sa personne était prescrit aux fidèles comme un devoir essentiel !

Toute liberté spirituelle fut, au fond, supprimée. M. de Fontanes, qui connaissait bien Bonaparte, disait de lui : « En science, il n'apprécie que ce qui rime à canon, et en littérature ce qui rime à Napoléon. » Il y eut là comme une suspension de tout le mouvement mental antérieur et, si ce régime eût pu durer, il eût déterminé l'abrutissement final de la France et peut-être compromis la juste prépondérance qu'elle avait acquise dans le mouvement occidental. Aucun homme supérieur, même militaire, n'a prévalu pendant la durée du règne de Bonaparte; ce sont au plus d'honorables médiocrités, des instruments souvent assez bien dressés, encore émanaient-ils des régimes antérieurs. Tout ce qui dépassait un certain niveau dans quelque genre que ce fût était aussitôt comprimé et abaissé. C'est juste l'inverse de la marche propre aux grands hommes d'État; et c'est ce qui

caractérise la nature profondément inférieure de ce régime. Heureusement les livres du XVIIIe siècle n'avaient pu être supprimés et l'émancipation propre au grand siècle put se continuer, quoique ralentie, pendant la durée de ce triste régime.

Il faut cependant reconnaître que la domination de Bonaparte pendant quinze ans consolida les résultats essentiels de la Révolution en mettant obstacle au rétablissement de la prépondérance des prêtres et des nobles; néanmoins, il ne faut pas s'exagérer l'influence de Bonaparte à cet égard, car toute tentative profonde de réaction catholico-féodale aurait provoqué un retour formidable d'énergie révolutionnaire; le régime de Bonaparte nous a permis d'éviter de redoutables oscillations.

Quant au mouvement scientifique, qui est la source finale de l'ordre moderne, sans être encouragé, bien entendu, par un tel régime, il put néanmoins continuer, lié qu'il était à beaucoup d'égards à l'activité militaire elle-même. Néanmoins, notre prépondérance intellectuelle et morale en Europe en fut singulièrement amoindrie.

Il faut observer cependant que l'ensemble des classes cultivées ne prit jamais au sérieux la durée indéfinie du régime inauguré par Bonaparte. Plusieurs traits caractéristiques le montrent nettement. Ainsi en 1808, l'utopiste Charles Fourier publiait à Leipzig son volume sur l'avènement direct d'un régime purement industriel, absolument comme si le régime militaire de Bonaparte n'était qu'une fantaisie passagère dont un philosophe ne devait tenir aucun compte. L'antipathie de Bonaparte contre l'Athénée, où se continuait l'enseignement à la fois scientifique et philosophique de la fin du XVIIIe est une manifestation caractéristique de cet esprit intime de rétrogradation mentale du célèbre aventurier. Mais la conspiration de Mallet est peut-être un des signes les plus décisifs du peu de sérieux que la population attachait à la tentative de Bonaparte. L'étonnement de Bonaparte de ce que, à l'annonce de sa mort, on ne se fût pas préoccupé des constitutions impériales, prouve une naïveté vraiment prodigieuse et combien son génie politique était, à beaucoup

d'égards, inférieur, puisqu'il ne savait pas voir la réalité des choses et croyait que des fantaisies individuelles pourraient indéfiniment prévaloir contre les lois fatales de l'évolution humaine : « Comment, dit-il, personne n'a pensé ni à mon fils ni aux constitutions de l'Empire ! » Au fond, cette mascarade théologico-nobiliaire n'était prise au sérieux que par lui sous l'influence d'une vanité sans limites.

La plus dangereuse des créations de Bonaparte fut celle de l'Université, qui parvint à vicier pendant un temps considérable les dispositions mentales et sociales de la partie éclairée de la nation, quoique, au fond, l'influence en fût très superficielle. Il aurait fallu que Bonaparte eût la possibilité de supprimer tous les livres du XVIII[e] siècle, mais il n'osa pas aller jusque-là.

En somme, le mouvement intellectuel fut ralenti, mais il ne put être enrayé. Quand un régime de liberté put enfin être établi sous la Restauration, le mouvement mental reprit paisiblement, et Auguste Comte inaugura dès le début la prépondérance de l'ère de la mentalité positiviste, désormais garantie contre toute rétrogradation, quand même il serait possible qu'il en surgît une analogue à celle organisée par le célèbre aventurier.

Du reste, Bonaparte mit de la prudence dans sa rétrogradation croissante et n'ariva qu'au bout d'un certain temps à son organisation finale, digne de M. Jourdain. C'est ce qu'il est facile de voir, dans le Concordat où il énonce que les consuls appartiennent à la religion catholique. C'est à lui, du reste, que l'on doit aussi l'application de la statistique à la religion, application qu'on a pu attribuer au baron Charles Dupin qui fit, en effet, insérer dans la Charte de 1830 que la religion catholique était la religion de la majorité des Français. Soit dit en passant, la profonde niaiserie de la statistique appliquée aux phénomènes continus de la sociologie apparaît ici dans toute sa beauté, car il n'y a, en réalité, et il n'y avait alors de vraiment catholique dans la majorité des Français que l'acceptation de certaines cérémonies préliminaires, qui confèrent le caractère sans rien conférer des croyances effectives, qui seules pourraient donner au titre

une signification réelle. Bonaparte a pu, sans doute, constituer des évêques, des archevêques, des curés et des desservants, mais non pas faire revivre dans les âmes des convictions qui s'éteignaient graduellement, sauf dans une minorité sincère mais d'une influence décroissante.

Bonaparte fit à ce sujet tout ce qu'il pouvait, jusqu'à faire inscrire dans le catéchisme le devoir de tous les fidèles envers l'empereur et la famille impériale; mais, de là à faire pénétrer dans les âmes la vraie conviction, il y avait loin. Du reste, ce prétendu système était si incohérent que Bonaparte entreprit bientôt contre la papauté elle-même une lutte où il ne brilla guère, si ce n'est par la manifestation de la plus brutale violence.

En somme donc, Bonaparte mit fin à l'anarchie et constitua entre ses mains un incomparable instrument d'administration et de gouvernement qui, s'il eût été combiné avec la liberté philosophique de discussion et d'exposition, eût certainement porté la France à un haut degré de prospérité et de puissance. Bonaparte aurait pu être ainsi l'instaurateur de l'ordre nouveau, tandis que sa politique intérieure ne fut qu'une tentative absolument avortée, quoique désastreuse, d'un retour vers l'ancien régime, qui lui servit, il faut le dire, à montrer ses dispositions de comédien italien qui était un des caractères les plus sincères de son organisation.

Il n'en a pas moins créé un triste *impedimentum* que nous traînons après nous, mais dont l'avènement de la République nous permettra de plus en plus de nous débarrasser.

Je consacrerai un second article à l'appréciation de la politique extérieure de Bonaparte et un troisième à la conclusion philosophique d'une telle théorie.

(A suivre.) P. Laffitte.

JUGEMENT D'AUGUSTE COMTE SUR BONAPARTE

« ..... Il était donc certainement impossible que l'ensemble d'une telle situation ne conduisît bientôt à l'installation spontanée d'une véritable dictature militaire, dont la tendance, rétrograde ou progressive, devait d'ailleurs, malgré l'influence naturelle d'une réaction passagère, dépendre beaucoup, et certainement davantage qu'en aucun autre cas historique, de la disposition personnelle de celui qui en serait honoré, parmi tant d'illustres généraux que la défense révolutionnaire avait suscités. Par une fatalité à jamais déplorable, cette inévitable suprématie, à laquelle le grand Hoche semblait d'abord si heureusement destiné, échut à un homme presque étranger à la France, issu d'une civilisation arriérée, et spécialement animé, sous la secrète impulsion d'une nature superstitieuse, d'une admiration involontaire pour l'ancienne hiérarchie sociale; tandis que l'immense ambition dont il était dévoré ne se trouvait réellement en harmonie, malgré son vaste charlatanisme caractéristique, avec aucune éminente supériorité mentale, sauf celle relative à un incontestable talent pour la guerre, bien plus lié, surtout de nos jours, à l'énergie morale qu'à la force intellectuelle.

« On ne saurait aujourd'hui rappeler un tel nom sans se souvenir que de vils flatteurs et d'ignorants enthousiastes ont osé longtemps comparer à Charlemagne un souverain qui, à tous égards, fut aussi en arrière de son siècle que l'admirable type du moyen âge avait été en avant du sien. Quoique toute appréciation personnelle doive rester essentiellement étrangère à la nature et à la destination de notre analyse historique, chaque vrai philosophe doit, à mon gré, regarder maintenant comme un irrécusable devoir social de signaler convenablement à la raison publique la dangereuse aberration qui, sous la mensongère exposition d'une presse aussi coupable qu'égarée, pousse aujourd'hui l'ensemble de l'école révolutionnaire à s'efforcer, par un funeste aveuglement, de réhabiliter la mémoire, d'abord si justement abhorrée, de celui qui organisa, de la manière la plus désastreuse, la plus intense rétrogradation politique dont l'humanité dût jamais gémir. D'après les explications précédentes, personne assurément ne saurait croire que je prétende ici blâmer l'avènement d'une dictature non moins indispensable qu'inévitable; mais je voudrais

flétrir, avec toute l'énergie philosophique dont je suis susceptible, l'usage profondément pernicieux qu'en fit un chef alors naturellement investi d'une puissance matérielle et d'une confiance morale qu'aucun autre législateur moderne n'a pu réunir au même degré. L'état général de l'esprit humain ne permettait point, sans doute, à son immense autocratie de diriger immédiatement la réorganisation finale de l'élite de l'humanité, faute d'une indispensable élaboration philosophique encore inaccomplie; mais son action rationnelle aurait pu y appliquer convenablement les hautes intelligences, et y disposer simultanément la masse des populations, au lieu d'écarter les unes et de détourner les autres, par une activité radicalement perturbatrice, de tous les grands effets sociaux que la dictature purement révolutionnaire avait déjà glorieusement ébauchés, autant que l'avait comporté l'inévitable prépondérance d'une métaphysique essentiellement négative. Si le prétendu génie politique de Bonaparte avait été vraiment éminent, ce chef ne se serait point abandonné à son aversion trop exclusive envers la grande crise républicaine, où il ne savait voir, à la suite des plus vulgaires déclamateurs rétrogrades, que la facile démonstration de l'impuissance organique propre à la seule philosophie qui avait pu y présider; il n'y aurait pas entièrement méconnu d'énergiques tendances vers une régénération fondamentale, dont les conditions nécessaires s'y étaient certainement manifestées d'une manière non moins irrécusable pour tous les hommes d'Etat dignement placés, même par le seul instinct, au point de vue général de la sociabilité moderne, qui n'eût point échappé sans doute, dans cette lumineuse position, à Richelieu, à Cromwell ou à Frédéric. On n'a d'ailleurs aucun besoin de prouver que son autorité réelle eût ainsi acquis, avec une aussi pleine intensité, une stabilité beaucoup plus grande, en même temps que sa mémoire eût été assurée d'une éternelle et unanime consécration, quoiqu'il dût alors entièrement renoncer à la puérile fondation d'une nouvelle tribu royale. Mais, à vrai dire, toute sa nature intellectuelle et morale était profondément incompatible avec la seule pensée d'une irrévocable extinction de l'antique système théologique et militaire, hors duquel il ne pouvait rien concevoir, sans toutefois en comprendre suffisamment l'esprit ni les conditions; comme le témoignèrent tant de graves contradictions dans la marche générale de sa politique rétrograde, surtout en ce qui concerne la restauration religieuse, où, suivant la tendance habituelle du vulgaire des rois, il prétendit si vainement allier toujours la considération à

la servilité, en s'efforçant de ranimer des pouvoirs qui, par leur essence, ne sauraient jamais rester franchement subalternes.

« Le développement continu d'une immense activité guerrière constituait, à tout prix, le fondement nécessaire de cette désastreuse domination, qui, pour le rétablissement éphémère d'un régime radicalement antipathique au milieu social correspondant, devait surtout exploiter, par une stimulation incessamment renouvelée, soit les vices généraux de l'humanité, soit les imperfections spéciales de notre caractère national, et principalement une vanité exagérée, qui, loin d'être soigneusement réglée d'après une sage opposition, fut alors, au contraire, directement excitée jusqu'à la production fréquente des plus irrationnelles illusions, suivant des moyens d'ailleurs empruntés, comme tout le reste de ce prétendu système, aux usages les plus discrédités de l'ancienne monarchie. Sans un état de guerre très actif, en effet, le ridicule le plus incisif aurait certainement suffi pour faire prompte et pleine justice de l'étrange restauration nobiliaire et sacerdotale tentée par Bonaparte, tant elle était profondément contradictoire à l'état réel des mœurs et des opinions ; la France n'aurait pu être réduite, par aucune autre voie, à cette longue et honteuse oppression, où la moindre réclamation généreuse était aussitôt étouffée comme un acte de trahison nationale concerté avec l'étranger ; l'armée, qui, pendant la crise républicaine, avait été constamment animée d'un si noble esprit patriotique, n'aurait pu être autrement amenée, d'après l'essor exorbitant des ambitions personnelles, à une tendance tyrannique envers les citoyens, désormais réduits à se consoler vainement du despotisme et de la misère par la puérile satisfaction de voir l'empire français s'étendre de Hambourg à Rome. Enfin, quant à l'influence morale, on n'a point encore dignement compris que la Convention, élevant le peuple sans le corrompre, avait irrévocablement terminé la décomposition chronique de l'ancienne hiérarchie sociale, tout en consolidant néanmoins, chez les moindres classes, le respect de chacun pour sa propre condition, suivant l'attrait universel d'une noble activité politique, tendant spontanément à contenir partout la disposition au déplacement privé, en honorant et améliorant les plus inférieures positions : c'est surtout sous la domination guerrière de Bonaparte que le généreux sentiment primitif de l'égalité révolutionnaire subit cette immorale déviation qui devait associer directement la plus active portion de notre population à un désastreux système de rétrogradation politique, en lui offrant, comme prix de sa coopération perma-

nente, l'Europe à piller et à opprimer ; on doit certainement ainsi expliquer le principal développement direct d'une corruption générale déterminée, en germe, par l'ensemble de la désorganisation sociale, et dont nous recueillons aujourd'hui les tristes fruits. Mais il serait aussi superflu que pénible de s'arrêter ici davantage sur cette malheureuse époque, autrement que pour y noter sommairement les graves enseignements politiques qu'elle nous a si chèrement procurés. Le premier de tous consiste assurément dans l'irrécusable démonstration de la douloureuse versatilité politique qui devait caractériser l'absence de toute véritable doctrine, depuis que les convictions révolutionnaires, seules pleinement actives de nos jours, avaient été nécessairement ébranlées, chez la plupart des esprits, d'après la déplorable expérience propre à la dernière partie de la grande crise républicaine. Sans cette inévitable influence mentale, la politique rétrograde de Bonaparte aurait évidemment manqué à la fois d'instruments et d'appuis, chez une population qui n'aurait pu autrement laisser tenter la folle et coupable résurrection du régime que son énergique antipathie avait si récemment abattu. La honteuse apostasie de tant d'indignes républicains, et l'entraînement insensé des masses désintéressées, durent alors marquer profondément la fragilité désormais inhérente à toutes les convictions uniquement fondées sur une métaphysique purement négative, qui avait déjà cessé d'être en suffisante harmonie, intellectuelle ou sociale, avec l'ensemble de la situation révolutionnaire. On doit, en second lieu, remarquer, dans l'épreuve vraiment décisive tentée à cette époque, l'indispensable fondement que la guerre active et permanente y fournissait nécessairement au système de rétrogradation, qui n'aurait pu autrement obtenir alors aucune telle consistance temporaire, comme je l'ai ci-dessus signalé. Cette incontestable appréciation historique indique certainement combien serait à la fois chimérique et perturbatrice une politique ainsi obligée à l'accomplissement continu d'une condition fondamentale devenue de plus en plus antipathique à l'ensemble de la civilisation moderne, et souvent même secrètement repoussée désormais par l'instinct involontaire des plus zélés partisans des projets insensés dont elle devrait former la base générale. Il faut y voir aussi, en sens inverse, l'immédiate condamnation philosophique de la déplorable aberration qui, d'après l'absence actuelle de toute véritable doctrine politique, a depuis entraîné trop souvent l'école révolutionnaire, malgré d'insuffisantes intentions progressives, dans le seul intérêt de ses passions fugitives, à

préconiser et même à solliciter l'état de guerre, qui constitue cependant l'unique chance sérieuse, quoique éphémère, qui pût rester désormais aux tendances rétrogrades. Enfin, il importe beaucoup de signaler spécialement, au sujet de cette domination guerrière, le nouveau sophisme général, à la fois spontané et systématique, d'après lequel l'esprit militaire, avant de s'effacer irrévocablement, y fut conduit à rendre un hommage involontaire à la nature éminemment pacifique de la sociabilité moderne, en s'efforçant toujours d'y représenter la guerre comme un moyen fondamental de civilisation, par un chimérique rajeunissement de l'antique politique romaine, dont la destination sociale avait évidemment reçu, quinze siècles auparavant, selon notre théorie historique, une pleine réalisation, nécessairement impossible à renouveler dans tout le reste de l'évolution humaine. Une telle illusion politique avait dû être assurément fort naturelle, et même d'abord inévitable, à l'issue immédiate de la défense révolutionnaire, qui suscitait spontanément une irrésistible impulsion à l'active propagation universelle des principes français; quoiqu'une saine appréciation philosophique, alors malheureusement impossible, eût sans doute déjà conseillé, à tous égards, de se borner à la simple garantie nationale, en laissant à des voies plus douces et plus efficaces l'indispensable extension graduelle d'un mouvement essentiellement européen, et en n'admettant que le juste degré d'invasion provisoire qu'exigeait l'entière efficacité de l'opération défensive, ainsi que je l'ai indiqué ci-dessus. Mais au moins cette aberration spontanée, malgré ses graves conséquences pour l'ensemble de la grande république occidentale, était primitivement très sincère, soit dans l'armée, soit dans la nation; et, par suite, elle devait être beaucoup moins funeste à l'extérieur : tandis que pendant les guerres impériales, l'inqualifiable prétention d'accélérer le progrès social par le pillage et l'oppression de l'Europe, sous l'intronisation successive d'une étrange famille, ne pouvait plus exercer aucune séduction sérieuse, sinon chez de purs déclamateurs politiques, dont les vaines conceptions conservent aujourd'hui une fâcheuse influence sur la réhabilitation passagère de ce système rétrograde. Leur appréciation sophistique ne saurait offrir aucun autre fondement spécieux que la réaction nécessaire suivant laquelle cette déplorable déviation, comme l'eût fait également une invasion de barbares, devait naturellement provoquer, par l'active sollicitude des gouvernements eux-mêmes, l'éveil universel d'un principe d'indépendance et de liberté, plus ou moins identique à celui de notre révolution, dont

le germe essentiel était, comme nous l'avons reconnu, déjà déposé dans tout ce vaste territoire propre à l'élite de l'humanité, la France n'ayant pu avoir, à cet égard, d'autre privilège décisif que celui d'une indispensable initiative : tel est certainement le seul mode réel d'après lequel la tyrannie impériale ait dû indirectement concourir, contre les desseins de son chef, à la régénération de l'Europe. Tandis que Paris comprimé était réduit à chercher un aliment à son activité caractéristique dans les misérables rivalités des comédiens et des versificateurs, par une étrange vicissitude, aujourd'hui trop oubliée, et qu'on eût, peu d'années auparavant, jugée à jamais impossible, Cadix, Berlin, et même Vienne retentissaient, à leur tour, de chants énergiques et de patriotiques acclamations, provoquant partout à de généreuses insurrections nationales contre une intolérable domination, au temps même où notre bel hymne révolutionnaire était chez nous l'objet d'une ombrageuse inquisition. Mais, sauf cette inévitable réaction, dont la postérité ne saura certes aucun gré au système qui l'a indirectement déterminée, il est évident que l'ensemble de la politique impériale, bien loin d'avoir réellement propagé l'influence française, fut, de toute nécessité, directement contraire à un tel résultat, en stimulant les peuples à s'unir aux rois pour repousser l'oppression étrangère, et en détruisant la sympathie et l'admiration que notre initiative révolutionnaire et notre défense populaire avaient universellement inspirées à nos concitoyens occidentaux, chez lesquels cette immense aberration guerrière a laissé encore envers nous quelques funestes préventions, soigneusement entretenues, malgré l'heureuse prolongation d'une paix indispensable, par les diverses fractions européennes de l'école et du parti rétrogrades.

« Il serait évidemment superflu d'expliquer ici comment, après une sanglante prépondérance, également désastreuse, à tous égards, pour la France et pour l'Europe, ce régime, fondé sur la guerre, tomba trop tard par une suite naturelle de la guerre ellemême, quand la résistance fut partout devenue suffisamment populaire, tandis que l'attaque se dépopularisait essentiellement. Quels que soient aujourd'hui les efforts, coupables ou insensés, d'une fallacieuse exposition, dont le succès momentané prouve combien l'absence de toute véritable doctrine facilite maintenant les plus audacieux mensonges, la postérité ne méconnaîtra point la mémorable satisfaction avec laquelle cette chute indispensable fut immédiatement accueillie par l'ensemble de la France, qui, outre sa misère et son oppression intérieures, était

lasse enfin de se voir condamner à toujours craindre, suivant une irrésistible alternative, ou la honte de ses armes, ou la défaite de ses plus chers principes. Cette grande catastrophe ne devra finalement laisser à la nation française d'autre éternel regret que de n'y avoir pris qu'une part trop passive et trop tardive, au lieu de prévenir un dénouement funeste par une énergique insurrection populaire contre la tyrannie rétrograde, avant que notre territoire eût pu subir, à son tour, l'opprobre d'une invasion que notre déplorable torpeur rendit seule alors inévitable. La forme honteuse de cet indispensable renversement a constitué depuis l'unique base sur laquelle il soit devenu possible d'établir, avec une sorte de succès passager, une spécieuse solidarité entre notre propre gloire nationale et la mémoire individuelle de celui qui, plus nuisible à l'ensemble de l'humanité qu'aucun autre personnage historique, fut toujours spécialement le plus dangereux ennemi d'une révolution dont une étrange aberration a quelquefois conduit à le proclamer le principal représentant.

« D'après la contradiction radicale qui existait nécessairement entre la propre élévation de Bonaparte et l'esprit monarchique qu'il avait tenté de restaurer, les habitudes politiques contractées sous son influence devaient, à sa chute, faciliter spontanément le retour provisoire des héritiers naturels de l'ancienne royauté française, qui furent accueillis, sans confiance mais sans crainte, chez une nation dont le seul vœu prononcé consistait alors à voir simultanément cesser, à tout prix, la guerre et la tyrannie, et d'abord même disposé à penser que cette famille comprendrait aussi, comme tout le monde le sentait en France, l'intime liaison politique qui avait dû régner entre le système de conquête et le régime de rétrogradation, tous deux également détestés. Mais, croyant voir, au contraire, un symptôme de haute adhésion populaire à leur vaine utopie monarchique dans une réintégration qu'ils ne devaient, à tous égards, qu'à Bonaparte, et où le peuple était resté essentiellement passif, ces nouveaux organes de l'action centrale tendirent aussitôt à reprendre follement la politique rétrograde du pouvoir déchu, en la concevant, de toute nécessité, radicalement privée désormais de l'activité guerrière à laquelle ils attribuaient la décadence, et qui avait, en réalité, constitué la principale base indispensable de son succès temporaire. Quand cette illusion fondamentale fut suffisamment développée, la nation aurait été, sans doute, promptement préservée des tracasseries et des perturbations qui devaient en résulter, en laissant seulement agir une ancienne rivalité domestique, si le

désastreux retour épisodique de Bonaparte ne fût venu compliquer gravement la situation, en mettant de nouveau l'Europe en garde contre la France, de manière toutefois à n'aboutir, après une irrévocable expulsion, qu'à retarder de quinze ans, au prix d'immenses sacrifices passagers, une substitution de personnes devenue évidemment inévitable.

« Cette dernière période a répandu, sur l'ensemble de la position révolutionnaire, une nouvelle lumière, qu'il importe d'apprécier sommairement. Sans regarder le grand problème organique comme aucunement résolu, et sans renoncer entièrement à sa solution ultérieure, la nation française était alors assez désabusée, d'après une expérience décisive, des hautes espérances de régénération sociale qu'elle avait d'abord attachées au triomphe universel de la politique métaphysique, pour ne s'occuper essentiellement désormais que de réaliser l'heureuse influence de l'état de paix sur le développement continu de l'évolution industrielle, à laquelle l'ébranlement universel avait imprimé une accélération capitale, dont la guerre avait auparavant entravé la manifestation permanente. Aussi, quoique l'absence d'une véritable doctrine ne permît point une meilleure direction, la France ne prit-elle habituellement qu'un intérêt passif et secondaire aux stériles discussions constitutionnelles qui durent, à cette époque, marquer le réveil officiel de l'esprit révolutionnaire, et qui tendaient à fonder la réorganisation finale sur une troisième tentative d'imitation générale du régime parlementaire propre à l'Angleterre, et auquel les débris du système impérial semblaient avoir préparé enfin une sorte d'élément aristocratique susceptible d'une consistance apparente. Mais, à défaut d'une saine théorie, cette nouvelle épreuve, plus prolongée, plus paisible, et, par suite, plus décisive qu'aucune des précédentes, tendit bientôt à faire irrévocablement ressortir le caractère antihistorique et antinational d'une telle utopie politique, profondément antipathique à un milieu social où, depuis la fin du moyen âge, l'ensemble du passé avait toujours développé la décadence spéciale de l'aristocratie, en concentrant graduellement autour de la seule royauté tous les restes quelconques de l'ancienne organisation. Sous un actif ascendant aristocratique, le pouvoir royal était essentiellement réduit, en Angleterre, à une vaste sinécure accordée au chef nominal de l'oligarchie britannique, avec une puissance réelle peu supérieure à celle des doges vénitiens, malgré la vaine décoration d'une hérédité monarchique. En France, au contraire, l'instinct royal devait profondément répugner à une telle dégrada-

tion de l'élément prépondérant d'un régime qu'on prétendait seulement modifier quand on l'annulait radicalement, suivant la formule, triviale mais énergique, employée par Bonaparte, à son avènement dictatorial, pour repousser une semblable mystification métaphysique. Ainsi réduite à sa partie purement négative, faute de bases réelles pour la partie vraiment positive, l'irrationnelle imitation du type anglais ne pouvait, en effet, aboutir qu'à l'irrévocable neutralisation de la royauté; et ce résultat nécessaire devenait alors d'autant plus décisif que, par la nouvelle forme d'une telle institution, l'adhésion monarchique y semblait spécialement volontaire. C'est là surtout qu'il faut placer, dans l'histoire générale de la transition moderne, la dissolution directe de la grande dictature temporelle où nous avons vu, au 55e chapitre, partout converger sous diverses formes, l'ensemble du mouvement de décomposition politique. Depuis le commencement de la crise révolutionnaire, cette dictature, élaborée par Louis XI et complétée par Richelieu, avait été essentiellement maintenue au plus haut degré d'énergie politique, d'abord avec un caractère progressif par la Convention, et ensuite dans un esprit rétrograde par Bonaparte, qui en dut être réellement le dernier organe. Mais, au temps que nous considérons, elle se résout enfin en un antagonisme permanent entre l'action politique centrale, que cette nouvelle royauté représente imparfaitement, et l'action locale ou partielle, émanée d'une assemblée plus ou moins populaire : l'unité de direction disparaît alors sous le tiraillement régulier de ces deux forces opposées, dont chacun tend à s'assurer une prépondérance désormais impossible jusqu'à ce qu'une convenable terminaison de l'anarchie spirituelle vienne permettre enfin une véritable organisation temporelle; Bonaparte lui-même eût alors subi cette inévitable conséquence de la situation générale, comme l'indique directement la transformation forcée qui caractérisa son retour éphémère. »

(*Philosophie positive*, t. VI, 1re édition, p. 386-399; 5e édition, p. 320-334.)

ENCORE L'INCOGNOSCIBLE

(Suite) (1).

VIII

INCORPORATION DE LA MÉTAPHYSIQUE.

L'hyperpositivisme nous dit encore que nos spéculations ne doivent pas *outrepasser* l'expérience, laquelle exige le concours permanent des sens. Le précepte est bon en soi, à condition de ne pas l'*outrer* non plus, de permettre éventuellement certaines échappées à l'esprit, à côté de la rigueur dogmatique de son principe. Autrement l'absolutisme de la règle, en désaccord avec certaines nécessités patentes, en discréditerait l'autorité et en compromettrait la sanction légitime. *Ne quid nimis.*

Rappelons d'abord que l'hypothèse est et restera toujours un besoin impérieux de notre nature, la loi même de notre subjectivité, puisque notre systématisation théorique, destinée à unifier le dedans et à le rattacher au dehors, ne saurait tout embrasser ni tout définir par raison démonstrative; que la synthèse la plus satisfaisante ne peut être qu'une symbolisation conditionnée et conditionnelle, le lien relatif des choses, non l'équivalent même de la réalité; et qu'à ce titre, elle demeure toujours empreinte d'un certain caractère hypothétique.

L'hypothèse, par son objet même, dépasse nécessairement

(1) Voir la *Revue occidentale* du 1er mai et du 1er juillet.

l'expérience, puisqu'elle sert à la suppléer provisoirement, ou même définitivement, qu'elle en est le substitut logique. Par définition, l'hypothèse est une conception placée au-delà de l'expérience, à laquelle on est contraint de recourir pour coordonner des faits certains, ce qui concorde avec cet autre énoncé de M. Pierre Laffitte : « L'hypothèse est une conception de l'esprit liant par anticipation les phénomènes observés. C'est en quelque sorte une loi prématurée ; c'est une loi avant la vérification. »

En fait, l'hypothèse est une induction naissante, et l'induction est l'opération qui consiste à déterminer le principe ou la relation générale, par lequel sont régis des faits d'un certain ordre. Mais l'hypothèse n'aboutit pas toujours, tant s'en faut, à la loi. Nous pouvons rapprocher par induction des séries de groupes de faits observés, sans être en mesure de tirer la conséquence définitive, de préciser la relation fondamentale, qui est la loi positive ; d'en combiner l'ensemble autrement que par une déduction encore hypothétique, qui est seulement notre explication la plus satisfaisante. Cette déduction, en principe, est légitime, quand bien même la loi, c'est-à-dire le contrôle de la vérification expérimentale ne viendrait jamais la confirmer ni l'infirmer ; c'est même ainsi qu'elle reste le plus légitime. Donc, l'hypothèse, quelle qu'elle soit, *faute de mieux*, est justifiée entre certaines conditions d'espace et de temps ; l'histoire de l'évolution humaine le démontre surabondamment : sa nécessité fait sa légitimité.

Si même on retranchait de la science proprement dite les hypothèses générales qui la soutiennent et qui l'encadrent, à titre d'artifices rationnels, de vraisemblances logiques, il n'en resterait pas grand'chose, un amas de faits incohérents et de liaisons éparses, dépourvus de convergence et d'organisation, alors que l'esprit humain ne peut se passer de cohésion. A plus forte raison les considérations qui précèdent sont-elles applicables à la philosophie, qui dépasse les sciences particulières, qui est leur lien supérieur de coordination, la science des sciences, *ars artium*, disait Bacon.

Dans cet ordre d'idées, nous avons rappelé déjà que nos lois, même les plus certaines, n'étant que des généralisations de faits, ne sont que nos inductions les plus probables, des hypothèses appropriées à nos besoins et à la capacité relative de notre entendement ; qu'il n'existe pas de lois abstraites absolument vraies, l'abstraction n'étant qu'un procédé de simplification mentale, dont la portée reste toujours nécessairement inférieure au réel. Nous avons vu que tel était aussi le cas de la croyance même à la réalité de l'existence objective et à celle de l'ordre du monde. Ce n'est que par une somme complexe d'associations d'idées, c'est-à-dire d'inductions et de déductions, parmi lesquelles tient le premier rang l'idée de cause ou la connexion, devenue indissoluble dans l'esprit, entre la production d'un fait quelconque et sa détermination par un antécédent, que nous sommes arrivés à la conviction de l'existence, hors de la conscience, d'un ordre de faits distinct et de son indépendance propre ; conviction qui, pour inaltérable qu'elle soit chez la raison équilibrée, est simplement la conclusion la plus rationnelle de notre intelligence, ni plus ni moins ; car rien, l'existence objective comme le reste, ne peut être connu que dans les états de conscience. Une critique formaliste et judaïque pourrait même ajouter qu'il n'en va pas autrement même du critérium positif de la modificabilité, qui est la preuve la plus décisive de la réalité objective et qui se traduit aussi pour nous dans une modification de la conscience, et qu'ainsi la valeur de ce dernier témoignage lui-même ne dépasse pas le niveau de la certitude subjective non plus.

C'est précisément sur cette équivoque psychologique que se basent les arguties du rationalisme abstrait, scepticisme pur et nominalisme sensualiste, pour prétendre que l'ordre du monde, que le monde lui-même, n'est qu'une vision des sens (Taine dit à propos de la perception : une hallucination vraie), et qu'il n'existe en définitive aucune certitude complète en dehors de ce qui se passe au-dedans de nous-mêmes, de ce dont la conscience est son propre témoin. C'est ainsi que pour Hume et Stuart Mill, comme pour Fichte, la cause n'est applicable que dans la sphère des

sensations ; elle n'a plus de sens si on la projette au delà. Des sensations qui coexistent ou se succèdent, selon des lois uniformes, voilà pour eux toute la réalité contingente. Le monde extérieur est une *possibilité permanente de sensations*, qui ne se réalise que dans notre conscience, dans la conscience de nos semblables, dans la conscience collective des êtres sentants. Je n'épouse en aucune façon, bien entendu, cette idéologie nihiliste, pour qui tout est vain en dehors de la périphérie des sens et de la conscience empirique, et dont les conclusions étroites tendent à fausser la vérité générale presque autant que l'abus de la déduction subjective. Je cite, seulement pour faire sentir ce qu'il y a de conjectural au fond de nos croyances les mieux assises, quelle large part revient à la généralisation inductive, au procédé d'universalisation par analogie, dans les conceptions fondamentales de l'Humanité ; car mon intention est justement de m'appuyer sur cette tendance rationnelle et imprescriptible de notre entendement pour montrer, dans ce chapitre, qu'il y aurait exagération à vouloir subordonner *en tout* la conscience à la seule autorité de la démonstration expérimentale, et pour établir que la positivité peut s'allier sans déchet avec une certaine indépendance de l'essor spéculatif hors du domaine de la pure expérience, du contrôle des faits strictement prouvés ; pour réclamer en un mot, à son actif, une certaine franchise d'allures, une certaine élasticité d'opinion, au lieu de l'assujettir invariablement au compas d'une légalité trop méticuleuse.

En résumé, « les hypothèses règlent le travail intellectuel, en rétrécissant le champ de l'indécision, en fournissant à l'esprit un point de départ et une direction » (Pierre Laffitte). Voilà leur véritable objet et leur utilité réelle. Sans doute, il y a lieu de distinguer l'hypothèse scientifique de celle qui l'est moins, et de celles qui ne le sont pas du tout ; il y a des degrés. A la dernière catégorie appartiennent les fictions théologiques et les divers systèmes de monisme métaphysique, véritable sous-théologisme bâtard, qui sont tous les deux des produits évolués de la subjectivité pure et *outrepassent* également les bornes de l'esprit humain, d'après

le principe surnaturel des premières, et en vertu de l'aspiration des seconds à l'universalité objective. C'est ce dernier trait, d'ailleurs commun aux deux, qui est véritablement la pierre de touche du caractère abusif et vicieux des hypothèses en général, lequel est moins dans l'hypothèse en elle-même que dans son objet et ses tendances, dans le but auquel elle est destinée, dans le système d'idées auquel elle se rattache et coopère.

Les deux caractères principaux de l'hypothèse scientifique sont d'être toujours vérifiables dans ses conséquences et de ne porter que sur la liaison des phénomènes. Voilà le principe théorique, la légalité stricte. Mais ce principe lui-même est-il inflexible ? La légalité ainsi définie ne comporte-t-elle pas quelque adoucissement ? Evidemment si, pas plus qu'il n'y a de règle sans exception ; mais l'exception confirme la règle. On peut montrer qu'il n'y a pas que les inductions littéralement et intégralement vérifiables qui soient positives ; que, même dans le domaine de la science proprement dite, il est certains cas où les prévisions qu'autorise l'hypothèse ne peuvent se vérifier d'aucune manière, sans que pour cela l'hypothèse cesse d'être juste ; bien plus, où la base même de l'hypothèse échappe à nos sens, où sa vérité fondamentale ne peut être établie sur des faits certifiés par aucune expérience, sans qu'elle cesse néanmoins d'être scientifique ; où l'hypothèse prend ainsi en quelque sorte un caractère absolu, tout en restant incontestablement positive. Bornons-nous aux faits les plus saillants :

La théorie newtonienne en optique, en dépit de la fière devise : *non fingo hypotheses*, l'atomicité, base de l'ordre chimiqne, si l'on veut interroger l'authenticité de leur principe, soulèvent des difficultés insurmontables, ce qui ne les empêche pas d'avoir cours forcé dans la science et la philosophie, bien embarrassées de les mettre à l'index, puisqu'elles n'auraient rien à leur substituer. Satisfont-elles précisément aux conditions exigées pour les hypothèses positives ? Nullement ; l'atome, l'éther ne tombent pas sous nos sens. Elles ne sont pas davantage vérifiables expressément par leurs conséquences ; peut-il exister une vérifi-

cation expérimentale de l'existence de quelque chose *quod non est in sensu?* Pourtant, ce sont bien des hypothèses scientifiques au premier chef : pas d'optique complète de la lumière et des couleurs, pas de synthèse chimique sans elles. La philosophie fait des réserves, soit ; l'hypothèse n'y contredit pas : ces réserves, sa nature même les comporte, d'après le principe de sa relativité essentielle. Il n'est donc pas exact de dire que les hypothèses, même invérifiables (si elles étaient susceptibles de vérification, si elles rentraient dans les faits d'expérience réelle, au lieu d'être des hypothèses, elles deviendraient des théories certaines), correspondent à la période métaphysique de la science, qu'elles représentent les derniers stades de la méthode *a priori*. En fait, elles coexistent avec les doctrines les plus positives, et elles leur sont d'un grand secours, indispensables même ; elles font corps avec la science, puisqu'elles assistent ses procédés d'investigation, en organisant sa coordination relative.

Veut-on des cas plus décisifs encore ? Que dire de la matière, la substantialité, insaisissable à l'appréhension sensorielle, mais qu'affirme notre réceptivité mentale, à telle enseigne que ni science, ni philosophie, ni religion, ne peuvent s'abstenir du nom et de la chose ? Enfin, il y a un domaine de recherches naturelles par interprétation transcendante, absolument inaccessible à nos moyens d'information, comme à toute vérification expérimentale, puisque là l'hypothèse porte sur des événements dont la durée totale dépasse infiniment notre existence planétaire, et qui ont pour théâtre des régions naturellement soustraites à notre pénétration réelle. C'est celui de la cosmogonie positive, concernant l'origine de notre monde et sa dissolution future.

Cependant, ce domaine, la science l'aborde, se l'approprie ; elle s'y établit presque comme chez elle. A l'aide des deux principes d'action les plus généraux, la pesanteur et la chaleur, sans autre appui que le calcul mathématique et les lois de la mécanique, elle reconstitue l'ensemble de l'évolution intérieure de notre système solaire et de sa destinée eschato

logique, le mode des formations planétaires et le mécanisme de leur réunion finale à l'astre central, tout le passé et tout l'avenir ; positivement, elle organise l'incognoscible. Telle la Cosmogonie de Laplace, dont le caractère idéal ne saurait être méconnu, malgré l'harmonie de cette théorie avec les caractères généraux de notre monde, qui suffit pour l'imposer à la science, sans lever le point d'interrogation qui reste accolé à toute hypothèse invérifiable.

Telle encore l'hypothèse subsidiaire, corollaire de la précédente, encore plus rebelle à toute enquête humaine, qui complète le système à titre d'application rationnelle, et qui a ainsi pour toute recommandation sa nécessité et sa vraisemblance comme déduction logique. Aug. Comte, malgré sa proscription en physique des fluides impondérables, des éthers actifs, n'hésite pas à accepter l'hypothèse, au-delà de notre atmosphère, d'un éther passif, d'un milieu interplanétaire, et naturellement aussi intersidéral, résistant, par conséquent corporel, dût la corporéité en être imaginée réduite bien au-delà de la limite idéale d'un gaz de plus en plus raréfié, qui est l'agent excessivement lent, mais fatál, de la dislocation de notre système, par le rétrécissement des orbites et le ralentissement des rotations et des temps périodiques (1).

Ne soyons donc pas plus rigoristes que la science ni plus papistes que le pape. Au lieu de nous raidir dans un formalisme sourcilleux, n'hésitons pas à mettre en pratique le lumineux aphorisme de Diderot : Elargissez.

Mais, dira-t-on, est-ce donc l'apologie, la réhabilitation de la métaphysique que vous prêchez là ? Non, mais sa canalisation systématique, son endiguement rationnel, par assujettissement au frein de la discipline positive, qui, en vertu du principe de sa convergence supérieure, a qualité pour tout rallier et tout régler, pour utiliser dans une mesure convenable tous les concours de l'esprit, en les assouplissant aux fins relatives qu'elle comporte. Si la suspicion *in globo* envers la métaphysique se justifie pleinement d'après sa

(1) *La Philosophie positive*, Résumé par J. Rig, t. Ier, p. 275.

tendance constitutive à verser dans l'absolu, d'après sa prétention à être une doctrine et une méthode organiques, aptes à réaliser la philosophie universelle, et c'est là, en effet, qu'est son vrai danger, sa manifeste aberration ; il n'est pas moins certain que la science proprement dite et la philosophie scientifique n'épuisent pas intégralement tous les pouvoirs de l'esprit ni toutes les ressources de la raison, pas plus qu'elles ne sont en mesure de satisfaire aux aspirations du sentiment ; qu'il existe ainsi une certaine marge hyperscientifique, où une certaine tolérance peut et doit être admise, où l'office de la raison trouve encore à s'exercer dans une direction légitime, à titre de complément subjectif de nos théories, sous peine de se confiner dans un empirisme trop exclusif, presque aussi contraire au véritable esprit positif que le mysticisme intellectuel lui-même. Ne soyons pas idéologues, mais n'ayons pas non plus l'idéologie de la peur, la défiance exagérée de l'idée.

D'abord, l'appui de la métaphysique n'est pas à dédaigner quand elle assiste la théorie positive, qu'elle est dans la direction qu'elle réclame, qu'elle en fortifie les conclusions. Cette contribution au réel dégage simplement la part de vérité ou d'application indirecte contenue incidemment dans toute conception logique. Avec la droiture de son ferme et judicieux bon sens, M. Pierre Laffitte a rendu pleine justice à ces grands esprits systématiques, éternel honneur de l'Humanité, qui ont fouillé tous les recoins de la pensée abstraite, qui ont été à leur manière de vaillants défricheurs du champ de la science et de la philosophie, des précurseurs de la synthèse finale, qui sont des ancêtres aussi. C'est que la métaphysique est, à proprement parler, l'état implicite de l'esprit.

Plus on approfondit, plus on se convainct que l'intelligence humaine ne mâche jamais complètement à vide, ce qui serait impossible et contradictoire, vu qu'une telle anomalie transporterait directement à l'état sain le type même de la déraison, de la folie. Ce n'est pas la multiplicité ni la diversité des matériaux qui fait la divergence des doctrines rivales. Toutes, en définitive, quelle qu'en soit l'enseigne,

théologiques, philosophiques, ou scientifiques, opèrent sur le même fond invariable de données objectives ; le sujet d'études est le même, il n'y a que l'interprétation particulière qui diffère, d'après le contraste des méthodes qu'elles y appliquent. La métaphysique n'est donc pas une recherche absolument creuse, le pur « roman de l'esprit » ; elle pose les questions, si elle ne les résout pas, et son office, ne consistât-il qu'à maintenir la position de ces questions, tant qu'elles ne sont pas définitivement résolues, ne serait pas encore illusoire. Le Positivisme, qui représente la conclusion synthétique du travail humain, est obligé d'en tenir compte et de fournir la systématisation relative qu'elles comportent : son vrai rôle consiste à concilier, non à exclure.

L'excommunication sommaire, l'ostracisme en bloc sont des mesures révolutionnaires en philosophie aussi bien qu'en politique ; partout, on ne détruit que ce qu'on remplace, en l'assimilant. Au lieu donc de foudroyer d'anathèmes la métaphysique, de la traiter en paria et en pestiférée, de lui refuser un état civil quelconque, dont au surplus elle se passe allègrement, il me semble qu'il y aurait un parti plus sage à prendre à son égard ; ce serait, non pas l'adoption, ni la légitimation, pas même la reconnaissance authentique, mais, ce qui s'en distingue sans équivoque, comme mesure et comme résultat, l'absorption par incorporation. Voilà le grand mot lâché. C'est du reste là que je voulais en venir ; c'est cette proposition qui est le vrai mobile du présent article, avec une autre conclusion aussi, qui sera développée dans l'avant-dernier chapitre, et qui en est la condensation systématique.

Le Positivisme, comme conception d'ensemble, dépasse la science. Il est même davantage encore qu'une philosophie ; il est une religion, c'est-à-dire une synthèse complète, qui doit tout embrasser, afin de tout unifier, suivant la loi fondamentale de notre nature, « où le perfectionnement de l'unité constitue le principal besoin » (1). La synthèse subjective a incorporé définitivement dans son unité organique

(1) *Synthèse subjective*, p. 355.

les diverses religions antécédentes. Sa mission est d'incorporer aussi la métaphysique, pour résumer en elle l'histoire entière du développement de l'esprit humain, qui constitue ses prolégomènes naturels. « Puisque la religion embrasse toute notre existence, son histoire doit résumer toute notre évolution (1) ». Rayer d'un trait de plume la métaphysique de l'entendement, ne serait pas seulement une lacune et un trait d'ingratitude dans la philosophie de l'Humanité, qui ne doit rien retrancher, rien mutiler, rien renier de son passé, mais tout rattacher à son avenir; ce serait en outre une grave erreur dogmatique; car Auguste Comte, lui aussi, ne s'est pas fait faute de s'improviser quelque peu métaphysicien à ses heures, et cela dans une pensée supérieure, pour compléter son œuvre et donner à sa doctrine toute l'ampleur qu'elle comporte par l'agrandissement de son cadre et l'adjonction du sentiment. Il a fait une large part à la spéculation transcendante, à l'imagination constructive, dans la religion finale, « où la subjectivité doit prévaloir » ; et lui-même en a fait la plus heureuse application dans l'institution des utopies et des fictions destinées à perfectionner la culture de la sympathie universelle. Justifions d'abord, par sa propre autorité, ce principe général de l'incorporation systématique :

« La *Philosophie positive* n'a jamais détruit aucune doctrine, sans lui substituer immédiatement une conception nouvelle, apte à satisfaire plus complètement aux besoins permanents de la nature humaine » (2).

« La synthèse subjective doit irrévocablement incorporer à l'état normal de la raison humaine *toutes* les institutions théoriques qui surgirent pendant l'évolution préliminaire » (3).

« Le Positivisme doit s'approprier les offices essentiels des diverses synthèses antérieures » (4).

(1) *Politique positive*, t. 2, p. 136.
(2) *La Philosophie positive*, résumé par J, Rig, t. 1er, p. 234.
(3) *Synthèse subjective*, p. 433.
(4) *Politique positive*, t. 1er, p. 595.

Hâtons-nous d'ajouter qu'on ne doit pas prendre au pied de la lettre le terme d'incorporation ; il faut s'entendre sur le mot et sur la chose. Il y a incorporation et incorporation, comme il y a fagots et fagots. Il ne peut s'agir bien évidemment d'incorporer la métaphysique à la positivité que dans le sens, par exemple, où Auguste Comte a incorporé socialement le dogme métaphysique de la souveraineté du peuple, c'est-à-dire en le relativant. Pour réaliser cette destination, « il suffit d'y transformer l'objectif en subjectif » (1), par application du procédé positif, qui subordonne l'ensemble de notre existence à la prépondérance du point de vue humain, seul apte à tout lier.

Il n'est pas question, d'ailleurs, pour le régime final, d'assimiler toutes les théories métaphysiques auxquelles a donné lieu l'essor spéculatif, mais seulement la partie indispensable, en tant que documentation réclamée par la conscience « pour combler les inévitables lacunes de la positivité tant empirique que systématique » (2); les vues et les perspectives mentales que la raison accueille implicitement, sans leur donner le baptême de la foi scientifique, à défaut de coordonnées meilleures, et que la philosophie ne saurait récuser non plus, « sans se faire illusion sur la réalité de ces explications secondaires, mais pour faciliter ainsi des spéculations indispensables, en suivant dignement une tendance spontanée, toujours conciliable avec la vraie rationalité » (3). C'est cette assistance, dont Auguste Comte reconnaît ainsi explicitement la nécessité, qu'il a caractérisée dans toute son extension par ce vers systématique : *Pour compléter les lois, il faut des volontés.* C'est cette logique du sentiment et de la subjectivité naturelle qui, devant l'impuissance des explications doctrinales envers le spectacle concret, et pour que l'*ordre* soit complet, nous oblige même encore « à recourir aux causes, comme au début, pour suppléer les liens réels, parce que, essentiellement propres à la

(1) *Politique positive*, t. 1er, p. 595 et *Synthèse subjective*. Introduction, p. 24.

(2) *Politique positive*, t. 4, p. 43.

(3) *Politique positive*, t. 4, p. 43.

coordination abstraite, nos lois ne peuvent presque jamais représenter assez les cas concrets, même en suppléant aux déductions théoriques par les inductions pratiques » (1). Le Positivisme n'a pas incorporé non plus le passé religieux dans son entier, fétichiste, polythéiste, monothéiste, mais seulement ses résultats essentiels, c'est-à-dire les principes stables, les tendances régulatrices, les institutions vivaces, que ces disciplines provisoires ont incrustés dans la mentalité et ont pu léguer à l'avenir, et qui constituent leur part de contribution réelle au développement de l'organisme humain et à l'avènement du régime définitif.

On a dit (Alfred de Vigny) que la vie était une aventure sombre entre deux infinis. On a dit encore que l'homme était un anneau *rompu* d'une chaîne qui s'étend à l'infini dans les deux sens en-deçà et au-delà de sa frêle existence. Ce qui est certain, sans métaphore, c'est que nous appartenons à une série, que nous faisons partie d'un tout, auquel nous coopérons d'une manière quelconque, ne fût-ce que par la place infinitésimale que nous y occupons.

Or, il est impossible, étant ainsi conditionnés par cet ensemble, qui nous domine et nous détermine, que, sans être aucunement « un dieu tombé qui se souvient des cieux », nous n'ayons pas, du fait de cette adhérence naturelle, quelque soupçon confus, quelque conscience implicite, quelque aperception médiate, sinon de la nature même, à coup sûr de l'existence et parfois même du mode de quelques-unes des liaisons fixes ou relâchées qui nous réunissent à ce système. En écartant toute exagération préconçue, due à sa conception spiritualiste, la maxime de Leibnitz reste vraie en substance : en tant que produit développé d'innombrables éléments, que foyer de convergence des lois universelles reflétées dans le microcosme humain, « l'âme humaine est un miroir du monde ». N'oublions pas que la pensée ne pouvant naître que sous certaines conditions étroitement déterminées, qui tiennent au mode suivant lequel l'être humain est constitué, la pénétration des lois

(1) *Ibidem* et *Synthèse subjective*, Introduction, p. 25.

naturelles par l'esprit est, d'après la remarque de Littré, la confirmation la plus expressive des théories anatomo-physiologiques sur l'entendement. De ce principe essentiel de notre organisation, de cette connexité naturelle, où réside nécessairement le lien harmonique entre les lois physiques et les lois logiques, qui se supposent mutuellement, doit résulter, envers le monde dont nous émanons, en même temps qu'une affinité latente, une certaine intuition, certains pressentiments, qui trouvent un écho au-dedans de nous-mêmes, sans pouvoir se formuler exactement au dehors ni aboutir à une systématisation positive et qui dépassent ainsi, comme filiation déductive, le cadre rigoureux, l'étroitesse dogmatique, de la science et de la philosophie constituées. Cette indépendance relative de la conscience répond donc à une tendance normale de notre intelligence, communément sentie, qui l'autorise, dans une certaine mesure, sans jamais se méprendre sur le rôle et la portée de ces convenances subjectives, à franchir les bornes de la raison expérimentale, pour compléter par la vraisemblance hypothétique, là où ce recours peut paraître justifié, l'institution des pensées humaines.

Cette inspiration de la raison et ses liaisons spontanées, issues de la secrète parenté de nature, trouvent leur expression la plus profonde et la moins voilée dans le puissant instinct de sympathie universelle pour le monde inanimé, ainsi que pour l'animalité et la végétalité, le régime altruiste par excellence, que n'a pu étouffer en nous la compression du long empire du surnaturalisme théologique, mais qui renaît immortel comme la poésie qu'il suscite, en nous révélant le fond de notre seconde nature, aussi vraie et plus riche que l'autre, la nature esthétique et affective, éprise du beau et du bien autant et plus que du vrai. C'est cette alliance impérissable de la raison et du cœur, qui rend une âme aux choses et qui solidarise l'union de la vitalité sous la conduite humaine, que Comte s'est proposé de consacrer par la systématisation de la fétichité positive et de la zoolâtrie sentimentale.

La psycho-physique contemporaine met en évidence la

possibilité d'amener jusqu'à la limite de la perception, au moyen d'une excitation postérieure d'un autre sens, des excitations sensorielles qui étaient restées inconscientes. Une excitation modérée est capable d'abaisser le seuil de la perception avec effet rétroactif. Ce phénomène n'est d'ailleurs qu'une forme plus claire d'autres faits plus vulgaires. Effectivement, on sait que des interjections ont pour effet de nous faire comprendre une phrase non entendue, que ces interjections soient proférées par celui qui écoute ou par celui qui parle (1).

Les expériences de cet ordre et d'autres faits d'observation bien constants ont mis en relief la part de l'inconscient dans la formation de la connaissance. C'est de l'afflux incessant de ces sensations inaperçues, les « *perceptions insensibles* » de Leibnitz, arrivant par les mille canaux de l'économie, que se compose la cœnesthésie, ou *nexus* de la sensibilité générale, dont l'influence habituelle ou passagère est si marquée sur le caractère en général ou sur les particularités accidentelles de notre humeur, et qui maintient en nous, à notre insu, le sentiment de la personnalité ou la tonicité de la conscience, comme les excitations incessantes exercées du dehors sur l'organisme pendant l'état de veille et les décharges motrices insensibles qu'elles déterminent maintiennent l'élasticité des muscles antagonistes et l'équilibre du *tonus* vital.

Sans donner à ces rapprochements une autre signification que celle d'une comparaison imagée, n'est-on pas autorisé à penser que, même dans le domaine intellectuel, l'instinct irréfléchi du cœur, qui cherche partout des liaisons, a droit aussi à une certaine satisfaction, que le régime borné de la légalité scientifique n'est pas toujours à même de lui fournir; que la systématisation des lois positives n'est pas le terme absolu de toute pensée; qu'il reste au-delà des résultats précis, mesurés, triés, classés, de l'expérience méthodique, une certaine latitude d'interprétation relative, qui constitue

(1) *La Pathologie des émotions*, par le docteur Ch. Féré, p. 29 et 30: Félix Alcan, 1892.

en quelque sorte le prolongement idéal de la conscience, et sur laquelle la raison a encore quelque prise ; que c'est là simplement la reconnaissance d'un fait naturel, légitime en soi, inévitable, puisque c'est une suggestion impérieuse, surgie des profondeurs inconscientes de notre être, qui nous pousse à chercher ainsi une explication là où la loi fait défaut ou reste insuffisante, comme soutien de notre équilibre mental? Cet instrument, qui demeure au service de l'intelligence, pour pénétrer là où la précision rigoureuse de la loi n'a plus assez d'accès, et pour en compléter au besoin la rationnalité par une convenable extension, c'est la logique inductive et déductive, dont la puissance synthétique s'accroît à mesure que notre horizon mental s'élargit par les progrès des connaissances, rattachées aux fins supérieures de la destination collective. Cette contribution éventuelle à la consolidation des résultats de l'élaboration analytique, ce concours auxiliaire à la coordination philosophique, ne paraissent pouvoir offrir aucun danger réel, du moment que cette logique artificielle ne dégénère pas en une culture théorique vicieusement séparée de la science, qu'il ne s'y mêle aucune préoccupation aveugle de systémation objective universelle, mais que le caractère hypothétique de ces conclusions ne reste aucunement douteux.

Le droit commun, l'admission en franchise, pour ces inductions partielles, ces inférences, ces vues de l'esprit, qui n'excèdent pas le privilège que la scolastique concédait à l'hypothèse par sa définition même : *prudens interrogatio*, voilà tout ce que j'entends par incorporation à la positivité de ce résidu métaphysique, dont aucune discipline mentale ne parvient à affranchir totalement la conscience, rebelle à un joug trop pesant. La requête est modérée et le rôle subalterne, ainsi concédé par cet arbitrage équitable, bien modeste en regard des prétentions d'une doctrine envahissante, habituée à se faire la part du lion. Ce que je réclame, ce n'est pas la licence de la libre-pensée, c'est-à-dire le droit de penser n'importe comment sur n'importe quoi, mais la liberté, telle que l'octroyait et la pratiquait saint Augustin : *in dubiis libertas*.

Essayons de préciser par quelques exemples :

La positivité rattache, dans son élément rudimentaire, le principe du bien et du mal, des sentiments altruistes et égoïstes, aux deux instincts essentiels, aux deux fonctions primordiales inhérentes à la constitution de l'être vivant, le besoin de conservation de l'individu et le besoin de reproduction de l'espèce : la nutrition et la sexualité. C'est sur ce fond primitif de l'animalité que vient se greffer le développement successif des fonctions supérieures distinctes qui en procèdent par agrandissement de la vie psychique, dans l'ordre de progession de la série animale, jusqu'à leur plein épanouissement chez l'homme, qui en est le *terminus* ascendant. Par cette double racine organique, comme par le fait du rattachement à un tissu spécial de la substance vivante et à un siège anatomique déterminé, la psychie et, par suite, la morale, se trouvent reliées à l'ensemble des faits naturels, qui tombent sous l'application des méthodes scientifiques. Pourquoi ne pas franchir encore un dernier échelon et remonter jusqu'à la limite même de la série animale, où la fissiparité, la reproduction par segmentation du corps, nous présente, jusque chez les êtres les plus inférieurs, un cas spontané et typique d'altruisme, lequel se traduit toujours et partout par une perte de la substance corporelle, même lorsque la dépense matérielle n'est pas apparente? Le sacrifice de soi, l'altruisme physique, devient ainsi aussi primordial que la conservation de soi, l'égoïsme; et la protestation unanime de la matière vivante s'unit contre la prétention du théologisme de mutiler la nature humaine, en la déclarant mauvaise dans son principe et en lui refusant l'innéité des inclinations bienveillantes, dont le germe se retrouve au contraire partout chez la substance organisée (1).

(1) Il n'est pas hors de propos de rappeler à ce sujet que, 23 siècles avant Gall, le confucéisme, cette religion anticipée de l'Humanité, ce positivisme avant la lettre, à qui il n'a manqué que l'essor abstrait, lacune de la mentalité chinoise, qui a atrophié sa civilisation, proclamait l'existence spontanée chez l'homme des bons penchants aussi bien que des mauvais, et reconnaissait ainsi l'éthique comme un fait naturel.

Mencius : « C'est pourquoi je dis que la nature de l'homme est bonne. Si l'on commet des actes vicieux, ce n'est pas la faute de la nature de

Dans son traité *Des méthodes générales de synthèse en chimie organique*, M. Berthelot explique que les classifications de la chimie offrent sur les classifications de la biologie l'avantage de présenter un degré plus complet de réalité objective, d'être vivantes dans le monde extérieur; qu'elles satisfont ainsi davantage aux conditions d'une classification naturelle qui ne doit pas consister en de simples conceptions de la pensée humaine, tantôt purement conventionnelles, tantôt appuyées sur un sentiment plus ou moins net des analogies véritables, mais avoir un fondement dans l'essence même des choses. A cet égard, la chimie possède un caractère propre, digne du plus haut intérêt. Elle fonde ses classifications sur la connaissance immédiate et sur la mise en jeu des causes génératrices. Elle transforme ses conceptions générales en réalités, parce qu'elle peut former de toutes pièces et métamorphoser les existences dont elle s'occupe, tandis que, dans tout autre ordre que celui de la chimie, cette méthode directe consistant à reproduire les espèces et à les transformer à volonté les unes dans les autres est restée inaccessible aux sciences naturelles.

Sans songer le moins du monde à faire entrer les théories transformistes dans la science comme une vérité acquise, et à les présenter autrement que comme une probabilité destinée à rester à tout jamais hypothétique, quel inconvénient trouve-t-on à répondre, théoriquement, comme l'a fait le docteur Constant Hillemand, dans son appréciation sur la thèse du docteur Calas : *Auguste Comte médecin* (1), que, si la biologie ne peut prétendre à démontrer la vérité objective de ses classifications à l'aide de l'expérimentation, comme le fait la chimie, l'observation paléontologique, tératologique et l'embryologie comparée, qui offre en raccourci l'enchaînement de la longue existence antérieure des espèces, de la phylogénie, lui fournissent des ressources, qui lui per-

l'homme, qui possède la faculté de faire le bien. Nous possédons ces sentiments humains d'une manière fondamentale et originelle ; seulement nous n'y pensons pas : aussi il faut les développer et les mettre en pratique. »

(1) *Revue occidentale* du 1er janvier 1892.

mettent indirectement de reconstituer les phases de l'évolution présumée des espèces vivantes, sinon avec une certitude équivalente, au moins avec une vraisemblance propre à contenter l'esprit, en atténuant beaucoup cette infériorité apparente du classement biologique envers la nomenclature chimique? De fait, la hiérarchie encyclopédique des sciences et l'ordre même des divisions et classifications intérieures de l'histoire naturelle, comme superposition de l'animalité à la végétalité, et comme progression échelonnée des types en rapport avec le degré de complexité croissante des structures et des fonctions, correspondent bien, dans les grandes lignes, à part les hiatus inévitables de la série et la lacune irrémédiable de toute explication ontologique, aux phases, tant de l'évolution primitive de notre globe, où l'activité physique a précédé effectivement la chimicité, que de l'apparition successive des règnes et des diverses natures d'organismes, graduellement perfectionnés, telles que la cosmogonie astronomique, la géologie et la paléontologie nous en retracent la physionomie générale.

De même, l'apparition de la matière organisée vivante et, en dernier lieu, de l'homme sur la terre, à des périodes distinctes de ces transformations successives, lorsque se sont réalisées les conditions qui l'ont rendue possible, ne fait aucun doute. L'incertitude ne porte que sur les époques à assigner. Or, pour échapper à la théorie providentielle des créations successives de Cuvier, étayée sur l'invariabilité des espèces, nous sommes bien obligés, à défaut d'autre parti, d'envisager, au moins comme possibilité logique, la seconde alternative, celle de la dérivation naturelle de la vie, comme une différenciation de la matière inorganique. N'est-il pas intéressant et légitime de faire observer, comme le docteur Hillemand dans la suite de la même appréciation (1), que cette question d'ordre concret, qui se relie à la théorie de l'évolution, n'a en soi, quelle que soit l'issue du débat, rien de nature à infirmer la distinction d'ordre *abstrait*, établie par Auguste Comte, entre la cosmologie et

(1) *Revue occidentale* du 1er juillet 1892.

la biologie; que, même au cas où prévaudrait l'affirmative, « cette distinction subsisterait, tout comme subsiste la distinction entre la biologie et la sociologie et la morale, bien que l'homme *social* et l'homme *moral* soient incontestablement des différenciations de l'homme animal; mais ils représentent des sujets d'étude spéciaux que ne suffisent pas à expliquer les lois biologiques ».

Poursuivons notre revue par l'énumération d'autres considérations analogues, toujours envisagées comme de simples aperçus de l'esprit, des hypothèses sympathiques, non comme des programmes scientifiques arrêtés.

L'assertion suggestive de Démocrite, adoptée par Milne-Edwards, par Wundt, et si ingénieusement illustrée par Spencer (1), que nos divers sens sont des modifications du sens primitif et fondamental, le sens du toucher, par extension de la division du travail physiologique, par accroissement en spécialité et en complexité dans la correspondance avec les actions du milieu extérieur, est-elle vraiment de nature à effaroucher si fort les susceptibilités de la conscience positiviste, alors que chacun reste entièrement libre de sa manière de voir au fond à l'égard de cette présomption purement conjecturale?

Autre examen qui se rattache au même ordre d'idées, toujours sous les mêmes réserves. Pour détruire le préjugé de la substance immatérielle de l'âme et de l'*innéité* des notions théologico-spiritualistes, par révélation surnaturelle, dont la thèse nativiste est le dernier écho en psychologie, l'école sensualiste, d'Epicure à Condillac et Helvétius, avait imaginé la théorie radicale qui refuse au cerveau de l'enfant, non seulement le principe congénital, le germe de la raison élémentaire, mais l'activité même naturelle par laquelle sa fonction s'exerce et se développe dans ses réactions spontanées. D'après cette doctrine extrême, les idées, les connaissances résulteraient passivement de la seule

(1) *Principes de psychologie*, t. 1er, troisième partie, *Synthèse générale*, chap. III et VI, et *Synthèse spéciale*, chap. III : Développement de l'intelligence.

accumulation des sensations et des images, dont l'enregistrement automatique crée l'intelligence de toutes pièces. L'esprit est une *table rase,* sur laquelle se déposent peu à peu les empreintes des choses. Cette fiction est démentie par l'analyse psychologique. On y a répliqué, Leibnitz le premier, que l'intelligence humaine ne dérive pas tout entière de l'expérience; que la connaissance à tous ses degrés est l'œuvre de l'activité intellectuelle; qu'antérieurement à toute sensation il existe quelque chose dans l'entendement, qui est « l'entendement lui-même ». Des sensations accumulées ne constituent pas à elles seules une expérience. Suivant la distinction de Claude Bernard : « L'intelligence n'est pas *après* l'expérience, mais *avant* elle; ce n'est pas l'expérience qui explique l'intelligence, mais l'inverse; l'expérience est le privilège de la raison. »

C'est ce qu'a reconnu Herbert Spencer en proclamant, de son côté, la nécessité d'un principe coordinateur, d'une faculté d'organiser les expériences. Il a expliqué « qu'il existe dans le système cérébro-spinal de l'enfant certaines connexions préalables correspondant à des relations dans le milieu environnant; que ces connexions sont constituées avant la naissance, antérieures à l'expérience individuelle et indépendantes d'elle, et que les relations qu'elles impliquent s'établissent d'une manière automatique en même temps que les premières connaissances; que, dans ce sens, il était vrai de dire que ces relations fondamentales sont ainsi *prédéterminées*, de même qu'un grand nombre d'autres plus ou moins constantes, puisqu'elles sont représentées congénitalement par des connexions nerveuses plus ou moins complètes; que si les expériences individuelles fournissent les matériaux concrets de toute pensée, si les arrangements organisés et semi-organisés entre les nerfs du cerveau ne peuvent donner aucune connaissance, tant qu'il n'y a pas eu présentation des relations externes auxquelles ils correspondent, et si les observations et raisonnements journaliers de l'enfant ont pour effet de faciliter et de fortifier ces obscures connexions nerveuses qui sont en train de se développer spontanément, tout comme ses gambades de

tous les jours aident à l'accroissement de ses membres, cela était tout différent de dire que son intelligence est complètement *produite* par ses expériences; que raisonner ainsi, c'est tomber dans une erreur aussi grande que si l'on voulait attribuer tout le développement du corps à l'exercice, et rien à la tendance innée à prendre la forme adulte; que c'est là une doctrine tout à fait erronée, qui ne tient aucun compte de l'importance de complication de la structure nerveuse, et qui supprime toute raison de différence entre la réceptivité mentale d'un cheval et celle d'un homme, ainsi qu'entre tous les cerveaux humains; une doctrine, qui ôte toute signification à la présence même du cerveau; une doctrine qui rend l'idiotisme inexplicable (1). »

Ces objections irréfutables atteignaient également l'ensemble de la philosophie empirique, et sa forme la plus systématique, l'associationnisme de Hume, qui, malgré d'heureux perfectionnements, dans la méthode et dans le mode d'explications, apportés aux idées de Locke et de Condillac, concluait toujours à attribuer la somme du développement intellectuel chez chaque sujet aux seules expériences individuelles. On comprenait bien comment, de la raison de l'enfant à celle de l'homme, le progrès se fait par une série de degrés insensibles; que cette progression obéit à la loi de l'*association habituelle*, et s'explique par ce seul principe : que la cohésion entre des états psychiques est proportionnée à la fréquence avec laquelle la relation entre les phénomènes externes correspondants a été présentée dans l'expérience; et qu'en rapport avec le degré de persistance des connexions dans le milieu environnant, doit s'établir finalement dans l'organisme un grand nombre et une grande variété de relations psychiques ayant divers degrés de cohérence.

Mais ce qui restait inexpliqué, c'était le facteur originel, qui donnait le branle à toute cette combinaison sériée d'effets coordonnés, l'état de conscience primaire contenant

(1) Herbert Spencer, *Principes de psychologie*, t. 1er, *Synthèse spéciale :* Raison.

en germe tous ces développements de l'intelligence. D'où venait-il? Comment existait-il chez l'enfant dès la naissance? Comment concevoir chez celui-ci la présence, avant toute expérience, à l'état latent et en puissance, d'un certain nombre de rapports psychiques déjà indissolubles, établis à l'état organique, devenus les éléments automatiques de toute pensée et de toute action, les moules *préformés* des expériences futures, toute cette trame obscure de tendances psychiques natives, qui a donné crédit aux idées métaphysiques d' « *harmonie préétablie* » et des « *formes de l'intuition?* »

Tels d'abord les instincts proprement dits; telles aussi les perceptions simples, immédiatement acquises chez l'enfant, bien qu'impliquant par elles-mêmes un certain degré de complexité des liaisons psychiques concourantes, et qui constituent déjà chez lui une connaissance rationnelle qui paraît intuitive (1). Telle enfin sa surprenante précocité d'in-

(1) Les deux phénomènes immédiats de toute perception, consistant dans la localisation à la périphérie du corps, pour la sensation même, et dans la projection au dehors pour son objet, connus sous les noms de lois d'*excentricité* et d'*extériorisation* des sensations, que leur donnent les physiologistes, sont un fait incontesté. Le sens de la vue en fournit la vérification caractéristique, en nous présentant le cas dans sa simplicité primitive, sans mélange d'autre influence, d'après la priorité de la perception visuelle infantile, qui devance la perception tactile analytique. Dès que les yeux de l'enfant s'ouvrent au jour, il suit déjà des yeux les mouvements d'une lumière un peu éloignée. Ce n'est que bien plus tard qu'il est en état de palper. Ainsi, pour l'optique, l'intuition sensorielle est immédiate. La rétine a la faculté innée de transporter ses impressions au dehors dans une direction déterminée, qui est celle des lignes de visée. Or, des directions sont les éléments dont la notion d'espace est formée. Par suite, il y a commencement de localisation, révélation du *sens du lieu*, lequel implique rapport avec des points déterminés dans l'espace, dont le concept concret est toujours traduit par nous en une représentation *particulière*, c'est-à-dire en un objet dans l'espace.

Aussi, le point principal du débat entre les nativistes et les empiriques ne concerne-t-il pas la perception de la surface ou de l'étendue à deux dimensions. On est aujourd'hui généralement d'accord pour admettre que la perception visuelle de l'étendue en superficie ou transversale est donnée immédiatement, qu'un œil s'ouvrant pour la première fois à la lumière perçoit non pas des points lumineux indivisibles, mais des masses lumineuses de grandeur indéterminée et variant continuellement avec les mouvements internes de l'œil. Suivant des

tégration envers les deux grandes coordonnées de toute existence, les notions abstraites de temps et d'espace, comme envers les autres principes directeurs de la connaissance, les idées universelles de causalité, de substance matérielle, de finalité ou d'adaption de moyens à un but, dont la cré-

appréciations autorisées, l'enfant a d'abord la vision concrète ; les objets se peignent sur sa rétine, avant toute différenciation analytique, par grandes masses colorées, comprenant des ensembles de choses dont les liaisons sont fixes : « Tout ce qui est simultanément représenté afflue plus ou moins à la conscience. L'enfant fusionne, confond en une seule image inséparable, la maison avec la place sur laquelle elle se trouve, le cheval avec le cavalier, le canot avec le fleuve. Ce n'est que postérieurement, que la succession des impressions suscite une activité séparatrice, qui dissout une partie des liaisons originelles. Grâce soit aux mouvements directement perçus, soit aux changements des objets, qui amènent la séparation des liaisons fixes de représentations d'avec les liaisons relâchées, les *représentations isolées*, comme celles qui forment les éléments constants des liaisons variables, se dégagent graduellement de ce complexus primitif » (*Eléments de Psychologie physiologique*, par W. Wundt. t. 2, Développement de l'intelligence). De même, les peuples primitifs ont d'abord vu et concrété dans leurs symboles religieux les grands aspects de la nature en bloc et tout d'une pièce. Les trois grands fétiches naturels, le ciel (Ouranos, Varouna), Tellus, la terre avant les labours, et l'Océan, ont été adorés les premiers, avant que les divinités secondaires se soient détachées de ce plan principal. Dans les plus anciennes mythologies, le ciel était conçu comme un ensemble vivant, un être animé, dont le soleil était l'œil durant le jour, et la lune, l'autre œil pendant la nuit.

La discussion véritable porte seulement sur la troisième coordonnée de l'espace, sur l'étendue en profondeur. Or, l'étendue ayant essentiellement et indivisiblement trois dimensions, il est impossible qu'elle nous apparaisse dans la perception avec deux dimensions seulement. Si nous sommes capables d'imaginer un *plan* sans épaisseur appréciable, c'est toujours en le considérant comme une section faite dans l'étendue à trois dimensions. Ce qui reste vrai seulement, de toute manière, c'est que nos perceptions primitives de l'étendue vont sans aucune mensuration des dimensions de l'étendue. Nous pouvons percevoir une grandeur, même d'une manière distincte, sans être capables de l'apprécier, ce qui est affaire de jugement, non de perception immédiate. Il est impossible que la sensation nous donne instantanément la mesure des surfaces perçues, puisque cette mesure a pour expression la quantité en durée et en vitesse du mouvement mécanique nécessaire pour parcourir cette étendue, ce que la vue ne peut nous révéler à 'avance ; il y faut le complément d'un sens auxiliaire, l'adjonction de la perception tactile (Dunan, *Cours de Philosophie*).

Suivant l'expression de Bain, « l'espace est la carrière du mouvement », c'est-à-dire que la notion primitive d'un intervalle entre deux points est toujours la notion même de l'amplitude du mouve-

dulité naïve, avec laquelle il accepte toutes les explications qu'on lui donne, fait mieux ressortir encore le besoin impérieux chez lui.

De là, la nécessité, pour concilier cette anomalie apparente, de la transformation, opérée de nos jours, de l'empirisme en évolutionnisme. A l'expérience et à l'association Herbert Spencer ajoute l'*hérédité*, *l'habitude héréditaire* au lieu de l'*habitude individuelle* de l'empirisme ordinaire.

Bien qu'il soit clair que les ordres de faits psycho-physiologiques, que nous classons sous les noms de réflexes et d'instinctifs, ne sont pas déterminés par les expériences de l'organisme *individuel*, cependant il reste encore l'hypothèse qu'ils sont déterminés par les expériences de la *race* d'organismes d'où sort l'organisme individuel, lesquels, par une répétition infinie dans d'innombrables générations succes-

ment qu'il faut exécuter pour se rendre de l'un à l'autre. Les éléments de cette notion existent bien à l'état organique dans le sentiment de la topographie de la rétine, dont tous les points sont en rapport avec certains degrés de contraction des muscles oculaires, nécessaires pour les exposer l'un après l'autre à la même lumière, et d'après l'intensité de l'innervation que nous transmettons ainsi aux nerfs de ces muscles, et qui est sentie par nous. Mais cette fonction, en quelque sorte abstraite, est loin de présenter pour l'esprit les mêmes caractères de clarté, de précision et de souplesse que la série des impressions combinées des mouvements musculaires, destinés à mettre les organes du toucher en relation avec les différentes parties des corps à explorer ; et il faut une accoutumance développée pour que l'appréciation visuelle puisse devenir, à cet égard, un substitut suffisamment exercé, mais jamais équivalent de la mensuration tactile.

En résumé, l'extériorisation spontanée des images visuelles n'est pas douteuse : l'enfant, dès le début, perçoit des formes, des distances, des directions dans l'espace. Egalement, les *sensations* des deux rétines, venant de points non identiques, sont parfaitement distinctes l'une de l'autre ; elles arrivent au sensorium sans être fusionnées ; cependant elles donnent lieu par coalescence à une perception simple. Si elles se combinent ainsi en une seule *représentation*, c'est que, par suite d'une association inséparable, elles sont devenues dans la conscience les signes d'un seul et même objet. Leur fusion en une notion unique de l'objet extérieur est l'effet d'une synthèse psychique passée à l'état constitutionnel. Le redressement congénital de l'image, renversée dans la vision naturelle, est dans le même cas. Le principe est le même que celui de l'illusion mentale, par accommodation réflexe, du grossissement des objets et du rapprochement des distances, produite par les combinaisons focales lenticulaires.

sives, ont établi ces séquences spontanées à l'état de relations organiques, et tous les faits qui nous sont accessibles viennent à l'appui de cette hypothèse. Mais la transmission héréditaire, qui se montre également dans toutes les plantes que nous cultivons, chez tous les animaux domestiques soumis à l'éducation, comme chez la race humaine, ne s'applique pas seulement aux particularités physiques, mais aussi bien aux particularités psychiques. Les modifications des tendances nerveuses produites par ces nouvelles habitudes psychiques sont aussi léguées, et si ces nouvelles habitudes deviennent permanentes, les tendances deviennent permanentes aussi. De cette loi générale de la transmission héréditaire des tendances produites dans le système nerveux en rapport avec les associations psychiques devenues habituelles, il résulte que les principes mêmes de la connaissance, graduellement acquis par l'effet de l'expérience et de l'habitude, sont *héréditaires* aussi, en ce sens que l'enfant qui vient actuellement au monde les hérite de ses ancêtres avec la structure même de son cerveau, imprimés définitivement dans son organisation cérébrale. Ces principes existant dans les choses à l'état de lois objectives passent des choses dans l'esprit, dont ils deviennent finalement les lois subjectives. C'est ainsi que les deux grandes divisions abstraites de rapports, où viennent se ranger tous les autres, l'espace et le temps, ont acquis leur caractère d'universalité logique pour la mentalité humaine, où ils forment le fond de toute pensée, de même qu'ils sont la condition de toute existence, qu'ils sont devenus les éléments consolidés de l'esprit dont il est impossible de se défaire, et que nous les prenons pour des intuitions. Il s'ensuit que chacune des innombrables connexions entre les fibres de la masse cérébrale répond à quelque connexion persistante de phénomènes dans les expériences de la race, et que les arrangements organiques qui existent entre les nerfs de l'enfant nouveau-né non seulement rendent possibles certaines combinaisons d'impressions ou idées composées, mais impliquent aussi que de telles combinaisons se produiront dorénavant. « Il arrive ainsi, conclut Spencer, que l'Européen

vient à avoir vingt ou trente pouces cubes de cerveau de plus que le Papou, et que, de ces sauvages incapables de compter au-delà du nombre de leurs doigts, et qui parlent une langue qui ne contient que des noms et des verbes, sortent à la longue nos Newton et nos Shakspeare » (1).

Peut-on s'en tenir là ? Non, car la difficulté n'est encore que reculée ; reportée seulement un peu plus loin, elle n'est pas surmontée.

Ce principe organisateur, ce germe d'intelligence préexistant aux expériences individuelles, auxquelles il préside, et dont on a attribué la genèse chez le sujet à l'évolution de l'espèce par transmission héréditaire, où en trouver l'origine pour l'espèce elle-même ? Car la vie de l'individu, c'est la vie même de l'espèce raccourcie quant au temps, et la vie de l'espèce, c'est la vie même de l'individu s'étendant bien davantage à travers la durée ; mais les principes qui rendent compte de ces deux vies sont identiques. Dès lors, la loi même de l'évolution sociologique laisse intact le problème de l'origine, non pas des idées proprement dites, mais des aptitudes et des dispositions instinctives, déjà conditionnées dans le cerveau et la structure nerveuse de l'humanité naissante, qui ont permis à ces idées premières de prendre corps et de se développer chez elle, par correspondance avec les relations extérieures, révélées dans l'expérience, qu'elles ont pour fonction de symboliser.

Il est clair que quelques-uns de ces rapports primordiaux de l'intelligence, les plus simples et les plus universels, sont antérieurs à la pensée humaine, qu'ils l'ont précédée et préparée. Alors intervient à son tour la descendance animale, « l'Humanité ne constituant au fond que le principal degré de l'animalité » (2).

A moins de retomber dans les subterfuges de la doctrine animiste, et dans l'expédient aristotélique de l'âme *sensitive*, inhérente à l'organisme animal et qui suffit à la sensation brute, il faut bien reconnaître que, outre les instincts phy-

(1) *Principes de Psychologie*, t. 1er, *Synthèse spéciale*, chap. 7, Raison.

(2) Auguste Comte, *Catéchisme positiviste*, p. 202.

siologiques, cette faculté organisatrice d'adaptation intellectuelle n'est pas le privilège de l'Humanité seule ; qu'elle existe aussi dans une certaine mesure chez les animaux supérieurs, grâce à une aptitude limitée à la représentation des sensations ; qu'il y a, entre l'intelligence humaine et la leur, des différences de quantité, non de qualité, de degré, non de nature. Seulement, hormis l'influence étrangère exercée pour son profit par l'espèce prépondérante et le dégré de perfectibilité accessoire que les races animales domestiquées recouvrent par l'effet artificiel d'une sélection rationnelle et d'une éducation appropriée, imposées par nous, il y a chez le règne animal avortement, arrêt fatal de progression, tant pour l'intelligence, qui reste stationnaire dans les limites de développement atteintes par chaque espèce, que pour les instincts eux-mêmes, figés et stéréotypés pour jamais. La cause de cet immobilisme est l'absence de socialité véritable ; car les sociétés animales sont toujours constituées par des groupes d'individus, jamais par l'espèce elle-même. Si les espèces animales réalisent la perpétuité spécifique, il ne s'établit chez aucune d'elles, même chez les plus sociables, ni véritable continuité sociale, ni même contiguïté ethnique. Elles ne peuvent pas s'universaliser, comme l'Humanité, à l'état d'organisme collectif unique ; elles forment seulement des embryons de sociétés particulières, restreintes et périssables, qui naissent, vivent et meurent dans un état d'isolément absolu à l'égard les unes des autres. En un mot, l'animalité a la perfectibilité biologique ; elle n'a pas la perfectibilité sociologique.

Il n'en reste pas moins que les animaux possèdent des instincts, qui sont la condition même de leur existence, et, à mesure qu'ils se rapprochent de nous, des *tendances* psychiques innées, et même une réceptivité perceptive quasiment déjà complète à la naissance, à l'égard desquelles celles de l'homme, par comparaison, sont réduites à la plus petite mesure possible. Ce qui est encore en discussion pour le cas humain ne l'est plus pour l'animalité supérieure. Le petit poulet, à peine né et traînant encore à sa queue les débris de sa coquille, happe une mouche au vol. Le petit veau fait les

mouvements appropriés, va téter sa mère. Le crocodile, éclos sans avoir été couvé par ses parents, court immédiament à l'eau, mord le bâton qu'on lui présente, etc. Ces faits montrent que les animaux, « dès qu'ils voient la lumière du monde,en voient aussi la profondeur ». Chez le jeune faucon, qui fond pour la première fois sur sa proie, il faut qu'il y ait, au moment précis, un ajustement simultané d'impressions extrêmement complexe, correspondant à la fois aux rapports externes de grandeur, de couleur, de forme, de direction et de distance dans l'espace, de mouvement, d'espèce, et de rapidité, qui caractérisent le gibier à atteindre, et aux rapports internes d'intensité des contractions musculaires et de supériorité de vitesse angulaire requises pour l'exécution. La coordination instantanée de tous ces éléments implique nécessairement déjà une certaine notion *abstraite* du temps et de l'espace, non pas de telle succession particulière, ni de telle étendue déterminée, mais du temps et de l'espace en général, intuition qui ne peut provenir que des expériences antécédentes de la race.

La raison d'un enfant n'est pas plus élevée que celle d'un animal domestique (si elle est aussi élevée) ; tant qu'il est encore occupé à tirer ces simples inférences qui s'affermissent en perceptions acquises, l'enfant ne met pas en exercice un plus haut degré de raison que « le chien qui reconnaît son nom, les gens du logis, les heures des repas et les jours de la semaine » et cette considération que, de la raison de l'enfant à celle de l'homme, le progrès se fait par degrés insensibles, incline à penser qu'il y a aussi une série de degrés insensibles, par lesquels la raison de la brute devient celle de l'homme. De là à établir un lien de filiation entre la constitution organique de l'humanité et celle de la pré-humanité (types intermédiaires d'anthropoïdes disparus), comme procédant de cette dernière par dérivation et intégration spécifique ascendante, il n'y a qu'un pas..... logique.

L'hérédité animale, si elle n'est jamais susceptible de devenir un dogme pour la science et la philosophie positive, ne peut-elle pas du moins trouver accès, à titre d'interprétation transcendante, de probabilité naturelle la plus vrai-

semblable, dans les suggestions de la conscience individuelle, plus libre d'allures et difficilement résignée à l'attitude passive d'abstention systématique et de neutralité indifférente, qui est presque une capitulation dans des questions d'un ordre aussi pressant, en face des professions de foi du rationalisme spiritualiste, telles que le défi sentencieux de M. Renouvier : « L'espace et le temps demeurent la forteresse imprenable de l'a-priorisme ? »

Tout ce qui est tend à persévérer dans l'être. La loi de la vie est l'adaptation continue de l'organisme aux conditions d'existence que lui fait la nature extérieure, et le moyen de cette adaptation, c'est l'habitude, produit de la spontanéité vitale, envisagée dans la répétition de ses réactions les plus constantes envers les influences assez uniformes du milieu environnant. Chez les organismes même primitifs, ces actions subies et ces réactions exercées sont toujours accompagnées d'un certain degré de conscience au moins sentimentale, d'une sensation confuse de peine ou de plaisir, attractive ou répulsive, qui détermine le choix et la nature de l'acte, et finalement l'accommodation (1). Tel serait, sous

(1) « Il faut reconnaître, jusque chez les moindres animaux, que la liaison des deux fonctions de relation, l'une passive, l'autre active, de la sensibilité et de la contractilité, ne peut jamais être vraiment directe. Elle suppose toujours, au sein de l'organe central, une vitalité intermédiaire, qui caractérise mieux qu'aucune autre la spontanéité animale. Affectée par les sensations, elle inspire les mouvements. Quoique sa principale nature soit surtout morale, il s'y mêle parfois un certain degré d'intelligence, indispensable pour apprécier les impressions reçues et les réactions convenables. Parmi les instincts essentiels, la seule de ces impulsions intérieures, qui soit strictement universelle, concerne la personnalité fondamentale, constamment stimulée par le retour périodique des besoins nutritifs. Néanmoins, jusqu'envers la moindre animalité, cet égoïsme nécessaire se trouve plus ou moins modifié d'après l'exercice même des fonctions qu'il développe. C'est ainsi que l'existence physique des animaux, supérieure à l'existence purement matérielle des végétaux, s'accompagne toujours d'une certaine existence morale, dont le développement caractérise la nature humaine..... La spontanéité animale, qui consiste surtout à être déterminée par des motifs intérieurs, détruit l'automatisme cartésien. » Auguste Comte, *Politique positive*, t. Ier, p. 600 et 602.

Dans sa *Morale physique*, M. Alfred Barratt a exprimé une opinion qui, sous une forme absolue, teintée de matérialisme systématique, se rapproche néanmoins des mêmes vues et peut être citée à l'appui.

sa forme la plus rudimentaire, le germe de différenciation psychique, qui préside aux expériences vitales, et qui, développé et transmis dans toutes les races successives d'organismes intermédiaires, aboutit, pour les degrés supérieurs de la série biologique, à cette faculté organisatrice, à cette aptitude logique, qui, désignée sous les noms de principes élémentaires de raison, de formes universelles de la pensée, apparaît à l'état de « *mécanisme préétabli* » dans le cerveau de l'enfant humain. Tels sont particulièrement les abstraits consolidés de rapports de temps et d'espace. Ces relations, et d'autres analogues, étant éprouvées en commun par tous les animaux dans chaque acte de leur existence, étant les éléments constants et indéfiniment répétés de toute pensée, ont dû produire par corrélation l'organisation dans les centres nerveux de connexions internes correspondantes, de plexus coordonnés d'états de conscience, qui, légués intérêt et capital, sont devenus plus uniformes, plus stables et plus indissolubles que tous les autres, dans la constitution psycho-physiologique de l'Humanité.

Dans tous les phénomènes qui caractérisent l'habitude, à mesure que l'adaptation va croissant, la conscience tend à

Affirmant que « la conscience doit être considérée comme une propriété invariable de la vie animale, et, en définitive, dans ses éléments, de l'univers matériel », il regarde les réactions du tissu animal rudimentaire, sous l'influence des stimulants externes, comme impliquant une certaine sensation. « L'action de certaines forces, dit-il, est suivie de mouvements de retraite ou encore de mouvements propres à assurer la continuation de l'impression. Ces deux genres de contraction sont respectivement les phénomènes et les marques extérieures de la peine et du plaisir. Le tissu primordial agit donc de manière à assurer le plaisir et à éviter la peine par une loi aussi véritablement physique et naturelle que celle par laquelle une aiguille aimantée se tourne vers le pôle, un arbre vers la lumière. » P. 43 et 52.

Pour Horwicz aussi, « le sentiment est l'activité sous sa forme psychique la plus simple, la plus élémentaire, la plus générale, et cette activité est le point de départ de tous les autres processus psychiques. La sensibilité se rattache par un lien étroit aux actions vitales les plus élémentaires. Le sentiment est le fait psychique primitif. Toute représentation a été en premier lieu sentiment. » Et le sentiment conserve ce rôle prépondérant sur les autres fonctions de la vie psychique, dans tout le cours de son développement.

(*Analyses psychologiques sur des bases physiologiques.*)

disparaître. Avec l'adaptation complète, l'état de conscience et l'action concomitante sont devenus automatiques, réflexes.

Lorsque l'adaptation résulte de relations assez générales et assez constantes pour affecter l'espèce entière, ce n'est plus l'habitude, mais l'instinct. L'instinct est inné chez l'individu, puisqu'il est le fait de l'espèce ; il est une acquisition de l'espèce elle-même et son principe est dans l'habitude héréditaire.

Ainsi, le principe d'organisation mentale, caractéristique de l'être animé, remonte au principe même de la vie et se confond avec lui, ce qui marque le terme de cette enquête rétrospective.

On pourrait ajouter, il est vrai, que l'habitude est un fait physique, qui existe dans la nature autre part encore que chez les êtres vivants, qu'elle est aussi, à certains égards, une loi de la matière brute ; également, que la tendance universelle à persévérer dans l'être a pour corollaire, comme auxiliaire de ce principe d'individuation, une certaine tendance à l'organisation spontanée aussi chez les corps inorganiques et leurs eléments, à réaliser les conditions appropriées de l'existence distincte, qui se manifeste par l'aptitude à prendre des formes persistantes d'être, à affecter des dispositions régulières, des conformations stables et identiques, des figures géométriques définies, à se mettre en équilibre, ainsi qu'on le voit dans les phénomènes d'hydrostatique, dans les stratifications géologiques, dans les cristallisations métalliques et autres, naturelles ou artificielles, dans la condensation des gouttelettes de rosée, dans le groupement des aiguilles de glace des flocons de neige en étoiles à six branches, etc., etc. ; et plus généralement dans l'économie de la morphologie universelle, qui constitue l'homologie des types spécifiques, et qui rentre dans les lois d'harmonie de la nature cosmologique, mais qui se retrouve aussi dans certains cas isolés de substances ordinaires à l'état libre, par suite de la simple exposition à l'air ou à une action mécanique : telles la gomme laque étalée sur une feuille de papier, qui ne tarde pas à montrer quelque forme de structure cellu-

laire ; la limaille de fer, ou le sable, placé sur une plaque mince de métal qu'on fait vibrer avec un archet, et qui se distribue à la surface en figures régulières, etc.

Mais nous touchons là d'une part au problème même des origines de la vie, qui n'est abordable par aucun côté, et de l'autre à la cause originelle de l'ordre du monde, qui défie tout approfondissement objectif.

Les aperçus esquissés plus haut sont-ils une concession à l'hylozoïsme, une adhésion explicite ou implicite au transformisme darwinien ? Non, car il n'est pas question d'adopter ces hypothèses, d'essayer d'en naturaliser le programme dans la science, pas plus que de viser, avec leur concours, à un essai de systématisation universelle. C'est là simplement une vue générale, empruntée, il est vrai, à ces idées, mais sans intention de les cautionner, qu'on oppose comme argumentation aux mythes absolus de la création biblique et de l'âme immatérielle marquée du sceau divin, parce que, sans se dissimuler aucunement ni les objections que soulève la théorie évolutionniste, ni le manque de preuves réelles à l'appui, elle reste au moins un recours, une ressource d'explication possible pour l'esprit, tandis que la fiction théologique est devenue radicalement inadmissible pour la science et la philosophie, même à titre de solution hypothétique.

De telles considérations, d'autre part, ne sauraient porter ombrage ni causer aucun trouble à la conscience équilibrée, pour laquelle elles ne représentent, à vrai dire, qu'un intérêt subordonné, qu'une préoccupation secondaire, d'après l'orientation décidée qu'imprime à sa foi l'ascendant des disciplines supérieures. En dehors de convenances purement spéculatives, où la réaction critique contre l'obsession des fantômes théologiques tient la première place, ces questions de rattachement des origines humaines perdent toute importance doctrinale et toute opportunité scientifique, du moment qu'on est placé résolument au point de vue de la vraie philosophie, celui de « *la sublime inversion des caractères de l'animalité* », vers laquelle converge la progression continue de l'évolution humaine, et qui nous invite ainsi à fixer nos regards non en arrière, mais en avant, à prendre

pour guide de nos pensées le perfectionnement idéal entrevu dans l'avenir, non la rétrogradation vers les débuts infimes d'un passé aboli.

Je continue mon inspection et mon plaidoyer en faveur de la liberté relative d'appréciation, sur d'autres points encore.

Prétendre rattacher exclusivement la nature des phénomènes de l'optique, en ce qu'elle comporte de mathématique, aux seules propriétés géométriques, parce que les lois de cet ordre y sont jusqu'ici le mieux élaborées, c'est restreindre la vue de l'ensemble à ce degré de vérité que contient toujours toute considération partielle, mais qui n'est qu'une face de la réalité complète. Sans prétendre approfondir la nature ultime des phénomènes photo-chimiques et de leurs applications croissantes, et en s'en tenant simplement aux constatations des résultats empiriques, il est certain que les récents développements de l'optique mécanique proprement dite, notamment de la radiation cathodique, protestent contre une telle restriction et suffisent à en faire juger la tendance trop absolue.

Quel péril y a-t-il à songer à part soi que le rêve du mouvement perpétuel n'est pas entièrement chimérique ; que, si sa production reste pour toujours une abstraction au-dessus de nos moyens, il existe comme réalité objective envers le tout universel et l'ensemble des systèmes qui le composent, grâce au mécanisme automatique, durant la série indéfinie des temps, de ces chocs formidables des masses planétaires éteintes, se précipitant sur l'astre central épuisé, pour y reconstituer un nouveau foyer incalculable de chaleur et de vie et reformer d'autres mondes avec de nouveaux cycles d'évolution, tels que nous le font entrevoir les hypothèses physiques de cosmogonie positive. De cette source intarissable de mouvement dans la nature, nous avons une image, partielle et affaiblie, dans l'incessante activité de la matière élémentaire, saisie dans l'équivalence de ses actions et de ses réactions mutuelles, d'où procède le principe de l'invariabilité de la quantité de masse ou de force dans l'univers ; et c'est évidemment du pressentiment implicite et confus de cette loi abstraite d'équilibre mécanique qu'est issue l'idée

de l'utopie automotrice indéfinie, dont le caractère illusoire tient seulement aux espérances frivoles de réussite conçues pour nous-mêmes.

Auguste Comte a rattaché, par un lien de filiation historique, la constitution algébrique de Leibnitz, complément de la révolution géométrique de Descartes, à l'élaboration la plus avancée de la science mathématique grecque. Il a montré que « pour aboutir à la fondation de Leibnitz, il suffisait de combiner dignement la conception cartésienne avec les vues primitives d'Archimède sur les mesures géométriques, consistant à réduire les figures curvilignes à des éléments rectilignes. Car, en s'efforçant d'appliquer aussi le calcul à la généralisation de ces anciennes théories spéciales, on devait être bientôt conduit à introduire, dans les équations, ces simples éléments artificiels, au lieu des grandeurs naturelles trop compliquées » (1). Mais ces vues d'Archimède, à leur tour, avaient été inspirées par la théorie corpusculaire de Leucippe et de Démocrite, propagée par Epicure, et par l'idée-mère antécédente de l'*individu minéral* de Pythagore (2), malencontreusement répudiée par Aristote au profit de la doctrine sans avenir des quatre éléments; de même que son refus d'adhésion au principe, pythagoricien aussi, de la bi-convexité de la terre et de sa rotation sur elle-même, qu'il accuse Platon d'avoir adopté dans sa vieillesse, ainsi que nous l'apprend Plutarque, et aux pressentiments empiriques de Philolaüs, de Tarente, disciple d'Aresos, de la même école, concernant le mouvement de translation de la planète d'occident en orient, a influé ostensiblement sur l'engourdissement de la science astronomique après Hipparque, en léguant au moyen âge, avec l'estampille de Ptolémée, l'étrange cosmographie que l'on sait, perpétuée jusqu'à Copernic.

Ainsi, la théorie corpusculaire, d'où procèdent la physique

(1) *Politique positive*, t. Ier, p. 484 et 485.

(2) La molécule, douée d'une force élastique et d'une activité propre, la monade polyédrique, conçue de temps immémorial par les Egyptiens comme la partie dernière, indivisible des corps, l'atome.

et la chimie, est également à la base de la méthode leibnitzienne du calcul transcendant ou de l'analyse infinitésimale. C'est de là que sa conception première est dérivée; c'est la source objective à laquelle elle remonte comme à son principe naturel. Car les *infiniment petits* de Leibnitz ne sont autre chose que les *atomes géométriques*, comme les *corpuscules élémentaires* des physiciens sont les *infiniment petits* dont se compose tout agrégat matériel. La division corpusculaire de la matière est aussi fondamentale pour la science que l'indivisibilité des éléments primaires. Cette évidence s'impose partout : dans la gravitation moléculaire qui est seule réelle, et dont celle des masses n'est que le résultat mathématique; dans les transpositions moléculaires qui président à la formation des composés allotropiques et isomériques et aux métamorphoses physiques dont ils sont le siège, comme dans les combinaisons et décompositions chimiques des substances, qui ne peuvent, les unes et les autres, être conçues autrement. Ce point de vue synthétique est aussi indispensable, comme interprétation, à la pratique qu'à la théorie, ce qui en confirme la réalité cosmologique essentielle. Par là seulement s'expliquent sans effort les effets naturels, tels que l'augmentation ou la diminution du volume par dilatation ou contraction, l'élasticité et la compressibilité des gaz, la fluidité des liquides, le mouvement vibratoire, la flexibilité des corps, due à la souplesse mécanique que présente la mobilité de particules extrêmement déliées, et, inversement, la rupture des corps rigides soumis à un effort qui rompt l'homogénéité statique de leur structure moléculaire plus dense, comme la cassure du verre échauffé, exposé à un changement de température brusque, par suite du refroidissement inégal de ses parties, qui ne permet pas aux rythmes moléculaires disjoints de rétablir assez vite leur équilibre, ou les limitations mutuelles de leurs activités, suivant une combinaison différente, et qui amène ainsi la dislocation du système, la fêlure, etc. Par là disparaît l'anomalie de la conception géométrique de la tangente au cercle, c'est-à-dire d'une *ligne droite* rencontrant une circonférence en un point commun. Toute surface courbe, considérée dans

une petite étendue, peut, en effet, être confondue avec son plan tangent. Le rapprochement avec l'objectivité corpusculaire lève la difficulté, en permettant de considérer ce point de contact comme une ligne droite très courte, comme une surface plane infiniment petite (1). Grâce à ce concours implicite, se trouve surmontée l'imperfection philosophique inhérente aux études mathématiques en général et à l'analyse transcendante en particulier, que leur impute Auguste Comte, lorsqu'il signale « l'irrationnalité radicale de la première phase encyclopédique, nécessairement résultée de l'obligation d'exposer des conceptions, dont on ne peut assez expliquer la génération » (2); lorsqu'il énonce que, « au point de vue logique, la conception de Leibnitz est vicieuse, parce que la notion des infiniment petits est une *idée fausse*, qu'il est impossible de se représenter nettement, quelque illusion qu'on se fasse à cet égard » (3); ce qui conduit à la même conclusion pour l'application en mécanique, jugée également dépourvue de réalité objective » (4). Ces préventions se dissipent et le vide se trouve comblé, si l'on éclaire les notions originelles en mathématique par l'induction rationnelle, dont Auguste Comte a précisément, le premier, fait l'application judicieuse à la genèse concrète des rudiments numériques et géométriques,

(1) Le point ne saurait être envisagé autrement, même en géométrie. C'est l'opinion très nette de Comte dans son opuscule intitulé : *Essai sur la Philosophie des mathématiques.* Il y rappelle que l'étendue est de même nature en géométrie qu'en mécanique, où le point, outre la dimension, a la masse et le mouvement; que nous ne pouvons jamais nous figurer un corps, si petit qu'il soit, même par imagination, sans les trois dimensions; et que, si nous ne pouvons voir un corps comme pesant sans les lui accorder, un corps qui serait absolument et métaphysiquement rien qu'une dimension n'existerait pas, serait anéanti même pour notre intelligence; en conséquence, que pour attribuer à une ligne, un point, quelque propriété des corps naturels, il faut se les figurer comme un corps naturel, dans lequel on supprime seulement, par la pensée, toutes les propriétés dont on ne veut pas tenir compte. P. 32 à 44.

(2) *Synthèse subjective*, p. 751.

(3-4) *La Philosophie positive*, par Auguste Comte; Résumé, par J. Rig, p. 69.

et si l'on complète ce résultat par la comparaison corpusculaire. Celle-ci fournit, avec une approximation satisfaisante, la contre-partie objective de la méthode des *différentielles* ou infiniment petits, qui consiste, en géométrie, à décomposer une ligne courbe en une infinité de petites lignes droites, les surfaces courbes en éléments plans, et, en mécanique, à traiter les mouvements variés comme une suite infinie de mouvements uniformes se succédant à des intervalles de temps infiniment petits.

Oh ! je sais que tel n'est pas le sentiment de Comte, ni son interprétation. A ses yeux, la conception corpusculaire doit être jugée en écartant toute discussion objective, comme essentiellement subjective, à titre d'artifice logique seulement, propre à diriger nos spéculations générales sur la matérialité ! Voici son appréciation textuelle :

« L'hypothèse corpusculaire, en physique, est peut-être non moins idéale que les deux autres grands artifices logiques, l'inertie en mécanique et le dualisme universel en chimie; car nous ne saurons jamais, au fond, s'il y *continuité ou discontinuité* dans la structure matérielle, malgré les préjugés actuels *pour le vide* et *contre le plein* (1). »

Mais, je ne pense pas qu'en dehors de préjugés systématiquement enracinés, il subsiste encore beaucoup de partisans, réellement convaincus, de la théorie cartésienne du plein contre la perméabilité naturelle des corps (2), devant les témoignages de l'expérimentation physico-chimique moderne, parmi lesquels on peut se borner à citer comme suffisamment caractéristiques, la découverte de la dissymétrie moléculaire (l'acide tartrique gauche, l'acide tartrique droit), qui a préludé à la carrière de Pasteur, et les résultats des recherches sur les rayons X, dits de pénétration, dont la propriété de traverser les corps opaques était arrêtée jusqu'ici par les métaux, mais ne le serait plus, s'il est exact que de nouveaux perfectionnements, dus au professeur

(1) *Politique positive*, t. Ier, p. 555.

(2) Il n'y a point de vide, tout est plein (Descartes). Il n'y a pas de vide, c'est le plein qu'il faut affirmer (Leibnitz).

F. Dormann, de Brême, aient permis de photographier à travers des plaques de fer de 22 centimètres d'épaisseur.

Je n'ignore même pas qu'Auguste Comte, en dernier lieu, a prononcé une sorte d'excommunication sommaire contre toute appréciation dissidente : « Une irrévocable réprobation, systématiquement émanée de la synthèse subjective, écarte, comme autant irrationnelle qu'oiseuse, toute tentative de démonstration déductive envers la loi fondamentale du calcul des relations indirectes » (1). Mais je ne pense pas qu'il faille prendre trop à la lettre cet oukase du Maître, ni s'émouvoir outre mesure de ces foudres dogmatiques. Il faut tenir compte de la situation d'esprit particulière d'Auguste Comte, en sa qualité de fondateur de religion, de pontife d'une foi nouvelle, qui ne va pas sans une certaine dose d'absolutisme inévitable ; de sa fonction de directeur d'âmes, de redresseur de consciences, d'instituteur systématique, qui devait le porter à exagérer quelque peu la rigueur de l'orthodoxie et l'austérité de la discipline mentale. Et puis, dans les dernières années de sa vie, Comte s'était comme retranché du monde, pour mieux se replier sur lui-même. Cet ascétisme réglé de sa vie intérieure, cette fixité d'esprit exclusivement attaché à son dessein philosophique, ne pouvaient manquer de communiquer à sa pensée une allure à la fois autoritaire et même un peu mystique, nécessaire, d'ailleurs, au plein accomplissement de sa mission. Il a pris soin, lui-même, de nous apprendre que c'est désormais une voix d'outre-tombe qui nous arrive par son organe, que le pli moral de sa conscience et le cours naturel de ses méditations le convient à prendre, en quelque sorte, une attitude posthume, que c'est un contemporain de la postérité qui nous parle. On sait aussi que Comte, comme l'a souligné avec finesse M. Pierre Laffitte, avait une tendance marquée à faire un peu trop abstraction de la question de vitesse, de la fonction du temps, dans la réalisation de ses conceptions, de la lenteur qu'oppose l'inertie cérébrale des masses au redressement abstrait et à l'évolution des idées-

(1) *Synthèse subjective*, p. 429.

mères. Cette propension naturelle tenait à sa puissante faculté d'idéalisation synthétique, qui lui permettait de transporter par l'imagination, dans l'avenir, l'image achevée de l'organisation effective de ses constructions théoriques, et d'assister lui-même, en y présidant, à son fonctionnement régulier. C'est un réformateur qui vit son œuvre, par la pensée, avec une avance d'un siècle ou deux, un visionnaire de génie qui se trouve, en quelque sorte, déjà installé à demeure dans l'ère du régime normal.

Nous n'en sommes pas là, tant s'en faut, et cette double vue lui fait peut-être perdre un peu le sentiment exact des tempéraments qu'exige encore, tout au moins, la condition présente. Si l'Humanité future, en pleine possession de sa maturité active, et absorbée, dès lors, par l'unique souci de sa perfectibilité systématique, ne doit plus avoir alors que des regards distraits pour les problèmes de son enfance métaphysique et ces spéculations d'antan, la phase critique actuelle comporte encore des ménagements, qui ne pourront devenir superflus qu'avec beaucoup de temps. Il faut un peu d'indulgence à l'égard de ces habitudes d'esprit, entrées dans la trame de la conscience traditionnelle, ne fût-ce que pour la préparer sans secousses trop brusques à un changement de front aussi radical et pour faciliter la transition.

Ce qui a porté Auguste Comte, dans sa réglementation de l'éducation systématique, à ces mesures de sévérité aiguë, où luit pour ainsi dire le tranchant de l'acier, à cette sorte de vivisection spéculative, c'est, on le sent bien, la préoccupation instante d'instituer la complète immunité métaphysique, de paralyser toute possibilité de retour vers la déviation du monisme ontologique sous toutes ses formes, de la synthèse objective universelle. La synthèse objective ! en effet, voilà l'ennemie; là est le vrai danger, et pas ailleurs, parce que c'est l'hérésie fondamentale, l'apostasie de la relativité, le contre-pied absolu du Positivisme. C'est, en effet, le refus d'accepter la synthèse subjective, la conversion de la philosophie en foi religieuse, qui a déterminé la scission littréenne, celle de Stuart Mill, et qui reste le vrai fond de dissidence entre le demi-positivisme spencérien et la

forme adéquate, supérieure de la vraie positivité. Mais, précisément, pour les positivistes complets, rattachés par la religion de l'Humanité aux principes de la socialité organique, ces entraînements ne sont plus à craindre : avec une telle base de convergence dogmatique et le profond sentiment qu'elle inspire des buts réels de notre destination, une pareille régression n'est plus possible.

Ces inductions complémentaires du régime des lois, ces hypothèses extrascientifiques, tranchons le mot, ces incursions, ces échappées, ces équipées, si l'on veut, sur le terrain métaphysique, sont tellement inévitables, et sont, dans bien des cas, une assistance si indispensable pour l'esprit, qu'Auguste Comte lui-même n'a pas échappé non plus au courant naturel, ce qui prouve bien leur innocuité relative, suivant la disposition d'esprit avec laquelle on les aborde et le parti qu'on se propose d'en tirer.

On ne saurait envisager autrement le principe biologique, ou mieux sociocratique, érigé par Comte en loi universelle de la série animale, d'après lequel toute espèce sociable tend spontanément vers ce résultat final de l'animalité, le privilège de former un vrai Grand-Etre, destination à laquelle une seule peut parvenir, vu les deux attributs d'immensité et d'éternité qui caractérisent l'organisme collectif, ce qui détermine l'avortement nécessaire de toutes les autres (1). Il suit de là que chaque espèce animale constitue au fond un Grand-Etre avorté par un empêchement plus extérieur qu'intérieur et que, si l'espèce actuellement dominante, l'Humanité venait à disparaître, l'ascension biologique reprendrait son cours interrompu par elle, et que sa fonction d'universalité planétaire et les hautes destinées qu'elle incarne seraient immédiatement assumées, en son lieu et place, par l'espèce sociable animale la plus apte à lui succéder directement. C'est là assurément une conception légitime, féconde, en conformité avec la direction de notre essor mental, en ce qu'elle rend mieux appréciable la réalité de

(1) *Politique positive*, t. 1er, p. 629, 638 et 658 ; t. IV, p. 222, et *Catéchisme positiviste*, p. 202.

l'institution fondamentale qui réfléchit notre propre collectivité, et sa fatalité naturelle. Mais qui ne voit de suite combien sa notion, nécessairement conjecturale, a en outre un caractère essentiellement métaphysique ? C'est simplement une vue philosophique, une inférence subjective, un pressentiment logique.

Auguste Comte place, il est vrai, l'explication de cet avortement sous la dépendance de la principale loi de la philosophie seconde, la concentration de la socialité chez la race prépondérante, à laquelle il serait dû (1). Mais, à s'en tenir à la rigueur des principes, cette invocation légale est évidemment précaire et insuffisante pour justifier une extension déductive aussi absolue. La loi en elle-même n'est pas une explication causale pour les cas concrets : elle n'est que l'enregistrement d'un fait général reconnu, qu'un procédé de classement méthodique, un repère pour l'esprit ; elle est seulement énonciative et ne garantit la vérité intrinsèque de sa propre formule que dans la limite où elle est vérifiée, confirmée par l'observation et l'expérience, rien de plus. Il est superflu de rappeler que la loi n'a pas d'action propre, qu'elle n'a pas de vertu pour produire les conséquences qu'elle contient, encore moins celles qu'elle n'implique pas nécessairement.

Ce n'est pas tout et voici justement le trait essentiel à noter : c'est que cette idée originale, profonde, vraie d'une vérité supérieure, qui satisfait pleinement la conscience positiviste, est un accroc implicite au dogme de l'invariabilité spécifique, recouvre en fait, sous son application conditionnelle, une supposition évolutionniste et transformiste au premier chef, puisque l'espèce primate la plus voisine de l'homme, appelée à prendre ainsi la place devenue vacante, devrait transformer radicalement sa nature pour s'élever de sa subalternité organique actuelle au niveau de sa nouvelle fortune. Enfin, il n'y a pas non plus à se le dissimuler : cette influence occulte, cette fonction déprimante, qui s'exerce de proche en proche, du haut en bas de l'échelle zoologique,

(1) *Synthèse subjective*, Introduction, p. 38.

par laquelle chaque espèce maintient celle qui la précède au degré inférieur et ne lui permet pas de le dépasser, sans omettre dans le tableau la coalition de l'ensemble de l'animalité contre la végétalité, règne contre règne ; toute cette réaction biocratique subjective reste, en dépit de tout, absolument mystérieuse et énigmatique, garde un faux air de mythologie et d'apocalypse philosophique. Pourtant, à cette conclusion directe, à cet apophtegme de Comte, enclin à faire paraître un peu moins hyperbolique l'assertion d'Anaxagore, que « si les animaux avaient eu des mains, ils auraient été des hommes », l'hyperpositivisme, que je sache, et avec raison, ne trouve rien à reprendre.

Il est visible qu'une autre considération encore, très importante, de Comte, corollaire du théorème précédent, contracte aussi virtuellement une accointance transformiste du fait de cette adhérence, et faute d'aucune autre explication plausible. C'est celle qui concerne la contribution que peut apporter à la théorie cérébrale humaine l'examen de l'ensemble des animaux susceptibles de former une véritable série, pour éclaicir l'étude générale de toutes nos fonctions inférieures, base de l'organisation psychique supérieure, en suivant chacune d'elles dans sa simplification et sa complication graduelles. « La pleine compétence d'un tel critérium repose sur ce que toutes nos dispositions vraiment fondamentales appartiennent aussi aux animaux supérieurs, quelque variés qu'y soient leurs degrés. Si donc l'appréciation humaine semblait indiquer des fonctions élémentaires, morales ou même mentales, auxquelles ces types zoologiques ne participeraient aucunement, on devrait, par cela seul, reconnaître qu'on a vicieusement traité, comme irréductibles, des résultats vraiment composés » (1).

Qui ne saisit l'induction évolutionniste impliquée logiquement par cette règle taxinomique ; stéréotypée en quelque sorte dans cette série linéaire continue de l'animalité à l'homme, cet emboîtement de la cérébration humaine élémentaire dans la psychologie rudimentaire animale, où

(1) *Catéchisme positiviste*, p. 202, et *Politique positive*, t. 1er, p. 672.

Comte a trouvé un précieux appui pour la construction subjective de son tableau cérébral ?

D'autres citations de vues équivalentes, également empruntées à Comte, viendront compléter cet aperçu dans le chapitre suivant, où elles se trouveront plus naturellement à leur place.

Comme on le voit, la transaction, qu'on vient d'essayer de justifier, ne consiste pas tant à innover qu'à reconnaître une situation qui existe déjà en fait, à admettre pour quelques idées très générales, qui ont cours forcé quand même, une certaine élasticité de conscience, bien éloignée de l'adoption systématique, mais qui traduit simplement un besoin de liaison naturel, comme l'adhésion implicite de la raison à l'existence de la matière.

Ed. HUSSON.

(A suivre.)

BULLETIN D'ANGLETERRE

SOCIÉTÉ POSITIVISTE DE NEWTON HALL

(FLEUR DE LIS COURT, FETTER LANE, E. C. LONDON)

PROGRAMME DES RÉUNIONS POUR L'ÉTÉ DE 1897

Les réunions du dimanche soir sont suspendues. Elles reprendront, le dimanche 3 octobre, par une série de cinq conférences du professeur BEESLY sur la « *Civilisation romaine* ».

Les pèlerinages suivants sont organisés pour toute la durée de l'été :

Le dimanche 13 juin, pèlerinage à la « National Gallery » avec conférence du juge VERNON LUSHINGTON sur « *les Peintres italiens primitifs* ».

Le dimanche 27 juin, pèlerinage au South-Kensington Museum », avec conférence de FRÉDÉRIC HARRISON sur « *la Sculpture ancienne et moderne* ».

Le dimanche 11 juillet, pèlerinage au « Museum d'Histoire naturelle » sous la direction du Dr FITZPATRICK.

Le dimanche 25 juillet, pèlerinage à Hampton-Court (Cromwell et Guillaume III) sous la direction de FRÉDÉRIC HARRISON.

Les pèlerinages à Guildford et Stratford-sur-Avon seront ultérieurement annoncés.

L'anniversaire de la mort d'Auguste Comte sera célébré par un pèlerinage à l'Abbaye de Westminster le 4 septembre, et par une réunion le 5 septembre, au matin, à « Newton-Hall » où M. FRÉDÉRIC HARRISON prononcera le discours commémoratif. — Une soirée avec thé et concert aura lieu dans la soirée.

La « *Positivist Review* », revue mensuelle, éditée par le profes-

seur E.-S. Beesly, est en vente chez le libraire W. Reeves, 185, Fleet Street, E. C. au prix de 3 d.

La Société positiviste continue à se réunir le dernier vendredi de chaque mois, sous la présidence du professeur Beesly, pour la discussion des questions politiques et sociales.

La Bibliothèque positiviste est ouverte : les livres qu'elle renferme peuvent être consultés ou empruntés à Newton-Hall, avec le consentement du bibliothécaire.

Le trésorier des Fonds positivistes est le professeur Beesly, 53, Warrington-Crescent W., auquel toutes les souscriptions doivent être adressées.

BULLETIN DE FRANCE

I. — DISCOURS DE M. GRIMANELLI.

Nous reproduisons ci-dessous, à cause de son inspiration manifestement positiviste, la partie essentielle du remarquable discours récemment prononcé à Saint-Etienne par M. Grimanelli, préfet de la Loire, qui présidait la distribution des prix aux élèves du lycée de jeunes filles. Nos lecteurs, nous en avons la certitude, nous sauront gré de cette communication.

. . . .

Mes autres souhaits sont à votre adresse, mesdemoiselles. Ils se ramènent tous à ceci :

Jeunes filles ou enfants d'aujourd'hui, femmes de demain, profitez de l'heure; et, pendant que le bon grain et les précieux instruments sont à la portée de vos mains, prenez et travaillez; ensemencez votre esprit et cultivez votre âme; car l'âme féminine bien cultivée est par excellence le trésor moral de l'humanité. Enrichissez-vous pour nous donner; car nous avons besoin que vous nous donniez beaucoup; et l'on ne saurait dire à quel point vos dons nous sont nécessaires.

Je lisais, un de ces jours-ci, dans un journal, qu'une de vos aînées, docteur en droit, allait demander son inscription au barreau de Paris. Eh bien, ce n'est pas du tout cela que nous attendons de vous, ni rien de semblable. Nous n'attendons pas davantage qu'armées de votre bagage scientifique et littéraire, vous vous précipitiez à la conquête de ce qu'on appelle les privilèges, de ce que j'appelle les charges du labeur masculin, ni que vous nous étonniez par votre excellence à remplir nos lourdes tâches, par votre habileté à faire nos besognes, souvent peu enviables, par votre savoir-faire dans la lutte pour la vie, ni même que, tourmentées d'un appétit exagéré de grades et de titres, vous travailliez à former je ne sais quel mandarinat féminin. Vraiment c'est une autre destinée que je vous souhaite pour le bien commun et pour votre propre bonheur.

Croyez-moi, ceux qui, d'Euripide à Schopenhauer, se sont donné le grand tort de médire des femmes, sont loin de leur avoir fait, tous ensemble, la moitié du mal que leur feraient, s'ils pouvaient prévaloir, les amis imprudents, les dangereux tentateurs qui les poussent hors de leur voie.

Certes, nous saluons avec sympathie et respect celles qui donnent leur vie à une de ces nobles et difficiles missions par où s'exerce une sorte de maternité morale, sans chercher leur récompense dans le bruit et la renommée, mais la trouvant dans le bien accompli. Je ne citerai aucun exemple pour ne blesser ici aucune modestie. Il faut bien aussi, hélas ! nous incliner, avec une résignation provisoire, devant la dure nécessité, qui force trop souvent la femme à gagner hors du foyer, où est sa vraie place, son pain et sa sécurité, le pain et la sécurité des siens. Et nous ne marchandons pas notre admiration à tout ce que nous devinons chez celles qui acceptent bravement le travail extérieur pour vivre et pour soutenir des existences chères, de vaillance modeste, de dévouement obscur, parfois d'héroïsme ignoré. Mais de ce qui est un mal dans un trop grand nombre de cas inévitables, un mal, espérons-le, transitoire, faire un but normal au nom d'un faux idéal d'émancipation, c'est là une des plus tristes manifestations du désordre de nos idées... et un peu aussi de notre égoïsme. Car dans la revendication bruyante que l'on fait pour vous de nouveaux droits, il entre plus qu'on ne croit de méconnaissance des devoirs que l'on a envers vous.

Au fond — et c'est rassurant — toutes les délicatesses de l'âme féminine unies au bon sens de la femme française résistent à ces suggestions. Un des principaux bienfaits d'une instruction solide est justement, à nos yeux, de fortifier cette résistance. Le vrai savoir est mieux défendu que l'ignorance contre les surprises du sophisme.

Et le but de l'instruction des femmes n'est pas seulement de les préserver de ce qu'il ne faut pas, mais de leur apprendre et de les aider à bien faire ce qu'il faut.

Ce qu'il faut, ce que nous attendons par-dessus tout de vous, c'est que vous apportiez dans la famille et par la famille à la société des éléments d'ordre, d'équilibre moral, de vie harmonieuse qui ne peuvent venir que de vous. Pour cela faire, rien ne supplée aux qualités du cœur qui priment tout ; mais, toutes choses égales, la femme instruite aura, pour bien connaître sa tâche d'abord, pour la bien remplir ensuite, des lumières, des ressources et une autorité qui manqueront à l'autre.

J'insiste sur l'autorité. Car, si l'action directe de la femme est assez étroitement limitée, le champ de son action indirecte par le conseil est immense. Mais le conseil de la femme se heurte souvent à un sérieux obstacle : l'orgueil masculin. Pour faire céder cet

obstacle, il est nécessaire que le conseil soit donné avec autorité, donc avec quelque compétence. Si bonne et sage et vraiment bien avisée que soit la femme ignorante, combien son ignorance est un prétexte commode, avoué ou non, pour l'homme que l'intérêt ou la passion incitent à se passer de ses avis ou à ne les écouter point!

Ce n'est vraiment pas assez d'être la femme ou la jeune fille dont, suivant le joli mot de Tourguéneff, « on ne saurait rien dire si ce n'est que Dieu la bénisse ». Nous voulons la femme instruite. Cela ne veut pas dire la femme surmenée cérébralement, déprimée sous le poids d'un amas démesuré de formules et de problèmes, de faits et de mots, de dates et de noms, mais la femme pourvue d'une suffisante éducation scientifique comme d'une suffisante culture artistique et littéraire.

Grâce à la première largement comprise, sans vaine pétention à l'omniscience, son esprit, réglé par la forte discipline des méthodes positives, est graduellement initié, en partant des réalités, à la conception de l'ordre dans le monde et dans la vie, dans les sociétés et dans l'histoire, dans l'âme humaine et dans la conduite. Par la seconde bien dirigée, exempte de tout souci exagéré d'érudition comme de toute surexcitation de la virtuosité, se forme et s'affine en elle le sentiment de toute beauté, de toute poésie, et grandit la salutaire horreur de la laideur morale, de tout ce qui est vil et bas. Par la combinaison de ces deux cultures avec une troisième indispensable, qui est, à proprement parler, la première, la culture directe des plus nobles penchants du cœur, se développe la moralité même faite d'amour et de raison, d'ordre et d'idéal.

On a tant de fois dit et souvent si bien dit ce que peut la femme pour la poésie du foyer, pour la parure de la maison, pour le charme de la vie domestique, que je ne me risquerai pas à le redire en de moins bons termes. C'est là pourtant un des côtés essentiels, et non le moins précieux du rôle de la femme. Nous n'avons jamais eu plus besoin d'un peu de poésie dans l'existence; et nous savons de reste que cette petite flamme d'idéal allumée par la femme au foyer de la famille possède un pouvoir de rayonnement merveilleux qui, de proche en proche, doucement, éclaire et réchauffe toute la cité humaine.

Mais la femme a un autre ministère pour lequel nous vous voulons bien préparées : un ministère d'ordre, une magistrature de bon sens, instruments d'un équilibre moral si nécessaires à notre société. Par là, mesdemoiselles, la femme exerce dans la famille, et par la famille sur la société, une double providence matérielle et morale.

Qui n'a vu à l'œuvre, jusque dans le plus humble logis, cette providence qui, appliquant sa sollicitude et sa tendresse aux détails matériels les plus vulgaires, en rachète par là même la vulgarité

et les ennoblit? Qui n'a vu la femme à la maison, comme une bonne fée, l'œil et la main à tout, pourvoir à tout, travailler, aller, venir, ranger, compter, combiner, s'ingénier à faire de peu beaucoup et parfois de rien quelque chose, exécuter comme une consigne de soldat sa mission d'assurer l'ordre et la bonne tenue des choses et des gens? Mais la voici qui remplit une véritable fonction économique dont la portée dépasse les limites du logis. L'homme produit, la femme conserve, épargne, songeant au lendemain ; elle *ménage* et, par là, justifie tout à fait le beau titre de *ménagère*, dont elle se doit parer comme d'une gloire, bien loin d'en rougir comme d'une dérogation. Pour le mériter, sans doute il faut, avant tout, du cœur, du bon sens et de la bonne humeur, mais il faut aussi des ressources dans l'esprit, un jugement exercé, des connaissances variées.

Tout cela, en somme, n'est pas nouveau. Ce qui l'est peut-être un peu plus, c'est le sentiment exact de la juridiction dévolue à la femme sur l'hygiène physique et morale de la famille. L'hygiène physique n'est pas assurée avec de la bonne volonté seulement. Le dévouement n'y suffit pas. Il faut une connaissance au moins élémentaire des lois réelles de la vie, qui suppose une conception scientifique du monde lui-même, et quelques notions rationnelles sur la santé et la maladie. Il faut faire l'éducation de la femme dans ce sens pour qu'à son tour elle introduise dans l'éducation qu'elle donnera, comme élément essentiel, les habitudes hygiéniques si peu répandues encore, malgré les justes doléances des médecins. Mais, dans ce domaine encore, comme dans beaucoup d'autres, la femme instruite combinera les données de la théorie avec les suggestions de son sens pratique de la vie.

L'hygiène morale de la maison est bien aussi de votre ressort. La femme, telle que l'a faite l'histoire des peuples civilisés, est singulièrement habile aux fines observations psychologiques. Elle n'a besoin que de quelques notions exactes sur les éléments, les conditions et les lois de notre activité affective, intellectuelle et volontaire pour faire produire à ce don naturel ses fruits les plus savoureux. Joignez à cela cette charmante diplomatie de bon aloi en laquelle elle est experte, et vous la trouverez tout à fait apte non seulement à donner des leçons, mais à créer et entretenir des habitudes favorables à la moralité. L'âme humaine, l'âme enfantine surtout, sera pour elle un clavier dont, convenablement préparée, elle saura faire jouer toutes les touches avec adresse et douceur, voire avec autorité, pour en tirer les plus beaux chants, les plus justes harmonies. Nul ne la vaudra pour résoudre les dissonances et, au besoin, pour les réprimer.

Mais ce pouvoir éducateur de la femme, qui n'est, en somme, qu'un prolongement de la maternité et qui facilement, heureusement dirai-je, remonte des petits aux grands, serait vain s'il n'était

pas gouverné par l'idée et le sentiment du devoir. Pour former et soutenir l'une et l'autre rien ne remplace les plus nobles penchants innés au cœur humain, la culture de la sympathie et du respect, les habitudes d'esprit et de conduite contractées dans la famille dès la plus tendre enfance ; mais il y faut quelque chose de plus qui est indispensable : les notions essentielles sur l'homme et la société, sur leurs rapports et leur histoire. La femme instruite et bonne fera toujours mieux tout son devoir et montrera davantage aux autres le leur, que la femme bonne et ignorante.

Mais il importe que son savoir soit résolument mis au service du *bon sens*, dont le vrai savoir rapproche si le faux en éloigne. Le bon sens, qui est à la fois intuition des nécessités, soumission à l'inévitable, sentiment des proportions, goût de la mesure, respect réfléchi des traditions, mais aussi répugnance instinctive pour tout ce qui est excessif, inharmonique, inéquitable et exigence du meilleur réel et possible, est dans l'ordre moral mis en échec principalement par la bataille des intérêts, par le conflit des ambitions, par l'esprit de système. La femme est plus défendue que l'homme par les conditions normales de sa vie contre ces agents perturbateurs. Qu'elle en profite pour soutenir et plaider la cause du bon sens non seulement dans la vie de famille, mais dans la vie sociale. Elle sera, par là, ce facteur d'équilibre moral que nous souhaitons.

Elle n'en remplira que mieux son ministère suprême, qui est le ministère de la bonté.

Les questions qui s'agitent aujourd'hui dans notre société sont surtout des questions morales. Une des plus graves erreurs auxquelles elles donnent lieu est la confusion entre le domaine de la loi et le domaine des mœurs, entre ce qui appartient à la contrainte légale et ce qui relève seulement de l'action morale, d'une discipline morale. Plus on sera amené à reconnaître la nécessité de cette discipline morale et à en étendre le ressort, plus le légitime empire de la femme grandira. Sans sortir du foyer, qui est à la fois sa forteresse et son temple, elle saura mettre assez de sens et de tendresse, assez de chaleur et de lumière dans ses inspirations pour apporter au devoir social, sous toutes ses formes, le soutien le plus efficace, la plus précieuse des consécrations.

Pour s'acquitter de ce rôle magnifique, elle combinera tout ce qu'il y a en elle de douceur et de pureté, d'aversion native pour les abus de la force, de pitié pour la souffrance, d'indulgence aux faibles et aussi de répugnance pour la violence et l'envie avec une raison initiée par la science et les lettres unies aux idées générales d'ordre et d'harmonie, de solidarité et de dignité humaines, de justice et de beauté morale sans lesquelles le sentiment le plus généreux, le plus sublime amour risquent trop de s'égarer dans l'arbitraire et de se débattre dans l'impuissance.

Cependant, j'entends je ne sais laquelle d'entre vous qui m'in-

terrompt bien bas, malicieusement, et qui me dit ou se dit : « — Mais pour toutes ces belles choses, de quelle utilité peut bien être, par exemple, la connaissance des faits et gestes de tous les rois mérovingiens? » Laissons dormir, si vous voulez, les rois mérovingiens; mais je vous répondrai : il vous faut aimer la France et la faire aimer d'un amour passionné, d'un amour de culte par ceux dont vous aurez la charge, et plus vous la connaîtrez cette « doulce France » que chantaient nos trouvères, plus vous saurez son histoire, mieux vous comprendrez combien il la faut aimer pour elle-même et pour le bien qu'elle a fait à l'humanité, pour ses gloires et encore plus pour ses douleurs, et mieux vous sentirez et direz comment il la faut servir. Mais la France ne peut s'isoler de l'humanité dont elle est un des membres les plus nobles et son histoire implique l'histoire de la civilisation entière.

Je devine, maintenant, une autre interruption échappée mentalement à l'impatience de l'une des plus jeunes d'entre vous : « — Qu'il se fait tard pour philosopher ainsi. D'abord vivre, ensuite philosopher. » Et vivre, pour ces chères enfants, c'est à cette heure recevoir les prix bien gagnés et, bien vite après, partir pour le joyeux exode des vacances.

Ces enfants ont raison. Je finis, leur souhaitant de tout mon cœur de gaies vacances (c'est mon dernier souhait) et je m'arrête, convaincu que le gouvernement de la République sera récompensé de ce qu'il a fait pour l'instruction des femmes par le bien qu'en retirera la patrie française.

II. — M. AHMED RIZA

La poursuite intentée, sur la demande du sultan, à notre distingué confrère, M. Ahmed Riza, directeur du journal le *Mechveret*, s'est terminée par une condamnation qui, exceptionnellement, fait autant d'honneur aux juges qui l'ont prononcée qu'à ceux qu'elle a frappés. Nos lecteurs nous sauront gré de reproduire le texte intégral du jugement de la 9e chambre :

Le tribunal,

Attendu que Houillon, en sa qualité de gérant du journal le *Mechveret*, a publié à Paris depuis moins de trois mois les articles faisant l'objet de l'ordonnance du magistrat instructeur;

Attendu que ces articles contiennent des offenses envers la personne du sultan qui est traité de « fourbe, bourreau, fléau de Dieu, majesté sanglante, despote sanglant, tyran dégénéré, opprobre des musulmans, loup gardant la bergerie, sultan rouge, etc. » ;

Attendu que Halil Ganem et Ahmed Riza bey se sont dans les mêmes circonstances de temps et de lieu rendus complices du délit ci-dessus spécifié en remettant à Houillon pour les publier dans le journal le *Mechveret* ces articles dont ils étaient les auteurs;

Mais, attendu que l'honorabilité reconnue des prévenus, les sentiments envers la France d'Ahmed Riza et de Halil Ganem, qui s'est fait naturaliser Français, l'émotion et la réprobation que leur ont inspirées les massacres d'Arménie et sous le coup desquels ils ont écrit les articles incriminés, la violente campagne de la presse française contre le sultan, les discussions ardentes à la Chambre des députés à l'occasion des mêmes événements sont de nature à excuser les excès de plume des prévenus et à appeler sur eux toute l'indulgence du tribunal;

Par ces motifs,

Condamne les prévenus, chacun en 16 francs d'amende;

Ordonne qu'il sera sursis à l'exécution de la peine, etc. (Loi Bérenger.)

Les sympathies unanimes que M. Ahmed Riza a rencontrées dans la presse française et dans notre pays sont certainement dues, pour une grande part, à la juste cause qu'il défend, avec un si rare désintéressement et une vaillance qui impose l'admiration.

Comment ne pas s'associer aux espérances de cet ardent patriotisme, que ne réussissent à ébranler ni les persécutions ni les plus dures épreuves, et qui, s'alimentant aux sources les plus nobles, ne cherche à se satisfaire que par les voies de la modération et de la justice ?

Répudiant tout procédé révolutionnaire, M. Ahmed Riza ne conçoit le relèvement de son malheureux pays que par l'introduction graduelle de réformes longuement élaborées compatibles avec les institutions séculaires qui garantissent l'ordre, sans s'opposer à un progrès continu, réformes susceptibles de rendre à la Turquie le juste rang qu'elle doit occuper dans le monde, en faisant de son indépendance la meilleure garantie de la paix européenne.

Ce programme a été conçu sans doute en dehors de toute inspiration positiviste, mais il est trop conforme aux enseignements que M. Ahmed Riza a puisés dans notre doctrine, lorsqu'il l'a connue, pour que ses résolutions n'en aient pas été fortifiées.

Nous le suivons de tous nos vœux dans sa grande entreprise et nous lui adressons de nouveau l'expression de nos plus chaleureuses sympathies.

Lucien MOMENHEIM.

VARIÉTÉS

NOMINATION DE SON SUCCESSEUR PAR M. LAFFITTE.

Extrait de la « **Positivist Review** » du 1er Juin 1897.

M. Harrison, dans cet article, commence par rendre compte de la cérémonie du 3 César 109 (25 avril 1897), en résumant les pages publiées par M. Momenheim dans le numéro de la *Revue Occidentale* du 1er mai 1897, puis continue ainsi :

Cet acte n'est pas une démission de M. Laffitte ; ce n'est pas non plus une nomination formelle à aucun poste actif. Pour ma part, j'ai accepté sans réserve la décision de M. Laffitte : je n'ai pas de raisons de douter qu'elle soit acceptée par l'ensemble des Positivistes en France et ailleurs. Nous espérons tous que M. Jeannolle pourra avoir largement le temps de se préparer au convenable exercice de sa tâche qui entraîne des responsabilités.

Je ne me permettrai pas de faire la moindre remarque sur ce choix réfléchi de M. Laffitte, en raison du soin avec lequel lui-même remplit ses propres fonctions et des désirs qui lui ont été si souvent exprimés de le voir prendre à temps des mesures pour le moment où il les devra quitter. Cependant, il peut être bon de fournir quelques explications sur l'une des institutions les plus typiques de Comte, institution d'une utilité particulière, mais si peu en rapport avec nos mœurs actuelles que son application par M. Laffitte a été totalement incomprise. Sans doute, la pratique en est actuellement

incompatible avec notre vie politique ordinaire et le courant de l'opinion démocratique moderne. Elle entraînerait une réorganisation préliminaire des mœurs et de la pensée. Mais son adoption dans toute société, grande ou petite, qui serait moralement et intellectuellement apte à l'employer, produirait certainement une réforme très saine dans l'organisation de l'Eglise ou de l'Etat.

La règle générale proposée par Comte est que les postes de l'autorité, temporelle ou spirituelle, soient remplis, non par des gens élus par des inférieurs, mais par des personnes choisies par un supérieur, en tenant compte de trois conditions : 1° La nomination doit être faite avant la vacance. 2° Elle doit être soumise à l'opinion publique. 3° Elle doit être ratifiée par l'acceptation de ceux sur lesquels l'autorité doit être exercée. Comte savait parfaitement bien qu'un aussi vaste changement dans les usages n'était pas praticable à notre époque démocratique et révolutionnaire, et que nous étions loin de l'état où l'on pourrait se passer de l'élection et des corps électifs. Mais il donnait cette idée comme pratique générale pour un état de choses parfaitement normal, quand l'opinion publique aura appris à accepter une direction concentrée, soit au point de vue matériel, soit au point de vue religieux : Tout chef muni d'une autorité responsable devrait être tenu de désigner publiquement à l'avance son propre successeur, avec la condition de faire agréer cette nomination par le public.

Il considéra cette règle générale à des points de vue variés et y ajouta quelques modifications et conditions trop complexes pour être indiquées ici. Etant habitué à considérer la Politique de Comte comme matière à méditation philosophique, et non pas comme un programme pratique pour les politiciens du XIXe siècle, je n'essaierai pas de montrer comment la règle générale pourrait être mise immédiatement en pratique. Je voudrais seulement prouver que, pour toute société qui y est préparée, un semblable mode de nomination possède des avantages qui lui sont propres. Nous sommes portés à nous imaginer que la libre élection par ceux qui doivent y être soumis représente le seul moyen de constituer

une autorité possible, et que tout autre procédé est simplement barbare et servile. Nous oublions que l'élection a toujours été une chose fantastique et inacceptable dans toute organisation militaire ou navale ayant pour but la guerre, la police, la justice ou le commerce. Tous les officiers de l'armée et de la marine, les magistrats, les juges, et, en général, les fonctionnaires, sont nommés et non élus. Il en est de même pour toutes les fonctions de l'Eglise catholique, à l'exception de la plus élevée de toutes ; dans toutes les églises épiscopales et dans un grand nombre d'autres communautés spirituelles. Depuis le temps de César jusqu'à celui du Dante, la coutume ordinaire en Europe était de pourvoir aux fonctions d'autorité par la nomination, et non par le vote. La confiance en l'élection comme une panacée contre le mauvais gouvernement est, dans son plein développement, un expédient révolutionnaire qui a récemment fleuri dans l'Occident avec bien des vilaines traditions qui lui sont inhérentes. Si nous considérons l'espèce humaine depuis la Chine jusqu'au Pérou, à travers les siècles, l'histoire de l'électorat a été brève et locale. Même aujourd'hui, cela nous ferait bondir d'entendre dire que le clergé de paroisse et les curés doivent élire l'archevêque de Canterbury ou que le pioupiou et ses camarades sont appelés à choisir le commandant en chef.

La grande et capitale modification que proposa Comte, dans toutes les nominations pour l'autorité, fut que ces nominations soient rendues publiques bien avant l'entrée en fonctions et seulement soumises à l'approbation par la voix publique. C'est là un énorme changement dans les conditions et une puissante garantie contre l'arbitraire et les abus d'autorité. Cette admirable institution fut, dans le principe, fondée au siècle des Antonins, dans le monde romain, à l'époque où il fournit à la paix et au bonheur de l'espèce humaine une si belle série de grands hommes. L'adoption de Trajan par Nerva restera toujours comme l'un des plus nobles exemples de sagesse patriotique que l'on puisse trouver dans l'histoire romaine — et même dans l'histoire universelle. Nous sommes bien loin aujourd'hui du caractère et des idées de l'Empire romain du deuxième siècle. Mais nous pouvons, à notre

manière et avec les adaptations convenables, faire revivre cette importante institution, de manière que la personne investie de l'autorité, soit spirituelle, soit temporelle, puisse choisir, parmi ses collègues ou ses subordonnés, celui qu'elle aura jugé capable de lui succéder ; éprouver sa capacité ; le mettre à l'épreuve comme son associé, tout en étant encore elle-même dans le service actif ; et soumettre, dans les formes voulues, son choix à ceux qui sont appelés à agir sous la direction de ce successeur.

C'est là ce que M. Laffitte a accompli ; et c'est si peu en rapport avec ce que nous avons coutume de voir faire qu'il ne faut pas nous étonner d'avoir à constater que son acte a été mal interprété. Nous savons parfaitement bien que la pratique n'est pas universellement applicable et que des circonstances ou des accidents peuvent souvent s'interposer entre elle et sa réalisation. Personne ne s'est jamais attendu à voir M. Gladstone ou Lord Salisbury nommer leurs successeurs, bien qu'il puisse peut-être y avoir avantage à ce qu'ils le fassent. Ce serait un réel profit pour le monde catholique — et même pour le monde civilisé — que le pape Léon XIII ait le pouvoir de désigner son propre successeur. Mais il peut y avoir des endroits et des corporations où l'application pourrait être tentée dès maintenant. Dans les modestes sociétés positivistes, chez nous et à l'étranger, on n'a jamais vu avoir recours à l'élection ; on n'a même jamais entendu exprimer le désir de voir appliquer ce procédé. Et même le vote est pratiquement inconnu après de longs et actifs débats. La succession à n'importe quelle fonction est décidée par la présentation que font ceux qui en sont investis et qui sont responsables devant l'opinion générale. Et, à moins d'une injonction catégorique de l'opinion, jamais aucun changement n'est opéré, jamais aucune nouvelle décision n'est prise.

Frédéric HARRISON.

ROBERT SCHUMANN

(*Allocution prononcée le 25 juin 1897*),

par M. A.-M. Auzende.

Nos deux précédentes réunions avaient été consacrées à Beethoven et à Séb. Bach.

C'est surtout en le comparant à ces deux maîtres que nous pourrons définir quel est le véritable esprit qui caractérise Schumann à qui nous consacrons la réunion d'aujourd'hui.

Nous avons pu nous rendre compte que Bach était surtout remarquable par la perfection étonnante du style, par l'élévation de la pensée, par la grande austérité de sa manière générale. Tout en lui est ordonné, logique, presque fatal; les idées sont sévèrement déduites les unes des autres et rangées dans un ordre hiérarchique selon leur degré d'importance — tels les effets successifs s'enchaînant avec leurs causes secondes ou premières.

D'une famille protestante et dominé par de fortes convictions théologiques, tous les mouvements de son âme ardente sont disciplinés par une main de fer; ses sentiments qui sembleraient vouloir déborder quelquefois sont maintenus sous un joug inflexible, enfermés dans une règle immuable, rigide, implacable.

A tout instant, dans l'œuvre du maître, on sent l'influence d'une entité grandiose et puissante qui commande en maître absolu.

Nous avons ensuite aperçu chez Beethoven les mouvements d'une âme agitée par la grande crise révolutionnaire, par les dramatiques événements politiques qui ont éclaté tout à coup à la fin du siècle dernier. Sous l'influence des philosophes du XVIIIe siècle et profondément impressionné par les sanglantes tragédies qu'il a vues se dérouler autour de lui, son cœur s'est ouvert, son esprit agrandi a entrevu la grande notion d'*Humanité* qui nous enveloppe chaque jour davan-

tage, vers laquelle nous tendons de plus en plus, autour de laquelle vont bientôt se grouper les grandes nations civilisées.

Cette manière de concevoir se manifeste d'une manière évidente, non seulement dans l'esprit général de ses œuvres, mais jusque dans leur ordonnance solennelle, large et majestueuse qui nous montre qu'elles sont faites pour émouvoir les masses, pour impressionner les hommes, à quelque nationalité, à quelque communion qu'ils appartiennent. Sa fameuse symphonie avec chœurs n'est autre chose, en effet, qu'un hymne triomphal à l'union fraternelle des peuples, une magistrale invocation à l'amour universel, au futur bonheur qui nous attend dans un avenir prochain et que nous atteindrons peut-être un jour. On sent, cette fois, que le maître est dominé par de hautes préoccupations sociologiques et morales ; descendu des fiers sommets de la théologie, il est plus directement ému des souffrances humaines, il est plus proche de nous, plus intimement lié à notre vie, nous le voyons pleurer sur nos misères, s'enthousiasmer sur nos espérances.

Bach est donc un docteur en théologie protestante et Beethoven un humanitaire.

L'époque et le milieu où Schumann a vécu ont fait de lui un homme tout autre. Sa vie s'est écoulée dans une paisible ville d'Allemagne à l'abri du bruit, loin des foules et de la vie à grand tapage. Entouré de tendresse et de considération, il a pu, demeurant assez indifférent aux choses extérieures, s'absorber dans la contemplation de son être, étudier dans leurs moindres détails les émotions qui s'agitaient au fond de son âme, il a fait en un mot de *l'observation intérieure*.

Les moindres caprices de son cœur sensible et exalté, ses plus vagues tristesses d'enfant gâté et ses colères soudaines, ses rêveries les plus délicates et ses emportements fougueux, tels sont les modèles sur lesquels il a fixé son attention, les sujets qu'il s'est plu à contempler sous tous leurs aspects et dont il nous a donné des images musicales véritablement incomparables.

Dans une langue des plus savoureuses et avec d'ingénieux détails, il est arrivé à noter avec une exactitude merveilleuse

et une profondeur surprenante les impressions les plus fugitives et les plus fluides : Un coucher de soleil, le tendre regard d'un être cher, l'innocente faconde d'un arlequin triomphant, un souvenir lointain et mille autres choses de ce genre, petites ou grandes, où il excelle, où il est inimitable.

C'est un impressionniste et un individualiste ; mais, il faut bien le dire, malgré les dons merveilleux qu'il avait en partage, ce point de vue si étroitement personnel devait avoir de graves inconvénients. En effet, cette acuité de sensibilité, précieuse pour donner du charme à de petits morceaux très courts, devient insuffisante pour soutenir un morceau de longue haleine, pour remplir une œuvre ayant des proportions plus vastes.

Aussi voyons-nous que, si Schumann a excellé dans les petites choses, il a été quelquefois moins heureux dans les grandes qui exigent de l'envergure et du souffle.

Dans l'impossibilité d'atteindre jusqu'au culte public, trahi par ses moyens et ses théories trop personnelles lorsqu'il veut remplir un cadre un peu grandiose, il est au contraire maître souverain dans le domaine du culte privé ; il demeurera le musicien exquis des pièces intimes, le délicieux poète du foyer — ce qui est quelque chose.

MATÉRIAUX

POUR SERVIR A LA

BIOGRAPHIE D'AUGUSTE COMTE

AMIS, PROTECTEURS CORRESPONDANTS D'AUGUSTE COMTE

THALÈS BERNARD

Auguste Comte n'a eu qu'un nombre bien limité de relations. Il est intéressant pour son histoire de conserver le souvenir de toutes celles sur lesquelles il existe des documents ou des souvenirs.

Parmi celles-là se trouve Thalès Bernard. Sa mère était, je le crois du moins, fille de Bernard de Saintes, membre de la Convention nationale. Sans que je puisse donner avec certitude le renseignement suivant, je crois que son père était M. Allier qui s'était retiré en Russie et qui, sous la Restauration, occupait un certain rang dans les littérateurs de l'époque. Il a même, autant que je m'en souvienne, été l'agent qui a facilité la publication dans le ***Producteur*** de ses articles sur le pouvoir spirituel. Il se trouve ainsi lié à l'histoire même du Positivisme.

Je me suis souvent rencontré chez Auguste Comte avec Thalès Bernard, avec qui j'avais lié des relations qui n'ont jamais été intimes, mais toujours courtoises et de ma part très sympathiques. Je me rappelle même que, lorsqu'en 1844 je fis ma première visite à Auguste Comte, il se trouvait avec Thalès Bernard qui, au bout de quelques instants, se leva avec discrétion pour nous laisser seuls. Thalès Bernard était très spirituel, aimable et instruit, mais le Positivisme n'avait produit sur lui aucune impression forte. Auguste Comte lui paraissait être un homme éminent

et il avait pour lui respect et sympathie; mais la grande portée du Positivisme lui a toujours échappé.

Les relations d'Auguste Comte avec Thalès Bernard montrent combien Auguste Comte, dans la vie privée, était éloigné de tout esprit de prosélytisme indiscret. Il sentait très bien que, de nos jours, on ne devient positiviste que quand on l'est spontanément et que, d'un autre côté, on est fortement préoccupé de spéculations philosophiques et de besoins sociaux.

Nous publions sur Thalès Bernard la courte notice qui a paru dans l'ouvrage de Vapereau. J'avais, du reste, cessé, par simple désuétude et sans motif précis, des relations qui avaient toujours été de courtoisie et de sympathie vague, sans rien de ces similitudes sociales et philosophiques qui ont toujours eu sur moi une influence spéciale.

Je publie la correspondance de Thalès Bernard avec Auguste Comte. L'on pourra y voir le rare bon sens d'Auguste Comte, la solidité de ses conseils et sa sagesse pratique, en même temps, je le répète, que l'absence complète de tout prosélytisme indiscret.

Pierre Laffitte.

Paris, le 23 avril 1896, 2 César 108 (Léonidas).

Extrait du Dictionnaire biographique Vapereau.

Bernard (Thalès), littérateur français, né à Paris le 15 mai 1821, passa en Provence les premières années de sa jeunesse, et fut admis par concours en 1846 dans l'administration centrale du ministère de la guerre; il se démit de son emploi en 1849. Il est mort à Paris le 10 janvier 1873.

Il a publié : *Dictionnaire mythologique universel* (1846), traduit de l'allemand d'E. Jacobi; *Etude sur les variations du polythéisme grec*, 1853; *Couronne de saint Etienne ou les colliers rouges*, 1853; *Les rêves du commandeur*, 1855, romans; *Adorations*, 1855; *Poésies nouvelles*, 1857; *Poésies mystiques*, 1858; *Voyage dans la vieille France*, 1859, traduit du latin de l'allemand Jodoeus Sincerus; *Histoire de la poésie*, 1864 (in-18), contenant des traductions de poésies hongroises d'Arany de Czuczor; *La Lisette de Béranger*, souvenir intime, 1865, in-32; *Mélodies pastorales*, 1871, in-4°.

LETTRE DE M. THALÈS BERNARD A A. COMTE.

28 août 1845.

Monsieur,

Excusez ma longue absence, je suis accablé de besogne. Aux inquiétudes que causent naturellement l'expiration de mon travail mythologique et mon projet d'entrer dans les bureaux de la guerre est venu se joindre un autre embarras. Un de mes amis qui se destine au commerce m'a chargé de lui faire répéter son arithmétique. Depuis un mois, tous les soirs, de six à dix heures, je ne sors pas des chiffres. Ledit ami a peine à comprendre que 4/8 égalent 1/2. Jugez de sa facilité et de mon ennui. Je pense que votre santé est bonne. La mienne n'est pas mauvaise, sauf les maux de tête habituels. Quoique je puise dans ce conflit d'occupations une activité fiévreuse, il me tarde de me reposer un peu. Mon admission au ministère, si elle a lieu, m'en fournira sans doute l'occasion. Le travail qu'on y fait ne saurait être comparé au métier de cheval sous lequel je regimbe depuis trois ans. En tout cas, j'en essaierai, tout en conservant l'expectative d'obtenir quelque jour, quand mon front sera ceint de lauriers plus ou moins légitimes, une place dans une bibliothèque. Là, il y a des vacances. Mais on n'atteint pas facilement cet Élysée : pour s'y présenter, il faut, non pas le rameau d'or (passez-moi cette allusion du métier), mais un long, large et épais volume, tout farci de citations dans les langues mortes ou à mourir. C'est avec de pareilles obligations que la *pédantocratie* change petit à petit la France en une machine à vapeur de la force de trente-deux millions d'ânes.

J'ai eu des nouvelles de mon père. Comme cela a lieu chaque fois qu'on lui parle de nous, il a annoncé son intention de revenir en France : cette intention-là est comme la toile de *Pénélope*. L'ami qui l'a entretenu n'a rien vu en lui qui annonçât le projet de se départir du système de nutrition économique au moyen duquel il est *époux* et père sans frais. Mon frère travaille beaucoup (!), dit-on, et est fort spirituel. Cette nouvelle charme ma mère qui aime toujours un fils ingrat.

Ma sœur se prétend satisfaite de sa place, mais il est aisé de discerner qu'elle est rongée par un profond ennui, dû, soit à des causes morales, soit aux contrariétés de la vie physique. Mon plus ardent désir est de lui rendre promptement la liberté; joignez à cela qu'il faut regagner l'arriéré et assurer notre existence commune, songez que le temps s'écoule, me presse, que j'ai vingt-quatre ans — et dites-moi si ma vie intellectuelle n'est pas manquée. Mais à quoi bon des regrets !

Adieu, Monsieur, j'irai bientôt vous serrer la main. Conservez-moi votre amitié : vous savez que ma négligence n'est qu'apparente.

M. Lenoir n'oublie sans doute pas son jeune ami qui lui a voué une vive affection. Veuillez lui présenter l'hommage de mon respect.

J'ai l'honneur d'être avec un entier dévouement votre respectueux serviteur.

Th. Bernard.

Jeudi 28 août 1845.

Lettre de Thalès Bernard a A. Comte.

Monsieur,

J'ai eu hier une surprise fort désagréable. En achetant les *Ordonnances* sur lesquelles les candidats doivent être en état de répondre, j'ai découvert que j'avais à apprendre par cœur 380 pages in-18, renfermant une branche spéciale, la comptabilité administrative, dont j'ignore jusqu'à la langue : il est vrai qu'une partie de ces 380 pages sont occupées par des règlements relatifs à la législation de l'armée. Mais c'est tout aussi nouveau pour moi. L'ambiguité des termes du programme m'avait fait croire que ces règlements et ordonnances se réduisaient à quelques lignes : aujourd'hui je suis fixé et abasourdi. Jamais je n'aurai absorbé cette nourriture indigeste d'ici à l'examen. Faut-il me présenter? Faut-il différer jusqu'en avril, époque du prochain concours? J'ai grand besoin d'un conseil. En attendant, je travaille comme si je devais passer le mois prochain. Il paraît, du reste, que des études mathématiques débordant le programme et que la connaissance des langues sont tout à fait subordonnées à la comptabilité, laquelle est, naturellement, je dois le reconnaître, l'objet capital de l'examen.

De plus, j'ai appris aujourd'hui que Didot ne veut plus m'occuper. Il trouve que la mythologie lui a coûté trop cher. En effet, cet ouvrage lui a occcasionné des dépenses exorbitantes, parce qu'en premier lieu, il avait fait faire une traduction par un hollandais, traduction fort mal payée il est vrai, mais dont on n'a pu tirer parti. C'est là le système économique de Didot. En quoi suis-je responsable de cette dépense irrationnelle? Je l'ignore. Toujours est-il que, confondant la mythologie et le mythologiste, il m'a pris en grippe.

Je commence à être fort inquiet. Cependant je me suis arrêté au projet suivant : tenter le mois prochain l'entrée au ministère; en cas de refus, me représenter en avril. D'ici là je trouverai bien le moyen de vivre. J'ai grand besoin de conseil. Vendredi soir je n'ai pu vous rencontrer. Quelqu'un de ces jours j'espère être plus heureux.

O mon cher monsieur Comte, je puis bien marcher sur un sol raboteux, mais si la terre s'entrouvre, j'en ai assez! J'en ai assez!

6 octobre 1845.

Bernard.

Je suis honteux d'avoir tant tardé à remercier M. Lenoir de son obligeance. A vous-même je vous dois bien des excuses pour tous ces embarras. Mais j'ai la tête si bouleversée que vous me pardonnez ma négligence. Dans ma prochaine visite, j'espère vous trouver en bonne santé.

Lettre de Thalès Bernard a A. Comte.

Monsieur,

Je comptais vous rendre visite demain soir, mais il me faut aller voir un sous-chef qui doit me donner une foule de renseignements sur la manière dont je serai admis ou refusé. A mercredi donc, si vous le voulez bien.

Mes prénoms sont : Charles-Gabriel. Le prénom de Thalès qui m'est attribué habituellement ne figure pas sur mon acte de naissance. Je vous transmets ce renseignement pour l'excellent M. Lenoir auquel je me recommande de toute la force de mon âme. S'il a la bonté de voir M. Chenier, comme il me l'a promis, il n'y a pas de mal à donner mes prénoms, en cas d'homonymie. Du reste, plus j'accumule les recommandations et plus tout le monde me dit qu'elles ne servent à rien dans cet examen. En est-il ainsi? J'en doute. Il paraît que le personnage capital est le baron Martineau, je ne sais si je pourrais arriver jusqu'à lui. Je l'espère pourtant au moyen d'un gallo-russe de mes amis. Quant à ma préparation, elle ne me satisfait guère. Chaque soir je crois savoir, et chaque matin j'ai tout oublié. Cependant, si j'arrive à l'examen oral, je pense être reçu.

Tout en naviguant sur l'Océan de la préparation, j'ai, en pilote qui prévoit les écueils, jeté un coup d'œil sur le point où je pourrai prendre terre au milieu d'un orage : ce qui veut dire, en style allégorique, que je me suis à peu près assuré une place de professeur en cas d'exclusion. Malheureusement c'est une place à demeure sans être nourri; il y a deux enfants et il faut leur enseigner langues mortes et vivantes, géographie, histoire, etc., enfin tout ce qui constitue la cargaison d'un homme instruit. Le tout pour 120 *francs par mois*. Décidément je me fais bottier. — A mercredi soir. — Croyez, je vous prie, à ma sincère affection.

Lundi soir.

Bernard.

Ma mère et ma sœur vous font mille compliments.

Monsieur Auguste Comte,
10, *rue des Fossés-Monsieur-le-Prince, près le Luxembourg, Paris.*

(Reçu le mardi 28 octobre 1845, à midi).

Monsieur,

Sitôt la réception de votre lettre je me suis empressé de faire part à Mme Roland du désistement du traducteur que vous recommandiez et de l'obligeance avec laquelle vous vous offrez à la servir auprès de M. Lewes. Cette dame est vivement pénétrée de votre complaisance et vous adresse ses sincères remercîments.

Elle est toujours disposée à entreprendre le travail en question, pourvu, dit-elle, que les conditions pécuniaires soient seulement acceptables. Elle donnera volontiers un spécimen de son travail à M. Lewes, et même, s'il le désire, elle le lui soumettra en entier, avant la publication, soit en manuscrit, soit sur épreuves. Si M. Lewes veut du reste prendre préalablement connaissance du style et de la manière de Mme Roland, il le peut facilement en consultant à Londres la *Revue indépendante*. Mme Roland a publié dans ce recueil une biographie de Mackintosh (numéro du 25 août 1844), une biographie de Conning (10 mars 1845), et une biographie de Curron (25 octobre 1846). Elle y a fait insérer de plus une traduction d'une vie anglaise de Thomas Morus (10 août et 10 septembre 1846).

Veuillez, Monsieur, employer vos bons offices auprès de M. Lewes. Il serait à propos, je pense, que, pour décider un éditeur de Paris à se charger de ce travail, on pût lui montrer quelque compte rendu de l'ouvrage dans une feuille anglaise et une lettre de l'auteur par laquelle il ne serait, bien entendu, nullement engagé d'avance à approuver la traduction de Mme Roland sous le rapport de l'exactitude. En exposant ces considérations à votre ami et disciple, je ne doute point qu'il ne fasse ce qui lui sera possible pour assurer la prochaine apparition de son livre en France et servir en même temps une dame qui mérite tout l'intérêt des nobles cœurs.

Je pense que votre santé se maintient dans un état favorable, et vous permet de continuer votre grand travail. J'irai bientôt m'informer de vive voix s'il a reçu un commencement d'exécution écrite. Mais ce plaisir m'est encore refusé pour quelques jours, car, bien que convalescent, je n'ose m'aventurer au milieu de la pluie qui ne cesse de tomber. Le printemps achèvera bientôt mon rétablissement et m'enlèvera, je l'espère, les maux de tête continus dus à la longue détention que j'ai subie.

Nous avons reçu des nouvelles de Russie. Mon frère, qui avait appris ma maladie par ma mère et en avait informé notre père, nous a transmis de sa part une lettre de change de 400 francs. Vous jugez si nous avons été surpris. Nous attribuons un peu cette générosité inopinée à ce qu'ayant fait tirer à la conscription pour Félix, il a été libéré. Notre père faisait la sourde oreille à ce sujet et fermait ainsi à Félix le chemin de la France : il a dû être satis-

fait d'apprendre qu'il en était quitte à bon marché et délivré des réflexions que Félix eût pu faire par la suite.

Puis, pourquoi ne pas supposer un bon mouvement chez lui, il a pu s'attendrir quelques instants, au souvenir des enfants qu'il a laissés si longtemps dans la misère et auquel abandon a valu des souffrances morales et physiques dont toutes les lettres de change possibles n'effaceront jamais les traces.

Mais que le passé reste où il est, dans le passé! Nous espérons en de meilleurs jours.

Adieu, Monsieur, gardez-nous votre affection. Ma mère et ma sœur, dont la santé n'est pas des meilleures, se recommandent à votre souvenir.

Votre dévoué,

Thalès Bernard.

Paris, 14 avril 1847.

P.-S. — Comme vous pouvez le penser, j'ai écrit aussitôt à mon père pour le remercier, et je ne suis pas sans espérer que cette circonstance ne une correspondance entre nous.

Monsieur,

Un rendez-vous formel contracté depuis plusieurs jours avec un ami devant occuper ma soirée, je m'empresse de vous renvoyer à temps le billet pour don Pasquale, en vous adressant mille remercîments. Je regrette vivement de n'avoir pu profiter de votre complaisance, pour la dernière représentation du Théâtre Italien, mais il m'est en vérité impossible de dégager ma parole.

Je vous renouvelle donc, Monsieur, mes excuses et mes remercîments. J'aurais dû vous aller voir ces jours passés, mais je suis accablé de travail, la compilation m'étouffe de plus en plus. En vérité, n'était le soleil qui va me rendre les beaux jours d'été, je perdrais tout-à-fait courage. Je trouverai, je l'espère, dans les trois ou quatre mois qui vont suivre, assez d'énergie et de fraîcheur d'esprit pour me livrer à la composition d'un roman dont le public pourrait bien, quelqu'un de ces jours, être malheureusement inondé.

Agréez, je vous prie, mes respectueuses salutations.

Thalès Bernard.

Monsieur Auguste Comte, 10, rue Monsieur-le-Prince, Paris.

Lettre de Thalès Bernard a Auguste Comte, 30 mai 1849.

Monsieur et cher ami,

Je vous ai bien de l'obligation de me tenir au courant des publications de la Société Positiviste. Je vous en suis reconnaissant pour

deux motifs également importants. Je suis à même, grâce à votre complaisance, d'étudier les développements d'une doctrine que je connais d'ancienne date. Puis, en recevant des travaux signés de vous, mon cœur éprouve une joie bien vive à penser que l'époque des chagrins et de l'isolement est terminé pour vous. Entouré de jeunes disciples dont la tendresse et la vénération nourrissent cette vie du cœur, qui est le complément et le but de votre vie intellectuelle, il vous est possible de poursuivre vos nobles travaux sans voir revenir ces heures amères dont tout homme, à une certaine époque, est toujours oppressé. Je suis on ne peut plus heureux de vous savoir calme et plein de foi.

Il est impossible à un esprit droit de ne pas être entièrement satisfait de votre éloge de Blainville. C'est une chose rare que le courage envers les morts. Vous l'avez eu tout entier, Monsieur, vous avez brisé ces dégoûtantes traditions académiques suivant lesquelles tout membre de l'Institut devenait un modèle de vertu dès qu'il avait passé de ce monde-ci dans l'autre. La noble appréciation que vous faites du génie scientifique de Blainville, et le blâme mérité que vous infligez en même temps à son défaut de grandeur fera comprendre aux jeunes esprits que, pour laisser à la postérité un souvenir durable, il ne suffit pas de manifester une certaine valeur intellectuelle, mais qu'il faut surtout se dévouer à l'Humanité. Or, dans un certain monde, on est bien loin aujourd'hui de cet idéal de conduite.

Les cœurs affectueux seront d'autant plus frappés de l'éloge de Blainville qu'on distingue, dans cette œuvre remplie, malgré son petit volume, de vérités de premier ordre, l'effort d'un ami faisant noblement taire cette tendance à l'héroïfication, si naturelle envers les morts, afin d'offrir, par une sage critique, une esquisse de la véritable existence du penseur voué au culte de l'Humanité.

J'avais espéré pouvoir, sous une forme ou sous une autre, appeler l'attention de quelques esprits sérieux sur cette admirable conception de la vie morale, développée dans l'ouvrage que vous m'avez envoyé ; mais le seul mot de Philosophie positive a fait frémir le rédacteur de la *Revue sociale*. De sorte que j'ai perdu courage et jusqu'à présent je n'ai pas commencé mon travail sur l'amour. La postérité ne voudra pas croire qu'en France, au XIXe siècle, après Voltaire et d'Holbach, la presse ait pendant vingt années refusé de s'occuper des écrits d'un penseur parce qu'il rejette la personnalité de Dieu. Il y a pourtant deux mille deux cent soixante-dix-huit ans que Leucippe a commencé cette opération. Je ne prends pas, du reste, sous ma responsabilité la date d'Ussérius.

Quand je serai un peu moins préoccupé de la vie matérielle, je trouverai bien le moyen de réaliser mon désir de publier une série d'études sur la partie sentimentale de la philosophie positive.

Mais, en ce moment, je n'ai pas l'esprit assez tranquille. Songez que depuis que j'ai adopté cet excécrable métier de donner des leçons je gagne au juste 7 fr. 50 par semaine pour aller trois fois à Belleville. La fatigue et l'ennui ne me laissent pas la sérénité nécessaire pour une œuvre calme et réfléchie.

Nous avons d'ailleurs de nouveaux chagrins de la part de notre frère. Il paraît décidé à faire une pension alimentaire à notre mère; mais, pour nous, tout jusqu'à présent nous autorise à croire que nous sommes spoliés. Nous tiendrions peu à l'argent. C'est la question d'honneur qui nous attriste. Notre mère surtout en souffre beaucoup. Pour moi, je ne pousserai de gémissements ni sur une fortune évanouie, ni sur mon frère dégradé par une vicieuse éducation, mais je me vengerai afin d'offrir à d'autres un précédent à suivre, qui arrête les prévarications.

Je ne pense pas vous avoir transmis mes affectueux remerciments pour les conseils paternels que vous avez bien voulu me donner dans votre dernière lettre. Je suis entièrement de votre avis quant à la fréquentation des prolétaires, et si je vis dans la solitude, c'est que les malades, vous le savez, ont l'esprit inquiet et susceptible. Quand ma poitrine sera un peu remise, je m'occuperai, moi aussi, de construire une vie intellectuelle et d'examiner ce qu'il y a de sérieux dans les mouvements oscillatoires qui me ramènent toujours à l'idée d'un apostolat. A vous de cœur. Ma mère et ma sœur vous présentent leurs compliments. Ne m'oubliez pas, je vous prie, près de la digne Sophie.

Thalès BERNARD.

Paris, 30 mai 1849.

P.-S. — Je prendrai la liberté de vous signaler trois erreurs typographiques qui ont persisté dans la 2e édition du Calendrier positiviste. La première se trouve dans le mois de Guttemberg à la date du 12. Je n'ai pas sous les yeux de *Dictionnaire biographique*, mais d'après la composition du nom d'Arkwright (*ark*, vaisseau; *wright*, constructeur), il ne doit pas y avoir de *t* au milieu du mot.

La deuxième erreur se trouve le 10 Descartes. Malebranche s'écrit avec une seule *l*, bien que la prononciation, qui est brève, semble indiquer le contraire. A cet égard, l'usage seul a fait loi.

La troisième erreur se trouve au 23 Bichat. Le nom du fameux auteur de la Théorie du phlogistique doit s'écrire non pas Sthal, mais *Stahl*, mot qui signifie *acier*, avec l'*h* après l'*a*, pour faire la syllabe longue, suivant l'usage germanique.

Monsieur Auguste Comte, 10, rue Monsieur-le-Prince, en ville.

(*Reçu le samedi matin 12 Saint-Paul, 62*).

Réponse le surlendemain.

Lettre de M. Thalès Bernard a Auguste Comte.

Monsieur,

J'ai été charmé des bonnes nouvelles que vous avez bien voulu me donner. Elles m'ont enlevé l'inquiétude que des renseignements inexacts, ou du moins incomplets, m'avaient inspiré à votre égard ; elles ont satisfait mon cœur en m'apprenant que votre existence se déroulerait à l'avenir sereine et calme pour servir au bien de l'Humanité ; elles m'ont enfin rempli de joie en me faisant connaître qu'il existait sur cette terre de nobles cœurs capables de vous apprécier et dont la délicate prévenance détourne de votre esprit l'embarras de la vie matérielle afin que cet esprit, si aimant et si vaste, déploie peu à peu les riches conceptions dont la nature l'a rempli, sans obstacle, sans trouble.

Mes sympathies fraternelles suivront partout ces âmes droites et dévouées.

Elles les suivront d'autant mieux que mon cœur, si longtemps tourmenté et froissé par de nouvelles douleurs, jaillit avec d'autant plus de force vers les sentiments élevés et les bonnes actions, si rares, hélas, dans cette époque confuse au milieu de laquelle nous vivons.

Peut-être cette dernière phrase vous semblera-t-elle emprunte d'un amer scepticisme, et peu en harmonie avec les aspirations d'une période sociale qui a inscrit sur sa bannière le grand mot de *fraternité !*

C'est que je ne confonds point du tout dans une même admiration l'idéal moral éclos dans la tête de l'homme avec la pratique de la vertu. Combien divinisent les bonnes actions et les élèvent sur un piedestal afin qu'une stérile adoration leur tienne lieu d'un dévouement normal et continu !

Combien font de grandes phrases sur la misère du peuple et travaillent cependant à la perpétuer, dès qu'on veut toucher à leur champagne, ou parler de chasteté à leur maîtresse !

Combien de ceux même qui expient dans les prisons une parole trop libre inscrite dans un journal ou échappée d'une tribune, remplissent les longues heures de la captivité en dénigrant leurs frères, en cherchant à leur conduite des mobiles intéressés, en leur décochant de ces railleries à double entente qui font briller l'esprit d'un homme en mettant à nu la sécheresse ou la légèreté de son cœur !

Il faut donc chercher avec soin les natures rares, qui sont de deux ordres : celles dont la mission est d'accomplir les dévouements profonds bien qu'obscurs ; celles qui, pétries de justice, d'amour et de larmes, se dévouent, non point dans une heure d'enivrement, non pas dans une année d'abnégation, et cherchent en-

suite à recueillir le capital et les intérêts de leur vertu, mais qui se dévouent toujours avec une volonté plus ferme et une conscience plus nette de leurs actes. Se développant comme une gerbe lumineuse, elles grandissent de plus en plus aux yeux des hommes sans que les éléments divers perdent rien de leur cohésion originelle.

Vous me semblez destiné à fournir une semblable carrière ; du système de Philosophie positive à la Politique positive (Dédicace) il y a un énorme développement ; votre cœur a grandi au contact d'une affection tendre, et donné à votre esprit une impulsion nouvelle. Cette affection a, pour ainsi dire, mis une âme dans votre conception : cette rigueur logique du *système de Philosophie positive* pouvait sembler à quelques intelligences un squelette dénudé de la vie intellectuelle, où la vue des rouages frappait de terreur comme un fatalisme sans résultat ; avec ce magnifique couronnement, l'institution du culte de l'Humanité, vous avez jeté une draperie étincelante sur les angles qui meurtrissaient les faibles ; vous avez fait sentir que, si au grand organisme du passé vous venez substituer un organisme nouveau, cependant, fidèle aux traditions de l'Humanité, vous ne faites qu'en continuer le développement et subordonner de plus en plus, conformément à l'idéal moral, la hiérarchie intellectuelle à la hiérarchie du sentiment. Ceux qui espèrent, ceux qui aiment, ceux qui croient, ceux qui se consolent de leurs maux en remontant par la pensée cette immense échelle de la vie sociale, dont chaque échelon offre à leurs yeux un magnifique idéal comme sujet d'admiration, tous ceux-là doivent vous aimer. Ils doivent aimer aussi les hommes de dévouement dont j'ai parlé tout à l'heure.

Si donc une affection individuelle peut vous être agréable venant d'un jeune homme dont le développement a pris un épanouissement inverse du vôtre, à partir d'un certain degré, croyez à la mienne, croyez à ma profonde estime pour votre personne et pour le cénacle qui vous entoure de son respect et de ses soins.

Je regrette de ne pouvoir vous transmettre de bonnes nouvelles sur le compte de ma famille, en échange de votre bienveillant intérêt.

Comme vous le savez sans doute, mon père est mort. Nous n'apprîmes pas cette triste nouvelle tout d'abord. On nous avait fait savoir qu'il était gravement malade, et comme notre frère avait été longtemps sans nous écrire, ma mère éprouva une grande surprise en recevant un jour l'invitation de se rendre chez un homme d'affaires pour donner son consentement à l'acte d'adoption de Félix par notre père. Mais notre père était déjà mort. Vous concevez pourquoi Félix gardait le silence à cet égard. Il avait besoin de la signature de ma mère sur l'acte d'adoption, pour hériter, et comme il ne pouvait demander ce service à Paris sans donner

d'explication, il se tenait dans un silence qui n'annonçait rien de bon. Il avait calculé, ce qui arriva, en effet, que ma mère donnerait sa signature sans demander de renseignements.

Cependant, ayant appris le désir de notre père qui est mort à notre égard dans l'impénitence finale, nous écrivîmes à Félix. Une lettre officielle de lui nous parvint bientôt. Il nous annonçait qu'il y avait du bien et du mal dans ce monde, *que les plus grandes catastrophes trouvaient leur compensation !* Puis, ensuite, dans une suite de phrases embarrassées, il nous donnait à entendre qu'adopté par notre père, il était le *seul héritier*. Il ajoutait, en manière de précaution, qu'il ne pourrait toucher l'héritage que dans deux ans, et pleurait misère avec une scandaleuse hypocrisie.

Une seconde lettre de lui nous annonça qu'il avait l'intention de faire à notre mère une pension alimentaire de 1,000 francs par an. Il nous avertissait que la fortune se réduisait presque à rien, à cause d'une suite de legs pieux, de dettes sacrées, laissés ou servies par notre père.

Ma sœur et moi, nous trouvâmes ceci trop dur à avaler. Nous lui transmîmes, dans une longue lettre, un exposé de la conduite de notre père envers notre mère et nous ; nous lui donnâmes une idée de la femme noble et courageuse qui avait été si indignement méconnue. Puis, après l'avoir remercié de ce qu'il voulait faire pour elle, nous le priâmes, en ayant l'air de compter sur sa bonne foi, de vouloir bien nous faire savoir quel était le chiffre de la fortune, et ce qui nous reviendrait à chacun, abstraction faite des *dettes sacrées*, au sujet desquelles nous fîmes remarquer à Félix que la dette la plus sacrée était de soutenir sa famille.

Nous avons exposé, dans cette même lettre, que la santé de notre mère était complètement ruinée, que notre sœur supportait seule en ce moment la lourde charge de pourvoir aux besoins de la famille, que moi, menacé d'une prochaine cécité, je ne pouvais guère me rendre utile.

Notre frère n'a pas encore répondu à cette lettre. Il nous a fait dire, indirectement, que *notre lettre lui avait fait de la peine*. Je le crois certes bien.

Depuis, il a écrit à notre mère pour lui annoncer qu'il ne pourrait pas encore commencer la pension.

Dépourvu de la ressource des voies légales en ce qui concerne ma sœur et moi, je vais, s'il ne s'empresse pas d'exécuter ses conventions, m'adresser au conseil et assurer ainsi l'existence de ma mère. Après quoi, je me vengerai, pour mon compte, avec les seules armes qui soient à mon pouvoir. Quand j'en serai là, si j'attends le terme, car ma santé toujours plus faible ne me permet guère de l'espérer, vous en entendrez parler. Il ne sera pas dit qu'un scélérat de la plus belle espèce, de ceux qui filoutent les écus, m'aura jeté impunément à la tête de grandes phrases pleines

de mensonges et se posera à Pétersbourg en homme vertueux pendant que sa famille, indignement spoliée, mourra de misère à Paris.

Ce qui m'attriste du reste le plus dans cette ignoble affaire, c'est le chagrin que ressent ma mère. Elle aimait à reporter sa pensée vers ce Félix qui avait vécu longtemps au foyer commun, elle aimait à croire qu'un jour il nous serait permis de passer ensemble sinon la vie entière, du moins quelques semaines, à parler du passé ! Ce rêve du cœur s'est promptement évanoui.

Ainsi mon père a réussi à faire un homme aussi pervers que lui et certes ce n'est pas peu dire, un homme de cette espèce, qui voile l'égoïsme et la dépravation, sous des dehors désintéressés. Notre frère nous vole *notre fortune* pour en doter une jeune fille *sans fortune*. Tout le monde de s'écrier : « Ah ! que c'est bien de sa part ! Quel désintéressement ! »

Et comme on faisait observer à Emile Lamé qu'il était ignoble à Félix de profiter de la position légale que lui avait faite notre père : « Ma foi, répondit Emile, quand on a quelque chose, on le garde. Pour moi, si j'avais de la fortune, je ne la donnerais pas à mes frères ! » Du reste, il a été payé en monnaie du même genre, car le banquier Beudin vient, je crois, de ruiner définitivement et le sieur Emile Lamé et ceux qui l'avaient élevé d'une manière si touchante.

Toutes ces explications vous feront comprendre, Monsieur et ami, pourquoi je n'ai plus guère de gaîté, et pourquoi ce monde m'apparaît de moins en moins comme un pays de Cocagne. Ma triste jeunesse a trop tôt mûri mes idées, il en résulte un sentiment de défiance que je ne puis vaincre à l'égard des hommes. Autrefois je les cherchais pour vivre avec eux dans une intime communion, pour verser en eux ce trop plein d'affection qui tourmente mon cœur. Maintenant hélas ! leur poitrine m'apparaît comme la statue de Denys, hérissée de pointes de fer, et assez de glaives m'ont déchiré pour que vous conceviez ma répulsion.

J'aime toujours cependant. Oh ! mon cœur est trop ardent pour que les chagrins de la vie réelle puissent l'éteindre ; seulement, j'ai dirigé cette ardeur dans un autre sens, je l'ai soulevé vers l'idéal d'une humanité transfigurée et pratiquant le bien. Pendant que les idiots à tête pointue se prosternent devant leur Dieu, que la sanglante fantasmagorie de notre moyen-âge a suspendu entre une terre maudite et un ciel irrité, moi, tourmenté par le besoin d'affection, comme eux, plus qu'eux, je promène les regards de mon esprit sur cette large évolution accomplie par l'Humanité. Mon cœur se jette avec frénésie dans les voies ouvertes par l'intelligence, et devant les images du passé, pures, calmes, agrandies par l'effet du mirage, il aime et il est content d'une joie grave qui ne connaît pas la jeunesse.

Je m'occupe toujours, du reste, de mes traveaux intellectuels. J'ai à demi fait une *Histoire des variations du polythéisme* que je laisse dormir jusqu'à nouvel ordre, pour m'occuper du *Traité de socialisme* où j'examine la société à ces quatre points de vue : Religion, science, art, droit. Je pose ensuite des conclusions, en faisant un large usage de vos remarquables travaux. Ce livre sera un enfant perdu de la Philosophie positive, qui pourra bien le renier, si jamais il se montre au grand jour.

Adieu, Monsieur. Puisse cet esprit de l'Humanité, tour à tour fier et tendre, qui dans les temps antiques resplendissait sur le front du dieu Olympien et coulait au moyen-âge en torrens d'amour sur le monde avec le sang épanché des blessures du Christ, puisse cet esprit de l'Humanité, manifesté avec un caractère nouveau, vous soutenir jusqu'au bout, et surtout vous donner le calme du cœur! Car lorsque celui-ci bout comme une fournaise, l'esprit de l'homme se dilate outre mesure dans sa frêle demeure et finit par la faire éclater. Que vous importent les vaines déclamations des partisans hypocrites du passé, et même les larmes sincères des cerveaux incomplets? Ils parlent d'anarchie, de subversion, ils invoquent leurs dieux. Ne savent-ils donc pas que lorsque Symmaque, vêtu de la robe sacerdotale et tenant à la main les bandelettes sacrées, défendait la Victoire au milieu du Sénat, l'ingrate déesse, pendant que le rhéteur déclamait ses menteuses tirades, s'envolait à tire-d'aile pour aller se poser sur la croix où reposait l'infâme!

Nous aussi, nous avons notre blessure au front, nous aussi, nous avons notre couronne d'épines, nous aussi, nous avons goûté le calice et l'avons trouvé amer; nous aussi, nous sommes cloués sur la croix de la misère et de l'infamie, mais patience, l'Humanité porte dans son manteau à côté des jours mauvais des jours superbes, et bientôt ceux qui ce matin même nous crachent à la figure et insultent nos mères en pleurs tomberont à genoux en voyant briller dans nos mains la palme et le glaive.

Voilà une lettre bien longue. Heureusement, il ne m'arrive pas souvent de vous importuner ainsi. Quelque graves que soient les dissidences qui nous séparent, j'ai voulu une fois de plus vous témoigner quelle était ma sincère admiration pour votre personne.

La nature fait la plupart des hommes d'élite sur le type du cercle, elle leur donne un seul foyer vers lequel convergent toutes les idées, tous les sentimens, soit dans l'ordre scientifique, soit dans l'ordre sentimental. Elle a créé pour vous une disposition exceptionnelle, celle de l'ellipse; elle a placé dans l'un des foyers l'intelligence, dans l'autre l'amour. C'est de cette étonnante harmonie entre deux énergies si diverses que jaillit le plus saillant caractère de votre philosophie. Alors ceux qui, comme moi, vivent bien plus de la vie du sentiment que de la vie scientifique s'étonneront de voir avec quelle profondeur vous avez sondé la passion. Elle revêt

surtout en vous un caractère idéal d'extase et d'enivrement, une délicatesse d'expression qui nous reportent bien au delà de notre époque, où l'on a donné le nom d'amour à la passion la plus échevelée, pour ne pas dire au cynisme le plus révoltant. Je serais bien heureux de pouvoir développer un certain ordre de considérations à ce sujet dans une Revue. Si mon travail sur votre grand ouvrage, que je vais reprendre pour le refondre, ne peut trouver sa place (ce qui ne m'étonnerait pas, ni vous non plus, je crois) je tournerais la difficulté et j'accomplirais une partie du moins de mon désir en faisant un travail sur l'amour, dans lequel, combattant par des citations tirées de livres indous cette opinion fausse que les nations polythéïstes n'ont pas connu notre amour, j'arriverais en transformant la passion mystique du Dante et l'*éternel féminin* de Gœthe à la nouvelle forme que reçoit le sentiment dans votre livre.

Avant de terminer je vous dois mille remercîments pour le volume et les brochures que vous avez bien voulu m'adresser. J'en vais prendre connaissance avec le plus vif intérêt, je vois de Flotte qui est un positiviste de vieille date, je vais l'engager à utiliser sa nouvelle position, pour donner à de semblables travaux toute la publicité qu'ils méritent.

Puisque, fidèle à la tradition révolutionnaire, vous datez vos comptes rendus de la grande Ere de la régénération, permettez-moi d'inscrire ici la brève formule qu'elle a substituée aux phrases polies des époques monarchiques.

Salut et fraternité.

Thalès BERNARD.

Paris, 23 mars 1850.

(*Reçu le dimanche matin 27 Aristote 62*).

(*Répondu le lendemain.*)

A M. THALÈS BERNARD.

Mon jeune ami,

J'ai lu et relu, avec un profond intérêt, la lettre, non moins admirable que douloureuse, dont vous m'avez gratifié hier. La libre spontanéité de cette touchante effusion m'a beaucoup ému, et même je m'en sens honoré. Quoique vos tristes confidences m'affligent vivement, je ne voudrais point ne les avoir pas reçues. Elles m'inspirent envers vous, outre une nouvelle estime, une sorte de tendresse paternelle. Vous savez que, de vous à moi, il y a précisément la même différence d'âge que de moi à mon propre père. Ne soyez donc pas surpris que, sans me sentir nullement vieux, j'éprouve déjà le besoin d'employer auprès de

vous une telle comparaison. Je me glorifie d'ailleurs de voir, une fois de plus, le Positivisme invoqué par les affligés et les opprimés; tandis que le théologisme ne sert, depuis longtemps, qu'aux oppresseurs et aux lâches.

En apprenant vos nouveaux malheurs, j'ai surtout compati à votre digne mère. Je la connais assez pour être certain que l'ignoble trahison de son dernier fils la touche davantage que les dangers matériels qui pourraient s'en suivre. Mais dites-lui bien que je connais aussi son éminente énergie, et que j'attends d'elle tous les efforts qui pourront la conserver à ses dignes enfants. Vous ferez très bien d'employer, en son nom, toutes les voies légales contre le misérable spoliateur, et je serais heureux de pouvoir vous y seconder, si le cas le comporte.

Quand cette nouvelle situation domestique vous sera devenue plus familière, vous y sentirez tous une précieuse compensation, déjà sensible à tout spectateur bienveillant : c'est l'homogénéité et la netteté de vos liens mutuels, qui vont ainsi devenir plus complets et plus augustes. La sanctification du malheur ne vous a hélas ! manqué jamais : mais vous n'aviez pas encore subi la plus douloureuse des épreuves, la trahison par les siens. En perdant un tronc vicieux et un membre indigne, votre famille fait réellement une précieuse acquisition, celle de la plus parfaite harmonie. Considérez, votre noble sœur et vous, que nous procédons surtout de nos mères, et soyez de plus en plus fier de la vôtre, qui sera de mieux en mieux appréciée désormais. Elle vous a transmis le nom d'un digne aïeul : laissez l'ignoble russe abdiquer cette sainte souche pour se lier à un tronc flétri. Dénués maintenant de toute espérance héréditaire, ses deux vrais enfants ont conservé, et même agrandi, la haute valeur de leurs âmes. Leur parfaite union va leur permettre d'utiliser dignement cette supériorité naturelle pour surmonter les embarras matériels, sans compter sur aucune ressource factice, mais en ayant lieu d'espérer la sympathie et le concours de tous les cœurs honnêtes.

Ma triste lecture d'hier m'a laissé, dans son ensemble, une impression consolante, en reconnaissant combien cette mémorable lettre est exempte de toute indication de désespoir. J'attribue d'abord cet heureux symptôme à votre digne sentiment des nouveaux devoirs domestiques résultés d'une telle fatalité. Vous voilà, plus que jamais, devenu, dans la forme comme au fond, le chef actif de votre famille, le soutien essentiel de deux nobles existences féminines. Cette nouvelle attitude va développer en

vous un surcroît habituel d'énergie, pour surmonter les difficultés extérieures, au lieu de succomber à leur ascendant. Un tel sentiment de votre dignité domestique ne tardera point à réagir heureusement sur une santé devenue encore plus précieuse à vos proches. Elle n'est point, j'espère, aussi délabrée que vous le supposez. A votre âge, une éminente organisation cérébrale peut opérer, sous de dignes impulsions, une réaction nerveuse dont l'efficacité physique vous est trop peu connue.

Outre ces saintes influences domestiques qui manquent à tant d'autres, la résignation et la sérénité marquées dans votre lettre d'hier me semblent aussi dues à l'irrésistible entraînement de notre situation républicaine, qui vous rattache directement à l'évolution fondamentale de l'Humanité. Un homme aussi bien organisé de cœur et d'esprit doit aujourd'hui se sentir, à votre âge, intimement appelé à devenir un noble organe personel du vrai Grand Etre, au service duquel votre existence physique et morale peut être vraiment précieuse, de manière à mériter tous vos dignes soins. Comme ce genre d'appréciation tombe plus spécialement sous mon ressort philosophique, je crois ici devoir vous le développer assez pour le rendre caractéristique. Ma maturité systématique me permet de mieux sentir que vous-même votre propre destination mentale et sociale. Or, je sais que rien ne peut autant vous consoler et vous soutenir que la perspective réfléchie d'une telle carrière.

La grande régénération réservée à notre siècle consiste surtout à fonder enfin la force morale, dont le moyen âge ne put qu'ébaucher l'empire, sur des bases trop précaires et dans un milieu trop défavorable. Substituant à jamais le règne de l'Humanité au règne provisoire de Dieu, il s'agit, en un mot, d'organiser la vraie providence, soit prévoyante, soit pourvoyante. A cette fin, il faut regarder les femmes et les prolétaires comme les éléments essentiels de la force morale, à la fois de sentiment et d'opinion. Ces deux immenses classes sont restées jusqu'ici en réserve, faute d'une destination vraiment digne d'elles. Dans la partie négative de la grande révolution, l'une demeura presque passive, et l'autre n'intervint gravement qu'à titre d'auxiliaire décisif des bourgeois contre les nobles. Toutes deux sont destinées à dominer sa partie positive, de manière à terminer la crise rénovatrice. Le volume que je vous ai envoyé explique déjà la haute participation propre au sexe affectif, qui, en développant sa vraie nature et sans altérer son existence domestique, deviendra le plus pur mobile de la régénération totale, tout en

améliorant beaucoup sa situation sociale. Vous y verrez encore mieux la grande intervention politique que l'ensemble de l'évolution antérieure assigne aujourd'hui aux prolétaires, seuls aptes à fournir les dignes organes du gouvernement temporel, pendant toute la durée de la transition finale, ou jusqu'à ce que leurs chefs matériels soient assez régénérés par une sage compression populaire.

Mais ces deux grandes forces du sentiment et de l'activité ne pourraient dignement accomplir leur sainte et difficile mission, si leurs impulsions spontanées n'étaient pas systématiquement concentrées par l'influence intellectuelle. Telle est la tâche exclusivement réservée au sacerdoce de l'Humanité. Son office indispensable, sans lequel avorterait le mouvement universel, se décompose en deux constructions successives, l'une philosophique, l'autre poétique, dont la seconde suppose la première. Je regarde celle-ci comme assez accomplie déjà par le Positivisme, sauf les développements convenables. Car l'ensemble du passé a été maintenant assez étudié pour permettre de concevoir l'avenir, et d'y adapter le présent. Mon second grand ouvrage ne laissera, j'espère, aucun doute sur un tel résultat, déjà indiqué par le *Discours* publié en 1848. Le moment est donc venu, à mes yeux, de commencer, ou du moins de préparer directement la seconde partie essentielle de la construction religieuse, en développant l'aptitude esthétique du Positivisme, caractérisée dans ce même préambule général. Telle est la grande tâche sacerdotale que je crois réservée à votre jeune intelligence, qui pourra exercer avec éclat ses riches facultés, et même y utiliser sa poétique érudition. Je ne crois nullement à la division absolue que l'on suppose exister entre le génie philosophique et le génie poétique. Mais je dois croire à la triste brièveté de notre vie individuelle, qui ne permet point aux mêmes âmes d'exercer tour à tour deux offices éminents, dont chacun exige tout le temps et toute la verve que nous pouvons employer. Je me félicite du glorieux privilège qui, seul entre tous les philosophes, m'assigne une double carrière, en constituant la supériorité morale de la vraie religion, après avoir fondé sa supériorité mentale. Mais, malgré mes inclinations et mes aspirations poétiques, je sens mieux que personne qu'un autre instituera l'art positiviste, par des productions décisives, auxquelles il est réservé d'entraîner vers le véritable avenir les cœurs prolétaires et féminins. Depuis que je vous connais, vous m'avez paru seul remplir les conditions essentielles de cette sainte mission poétique. Vous voilà maintenant parvenu

à l'âge où commencent de telles carrières exceptionnelles et vous y arrivez après avoir été profondément trempé par le malheur, sous toutes ses formes essentielles. A vous dont le passé n'offre presque que d'intimes douleurs, il appartient de chanter dignement les joies futures de notre existence normale, surtout celle du cœur, appelée à un essor sans exemple. Vous me présentez tous les symptômes essentiels d'une grande destinée poétique : suivez-la désormais directement, en écartant toute autre mission sociale.

Je préfère ignorer en quoi consistent vos dissidences actuelles envers le Positivisme ; car je présume qu'elles se dissiperont bientôt, peut-être après la lecture de mon *Discours* préliminaire. Mais, dussent-elles persister, et même s'aggraver, ne craignez pas qu'elles vous empêchent jamais de devenir le poète d'une doctrine avec laquelle vous avez déjà contracté suffisamment des affinités fondamentales. Loin de vous en préocuper, n'y voyez, comme moi-même, qu'une garantie de plus de votre indispensable individualité, que nous saurons tous, je l'espère, respecter toujours. Chateaubriant différait, à beaucoup d'égards, des opinions de De Maistre. Il n'en devint pas moins le poète du mouvement philosophique correspondant. Appelé envers moi à une attitude semblable, mais plus digne et plus durable d'après la supériorité du but commun, vos dissidences se trouveraient beaucoup plus naturelles. Un avenir encore peu déterminé ne saurait susciter des notions aussi homogènes qu'un passé pleinement accompli. La conformité des sentiments et des tendances assurerait assez la convergence des impulsions générales.

Quant aux obstacles résultés des infirmités physiques que vous prévoyez, songez aux ressources de votre âge et à la puissance des réactions cérébrales. Mais, dussent-elles devenir bientôt aussi imminentes qu'elles sont vraiment invraisemblables, elles ne devraient point empêcher votre essor. La cécité du grand poète républicain vous indique l'aptitude du génie esthétique à surmonter les entraves résultées d'une situation physique qui, au fond, nous place naturellement dans les mêmes conditions que nous établissons artificiellement pour mieux composer nos tableaux intérieurs. Si Milton trouva des filles pour écrire ses chants, les vôtres seraient déjà certains de la sainte assistance d'une digne sœur.

Aucun motif grave ne peut donc vous interdire une carrière aussi conforme à l'ensemble de votre nature et de votre éducation, où vous obtiendriez un éternel renom en rendant un incom-

parable service. Vous pouvez, dès aujourd'hui, commencer cette grande mission, en donnant une direction plus poétique que philosophique à vos compositions habituelles. Au lieu de refaire votre examen du Positivisme, que repousserait la censure rouge, développez davantage votre heureux projet sur l'amour, pour lequel elle sera moins ombrageuse.

Mais ma sollicitude paternelle doit surtout vous recommander une importante modification dans votre manière naturelle de vivre. Fuyez, autant que vous le pourrez, les lettrés; cherchez principalement la société intime des prolétaires et des femmes. Ne croyez pas que les riches constituent aujourd'hui la seule classe radicalement contraire à la grande régénération. Les divers lettrés lui sont, au fond, non moins hostiles et leur opposition est plus dangereuse. Il n'y a que troubles et mécomptes à attendre du commerce de ces prétendus penseurs, qui, n'étant réellement propres qu'à des professions inférieures s'ils eussent été mieux élevés, aspirent tous à la dictature universelle, sans qu'aucun consente à être seulement le second. C'est la fréquentation de cette race indisciplinable qui vous expose au scepticisme et au découragement, contre lesquels votre cœur peut seul réagir par des efforts qui vous épuisent inutilement. Vos heureux liens de famille vous assurent de dignes rapports féminins, que vous pouvez d'ailleurs étendre aisément. Joignez-y de nobles relations populaires, et concentrez vos habitudes dans ces deux grandes classes, les moins altérées de toutes par l'anarchie actuelle, et surtout les mieux disposées à se régénérer sincèrement. C'est d'en bas que doit procéder la rénovation moderne, encore plus qu'aux temps de saint Paul et de saint Augustin. Vos inclinations démocratiques et vos besoins affectifs vous disposent à préférer ce genre de contacts, dont vous n'êtes détourné que par des mœurs trop littéraires. Sachez surmonter cet obstacle encore récent, et vous trouverez la paix du cœur avec la foi de l'esprit. C'est dans ce double milieu que l'avenir humain doit surtout se développer. Là donc vous en trouverez aujourd'hui le vrai sentiment spontané, que vous êtes appelé à poétiser, comme moi à le systématiser. Je vous recommande une pratique dont je me suis moi-même très bien trouvé, surtout depuis deux ans que je vis de plus en plus ainsi. Vous avez pu apprécier l'éminente prolétaire qui, aimant en sœur ma chaste compagne éternelle, m'a voué ensuite un zèle incomparable. Il y a deux ans que je loge chez moi son estimable mari et son digne fils, quoiqu'ils ne me servent nullement. Leur touchante union me fournit un spectacle de plus en

plus salutaire, qui m'initie davantage à l'avenir normal, en compensant d'ailleurs mes propres fatalités privées. En même temps, la fondation de la société positiviste m'a heureusement fourni des relations vraiment intimes avec d'éminents ouvriers. Si ce double commerce convient beaucoup au philosophe, vous sentez que le poète doit s'en trouver encore mieux. Tel est donc le conseil pratique sur lequel j'insiste cordialement en terminant la réponse décisive suscitée par votre précieuse lettre d'hier.

Salut et Fraternité,

Auguste COMTE.
110, rue Monsieur-le-Prince.

Le 28 Aristote 62 (lundi 25 mars 1850).

(Reçu le mardi 22 saint Paul 62)
Réponse le surlendemain.

Paris, le 10 juin 1850.

Monsieur,

Nous avons été tous trois vivement touchés de l'intérêt que vous voulez bien nous témoigner au sujet de la conduite assez équivoque de notre frère. Nous vous remercions du fond du cœur pour les renseignements favorables que vous avez bien voulu fournir sur nous à M. Pommier auprès duquel nous vous prions d'être l'interprète de nos sentimens. Les démarches indirectes qu'il veut bien tenter auront du moins pour effet de faire connaître à Félix qu'il y a encore sur la terre des esprits droits qui s'intéressent à nous. Toutefois, afin que ces démarches puissent être dirigées d'une manière conforme à notre propre système de conduite, je crois devoir vous transmettre ici quelques renseignements sur la position que Félix a prise vis-à-vis de nous. Dans une première lettre, fort vague, écrite quelque temps déjà après la mort de notre père, apprise par nous indirectement, ainsi que j'ai déjà eu l'honneur de vous l'écrire, Félix se bornait à énoncer quelques phrases banales desquelles il était difficile de tirer une conclusion formelle. Une seconde lettre, écrite peu après, sans parler en rien du chiffre de la fortune héritée, contenait un exposé assez confus dans lequel notre frère déclarait qu'il était fort gêné, que la fortune s'élevait à peu de chose, attendu les dettes sacrées qu'il fallait servir, et que d'ailleurs il ne pouvait toucher son argent (le capital sans doute) avant deux années.

Ce fait nous a été confirmé par les Lamé qui ont saupoudré leurs renseignements *d'indications inexactes*, comme nous l'avons vu par les démentis de Félix lui-même à propos de son mariage. Nous connaissons, du reste, la morale bourgeoise, et bien que M. Lamé ait de lui-même écrit à notre frère une lettre toute en

notre faveur, il a été évident pour nous que dans sa famille on trouvait toute simple la spoliation qui nous menace.

Nous avons donc pris pour base de notre correspondance avec Félix cette assertion que la fortune de notre père ne serait pas libre avant deux années, et dans nos lettres nous n'avons pas émis le moindre doute sur la rectitude de sa conduite à notre égard. M. Lamé a, de même, mis dans sa lettre une atmosphère de partage. De sorte que notre frère, ne sachant comment nous dépouiller à la face du soleil, est singulièrement embarrassé! Jusqu'à l'expiration des deux années, nous suivrons la même ligne de conduite, le remerciant de la pension qu'il fait à notre mère, en attendant mieux, et ne lui laissant aucune échappatoire.

Nous sommes persuadés qu'une fois marié, il va, comme autrefois notre père, chercher un prétexte pour rompre avec nous. Alors nous changerons de conduite. Déjà, à propos d'une lettre un peu retardée, il a voulu faire le méchant avec notre mère, qui lui a vertement répondu. C'est un ballon d'essai.

J'ai pensé que ces explications n'étaient pas inutiles, car il est bien entendu que nous n'aurons jamais vis-à-vis de notre frère le rôle de solliciteurs, et que, jusqu'à nouvel ordre, nous ne doutons nullement de la droiture de ses intentions. Nous désirons ne lui fournir aucun prétexte; il faudra que la rupture vienne de lui. Du reste, si elle doit arriver, qu'elle se produise bientôt, car ce rôle équivoque me répugne au dernier point.

Vous me faites l'honneur de me demander mon opinion sur le calendrier positiviste qui vient d'éveiller, à ce qu'il paraît, la susceptibilité des réactionnaires. Il a été mûrement combiné et demanderait un examen systématique auquel je ne puis me livrer dans cette lettre. Je me contenterai de vous soumettre une substitution et deux additions. Le 23 Dante porte le nom de Th. A. Kempis. Or, il est reconnu aujourd'hui qu'il n'a été que le *copiste* de l'*Imitation* dont le célèbre Jean Gerson est le véritable auteur. L'historien Henri Martin a établi ce fait après avoir lu et étudié les autres ouvrages du chancelier, afin de bien se rendre compte de l'état de la question. Il semble donc juste de rétablir dans le mois Dante e nom du véritable auteur de l'*Imitation*.

Le mois Charlemagne qui représente la civilisation féodale n'offre pas le nom de Mathias Corvin, glorieuse personnification du peuple maggyar, qui a lutté contre l'Islam à l'est, comme l'Espagne l'avait fait à l'ouest. Durant près de trois siècles, ils ont supporté seuls cette lourde tâche, je dis seuls, car les empereurs ne jouent qu'un rôle nominal dans ces guerres saintes, et l'élément saxon y figure à peine. L'Europe ne sait pas son histoire, sans quoi elle n'eût sans doute pas laissé égorger ces glorieuses vedettes de la civilisation qui, en fermant les défilés des Karpathes et en gardant la ligue du Danube, ont sauvé l'Occident du féroce Mahomet II. Or, au quinzième siècle,

ce sont bien les Maggyars, et non point les Saxons, ni les Polonais, qui ont tué 30,000 hommes sous les murs de Belgrade (siège de 1456) et qui ont gagné l'épouvantable bataille de Sémendria.

Mathias Corvin est d'ailleurs digne de son peuple. Il institue une armée régulière, fonde une législation, établit à Bude une Université. Comme homme de guerre et homme politique, il foudroie d'une main les troupes de Mahomet, et de l'autre porte les premiers coups à cette détestable unité autrichienne qui eût étouffé le peuple sous une vaine apparence de hiérarchisation. Kossuth, vaincu par l'armée austro-russe, a dû pleurer de rage, en se souvenant que Mathias avait enfoncé à coups de canon les portes de Vienne et déployé sur ses murs la bannière de saint Etienne.

La seconde addition que je prendrais la liberté de vous proposer est relative au nom de Jeunes, qui figurait dans le mois de Bichat. L'importance de sa découverte, la persévérance de ses recherches, son noble désintéressement, me semblent mériter cet honneur. En tout cas, je vous serais très obligé de me faire connaître les raisons qui ont pu vous déterminer à l'exclure. Je serais de même désireux de savoir quels motifs vous ont fait admettre Lycurgue et exclure Solon dans le mois Moïse. Leurs titres réels sont à peu près aussi peu authentiques, mais leurs types sont comme inséparables, et pour mon compte, j'avoue que la civilisation dorienne, qui admettait la communauté des femmes (1), m'est beaucoup moins sympathique que la civilisation attique représentée par Solon, dans les sentiments de l'Humanité. Voici trois erreurs typographiques que j'avais marquées dans la première édition du calendrier. Je ne sais si elles sont reproduites dans la seconde, qui vient de m'être enlevée :

Page 12, ligne 2, irréprochable, lisez irrévocable.
18 Dante. Chateaubriant, lisez Chateaubriand.
11 Descartes. Vauvernagues, lisez Vauvenargues.

Vous apprendrez avec un certain intérêt que depuis une année environ je m'occupe d'une composition analogue à celle dont le calendrier prévoit l'apparition (page 12). Je n'en ai encore rien écrit. Je ne sais même si je l'exécuterai ou si j'en laisserai le soin à un ami, que j'élève, suivant en cela ma vocation qui me porte à saisir un jeune homme et à ne l'abandonner qu'au bout d'un an ou deux. C'est le quatrième que j'élève ainsi spontanément; et bien que je me sois un peu refroidi par l'insuccès de ma troisième éducation, opérée sur un communiste, qui a résisté à toutes les attaques spiritualistes dont je l'ai rendu l'objet, en capitulant toujours à propos de la morale, et en s'amendant au sujet de la famille; comme mon quatrième élève a de certaines dispositions esthétiques,

(1) Xénophon. *Repub. spart.*

je lui ai fait subir une série d'entretiens sur l'esthétique moderne. Il est aujourd'hui disposé à jeter à l'eau tous les brimborions de la poésie actuelle, *à Elvire, sur une boucle de cheveux, etc.* Il est résolu à tenter une œuvre synthétique qui retrace l'évolution de l'Humanité. Je vais avoir l'honneur de vous détailler le système esthétique qui nous a amené à cette composition. Vous ne pourrez du moins nous refuser le mérite d'avoir médité consciencieusement sur un sujet peut-être encore prématuré.

Toute œuvre de poésie doit, pour être grande et forte, contenir un élément religieux et un élément humain. Cet axiome est aisément vérifiable dans les compositions qui appartiennent au passé. Dans l'*Iliade* et l'*Odyssée* figurent les dieux de l'Olympe à côté des mortels. La *Comédie* de Dante retrace la vie humaine et la vie supérieure enlacées d'une manière continue, et le poète parti de la terre parcourt les espaces du ciel sous le regard de sa maîtresse. De même dans Milton, Tasse, Shakespeare, etc. Toute œuvre qui ne répond pas à ces conditions est une œuvre morte. Ainsi, la poésie descriptive, ainsi les compositions isolées de Hugo, de Lamartine, etc. Or, quel est, quel peut être l'élément religieux de la poésie moderne. Byron et Gœthe sentant la nécessité de le produire l'empruntent au passé; ainsi *Manfred* évoque l'esprit des eaux; ainsi le *Faust* se termine par une lutte entre les anges et les démons qui veulent saisir l'âme du philosophe. Mais ni Gœthe ni Byron, en écrivant ces lignes, ne croyaient, non plus que leur public, à la réalité de l'esprit des eaux, à l'existence des bons et des mauvais esprits. Leur poésie, toute magnifique qu'elle soit, n'a donc pas un caractère *naturel*. Le lecteur, en ouvrant le volume, est obligé de faire une convention avec son esprit : ah! bon, se dit-il, c'est de la poésie, je dois croire aux inventions du chantre.

Lorsque l'art en est là, il est mort. Toute la puissance d'imagination d'un homme, tout l'éclat de sa couleur, toute la richesse de son style, ne peuvent donner à son œuvre le caractère de la vie. C'est pour cela que Byron, si admirablement doué, ne soutient pas un instant la comparaison avec Homère et Dante, les derniers, n'empruntant pas au passé des conceptions mortes, donneront à leur œuvre une réalité aussi vive pour eux que pour la masse. Si le développement des sciences a donc balayé sans retour et le Panthéon grec et le paradis chrétien, il faut donc commencer par opérer une réforme dans la langue de la poésie; il faut en faire disparaître Jésus, Satan, les anges, les saints et classer tous ces gens-là dans les dictionnaires mythologiques à côté d'Apollon et de Jupiter.

Mais cependant, si la vérité de cet axiome est incontestable que la poésie est composée de deux éléments, l'élément religieux et l'élément humain, où prendre le premier?

Voici ce que nous pensons.

Dans l'origine, l'adoration de la nature se manifeste sous un caractère de culte individuel. Ainsi le feu, la mer, la forêt s'appellent dans l'*Iliade*, Vulcain, Pluton-Pan; ainsi la terre s'appelle Gé et le ciel Uranos. Puis, à mesure que la conception scientifique dévore les frêles créations de l'imagination humaine, les dieux rentrent tous dans le sein de la nature d'où ils étaient sortis, et alors se produit le polythéisme alexandrin qui adore une seule divinité, Physis, la nature.

Le catholicisme, épouvanté des conséquences de cette adoration qui sanctifiait jusqu'aux manifestations les plus obscènes de la nature, la frappe d'anathème et oblige ainsi l'âme humaine à se replier en elle-même pendant plusieurs siècles, à développer sa sentimentalité, à produire sa rêverie.

La synthèse se fait aujourd'hui, et c'est ce que nous appelons le sentiment religieux dans l'art. Nous voulons étendre à toutes les compositions poétiques cette vie rêveuse de l'âme, tournée maintenant vers la nature privée de son grossier caractère original. Ce que l'homme antique appelait le Xanthe, nous l'appelons un fleuve. Ce qu'il appelait Uranus, nous l'appelons le ciel. Lui, il adorait parce qu'il croyait, expliquant mal la solidarité de tous les phénomènes, à une action volontaire, du fleuve ou du ciel sur la destinée humaine. Nous n'adorons plus, mais transportant sur la nature cette sentimentalité longuement développée pendant le moyen âge, nous enveloppons, comme les grandes époques de poésie, le monde restreint et fini de la matière dans le réseau mystérieux de nos rêves et de nos aspirations.

Maintenant il faut faire passer cette vague conception dans le domaine de l'art, il faut lui donner une forme saisissable, un contour, et c'est par l'histoire que nous arrivons à ce but; en composant, comme vous l'avez dit, un immense poème évolutionnaire qui, prenant la société à l'époque théocratique la conduise jusqu'aux idées modernes. Alors s'évanouissent les angoisses de l'esprit tourmenté; alors les poésies lugubres des sceptiques apparaissent comme des colonnes sans chapiteaux, et l'Humanité conçoit pourquoi elle a tant souffert. Elle errait, elle cherchait sa route. Aujourd'hui elle sait, et revenant à une foi, comme au jour de son début, elle se repose en paix dans la contemplation de la vérité acquise par tant d'efforts.

Toute autre voie nous semble étroite et fausse. Chose étrange, que cette reproduction d'élémens déjà produits quand l'artiste ne veut ou ne peut voir plus haut. Ainsi, pendant qu'un homme d'un talent réel, Victor de Laprade, abandonne une route suivie avec bonheur, pour reproduire la poésie catholique, purement catholique, c'est-à-dire sans l'exaltation de la nature, d'autres, Banville, Baudelaire et autres misérables font reparaître l'obscénité des com-

positions antiques. Ils croient par là se draper d'une manière originale, et ne se doutent pas que la force des choses le produit seulement pour qu'ils fournissent au philosophe un sujet d'observation.

Quant au drame, au narré du poème en question, nous nous évertuons à le composer, mais jusqu'à présent sans trop de succès. Ecrire une telle œuvre serait du reste l'affaire de dix ans. Peut-être est-il encore trop tôt pour la tenter, je le répète. Il serait possible que la masse n'étant pas encore au niveau de la conception générale, l'artiste soit dans l'impuissance de puiser en elle son imagination. Du reste, ce que je sais, c'est qu'un jour ou l'autre, le poème se fera, et que ce sera la plus magnifique œuvre que l'art ait jamais produite. L'honneur de l'initiation vous en reviendra tout entier, car, bien qu'au fond le *Faust* soit quelque chose d'analogue, on entend d'un bout à l'autre de ce poème, comme un accompagnement d'éclats de rire, et la voix de Satan domine celle du bien. Quelle beauté morale pourrait donc avoir cette composition? Elle dévore ceux qu'elle n'endort pas.

Recevez, je vous prie, Monsieur, l'expression de mon respect et de mon affection.

Thalès Bernard.

P.-S. J'avais oublié de vous informer que j'ai quitté le ministère de la guerre vers la fin de 1848. Je m'y ennuyais trop profondément. Je me suis métamorphosé en professeur. Jusqu'à présent je n'ai pas gagné au change, mais j'espère qu'avec le temps tout s'arrangera. Du reste, trois mois plus tard, j'eusse été révoqué pour mes opinions, car on a fait une razzia dans laquelle tout ce qu'il y avait de bons républicains s'est trouvé compris.

Lettre de Thalès Bernard a Auguste Comte.

(Reçu le jeudi soir 24 Archimède 62)
(Réponse le lendemain)

Monsieur,

Une négligence commise par moi à la suite de mon déménagement ne m'a pas permis de recevoir votre aimable lettre aussitôt que je l'aurais désiré. Toutefois, elle m'arrive à temps pour que je puisse prévenir quelques amis, et je vous adresse mes remerciements de cette bienveillante communication.

Je n'ai pas encore terminé la lecture du précieux volume que vous m'avez adressé. Ce que j'en ai vu me confirme pleinement dans mes sympathies à l'égard de l'évolution sentimentale de la philosophie positive. Toutes ces nobles idées du culte de la femme, du veuvage éternel, du culte de l'Humanité, répondent victorieuse-

ment à ceux qui pourraient accuser votre philosophie d'être trop *positive*. Je suis bien désireux de répandre dans la mesure de mes forces ces idées nouvelles au sein du peuple, et si un projet de cours que j'ai formé n'échoue point, j'emprunterai certainement les 9/10 de la matière première au *Système de Philosophie positive* et au *Discours sur l'ensemble de la Philosophie positive*. La justesse du sentiment historique qui éclate dans ce premier ouvrage reparaît dans le second avec une merveilleuse faculté d'idéalisation dont, sans aucun doute, la complète éclosion est due à l'influence d'une personne qui n'est plus. A la lumière de l'amour vous avez vu toutes choses s'éclairer d'une manière plus vive. Si la Béatrice du Dante l'a en quelque sorte récompensé de son culte, en donnant aux chants du Paradis plus d'harmonie et de grâce, il s'est évidemment passé entre vous et l'idéal de la femme remarquable que vous avez perdue un fait moral analogue. Comme une mère qui découvre dans le cœur de son enfant les sentiments les plus purs et les plus suaves sait les amener à la surface et les développer aux dépens d'éléments secondaires, votre Béatrice, dominant votre vie intellectuelle et sentimentale, d'une manière invisible, a fait apparaître dans la *Philosophie positive* des germes qui, sans elle, auraient pu de longtemps ne pas se manifeeter. C'est assez pour qu'elle ait droit à la vive sympathie et au religieux respect des cœurs tendres et droits. En lisant les pages que vous lui avez consacrées, on ne peut se défendre de partager l'émotion qui vous agite, et dans l'avenir, vos deux noms seront certainement associés par le sentiment populaire.

Nous vous remercions tous de l'intérêt que vous voulez bien prendre à notre situation. Notre mère est un peu plus contente de Félix ; elle a reçu de lui ces jours-ci une traite et une lettre dans laquelle il déplore avec *sensibilité* la négligence de son frère et de sa sœur qui depuis longtemps ne lui a pas écrit; nous allons lui expédier nos motifs de ce chef. Cependant, somme toute, sa lettre n'est pas mauvaise. On y remarque une meilleure influence. Aussi, tout en lui disant notre façon de penser, le ferons-nous d'une manière très amicale et toute fraternelle. Je devais vous donner connaissance du revirement, puisque je vous avais parlé en termes sévères d'une conduite que je devais blâmer, et j'aurais soin de vous tenir au courant du bien et du mal qui pourront survenir, car vous êtes à peu près la seule personne au monde à l'estime de laquelle nous tenons et qui nous estime nous-même avec connaissance de cause.

Salut et fraternité. Thalès BERNARD.

16, rue du Cherche-Midi.

P.-S. — Veuillez adresser pour moi un salut affectueux à l'excellente Sophie, dont la conduite a été si digne envers vous dans toute occasion.

A MONSIEUR COMTE, 10, RUE MONSIEUR-LE-PRINCE.

Paris, 28 *juin* 1851.

Monsieur,

Je m'empresse de vous remercier des feuilles que vous m'avez adressées, et, si je ne me trompe, j'aurais dû le faire un peu plus tôt, car, vers l'époque de mon déménagement j'ai reçu de vous un petit envoi que l'embarras du moment m'a fait laisser sans réponse. Soyez donc assez bon pour me pardonner cet oubli, sachant d'ailleurs avec quelle méticuleuse attention ceux qui ont, comme moi, la vue malade, choisissent pour prendre la plume et les jours et les heures.

J'espère que votre vie se déroule tranquille et heureuse. Pour accomplir ce grand devoir, le dévouement à l'Humanité, vous avez supporté de pénibles sacrifices; vous êtes récompensé aujourd'hui en voyant se développer sous vos yeux l'école qui vous doit sa naissance. C'est assurément une grande satisfaction, et elle vous rendrait parfaitement content, s'il n'y avait pas dans la mémoire du cœur de tendres souvenirs qu'aucune joie intellectuelle ne peut jamais effacer. J'écris ces lignes sans crainte de raviver une douleur déjà ancienne, sachant que vous n'êtes pas de ceux qui, par une sorte d'égoïsme, se détournent de l'affliction et arrachent de leur âme le souvenir de ceux qu'ils ont aimé.

En ce qui nous concerne, j'aurais aimé à vous transmettre de bonnes nouvelles, car je connais tout l'intérêt que vous nous portez. Mais, si au point de vue matériel nous sommes assez tranquilles depuis quelques mois, notre mauvaise santé à tous ne nous laisse guère jouir de repos. Notre mère particulièrement a été fort souffrante cet hiver. Heureusement les beaux jours sont venus et ont exercé sur elle une salutaire influence, mais sans nous enlever de funestes appréhensions pour la saison froide.

Je suis donc assez morne, tâchant de travailler pour oublier. J'ai mis tout-à-fait de côté la vie littéraire. Il ne m'en reste que le remords de l'avoir suivie quelque temps et de n'avoir pas embrassé une carrière qui m'eût permis d'assurer à ma famille une existence plus heureuse. Je vois cela aujourd'hui qu'il n'y a plus rien à réparer.

Le seul amendement possible, c'est de consacrer tout le reste de ma vie à ce devoir, et j'exerce le métier de professeur de français, fort désagréable du reste, avec une certaine satisfaction, à ce point de vue, bien que j'aie encore un reste de regret dans un coin du cerveau.

Pour m'abrutir tout-à-fait j'ai repris avec un ami qui veut bien me servir de secrétaire mon *Histoire des variations du polythéisme*, assommant travail que j'exécute avec des intermèdes de deux

années, et dont je ne vois pas la fin. Cependant, comme il faut toujours que l'homme de lettres montre le bout de l'oreille (rappelez-vous l'*Adieu aux muses* du poëte), j'ai quelque part dans les mains d'un collaborateur deux vaudevilles qui attendent une occasion pour se montrer au grand jour. Mais ceci ne contrevient pas à l'engagement que j'ai pris vis-à-vis de moi-même. Je ne ferai plus de littérature d'aucun genre *pour moi*, mais je me réserve le droit d'écrire pour mon amusement, que ne puis-je dire pour celui du public! — Si donc un jour vous entendez parler d'un nouveau vaudevilliste qui est un homme très farce et un garçon sans souci, ne vous étonnez pas, ce sera moi. On m'a déjà fait ce compliment dans une maison où j'ai recueilli les plus beaux éloges pour une romance de ma façon, en vers de quatre pieds.

Le fond de tout cela est que la vie me paraît si morne que je cherche des distractions d'une nature quelconque, et à l'aide de quelques superfétations littéraires, je me glisse çà et là dans le monde. Puis, quand j'ai entendu ces gens à cervelles creuses, pesé leur bêtise, sondé leur méchanceté, vu de face leurs vices, je me replie découragé sur moi-même, en me demandant où est cette humanité forte et grande pour laquelle combattent les apôtres. Est-ce donc là ce que produit l'éducation de l'homme : un scélérat perfectionné ?

Heureux ceux qui, comme vous, Monsieur, ont reçu une vocation tellement forte qu'elle les entraîne vers la réalisation d'une idée à travers tous les obstacles de l'exécution. Je serais tout-à-fait chagrin de me sentir aussi impuissant, aussi sceptique, si d'un côté je n'avais pas accepté depuis longtemps l'obscurité, et si, d'un autre, les vocations n'étaient pas tellement diverses que celui qui pleure, comme celui qui rit, celui qui bénit, comme celui qui condamne ont leur rôle dans le grand concert social.

Ma mère et ma sœur se recommandent à votre bienveillant souvenir. Et moi, en vous offrant un salut de respectueuse amitié, je vous prierai de vouloir bien exprimer d'une manière toute spéciale à l'excellente Sophie le bon souvenir que j'ai gardé d'elle pour son dévouement envers vous. Dans votre vie, Monsieur, toute pénible qu'elle ait été, vous avez rencontré des cœurs d'or; et ceux-là étaient bien mauvais qui n'ont pu se transformer en s'approchant du vôtre.

Thalès BERNARD,
72, rue du Cherche-Midi.

(*Reçu le dimanche 12 Charlemagne, 63.*)

Répondu le lendemain.

LETTRE DE THALÈS BERNARD A AUGUSTE COMTE.

(Reçu le jeudi 15 saint Paul 64).
(Réponse le mardi 20).

Paris, 31 *mai* 1852.

Monsieur,

Je vous dois bien des remerciements pour l'aimable envoi que vous avez bien voulu me faire du second volume de *la Politique positive.* Je suis charmé que la difficulté de votre position personnelle n'ait point nui à la publication de ce nouveau tome, qui sera bientôt suivi des deux autres si votre éditeur reste dans les mêmes dispositions. Au moins vous avez des consolations intellectuelles plus que suffisantes pour vous soutenir, si les chagrins et les persécutions ont rendu amère une trop longue part de votre existence; cette mission intellectuelle a d'ailleurs fait surgir de précieuses sympathies qui ne sont pas de celles qu'un événement inattendu ou une mort soudaine peut faire disparaître, puisque vous êtes maintenant le chef et le centre d'une famille philosophique qui reçoit de vous la lumière et la vie. Comptez-moi toujours, je vous prie, au nombre de ses membres surérogatoires, qui, tout en se croyant obligés de suivre leur voie propre, ont pour votre personne une estime égale à leur affection.

J'avais espéré faire cet hiver un échange littéraire avec vous, et donner comme Ménélas une armure d'airain pour une armure d'or, mais un contretemps inattendu m'a empêché de publier mon mémoire sur les variations du polythéisme, dans lequel vous auriez vu, je pense, avec intérêt, une application de la philosophie positive, en tant que méthode, à la philosophie de l'histoire mythique, application que je me propose de développer dans mon grand ouvrage quand le moment sera venu, mais dont le mémoire en question offrait un spécimen intéressant. Si je puis mettre de côté les fonds nécessaires, l'hiver prochain, j'aurai le plaisir de vous faire hommage d'un livre qui doit vous revenir comme à sa source naturelle.

J'ai du reste eu l'occasion de faire de la propagande en votre faveur au commencement de l'année. Il m'est arrivé, parmi mes élèves, un russe Livonien (vous savez que la *famille* russe comporte plusieurs espèces), qui connaissait tout juste votre nom. Je lui ai fait présent de votre *Discours sur la Philosophie positive*, pour qu'il l'emporte avec lui à Pétersbourg où il est préparateur de chimie au Lycée impérial; mais comme ledit russe croit au magnétisme et à la magie, je doute qu'il vous fasse beaucoup d'honneur. Ce jeune homme voulait absolument que je lui donnasse une lettre d'introduction auprès de vous, je m'en suis dispensé, après qu'il m'a eu prouvé la possibilité d'évoquer les morts. J'ai pensé que votre temps pouvait être mieux employé qu'à écouter de pareilles bille-

vesées. J'ai eu, du reste, dans cette société, occasion de vérifier plusieurs remarques précédemment faites sur les *Barbares vernis*, comme les appelle un voyageur célèbre, et je crois qu'on pourrait appliquer à la Russie cette définition fameuse, en la modifiant un peu : « La Russie est une préfecture de police dont le centre est partout et la circonférence nulle part. »

Vous me demanderez peut-être ce que sont devenus les projets littéraires dont je vous parlais il y a un an. En vérité, à part la mythologie qui est mon vautour de Prométhée, j'ai tout laissé là ; pour présenter mes vaudevilles, il fallait les recopier, c'était trop ennuyeux ; pour finir mon roman historique interrompu longtemps, il fallait relire 50 volumes. De sorte que gagnant ma vie comme professeur de français dans le quartier Rivoli, j'ai fermé mes manuscrits avec l'intention de me reposer deux ou trois ans et de travailler à refaire le vieil homme que la misanthropie avait un peu altéré ces derniers temps. Il y a toujours assez de gens qui écrivent; je consens donc à ne plus faire de littérature pour mes amis à condition que l'avantage sera réciproque. Toutefois, tant que ce serment ne sera pas imprimé, je ne pense pas trop le tenir.

Pour ma famille, elle mène toujours son existence humble et un peu inquiète. Ma sœur se présente en ce moment même pour obtenir une salle d'asile; si elle passe des examens favorables, nous trouverons par là un certain allégement à notre position.

Recevez, je vous prie, Monsieur, l'assurance de mon affection dévouée et de ma profonde estime. J'espère que l'excellente Sophie est en bonne santé.

Ma mère, qui a été charmée d'avoir indirectement de vos nouvelles, se joint à ma sœur pour vous présenter d'affectueux compliments.

Th. Bernard.

A M. de Roosmalen, 22, rue des Petits-Augustins.

Monsieur,

Je suis très touché de votre honorable envoi, et je vous prie d'agréer, à votre tour, l'exemplaire ci-joint de mon *Discours sur l'ensemble du Positivisme,* suivi des divers opuscules positivistes publiés jusqu'ici.

Salut et fraternité.

Auguste Comte,
10, *rue Monsieur-le-Prince.*

Le 20 Archimède 63 (*lundi soir* 14 *avril* 1851).

Deux lettres de Thalès Bernard a M. Pierre Laffitte.

Paris, 17 novembre 1867.

Monsieur,

Depuis de si longues années que nous ne nous sommes vus chez

notre illustre ami Auguste Comte, auquel la postérité a fini par accorder la gloire que d'indignes menées l'empêchèrent d'acquérir de son vivant, j'ai continué ma carrière poétique et littéraire, avec plus de ténacité que de bonheur, et je m'autorise aujourd'hui de nos anciennes relations pour vous présenter ma liste de souscription pour les *Mélodies pastorales*, sur laquelle figurent les noms des principaux amis du *Progrès*.

Ce recueil, commencé depuis onze ans, a pour objet de faire sauter de la poésie toute la vieille mythologie païenne ou chrétienne, en n'y gardant que la beauté de la nature et les sentiments du cœur. A ce titre, il peut peut-être vous intéresser. A l'Exposition universelle, il a été admis dans la classe G, destinée à l'enseignement populaire.

Le prix de la livraison est de *deux francs*.

Recevez, je vous prie, Monsieur, avec le témoignage de ma haute estime pour vos nobles efforts, l'assurance de ma considération très distinguée.

Thalès Bernard.
N° 11, rue Rataud.

Paris, 6 janvier 1869.

Cher monsieur Laffitte,

Puisque vous voulez bien patroner mes œuvres, où je cherche à dégager la poésie de toutes les mythologies du passé, permettez-moi de vous demander une souscription, du prix de *deux francs*, pour ma *Lettre sur la poésie*, où je crois agiter plus d'une question qui vous intéresse.

Recevez, je vous prie, cher monsieur Laffitte, avec mes compliments pour la nouvelle année, l'expression de mes sentiments très reconnaissants et tout dévoués.

Thalès Bernard.
27, rue de la Félicité.

En publiant les deux lettres que m'a adressées Thalès Bernard, je dois rappeler que j'ai effectivement souscrit à ses publications.

P. L.

THALÈS BERNARD

Professor of french Language and literature

Laureate of the french Academy, Fellow of the Society « des Gens de Lettres, » author of the « Histoire de la Poésie, » of the « Mélodies pastorales » (*Universal Exhibition of* 1867.)

The professor speaks english.

11, rue Rataud *(near the Panthéon)*.

BIBLIOGRAPHIE

PRÉFACE A LA SOCIOLOGIE D'AUGUSTE COMTE

Résumée par M. Emile RIGOLAGE

Bibliothèque de philosophie contemporaine, **Félix Alcan, édit., 1 vol, in-8°.**

APPLICATION DE LA PHILOSOPHIE POSITIVE A L'ÉDUCATION

C'est en 1876 que j'ai commencé à résumer le *Cours de Philosophie positive.*

Publié en 1881 et épuisé depuis, mon *Résumé* formait deux volumes in-8°. J'ai signé cet ouvrage du pseudonyme *Jules Rig*. Traduit en allemand par Kirchmann, il a été publié à Heidelberg, en 1883 (1). Une autre traduction en langue tchèque a paru à Prague, en 1889 (2).

Je publie aujourd'hui sous le titre *la Sociologie* d'Auguste Comte le second volume du *Résumé de la Philosophie positive*.

Il ne m'a pas semblé utile de rééditer le premier volume, dont la lecture exige des notions scientifiques, peu familières à certains philosophes.

D'autre part, les savants de notre époque se désintéressent trop des études philosophiques.

Enfin, vu le progrès des sciences, l'œuvre de Comte est forcément arriérée.

On est trop porté à faire rejaillir sur l'ensemble de la philosophie positive le discrédit dans lequel sont tombées certaines

(1) *La Revue occidentale,* dirigée par M. Pierre Laffitte, t. XI, p. 429.
(2) *Ibid.*, t. XIV, seconde série, p. 81.

conceptions de son fondateur. Il faudrait pourtant se rappeler que la théorie des tourbillons, imaginée par Descartes, a laissé intact le *Discours de la méthode*.

Tant que la science conservera sa méthode d'observation et d'expérimentation, elle ne fera qu'affermir la philosophie positive.

Je poursuis un même but depuis longtemps. On peut en trouver le témoignage dans mon *Projet d'organisation des Ecoles pratiques* (1).

Voici en effet ce que j'écrivais en 1876 :

« J'appartiens à l'action plutôt qu'à la spéculation, et, comme je le disais dernièrement à M. Camille Chabaneau (2), mon ambition serait de fonder la plus belle école du monde.

« J'ai commencé, dans le pays de l'éducation, un voyage qui n'est pas encore achevé.

« J'ai rapporté de ce voyage une collection de souvenirs dont le nombre toujours croissant a fini par exiger une classification méthodique, afin de pouvoir s'appliquer à mon projet d'école.

« Mais, pour classer, il faut avoir une méthode, et je suis resté longtemps sans en posséder une. Je me suis enfin adressé à l'œuvre de Comte. J'y ai trouvé ce que j'avais inutilement cherché ailleurs.

« J'ai résolu alors de passer mes idées et mes projets au crible de la méthode positive. »

J'extrais encore du même opuscule le passage suivant :

« Quel est mon but? Instituer une éducation nationale, qui fasse revivre chez nos enfants toute l'individualité de la nation française, telle qu'elle existe aujourd'hui, dans ce qu'elle offre de plus utile, de meilleur, de plus beau et de plus vrai en tout genre.

« Ce n'est pas au moyen du livre, c'est par l'école, édifiée sur de nouvelles bases, que ce but pourra être atteint. »

A présent, j'ai terminé mon voyage : j'ai pris ma retraite, mais mon but est resté le même et, si la maladie ou la mort m'empêchent de l'atteindre, du moins je le ferai apercevoir à d'autres, qui, plus jeunes ou plus heureux, s'efforceront d'y parvenir.

(1) Paris, Ch. Delagrave, éditeur.

(2) M. Camille Chabaneau, chargé du Cours de langue et littérature françaises à la Faculté des lettres de Montpellier, a bien voulu revoir toutes les épreuves du second volume de mon *Résumé de la Philosophie positive*. Je lui renouvelle l'expression de ma vive gratitude.

Pour toute œuvre de longue durée, il faut songer à préparer ses successeurs. Et quelle œuvre de plus longue durée que l'éducation?

Sans doute, la philosophie positive n'aurait pu faire de moi un éducateur. Elle ne saurait, en aucun cas, dispenser des études et des travaux inhérents aux différentes spécialités. Mais chaque spécialiste peut y trouver ce que j'y ai trouvé moi-même, une méthode et une conception générale de sa spécialité, envisagée comme faisant partie de l'ensemble de l'économie sociale.

Les deux principales applications de la sociologie étant la politique et l'éducation, je ne saurais trop engager les hommes politiques et les éducateurs à s'adonner, dans l'intérêt même de leur spécialité, aux études sociologiques.

En effet, on n'est plus arpenteur sans connaître la géométrie, ni astronome sans avoir étudié les mathématiques transcendantes, ni géologue ou minéralogiste sans être également chimiste, ni médecin ou naturaliste sans avoir fait des études biologiques.

Ce n'est qu'en politique et en éducation qu'on se mêle de discuter et d'écrire à tort et à travers, et d'agir, de diriger et de commander en maître, lorsque les circonstances s'y prêtent, dans tout le domaine de ces deux sciences concrètes, sans même connaître le premier mot de la science abstraite dont elles dépendent.

L'ignorance publique explique une pareille aberration, qui ne pourrait pas se produire dans une civilisation plus avancée.

L'étude de la sociologie fera disparaître certaines conceptions, assez semblables aux chimères astrologiques et alchimiques, qui ont encore cours dans la politique et dans l'éducation, dont l'état actuel est loin d'être satisfaisant au point de vue scientifique.

A côté de notions exactes qui remontent aux anciennes civilisations, et malgré l'expérience et les leçons acquises dans la suite des siècles, il y a encore des théories qui ressemblent passablement à la théorie du phlogistique. Cette théorie semblait satisfaisante, très raisonnable, évidente même, à tous les savants du siècle dernier. Lavoisier l'a fait disparaître, comme Pascal avait précédemment renversé la théorie de l'horreur du vide.

Il est donc nécessaire d'opérer un triage entre le vrai et le faux, et, pour cela, de passer au crible de la méthode positive toutes nos conceptions pédagogiques et politiques.

Ce que j'ai fait pour mes idées pédagogiques, j'engage les éducateurs à le refaire de leur côté, soit pour contrôler les résultats que j'ai obtenus, soit pour en chercher d'autres directe-

ment, sans se préoccuper le moins du monde de mes humbles travaux.

J'engage également les hommes politiques à opérer de la même façon dans leur propre domaine.

Les médecins nous ont donné l'exemple en renouvelant la thérapeutique pour la mettre au niveau du progrès scientifique, et en renonçant à la recherche de la panacée, condamnée par la science.

ÉTAT ACTUEL DE LA POLITIQUE. — Gambetta, qui devait s'y connaître, définissait ainsi la politique actuelle :

« Il viendra certainement un jour où la politique, ramenée à son véritable rôle, ayant cessé d'être la ressource des habiles et des intrigants, renonçant aux manœuvres déloyales et perfides, à l'esprit de corruption, à toute cette stratégie de dissimulation et de subterfuges, deviendra ce qu'elle doit être, une science morale, expression de tous les rapports des intérêts, des faits et des mœurs, où elle s'imposera aussi bien aux consciences qu'aux esprits, et dictera les règles du droit des sociétés humaines (1). »

Ainsi, d'après Gambetta, la politique actuelle est la ressource des habiles et des intrigants. Elle a recours aux manœuvres déloyales et perfides, à l'esprit de corruption, à toute une stratégie de dissimulation et de subterfuges. Elle n'est ni une science morale ni l'expression de tous les rapports des intérêts, des faits et des mœurs. Elle ne s'impose pas aux consciences aussi bien qu'aux esprits. Elle ne dicte pas les règles du droit des sociétés humaines.

L'état actuel de la politique est donc loin d'être satisfaisant non seulement au point de vue scientifique, mais surtout au point de vue moral.

ÉTAT ACTUEL DE L'ÉDUCATION. — On ne saurait trop signaler la magistrale peinture de l'éducation actuelle, que Taine nous a laissée dans son dernier ouvrage.

Chacun devrait lire dans *les Origines de la France contemporaine* tous les chapitres qui concernent l'éducation. Nous nous bornerons à transcrire ici l'alinéa final.

« Ainsi s'achève en France l'entreprise française de l'éducation par l'Etat. Quand une affaire ne reste pas aux mains des intéressés et qu'un tiers, dont l'intérêt est différent, s'en saisit, elle ne peut aboutir à bien ; tôt ou tard, son défaut original se

(1) *La Philosophie positive.* Revue dirigée par E. Littré et G. Wyrouboff, t. X, 1873, p. 305.

manifeste, et par des effets inattendus. Ici, l'effet principal et final est LA DISCONVENANCE CROISSANTE DE L'ÉDUCATION ET DE LA VIE. Aux trois étages de l'instruction, pour l'enfance, l'adolescence et la jeunesse, la préparation théorique et scolaire sur des bancs, par des livres, s'est prolongée et surchargée, en vue de l'examen, du grade, du diplôme et du brevet, en vue de cela seulement, et par les pires moyens, par l'application d'un régime antinaturel et antisocial, par le retard excessif de l'apprentissage pratique, par l'internat, par l'entraînement artificiel et le remplissage mécanique, par le surmenage, sans considération du temps qui suivra, de l'âge adulte et des offices virils que l'homme fait exercera, abstraction faite du monde réel où tout à l'heure le jeune homme va tomber, de la société ambiante à laquelle il faut l'adapter ou le résigner d'avance, du conflit humain où, pour se défendre et se tenir debout, il doit être, au préalable, équipé, armé, exercé, endurci. Cet équipement indispensable, cette acquisition plus importante que toutes les autres, cette solidité du bon sens, de la volonté et des nerfs, nos écoles ne la lui procurent pas; tout au rebours, bien loin de le qualifier, elles le disqualifient pour sa condition prochaine et définitive. Partant, son entrée dans le monde et ses premiers pas dans le champ de l'actión pratique ne sont, le plus souvent, qu'une suite de chutes douloureuses; il en reste meurtri, et pour longtemps, froissé, parfois estropié à demeure. C'est une rude et dangereuse épreuve; l'équilibre moral et mental s'y altère et court risque de ne pas se rétablir; la désillusion est venue, trop brusque et trop complète; les déceptions ont été trop grandes, et les déboires trop forts; le jeune homme a subi trop de crève-cœur. Quelquefois avec ses intimes, aigris et fourbus comme lui, il est tenté de nous dire : « Par votre éducation, vous nous avez induits à croire, ou « vous nous avez laissés croire que le monde est fait d'une cer« taine façon; vous nous avez trompés; il est bien plus laid, plus « plat, plus sale, plus triste et plus dur, au moins pour notre sen« sibilité et notre imagination; vous les jugez surexcitées et dé« traquées; mais, si elles sont telles, c'est par votre faute. C'est « pourquoi nous maudissons et nous bafouons votre monde tout « entier, et nous rejetons vos prétendues vérités, qui pour nous « sont des mensonges, y compris ces vérités élémentaires et « primordiales que vous déclarez évidentes pour le sens com« mun, et sur lesquelles vous fondez vos lois, vos institutions, « votre société, votre philosophie, vos sciences et vos arts. »

« Et voilà ce que la jeunesse contemporaine, par ses goûts,

ses opinions, ses velléités dans les lettres, dans les arts et dans la vie, nous dit tout haut depuis quinze ans (1). »

Tout commentaire paraîtrait bien faible après cet admirable plaidoyer contre notre système actuel d'éducation.

INDÉPENDANCE DE L'ÉDUCATION A L'ÉGARD DE LA POLITIQUE. — Si l'état actuel de l'éducation est peu satisfaisant au point de vue scientifique, il en est de même de l'état actuel de la politique avec cette aggravation, à l'égard de celle-ci, que l'immoralité et la corruption s'y rencontrent ; ce qui fort heureusement n'a pas lieu pour l'éducation.

Il y aurait donc un grand intérêt à soustraire l'éducation à la politique, et par conséquent à l'action gouvernementale.

On assurerait ainsi l'indépendance du nouveau pouvoir spirituel, tout à la fois intellectuel et moral, suivant les vues d'Auguste Comte.

Il faut, à notre époque profondément troublée, un nouveau pouvoir moral, *qui s'impose aux consciences aussi bien qu'aux esprits*, suivant l'heureuse expression de Gambetta ; mais ce n'est pas l'affaire de la politique, c'est celle de l'éducation.

APPLICATION A L'ÉCOLE DE L'IDÉE D'ENSEMBLE. — L'idée d'ensemble et de généralité, opposée à l'idée de détail et de spécialité, doit présider à l'organisation et au fonctionnement de l'école.

Si quelques philosophes ont pu dire que l'homme est un microcosme, combien cette qualification ne s'applique-t-elle pas plus exactement à l'école !

Sans doute l'école doit ressembler à la famille agrandie, mais elle doit surtout refléter la société contemporaine dans ce qu'elle offre de meilleur et de plus parfait en tout genre. Aucune des formes de l'activité humaine n'y doit rester étrangère.

La principale fonction du chef d'établissement consiste à remédier à la spécialité exclusive qui caractérise le professeur, et à l'étroitesse d'esprit qui en est la conséquence inévitable.

Suivant la judicieuse remarque d'Auguste Comte, c'est à l'idée d'ensemble que se rattache l'idée de devoirs. A notre époque révolutionnaire, chacun est trop porté à n'envisager que ses droits, de préférence à ses devoirs, au lieu de songer que l'exercice des droits de chacun exige précisément l'accomplissement des devoirs de tous.

La considération de l'idée d'ensemble et par conséquent de

(1) H. TAINE, *les Origines de la France contemporaine*, *le Régime moderne*, t. II, pp. 295, 296 et 297 ; Paris, Hachette et Cie.

devoirs sera le correctif de la préoccupation exclusive des droits individuels. Elle développera les sentiments de solidarité et de dévouement à l'œuvre commune, qui assureront à l'école sa dignité, sa force et le respect de tous les autres pouvoirs.

INTRODUCTION DE LA NOTION DE PROGRÈS DANS L'ÉCOLE. — L'ordre et le progrès étant les deux facteurs dont la civilisation est le produit, ces deux facteurs doivent se retrouver dans toutes les œuvres sociales.

Or, l'ordre existe dans l'école, mais le progrès en est exclu, et l'école reste immobile comme l'Eglise.

Cette situation explique LA DISCONVENANCE CROISSANTE DE L'ÉDUCATION ET DE LA VIE, signalée par Taine.

Introduite dans l'école, la notion de progrès conduit à celle d'évolution.

La nécessité de faire progresser ou évoluer l'école confirme ce que nous avons dit précédemment, suivant la théorie de Comte, au sujet de l'indépendance du nouveau pouvoir spirituel.

L'école doit être libre, afin de pouvoir progresser.

Le rôle du Gouvernement, que la grande idée d'ensemble doit dominer, n'est pas de réaliser le progrès. C'est ce qu'on oublie trop. Sa principale fonction consiste à assurer la liberté et la justice, et à garantir la sécurité, tant intérieure qu'extérieure.

C'est à la nation, enfin émancipée après de longs siècles de servitude temporelle et spirituelle, qu'il appartient de faire appel à l'esprit d'initiative pour réaliser tous les progrès matériels, intellectuels et moraux, compatibles avec notre génie national et le degré de notre civilisation.

L'état actuel de l'éducation en France exige impérieusement le libre concours des plus hautes intelligences et de toutes les capacités disponibles. Un trop grand nombre d'hommes éminents sont malheureusement détournés de ce but, qui doit primer tous les autres, par les mirages de la politique.

APPLICATION DU PRINCIPE DE LA DIVISION DU TRAVAIL. — La division du travail, qui existe dans la société, doit exister aussi dans l'école.

Il faut faire, dans l'école, deux parts bien distinctes, l'une à l'instruction, l'autre à l'éducation.

A côté d'un grand établissement où les élèves recevront l'instruction, on bâtira des villas dans lesquelles on leur donnera l'éducation, en leur faisant connaître et surtout appliquer les principes de la morale, les préceptes de l'hygiène et les règles du savoir-vivre.

Combien de côtés de l'éducation, presque entièrement délaissés aujourd'hui, à signaler à la vigilance des éducateurs : l'ordre et l'économie, la politesse, l'urbanité des manières, la délicatesse du langage, la modestie et la tempérance, le caractère, le cœur, les sentiments d'indulgence, de bienveillance et de solidarité, tout ce qui élève l'idéal et la dignité de la nature humaine !

COMMENT ON DOIT ENSEIGNER, OU LA MÉTHODE ET LES MILIEUX. — Dans la société, c'est en travaillant avec des maîtres, et non pas en récitant des leçons en classe et en faisant des devoirs dans une salle d'étude, qu'on acquiert un métier, un art, une science, une capacité de quelque genre qu'elle soit.

C'est de la même manière que l'élève doit travailler à l'école, sous la direction, sous la surveillance, sous l'œil du maître.

Il faut appliquer la méthode scientifique ou pratique non seulement à l'enseignement de la science, mais encore à tout autre enseignement.

On subit, dans la société, l'influence du milieu dans lequel on est placé.

C'est cette influence si puissante du milieu qu'il s'agit d'utiliser en éducation.

Nous ne pouvons pas disposer du milieu social ni refaire la société d'après nos conceptions; mais nous pouvons organiser dans l'école les milieux les plus favorables à l'éducation et à l'instruction.

C'est ainsi que sera trouvée scientifiquement la réponse à cette question : Comment doit-on enseigner ?

Comme on enseigne partout en dehors de l'école, par la pratique et non pas au moyen de la théorie, par l'usage, par le travail, par l'expérience, et non pas exclusivement au moyen des livres.

L'ordre didactique se conformera ainsi à l'ordre historique, qu'on a trop longtemps méconnu en éducation.

En tout temps et en tout lieu, la pratique a précédé la théorie; les connaissances réelles ont précédé les livres.

De la pratique et des connaissances réelles, voilà ce qu'il faut donner d'abord aux élèves, et c'est ce que demandent leurs familles sans pouvoir l'obtenir; ensuite des théories et des livres tant qu'on voudra, ou plutôt autant qu'ils en voudront eux-mêmes et qu'ils en pourront digérer.

CE QU'ON DOIT ENSEIGNER, OU LA DOCTRINE. — La science fournit de même la réponse à la question : que doit-on enseigner ?

Au lieu d'employer presque exclusivement les lettres au développement intellectuel, et de donner ainsi une place prépondérante à l'imagination et au style, au détriment du simple bon sens, du jugement et de la raison, il faut introduire dans l'école les différentes formes de l'activité humaine qui existent dans la société.

L'industrie, la morale, l'art et la science étant les éléments de toute civilisation, ces mêmes éléments sociaux doivent se trouver réunis dans l'école, afin que tous les élèves soient de leur temps et de leur pays, et qu'ils deviennent des hommes, dans la plus haute acception de ce terme.

Que la maison d'éducation soit un milieu moral; que l'école contienne non seulement un milieu littéraire, mais aussi un milieu artistique et un milieu scientifique.

Créons dans l'école un milieu actif ou industriel, dans lequel l'action soit employée à satisfaire différents besoins sociaux, soustraite à l'appât du gain, mais honorée sous toutes ses formes et ennoblie par une juste appréciation des services dont la société est redevable à l'industrie, au commerce et à l'agriculture.

Organisée à l'image de la société, l'école progressera avec elle, et le progrès scolaire favorisera le progrès social, actuellement ralenti par l'enseignement, public ou privé, tel qu'il existe en France.

Les programmes. — Ici se place la question des programmes, que la science seule permet de résoudre, à l'abri de tout arbitraire.

Dans le cours de la vie, excepté pendant les années d'école, chacun apprend ou enseigne ce qu'il peut apprendre ou enseigner, sans être gêné ni limité par aucune réglementation artificielle. Une réglementation naturelle ou un ordre, d'abord spontané, ensuite systématique, résulte forcément, selon la théorie de Comte confirmée par les faits, de la réalisation de toute œuvre sociale.

Ce qui a lieu dans la société doit avoir lieu également dans l'école.

Chaque élève doit s'y mouvoir librement et y marcher à son allure.

Chaque maître doit avoir la liberté de donner à son enseignement toute l'ampleur que comporte son sujet ou sa manière de le traiter. Il doit pouvoir aussi peser et distribuer la nourriture intellectuelle à des doses inégales, suivant les aptitudes de chacun de ses élèves.

Cette inégalité dans la distribution du savoir, qui n'est pas applicable à l'enseignement théorique, s'adapte, au contraire, fort bien à l'enseignement pratique.

Le programme vivant, c'est le maître; il n'en faut pas d'autre.

L'INDÉPENDANCE DES ÉTUDES. — La suppression des programmes permettra à chaque enfant de s'instruire en y mettant tout le temps nécessaire, de suivre une même voie tant que ses forces le soutiendront, et de s'arrêter au point où il lui sera impossible d'avancer plus loin.

La même marche qui convient à l'acquisition de chaque connaissance particulière doit convenir également à l'acquisition de l'ensemble des connaissances.

L'indépendance des études est une des règles de la pédagogie scientifique.

Cette indépendance existe dans la société pour toute espèce de travail. Chacun peut embrasser la profession qu'il lui plaît, sans que personne ait le droit de l'en empêcher sous un prétexte quelconque. C'est l'un des résultats de notre grande Révolution. Pourquoi ce résultat n'a-t-il pas encore pénétré dans l'école ? Parce que l'ancien régime, temporel et spirituel, continue d'y régner, quoi qu'on dise.

Toute réglementation d'ordre et de durée du développement intellectuel est artificielle, oppressive, antiscientifique.

Chaque enfant doit grandir et se développer librement dans un milieu moral, industriel, artistique, scientifique, sans qu'aucun censeur lui impose le nombre de centimètres dont il devra grandir, chaque année, en moralité, en art et en science.

Ce qu'on ne fait pas pour la croissance physique, qui ne se prêterait pas à une pareille réglementation, pourquoi l'imposer à la croissance intellectuelle, dont les limites de variation sont bien plus étendues ? N'est-ce pas un crime social, comme autrefois la torture appliquée aux inculpés ? Cette coutume barbare, que la raison moderne et la science condamnent, et que la tradition et la routine ont seules pu maintenir jusqu'ici, est d'autant plus coupable qu'elle s'applique à des êtres sans défense, à des enfants.

Et qu'importe que l'enfant aille du beau au vrai, et du vrai au juste, ou qu'il suive toute autre marche, pourvu qu'il explore les plus nobles domaines de l'activité de l'homme ?

L'éducation doit placer l'enfant dans les milieux et dans les conditions les plus favorables au libre développement de tout son être.

Qu'y a-t-il dans un bloc de marbre ? Toutes les formes que le statuaire saura lui donner.

Chaque enfant contient des puissances dont il n'a pas conscience, et que personne ne peut soupçonner avant que l'exercice les ait manifestées.

Laissons l'enfant s'exercer dans l'école de la manière la plus variée et la plus complète. Ouvrons toutes les voies à son activité. Aidons-le à prendre la forme la plus belle, telle, du moins, que sa nature le comporte; mais renonçons à lui imposer une forme de notre choix, et à couler en quelque sorte tous nos écoliers dans le même moule.

LES MAITRES. — La science fait connaître, sans longues recherches, quels sont ceux qui peuvent et qui doivent enseigner : ceux qui savent réellement et qui ont prouvé leur savoir par leurs œuvres, au lieu de s'être bornés à réciter des livres ou des formules devant un jury d'examen.

L'école doit être ouverte à tous les talents et à toutes les capacités, quels que soient, d'ailleurs, les titres et les grades des maîtres qui veulent bien offrir leur précieux concours.

Le talent et la dignité de la vie, telles sont les seules qualités à demander aux maîtres. Nulle autre qualité ne peut suppléer à celles-là.

LA SANCTION. — Si l'on veut préparer réellement l'enfant à la vie, il faut renoncer à toutes les sanctions artificielles qu'on a établies dans l'école, et qui n'existent pas dans la société, aux récompenses, aux places, aux prix et aux diplômes.

Toutes ces sanctions ont de graves inconvénients, à côté de bien faibles avantages.

Combien de jeunes gens, après s'être reposés sur leurs succès scolaires, ne se sont-ils pas indignés des succès remportés dans la vie par d'anciens condisciples auxquels on les avait jugés supérieurs !

On rend la société responsable de ce que l'ancien *fort en thème* manque de pain.

Le lauréat du *Concours général* regarde telle besogne comme au-dessous de lui, et attend paresseusement qu'on lui offre une tâche plus belle.

C'est pour diminuer LA DISCONVENANCE CROISSANTE DE L'ÉDUCATION ET DE LA VIE qu'il faut supprimer dans l'école les sanctions artificielles, et s'attacher surtout à développer chez les écoliers l'esprit d'initiative, l'assiduité au travail, la persévérance et la continuité de l'effort.

La vie tout entière doit être la sanction de l'école.

CONCLUSION. — Qu'il me soit permis d'emprunter ma conclusion à mon premier opuscule sur l'*Organisation des Ecoles pratiques* :

« Peu importe, en définitive, de laïciser l'école, si, au fond, l'enseignement reste le même et n'aboutit qu'au même résultat, c'est-à-dire à l'obtention des mêmes brevets et diplômes de tout ordre, sans aucune augmentation de savoir réel. Il ne sert de rien de remplacer les personnes, si, de part et d'autre, la même doctrine continue à régner en souveraine, si nos enfants vivent toujours en plein moyen âge, si leur jeune intelligence ne reçoit pour tout aliment que la quintessence de la forme, l'abstraction de la règle, la banalité du précepte.

« Que le savoir réel devienne enfin le maître de l'éducation, c'est par cet unique moyen qu'il pourra devenir le maître du pays. Alors, la science commandant à chaque intelligence comme la loi commande à chaque citoyen, l'étude et la solution des questions sociales s'imposeront à la raison, au lieu d'être inspirées empiriquement par le sentiment ou par l'imagination. »

Toutes les idées émises dans cette *préface* peuvent se résumer ainsi :

Il est urgent de rendre l'éducation scientifique, c'est-à-dire *impersonnelle* comme la science.

Au lieu de soumettre simultanément toutes les écoles de France au régime d'essais successifs et souvent incohérents, il faut recourir à la méthode scientifique et organiser d'abord une ou plusieurs écoles, à titre d'expérience pédagogique.

Saumur, le 15 avril 1897.

É. RIGOLAGE.

EXTRAIT DU MANUEL DE PATHOLOGIE GÉNÉRALE (1)

DE MOYNAC

(5e édition, revue et augmentée par C. Hillemand et R. Petrucci)

PHYSIOLOGIE PATHOLOGIQUE

Nous avons été amenés dans le chapitre Hérédité à exposer le rôle prépondérant du système nerveux dans la physiologie normale de l'organisme humain; nous venons de voir dans le chapitre précédent combien son rôle est étendu dans la période d'invasion de la maladie; il nous reste maintenant à prouver que son rôle dans toute la période d'évolution qui va succcéder n'est pas moins important.

Toutes les actions de la maladie sur l'organisme, et toutes les réactions que celui-ci lui oppose restent, en effet, sous la dépendance du système nerveux. On reconnait depuis Broussais que tout phénomène pathologique n'est que l'altération en plus ou en moins d'un phénomène normal ou physiologique. Or, le névraxe qui, à l'état normal, est l'intermédiaire obligé de toutes les relations intra-organiques, qui maintient l'unité, qui assure le concours des divers organes, conserve ces multiples attributions après l'invasion de la maladie. Celle-ci ne retentit sur l'ensemble de l'économie que par son intermédiaire, et c'est lui qui préside aux divers modes de réaction de l'organisme.

Toutefois la Physiologie pathologique représente un domaine plus simple et plus restreint que celui de la Pathogénie proprement dite; car si les causes morbides sont innombrables et présentent les variétés les plus grandes, les réactions de l'organisme sont nécessairement moins variables et moins nombreuses: « La diversité des causes, déclare Rindfleisch, ne se retrouve pas dans les effets quelles produisent ». Aussi peut-on voir des causes morbides différentes provoquer des lésions et des réactions presque identiques, déterminer, même, des maladies à évolution si semblable que les cliniciens les plus sagaces sont souvent impuissants à en distinguer la cause première. Par exemple, certains processus morbides généraux tels que l'hyperhémie, l'inflammation, la fièvre, pris en eux-mêmes, offrent la plus grande ressem-

(1) Voir *la Revue occidentale* des 1er mai et 1er juillet 1897.

blance, quoiqu'ils puissent être dus à des causes très différentes. L'accès de fièvre généralement observé au début des maladies infectieuses est si peu différent, suivant la nature de l'infection, que le médecin est, à chaque instant, obligé de suspendre son diagnostic jusqu'à ce qu'apparaisse un autre symptôme, à moins que des conditions épidémiologiques particulières ou les antécédents spéciaux du malade ne viennent aider son investigation.

D'autre part, combien de fois, avant l'emploi de la bactériologie, l'autopsie n'a-t-elle pas révélé une granulie dans des cas où les meilleurs cliniciens avaient cru reconnaitre, jusqu'à la fin, une fièvre typhoïde. De même, le staphylocoque, le streptocoque, le pneumocoque, le bacille de la diphtérie, peuvent engendrer, dans certains cas, des angines si ressemblantes par leurs symptômes fonctionnels et généraux et par leurs signes physiques, que les médecins les plus exercés pouvaient s'y tromper avant l'institution de l'analyse bactériologique (témoin le cas célèbre de Gillette mourant d'une angine diphtérique méconnue par lui, etc.). Ajoutons d'ailleurs que, depuis la généralisation de son emploi, la culture et l'examen microscopique des produits angineux viennent à chaque instant renverser les diagnostics en apparence les mieux fondés. Sans l'analyse bactériologique, il serait également impossible, dans beaucoup de cas, de distinguer entre elles les diverses otites, les diverses méningites, etc.

Quoi qu'il en soit, du moment que le fonctionnement du système nerveux dans l'évolution de la maladie n'est qu'une variation en plus ou en moins, générale ou locale, de son fonctionnement chez l'individu à l'état normal, on conçoit que, pour une même maladie, il puisse déterminer, par ses modalités différentes, des particularités individuelles dans l'activité pathologique, correspondantes à celles qu'il détermine dans l'activité physiologique. Quand la maladie s'installe chez un individu, c'est donc le névraxe avec ses particularités héréditaires ou acquises qui va régir la façon dont se composeront ces deux forces : l'action de la cause morbide, et la réaction de l'organisme. On peut dire qu'il impose à la maladie ses principaux caractères symptomatiques. Suivant que ses réactions sont troublées vis-à-vis de tel ou tel organe, de tel ou tel appareil, la même cause morbide pourra déterminer des affections différentes. On peut même, à ce propos, conjecturer avec beaucoup de vraisemblance que les prédispositions morbides spéciales, contractées par tel ou tel organe, à la suite d'une affection antérieure, sont imputables à une altération anatomique ou fonctionnelle des centres cérébro-spinaux (vaso-moteurs ou trophiques) correspondants,

plutôt qu'à l'altération de l'organe lui-même, bien que celle-ci soit, le plus souvent, seule apparente.

Enfin, l'observation démontre que, dans beaucoup de cas, l'évolution et même l'issue des maladies, dépendent surtout de la façon dont se comporte le système nerveux de chaque individu.

On voit donc que le système nerveux garde dans la physiologie pathologique la même importance qu'il possédait en pathogénie proprement dite. Le rôle principal qu'il joue vis-à-vis de l'installation de la maladie, il continue à le jouer vis-à-vis de la maladie installée dans l'organisme.

Son action est plus ou moins évidente, mais si l'on approfondit les phénomènes pathologiques, il est impossible de la contester. Nous ne pouvons passer en revue ici les diverses affections ou les diverses maladies, mais nous nous arrêterons sur quelques types généraux, empruntés aux diverses classes du cadre nosologique, afin de motiver notre façon de voir.

— Si, parmi les maladies infectieuses, nous prenons comme type l'infection pneumococcique *a frigore* et sa manifestation la plus fréquente, la vulgaire PNEUMONIE, nous verrons que le système nerveux intervient à chaque pas de son évolution.

Nous avons vu déjà dans le chapitre Pathogénie que, si le coup de froid peut devenir la cause occasionnelle de l'infection pneumococcique, c'est qu'il agit sur le système nerveux en le troublant dans ses fonctions vaso-motrices et trophiques. En privant ainsi l'organisme de ses moyens de défense, le coup de froid a permis la pénétration et l'invasion du microbe dans l'économie.

Mais il y a plus, les expériences précédemment mentionnées de Villemin sur la localisation du bacille de la tuberculose dans les membres énervés; celles de Charrin et de Ruffer, sur la localisation de l'infection pyocyanique, dans les mêmes conditions; celle de Trambusti et Comba sur la localisation rénale de l'infection streptococcique et staphylococcique après énervation des reins; enfin, les observations et les expériences de Meunier sur les localisations pulmonaires des diverses infections et spécialement de l'infection pneumonique, à la suite de l'énervation ou de la dysnervation spontanée ou expérimentale du poumon, ont montré d'une façon générale, et sans contestation possible, le rôle prépondérant du système nerveux dans les localisations différentes d'un même agent infectieux.

D'autre part, lorsque le pneumocoque, pénétrant, sous l'influence du froid, au niveau des amygdales, va, chez les névropathes, se lo-

caliser dans les méninges au lieu d'aller se localiser sur son terrain habituel, le poumon, n'est-on pas autorisé à voir dans ces variations l'action prépondérante et directrice du système nerveux ? — Il n'est pas jusqu'à la localisation dans un poumon plutôt que dans l'autre qui ne soit sous la dépendance du système nerveux, comme l'ont montré les observations et les expériences de Meunier (1).

A propos de la localisation *lobaire* de la pneumonie, H. Meunier formule même, très judicieusement, la réflexion suivante : « Une *systématisation* morbide, dans un territoire partiel d'un viscère, peut-elle s'expliquer sans une intervention fonctionnelle d'un *système* physiologique ? Nous ne le pensons pas ; or, il n'en existe qu'un qui tienne sous sa dépendance l'ensemble d'un lobe pulmonaire et dont la perturbation (de quelque nature qu'elle soit) puisse retentir sur ce lobe, c'est le système nerveux ; nous disons un, car l'autre système, le système circulatoire, également propre au lobe et terminal, ne peut agir sur l'infection que par l'intermédiaire d'un désordre nerveux vaso-moteur. Ne serait-ce point dans un trouble du système nerveux lobaire (trouble d'origine inconnue, du reste) qu'on pourrait trouver la raison de ce fait si étrange, unique, croyons-nous, en pathologie infectieuse, d'une infection restant exactement fixée dans une subdivision simplement anatomique d'un viscère. »

Quoi qu'il en soit, si nous suivons dans son développement l'infection pneumococcique localisée dans un des lobes d'un poumon, nous pourrons constater que l'un des premiers phénomènes est constitué par l'hyperhémie et l'inflammation. — Or, l'hyperhémie, lorsqu'elle n'est pas purement mécanique ou passive, lorsqu'elle est active, est toujours due à un trouble de l'innervation vaso-motrice, qu'elle soit liée à une paralysie des vaso-constricteurs ou à une excitation des vaso-dilatateurs, que le trouble de l'innervation soit lui-même d'origine centrale ou périphérique. —

(1) Si la tuberculose se localise plus souvent sur les méninges chez les enfants que chez les adultes, c'est que, à cette époque de la vie, le cerveau est beaucoup plus prédisposé. — De même, la grippe prendra de préférence la forme pulmonaire chez les asthmatiques, la forme nerveuse chez les psychopathes, la forme gastro-intestinale chez ceux qui sont sujets aux diarrhées émotives ou *a frigore*, la forme cardiaque chez ceux qui sont sujets aux palpitations nerveuses : cela est si vrai qu'il suffit, au début d'une grippe, d'agir immédiatement sur l'innervation d'un cœur prédisposé, par la strophantine, etc., pour qu'on ait chance d'écarter les localisations cardiaques de l'infection.

Quant à l'inflammation (1), le même fait que l'exsudation du plasma et des globules blancs, qui la différencie de l'hyperémie, est cependant consécutive à celle-ci, suffit à démontrer sa dépendance vis-à-vis du système nerveux.

En même temps que l'hyperhémie pulmonaire se manifestent un malaise, une courbature générale, qui représentent une sensation spéciale d'ordre nerveux.

Quelques instants ou quelques heures après l'invasion de la maladie, survient le frisson, remarquable par son intensité et par sa durée. Or, physiologiquement, l'acte primitif du frisson n'est pas autre chose qu'un état de contraction nerveuse des artérioles cutanées, entraînant un écart entre la température de la peau et la température centrale. La sensation de froid vive, l'altération des traits, la pâleur et la cyanose des extrémités, les secousses musculaires et toutes les autres manifestations par lesquelles il est caractérisé ne sont pas moins sous la dépendance du système nerveux.

Immédiatement après ces phénomènes, la température axillaire s'élève à 39° ou au-dessus; et la fièvre, qui représente un des modes généraux de réaction de l'organisme les plus fréquents, s'installe avec son cortège habituel : accélération du pouls, céphalalgie, soif, etc..

On sait aujourd'hui que l'élévation de la température qui la caractérise essentiellement reconnaît pour cause prochaine une exagération des combustions organiques, et aussi, comme l'ont fait remarquer Marey et Traube, une rétention dans l'organisme d'une partie de la chaleur qui s'y développe. Or, s'il est incontestable que le trouble dans la régulation thermique qui détermine ce dernier phénomène est d'ordre nerveux, il n'est guère douteux que l'excès des combustions, des réactions organiques

(1) Il faut distinguer l'inflammation, phénomène d'ordre général, de l'irritation, phénomène local. Il peut y avoir irritation sans participation du système nerveux, par exemple dans les cartilages ; il ne peut pas y avoir inflammation, c'est-à-dire réaction de l'ensemble de l'organisme, sans son intervention. — L'inflammation, fait remarquer Kiener, présente des caractères tels qu'ils montrent avec évidence l'intervention du système nerveux. Pour une même cause irritante, la réaction inflammatoire est d'autant plus vive qu'elle a lieu chez des êtres plus élevés dans la série animale et pourvus d'un système nerveux plus perfectionné. De plus, la réaction est plus forte si cette cause irritante agit sur des régions richement innervées, comme la pulpe des doigts, par exemple. Bouchard a signalé l'action inhibitoire des nerfs vaso-dilatateurs dans l'inflammation.

dépende lui-même d'un trouble de l'innervation vaso-motrice et calorifique (1).

Les expériences négatives de Breuer et Chrobach ne peuvent prévaloir contre l'expérience positive et si caractéristique de Claude Bernard, constatant qu'il ne se produit pas de réaction fébrile si on enfonce un clou dans le pied d'un cheval après avoir sectionné tous les nerfs du membre, tandis que dans les mêmes conditions cette réaction fébrile se manifeste très intense, lorsqu'on n'a pas pratiqué préalablement la section des communications nerveuses du membre avec le reste de l'organisme. D'autre part, la constatation par Gaspard, O. Weber, Billroth, etc., de la présence dans le sang de matières pyrétogènes chez la plupart des fébricitants, les beaux travaux de Roussy (2) sur la sécrétion de la pyrétogenèse par les cellules de levure de bière, n'infirment en rien les conclusions dernières du grand physiologiste. Car, en admettant avec les auteurs précédents et avec Bergmann, Verneuil, etc., que la fièvre soit due souvent, le plus souvent même, à la pénétration ou à la formation dans le sang de matières pyrétogènes, il reste à démontrer que ces matières interviennent dans la production de l'élévation de température, autrement qu'en agissant sur le système nerveux et spécialement sur l'innervation vasculaire et trophique.

Est-il besoin d'ajouter que cette démonstration n'a pas été fournie, et qu'il est infiniment peu probable qu'elle puisse l'être, si l'on considère que la plupart des manifestations fébriles sont

(1) « Il est plusieurs circonstances dans lesquelles l'élévation de la température peut être rapportée, en toute certitude, à un trouble de l'innervation. Nous mentionnons particulièrement celle qui, dans certains cas, se produit par l'effet de la terreur, celle que l'on observe chez les épileptiques en état de mal, chez les aliénés en proie à l'agitation, celle qui est provoquée par une lésion de la moelle cervicale et qui peut atteindre, en moins de 24 heures, le chiffre de 42° et même de 44°. » (Hallopeau).

(2) Outre les cellules végétales, les cellules animales peuvent aussi sécréter des matières pyrétogènes. Des expériences faites avec le bouillon (Lépine) ont montré qu'elles donnent naissance à des substances qui élèvent la température; « c'est probablement, dit Charrin, une des raisons de la fièvre goutteuse. Dans la goutte, pour le moment du moins, il ne saurait être question d'infection; tout se ramène à un trouble de la nutrition; la désassimilation, spécialement, devient singulièrement anormale. Il est possible que le fonctionnement pathologique des organes aboutisse à la sécrétion d'éléments hyperthermisants. »

précisément d'ordre nerveux. — Ainsi l'accélération des battements du cœur, qui commmande l'accélération du pouls ne peut être attribuée qu'à l'excitation des ganglions nerveux automoteurs et des nerfs accélérateurs ou à la paralysie des nerfs modérateurs. Lorsque l'accélération du pouls s'accompagne d'irrégularités, celles-ci reconnaissent encore pour cause prochaine un trouble dans l'innervation de l'organe central de la circulation. Inutile d'insister sur la nature nerveuse de la céphalalgie, du délire ou de la prostration, si fréquents au cours de la fièvre : aux yeux de tous, ces phénomènes traduisent le retentissement sur le névraxe de l'élévation de la température interne. La soif est une sensation purement nerveuse. Quant aux vomissements qui s'observent parfois à la fin du premier jour, ils sont dus, tantôt à une action réflexe du pneumogastrique, tantôt à une adultération du sang agissant directement sur le centre bulbaire qui préside au mécanisme du vomissement.

Depuis Grisolle, on s'accorde à considérer comme un phénomène vaso-moteur d'ordre réflexe la rougeur et la chaleur de l'une des deux pommettes, qui contribuent à donner un caractère si tranché au facies du pneumonique.

Les symptômes que l'on observe ensuite : point de côté, accélération des mouvements respiratoires, dyspnée, toux, expectoration, sont encore sous la dépendance du système nerveux.

La chose est évidente pour le point de côté qui n'est qu'une douleur névralgique ; pour ce qui concerne la toux et l'expectoration qui sont des meuvements réflexes.

Quant à la dyspnée, elle consiste en une augmentation morbide de la fréquence et de l'intensité des mouvements respiratoires ; or, ces mouvements se trouvent placés sous la dépendance d'un centre d'innervation, localisé aux environs du bec du calamus. Ce centre peut être influencé par les excitations centripètes qui lui sont transmises soit par le nerf vague, soit par d'autres nerfs sensitifs, ou bien encore, il peut être excité au-delà de l'intensité normale par la présence exagérée d'acide carbonique et l'absence relative d'oxygène dans le sang de sa circulation propre. — La dyspnée n'est d'ailleurs pas toujours en rapport avec l'étendue ou l'intensité de la lésion pulmonaire, car, au rapport de Grisolle, des malades « ont succombé à des pneumonies doubles ou avec hépatisation de tout un poumon, et cependant chez eux, l'on n'avait jamais compté que 24, 28 ou 30 respirations par minute, tandis que chez d'autres malades qui n'avaient que des pneumonies très circonscrites, le nombre des respirations

dépassait 50 ou 60 » sans qu'il y ait dans les premiers cas aucune complication du côté du cœur, de la plèvre, etc.. Il faut donc tenir compte du degré d'excitabilité du bulbe, variable avec les divers individus.

Enfin lorsque la pneumonie doit se terminer par la guérison, les phénomènes critiques qui annoncent cette heureuse issue sont, au même titre que les phénomènes propres à la période d'invasion et à la période de début de la maladie, sous la dépendance du système nerveux.

Cette dépendance se trahit, à première vue, par la brusquerie même, par la soudaineté avec laquelle se produisent les plus frappants de ces phénomènes : la chute de la température, s'effectuant en quelques heures ; la diurèse abondante ; l'augmentation considérable de la sécrétion sudorale.

Il est clair que, si l'intervention du système nerveux peut seule rendre compte de l'élévation de la température, elle peut seule aussi expliquer le phénomène opposé, c'est-à-dire la défervescence.

D'autre part, comment pourrait-on expliquer, sans avoir recours au système nerveux, le changement brusque dans les propriétés sécrétoires et endosmo-exosmotiques des cellules, grâce auquel l'organisme se débarrasse des produits excrémentitiels plus ou moins avancés en oxydation et qui, pendant la période fébrile de la pneumonie, se sont accumulés dans les tissus.

Si la pneumonie se termine par la mort, celle-ci survient soit par asphyxie, soit par collapsus algide, ce dernier mode de terminaison se rencontrant surtout chez les vieillards et chez les débilités.

— Lorsque le sang veineux commence à ne plus se transformer suffisamment en sang artériel, au niveau des capillaires du poumon, par suite de l'étendue de la lésion pulmonaire, le névraxe est le premier averti, et, sous sa direction, l'organisme se défend, en cherchant à compenser, par l'énergie plus grande des mouvements respiratoires, l'insuffisance de l'hématose. Cette dyspnée compensatrice exige d'ailleurs une dépense de forces relativement considérable : aussi, comme le fait remarquer justement Hallopeau, le résultat de la lutte ne dépend-il pas seulement de la nature et de la persistance de l'obstacle aux échanges gazeux, mais encore de l'énergie nerveuse que le malade peut déployer pour augmenter ses puissances inspiratrices. On conçoit donc qu'un vieillard, au système nerveux affaibli, succombe plus rapidement qu'un adulte ou même qu'un enfant, qui sont pourvus d'un système nerveux intact. On sait que les jeunes animaux opposent

à l'asphyxie une remarquable résistance qui existe, à un degré moindre, chez les enfants nouveau-nés. Mais il ne faut pas seulement que les malades développent leurs puissances inspiratrices, il faut encore qu'ils puissent expulser l'exsudat et les produits de sécrétion qui encombrent les voies aériennes. Aussi la cessation de l'orthopnée, de la toux et de l'expectoration doit-elle être considérée comme d'un pronostic funeste, lorsque les signes locaux et la fièvre persistent.

Alors l'altération asphyxique du sang, surchargé d'acide carbonique et appauvri en oxygène, retentit à la fois sur le cœur et sur les vaisseaux. Tous les appareils centraux d'innervation cardiaque, modérateurs ou excitateurs, sont excités, mais, en raison de la prédominance naturelle des modérateurs sur les accélérateurs, le résultat est un ralentissement des battements de l'organe central de la circulation qui ira jusqu'à l'arrêt. En même temps, apparaît une dilatation vasculaire s'étendant à toute la surface des téguments, par excitation des vaso-dilatateurs et de leurs centres cérébro-spinaux, pendant que des phénomènes de vaso-constriction se passent du côté des viscères, dus probablement à ce que les vaso-constricteurs excités comme les vaso-dilatateurs l'emportent sur ceux-ci dans le domaine de la circulation viscérale (Dastre et Morat). Alors que l'artère auriculaire est dilatée, les artères de l'intestin sont à peine visibles, ce qui donne à l'organe un aspect pâle et anémique. De même, la rate, le rein et l'utérus se rétractent et diminuent de volume. Cependant la fonction glycogénique du foie est augmentée par excitation de ses centres cérébro-spinaux. — Concurremment avec ces phénomènes d'excitation, auxquels peuvent même s'ajouter des convulsions liées à l'excitation des centres moteurs cérébro-spinaux, on observe des phénomènes de paralysie, tels que la diminution de la contractilité musculaire. Aux troubles spéciaux de quelques centres d'innervation s'ajoute enfin l'influence de l'asphyxie sur l'appareil cérébral tout entier; on voit alors survenir l'oblitération de l'intelligence, les vertiges, les tintements d'oreille, les troubles de la vue, la diminution graduelle de la sensibilité débutant d'abord par les extrémités inférieures et s'étendant ensuite au reste du corps.

— Quant au collapsus algide, on décrit sous ce nom un syndrome caractérisé par un refroidissement partiel ou général du corps ; par une dépression de toutes les facultés de réaction de l'organisme; par l'affaiblissement des battements du cœur, par la rareté de l'urine qui devient albumineuse; par la production de sueurs froides et visqueuses ; par des crampes douloureuses

siégeant dans les muscles. — Marey attribue l'ensemble de ces différents troubles fonctionnels à une contracture des petits vaisseaux, liée elle-même à une excitation des vaso-constricteurs, qui serait sous la dépendance d'une excitation du centre d'innervation sympathique par les nerfs émanés de la partie lésée. — Ch. Richet explique au contraire les divers accidents, par une diminution des combustions interstitielles des tissus due à un épuisement du système nerveux. — De toute façon, que l'action sur l'ensemble de la vie végétative et animale soit directe ou indirecte, il n'en est pas moins établi qu'elle est sous l'immédiate dépendance du système nerveux et que c'est lui qui, par sa défaillance, est la cause première de tous les accidents ultérieurs.

— Du reste, l'importance du rôle du névraxe durant l'évolution de la maladie a toujours été si bien sentie, au moins implicitement, que, pour la traiter, l'on avait presque exclusivement recours, avant la découverte du facteur microbiologique, à des substances agissant sur le système nerveux comme les antimoniaux et la digitale, préconisés par Trousseau, l'alcool préconisé par Robert Bentley-Todd et par Behier, etc.

— Mais si l'intervention du névraxe se marque dans l'ensemble des symptômes qui caractérisent la pneumonie type, chez l'adulte, elle ne se dégage pas moins de l'étude analytique des variétés créées dans l'évolution de la maladie par les conditions de localisation anatomique, d'âge, d'intoxication antérieure, etc.

« Par cela seul, déclare Lépine, que la pneumonie occupe le sommet du poumon, elle a une tendance à éveiller davantage les sympathies, ou, pour parler le langage moderne, à exciter les actions morbides réflexes plus facilement que celle qui a un autre siège. — On a cru remarquer que la température est généralement plus élevée dans la pneumonie du sommet. Si le fait est exact, on s'en rendrait compte de même en disant que l'irritation du sommet du poumon amène dans les centres nerveux qui président à la régulation de la chaleur une perturbation plus profonde que ne le font les excitations d'autres parties de cet organe. Cette explication serait aussi valable pour l'exagération de la rougeur malaire dans la pneumonie du sommet. — C'est certainement à une action réflexe qu'est due l'intensité de la dyspnée dans cette variété de pneumonie. »

Tous les accidents nerveux qui caractérisent la pneumonie du sommet sont si accusés chez les enfants qu'elle a été dénommée par Rilliet et Barthez *pneumonie cérébrale*. — Elle peut revêtir chez eux deux formes principales : *la forme éclamptique*, dans

laquelle les convulsions sont le symptôme prédominant, soit qu'elles se manifestent comme la simple prolongation de celles du début, soit qu'elles n'apparaissent que plus tard; et la *forme méningée* qui est surtout caractérisée par du coma chez les enfants de 2 à 5 ans, et par du délire chez ceux de 5 à 10 ans.

Ces particularités dans l'évolution de la pneumonie du sommet, ces réactions nerveuses variant d'intensité suivant des localisations différentes d'une même infection sur un même organe, ne peuvent s'expliquer que par des relations plus étroites entre le sommet du poumon et l'appareil cérébro-spinal.

Mais c'est surtout lorsqu'on envisage le mode de réaction spécial à l'âge qu'on saisit toute l'importance du rôle du système nerveux dans la physiologie pathologique de la pneumonie, car, indépendamment de sa localisation au sommet du poumon, cette affection éveille toujours chez l'enfant des réactions nerveuses plus intenses que chez l'adulte. Si, chez le premier, la maladie provoque plus facilement de l'hyperthermie et des convulsions, c'est que, chez lui, la centralisation nerveuse, condition de la solidarité organique, est portée au maximum. Si chez le vieillard on peut voir la pneumonie suivre cette allure particulière et silencieuse, sur laquelle Grisolle et Charcot ont insisté, c'est que le système nerveux affaibli a perdu de son pouvoir directeur, et que chaque organe tend à vivre pour son propre compte, avec tous les inconvénients de l'autonomie (1).

« Chez le vieillard, dit Lépine, on pourrait, si l'on n'y prenait garde, méconnaître l'existence d'une fièvre même intense tant ses caractères extérieurs sont parfois peu marqués. Charcot a insisté sur les faits de ce genre, et montré qu'il ne suffit pas de compter le pouls et d'explorer la température de la peau ; il faut avoir recours à la thermométrie et à la thermométrie dans une cavité naturelle telle que le rectum, plutôt que dans l'aisselle : souvent alors on est étonné de lire une température de 40° cent. alors que la peau ne paraît pas chaude et que les extrémités sont froides. Ce phénomène, si bizarre, en apparence, est, en réalité, bien simple à expliquer. En général, les vieillards ne peuvent produire que bien peu de chaleur. Ils ne sont donc en état d'élever leur température au degré fébrile qu'en limitant au minimum leur

(1) C'est la même raison qui fait que, chez les gens âgés, un calcul peut passer de la vésicule biliaire dans l'intestin sans déterminer le plus souvent d'autre réaction qu'un peu de sensibilité au niveau de l'hypocondre droit.

dépense en calorique, tandis que l'enfant et l'adulte, qui sont capables de produire surabondamment de la chaleur, en perdent, sauf à certains moments (par exemple, pendant le frisson) beaucoup par la peau, ainsi que le prouve la chaleur périphérique exagérée qu'ils présentent. »

Quant aux phénomènes délirants que la pneumonie provoque presque fatalement chez les alcooliques, ils représentent un mode de réaction trop évidemment nerveux pour qu'il soit utile d'y insister.

En ce qui concerne la pneumonie des diabétiques, ses caractères spéciaux d'évolution, sa gravité, sa marche souvent foudroyante dépendent non seulement de ce que les tissus gorgés de sucre représentent un milieu de culture spécialement favorable pour le pneumocoque, — milieu de culture résultant, d'ailleurs, d'un trouble primitif de l'innervation, comme nous l'avons vu en pathogénie, — mais encore de ce que le système nerveux du diabétique est toujours profondément altéré dans son fonctionnement, comme nous le verrons plus loin, et réagit mal (1).

— D'après ce qui précède on pourrait supposer que cette importance du système nerveux dans la physiologie pathologique de la pneumonie est spéciale à cette infection. Il n'en est rien ; sans vouloir répéter ici notre démonstration pour les diverses infections, il nous suffira de considérer d'une façon succincte le mode d'action de l'INFECTION RHUMATISMALE sur l'organisme et le mode de réaction de l'organisme vis-à-vis de cette infection pour dégager, à nouveau, le rôle prédominant du névraxe.

Non seulement, cette affection, d'après Le Gendre, survient avec prédilection sur des sujets à hérédité névropathique, non-seulement la fièvre qui caractérise le rhumatisme articulaire aigu est justiciable de la même interprétation que celle de la pneumonie, mais encore les divers symptômes qui suivent, envisagés isolément et dans leur enchaînement, ne peuvent s'expliquer sans la participation prépondérante du système nerveux.

(1) De même, le mode de réaction différent du scrofuleux et de l'arthritique vis-à-vis de l'agent de la tuberculose est doublement sous l'influence du système nerveux : c'est lui qui a créé la diathèse en agissant sur la nutrition cellulaire; c'est lui qui continue à maintenir un milieu de culture favorable ou défavorable au développement de ce microbe, puisqu'il provoque chez l'arthritique le mode de réaction fibreux et cicatriciel du tissu pulmonaire, par exemple, vis-à-vis de l'agent infectieux et de ses sécrétions, tandis que chez les scrofuleux, faute de cette réaction, l'agent infectieux tend à la destruction progressive des tissus, au ramollissement.

On sait que, dans le rhumatisme articulaire aigu, les sueurs sont toujours abondantes. Or il est admis que l'exagération de la fonction sudorale dépend d'un trouble de l'innervation. Et à l'appui de cette manière de voir on peut invoquer le fait que, chez les rhumatisants, les sueurs deviennent toujours excessives à l'approche des accidents cérébraux. De même les sudamina s'observent avec une intensité particulière dans les formes ataxiques de la maladie.

D'autre part, l'hyperhémie qui est sans contredit la manifestation la plus commune des affections rhumatismales aiguës « est comparable, fait remarquer Homolle (in Dict. Jaccoud), aux congestions qui se produisent sous l'influence de l'action des nerfs vaso-dilatateurs ». Elle est, en effet, essentiellement active et représente le type de la fluxion, elle se produit rapidement et peut disparaître de même, elle est mobile et variable, souvent diffuse plutôt que nettement délimitée : tous caractères qui révèlent l'intervention continuelle du névraxe.

Lorsque l'inflammation rhumatismale se localise sur les articulations, la douleur, la rougeur, la tuméfaction qu'elle détermine peuvent apparaître et disparaître en quelques heures. Il en est de même des manifestations viscérales qui sont également susceptibles d'aggravation ou de sédation rapide : « on peut voir, dit Grisolle, les poumons s'enflammer dans le cours d'un rhumatisme articulaire et la pneumonie se résoudre, puis reparaître pour cesser encore et cela huit ou dix fois de suite, suivant ainsi la même marche et ayant la même durée que l'affection articulaire. »

De même, les hydropisies et les troubles sécrétoires qui s'observent au cours du rhumatisme sont généralement caractérisés par une extrême mobilité. « Ainsi la pleurésie rhumatismale a toujours une évolution spéciale : tantôt l'épanchement envahit d'une façon successive ou alternante un côté, puis l'autre, par une sorte de bascule ; tantôt, la pleurésie, restant unilatérale, est remarquable par la brusquerie de son invasion et la rapidité de sa disparition, de sorte qu'un épanchement, en apparence considérable, se produit et se résorbe en quelques jours. »

Il arrive souvent que les altérations viscérales alternent avec les arthropathies, les font en quelque sorte disparaître et semblent se substituer à elles. « Il peut y avoir, dit Homolle, une sorte de balancement entre ces phénomènes thoraciques et les arthropathies. » On a décrit des congestions pulmonaires des pleurésies, etc., dont l'apparition a été précédée d'une suppression subite des douleurs articulaires. Ces particularités d'évolution

qu'on expliquait autrefois par la théorie des métastases ne peuvent s'expliquer de nos jours que par l'action du système nerveux. La suppression des localisations articulaires consécutive à l'apparition d'une localisation viscérale est, en effet, de tout point, comparable aux résultats de la médication révulsive, à la disparition, par exemple, d'un foyer de broncho-pneumonie consécutivement à la pose d'un vésicatoire sur la paroi thoracique. Or, que fait-on quand on emploie la méthode révulsive ? On applique sur les téguments des substances destinées à irriter les extrémités nerveuses, de manière à modifier par voie réflexe les phénomènes physiologiques ou pathologiques qui se passent, soit dans des parties voisines, soit dans des organes éloignés : d'après Volkmann, on active ainsi la phagocytose; d'après Charrin et Duclert on attire réellement les germes dans un tissu de dignité physiologique inférieure.

Si nous envisageons maintenant une affection d'organe, la LÉSION MITRALE, par exemple, qui est précisément une si fréquente conséquence du rhumatisme, nous allons voir encore que le retentissement de cette lésion sur l'organisme et la réaction de celui-ci s'effectuent par l'intermédiaire du système nerveux.

On sait que toute altération d'un des orifices du cœur, par suite de la gêne qu'elle apporte dans le cours régulier du sang, détermine, dans les cavités situées en amont de l'obstacle une augmentation notable dans la pression du liquide sanguin qui tend à s'y accumuler. Parfois la cavité cède, se laisse distendre et la dilatation s'ensuit. Mais le plus souvent le muscle cardiaque réagit contre l'obstacle, et, pour se débarrasser de la masse anormale de liquide, se contracte plus énergiquement. De ce surcroît de travail résulte, par suite de l'activité plus grande de la nutrition, une hypertrophie, dite *providentielle*, grâce à laquelle la lésion est compensée, c'est-à-dire qu'elle ne retentit pas, par des effets nuisibles, sur l'ensemble de la circulation.

Mais pourquoi le muscle cardiaque réagit-il contre l'obstacle par des contractions plus énergiques? On ne peut évidemment chercher la cause de cette réaction musculaire que dans les impressions que le sang, circulant dans les cavités cardiaques sous une pression exagérée, exerce sur les nerfs centripètes de leurs parois, modifiant par suite les réflexes auxquels donnent lieu normalement ces impressions.

Quoique l'existence de ces nerfs centripètes ait été contestée, elle ne nous paraît pas douteuse. Outre qu'elle est logiquement

obligatoire, oserons-nous dire, de par toutes les lois de la physiologie générale et spécialement de la physiologie musculaire, elle nous paraît avoir été mise hors de doute par les expériences de Cyon, de Goltz, de K. Gurboki, de Fr. Franck, etc...

La compensation de la lésion mitrale dépend donc de l'innervation du cœur, puisque c'est cette innervation qui commande la réaction contractile des fibres musculaires.

— Lorsque la lésion n'est plus compensée, que le trouble qu'elle détermine retentit sur la circulation générale, et que les premières crises d'asystolie apparaissent, le rôle du système nerveux se trouve, de nouveau, mis en lumière.

On attribue généralement l'apparition de l'asystolie uniquement à la dégénérescence du muscle cardiaque, mais, outre que les crises d'asystolie peuvent être engendrées et sont souvent engendrées par une émotion morale (1) ou par une fatigue nerveuse, les substances médicamenteuses qui en triomphent sont des substances comme la caféine, agissant exclusivement sur l'innervation cardiaque et non directement sur les fibres musculaires de l'organe. De plus, une période de temps très longue peut s'écouler entre les diverses crises d'asystolie : or, si l'altération de la fibre musculaire était seule en cause, on ne comprendrait rien à ces rémissions, car il est certain que la dégénérescence chronique, graisseuse ou autre, du myocarde, n'est pas susceptible de se modifier instantanément, et de retrocéder d'un jour à l'autre.

(1) Pour montrer l'influence des causes morales dépressives sur le cœur, Beau a rapporté l'observation suivante : « Un homme d'une cinquantaine d'années éprouve une émotion vive, déterminée par la peur d'être écrasé; à l'instant même, il ressent une douleur sourde profonde dans la région du cœur, et à partir de ce moment, il se plaint de palpitations et de dyspnée. Je le vois au bout de deux mois, il a la face bouffie, les lèvres un peu violettes, les veines jugulaires sont gonflées, le pouls est petit, irrégulier, inégal; les bruits du cœur normaux sont irréguliers, inégaux d'intensité; il y a une matité considérable à la région précordiale; la dyspnée est continue et s'exaspère considérablement au moindre mouvement; les symptômes vont en augmentant, et le malade succombe au bout de trois semaines. A l'autopsie, on trouve un cœur très augmenté de volume : les quatre cavités sont dilatées et hypertrophiées, mais, néanmoins, le ventricule gauche paraît plus ample que le droit; il n'y a ni rétrécissement, ni insuffisance aux orifices ». — « Comment le choc cérébral qui constitue l'impression morale est-il transmis au cœur ? Sans nous prononcer là-dessus, nous rappellerons que, dans ses expériences sur les animaux, Cl. Bernard, en galvanisant les bouts inférieurs des nerfs vagues, arrêtait le cœur en diastole. » (Parrot.)

La vérité, c'est que jusqu'à la fin de l'affection cardiaque, même avec l'état avancé de dégénérescence du myocarde, le système nerveux joue le plus grand rôle dans l'apparition des exacerbations ou des rémissions de l'affection. La réaction différente, selon les moments, du muscle cardiaque vis-à-vis de la lésion de l'orifice, dépend surtout de l'état de son innervation, plutôt que de l'altération musculaire elle-même.

Ajoutons que le retentissement de la défaillance du cœur sur l'ensemble de l'organisme se traduit surtout par des symptômes d'ordre nerveux : « Les patients en état d'asystolie, écrit Parrot, ressentent peu de palpitations, mais l'épigastre, la région du cœur, celle du sternum et souvent le côté gauche du thorax tout entier sont le siège d'une sensation constrictive très pénible. D'autres fois, c'est une douleur lancinante qui se propage dans le dos, et même jusque dans le membre supérieur correspondant. Il y a des vertiges, des étourdissements, des troubles de la vue, de l'ouïe et même un véritable délire. La dyspnée est intense, la voix est altérée, le cœur bat tumultueusement, la suffocation est imminente. »

Si nous considérons maintenant les troubles de la circulation générale qui surviennent lorsque la lésion mitrale n'est plus compensée, nous voyons les divers auteurs admettre qu'ils sont loin d'être toujours semblables et d'être uniformément répartis dans tout le domaine vasculaire.

« Bien que, déclarent Potain et Rendu, le siège et le mode de la lésion d'orifice aient une certaine influence sur l'état d'ischémie ou de stase et que la stase ou l'ischémie prédominent plus ou moins dans la petite ou la grande circulation suivant que tel ou tel appareil valvulaire est particulièrement malade, il n'y a point, dans ces circonstances mêmes, les éléments suffisants d'un diagnostic. C'est ainsi que, avec un rétrécissement mitral, il peut survenir de l'œdème aux membres inférieurs et des phénomènes de stase dans la veine porte, sans que les poumons semblent encore le moins du monde congestionnés ; ou bien, si le ventricule gauche est faible et si les vaisseaux pulmonaires résistent mal, qu'il peut se produire des congestions, des œdèmes ou de l'apoplexie pulmonaire dans le cours d'une insuffisance aortique qui ne s'accuse encore à la périphérie par aucun symptôme d'ischémie extrêmement caractérisée. »

« Les degrés, dit Gendrin, auxquels se montre l'anasarque dans les affections du cœur ne sont point en rapport avec la gravité et l'étendue de la lésion cardiaque ; si bien qu'on voit suc-

comber, après une anasarque des plus étendues, des sujets qui n'ont qu'un faible degré de rétrécissement de l'orifice auriculo-ventriculaire gauche, par exemple ; tandis que chez d'autres où la mort a été aussi le résultat de la maladie du cœur, il y a eu à peine de l'œdème des extrémités, quoique l'on trouve sur le cadavre un rétrécissement porté presque jusqu'à l'oblitération de l'orifice auriculo-ventriculaire. Cette absence de rapport de la cause à l'effet ne se montrerait pas, si l'anasarque n'était que la conséquence de l'obstacle au passage du sang par les orifices du cœur. Chez beaucoup de sujets atteints d'affections cardiaques graves ou légères, l'anasarque qui ne s'était jamais montrée survient tout d'un coup, soit par suite d'une maladie aiguë intercurrente, soit par l'effet de causes extérieures débilitantes, comme un vif chagrin, l'influence du froid humide ; quoique la maladie du cœur ne présente pas pour cela d'aggravation. On ne conçoit pas comment l'effet d'une cause mécanique aurait manqué d'abord de se produire, et se produirait ensuite par une cause extérieure qui ne peut rien changer, au moins instantanément, à l'action du cœur » (1).

Potain explique, par l'état des circulations locales, par la tonicité du réseau capillaire de chaque organe, les variations dans le moment d'apparition (malgré des conditions identiques du côté du cœur), dans la répartition et dans les localisations de ces troubles de la circulation générale. Or, il n'est pas douteux que la tonicité des réseaux capillaires soit elle-même sous la dépendance de l'innervation vaso-motrice (2).

D'autre part, « bien que ces lésions et ces accidents soient, comme on vient de le voir, une conséquence plus ou moins directe de la lésion primitive des orifices, elles ne lui sont en aucune façon proportionnelles ; elles ne marchent point du tout habituellement du même pas, ni ne suivent les mêmes phases. C'est là une observation déjà souvent faite et sur laquelle Stokes a insisté plus que tout autre, non assurément sans beaucoup de raisons. En effet, toutes les lésions et tous les accidents fonctionnels qui se produisent à la suite de l'affection primitive, soit qu'ils atteignent le muscle cardiaque lui-même, soit qu'ils portent sur les autres organes, dépendent, en quelque sorte, du *consen-*

(1) Lobstein fait intervenir un état paralytique généralisé du système veineux.

(2) Ranvier et Vulpian ont fait voir que, en l'absence de tout obstacle à la circulation veineuse, la paralysie des nerfs vaso-moteurs ou l'excitation des vaso-dilatateurs peut suffire à élever la tension du sang dans les petites artérioles, au point de déterminer l'œdème.

tement de l'organisme, c'est-à-dire de la façon dont il résiste à l'influence nuisible de la lésion, comme aussi de la résistance qu'oppose chaque organe en particulier. Et cette participation de l'organisme, c'est dans les dispositions individuelles natives, dans celles développées par les maladies antérieures et dans les influences diverses qu'il faut en chercher les causes. » (Potain et Rendu.) — Or, nous avons vu que les prédispositions individuelles natives se réduisent à de l'hérédité nerveuse, que celles, développées par des maladies antérieures, doivent aussi se ramener surtout à des modifications apportées dans la constitution ou la vitalité des centres vaso-moteurs ou trophiques cérébro-spinaux de tel ou tel organe. Quant aux autres influences, qualifiées de diverses par les auteurs précités, nous avons vu au chapitre « Pathogénie » qu'elles n'agissent sur l'organisme que par l'intermédiaire de son système nerveux.

— La mort subite, quoique moins fréquente que dans les lésions aortiques, peut cependant survenir par syncope. Celle-ci est, comme on le sait, un accident morbide, caractérisé par la perte subite du sentiment et du mouvement, la pâleur de la peau, la suspension plus ou moins complète de la respiration, et qui correspond à un arrêt ou, dans tous les cas, à un affaiblissement considérable de la circulation sanguine.

Envisagée quant à son mécanisme, la syncope est toujours une paralysie, ou, plutôt, une demi-paralysie, une parésie du cœur, c'est-à-dire qu'elle est toujours le résultat d'un trouble dans l'innervation de cet organe.

La cause première de la parésie du cœur peut se trouver tantôt dans une influence psychique, tantôt dans une provocation des sens spéciaux, tantôt dans une excitation de la sensibilité générale, tantôt enfin dans une lésion organique du cœur.

Pour ce qui est de l'influence psychique, de la provocation des sens spéciaux, ou d'une excitation de la sensibilité générale, toutes ces causes ne produisent évidemment la syncope qu'en agissant sur le centre d'action du cœur que les recherches de V. Bezold, Cyon, Duval, sur le centre moteur, et celles de Budge et de Thiry sur le centre d'arrêt, ont permis de localiser dans le bulbe rachidien comme toutes les prévisions, du reste, tendaient à le faire penser.

Dans le cas de lésions cardiaques, dont nous avons à nous occuper, la syncope est encore subordonnée, sauf quelques cas exceptionnels, à des impressions nerveuses excito-motrices dont l'altération cardiaque est l'origine ou l'occasion.

« A l'appui de l'arrêt du cœur par les sensations propres de sa substance, on peut rappeler, par exemple, qu'une série de chocs, vingt par minute, portés sur le tissu du cœur, en diminuent, en suspendent même les battements » (Goltz).

On ne sait pas encore d'une façon certaine si l'impression excito-motrice agit directement par action d'arrêt sur les ganglions auto-moteurs, ou si elle intéresse d'abord le centre bulbaire. Le nerf dépresseur de Cyon deviendrait, dans ce cas, l'un des itinéraires le plus légitimement attribuable aux irradiations paralysantes que le parenchyme du cœur, dans certaines de ses altérations organiques, s'expédie de la sorte à lui-même.

Quoi qu'il en soit, le rôle du système nerveux dans la production de la syncope a toujours été si bien senti, au moins implicitement, que les moyens variés qu'on a proposés pour la faire cesser et qui sont souvent efficaces s'adressent soit directement à l'innervation cardiaque, comme la caféine, soit indirectement en agissant sur toutes les terminaisons accessibles des nerfs sensitifs. On sollicite la sensibilité générale « par de brusques secousses imprimées au sujet, par l'aspersion d'eau froide sur la face, par des applications de vinaigre, d'alcool, sur les parties fines ou nerveuses de la peau : tempe, lèvres, paume des mains; au besoin par des frictions sèches ou irritantes dans le creux épigastrique, aux extrémités, sur les membres et tout le corps, ou, encore, par un lavement stimulant avec du sel, du tabac, du vinaigre. La sensibilité spéciale offre aussi ses ressources excito-motrices ; on frappe dans les mains du malade, on lui fait respirer des substances fortement odorantes : sels volatils, vinaigre, acide acétique, ammoniaque ; on pourrait s'adresser enfin au sens de l'ouïe, comme à celui du toucher, comme à celui de l'odorat, et la mère qui rappelle avec des cris d'épouvante son enfant évanoui trouve un remède véritable dans les suggestions de ses angoisses. Par toutes ces voies plus ou moins favorables, mais qui sont efficaces, les excitations adressées au cœur peuvent rappeler ses battements et la reprise de la circulation ramener ensuite au cerveau le sang nécessaire à leur entretien. » (Bertin-Sans in art. *Syncope* du Dict. Dechambre).

Il y a plus, non seulement le ralentissement ou l'arrêt des contractions cardiaques est toujours un phénomène réflexe, mais encore ce ralentissement ou cet arrêt ne peuvent retentir sur l'ensemble de l'organisme pour produire la syncope que par leur action directe sur l'encéphale. La syncope est, en effet, avant tout, une perte de connaissance, un évanouissement. « Pour qu'il y ait

syncope, déclare Bertin-Sans, il faut que l'arrêt du cœur entraine à sa suite la perte de la connaissance et des sens. La suspension de l'ondée sanguine que le cœur, à l'état normal, adresse sans discontinuité au centre encéphalique, est devenue le pivot incontesté des phénomènes qui la représentent, depuis qu'on a reconnu la domination du muscle cardiaque sur la marche du sang et le rôle indispensable du sang dans l'exercice des fonctions nerveuses. Or, parmi les différentes spécialités de la substance nerveuse l'exercice des actions sensitives et psychiques exige une affluence sanguine plus considérable que celle des actes excito-moteurs ; au même degré de pénurie sanguine que l'état de syncope réalise dans les diverses parties de ce système, nous voyons, pour ce motif, correspondre l'abolition des fonctions cérébrales et la dépression seulement des propriétés réflexes ; et voilà pourquoi quelques phénomènes de ce dernier ordre peuvent survivre au milieu de la résolution générale, et pourquoi surtout le centre respiratoire, le plus vivace après le centre moteur de la circulation continue d'entretenir faiblement et lentement quelques restes d'hématose. »

Lorsque la syncope disparait, sa disparition est caractérisée par le retour de l'innervation ; lorsqu'elle conduit à la mort, elle ne la détermine que par le cerveau.

Si, passant maintenant à la physiologie pathologique des maladies de la nutrition, nous prenons comme type le DIABÈTE, nous avons vu que la glycosurie est liée, d'après les uns, à une surproduction du sucre par le foie, d'après les autres à une insuffisante consommation du sucre par les cellules et que l'une ou l'autre de ces conditions sont réductibles à un trouble nerveux agissant, dans le premier cas, sur la fonction glycogénique du foie, agissant dans le second, sur la nutrition cellulaire. Or, il est évident que la persistance ou l'augmentation de la glycosurie restent soumises aux mêmes influences nerveuses qui l'ont engendrée. Et si nous consultons, à ce sujet, la littérature médicale, nous voyons à chaque instant rapportés des faits qui viennent illustrer cette action du système nerveux sur la persistance ou l'augmentation de la glycosurie. — Andral a vu dans plusieurs cas de diabète confirmé l'urine se charger tout à coup d'une quantité beaucoup plus considérable de glycose à la suite d'une profonde émotion ; sous cette influence,,une urine qui ne contenait que 20 gr. de sucre par litre en offrait 96 vingt-quatre heures après. — Bouchard a vu un malade « qui, devenu diabétique sous l'in-

fluence de luttes parlementaires violentes et obstinées, avait guéri à l'occasion d'un changement de Ministère qui avait mis fin à ses préoccupations et à son excessive activité. Cet homme vint en Europe guéri ; il alla faire une cure à Carlsbad, et pendant toute la durée de son séjour dans cette ville on ne trouva pas une seule fois du sucre dans ses urines. Le jour de son départ, il entre, pour une cause futile, dans une violente colère, il ressent immédiatement de la sécheresse de la bouche, et ses urines, examinées à l'instant même, renferment du sucre. » — De même, Landouzy a constaté ce cas caractéristique, rapporté par Dreyfous, dans sa thèse d'agrégation : Il s'agit « d'un commerçant de 40 ans, arthritique émérite, diabétique à un faible degré (3 gr. de sucre par 24 heures), sans amaigrissement, sans polydipsie, sans polyurie, qui se maintenait dans des conditions de santé bonne, se sentait fort, vaquait à ses affaires, n'était rien moins que frigide et se serait cru tout à fait bien portant, n'étaient les avertissements de l'analyse urinaire, quand, soudain, il perdit ses forces, maigrit, fut pris de soif vive et de polyurie (3 à 4 litres d'urine par 24 heures), et se mit à rendre 24 gr. de sucre par litre, sans que rien autre chose ne fût survenu qu'un immense chagrin... il avait été trompé par sa femme. Le malade en avait éprouvé une commotion comme jamais encore il n'en avait ressenti (1). C'est à la suite de cette commotion que le diabète s'est brusquement aggravé (plus de 72 gr. au lieu de 3 gr. par jour) et cette perturbation violente du système nerveux s'est révélée non seulement par la glycosurie mais encore par des troubles fonctionnels du système nerveux, rendus directement tangibles par la disparition totale du réflexe patellaire. »

Quant à la polyurie, on sait que la quantité d'urine excrétée dans un temps donné varie, d'après Ludwig, en raison de l'élévation de la tension dans les glomérules et aussi, d'après Heidenhain, en raison de la rapidité du courant sanguin. — Or, la tension dans les glomérules, ou bien suit les oscillations de la tension artérielle — et celles-ci sont dues, de l'avis commun des physiologistes, à l'action du système nerveux, — ou bien elle ne suit pas les oscillations de la tension artérielle, et là encore la tension propre est due à l'action du système vaso-moteur qui gouverne l'activité des circulations locales ; les expériences d'Eckhard, de Cl. Bernard et de

(1) Voir au sujet de l'influence des impressions morales sur l'évolution du diabète la thèse de J. Lagarrigue « Contribution à l'étude de l'influence du moral sur le physique ».

Vulpian ont montré que les vaso-constricteurs des reins et sans doute aussi leurs vaso-dilatateurs sont contenus en grande partie dans les nerfs splanchniques, car la section de l'un de ces nerfs produit la congestion du rein correspondant alors que son électrisation produit l'anémie. L'existence des polyuries émotives démontre d'ailleurs cliniquement l'influence du système nerveux dans la production de ce symptôme. — Pour la rapidité du courant sanguin, elle dépend encore du système nerveux puisque c'est lui qui gouverne le fonctionnement du cœur et des vaisseaux.

Si la polyurie était un résultat simplement et uniquement mécanique, dû à l'augmentation de la masse totale du sang par l'apport d'une quantité d'eau anormale provenant de la déshydratation des tissus et de l'abondance des boissons, elle devrait être toujours proportionnelle, tant que les reins ne seraient pas altérés, au degré de la glycosurie (produisant plus ou moins de déshydratation des tissus) et à la quantité des boissons ingérées. Il est loin d'en être ainsi et on peut voir, sans qu'il y ait d'albuminurie et de lésion du rein, la polyurie varier d'une façon qui n'est nullement en rapport avec le degré de la glycosurie ou avec la quantité de boisson ingérée. Dans certains cas, la polyurie persiste alors que le sucre a complètement disparu (Lécorché). Par contre, il est des diabétiques chez lesquels la polyurie existe à peine malgré une glycosurie abondante et qui ne rendent pas plus de 1,500 cent. à 2 lit. dans les 24 heures (Seegen) : ce sont ces formes trompeuses de diabète sucré sans polyurie (assez fréquentes chez les vieillards) que P. Franck a décrites sous le nom de diabète *decipiens*. D'autre part, lorsque des sueurs abondantes, spontanées ou provoquées, font diminuer la polyurie, ce balancement constitue évidemment une suppléance fonctionnelle et ne peut s'expliquer sans l'intervention du névraxe.

Enfin, la polydipsie, n'étant qu'une exagération de la soif, est, comme la soif elle-même, une sensation d'ordre nerveux ; c'est une impression transmise par les tubes nerveux sympathiques jusqu'à l'encéphale où elle est perçue. Il en est de même pour la polyphagie.

Un autre symptôme qui ne fait guère défaut dans le diabète et qui souvent existe dès le début est la faiblesse musculaire, un sentiment de lassitude inaccoutumée s'accompagnant de douleurs musculaires, de crampes, de lumbago. Or, cette impuissance motrice, cette parésie musculaire est due, de l'aveu de la plupart des auteurs, à un affaiblissement du système nerveux plutôt qu'à une altération de la fibre musculaire.

L'importance du rôle du système nerveux dans la physiologie pathologique du diabète est, du reste, surabondamment démontrée par les nombreux symptômes nerveux, si fréquents au cours de cette maladie : — névralgies bilatérales et symétriques, affectant de préférence les sciatiques, les trijumeaux, les nerfs intercostaux, signalées par J. Worms, Rosenstein, Drasche, et attribuées par le premier de ces auteurs, en raison même de leur symétrie, à une lésion bulbaire ou bien spinale et siégeant au point d'émergence des troncs nerveux ; anesthésies partielles, paresthésies, prurit cutané, sensibilité excessive au froid, arthralgies, douleurs de la nuque rappelant le céphalée neurasthénique, abolition ou diminution fréquente des réflexes rotuliens, diminution rapide de la puissance génitale ; — neurasthénie avec prostration morale tout à fait caractéristique, dégoût de la vie, état de désespérance ; idées de vanité, de ruine que rien ne justifie, croyance non fondée à la réalité de cette ruine et suicide consécutif; paralysie du sens musculaire, manque d'assurance de la marche dans l'obscurité avec picotements dans les membres inférieurs ; douleurs fulgurantes et douleurs en ceinture (Charcot); certains degrés d'ataxie des mouvements (Marschal, Bernard et Féré), crises gastriques, dyssentérie, anesthésie plantaire, crises urinaires, constituant, avec la perte du réflexe patellaire, le syndrôme du pseudo-tabès, se distinguant des tabès par son évolution rapide, sa disparition sous l'influence du traitement anti-diabétique ; paraplégies diabétiques avec douleurs fulgurantes, analgésie, abolition du réflexe patellaire, signe de Romberg (perceptible tant que la paralysie n'était pas complète) et surtout steppage par paralysie des muscles extenseurs du pied ; — mal perforant, chute des ongles et des poils, sueurs localisées, atrophie cutanée localisée (Leudet), atrophie musculaire (Dickinson); — ambliopie, diplopie, dyschromatopsie, hémiopie, rétinite, avec ou sans hémorragies rétiniennes, névrite et atrophie du nerf optique; perte ou perversion de l'odorat; perte du goût, otalgie; surdité, sans otite apparente; — attaques comateuses ou aploplectiformes, subites et très courtes, distinctes par conséquent du vrai coma diabétique ; coma diabétique lui même, conséquence d'un épuisement nerveux des centres cérébraux plutôt que résultat d'une intoxication.

Si nous choisissons enfin comme type des maladies par auto-intoxication l'URÉMIE liée aux lésions rénales, il nous est tout aussi facile de démontrer que la rétention dans l'économie des principes toxiques, normalement fabriqués par l'organisme, n'agit

sur l'individualité composée et ne provoque ses réactions que par l'intermédiaire du système nerveux.

D'abord, il convient de faire remarquer que la lésion rénale génératrice de l'urémie est souvent elle-même consécutive à une perturbation nerveuse, produite par un refroidissement ayant permis l'introduction dans l'organisme d'un élément infectieux, qui a porté son action sur le rein. Mais, de plus, en supposant la lésion rénale installée à l'état chronique, l'éclosion de l'urémie est encore en grande partie sous la dépendance du système nerveux.

En effet, dans ces cas, comme dans les cas de lésions cardiaques, il y a d'abord une période de compensation que le système nerveux assure par divers procédés : — tantôt les éléments sains, ou les moins altérés, sont sollicités par action réflexe à sécréter davantage ; — tantôt le système nerveux agissant sur le cœur (hypertrophie du ventricule gauche), et sur la circulation locale, la tension au niveau des glomérules est plus forte et augmente la filtration ; — enfin, c'est sous l'influence du système nerveux que les glandes sudoripares et l'intestin suppléent le rein malade. On sait, en effet, que Cl. Bernard et Barreswil, en étudiant les voies d'élimination de l'urée, après extirpation des reins, ont mis hors de doute la fonction supplémentaire de la muqueuse du tube digestif : les sécrétions intestinales, et surtout gastriques, augmentent considérablement de quantité et changent de type, c'est-à-dire qu'au lieu de ne se former que dans le moment du travail digestif et d'être intermittentes, elles se produisent, d'une façon continue, comme le ferait l'urine. On sait, d'autre part, qu'il existe, à l'état normal, une sorte de balancement entre la sécrétion de la sueur et la secrétion urinaire, que l'augmentation de l'une entraîne la diminution de l'autre et que, dans certaines maladies comme le diabète, l'ictère, l'arthritisme, la sécrétion sudorale prend à sa charge une partie des fonctions du rein dans l'élimination de la glycose, de la matière colorante biliaire et de l'acide urique. Or ces suppléances fonctionnelles sont sous la dépendance du système nerveux : en ce qui concerne spécialement la sécrétion sudorale, si l'on coupe le sciatique d'un chat et qu'on excite son bout périphérique, on voit apparaître au niveau des pulpes sous-digitales des gouttes de sueurs de plus en plus abondantes (Luchsinger, Ostroumow); cette hypéridrose serait, d'après les uns, dépendante de la circulation (c'est-à-dire des vaso-moteurs), tandis que, d'après les autres, elle en serait indépendante ; d'après Vulpian

et Raymond, elle naîtrait avec les racines antérieures et proviendrait de centres multiples échelonnés dans la moelle; l'excitation du bulbe produit une hypercrinie sudorale sur toute la surface cutanée.

= Lorsque la compensation n'existe plus et que l'urémie apparaît, celle-ci peut revêtir trois formes, la forme cérébrale, la forme respiratoire et la forme gastro-intestinale.

— La première de ces formes suppose, par définition même, la participation du système nerveux. Les accidents que l'on observe alors sont essentiellement des convulsions, du coma et du délire. Tantôt, ils sont précédés de prodromes, tels que de la céphalgie, des troubles de la vue, des phénomènes hystériformes, et même des vomissements, d'ordre manifestement nerveux; tantôt, l'urémie cérébrale débute sans signes avant-coureurs par des convulsions épileptiformes, auxquelles succède une somnolence plus ou moins complète. Chez les enfants, dans l'intervalle des convulsions, on peut observer une vive excitation, des cris, du délire furieux; d'autres fois enfin le malade tombe rapidement dans le coma. Tous ces phénomènes, étant par leur nature des phénomènes nerveux, démontrent avec évidence la participation du névraxe dans ce mode de retentissement de l'urémie sur l'organisme et dans la réaction de celui-ci. Ajoutons que si les phénomènes urémiques sont infiniment variés, si la rétention dans le sang des produits toxiques de l'urine se manifeste par des altérations fonctionnelles, non toujours identiques, les symptômes cérébraux sont encore l'expression la plus constante de ce genre d'empoisonnement.

— Quant à la forme respiratoire de l'urémie, elle est caractérisée par une accélération des mouvements respiratoires : elle semble parfois la conséquence d'une poussée congestive et œdémateuse du côté des poumons, mais la rapidité avec laquelle survient l'œdème pulmonaire, et la rapidité avec laquelle il peut disparaître ne permettent pas de méconnaître l'action du système nerveux dans sa production; ou bien elle n'est accompagnée d'aucune lésion du poumon et du cœur, et ne peut être dès lors, attribuée qu'à l'action du sang altéré sur le centre bulbaire. — Enfin, dans certains cas d'urémie dyspnéique, le rythme respiratoire est profondément modifié et présente l'altération que l'on connaît sous le nom de phénomène respiratoire de Cheyne-Stokes. Ledit phénomène serait dû, d'après Traube, à une diminution de l'excitabilité du centre respiratoire, diminution qui, selon Filehme, coïnciderait avec un trouble dans l'innervation des artères cérébrales.

Cuffer, qui l'a étudié avec soin, le rapporte à une action directe sur le bulbe d'un sang plus ou moins chargé d'oxygène ou d'acide carbonique; il fait également intervenir une action réflexe ayant son point de départ dans le poumon.

— Quant à l'urémie gastro-intestinale, elle se traduit surtout par des vomissements et de la diarrhée.

Dans l'urémie, comme dans tous les autres cas, le vomissement est l'expulsion violente par la bouche des matières contenues dans l'estomac. Cette expulsion est causée, d'une part, par la contraction spasmodique du diaphragme et des muscles abdominaux produisant l'accroissement de la pression intra-abdominale; elle est due, d'autre part, comme l'ont montré Arnozan et Franck, à l'abaissement de la pression thoracique due à la contraction spasmodique des muscles inspirateurs : or, l'ensemble et le concours de ces actes se produit sous l'influence de l'excitation directe ou réflexe d'un centre d'innervation que les physiologistes s'accordent à localiser dans le bulbe, tout près du centre respiratoire. Le point de départ du réflexe est l'excitation de la muqueuse de l'estomac et des filets du nerf vague qui s'y distribuent par le passage de l'urée ou des autres substances excrémentitielles à travers cette membrane.

De même, la diarrhée, dans l'urémie comme dans les autres maladies, est due : soit à une exagération de la sécrétion des glandes intestinales; soit à une activité exagérée des mouvements péristaltiques due, dans le cas spécial, à une irritation de la muqueuse intestinale par le passage des substances toxiques qui, ne pouvant plus s'éliminer par les reins, se déversent dans le tube digestif. Or, ces deux phénomènes sont sous la dépendance du système nerveux.

— Mais ce qui révèle encore plus l'influence du système nerveux, c'est l'évolution de l'ensemble de ces accidents, qui, chez un malade restant placé dans les mêmes conditions de régime (soumis, par exemple, au regime lacté continu), peuvent apparaître, se substituer l'un à l'autre, et disparaitre dans l'espace de quelques heures.

Le plus souvent cette disparition est d'ailleurs momentanée, mais parfois elle peut s'observer pendant des semaines ou des mois sans qu'il y ait eu autre chose que des modifications : soit dans l'innervation du cœur ou dans l'innervation rénale (produisant une décharge urinaire); soit dans l'innervation de la peau, du tube gastro-intestinal, entrainant l'établissement d'une ou de plusieurs suppléances fonctionnelles compensatrices; soit dans

l'innervation de la glande hépatique, avec cette conséquence que les poisons retenus sont mieux et plus vite transformés; soit enfin dans l'innervation trophique générale, avec répercussion sur l'activité cellulaire pour diminuer la production des poisons.

Cette modification dans les modes d'activité du névraxe peut, elle-même, se produire spontanément, ou être provoquée par l'emploi de diverses substances thérapeutiques comme la caféine, la théobromine, la pilocarpine, les sérums artificiels, les purgatifs drastiques, etc..., qui agissent sur le système nerveux.

Cette mobilité caractéristique des phénomènes de réaction de l'organisme vient donc s'ajouter à leur nature même pour montrer le rôle et l'importance du névraxe dans leur production.

En résumé lorsque, par suite d'une production plus active de toxine, d'impuissance ou de lésion de l'un des organes éliminateurs, l'organisme se trouve en imminence d'empoisonnement, c'est par l'intermédiaire du système nerveux que se réaliseront ses réactions : il luttera par tous ses moyens, par l'élimination des produits excrémentitiels, par la production de substances antitoxiques, par la transformation du poison, par des suppléances fonctionnelles; il s'établira des directions et des intensités différentes dans l'innervation de nature à provoquer la suractivité de certains organes ou la suractivité de certaines sécrétions cellulaires, et ce n'est que lorsque l'organisme aura épuisé tous ses moyens de défense que l'empoisonnement se produira; lui-même n'entraînera la mort que par son action sur le système cérébrospinal.

Cette étude de la pneumonie, des lésions cardiaques, du diabète et de l'urémie, que nous avons choisis comme types principaux de description, nous a permis d'envisager la plupart des troubles fonctionnels de l'appareil respiratoire, de la circulation, des fonctions digestives, des fonctions du foie, des fonctions des reins, des fonctions de la peau, et de les ramener à des troubles dans leur innervation vaso-motrice ou trophique.

Il est cependant un certain nombre de troubles fonctionnels que nous n'avons pas rencontrés au cours de cette revue, mais que nous retrouverons plus tard dans les chapitres qui leur sont spécialement consacrés. Contentons-nous de faire remarquer ici qu'il n'en est pas un seul à la production duquel le système nerveux reste étranger. C'est ainsi que l'éternuement est un réflexe d'ordre nerveux, que l'asynergie vocale ou l'aphonie doivent être attribuées à un trouble de l'innervation; que la dysphagie, lorsqu'elle n'est pas due à un

obstacle mécanique, est également un phénomène nerveux; que l'exagération de la sécrétion salivaire est presque toujours un phénomène réflexe dû à une excitation initiale portant soit sur la muqueuse buccale, soit sur la muqueuse de l'estomac; que la constipation est due soit à une anesthésie de la muqueuse intestinale entraînant la suppression des excitations génératrices des réflexes, soit à la parésie des fibres musculaires de l'intestin. Il en est de même pour la colique intestinale, le météorisme, l'incontinence des matières fécales, l'ictère émotif, l'incontinence d'urine des enfants, etc...

Avant de terminer, il nous reste pourtant à insister sur un dernier ensemble de considérations. Non seulement l'organisme se défend contre la maladie par des réactions d'ordre nerveux, mais, d'autre part, c'est au névraxe que s'adresse la médecine lorsqu'elle intervient : car si, dans le cas des maladies infectieuses, par l'emploi des antiseptiques à l'intérieur, le médecin ne vient au secours de l'organisme qu'en agissant sur les microbes pour entraver leur pullulation, il cherche par l'emploi de toutes les autres médications à agir sur le système nerveux. C'est à lui que s'adressent la plupart des agents des diverses médications révulsive, tonique et stimulante, atonique, calmante, évacuante, émétique, diurétique, purgative, sudorifique, et même sérothérapique.

« Le médecin, dit Bouchard, ne peut faire acte de thérapeute sans chercher à s'assurer la connivence du système nerveux ; il doit le solliciter pour que celui-ci réponde par des réactions sur les appareils et les cellules. On ne fait pas de médecine sans provoquer des réactions nerveuses; tous les médecins obéissent à cette loi, souvent comme M. Jourdain faisait de la prose. »

C'est pour favoriser la régularité et l'amplitude des réactions nerveuses que l'on recommande le calme, le contentement et la quiétude pour les malades. Parmi les agents thérapeutiques qui empruntent le procédé de la réaction nerveuse, on peut citer : la strychnine, l'ergot, l'émetine, la pilocarpine, la digitale, la morphine, la belladone, l'aconit, etc....; — les purgatifs drastiques qui agissent en provoquant les mouvements péristaltiques de l'intestin; — la fumée du papier nitré, du datura qui calme l'asthme ; — les stimulations cutanées : l'air froid qui provoque le premier vagissement du nouveau-né; les flagellations, les frictions; la chaleur, la faradisation, le sinapisme, le vésicatoire, la teinture d'iode, le moxa, les pointes de feu, le marteau de

Mayor, le cataplasme, l'électricité statique; l'aérothérapie (vent et lumière); l'hydrothérapie locale (compresse, bain local, douche locale), ou générale (affusion, immersion, drap mouillé; douche en pluie, en colonne, produisant l'aspersion et la percussion).

En ce qui concerne les moyens hydrothérapiques, « il y a pourtant une théorie qui ne voit en eux qu'un déplacement de la masse du sang, une mise en jeu de l'élasticité vasculaire : tout se réduirait à de l'hydrodynamique. En réalité, l'hydrothérapie et les autres incitations périphériques calment, modèrent, ou augmentent l'activité nerveuse, et produisent, par contre-coup, des modifications de l'activité nutritive. Sous leur influence, l'exhalation de l'acide carbonique augmente, ainsi que l'excrétion de l'urée et de l'acide urique et le poids diminue : aussi ces moyens thérapeutiques ont-ils une influence incontestable dans le traitement des diathèses héréditaires et acquises; ils peuvent changer la vitalité chez l'individu et dans sa descendance. — On dit que les bains font fonctionner la peau, mais leur action est bien plus complexe : ainsi le bain chaud augmente l'exhalation d'acide carbonique et l'excrétion d'urée, il diminue l'excrétion d'acide urique, il calme ou excite, suivant sa durée et sa température. Pour expliquer l'action des bains minéraux, le public et quelques médecins croient à l'absorption du principe minéral par la peau... Leur véritable action, la seule vraiment importante, est l'action de contact qu'ils exercent, suivant leur composition, sur les nerfs cutanés, qui se répercute sur les centres nerveux et va modifier par voie réflexe les échanges interstitiels. Les bains sulfureux sont toniques et excitants : ils augmentent l'urée et l'acide urique; les bains salés augmentent l'urée et diminuent l'acide urique ou ne l'élèvent que très faiblement; ils activent, en somme, les échanges azotés et, comme l'a démontré A. Robin « accroissent l'oxydation des produits de désassimilation des albuminoïdes ». (Le Gendre).

De même, la plupart des moyens employés pour lutter contre les empoisonnements — frictions, flagellations, sinapisation, chaleur aux extrémités, aspersions d'eau froide ou compresses d'eau froide sur la tête et la poitrine, douches chaudes ou froides, grands bains chauds, respiration artificielle par la traction de la langue, électricité; boissons stimulantes (café, thé, alcool, vin de champagne); inhalations de sels volatils, d'ammoniaque, de nitrite d'anyle, d'éther, etc.; vomitifs, purgatifs drastiques, contre-poisons proprement dits, etc... — s'adressent évidemment au système nerveux.

On sait, d'autre part, « que les sérums artificiels, les liquides

plus ou moins riches en sels de soude, de potasse, de chaux, de magnésie, etc., augmentent l'énergie défensive en donnant au névraxe un surcroît d'activité » (Charrin, in « Pathogénie appliquée ». 1897).

Toutefois, les conclusions à tirer des pages qui précèdent ne peuvent s'arrêter là. Le système nerveux qui domine toute la physiologie normale et pathologique doit être aussi considéré comme le facteur qui assure la permanence de la vie chez l'homme et les autres animaux supérieurs.

Si l'on considère les conditions dans lesquelles l'action de la maladie arrive à dominer les réactions de l'organisme et où la mort se produit, on voit que la cause la plus prochaine de la mort somatique réside toujours dans la suppression de l'innervation.

Tant qu'il reste dans l'économie une innervation suffisante pour entretenir plus ou moins complètement les fonctions de la vie, celles-ci continuent à s'accomplir. Bien plus, lorsque, comme dans certains cas d'axphyxie mécanique (la noyade) ou de fulguration, l'innervation est momentanément suspendue sans que la lésion des centres nerveux soit assez grave pour l'avoir complètement détruite, on peut, en pratiquant la respiration artificielle, provoquer un réflexe qui rappelle l'innervation régulière et rétablisse la vie là ou régnaient toutes les apparences de la mort.

De même, vis-à-vis de la maladie, la lutte engagée par l'organisme est commandée, soutenue par le système nerveux : c'est lui qui assume tous les modes réactionnels qui s'opposent à l'envahissement de la cause morbide, et ce n'est que lorsqu'il les a tous épuisés, lorsque ses résistances sont enfin vaincues que la maladie prend son caractère grave, et aboutit à une issue fatale.

La cause prochaine de la mort réside donc dans une défaillance du système nerveux; mais on peut aller plus loin encore et affirmer que sa cause immédiate est *toujours* dans la cessation des fonctions nerveuses.

Depuis Paul Bert et Claude Bernard, d'innombrables expériences sont venues mettre en évidence les phénomènes si intéressants de la vitalité des tissus. Chaque territoire organique possède à ce point de vue une réelle autonomie : c'est ainsi que l'on voit les cellules épithéliales vivre encore un assez long temps après la mort de l'animal; c'est ainsi que l'on peut observer des intestins de cobayes, arrachés pendant l'accomplissement de la digestion,

poursuivre leur travail, appréciable aux mouvements vermiformes caractéristiques de leur fonction ; c'est ainsi encore qu'un muscle détaché du corps conserve pendant un temps plus ou moins long son excitabilité (1). — Tout cela montre que des phénomènes vitaux continuent à s'accomplir dans le cadavre et qu'aucun des phénomènes de nutrition ne peut servir à caractériser l'instant précis de la mort.

Bichat a dit que l'on mourait par le poumon, par le cœur ou par le cerveau. Mais il convient de faire observer que l'arrêt de la respiration et l'arrêt de la circulation sont eux-mêmes le plus souvent consécutifs à un arrêt des fonctions nerveuses et qu'en tous cas ils n'entraînent la mort de l'individu qu'en retentissant sur l'encéphale comme nous l'avons vu pour l'asphyxie et pour la syncope. Ce n'est, en effet, que lorsque le système qui maintient l'action harmonique et convergente des divers organes et des divers territoires organiques vient à manquer à ses fonctions, ce n'est que lorsqu'il y a *dissociation* au sein de l'organisme de ses divers éléments, que cette unité d'action, cette cohésion qui font l'individu, la personnalité, disparaissent : c'est alors seulement que la mort est réalisée. — Que tel ou tel tissu, tel ou tel organe accomplisse encore des échanges nutritifs, cela importe peu : ce sont des cellules ou des ensembles de cellules animales vivantes, mais elles ne peuvent plus être considérées comme faisant encore partie de l'individualité composée, l'appareil de concentration, des actions et des réactions de celle-ci ayant cessé de vivre. Le tissu vit pour son propre compte, sa cellule agit comme agirait une cellule indépendante au sein d'un milieu nutritif. — La véritable mort, c'est-à-dire la cessation de l'individualité composée, de la personnalité, la dissociation des éléments de l'organisme ne peut se réaliser que par l'anéantissement des fonctions nerveuses.

Même dans les cas qui semblent devoir échapper à cette loi, le principe demeure exact. Lorsqu'un individu meurt par une asphyxie mécanique dont la cause (comme la noyade) est manifestement extérieure, ce n'est pas lorsque les mouvements des muscles thoraciques et du diaphragme ont cessé que la mort est réalisée, la preuve en est dans la possibilité de les rétablir par la

(1) Il y a lieu, d'ailleurs, de faire observer que lorsqu'il s'agit d'organes, ceux-ci conservent leur vitalité après la mort de l'organisme durant un certain temps surtout parce que les centres nerveux secondaires, les ganglions attachés à ces organes continuent à dépenser la force nerveuse accumulée.

respiration artificielle; mais la mort n'est survenue qu'à l'instant seulement où le cerveau, insuffisamment nourri par un sang qui a épuisé son oxygène, gêné dans le déploiement régulier de l'innervation propre à l'appareil respiratoire, profondément troublé dans toute son activité et subissant des influences réflexes nombreuses, a enfin cessé irrévocablement ses fonctions. De même, dans une rupture d'anévrysme, ce n'est pas à l'instant où la circulation dans l'aorte est supprimée que la mort est réalisée, mais à l'instant précis où, sa circulation propre étant brusquement supprimée, le cerveau devient incapable d'agir et cesse définitivement ses fonctions.

Quelles que soient les conditions apparentes de la mort chez les mammifères, *on meurt toujours sinon par le cerveau, du moins par l'encéphale:* — Ou le cerveau lui-même est, pour ainsi dire, directement frappé par la cause première de son anéantissement fonctionnel, comme cela se produit dans l'apoplexie, dans l'épilepsie; ou bien quelque obstacle à l'hématose suspend l'arrivée de l'oxygène à cet organe; ou, enfin, le cœur cesse d'y envoyer le contingent nutritif auquel ses actes sont à plus forte raison subordonnés : *évanouissement* apoplectique, *évanouissement* asphyxique et *évanouissement* syncopal, telles sont les trois principales modalités de la mort, et toutes trois, envisagées dans leur nature et leur cause prochaine, sont cérébrales.

Arrivés au terme de ce travail de synthèse qui, croyons-nous, n'a pas encore été exécuté d'une façon systématique, nous n'avons qu'à embrasser dans une vue d'ensemble tout ce qui précède, pour reconnaître que c'est encore Auguste Comte qui a formulé la vue la plus philosophique et la plus générale en affirmant, dans son langage abstrait, que la maladie résulte toujours d'une rupture, d'une altération de l'unité nerveuse par excès ou défaut d'une des fonctions en harmonie (en harmonie entre elles et avec le milieu), et en plaçant sa source habituelle dans le système nerveux, et, plus spécialement, dans le cerveau. « La maladie, disait-il, doit donc être habituellement attribuée au centre cérébral qui domine mieux l'ensemble de l'organisme et, d'ailleurs, fonctionne davantage. Les altérations émanées du milieu n'acquièrent ordinairement de gravité que d'après leur réaction indirecte sur le cerveau par les nerfs ou les vaisseaux, mais on est habituellement trompé sur le vrai siège de la maladie parce que les symptômes affectent rarement les fonctions cérébrales (psychiques), sauf les cas de grand danger. Ils consistent presque toujours dans les altérations que le cerveau troublé dé-

termine sur les autres organes ». Et Robinet, son judicieux commentateur ajoutait : « Les troubles de la vie végétative et animale que l'on a regardés jusqu'ici comme la maladie elle-même n'en constituent réellement que la réaction corporelle ».

APPENDICE

1° Nous avons dit, à propos de l'Hérédité, qu'il était « curieux d'observer que parmi tous les auteurs qui se sont occupés de l'hérédité.... aucun n'ait eu l'idée d'invoquer l'action du système nerveux, et spécialement du névraxe, pour expliquer la transmission aux enfants des caractères acquis par les parents ».

Or, en relisant la 4e édition du remarquable *Précis d'hygiène privée et sociale* du professeur A. Lacassagne, parue chez Masson en 1895, nous relevons les aperçus suivants qui viennent à l'encontre de notre assertion, et qui méritent assurément d'être reproduits, bien que l'auteur ne les ait fait suivre d'aucun développement, d'aucune démonstration : — « La plupart des accidents ou des infirmités consécutives à des mariages consanguins », déclare l'éminent hygiéniste lyonnais, « s'expliquent par les lois de l'hérédité morbide ; il est bien difficile de comprendre certains phénomènes par le fait seul de la consanguinité, *ipso facto* ; quelle que soit l'interprétation, il faut absolument admettre des modifications du système nerveux ». — « La vie de l'homme, dit-il encore, n'est pas dans son sang, elle est toute dans son système nerveux. C'est lui qui est *l'être du dedans*, le seul réellement modifiable et perfectible, et dont les changements retentissent ensuite sur le reste de l'économie. Etant le plus élevé dans la série hiérarchique des tissus, c'est sur lui que portera uniquement l'hérédité. Après avoir subi les modifications que lui a imposées l'atavisme, il éprouve l'influence plus récente des ascendants directs... »

Comme on le voit, M. Lacassagne, dans les lignes précédentes, fait intervenir, sommairement et sans le développer, un point de vue que nous avons exposé aussi, longuement et en détail, sans peut-être cependant le préciser suffisamment et qui est celui-ci : Non seulement les modifications subies par un organisme ne peuvent être transmises à sa descendance qu'autant qu'elles ont *impressionné* le névraxe et que celui-ci a réagi son impression sur les cellules reproductrices, mais les observations pathologiques et expérimentales semblent indiquer nettement que le système nerveux du générateur, au lieu d'agir uniformément sur l'ensemble de la cellule reproductrice, agit spécialement, *avec élection*, sur celles des granulations du filament nucléaire qui prendront part ultérieurement, au sein de l'œuf fécondé, à la formation du système nerveux du nouvel être.

Il suit de là qu'on est amené à considérer le mode de développement de tous les organismes supérieurs comme subordonné au développement de leur système nerveux cérébro-spinal. Celui-ci, chez les êtres différenciés, n'a donc pas seulement pour fonction d'assurer la solidarité organique et de gouverner le mode de réaction de chaque organisme vis-à-vis des actions du monde extérieur, il entre encore dans son rôle de diriger le développement des diverses parties de l'individualité composée.

Cela semble, au premier abord, en contradiction avec la loi biogénétique essentielle d'Hæckel, précédemment admise par nous — à savoir, que l'évolution embryologique n'est que la répétition abrégée de l'évolution paléontologique, de la longue existence des espèces antérieures, — car les documents phylogéniques concourent à établir que l'apparition d'un système nerveux même rudimentaire est loin de représenter la première différenciation organique en phylogénie.

Mais ce que Darwin nous a appris de l'importance du rôle de la sélection naturelle et de la lutte pour l'existence nous permet de résoudre cette apparente contradiction.

La possession d'un système nerveux a, en effet, représenté un avantage si considérable pour les individualités composées qui en étaient pourvues que son développement a du être, à chaque instant, au cours de milliers de générations, sollicité par les besoins de la lutte pour l'existence, et que la sélection naturelle et sexuelle a dû agir, à chacune de ces générations, pour augmenter son importance. Dans ces conditions, on comprend facilement qu'après être apparu en phylogénie comme une différenciation subordonnée à d'autres différenciations déjà accomplies, comme un élément d'organisation mis au service d'autres éléments déjà différenciés, il ait pu, de génération en génération, prendre une importance telle que, finalement, son ordre d'apparition ontogénique ait été interverti par rapport à son ordre d'apparition phylogénique, que, bien qu'apparu plus ou moins tardivement en phylogénie, il puisse apparaître très précocement, dans l'ontogénie des animaux supérieurs, présider au développement solidaire de toutes les autres différenciations organiques et régler leur croissance harmonique.

2° Nous avons dit également que Pfluger et Kuffler avaient décrit des fibres nerveuses arrivant jusqu'aux cellules des glandes, et qu'ils avaient cru voir la substance du cylindre-axe se mettre en continuité directe avec celle de la cellule glandulaire.

Or, nous trouvons mentionné dans le tout récent ouvrage de Mathias Duval « *Précis d'histologie* » l'exposé de recherches nouvelles qui modifient les données fournies par les auteurs précités : nous les reproduisons avec d'autant plus d'empressement qu'elles ne contredisent en rien notre théorie :

« Récemment, Fusari et Panasci appliquant à cette étude la mé-
« thode de Golgi ont annoncé que, dans les glandes de la langue,
« les ramifications de cylindre-axe s'insinuent entre les cellules
« glandulaires et les enveloppent de fines ramifications terminales
« disposées à leur surface, sans connexions de continuité avec ces
« cellules. Ces résultats ont été confirmés par Retzius, Cajal, Do-
« giel et notamment par C. Arnstein, lequel a appliqué à ces re-
« cherches le procédé de coloration des fibrilles nerveuses par le
« bleu de méthylène, selon la méthode d'Ehrlich.

« Dans ces conditions, on constate aussi bien par exemple sur les
« glandes salivaires que sur les glandes sudoripares, que de nom-
« breuses ramifications de cylindre-axe sont appliquées à la sur-
« face des culs de sacs glandulaires, en dehors de la membrane
« basale (*ramifications épilemmales*), et que, de plus, de celle-ci
« partent des fibrilles qui traversent la membrane basale, ou mem-
« brane propre, et pénètrent dans le tissu glandulaire proprement
« dit, au contact des cellules secrétantes (*ramifications hypolem-*
« *males*). Au-dessous de la membrane propre, ces fibrilles ne
« forment pas de plexus, mais pénètrent, en se subdivisant, entre
« les cellules glandulaires, qu'elles enveloppent de fines ramifica-
« tions, tantôt lisses et régulières, le plus souvent variqueuses,
« c'est-à-dire figurant des séries de petits renflements disposés
« tantôt en grappes, tantôt en chapelets. »

(Mathias Duval. — *Précis d'histologie*, 1897).

HILLEMAND-PETRUCCI.

AVIS

Dimanche prochain, 5 septembre, le 39e anniversaire de la mort d'Auguste Comte sera simultanément célébré à Paris, à Londres, à Budapest, à Stockolm, à New-York, à Rio-de-Janeiro, à Mexico, etc.

A Paris, les positivistes se réuniront, dans la matinée, à 10 heures, au Père-Lachaise (rond-point Casimir-Perier), pour se rendre, en corps, sur la tombe du fondateur de leur religion, et visiter, ensuite, les sépultures de Clotilde de Vaux, de Fabien Magnin, de la famille Robinet, etc.

Dans l'après-midi, réunion, à 2 heures, rue Monsieur-le-Prince, où M. Ch. Jeannolle prononcera le discours d'usage.

Tous les positivistes sont instamment priés d'assister à la cérémonie du Père-Lachaise.

Le Propriétaire, Gérant responsable : P. LAFFITTE.

PUBLICATIONS DE L'ÉCOLE POSITIVISTE

En vente aux Bureaux de la *REVUE OCCIDENTALE*

F.-B. BARTON. — *An outline of the positive religion of Humanity of A. Comte.* London, 1867 (Truelove). — *The religion of Humanity.* 1871.

TEIXEIRA BASTOS. — *Principios de Philosophia positiva extrahidos de Curso de Philosophia positiva de A. Comte.* Porto, 1883 (Magalhaes et Moniz), 2 vol. in-8°.

E.-S. BEESLY. — *The Social Futur of the Working Classes*, London, 1869 (W. Reeves), 3e édit., 1 d. — *Letters to the Working Classes*, 1 p. — *A word for France;* addressed to the workmen of London, 1870, 6e édit. — *Some Public Aspects of Positivism*, 1881, 3 d. — *Chart of Ancient History*, 1 d. — *Chart of Mediæval and Modern History*, 1 d. — *Comte as a Moral Type*, 3 d. — *The Life and Death of William Frey*, 2 d. — *Positivism before the Church Congress*, 1 d. — *Queen Elizabeth* (Macmillan), 2 s. 6 d.

Dr W. F. BLAKE.—*Some neglected passages of the* « Culte historique » from Comte's *Appeal to Conservatives.* London, 1890 (Trubner et Co).

F.-W BOCKETT. — *The Worsman's Life; What it is, and What it might be.* London (W. Reeves), 2 d.

F.-A. BRANDAO. — *A Escravatura no Brazil.* 1857. Bruxelles.

Dr BRIDGES. — *The Unity of Comte's Life and Doctrine*, London, 1866 (out of print). — *Discourses on Positive Religion*, Contents: *Prayer and Work; Religion and Progress; Positivist mottoes; Centenary of Calderon; Man the Creature of Humanity; Comte the successor of Aristotle and S. Paul* (W. Reeves), 1 s. — *Positivism and the Bible*, 9 d. — *Colbert and Richelieu.* — *A Catechism of Health, adapted for primary schools*, 1 d. — *The Influence of civilisation on Health*, 6 d. — *The Moral and social aspects of Health*, 2 d. — *History, an Instrument of Political Education*, 3 d. — *Progress*, 1 d. — *Centenary of the French Revolution*, 4 d. — *A general View of Positivism*, translated from the French of A. Comte, 8 s. 6 d. — *Harvey and his Successors*, Oration delivered at the royal College of Physicians of London (Macmillan), 1 s.

W.-M.-W. CALL. *Translation of the Preliminary Discourse on the Positive Spirit*, Cambridge, 2 s. 6 d. — *Golden Histories*, 1871. — *Reverberations*, 2e édit. 1876.

Dr CANCALON. — *Pasteur et le Positivisme* (Extrait de la *Revue occidentale*). Broch., 0,50 c.

CERCLE DES PROLÉTAIRES POSITIVISTES DE PARIS. — *Des Caisses de retraite pour les vieux ouvriers:* Réponse au questionnaire dressé par la Commission parlementaire (1880), 0,25. — *Le Positivisme au Congrès ouvrier de Paris* (1881) : Discours prononcés par E. LAPORTE sur l'*Enseignement professionnel;* par I. FINANCE sur les *Sociétés coopératives;* par F. MAGNIN sur la *Représentation des ouvriers au Parlement*, br. 0,50.

Dr CLEMENT. — *Tables analytiques des matières contenues: 1° dans les 21 premiers volumes de la* REVUE OCCIDENTALE (Mai 1878 à Janvier 1889), 0,30; 2° *dans les 10 volumes suivants* (janvier 1889 à janvier 1894), 0,15.

Versailles. — Imp. AUBERT, 6, avenue de Sceaux.

25 Descartes 109. 20e ANNÉE. — No 6. 1er Novembre 1897.

DE LA

SITUATION ACTUELLE DU POSITIVISME

DISCOURS PRONONCÉ

Le dimanche 5 septembre, à 2 heures, 10, rue Monsieur-le-Prince,

par M. Ch. JEANNOLLE.

MESDAMES, MESSIEURS,

La fête anniversaire de la mort d'Auguste Comte, que tous les groupes positivistes célèbrent aujourd'hui de la même manière, a pris spontanément, avec le temps, un caractère moins spécial. Ce n'est plus seulement à la mémoire d'Auguste Comte que s'adressent en ce jour nos hommages, nous évoquons aussi le souvenir de ses plus dignes disciples, en quelque lieu qu'ils soient inhumés; nous associons enfin à cette glorification collective les noms de ceux qui, dans le passé, ont le mieux servi la cause de la civilisation générale.

Mais cette solennité n'est pas, comme notre fête de l'Humanité, essentiellement abstraite, elle a pris dès le début et a conservé le caractère concret par notre pelerinage aux tombes sacrées. A Paris, nous nous rendons naturellement autour de la tombe d'Auguste Comte; à Londres, c'est dans la vénérable nécropole où reposent ceux qui ont fait la grandeur de l'Angleterre et dont plusieurs ont été en même temps d'éminents serviteurs de l'Humanité; ailleurs, le cortège fait une pieuse visite aux tombes de personnages que

des convenances nationales ou seulement locales font regarder comme le plus dignes d'être honorés en un tel jour.

C'est donc, en quelque sorte, la fête de *tous nos saints* que nous célébrons aujourd'hui, c'est une fête véritablement universelle ou, pour mieux dire, religieuse : c'est, par excellence, la fête caractéristique du Positivisme.

Des diverses pratiques qui constituent le rite de cette solennité, la plus importante, celle à laquelle tout pourrait, à la rigueur, se réduire, c'est la réunion qui a lieu au siège social de chaque groupe. Là, il est plus facile de se dégager des circonstances purement locales et de s'élever à cette pleine généralité de pensées et de sentiments qui permet aux positivistes de tous pays de se trouver au même instant en communion parfaite.

Jusqu'à ces derniers temps, M. Laffitte, qui lui-même avait institué cette commémoration annuelle, dont il sentait mieux que personne l'importance capitale, n'a jamais manqué d'y assister. Chaque année, interrompant ses vacances bien gagnées, il faisait exprès le voyage de Bordeaux à Paris, montrant ainsi qu'un vrai positiviste doit sacrifier ses convenances personnelles à l'accomplissement de ce qu'il sait être un devoir social, sans examiner de trop près si la grandeur du sacrifice est en rapport avec la rigueur de l'obligation ou l'importance du résultat. Il nous a appris qu'il ne faut pas hésiter à donner chaque fois beaucoup pour obtenir peu, à la condition de persévérer sans jamais céder au découragement, car l'effort persistant devient à la longue moins pénible, tandis que les résultats s'ajoutent suivant une progression rapidement croissante. Sa vie entière en est une preuve.

Mais l'âge étant venu et avec lui les infirmités, un pareil déplacement devenait excessif et même dangereux. M. Laffitte dut renoncer à présider comme autrefois la commémoration de la mort d'Auguste Comte et c'est à moi qu'il fit l'honneur insigne de songer pour prendre ici la parole à sa place; mais sans me faire une obligation formelle de cette redoutable tâche, vers laquelle, je l'avoue, je ne me sentais nullement porté et que maintenant encore je suis loin de

vouloir monopoliser. Il y a heureusement en France assez de positivistes aussi capables que moi, sinon davantage, de faire entendre ici la bonne parole et, de plus, j'estime qu'il y aurait un grand avantage à ce que le discours fût, de temps à autre, prononcé par quelqu'un de nos coreligionnaires de l'étranger suffisamment versé dans notre langue. Le public ne pourrait manquer d'être frappé de trouver, à notre époque d'anarchie mentale, une entente aussi parfaite entre des hommes appartenant à des catégories sociales et à des nationalités différentes, qui, tous, tendent à remplacer et même remplacent réellement les rivalités par le concours. D'autre part, les positivistes, plus attentifs que le public aux particularités et aux nuances, apprendraient à être plus relatifs et plus tolérants et comprendraient de mieux en mieux que l'unité n'exige pas l'uniformité, celle-ci n'en étant que la forme initiale et grossière, tandis que, dans son acception la plus élevée, l'unité consiste dans la combinaison de différences tant simultanées que successives, même très grandes.

Quel que soit mon désir de céder la parole à d'autres et quelque avantage que cela puisse avoir habituellement, je ne puis cependant me dispenser de la prendre quelquefois. Il m'a paru qu'aujourd'hui surtout, après avoir été solennellement appelé par M. Laffitte à lui succéder un jour, jour qui, je le souhaite et l'espère, est encore éloigné, et après avoir non moins solennellement répondu à cet appel par une acceptation, il serait malséant à moi de ne pas prendre délibérément possession de la fonction que me confère implicitement, mais sans aucun doute, le choix de M. Laffitte, celle d'agir, sous ma responsabilité, aux lieu et place de notre Directeur, lorsqu'il ne peut agir lui-même en cette qualité et n'a pris cependant aucune disposition spéciale, ce qui est aujourd'hui le cas. Cette suppléance générale me semble d'ailleurs être l'un des éléments de la préparation à laquelle je dois m'astreindre, et cela dès maintenant, car, si longue qu'elle doive être, elle restera toujours insuffisante à beaucoup d'égards.

Je ne crois pas avoir à expliquer en ce moment comment il se fait que j'aie osé accepter d'avance une tâche qui me paraissait être au-dessus de mes forces et à laquelle, ne m'y

croyant pas destiné, je ne m'étais nullement préparé. Ce que je me propose de faire aujourd'hui, et en cela je ne pense pas m'écarter du but de notre réunion, c'est d'exposer comment je conçois la situation à laquelle est maintenant parvenu le Positivisme et quelle doit être, selon moi, notre action ultérieure. Il va sans dire que je n'entends pas manifester ainsi des idées absolument arrêtées, mais que je viens simplement soumettre ma manière de voir à l'examen de mes confrères en sollicitant leurs rectifications et leurs conseils.

Pour se rendre compte de la situation actuelle du Positivisme, il faut évidemment se reporter à l'époque à laquelle Auguste Comte a surgi, vers 1820. Lui-même s'est appliqué à caractériser dans ses premiers travaux l'état social correspondant, et il l'a défini comme étant une crise où sont plongées à des degrés divers les nations les plus civilisées. La crise, explique-t-il, consiste en ce que l'ancien système social, catholique et féodal, parvenu à son apogée au XI[e] siècle, s'est lentement décomposé à partir du XIII[e] et s'éteint actuellement sans que le système appelé à lui succéder soit encore en état de prendre sa place. Les deux facteurs essentiels de ce système social nouveau, la science et l'industrie, se sont développés à partir du moyen âge en manifestant de plus en plus leur solidarité naturelle, et leur rôle social, d'abord très faible, a été constamment en croissant. Déjà l'industrie est devenue l'objet prépondérant de l'activité générale qui, jadis, était essentiellement vouée à la guerre, tandis que la science a pris peu à peu la place de la théologie dans la confiance du public. Mais la politique reste encore le monopole des rois, tandis que la morale est toujours le domaine propre du clergé théologique. Si les phénomènes sociaux et moraux devenaient accessibles à l'investigation scientifique, comme le sont déjà ceux de la nature inorganique et de la vie, et qu'il se constituât enfin une science des sociétés et une morale scientifique, la politique deviendrait un art d'application de cette science, comme on voit maintenant l'industrie utiliser les résultats des sciences déjà constituées, et il se formerait une classe gouvernementale nouvelle, comparable à celle des entrepreneurs qui conçoivent

et dirigent les opérations industrielles. Et de même, l'éducation générale serait naturellement confiée à ceux qui auraient fait de la science sociale et morale leur étude principale, et il leur appartiendrait d'en rappeler les résultats à leurs anciens élèves dans les principales circonstances de la vie publique ou privée de ces derniers. Il se formerait ainsi une autorité spirituelle qui se substituerait bien vite à celle du clergé théologique. Et le système social nouveau prendrait définitivement la place de l'ancien, graduellement tombé en désuétude.

Jusqu'à ce que la science se soit étendue aux phénomènes sociaux et aussi aux phénomènes individuels, mais d'abord aux premiers, les sociétés ne pourront se dégager entièrement de l'ancien régime et oscilleront, selon que l'ordre sera compromis ou le progrès entravé, entre le despotisme et l'anarchie, comme on le voit depuis la Révolution française. Les rois sentent à merveille l'impossibilité de revenir en arrière, mais ils ne peuvent renoncer à l'ancienne doctrine directrice qui seule fournit encore des éléments d'ordre. Et d'un autre côté, les gouvernés, plus ou moins imbus des principes qui ont servi à renverser l'ancien régime, continuent à les invoquer au nom du progrès, sans voir que ces principes sont la négation même de tout gouvernement, soit temporel soit spirituel, puisqu'ils proclament la souveraineté du nombre, c'est-à-dire, en fin de compte, de l'individu, et son infaillibilité, c'est-à-dire la compétence de chacun sur toutes les questions et principalement sur les plus difficiles de toutes, les questions politiques et sociales.

Il n'y a pas d'autre solution à cette crise que l'établissement d'une doctrine exclusivement scientifique embrassant tous les phénomènes du monde, de l'homme et de la société, et la constitution du pouvoir spirituel correspondant.

La division du gouvernement en deux pouvoirs distincts et indépendants : l'un spirituel ou de conseil, qui forme l'opinion publique ; l'autre temporel ou de commandement, qui dirige les opérations pratiques, cette division, inconnue de l'antiquité et que le moyen âge a introduite, constitue un progrès immense et définitif, convenant admirablement au

système social nouveau, où il correspond à la distinction naturelle entre les théoriciens et les praticiens, les premiers, toujours placés au point de vue de l'ensemble des affaires humaines, les seconds, animés de l'esprit de détail nécessaire à la pratique effective.

Faire surgir la nouvelle classe théorique, tel était donc, pour Auguste Comte, l'unique moyen de clore l'ère des révolutions, « de réduire la crise à un simple mouvement moral ». Mais il fallait auparavant construire la doctrine directrice, et c'est cette œuvre colossale qu'il osa entreprendre.

Au fond, ce qu'Auguste Comte tendait à établir, sans qu'il s'en fût bien rendu compte tout d'abord, ce n'était pas seulement la philosophie des sciences, ou une politique systématique, ou un système d'éducation générale, c'était tout cela à la fois, autrement dit c'était une synthèse totale embrassant tous les aspects du système social définitif, moraux, intellectuels et pratiques, c'était en réalité une religion, ou plutôt une forme religieuse nouvelle destinée à se substituer graduellement à la forme religieuse, désormais épuisée, qui avait été la synthèse du moyen âge, et même à tout théologisme.

C'est à dessein que j'emploie l'expression forme religieuse, car, ainsi que l'a observé Auguste Comte, il n'y a jamais eu au fond qu'une seule religion, consistant à former les groupes humains et à les conserver en réglant la conduite de leurs membres. Les formes extérieures ont varié suivant les temps et les lieux ; mais en présentant, vu la fixité fondamentale de la nature humaine, une base commune et invariable, qu'Auguste Comte a su, le premier, dégager.

Ce n'est qu'après avoir fondé la science sociale abstraite et avoir établi qu'elle n'est que la suite naturelle et le couronnement de l'immense mouvement scientifique antécédent, depuis Thalès, Pythagore, Archimède et Hipparque jusqu'à Descartes, Newton, Galilée, Lavoisier, Bichat et Gall, c'est alors seulement que sa tentative religieuse, restée jusque-là implicite dans son esprit, prit un caractère nettement explicite. Il vit clairement que l'amélioration de nos conditions d'existence doit être subordonnée et se subordonne en réalité

à celle de notre propre nature et que, dans celle-ci, c'est au progrès moral qu'il faut surtout s'attacher, puisque c'est le sentiment qui inspire les pensées et commande les actes. On voit, par la publication qu'il fit en 1848 de son *Discours sur l'ensemble du Positivisme*, qu'il avait alors pleinement conscience de la mission régénératrice que lui assignait l'ensemble des antécédents historiques, dont il s'était assez profondément pénétré pour en être devenu le digne organe. Comte venait ainsi de fonder la religion de l'Humanité; mais il restait, et ce fut l'objet de tous ses travaux ultérieurs, à la constituer dans ses trois éléments fondamentaux: le culte, c'est-à-dire l'ensemble des moyens propres à perfectionner notre nature morale en excitant nos penchants sociaux et réglant nos instincts personnels; le dogme, ou ensemble des notions positives que chacun doit posséder, quels que soient son pays, sa profession ou son sexe, sur le monde, l'homme et la société, afin qu'il puisse y avoir entre les divers esprits l'homogénéité nécessaire à l'entente et concours de tous à la formation d'une opinion publique stable et éclairée; le régime enfin, ou l'ensemble des institutions politiques et sociales grâce auxquelles les activités particulières concourront paisiblement et sans secousse à la prospérité générale, en donnant une convenable satisfaction aux besoins légitimes de chacun.

C'est aussi en 1848 qu'Auguste Comte groupa autour de lui, sous le nom de Société positiviste, les disciples qu'il avait formés, et qu'il appelait ainsi à le seconder dans la diffusion, l'application et même l'élaboration de sa doctrine, et l'on peut à bon droit faire dater de cette époque la naissance du Positivisme comme force sociale distincte.

Le Positivisme, en effet, est à la fois une autorité intellectuelle et morale et une force active, la première servant de guide et de moteur à la seconde. Une force sociale, selon la définition d'Auguste Comte lui-même, consiste dans un concours de sentiments, d'opinions et de volontés s'incarnant dans un organe individuel.

Or, jusque-là, Auguste Comte avait été exclusivement l'organe du passé, dont il avait condensé en lui les divers résultats essentiels et les aspirations; le concours qu'il incarnait

était ainsi purement subjectif et ne produisait qu'une force virtuelle. La fondation de la société positiviste allait y joindre le concours objectif indispensable à l'action effective dans le présent. Au surplus, si grand qu'on soit par l'intelligence et le savoir, et lors même qu'on travaille essentiellement pour l'avenir, on ne saurait se passer entièrement de l'approbation et de l'assistance de ses contemporains. En conversant avec eux, on fait l'épreuve de la valeur et de l'opportunité de ses propres conceptions, en même temps qu'on acquiert de nouveaux renseignements et même parfois de nouvelles idées. Les penseurs solitaires sont exposés à perdre de vue la réalité, il leur est presque impossible d'éviter totalement l'illusion.

Auguste Comte publia de 1851 à 1854 son *Système de politique positive,* ou traité de sociologie instituant la religion de l'Humanité, et le *Catéchisme positiviste.* Il voulait ensuite publier ce qu'il appela la *Synthèse subjective,* qui devait se composer de trois traités concernant respectivement la Logique, la Morale et l'Industrie positives, et dont le premier parut en 1856 ; mais la mort le surprit au moment où il allait mettre la main au second, dont il avait déjà tracé le plan général.

Cette mort prématurée (il n'avait pas encore 60 ans) fut, comme on l'a dit, une véritable catastrophe sociale, car l'extraordinaire puissance mentale d'Auguste Comte n'avait pas fléchi sous le labeur écrasant auquel il s'était astreint et son œuvre eût pu, il l'avait promis, être achevée en trois ans.

Après le premier moment de douloureuse stupeur, les membres de la société positiviste, sentant profondément la nécessité de maintenir d'abord leur groupement afin de pourvoir aux difficultés du présent et d'assurer l'avenir, décidèrent de mettre à leur tête le plus ancien et le plus éminent des disciples du Maître, M. Pierre Laffitte, alors âgé de 34 ans.

M. Laffitte accepta et se mit incontinent à l'œuvre. La tâche qu'il assumait ainsi, et dont il ne se dissimulait pas l'extrême difficulté, était triple. Il fallait, en premier lieu, s'efforcer de combler les lacunes que la mort de l'imcomparable fondateur laissait dans son œuvre philosophique; en second lieu, instituer l'enseignement régulier de la doctrine et sa propagande

directe ; troisièmement, enfin, maintenir le groupement positiviste, le développer et en mettre en œuvre les divers éléments.

Je ne fais pas ici l'histoire du Positivisme et je ne rappellerai pas, même brièvement, les diverses phases de la direction de M. Laffitte, que, d'ailleurs, nous connaissons tous. Mais je puis constater que la situation actuelle du Positivisme est bien différente de celle qu'il a trouvée à la mort d'Auguste Comte, et, sans méconnaître la part que ses collaborateurs ont eue dans la réalisation des immenses progrès réalisés, je crois pouvoir dire sans exagération que l'essentiel a été fait par lui. Cela est de toute évidence en ce qui concerne le complément de la doctrine : la philosophie première, la morale, la théorie positive de l'industrie que Comte avait projetées, ont été réalisées par M. Laffitte. Et, de même, l'histoire générale de l'Humanité, l'histoire générale des sciences, et tant de vues originales et profondes éparses dans ses écrits, dans ses leçons, ses conférences et jusque dans sa conversation familière, prouvent qu'il possède le génie d'invention autant que celui de vulgarisation. Il ne s'est pas borné à paraphraser Auguste Comte, ni, ce qui est pourtant beaucoup plus difficile, à l'interpréter ; il l'a véritablement complété, à ce point que, si tout ce qu'il a enseigné jusqu'à présent était écrit et publié, on pourrait considérer la doctrine positiviste comme définitivement constituée, et que la tâche des successeurs consisterait seulement à y apporter, au fur et à mesure que l'exigeraient les progrès scientifiques ultérieurs, les modifications partielles convenables, sans rien changer au cadre fondamental. Souhaitons à cet égard que M. Laffitte nous soit conservé assez longtemps pour qu'il ait la satisfaction de couronner lui-même son œuvre.

Quant à sa direction, elle a été et elle est encore l'objet de critiques passionnées portant bien moins sur ce qu'il a fait que sur ce qu'il aurait négligé, refusé ou empêché de faire. La discussion de ces critiques serait ici déplacée ; mais il me sera bien permis de déclarer qu'à mon avis l'ensemble de la direction de M. Laffitte a été ce qu'elle devait et pouvait être, et que nous devons lui être profondément reconnaissants

d'avoir, par sa tactique vigilante et ferme, préservé le Positivisme d'un triple écueil : le fanatisme mystique, l'agitation politique, et la poursuite directe des avantages matériels immédiats. Il a su empêcher la société positiviste de dégénérer, soit en congrégation dévote, soit en comité électoral politique, soit en comptoir commercial. Il s'est toujours maintenu au point de vue de l'ensemble de sa fonction, ne négligeant rien d'essentiel et prenant de courageuses initiatives, mais sachant s'arrêter à propos, sans répondre aux clameurs des impatients à courte vue.

Deux résultats de la direction de M. Laffitte méritent d'être signalés tout spécialement. C'est, d'une part, la fondation du culte public positiviste par l'institution de fêtes, les unes régulières ou annuelles comme celle d'aujourd'hui, les autres épisodiques, comme la commémoration des grands hommes du passé, Diderot, Danton, Condorcet, et tant d'autres, à l'époque de leur centenaire ou lors de l'érection de leur statue. Nous savons, à ce sujet, que M. Laffitte se préoccupe depuis longtemps de faire élever à Paris la statue d'Auguste Comte et qu'il avait espéré que cette glorification publique pourrait coïncider avec la célébration, le 19 janvier prochain, du centenaire de la naissance du grand rénovateur. Nous fêterons le centenaire, cela va sans dire, aussi solennellement que possible, mais ce n'est que plus tard, probablement en 1900, que l'érection de la statue pourra avoir lieu.

Le second résultat de la direction de M. Laffitte est l'achat de la maison jadis habitée par notre Maître, afin de conserver indéfiniment à la vénération des positivistes l'appartement où il est mort après y avoir accompli sa grande fondation religieuse et qui, depuis, n'a pas cessé d'être notre centre de ralliement, le point de départ de notre action. C'est ici, dans ce lieu désormais historique, que se conservent et s'accumulent, selon le vœu d'Auguste Comte, non seulement tout ce que la piété de ses disciples a pu réunir des objets qui lui ont appartenu et des traces qu'il a laissées; mais tous les documents qu'il a été possible de rassembler sur l'histoire du Positivisme jusqu'à ce jour. J'ai la ferme conviction que rien n'a été ni ne sera négligé de ce qui est propre à garantir la perpétuité

d'un tel résultat qui est devenu pour nous un élément fondamental et indispensable d'unité ; que les efforts persévérants de M. Laffitte et le concours dévoué qu'il a su provoquer et obtenir des positivistes ralliés à sa direction prévaudront contre toute hostilité aveugle ou intéressée. S'il pouvait en être autrement, ce serait plus qu'une profanation, ce serait un malheur social. Mais nous pouvons avoir confiance.

La situation du milieu social actuel diffère considérablement, surtout en France, du tableau que traçait Auguste Comte en 1820 et que je me suis efforcé de résumer fidèlement. Et la différence tient, d'une part, au mouvement spontané, suite des impulsions antécédentes, qui s'est opéré lentement dans les esprits auxquels le Positivisme est resté totalement étranger, et qui a déterminé un abandon graduel des anciennes croyances et leur remplacement par un mélange incohérent et confus de notions positives et de conceptions métaphysiques. La différence tient, d'autre part, à ce qu'un certain nombre d'idées philosophiques, politiques et sociales émanées directement du Positivisme, ont pénétré dans la minorité active de la population, non pas en éliminant la théologie, c'était déjà fait, mais en se substituant à la doctrine qu'Auguste Comte appelait critique et dont il signalait déjà l'incompatibilité avec le progrès réel tout autant qu'avec la stabilité d'un gouvernement quelconque. Cette substitution est loin d'être complète, mais elle est déjà assez avancée pour avoir permis la formation d'un parti républicain gouvernemental, profondément pénétré de la nécessité de garantir l'ordre social et de n'opérer qu'à propos et dans la mesure convenable les réformes jugées nécessaires. Il n'est pas douteux que la campagne menée en toute circonstance et pendant si longtemps par M. Laffitte, et qu'il poursuit encore, contre la notion métaphysique de progrès, source de changements perpétuels et incohérents, a joué un rôle important dans l'avènement de ce parti, que nous devons soutenir de toutes nos forces. C'est, en effet, comme l'avait, dès ses débuts, proclamé Auguste Comte, et comme l'a tant de fois et sans se lasser répété M. Laffitte, le besoin d'organisation qui est le besoin le plus urgent. La notion d'évolution est maintenant admise, et nous

n'avons sous ce rapport qu'à rectifier des erreurs d'interprétation; mais la notion capitale d'ordre est encore insuffisamment connue et comprise. Aussi, est-ce essentiellement dans la *Statique sociale* que nous devons puiser les éléments de notre propagande, tant en matière politique qu'en matière sociale proprement dite. Et nous servirons ainsi beaucoup plus efficacement, quoique d'une manière indirecte, la cause du progrès véritable, qu'en nous joignant à ceux qui font profession de réclamer constamment des réformes de toute nature, en blâmant tout ce qui s'est fait avant eux ou sans eux. Le bon sens public finira par faire justice de cette manie réformatrice, qu'il serait aisé de rendre ridicule, car il suffirait de renchérir sur bon nombre de ces propositions dites progressives pour en faire toucher du doigt l'absurdité.

Est-ce à dire que je prétende que tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes? Assurément non; mais il me semble que lorsque tant de gens, et il y en a de fort intelligents et de très dévoués, s'évertuent à réaliser des améliorations, tandis que nul ne se préoccupe des conditions essentielles de l'ordre public, qui sont surtout intellectuelles, et très accessoirement matérielles, c'est de ce côté que doit porter notre effort. Auguste Comte a lui-même signalé l'anarchie mentale, c'est-à-dire l'absence de principes admis de tout le monde et que l'on puisse invoquer pour se mettre d'accord, comme étant la cause prépondérante des agitations dont souffrent les sociétés modernes. C'est à cette anarchie qu'il s'est efforcé de mettre un terme; nous, ses disciples, devons agir de la même manière jusqu'à ce que cette anarchie ait pris fin. Or, il n'est que trop certain qu'elle subsiste encore, puisqu'aucune doctrine n'a pu jusqu'à présent surmonter la discussion. Nous devons donc avant tout nous efforcer de faire prévaloir la nôtre; il ne suffit pas qu'elle ait conquis droit de cité, et que certaines de nos idées soient maintenant admises, il faut qu'elles le soient toutes ou, plus exactement, c'est leur ensemble et leur coordination qu'il faut mettre hors de conteste en y ralliant les esprits d'élite : les autres suivront.

Comment faire pour cela ? M. Laffitte nous a donné

l'exemple. Il a employé simultanément deux procédés : l'un de propagande en des lieux divers, c'est ainsi que pénètrent les notions partielles; l'autre d'enseignement régulier dans le même local, c'est par là que se forment les convictions totales. Il y a sans doute aussi le culte : mais pendant longtemps encore, du moins en France, le culte sera surtout un enseignement, car, ce dont nous avons le plus besoin, c'est d'être ramenés au point de vue d'ensemble, notre sentiment social ne paraissant réclamer jusqu'à présent aucune excitation spéciale. Je ne crois pas qu'il y ait lieu pour le moment d'aller à cet égard au-delà de ce qui se fait déjà.

L'action positiviste a été jusqu'ici, tant pour la formation de la doctrine que pour son enseignement, essentiellement individuelle, et il en a été de même en France, relativement au culte et à la propagande. Le fardeau a reposé d'abord sur Auguste Comte et, après lui, presque en totalité sur M. Laffitte, et il en est résulté pour l'un comme pour l'autre, tant ils avaient hâte d'arriver au but, un dangereux surmenage. L'un et l'autre ont donné, à chaque instant, sans interruption et sans ménagement, le maximum de leur effort. Il faut sans doute admirer de tels exemples de dévouement social et se féliciter des résultats obtenus; mais ce ne sont pas là des modèles que l'on doive se proposer de suivre, car ils dépassent manifestement de beaucoup la moyenne des forces humaines. La vie d'Auguste Comte en a été certainement abrégée, au grand dommage de la cause qu'il avait servie, car il en est résulté un notable ralentissement dans le développement de la doctrine. En ce qui concerne M. Laffitte, il est vraiment merveilleux qu'il n'ait pas depuis longtemps succombé, et il lui a fallu une organisation cérébrale et corporelle d'une solidité tout à fait exceptionnelle pour que nous ayons la satisfaction de le voir encore à notre tête après avoir montré une activité aussi peu mesurée. Mais, à présent qu'il est parvenu à un âge où, si le cœur est encore aussi ardent et la pensée aussi vive, les forces physiques ont considérablement décru, son rôle actif ne saurait se prolonger davantage et nous serions coupables de le laisser se consumer en efforts nouveaux. C'est nous qui devons désormais agir à

sa place, en l'invitant respectueusement à se borner à sa fonction de haute direction, dont il lui appartient de déterminer avec précision la nature et les limites.

L'action positiviste doit prendre dès maintenant, sous les auspices de M. Laffitte, le caractère collectif qu'elle conservera nécessairement désormais.

Le but de notre action est trop connu pour que j'y insiste : nous voulons faire partager nos convictions, non pas à la masse de la population, réfractaire aux raisonnements les plus convaincants et aux conseils même les plus persuasifs et ne se rendant qu'à l'évidence des faits; mais à la minorité active, qui dirige cette masse relativement inerte.

Dans cette minorité active, nous pouvons légitimement espérer, puisque c'est dans son sein que nous nous sommes recrutés jusqu'à présent, obtenir des adhésions complètes et sans réserve. Mais ce ne sera pendant longtemps encore que d'une manière individuelle, parce que, pour être positiviste, il faut réunir un ensemble de conditions diverses qui se rencontre assez rarement. Ces adhésions viendront d'elles-mêmes, comme par hasard, et nous n'avons pas à les rechercher directement.

Ce que nous devons ambitionner, c'est de surmonter les résistances, de vaincre les hésitations, de conquérir les sympathies du public actif.

Ces deux derniers résultats seront obtenus, nous en avons fait l'expérience, par le spectacle même de notre activité. Quant aux résistances, nous en avons jusqu'à présent rencontré et nous en rencontrerons de deux sortes : les unes seront simplement passives, les autres seront de l'hostilité déclarée. Parmi celles-ci nous aurons à distinguer soigneusement les adversaires isolés de ceux qui, étant organisés, constituent des forces collectives, lesquelles peuvent être temporaires, comme étant liées à des intérêts passagers de politique ou d'économie sociale, ou permanentes. Ces dernières sont pour nous les plus redoutables, parce qu'elles ont le même objectif que nous, c'est-à-dire la conquête de l'opinion et qu'elles lutteront pour l'existence : la plus importante est assurément le clergé catholique, non pas à cause de ses dogmes, dont on se

détache de plus en plus, mais par suite de sa merveilleuse organisation, qui lui conserve une puissance encore très grande, mais décroissante.

Les résistances passives tiennent, d'un côté, au grand nombre des cerveaux que nous aurons à modifier, de l'autre, à l'inertie considérable de chacun d'eux. Ce n'est qu'avec une lenteur extrême que se font les changements dans les opinions et les habitudes. Nous savons nous-mêmes combien de temps il nous a fallu pour dépouiller le vieil homme et devenir complètement positivistes, que d'efforts nous avons dû faire, que de luttes il nous a fallu soutenir contre notre entourage et surtout contre nous-mêmes, et pourtant nous le voulions fermement; que sera-ce quand il s'agira d'indifférents ? Mais ce qui doit nous inspirer confiance dans l'avenir et nous engager à poursuivre opiniâtrément notre entreprise, c'est que cette même lenteur que met le cerveau à se modifier garantit la stabilité des modifications obtenues; chacun de nos succès sera définitif. Quant au nombre de personnes que nous pourrons atteindre, cela dépendra évidemment de notre propre nombre et de l'intensité de notre action. Il est certain que notre activité devra être soutenue d'autant plus longuement qu'elle aura été à chaque instant moins énergique. Mais nous savons bien que notre œuvre est une œuvre de très longue haleine, dont la continuité des efforts peut seule assurer le succès final.

Cette nécessité d'agir longtemps, très longtemps, nous dispense de prêter une extrême attention aux obstacles accidentels et aux attaques individuelles. Il nous suffira le plus souvent, pour triompher, de savoir attendre. Il faut donc que nous soyons organisés de façon à pouvoir durer indéfiniment, et aussi que notre groupement soit assez fortement constitué pour résister à des attaques momentanées, même très violentes, même à une persécution locale. Rien jusqu'ici, je m'empresse de le dire, ne me donne lieu de prévoir une telle extrémité, qui pourtant n'est pas absolument impossible, même en France et à plus forte raison, en d'autres pays moins tolérants. Au surplus, sans craindre la violence, nous ne ferons rien pour la provoquer, car nous ne voyons pas ce que les palmes du martyre pourraient ajouter de force à nos

démonstrations, et ce serait de notre part un jeu de dupes, puisque nous n'attendons aucune compensation ultra-terrestre. Le meilleur moyen de résister à une éventualité de ce genre, et même de la prévenir en en prouvant d'avance l'inutilité, est de rendre notre organisation, non pas seulement nationale, mais bien internationale et, s'il se peut, universelle. Cela est, d'ailleurs, en harmonie avec le but que nous poursuivons, et existe déjà depuis longtemps.

Etendre et fortifier le groupement des positivistes, tel est donc le but pratique que nous devons nous proposer. Et peut-être est-ce pour le moment ce qu'il y a pour nous de plus important; car l'impulsion donnée à la diffusion des idées positivistes est assez forte pour qu'elle continue à s'opérer d'elle--même pendant quelque temps sans autre effort de notre part que celui de maintenir l'orientation.

Il y a, dans toute organisation, deux choses à considérer : les hommes et les institutions, celles-ci étant destinées à rendre les travaux de ceux-là plus faciles et plus efficaces, plus faciles en opérant la division des fonctions, plus efficaces en assurant leur concours.

La division du travail s'est faite jusqu'ici et se fera toujours plus ou moins spontanément d'après les aptitudes et les convenances de chacun, les uns se vouant plus spécialement à l'enseignement, au culte et à la propagande, d'autres aux détails de l'administration proprement dite; d'autres enfin exercent une action indépendante, politique ou sociale, ne rentrant pas absolument dans le cadre de nos efforts immédiats, mais constituent des auxiliaires précieux, dont les lumières spéciales et l'influence personnelle sont pour le Positivisme d'une très grande utilité.

Quant au concours, il s'obtient par la direction générale ayant son siège à Paris, à laquelle se rattachent les groupes nationaux et, par l'intermédiaire de ceux-ci, les groupes simplement locaux. Les choses ne se passent pas, dans la pratique, de façon aussi systématique; tout s'est fait spontanément, naturellement, d'après une saine appréciation de ce qui convenait le mieux en chaque cas, et il était impossible qu'il en fût autrement, l'essence du concours positiviste étant d'être entièrement volontaire. Les perfectionnements s'intro-

duisent peu à peu, par la libre initiative de chacun, au fur et à mesure des besoins, en laissant ceux-ci se produire et se manifester d'abord, et sans chercher à les prévenir.

Je n'ai pas à insister sur l'organisation générale du Positivisme. Nous la connaissons tous, ses avantages comme ses inconvénients nous sont familiers et ce n'est pas le moment de les examiner en détail; mais je veux dire quelques mots des positivistes eux-mêmes pour achever mon exposition.

Ils se divisent en trois catégories : les ralliés, les indépendants et les dissidents et, dans chacune de ces catégories, se rencontrent des individus isolés et des groupes plus ou moins organisés.

Parmi ceux que j'appelle indépendants, il se peut qu'il y en ait encore à qui l'existence de notre groupement soit restée inconnue et qui, sans cela, s'empresseraient de se joindre à nous; mais c'est là un fait déjà bien rare qui finira par être invraisemblable et dont nous n'avons pas à tenir compte.

En revanche, il en est d'autres qui nous connaissent fort bien, mais ne veulent pas être confondus avec nous, parce qu'ils nous regardent ou du moins nous représentent comme des retardataires, figés dans une doctrine immobile et hostiles à tout progrès. Ceux-là s'intitulent eux-mêmes positivistes et se recommandent ouvertement d'Auguste Comte, dont ils disent accepter en gros la philosophie et même, quoique plus rarement, la fondation religieuse; mais en y introduisant des amendements plus ou moins considérables qu'ils donnent comme des perfectionnements. Pour eux, Auguste Comte est un homme d'un génie incontestable, qui a eu le mérite d'émanciper la raison humaine de la théologie et de la métaphysique et de l'installer sur des bases exclusivement scientifiques, mais qui n'a pas résolu le problème qu'il s'était posé, parce qu'il n'a pas su rester fidèle à sa propre méthode initiale ou parce qu'il a négligé ou écarté des données indispensables. Ce problème, ils le reprennent, disent-ils, dans de meilleures conditions de méthode et avec des matériaux plus complets et ils s'efforcent de faire un nouveau pas vers sa solution qu'ils déclarent très éloignée.

Au fond, et quels que soient leurs intentions et leurs pro-

cédés à notre égard, nous ne saurions voir en eux des alliés sincères; ce sont incontestablement des adversaires, mais envers qui notre attitude doit rester purement défensive. Sans entreprendre la réfutation directe de chacune des nombreuses théories, nécessairement passagères, auxquelles leurs travaux donneront naissance, appliquons-nous à remédier aux imperfections que peut encore présenter sur certains points notre doctrine, de manière à la mettre au-dessus de la critique. Mais surtout ne nous lassons pas de la propager directement dans son ensemble, et de l'enseigner. Les objections tomberont d'elles-mêmes avec le temps, comme sont déjà tombées bon nombre de celles, aujourd'hui oubliées, qui ont accueilli les débuts du Positivisme et qui semblaient devoir l'anéantir. Nous savons, d'ailleurs, que la plupart de ces critiques, je ne parle naturellement que de celles qui sont faites de bonne foi et sans parti pris, émanent de personnes insuffisamment préparées à la lecture d'Auguste Comte et qui se sont méprises sur la nature et la portée de ses conceptions. Que de fois ne lui a-t-on pas attribué, en les lui reprochant amèrement, des idées qu'il a été le premier à combattre! Cela est assurément fâcheux, mais inévitable, et c'est en vain que nous essaierions d'y remédier : résignons-nous à faire la part du feu.

Je ne crois pas devoir ranger parmi les positivistes indépendants ceux qui, connaissant plus ou moins bien notre doctrine et le but que nous poursuivons, se montrant sympathiques à nos efforts et nous donnant en divers cas spéciaux une assistance efficace, se tiennent néanmoins à l'écart de notre groupement. Ceux-là se comptent aujourd'hui par milliers, nous en rencontrons partout; c'est par leur intermédiaire que s'opère en tous sens, dans la masse de la population, l'infiltration de nos idées et la modification de l'opinion dans le sens que nous souhaitons. Ils font en réalité partie du public, ils en forment l'élément le plus voisin de nous et sur lequel peut utilement se porter notre action directe. C'est pour eux que M. Laffitte a institué, et que nous continuerons, l'enseignement populaire supérieur. Nous trouverons en eux, dans notre tâche de propagande, des auditeurs

et des appuis et leur nombre ne sera jamais trop grand : il le devient de plus en plus et le serait bien davantage si nos ressources nous avaient permis d'organiser, sur toute la surface du pays, de véritables missions. Ce qui n'a pu être fait jusqu'à présent qu'à titre épisodique se fera certainement quelque jour de façon régulière et nous devons nous préparer à cette tâche dont l'opportunité est manifeste.

Quant aux positivistes dissidents — il serait puéril de ne pas reconnaître qu'il en existe et d'affecter le silence à leur égard — on doit distinguer avec grand soin ceux d'entre eux qui, par un sentiment social qui les honore, se séparent de nous isolément et sans bruit, considérant qu'il serait mal à eux de nous combattre, mais ne pouvant se résoudre à marcher plus longtemps avec nous, par suite de froissements personnels, d'ambitions déçues, ou d'une manière trop étroite de se représenter l'action positiviste. Nous sommes sincèrement peinés de ce refus de concours, qui n'efface pas en nous le souvenir reconnaissant des services rendus et n'altère en rien la cordialité des rapports privés, mais il nous est impossible de quitter la voie que nous croyons être la seule vraie ; ce serait faire abdication de nos propres convictions. L'avenir prononcera entre leur manière de voir et la nôtre.

Mais il en est qui se sont séparés avec éclat et violence et sont restés ou devenus chefs de groupes. A leur égard, la rupture est évidemment définitive ; mais il n'en est pas de même, du moins nous devons l'espérer, relativement à ceux qui les ont suivis. De telles scissions, si elles pouvaient persister, auraient pour effet de décomposer le Positivisme en sectes nationales ou locales divergentes ou même hostiles et c'en serait fait de la tentative d'Auguste Comte. Il y a donc lieu de penser qu'une appréciation plus haute de ce qu'est et doit être le Positivisme portera les dissidents désintéressés à se rapprocher du centre de leur foi, où ils trouveront des coreligionnaires tout disposés à leur tendre la main et à leur faire comprendre que le ralliement n'implique nullement le renoncement à leur initiative, qu'ils restent absolument maîtres de choisir le mode d'action qui leur paraît être le mieux adapté aux particularités de leur situation, particula-

rités qu'ils sont mieux que personne en état d'apprécier sainement. Le Positivisme, selon la formule d'Auguste Comte, doit concilier l'indépendance avec le concours, sans jamais sacrifier l'un à l'autre.

Quoi qu'il en soit, il est une obligation morale à laquelle ne sauraient, sous aucun prétexte, se soustraire les dissidents, fussent-ils des ennemis déclarés, c'est celle de contribuer à la conservation du domicile et de la tombe d'Auguste Comte.

Je dois maintenant parler des positivistes ralliés à la direction de M. Laffitte pour essayer de faire sentir une des difficultés de cette direction, tenant à la diversité des natures qu'il s'agit de faire concourir.

On peut, en effet, les répartir en trois classes, suivant que dominent en eux l'intelligence, le sentiment ou l'activité, et chacune de ces dispositions, lorsqu'elle dépasse un certain degré, tend à faire perdre de vue l'ensemble et à produire des déchirements. Chacune d'elles est légitime et doit être cultivée, mais le sentiment social doit les maintenir dans la juste mesure que demande le concours de tous à l'œuvre commune.

C'est ainsi qu'il y a danger, selon moi, à vouloir donner à notre doctrine un caractère immuable et définitif sur tous les points et exiger de tous une orthodoxie oppressive et stérile; mais il est non moins dangereux de toujours vouloir la concilier avec les idées qui ont momentanément la faveur du public et de faire trop bon marché des opinions d'Auguste Comte. J'estime, et je crois être en cela du sentiment de M. Laffitte, car c'est ainsi que je l'ai toujours vu faire, qu'il faut accepter toutes les parties de notre doctrine, et cela d'une façon active, en proclamant notre adhésion, jusqu'à preuve du contraire. Je fais pourtant exception pour quelques points trop contestables. A l'égard de ceux-ci, lorsque, sans avoir de motifs suffisants pour les rejeter, nous ne pouvons triompher des objections et dissiper nos doutes, le plus sage est de n'en jamais parler; car, si l'on n'a pas le droit d'affirmer ce que l'on regarde comme douteux, on n'a pas davantage celui de le nier. Au reste, lorsqu'on se trouve en face d'une proposition émise par un homme de la valeur d'Auguste Comte ou de M. Laffitte,

il est prudent de se défier de son propre jugement. Quel est celui d'entre nous qui ne s'est pas senti choqué à la lecture de certains passages et qui, après mûre réflexion ou à la suite d'une explication qui lui a été fournie, n'a pas constaté qu'il s'était d'abord mépris?

Nous devons aussi nous montrer méfiants à l'égard des nouveautés qui nous sont présentées comme des compléments théoriques. Ce qui existe peut suffire amplement pendant longtemps encore et je pense qu'il vaut mieux essayer de se l'assimiler, ne fût-ce qu'en partie, en vue de l'enseigner à d'autres, ce qui est déjà fort difficile et demande beaucoup de temps, que de se lancer légèrement et sans préparation suffisante dans des recherches théoriques. A ceux qui ont des appétits intellectuels, une carrière inépuisable est ouverte, celle de la propagande et de l'enseignement des résultats acquis jusqu'à ce jour. Les découvertes véritables ne sont jamais dues qu'à des natures exceptionnellement douées et placées dans des conditions relativement favorables. Depuis Auguste Comte, M. Pierre Laffitte est le seul positiviste à qui l'on doive des progrès réels en matière de doctrine, et pourtant nous avons eu et nous avons encore des confrères à qui ne manquent ni le savoir, ni le talent, ni, quoique trop rarement, le loisir. Cette constatation doit nous rendre très réservés; ne risquons pas de gaspiller sans profit la plus rare et la plus précieuse des forces humaines, la force intellectuelle abstraite, en la détournant de sa destination normale qui pour nous est l'enseignement. C'est, d'ailleurs, par l'enseignement que se détermineront les capacités réelles.

Les préoccupations trop exclusivement morales ont l'inconvénient de nous faire perdre de vue le but réel de la vie qui est le service des êtres collectifs. Chacun de nous a, dans la société, une tâche spéciale à remplir, et c'est, avant tout, par rapport à cette tâche et pour en rendre les résultats de plus en plus utiles qu'il doit instituer sa propre amélioration. La poursuite du perfectionnement individuel en tous sens et sans liaison précise avec une fonction déterminée ne convient qu'à l'enfance. Prolongée dans l'âge adulte, elle tend à détourner de l'action effective et à produire l'avorte-

ment par excès de scrupule, tout en développant l'orgueil à un degré insupportable.

Elle conduit souvent, d'ailleurs, à l'hypocrisie, c'est-à-dire à la manifestation surabondante de sentiments que l'on n'éprouve que faiblement ou même pas du tout. Aussi, et malgré leur utilité évidente pour l'éducation des enfants, me garderais-je de pousser à la multiplication des cérémonies publiques, à l'établissement de rites, à l'introduction de hors-d'œuvre esthétiques. Je ne crois pas que le besoin s'en fasse bien vivement ni bien généralement sentir. Lorsque chacun aura organisé son culte personnel et domestique, les occasions de célébrations collectives surgiront d'elles-mêmes et il y aura vraiment lieu de les régulariser, parce qu'on pourra compter sur leur durée. Il faut, en cette matière délicate, être très prudent, suivre le sentiment général et non le précéder.

La prépondérance exagérée du sentiment moral tend à fausser le jugement dans l'examen des faits pratiques, notamment en matière politique. Au lieu d'apprécier les mesures prises d'après les avantages et les inconvénients qui en résultent pour la société, en balançant, pour ainsi dire, les profits et les pertes, on ne tient compte que des maux individuels qu'elles amènent inévitablement, et l'on se livre à ce propos à la recherche des intentions secrètes des auteurs de ces mesures, recherche qui ne se recommande pas d'ordinaire par une extrême bienveillance. Sortis pour la plupart des rangs révolutionnaires, où cette manière de juger les hommes et les choses est habituelle, les positivistes ont à faire sur eux-mêmes un effort attentif pour réagir contre cette tendance originelle qui les rendrait ridiculement intolérants et dangereusement pessimistes. Le bon sens prescrit de subordonner l'accessoire au principal et, dans la pratique, pourvu que celui-ci soit à peu près atteint, on doit savoir, au besoin, se résigner au sacrifice de celui-là. La difficulté est de discerner en chaque cas ce qu'il y a de vraiment essentiel et c'est là, outre l'insuffisance des renseignements, l'écueil des appréciations politiques; trop souvent, on ne voit les choses que par les petits côtés et l'important échappe. Soyons réservés dans nos jugements. Il faut, suivant une de ces re-

commandations de M. Laffitte qui cachent, sous une forme piquante, une grande profondeur et un impeccable bon sens, se défier surtout des bons sentiments; car ils sont aussi aveugles que les autres et l'excellence du but ne dispense pas de s'enquérir soigneusement des circonstances et des moyens. Les positivistes ne peuvent, comme les bouddhistes, croire à la toute-puissance de la vertu, ni à son infaillibilité. Pour conduire les affaires terrestres, disait je ne sais quel prélat, il faut moins de sainteté, mais plus de talent que pour faire son salut.

Il a pu sembler étrange que j'aie, il n'y a qu'un instant, signalé comme pouvant être fâcheux l'excès d'activité; mais je ne crois pas qu'une méprise soit possible à cet égard : on ne s'imaginera évidemment pas que j'aie voulu dire qu'il ne fallait pas trop travailler pour le Positivisme. Je préfère, à la vérité, l'action paisible et modérée, mais régulière et persistante, aux efforts violents et aux grands éclats qui ne peuvent être longtemps soutenus et sont inévitablement suivis d'une période plus ou moins longue d'affaissement, mais ce n'est pas de cela que j'entendais parler. Je voulais seulement indiquer que les natures ardentes (et ce sont en réalité les meilleures, car il est plus facile de retenir que de pousser) sont plus exposées que les autres à se lancer dans des entreprises particulières pour lesquelles elles se passionnent promptement, sans tenir un compte suffisant des nécessités de la marche d'ensemble. Il est assurément vrai que, vu l'immensité de notre tâche, nos efforts peuvent se porter pour ainsi dire en tous sens et donner chaque fois d'utiles résultats; mais il est non moins certain que nos forces sont extrêmement limitées et que, pour leur donner à chaque instant le maximum d'efficacité, nous devons concerter attentivement nos travaux. Il ne suffit pas, malheureusement, qu'une chose soit utile pour que nous l'entreprenions; il y en a trop de ce genre et nous sommes contraints de faire un choix. Et, dans ce choix, nous avons à tenir compte, non seulement de l'importance et de l'urgence, mais encore et surtout de nos moyens réels d'action. Nous n'avons pas le droit de gaspiller nos forces qui sont manifestement trop

faibles. Quelques regrets que cela puisse nous donner, résignons-nous d'avance à laisser plus d'une fois échapper l'occasion, si tentante qu'elle soit. Ne cherchons pas à faire mieux ce que d'autres font déjà ; mais portons toute notre activité sur ce qui n'est fait par personne et, dans ce champ trop vaste encore, attachons-nous bien moins à aller vite qu'à ne jamais reculer. Les applications pratiques de nos principes sont encore prématurées, sauf des exceptions infiniment rares. En nous laissant aller à intervenir dans les évènements de chaque jour, à manifester à tout propos des opinions qui sont trop générales pour qu'on en voie facilement la liaison aux faits particuliers dont se compose la pratique, nous nous préparerions de graves mécomptes et nous compromettrions la confiance que nous commençons à inspirer.

Tout cela revient à dire que les activités particulières doivent se subordonner à l'action générale; mais c'est à chacun de nous d'instituer à cet égard sa propre discipline, de façon à ne pas céder à sa tendance dominante au point de troubler l'œuvre d'ensemble. Le Positivisme, à quelque époque que ce soit, n'aura jamais de directeurs de conscience; il trace des règles générales de conduite, mais laisse à ses adeptes, sous leur responsabilité, le soin de les adapter aux conditions particulières de leur nature et de leur situation, et notamment de déterminer eux-mêmes la voie qu'ils devront suivre.

J'ai parlé, trop longuement peut-être, des déviations auxquelles les positivistes peuvent être entraînés en vertu de leurs dispositions personnelles. Ce n'est pas là, malheureusement, un danger chimérique, car nous en avons des exemples déjà nombreux. Il s'en produira vraisemblablement toujours, mais elles sont aujourd'hui moins fâcheuses qu'elles ne l'étaient au début, et elles le seront de moins en moins, à mesure que notre nombre augmentera; parce que le poids des traditions et l'influence de l'opinion constitueront un frein salutaire capable de s'imposer aux plus orgueilleux et de rendre négligeable le rôle des particularités individuelles, encore assez grand maintenant pour que la question de leur concours persistant présente de réelles difficultés.

Il est enfin pour nous tous un danger permanent contre lequel nous devons nous tenir soigneusement en garde, c'est celui de nous laisser détourner de notre route par les grands courants irréfléchis qui s'emparent de temps à autre de la foule à propos de questions diverses, le plus souvent sous l'influence, assez rarement désintéressée, du journalisme. Les positivistes de fraîche date, ceux qui n'ont pas encore eu le temps de mûrir leurs opinions, sont naturellement les plus accessibles aux pressions du dehors. Combien en avons-nous connu qui, après quelque temps passé au milieu de nous et lorsque nous commencions à fonder sur eux des espérances, ont tout à coup disparu sans laisser de traces?

Le remède à cette déperdition de forces, que la cause en soit intérieure ou extérieure, ne se trouve que dans la solidité des convictions, laquelle ne peut résulter que d'une longue et patiente étude. La tâche qui me paraît être la plus importante, c'est de former des positivistes convaincus, capables de convaincre à leur tour et de résister à toutes les suggestions dissolvantes. Agir directement sur le public par la plume ou par la parole est bien, recruter de nouvelles adhésions est mieux, mais retenir et mettre en action ceux que nous avons su attirer est, à mes yeux, l'essentiel. C'est pour cela que je fais des vœux pour que nous puissions bientôt, dans cette maison devenue le siège central du Positivisme, organiser l'enseignement permanent et de plus en plus complet de ce que les positivistes ont absolument besoin de savoir, et de bien savoir, pour être à la hauteur du rôle qui leur incombe et dont chacun de nous doit prendre sa part. Une des difficultés que rencontre la création de cet enseignement tient peut-être à ce qu'on s'imagine qu'il doit être une imitation de celui de M. Laffitte. Nous avons été véritablement gâtés par lui, parce qu'il nous exposait la doctrine avec une telle abondance et une telle clarté que nous n'avions presque aucun effort à faire pour comprendre, et même pour retenir. Mais il faut remarquer que M. Laffitte a fait essentiellement de la propagande ou, plus exactement, de l'enseignement populaire supérieur : c'est au public qu'il s'adressait et non pas aux seuls positivistes. S'il s'agit uniquement de ceux-ci,

l'enseignement doit, me semble-t-il, devenir une véritable collaboration entre le professeur et les élèves, le premier n'étant pas tenu de faire dans la série de ses leçons un exposé méthodique et complet de son propre savoir, mais devant s'attacher surtout à guider les travaux des élèves et à en contrôler les résultats, rien ne pouvant jamais dispenser celui qui veut apprendre de recherches et de méditations personnelles. Cela est d'autant plus nécessaire que les leçons sont moins fréquentes. Je n'insiste pas sur un tel sujet qui exigerait de longs développements et je termine ici ce long exposé que je vous remercie d'avoir bien voulu écouter avec indulgence.

Le Positivisme est en ascension manifeste; mais nous sommes encore bien loin d'avoir cause définitivement gagnée. Nous entrons dans une nouvelle phase, qui se présente à nous comme hérissée d'obstacles, mais d'obstacles qui ne seront pas insurmontables, si nous sommes résolus à sacrifier nos préférences personnelles et jusqu'à nos opinions particulières à la nécessité suprême du concours. Notre œuvre est une œuvre de dévouement patient et tenace, qui nous procurera bien rarement des satisfactions autres que celle d'avoir fait notre devoir. Nous trouverons la force nécessaire en ayant sans cesse devant les yeux l'exemple que nous a donné notre Maître et que ce jour nous rappelle plus vivement, l'exemple d'un constant effort pour s'améliorer afin de mieux accomplir la tâche qu'il s'était imposée, celle de marquer le but des efforts humains. C'est dans la voie tracée par lui que nous devons marcher, à la suite de M. Laffitte, en nous appuyant fraternellement les uns sur les autres. Aimons-nous, concertons-nous et travaillons.

POSITIVISME ET THÉOLOGIE

(Traduction par A. Richer.)

Les positivistes et ceux qui professent des sympathies pour les principes essentiels du Positivisme sont enclins à monter à l'assaut des places fortes de la théologie.

Nous voyons aujourd'hui les institutions théologiques établies plus solidement qu'elles ne l'ont jamais été pendant ces cinquante dernières années. En se dévouant d'elles-mêmes à la besogne sociale, les Églises se sont fortifiées à l'intérieur comme à l'extérieur, en énergie et enthousiasme, dans l'estime du public, au plus grand profit de leur popularité. Ceux qui rejettent la base surnaturelle des croyances se font moins entendre qu'il y a vingt-cinq ans, bien que leur nombre n'ait pas diminué. Les controverses se sont adoucies et les théologiens jouissent en paix de leurs croyances. Des pensées analogues à celles que l'on trouve dans l'éloquent chapitre préliminaire du « Voltaire » de M. Morley doivent souvent venir à l'esprit de beaucoup de gens de l'autre camp : « Est-ce que Jéricho est toujours tombée sans le souffle des sept trompettes ? Est-il suffisamment démontré par l'histoire que les opinions fausses s'évanouissent spontanément, sans un coup direct ; qu'un système de croyances bien établi dans la conscience des foules par toute l'autorité d'une longue tradition, sanctifié chez les rares puissants par la dignité ou les avantages, retranché dans une position qui semble inexpugnable parmi les rites, les institutions et les coutumes non écrites d'une grande communauté, succombera sur-le-champ de ce manque de vie et de courage qui lui est inhérent ? »

Il semble parfois que même à présent nous ayons besoin d'une troupe de combattants, tout comme ceux qui continuent tranquillement à travailler avec la truelle. Il peut en être ainsi et quelques lecteurs de cette Revue ont pensé qu'il nous serait possible de travailler ici davantage dans cette voie. La question paraît sérieuse à tous ceux qui rejettent les croyances populaires de leur époque et espèrent qu'elles seront remplacées par une foi plus rationnelle.

Sur un point, il ne peut y avoir de doute. Ceux qui n'acceptent pas une croyance surnaturelle sont tenus par la plus élémentaire honnêteté de ne pas parler ou agir comme s'ils l'acceptaient. La pratique opiniâtre de cette simple règle pourrait contribuer à combattre les manières hypocrites et à fortifier l'énergie et la sincérité intellectuelles. Sur ce chapitre, la *Positivist Review* peut se flatter sans détours d'avoir fait son devoir. Nous avons toujours assis nos arguments sur des considérations vérifiables, ce qui est la véritable pierre de touche de la science, et n'avons jamais fait mystère de rejeter toute autre base.

Mais c'est une toute autre affaire que de consacrer son énergie à une active croisade contre des croyances erronées. Dans quelle proportion une telle croisade atteindrait-elle le but proposé ? Serait-ce là le meilleur moyen de l'atteindre ? Que seraient les inconvénients inhérents et la perte de puissance ainsi provoquée ? Ce sont là quelques-unes des profondes et difficiles questions qui se posent immédiatement. Les positivistes ont été, d'une façon générale, d'accord pour y répondre comme je me propose de le résumer rapidement.

La controverse directe sur des principes fondamentaux produit moins de résultats et plus de frottements que toute autre forme d'énergie mentale. La lutte remplit l'esprit d'amertume et obscurcit les autres points sur lesquels les adversaires pourraient se rencontrer. La coopération sociale est la première condition du progrès social et la controverse relâche les liens de la sympathie naturelle tout en contribuant fort peu à la formation d'une nouvelle base d'action commune. La partie essentielle d'une religion est celle qui s'occupe des moyens à employer pour assurer la subordination

des passions et impulsions personnelles à un certain but commun en dehors de l'individu. Nous prétendons que le meilleur moyen de parvenir à ce résultat est de se dévouer à un idéal humain. Mais le christianisme, ou toute autre religion théologique, en tant que poursuivant le même résultat, est d'accord avec nous. Nous estimons que l'empire exercé sur l'individu est moindre si l'objectif du dévouement est imaginaire et indémontrable que s'il est réel, actuel, formant partie constitutive de nous-mêmes, et nous, partie de lui. Mais nous reconnaissons pleinement l'efficacité d'une croyance théologique pour ériger l'édifice social et affermir, par une influence indirecte, nos sympathies humaines et notre bienveillante activité. Indirecte, parce que toute croyance théologique, avec ses conséquences de bonheur personnel et immortel fait, dans une certaine mesure, appel aux instincts égoïstes auxquels, seules, les natures les plus pures peuvent entièrement résister. Du reste, nous savons bien ce qu'a été dans le passé la force sociale d'une sincère foi théologique et nous la distinguons encore à notre époque dans un cercle plus restreint, il est vrai, mais peut-être douée d'une intensité plus forte que jamais.

Aussi tous les réformateurs qui basent leurs espérances principalement sur le progrès moral doivent, en fin de compte, abandonner leurs croisades contre l'erreur pour en venir à désirer fermement « la formation d'une union active de tous les esprits religieux pour comprimer la masse des impulsions irréligieuses », ce qui est le but exposé à différents endroits de l'*Appel aux conservateurs* de Comte.

Bien plus, les attaques directes contre la théologie paraissent vouées à la futilité, à présent plus que jamais. Les croyances courantes ne présentent plus à leurs adversaires une surface solide et consistante ; les conclusions changent constamment ; les vieilles formules sont employées avec de nouveaux sens. Les défenseurs les plus actifs et les plus avancés de la foi nous disent qu'on peut s'attendre à voir leurs méthodes — évolutions continues du passé — gagner indéfiniment du terrain dans l'avenir. Aussi réduite que puisse être cette garde avancée de la théologie, aussi peu qu'elle

représente l'esprit des épais bataillons qui la suivent, c'est à elle qu'incombe la tâche de repousser les assauts de la raison. Pourquoi, alors, dépenser de la poudre et des projectiles contre un ennemi qui, de lui-même, est en route pour rallier notre camp avec toute la promptitude dont il peut disposer? Pendant combien de temps la loyauté qu'il doit à ses camarades et à sa propre compréhension de l'honnêteté intellectuelle lui permettra-t-elle de marcher avec nous et de battre leurs couleurs ? Voilà une question qui le concerne, lui et eux, et non pas nous.

Du reste, l'attaque directe ne saurait jamais atteindre les sources les plus profondes de la vraie foi. La lutte, comme beaucoup de controverses de Huxley, tournerait probablement à une question insignifiante ou à une querelle de mots, amusante pour les spectateurs, mais indifférente, ou même odieuse, pour les gens sérieux. Pendant que de telles controverses se produiraient négligemment à la surface, les mêmes hommes, Huxley par exemple, pourraient contribuer à bâtir un grand travail de spéculation propre à façonner les croyances d'une certaine phase de la pensée européenne.

Par conséquent, la construction doit être notre but et la critique simplement subordonnée à elle. Mais la construction de quoi ? Dans la phraséologie de Comte, notre siècle de transition a reçu du passé la mission de résoudre deux problèmes inséparables : l'un qui consiste à incorporer à la société moderne le prolétariat spontanément transformé en puissance dans ce siècle; l'autre, qui consiste à substituer une foi démontrable à une théologie ayant dépense toute sa force. Comte n'estimait pas assez la force et la vitalité de la théologie. Pour tous ceux qui n'acceptent pas la théologie et la remplacent par un idéal humain activement poursuivi, ces deux phrases résument, dans une forme complète quoique très générale, les principes d'une politique constructive. Nous examinerons très brièvement ce qu'ils signifient et dans quelle situation ils placent ceux qui les acceptent à l'égard des adhérents de la théologie courante. C'est le second des deux problèmes de Comte qui peut nous amener en conflit avec la théologie. Nous avons à considérer l'édification d'un

tableau rationnel et consistant de tous les phénomènes, humains aussi bien que physiques, sans introduction d'un élément surnaturel quelconque : cela est le rôle de la science, la « foi démontrable » de Comte, la base théorique du Positivisme. En ce qui concerne les sciences physiques, la théologie admet sa propre exclusion d'un domaine où elle prévalait autrefois. Nous assistons en ce siècle à la construction toujours plus rapidement progressante de ces sciences mentales, morales et sociales qui complètent l'édifice. Mais si cette construction doit finalement causer, sinon la mort de la théologie, du moins la perte de son influence sur les existences et actions humaines, la méthode elle-même ne doit cependant pas nécessairement entraîner un conflit avec la théologie. Nous désirons, par exemple, avec les Sociétés Éthiques, que la base purement humaine de la moralité soit fortifiée autant qu'il est possible de le faire. A cet égard, la proposition de M. André Lavertujon, exposée il y a quelque temps devant le Sénat français, mérite d'être retenue. (Voir la *Revue Occidentale* de mai 1896). D'ailleurs, les théologiens, placés à leur propre point de vue, ne trouvent rien à redire à cela. Nous autres, dépourvus de toute sanction supra-humaine pour notre bonne conduite, désirons consolider, par tous les moyens, les sanctions et mobiles humains pour nous-mêmes et les autres citoyens qui se trouvent dépourvus. Eux, tenant pour nécessaire une sanction supra-humaine, peuvent trouver dans notre état de dénuement des causes pour se livrer à des exhortations et prières spéciales, mais ne doivent pas nous chercher querelle si nous réussissons, par certaines méthodes différentes, à produire le résultat également recherché par tous.

C'est sur ce terrain pratique, le premier des deux problèmes de Comte, que tous les partis véritablement religieux peuvent efficacement se rencontrer. Tous les problèmes de la question sociale furent condensés par lui dans ces mots : incorporation du prolétariat, et c'est cette question sociale, de quelque façon que nous la définissions et que nous la résolvions, qui reste le trait caractéristique de notre siècle et rend possible la conciliation et l'action commune des religions

divergentes. Si donc nous sommes d'accord pour admettre que la question sociale doit être notre suprême souci, collectivement et individuellement, nous ne pouvons adopter une politique radicalement ennemie des croyances de ceux qui peuvent devenir nos meilleurs associés dans l'œuvre à accomplir. Qu'on améliore l'état du peuple, socialement, intellectuellement et moralement, et alors le temps se chargera, à lui tout seul, d'assurer le triomphe de la vérité.

F.-S. MARVIN.

(Extrait de la « **Positivist Review** » du 1er Moïse 109.)

ENCORE L'INCOGNOSCIBLE

(Suite et fin) (1).

IX

MATIÈRE ET MATÉRIALISME

La matière ! voilà l'éternel thème autour duquel gravitent invinciblement toutes les spéculations humaines, à quelque ordre qu'elles appartiennent, et qu'aucune théorie ne peut exclure de la pensée, pas plus qu'elle ne parvient à en saisir le fond ni à en expliquer la nature. Par une fatalité en apparence paradoxale, la matière, inaccessible et insaisissable, aveu de l'incognoscible et de l'absolu, est pourtant la condition naturelle de la consistance pour la mentalité humaine qui, dès qu'elle cherche à s'abstraire de cet élément irréductible de toute philosophie et, ce qui est moins senti, de toute vraie conception morale, perd pied et s'égare dans les subtilités métaphysiques.

Nous avons vu que la matière ne se laisse pas réduire au rapport, ce qui ne l'empêche pas d'être, grâce au brevet d'authenticité que lui ont conféré Newton et Lavoisier, le premier dans sa définition de la masse : *quantitas materiæ*...; le second, d'après le contrôle, à travers la série des transformations chimiques de l'identité de substance élémentaire par l'égalité de poids, qui nous permet toujours de mesurer la quantité de matière ; qu'ainsi la matière a droit de cité

(1) Voir la *Revue occidentale* des 1er mai, 1er juillet et 1er septembre.

dans la philosophie, puisqu'elle a droit de cité dans la science. Nous savons, d'autre part, que le signe irrécusable de toute réalité pour nous, c'est la limitation dans l'espace et la matérialité qu'elle implique; que, la géométrie étant plus générale que la mécanique, puisque la production du mouvement suppose l'étendue, même si l'on imaginait toutes les parties de l'univers immobiles, les phénomènes géométriques subsisteraient encore; qu'ainsi, à quelque degré, soit d'analyse des corps, soit d'abstraction du monde objectif, que nous arrivions par la science ou par la pensée, la matière reste toujours là présente avec ses trois coordonnées spatiales, au moins, sans lesquelles rien d'effectivement réel ne saurait être conçu.

Mais avant de s'engager dans un examen plus circonstancié, particulièrement délicat, exposé à susciter des surprises de jugement et de fausses interprétations, comme toutes les fois que la question de la matière est en jeu, il n'est pas indifférent d'essayer de préciser davantage ce qu'on doit entendre au vrai par matérialisme, cette appellation aisément prodiguée à d'autres par ceux-là même à qui elle conviendrait plus justement, sans qu'ils s'en doutent ou sans qu'ils veuillent en convenir. Car, suivant la remarque de M. Pierre Laffitte, « on a beau être catholique comme M. Cauchy, on est, en même temps, le plus profond des matérialistes, quand on ne voit partout comme lui que de l'algèbre. » Pour un peu, au compte d'un réalisme empirique trop chatouilleux, que le mot seul de matière offusque et qui le proscrirait volontiers de la langue philosophique comme suspect d'idéologie, on s'exposerait à être taxé de matérialisme, rien que pour affirmer l'existence de la matière; et on le serait à coup sûr de la part des dévots du spiritualisme, en refusant de croire à celle de l'âme immatérielle : touchant accord de deux points de vue diamétralement opposés pourtant, qui montre bien le défaut de l'exclusivisme de part et d'autre.

Si c'est un axiome philosophique confirmé par l'insuccès constant des essais d'expérimentation tentés dans ce sens, que la matière ne se montre pas capable d'engendrer spon-

tanément la vie, une conclusion non moins explicite certifie que, sous la réserve du principe d'hérédité spécifique et du privilège dévolu à un petit nombre d'éléments, seuls susceptibles d'organisation, la vie en général, dans un milieu convenable et moyennant certaines combinaisons d'après des lois spéciales, est une propriété naturelle de la matière; une fonction de la substance matérielle, sans en excepter l'ensemble des phénomènes psychiques, qui constituent seulement la manifestation la plus élevée de la vie. « Ces phénomènes, considérés au point de vue physiologique, ne sont que des phénomènes ordinaires de la vie et ne peuvent être que le résultat de l'organe qui les exprime. Il faut donc renoncer à l'opinion que le cerveau forme une exception dans l'organisme, qu'il est le *substratum* de l'intelligence et non son organe. Cette idée n'est pas seulement une idée surannée; c'est de plus une conception antiscientifique. La physiologie nous montre que, sauf la différence et la complexité plus grande des phénomènes, le cerveau est l'organe de l'intelligence au même titre que le cœur est l'organe de la circulation, le larynx l'organe de la voix. Nous découvrons partout une liaison nécessaire entre les organes et leurs fonctions. C'est là un principe général auquel aucun organe du corps ne saurait se soustraire. Pas de fonction sans organe, pas d'organe sans fonction (1). »

Le matérialisme ne consiste donc pas effectivement dans la part plus ou moins large faite par chaque théorie à la matière, comme facteur naturel, comme principe immédiat des phénomènes vitaux, aussi bien que de l'existence inorganique. A ce compte, la science tout entière serait matérialiste, puisqu'à côté des phénomènes qu'elle coordonne et des lois qu'elle institue, elle ne reconnaît d'autre réalité que celle de la matière, à l'exclusion de tout principe surnaturel.

Le matérialisme n'est pas là. Son vrai caractère, c'est l'interversion de la hiérarchie encyclopédique ou la tentative de systématisation par en bas. C'est l'empiètement, pour la

(1) Claude Bernard, *La Science expérimentale.*

doctrine comme pour la méthode, des sciences inférieures sur les supérieures, l'usurpation par le domaine cosmologique, au nom de son universalité naturelle, sur la prépondérance subjective du point de vue humain, rapetissé et subalternisé. Le matérialisme, M. Pierre Laffitte l'a résumé d'un mot : c'est, par essence, « la synthèse objective. » De cette vraie notion ainsi généralisée, on doit conclure que tout essai de systématisation universelle, vu sa tendance excentrique à l'homme, quel qu'en soit le mode d'explication, abstrait ou concret, rentre sous la rubrique matérialiste; et cela est vrai pour toutes les synthèses évolutionnistes, celle de Spencer comme les autres, malgré le semblant religieux qu'elle affecte de vouloir garder, et qui n'est au fond qu'un vague panthéisme dynamique.

Mais il faut aller plus loin. Du moment qu'il n'existe pas d'autre pivot d'unité réelle que le point de vue humain, d'autre centre de ralliement que l'Humanité, il s'impose que tout ce qui ne converge pas directement vers ce principe suprême doit être considéré comme entaché plus ou moins aussi d'une tare matérialiste, nonobstant l'étiquette du dogme et les prétentions qu'il affiche. Dès lors, le théologisme pur et le demi-théologisme, le déisme philosophique ou spiritualisme, ne font pas non plus exception à la règle commune.

Le théologisme, malgré le caractère entièrement fictif de sa conception a-priorique et des êtres imaginaires qu'elle concrète, est en réalité une synthèse objective, puisqu'il est à sa manière une explication intégrale des choses, qu'il se donne pour l'expression de la vérité universelle. Sans doute, une fois le principe surnaturel de sa coordination posé, le monothéisme occidental (car c'est de lui particulièrement qu'il s'agit ici) s'est surtout proposé de systématiser la vie humaine, au moins individuelle; car le vrai point de vue social lui a toujours fait défaut, en vertu de la déviation inhérente à sa nature absolue, soit sous le rapport de la destination extra-terrestre assignée à la personnalité humaine, soit comme tendance continue du pouvoir spirituel à l'usurpation des attributions temporelles. La nature

même de son dogme ne lui permettait pas d'embrasser, dans leur complexité et leur réalité, les éléments du problème social et les lois de leurs variations régulières, puisqu'il conçoit la société, non comme un organisme naturel, mais comme un simple plexus d'évènements mus par l'omnipotence d'une volonté unique, nécessairement arbitraire, dont la seule loi est de ne pouvoir en subir aucune, en vertu de sa liberté suprême. Aussi, bien que la concentration catholique sous la papauté ait secondé temporairement l'exercice d'une action sociale et internationale, dont l'efficacité et l'influence heureuse, inspirées par une vraie sagesse empirique, ne sauraient être contestées pendant la période ascendante du christianisme, sa principale intervention, comme concours à l'évolution moderne, a été surtout éducatrice ; elle a porté sur le perfectionnement de la morale particulière, qu'il s'est efforcé d'épurer par la compression des mauvais instincts, du péché, par l'examen de conscience, par le catéchisme et les diverses pratiques concernant la règle intérieure ; mais sans pouvoir jamais donner à l'essor des inclinations sympathiques la direction conforme à notre vraie nature et à ses besoins normaux, intimement liés à la socialité. Il a dû la conservation du monopole de l'autorité spirituelle et de la tutelle de la conscience au privilège d'universalité que possède naturellement la morale, dont la culture continue, théorique et pratique, d'autant plus indispensable que les sentiments ont moins d'énergie, réclame toujours l'assistance d'un ministère spécial, organe d'une foi dogmatique.

Ce caractère mixte, cette prévalence implicite du point de vue humain sous un dogme surnaturel, tant que la foi a pu maintenir assez l'unité des intelligences, lui a permis, grâce à l'institution d'une providence artificielle, qui faisait une part au principe affectif, d'organiser une religiou et un culte, c'est-à-dire le régime du cœur, et un règlement suffisamment stable des mœurs et de la conduite privée. La forme déiste a mérité ainsi, par opposition au matérialisme, la qualification de spiritualiste, par son aptitude à comprendre, dans une certaine mesure, les conditions de la vie

morale et à en seconder l'application ; et elle a pu, malgré son inanité dogmatique, sa tendance asociale, et son insuffisance morale, qui ne lui permettait de régler directement que l'existence personnelle, opérer tant bien que mal, jusqu'à notre époque, le ralliement de la partie la plus avancée de l'Humanité.

Mais ces services provisoires ne méritent plus désormais qu'une reconnaissance historique posthume. Radicalement épuisé partout, le monothéisme chrétien accuse de plus en plus, sous son irrémédiable caducité, tous les vices de son origine absolue, sans aucune compensation durable. Malgré son investiture officielle, son action directe sur les masses est définitivement éteinte, son influence éducatrice nulle comme résultats sociaux, sa mission moralisatrice abolie ou pervertie. Devant la désuétude quasi universelle des croyances, son institution ne reste encore debout que grâce au poids des traditions séculaires et surtout à l'exercice de la prérogative spirituelle indiscutable, la consécration des phases les plus importantes de la vie familiale et civile, que l'avènement d'un sacerdoce organique pourra seul lui ravir. Outre que sa formelle incompétence dans les questions sociales proprement dites le rend impropre à toute intervention efficace, comme pouvoir pondérateur, dans les conflits de la vie économique, son action politique, restreinte aux débris impuissants des partis rétrogrades, n'est plus qu'un simulacre, en dépit de ses hautaines revendications, qui dissimulent mal la disproportion des prétentions à l'aptitude. Il est devenu autant nuisible par le bien qu'il empêche que par celui qu'il ne fait pas, parce que l'obstructionnisme légal de son principe constitue le principal obstacle à la réorganisation spirituelle par l'accaparement d'un pouvoir qui survit à sa fonction.

Le catholicisme, « le cadavre embaumé dans la perfection », est arrivé, en France particulièrement, à ce degré d'anémie, où la foi décolorée n'est plus que le préjugé de l'habitude et qu'une attitude imposée par les bienséances mondaines. Son impuissance sociale éclate à tous les yeux à propos de cette loi insurrectionnelle du divorce, qui est le

triomphe de l'individualisme sur le principe de la famille, et dont il n'a pas pu prévenir l'adoption. La seule discipline qu'il ait véritablement organisée avec quelque succès, la purification, se ressent, comme tout le reste, de sa profonde dégénérescence. Il suffit, à cet égard, de comparer avec la rigoureuse observance des préceptes du Koran et le stoïcisme du jeûne musulman, l'avachissement des pratiques chrétiennes, où la dispense a fini par prévaloir sur la règle, où les prétendues mortifications de la chair sont devenues une parodie puérile, la contrefaçon de l'austérité et l'hypocrisie de la pénitence.

Les devoirs de propitiation envers un être fictif réputé tout-puissant, avec lequel on entre en communion, se résolvent infailliblement, vu la prépondérance naturelle de la personnalité, en droits absolus au profit de celui qui les pratique. C'est ainsi que le clergé catholique, au nom des libertés de l'Eglise décrétées par Dieu même, s'est octroyé collectivement, indépendamment de ses autres privilèges, l'exemption des deux devoirs essentiels envers la famille et la patrie, la paternité et l'impôt du sang, en qualifiant hypocritement de sacrifice et d'abnégation sa renonciation aux principales obligations de ce monde (1). On conçoit qu'après s'être fait ainsi la part opime, il n'ait plus aucune autorité sérieuse pour s'opposer au débordement des égoïsmes, à la déséquilibration des idées, à la démoralisation des sentiments et à l'affaissement des caractères, que développe de plus en plus l'anarchie contemporaine. C'est ainsi qu'avec sa connivence et sous sa sanction s'est conclu et scellé ce pacte innommé, ce compromis bâtard, qui n'a plus de la

(1) Contrairement aux lois naturelles, la Catholicité a érigé le célibat en type exclusif de la perfection morale. Le concile de Trente, qui a fixé définitivement les bases du statut personnel catholique, a proclamé le célibat supérieur à l'état de mariage et déclaré anathème celui qui dirait le contraire. « Le mariage, explique Bossuet, en s'inspirant de cette décision, d'ailleurs conforme au sentiment de saint Paul (1re épitre aux *Corinthiens*, chap. VII), présuppose la concupiscence, qui, selon les règles de la foi, est un mal auquel il faut résister. C'est un mal, dit saint Augustin, dont l'impureté use mal, dont le mariage use bien, et dont la virginité et la continence font mieux de n'user pas du tout. »

religion que le nom, où, moyennant un semblant d'exercices de dévotion tout extérieure, l'affectation d'un zèle ardent pour la suprématie de l'Eglise et la prime d'assurance acquittée comme subside aux budgets libres ecclésiastiques, la frivolité de la foi mondaine est arrivée à se rédimer à peu près de tous les devoirs réels, seuls vraiment efficaces et méritoires, à acquérir le droit facultatif de n'en plus accomplir aucun. Dans ce décousu moral, la règle a fléchi partout en même temps que les principes, et la mode, cette force sociale si misérablement gaspillée, ne sert qu'à propager la contagion, par imitation servile, du haut en bas de l'échelle sociale. Il convient d'ajouter, ce qui achève de stigmatiser le recul des âmes, que l'élasticité des consciences catholiques en général se trouve bien de cette capitulation, qui laisse toute latitude à l'indépendance des penchants dominants et de la conduite, tout en sauvegardant les apparences et en rassurant les scrupules pieux.

La principale ressource de l'Église pour maintenir dans l'opinion l'estime de ses services, consiste à grouper autour d'elle, par les vœux religieux, les natures éminentes, principalement féminines, tourmentées du besoin de sacrifice et altérées de la soif du cœur, qui ne trouvent pour s'enrôler d'autre bannière que la sienne, et à faire rejaillir ainsi sur son institution le mérite exclusif de vertus, dont elle n'est que le dépositaire, et qui appartiennent en propre au patrimoine commun de l'Humanité. C'est profaner la dignité de la nature humaine dans ce qu'elle a de plus pur et ravaler l'idéal de la morale supérieure : faire le bien pour le bien, que de supposer, pour principal mobile, aux nobles élans de ces âmes d'élite, un calcul intéressé, l'appât des récompenses célestes, quand l'inspiration en jaillit directement de la source du cœur, puisque toute leur efficacité dépend de leur spontanéité. Leur vocation à Dieu est proprement un rapt fait à l'Humanité, dont elles sont les vraies servantes, en même temps qu'elles tiennent d'elle leurs dons les plus précieux.

Pour conquérir à tout prix ce brevet de socialité indispensable à toute action publique, qui est sa plus chère ambi-

tion, la politique catholique essoufflée, qu'aucun travestissement ne gêne, qu'aucune palinodie ne déconcerte, inaugure depuis peu une nouvelle tactique, arbore un nouveau programme.

D'une part, elle s'applique à rechercher toutes les occasions d'afficher un patriotisme vibrant, fraîchement éclos sur commande, dont Jeanne d'Arc, deux fois martyre, fournit le thème habituel ou l'assaisonnement : « *ut declamatio fias !* » Cette ardeur impétueuse du clergé français, montée au diapason du clairon sonnant la charge, comme la grande voix de Danton, contre les ennemis de la patrie, outre son à-propos peut-être discutable, peut ne pas paraître exempte d'un certain puffisme, tant elle jure avec l'acharnement déployé naguère pour se soustraire, par grâce divine, aux obligations civiques du recrutement militaire, à la loi *sacrilège*, la loi *scélérate*, la loi « des curés sac au dos », bien bénigne pourtant et toute de privilège encore en sa faveur, qu'il n'accepte pas d'ailleurs et n'acceptera jamais, et contre laquelle il protestait encore récemment avec véhémence, à la tribune législative, par l'organe de M. Denys Cochin. Le vrai patriotisme, dont l'armée est la meilleure école, est moins bruyant, mais il paie de sa personne; il n'a pas deux patries, Rome et la France, l'une céleste, l'autre ici-bas; il n'en a qu'une seule, pour mieux l'aimer et la servir tout entier.

L'autre ressort de sa politique ondoyante consiste, à l'intérieur, après avoir constaté la modification profonde introduite par le suffrage universel dans les conditions du gouvernement parlementaire moderne, à manœuvrer du côté des nouvelles couches, pour essayer d'embaucher à son service la force sociale nouvellement surgie, quitte, selon la tournure des choses, à opérer un changement de front de droite à gauche et à passer allègrement d'un camp dans un autre, de la bourgeoisie à la démocratie, de la ploutocratie au socialisme. La souveraineté du peuple n'a pas aujourd'hui de courtisan plus zélé, d'apôtre plus convaincu.

Les motions avancées des systèmes aventureux de réorganisation sociale trouvent auprès de lui et dans sa clientèle

un appui complaisant; les revendications radicales du prolétariat, des porte-voix éloquents. Sans véritables principes sociaux, sans scrupule sur les moyens, guidée uniquement par l'intérêt de parti et par la considération des chances les plus favorables à sa domination, l'Église serait toute prête à se faire le champion attitré de la toute puissance du nombre, si elle pouvait l'enrégimenter sous sa bannière, avec le même zèle qu'elle a déployé à maintenir l'asservissement séculaire de *la vile multitude*. Elle n'hésiterait pas à bouleverser la société, si elle était sûre de faire prévaloir ainsi sa dictature, si elle parvenait à vaincre les répugnances des masses, dont la clairvoyance refuse obstinément son estampille, et qui s'honorent, au milieu de leurs égarements utopiques, en repoussant systématiquement ses avances et sa tutelle.

Le jour où elle réussirait à entraîner dans son orbite la coalition des appétits démocratiques et à conclure avec elle une alliance qui serait un marché, la bourgeoisie catholique, brusquement dégrisée, verrait ce qu'elle pèse dans les calculs de l'alliée à laquelle elle s'est confiée, dans les résolutions d'un ordre, qui se sert de tout et de tous, sans jamais servir que lui-même.

L'orthodoxie cléricale ne serait pas gênée d'ailleurs pour trouver dans son passé la justification de cette volte-face et pour en fournir l'apologie. Elle n'aurait qu'à s'autoriser de l'exemple du christianisme à ses débuts. Ce serait un retour à l'esprit des évangiles qui, froidement analysés, sont un pamphlet ulcéré contre les riches et contre les pharisiens, la bourgeoisie du temps, et même un long plaidoyer de désorganisation de tous les ressorts sociaux, et aux traditions de la primitive Église, qui a été un essai loyal de collectivisme, digne d'ailleurs parce qu'il était volontaire, où tendait spontanément le sentimentalisme chrétien. Ce serait un hommage à la mémoire des Pères, qui, durant les premiers siècles, n'ont cessé de fulminer contre le capital et la propriété, jusqu'à ce que les largesses de Constantin et les édits de Théodose et de Justinien, en conférant à l'épiscopat les privilèges de la reconnaissance officielle et en l'associant aux

avantages du pouvoir, l'eussent réconcilié finalement avec les bases de l'ordre social (1).

Si toute synthèse objective affecte forcément le caractère individualiste, en isolant l'homme de l'Humanité, et si, par suite, elle ne peut jamais s'élever à la conception des bases organiques de la morale; si, dans la sphère des idées morales, le matérialisme devient ainsi synonyme d'égoïsme, les religions de l'absolu, avec leur tendance nettement individualiste aussi et leurs fins nécessairement égoïstes, qui assignent à chacun pour destination suprême le salut personnel, portent toutes aussi en elles-mêmes un germe de matérialisme, qui tient au principe de leur objectivité surnaturelle.

Le déisme philosophique, qui est un simple pastiche du théologisme, est encore moins recommandable, parce qu'il va plus loin encore dans le système d'accommodement avec les obligations positives de la morale humaine, parce que, libre d'aucune attache cultuelle, il se dispense littéralement, absolument de tout, en se contentant de rester bien pensant.

Le spiritualisme abstrait est devenu de nos jours un genre de pharisaïsme fort à la mode, de raffinement lettré et mondain, dont la profession de foi peu gênante a le mérite de poser avantageusement son homme, sans enchaîner beaucoup sa liberté ni lui coûter aucun sacrifice. Il ne suffit pas, pour être vraiment spiritualiste, d'avoir sans cesse sur les lèvres les mots de Dieu, de pur esprit, d'infini, d'immortalité de l'âme; de spéculer sur l'essence du beau, du vrai et du bien; d'être affilié à la ligue contre l'athéisme, ni de

(1) « Tout est commun parmi nous, excepté les femmes ; nous apportons et nous partageons tout », répètent Tertullien et saint Justin. « La terre, dit saint Ambroise, a été donnée en commun aux riches et aux pauvres. Pourquoi, riches, vous en croyez-vous à vous seuls la propriété? La nature a créé le droit commun; l'usurpation a fait le droit privé. » « L'opulence est toujours le produit d'un vol, » clame saint Jérôme. « Le riche est un larron », s'écrie saint Basile. « Le riche est un brigand », appuie saint Chrysostome. « C'est parce que la propriété individuelle existe, qu'il existe aussi des haines, des désordres, des scandales, des guerres, des iniquités, des homicides. D'où viennent tous les fléaux ? de l'appropriation individuelle, » conclut saint Augustin.

déclamer vertueusement, du haut d'un opulent dédain et d'un quiétisme orgueilleux, contre le matérialisme des masses et le débordement des appétits grossiers, comme Sénèque écrivant sur un bureau en or massif son éloge de la pauvreté. Nous avons tous connu nombre de spiritualistes qualifiés, se donnant ouvertement comme tels, voire même parmi eux des philosophes de profession, qui ont été, en fait, dans leur vie publique et privée, de sentiment et de conduite, les plus matérialistes des hommes; chez qui l'ostentation spiritualiste ne servait qu'à déguiser, sous un pompeux étalage, la plus intense rétrogradation mentale, mariée à une servile dégradation du cœur. Aussi Auguste Comte a-t-il eu soin de distinguer la vraie *spiritualité* du spiritualisme nominal : « La religion universelle fait irrévocablement prévaloir la *spiritualité positive* sur le matérialisme scientifique et le spiritualisme métaphysique. » (1).

En dépit de son étymologie spécieuse, la spiritualité n'est pas toute dans l'esprit ni dans les programmes de l'esprit; sa vraie source est dans notre nature affective. Elle n'est pas la stérile contemplation de l'âme, la transcendance mystique de l'interrogation subjective, du dialogue avec l'infini, mais l'inspiration par le sentiment de l'esprit éclairant l'activité pour réaliser les œuvres du cœur; c'est la synthèse mentale réfléchie en synergie par la sympathie.

Tout ce qui porte atteinte à l'ordre social, à l'ordre humain, tout ce qui est directement contraire aux lois de leur organisation, à l'équilibre de la *santé* collective, constitue un fait d'immoralité flagrante et revêt par conséquent un caractère non équivoque de matérialisme, fût-il contresigné du doigt de Dieu. Ainsi ressort l'illogisme fondamental du préjugé qui place dans le dogme surnaturel l'essence même de la spiritualité. Si la morale était d'origine surnaturelle, tout gouvernement devrait être de droit un gouvernement théocratique.

Cette vérité s'éclaircira mieux par un exemple pris sur le vif.

(1) *Synthèse subjective*, p. 607.

Aux yeux du musulman, qui professe la pure doctrine théologique, la loi divine prime toutes les lois humaines, sans discussion ni défaillance. Ce que Dieu veut, ce qu'il ordonne, voilà la loi, la seule ; il n'y en a pas d'autre devant celle-là. C'est bien là aussi, dans sa racine, le principe de la foi chrétienne et de son dogme autocratique, mais combien énervé dans la pratique, combien altéré par les concessions que l'orthodoxie a été obligée de faire à la science et aux mœurs modernes, par les limitations que lui ont imposées les pouvoirs publics et l'indépendance des consciences dans un milieu plus avancé, et qui sont autant de signes de la décadence croissante de son institution !

Pour tout musulman, le pèlerinage au tombeau du Prophète est un devoir sacré, supérieur à toutes les considérations humaines. Il en revient avec le titre de *hadji*, qui est un premier degré de sainteté, un gage assuré pour l'obtention du paradis. Pour obéir à cette injonction divine, il n'expose pas seulement sa vie avec la plus profonde indifférence (*mouslim*, résigné à la volonté de Dieu), sans aucun souci, dans son fatalisme absolu, des lois naturelles qui commandent la conservation de l'individu pour l'accomplissement des devoirs réels; mais en outre, par la contagion épidémique, dont son mépris des règles d'hygiène élémentaire et l'agglomération intense des fidèles créent ainsi le foyer, il compromet périodiquement, avec un suprême dédain, la vie de milliers d'autres êtres humains, pour faire son salut.

Aussi les gouvernements européens ont-ils été obligés d'intervenir et d'organiser une ligue de police sanitaire au nom de la science *athée*, pour faire prévaloir les lois naturelles de l'ordre social international sur les prétendus droits inviolables de la conscience religieuse. Ils ont mis Dieu en quarantaine.

Il est fort heureux que la tiédeur chrétienne contraste si fort avec la ferveur islamique. Voit-on la chrétienté, ressaisie aussi de l'ardeur d'une foi juvénile, s'ébranler en masse, comme au moyen âge, au cri d'un nouveau : Dieu le veut ! pour un pèlerinage universel à Jérusalem, allant accumuler

aux lieux saints l'immense hétacombe des pestiférés de l'orthodoxie ? Ce triomphe du spiritualisme chrétien serait le comble du matérialisme.

La synthèse positive qui institue, avec l'état de la pleine raison, le régime normal propre à notre espèce, échappe aux contradictions et à l'incohérence, qui étaient la condition fatale des doctrines absolues, ses devancières. Elle vient terminer le long conflit de la science et de la philosophie avec la foi religieuse, en faisant prévaloir l'ascendant définitif de la destination humaine sur les buts illusoires des croyances imaginaires et des spéculations métaphysiques indéfinies. Cette convergence subjective aboutit à remplacer la dévotion par le dévouement, la piété par la pitié, la charité par l'amour, plus pur et plus profond, la concentration solitaire par le plein essor de l'altruisme, le droit au paradis par la règle du devoir humain.

Substituant l'inspiration de la raison sociale à la « *folie de la Croix* », la morale positive s'applique à faire non des saints, mais des hommes. Nous voulons une religion synthétique, dont le principe soit apte à consacrer, entre toutes les générations passées, présentes et futures, le lien de continuité et de sympathie universelle, qui ressort de leur concours solidaire à l'évolution du genre humain, et à grouper ainsi dans le temps et dans l'espace la communauté indivisible de la famille humaine ; non une pluralité de religions partielles et partiales, de petites églises fanatiques, ennemies à la fois des vivants et des morts, condamnées à maudire tout ce qui n'a pas été elles dans le passé, et à excommunier par surcroît, chacune pour son propre compte, les cinq sixièmes de l'Humanité présente.

Après cette digression de principe, je reviens à la matière.

L'objectif du matérialisme abstrait (évolutionnisme de la force), c'est..... d'escamoter la matière. Cela se conçoit. La matière n'est pas un principe d'unité ; dès lors, elle est gênante pour les abstracteurs de quintessence. Ce principe universel qu'ils rêvent, ils croient l'avoir trouvé dans la force, qui n'est que la condensation subjective des activités matérielles, le dédoublement abstrait de la matière, et bien

que la force sans l'intelligence, la force aveugle, soit aussi contradictoire à l'ordre du monde que Dieu à ses radicales imperfections.

Quant au procédé d'unification, c'est un pur artifice qui, malgré toute la souplesse d'argumentation, tout le brio de virtuosité du principal exécutant, Herbert Spencer, ne parvient pas à faire illusion à la raison. Nous connaissons le thème de ces variations. Il s'agit d'universaliser la notion de force sous sa forme la plus simple, la forme mécanique et d'y faire rentrer tous les évènements sensibles, considérés comme des phénomènes du mouvement, de manière à annihiler finalement la matière en la réduisant à un concept nu, un schéma subjectif.

Voyons maintenant le procédé à l'œuvre dans deux des principaux morceaux du répertoire. On distingue d'abord dans l'acte de la perception, pour les examiner séparément, deux modes, suivant qu'elle se rapporte aux attributs statiques des corps, à l'égard desquels le sujet seul est actif, ou aux attributs dynamiques et statico-dynamiques, à l'égard desquels le sujet est purement passif ou bien actif et passif à la fois. On désigne ainsi les effets produits en lui par les influences du milieu environnant, exercées directement ou en vertu de la réactivité qui vient des choses, actions et réactions envisagées comme des modifications de la force universelle et rentrant ainsi sous la rubrique *force*. Nous reprendrons tout à l'heure cette explication. Arrêtons-nous d'abord au premier cas, celui des attributs statiques, de figure, de forme et de position, qui par eux-mêmes ne nous affectent pas du tout, qui ne peuvent nous être connus que par une activité qui vient de nous et par une construction de notre intelligence, et qui constituent, dans leur plus simple expression, la propriété fondamentale de la matière, l'étendue.

La base du raisonnement est celle-ci :

L'étendue, ou la somme des positions coexistantes, est constituée par un degré de cohésion quelconque. Mais celui-ci dépend de la force d'attraction ou de répulsion, de contraction ou d'élasticité, qui préside aux dispositions de

l'équilibre moléculaire et, par suite, aux variétés de la morphologie universelle. Donc l'étendue est une résultante de la force et est, elle aussi, réductible à la force. Les agrégats matériels sont des systèmes de forces; la matière est « de la force enchaînée » (1).

Voici la proposition plus développée par Spencer :

L'étendue ne nous est connaissable que par le moyen de la résistance, qui est un attribut de la force. En effet, toutes nos expériences des choses se résolvent finalement en expériences de résistance, sont ou des résistances ou des signes de la résistance, l'étendue visible n'étant que le symbole de l'étendue tangible. La résistance est ce qui différencie l'étendue occupée (corps) de l'étendue vide (espace), et la propriété première d'un corps doit être ce par quoi il est universellement distingué de ce qui n'est pas corps, c'est-à-dire la résistance. Ainsi, notre perception des corps a pour derniers éléments des impressions de résistance, et il y a même une espèce de corps qui ne présente à nos sens d'autre attribut que celui de la résistance : l'air. La résistance est donc l'attribut primaire des corps; l'étendue n'en est qu'un attribut secondaire. Tous les attributs d'espace des corps ne sont connaissables que par une synthèse de sensations; nous connaissons la résistance en elle-même, immédiatement. La *résistance*, voilà l'élément de conscience primordial, universel, toujours présent.

C'est une doctrine établie depuis longtemps que la forme ou figure, qui est le mode le plus complexe d'étendue, peut se résoudre dans la grandeur relative des parties; en effet, en altérant continuellement la grandeur relative de ses parties, on peut changer une figure indéfiniment. C'est le principe qui a présidé à la constitution cartésienne de la géométrie générale, consistant à ramener les idées de forme aux notions de grandeur par l'entremise des considérations de position, et à réduire la diversité des figures à celle des relations correspondantes entre les grandeurs uniformes,

(1) *Etude sur la constitution moléculaire des corps*, par G.-H. Love, p. 75. — Librairie Gauthier-Villars, Paris, 1883.

qui précisent la situation d'un point, à quelque assemblage qu'il appartienne, afin de pouvoir étudier directement les sujets au lieu des objets.

Ainsi, la figure est pleinement résoluble en rapports de grandeur ou de dimension, et la grandeur elle-même, qui donne naissance à ces rapports, considérée analytiquement, consiste à son tour en un ou plusieurs rapports de position, qui sont présentés à la conscience comme étant semblables ou dissemblables à un ou plusieurs autres rapports de position. Car la position, pas plus que la grandeur, ne peut être connue absolument. La notion de position est la notion d'une position relative ; elle n'est pas un attribut du corps en lui-même, mais seulement par ses rapports avec le contenu de l'univers.

En résumé, donc, l'étendue ne consistant qu'en relations de positions coexistantes, déterminées par le degré de cohésion, notre connaissance de ces positions dans l'espace ne peut naître que d'une interprétation des résistances, et l'étendue apparaît en dernier lieu comme une simple *combinaison de résistances* (1).

Le raisonnement est ingénieux et la déduction s'enchaîne bien. Pour qu'ils fussent irréprochables, il n'y manque que l'élément concret, l'objet, éliminé tout d'abord pour faciliter toute cette logique abstraite, mais qu'il faut bien cependant se décider à restituer à la fin. Sans doute on peut, si l'on veut, dire de l'étendue qu'elle est une combinaison de résistances, à la condition toutefois d'ajouter avec Lucrèce : de *quelque chose* de résistant,

« Tangere enim et tangi, nisi corpus, nulla potest res ; »

mais alors toute la portée du raisonnement s'évanouit et sa conclusion métaphysique avec lui.

On a beau torturer la réalité, elle résiste aux prestiges sophistiques ; elle ne se laisse pas entamer par les arguties d'une dialectique subtile. C'est toujours la même illusion d'optique, qui croit résoudre les questions en surface, mais

(1) *Principes de psychologie*, par Herbert Spencer, t. 2 ; *Analyse spéciale*, chap. X à XVII.

qui les laisse intactes en profondeur; qui ne fait que transposer les difficultés, en les reportant seulement de l'ensemble aux parties, des grandes masses aux petites, d'un système quelconque à ses éléments.

Ce qu'on nous donne là comme vérité dernière ne s'applique qu'au composé et cesse d'être vrai de sa décomposition. Analysé en son entier, le massif de propriétés matérielles est réductible à la molécule *indivisible*, et celle-ci ne peut être imaginée non plus sans les trois dimensions constitutives de toute existence réelle, et sans lesquelles le corps, agrégé ou infinitésimal, n'est plus rien, puisqu'un corps, en cessant de présenter à la pensée plus d'une position, cesse d'être un corps. Il n'est pas exact que la résistance soit l'attribut primaire et l'étendue son dérivé, puisqu'ils sont tous deux invariablement coexistants. Absolument, ce serait plutôt le contraire qui serait vrai, puisque nous pouvons à la rigueur concevoir la stabilité géométrique sans la mobilité mécanique, en convertissant l'équilibre en immobilité, mais jamais le mouvement sans l'étendue ni l'espace. Il n'y a pas plus d'activité que d'âme sans corps. La coexistence, sans priorité, de l'étendue et de la résistance, tient à leur antécédent commun, la substance, où les deux attributs sont inséparables.

Herbert Spencer revient à la charge d'un autre côté, toujours obsédé par la même préoccupation de dépouiller la matière des caractères qui la personnifient et la réalisent dans nos sensations, de la neutraliser, en lui subtilisant ses propriétés naturelles. Il s'agit maintenant des attributs dynamiques proprement dits :

« Remarquons que les attributs secondaires, qui se distinguent du reste en ce qu'ils sont dynamiques, en ce qu'ils agissent à travers l'espace, en ce qu'ils sont concevables séparément du corps, en ce que le corps ne les manifeste qu'accidentellement, pris au sens strict, ne sont pas du tout des attributs du corps. Ce n'est pas seulement parce qu'étant séparables des corps, on peut aisément concevoir un corps sans eux ; ce n'est pas non plus parce que, ce que nous appelons son, couleur, etc., est un effet subjectif produit par

certains pouvoirs inconnus des objets ; mais c'est que ces pouvoirs inconnus ne sont pas littéralement du tout dans les objets. Bien compris, les attributs, dits secondaires, sont chacun des manifestations de certaines forces diffuses dans l'univers en général, et qui, quand elles agissent sur les corps, provoquent en eux certaines réactions. On frappe sur un gong, il vibre; ses vibrations se communiquent à l'air ou à quelque substance intermédiaire et affectent l'auditeur d'une sensation de son. Quelle est maintenant la cause active de cette sensation? Ce n'est pas le *gong*; c'est cette force qui agit sur le gong et qui est changée par sa réaction et transformée en une autre forme. La répulsion atomique, qui est cause des propriétés odorantes, est l'une des réactions qui résultent de l'action de la force thermique; on sait qu'elle varie plus ou moins selon que la force thermique varie; et si cette force pouvait être complètement supprimée, les odeurs disparaîtraient. Ces attributs sont donc toujours, si on les considère dans leur origine, des forces répandues dans l'espace et on ne peut les attribuer au corps que dans ce sens que le corps exposé à ces forces réagit sur elles, les modifie et par suite nous est connu par le moyen de ces modifications. A proprement parler, chacune de ces sensations de couleur, son, odeur, chaleur, goût, etc., implique une série d'actions et réactions ; et l'objet qui nous les fait connaître n'en manifeste que les dernières. La force, diffuse comme la lumière et la chaleur, ou concentrée comme la force mécanique, résulte d'actions et réactions précédentes, qui, si on en suit la trace, nous ramènent vers un passé indéfini plein de changements semblables.

« A rigoureusement parler donc, les attributs dits secondaires ne sont ni subjectifs ni objectifs; mais ce sont les triples produits : 1° d'un objet sur lequel agit une portion de la force et qui, en tant qu'il subit la force, est passif, mais qui, en tant qu'il réagit sur cette force et détermine en elle des formes et des directions nouvelles, est actif ; 2° du sujet, sur lequel se dépense une partie de la force transformée, en produisant ce que nous appelons une sensation, et qui, comme récipient de cette force transformée, est

passif, mais peut être rendu actif par elle; 3° des forces environnantes, causes premières et auteurs de toute cette série d'effets consécutifs. »

Qui ne saisit à première vue le vice de cette argumentation à la fois captieuse et embarrassée, qui d'ailleurs tombe d'elle-même, puisque Spencer, en fin de compte, est obligé de reconnaître que « ces attributs dynamiques peuvent être appelés néanmoins des attributs du corps, en ce sens qu'ils impliquent dans le corps *certains pouvoirs de réaction*, que des actions appropriées font agir »; que « ce sont les *propriétés occultes* en vertu desquelles le corps modifie les forces qui viennent à son contact »; et « qu'ils sont les manifestations de certaines énergies possédées par la matière »? Cette concession forcée détruit toute la signification que Spencer essayait d'attacher systématiquement à ces considérations générales, qui, au point de vue qui nous occupe, se rétablissent ainsi à épiloguer sur la réalité des attributs de la matière, pour finir par l'aveu *in extremis* de l'existence de ces propriétés, vu l'impossibilité radicale de considérer le mouvement, la force, comme ayant des attributs indépendants.

Il n'y a pas à proprement parler de forces diffuses dans l'univers, ou du moins la rigueur des principes scientifiques, dus à l'expérience accumulée, nous interdit d'affirmer l'existence d'activités indépendantes qui n'émanent pas d'un corps, qui n'aient pas leur siège dans un corps, qui, en ce sens, ne soient pas corporelles ou matérielles. La tentative avortée de Spencer pour immatérialiser la force est du même ordre que le procédé de la métaphysique spiritualiste pour rendre *immanentes* au corps, ou immatérialiser, la vie et l'âme.

Ce système de généralisation à outrance est, du reste, un des moyens favoris d'Herbert Spencer et le grand ressort de l'unité spéculative à laquelle il aspire pour édifier sa philosophie universelle. La méthode consiste à dégager, par l'analyse abstraite poussée aussi loin que possible, l'idée, le principe ou la formule la plus générale à laquelle l'esprit puisse parvenir, soit pour représenter les grandes divisions

de l'ordre naturel, soit pour en intégrer l'ensemble; et, comme dans le monde objectif, où l'hétérogénéité domine, ces principes absolus de coordination, ces liens fixes, font généralement défaut, à y suppléer par des créations subjectives, des notions analytiques, où l'ascendant de sa pensée métaphysique ne voit pas seulement des artifices logiques, des simplifications abstraites, mais qu'elle objective effectivement et qui deviennent ainsi des abstractions réalisées, des entités personnifiées; puis, à faire rentrer de gré ou de force, dans ces cadres improvisés, sans s'arrêter aux résistances, aux incompatibilités, aux solutions de continuité partielles, toutes les notions, êtres, phénomènes ou lois, qui peuvent s'y rattacher par un lien générique; et enfin à amalgamer tout cet ensemble au moyen de l'abstraction prédominante, destinée à condenser le tout sous son universalité factice.

Telle, dans l'ordre biologique, sa fameuse définition de la vie, qui, « des formes les plus basses à la plus haute, est l'ajustement continu de relations internes à des relations externes ». Cette définition, en vertu de l'élasticité due à sa généralité extrême, englobe en effet la totalité des existences vitales quelconques, abstraction faite de toutes les différences de degré, de la distinction des règnes, de l'irréductibilité des espèces, de tous les cas gênants. Tout cela s'incorpore, se fond, s'emboîte dans l'uniformité de la devise commune à tous. Du coup, voilà toutes les questions épineuses tranchées, les vieilles barrières scolastiques rompues, les contrastes secondaires effacés dans le *consensus* élargi de cette vue d'ensemble; le règne végétal soudé sans interruption au règne animal, l'animalité à l'homme, et le transformisme justifié par interprétation transcendante.

Entre temps, Spencer nous avait fait entendre que « tous les phénomènes sociaux, si nous les analysons à fond, nous ramènent aux lois de la vie »; car « toutes les sciences concrètes ne sont que des fragments liés entre eux d'une seule science, qui a pour objet la transformation continuelle que subit l'univers ». Voilà maintenant la sociologie et la biologie qui se confondent; la première n'est plus que l'annexe,

une dépendance, un département spécialisé de l'autre. Elle remonte ainsi par une filiation directe aux origines mêmes de la vie, et retrouve, plus loin encore, sa racine commune dans le principe de l'évolution universelle.

La morale non plus ne fait pas exception. Pour Spencer, en effet, elle repose sur le principe individualiste de l'*hédonisme*, qui fait du bonheur la fin de toute action, par dérivation des lois biologiques, lesquelles, en faisant naître le plaisir de l'adaptation des structures à leurs fins spéciales, lient dans toute la série animale la survie des individus et de l'espèce, et par conséquent leur perfectionnement, à la connexité naturelle entre les états de conscience agréables ou désirés et les activités utiles à la conservation de la vie, et entre les sentiments désagréables et les activités directement ou indirectement destructives de la vie ; sans quoi, il n'y aurait rien pour assurer l'exercice bien proportionné d'une fonction. La conduite morale, comme la conduite animale, est bonne ou mauvaise, selon que la somme de ses effets est agréable ou pénible. « Le plaisir, voilà l'élément essentiel de toute conception de moralité. C'est une forme aussi nécessaire de l'intuition morale que l'espace est une forme nécessaire de l'intuition universelle » (1).

Donc, voilà l'unité de l'ordre vital et, par enchaînement déductif, du monde moral et social, opérée d'un trait de plume, par la magie d'une définition. Il s'agit maintenant de faire rentrer l'organique dans l'inorganique, afin de tisser la robe sans couture de l'unité universelle. Le moyen est aisé : il n'y faut qu'une abstraction de plus. Après l'abstrac-

(1) *La morale évolutionniste*, par Herbert Spencer, p. 38.

Le dernier *criterium* de la perfection dans la nature humaine, dit Spencer, c'est l'aptitude à procurer le bonheur, puisque le bonheur est la fin suprême des efforts de l'homme. Il ne s'en tient pas à la *coïncidence* naturelle entre le devoir et le bonheur. Pour lui, le bonheur est le but, c'est le droit ; c'est lui qui décide en dernière analyse du caractère bon ou mauvais de la conduite, de la moralité de l'acte, du devoir. Si le devoir social s'impose, c'est qu'en fait l'intérêt privé est inséparable de l'intérêt public. Au lieu de définir, comme Aristote, le bonheur par la vertu, il définit la vertu par le bonheur. Toute sa conception de l'altruisme procède des vues de l'*utilitarisme* et de sa maxime favorite, que « l'honnêteté est la meilleure politique ». L'altruisme se

tion vie, l'abstraction force, avec ses lois propres, lois de la persistance, de la conservation, de l'évolution, de la composition, de la résolution, de la redistribution de la force, qui président à tout le système des lois naturelles, ramenées en elle à leur plus simple expression; la force homogène, autonome, adéquate, impérissable, dont toutes les existences sensibles ne sont que des modes de différenciation et d'adaptation passagères; la force qui explique tout, organise tout, synthétise tout : la matière et la vie. Tout à l'heure, le monde vivant tenait dans une formule; voici maintenant l'univers unifié, agencé par un mot.

Le patronage quasi officiel de la science, la construction par la mécanique rationnelle du type abstrait de *force*, pour substituer artificiellement aux activités intérieures des corps un concours de forces extérieures équivalentes et pour représenter ainsi par des systèmes de forces imaginées l'ensemble des phénomènes de la vie inorganique, considérés sous le point de vue général de la variation de leur intensité, a grandement contribué à donner à l'idée métaphysique de la force, érigée en principe de synthèse universelle, un vernis d'autorité et d'authenticité, à la représenter comme une conquête de la philosophie moderne, baptisée par la science.

Au fond, à part la diversité des noms, ce procédé d'interprétation universelle au moyen d'un principe dynamique ou statique, isolé de la réalité sensible, et converti en entité, est aussi vieux que le monde, ou du moins remonte à l'époque où l'abstraction, en prenant possession de la mentalité humaine, a engendré du même coup le polythéisme, la science et la métaphysique.

justifie parce que, tout bien pesé, il est le plus propre à satisfaire l'égoïsme bien entendu, à produire une conscience qui soit désirable, une conscience aussi agréable, aussi peu pénible que possible, ce qu'il appelle « l'aspect égoïste du plaisir altruiste ». Mais il faut qu'il y ait profit pour l'individu à le pratiquer, en vertu de la suprématie permanente de l'égoïsme sur l'altruisme, qui est la loi même de l'évolution. Herbert Spencer excelle à tenir cette comptabilité en partie double des profits et pertes du sentiment, où réside pour lui le déterminisme moral, à équilibrer cette arithmétique du cœur.

Nous avons vu que les dieux et Dieu sont des personnifications de l'abstraction force sous forme de volonté intelligente ; que la force métaphysique elle-même n'est qu'un travestissement de la matière active, et l'évolutionnisme de la force un pseudo-matérialisme, le matérialisme abstrait au lieu du matérialisme concret.

Nous allons retrouver maintenant, au sein des plus anciennes métaphysiques, comme un produit spontané de ce système de généralisation universelle par décomposition analytique extrême, qui est l'essence même de la métaphysique, les originaux, les prototypes des fantômes de l'ontologie moderne, l'Unknowable, l'Indistinct, le Continu sous-jacent, l'Inconditionné, et nous verrons que, sous toutes ces métaphores de l'esprit, il y a uniformément un seul et même radical défiguré, dont toute cette efflorescence mystique n'est qu'une dérivation, une symbolisation abstraite, diversement illustrée. Ce radical, c'est la matière.

Dans le passé, le fétichisme, la religion initiale, a été la seule interprétation du monde qui soit arrivée, sans effort, à l'universalisation de la croyance et à l'homogénéité dogmatique, nonobstant son caractère principalement domestique et la variété de ses modes particuliers et locaux. Il a dû ce double privilège à sa simplicité naturelle et à son inspiration concrète, qui réalisait partout l'unité du type humain, la seule donnée immédiate, dans sa conception élémentaire, ce qui faisait prévaloir sa raison subjective sur sa foi objective. Comme la conscience primitive n'avait aucune idée d'ordre naturel, de constance entre les relations des phénomènes, de principe d'organisation générale, elle échappait spontanément à la difficulté fondamentale de toute explication de la réalité universelle, tenue de rendre compte, dans l'appréciation des origines, de l'élément intellectuel dont le monde porte l'empreinte. Pour le fétichisme, l'intelligence, l'idée, n'avait pas plus de place dans le monde que la loi, dont elle est le germe ; il n'avait à personnifier que la cause, qui se confond avec la volonté. Mais, en retour, sa subjectivité essentielle l'induisait en une grave erreur, la confusion de l'activité et de la vie, de l'or-

ganique et de l'inorganique, de l'animé et de l'inanimé. Il vivifiait tout, même la mort, qui était encore pour lui la continuation de la vie sous un autre mode d'existence équivalent.

Le polythéisme et, à sa suite, le monothéisme n'ont pu constituer, au-dessus de l'ordre naturel, leur principe hypothétique de causalité, puis d'unité objective, que par une atteinte encore plus grave aux conditions de l'existence réelle, en proclamant la matière passive et en rendant extérieures aux corps leurs activités constitutives, rapportées à des essences immatérielles, dieu et âme, qui gouvernaient du dehors la substance matérielle ou en ne tenant à elle que par une liaison immanente. Aussi le caractère factice de cette unité conventionnelle n'est guère moins apparent chez la contraction monothéique elle-même, malgré son rationalisme plus absolu, que sous la pluralité païenne. Il éclate dans la personne de son dieu suprême, qui est visiblement un amalgame inconsistant d'attributs contradictoires et d'éléments disparates, d'origine diverse, juxtaposés; qui est à la fois destin fixe et volonté libre, cause indépendante et loi immuable, prescience éternelle et providence modificatrice. A ces discordances, encore aggravées par la rivalité satanique, s'ajoute l'hiatus béant de la matière, que ne parvient pas à combler l'expédient du mythe de la création, d'ailleurs antipathique au fond à l'esprit philosophique des races indo-européennes. Dieu ne peut être pour nous un objet de pensée qu'à condition que nous lui opposions le monde, que nous introduisions dans l'idée que nous avons de lui une certaine multiplicité, dualiste tout au moins. Toute cause créatrice reste ainsi dans la dépendance de sa création, puisque l'existence des choses est aussi indispensable à la cause que la cause à l'existence des choses.

L'idée de création, c'est-à-dire de faire naître quelque chose de rien, anthropomorphique au premier chef, est le produit non pas seulement de l'illusion métaphysique, qui consiste pour l'homme à objectiver ses conceptions, à réaliser ses croyances intuitives, mais en outre d'une fausse interprétation des conditions de sa propre nature, d'une

méprise subjective sur lui-même. L'homme, en réalité, ne crée rien, n'invente rien ; il ne fait que découvrir, c'est-à-dire reconnaître des vérités, des ordres de faits préexistants. De même, quand il construit, il ne fait qu'assembler et façonner des matériaux, qui existent dans la nature, en appliquant des lois qui le dominent et sont également antérieures à lui. L'acte humain a la vertu de combiner des formes ; il ne va pas jusqu'à la création d'une substance. L'idée métaphysique de création n'est pas primordiale, mais acquise chez l'Humanité. Les tendances natives de la race aryenne notamment, prise dans son ensemble, y répugnent.

Ses différents rameaux, en Grèce, dans l'Inde, en Perse, ne concevaient pas les origines du monde à la façon du *fiat* hébraïque, comme la projection instantanée d'une volonté miraculeuse. Au début, leur philosophie est essentiellement sensualiste et naturaliste. En dehors des dieux domestiques et poliades, qui sont les ancêtres et les héros divinisés, la mythologie gréco-védique ne comprend encore, sous l'appellation de dieux, que la personnification des phénomènes généraux et des forces actives de la nature. Au commencement de tout, elle se figurait un chaos ténébreux, *rudis indigestaque moles*, au sein duquel se développent peu à peu les éléments générateurs des choses, dont l'agitation, par des rapprochements successifs, constitue l'univers (1). C'est là sa cosmogonie originelle, en Grèce notamment, celle d'Anaximandre de Milet et de l'école philosophique la plus ancienne, l'école ionienne, jusqu'à Anaxagore de Clazomènes. Ce dernier, considéré comme l'ancêtre de la théorie spiritualiste, y fait balbutier pour la première fois à la pensée humaine le mot d'intelligence ordonnatrice, et Aristote, en le mentionnant dans les annales de la philosophie, ne peut retenir le cri de son admiration : « Quand un homme, dit-il, vint déclarer qu'il y avait, dans la nature comme dans les

(1) L'idée du chaos existait aussi chez les Sémites : *Bohu* en phénicien. Mais, tandis que la Bible fait remonter la création à une volonté consciente et réfléchie, le mythe phénicien assigne au monde pour origine le désir inconscient.

animaux, une intelligence, qui est la cause de l'arrangement et de l'ordre dans l'univers, cet homme parut seul avoir conservé sa raison au milieu des folies de ses devanciers. »

Mais cette intelligence simple, indépendante, qui embrasse tous les temps, qui circule à travers le monde, ce n'est pas encore le Dieu de la conscience et de la raison théologique, et pas davantage un créateur proprement dit ; c'est un ouvrier qui dispose et agence les éléments du tout.

Au surplus, le dieu suprême des Sémites eux-mêmes, à l'origine, c est le vent, *rouar'h élohim* (le souffle puissant, le souffle divin), le grand agitateur, l'implacable esprit, qui déplace et amoncèle le sable, enterre les monuments, déchaîne la foudre et incendie, et qu'il faut prier à genoux, le front dans la poussière. Pour Anaxagore, l'esprit aussi, c'est le *noûs*, l'agitateur (de *noéin, agiter*), qui engendre tout par tourbillonnement de la matière, réduite en grains invisibles à cause de leur petitesse, et qui est resté aussi en substance le dieu d'Aristote : le seul être qui s'agite de lui-même par essence et toujours, sans avoir reçu cette puissance de personne, agitation qui, dans la nature, se manifeste immédiatement par la circulation, cause première de tous les phénomènes naturels, le *noûs*, dont l'essence est le raisonnement, l'agitation (*noésis*) (1). Pour Platon, également, qui admet l'éternité de la matière, Dieu est seulement l'architecte du monde, le Démiurge. Aristote, aux yeux de qui « la mort est la fin de tout », qui a déclaré « qu'il est plus aisé de savoir ce qu'est le feu que ce qu'est l'âme, » et qui a défini l'espérance « le songe d'un homme éveillé, » ne fait pas non plus Dieu créateur, mais inspirateur. Le véritable agent qu'il conçoit en fonction de l'être, c'est l'éternelle Nature qui, par une évolution continue de ses virtualités émues, produit les mille manifestations de l'existence, depuis les corps élémen-

(1) « Comme nous ne pouvons, dit Aristote, rien concevoir de plus élevé que l'agitation, il est évident que Dieu agite. Il est par essence l'agitateur (*Noûs*). Mais qu'agite son agitation ? Se porte-t-elle et s'arrête-t-elle successivement sur différents objets ? Agite-t-elle les objets les plus vils ? Non. Elle se porte éternellement sur un seul objet, lui-même. Dieu est l'agitateur, et son agitation est l'agitation de l'agitateur (*Noésis Noû*). »

taires placés au plus bas, en s'élevant graduellement aux corps organisés, du végétal à l'animal, jusqu'à l'homme en qui les puissances de la Nature se résument, se concentrent, parviennent à l'état complet et définitif. En lui, l'œuvre de la nature est terminée. Quant à Dieu, abstraction vide et solitaire, moteur immobile, éternel vivant, éternelle pensée qui se pense elle-même, pensée de la pensée, il ne fait qu'imprimer le mouvement à tout ce qui se meut, et il meut seulement comme objet d'amour, en tant que souverain intelligible et souverain désirable. C'est par cette influence qu'a lieu le passage vivifiant de la puissance à l'acte, la réalisation de la cause matérielle, la matière, qui est la simple possibilité, la virtualité de l'être ; l'actuation de la Nature, et ce passage est mouvement. Mais ce moteur s'avilirait à connaître même la Nature qu'il meut. Il est sans rapport avec nous, indifférent à notre destinée ; il trône par-delà les mondes dans son éternité silencieuse. Si le Dieu d'Aristote échappe au panthéisme et reste dualiste, comme le Dieu de Platon, ce n'est que par son abstraction même. Nulle part Aristote n'a établi la distinction de son Dieu et du monde (1).

Cela ne veut pas dire que la croyance à la création ait été exclusivement hébraïque et sémitique, et que l'idée n'en ait pas germé aussi dans la mentalité indo-européenne. Autrement, Lucrèce n'aurait pas pris tant de soin d'établir la vérité de l'adage contraire : *ex nihilo nihil* (2). Cela veut dire que la doctrine dominante chez les populations d'origine aryenne a été la conception de la divinité comme immanente au monde et y infusant la vie et l'activité d'après la théorie de l'émanation et des incarnations correspondant aux hypostases alexandrines, telle qu'elle est empreinte dans le vers de Virgile :

« Mens agitat molem et magno se corpore miscet, »

(1) *Tableau des progrès de la pensée humaine depuis Thalès jusqu'à Leibnitz*, par M. Nourrisson.

(2) La question était encore controversée du temps de Sénèque, qui met en problème si Dieu a fait lui-même la matière ou s'il a seulement organisé une matière préexistante : *Materiam ipse sibi formet, an datâ utatur ?* (*Natur. quæst.*, *liber primus*, *in præf.*).

telle même qu'on en retrouve la trace dans ce passage de saint Jean, dont Spinoza a fait l'épigraphe de sa philosophie : « *Per hoc cognoscimus quod in Deo movemur, et Deus manet in nobis, et quod de spiritu suo dedit nobis.* »

Où le caractère panthéiste s'accuse avec la plus grande netteté, c'est chez les Aryas de l'Inde, dans la trinité brahmanique, où la loi du retour, personnifiée dans Çiva, représente le cycle des transformations de l'évolution universelle, en vertu de laquelle tous les êtres vivants et pensants, ainsi que les corps inorganiques se résolvent en Brahma, la pensée suprême résidant au sein de l'univers, qui les retire à lui en détruisant leurs formes changeantes ; et sont ramenés à l'existence par le concours de l'Ame universelle ou Vishnou. L'hindouisme n'admet ni l'individualité de Dieu séparé du monde, ni la possibilité d'un acte créateur tirant un être du néant. Il n'y a même pas en sanscrit un terme qui signifie *créer* au sens que le dogme chrétien attribue à ce mot. C'est par voie d'émanation que Brahma engendre l'univers, comme un père engendre un enfant. Mais l'être absolu ne peut passer à l'acte et se développer, en vertu de la loi de l'émanation, que s'il revêt d'abord les formes secondes ou hypostatiques. La diversité de ces hypostases ne permet pas qu'aucune d'elles soit égale à l'être absolu en qui elles résident ; c'est leur somme qui lui est égale. A son tour, lorsque chacune d'elles se développe en vertu de la même loi, aucun de ses modes n'est égal à elle ; mais elle est égalée par la somme de ses modes. Dieu ainsi, « l'Océan sans rivages, » ne demeure pas substantiellement séparé des êtres produits, qui représentent la série de ses incarnations ou personnifications. Vishnou est la personne divine qui s'incarne ; elle ne s'incarne pas une fois et par un miracle, elle s'incarne toujours et partout. Il n'est pas en effet un être vivant, si infime qu'il soit, qui ne porte en lui-même Vishnou incarné. C'est ainsi que sont engendrées les séries indéfinies des formes sensibles et vivantes, que nous appelons improprement des êtres réels, mais qui ne sont qu'une illusion, une image trompeuse (mâyâ). Tous les êtres, les dieux inférieurs eux-mêmes, le monde, ne sont qu'une existence appa-

rente. S'absorber tout entier dans l'être absolu et infini, tel est le but du vrai croyant, et l'âme arrive à ce degré de perfection, quand elle a reconnu que tout est en Dieu et Dieu en tout.

Tel était le dogme officiel de l'hindouisme. Mais la métaphysique brahmanique, à qui fut toujours laissée une liberté de pensée très large au sein même du sacerdoce constitué, et qui a poussé jusqu'à ses limites extrêmes l'idée de l'unité absolue de l'être, trouva encore cette interprétation trop arrêtée dans ses contours et dans le relief de sa forme trinitaire.

Toutes les fois que, cédant à cette démangeaison de réduction analytique ultime à l'unité, de simplification absolue du spectacle objectif, que nous confondons avec notre besoin normal de systématisation théorique pour unifier notre existence, nous tentons de pénétrer jusqu'à la racine même de l'être, de forger avec notre raison le principe essentiel des choses, soit matériel, soit immatériel, nous n'arrivons jamais qu'à personnifier le néant, seul pleinement homogène.

C'est ainsi que la cosmogonie primitive, quand elle a essayé de construire la synthèse objective du monde sous son mode originel le plus simple, celui du matérialisme concret, au lieu de concevoir la matière éternellement active et, par suite aussi, éternellement multiple, a été conduite par cette aspiration factice vers l'unité absolue à identifier la substance universelle avec l'idée d'un chaos imaginaire, d'une matière primaire nue et indifférenciée, sans forme ni mouvement, Schéma aussi inintelligible qu'inexistant. Le passage à l'activité, rendu ainsi inexplicable, a nécessité ensuite le recours à l'hyperbole déiste.

Le mysticisme hindou, rêvant à son tour une unité de laquelle toute figure, toute image fût exclue, arriva, par le même procédé logique, à concevoir au-dessus de cette force active de la pensée divine, sortant ainsi d'elle-même, quelque chose d'encore plus simple, qui n'admît plus aucune dualité dans son essence. De là la théorie du Brahma inactif et indiscernable, unité parfaite, objet suprême de la pensée, qui,

en se déterminant, devient le moteur universel du monde et le principe de la vie, *Brahme*, abstraction supérieure de Brahma, au-dessus de laquelle rien ne peut plus se concevoir et à laquelle « l'univers est suspendu comme une rangée de perles à un fil ; » dont le nom est neutre pour signifier qu'il n'est pas le père des êtres, et indéclinable pour montrer qu'il n'entre dans aucune relation et qu'ainsi il est vraiment absolu.

La même évolution ontologique s'était produite au sein du parsisme. Au-dessus du Dieu personnel et vivant, chef des Ahuras ou esprits purs, et dont le dualisme avec Ahriman n'est que temporaire, puisque l'esprit du mal n'est pas immortel, que l'antagonisme doit prendre fin un jour et que la reconciliation est prévue, annoncée avec l'avènement d'un Messie rédempteur ; au-dessus de l'Ahura-Mazda de Zoroastre et du Zend-Avesta, les mages, aussi bien que les brahmanes, s'élevèrent à la conception d'un être métaphysique suprême, le principe absolu et impersonnel, dans l'unité duquel tous les êtres vivants et Ormuzd lui-même se résolvent, et qui a reçu le nom d'*Akarana*, c'est-à-dire l'Inactif. Il n'y a donc pas de différence essentielle entre la métaphysique iranienne et celle des hindous (1). Si l'on se reporte au Boundehesh, livre théologique du septième siècle de notre ère, qui complète en partie nos notions sur la religion mazdéenne et sur son histoire, l'idée première de ce principe neutre universel, chez l'idéologie persane, paraît se rattacher à celle du temps sans bornes, Zervane-Akérène, placé par elle à l'origine des choses, comme source de tous les êtres. Métaphoriquement, tout peut en effet être considéré comme procédant du temps et y rentrant, puisque tout se passe dans le temps.

La métaphysique moderme, qui croit innover avec sa recherche de l'unité intégrale, ne fait que recommencer un passé lointain et rajeunir de vieilles formules, qui datent de 24 siècles et plus. Ses devancières de la Haute-Asie se sont montrées aussi expertes qu'elle dans l'art d'extraire la quin-

(1) *La science des religions*, par Emile Burnouf ; librairie Maisonneuve et Cie, Paris, 1872.

tessence de l'absolu, de pousser l'analyse de l'être pur, de l'être en soi, jusqu'à son abstraction la plus radicale, le vide infini, le néant de l'être, l'un qui n'est plus rien, même en pensée. Le Nirvâna (1), l'idéal de la sainteté parfaite dans l'anéantissement de la conscience, est le dernier mot du fatalisme subjectif.

Il est bien certain que, si une synthèse objective pouvait aboutir, sa forme la plus rationnelle et la plus simple serait le matérialisme concret, vu l'irrésistible ascendant d'une pleine évidence et l'universalité que possède le principe de la matière, le seul qui réalise effectivement l'unité de l'être par incorporation des phénomènes à la substance, l'unité relative bien entendu, qui s'accommode de la pluralité substantielle, non l'unité absolue, l'homogénéité universelle d'une essence unique, incompatible avec l'activité naturelle; car, s'il n'existait qu'un seul élément, aucune organisation ne serait possible, toute idée de composition et de décomposition se trouvant annulée *ipso facto*. Un tel concept ne peut être nécessairement pour nous qu'une abstraction, une entité, une idée métaphysique, puisque dans une économie active, à aucun moment, cette essence indivise, amorphe, purement virtuelle, ne peut passer à l'existence, se déterminer, être, qu'en cessant d'être une et homogène. Avec une matière douée d'activité spontanée, il ne peut exister dans la nature que des agrégations d'unités hétérogènes, que des systèmes tout formés par le concours d'éléments primaires, ou en voie de formation. Dans la limite de notre entendement, ce sont ces éléments primaires, indécomposables à l'analyse, dont la consistance indiscutable constitue la base de la réalité matérielle et la qualifie pour nous. En eux s'accuse et se condense effectivement l'identité et la permanence de nature sous la multiplicité des changements produits par la variété des modes d'activité, et leur cadre défini se concilie avec notre seule unité vraiment rationnelle, l'unité relative qui est la simplicité dans la pluralité.

Ce préjugé purement logique de l'unité objective fonda-

(1) *Nir*, non, *wa*, souffler.

mentale, d'un principe un, universel, ne provient pas en nous de la notion analytique de la théorie corpusculaire, qu'il a précédé instinctivement (1), et dont la raison scientifique a d'ailleurs écarté la conclusion extrême, tendant à la divisibilité infinie des corps. Sa source est subjective et psychologique. Il nous a été suggéré par l'identité apparente du *sujet un et permanent* sous la variabilité des phénomènes qui lui sont propres. Visiblement, c'est une notion ajoutée aux phénomènes sensibles par l'esprit, qui la tire de son propre fond ; et il n'est pas difficile d'y reconnaître la notion du *sujet* de la conscience, abstraite et généralisée. La conscience en effet s'apparaît à elle-même comme sujet et phénomène, unité et multiplicité, identité et changement, comme le reflet d'une substance homogène, la *substance de l'esprit*. C'est à son image que l'intelligence se représente toutes choses (2).

Or, l'examen positif de la personnalité, qui se fait et se défait progressivement, susceptible d'accroissement et de diminution, même de métamorphose complète, a montré, au lieu de l'unité indivisible supposée par la psychologie introspective, qu'il n'y a pas une conscience en général, mais des états de conscience, une volonté en général, mais des volitions ; que l'individu peut devenir autre ; seulement il ne devient pas *un autre*. Cette trame de la personnalité est maintenue par les associations des états de conscience, qui reposent sur cette habitude qu'on nomme le sens organique ou le sentiment du corps, et qui est le principe de l'individuation, et sur cette autre, qui est la mémoire ou le moi statique. Quant au ton général de la personnalité, à sa dominante, il dépend du tempérament, c'est-à-dire de cet ensemble d'instincts, de tendances, de désirs, plus ou moins bien coordonnés par la trempe de la volonté ou le caractère, qui forment le moi dynamique et ne sont que la constitution innée et acquise entrant en action. Ainsi, ce sentiment de

(1) Chez la spéculation abstraite, l'atomisme est postérieur aux écoles ionienne et éléatique.

(2) *Cours élémentaire de philosophie,* par Boirac ; *Psychologie.*

l'individualité propre, cette conscience continue du moi déterminé, n'est pas un état fixe, inaltérable en soi, mais la résultante d'états psychiques complexes, reliés dans le *sensorium* par des connexions plus ou moins stables, qui se suscitent en outre les unes les autres, et la cohésion typique du moi persiste, tant que la somme des états qui restent relativement fixes est supérieure à la somme des états qui s'ajoutent à ce groupe stable ou s'en détache (1).

La psychologie contemporaine a établi corrélativement l'impossibilité de la conscience continue ou homogène. Un état de conscience uniforme, en réalité, est une non-conscience, puisque percevoir une sensation, c'est effectivement percevoir une différence entre deux sensations. Quand les changements cessent dans la conscience, la conscience cesse. A chaque moment de la pensée, il n'y a rien de plus dans la conscience que l'état de conscience plus ou moins complexe qui l'occupe et qui est un groupe coordonné de changements. Car la conscience n'est pas seulement une succession de changements, mais une succession régulière de changements *combinés* et *arrangés* d'une manière spéciale ; le développement de la conscience consiste dans leur organisation. L'unité de l'intelligence réside donc uniquement dans *l'unité de composition de ses éléments*, et ce procédé d'unification consiste dans la classification des rapports ou des combinaisons complexes de similitude et de différence qui constituent l'esprit (2). Le sentiment d'unité du moi, de la conscience, résulte ainsi d'une fonction composée du cerveau, en rapport avec la complexité de sa structure matérielle ; il n'est pas l'émanation d'une âme immatérielle, d'une substance inétendue, d'une activité pure *sui generis*, distincte du tissu cellulaire encéphalique.

Il est superflu d'insister sur l'adhérence du principe matérialiste avec la loi de l'influence du physique sur le moral et de la relation inverse, par réaction du plus complexe sur

(1) *Les maladies de la personnalité*, par Th. Ribot ; Félix Alcan.

(2) *Principes de Psychologie*, par Herbert Spencer, t. 2 ; *De la conscience en général.*

le plus simple, dont la saine appréciation se rattache à la constitution matérielle de l'appareil cérébral et aux liaisons physiologiques qui le solidarisent avec l'ensemble des fonctions de l'organisme. Le matérialisme concret s'accorderait mieux aussi avec cette vérité palpable, qu'il n'y a au fond rien d'abstrait dans le monde que l'homme et que par l'homme. Supprimez l'intelligence humaine, obligée d'abstraire pour comprendre et généraliser, de s'isoler pour se poser en spectateur et pour tout objectiver, même les phénomènes intérieurs de sa propre conscience, et l'abstraction, qui est un cas particulier à l'homme, s'évanouit. En fait, il n'y a dans le monde que des réalités concrètes, qu'une infinité de systèmes concrets liés entre eux, et dont l'homme est lui-même un élément actif, une unité complexe ; et l'abstraction, qui est un mode de l'*activité* cérébrale, commun aussi, mais à un moindre degré, aux animaux supérieurs, est simplement la condition de sa fonction analytique, appropriée à son organisation.

Ainsi entendue, dans sa pluralité élémentaire, seule accessible à nos sens et à notre entendement, qui n'exclut pas l'unité relative consistant dans l'identité générique du principe de substance, et grâce à sa perpétuité active, qui remplit l'espace et le temps aussi loin que nous pouvons suivre sa trace, la matière apparaîtrait comme la grande Entéléchie (qui a son but en soi, une fonction en puissance d'elle-même, qui contient le principe et la condition de son propre accomplissement). Alors s'aplanirait la grosse difficulté, que n'a jamais pu surmonter le théologisme, celle de la subordination naturelle de la cause à la loi, de l'ascendant universel de la fatalité, qui enchaîne la cause et gouverne l'univers, bien que n'étant en soi que la simple coordination de rapports constants : car la cause sans la loi n'est pas moins contradictoire que l'effet sans cause. La conciliation entre les deux principes, qui paraissent s'opposer l'un à l'autre tout en étant inséparables, s'opérerait, et l'antinomie se dissiperait, par la synthèse de leur genèse commune au sein de la substance, du moment que la loi ne serait que l'expression du mode d'être constitutif de la cause naturelle et du

développement régulier de ses activités, déterminé dans la substance même au lieu d'être prédéterminé en dehors d'elle, comme l'ordre fondamental contient le germe de tous les progrès futurs; comme l'intégrité et la croissance normale de la structure spécifique sont conditionnées dans le protoplasma vivant; comme il y a, suivant Claude Bernard, dans les types, une idée organique et créatrice; comme le progrès de l'Humanité ne peut jamais consister qu'à développer son unité, par subordination du mouvement envers l'existence.

Avec la matière auto-plastique et auto-morphique, le dualisme qui scinde en deux la pensée objective se résorberait dans l'unité (non l'homogénéité) d'un même principe concret d'évolution universelle, écartant à la fois le hasard et l'intervention surnaturelle par l'accord de la fatalité réglée inhérente à sa propre nature élémentaire. Sans la possibilité, tout au moins, de concevoir les choses ainsi, jamais la philosophie n'aurait pu surmonter assez la force du préjugé théologique exprimé dans ces formules simplistes : « Le monde ne s'est pas fait tout seul, » et « si l'univers est un mécanisme, c'est qu'il y a un mécanicien. » La preuve, c'est que toutes les théologies, faisant violence au sens commun, débutent par supprimer l'activité naturelle de la matière; l'inertie de la matière est la base indispensable de leur dogme. De même, sans cette spontanéité universelle de la matière et sa réaction affective directe, l'adoration des produits au lieu des matériaux, consacrée par le régime positif comme un des principes de sa systématisation religieuse, resterait trop ouvertement fictive, précaire et inconsistante.

De fait aussi, la science, tout en se cantonnant autour du principe négatif des conditions d'existence, qui n'a d'autre signification que celle de l'exclusion délibérée de l'artifice providentiel et des causes occultes inaccessibles, s'est réservé néanmoins une porte de sortie dérobée par la reconnaissance implicite de la matière. Si la personnification ambiguë de la *Nature* a été écartée à cause de son allure anthropomorphique compromettante, il reste la fonction des lois *naturelles*, dont on ne peut se passer, et qui n'a aucun

sens en dehors de lois de la matière. Tout en proclamant que nous ne pouvons remonter au principe de rien, la science et la philosophie positive elle-même se trouvent amenées incidemment à faire des incursions sur ce terrain réfractaire; elles ne peuvent s'empêcher de glisser des appréciations, de hasarder des déclarations, qui tendent ouvertement à se référer au principe autonome de la matière et à son évolution spontanée.

J'ai déjà rappelé la conjecture d'Auguste Comte, qui trahit une inférence transformiste manifeste, sur la compétition éventuelle au privilège biocratique de l'Humanité, si celle-ci venait à disparaître, entre les différents Grands-Etres plus ou moins avortés, dont chaque espèce animale sociable constitue l'ébauche, d'après l'identité rudimentaire entre l'essor dynamique chez l'animalité et les lois fondamentales du progrès humain (1). J'ai noté aussi son autre conclusion, également typique, relative à la détermination statique de nos fonctions cérébrales morales ou même mentales, vraiment élémentaires, fondée sur la confirmation par l'examen des types zoologiques supérieurs, auxquelles elles appartiennent aussi, et seul cas où les dispositions innées se trouvent assez isolées des modifications acquises : *critérium* qui vérifie la continuité psychique animale avec l'ordre humain. D'autres citations peuvent être produites ayant la même portée : « La saine théorie de notre nature individuelle et collective démontre que le cours de nos transformations quelconques ne peut jamais constituer qu'une évolution sans aucune création. » Voilà le principe général posé. Sans doute, dogmatiquement, il doit être réservé au domaine sociologique, où la connaissance des lois dynamiques correspondantes en permet la systématisation précise, et qui, par suite, en comporte seul la décisive application. Toutefois, Aug. Comte en conçoit l'extension ailleurs aussi, du moins comme induction logique, toujours par la raison implicite que l'adhérence du principe d'évolution régulière à celui de loi naturelle est

(1) *Politique positive*, t. 1er, p. 624-625.

aussi manifeste que l'est de son côté l'adhérence du principe contraire à celui de causalité surnaturelle. « Je dois rechercher ce qui comporte un certain caractère de positivité dans les hypothèses cosmogoniques. Toute idée de *création* doit être écartée, comme étant, par sa nature, entièrement insaisissable. Mais on peut rechercher les *transformations* successives du ciel, et d'abord, celle qui a pu produire l'état actuel (1). » « La biologie réduit toute vitalité à une simple *évolution*, sans jamais admettre de création proprement dite (2). » « Nous n'avons pas plus le besoin que la faculté de concevoir aucune création absolue, dont la notion est directement contradictoire, depuis que la science a démontré que *la quantité totale de matière* reste toujours inaltérable au milieu des mutations quelconques. Il convient au contraire de supposer des *transformations* antérieures à l'économie actuelle, si ces hypothèses peuvent perfectionner notre unité (3). » « Les corps vivants n'ont d'autre caractère particulier que de manifester quelques genres d'activité qui leur sont propres et que les physiologistes tendent à regarder comme une simple modification des précédents (phénomènes universels cosmologiques). Il n'y a entre les corps bruts et les corps vivants que de simples différences de degrés (d'activité). Il n'existe point de matière vivante *sui generis*, puisqu'on retrouve dans les corps animés des éléments identiques à ceux que présentent les corps inanimés » (4).

Quand Aug. Comte expose que « depuis Newton, toute philosophie théologique a été privée de son principal rôle, l'ordre le plus régulier étant conçu comme établi et maintenu *par la pesanteur mutuelle de ses diverses parties* » (5); quand il fait ressortir le mérite de la théorie cosmogonique de Laplace « de faire opérer la *formation* de notre monde par la pesanteur et la chaleur, les deux seuls *principes d'ac-*

(1) *La Philosophie positive*, Résumé par J. Rig, t. 1er, p. 280.

(2) *Politique positive*, t. 2, p. 2.

(3) *Synthèse subjective*, Introduction, p. 11 et 12.

(4) *La Philosophie positive*, Résumé par J. Rig, t. 1er, p. 139 et 140.

(5) Résumé par J. Rig, t. 1er, p. 200.

tion qui soient rigoureusement généraux » (1) ; quand, pour corroborer ce système d'appréciation par un rapprochement saisissant, il montre que « le mouvement des astres est semblable à celui des projectiles ; que la seule différence consiste en ce que nos projectiles ne sont pas lancés d'assez loin ni assez énergiquement, pour que leur inégal éloignement du centre de notre globe puisse manifester l'influence de la variation de la pesanteur inversement au carré de la distance ; que, projetés d'un peu plus haut et avec un peu plus de force, ils circuleraient indéfiniment autour de nous comme de petits astres, sauf la résistance de notre atmosphère, ainsi que le fait la lune » (2) ; quand la science s'efforce de ramener à de simples influences mécaniques la spontanéité de mouvement des organes de certaines plantes, qui simulent la sensibilité et la contractilité animale, etc., etc., toutes ces propositions impliquent nécessairement l'intention de faire prévaloir dans l'esprit la conception logique, comme pouvoirs indépendants, des activités constitutives de la matière et de leur rapporter la raison de la production des phénomènes naturels à l'exclusion de toute cause étrangère. C'est ce qui ressort encore de cet autre passage de Comte : « Tant qu'on ne pouvait avoir égard aux produits gazeux, un grand nombre de phénomènes devaient inspirer l'idée de l'anéantissement ou de la production de matière, et l'esprit humain est resté sous l'empire universel du dogme théologique des destructions et des créations absolues. Il a fallu la décomposition de l'air et celle de l'eau, l'analyse des substances végétales et animales, peut-être même l'analyse des alcalis proprement dits et des terres, pour établir le principe de la *perpétuité de la matière*, et pour remplacer les idées théologiques de destruction et de création par les notions positives de décomposition et de recomposition » (3).

Les considérations qui précèdent sont-elles donc une pé-

(1) Résumé par J. Rig, t. 1er, p. 281.
(2) Résumé par J. Rig, t. 1er, p. 252.
(3) Résumé par J. Rig, t. 1er, p. 387.

tition matérialiste déguisée? Visent-elles implicitement ou explicitement à galvaniser le matérialisme concret? En aucune façon. Y a-t-il, comme on l'a insinué quelquefois, au fond du Positivisme, en vertu d'une affinité secrète, un postulat matérialiste? Pas davantage.

Pas plus que la fiction spiritualiste ou l'abstraction force, la matière ne peut devenir un principe d'unification objective pour l'entendement, et cela à cause de l'irrémédiable lacune que recèle la substance inorganique, l'absence d'intelligence.

Comme « on ne saurait jamais prouver qu'un corps quelconque ne sent pas les impressions qu'il subit et ne veut pas les actions qu'il exerce, quoiqu'il se montre dépourvu de la faculté de modifier sa conduite suivant sa situation, principal caractère de l'intelligence, nous pouvons, à la rigueur, supposer que le sentiment et la volonté, comme l'activité correspondante, appartiennent aux moindres molécules, sans dépendre de l'arrangement matériel, qui n'affecte que la manifestation et l'intensité des résultats » (1). Dans le but d'assurer le développement le plus complet possible de nos sentiments affectifs par l'idéalisation du cœur, Aug. Comte a mis à profit cette latitude morale d'interprétation pour instituer l'état le plus sympathique, en universalisant l'adoration par la généralisation rationnelle du type humain, qui lui a permis d'y « rattacher, autant que possible, la matière et même l'espace » (2). Mais, par contre, l'autorité d'une expérience invariable nous contraint de refuser aux corps bruts l'intelligence, privilège exclusif de la substance organisée, et qui ne se prononce même avec un caractère bien défini qu'à un échelon assez élevé de la série animale. Notre seule ressource, toute platonique, est de supposer que « la considération de l'ensemble étant seule réelle partout, sans être accessible nulle part » (3), c'est peut-être notre incapacité à embrasser la totalité du spectacle de l'univers, qui

(1) *Synthèse subjective*, Introduction, p. 9.
(2) *Synthèse subjective*, Introduction, p. 26.
(3) *Synthèse subjective*, p. 122.

nous dérobe ce sensorium universel, qui serait seulement la somme de toutes ses activités réunies. « Il n'y a que le tout qui soit intelligible, a dit aussi Fénelon, et le tout est trop vaste pour être vu de près ».

En dehors de cette conjecture évasive, les diversités innombrables de résultats que présentent les réactions et les combinaisons dans la nature inorganique ne nous révèlent toujours, outre les modifications morphologiques, que les énergies élémentaires, mécaniques et physico-chimiques, sans aucune parcelle d'intelligence. Cet attribut supérieur n'apparaît que chez l'ordre vital, qui est seulement modificateur de l'économie préexistante. La conscience humaine est pour nous le sommet du développement de l'être. Elle constitue le point nodal dans le cours de la nature, où le monde se rappelle à lui-même, le foyer où converge et vient se réfléchir l'image de l'objectivité universelle ; mais l'être qui la possède au degré le plus éminent a le sentiment absolu qu'il n'est pour rien dans l'organisation du monde, dont il n'est qu'un produit, et dont la complication défie même toute investigation au-delà de la relativité étroite où sa raison reste confinée.

Or, une causalité aveugle implique une contradiction directe.

Quoi que nous fassions, nous ne pouvons bannir du monde l'intelligence et la cause ordonnatrice qui fait corps avec elle. L'expression de Destin bienveillant n'aurait aucun sens si elle ne supposait, dans une certaine mesure, une *organisation* du monde favorable à l'homme. Le sentiment de l'harmonie préétablie s'impose à nous autant que sa détermination essentielle reste illusoire. La seule notion, objective dans sa source, de loi, d'arrangement, d'invariabilité des relations naturelles, qui constitue le dogme positif et qui est dans les choses avant d'être dans l'esprit, implique la préordination. Le monde est une économie (Cosmos, harmonie).

Le recours aux discordances naturelles, aux *ratés* providentiels, au dystéléologisme, constaté par la science dans tous les cas de tâtonnements, de forces gaspillées, de com-

binaisons mal faites, d'avortements, de monstruosités, d'aberrations, de regressions de type, etc., dont la nature est prodigue ; la nomenclature de toutes ces imperfections trop réelles et qui deviennent encore plus douloureuses pour les fatalités de l'ordre supérieur, sociologique et moral, ne tranche rien, ne résout rien, ne conclut pas dans la question qui nous occupe et dont elle laisse intacte la solution. Si riche qu'elle soit et si suggestive qu'elle demeure, cette documentation ne saurait fournir une contribution réelle, un appui formel, au plan d'une systématisation objective, dès l'instant que l'impuissance de l'entendement à saisir au sein de l'activité universelle la fonction intellectuelle qu'elle postule ne lui laisse pas la faculté de dériver directement l'ordre, même relatif, du monde, de la spontanéité matérielle, d'identifier la loi avec son principe objectif.

Ces considérations peuvent seulement être invoquées efficacement, à titre d'argumentation, comme réplique aux prétendues preuves spiritualistes, tirées de l'ensemble des conditions physiques, propres à assurer la fonction vitale et l'existence continue des espèces animales, dont on essaie inversement de faire le texte d'une cause finale providentielle, laquelle se réduit à ceci : que, « si la terre est habitée, c'est qu'elle est habitable ». Elles sont surtout décisives, comme contradiction à la perfection absolue que comporte nécessairement le dogme d'une cause surnaturelle, au-dessus de laquelle on ne peut rien concevoir, et elles minent ainsi par la base le principe de l'institution théologique. C'était déjà l'argument topique de Lucrèce : « Ils rapportent ces phénomènes à des dieux créateurs ; mais l'univers dément leur système. Car, si même je ne connaissais pas les vrais principes des choses, le spectacle seul du ciel et les autres phénomènes dont le monde est le théâtre me prouveraient assez qu'un tout aussi défectueux ne saurait être l'œuvre de la divinité (*tantâ stat prædita culpâ*) » (1).

C'est un terrain où la dialectique surtout joue son rôle et se donne librement carrière, sans pouvoir apporter aucune

(1) *De rerum naturâ*, lib. II, vers. 175 à 181, et lib. V, v. 196 à 200.

preuve définitive en faveur de l'une ou l'autre des deux théories absolues.

Dans ce conflit d'opinion, toutefois, l'avantage ne reste pas du côté du théologisme, sans quoi il règnerait en maître incontesté, au lieu de décroître en proportion des conquêtes de la science, dont chaque progrès correspond au fond à une diminution de Dieu. Outre la radicale incompatibilité d'une volonté omnipotente avec l'autonomie des lois naturelles, il y a encore ceci : la matière existe, l'esprit sans la matière est une utopie ; la matière est physique, l'autre métaphysique ; d'un côté il y a mystère, mais, de l'autre, il y a miracle.

Nous reconnaissons des bornes naturelles, infranchissables, à notre raison ; nous n'acceptons plus de nous dépouiller de notre raison, de la laisser séquestrer par l'absurde.

En résumé, les deux absolus, matérialiste et spiritualiste, évolutionniste et déiste, qui constituent les deux pôles antithétiques de toute synthèse objective, s'opposent l'un à autre, dans une antinomie irréductible. Leur fonction est de se neutraliser réciproquement, et le résultat positif de cet antagonisme sans issue s'accorde à faire prévaloir définitivement le principe de la relativité, seul conforme à notre nature, et seul approprié aux conditions de l'entière cohérence mentale.

La réponse suivante à une objection adressée au Positivisme par Herbert Spencer, et qu'il considère comme fondamentale, va nous permettre d'établir la véritable position du dogme synthétique à l'égard de la métaphysique en général et du matérialisme abstrait ou concret.

X

RELATIVATION DE L'ABSOLU

« L'idée de cause est dominante et indestructible dans la pensée. Le sentiment et l'idée de cause ne peuvent être détruits qu'en détruisant la conscience elle-même. L'impossi-

bilité de détruire l'idée de cause est l'obstacle à la parfaite réalisation de la Philosophie positive, dont le principe fondamental est la profession d'ignorance touchant la cause en général. »

Herbert Spencer : Pourquoi je me sépare d'Auguste Comte (*Classification des sciences*, p. 114, Félix Alcan, 1888) (1).

L'argumentation de Spencer ne porte pas.

D'abord une rectification. La Philosophie positive fait profession de foi d'ignorer, non la cause en général, mais « la nature intime d'un corps quelconque », ce qui n'est pas la même chose (2).

Le Positivisme ne nie pas la cause et ne cherche pas à l'extirper de la conscience, pas plus qu'il ne songe à éliminer l'absolu de l'univers ; mais il se passe de la cause et de l'absolu, qui ne sont pas susceptibles d'organisation. Il n'en retient que ce qu'en retient la science elle-même, certaines inférences dont la raison ne saurait se passer et qui sont strictement nécessaires à nos vrais besoins ; telle l'hypothèse de la matière, lien des propriétés des êtres et synthèse concrète des phénomènes, mais en la réduisant à une simple formule de ralliement pour les intelligences, parce que l'hypothèse de la matière est indispensable à notre entendement, que la notion des corps deviendrait inconcevable pour nous autrement, et que, récuser l'existence de la matière, revient au fond à enlever toute consistance à la réalité objective et aboutit au phénoménisme absolu.

Le Positivisme n'est pas une explication intégrale des choses, qui poursuit la recherche du postulat universel, mais une systématisation humaine, c'est-à-dire relative, qui n'a à tenir compte que des connaissances réellement acces-

(1) Le titre anglais : *My reasons of dissenting from Auguste Comte*, est mal traduit. Le titre en français pourrait s'appliquer à Stuart Mill, à Littré, qui ont été des adhérents, des disciples d'Auguste Comte, devenus dissidents, non à Herbert Spencer, dont le but, dans cet écrit, est de protester qu'il n'a rien emprunté aux idées personnelles sur lesquelles Comte a fondé sa doctrine, et dont aucune n'est acceptée par lui. Le vrai sens est : En quoi et pourquoi ma Philosophie diffère de celle d'Auguste Comte.

(2) La *Philosophie positive*, résumé par J. Rig, t. 1er, p. 29.

sibles et assimilables, que comporte la constitution de notre unité mentale, théorique et pratique; et qui, portant exclusivement sur les lois, n'a pas besoin des causes. La doctrine positive, comme la destinée humaine, dont elle est l'organe, tient tout entière dans ces deux termes : Prévision, Perfectionnement, auxquels suffisent les lois sans le recours aux causes.

Sa parfaite réalisation et sa pleine homogénéité se trouvent atteintes, au point de vue intellectuel, lorsque, par la classification à la fois subjective et objective, dans la progression encyclopédique, de l'ensemble du savoir réel et par la coordination correspondante des méthodes, elle a constitué la Philosophie des sciences; et, sous l'aspect moral, lorsque sur la base scientifique de la foi démontrable, seule susceptible d'universalité comme de perpétuité, elle a édifié une religion apte à devenir planétaire et à instituer le règlement normal de l'Humanité, réalisant ainsi tout le programme humain, qui consiste essentiellement à humaniser la religion et à socialiser la science.

Nous avons le sentiment aussi qu'il existe au-delà du champ visuel que peuvent atteindre nos télescopes, un nombre immense de corps célestes répandus dans des espaces illimités; que l'existence et les mutations de l'universalité des corps sidéraux ne comportent pas plus que notre propre monde l'idée d'un excercice fortuit, mais qu'ils sont soumis, dans les cycles de leurs décompositions et recompositions, à une évolution régulière, et, dans leurs translations, à une loi générale, dont notre loi de la gravitation n'est sans doute qu'un symbole et une application partielle; et cette conviction, fondée inductivement sur la reconnaissance de l'ordre immuable que nous voyons régner partout autour de nous, ne peut pas non plus être exclue de la conscience. Pourtant, ces notions universelles ne tiennent aucune place en astronomie, sans que cette lacune ait empêché la constitution organique de cette science. Nous avons conscience qu'il existe une évolution universelle des êtres, comme des mondes, dont la série graduée des espèces éteintes dans les sédiments de notre globe nous offre des vestiges épars et un

document irrécusable. Pourtant, la notion d'une évolution spécifique des organismes vivants ne tient non plus aucune place en biologie, où les spéculations darwinistes, qui devaient la révolutionner, restent simplement une contribution à l'une de ses branches importantes, la Mésologie, dont elles auront servi à élargir l'étude, en montrant que les limites de variations des types normaux étaient plus étendues qu'on ne l'avait cru d'abord; et l'introduction obligatoire du principe de ces théories conjecturales en biologie et en astronomie aurait empêché ces sciences de se constituer, puisque cette loi d'évolution cosmique universelle ne peut être reconnue ni formulée ; que la loi de la gravitation cesse d'être vraie à toute distance; que nous ne pouvons passer sans discontinuité du règne minéral au règne végétal, ni de celui-ci au règne animal; et que l'invariabilité des espèces vivantes résiste à toutes les tentatives du transformisme.

Or, l'astronomie et la biologie sont des sciences faites, sinon parfaites. Avec les vues absolues de Spencer, il faudrait dire que ce sont des sciences à refaire, aussi bien que le Positivisme, puisqu'elles ne satisfont pas et ne peuvent pas satisfaire non plus aux exigences de la métaphysique, faute de l'idée génératrice qu'on prétend y introduire.

La science n'a pas à enregistrer tout ce que peut contenir la conscience, ni toutes les hypothèses plus ou moins rationnelles que peuvent y introduire les déductions de l'esprit; son cadre ne comporte que ce qui peut être organisé dans la connaissance, c'est-à-dire les réalités coordonnables qui constituent la vérité humaine.

Tout est-il dit ainsi? Pouvons-nous considérer la réplique comme complète et nous en tenir là? Eh bien! non. C'est qu'en effet il y a quelque chose de vrai au fond dans la proposition de Spencer, non pas précisément le vrai qu'il suppose, ni la conclusion qu'il oppose, mais une vérité plus intime et plus profonde, dans sa notion synthétique, qu'il convient de dégager, pour montrer que le Positivisme ne fuit aucun débat, n'esquive aucune difficulté; mais qu'il aborde sans équivoque ni réticence tous les problèmes, tous les sujets, qui s'imposent à la pensée, et qu'il est seul en mesure

de fournir la solution philosophiquement vraie qu'ils comportent, en écartant seulement les divagations oiseuses; que, devant tout unifier, il est aussi universel par sa méthode que spécial dans sa destination.

Oui, il est exact que l'œtiologie, l'idée de cause, est indestructible dans la pensée. Oui, nous sommes invinciblement portés à chercher la conciliation de la cause et de la loi, du subjectif et de l'objectif, de l'abstrait et du concret, trois aspects différenciés d'un même principe. C'est une loi impérieuse, inéluctable de notre nature, parce qu'il se trouve qu'au fond, c'est aussi la condition même de notre relativité, qui se confond avec la subjectivité (1); et l'esprit n'est définitivement satisfait qu'au moyen de la systématisation normale qu'en permet enfin notre maturité !

L'issue de cette perplexité a été entrevue pour la première fois, lorsque le philosophe grec Protagoras a proclamé que « l'homme est la mesure de toutes choses », proposition fausse absolument, mais vraie relativement, en ce qu'elle caractérise implicitement la seule méthode possible de coordination unitaire du dualisme fondamental de l'homme et du monde, lequel revient à la distinction de la cause et de la loi, de la loi qui est abstraite et de la cause qui est concrète. Or, c'est là le programme même du Positivisme, pour qui « toute la philosophie consiste à constituer une harmonie durable entre l'abstrait et le concret, en subordonnant les moyens au but » (2). La solution du problème est dans la Synthèse subjective, où la théorie positiviste a atteint sa pénétration définitive, sa condensation supérieure, c'est-à-dire dans le règlement par la téléologie humaine, dont la base objective n'est aucunement douteuse d'après l'ensemble des lois de la fatalité permanente, qui conditionne intérieurement et extérieurement notre nature individuelle et collective. L'unité est obtenue par la prépondérance normale du point de vue

(1) Dans le sens, non de la subjectivité métaphysique, mais de la subjectivité positiviste, du ralliement autour du sujet. La pénurie de la langue philosophique et l'ambiguïté des mots engendrent des équivoques qui deviennent des contre-sens.

(2) *Synthèse subjective*, Introduction, p. 76.

humain, en rapportant tout à notre perfectionnement moral, qui est notre but suprême.

Le procédé consiste à *relativer l'absolu*, malgré la dissonance que présente l'accouplement des mots. Relativer l'absolu, voilà la condition et la fin de notre être. Nos sens sont des appareils, dont la fonction automatique est de relativer l'absolu. Toute opération abstraite est, à proprement parler, une relativation partielle de l'absolu. Le principe scientifique des conditions d'existence, qui est un pressentiment implicite du règlement de l'intelligence d'après sa vraie fonction, revient à relativer l'absolu, en circonscrivant l'objectivité indéfinie par la subjectivité des moyens. La méthode positiviste, basée sur la logique religieuse, qui, par l'investiture encyclopédique de la Morale, rallie toutes nos spéculations, comme toute notre activité, autour de la présidence du sentiment, et replace l'ordre extérieur sous la providence humaine, qui l'embrasse nécessairement, puisqu'elle concourt à le perfectionner, est par excellence la relativation de l'absolu. C'est en cela que consiste précisément la positivité, et c'est ce qui la sépare de la métaphysique, qui veut atteindre objectivement l'absolu, au lieu de le subjectiver par la relativité mentale : « La Synthèse subjective, qui vient clôre la transition entre la théocratie et la sociocratie, aboutit finalement à modifier et compléter la notion primitive de l'ordre en faisant systématiquement prévaloir la subjectivité sur l'objectivité, pour substituer le relatif à l'absolu » (1).

C'est ainsi que « rapportées à notre existence, toutes les doctrines devienneut spontanément homogènes, sans jamais méconnaître la diversité radicale des lois naturelles » (2), et que « cesse le contraste entre l'abstrait et le concret, nécessaire durant la préparation encyclopédique, jusqu'à ce que l'initiation humaine se termine en conciliant les deux modes » (3).

C'est qu'en effet l'unité n'existe nulle part en dehors de

(1) *Politique positive*, t. IV, p. 11, et *Synthèse subjective*, p. 265.
(2) *Synthèse subjective*, p. 368.
(3) *Synthèse subjective*, Introduction, p. 57.

nous, mais seulement en nous et par nous. C'est donc là qu'il faut la chercher, et pas ailleurs. Les deux termes inséparables du problème universel, l'esprit et la matière, ne se rejoignent que chez une seule existence, l'homme, qui est un abrégé de l'ordre réel, un microcosme, comme les anciens l'avaient déjà senti ; qui présente la fusion chez la même nature de l'objectif et du subjectif, de l'analyse et de la synthèse, de l'intelligence et de la volonté, et qui seul, en outre, a la faculté de se dédoubler pour la connaissance de lui-même et pour l'examen de son être moral, propriété caractéristique de la substance nerveuse dans son type le plus éminent. Cette unité, déjà réalisée ainsi chez le sujet individuel, atteint son expression la plus haute et la plus complète chez le plus vivant et le plus parfait de tous les êtres connus, l'Humanité, qui résume en elle toutes les lois du monde en y ajoutant les siennes propres, et dont la fatalité prépondérante, arbitre et agent de tous les progrès réels, personnifie le mieux la cause et la loi dans une économie dont elle est le principal élément. Ainsi relié à nous par la finalité spéciale de notre activité modificatrice, l'ensemble de la réalité objective et de ses lois phénoménales vient se condenser autour de la destination subjective, rapportée à l'existence suprême du vrai Grand-Etre.

Auguste Comte ne s'est pas arrêté là. Il a senti que, pour rattacher plus étroitement encore l'objectivité à la subjectivité, la relativation de l'absolu, de la cause, ne devait pas se borner aux lois abstraites de l'ordre universel, personnifiées par le Destin, mais qu'elle devait s'étendre à l'existence matérielle elle-même des types prééminents du spectacle extérieur, la Terre avec ses satellites subjectifs, le soleil, les planètes, les étoiles visibles, et l'Espace, de manière à consacrer par l'hommage d'une digne reconnaissance la glorification nécessaire d'une économie « où notre gratitude ne pourrait autrement atteindre que des êtres chimériques » (1). C'est ainsi que la Synthèse subjective devient vraiment complète et que l'Humanité s'assimile définitivement l'ensemble

(1) *Politique positive*. t. IV, p. 245.

de l'ordre abstrait et de l'ordre concret, en perfectionnant la rationnalité instinctive de notre primitive enfance, qui avait ébauché spontanément l'universalité subjective.

Mais Auguste Comte a compris qu'à cette destination éminemment religieuse la philosophie ne suffisait pas; qu'il y fallait le concours du second domaine de notre nature, celui de l'art, supérieur à la science; qu'un tel office réclamait l'assistance des facultés esthétiques et sentimentales, de l'imagination, de la poésie, qui est l'âme du culte; en un mot, qu'envers un pareil dessein, systématiser la cause revenait à systématiser la fiction. D'après cette appréciation, le domaine de la conjecture doit devenir aussi systématique que celui de la démonstration, et la saine logique, à la fois poétique et philosophique, s'inspirant du large courant d'idées qu'autorisent le privilège de la relativité et la justification par la sanction morale, n'hésite pas à prendre une attitude active et à s'élever à la transcendance constructive. Le principe de cette idéalisation concrète consiste dans la création d'existences fictives et d'hypothèses conventionnelles, aptes à satisfaire le cœur sans choquer la raison et dont l'institution subjective ne soit aucunement douteuse. Il est en harmonie avec les aspirations de notre vraie nature, d'après le profond sentiment de sympathie qu'elles développent envers l'ordre inanimé, sur lequel repose toute notre existence; et il est dirigé vers l'essor continu de l'altruisme, dont la faible stimulation spontanée requiert le concours de tous nos moyens de perfectionnement moral.

Cette contribution du fictif au réel, cette restauration systématique de la fétichisation universelle, par généralisation et décomposition positive du type humain, condition de l'homogénéité réclamée par le sentiment, revient à développer l'anthropolâtrie au nom de la sociocratie.

XI

CONCLUSION

Reste, comme épilogue, à élucider la dernière question —

last not least — qui a été réservée pour la fin de ce travail : celle de la véritable réponse au dilemme agnosticiste.

Rappelons en quoi consiste le procès de tendance ainsi fait au Positivisme. Citons d'abord Angiulli, la partie principale, le *leader* de la cause. Dans son opuscule intitulé : *La Philosophie et la recherche positive* (Naples, 1869), et dans un article de la *Revue critique* (Naples, fascicule 11, juillet 1871), consacré à l'examen de la *Psychologie positive* d'Ardigo et de la place réservée à la métaphysique dans le Positivisme tel qu'il le conçoit lui-même, il s'exprime ainsi : « Si vous déclarez cette *essence* inaccessible à l'esprit humain, comment ensuite l'affirmez-vous comme existante ou seulement comme possible ? N'est-ce pas la vieille erreur de la métaphysique conservée et transportée derrière le rideau ? La seule différence consiste en ce que les métaphysiciens pur sang déclarent l'entité métaphysique connaissable, tandis que vous la déclarez inconnaissable. Dès lors, ils sont plus conséquents que vous. Admettre qu'il y a une réalité inconnaissable, c'est donner les mains, quoique sous une forme négative, aux espérances des chercheurs d'absolu ; c'est ériger un nouveau dogmatisme, aggravé d'une contradiction que ne connaissait pas l'ancien. » Et comme argument décisif : « Nous nous bornons, pourrait dire le positiviste, à rechercher les causes secondes ; nous ne recherchons pas les causes premières. Mais, si vous êtes un positiviste conséquent, vous ne pouvez savoir s'il existe des causes premières au-delà des causes secondes ; *on ne peut affirmer les différences qui séparent deux termes que quand on les connaît tous les deux.* »

M. Alfred Espinas, dans l'introduction de son étude sur la *Psychologie expérimentale en Italie* (Librairie Germer-Baillère, 1880, p. 19), reproduit à peu près la même thèse : « La position adoptée par les positivistes, qui affectent d'ignorer les problèmes métaphysiques n'est vraiment pas tenable ; de deux choses l'une en effet : ou ces problèmes ont leurs solutions et il faut qu'on les découvre, ou ils n'en comportent aucune et il faut qu'on le démontre. Démontrer que l'absolu est inconnaissable, c'est encore se livrer à une

recherche métaphysique. Spécule-t-on sur le commencement de la vie et de la conscience, sur la raison qui fait qu'il y a de l'ordre dans la nature, sur les rapports de l'esprit avec l'objet de la connaissance, sur la constitution de la matière? Partout se dressent des difficultés d'ordre métaphysique, et rien ne sert de changer le nom des discussions, quand l'objet en litige reste le même sensiblement. »

Enfin, M. Emile de Roberty, dans son livre intitulé : l'*Agnosticisme* (Félix Alcan, 1892), adopte une conclusion analogue : « Si le connaissable comporte un inconnaissable, ou plutôt, si j'ai la moindre appréhension de cette existence parallèle ou sous-jacente, il faut, pour produire en moi cette appréhension et la notion en elle-même de l'inconnaissable, que celui-ci se manifeste d'une manière quelconque à mon intelligence. Mais alors il rentre dans la classe des choses connaissables et le problème fondamental de l'agnosticisme apparaît comme absurde en soi. Il se résout avant d'être posé. Affirmer l'inconnaissable, c'est aussitôt le nier. »

Voilà le débat posé et l'acte d'accusation nettement articulé. On voit de suite que toute cette argumentation se ramène en substance à la proposition finale d'Angiulli, qui résume toute la discussion. Nous n'avons donc à nous arrêter qu'à cette objection, et quand nous l'aurons réfutée, nous aurons répondu à tout. Mais auparavant, pour procéder avec ordre, il nous faut revenir sur la réplique hyperpositiviste, basée sur la comparaison avec le concept de limite en mathématique.

Nous avons dit que cette réplique ne paraît pas suffisamment concluante dans l'espèce. En effet, le terme-limite, vers lequel tend la progression dans les exemples cités, n'est nullement *inconnaissable* ; il est au contraire parfaitement connu : c'est l'unité pour les fractions, la ligne droite asymptote pour les branches de l'hyperbole. Il n'y a pas parité entre l'image mathématique et le cas agnostique qu'on prétend identifier; donc, à ce premier point de vue, la comparaison échoue.

Dans le passage, où Auguste Comte a dégagé de son origine mathématique cette notion caractéristique de *limite*, et

en a signalé l'extension normale à tout le domaine encyclopédique (1), il indique qu'elle se confond finalement avec la notion de *type :* « Etendue convenablement, elle convient à l'ensemble de la Philosophie seconde, et doit finalement coïncider en morale avec la notion universelle de *type*, immédiatement émanée de la Philosophie première ». Or, les types, même purement ideaux, que nous instituons philosophiquement, soit pour diriger nos spéculations, soit pour concentrer les efforts de notre activité, n'ont pas d'analogie non plus avec les mystères insondables de l'absolu. Ils sont sinon complètement définis, au moins suffisamment esquissés dans leurs contours généraux et dans leur physionomie propre ; leur institution même implique une suffisante appréciation des éléments qui concourent à leur production, de leur caractère spécial, de leur destination. L'assimilation avec l'hypothèse agnostique n'est donc pas directe, ni, par suite, véritablement satisfaisante, et le rapprochement accuse aussitôt les différences sensibles des deux cas.

Mais surtout le parallèle ainsi établi ne serait pas pour décourager autrement les enquêteurs d'absolu, bien au contraire. Si « la limite représente un terme effectif, duquel on s'approche *aussi près qu'on voudra* sans pouvoir y parvenir », la perspective de pouvoir se rapprocher toujours un peu plus de la réalité ultime, de l'unité finale, même sans pouvoir jamais l'atteindre *absolument*, resterait encore assez engageante pour entretenir indéfiniment et pour justifier assez les longs espoirs et les vastes pensées des théoriciens de l'infini. Une telle assurance, mais ce serait la réalisation en expectative, sinon de tout, au moins de presque tout le programme de la synthèse objective, certaine de voir la distance qui la sépare de son utopie décroître progressivement à une fraction infinitésimale près. Ce serait la porte non pas fermée, mais au contraire toute grande ouverte à la métaphysique de l'avenir.

Il en va tout différemment dans la réalité. Sous le rapport du progrès de la connaissance, du développement du savoir,

(1) *Synthèse subjective*, p. 152.

l'absolu et l'incognoscible d'une part, la relativité de l'autre, sont deux domaines exclusifs, indépendants, excentriques, sans pénétration réelle et sans aucune réductivité progressive, parce qu'ils diffèrent essentiellement de nature. Non seulement il n'y a aucun passage de l'un à l'autre; mais il n'existe et ne peut exister, à proprement parler, de développement, même partiel, du savoir positif de ce côté, parce qu'il n'y a et ne peut y avoir aucune progression véritable dans ce sens-là. Le savoir humain ne s'éloigne ni ne se rapproche de l'absolu, de l'incognoscible; envers eux, il est toujours au même point, c'est-à-dire toujours à la même distance.

De même qu'elle a ses lois et sa phénoménalité distincte, la relativité humaine a sa progression et ses limites propres, qui tiennent directement à notre nature; elles reposent sur notre capacité sensorielle et sur la capacité de notre développement cérébral, c'est-à-dire sur le degré de perfectionnement que leur réaction mutuelle composée est susceptible d'atteindre. Bien que difficilement jugeables, ces limites existent; elles sont même indubitablement aussi fixes, bien que moins en évidence, que l'impossibilité constitutionnelle pour nous d'acquérir de nouveaux sens ou de nous évader de la planète. Lorsque nous compliquons nos théories et notre symbolisation abstraite des choses pour répondre à l'essor régulier de nos besoins normaux, cet effort de notre subjectivité et la progression apparente de notre pénétration objective qui lui est due n'ont de résultat effectif, appréciable, qu'en tant qu'assistance directe au cas humain; car cette approximation toute relative nous laisse en fait toujours aussi loin absolument, non seulement de la cause objective, mais même de ses modes d'être intimes et de ses lois réelles, dont la complexité échappe à l'interprétation sensorielle et à notre relativation organique.

Nous ne gagnons rien, nous ne pouvons rien gagner sur l'incognoscible, qui est proprement le *non-relatif*. L'incertitude apparente, tenant aux quelques avances obtenues par la science au moyen d'investigations ardues qui paraissent empiéter sur ce domaine fermé, repose sur une

équivoque, une confusion. C'est que la séparation, nullement arbitraire, mais délicate à préciser, n'avait pas été établie rigoureusement entre ce qui était seulement l'inconnu et ce qui est réellement et demeure à tout jamais incognoscible pour la conscience. Aucun pas véritable n'a été fait dans cette dernière direction; les conquêtes de la science, qu'on prend pour telles, pouvaient être prévues ou pressenties avec une sagacité assez pénétrante. Dès lors, elles rentraient dans le cadre de la relativité; et, en effet, toutes ont à leur base un élément sensationnel, s'appuient sur des observations et des expériences où intervient la sensation; leur caractère relationnel est patent.

Il est excessif de considérer, par référence au concept mathématique de limite, « le savoir humain comme une série de valeurs croissantes, qui, tout en ayant une limite assignable, comporte un accroissement *indéfini* en deçà de cette limite. » Auguste Comte a tracé l'orbite de cette évolution, en lui imposant ses limitations rationnelles par la règle encyclopédique, qui prescrit de restreindre l'essor de chaque science inférieure à la préparation qu'exige l'esprit humain pour s'élever solidement à la science suivante, et qui institue le gouvernement de toute la série sous la prépondérance de la science finale, la Morale, seule apte à apprécier la direction générale et l'extension des diverses études, tant pour la méthode qu'envers la doctrine, et à qui en est toujours réservé l'emploi systématique pour sa propre élaboration. C'est la seule solution positive qui combine la relativité avec la légalité : *sub lege libertas.*

Il n'y a, à vrai dire, qu'un progrès qui puisse mériter la qualification d'indéfini d'après son appréciation subjective. C'est le progrès moral, quand on a assez senti que « le vrai but de la vie humaine n'est pas de penser, mais d'agir en vertu d'affections, dont le perfectionnement constitue le seul progrès qui puisse jamais être vraiment inépuisable, parce que la puissance de la sympathie n'a d'autres limites que celles de la nature humaine (1). » Les sentiments, en effet,

(1) *Synthèse subjective*, p. 99 et 537.

sans être extensibles indéfiniment, comportent une extension à tous égards bien supérieure à celle de l'intelligence, grâce à l'élasticité naturelle du cœur. L'altruisme est la seule région où soit vraiment possible et où puisse se réaliser sans dommage l'égalité qui, partout ailleurs, au lieu d'ennoblir, abaisse au niveau de la médiocrité. Ce n'est pas seulement parce que la dignité morale, à laquelle chacun peut ainsi atteindre dans sa sphère, supprime en fait ou atténue l'inégalité naturelle des conditions; mais c'est que la rivalité altruiste, la compétition du bien qui est quasiment illimitée, a le mérite de profiter à tous sans offusquer personne, sans faire ni jaloux ni vaincus. La vraie solution des problèmes sociaux est bien plus sous la dépendance des mœurs que sous celle de la loi; elle est liée avant tout à une digne régénération spirituelle, destinée à enseigner à chacun à faire son devoir, tout son devoir, et à lui inculquer la foi nécessaire pour l'accomplir, partout et toujours, en bas aussi bien qu'en haut. C'est principalement dans le perfectionnement moral que devra consister l'avenir du progrès humain; c'est la condition indispensable de son efficacité. En résumé, le recours au concept mathématique de limite n'aboutit pas. Il reste illusoire comme application au thème agnosticiste et à la réfutation du préjugé offensif qu'on en infère contre le Positivisme. Il ne nous dit pas, et c'est là précisément le point litigieux, sur quoi se fonde la connaissance ou même simplement le soupçon de l'existence de ce terme-limite, qu'aucune connaissance ne saurait atteindre.

Cette solution écartée comme insuffisante et précaire, il reste à en proposer une autre plus concluante. Voici, semble-t-il, la véritable interprétation de cette difficulté.

Présentée dans son relief le plus incisif, l'argumentation d'Angiulli et consorts est celle-ci : un rapport est la liaison qui unit deux termes. Donc, ou bien il existe un rapport entre l'absolu et nous; alors, au fond, l'absolu lui-même est relatif et nous pouvons arriver à le connaître; ou bien, il n'existe aucun rapport entre nous et l'absolu, et alors, comment pouvons-nous soit en affirmer, soit en nier l'existence *a priori* ou *a posteriori?*

Or ce dilemme n'a nullement la portée rigoureuse qu'on lui attribue et l'examen montre même qu'il est purement sophistique.

Sans doute un rapport est le rapprochement de deux termes; mais il ne s'ensuit pas que l'existence d'un rapport *quelconque* nous révèle nécessairement la nature de *chacun des deux termes* entre lesquels il subsiste. On confond ici la simple notion de la réalité d'une existence distincte avec la détermination pour la conscience du mode essentiel de cette existence. La proposition d'Angiulli, si elle était vraie, ruinerait du même coup le principe fondamental de la relativité de la connaissance. Ce principe n'est pas en effet, on l'a montré, celui de l'idéalisme pur ni du sensualisme radical, qui consiste à récuser le verdict affirmatif de la conscience touchant l'existence objective, à prétendre qu'il n'y a de réel que les états de conscience, qui ne nous révèlent rien de plus que leur contenu et n'impliquent positivement rien hors de la conscience. Bien différente de cette thèse absolue, exclusive en fait de toute certitude, même de celle de notre propre corps, la doctrine positive de la relativité de la connaissance repose au contraire sur la conviction de l'existence au-delà des limites de la conscience de *quelque chose* qui conditionnne notre connaissance, bien que ce *quelque chose* ne corresponde en fait, ni comme qualité, ni même comme quantité, à l'impression produite sur la conscience; et c'est précisément dans ce défaut d'identité entre le conséquent enregistré dans la conscience et l'antécédent inconnaissable en soi, situé hors de la conscience, que consiste la relativité de la connaissance.

Quant à l'affirmation de cette existence objective, elle résulte d'une induction universelle dont la validité a été établie précédemment ; et, comme l'a fait remarquer Herbert Spencer, cette induction n'est pas acquise en partant de la sensation ; mais c'est au contraire l'idée de la sensation, qui est dérivée en nous de cette induction fondamentale ; qui est moulée sur elle *a posteriori*. L'incapacité de l'enfant à connaître qu'il a des sensations est aussi claire que son incapacité à former une conception définie de sa propre indivi-

dualité. Cette double incapacité est corrélative et s'enchaîne. Pour comprendre la formation de la conception primitive, il faut intervertir la nôtre. La chose primitivement connue n'est pas qu'une sensation a été éprouvée, mais qu'il y a un objet extérieur, en vertu de la loi constitutionnelle de notre réceptivité mentale, d'après laquelle toutes nos représentations s'objectivent d'elles-mêmes, c'est-à-dire apparaissent comme manifestant des objets. Au lieu d'admettre que la connaissance primordiale et incontestable est l'existence d'une sensation, on doit affirmer *a contrario* que l'existence d'une sensation est une hypothèse, qui ne peut se former avant que l'existence externe soit connue par le mécanisme automatique et organique de la perception immédiate (1).

Au premier point d'interrogation qui nous est posé: l'absolu, c'est-à-dire la cause objective, inconnue et inconnaissable, est-il un concept purement subjectif ? Nous répondrons donc sans hésitation : non.

Conclure ainsi, c'est reconnaître qu'il existe un rapport entre l'absolu, l'incognoscible, et nous. Nous n'avons donc plus qu'à examiner quel est ce rapport. C'est là en effet qu'est le nœud du différend.

Nous savons que tous les rapports quelconques viennent se classer dans les deux grandes catégories fondamentales constituées par les rapports d'égalité et d'inégalité, de ressemblance et de différence. Or, de ces deux natures de rapports, le rapport primaire est évidemment le dernier, celui de différence. Le rapport de dissemblance précède nécessairement celui de similitude. La ressemblance est en réalité une non-différence et nous ne sommes en état de reconnaître la ressemblance qu'après avoir reconnu la différence. Toute reconnaissance d'identité suppose la reconnaissance préalable d'une non-identité. Le plus petit degré concevable de connaissance implique au moins deux choses entre lesquelles puisse être établi un rapport quelconque, c'est-à-dire la distinction de leur existence séparée, qui nous permet de les *discerner*. L'absence de différence est l'équi-

(1) *Principes de psychologie*, par Herbert Spencer, t. II, p. 384-385.

valent d'*indiscernabilité*: c'est le principe de l'*identité des indiscernables de Leibnitz.*

Il y a donc une espèce de rapport, qui, non seulement ne nous donne pas la connaissance du second terme qu'il lie, bien qu'il éveille en nous la conscience de son existence et qu'il puisse contribuer à en fonder la certitude ; mais qui, pris isolément, et lorsqu'il n'est pas accompagné ou suivi d'un autre rapport qualificatif qui le complète (un rapport de similitude), est exclusif de la connaissance de ce second terme ; qui nous apprend seulement qu'il diffère des autres notions connues de nous, et ne peut jamais nous apprendre autre chose. Ce rapport, c'est le rapport de différence.

De plus, psychologiquement, le rapport de dissemblance lui-même n'est connaissable comme tel, qu'autant qu'il ressemble à d'autres rapports de dissemblance précédemment éprouvés ; il n'est jugeable en cette qualité qu'autant qu'il existe d'autres rapports analogues avec lesquels on puisse le classer. Ce perpétuel rapprochement par analogie des mêmes rapports de différence concourt à nous confirmer, par sa répétition constante, l'existence de *quelque chose* de différent, sans pouvoir nous renseigner aucunement d'ailleurs ni sur la nature de *ce qui diffère*, ni sur les conditions intimes ou le pourquoi de la différence, puisque, ne pouvant dépasser la conscience, nous ne pouvons connaître un rapport qu'à titre de modification de la conscience, qui ne nous révèle rien de plus que cette modification même.

Or, c'est bien évidemment un rapport de ce genre que nous soutenons avec l'absolu, l'incognoscible, et qui s'accuse par la différence essentielle, conditionnée dans la spécificité de notre organisation, entre nos états de conscience et leur contre-partie objective. On ne peut arriver à des résultats précis qu'en comparant des choses de même nature, et on ne peut arriver à aucun résultat, si l'on n'a aucun point de comparaison. Or, pour approfondir l'objectivité réelle, pour en dégager la plus minime connaissance, les éléments de comparaison manquent absolument. Sa notion ne peut jamais devenir un état de conscience défini, puisqu'elle n'a aucun antécédent qualifié dans la conscience avec lequel elle

puisse être classée ; qu'il n'y a d'autre antécédent que cette inférence même du connu à l'existence de l'inconnu, reconnu ainsi inconnaissable. Avec cette explication, le reproche d'hypocrisie agnostique, dont on nous gratifiait, n'a plus de sujet d'être.

Bref, l'incognoscible est, non pas inconcevable, comme on l'affirme, mais seulement inconnaissable. La preuve en est dans la place qu'il a toujours tenue dans la conscience humaine, et qui s'est traduite par la conception métaphysique des dieux et de Dieu, qui est la synthèse absolue du rapport de différence par antithèse imaginaire des attributs connus de l'homme. Cela ne veut pas dire que l'absolu, à l'instar de Dieu, n'existe pas, qu'il est aussi une pure chimère de notre esprit. Cela veut dire que, toutes les fois que nous essayons de le *réaliser*, de le déterminer *objectivement*, nous sommes inexorablement condamnés, suivant une métaphore expressive de Spencer « aux signes verbaux pris pour les choses signifiées, à ces termes imposteurs, à ce papier-monnaie de la pensée, qui aboutit à l'insolvabilité intellectuelle », parce que la fatalité de l'interprétation de l'inconnu par assimilation directe ou indirecte au connu, qui est notre seul procédé d'élaboration intellectuelle, nous ramène perpétuellement à notre unique étalon de comparaison et à sa réaction philosophique, à la fiction anthropomorphique, qui est notre seule ressource réelle d'universalisation synthétique. Cela veut dire que l'absolu, l'incognoscible, ou plus uniment le non-relatif, la réalité objective universelle, comme appropriation mentale, n'est susceptible que d'une symbolisation *subjective*, dont le type réside dans le sujet même, parce que, dans une telle destination, il personnifie à la fois le but et le moyen, comme étant le seul centre possible d'unité relative. C'est le programme que réalise la Synthèse Subjective par la consécration de la trinité religieuse posivitiste, dont l'Humanité est le foyer.

Herbert Spencer qui, en vue de compléter sous toutes ses faces son système de monisme interscientifique, a poussé le plus loin la recherche de l'unité psychologique par l'analyse des origines de la connaissance, est obligé de reconnaître

l'impuissance radicale de la logique objective par cette confession finale, que la simplification extrême, que le dernier terme de cette décomposition psychique élémentaire, nous ramène toujours à la distinction fondamentale du sujet et de l'objet, sans laquelle aucune connaissance n'est possible, et qui est « la conscience d'une différence dépassant elle-même toutes les autres différences ».

Irréalisable partout ailleurs, cette conciliation de l'unité subjective-objective s'opère sans effort dans l'existence suprême de la Providence réelle, l'Humanité, en qui la coïncidence du sujet et de l'objet fait cesser l'abstraction et prévaloir la synthèse, d'après la saine appréciation : de l'Humanité, comme la puissance représentant l'ensemble de la civilisation humaine, fondée sur les théories abstraites et générales construites par ses plus éminents interprètes ; et de l'homme, « comme serviteur actuel et futur organe du Grand-Etre. »

Ed. HUSSON.

BULLETIN DE FRANCE

I. — LA MÉTHODE ET LES ATTRIBUTIONS DES SYNDICATS OUVRIERS

Nous publions ci-dessous le texte de la conférence faite, sur ce sujet, à l'Union des Syndicats ouvriers de Clermont-Ferrand, le 2 mai dernier, par M. Fagnot. Cette conférence a obtenu auprès des travailleurs de cette ville un réel succès, ainsi qu'en témoignent les comptes rendus et les appréciations des journaux de Clermont. (Voir la *Revue occidentale* du 1er juillet).

CAMARADES,

Parmi les nombreuses questions que nous pouvions traiter ensemble, en cette heureuse occasion, le choix de votre comité et le mien furent bien vite faits. Nous avons pensé, d'un commun accord, que le mieux était d'employer cette causerie à examiner, à creuser l'idée fondamentale qui nous unit tous : l'idée d'association syndicale ; cela nous permettra d'indiquer sommairement quels doivent être, dans la situation économique actuelle, le but, la méthode et les attributions des syndicats ouvriers ; ensuite, il faudra dire un mot sur les moyens d'action que les syndicats peuvent employer pour réaliser peu à peu les espérances que nous mettons en eux.

Des divers modes de groupement adoptés par les travailleurs : Sociétés de secours mutuels et de retraites, sociétés coopératives de consommation, associations de production et chambres syndicales, ces dernières constituent, à beaucoup près, le mode de groupement le plus utile, le plus fécond en résultats pour la classe ouvrière. Une considération suffit, à elle seule, à démontrer cette incontestable supériorité : Par sa nature même, le syndicat travaille toujours, même à son insu, non pas pour quelques individus, non pas seulement pour ses propres adhérents, mais bien pour *tous les ouvriers de la corporation* dont il est, véri-

tablement, l'organe professionnel. Une augmentation de salaire est-elle obtenue par ses seuls efforts? Elle profite, vous le savez comme moi, à tous les ouvriers de la profession, aux non syndiqués comme aux syndiqués, aux indifférents et aux timorés aussi bien qu'aux hommes dévoués.

Ce réel mérite du syndicat d'employer ses efforts, son dévouement, son argent pour améliorer le sort de tous les ouvriers d'une corporation — même de ceux qui, par aveuglement, lui sont hostiles — ne cherchons jamais, camarades, à l'amoindrir si peu que ce soit : nous diminuerions ainsi la valeur de nos efforts, le prix de nos sacrifices. Sans doute, il est pénible aux hommes attelés à cette besogne, aussi utile qu'ingrate — et, dans chaque métier, c'est presque toujours une poignée de militants qui agit et se dévoue, — il leur est pénible de voir autour d'eux, dans le même atelier ou sur le même chantier, des ouvriers comme eux qui non seulement ne participent en rien à la tâche commune, mais vont quelquefois jusqu'à contrecarrer et paralyser l'action syndicale. Il ne faut cependant pas perdre son temps à leur en vouloir; il faut, au contraire, chercher toutes les occasions de les ramener là où est leur devoir de travailleur, c'est-à-dire au syndicat.

Le but du syndicat est donc de protéger et de défendre les intérêts professionnels de tous les membres de sa corporation et de contribuer ainsi, dans la mesure de ses forces, à l'amélioration matérielle et morale du prolétariat. Mais c'est là une formule générale, partant un peu vague, qu'il nous faudra, dans la suite, définir et préciser.

Voyons maintenant quel est le véritable rôle du syndicat, dans la situation économique et sociale actuelle.

La méthode syndicale.

Pour délimiter nettement le rôle du syndicat, c'est-à-dire l'action qu'il doit exercer, il faut — nous aidant de l'expérience précieuse acquise par les travailleurs, au cours de ce siècle, en Angleterre, en Amérique et aussi en France, — il faut établir une *méthode syndicale* et nous y conformer de mieux en mieux, autant du moins que la chose est possible dans des phénomènes aussi complexes, aussi irritants que les phénomènes sociaux.

Une première application de cette méthode syndicale, encore en formation parmi les travailleurs français, consiste d'abord à déterminer, d'une manière générale, les questions qui doivent être écartées du programme syndical, afin de pouvoir ensuite ob-

tenir plus facilement le concours des travailleurs sur les questions qui les intéressent directement et qui, par cela même, sont les plus susceptibles de les unir solidement. En d'autres termes, une bonne méthode doit nous conduire à savoir exactement et ce que l'on ne doit pas faire dans un syndicat et aussi ce que l'on y doit faire.

Ce que l'on ne doit pas faire, dans un syndicat, ce dont on ne doit pas se préoccuper, sous peine de dépenser ses efforts en pure perte, ce sont de ces questions théoriques visant à la suppression de la propriété individuelle, à la suppression des patrons, à la transformation immédiate et radicale de l'organisation sociale. Que des hommes suffisamment capables se préoccupent spécialement de ces questions générales, dont la réalisation est fort éloignée de nous, — si tant est que cette réalisation soit possible — je n'y vois pour ma part aucun inconvénient. Mais les syndicats, en tant que syndicats, n'ont ni le temps ni les moyens d'agiter utilement dans leur sein ces discussions purement théoriques. Ce sont des questions immédiates, urgentes, qui doivent absorber leurs préoccupations et leur activité. Leur mission doit, pour produire des effets utiles, se limiter aux questious présentes et pressantes. Que leur importe l'organisation sociale dans sept ou huit siècles à eux qui ont pour objet d'obtenir, sous peine d'avortement et de faillite, une répartition plus équitable de la richesse, de réaliser de meilleures conditions de travail pour eux et pour leurs successeurs immédiats.

Les syndicats sont en présence d'un système social établi, de patrons disposant de l'immense force que donne le capital; ils doivent donc concentrer tous leurs efforts sur le patronat afin d'obtenir ou de lui arracher pied à pied, par des négociations ou par la grève, s'il le faut, des améliorations immédiates et effectives. Ce que leurs efforts pourront ainsi perdre en étendue, ils le gagneront sûrement en résultats immédiats et tangibles.

D'autre part, le syndicat ne peut agir vraiment sur le patronat, il ne peut être accepté par lui et discuter d'égal à égal qu'à la condition de représenter une force ; or, pour constituer une force avec laquelle le patronat soit obligé de compter, le syndicat doit grouper dans ses rangs la moitié au minimum des ouvriers de la corporation. Et comment voulez-vous grouper cette proportion de travailleurs si le syndicat se préoccupe de problèmes purement théoriques, sur lesquels il n'y a pas dix ouvriers d'accord, au lieu de limiter strictement ses efforts à des questions de travail, à des questions professionnelles, dont tous les ouvriers sentent l'utilité

réelle et où ils aperçoivent immédiatement leurs intérêts corporatifs ?

Après cinquante années de tâtonnements et de recherches, les travailleurs anglais ont, depuis 1850 environ, trouvé la véritable méthode syndicale qu'ils appliquent avec la plus ferme persévérance et à laquelle ils doivent l'étonnant succès de leurs syndicats et de leurs fédérations. Si le temps n'était pas mesuré, je vous retracerais les difficultés qu'ils ont surmontées, les fautes qu'ils ont commises avant d'acquérir, en matière syndicale, les notions précises qui sont tout le secret de leur influence et de leur prospérité. L'un des hommes les plus considérables du mouvement ouvrier anglais, qui fut ministre du commerce, sous le ministère Gladstone, en 1892, M. Thomas Burt, ouvrier mineur, secrétaire général de l'Union nationale des mineurs du nord de l'Angleterre, a résumé d'un mot toute cette partie de la méthode syndicale des travailleurs anglais : « Ne vous inquiétez jamais, dit-il, de ce que vous ne pouvez pas atteindre, et ne vous troublez jamais de ce que vous ne pouvez pas éviter. »

En dehors de ces préoccupations théoriques sur la propriété, le patronat, etc., sur lesquelles il y a d'autant moins lieu d'insister que, en ce qui vous concerne, votre bon sens a depuis longtemps suffi à les écarter du programme des syndicats clermontois, il en est une autre de laquelle il faut dire un mot.

La politique et les syndicats.

Il s'agit de la politique dans les syndicats. Faire de la politique est certainement le péché mignon de tous les citoyens français. D'une manière générale, les esprits actifs ont jusqu'ici cru que la politique contenait la panacée universelle, qui doit infailliblement faire régner sur la terre toute la justice humaine et sociale que les poètes ont rêvée. Malheureusement, c'est le cas de dire qu'il y a loin de la coupe aux lèvres, de la théorie à la réalité.

En ce qui concerne le mouvement syndical, il n'est pas d'idée qui ait causé plus de déceptions, plus de mécomptes que la politique intimement mêlée aux questions ouvrières. Mais sur ce sujet délicat, il faut bien s'entendre.

Que les syndicats ouvriers demandent, réclament aux députés, aux pouvoirs publics, le vote de lois protégeant le travail de la femme et de l'enfant, garantissant les salaires dans le système des adjudications, assurant l'hygiène des ateliers, établissant la responsabilité des patrons dans les accidents dont les ouvriers sont

victimes, etc., rien n'est plus légitime. Qu'ils exigent absolument le maintien de la liberté d'association et de coalition professionnelles donnée par la loi de 1884, c'est même là un devoir. Qu'ils réclament une véritable neutralité et une sincère bienveillance des pouvoirs publics dans les conflits entre patrons et ouvriers, les syndicats ne font alors qu'user de leurs droits et de leurs prérogatives parfaitement justifiés et reconnus par tous les esprits libéraux et généreux. Qu'en cas de chômage intense et prolongé, plongeant des milliers de familles ouvrières dans la misère, les syndicats sollicitent le concours temporaire de l'Etat pour atténuer les souffrances imméritées; qu'ils sollicitent aussi l'appui financier de l'Etat en faveur des caisses de chômage organisées par les syndicats, ce sont là demandes parfaitement soutenables. Et l'on ne pourrait comprendre que l'Etat donnât chaque année des sommes considérables aux agriculteurs, par exemple, lorsqu'ils sont victimes de la grêle ou de la gelée, pendant qu'il refuserait toute aide matérielle aux travailleurs de l'industrie, momentanément dans un besoin extrême. Beaucoup d'autres propositions, d'ordre municipal ou législatif, peuvent être également très légitimes. En résumé, le syndicat peut et doit obtenir le concours et l'appui des pouvoirs publics pour réaliser une amélioration d'ordre général ou atténuer une calamité publique.

A vrai dire, ce que les syndicats doivent s'interdire, ce n'est pas une demande ou une pression sur le Parlement en vue d'un résultat déterminé et précis, mais c'est de s'occuper, à un degré quelconque, des élections, soit municipales, soit législatives. Les préoccupations électorales ont toujours été néfastes aux syndicats, même lorsque, par extraordinaire, ils voyaient leurs candidats triompher. Rien n'est plus dissolvant que cette action électorale et si l'on a dit que, en ce sens, la politique divise les hommes, on peut bien plus sûrement affirmer qu'elle tue les syndicats.

Il est à peine besoin d'ajouter que les membres des syndicats peuvent, en toute liberté, appartenir, comme citoyens, aux groupes politiques de leur préférence. Pour dire toute ma pensée, les travailleurs ne peuvent pas se désintéresser des questions politiques et électorales et ils doivent, comme citoyens, courageusement intervenir pour assurer, au moment opportun, une représentation capable et digne de diriger les affaires de la cité, du département et du pays.

Mais, de grâce, évitons la confusion et ne brouillons pas les problèmes distincts, quoique connexes, du travail et de la poli-

tique. Que les travailleurs s'occupent avant tout de leurs intérêts corporatifs et professionnels, puis qu'ils n'oublient pas les intérêts généraux et politiques. En un mot, que les intérêts immédiats du travail soient défendus dans les syndicats et que l'on fasse ensuite de la politique dans les groupes politiques et lors des élections. Toute autre méthode conduit à l'émiettement des forces ouvrières, à la dislocation des syndicats.

Pour en finir avec ce sujet, non seulement les syndicats ne doivent pas s'occuper directement des élections, mais les hommes placés à la tête des syndicats, qui ont obtenu la confiance des ouvriers par leur dévouement aux questions corporatives, ne doivent jamais se servir de cette confiance comme d'un piédestal pour devenir des candidats. Ils doivent à leurs camarades cette preuve de désintéressement ; d'ailleurs, les services qu'ils rendent dans les syndicats et la satisfaction qu'ils en retirent doivent leur enlever toute idée, au fond vaniteuse et personnelle, malgré les grands mots dont on se plaît à l'entourer, de devenir même de simples conseillers municipaux.

Plus tard, lorsque les cadres du mouvement syndical seront bien fournis, lorsque les grands syndicats pourront, sans préjudice, sacrifier quelques hommes de valeur et de dévouement, il y aura lieu de modifier cette tactique et de la rendre plus souple. Pour le moment, et pour longtemps encore, elle doit être la regle de tout syndicat sérieux et de tous les hommes qui s'y consacrent.

Cette manière de voir, qui tend résolument à subordonner la politique aux syndicats et à l'action corporative fut, pour le dire en passant, la véritable cause des orageux incidents du congrès international de Londres, de l'an dernier, et vous vous rappelez que, à la section française, ses partisans ont, non sans peine, obtenu la victoire.

Attributions des syndicats.

Ayant ainsi déblayé le terrain en indiquant ce que les syndicats ne doivent pas faire, il faut maintenant établir le rôle positif de l'action syndicale, ce qui revient à déterminer les véritables attributions du syndicat ouvrier.

Ces attributions seront, vous le savez déjà, essentiellement pratiques, exclusivement limitées aux questions professionnelles et corporatives. Quoique ainsi circonscrit, le champ d'activité des syndicats reste encore très grand, très varié, et capable d'uti-

liser toutes les bonnes volontés, capable de susciter les plus vigoureux efforts des travailleurs.

Il suffit, pour le prouver, d'énumérer les attributions essentielles du syndicat.

La première et la plus importante consiste à obtenir la fixation, et, toutes les fois que la chose est possible, l'augmentation des salaires de la corporation. Un syndicat doit viser sans cesse à établir un tarif, régulièrement signé par les patrons et les délégués du syndicat, qui fixe le prix minimum du travail. Remarquez que ce tarif a précisément pour objet de fixer un minimum de salaire non pas seulement pour l'ouvrier habile, mais surtout pour l'ouvrier de force moyenne, et pour le faible, afin d'empêcher un patron de saisir toutes les occasions, bonnes ou mauvaises, de lui rogner son salaire. Mais un tel résultat, il faut le dire, ne peut être obtenu que par un syndicat solide et bien organisé.

Le syndicat doit s'efforcer de réduire graduellement la durée de la journée de travail, afin d'augmenter le repos et le loisir des uns et d'assurer de la besogne à un plus grand nombre de travailleurs. Cette grosse question de la réduction des heures de travail doit être sans cesse présente à l'esprit des syndiqués, car, pour difficile qu'il soit de la réaliser, elle constitue l'une des plus urgentes réformes de l'organisation sociale moderne.

Il faut aussi obtenir une rétribution supplémentaire pour tout travail fait après la journée normale et notamment pour le travail de nuit. C'est le meilleur moyen de combattre ces mauvaises habitudes des patrons qui, cédant aux fantaisies de la clientèle, font travailler leurs ouvriers sans se soucier de leur repos ni de leur santé.

Le syndicat doit faire son possible pour soutenir ses adhérents sans travail, en s'efforçant de leur procurer un emploi, et en organisant des caisses de chômage quand faire se peut.

En cas d'accidents, le syndicat doit tout faire pour obtenir, en faveur de la victime, réparation par le patron du préjudice causé. A ce propos, j'ai appris avec plaisir que l'Union, se solidarisant avec le syndicat des employés de chemins de fer, a récemment demandé aux députés le vote, avant 1898, du projet de loi sur les accidents, qui depuis douze ans fait la navette du Palais-Bourbon au Luxembourg; espérons que la Chambre se décidera à le voter définitivement avant de terminer son mandat.

Surveiller de près le système irrationnel des assurances en cas d'accidents et demander que ce soit les patrons qui en *sup-*

portent tous les frais, c'est-à-dire qui paient les primes aux compagnies d'assurances.

Tenir la main à ce que l'apprentissage soit fait sérieusement et s'opposer à ce que les enfants placés dans un atelier soient transformés en coursiers ou même en domestiques. Limiter le nombre des apprentis, afin que dans chaque métier il n'y ait pas la disproportion existante entre la demande et l'offre de bras — ce qui cause directement l'abaissement des salaires.

Ce droit pour les syndicats d'intervenir dans la question de l'apprentissage est jusqu'ici très contesté. Sans doute, il faut reconnaître que ce sont les patrons qui, mieux placés que nous pour connaître les besoins de leur industrie, devraient eux-mêmes déterminer le nombre des apprentis. Mais comme il est manifeste qu'un grand nombre de patrons n'ont aucun souci de leur responsabilité vis-à-vis des enfants qui leur sont confiés comme apprentis, il faut bien que les syndicats suppléent à cette grave insuffisance patronale en s'efforçant de limiter raisonnablement le nombre des apprentis; dans le double but d'enrayer les diminutions de salaires dont les apprentis sont souvent la cause involontaire et, en même temps, pour mieux assurer à ces jeunes gens, ouvriers de demain, le développement de leurs connaissances et de leurs aptitudes professionnelles. On ne fait plus d'apprentis; tel est le cri général par lequel s'exprime l'un des graves dangers actuels dont l'industrie est menacée, — danger dont le patronat est en grande partie responsable.

S'opposer au travail de la femme dans les ateliers et dans les usines, là où elle est employée pour remplacer l'homme. Nos bons économistes ne cessent de préconiser le travail de la femme, mais, comme bien vous pensez, s'ils prêchent le travail de la femme, même dans les usines les plus malsaines, comme dans les fabriques de porcelaines de Limoges, ils se gardent bien de donner l'exemple en faisant travailler leurs femmes et leurs filles. Ils comprennent fort bien, pour eux, qu'un foyer sans la femme n'a plus aucun attrait, que les enfants sont alors exposés aux plus grands dangers, mais ils pensent en même temps que la famille de l'ouvrier n'a droit ni à cette satisfaction ni à ces garanties. Eh! bien, les syndiqués ne doivent pas se lasser de leur crier que l'homme doit nourrir la femme et non pas l'obliger à gagner sa vie. Quant aux femmes qui, par des circonstances particulières, sont dans la dure nécessité de travailler, il y a suffisamment de travaux qui leur sont propres, sans les introduire dans les métiers occupés par des hommes, introduction dont le

seul vrai motif est l'avilissement des salaires; au surplus, l'emploi de la femme dans les usines, côte à côte avec l'homme, est une cause fatale de démoralisation, et aussi de la dépopulation de laquelle on se plaint tant. En attendant mieux, les syndicats doivent surveiller de près l'application de la loi du 2 novembre 1892 sur le travail des femmes et des enfants dans les ateliers.

Ils doivent aussi poursuivre fermement la campagne commencée, et qui a pour but de mettre un terme aux abus du système actuel des adjudications au rabais. Dans toute entreprise de travaux publics, l'Etat, le département ou la commune, qui sont alors les véritables patrons, ont pour devoir de prendre les mesures qui assurent à l'ouvrier un salaire exactement équivalent à celui qu'il recevrait dans l'industrie privée. En d'autres termes, il n'est pas admissible que les rabais se fassent sur le dos de l'ouvrier. A ce sujet, je puis vous dire que, prochainement, le Conseil supérieur du travail, sur la demande de notre dévoué camarade Keüfer, étudiera cette question. Il faut espérer que le vœu qu'il émettra sera favorable à cette légitime revendication.

Il est inutile de vous rappeler que les conseils de prud'hommes sont du ressort immédiat des syndicats et qu'ils doivent s'occuper activement de l'élection de leurs membres ouvriers.

Nous pourrions étendre encore cette liste déjà longue des attributions du syndicat et parler de la nécessité de combattre le travail aux pièces et de lui substituer le travail à la journée, partout où faire se peut, de l'utilité d'un jour de repos par semaine, des cours professionnels, des bibliothèques, etc., etc. Mais il faut s'arrêter. Cette nomenclature est d'ailleurs suffisamment étendue pour démontrer jusqu'à l'évidence combien est grande la sphère d'action du syndicat, même en la limitant, comme nous l'avons fait, aux questions strictement professionnelles et corporatives.

Nécessité d'une bonne organisation.

Mais pour qu'un syndicat puisse se consacrer utilement à cette tâche ardue, pour qu'il puisse réaliser ce programme, même sur un seul point, il faut qu'il soit organisé solidement, qu'il fonctionne régulièrement. Or, tous ceux qui ont passé par les fonctions syndicales savent combien il faut dépenser de temps et d'efforts pour assurer la vitalité et le développement du syndicat. Ils savent quelle peine il y a à rallier et à grouper les indécis, les hésitants. Vous connaissez le raisonnement spécieux de celui qui ne comprend pas encore l'utilité, la nécessité du groupement. Il

commence généralement par dénigrer le syndicat, disant qu'on ne fait rien, que c'est de l'argent dépensé en pure perte ; puis il s'en prend aux membres du bureau. Il leur trouve tous les défauts ; cela se comprend, puisque ceux-ci s'efforcent de lui faire comprendre que son intérêt autant que son devoir lui commandent de rester uni avec ses collègues et que, finalement, — c'est là leur grand crime — ils lui réclament le versement d'une modeste cotisation de 50 centimes ou d'un franc par mois. Oui, la seule besogne, avec ses soucis, ses tracas, d'assurer le fonctionnement du syndicat constitue un véritable travail et exige du dévouement de la part des membres du bureau.

Si à cette tâche d'ordre intérieur, d'une si grande importance, — puisque en la négligeant seulement le syndicat ne peut vivre et acquérir quelque prospérité — si vous ajoutez toutes les questions, toutes les revendications du programme que nous venons d'établir, lesquelles constituent le domaine propre de l'association syndicale, vous reconnaîtrez certainement qu'il y a là de quoi occuper et absorber les plus ardentes activités.

Au surplus, il ne faut pas se payer de mots et croire que tous les membres d'une Chambre syndicale rivalisent à l'envi de zèle pour assurer la vitalité de l'Association et faire aboutir ses revendications même les plus urgentes. Par une illusion et un travers très communs, on croit qu'il suffit d'adhérer à une Chambre syndicale pour que les salaires soient plus élevés, les heures de travail réduites et que toutes les améliorations se réalisent comme par enchantement. On remarque aussi que ceux qui s'occupent le moins, qui ne se dérangent jamais, qui ne prennent pas même la peine d'assister aux réunions et d'apporter leurs cotisations, sont ceux-là mêmes qui réclament toujours, qui critiquent sans cesse les hommes plus dévoués qui donnent une partie de leurs rares loisirs pour faire vivre l'œuvre commune.

En réalité, les syndicats — même les plus grands — ne vivent, ne se développent, n'atteignent leur but que grâce à une poignée de militants, d'hommes actifs qui, animés du sentiment social, donnent sans compter leurs forces et leur temps — la pénible journée terminée — pour faire les affaires de la corporation et assurer la bonne marche du syndicat. Et vous savez que parmi les nombreux avantages attachés à ce poste de combat, se trouve presque toujours celui d'être traité de meneur par certains patrons qui, lorsqu'il y a baisse de travail, récompensent généralement ces hommes dévoués en les renvoyant les premiers.

Toutes ces raisons, appuyées, j'ose le dire, sur l'expérience et

sur l'histoire du mouvement syndical moderne, nous paraissent justifier pleinement la méthode syndicale, que nous venons d'esquisser sommairement et d'après laquelle les syndicats, pour produire des résultats effectifs et pratiques, doivent se limiter aux questions corporatives et professionnelles. Pour produire un effet, il faut savoir limiter son effort et préciser son but. Tout syndicat qui n'adopte pas cette tactique est d'avance voué à l'impuissance et à la stérilité. Il lui sera impossible de produire une impression suffisante sur les patrons, pas plus qu'il ne pourra acquérir quelque influence sur l'ensemble des ouvriers de sa corporation.

Ayant ainsi défini, aussi nettement que possible, le but, la méthode et les attributions du syndicat ouvrier, il faut maintenant dire un mot des moyens qu'il doit employer pour se défendre et atteindre ses fins.

Moyens d'action. — La grève.

Sans vaines circonlocutions, il faut carrément dire que le seul moyen efficace à la disposition du syndicat, c'est la grève. Il est vraiment étrange qu'aujourd'hui — 33 ans après le vote de la loi sur les coalitions — il faille encore affirmer ce droit imprescriptible du travailleur de refuser son concours quand il se croit lésé ou frustré dans la rémunération de son travail. A vrai dire, ce n'est pas le droit de grève qui est contesté de nos jours, mais plutôt ses conséquences et ses résultats. Une foule de bonnes gens pleurent encore — il est vrai que ce sont quelquefois des larmes de crocodiles — sur les misères de ces malheureux grévistes, sur les sommes énormes qu'ils ont volontairement perdues par la suspension du travail, sur les souffrances de leurs familles, etc., etc. Et ces braves gens ne prennent pas la peine de regarder que la grève est, à part quelques exceptions, le seul procédé par lequel les travailleurs puissent améliorer les conditions du salaire et du travail dans leur corporation; que c'est presque toujours par des luttes et des conflits que les ouvriers se sont assurés, au cours du siècle, une plus juste répartition des produits du travail.

Voyez-vous les ouvriers de toute une corporation demandant à leurs patrons, par une supplique bien rédigée, une augmentation de salaire, en ayant soin de les prévenir que, s'ils refusent de l'accorder, ils sont assurés d'avance que leurs ouvriers continueront à travailler aux mêmes conditions, attendant tout de la

générosité de leurs patrons? Après avoir bien ri de cette candeur et de cette naïveté, les patrons répondraient que leurs ouvriers ont bien raison de compter sur leurs bons sentiments, mais que, à leur amer regret, les difficultés de l'industrie, la concurrence, les charges qu'ils supportent déjà, les empêchent malheureusement de pouvoir accorder, pour le moment, l'augmentation demandée! Non, malgré ses inconvénients et ses dangers réels, les travailleurs sont obligés d'employer la grève, dans le plus grand nombre de cas où ils voudront obtenir une modification des conditions du travail de toute la corporation.

Mais la grève est un outil, et comme tous les outils, il faut savoir s'en servir; c'est même un couteau à deux tranchants, pouvant facilement blesser ceux qui s'en servent. Déclarer une grève à tort et à travers, sans motifs sérieux, sans avoir bien réfléchi si le moment et les circonstances sont favorables, est une pure folie, condamnée d'avance à un échec. Le syndicat a précisément pour mission de régulariser les tendances individuelles vers la grève, de les paralyser même, et de mesurer toutes les conséquences d'une grève avant de la provoquer. Par un syndicat, des négociations courtoises, conciliantes, modérées sont possibles avec les patrons qui ont conscience de leurs devoirs de patrons. Aussi, peut-on dire, contrairement aux préjugés courants, qu'avec les syndicats la grève n'éclate plus sans rime ni raison; que, grâce à leur intervention, beaucoup de conflits sont évités, et que, au surplus, les grèves provoquées et dirigées par les syndicats produisent des résultats beaucoup plus satisfaisants pour les travailleurs.

Il n'est pas besoin d'ajouter que les syndicats ne doivent pas systématiquement pousser à la grève. Leur rôle, au contraire, est de l'éviter toutes les fois qu'il est possible, en négociant directement avec les patrons, avant toute interruption de travail. Encore faut-il que les patrons veuillent négocier, veuillent parler et discuter avec les représentants du syndicat — ce qui n'arrive pas toujours. Or, pour que les patrons acceptent cette discussion, pour qu'ils consentent à accorder une amélioration quelconque à leurs ouvriers, il faut qu'ils soient bien convaincus que les ouvriers sont unis, qu'ils se sentent étroitement les coudes, qu'ils sont résolus et préparés à la lutte, à la grève; en un mot, il faut qu'en recevant une délégation du syndicat, les patrons sachent que ce syndicat est une véritable force, avec laquelle ils doivent compter. Alors, la crainte est pour eux le commencement de la sagesse, et, par des négociations habiles, par des con-

cessions mutuelles, une entente s'établit, une amélioration est obtenue sans grève, grâce à la pression naturellement exercée par le syndicat. Ce qui explique et permet d'espérer qu'à mesure que les syndicats seront plus forts et plus influents, les grèves deviendront plus rares, en même temps que les travailleurs obtiendront peu à peu une plus juste répartition des produits du travail. Par l'organe du syndicat, les ouvriers discuteront d'égal à égal avec les patrons les conditions du marché du travail, et les conflits — car il y en aura toujours — pourront être tranchés non plus par la grève, mais par les commissions mixtes temporaires ou permanentes, les conseils de conciliation ou par des arbitres.

Non seulement l'Angleterre nous offre depuis longtemps ce réconfortant spectacle, mais, même en France, des exemples pourraient être cités, en ne les cherchant que là où ils peuvent se produire, c'est-à-dire dans les quelques métiers solidement organisés.

Pourtant, comme toute règle générale, celle-ci comporte au moins une exception, relative aux 250,000 employés de chemins de fer. Les chemins de fer étant un véritable service public, dont l'arrêt perturberait profondément la vie économique et sociale du pays, nous partageons l'opinion du *Syndicat professionnel des employés de chemins de fer* (auquel le comité de Clermont est adhérent) qui se refuse à employer la grève comme moyen d'action — ce qui ne veut pas dire du tout que le Parlement puisse, sans injustice, retirer ce droit aux travailleurs des voies ferrées. Mais si les employés de chemins de fer ne doivent pas recourir à la grève, nous estimons, en revanche, que l'Etat doit intervenir en leur faveur d'une façon toute spéciale, afin de contrebalancer la toute-puissance des compagnies et de faire aboutir, au moyen d'un comité spécial, par exemple, où l'Etat, les compagnies et le personnel seraient représentés en proportion égale, les améliorations légitimes demandées par les employés et leurs diverses associations syndicales.

Fédération nationale professionnelle.

Voici donc, camarades, le syndicat constitué comme un organe professionnel et corporatif proprement dit, avec son objet, sa méthode, ses attributions et ses moyens d'action. Mais ce groupement, auquel tout ouvrier, également soucieux de sa dignité et de ses intérêts, a le devoir rigoureux d'appartenir, n'est

que le premier élément, élément primordial et essentiel d'ailleurs, d'une organisation corporative complète. Livré à ses seules forces, le syndicat est insuffisant pour atteindre pleinement son but ; il aurait neuf chances sur dix d'être écrasé par les forces du patronat et du capital dont il doit être le contre-poids, sinon le régulateur social.

Pour atteindre pleinement son but, pour devenir une force économique et exercer une véritable action sociale, le syndicat doit être lui-même adhérent à la fédération de son métier. La fédération nationale de chaque corporation est une institution indispensable pour faire produire à chacun des syndicats adhérents son maximum de résultats ; la fédération décuple les efforts, dirige la propagande et l'activité, apporte un concours réel lors des conflits et des grèves, en un mot, consolide et fortifie puissamment l'action syndicale. Une corporation n'est vraiment organisée que lorsqu'elle possède une fédération nationale.

Je ne serais contredit par aucun de mes confrères en affirmant que le syndicat des typographes de Clermont puise sa force principale dans la Fédération du Livre qui, fondée en 1881, comprend, à l'heure actuelle, 157 syndicats et 7,439 membres payant régulièrement leurs cotisations et qui possède 100,435 fr. 57 c en caisse (1).

Nos camarades du bâtiment possèdent, eux aussi, une fédération nationale qui admet dans ses rangs les syndicats des diverses corporations de cette grande industrie. Je sais que la fédération du bâtiment n'est pas encore parvenue à se constituer solidement. Il n'en reste pas moins que cette organisation nationale, quelque imparfaite qu'elle soit, doit obtenir votre concours et votre adhésion, afin de contribuer de toutes vos forces à lui acquérir une meilleure organisation et un plus grand développement.

Que si, cependant, l'expérience démontrait aux travailleurs du bâtiment que la fédération existante n'acquiert pas une vitalité suffisante, il y aurait lieu d'examiner alors si une fédération de chacun des métiers du bâtiment n'aurait pas de plus sérieuses chances de succès. Les éléments de ces diverses fédérations sont d'ailleurs constitués ; en effet, il existe actuellement en France environ 60 syndicats de plâtriers et peintres ; 100 syndicats de

(1) Bilan de la Fédération du Livre au 31 mars 1897. *(Typographie française* du 1er juillet 1897.)

menuisiers et ébénistes; 68 syndicats de tailleurs de pierre et 55 syndicats de charpentiers, pour ne parler que de ces quatre corporations principales. Il serait donc possible de fonder dès maintenant quatre fédérations de métiers qui, par suite de leur plus parfaite homogénéité, pourraient fonctionner et se développer dans de bonnes conditions. C'est là une idée que je livre à l'étude des syndiqués du bâtiment.

Il y aurait beaucoup à dire sur l'utilité et la nécessité, pour les syndicats de chaque profession, de posséder une fédération reliant solidement entre eux tous les syndicats et tous les travailleurs français de la même corporation. Si le temps ne permet pas de s'arrêter davantage sur cet important sujet, je dois du moins vous rappeler que le congrès de Limoges, en 1895, a jeté les premières bases de la Confédération du travail. Cette grande institution que le congrès tenu à Tours, l'an dernier, s'est efforcé de consolider, a pour but de grouper entre elles toutes les fédérations professionnelles existantes, afin de donner plus d'unité, plus de cohésion et plus d'ampleur au mouvement syndical français. Bien que la confédération soit encore à l'état embryonnaire, il faut espérer qu'elle saura acquérir peu à peu la vitalité qui lui manque encore.

Fédération internationale.

Si les travailleurs syndiqués veulent exercer une action effective sur le marché du travail, il leur faut se rendre compte que l'ordre économique moderne n'est pas national, mais qu'il est depuis longtemps international. La hausse et la baisse des salaires dans une nation quelconque de l'Europe, la prospérité ou le trouble dans un métier à l'étranger exercent inévitablement une réaction sur notre propre situation. C'est là un phénomène qui nous échappe trop souvent. Aussi, croyons-nous que les travailleurs doivent viser à unir les diverses fédérations qui existent en Europe en une fédération internationale de chaque profession. Une telle organisation, dont l'utilité se fera de plus en plus sentir, doit, comme le syndicat lui-même, et plus strictement encore, limiter son action aux questions d'ordre professionnel et économique. Cependant si, pour notre part, nous sommes fermement partisan de l'internationale des travailleurs, sur le terrain économique exclusivement, cela ne saurait nous faire oublier une minute nos devoirs de citoyen français.

Unions de syndicats et bourses du travail.

Mais examinons ce grand problème de l'organisation ouvrière

par un côté qui, nous touchant de plus près, sera plus facilement senti et plus commode à réaliser. Je veux parler de l'entente, de l'union qui doivent exister entre tous les syndicats d'une même ville et qui peuvent se manifester soit sous la forme d'une Union des syndicats proprement dite, soit sous celle d'une Bourse de travail.

Nous sommes là sur un terrain aussi agréable que familier. Depuis cinq ans, qu'ensemble nous avons fondé ce lien de solidarité entre les syndicats clermontois, vous avez pu apprécier et ses bienfaits et les services qu'il peut rendre. En dehors de son action extérieure, au conseil des prud'hommes notamment, le principal mérite de notre Union — je dis notre, car je suis toujours avec vous, par le cœur et par la pensée — est de faire naître et croître entre les membres des diverses corporations, qui auparavant se connaissaient à peine, des sentiments d'estime réciproque et de fraternité, sur lesquels il est ensuite plus facile d'édifier l'œuvre commune de solidarité.

Avec qui, d'ailleurs, pourriez-vous vous unir, sinon avec les travailleurs qui, à travers la diversité des professions, ont les mêmes intérêts, les mêmes besoins, les mêmes aspirations? Je n'insiste pas davantage sur cette union nécessaire entre les syndicats, puisque dans la légitime grève de nos camarades plâtriers, vous avez donné la preuve de la vitalité de l'Union des Syndicats de Clermont.

Résumé et Conclusion.

Camarades,

Nous venons d'examiner ensemble l'idée syndicale sous ses différents aspects. Nous avons montré que le but du syndicat consiste essentiellement dans la défense des intérêts professionnels et corporatifs. Enumérant ses nombreuses et véritables attributions, nous avons essayé de définir *la méthode* qui convient au syndicat, ne se préoccupant que de questions pratiques, d'intérêts précis et rejetant, comme n'étant pas de son domaine, toute discussion théorique sur la transformation plus ou moins lointaine et plus ou moins problématique de l'ordre social et politique existant. Il nous semble évident, en effet, que pour constituer un syndicat solide, capable de défendre et d'améliorer peu à peu la condition de l'ouvrier, il faut adopter une méthode sûre et éprouvée et ne pas introduire, sous prétexte de discuter les plus grandes questions qui agitent le monde, des ferments de discorde qui conduisent infailliblement les syndicats à la désagrégation et à

la ruine. Je puis vous dire qu'en ce moment même — et les incidents du congrès de Londres ont largement contribué à ce résultat — les syndicats importants de Paris évoluent très sérieusement dans cette direction.

Sans doute, en circonscrivant ainsi leurs aspirations et leur activité, les syndicats ne coopéreront pas directement à la solution radicale du grave problème social qui inquiète profondément la France et l'Europe ; mais il faut savoir se limiter et ne pas méconnaître ce sage proverbe : Qui trop embrasse mal étreint. Et qui oserait affirmer, au surplus, que les syndicats, en s'occupant exclusivement et fermement de la défense des intérêts immédiats et matériels des travailleurs, ne contribueront pas, d'une façon effective, à rapprocher de nous l'époque heureuse où cette grave question sociale sera enfin résolue.

Après avoir rappelé que la grève est le moyen à la fois efficace et dangereux dont les syndicats doivent se servir, nous avons indiqué que la fédération constituait le véritable organe d'une corporation syndiquée ; enfin, à côté de cette organisation nationale, il y a place, avons-nous dit, pour les unions de syndicats de chaque ville, à l'exemple de celle qui nous vaut le plaisir de cette cordiale réunion.

Pour terminer cette causerie, vous me permettrez, camarades, de vous présenter quelques vœux :

A ceux d'entre vous qui n'appartiendraient pas encore au syndicat de leur corporation, ou qui l'auraient abandonné dans un moment d'oubli, je demanderai de marquer cette journée par une franche adhésion à leur syndicat où ils seront bien accueillis.

Quant aux camarades des professions où un syndicat n'existe pas encore, je les engage vivement à prendre l'initiative de cette création utile et à demander pour cela le dévoué concours du Comité de l'Union qui, ils peuvent en être assurés, ne leur fera pas défaut.

Mon dernier vœu, camarades, mais le plus vif, est pour cette chère Union que vous avez fait grandir depuis mon départ par la fondation des syndicats des tapissiers, des carrossiers et des métallurgistes, ce dont je vous félicite autant que nos nouveaux amis. Continuez donc, par votre dévouement, par votre persévérance, à assurer la prospérité de cette œuvre commune, fruit de vos sentiments de fraternité et de solidarité.

II. — COMMÉMORATION DU 40e ANNIVERSAIRE DE LA MORT D'AUGUSTE COMTE.

La réunion habituelle au cimetière du Père-Lachaise a eu lieu le 5 septembre dernier. Quatre discours ont été prononcés : le premier, sur la tombe d'Auguste Comte, par M. Higginson, de Manchester; le second, pour rappeler la mémoire de Fabien Magnien, par M. Emile Antoine; le troisième, sur la tombe de Clotilde de Vaux, par M. Lucien Momenheim. Nous donnons ci-dessous le texte de ces trois discours. M. Fagnot a lu sur la tombe de Mme Robinet l'éloge prononcé jadis par M. Pierre Laffitte et qui reste la meilleure appréciation de notre regrettée coreligionnaire.

A trois heures, les positivistes se sont de nouveau réunis rue Monsieur-le-Prince pour y entendre M. Ch. Jeannolle qui, dans une allocution fort goûtée, a indiqué les conditions indispensables au maintien et au développement du groupe positiviste.

Le banquet traditionnel, chez Tavernier aîné, a été honoré de la présence de plusieurs de nos confrères étrangers : M. Higginson qui le présidait, M. Ahmed Riza, notre vaillant confrère turc, et M. Léon Simon, notre sympathique confrère brésilien. Le caractère occidental du Positivisme se trouvait ainsi concrètement affirmé.

Plusieurs toasts ont été portés : par M. Momenheim à nos confrères absents et étrangers, à M. Jeannolle et à M. Pierre Laffitte; par MM. Higginson, Ahmed Riza et Léon Simon pour affirmer leur étroite solidarité avec le groupe central, enfin par MM. Keüfer et Vaillant, au nom des positivistes pour remercier M. Jeannolle d'avoir accepté la future direction du Positivisme et pour l'assurer du concours et du dévouement de tous.

M. Jeannolle a remercié dans une brève allocution.

La soirée s'est close par l'audition de : « Perpétuité », sonnet qui a paru dans la *Revue occidentale* et sur lequel notre confrère M. Thibaudeau a composé une musique expressive, qu'il a interprétée avec son talent habituel. L. M.

DISCOURS DE M. C. G. HIGGINSON

SUR LA TOMBE D'AUGUSTE COMTE

Au nom de l'Humanité.
L'amour pour principe et l'ordre pour base; le progrès pour but. — Vivre pour autrui : la Famille, la Patrie; l'Humanité. — Vivre au grand jour.

MES CHERS AMIS ET CORELIGIONNAIRES,

Nous voici réunis, selon notre habitude depuis quarante ans, non seulement pour honorer publiquement le nom immortel d'Auguste Comte, mais aussi, et à un plus haut degré, pour essayer très sérieusement de faire briller davantage l'affection chaleureuse que nous entretenons envers notre Maître, le vif désir que nous avons de devenir ses dignes disciples. C'est pour cela que nous sommes venus, quelques-uns même d'outre mer, à cet endroit le plus sacré du monde, à cette tombe où gisent les restes du grand prophète dont le monde avait si grand besoin.

Mort, il nous parle par les livres si pleins de sagesse qu'il nous a légués, en nous révélant comment, dans le temps passé, l'Humanité a vécu et grandi, comment on l'a aidée ou trahie; en appréciant les évènements actuels selon qu'ils font du bien ou du mal à l'Humanité, et en nous donnant de précieux conseils pour la bien servir à l'avenir. Le jour qui, il y a quarante ans, compléta sa vie objective n'a que commencé une vie, purement subjective, douée d'une puissance merveilleuse. Il a trouvé le monde en un désordre désastreux; il lui a donné tous les matériaux de l'ordre social et moral. Le monde avait grand besoin de la vraie religion; il lui a donné la religion de l'Humanité. Nous lui sommes redevables non seulement de la belle inspiration que nous tirons d'une vie singulièrement fidèle et dévouée, mais aussi de plusieurs livres qui forment, si j'ose le dire, la meilleure Bible de la réforme sociale et moderne que ce siècle pouvait attendre.

Il y a tant de choses qu'on pourrait dire à la gloire de notre Maître qu'on peut tous les ans dire quelque chose de nouveau; mais aujourd'hui je choisis un des conseils qu'il nous a donnés peu de temps avant sa mort, à la page 13 de sa *Synthèse subjective*,

et qui le caractérise. Il veut que l'on soit : *Conciliant en fait, inflexible en principe.*

De nos jours, on est trop enclin aux ménagements, nous avons grand besoin d'hommes et de femmes fermes. On ne peut pratiquer à la légère la religion de l'Humanité. Nous ne devons nous tenir pour satisfaits que lorsqu'elle se révèle dans toutes nos actions ; elle doit pénétrer dans toute notre existence, comme le sang de nos cœurs anime tout le corps jusqu'aux extrémités. Elle doit être vivement sentie et pleinement avouée. Or, il est tout à fait naturel et même bon que les chrétiens, les agnostiques et les autres, s'efforcent de critiquer raisonnablement notre religion; mais le monde ne se contentera pas du raisonnement, il aura recours à la contrainte, et, ce qui est beaucoup plus sérieux, à la corruption. Mais on n'a pu suborner notre Maître. Dès son enfance et jusqu'à sa mort il n'a jamais tenu compte des menaces ni des tentatives de corruption. Il a dit la vérité comme il l'a vue, d'un calme courage, sachant qu'il donnait ainsi à l'Humanité ce qu'il avait de plus précieux. En principe, il était inflexible ; c'est en vain que ses amis s'efforçaient, dans son propre intérêt, de le détourner de dire ou d'écrire ce qu'ils considéraient comme imprudent, il n'a pas permis que sa magnanimité rendît compte de ses actions à la prudence. Son exemple nous suffira; notre religion est une religion exigeante ; elle veut que nous ayons le courage et la fermeté qu'a montrés notre Maître. En conséquence de son inflexibilité en principe, il jouit encore, par le moyen de ses livres et de sa biographie, d'une influence bien plus grande que celle qu'il aurait pu gagner en ménageant ses vérités. Le nombre des positivistes est sans doute insuffisant; mais la nécessité est beaucoup plus frappante que nous nous raffermissions davantage dans notre religion et que nous cédions beaucoup moins à la persuasion séduisante du monde.

Or, il n'est pas trop difficile d'être *conciliant en fait* en même temps qu'inflexible en principe. Notre Maître, ce que prouve sa correspondance, était en effet très bienveillant et sympathique envers ceux qui n'étaient pas positivistes. Mais je voudrais citer comme exemple frappant de ses sentiments de conciliation ses vœux pour une alliance entre toutes les religions constituées, afin de combattre l'irréligion. Il avait dit (*Pol. Pos.* IV, 327, traduction anglaise) que tous les hommes étaient des positivistes spontanés, et qu'il ne leur manquait que le développement de leur positivisme. La ligne religieuse lui semblait alors éminemment possible; c'est de la part des chrétiens qu'il prévoyait les objections.

Puis, Comte a vu très clairement que, bien que la religion soit tombée en discrédit à cause des querelles entre les sectes diverses, cependant toutes les religions sont d'accord et insistent sur ce point-ci : que l'homme doit vivre non pas pour soi, mais pour un grand but au delà de soi; de sorte que toutes les religions ont cette grande affinité entre elles, qu'elles prêchent l'altruisme comme le grand but de l'homme; tandis que l'irréligion soutient qu'on ne doit rien considérer sauf le désir actuel. Aussi Comte voulait qu'au lieu d'injurier les autres religions nous formassions avec elles des relations amicales, en comprenant qu'elles sont les premières institutions que l'Humanité ait pu créer pour l'enseignement de la race humaine. Les Chrétiens ne se permettront pas de dire que Dieu ait créé la religion de l'Humanité, mais nous savons que c'est l'Humanité qui a créé les religions théologiques. Si nous suivons les conseils de notre Maître, nous sèmerons sa doctrine sur un terrain bien préparé; car les églises chrétiennes ne savent comment satisfaire aux besoins, ni de la génération actuelle, ni de celle qui arrive. Même actuellement elles s'adressent à la religion de l'Humanité, en incorporant dans le christianisme, au fur et à mesure, des vérités qu'elles puisent dans la doctrine inspiratrice de Comte. Elles prendront, comme elles le prennent actuellement, de nos mains amicales, le grand précepte religieux qui nous dit notre devoir envers les êtres collectifs « Vivre pour autrui : la Famille, la Patrie, l'Humanité ». A mesure de nos forces nous formerons, je l'espère, avec les autres religions une ligne religieuse, afin de combattre, de modifier, et peut-être de vaincre la grossièreté, l'intempérance, la convoitise, la fausseté et la cruauté de cette armée irréligieuse, qui, quand elle réussit, reste appuyée sur la ruine et l'injustice et est sapée par l'envie et la révolte; et qui, quand elle échoue, périt en traînant avec elle et les innocents et les coupables.

Voici un peu de la tradition de notre Maître; il a voulu que nous nous en souvenions; il approuverait maintenant que nous nous rappelions ici son précepte : « Conciliant en fait, inflexible en principe » et que nous le méditions.

Enfin, mes chers amis, en représentant, si peu que cela nous soit possible, l'église de l'Humanité entière dispersée par toute la terre, nous rendons notre hommage de reconnaissance affectueuse à la mémoire de notre Maître, dont nous désirons continuer l'œuvre en nous ranimant par l'exemple de sa vie de dévouement.

A LA MÉMOIRE DE M. FABIEN MAGNIN

(*16 juin 1810 — 18 mars 1884*).

Fabien Magnin ! ce simple nom écrit sur cette pierre nous rappelle, aux uns, d'inoubliables souvenirs personnels, à tous des exemples et des œuvres impérissables qui guideront la suite des générations positivistes. Car c'est le nom d'un disciple d'Auguste Comte, d'un apôtre de l'Humanité, d'un vrai chevalier, dont la vie fut rectiligne, simple, utile, dévouée.

Aux Abrets, terre du Dauphiné, où il naquit, M. Magnin fut initié à la vie normale dans cette humble demeure patrimoniale qu'il tint à conserver, au prix des plus grands sacrifices. Là il connut le foyer où, grâce au labeur paternel, la mère préside aux soins du ménage; là, il apprécia cette incomparable école d'apprentissage qui crée l'homme et le forme à la pratique de tous les devoirs essentiels; image fondamentale qui domina toutes ses conceptions ultérieures. Après un court séjour à Lyon, la ville initiatrice des grandes traditions industrielles, il revint faire, sous la direction paternelle, l'apprentissage du métier de menuisier, qui resta celui de toute sa vie. M. Magnin reçut autre chose de son père, la notion de la meilleure appropriation de la terre; c'est lui qui dirigea sa jeune intelligence vers ces séries de travaux, trop délaissés ou méconnus, qui constituent la plus pacifique des défenses nationales; indications dont il devait tirer plus tard des conséquences si importantes pour l'étude des questions sociales. Bien des fois il nous a raconté que son père, qui l'entretenait souvent de ces choses, avait rêvé de voir entreprendre, dans sa région, certains travaux d'irrigation et de culture qui n'étaient même pas commencés à sa mort, et que lui-même, comme son père, n'a pas vu réalisés. C'est en généralisant ces premières observations que M. Magnin établit cet important théorème : Dans l'organisation industrielle, ce qui manque c'est la prévoyance, et non les travaux utiles, car ils sont en si grand nombre qu'on peut affirmer, sans crainte, que l'espèce humaine en laissera toujours d'inachevés, quelle que soit la durée de son existence.

Bien d'autres questions, théoriques et pratiques, vinrent absorber cet esprit curieux, méditatif, ouvert à toutes les réalités positives. Admirablement armé du côté du bon sens, et doué

d'heureuses aptitudes abstraites, M. Magnin, en se fixant à Paris, put satisfaire au besoin qu'il avait d'acquérir des connaissances scientifiques, en suivant assidûment les cours du Conservatoire des Arts et Métiers, D'un autre côté, poussé par ses aspirations généreuses, il se tenait au courant des diverses tentatives de régénération sociale, qui agitaient l'élite prolétarienne, mais sans s'affilier à aucune, malgré ses relations personnelles. C'est à cette heureuse disposition, mentale et sociale, que M. Magnin dut de rencontrer, puis d'apprécier Auguste Comte. Il nous a rappelé, ici-même, comment s'étaient nouées ses relations avec l'auteur du *Système de Philosophie positive;* l'assistance à son cours d'astronomie produisit sur M. Magnin une impression ineffaçable, et il dit alors ce mot décisif, que tant d'autres ont répété et répéteront après lui : Nous sommes sauvés !

Il avait enfin trouvé, à trente-quatre ans, ce qu'il avait vainement cherché jusque-là, la doctrine qui allait coordonner ses observations et mettre en œuvre ses éminentes qualités d'apôtre et de protecteur du prolétariat. En retour de cette moisson de vérités que le philosophe lui prodiguait par poignées chaque semaine, M. Magnin contribua à mûrir et perfectionner les conceptions d'Auguste Comte, sur lequel il exerça une influence profonde. Nous pouvons en croire le témoignage d'un bon juge : « Lui seul, a dit M. Pierre Laffitte, pouvait coordonner avec « cette puissance les questions économiques, dont le détail lui « était familier. Il a été certainement, dans bien des cas, pour « Auguste Comte, un auxiliaire précieux et même indispensable, « par les renseignements qu'il lui apportait et les réflexions pro- « fondes dont il les accompagnait. » Associé à l'œuvre du Maître, il doit l'être dans l'expression de notre reconnaissance. D'ailleurs, en désignant M. Magnin pour lui succéder à la présidence de la Société Positiviste, présidence qu'il conserva jusqu'à l'âge de soixante-dix ans, Auguste Comte rendait hommage, à la fois, à son caractère, à ses talents, à ses services.

Elevant à des hauteurs jusqu'alors inconcevables la fonction du prolétariat dans l'organisation industrielle et sociale, M. Magnin le mettait à la juste place que les destinées humaines l'appellent à occuper. Le prolétariat exerce, concurremment avec les entrepreneurs, l'une des sept grandes magistratures qui, librement juxtaposées sur l'horizon commun, et se servant mutuellement d'appui, constituent l'ensemble des fonctions nécessaires à la vie sociale. Comme, dans l'une quelconque d'entre elles, l'élévation de l'organe tient à l'utilité de la fonction et à la perfection

la hauteur des magistrats réputés les plus dignes et les plus élevés; les préjugés de hauteur et de bassesse tombent, et, dans la considération publique, tout est vanité en dehors des vertus, des talents et des services. La mission du prolétariat ne se borne pas seulement au travail proprement dit, et au renouvellement constant de la population; à ces deux fonctions fondamentales viennent s'en ajouter deux autres qui consacrent, légitiment, sanctifient le salaire et le loisir nécessaires pour assurer l'existence domestique et sociale de chacun de ses membres. A lui incombe la protection des vieillards, des enfants, des infirmes, des délaissés, afin de substituer le plus possible l'assistance directe à l'assistance publique, toujours insuffisante, et qui pèse si lourdement sur les producteurs : c'est une mauvaise économie, disait M. Magnin, que celle qui est faite aux dépens du bonheur. A cette intervention chevaleresque du pauvre assistant ses frères vient s'ajouter un dernier office social : l'appréciation civique de tous les actes. Cette mission à laquelle les travailleurs ont été appelés par la Révolution, et que leur assigne la religion de l'Humanité, constitue une fonction sociale bien autrement importante que le vote, parce qu'elle seule peut assurer efficacement la prépondérance de la morale sur la politique. Voilà ce qui caractérise l'une des grandes destinations du Positivisme, l'incorporation du prolétariat à la société moderne; voilà la tâche à laquelle, d'accord avec Auguste Comte, M. Magnin appela les prolétaires régénérés.

Nul avant lui n'avait compris et rempli avec plus de dignité et de plénitude ce noble rôle de prolétaire. Le prolétariat était, à ses yeux, destiné à exercer la magistrature suprême de l'opinion. Dans le passé, les dieux vengeaient les fautes impunies ici-bas; mais ils ne sont plus. Qui les remplacera? Les magistrats politiques? Le catholicisme les a pour jamais dépossédés de cette fonction. Les industriels? mais ils sont juges et parties, car ils rendent des arrêts et tiennent entre leurs mains l'existence du travailleur. Cette fonction incombe au prolétariat : il constitue le corps social tout entier, dont les autres classes ne sont que les membres nécessaires; il remplit nos champs et nos villes; il juge, blâme ou loue, et, par son nombre et sa variété, son jugement pénètre partout. M. Magnin exerça cette fonction dans le domaine qui lui était accessible. Tolérant et délicat dans ses relations, il déployait une extrême énergie lorsqu'il s'agissait de blâmer les aberrations économiques, qui deviennent des crimes de lèse-hu-

à son berceau, la femme à son foyer, pour remplir les crèches et les ateliers. M. Magnin, qui signait « ouvrier menuisier », comme son titre de noblesse, aurait regardé comme une trahison de quitter sa profession. Il goûtait l'utilité de son œuvre, la grandeur de sa mission; il se devait à cette tâche. J'ai toujours présent le souvenir d'une journée passée avec nos coréligionnaires, Eugène Simon, ouvrier mécanicien, et Léon Benoist, ouvrier peintre, et terminée à Pantin, aux *Chevaliers de l'Arc*, où, mis en verve par l'enseigne de l'auberge, M. Magnin nous développa sa conception du rôle chevaleresque réservé au prolétariat, qui, sans armée ni gendarmerie, arrivera à constituer la moins surmontable des excommunications sociales. Il nous transportait dans l'avenir, mais nous comprenions qu'il ne créait rien, qu'il voyait mieux et avant les autres ; que les éléments de cette puissance existent, et que, pour la mettre en œuvre, il suffira de les régler et de les coordonner. M. Magnin a été l'incarnation de cette grande rénovation aux yeux d'Auguste Comte et de M. Pierre Laffitte, dont il justifiait les plus hautes espérances. Déjà, pour honorer sa mémoire, et renouveler ses exemples, son nom est donné à nos enfants : M. Magnin est devenu le patron des prolétaires régénérés.

M. Magnin envisageait toutes choses comme prolétaire et comme positiviste. Comme positiviste, il a été un modèle qui suscitera bien des émules, et qu'il sera bien difficile de surpasser. Il a eu la gloire d'avoir fait passer dans la réalité des choses l'alliance entre les philosophes et les prolétaires, sous la direction d'Auguste Comte puis de M. Pierre Laffitte. Il la réalisa sous toutes ses formes : en s'incorporant leurs enseignements, en les propageant; en donnant l'exemple du concours. La foi nouvelle présida à toutes ses actions : il s'était assimilé à un tel degré la doctrine positiviste qu'on pouvait l'estimer sienne. A l'appui des vues sociales qu'elle consacre, il avait accumulé une foule d'observations; il voulut les utiliser dans un travail d'ensemble, consacré à l'examen des « Questions sociales ». Il n'avait eu que fort tard le loisir de les rédiger; malheureusement les préoccupations politiques exagérées de notre milieu entravèrent l'accomplissement de cette tâche ; il mourut sans l'avoir achevée. Nous devons à la mémoire de M. Magnin, et à notre croyance, de mettre dans la circulation ces pages mémorables, ainsi que ses autres œuvres, afin que cet homme éminent vive en nous avec plus de force, et agisse sur un nombre de plus en plus grand de nos contemporains.

le Positivisme durant quarante années. Bien avant que le nom existât, l'apostolat positiviste avait compté, parmi nous, des représentants actifs. M. Magnin fut le premier des apôtres de la foi nouvelle. Animé du plus noble esprit social, c'est sa propre vie qu'il a résumée dans cette formule, qui pourrait servir d'épigraphe aux travaux de la propagande : *Rien n'est perdu dans notre action.* C'est lui qui forma le premier groupement positiviste. A Paris, comme plus tard, à Saint-Denis, à Puteaux, à Pantin, partout où il exerça son action, M. Magnin devenait l'âme du groupe qu'il attirait par sa grandeur morale, par sa connaissance des questions sociales, par son merveilleux don de formulation. Il n'est aucun de ceux qui l'ont connu qui n'ait recueilli quelqu'une des maximes par lesquelles il terminait, on peut dire sans appel, ses lumineuses expositions. Aussi tous se rattachaient fermement à lui. C'était un homme d'une parole inviolable et inviolée ; on le savait incapable d'un mensonge, d'une bassesse, d'une compromission : on avait foi en lui !

Guidé par le caractère social du nouveau pouvoir spirituel, autant que par les mérites de son fondateur et de son successeur immédiat, M. Magnin donna l'exemple de la subordination. C'est lui qui rallia les prolétaires positivistes autour d'Auguste Comte, service capital dans une religion dont l'action publique repose sur l'alliance d'une grande pensée et d'une grande force. Ce n'était pas, de la part de M. Magnin, une soumission aveugle : il trouvait même qu'on avait abusé du mot et de la chose. Il avait, en effet, remarqué que c'était parmi les disciples les plus féconds en formules vénérantes que surgissaient les moins subordonnés, les plus enclins, dans leurs révoltes, à utiliser ces mêmes expressions sacrées qui remplissaient leurs hommages, pour voiler leur ambition, leur égoïsme, ou leurs ressentiments. Combien de fois ne l'avons-nous pas entendu répéter ce judicieux conseil d'Auguste Comte : Défiez-vous de l'hypocrisie fondée sur le nouveau jargon sentimental et religieux ! Chez M. Magnin, la simplicité et la sincérité faisaient tout le prix de ses hommages et de son concours. D'esprit et de cœur il avait étudié, suivi, appuyé Auguste Comte ; il était donc bien préparé pour apprécier et soutenir son successeur. C'est en assistant, pour la première fois, à une leçon de M. Pierre Laffitte, qui avait pris pour sujet une question de philosophie première, que déjà M. Magnin avait entendu traiter par Auguste Comte, qu'il dit pour la seconde fois : Nous sommes sauvés ! Comme M. Magnin aimait à le rappeler, les prolétaires

Comte, lorsqu'il fut abandonné par les littérateurs et les savants, observèrent la même attitude lorsque la direction de M. Pierre Laffitte fut contestée. C'est que les prolétaires sont surtout dominés par le sentiment social ; c'est que, n'ayant pas de prétentions théoriques, ils se désintéressent des débats oiseux que suscite la poursuite d'une introuvable direction idéale. Chaque jour, leur pratique professionnelle les met en opposition avec les novateurs qui prétextent de l'insuffisance des chefs pour en demander la suppression : ce qu'ils jugent illusoire et impolitique dans l'ordre industriel, ils ne le blâment pas moins dans l'ordre spirituel. C'est pourquoi M. Magnin, à son éternelle louange, fit consister surtout sa présidence à résister aux dislocations, à assurer à M. Pierre Laffitte le plein et libre exercice de sa fonction.

Nous avons vu les heureux résultats de ce concours qui a enfanté l'âge d'or du Positivisme. Le fondateur n'était plus, mais ses disciples n'avaient qu'un esprit et qu'un cœur; toute leur âme était dans leurs yeux et sur leurs lèvres. C'était l'époque où le centre parisien était caractérisé par une trinité sacrée, où madame Robinet représentait l'action morale, M. Magnin l'apostolat, M. Pierre Laffitte l'action philosophique. Notre groupement était une chose sainte, le respect pour M. Laffitte en était la condition nécessaire. Pour l'avoir invariablement soutenu, M. Magnin trouva son calvaire, et connut la plus douloureuse des amertumes. Il faut que nous sachions tout ce que notre union a coûté; il faut que nous apprenions combien cette union sous un même chef est sacrée et doit être respectée. Un jour, sous le poids des critiques de coreligionnaires dont il estimait le caractère, M. Magnin crut avoir été trop loin dans sa subordination; toute son existence en fut comme flétrie : ou aurait dit qu'il avait renoncé à la douceur de vivre. Heureux qui mit alors un peu de baume sur ce grand cœur meurtri ! Il sortit de cette crise, attristé, non abattu, car il s'était ressaisi, grâce à son sentiment profond de la continuité.

Il y avait, en effet, chez M. Magnin un heureux équilibre moral qui lui faisait apprécier tout ce qu'a de bon la vie humaine, malgré ses imperfections et ses maux; et, ce qu'elle a de bon, il savait le découvrir, grâce à cette profonde sagesse qui frappe dans ses écrits comme elle ressortait dans tous ses actes habituels. Oui, à ses yeux, elle valait la peine d'être vécue, cette existence agrandie et embellie par la prévoyance et la morale sociale : « Il y a, disait-il, tant de choses à faire pour améliorer le sort des honnêtes

gens, de tous, et surtout des plus faibles ». De tout temps il fut heureux de son sort, et il sut le rendre heureux. Quand, dans une visite en Normandie, il déclarait qu'il avait « rencontré tant de bonnes gens dans ce monde, où il avait eu tant de plaisir à vivre », il exprimait un sentiment qui a fait le bonheur de son existence. C'est lui encore qui, après avoir subi, avec un calme stoïque, l'opération de la cataracte, disait à son compagnon de douleur, en voyant arriver la jeune dame, bonne et aimable, qui venait lui faire une lecture d'Auguste Comte : « J'ai toujours eu de la chance ! » Cette grande sérénité d'âme, cette bonne humeur étaient, chez M. Magnin, un héritage maternel : « Ma mère, disait-il, tenait à ce que chacun de nous s'endormît chaque soir, en paix, et content ! » Il l'avait initiée au Positivisme, et lui avait adressé le *Discours sur l'Ensemble*; de si longs préambules ne lui semblaient pas nécessaires pour accepter les solutions morales et sociales qui s'y trouvent développées et qu'elle était préparée à accepter. Lorsque M. Magnin sortit de cette crise exceptionnelle, son premier soin fut de relire sa correspondance avec sa bonne mère, pour laquelle il avait un culte profond : il en gardait les pratiques secrètes; elles sont faites pour demeurer dans l'intimité de notre cœur : on y pense toujours, on n'en parle jamais. Lorsque M. Magnin nous quitta, ce fut pour aller revoir encore son pays natal, la maison paternelle, le cimetière où reposent ses parents; il ne revint parmi nous que pour mourir, à Saint-Gratien.

Notre deuil dure encore, et déjà le nom de M. Magnin est devenu légendaire. « Vous penserez peut-être quelquefois au vieux président de la Société positiviste qui ne vous connaissait pas et que vous ne verrez sans doute plus », disait-il, lorsqu'après avoir présidé à l'installation de la Société positiviste du Havre, il prit congé de ses jeunes confrères. Le vœu qu'il exprimait alors s'est réalisé. Oui, nous tous qui avons eu le bonheur de le voir, de l'entendre, de l'entourer de notre affectueux respect, nous pensons souvent à lui, et, par notre culte, sa mémoire restera chère à ceux pour lesquels il a vécu et qui nous survivront. Nous lui saurons toujours un gré infini de ses services, de ses travaux, de ses exemples, et nous dirons toujours avec lui ces paroles par lesquelles il termina son discours sur la tombe d'Auguste Comte, lorsqu'il inaugura ce pèlerinage annuel : « De ces immenses services rendus par Auguste Comte, il en est un que je dois « signaler : c'est de nous avoir donné M. Pierre Laffitte pour « remplir les lacunes de son beau programme, notamment la « Philosophie première et la Morale positive, que sa mort préma-

ment suprême, c'est dignement couronner l'hommage que nous rendons aujourd'hui, au nom des positivistes occidentaux, à la mémoire vénérée de M. Fabien Magnin.

DISCOURS PRONONCÉ PAR M. LUCIEN MOMENHEIM

SUR LA TOMBE DE CLOTILDE DE VAUX.

Mesdames, Messieurs,

En terminant notre pèlerinage par une visite à la tombe de Clotilde de Vaux, nous donnons à l'ombre d'Auguste Comte une de ses satisfactions les plus chères.

Nous ne pouvons pas oublier que c'est ici que le grand philosophe vint chaque semaine, pendant dix ans, pour se recueillir, prier, méditer et puiser de nouvelles forces pour la continuation de la grande œuvre qu'il avait entreprise ; aussi le nom de madame Clotilde de Vaux sera-t-il toujours intimement lié à l'histoire de la fondation du Positivisme.

Mais on peut se demander, sans irrévérence, ce qu'il adviendra du grand effort tenté par Auguste Comte pour incorporer le culte de celle qu'il aima au culte même de l'Humanité.

Sans doute, nous devons faire la part de l'illusion produite par l'état de subjectivité dont est empreint tout véritable amour. Cependant, à travers les élans lyriques et les effusions mystiques où se complaisait Auguste Comte, l'image qu'il nous a laissée de la noble femme que nous venons honorer aujourd'hui ne paraît pas dépasser notablement la réalité.

Elle s'est peinte elle-même tout entière dans sa correspondance, alliant la sensibilité la plus vraie et la plus délicate à la dignité la plus noble, à la résignation la plus touchante et aussi, souvent, à la plus haute raison.

Clotilde de Vaux restera donc pour nous comme un type de perfection féminine dans lequel les qualités les plus diverses sont poussées à ce juste degré qui favorise leur équibre et leur harmonie.

A notre époque, où quelques femmes réclament avec ardeur pour leur sexe une participation effective aux privilèges mas-

dans, il est bon que le Positivisme, à l'appui de sa théorie féminine, puisse présenter des modèles accomplis de la vraie femme, de celles qui ne demandent à l'évolution sociale que l'amélioration de leur fonction ou le perfectionnement de leur propre nature, sans ambitionner un rôle public pour lequel elles ne sont pas faites. A cet égard, et quoique dans des situations différentes, madame Robinet et Clotilde de Vaux peuvent être proposées comme exemples.

Elles ne seront pas oubliées lorsque la glorification des femmes sera concrètement représentée dans le calendrier définitif qui succédera un jour à celui de transition, en usage actuellement parmi nous, et si, malgré le vœu d'Auguste Comte, Clotilde de Vaux ne symbolise pas à elle seule l'Humanité régénérée, sa mémoire n'en restera pas moins chère à tous ceux qui voient dans la femme la meilleure inspiratrice de nos efforts et le plus digne objet de notre affection.

TOAST DE M. LÉON SIMON

Mesdames, Messieurs,

Quoique l'usage de la langue française ne me soit pas très familier, vous voudrez bien me permettre, enhardi par l'exemple que vient de nous donner M. Jeannolle, de vous exprimer les sentiments de profonde satisfaction que j'éprouve à me trouver, dans l'intimité de ce banquet, au milieu de mes coreligionnaires français.

Je veux répondre aux sympathies que vous m'avez témoignées, en vous priant d'accueillir les considérations suivantes sur la situation actuelle du Positivisme au Brésil. Bien que je ne fasse que traduire mon impression personnelle, je crois cependant qu'elle sera de nature à vous intéresser.

On reproche aux Brésiliens de s'être laissés séduire principalement par le côté religieux du Positivisme et de se livrer à des pratiques cultuelles empreintes d'une certaine exagération.

Je suis le premier à reconnaître l'inconvénient des manifestations exclusivement sentimentales; la grandeur et l'efficacité de notre doctrine consistant dans le plus grand équilibre possible entre le sentiment, l'intelligence et l'activité. Nous avons ce-

pendant à cœur de la développer dans des conditions normales et régulières, et rien ne nous affecterait plus que de nous voir confondus avec les esprits métaphysiques et destructeurs, par une comparaison fâcheuse entre notre pratique religieuse anticipée et celle des cultes qui ont perdu leur raison d'être. Mais rassurez-vous, ce n'est pas notre cas. A part quelques exceptions inévitables, la grande masse des positivistes brésiliens et de ceux qui adhèrent à des degrés divers à notre foi est vraiment placée au point de vue d'ensemble réel qui nous garantit contre toute déviation.

Ce n'est pas à une interprétation particulière du Positivisme qu'il faut attribuer la différence que l'on observe entre la froideur réglée des Européens et l'exubérance brésilienne, mais bien aux conditions cosmologiques spéciales dans lesquelles nous nous trouvons placés. Nous vivons dans une nature très riche, constamment baignée de clarté et de chaleur. Comment s'étonner que les cœurs y vibrent plus énergiquement que dans les pays de froid et de brouillard?

Sans attacher plus d'importance qu'il ne convient aux formes mêmes du culte, elles ne sont pas cependant entièrement arbitraires; elles ont dû suivre l'évolution même de la vie individuelle et de la vie collective, toujours liées entre elles par un rapport constant. L'état de l'âme individuelle s'est caractérisé par l'attitude extérieure de l'homme; il est naturel que les progrès de la vie collective, l'améliorant sans cesse, cette attitude ait varié suivant les époques.

Lorsque Moïse conçut l'audacieuse entreprise de faire passer tout un peuple de l'état fétichique à un monothéisme pur, l'attitude se modifie; le sentiment de la pudeur, qui remonte presque aux commencements de l'Humanité, se trouve revêtu d'une consécration religieuse. Le nu est proscrit; il fut même question de porter un masque pour se présenter devant les tables de la loi; les femmes furent obligées de cacher leur chevelure et de voiler tout ce qui pouvait exciter la convoitise masculine. A mesure que l'Humanité se développe, on peut recueillir des observations analogues.

Il serait trop long et trop difficile d'énumérer toutes les transformations subies par la pratique extérieure du culte religieux en général, mais la modification de l'attitude du fidèle est le signe caractéristique de ces changements. C'est ainsi que successivement on a vu les uns aplatis dans la poussière, les autres se prosterner à genoux devant les idoles, la face contre terre, etc.

Aujourd'hui, Messieurs, grâce au génie d'Auguste Comte, que nous commémorons aujourd'hui, toutes les richesses intellectuelles et morales accumulées par nos ancêtres ont été fondues en une doctrine définitive; l'homme a pris possession de lui-même, et la religion normale n'est plus que le tableau de la longue évolution passée de l'Humanité préparant l'évolution future. Aussi, de prosterné qu'il était, l'homme s'est relevé et se relèvera comme il convient à la dignité humaine.

Si désormais ses genoux devaient fléchir, ce ne serait, pour me servir de la belle image du Dr Semerie, que devant la providence morale incarnée dans la personne de nos mères, femmes et sœurs, si aimablement représentées par les dames assises autour de nous.

Je serai pardonné de ce trop long discours si vous voulez bien, Messieurs, lever votre verre avec moi en leur honneur.

III. — Inauguration des bustes de Pinel et d'Esquirol

A LA SALLE DES ILLUSTRES DU CAPITOLE DE TOULOUSE

DISCOURS DU Dr ANT. RITTI

La huitième session du Congrès annuel des médecins aliénistes et neurologistes s'est tenue à Toulouse, du 2 au 6 août 1897. La municipalité toulousaine, heureusement inspirée, a fait coïncider, avec la séance d'ouverture du Congrès, l'inauguration solennelle des bustes de Pinel et d'Esquirol dans la magnifique salle des Illustres du Capitole; elle rendait ainsi un juste hommage à ces deux enfants du Languedoc, à la fois savants et hommes de bien, qui occupent une place éminente dans le mouvement scientifique du premier tiers de ce siècle.

Auguste Comte plaçait avec raison les « immortels travaux » de Pinel à côté de ceux des Bichat, des Cabanis, des Cuvier, etc., comme ayant contribué à faire de la physiologie une science positive (1); et aucun positiviste ne saurait oublier que, parmi les illustrations, telles que de Blainville, Poinsot, Navier, Broussais, qui assistèrent à son cours, en 1829, le maître comptait aussi Esquirol et qu'il lui témoigna publiquement, à lui comme aux

(1) Appendice au *Système de politique positive*, t. IV, p. 218.

autres, « sa reconnaissance pour la manière dont ils accueillirent cette nouvelle tentative philosophique (1) ».

La cérémonie d'inauguration eut lieu, le lundi 2 août à 10 heures du matin, sous la présidence de M. Serres, maire de Toulouse, qui, en quelques mots, souhaita la bienvenue aux congressistes.

Notre confrère, M. le Dr Ant. Ritti, médecin de la maison nationale de Charenton, président du Congrès, prit ensuite la parole et prononça le discours suivant, fréquemment applaudi :

Monsieur le Préfet,
Monsieur le Maire,
Mesdames, Messieurs,

La loi religieuse de l'Islam impose à tous ses fidèles la stricte obligation de faire une fois au moins dans leur existence le pèlerinage de La Mecque, berceau de la religion, patrie du Prophète. S'inspirant de cette pratique pieuse, le Congrès annuel des médecins aliénistes et neurologistes a voulu commencer son deuxième septenaire, en venant siéger au centre de ce Languedoc, un des plus exquis joyaux de notre belle France, qui compte parmi ses illustrations les deux fondateurs de la médecine mentale française de notre siècle.

Nous sommes ici dans la patrie de Pinel et d'Esquirol, et c'est pour moi la satisfaction la plus douce, ce sera l'honneur le plus grand de ma vie d'avoir été choisi par mes pairs pour présider cette huitième session dans cette ville de Toulouse, qui a vu naître mon illustre prédécesseur à la maison de Charenton.

Ce choix, dicté par un sentiment de délicate attention dont je suis profondément touché et reconnaissant, m'impose une obligation à laquelle je me soumets avec d'autant plus de bonne grâce qu'elle répond à un véritable besoin de ma nature, celui de rendre justice aux grands esprits, nos maîtres et nos guides dans la recherche de la vérité. Non pas que je veuille prononcer un panégyrique en règle de Pinel et d'Esquirol; mais il me semble que placer nos travaux sous les auspices de ces noms qui dominent de si haut l'histoire de notre spécialité, ce serait pour eux une garantie de succès. Et de plus, n'est-ce pas le moyen le meilleur, le plus digne, de reconnaître l'hospitalité si brillante de la grande cité languedocienne que de lui offrir notre tribut d'admiration, de respect, pour leurs éminents compatriotes, initiateurs tous deux dans le domaine du savoir comme dans celui de la bienfaisance?

Qu'il se signale dans la pensée ou dans l'action, « un grand homme est, selon la belle formule de l'éminent philosophe, M. Pierre Laffitte, celui qui résout pour les successeurs un problème difficile préparé par les prédécesseurs ». Telle est bien la tâche que Pinel et Esquirol ont accomplie en médecine mentale.

(1) *Cours de philosophie positive*, 2e édit., t. I, p. 1, Paris, 1864.

redoutable et si complexe, de la folie — et le résoudra-t-on jamais? — ils édifièrent, du moins, à l'aide de documents légués par la tradition et de ceux puisés dans leur expérience personnelle, une admirable synthèse provisoire, qui a servi de guide à plusieurs générations d'aliénistes, dont nous sommes bien encore un peu les tributaires.

Sans doute, aujourd'hui que la science a marché, il est facile d'accuser leur nosographie d'insuffisance, d'étroitesse leur classification, de démontrer que les quelques cadres, où ils enferment les multiples formes d'aliénation mentale, sont par trop compréhensifs et semblent en quelque sorte éclater sous l'accumulation des faits, réunis le plus souvent d'après de superficielles ressemblances.

Ç'a été l'œuvre des successeurs et même des disciples de Pinel et d'Esquirol d'extraire le trop-plein de ces cadres, et, par un travail de différenciation successive, de constituer des espèces et variétés nouvelles.

La découverte de la paralysie générale — un des plus grands évènements de l'histoire médicale du siècle — fut le premier pas dans cette voie de sécession; elle permit de séparer un grand nombre de faits, englobés jusque-là dans le groupe « démence », ou même dans le groupe « monomanie ».

Un exemple non moins frappant de cette tendance séparatiste est la maladie que les auteurs ont appelée stupidité. Soit qu'avec Georget et d'autres cliniciens, on considère cette affection comme une suspension momentanée de l'intelligence, soit qu'après Baillarger, on ne voie dans les aliénés stupides qu'une variété de mélancoliques avec un délire intérieur très actif — il n'en est pas moins établi que la stupidité ne saurait plus être confondue aujourd'hui avec l'idiotisme, ainsi que le faisait Pinel, ni considérée comme une démence aiguë, comme l'enseignait Esquirol.

Plus tard, le professeur Lasègue, en créant le délire de la persécution, Baillarger et Falret père, en établissant la folie à double forme et la folie circulaire, contribuèrent, à leur tour, à alléger les cadres primitifs. Mais ceux-ci, loin d'être détruits par tout ce long travail d'émondage, ont repris, depuis, pour la plupart, une vitalité nouvelle.

Et, de fait, il me semble que les types morbides, tels que l'idiotie, la démence, la mélancolie et même la manie, ces quatre éléments fondamentaux de la classification de Pinel, font encore bonne figure en pathologie mentale, surtout depuis qu'on en a tracé les contours avec plus de netteté, plus de précision.

Quant à la célèbre « monomanie » d'Esquirol, si elle n'a pas longtemps survécu à son auteur, ne soyons pas ingrats envers elle. Une conception scientifique ne doit pas seulement être jugée en

elle-même, mais aussi par ses résultats; et cette théorie de la monomanie, tant décriée, en soulevant des débats passionnés, en provoquant de nombreuses recherches, enfanta, plus que toute autre, des idées nouvelles, génératrices à leur tour de progrès nouveaux. En effet, ces grandes questions de la folie héréditaire, des obsessions et des idées fixes, des impulsions et des tendances instinctives, même des syndromes épisodiques de la dégénérescence, ne sont-elles pas en germe dans les cent pages du mémoire si suggestif du Maître?

Ce serait donc rapetisser la renommée scientifique de Pinel et d'Esquirol, que de lui assigner pour limite leur classification des maladies mentales, qu'ils considéraient eux-mêmes comme provisoire. Observateurs d'une rare pénétration, le premier avec des tendances philosophiques, le second plus clinicien, ils ont enrichi la science d'acquisitions nombreuses et capitales, qu'ils portèrent du premier coup à un rare degré de perfection.

Est-il nécessaire de rappeler le remarquable mémoire de Pinel sur la manie périodique ou intermittente, qu'il considérait déjà comme une des aliénations les plus héréditaires? N'est-ce pas lui, aussi, qui, le premier, fit de la crâniométrie chez les aliénés? En étudiant les diverses dimensions de leur crâne, en établissant la fréquence des « défauts de symétrie », des « vices de conformation » de cette enveloppe osseuse dans l' « idiostisme originaire », il se trouve être le précurseur dans ces recherches sur les stigmates physiques de la dégénérescence qui ont illustré Morel et ses élèves.

Quant à Esquirol, qui n'admire l'incontestable originalité de ses travaux sur les hallucinations et les illusions, la merveilleuse sagacité clinique dont il fait preuve dans son mémoire sur l'aliénation mentale des nouvelles accouchées et des nourrices? Je n'oublie pas cette étude sur l'isolement des aliénés, d'une analyse si pénétrante, d'une logique très serrée, où la question est traitée d'un façon si magistrale, si complète qu'on n'y a presque rien ajouté depuis l'année 1832, où elle a été communiquée à l'Institut.

Mais avec cette puissance créatrice qui se manifestait en des sujets si divers, avec cette acuité d'observation qui leur permettait de fouiller les faits jusque dans leurs moindres détails, ces deux grands esprits possédaient le talent rare de reproduire exactement et fidèlement tout ce qu'ils avaient vu. Il y avait en eux de l'artiste, du peintre : leurs descriptions de maladies mentales ressemblent à ces grandes compositions où tout est sacrifié à l'ensemble; leurs observations de malades sont, toutes, des tableaux de genre d'un scrupuleux réalisme. Aussi la majorité des faits, dont leurs écrits sont parsemés, ont-ils encore de l'actualité; vus il y a plus de soixante ans, ils sont pour ainsi dire d'aujourd'hui et ne dépareraient certes pas le plus moderne des traités de médecine mentale.

Qu'on relise, pour s'en convaincre, ces observations si complètes, si suggestives, de folie à double forme, de délire de persécution avec idées de grandeur, de folie du doute avec délire du toucher, même d'inversion sexuelle, dont Pinel et Esquirol ont illustré leurs livres et qui en constituent la partie la plus vivante, la plus durable.

S'ils n'ont pas su les interpréter comme nous, s'ils n'en ont pas tiré les conséquences que nous en tirons, c'est qu'il manquait à la chaîne qui unit leurs théories aux nôtres toute une série d'anneaux intermédiaires que le temps et l'expérience ont seuls pu forger. Tant il est vrai que le progrès de la science n'est pas le fait d'une génération spontanée, mais d'une lente évolution.

Ce qui n'empêche que ces grands esprits nous ont laissé nombre de vues générales, véritables éclairs projetés sur l'avenir, qui, sous la forme aphoristique où elles sont exprimées, pourraient servir d'épigraphes à bien des travaux récents. Je n'en donnerai pour preuve que la phrase suivante de Pinel, qui précède immédiatement l'observation résumée d'un persécuté devenu mégalomane « la huitième année de sa réclusion ». Certains aliénés, écrit-il, « éprouvent, après plusieurs années, une sorte de révolution inté- « rieure par des causes inconnues, et leur délire change d'objet, « ou prend une forme nouvelle ».

Tous ces germes d'idées, ainsi jetés à pleines mains dans les écrits et dans l'enseignement des deux illustres penseurs, furent recueillis avec soin, fécondés et développés par leurs élèves. Enthousiastes du bien comme du vrai, Pinel et Esquirol surent communiquer leur enthousiasme ; ils firent école, et l'on vit se grouper autour d'eux toute une phalange de disciples qui devaient porter très loin et très haut les idées et la méthode qui leur étaient enseignées. On voyait là Falret, le créateur du patronage des aliénés, qui unissait un esprit synthétique très élevé à des connaissances cliniques d'une rare étendue ; Félix Voisin, dont les conceptions parfois chimériques étaient inspirées par un ardent amour de l'humanité ; Ferrus, qui mit ses grandes qualités d'organisateur au service de la plus noble des causes, celle de l'infortune ; Ulysse Trélat, que la politique enleva trop souvent à la science, mais qui trouva dans la médecine ses plus beaux titres à la renommée ; Foville et Calmeil, dont les remarquables découvertes sur l'anatomie normale et pathologique du système nerveux ont ouvert la voie à notre brillante école de neurologie ; Baillarger, dont le sens clinique d'une exceptionnelle acuité a enrichi notre spécialité d'une multitude de vérités scientifiques et qui, inspiré par un sentiment très vif de la solidarité confraternelle, fonda deux institutions utiles et durables, la Société médico-psychologique et l'Association mutuelle des médecins aliénistes ; Moreau (de Tours), à la fois médecin et philosophe, bien connu par ses recherches et ses déductions

pleines d'originalité sur l'hérédité nerveuse et la psychologie morbide, dont les travaux sur les relations qui peuvent exister entre le génie et la folie ont été bien des fois imités, mais jamais surpassés.... J'en passe, et non des moindres par le savoir et par le talent. Cependant, puis-je sans injustice passer sous silence cette belle cohorte de pionniers, travailleurs modestes, persévérants, qui, sur la recommandation de leurs maîtres, furent envoyés par les pouvoirs publics dans les diverses parties de la France, pour y créer des asiles d'aliénés, pour appliquer ce traitement médical de la folie qui donnait de si merveilleux résultats entre les mains de ceux qui l'avaient institué ?

C'est ce traitement, vaguement pressenti, mais à peine indiqué par leurs prédécesseurs, qui constitue le plus grand titre de gloire de Pinel et d'Esquirol. Avant eux l'aliéné était considéré comme une sorte d'être intermédiaire entre le criminel et la bête fauve ; ils eurent l'honneur de l'élever à la dignité de malade.

Sans doute la Révolution, avec ses ardeurs généreuses d'universelle rénovation, avança l'heure de cette noble réforme ; mais le terrain avait été préparé, et par l'immortel mémoire de Tenon sur les hôpitaux de Paris, et par le célèbre rapport du duc de La Rochefoucauld-Liancourt à l'Assemblée constituante, et par les savants rapports de Cabanis à la Commission des hôpitaux ; et lorsque la question fut mûre, un homme se trouva qui la fit passer de la théorie à la pratique. Cet homme fut Pinel.

Le timide enfant de Saint-André-d'Alayrac, le studieux étudiant de l'Université de Toulouse, habitait Paris depuis près de quinze ans, fréquentant les hommes les plus distingués de son temps, dans les lettres, les sciences et la philosophie. Il fut mis en relation avec Cabanis, d'une douzaine d'années plus jeune que lui. C'étaient deux âmes sœurs, brûlant d'une égale ardeur pour la science et l'Humanité.

L'affectueux et bienveillant Cabanis — l' « angélique Cabanis », comme l'appelait le grand poète Manzoni — introduisit Pinel dans la société d'Auteuil. C'est là, sous les ombrages du parc et dans le salon de la maison hospitalière de Mme Helvétius, que les deux amis discutèrent longuement ces questions si difficiles, si complexes, des « secours publics », comme on disait à l'époque, pour en chercher les solutions les meilleures, celles qui sont le mieux en rapport avec la nature des choses et la dignité de l'homme.

Aussi, lorsque, par le mouvement des affaires, Cabanis se trouva porté à la tête des hôpitaux, avec Cousin et Thouret, il n'eut garde d'oublier les idées généreuses échangées dans ce « commerce familier de la pensée ». Pour faire aboutir ces réformes, caressées avec amour, étudiées avec passion, il fit appel au dévouement de ses amis, à leur sentiment si élevé du devoir social. Sur ses instances, Pinel accepta d'être nommé médecin de l'hospice de Bicêtre ; il

entra en fonctions le 11 septembre 1793. Date mémorable, non pas seulement de l'histoire de l'assistance publique, mais aussi de l'histoire de l'Humanité !

Aidé du surveillant Pussin, son intelligent et dévoué acolyte, il fit tomber les chaînes des aliénés ; puis, les arrachant des réduits infects où ils croupissaient, il les rendit à l'air et à la lumière dont ils étaient depuis si longtemps privés.

A la barbarie et à la brutalité, il fit succéder la douceur et la bienveillance. Fait merveilleux ! chez la plupart de ces infortunés, on vit la fureur et la violence faire place au calme et à la tranquillité. N'était-ce pas la réponse la meilleure, la plus victorieuse, aux appréhensions de ceux — et ils étaient légion — qui taxaient la tentative de témérité ?

Avec une fermeté d'âme inébranlable, avec ce doux entêtement de l'homme de bien que rien ne rebute, Pinel parvint à surmonter toutes les difficultés, à vaincre toutes les résistances. La réforme qu'il avait inaugurée à Bicêtre, il l'introduisit à la Salpêtrière ; et les heureux résultats furent les mêmes.

Il restait un progrès à réaliser, qui ne s'obtint pas sans lutte, d'autant plus qu'il s'agissait d'une de ces coutumes séculaires qui finissent par avoir force de loi.

Lorsque, dans Paris, un individu était pris d'un accès de folie aiguë, on le dirigeait d'abord sur l'Hôtel-Dieu, où il était soumis, quelle que fût la forme de son délire, à des saignées répétées avec force bains et douches; parfois on lui administrait quelques grains d'ellébore ou quelque antispasmodique. Après un ou deux mois d'un tel traitement, le malade tombait dans le plus complet état de stupeur, avec anéantissement des fonctions physiques et morales ; on l'évacuait alors à la Salpêtrière ou à Bicêtre — suivant son sexe — et il y subissait le sort commun.

Pinel s'éleva vivement contre une thérapeutique aussi peu scientifique ; il critiqua surtout la phlébotomie obligatoire dans la folie, et, indiquant le remède à côté du mal, réclama la suppression du traitement préalable de l'Hôtel-Dieu et le transport immédiat des malades dans les hospices d'aliénés, pour y recevoir des soins plus humains, plus conformes à la nature de leur affection. Il n'eut ni paix ni trêve, jusqu'au jour où les pouvoirs publics, lui donnant gain de cause, adoptèrent une organisation nouvelle.

Ce traitement moral de la folie, dont il fut l'initiateur, l'apôtre convaincu et écouté, Pinel en traça les règles précises dans son célèbre *Traité médico-philosophique de l'aliénation mentale*. On ne relit pas sans une poignante émotion ces chapitres où il indique les préceptes à suivre et les écueils à éviter, ceux surtout où, après avoir raconté avec une éloquente simplicité les réformes qui lui sont dues, il nous fait entrevoir celles qu'il espère du temps et du progrès des connaissances. Sur ces pages admirables, tout em-

preintes du sentiment humanitaire de la philosophie du grand dix-huitième siècle, sont vraiment inscrits les droits de l'aliéné à la sympathie universelle et, aussi, les devoirs du médecin envers ce malheureux blessé de l'intelligence.

« Si Pinel, dans son immortel ouvrage, a le premier révélé les « traitements barbares que subissaient les aliénés dans les hospices « de la capitale, s'il a brisé les fers qui torturaient leurs membres, « Esquirol a la gloire d'avoir fécondé l'œuvre du génie et de la « bienfaisance. » Ces paroles de Falret père, écrites il y a plus d'un demi-siècle, ont été ratifiées par la postérité, ce « juge sans reproche ». Cette heureuse continuité dans une grande œuvre philanthropique unit intimement et à jamais dans la mémoire des hommes le maître et le disciple, à tel point que le nom de l'un évoque aussitôt dans notre esprit le nom de l'autre.

Le fils du capitoul de Toulouse, de l'officier municipal qui, dans les heures douloureuses de la Révolution, préserva ses concitoyens des horreurs de la famine, — Esquirol, hérita de son père cette ardeur pour le bien, cet amour des malheureux qui fut la plus grande passion de sa vie.

Il trouva sa vraie vocation le jour où, jeune encore, il fut attiré par le besoin de s'instruire, dans le service de Pinel, à la Salpêtrière. Dès qu'il fut entré dans l'intimité du maître, son cœur battit à l'unisson du sien et il résolut de dévouer comme lui son existence à la réforme du traitement et de l'assistance des aliénés.

Pendant quarante ans on le vit n'épargner ni ses efforts ni sa peine, mettre au service de la plus noble des causes son dévouement enthousiaste, cette chaleur communicative dont il avait le secret.

Inspecteur sans titre, sans mission officielle, il parcourut toute la France, allant de ville en ville visiter les établissements qui recevaient les insensés. Son cœur sensible saigna douloureusement au spectacle des faits lamentables qu'il eut à constater, qu'il résuma ensuite en ces quelques lignes d'une si navrante éloquence :

« Ces infortunés qui éprouvent la plus redoutable des misères « humaines, je les ai vus, s'écrie-t-il, nus, couverts de haillons, « n'ayant que la paille pour se garantir de la froide humidité du « pavé sur lequel ils sont étendus. Je les ai vus grossièrement « nourris, privés d'air pour respirer, d'eau pour étancher leur « soif, et des choses les plus nécessaires à la vie. Je les ai vus livrés « à de véritables geôliers, abandonnés à leur brutale surveillance. « Je les ai vus dans des réduits étroits, sales, infects, sans air, « sans lumière, enchaînés dans des antres où l'on craindrait de « renfermer des bêtes féroces que le luxe des gouvernements entretient à grands frais dans les capitales. »

Voilà ce qu'on voyait presque partout en France et à l'étranger, en 1817, vingt ans après la grande réforme introduite par Pinel à

Bicêtre et à la Salpêtrière; tels sont les maux que dépeint Esquirol avec une sobriété émouvante et une éloquente simplicité, dont il indique les remèdes avec une admirable précision, dans le célèbre mémoire qu'il présenta au ministre de l'Intérieur, en septembre 1818.

Ces pages courageuses, où éclate à chaque ligne l'indignation de l'homme de bien, furent comme un cri d'alarme. Il fut entendu. A la voix du grand aliéniste, l'inhumaine routine fut mise en complète déroute; les administrations publiques et les corps élus, pris d'une noble émulation, rivalisèrent de zèle pour soulager la plus lamentable des infortunes et lui offrir des asiles. En moins d'un demi-siècle, la transformation était complète. A la place de ces réduits infects, si énergiquement stigmatisés par Esquirol et Pinel, on voit s'élever maintenant sur tous les points de la France des établissements, dont la plupart sont des modèles au point de vue de l'hygiène et de l'art architectural; les malades, mieux nourris et bien vêtus, jouissent d'une certaine liberté, les uns travaillant aux champs, les autres s'exerçant à des métiers divers; partout, enfin, les moyens de douceur ont remplacé les mesures violentes et brutales.

Il est juste de rendre hommage à cet élan généreux, qui honore la nature humaine. Une époque ne s'élève-t-elle pas en dignité et en moralité, qui, osant secouer de vieux préjugés, substitue la pitié à la terreur, et accomplit une œuvre de bienfaisance dont n'avaient nul souci les siècles antérieurs, pourtant réputés pour leur charité ?

Cet admirable mouvement philanthropique dont il fut le promoteur, Esquirol en resta toute sa vie l'âme directrice. Aussi, peu d'années avant sa mort, jetant un regard en arrière, il pouvait dire avec raison : « J'ai assisté aux premières améliorations ap-
« portées au régime et au traitement des aliénés; j'ai suivi depuis
« quarante ans les progrès de ces améliorations auxquelles je n'ai
« point été tout à fait étranger. Je les ai secondées de tous mes
« efforts par mes publications, par mon enseignement, et par mes
« voyages. Consulté par le gouvernement, les préfets, les adminis-
« trations locales, les architectes, je me suis empressé de livrer les
« résultats de mes observations, de mes essais et de ma longue
« pratique; j'ai vu mes principes et mes conseils accueillis et
« appliqués dans plusieurs établissements consacrés aux aliénés. »

Et cette haute autorité spirituelle qu'il s'était acquise par son caractère et ses talents, dont il faisait un si noble usage, Esquirol s'attachait à la perpétuer après lui, en s'entourant de nombreux disciples qu'il pénétrait de ses idées et animait de son ardeur pour le bien. Il avait le souci de la continuité de son œuvre et chargeait volontiers sa vie, selon le mot du fabuliste, des soins d'un avenir qui n'était pas fait pour lui. Et si, comme nous n'en doutons pas, il entrevoyait toutes les conséquences sociales et morales de son

labeur, il pouvait, avec une légitime fierté et à plus juste titre que le vieillard de Lafontaine, se répéter :

« Cela même est un fruit que je goûte aujourd'hui. »

L'année 1838 réservait à l'illustre maître une de ses dernières, de ses plus grandes joies : la loi sur les aliénés qu'il appelait de tous ses vœux, à laquelle il avait activement collaboré, ainsi que deux de ses élèves les plus distingués, Ferrus et Falret, fut votée définitivement et promulguée. Tout ce qui avait été fait jusque-là sous son influence obtenait ainsi une sanction légale. Quant aux progrès en germe dans la législation nouvelle, ils ne tardèrent pas, grâce aux efforts communs, à recevoir leur plein et entier développement. Cette loi protectrice, qu'on a justement appelée la charte de l'aliéné, est une des plus belles conquêtes modernes de la raison et de la bienfaisance; elle constitue un des titres — et non le moins important — de ce code de l'assistance publique, monument grandiose élevé par notre siècle à ce grand principe de la solidarité humaine.

Depuis près de cent ans qu'est appliquée la réforme de Pinel et d'Esquirol, elle n'a pas manqué de détracteurs ; mais que peuvent les critiques, même les plus acérées, contre l'œuvre du génie, fondée sur la science, ratifiée par le temps ? Certes, toute création de l'homme est perfectible, et personne plus que moi n'est convaincu que l'accroissement de notre savoir en médecine mentale peut amener à sa suite d'utiles modifications dans notre mode actuel d'assistance des aliénés. Mais est-ce là une raison suffisante pour détruire ce qui existe et y substituer je ne sais quels rêves chimériques d'écrivains, plus hommes de cabinet que de grand sens pratique ? En une matière aussi délicate et aussi complexe, où la sécurité publique est souvent en cause, on ne saurait considérer comme un progrès toute innovation, justifiée ou non, pourvu qu'elle aille à l'encontre de ce qu'ont fait nos prédécesseurs.

Le véritable progrès — celui qui tient compte des conditions d'existence des phénomènes sociaux, pour mieux les modifier — le véritable progrès, disons-nous, ne cherche pas à renverser une organisation séculaire, mais à l'améliorer, en se tenant aussi éloigné de la routine aveugle que de la décevante utopie. C'est à l'étude de ces améliorations dans le traitement et l'assistance des aliénés que sont en grande partie consacrées ces réunions annuelles ; et les nombreux volumes de vos comptes-rendus prouvent, Messieurs, que, sans sacrifier à la chimère, vous savez trouver aux problèmes qui s'imposent à nos méditations des solutions conformes à la nature des choses et à l'intérêt des malades.

« Il faut aimer les aliénés pour être digne et capable de les « servir. » Cette belle maxime d'Esquirol est aussi la nôtre. Mais cet amour ne doit pas être comme l'autre, — celui qui porte un

bandeau sur les yeux ; — il doit être très clairvoyant, sans ceses éclairé par le flambeau de la clinique. Notre bienveillance à l'égard des infortunés confiés à notre sollicitude doit être incessante et inaltérable ; que de fois cependant le médecin aliéniste est obligé de s'armer, de sa bonté, contre sa bonté même, selon le mot du grand Turgot à Louis XVI !

Il importe donc, dans nos rapports avec les malades, d'unir à la douceur une sage fermeté : le succès du traitement moral de la folie est à ce prix ; c'est aussi par ce seul moyen qu'on arrive à maintenir l'ordre et la discipline, indispensables dans tout asile, que ses portes soient ouvertes ou fermées.

La postérité pour laquelle ils ont tant travaillé n'a pas oublié les deux grands réformateurs. Les noms de Pinel et d'Esquirol restent profondément gravés dans la mémoire des hommes ; leurs œuvres sont inscrites dans l'histoire de la science et, aussi, dans les annales de l'Assistance publique. La patrie reconnaissante leur a consacré des monuments commémoratifs, à Paris, dans ces hospices même où ils conçurent leurs remarquables travaux, au milieu des malades qu'ils ont tant aimés, dont l'amélioration a été l'objet de leurs constants efforts : la statue de Pinel s'élève sur la place de la Salpêtrière, celle d'Esquirol dans la Cour d'honneur de la Maison nationale de Charenton.

Cette glorification par le bronze est une preuve éclatante de l'existence de ce besoin instinctif qu'éprouvent les générations présentes de se solidariser avec celles du passé dans leurs membres les plus éminents. De tels honneurs permettent aux vivants d'acquitter leur dette envers ces « hommes bienfaiteurs de l'espèce humaine », selon l'énergique expression de Diderot, au génie desquels nous sommes redevables de notre lente mais progressive ascension en savoir et en moralité.

Obéissant à ces idées élevées, la municipalité de Toulouse a, depuis longtemps, institué, en ce Capitole, cette salle des Illustres, véritable Panthéon des gloires languedociennes. Par une de ces délicates attentions qui vont droit au cœur, elle a voulu faire coïncider avec notre première séance l'entrée solennelle de Pinel et d'Esquirol, ces demi-dieux, dans ce moderne Olympe.

Au nom de mes collègues du Congrès, au nom de la Société médico-psychologique de Paris, dont je suis heureux et fier d'être ici l'interprète autorisé, au nom de tous les aliénistes de France, j'adresse à la ville de Toulouse nos profonds sentiments de gratitude, et je m'incline respectueusement devant ces images de nos maîtres vénérés, hommage de la piété reconnaissante et de la sincère admiration de leurs compatriotes.

Après cette excursion dans le passé avec retours sur le présent, il me reste, Messieurs, une tâche agréable à remplir, celle d'adresser nos chaleureux remerciements aux personnes qui nous ont si gra-

cieusement donné leur aide morale et matérielle. Je voudrais les nommer toutes; mais elles sont vraiment trop nombreuses. Vous m'en voudriez cependant de ne pas mentionner spécialement : M. le Ministre de l'Intérieur, qui a bien voulu marquer l'intérêt porté par lui à nos travaux en déléguant à nos séances M. l'inspecteur général Drouineau dont la compétence en matière d'assistance publique est universellement connue; M. Henri Monod, directeur de l'hygiène et de l'assistance publiques, dont les précieux encouragements n'ont jamais manqué à notre institution depuis son origine; M. le Maire de Toulouse qui, avec une parfaite cordialité et une bonne grâce charmante, nous a offert l'hospitalité dans ce Capitole et s'est mis à notre entière disposition; M. le préfet de la Haute-Garonne dont l'accueil courtois et flatteur, ainsi que les paroles si aimables à l'adresse du corps médical nous ont profondément touchés; le Conseil général et le Conseil municipal, qui, s'inspirant de la « raison pratique », ont très bien compris que l'argent, s'il est le nerf de la guerre, est une nécessité des congrès, et nous ont voté de riches subventions, permettant à notre très dévoué secrétaire-général et trésorier d'équilibrer son budget; M. le Dr Labéda, le savant et distingué doyen de la Faculté de médecine, qui semble avoir voulu prendre notre Congrès sous sa protection en lui ouvrant toutes grandes les portes de la Faculté.

En véritables enfants gâtés du succès, toutes ces marques de sympathie, pour sensibles et agréables qu'elles soient, ne nous étonnent presque plus. Depuis huit ans que nous parcourons toute la France, plantant notre tente éphémère au nord ou au midi, à l'est ou à l'ouest, la réception est partout chaude et cordiale. Mais n'en tirons pas trop de vanité : ces honneurs s'adressent bien peu à nous, beaucoup, au contraire, à l'œuvre que nous représentons.

C'est que les esprits cultivés sont de plus en plus nombreux, qui comprennent le but élevé de nos études, et saisissent les relations qu'elles ont avec la science de l'homme, ce couronnement de tout l'édifice scientifique. Ils ont vu que la psychologie, échappée enfin à la tutelle métaphysique, a dû ses récents progrès à l'application des méthodes usitées en biologie, surtout en utilisant les documents si riches, si variés, fournis par la pathologie mentale et nerveuse. Ils ont assisté avec curiosité à l'éclosion d'une science nouvelle qui a pris, en peu d'années, un accroissement considérable; mais, en scrutant avec soin les origines premières de cette anthropologie criminelle qui passionne tant, aujourd'hui, magistrats et médecins, ils ont constaté qu'elle n'était qu'une fille émancipée de la psychiâtrie et de la neuropathologie, et que ses véritables ancêtres sont des savants d'un rare mérite tels que Gall, Ferrus, Morel, d'autres encore, tous honneur de notre spécialité.

Le public qui suit avec tant d'intérêt les discussions sur l'hygiène générale ne peut manquer de se préoccuper aussi de problèmes

tels que l'alcoolisme, le goître et le crétinisme, l'hérédité et la prophylaxie des maladies mentales et nerveuses. Ne sont-ce pas là, en effet, des questions sociales pressantes qui s'imposent à la sollicitude de tous, de la solution desquelles dépend l'avenir de la patrie, celui même de notre race? En les creusant de plus en plus, avec toute la précision scientifique dont nous sommes capables, en nous appliquant à discerner, dans ces maux dont souffre notre société, ce qu'il y a de fatal et ce qu'il y a de guérissable, en nous efforçant de trouver les remèdes à leur appliquer, nous nous montrerons vraiment dignes des sympathies qui nous entourent, nous ferons œuvre utile et demeurerons fidèles à la grande et noble devise de la civilisation moderne : Progrès par la science, pour l'Humanité.

La séance s'est terminée par un discours, plein de faits et d'idées, de M. le professeur Labéda, doyen de la Faculté de médecine de Toulouse. Le savant orateur, étudiant surtout en Pinel le professeur de pathologie interne et l'auteur de la *Nosographie philosophique*, s'est appliqué tout spécialement à faire ressortir les relations existant entre ses théories médicales et les idées philosophiques ambiantes. C'étaient là des points de vue qu'il était bon de rappeler ; et le succès obtenu par son discours a dû prouver à M. Labéda qu'on lui savait gré de rendre ainsi justice au grand médecin qui avait su introduire l'esprit philosophique dans les questions de pathologie générale.

Cette cérémonie laissera le meilleur souvenir à tous ceux qui y ont assisté; elle est, dans tous les cas, une preuve nouvelle de cette nécessité du culte des grands hommes, que le génie d'Auguste Comte a systématisé, dont les générations actuelles semblent de plus en plus sentir le besoin.

SOCIÉTÉ POSITIVISTE D'ENSEIGNEMENT POPULAIRE SUPÉRIEUR

10, rue Monsieur-le-Prince. — DIRECTEUR : M. PIERRE LAFFITTE

PROGRAMME DES RÉUNIONS ET CONFÉRENCES

du 4e trimestre 1897,

10, rue Monsieur-le-Prince, 10.

Dimanche 17 octobre : Des relations de la Philosophie et de la Poésie.

Dimanche 14 novembre : De l'Etiologie ou de la Cause des Maladies (1).

Dimanche 21 novembre : De l'Etiologie ou de la Cause des Maladies (2).

Dimanche 5 décembre : De l'Etiologie ou de la Cause des Maladies (3).

Ces conférences auront lieu à 3 heures de l'après-midi.

Vendredi 31 décembre : Fête universelle des Morts, à 8 h. 1/2 du soir.

Samedi 1er janvier 1898 : Fête de l'Humanité, à 2 heures de l'après-midi.

Dans le 1er trimestre 1898, des réunions seront consacrées : — 1° au Centenaire d'Auguste COMTE; 2° au Cours de M. C. MONNIER sur l'Antiquité grecque (suite du Cours de Sociologie dynamique); 3° au Cours de M. Ch. JEANNOLLE sur la Philosophie première; 4° à une série de Conférences de M. AHMED-RIZA sur trois grands types, religieux, philosophique, politique, de l'Islamisme : MAHOMET, AVERRHOÈS et SALADIN.

Un avis ultérieur complétera ces renseignements.

Toutes les conférences et réunions de la *Société positiviste d'Enseignement populaire supérieur* sont publiques et gratuites.

Les personnes qui désireraient recevoir ou faire adresser les communications relatives à ces conférences et réunions sont priées d'en donner avis au secrétaire, M. ROUSSEAU, *10, rue Monsieur-le-Prince.*

Pour de plus amples renseignements, s'adresser à M. Ch. JEANNOLLE, vice-président, *10, rue Monsieur-le-Prince.*

Les souscriptions au *Subside positiviste* doivent être adressées au trésorier, M. Emile ANTOINE, *8, rue Méchain*, ou *10, rue Monsieur-*

relatifs à la Direction, à l'enseignement et à la location, garde et entretien de l'appartement d'Auguste Comte, siège social de la Société.

I. — *Des relations de la Philosophie et de la Poésie*, conférence par M. le docteur Cancalon, le dimanche 17 octobre 1897, à 3 heures de l'après-midi, 10, rue Monsieur-le-Prince.

Dans cette conférence, M. le docteur Cancalon appréciera le poème de M. Léonce Guimberteau, le *Devenir humain*, comme type du concours que peuvent et doivent se prêter la Philosophie et la Poésie.

II. — *L'Education médicale de la Femme*, cours par M. le docteur Cancalon. — Première partie : *Etiologie ou Cause des Maladies*, le dimanche, à 3 heures de l'après-midi, 10, rue Monsieur-le-Prince. 1re leçon, 14 novembre ; 2e leçon, 28 novembre ; 3e leçon, 5 décembre.

Cette étude de l'Étiologie, c'est-à-dire de la cause des maladies, constitue le début de l'exposition de la médecine et de l'hygiène que le docteur Cancalon se propose d'accomplir, conformément au programme de vulgarisation qu'il a fait connaître dans sa conférence préliminaire du 24 juin dernier.

C'est surtout par les progrès de l'Étiologie que l'hygiène, publique ou privée, et l'art médical lui-même ont acquis une réelle efficacité. C'est aussi la partie de la science biologique qu'il importe le plus au public de connaître. La devise : *Savoir pour prévoir, afin de pourvoir*, n'est nulle part mieux applicable.

Le Positivisme adopte toutes les conquêtes de la science en Étiologie, mais sans méconnaître, comme on le fait trop souvent, le caractère sociologique qui est commun à beaucoup de maladies, suivant le point de vue propre à Auguste Comte.

VARIÉTÉS

I. — L'ENSEIGNEMENT INTÉGRAL ET A. COMTE

à l'Académie des sciences morales et politiques

(Séance du samedi 25 septembre 1897).

L'enseignement intégral. — M. Alexis Bertrand, professeur de philosophie à l'Université de Lyon, apporte un plan complet d'enseignement intégral.

L'auteur montre d'abord tout ce que cette expression discréditée renferme de justesse et de profondeur. Il rattache ensuite l'idée d'un enseignement populaire intégral aux plus hautes conceptions de Descartes et de Auguste Comte. Enfin, il résume en quelques articles la charte future de l'enseignement intégral et conclut en ces termes : « Point de régénération nationale sans une régénération morale; point de régénération morale sans une éducation énergique, s'occupant à la fois de tout l'homme et de tout le peuple. »

M. Bertrand écarte d'abord deux interprétations erronées de l'enseignement intégral. Intégral ne veut pas dire total et encyclopédique. Jules Simon affectait de voir dans l'enseignement intégral « la possession de toutes les sciences humaines distribuées entre tous les hommes et toutes les femmes sans exception », et il triomphait aisément de cette utopie par un persiflage tout socratique.

En 1848, on rêvait une sélection systématique de toutes les intelligences, un drainage des capitaux intellectuels au profit d'une élite de savants et d'administrateurs. D'accord

avec Proudhon qui dirige contre cette autre utopie sa redoutable dialectique, M. Bertrand la repousse comme anémiant la nation, découvrant le peuple de son élite naturelle et nécessaire, multipliant sans raison les états-majors aux dépens de l'armée des travailleurs.

Il définit l'enseignement intégral la culture méthodique de la totalité des facultés de l'intelligence par le moyen de l'universalité des sciences; il veut des hommes complets, non des machines plus ou moins bien construites.

M. Bertrand raconte un épisode extrêmement curieux et très peu connu de la vie de Descartes, qui soumit à d'Alibert un plan complet d'enseignement pour les ouvriers, les « artisans » de Paris. Ce plan, que la mort prématurée de Descartes empêcha de réaliser, reposait sur deux principes essentiels, l'unité de l'intelligence et l'unité de la science, et aboutissait à l'organisation des cours les plus pratiques et les mieux conçus qu'il fût possible d'imaginer.

Auguste Comte, sans connaître le plan de Descartes, reprit la même conception pédagogique avec un sentiment plus profond encore de la hiérarchie didactique des sciences. On s'aperçut quelque jour que Comte, négligé par nos pédagogues, est le plus grand des pédagogues français.

Sans faire profession de Positivisme plus que de cartésianisme, M. Bertrand approuve à peu près sans réserves le plan positiviste d'éducation populaire, de ce qu'il appelle le « plein air » de Descartes.

Trois cent soixante leçons réparties en sept années, de treize à vingt ans, et portant successivement sur les sept sciences de la hiérarchie, mathématiques, astronomie, physique, chimie, biologie, sociologie, morale, telle est l'idée fondamentale.

On sait que tous les efforts de ceux qui s'occupent de l'instruction du peuple tendent actuellement à organiser l'enseignement « post-scolaire ». Malheureusement, nos cours d'adultes et nos conférences, en dépit du zèle de ceux qui s'y consacrent, ne sont pas dominés par une idée philosophique, une conception d'ensemble et vraiment directrice.

Cette idée seule peut en assurer l'effet didactique. En uti-

lisant et en orientant toutes les bonnes volontés, sans dépenses nouvelles, sans création d'écoles, on réaliserait un progrès qui serait une véritable révolution. Ce sera le grand œuvre du vingtième siècle français.

(Extrait du *Temps*, n° du dimanche 26 septembre 1897.)

II. — LE POÈTE LÉONCE GUIMBERTEAU

(*Le Devenir humain,* poème par Léonce GUIMBERTEAU
Paris — Librairie Fishbacher — 1897).

Connaissez-vous un poète contemporain en possession, je ne dis pas d'une doctrine, mais simplement d'une pensée directrice qui donne à son œuvre, avec l'impulsion vers un but élevé, l'unité et la cohérence ?

Autant que je suis informé, il me semble bien que nos versificateurs les plus connus reflètent assez exactement le désarroi moral et intellectuel de notre temps.

De là sans doute résulte leur impuissance à faire œuvre de longue haleine. Leurs productions sont essentiellement fragmentaires. Ces morceaux détachés peuvent faire des volumes mais ne font pas une œuvre. A part la marque de fabrique de l'ouvrier plus ou moins habile qui les a composés, ils n'ont entre eux le plus souvent d'autre lien que celui de la reliure.

Il ne manque pas du reste d'artisans très-adroits doués d'un rare tour de main, brossant de petits tableaux agréables, ciselant de parfaites figurines aux détails curieusement fouillés, modulant de jolies mélodies, et même, quand leur effort grandit jusqu'au pastiche des nobles tragédies, évoquant les anecdotes de l'histoire qu'ils savent émietter.

Dans la décadence de notre goût, nous devenons très sensibles à la beauté d'un détail, à la recherche des mots et des rythmes rares. Quelques vers bien venus, d'une forme irré-

donnent de la réputation et presque de la gloire, cette suprême récompense que le génie n'obtient pas toujours.

Faute d'une philosophie et d'une destination sociale et religieuse, l'art n'échappe, semble-t-il, à l'afféterie et au pur dilettantisme que pour tomber dans un naturalisme brutal.

Il est un point cependant qu'il faut accorder à nos artistes et par lequel ils nous touchent et nous captivent, c'est le sentiment de la nature. Ils l'ont souvent à un degré exquis et favorisent sur ce point l'évolution spontanée de nos émotions de plus en plus sympathiques en face du spectacle des choses.

Ce n'est plus, il est vrai, les grandes vues d'ensemble de leurs prédécesseurs, s'élargissant jusqu'au panthéisme. Leur fétichisme est un fétichisme de détail, minutieusement descriptif, et parce qu'il est sincère, c'est encore lui qui nous donne notre plus sincère plaisir. Peut-être faut-il les considérer comme de fins ouvriers qui préparent de précieux matériaux pour une œuvre d'ensemble qu'un autre réalisera.....

Dans la poésie contemporaine, il faut faire abandon de l'érotisme grossier ou raffiné, de l'exotisme et de l'érudition, ces mines de noms sonores et de rimes opulentes, des sempiternelles autobiographies, des paradoxes visant à l'originalité, de la simplicité jouée avec trop de succès, et même et surtout des belles formes vides de toute idée, de ces rythmes balbutiés qui ne nous laissent pas, comme la musique, la ressource d'évoquer notre propre pensée.

Cela ôté, la moisson est pauvre, malgré l'effort de quelques-uns auxquels il serait injuste de ne pas rendre hommage. Tel M. Sully-Prudhomme, qui, avec une puissance d'art remarquable, vise à une philosophie plus haute et à une meilleure morale.

Parmi les jeunes qui surgissent avec la précocité des dons poétiques et s'élancent vers la carrière, espérons qu'il s'en trouvera de décidés à prendre les chemins difficiles, qui mènent à la science et à la philosophie, à revivre par l'étude l'histoire de l'Humanité et à gravir avant tout les sommets d'où le regard peut embrasser les ensembles.

C'est à eux, c'est à chacun de ceux qui seront les glorieux

M. Guimberteau, *le Devenir humain*.

Ils verraient par son exemple que l'essor esthétique n'est nullement entravé par la discipline d'une profonde culture philosophique. Les vers de M. Guimberteau sont gonflés de philosophie à en éclater et sans en être le moins du monde alourdis. En lisant ce poème où sont condensées dans la forme concise des vers les plus vastes conceptions théoriques, on est surpris d'avoir à admirer, par surcroît, l'aisance, la sobriété, la simplicité du style. En présence d'œuvres pareilles, les Grecs eussent créé une nouvelle muse, la muse de la spéculation abstraite.

Si nous admirons beaucoup M. Guimberteau, ce n'est pas par confraternité philosophique. Il n'est pas un poète positiviste; il appartient à une autre doctrine et avec une trop forte conviction pour se laisser accaparer. Mais il est plus d'un point commun entre lui et nous. Il n'ignore pas le Positivisme et il me semble bien que celui-ci n'est pas étranger à quelques-unes de ses plus belles inspirations. Peu importe du reste, n'avons-nous pas le droit de prendre notre bien où nous le trouvons?

Il s'inspire surtout du panthéisme brahmanique, de l'idéalisme de Schopenhauer (moins son pessimisme), et tout particulièrement du système de Hegel et de son évolutionisme tout intellectuel.

Pour lui, le monde est fils de notre pensée et de notre volonté. La nature n'est qu'une forme de l'idée. « L'Humanité même prise en soi n'est qu'une pure abstraction et elle n'acquiert de réalité qu'en s'incarnant dans un individu. » (Préface.)

> Tout ce que, hors de soi, l'esprit voit et comprend
> Est la création pure de la pensée.

C'est en nous qu'il faut tourner nos yeux intérieurs dans ces profondeurs du moi où palpite et respire l'idéal. L'esprit humain est infini comme l'univers; qu'il pense sa pensée, qu'il soit maître de lui-même et il est maître de tout. Il suffit qu'il puisse

Les trésors que le moi retient dans ses abîmes.

C'est le processus éternel de l'idée de réalisant, l'immanence de Dieu évoluant à travers les formes des êtres et prenant conscience de lui-même dans l'homme. C'est en un mot la doctrine idéaliste, dans toute l'extension qu'elle a prise depuis la théorie étroite de Berkeley jusqu'à la vaste et encyclopédique synthèse de Hegel. Ajoutons, pour marquer d'un trait toute la distance qui le sépare du Positivisme, que M. Guimberteau ne prononce guère le mot de science et le prend dans un sens absolu.

Il y a heureusement autre chose que ce subjectivisme dans le grand philosophe Hegel placé par A. Comte dans le calendrier. Il a développé l'idée d'évolution, c'est-à-dire, en somme, la doctrine qui a inspiré la philosophie de ce siècle. A côté de l'individualisme le plus absolu, se rencontre chez lui la conception de la continuité la plus étendue. Il a bien fallu que l'esprit solitaire et abstrait sortît de son moi pour se perdre dans l'Humanité et par elle se prolonger dans le temps et dans l'espace !

Cette heureuse contradiction amène notre poète sur un terrain où nous pouvons prendre contact avec lui. Nous ne perdons plus pied à le suivre dans les profondeurs vertigineuses et désertes de l'abstrait.

Après l'avoir vu partir de données absolument contraires à nos plus fondamentales conceptions et chercher ses idées dans un principe qui nous paraît arbitraire, nous sommes heureux de le retrouver en pleine possession des conclusions que le Positivisme nous a rendues familières et qu'il fonde sur une logique autrement solide à nos yeux : c'est la continuité humaine, c'est le respect pieux du passé père du présent, c'est la nécessité de l'effort et le dévouement à l'avenir, c'est même, à un moment donné, la magnifique explosion d'un patriotisme (1) qui n'a, et nous l'en félicitons, rien de métaphysique.

Assurément, même en ces sujets où nous pouvons commu-

(1) Voir la pièce intitulée : *Mil huit cent quatre-vingt-neuf*. Avec M. Guimberteau, la poésie échappe enfin à la négation, au doute, à la rétrogradation et trouve sa réelle destination.

nier avec le poète, la différence des doctrines ne laisse pas de se faire sentir. Par exemple, la doctrine de l'évolution est conçue dans un processus infini qui n'est plus le concept positif :

Tu comprendras alors que l'âme universelle
Longtemps sans se connaître a tenté de grandir ;
Que d'un nouvel effort chaque forme nouvelle
Dans le cours infini des jours a dû sortir,
Et qu'elle a triomphé, car elle était plus belle,
Et qu'elle a dû durer et qu'elle a dû mourir.
Puis quand s'est révélée enfin la forme humaine,
Splendide, éclairant tout de sa flamme et portant
La liberté divine au monde inconscient,
L'être entier s'inclina devant sa souveraine.
Elle enfermait en soi les obscures vertus
De ces milliers d'ayeux dont nous sommes issus.
Depuis qu'elle se pense et se juge elle-même,
Elle est l'unique lieu du devenir suprême.

L'idée de progrès est une des idées maîtresses du Positivisme. Nul plus qu'Auguste Comte n'a contribué à élargir et à préciser en même temps cette conception, car sa démonstration embrasse toutes les formes de l'activité humaine. Ce n'est pas, il est vrai, cette idée d'évolution indéfinie, sans commencement et sans terme qui permet aux imaginations en mal d'absolu de se donner libre carrière, terrain éternellement mouvant, sur lequel, du reste, il est impossible de rien construire. Il part d'un ordre initial, incomplet sans doute et que le progrès humain rend seulement plus large et plus harmonieux. Les éléments en deviennent plus complexes, mieux liés, mais ils restent identiques dans leur nature.

Que d'autres trouvent, s'ils le peuvent, un autre terrain, non pas pour élaborer de stériles systèmes, mais pour édifier un abri moral et religieux, un lieu de convergence pour le passé, le présent et l'avenir, où puisse se rallier toute vie individuelle ou collective. Jusqu'à ce qu'ils l'aient trouvé, Auguste Comte reste non seulement le penseur le plus synthétique, mais aussi le type du législateur, l'homme d'état de la philosophie. C'est là ce qui le distingue nettement de l'évolutio-

idéaliste.

Cette restriction s'imposait avant de s'abandonner au plaisir de citer quelques-uns des beaux passages où M. Guimberteau côtoie de si près le Positivisme. L'amour de l'Humanité, la glorification des ancêtres, l'anathème aux égoïstes, tous les élans de la plus pure sociabilité trouvent en lui un interprète éloquent digne d'orner la mémoire des plus délicats et d'avoir sa place dans toutes nos anthologies.

Il a la chaleur, l'éloquence, le mouvement oratoire, et cela sans emphase, sans redondance, presque sans épithètes ! Il donne plus d'une fois le frisson du sublime, précisément par le contraste entre la simplicité, le raccourci de l'expression et la profondeur de la pensée. Tel est ce vers où il résume en douze pieds la définition du sceptique :

Honte au sceptique froid *qui s'ennuie et qui rit*,
Et qui, se détachant des choses de l'esprit,
Laisse perdre sur pied, sans l'avoir ramassée,
La moisson qui mûrit aux champs de la pensée !

L'ascension de l'Humanité vers une mentalité plus haute ne se fait pas sans luttes et sans souffrances.

C'est hier qui nous a quand demain nous attire,
Et quelque chose en nous constamment se déchire,
C'est pourquoi partagés entre deux, et versant
A chacun de nos pas un flot de notre sang,
Nous devons comme toi gravir notre calvaire.....

Dans la pièce intitulée *La Création*, le chœur pousse un cri de délivrance et salue les initiateurs du progrès humain :

Salut, vous tous, martyrs de la pensée humaine,
A qui la foule jette et l'insulte et la haine,
Parce que vous voyez l'autre côté du vrai !
Salut, vous tous, rêveurs, qui trouvez que ce monde
Est imparfait et vieux et qu'il a trop duré,
Et qui marchez, malgré l'obscurité profonde,
Vers ce point que votre œil sait entrevoir déjà,
D'où bientôt la clarté nouvelle jaillira !
Salut, impatients qui partez avant l'heure !.....

plètement dégagé du passé. Pourquoi, demande-t-il, pourquoi

> Faut-il que, me tournant vers la nouvelle aurore,
> De ce passé qui fuit je m'inquiète encore,
> Et que, ne pouvant pas oublier en un jour
> Qu'il fut aussi l'objet de mon ardent amour,
> Je traîne encore longtemps par les monts, par les plaines
> Les anneaux mal rompus de mes dernières chaînes ?

Et *vox prior*, c'est-à-dire l'éternel masculin, l'élément intellectuel, lui répond en des vers tels qu'une pensée philosophique en a sans doute rarement inspirés de plus beaux :

> Hier, comme demain, adorable et sacré,
> Est fils de la pensée et tient sa part de vrai.
> Ton âme à se mouvoir dans le temps condamnée,
> Contre l'aveugle loi qui la tient enchaînée,
> Proteste sourdement et s'efforce d'unir
> A l'heure qui n'est plus l'heure qui va venir.
> A dire vrai ce sont deux moitiés de toi-même ;
> Ton regret est de l'homme autant que ton espoir,
> Et qui juge de haut également les aime,
> Car l'espoir du matin est un regret le soir.
> La vérité d'hier, quelle qu'elle puisse être,
> Enfermait en son sein le vrai qui vient de naître.
> Tu les crois l'un à l'autre opposés ; fais effort,
> Demain les confondra dans un suprême accord.
> . . . .
> L'impie et le croyant se touchent de bien près :
> Nier c'est croire encore.

Nier c'est croire encore ! Cette formule nous fait penser aux blasphèmes de Mme Ackerman, chez qui la négation est trop violente pour n'être pas un aveu. Son cri de désespoir et de haine est certainement très beau dans l'expression, mais l'inspiration en est bien peu philosophique. La colère contre les lois de la nature est une manifestation aussi impuissante qu'illogique.

Dans le *Devenir humain*, la femme, *vox altera*, l'éternel féminin, se plaint aussi, mais sa plainte est autrement touchante. Elle gémit de ne pas suivre l'époux d'assez près,

dans sa marche ascendante vers le vrai. Elle reste attachée au passé qu'elle pleure, qu'elle regrette au fond du cœur :

Mon âme est la prairie où la faux a passé,
Et désormais le cœur vide, l'esprit glacé,
Ne sentant rien germer sous mon front infertile,
Je livre au temps qui l'use une vie inutile.
. . . .
Comment guérissez-vous le mal que vous me faites,
O vous qui remplacez ma consolante erreur
Par une vérité qui me perce le cœur ?

Mais *vox prior*, l'homme, lui répond par un *sursum corda* d'un élan superbe. Il invoque la continuité humaine, la reconnaissance envers le passé, les devoirs envers l'avenir. On remarquera cette expression magnifiquement suggestive en sa simplicité : *fille de tant de mères !*

Le beau, le vrai, le juste, et tout ce qu'on révère,
Tout ce qui fait qu'on vit, qu'on lutte et qu'on espère,
Tout ce que tu croyais en Dieu s'être incarné,
Dans la tombe avec lui doit-il être entraîné ?
. . . .
Dis-moi, qui donc es-tu, fille de tant de mères
Qui pour te donner l'être autrefois ont vécu ?
Elles vivent encore en toi, les trépassées,
Jouissant dans ta chair et pensant tes pensées ;
Sans tout ce que tu tiens d'elles, que serais-tu ?
D'autre part, si ton corps doit tomber en poussière,
Ne sens-tu pas tes fils tressaillir dans ton sein ?
La mort ne finit rien : tu vivras tout entière
Dans cette humanité qui va naître demain.
. . . .
Le néant t'épouvante ? ô faible, faible femme !
Redescends en toi-même et raffermis ton âme,
En songeant que tu tiens cette charge d'unir
Le passé qui s'efface au lointain avenir.

Le passé et l'avenir ! tout le poème tient en ces deux mots ; le passé qui a accumulé les efforts et gravi lentement les échelons du progrès et l'avenir vu dans le mirage d'une évolution sans limite vers la puissance et la vérité absolues. Il y a

bien une partie intitulée *le présent* qui est un recueil de pièces charmantes dont un certain nombre sont traduites ou imitées d'Henri Heine. Si nous n'en comprenons pas bien la signification philosophique, du moins en goûtons-nous la délicatesse et la grâce. Ce sont parfois

De belles chansons où le cœur
S'épanche en longs cris de douleur,
Et vide son trésor de larmes
Et nous *fait* heureux et surpris
De voir qu'il soit des pleurs remplis
De tant de charmes.

Je préfère les passages où, glorifiant le passé, le poète trouve de beaux accents pour traduire notre respect pour les croyances qui abritèrent autrefois l'Humanité, sentiment que nous ressentons peut-être d'autant plus que nous sommes mieux émancipés de ces croyances.

Avec lui nous saluons les

Moines dont Zurbaran peignit la tête austère
Et le corps amaigri courbé sous le froc noir, etc.

Avec lui nous revivons les beaux jours de la Grèce et du polythéisme.

On croyait en ces temps de Pindare et d'Eschyle,
On croyait au bonheur ainsi qu'à la beauté ;
La joie était sacrée et la vertu facile,
Et sans peur, sans remords, la jeune Humanité,
Sous la faveur des dieux confiante et tranquille,
Le front tout rayonnant de son rêve enchanté,
Jouissait du printemps en attendant l'été !

Remontant au-delà de l'histoire, il interroge les monuments mégalithiques, œuvres de l'Humanité primitive devant lesquelles nous demeurons étonnés et troublés comme devant autant d'hiéroglyphes gigantesques.

O dolmens de granit ! menhirs, pierres levées !
Témoins silencieux des temps qui ne sont plus !
O symboles obscurs ! formes inachevées
Qu'en ses premiers élans incertains et confus,

Vous qui dormez au bord de tous les océans,
Salut ! certes, ce fut une heure solennelle,
Ce fut une heure sainte entre toutes que celle
Où l'homme vous assit sur vos socles géants !

On pourrait croire *à priori* qu'un système aussi idéaliste que celui de Hégel doit être impropre à fournir à la poésie les images dont elle a besoin et doit la condamner à une grande aridité. Il n'en est rien et bien que M. Guimberteau ne recule devant l'expression d'aucune théorie, si abstraite qu'elle soit, il réussit toujours à couler la plus abstruse pensée allemande dans le moule transparent d'un beau vers français. Il a le don tout spécial de philosopher en vers sans rien sacrifier de son idée. Mais il n'a pas moins que les autres poètes le don d'animer la nature, d'évoquer des images, de donner de la couleur à ses vers.

Si l'on y regarde de près, on découvre que son panthéisme hégélien, en concevant le monde comme l'émanation du moi extériorisé, lui accorde par conséquent l'identité de nature avec le moi. Il nous ramène donc au fétichisme, à un fétichisme très abstrait, très général, éminemment propre à poétiser la pensée philosophique. Cette pensée étend ainsi ses sympathies aussi loin que possible dans le temps et dans l'espace. Les positivistes se prêteront d'autant plus à cette tendance fétichiste qu'Auguste Comte l'a, le premier, systématisée (1).

Est-il nécessaire, après les citations que nous avons faites, d'avertir le lecteur qu'il ne faut pas prendre M. Guimberteau pour un poète didactique, pour un successeur de Delille, traduisant méthodiquement en vers un système bien coordonné de philosophie déductive. Didactique lui ! Ce serait le méconnaître et lui faire injure, il n'a ni les qualités secondaires, ni les défauts mortels du genre didactique et même il faut avouer que son livre, malgré sa réelle unité, est loin d'offrir une composition régulière.

On voit qu'il écrit à ses heures, sous l'impulsion d'une

(1) Voir l'appendice au *Catéchisme positiviste* par M. Laffitte.

pensée profondément méditée, sans parti pris préalable de faire un livre. Ce qui frappe d'abord dans ce poète de l'abstraction, c'est l'évidente spontanéité du jaillissement poétique. Sa philosophie est aussi vécue que les plaintes de Musset ou les indignations de Victor-Hugo.

Mais pourquoi citer des noms d'hier qui ne se prêtent à aucun parallèle ? Il faut remonter beaucoup plus haut, jusqu'au *De natura rerum* de Lucrèce, pour trouver l'œuvre à laquelle *le Devenir humain* fait suite.

En dépit des contrastes et peut-être à cause de certains contrastes, c'est encore à Lucrèce que par une affinité secrète l'esprit se reporte le plus volontiers en lisant l'œuvre de M. Guimberteau.

Le matérialisme de l'un et l'idéalisme de l'autre sont, il est vrai, les deux pôles de la pensée. Mais ils ont la même foi, la même sincérité dans la conviction, la même vigueur dans l'exposition, la même ambition d'affranchissement pour l'humanité. Leur inspiration naît d'une certitude qui déborde en un besoin d'apostolat.

Les yeux de Lucrèce sont remplis et émerveillés du spectacle des choses, l'humanité n'est, semble-t-il en le lisant, qu'un épisode dans le vaste drame de la nature.

Pour le disciple de Hégel le monde extérieur n'est qu'une vaine apparence et le drame a pour théâtre la pensée.

Outre cette opposition fondamentale, ils sont séparés de toute la distance que l'esprit humain a parcourue depuis deux mille ans.

Lucrèce n'a d'autres maîtres que Démocrite et Epicure et s'inspire d'une science à peine ébauchée et d'autant plus audacieuse.

Son admiration est sans bornes pour la science et la philosophie grecques. En les célébrant et en les traduisant en langue latine il assure l'intime pénétration dans Rome de cette science et de cette philosophie et par elle leur diffusion à travers le monde.

En vain est-il injuste envers le passé polythéiste, en vain manque-t-il de la perspective de l'avenir et, se laissant troubler par le spectacle des désordres contemporains, penche-t-il vers

le pessimisme, en vain ce romain méconnaît-il la grandeur de Rome et renonce-t-il à l'action :

> Suave mari magno, turbantibus œquora ventis,
> E terra magnum alterius spectare laborem, etc.

il n'en a pas moins été, sans parler de son génie poétique, et de quelques belles improvisations philosophiques, un agent de progrès dans l'histoire de la filiation humaine.

Il est curieux que ce soit le philosophe de l'abstrait qui, niant le monde et aspirant au nirwana, se montre juste envers tout le labeur du passé, tourne nos regards vers l'avenir que nous avons mission de préparer et qui sera meilleur et conclut à la nécessité du travail et à la noblesse de l'effort :

> L'action seule est sainte et l'amour sans l'effort
> Stérile s'engourdit comme frappé de mort.

Sans y penser certainement, et avec autrement de succès que ceux qui s'y sont efforcés, M. Guimberteau a fait enfin l'Anti-Lucrèce.

Le Positivisme est également éloigné du matérialisme et du pur idéalisme. De Lucrèce comme de M. Guimberteau il n'adopte que des parties, mais de Lucrèce il rejette surtout les conclusions et la morale, tandis que de M. Guimberteau c'est la théorie qu'il laisse de côté.

N'aurions-nous trouvé dans le livre de M. Guimberteau aucune occasion de nous associer à sa pensée et d'applaudir à son idéal, son livre n'en serait pas moins intéressant à nos yeux. La philosophie de Hégel méritait d'avoir son poète comme toute grande construction synthétique. Elle l'a un peu tardivement, non pas que l'essor esthétique suive habituellement de très près l'essor philosophique qu'il a mission d'idéaliser, mais parce que le moment que cette philosophie a représenté dans la pensée humaine nous paraît déjà périmé. Le poème qu'elle a inspiré tiendra sa place dans l'histoire de l'art, comme elle-même la tient dans la marche de l'esprit humain. De plus l'œuvre d'une si noble et si large inspiration que nous avons lue avec un si vif intérêt présage, nous le croyons, et peut servir à préparer d'autres œuvres d'une égale ambition philosophique.

Le Positivisme n'a pas encore son poète qu'Auguste Comte a prédit et que nous attendons. Quand la doctrine aura pénétré plus intimement dans les consciences, il surgira sans doute de grandes vocations poétiques qui s'en inspireront et qui seront puissamment servies par elle.

Cette doctrine offre en effet aux méditations des artistes de très hautes généralisations, mais sans jamais leur faire perdre de vue l'expérience et la réalité objectives qui sont ses invariables bases. Son aptitude esthétique naît avant tout de son caractère historique et par conséquent concret, source de variété et de vie. Ses poètes ne seront pas enfermés, comme l'auteur du *Devenir humain*, dans une conception abstraite et pour ainsi dire ontologique de l'homme qui efface trop les péripéties de l'histoire, les passions individuelles, la diversité des types.

Logiquement ils seront enclins à chercher leurs modèles parmi leurs grands prédécesseurs, créateurs de figures immortelles, par qui furent idéalisées les diverses phases de l'histoire et de la mentalité humaine. Dans Homère, Dante, Shakespeare, la trame du poème est faite de vie, d'action et de passion ; la philosophie est latente, elle apparaît plus ou moins suivant l'aptitude du lecteur à la saisir. Ils peuvent être lus avec plaisir et profit par des lecteurs de toute culture.

Dans le *Devenir humain*, au contraire, l'idée générale et abstraite est au premier plan, elle occupe la scène. Les luttes, les joies, les espoirs de l'humanité nous sont racontés sans doute, racontés et non représentés, par des voix impersonnelles, par l'organe indistinct des êtres collectifs. C'est le schéma de l'épopée humaine, ce n'est pas l'épopée elle-même.

L'avenir nous dira si, grâce à une éducation supérieure, la poétique de M. Guimberteau peut devenir vraiment populaire. En attendant, son exemple prouve tout au moins, comme nous l'indiquions en commençant, que la poésie et la philosophie peuvent et doivent marcher d'accord à la conquête des consciences, et que la poésie, négligeant le concret, peut vivre même dans l'air raréfié des grandes altitudes métaphysiques.

Dr CANCALON.

III. — THÉODORE WECHNIAKOFF.

L'Homme et l'Œuvre (*Fin*) (1).

Après la courte crise qui, exagérant par le caractère pathologique les particularités de structure de son esprit, mit ainsi en évidence tout ce mécanisme caché, Théodore Wechniakoff vit sa vie s'écouler en des années lentes et paisibles, remplies par ses fonctions à la Cour de Moscou, par ses lectures et ses travaux de savant.

Dès 1859, il avait commencé à fixer en des notes hâtives les conceptions auxquelles le conduisaient ses études. D'une grande activité de travail, ennemi de tout exercice physique, passionné pour la lecture et pour les sciences, il avait accumulé depuis longtemps déjà en son esprit des matériaux qui devaient le conduire à œuvre nouvelle. Sa tendance spontanée à une conception synthétique des sciences en même temps que les premières habitudes acquises par lui dans le travail de l'Ecole de Droit, et où il fut entraîné à une véritable accumulation de connaissances très vastes mais non coordonnées, s'allièrent alors pour lui faire concevoir tout un ensemble de la philosophie supérieure des sciences où il dressa lui-même des chapitres isolés et des études fragmentaires mais dont il indiqua aussi avec une rare maîtrise le plan d'ensemble. Son érudition en tout ce qui touchait à l'histoire des sciences et aux sciences spéciales elles-mêmes lui mettait en mains une masse considérable déjà de matériaux morcelés, sans aucun lien les uns avec les autres, sans aucun résultat, par conséquent, au point de vue du progrès scientifique. Son désir de synthèse et la vigueur naturelle de son intelligence que rien n'avait pu abattre lui montrèrent la nécessité de ce grand travail d'ensemble d'où pouvait même jaillir la connaissance de certains principes ou de certaines lois qui eussent dirigé l'activité scientifique suivant une méthode établie et

(1) Voir les numéros de « *La Revue Occidentale* » de mai et de juillet 1897.

nonplus suivant des sentiments et des vogues passagères. Il en arrivait à concevoir une *Economie des travaux scientifiques*, principalement basée sur l'Histoire générale des sciences, et tous ses travaux ultérieurs devaient se ramener à cette conception de sa jeunesse où il abordait une œuvre immense qu'il n'était pas donné à un homme isolé de réaliser tout entière.

Il y a évidemment dans le développement et dans l'Histoire des Sciences des problèmes qui mûrissent lentement et qui, à un jour donné, viennent se formuler de façon nette et précise devant l'esprit du Philosophe. C'est une des parties principales de l'œuvre de Comte que celle qui porte sur la réglementation et la régulation du travail scientifique, et c'est aussi par des considérations historiques sur la marche du progrès scientifique que ce Maître de la philosophie moderne était amené à concevoir ainsi le problème et à en indiquer les solutions. C'est justement par là que Wechniakoff se rattache à Auguste Comte et c'est ce qui le faisait considérer par le grand Dühring comme un dérivé partiel du fondateur de la Philosophie positive.

L'esprit de synthèse conduisait Wechniakoff à concevoir le plan d'une économie des travaux scientifiques; l'esprit d'analyse devait le conduire à considérer surtout dans ce vaste ensemble les éléments divisés, fragmentaires, du travail individuel. Ses premières notes, écrites de 1859 à 1862, et publiées en 1865, portent en effet sur les différents types de constitution cérébrale des travailleurs scientifiques et esthétiques et sur l'influence de ces différents types sur la production intellectuelle. En somme, c'était par l'anthropologie de l'initiative humaine dans les arts et dans les sciences, considérée surtout au point de vue de ses conditions plus purement biologiques, que Wechniakoff entamait ce travail immense qui eût effrayé les plus hardis. C'était donc par un côté fragmentaire et limité qu'il entrait dans la réalisation de son œuvre, mais aussi par un côté dont les conséquences sont pourtant les plus vastes, et touchent à toute l'activité du savoir dans ses rapports avec le milieu sociologique autant qu'avec la structure animale.

Et ceci fut plutôt favorable que nuisible. S'il eût obéi à ses tendances de synthèse, il eût été forcément amené à dédaigner la valeur de certains documents d'ordre secondaire, et il eût construit une ébauche hâtive, brillante, mais superficielle et inconsistante de tout ce travail nouveau que la science n'a pas réalisé encore. Il était nécessaire de dégager les matériaux enfouis dans un désordre sans nom, d'appliquer à cette étude spéciale, l'une des plus philosophiques et des plus utiles à l'Humanité, puisqu'elle porte comme conséquence une économie incalculable d'efforts dans le travail intellectuel, d'appliquer, dis-je, toutes les données que le progrès des sciences biologiques, et la naissance de sciences de synthèse, comme l'anthropologie générale et la sociologie, pouvaient créer. En s'attachant à ce travail dont il donna une réalisation supérieure, Wechniakoff rendit, certes, à la science un service beaucoup plus marqué que par une synthèse brillante qui fut restée sans points de contact avec l'ensemble des sciences, sans bases positives.

Dès le début de ses recherches, Wechniakoff était arrivé à cette conviction que la base fondamentale de ses travaux devait être recherchée dans des biographies scientifiques, précises, où les types originaux, marquant dans l'histoire des sciences ou des arts auraient été étudiés au point de vue de leurs caractères spéciaux de structure physique ou mentale, et où l'on aurait tenu compte des influences de cette nature sur l'activité intellectuelle et sur les travaux réalisés. Il se trouvait donc en opposition avec une tendance actuellement dominante et qui consiste à nier le rôle des individualités originales pour ne plus considérer que la grande masse des anonymes. Il est bon d'ailleurs de faire observer que l'une et l'autre de ces opinions, trop exclusivement acceptées, seraient fausses, et que Wechniakoff, en tenant compte de l'influence du milieu social, au point de vue historique et au point de vue actuel, sur la production intellectuelle était plus près de la vérité et de l'exactitude scientifique.

Dès 1860, Wechniakoff avait fixé la division fondamentale qu'il précisa, perfectionna et subdivisa plus tard dans ses travaux ultérieurs, mais qui commanda toujours le plan de

son étude. Il considérait les types humains producteurs dans les arts et dans les sciences comme se ramenant à deux états profondément distincts des conditions circulatoires et nutritives de l'appareil intellectuel et non pas à une organisation stable et consolidée de l'un quelconque des organes composant cet appareil. Il avait donc créé deux groupes différents de types humains : un premier groupe dont les caractères mentaux dépendent d'un état variable du système cérébro-spinal et qui se subdivise en deux types, le type *Politypique*, d'une part, et le *Monotypique*, d'autre part ; un second groupe, dont les caractères mentaux semblent dépendre d'une organisation stable et consolidée dans l'organisation et le développement prédominant d'une partie quelconque du cerveau aux dépens des autres, ce second groupe se subdivise en deux types, l'*Optique* et l'*Antioptique*.

En introduisant les expressions *Politypique* et *Monotypique*, Wechniakoff ne leur avait pas encore attribué la signification précise qu'il leur donna plus tard. Ce n'est que postérieurement qu'il formula le caractère biologique fondamental qui distingue les *Politypes* des *Monotypes* : une différence marquée au point de vue de la durée de la vie, de l'état de santé et de la conservation de la santé cérébrale. C'est aussi plus tard qu'il formula le caractère fonctionnel et historique qui les distingue si profondément l'un de l'autre : c'est-à-dire la tendance à une activité variée, dispersive et fragmentaire, vive, animée mais hâtive et même superficielle, complexe, ou bien homogène et monotone, qui caractérise les *Politypes* en même temps que la facilité qu'ils ont de passer d'un genre d'activité à un autre. Le caractère fonctionnel des *Monotypes* est, au contraire, constitué par une tendance passionnée et exclusive à se maintenir dans une œuvre spéciale, circonscrite, de nature relativement complexe, et par le caractère approfondi et raffiné de leurs travaux. (1)

(1) Voir « *Recherches sur les Conditions anthropologiques de la Production scientifique et esthétique* », 1re partie (1865), et 2e partie (1868).

Ce fut aussi vers la même époque qu'il formula d'une façon générale les deux modes distincts d'appréciation qui caractérisent le travail scientifique ou esthétique; ses études à ce sujet ne furent d'ailleurs publiées que plus tard, augmentées et précisées à travers des années de constantes recherches. Wechniakoff sépare le mode d'agir de l'activité intellectuelle en deux types nettement opposés : le mode « *massif en bloc* » et le mode « *élémentique* ou *élémentologique* »; pour caractériser sa conception, il aimait à opposer l'œuvre de son savant ami Charles Robin à l'œuvre de Darwin. Le caractère raffiné de l'étude chez le premier de ces savants s'oppose en effet d'une façon frappante au mode de travail de Darwin, associant simplement des faits d'ordre généraux, sans pénétrer dans la recherche des éléments intimes et sans même faire usage du microscope.

Malgré la préférence et la sympathie particulière que Théodore Wechniakoff accordait au mode *élémentique* de travail, il fut nécessairement conduit par le manque des matériaux à faire souvent usage du mode « *massif en bloc* » dans l'élaboration de son œuvre. Mais tout en reconnaissant l'utilité de ce mode de travail synthétique pour poser nettement les questions d'études et délimiter d'une façon générale le champ de leur action, il s'appliqua plus tard à corriger et à perfectionner les résultats provisoires de ses premiers ouvrages. C'est ainsi que ses dernières publications relativement à la « typologie anthropologique » se rattachent au mode *élémentique* de travail, alors que tous ses travaux antérieurs relèvent d'une esquisse générale où les points de détail se trouvent sacrifiés à une large vue de l'ensemble.

Wechniakoff arriva à formuler des résultats généraux par rapport au groupe des savants composant les types *Politype*, *Monotype* et *Philosophique* en employant la méthode historique et comparée dans l'examen des données biographiques qu'il put recueillir sur les différents types de producteurs intellectuels. Mais ce fut par l'étude comparée de la production des beaux-arts, des formes et des couleurs, et en se servant aussi des matériaux biographiques qu'il fut conduit à caractériser les types *Optique* et *Antioptique*. On peut même

suivre d'une façon évidente dans la série de ses publications les modifications et les formules plus précises qui sortaient de l'accumulation des matériaux nouveaux qu'il recherchait infatigablement. C'est ainsi que sa théorie du type *Emotionnel*, la plus tardive, mais aussi, peut-être, celle qui comporte les plus grands résultats et qui éclaire de la façon la plus immédiate les relations existantes entre la structure biologique et la nature de la manifestation intellectuelle, ne fut formulée que dans ses dernières publications et demeure à l'état d'indication vague et implicite dans sa première ébauche sur « Les conditions anthropologiques de la production scientifique et esthétique ».

Dès le commencement de ses recherches, Wechniakoff avait indiqué l'importance qu'il y avait à étudier les caractères qui constituent la transition de la Sociologie à l'Anthropologie proprement dite : « La continuation d'une existence humaine individuelle, dit-il, exige un ensemble souvent fort étendu de conditions extérieures que l'Economie politique classique qualifie de consommation improductive, telles que les conditions de nourriture, de sécurité, de logement, de consommation de livres, etc. La quantité intégrale et différentielle de ces conditions est éminemment variable et différente. Il s'agit de déterminer d'après les matériaux biographiques *le degré de déviation que l'existence du besoin de ces conditions a fait subir aux tendances scientifiques et esthétiques originales des différents types des travailleurs scientifiques et esthétiques.* » Wechniakoff donnait le nom de *Type sociopathique* à l'ensemble des conditions extrinsèques commandant les différents degrés d'adaptation sociologique. On voit donc que l'ensemble de ces recherches aboutissait à une Anthropologie générale ou Philosophique, où les différents facteurs extérieurs qui agissent sur la production intellectuelle se trouvaient signalés dans leur rôle en même temps que la nature même de l'homme était étudiée de façon beaucoup plus précise, et sans comparaison, plus scientifique que dans l'amas inextricable des travaux récents où des prétentions à une Psychologie scientifique ne masquent le plus souvent que de la mauvaise littérature.

Toutes ses études ultérieures gardèrent le caractère qui déjà s'affirmait dès le début. Elles ne constituent qu'une approximation de plus en plus étroite, un perfectionnement de l'idée première, venu avec la connaissance de matériaux nouveaux avec le travail produit, avec la maturité de l'intelligence. Il faudrait suivre pas à pas l'histoire et la genèse de chaque aspect nouveau : le cadre de cette esquisse ne nous le permet pas. Nous devons nous contenter dans cette étude hâtive d'avoir indiqué les caractères saillants de cette œuvre, nous permettant de renvoyer aux publications mêmes de Théodore Wechniakoff pour une connaissance plus précise de ses idées. Il nous reste à caractériser, avant de finir, le type mental de l'homme en essayant d'appliquer à cette étude les principes mêmes qu'il formula.

Wechniakoff est un type mental complexe à développement asymétrique des différents facteurs élémentaires composant ce type. Le facteur visuel ou *Optique* est de beaucoup le plus développé, il atteint même à une prédominance à peu près exclusive ; parmi ses combinaisons primaires, c'est la combinaison affective ou *Emotive* qui a prédominé sur toutes les autres. Afin qu'un ensemble mental quelconque l'impressionnât il fallait que cet ensemble se traduisît à son esprit en une image visuelle. Cette traduction en image visuelle se faisait d'une manière rapide, réflexe et inconsciente dans ses détails, mais la traduction inverse en paroles ou en signes écrits se faisait toujours avec une certaine difficulté.

En fait de musique, il n'aimait que le chant d'Eglise monotone, voilé, en sons doux, et répétant indéfiniment une mélodie simple à nuances délicates et légères. La nature de son type auditif s'oppose entièrement à son type visuel : dans le domaine des formes, il aimait surtout la précision, la richesse, la variété des impressions décoratives alors que son goût musical est opposé à toute complication.

Théodore Wechniakoff présente un cas évident d'Hérédité extinctive. Le mouvement lui est odieux, il se déplace avec difficulté et sans plaisir, semblable en ceci à son oncle paternel qui vécut 20 ans sans sortir de sa maison. Enfant unique, il n'eut jamais d'enfants, aussi se considère-t-il lui-

même comme un spécimen dégénéré de la lignée paternelle qui s'éteint en lui. Son horreur de toute initiative et de toute activité, sauf l'activité mentale, l'eût conduit, dans des circonstances plus pénibles, à être un véritable vaincu de la vie. Ce caractère a influé sur son œuvre, ses publications lui avaient valu l'amitié de Charles Robin, avec lequel il entretint de longues années une active correspondance ; un autre, plus ambitieux, eût maintenu sur lui l'intérêt qu'éveillaient des idées nouvelles ; Wechniakoff se désintéressa toujours de toute intrigue ou de toute activité de genre, et lorsque Charles Robin mourut, le grand ensemble scientifique qu'il avait esquissé, le travail immense qu'il voulait voir entrepris par un Institut scientifique de la fondation duquel Robin fut un grand partisan, tout se perdit dans l'indifférence et presque dans l'oubli.

Cette tentative qui ne fut pas faite, d'autres l'ont reprise : l'Université nouvelle de Bruxelles a créé cet Institut d'Histoire naturelle générale des Sciences qui faillit se constituer, il y a plus de dix ans ; la tradition de l'œuvre scientifique se trouve établie maintenant, qui provoquera de nouveaux efforts et conduira à des résultats nouveaux. Alors que son activité intellectuelle s'éteint peu à peu sous le poids des ans, il aura été donné à cette intelligence d'une puissance incontestable de voir une première réalisation de son désir, un solennel hommage rendu à sa pensée. En terminant cette courte étude (qui d'ailleurs en appelle une plus étendue) qu'il me soit permis de me glorifier si j'ai contribué à sauver de l'oubli ce grand effort scientifique et à donner à ce vieillard qui achève sa vie d'intelligence et de travail dans le calme serein du philosophe une dernière certitude pour un avenir où il ne sera plus.

Raphaël Petrucci.

Le Propriétaire, Gérant responsable : P. Laffitte.

Versailles. — Imp. Aubert, 6, avenue de Sceaux.

TABLE DES MATIÈRES DU TOME QUINZIÈME

(SECONDE SÉRIE)

N° 4

N° 5

N° 6

Versailles. — Imp. AUBERT, 6, avenue de Sceaux.

